LA

REVUE DE PARIS

DIX-NEUVIÈME ANNÉE

TOME QUATRIÈME

Juillet-Août 1912

PARIS

BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS

85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1912

m

DAPHNÉ[1]

Comme je passais à grands pas sous les palmiers, j'entendis quelque chose de semblable à des gémissements. Je m'arrêtai pour écouter, mais je ne distinguai plus que le soupir du vent dans les longues branches des arbres et les mugissements lointains de la mer. La chaleur ne se faisait plus sentir sous ces grandes ombres, et, les palmes ne cessant jamais de battre l'air comme de larges mains, l'air faisait passer autour de moi les odeurs délicieuses des plantes et les parfums du lotos. De temps en temps seulement, lorsque le vent de l'occident envoyé par la mer venait à faire ployer tous les palmiers à la fois, les rayons rouges du soleil se plongeaient dans l'ombre comme des épées de feu, et leur passagère ardeur rendait plus délicieuse la fraîcheur et l'ombre qui n'étaient troublées et traversées ainsi que par de rares éclairs. Je m'avançais lentement, en méditant sur le spectacle que m'avait donné cette ville capricieuse et efféminée d'Antioche, et j'allais calculant en moi-même combien de trésors vient de perdre cette folle cité, l'innombrable quantité de statues d'or et d'argent que les Nazaréens ont brisées, celles que les Helléniens ont enfouies par frayeur, et celles que nos frères ont reçues pour les fondre et les échanger contre les monnaies romaines ; et je ne pouvais m'empêcher d'admirer comment tous les changements des

1. Voir la *Revue* du 15 juin.

251011

idolâtres tournaient d'une manière inévitable à l'accroissement de notre puissance sur le monde.

Je me livrais à ces calculs lorsque j'entendis un petit bruit d'armure et un pas lourd et rapide derrière moi, dans le sentier que je suivais. Je vis, en me retournant, un soldat de Rome qui me salua en passant. Il arriva devant un arbre au pied duquel était assis un homme d'Antioche occupé à creuser la terre avec une bêche. Comme il avait planté une petite croix dans les herbes hautes, le soldat, le reconnaissant pour chrétien, lui dit, tout en marchant, sans daigner s'arrêter :

— Eh bien! que fait à cette heure le fils du charpentier?

— Un cercueil pour ton Empereur, — répondit le fossoyeur, sans lever les yeux ; et il continua son ouvrage, comme l'autre son chemin.

Je m'étais arrêté et j'avais cru un moment que ces deux hommes allaient en venir aux mains; mais non. Les deux religions vivent en paix à présent dans tout l'Empire. Seulement elles sont, l'une vis-à-vis de l'autre, dans un état de défiance fort curieux à observer. Elles ne frappent et ne persécutent que lorsque l'une des deux se croit bien assurée de son règne éternel. Or, depuis que Julien est Auguste, les adorateurs des dieux, ou les païens comme on les nomme, sont les maîtres de l'État, mais n'ont pas confiance dans leur triomphe; les Nazaréens de leur côté sont épouvantés en secret de la promptitude avec laquelle la moitié des leurs, au moins, a été ramenée à l'ancien culte par la douceur du jeune prince Julien et surtout par le désir des honneurs dont le Taurobole est le seul chemin; et, dans les villes comme Antioche, où ils sont en majorité, ils sont divisés en tant de sectes que, se haïssant les uns les autres, ils en viennent à préférer les païens aux hérétiques et trouvent en eux souvent plus de bonne foi. Tout cela m'était un spectacle étrange dont je ne pouvais me détacher et dont j'observais les moindres traits avec une attention vive et passionnée. Je m'approchai de l'homme qui creusait la terre et je lui demandai de qui serait la tombe.

Il s'arrêta et me regarda fixement du haut en bas. Puis il passa le dos de sa main sur son front et ses yeux, et me dit que c'était la fosse de son frère; et, quand je lui demandai s'il ne serait pas inhumé avec les honneurs de son culte, il me dit

qu'il était malheureusement valentinien[1] et avait été tué par les Ariens[2].

Comme je voulais arriver avant la chute du jour, je ne m'arrêtai pas plus longtemps pour demander ce que c'était qu'un valentinien, et je m'enfonçai de plus en plus dans le bois sacré, pressé d'entendre le seul homme qui pût me faire comprendre toutes ces choses qui me troublaient un peu malgré moi et que je n'apercevais qu'imparfaitement encore... Je pris bientôt une petite route bordée de tombeaux helléniens. Autour des cyprès étaient pressés les grands arbres et les belles plantes des Indes : je reconnus le majestueux amra dont les fleurs sont plus rares et plus belles que celles du lys des eaux ; le mallika et le madhavi serpentaient à ses pieds ; le sandal parfumait l'air, et j'y retrouvai même le dur rai et l'ingudi dont je vous ai envoyé le bois précieux et les huiles si rares. Je rencontrais partout des sources d'une limpidité si merveilleuse que je pouvais voir clairement, sur leur sable doré, à une grande profondeur, les insectes bleus qui se jouent dans les rayons toujours étincelants et pareils à ceux de l'arc-en-ciel. Les prêtres helléniens enseignent que leur déesse Iris ayant prêté sa ceinture à la belle Daphné, celle-ci la laissa tomber pour toujours dans la source divine, lorsqu'elle s'y vint plonger pour fuir le Dieu qui l'aimait. A chaque pas les arbres étaient marqués de signes sacrés, et, comme les lauriers devenaient plus nombreux, je devinai que j'approchais du temple de Daphné ; mais je n'en vis pas même les colonnes, parce que l'entrée en est sévèrement interdite dans la crainte continuelle où l'on est des attaques des chrétiens.

Je m'étais arrêté pour chercher la voie de l'occident qui devait me conduire à la maison de notre vieil ami, lorsque j'aperçus une troupe légère d'antilopes et de biches blanches qui passait dans le bois et volait comme chassée par le vent frais de la mer. Je les vis s'arrêter à peu de distance, et deux

1. Valentin enseignait vers 145 une doctrine mystique où l'on trouvait confondus avec les principes du Christianisme quelques dogmes du Platonisme et de la philosophie orientale.

2. Les Ariens combattaient la Trinité et niaient la consubstantialité du Verbe avec le Père, l'*homoousion* dont il sera question plus loin, pp. 20 et 21, et, par suite, sa divinité même.

beaux enfants vêtus de robes de lin vinrent au devant d'elles et les firent manger dans leurs mains. Mon approche ne mit en fuite ni les antilopes ni les enfants. Ceux-ci me saluèrent gravement en croisant leurs bras sur la poitrine et marchèrent devant moi en se tenant la main, pour me conduire à la demeure de Libanius, tandis que les biches et les gazelles rentraient à pas lents dans le bois en nous regardant, la tête haute. Tout était paisible dans ces silencieuses demeures et, comme notre Tabernacle, elle me semblaient à l'abri des hommes autant que si les chérubins les avaient gardées sous leurs ailes.

Les deux petits esclaves me conduisirent droit à la maison de Libanius. Je distinguai bientôt ce petit bâtiment carré, que vous connaissez, isolé des vingt ou trente maisons qui entourent de loin le temple de Daphné. Les enfants saluèrent en passant le petit autel de Mercure posé à l'entrée du péristyle et me firent asseoir dans une chambre assez grande qui servait de bibliothèque au savant solitaire. Ils me laissèrent seul pour aller l'avertir de mon arrivée et le chercher dans les bois.

Le soleil se couchait. Les ombres s'étendaient, et le silence était profond. Je me plaçai sur les tapis, dans un angle obscur de la chambre où j'étais et d'où l'on apercevait les sentiers qui venaient se réunir au pied de la maison, à travers les touffes de cyprès, de lauriers et de palmiers. Le ciel était sombre d'un côté et enflammé de l'autre, vers la mer. Les cyprès s'y découpaient en noir comme les petites pyramides de la Nécropolis de Thèbes. Tout me rappelait la ville des morts. En ce moment je vis passer à grands pas, dans une allée, deux hommes vêtus de robes brunes pareilles l'une à l'autre. Ils vinrent sous la fenêtre où j'étais couché, et l'un d'eux dit à son ami :

— Ceci est véritablement étrange, et je ne puis m'empêcher d'en être effrayé; ces hommes ont-ils vu et entendu, ou ne font-ils que répéter des paroles des autres?

— Ils ont vu et entendu, — répondit le second, — et leur témoignage ne peut être mis en doute. Ils sont de Jérusalem tous les deux et n'ont point d'intérêt à mentir.

— S'il en est ainsi, que fera notre Julien? Pourquoi Paul de Larisse n'est-il pas revenu à Daphné s'entretenir avec nous pour lui reporter nos paroles? Ah! Jean! nous sommes bien

jeunes, mais notre vie ne sera peut-être pas assez longue pour réparer le mal qu'il me semble avoir fait; où donc est Libanius?

Ils allaient s'éloigner, lorsque la voix de notre vieux maître retentit près de moi. Je me sentis prendre la tête dans ses deux mains qui tremblaient.

— Viens ici, Jean, — cria-t-il, — te voilà donc revenu du désert, enfin, et Basile te ramène. Venez, vous ne serez pas seuls, car voilà un étranger, qui est aussi un de mes enfants.

Je me levai à demi d'abord et sur mes genoux, pour lui baiser les mains; puis, me tenant debout près de lui, j'appuyai son bras sur mon épaule et le conduisis, en le soutenant, jusqu'à la salle des repas où il voulait recevoir ses deux amis et moi.

Lorsque nous arrivâmes aux flambeaux, je fus frappé du changement de ce visage si connu de moi dans l'enfance; et tandis que ses deux disciples le saluaient avec une vénération profonde, je considérais tristement son front plus courbé et plus chargé de rides, sa taille plus voûtée, sa démarche plus lente et plus pénible, sa voix moins assurée, ses joues sans couleurs, ses yeux rouges, à demi fermés, et dont les regards incertains distinguaient avec peine les traits des personnages les plus proches de lui.

*
* *

Libanius[1] accueillit avec une bonté paternelle les deux jeunes gens qui venaient souper avec lui et qui, à mon aspect, devinrent froids et réservés d'abord, mais restèrent toutefois remplis, dans leurs manières, de cette politesse d'Athènes et de Byzance que nous autres Hébreux saurions mal imiter. Le premier et le plus jeune des deux amis, qui me parut le plus tendrement aimé de Libanius, se nomme Jean. Il prit place sur le lit le plus élevé de la table. Il est d'une famille patricienne

1. Libanius, célèbre rhéteur grec, né à Antioche en 314, enseigna avec un grand succès dans les écoles de Constantinople, de Nicomédie, d'Antioche, et compta, quoique païen, saint Jean Chrysostome et saint Basile au nombre de ses disciples. Il mourut à Antioche vers 390.

d'Antioche, et passe pour le plus éloquent des avocats de cette ville querelleuse et loquace, si bien que ses lèvres dorées l'ont fait surnommer Chrysostome. Il a vingt ans, et son teint brun, ses grands yeux noirs pleins de flammes tiennent de l'homme asiatique; mais ses joues creuses et sans barbe, son sourire gracieux annoncent l'élève des écoles savantes et polies. Basile, le plus âgé, et qui a, m'a-t-il dit, trente-cinq ans, est né à Césarée où il est avocat ainsi que Jean, sur l'esprit duquel il semble avoir quelque empire. Il est grave et d'une gravité solennelle et imperturbable, surprenante à voir dans un habitant de la moins austère des villes.

Libanius demanda d'abord des fruits de Damas, des brabyles de Rhodes, des coquillages et du vin de Thasos que l'on apporta dans des amphores étrusques jaunes et noires, très simples, et qui nous fut versé dans des coupes semblables et dans des scyphes de bois et d'argent par des esclaves enfants. Nous gardions tous le silence en nous observant mutuellement, comme si nous avions mesuré intérieurement tout ce qui nous séparait, lorsque Libanius, me prenant la main, dit à ses deux convives :

— Ce jeune homme est Joseph Jedaïah, il a vingt ans comme Jean, mais il a vu plus que nous trois, mes enfants. Son peuple est voyageur; il en suit l'instinct et il a raison, n'ayant pas encore beaucoup parlé avec nous et ne sachant guère ce qui s'est fait jusqu'ici.

Ces premiers mots me troublèrent un peu, parce qu'il me semblait bien qu'il régnait entre eux tous quelque chose que je ne pouvais comprendre qu'à la longue.

Jean pressa les mains de Libanius dans les siennes :

— Ce jeune israélite a-t-il vu Julien, — dit-il, — et arrive-t-il avec lui?

— Je viens de la Perse, — dis-je, — et je ne sais plus rien de Jérusalem ni de la Grèce depuis deux ans.

— Où fuirons-nous Julien, — poursuivit Jean, — et comment ne pas lui parler, s'il veut nous appeler à lui? Pourquoi Basile est-il venu me chercher dans la solitude où j'étais?

Libanius frappa légèrement la tête de Jean du bout des doigts :

— J'ai, — dit-il, — un conseil à te donner qui valait la peine de revenir me voir à Daphné.

Basile se pencha sur son lit et, s'appuyant sur les deux coudes, parla avec un accent ferme et bref : je remarquai qu'il s'exprimait selon la mode d'Antioche adoptée des païens mêmes, qui est de parler à une seule personne comme à plusieurs et que les chrétiens ont mise en usage par mémoire de la trinité de Dieu qu'ils enseignent.

— Il était temps, il était temps de vous ramener Jean. Il était perdu si nous l'eussions laissé à lui-même un mois de plus. Il était atteint de ce noir espoir qui précipite tant de nos pareils dans la solitude, et qui les envoie dans les déserts brûler, user leur âme par des méditations inutiles, dessécher leur crâne sous le soleil, et y laisser leurs squelettes au sable et au vent. Notre pauvre Jean, le plus jeune d'entre nous, était le plus vieux hier, quand je l'ai retrouvé enfin et pris par la main pour vous l'amener. J'espère que le Dieu éternel fera qu'il soit sauvé ainsi, puisque vous m'avez envoyé à lui comme vous avez envoyé autrefois Paul de Larisse à Julien notre ami.

— Bien à plaindre à présent! — dit Libanius en soupirant et en laissant tomber sur la table la coupe qu'il tenait en main. — Il n'a plus de communication avec nous, avec Daphné, la demeure sacrée.

— Écrivez-lui, et peut-être vous le remettrez dans la route, s'il s'est écarté, mon père, — reprit Basile.

— Hélas! cela n'est plus possible, — dit Libanius.

Jean écoutait attentivement et ses yeux se remplirent de larmes; une sorte de tremblement le saisit et il dit avec une grande douleur :

— Que nous servent donc les enseignements que nous recevons, et comment oserai-je en donner jamais à mon tour, s'ils sont impuissants contre les tourments intérieurs qui accablent les hommes de nos jours? Julien, ton disciple comme moi, voulait-il aussi s'enfuir dans le désert comme je l'ai fait? voulait-il s'y laisser mourir? qu'as-tu fait, mon père, pour le sauver? quelles paroles as-tu prononcées? par quel sentiment ou par quelle pensée est-il retombé? quel supplice secret le tourmente comme moi? a-t-il perdu tous ses Dieux? Pour moi (et là il s'assit sur le lit de repos, jetant à terre le coussin un peu usé sur lequel il reposait son coude), pour

moi, je me laisse conduire ici par Basile, mais sans espoir, car il me semble que nous sommes tous perdus.

Libanius sourit en baissant les yeux et passa le bord de ses lèvres sur sa coupe, puis la faisant circuler par Basile et moi d'abord :

— A Vénus-Uranie, — reprit-il, levant alors sur nous un regard bon et paisible; — Vénus-Uranie qui est la sagesse éternelle, la Vénus céleste, la fille du ciel que le ciel engendra seul, qui n'a jamais eu de mère, celle que les premiers des hommes, les princes par l'esprit, adorent dans tout l'univers ancien et l'univers qui commence, celle qu'invoquent les âmes viriles de toutes les croyances, et qu'avant toute prière aux Dieux inférieurs, viennent encenser les Helléniens et les Chrétiens de Rome et d'Alexandrie, d'Athènes et de Carthage; à la Vénus-Uranie, à la Beauté impérissable et céleste.

Basile prit la coupe avec ardeur, moi avec une crainte secrète mais sans amertume, et avec l'émotion d'un homme qui s'approcherait de l'arche sainte. Jean la reçut comme un un enfant docile reçoit une jatte de lait apportée par sa nourrice, et rougit légèrement en y buvant, ne perdant pas de vue le visage de son maître.

Je connaissais trop Libanius pour regarder cette invocation comme sérieuse, et souvent je l'avais entendu plaisanter sur les Dieux fils de poètes ainsi qu'il les nommait, et je savais qu'il n'avait aucune foi dans les divinités grecques. Je crus donc ne pas lui déplaire en laissant apercevoir un sourire d'incrédulité. Mais Basile de Césarée me regarda très gravement et me dit à demi-voix :

— Jeune homme, jeune homme, ne soyez pas incrédule et ne souriez pas. Songez que tout ce qui peut se penser a été pensé ici.

Libanius l'avait entendu et me tendit la main avec amitié, mais sans beaucoup penser à moi, et cela me fit un peu de honte; je sentis qu'il ne me regardait pas comme digne d'être combattu, même en passant, du moindre coup de flèche, ni secouru, et couvert seulement du pan de son manteau, et que je ne pouvais être encore pour un tel homme ni un adversaire assez grand pour être mesuré, ni un assez noble infortuné pour

être secouru. Il avança la tête vers Jean, uniquement occupé de lui.

— As-tu vu quelquefois, mon enfant, — lui dit-il, — un homme enivré de vin de Chypre s'écrier que la terre tourne, parce que sa faible tête tourne sur lui-même comme la roue d'un moulin? Eh bien! mon ami, tu ressembles beaucoup à cet homme, tu ne vois plus assez clair au milieu des paradoxes que l'on te fait et de ceux que tu enfantes pour marcher droit, et tu en conclus que le monde chancelle, que les peuples tremblent et que les villes tournent autour de toi.

— J'en ai honte, — dit Jean en pâlissant de plus en plus, — j'en ai honte, mais cela est vrai : je ne puis plus soutenir la vue des grandes villes et je ne les comprends plus. Moi, avocat, moi chargé de défendre ceux que l'on dépouille, comment puis-je le faire, quand le juste et l'injuste sont confondus? Le droit vacille et change à tout instant, et ses formes sont tous les matins nouvelles, comme les formes de l'horizon dans nos sables, lorsque le vent d'Afrique vient mettre les montagnes à la place des vallées. J'ai senti la raison crouler sous mon pied comme une maison ruinée; alors j'ai brûlé mes livres, j'ai brûlé mes écrits; j'ai fermé ma porte à mes clients; je me suis enfui pour être oublié des hommes.

— Mon ami, notre pauvre Julien disait comme toi il y a seulement treize ans, et tu vas voir en quelques paroles comment il eût mieux valu qu'il demeurât dans cet abattement que de n'en être tiré qu'à moitié. Ah! mon enfant! ah! mes enfants! que n'ai-je été là moi-même! Combien je l'aime! mais combien je le plains! Heureuse retraite que celle qui m'empêchera de le revoir! Que lui dirais-je, s'il était là? Saurais-je mentir pour le calmer, et peut-on mentir lorsqu'il s'agit de choses divines et lorsque l'on tient, comme nous le faisons, ses yeux toujours élevés vers ce monde invisible où tout est expliqué? Et d'un autre côté comment désoler cet enfant qui maintenant est heureux de ce qu'il a fait, se réjouit de voir à ses pieds le monde vulgaire et croit sincèrement avoir changé ses Dieux en changeant ses statues? Ah! ce n'est pas pour rien que j'ai cessé de lui écrire et de lui faire savoir nos entretiens. J'ai vu en avant... J'ai vu, et il n'est plus temps qu'il voie comme moi... Qu'il aille, qu'il aille toujours et tant qu'il pourra avec ses

armées. Je ne le reverrai pas. Voyez Paul de Larisse, il ne m'a pas écrit, il ne m'est pas venu. C'est qu'il est inquiet et se doute bien de quelque chose que j'aurai à dire. Ah! je ne voudrais pas les voir : plutôt être lapidé ou boire la ciguë!

***

En ce moment-là[1], un esclave éthiopien souleva la portière et dit qu'il y avait deux familles de suppliants qui venaient de s'asseoir au foyer après avoir touché le coin de l'autel, dans le péristyle. Nous nous retournâmes et, de notre table, nous pûmes apercevoir en effet huit ou dix étrangers à qui les esclaves lavaient les pieds. Le maître ordonna qu'on leur servît tout ce qu'ils demanderaient, qu'ils fussent conduits aux logements des hôtes et ajouta qu'au lever du jour il irait les visiter. Un des esclaves enfants chargé de ce message revint apporter un papyrus attaché d'un ruban doré. Libanius ouvrit le sceau et nous dit, après avoir parcouru des yeux les caractères romains :

— Voici encore une de ces actions qui jettent le trouble dans l'âme des plus justes et pour lesquelles ils ne sauraient quel avis donner. Sur quel droit s'appuyer pour blâmer ou approuver? Notre temps n'est vraiment semblable à aucun temps, si l'on ne sait pas regarder plus haut que les événements.

» Deux familles viennent se réfugier à Daphné. Ces deux familles demandent à Antioche asile et protection. Et voici un homme, le père et le chef de la première famille, un Publius Claudius, un patricien, citoyen romain de l'ancienne race des Claudiens qui avait trois branches patriciennes et une plébéienne, lui qui était beau-frère du dernier comte d'Orient sous Constantin, le voici, parce que sa fortune est réduite à une petite terre en Syrie, qui donne sa terre, sa personne, ses enfants, sa postérité, ses serviteurs et les fils et filles de ses serviteurs, à titres de sujets, redevables envers leur maître, à perpétuité d'un dixième de leur bien ou du produit de leurs travaux; et ce maître, ce possesseur souverain, est l'affranchi

1. Ici, de la main de Vigny, en marge, cette indication : *Les Suppliants*.

Théodore de Batné, autrefois joueur de la flûte double, qui a des propriétés d'une immense étendue et qui les a toujours défendues contre les Barbares, à l'aide de la faveur des empereurs, de ses richesses, de ses esclaves armés et des remparts dont il a entouré ses terres et ses châteaux. Or ce Publius Claudius est chrétien et se donne ainsi corps et biens à un Hellénien qu'il nomme païen ou paysan quand il en parle; et ce Théodore de Batné, par souvenir de son ancien état, ne cesse d'affranchir ses esclaves chrétiens et autres, et n'exige d'eux qu'un travail assez modéré qu'il leur paie par journées. Quelquefois il leur donne des terres qu'ils cultivent, et l'un d'eux s'étant fait chrétien, — favorisé par le duc d'Égypte et par Athanase, ce factieux patriarche, banni d'Alexandrie, — s'est trouvé assez riche pour vendre sa protection à une autre famille Hellénienne qui est là aussi, près de mon foyer. Voici dans ma main les deux traités de ces familles suppliantes avec les familles souveraines qui, au nom de leur richesse et de leur force, vont les recevoir esclaves, mais esclaves d'une nouvelle sorte : c'est un esclavage volontaire pareil à celui de l'enfant sur le bras de la femme, de la femme sur le bras de l'homme. Et tout cela n'est consacré par aucune loi des dieux ni des hommes, et cependant cela étant nécessaire, doit vivre à travers tout, et cet ordre inconnu prend naissance au milieu des désordres[1]. Et cette vue trouble jusqu'au fond de l'âme Jean et Basile qui m'écoutent, et la confusion qui bourdonne et tourbillonne autour d'eux les rend incertains de ce qu'ils doivent faire pour prendre la défense du bien et du juste qu'ils ne distinguent plus. Ce que je dis n'est-il pas vrai? ajouta-t-il en souriant avec une douce malice. Pour moi, je crois bien faire et suivre les volontés immuables du Dieu créateur en ouvrant toujours au plus faible le bras du plus fort, et je me suis chargé de faire recevoir dès demain à Antioche ces deux familles suppliantes chez leurs maîtres et protecteurs futurs. C'était la vue de ces choses qui d'abord, avait, comme vous, jeté Julien dans un grand effroi : mais il y avait encore d'autres choses que vous ignorez.

1. Vigny fait pour ainsi dire sortir le moyen age de l'empire romain, et montre les origines supposées de la féodalité et de la dîme dans l'antiquité.

» Enfants, — dit-il en parlant aux esclaves adolescents, — s'il vient de nouveaux étrangers, conduisez-les avec respect, quels qu'ils soient, et j'irai leur parler et leur donner le salut du soir.

Les jeunes garçons nous servirent en revenant les colocases d'Égypte dans des ciboires d'argent, et des langoustes et d'autres poissons de mer dans des bassins.

On nous versait des vins de Chio, de Mysidie et d'Halicarnasse au moindre signe, mais sans insistance, et Libanius ni aucun de nous ne prononça le nom d'aucun mets ni pour offrir ni pour accepter, tant que le souper dura.

Nous entendions les étrangers parler à demi-voix, et j'en voyais passer quelques-uns qui se promenaient dans le péristyle en se donnant le bras, et s'entretenaient avec gravité et aussi avec mystère.

Ils venaient jusqu'à la porte de la salle que nous occupions, sans qu'on y prêtât la moindre attention, et soit que les tapis fussent levés ou abaissés, ils ne jetaient aucun regard sur nous, au delà du seuil, et se tenaient entre eux avec le respect toujours en usage.

— L'heure s'avance, — dit le bon Libanius, en regardant la clepsydre qui versait goutte à goutte les instants de cette nuit inquiète. — Basile, dis à Jean et à nous la première entrevue de Julien avec les nôtres, je te ferai voir la source de l'erreur. Te souviens-tu bien de Julien, et crois-tu qu'il soit content de lui, toi le moins jeune, toi Basile de Césarée, toi stoïcien sévère? Tu le vis, je crois, avant nous tous, lorsque j'envoyai Paul de Larisse à Macella[1]? Il est temps, il est temps de faire attention à lui et de lui écrire ou de l'aller trouver, car plus je songe à lui, plus il me semble qu'il ne comprend plus sa vie et ses chemins.

— J'y pensais, — répondit gravement Basile, et il se tut, ainsi que nous, se recueillant pendant quelques moments.

1. Château de Cappadoce où, par ordre de l'empereur Constance, furent enfermés ses cousins Gallus et Julien.

*
* *

Lorsqu'il répondit, ce fut en ces termes[1] :

— Il y avait bien un mois que Paul de Larisse et moi cherchions à pénétrer au château de Macella pour saisir une occasion de parler à l'un des deux princes, mais jamais ils ne sortaient sans escorte et l'on n'ouvrait les tours de la forteresse à personne. Nous allions quitter la Cappadoce et revenir à Daphné vous rendre compte de nos essais inutiles, lorsqu'un jour, en marchant dans les rues de Nicomédie, nous vîmes les chrétiens entrer dans leur église et nous les suivîmes pour les observer. On nous dit que pour la première fois les deux neveux de Constantin l'apostat allaient remplir leur office de lecteurs[2]. Paul frémissait et s'arrêta sur le seuil, s'appuyant aux premières colonnes, et n'osant offenser les Dieux en mettant le pied dans le temple du Nazaréen.

Ici Basile de Césarée se tourna vers moi :

— Paul de Larisse, — dit-il, — avait à peine dix-sept ans. C'était un des esclaves de Libanius, acheté à l'âge de deux ans dans la ville de Larisse en Thessalie à des Hébreux vos frères. Libanius l'a élevé parmi nous, il a attaché à son front les ailes de Platon, et vraiment il a pris aussi son vol. Il a écrit avec une grande sagesse dès l'âge de quinze ans, son éloquence est plus forte souvent que celle d'Iamblique et de Maxime lui-même. Il a lutté avec Athanase, et ses actions et ses propos ont plus de beauté et de perfection encore que ses écrits. Il n'a jamais voulu être affranchi, et tu vas savoir comment nous avons cessé de le voir et d'entendre parler de lui.

» Comme il me retenait à l'entrée du temple, je lui dis :

» — Crains-tu d'offenser Théia, la mère du Soleil, en te mettant à l'ombre?

» — Non, — me dit-il, — mais je crains de voir crouler ce temple sur ces impies. Regarde-les!

1. Ici de la main de Vigny, ce titre : Ce que dit Basile de Césarée.

2. Les *lecteurs*, dans l'Église, constituent le deuxième des quatre ordres mineurs. A l'origine, les clercs qui en étaient revêtus étaient chargés de faire les lectures dans les cérémonies du culte, et servaient de secrétaires aux évêques.

» Il y avait à l'entrée de l'église des jeunes filles vêtues à demi, le visage découvert, les bras nus, et soutenues par des esclaves; elles s'avançaient comme à l'amphithéâtre, tenant leurs miroirs à la main, parfumées et ornées de pierreries sur leurs sandales et les doigts des pieds. Chacune d'elles attendait son amant qui devait sortir de l'église, et, d'instant en instant, il venait un jeune homme la prendre en souriant et l'introduire avec orgueil. Il la précédait, la nommant sa sœur adoptive, selon l'usage hypocrite introduit nouvellement et qui vous a tant indigné, Jean. Chaque frère précédait sa sœur, lui parlait à haute voix, malgré les chants religieux qu'ils ne craignaient pas de troubler, puis la faisait asseoir entourée d'hommes, sur de petits lits de soie où les autres femmes venaient se coucher à demi, s'étudiant à ces poses voluptueuses que savent prendre les jeunes filles au théâtre. Paul s'étonnait qu'elles ne fussent pas chassées honteusement. C'est qu'il ne voyait pas qu'à Nicomédie comme à Antioche, à Constantinople, à Carthage, à Alexandrie, à Athènes, il faut bien que la religion nouvelle laisse prendre cette liberté effrontée pour se faire aimer de la jeunesse qui lui est utile et la défend.

» Cependant une procession nombreuse d'hommes vêtus de robes noires et portant des croix blanches sur la poitrine nous annonça quelque chose de plus grave. Ils chantaient un cantique funèbre sur le chant des Euménides poursuivantes d'Eschyle, ce chant qui faisait mourir les mères de terreur. Un silence profond suivit leur entrée dans le temple et, prenant Paul par la main, je le forçais de les suivre et de se placer avec moi derrière une de ces colonnes torses de marbre vert que Constantin l'apostat a multipliées à Nicomédie, lorsqu'il fit planter une croix sur l'ancien temple de Cérès-Dêo[1]. Paul mit quelques grenades dans sa poitrine en expiation secrète à Cora et Dêo, les deux déesses dont il croyait offenser le nom mystique, et, le front enveloppé dans son manteau, il observa ainsi que moi ce qui se passait.

» Le prêtre ayant quitté l'autel de la Mort, car à Nicomédie comme dans toutes les villes chrétiennes il a la forme d'un tombeau, vint s'asseoir avec les autres religieux et se tourna

1. De δέω, j'invente, pour l'invention de la culture (Note de VIGNY).

ainsi que tous les assistants vers une tribune placée au pied d'une colonne, et qui avait au-dessus d'elle une autre tribune plus petite. Dans la plus élevée monta un vieillard chauve, dans la plus basse vinrent deux adolescents. L'aîné était Gallus, le second Julien. Gallus était dès lors ce qu'il a toujours été. Sa taille était élevée et mal prise comme s'il eût trop vite grandi, son teint pâle et blafard comme celui de Constance Chlore son grand-père, ses regards éteints, sa voix étouffée. Il lut rapidement et en balbutiant une homélie que je crus reconnaître pour l'œuvre d'Athanase à l'emphase du discours, et il se hâta de s'asseoir derrière son frère sans que personne eût pu entendre autre chose de son oraison que quelques phrases brisées par ses bégaiements. Julien s'avança. Il avait été ordonné lecteur de l'Église en même temps que son frère; mais, plus ardent dans sa piété, il s'était fait tonsurer, et il était moine. Revêtu de la robe noire, la tête rasée, les yeux baissés, les bras croisés sur la poitrine, il se jeta à genoux sur le bord de la chaire et demeura longtemps enseveli dans ses méditations. Il parut pénétré d'une adoration profonde et il oublia longtemps l'assemblée qui le regardait avec curiosité. Ensuite il se releva tout d'un coup, étendit ses bras en croix et, levant ses yeux au ciel, il prononça une prière en langue latine à la Vierge Deipara.

Ici le jeune Jean sourit légèrement, et Libanius, interrompant Basile de Césarée, lui dit avec gravité :

— Ce qui te fait sourire est beau et vraiment divin, enfant! De quoi t'étonnes-tu? N'as-tu pas toute ta vie appris et enseigné que la Vénus terrestre est fille de Jupiter et de Diane, et Diane n'est-elle pas ainsi la Vierge-Mère? Vois Joseph Jechaïa : il est juif, et il a écouté, avec une attention plus exaltée, plus sérieuse et plus digne des choses sacrées qui nous occupent.

Jean rougit un peu, baissa les yeux et s'inclina avec vénération. Nous redoublâmes de recueillement, et Basile de Césarée continua, après avoir humecté ses lèvres du vin noir de Pramnie mêlé d'eau de mer.

— Le moine adolescent, le religieux Julien prononça cette prière avec une ferveur si grande qu'il semblait prêt à s'enlever au ciel. Paul de Larisse l'écoutait avec douleur, et comme il s'appuyait sur mon bras, je le sentais trembler.

« Quelle âme! quelle âme nous a enlevée Constantin l'apostat! » me dit-il tout bas. « Tais-toi! répondis-je, mais écoute-le et regarde-le bien ». Julien avait les joues couvertes de larmes, ses yeux bleus étaient en ce moment touchés par un rayon échappé des voûtes du temple, et sa tête seule, éclairée jusqu'aux épaules, paraissait ne plus tenir à un corps humain. Quelque chose de l'enfance, quelque chose de naïf et de pur était visible à tous, et le demi-sourire du berceau errait entre ses lèvres entr'ouvertes et ses dents qui frémissaient comme s'il eût répondu, tout bas, à une déesse maternelle qui lui parlait, ou comme si ce prince enfant eût reçu quelques gouttes d'un lait invisible et divin que son extase paraissait lui faire goûter. Son teint, blanc comme celui d'une femme, s'était animé tout à coup et enflammé comme le visage des jeunes filles à qui l'on arrache le voile; son front large était humide et renvoyait près de lui, sur la colonne, un peu de la clarté pure du rayon d'en haut.

» Le son de la voix était tendre et clair à la fois comme le son de la voix des vierges, et il devint comme une sorte de chant lorsque le jeune lecteur, prenant le livre, se mit à réciter, selon la cadence usitée parmi les chrétiens, le livre qu'ils appellent : Livre de la Sagesse. »

Je me sentis rougir et ne pus m'empêcher de m'écrier :

— Ah! certes, il ne leur appartient pas, seigneurs! Ce livre est notre ouvrage, et nous autres juifs d'Alexandrie l'avons vu sortir de l'école de nos thérapeutes. Ils l'écrivirent en grec, jamais Salomon n'en fut l'auteur, et l'original hébreu ne s'est jamais vu. Cette sagesse est celle de nos Esséniens. Ne savez-vous pas que la Synagogue est divisée par dogmes philosophiques? les Saducéens sont épicuriens, les Pharisiens, stoïciens, et les Esséniens, pythagoriciens. Les purs Esséniens sont de chastes cénobites. Tous leurs biens sont en commun. Ils n'ont point de serviteurs et se servent l'un l'autre. Ils passent leur vie dans le travail des mains, le silence, la prière et l'étude de l'Écriture sainte. Ils regardent comme une imperfection d'aimer les femmes et de se marier; ce sont eux que les apôtres se sont efforcés d'imiter, et Jésus de Nazareth était nourri de leur doctrine.

Basile de Césarée continua :

— Paul en l'écoutant eut comme un vif sentiment de joie, car nous y retrouvions les préceptes du divin Platon. Mais à cette lecture en succéda une qui me remplit de terreur et d'un étonnement qui dure encore, lorsque Julien, écartant le livre, en prit un autre et se tenant debout ainsi que l'assemblée entière qui se leva avec lui, lut, en s'inclinant chaque fois que passait sur ses lèvres le nom de Jésus, la déclaration la plus audacieuse qui jamais ait été faite à la terre au nom du ciel :

« Le Verbe! le Verbe divin, la Raison émanée des cieux, l'Esprit, la Parole, le *Logos* adoré de Socrate et de Platon, l'Ame du monde, le Dieu créateur, a été fait chair en Jésus! »

» Je n'avais jamais jusqu'à ce jour entendu lire ces paroles devant les assemblées publiques, et ce témoignage hardi m'émut et me fit frémir jusque dans les os. Paul me serrait la main, je le regardai : il avait les yeux en larmes, il fut obligé de serrer dans ses bras la colonne du temple pour se soutenir et se cacher. Un trouble si grand le saisit qu'il lui parut que la lumière cessait dans l'église et que Dieu offensé allait se retirer et abandonner le monde.

» Je le soutins et, par quelques mots dits à voix basse, je raffermis ce jeune homme. Nous nous remîmes à observer.

» Julien, le jeune Julien tenait ses bras élevés vers la voûte du temple et semblait en extase. Ses joues pâlissaient et rougissaient tour à tour à chaque parole qu'il lisait; quelquefois il parlait avec une vitesse involontaire, comme dans la fièvre; sur d'autres mots, lentement, pesamment, sans raison; par moment, entre deux syllabes il s'arrêtait, comme écoutant quelque chose qu'on n'entendait pas et qu'il paraissait entendre. Ses deux lèvres d'enfant, épanouies, roses et animées, restaient entr'ouvertes comme si elles eussent reçu un souffle divin qui le pénétrait jusques au cœur. On voyait frémir ses dents blanches éclairées par un rayon, et ses blonds cheveux et son front étaient humectés de je ne sais quelle chaleur pareille à celle des femmes enivrées par l'amour. L'adolescent paraissait heureux. Il semblait avoir une vue claire, précise et radieuse de la Divinité. Sa respiration suspendue suspendait la nôtre; son silence fit régner un silence morne et sans frémissement; une larme de félicité coulait sur sa joue,

sortie du fond de ses yeux bleus, et lorsqu'elle tomba sur son livre on l'entendit.

» Sa voix s'éleva de nouveau purement et distinctement pour dire avec suavité :

« En vérité, en vérité, vous verrez le ciel ouvert et les anges de Dieu monter et descendre. »

» Après quoi, plein de son rêve et de la vue céleste, tout souriant et bienheureux, il se laissa aller à genoux et l'assemblée avec lui.

» — Qu'allions nous faire? — me dit tout bas Paul de Larisse, — dans quel bonheur l'allions-nous chercher pour le conduire à nos voies incertaines? — Et nous nous taisions avec une crainte remplie de pitié et de bonté.

» Bientôt Julien se releva, s'assit près de son frère Gallus, et l'assemblée, assise comme lui, se disposa par de nouveaux chuchotements à écouter l'Evêque qui s'avança suivi d'un grand nombre de prêtres.

» Il y eut une chose en ce moment qui me montra que les hommes de notre temps ne sont pas changés par leurs transformations extérieures; ce fut la froideur et la nonchalance de l'assemblée. Tandis que le jeune lecteur était enflammé et ravi, et que les choses du ciel annoncées fermement par sa voix le faisaient trembler, pâlir, et l'épouvantaient de la grandeur de sa propre conviction, tandis que ce saint étonnement nous attendrissait sur lui, tandis que je méditais avec terreur sur les suites de ces considérations énormes, tandis que Paul de Larisse, l'adorateur le plus fervent de l'Essence divine qui se soit trouvé parmi nous et peut-être jamais parmi les hommes, était offensé dans son cœur, offensé pour Dieu comme un fils pour son père, et rougissait de ce qu'il croyait la dégradation de l'Éternel Créateur; cette foule indolente, molle d'esprit, molle de cœur, faible, petite et pauvre d'intelligence, se remit à promener des regards à demi curieux, à demi assoupis, sur les prêtres et sur les orateurs comme sur des acteurs, puis les ramenait vite sur elle-même, se considérant et s'aimant plus que toute chose du ciel. On ne prêtait qu'avec dédain aux discours une oreille distraite, et l'on donnait tous ses yeux aux objets avec une ardeur furtive. On parlait bas de ceux qui entraient, on se saluait de la main, on

s'apprêtait avec soin une place voisine des femmes préférées, on souriait à telle parure, on applaudissait à telle autre de l'œil, de la tête et du geste, on était à tout, hors à la pensée divine. Les mollesses de l'ennui, les grâces de l'amour efféminé, les puérilités d'une vie oisive, c'était tout. Et ces grandes saintetés que nous n'écoutons qu'avec un étonnement perpétuel, que nous ne répétons qu'en hésitant, que nous portons en nous avec terreur comme une femme porte l'enfant qu'elle croit divin, ces grandes choses qui leur étaient données chaque jour, étaient, pour ces esprits fatigués et vulgaires, une vulgaire nourriture. Et je ne vis le sentiment céleste que dans les yeux de Paul et dans les regards troublés de Julien.

» Julien est timide et sauvage de caractère. C'était la première fois qu'il venait entendre d'autres enseignements que ceux qu'il avait reçus à Macella des rhéteurs chrétiens, maîtres imposés par l'eunuque Mardonius, ce misérable intrigant que vous connaissez. Julien se penchait sur sa tribune, pressant son frère du geste et des yeux de redoubler d'attention au discours de l'évêque de Nicomédie dont il reçut de loin la bénédiction en se prosternant, le front sur ses mains jointes.

» Cet évêque est un apostat très savant nommé Aëtius[1]. Autrefois esclave, puis chaudronnier ambulant, orfèvre, médecin, maître d'école; depuis, prêtre d'Apollon Musagète, et enfin théologien nazaréen, il avait apostasié comme Constantin, et fut nommé évêque par le dernier Empereur.

» Depuis le commencement des prières, et pendant la lecture de Julien, il était uniquement occupé de quelques disputes qu'il suivait, à demi-voix, avec les sophistes chrétiens des sectes différentes de la sienne. L'ardeur des controverses l'animait d'une façon extraordinaire. Il raturait sur ses genoux des manuscrits qui lui étaient présentés et répondait en marge, avec son stylet. Sa figure ne m'était pas entièrement inconnue. Il était grand, maigre et fort laid. Son visage bilieux et ridé avait quelque chose de la fouine et du loup, et semblait recouvert d'un parchemin sec et usé. Il n'avait de vie que dans ses petits yeux ardents où la ruse et la défiance perçaient par

1. Aëtius, reprenant l'hérésie d'Arius, enseigna que le Fils de Dieu n'était pas *consubstantiel* (ὁμοούσιος) à son Père. Il mourut à Constantinople en 366.

d'obliques regards. Un rire prompt et ironique agrandissait quelquefois démesurément sa bouche, puis il reprenait l'air et l'attitude de la méditation et se préparait à prendre la parole dans un discours bref, qu'il commença tout à coup d'une voix enrouée, en roulant et remuant des feuilles de papyrus dans ses doigts :

« — Voici, — dit-il, en montrant ces lettres, — une épître de l'évêque Athanase d'Alexandrie qui déclare que son esprit se fatigue à méditer sur la divinité du Verbe, qu'il sent ses efforts repoussés par une résistance invincible, et que plus il réfléchit, moins il comprend. Preuve nouvelle que la sagesse et la vérité sont dans la doctrine d'Arius. Alexandrie même va le reconnaître, et ce que pense le divin Auguste Constance qui règne sur l'Empire va être aussi la pensée du monde, comme elle est la nôtre dans cette église. »

» Je remarquai une grande pâleur sur la figure de Julien que nous ne perdions pas de vue. En cet endroit et dès son début, l'évêque Aëtius s'arrêta tout à coup, ayant besoin de reprendre des forces pour ce qu'il allait dire, et reculant comme un sauteur habile devant le plus large fossé qui lui reste à franchir. Avec une volubilité de langage digne des parleurs des rues d'Athènes, il reprit en un moment et résuma toutes ses anciennes disputes les plus glorieuses, avec autant d'orgueil qu'en met un conquérant à nommer ses champs de bataille.

« — Honorons à jamais le nom d'Arius, — dit-il d'abord, — car lorsqu'il n'avait pour disciples que deux évêques d'Égypte, sept prêtres, douze diacres et sept cents jeunes vierges, il était aussi courageux que lorsque l'Empereur le vint recevoir à pied et le déclara maître de la foi chrétienne bien comprise. Le concile de Nicée n'a rien changé à notre doctrine. L'Empereur et l'Impératrice Eusébie la Grande sont Ariens ainsi que nous. Quoique nos grands chemins soient couverts de troupes d'évêques qui parcourent les provinces pour se rendre aux synodes, qu'ils épuisent les chevaux de poste et se fatiguent inutilement, ils sont un objet de moqueries universelles, et c'est tout leur succès. Dans toute conférence ils ont été vaincus. Enfin, l'*Homoousion* est détruit!

» Un murmure d'approbation sorti de tous les cœurs de l'assemblée nous surprit beaucoup. Car cette multitude exercée

aux controverses chrétiennes entendait dès l'abord ce qui nous était impossible à comprendre.

» — « L'*Homoousion*? » me dit à demi-voix Paul de Larisse étonné. « L'*Homoousion*, l'*Homoousion*! » répétait à demi-voix toute l'église avec une satisfaction triomphante.

» Aëtius poursuivit rapidement :

» — « Où sont les Sabelliens, comme Athanase, avec leur substance unique? Les Trithéistes avec leurs trois esprits, et les Docètes quinient la nature humaine du Fils et ne font de lui qu'un fantôme? Les Gnostiques ont en vain produit cinquante sectes, les Basilidiens, les Valentiniens et les Marcionistes sont vaincus aussi bien qu'eux. Arius, Arius a forcé la théologie entière à tourner dans un cercle fatal où sa raison l'a enfermée. Les Sabelliens finissent où commencent les Ebionites, et, puisqu'ils reconnaissent que l'incarnation du Verbe n'est qu'une simple inspiration de la sagesse divine, c'est avouer, comme Arius l'a déclaré, que le Fils ne fut qu'une image visible de la perfection invisible, et que, doué de toutes les perfections inhérentes que la philosophie suppose à la Divinité, il n'a brillé cependant que d'une lumière réfléchie. Tous le reconnaissent aujourd'hui pour le plus divin des sages et la plus parfaite des créatures. Il est donc vrai (et nos ennemis le crient jusque dans les déserts) que l'univers s'étonne aujourd'hui de se trouver Arien.

» Un grand cri se fit entendre après ces dernières paroles et avant que personne le pût voir et l'arrêter, le jeune Julien jeta du haut de sa tribune le Livre des Testaments qu'il tenait ouvert devant lui, et s'écria en pleurant et se tordant les bras :

» — Où est mon Dieu? où est mon Dieu? qu'avez vous fait du Dieu?

» Son frère et son gouverneur, ses esclaves et leurs amis se pressèrent autour de lui, mais rien n'arrêtait les marques extraordinaires de son désespoir : l'assemblée se troubla, et les gardes sévères dont l'Empereur avait fait entourer les neveux de Constantin se hâtèrent de se placer entre eux et la foule. Nous suivîmes Julien des yeux aussi longtemps qu'il nous fut possible, et nous étions sur les degrés du temple lorsqu'il passa. La vue des soldats qui l'entouraient et celle de l'eunuque Mardonius l'avait fait taire tout à coup. Il marchait les bras

croisés en jetant sur eux des regards terribles. Gallus le suivait la tête baissée avec un regard indifférent et presque stupide. En passant, il se pressa contre Julien et lui prit le bras d'un air suppliant. Nous nous souvînmes du massacre de leurs autres frères, et nous hâtant de nous retirer de peur de les perdre, par un intérêt trop marqué, aux yeux des affidés de Constance, nous marchions en silence, voulant nous cacher dans un faubourg de Nicomédie pour y attendre une occasion meilleure d'aborder Julien. On ne nous reconnut point pour étrangers, et nous étions si occupés de ce que nous venions d'entendre, que longtemps après nous être enfermés seuls dans notre retraite, nous ne cessions d'y réfléchir sans parler.

» A dater de ce jour, la surveillance des eunuques auprès de Julien et de Gallus devint si sévère que la moindre sortie du château de Macella leur fut interdite. On fit courir dans la ville de Nicomédie le bruit que l'un des princes était mort, et on laissait entendre que c'était le jeune moine. Les eunuques chrétiens affectaient de gémir sur l'égarement de sa raison. Nous ne doutâmes pas que l'on ne voulût, par ces propos, préparer tous les esprits à quelque funeste nouvelle, et nous ne cessions de nous informer inutilement par les rues de ce qui se passait dans la sombre forteresse. Paul de Larisse était plongé dans une amère tristesse. Je ne pouvais le décider à quitter Macella, et jour et nuit il rôdait autour des vieilles murailles comme un malfaiteur. Rien ne pouvait calmer le chagrin que lui avait causé cet emportement désespéré du jeune religieux. Nous pensions que le dernier espoir était perdu pour nous, et que cette publique imprudence allait servir de motif à la disparition du seul rejeton impérial en qui les pensées philosophiques pussent avoir accès.

» — Vois, — me disait Paul de Larisse, une nuit que nous marchions sous les murs de Macella, — vois cette religion chrétienne qui n'est pas contente de dévorer l'Empire et de le livrer aux barbares, mais qui se dévore elle-même par ses schismes.

» — L'esprit des hommes de notre temps, — lui disais-je, — est trop subtil et trop pénétrant pour qu'une fable y soit adoptée sans contestation. Les Nazaréens ont déjà autant de sectes qu'il y a eu de sophistes pour examiner et prêcher leur

culte. Et à peine Jean l'évangéliste a dit : Jésus est Dieu, qu'Arius dit : Jésus est homme. Et la majorité immense des nazaréens dit comme Arius : il est homme. Et cependant ils persécutent et massacrent nos frères pour avoir dit cela, et ils renversent les temples des Dieux, et ils ne veulent plus de Dieu sur la terre, et tout va périr de ce qui est beau parmi les hommes.

» Alors Paul de Larisse s'arrachait les cheveux et se livrait à des colères impuissantes; car nous pensions, en ce temps-là, que tout serait sauvé si un des maîtres futurs du monde recevait une seule de vos pensées, Libanius, et, regardant cet ancien Empire s'écrouler, nous étions comme les habitants d'une grande ville inondée qui se réfugient sur une montagne voisine et regardent l'eau, en apparence peu redoutable, s'élever par degrés et emporter lentement et par débris épars, tantôt un pont utile, tantôt une statue héroïque, ici un aqueduc, là un théâtre, bientôt le toit d'une maison et peu après celui d'un temple. Tous les jours nous étions témoins d'une destruction nouvelle dans cette province plus frappée que les autres des deux plaies qui nous rongent. Quelquefois, nous étions éveillés par de grands cris, et nous entendions un bruit d'armes qui nous avertissait que l'on courait aux remparts de la ville. Montés sur les terrasses, nous apercevions à l'horizon des nuages immenses de poussière blanche. C'étaient des troupeaux de Huns qui s'avançaient dans les plaines avec des hurlements de loups; hommes et chevaux, tout était noir et sombre dans ces masses épaisses, ardentes et folles qui couraient toujours comme sans savoir où elles allaient, et toutes pareilles aux troupes d'éléphants sauvages. Les Barbares s'écoulaient par dix mille à la fois, écrasant comme un ouragan les récoltes, les maisons isolées, les villages épars. Ils venaient jusque sous les tours des grandes villes et, passant par dessus l'autre horizon, s'enfuyaient on ne sait où, pour ne plus reparaître de longtemps. Ce qu'il y avait de plus fatal à nos yeux, c'est que le peuple de Nicomédie, comme celui d'Antioche que nous voyons à présent, s'était lâchement habitué à ces passages de la mort, et que son indolence s'était accrue des raisonnements de ses prêtres sur la résignation. Les femmes et les hommes avaient une conduite pareille. Tout s'enfermait et barricadait les grandes

portes des remparts et des maisons. Les paysans accouraient tantôt avant, tantôt après ; tant mieux pour les plus agiles, les autres étaient livrés à la lance des Huns et aux pieds des chevaux. Les soldats des remparts ne savaient rien faire pour leur défense que lancer des flèches et des pierres maladroites ; et, l'orage passé, les portes se rouvraient aux curieux qui allaient regarder de près, mais avec prudence, les toits brûlés, les maisons rasées, les cadavres mutilés et les moissons broyées ; puis les spectacles et les fêtes recommençaient, dans cette pauvre population élégante, flagellée par la Barbarie et énervée par le Christianisme.

» Cependant Paul de Larisse ne pouvait se détacher du château de Macella, cette prison de religieux enfants, et, une nuit, après avoir considéré attentivement des esclaves que l'on amenait deux à deux pour les vendre au marché de Nicomédie, il me quitta pour quelques heures, disait-il. Je l'attendis vainement pendant plusieurs jours, et, caché dans la ville où j'étais étranger, je n'osais m'informer de lui ouvertement, et je le cherchais sans espoir de succès, lorsque je me vis aborder un soir par un marchand éthiopien qui me donna une lettre, passa et disparut avec crainte, sans me regarder ni me dire un seul mot. La lettre était de Paul de Larisse. Il s'était donné pour esclave en laissant au marchand tout ce qu'il possédait d'argent pour qu'il gardât son secret, et pour être vendu parmi les esclaves qui étaient destinés à servir Julien. Il avait été acheté des premiers, et, avec son laconisme accoutumé, me chargeait de revenir vous dire, Libanius, par quel sacrifice il avait voulu vous obéir, et que la suite ferait voir s'il y avait réussi. Je ne l'ai pas revu depuis ce jour, ajouta Basile de Césarée, mais ce que Julien a fait de bien jusqu'ici, l'Empire le doit peut-être à ce dévouement de votre disciple le plus cher. Cependant il est cruel pour nous et pour tous qu'il ne soit pas revenu chercher les entretiens de Daphné. »

*
* *

Le vieux Libanius[1] ne répondait pas, et sa tristesse s'accroissait d'instant en instant. Il y avait déjà longtemps que Basile

1. Ici, de la main de Vigny, ce titre : *Affliction de Libanius.*

ne parlait plus, lorsque le vieux maître leva ses yeux appesantis et sombres où je crus voir rouler une larme, et dit à Jean qui était assis près de lui et qui avait écouté Basile avec une attention passionnée :

— Et toi, depuis ce temps dont a parlé Basile, n'est-ce pas à Athènes que tu l'as vu ? N'était-il pas alors accompagné de Paul de Larisse ? Cherche bien à te souvenir de ce qu'il t'a dit. N'étais-tu pas son ami ?

— Non, — dit Jean Chrysostome, en se soulevant sur le coude et repoussant, loin de lui, le cotyle à demi rempli. — Grégoire de Nazianze y étudiait avec Julien et Basile, je crois aussi ; mais moi qui avais alors onze ans, je ne fis que le voir avec un étonnement qui me reste encore... Il était simple et bon, il avait, me disait-on, vingt-quatre ans. Il était triste et moqueur autant que je l'osais juger. Souvent, assis avec vous, Basile, il me prit sur ses genoux et je l'entendis parler beaucoup sur la nature de Dieu avec Grégoire de Nazianze et vous, et tous ses discours étaient si nouveaux et si rapides que je ne pouvais les comprendre assez vite pour les retenir. Je me souviens seulement qu'il regretta que nous ne fussions pas chrétiens.

— En effet, — reprit Basile en souriant ; — Grégoire et lui parlaient beaucoup et s'entendaient fort bien, étant tous deux Nazaréens, et moi, je m'amusais à les embarrasser par des questions difficiles. Alors Julien avec sa finesse d'esprit feignait d'abandonner Grégoire pour passer de mon côté, et Grégoire l'embrassait en l'appelant déserteur et en riant.

— Et il le tirait par les longues boucles de ses cheveux blonds, — reprit Jean Chrysostome. — Je vois encore Julien, ses grands yeux bleus si doux et si pénétrants, son teint pâle, son col penché du côté gauche, ses épaules un peu élevées, sa démarche capricieuse comme son langage, tantôt indolente et tantôt vive et emportée. Ses pensées étaient si rapides que sa parole ne les pouvait quelquefois atteindre. D'autres fois il se taisait pendant plusieurs jours, et il paraissait dépérir, usé par l'idée qui l'occupait. Grégoire s'en attristait quelquefois et me demandait ce que j'en pensais. Voilà tout ce que je me rappelle, et encore est-ce entouré d'un tel nuage qu'il ne s'en échappe que quelques traits épars. Ainsi je fus quelquefois frappé de voir le peuple d'Athènes suivre Julien dans les rues, et lui, baissant la tête en

rougissant, se retirer dans la plus prochaine maison. Il me paraissait timide, comme Basile vous l'a dit, car il ne commençait jamais à parler sans rougir beaucoup.

— Et cela ajoutait à la sincérité de ses paroles un témoignage presque irrésistible, — interrompit Basile de Césarée ; — je l'ai souvent éprouvé.

— Un matin, — reprit Jean Chrysostome, — comme nous étions au théâtre tous les quatre, je remarquai que Julien était plus triste que de coutume. Grégoire lui avait parlé la veille de Gallus son frère, que l'Empereur avait fait décapiter en Dalmatie, et il avait les yeux rouges et humides de pleurs. Cependant, comme on jouait le *Prométhée* d'Eschyle, il écoutait avec attention, moi j'écoutais avec une terreur profonde, et j'oubliais vous et Julien. Mais tout d'un coup il me prit dans ses bras et me plaça debout entre ses genoux.

» — Écoute ceci, — me dit-il. — C'était le moment où Prométhée s'écrie :

Ἦ μὴν ἔτ' ἐμοῦ, καίπερ κρατεραῖς
ἐν γυιοπέδαις αἰκιζομένου,
χρείαν ἕξει μακάρων πρύτανις,
δεῖξαι τὸ νέον βούλευμ' ἀφ' ὅτου
σκῆπτρον τιμάς τ' ἀποσυλᾶται.

Tout chargé que je suis des plus honteuses chaînes, ce prince des immortels, Jupiter, sera contraint de recourir à moi pour connaître le nouvel ennemi qui doit lui enlever son sceptre et ses honneurs.

— Sais-tu — me dit Julien — quel est celui-là qu'a prédit Eschyle par la bouche de Prométhée ?

— Non, Julien, je ne le sais pas — lui dis-je, craignant d'offenser les Dieux.

— Eh bien ! — me dit-il, — petit enfant, ne vois-tu pas que c'est Jésus-Christ !

Et, possédé de cette idée, il se leva brusquement et sortit seul.

— Oui, je me souviens de ce jour-là, — dit Basile en pâlissant. — Il sortit ainsi brusquement, mais je ne savais pas qu'il t'eût dit cela. Ce fut une étrange pensée.

Et Basile tomba dans une rêverie si profonde que, tordant une coupe d'argent dans ses doigts, il n'écoutait plus.

— Je ne sais, — continua Jean, — si Paul de Larisse, dont Basile a parlé, se trouvait alors à la suite de Julien, mais je ne le vis pas. Ce fut peu de jours après que l'Empereur fit venir Julien à la cour au milieu des assassins de toute sa famille, le nomma César, en l'entourant d'espions, et l'envoya dans les Gaules où il croyait l'exiler.

— Mais s'il partit César, il est revenu bientôt Auguste, — s'écria Jean s'animant. — Il a chassé les Alamans des Gaules, ce philosophe aux yeux baissés. Il prend ses repas debout avec les soldats, dort peu, s'éveille quand il veut, et couche sur un tapis jeté par terre; il marche avec un livre de Platon sous son bras, le rhéteur; il écrit en marchant, et gagne des batailles entre deux poèmes qu'il compose. Il est Empereur du monde avec humilité; il a corrigé, éclairci les anciennes lois de sa main, et il en a fait faire de nouvelles. Il a réalisé la pensée de Marc-Aurèle, le règne des philosophes. Il n'a pas persécuté, et en deux ans de règne il a plus qu'à moitié détruit le Christianisme. Mais dites-moi, Libanius, dites-moi, si c'était une foi sincère que la sienne, pourquoi il l'a rejetée comme un masque? Si c'était un masque, comment l'a-t-il porté en comédien de façon à tromper jusqu'à ses amis les plus chers par un faux enthousiasme? et est-il vraiment digne encore de nous, si, pour arriver à l'Empire, il s'est ainsi appliqué à simuler la dévotion des martyrs chrétiens qui se sont fait lapider, et s'il a employé la prodigieuse souplesse de son esprit à feindre même leur exaltation ascétique et leur habitude de rechercher partout les prophéties, comme faisait sincèrement Grégoire de Nazianze que nous ne cessions de plaisanter?

— C'est ce que nous voulions te demander, — dit Basile plus gravement.

Libanius, avant de répondre, sourit, en jetant devant lui et sans regarder aucun de nous, un regard d'une extrême finesse, qu'animait un feu jeune et vif avec une pénétration exquise; — il me paraît avoir ainsi tout à coup une chaîne d'idées; puis il la connaît, la sait et la dit; — tandis qu'on brûlait devant lui une cassolette dont il ramenait l'encens sur sa barbe avec l'une de ses mains, il se retourna vers Jean Chrysostome et lui répondit :

— Ne crois pas, mon cher Jean, que Julien ait trompé per-

sonne; ne crois pas que ce soit sans effort qu'une âme comme la sienne puisse rompre ce nœud dont les religions entourent et pressent notre enfance. Les prestiges merveilleux des cultes, qui sont excellents pour soulever de terre les âmes vulgaires, ont cela de fatal aux plus grandes âmes qu'elles les emportent trop haut. A l'âge où les rêves et les désirs s'échappent de nos esprits avec tous les amours et s'élèvent au ciel aussi naturellement que le parfum des plantes, on prend en passion telle merveille, enseignée au berceau, on la craint et on l'adore; et, selon la force de son imagination, on ne cesse de doubler sa grandeur et ses beautés et de l'entourer des magiques peintures de son délire, jusqu'au moment où le rayon de la vraie lumière écarte les vapeurs éblouissantes et trompeuses. Julien a cru tout voir et n'a vu qu'à demi parce qu'il est trop dominé par sa mystique exaltation. Tu l'as rencontré bien désespéré à Nicomédie, Basile : eh bien! les combats intérieurs qu'il livrait à sa croyance n'étaient pas encore achevés lorsque Jean le vit à Athènes dix ans après. Son amour du Christ luttait encore dans son cœur, et partout il le retrouvait, jusque dans les cris de Prométhée. Il est difficile de dire à quel point il lui est naturel de s'élever et de vivre dans les régions divines : n'as-tu pas remarqué, Basile, que ce n'est qu'avec effort qu'il en descend, tandis que chez le commun des hommes et même les plus habiles philosophes, l'effort est de se détacher d'en bas pour monter? Les rares sentiments d'amour et d'amitié que nous avons connus de lui me semblent avoir été touchés en passant par son âme dans un de ses élans, et emportés sur son char dans ses voyages parmi les sphères et dans les régions supérieures. Si jamais une pensée eut des ailes, c'est assurément la sienne. Aussi tout lui est-il facile dans les choses de la terre. Il pourrait presque contempler face à face et sans cesse l'Essence, l'Essence véritable, autour de laquelle est la vraie science; il y cherche sans cesse la sagesse, la justice et l'amour. C'est au moment où il était le plus enivré que les divisions des Galiléens l'ont troublé. Et par malheur, une imparfaite lueur de nos idées transmises par Paul de Larisse l'a saisi trop vivement, et il a rejeté sitôt qu'il l'a pu faire les langes chrétiens qui l'enveloppaient. Dès qu'il n'a plus vu clairement dans Jésus de Nazareth la Divinité pure et le Verbe

qu'il adorait, il n'a plus rien voulu de ce culte... Mais il a mal fait.

— Dieux tout puissants ! que dis-tu là ? — dit Jean, se levant tout à coup avec une mortelle pâleur sur le front.

Basile de Césarée ne put s'empêcher de se jeter en arrière, et moi-même, en entendant ces paroles du plus grand philosophe païen et du plus habile défenseur des anciens Dieux, je ne pus retenir quelques marques de surprise, malgré ma gêne secrète et mon respect.

Les deux jeunes avocats Jean et Basile se regardaient comme s'ils avaient vu s'ébranler la plus forte pierre d'une voûte d'un dernier abri, dans l'écroulement d'une ville. Une stupeur profonde glaçait leurs esprits et leur visage ; ils se levaient et s'asseyaient tour à tour, ils s'interrogeaient des yeux et se prenaient les bras avec inquiétude, comme pour s'abriter l'un contre l'autre.

Libanius sourit et, touchant la tête de Jean :

— Recouche-toi, — dit-il, — et ne permets jamais, mon enfant, à tes lèvres d'or si justement vantées, de s'ouvrir avant que ton âme leur ait donné ses ordres et qu'elle y ait quelque peu réfléchi.

Jean Chrysostome rougit, laissa reprendre son front entre les deux vieilles mains du maître qui l'embrassa, et il s'étendit sans rien dire, à ses pieds sur un tapis.

La nuit était en ce moment si muette que nous pouvions distinguer le bruit léger des sources de Daphné. Toutes les étoiles éclairaient le ciel par de si larges feux qu'il nous semblait que nous étions placés au milieu d'elles. Je voyais à travers les colonnes du portique, les lauriers du bois sacré s'entrelacer en berceaux et se balancer ainsi que les cyprès, les cèdres et les arbres indiens, sous le vent frais qui venait de la mer voisine. Les parfums de l'aloès, du sandal et du lys des eaux pénétraient nos cheveux, nos épaules et nos bras de leur fraîches odeurs, et nous les sentions apportées par les gouttes invisibles de la rosée nocturne...

ALFRED DE VIGNY

(La fin prochainement.)

LE RÉSEAU MONDIAL FRANÇAIS

DE TÉLÉGRAPHIE SANS FIL

La télégraphie sans fil (T. S. F.) vient de donner, une fois de plus, la mesure de ce qu'on peut attendre d'elle : les « rescapés » du *Titanic* lui doivent la vie. Survenant dix années plus tôt, le désastre eût été total; le navire aurait sombré dans la nuit sans pouvoir informer, comme il l'a fait, les bateaux naviguant dans un rayon de 100 ou 200 kilomètres autour de lui. C'est donc à la T. S. F. seule que les 865 personnes sauvées de la catastrophe doivent la vie. On peut même affirmer que la totalité des passagers du *Titanic* aurait échappé à la mort, si, sur tous les paquebots, le service de radiotélégraphie avait fonctionné en permanence et dans de bonnes conditions. Au moment de la collision, à la suite de laquelle devait, après quelques heures d'agonie, disparaître la ville flottante, le steamer *Californian* se trouvait à moins de 30 kilomètres. Mais, par suite d'oubli ou de négligence, le service de T. S. F. y était momentanément interrompu; les appels de détresse du *Titanic* ne furent pas entendus.

Nous serions mal venus, en France, à critiquer ce défaut d'organisation. La T. S. F. n'est en effet établie que sur un très petit nombre de nos paquebots, — 52 sur plus de 300. La plupart des navires en service sur nos lignes d'Afrique ou d'Extrême-Orient, ne sont pas pourvus d'appareils de radio-

télégraphie. Les compagnies hésitent à faire cette dépense nouvelle; et tandis que les États-Unis, l'Argentine, d'autres pays encore, imposent à tous les bateaux à passagers qui veulent entrer dans leurs ports l'installation de la T. S. F., les ministères français intéressés (Postes, Commerce, Marine) cherchent en vain, depuis deux ans, à s'entendre sur les termes de la réglementation qui forcera tous nos navires à se soumettre à une aussi élémentaire obligation.

La télégraphie sans fil a troublé, en France, beaucoup d'habitudes anciennes. La Guerre, la Marine, les Colonies ont fait bon accueil à cette nouvelle venue; l'Administration des Postes et Télégraphes l'a regardée un peu comme une intruse. C'est ainsi que de regrettables retards ont été apportés à la réalisation du réseau intercolonial de T. S. F. dont j'avais, il y a tantôt 18 mois, fait adopter le plan général par le Conseil des ministres, et dont mon successeur aux Colonies, M. Lebrun, poursuit la mise en œuvre avec une ténacité méritoire, mais infructueuse jusqu'à ce jour.

Sans tirer la moindre vanité de cette initiative, — ce serait enfantin, car elle est de celles que les progrès de la science font naturellement surgir de toutes parts — je crois bien avoir été le premier à formuler l'idée que les grandes puissances coloniales ont entre les mains, depuis les récents progrès de la T. S. F., le moyen de créer sans grands frais, indépendamment des câbles qui coûtent fort cher, un réseau national de communications télégraphiques entre leurs diverses possessions; une dizaine de postes principaux très puissants, espacés de 4 000 à 5 000 kilomètres, constituent les maillons principaux d'une chaîne qui enserre le globe tout entier; ils sont en même temps, dans chacune des colonies, les centres du réseau intérieur de T. S. F.

Les progrès accomplis depuis quelques années par la T. S. F. peuvent autoriser toutes les audaces. Pour être moins bruyants et moins populaires que ceux de l'aviation, ils ne le leur cèdent en rien; ils doivent être le point de départ d'une organisation entièrement nouvelle des communications télégraphiques mondiales.

La première transmission de signaux à distance par les ondes hertziennes date seulement d'une quinzaine d'années :

c'est en 1896 qu'un jeune étudiant à la faculté de Bologne, M. Marconi, utilisant les découvertes de l'Anglais Maxwell, de l'Allemand Hertz, du Russe Popoff et surtout du Français Branly, réalisa pour la première fois au moyen d'antennes une communication électrique au travers de l'espace et sans l'intermédiaire d'aucun conducteur métallique. Il ne parvint pas à dépasser 2 km 500.

En 1898, Marconi, accueilli en Angleterre avec une curiosité attentive, y transporte ses expériences, et envoie des télégrammes de Wimereux à Douvres (46 km).

La même année, pour la première fois, la T. S. F. sauve des vies humaines : 27 pêcheurs sont emportés près de l'île d'Hogland sur un bloc de glace qui se détache du rivage et les entraîne vers la haute mer. Un poste côtier peut avertir à temps les navires les plus proches : les pêcheurs sont recueillis par le bateau brise-glaces *Ermach*.

En 1901, 300 kilomètres sont franchis; Marconi songe immédiatement qu'on peut tenter de mettre en communication, par-dessus l'Atlantique, l'Europe et l'Amérique : la tentative est couronnée de succès. Marconi réussit à relier Poldhu (Cornouailles) à Terre-Neuve par des communications intermittentes et précaires, à la vérité, mais dont la seule possibilité le conduit à construire à Clifden (Irlande) et à Glace-Bay (Canada) des postes puissants qui, depuis 1908, permettent la transmission normale, entre l'Europe et l'Amérique, de 5 000 mots par jour.

A la tour Eiffel, d'autre part, avec de médiocres installations de fortune et des sources d'énergie infiniment moins considérables que celles des postes Marconi, le commandant Ferrié réalise, dès 1907, la liaison entre la tour Eiffel et Casablanca sur une distance de 2 000 kilomètres.

Il est pratiquement possible, avec des machines électriques puissantes, de mettre en communication deux postes situés l'un de l'autre, à 5 000 kilomètres, soit trois fois la distance à vol d'oiseau de Paris à Alger.

La France possède en Afrique un magnifique domaine; elle a essaimé des colonies un peu sur toutes les mers du globe. L'Afrique, qui du reste prendra dans notre histoire et dans notre vie nationale une part chaque jour plus importante,

l'Afrique doit devenir le nœud de nos communications télégraphiques mondiales.

L'antenne gigantesque de la tour Eiffel, par delà la Méditerranée, par delà le Sahara, se reliera à une grande station centrale africaine, à Tombouctou. Des bords du Niger, la liaison se fera vers l'Occident avec Dakar et, par delà Dakar, avec les Antilles et Panama, vers l'Orient avec le Tchad, Djibouti, Madagascar et l'Indochine.

On peut même considérer comme très probable que « la boucle pourra être bouclée » avec des portées de 8 000 à 9 000 kilomètres en reliant l'Indochine, la Nouvelle-Calédonie, et celle-ci, par Tahiti, au réseau de l'Atlantique. Des communications au delà de 5 000 kilomètres sont aujourd'hui impraticables, sauf dans des circonstances particulièrement favorables ; mais il apparaît comme certain que cette portée pourra, très prochainement, être augmentée très sensiblement par l'adoption de dispositifs nouveaux, et notamment par l'emploi de machines à « haute fréquence » dont on fait l'essai en ce moment même dans divers pays.

Le réseau intercolonial complété dans chacun de nos groupes de colonies se trouverait ainsi constitué :

La tour Eiffel, directement en communication avec Tombouctou (4 000 km.), « tête de ligne » d'une série de postes qui, d'ouest en est, seraient Bangui (3 500 km.), Djibouti (4 000 km.), Pondichéry (4 000 km.), Saïgon (4 500 km.), Nouméa (7 500 km.), Taïti (8 500 km.), les îles Marquises (1 500 km.), la Martinique (8 500), Dakar (4 000 km.), Tombouctou (2 000 km.).

Quel sera, pour la France, l'utilité de la construction de ce réseau à larges mailles complété, cela va sans dire, par une série de réseaux complémentaires assurant les transmissions radiotélégraphiques soit dans nos propres colonies, notamment de Djibouti à Madagascar, soit dans les pays voisins ?

Il nous permettra de ne plus être, tant pour le temps de paix que dans l'hypothèse d'une guerre mondiale, à la merci d'une seule nation — l'Angleterre. On peut dire, en effet, que les Anglais, avec une admirable prescience des nécessités de la politique mondiale, ont monopolisé à leur profit, pendant la

deuxième moitié du XIXe siècle, les communications télégraphiques transocéaniques. Le vaste réseau de fils qui, au travers de l'Atlantique, du Pacifique et de l'océan Indien, met en communication l'Europe avec le reste du monde, est presque exclusivement anglais.

Dès les premières tentatives de pose de câbles maritimes, l'Angleterre comprit quelle révolution devait introduire dans la politique et dans les affaires la transmission instantanée de la pensée à des distances qu'on ne franchissait qu'en plusieurs semaines. Rien, du reste, à ce sujet, n'est plus typique, plus probant que le fait suivant : le premier câble entre l'Europe et l'Amérique entra en service régulier le jour de la bataille de Sadowa; les Américains apprirent ainsi le même jour la défaite des Autrichiens (3 juillet) et la déclaration de guerre (14 juin), dont la poste, lente à cette époque, ne leur avait pas encore apporté la nouvelle.

Tant au point de vue de leur commerce et de leur industrie, qu'à celui de l'influence qu'ils peuvent exercer dans le monde, les Anglais se rendirent compte de l'action formidable dont disposerait la nation maîtresse des communications intercontinentales. Ils se mirent à l'œuvre dès 1850, et prirent immédiatement une avance qui n'a pu être rattrapée; malgré les efforts postérieurs des États-Unis, de l'Allemagne et de la France, les deux tiers du réseau mondial, soit environ 150 000 milles marins, appartiennent à des compagnies anglaises. Ce sont des ingénieurs anglais avec des capitaux anglais qui posèrent les premiers câbles entre la Grande-Bretagne et le continent, puis entre la Grande-Bretagne et l'Amérique. Pendant un demi-siècle, alors que les autres nations se désintéressaient de la question, le réseau sous-marin a été développé par nos voisins d'outre-Manche avec une persistante ténacité. Considéré comme une œuvre nationale, il est effectué par des compagnies privées, mais sous le contrôle étroit et l'impulsion directe du gouvernement; tous les câbles anglais convergent dans des colonies anglaises, et, toutes les fois que cela est possible, dans une base d'opérations maritimes fortifiée comme Gibraltar, Malte, Aden, Hong-Kong, etc. La terre est couverte d'un réseau complet dont le centre est à Londres : la conséquence, c'est que toutes dépendent sur ce point de l'Angle-

terre. Toutes les nouvelles arrivant directement à Londres doivent de là être réexpédiées au reste du monde, souvent avec des retards considérables.

Par suite, au point de vue financier et commercial, le marché de Londres prend une importance capitale; c'est lui qui règle tous les cours; Londres devient le centre obligé de toutes les affaires d'arbitrage, et en même temps, d'un très grand nombre d'autres. Au point de vue politique, le gouvernement anglais peut avoir connaissance des télégrammes adressés à des gouvernements étrangers et même les arrêter plusieurs heures. Des incidents de ce genre se produisirent pendant la campagne de Madagascar, pendant la guerre hispano-américaine, etc.; au moment de la campagne du Transvaal, le gouvernement anglais établit à Aden une censure très sérieuse sur toutes les dépêches à destination de l'Afrique du Sud, ce qui donna lieu à des récriminations très vives, particulièrement de la part des Allemands. Ceux-ci, depuis vingt ans, ont tenté, en même temps que les Américains et les Français, de ravir aux Anglais le véritable monopole télégraphique qu'ils ont, avec une admirable prévoyance, su se créer, en partant bien avant les autres dans cette course à l'expansion mondiale, où ils tiennent, en possédant les câbles, les rênes de tous les chevaux engagés dans l'épreuve.

Le monopole anglais est aujourd'hui, à la vérité, notablement entamé. Sur dix-sept câbles transatlantiques, deux sont français, quatre appartiennent à l'Allemagne ou aux États-Unis. Ceux-ci relient les Philippines à San-Francisco par une ligne exclusivement américaine; les Allemands et les Hollandais ont construit des lignes au travers du Pacifique; une compagnie danoise (Société des Télégraphes du Nord) relie l'Indochine française à la Sibérie russe. Enfin nous avons en 1905 relié par un câble français Brest à Dakar.

Pour ne plus être aussi total, complet et absolu qu'il l'était vers 1890, le contrôle de l'Angleterre sur l'ensemble des communications télégraphiques transocéaniques n'en subsiste pas moins. On peut citer comme exemple ce fait que, malgré nos efforts très réels, seules nos colonies de l'Afrique du Nord et de l'Afrique occidentale sont reliées à la mère patrie par des

voies exclusivement françaises; pour communiquer avec toutes les autres, il nous faut emprunter des lignes anglaises [1].

Tant au point de vue politique qu'au point de vue des affaires, Londres reste, du fait de sa situation acquise, le grand centre mondial d'information et de nouvelles. Tenter de lutter sur ce terrain avec nos voisins — qui pour être politiquement nos amis n'en sont pas moins économiquement nos rivaux, — c'est livrer une bataille perdue d'avance.

La T. S. F. nous permet de rattraper d'un seul coup, si nous savons agir, une grande partie de l'avance prise.

La France est, en effet, avec l'Angleterre la seule nation qui possède dans toutes les mers et dans tous les continents des possessions petites ou grandes. Il n'est pour ainsi dire pas de coin du globe où nous ne puissions dresser une de ces longues antennes, hautes de cent ou deux cents mètres, organe essentiel d'un grand poste de radiotélégraphie; pas un coin du monde, hormis le Pacifique septentrional, où nous ne puissions créer un centre français de transmission électrique, et partant de diffusion de notre pensée en même temps que de notre activité économique.

Allons-nous négliger cette occasion de faire figure dans le monde?

Voici dix-huit mois que le principe de la création d'un réseau mondial français de T. S. F. a été admis par les ministres compétents, et rien n'a été commencé pour donner un commencement de réalisation à cette idée féconde.

Mon successeur au ministère des colonies, M. Lebrun, a fait sien le projet mis sur pied par son prédécesseur. Malgré sa patiente obstination, les formalités législatives préliminaires — dépôt d'un projet de loi, vote des crédits nécessaires — ne sont pas encore entamées. Faut-il admettre que l'Administration des Postes voit une rivale dans celle des Colonies dont les regards se portent naturellement vers la « plus grande France », parce que celle-ci, la devançant, a pris une initiative à laquelle elle ne songeait pas?

1. Exception faite pour l'Indochine, mais il faut, si nous voulons échapper aux compagnies anglaises, avoir recours aux Hollandais ou aux Russes.

Les objections faites à l'application en grand de la T. S. F. se réduisent à celle-ci :

I. — « La radiotélégraphie n'est pas susceptible d'un rendement utile et commercialement exploitable. »

Dans l'état actuel des connaissances scientifiques, on ne saurait nier que le rendement commercial d'un câble est très supérieur à celui de postes de T. S. F. Des appareils permettent aujourd'hui l'expédition simultanée sur les câbles transatlantiques de plusieurs télégrammes à raison de trente mots par minute. Avec l'emploi des ondes hertziennes, on est encore loin de ce chiffre. Des opérateurs très exercés ne peuvent guère envoyer plus de sept à huit mots à la minute. Et par les temps d'orage, les postes de radiotélégraphie, dont les étincelles se confondent avec les décharges électriques de l'atmosphère, se trouvent à peu près désemparés.

II. — « La T. S. F. ne donne que des communications insuffisamment discrètes. »

Rien de plus facile, en effet, à intercepter, en théorie tout au moins, qu'un radiotélégramme dont tous les signaux sont perçus en même temps par tous les postes récepteurs placés dans le rayon d'action du poste émetteur.

Les officiers qui assurent le fonctionnement du grand poste de la tour Eiffel recueillent, dans les nuits tranquilles, tous les potins, toutes les confidences des passagers qui voguent entre l'Europe et l'Amérique. Et tel d'entre eux, s'il voulait violer le secret professionnel, vous mettrait sous les yeux la collection des télégrammes consolateurs que telle actrice en vedette, quittant le pays des dollars, échangeait simultanément, de la cabine du transatlantique qui l'emportait, avec les trois ou quatre adorateurs qui, restés sur la rive américaine, celui-ci à Boston, un autre à New-York, les autres à Philadelphie ou à Chicago, demeuraient inconsolables du départ de cette maîtresse séduisante et... fidèle.

III. — « Les conventions internationales qui régissent la transmission des télégrammes de pays à pays n'ont pas autorisé l'utilisation de la T. S. F. »

L'Administration des Postes et Télégraphes affirme que la convention de Saint-Pétersbourg, qui date de 1874, n'a pas prévu l'échange international de télégrammes radiotélégra-

phiques. On comprendra sans peine que cette convention, vieille de quarante ans, n'a pas prévu les transmissions radiotélégraphiques.

IV. — « La dépense, enfin, serait importante et grèverait lourdement le budget. »

Un poste de T. S. F. à grande portée revient à un million : si l'on voulait en créer un réseau assez serré pour ceinturer le globe la dépense reviendrait à dix ou quinze millions.

Toutes ces objections comportent, en apparence, une part de vérité.

Mais d'où vient que l'Angleterre qui possède le puissant réseau de câbles sous-marins dont j'ai rappelé le méthodique développement, soit la première à se créer un réseau mondial de T. S. F ? D'où vient que l'Allemagne, l'Italie, la Belgique même travaillent depuis plusieurs mois pour atteindre le même but, elles qui ne possèdent pas, comme nous, dans tous les océans, des colonies acquises par hasard il faut le reconnaître, mais si favorablement échelonnées grâce à une chance heureuse, qu'elles nous permettent de couvrir la terre entière d'un vaste réseau radiotélégraphique français ?

L'Angleterre vient de conclure avec Marconi un traité qui charge celui-ci de créer autour du monde un réseau britannique de T. S. F. doublant et renforçant le réseau de câbles. Les travaux sont commencés depuis deux mois et poussés avec activité : la dépense sera de 30 à 35 millions.

L'Allemagne construit en ce moment-ci à Nauen, près de Berlin, une formidable station centrale, munie d'une antenne de 200 mètres de hauteur, en communication directe avec l'Amérique ; on compte que le poste de Nauen pourra relier Berlin au Togoland, et ultérieurement à toutes les colonies allemandes de l'Afrique australe.

La Belgique établit au Congo un réseau très important qui ne comprendra pas moins de 200 postes, et qui au moyen de deux stations ultra-puissantes, mettra directement en relations Bruxelles avec Boma.

L'Italie, enfin, vient d'inaugurer près de Pise, la station de T. S. F. la plus puissante du monde, en communication avec la Tripolitaine, l'Erythrée, le Somaliland italien.

Nos rivaux s'inquiètent-ils du faible rendement commercial de la T. S. F., de ses indiscrétions, des perturbations atmosphériques, des conventions internationales datant de 1874? Trouvent-ils que ce soit gaspiller leurs budgets que de consacrer quelques millions à participer à l'éveil de l'éther, source jusqu'ici inconnue de lumière, de chaleur et de vie?

Non! Anglais, Allemands, Italiens et Belges estiment que cette invention, encore fort imparfaite, sans doute, mais qui en quinze années a fait des progrès prodigieux, au perfectionnement de laquelle s'applique passionnément l'élite des physiciens contemporains, se perfectionnera d'année en année. Elle évolue chaque jour : en ce moment même des découvertes nouvelles vont très probablement doubler le rendement et la portée des postes de T. S. F. Nos voisins pensent aussi, — et il faut vraiment fermer volontairement les yeux sur les conséquences formidables et immédiates des découvertes les plus inouïes de la science contemporaine pour ne pas penser de même — que 5 ou 6 millions à prélever annuellement sur les budgets des nations sont peu considérables par rapport aux chiffres de milliards qui s'y inscrivent. Le coût relatif d'un câble sous-marin et d'une communication radiotélégraphique donne, en outre, un avantage tel à celle-ci que le prix des dépêches peut être abaissé, sur les longs parcours, des deux tiers, ou même des trois quarts. Le coût de deux postes puissants — un million environ pour chacun d'eux — n'est rien à côté du prix d'un câble de 4 000 ou 5 000 kilomètres, mis en place, qui reviendra à 25 ou 30 millions; mais cet avantage de la T. S. F. s'accroît encore du fait que les réparations, longues, difficiles, et très dispendieuses sur les câbles, sont peu coûteuses et reviennent presque à rien avec l'emploi des ondes hertziennes.

Ce que pensent nos rivaux, c'est que la lutte pour la conquête du globe ne fait que commencer. Le « continent mystérieux », les myriades d'îles de l'Océanie, l'Amérique du Sud, l'Asie elle-même — si l'on met à part l'Inde — restent sinon totalement inconnus, du moins impénétrés. Leur mise en valeur sera l'œuvre du XXe siècle; l'ouverture du canal de Panama qui, d'ici quelques mois, doublera, triplera peut-être, l'activité des grands courants commerciaux, va la hâter. La

T. S. F., en permettant la liaison immédiate, à très peu de frais, de points très éloignés impossibles à relier par fil ou par câble, sera un prodigieux stimulant pour cette mise en valeur de contrées nouvelles. Et nos rivaux se hâtent de poser des jalons, d'établir de grands postes, de façon à ne pas laisser se créer, à leur détriment, des courants commerciaux qui, une fois créés, ne se déplacent plus qu'avec peine.

Chez tous les peuples civilisés le souci des problèmes mondiaux préoccupe tous les hommes d'action qui se rendent compte que les transformations du globe au XIXe siècle sont peu de chose au regard de celles que nous prépare le XXe. En France, en particulier, nous sommes un certain nombre à penser que si nos explorateurs, nos soldats et nos marins ont su réparer les fautes passées et conquérir à la République, presque malgré elle et en tous cas sans qu'elle s'en soit doutée, un domaine colonial si vaste qu'il ne le cède qu'à celui de l'Angleterre, cette conquête n'est pas en elle-même une fin : elle nous met simplement à même de participer, avec toutes les chances de succès, à cet éveil prodigieux du monde qui sera l'œuvre de demain.

Mais si un grand nombre de Français se doutent maintenant que nos colonies s'étendent de Tunis aux Kerguelen en allant du nord au sud, de Casablanca à Hanoï et de Hanoï aux Antilles en cheminant d'ouest en est, que leur surface est dix fois supérieure à celle de la France, leur population près de deux fois plus nombreuse, et que la *masse* que constituent ces terres, ces sujets de toute couleur nous permettra seule de continuer à compter parmi les grandes puissances, — si l'on commence à connaître l'importance de ce grand fait historique dans le moindre village, il n'est qu'un endroit en France où on l'ignore, c'est dans nos Administrations publiques.

A. MESSIMY

GUSTAVE RICARD[1]

C'est après de longues hésitations que je me hasarde à aborder Gustave Ricard. Il est mort trop tôt pour que j'aie pu le connaître; mais il vivait encore quand je suis né et les gens qui m'ont entouré m'en ont tant parlé que je crois, par moments, avoir été son ami; figure de mystère et de rêve, il m'intrigua autant que Whistler, pour les étranges récits qu'on en faisait. A peine osé-je essayer de le définir, ne me sentant à l'aise que dans le domaine de mon métier... et comment traiter Ricard comme un simple peintre, lui qui est plus une belle figure qu'un beau peintre? L'injustice est difficilement évitable, avec lui, pour ceux qui aiment les nouvelles formules, la spontanéité, la lumière, la vie moderne. Jaloux de sa retraite, enfermé dans son atelier par crainte et horreur de ses contemporains, cet homme d'une rare distinction, vécut presque ignoré et son œuvre ne sera jamais populaire. L'expérience à laquelle nous avons assisté, ce printemps-ci, au cœur de Paris, prouve l'inutilité de certaines réparations, de certaines revisions de procès. Moi-même, qui possède plusieurs œuvres de lui, recherchées et entourées d'une vénération émue, la réunion de plus de cent portraits de Ricard m'a d'abord déçu et j'ai pensé, pour quelques heures, — pas plus — comme les critiques qui viennent de le traiter si légèrement : ce dont je me confesse

1. Exposition de Ricard et de Carpeaux, à la salle du Jeu de Paume, 15 mai-15 juin 1912.

ici, un peu honteux de n'avoir su résister à l'impression de la première minute. Vibrer d'enthousiasme est si sain, si bon! porter un verdict défavorable est si pénible, si l'on est d'accord, en le portant, avec des gens pressés, qui n'ont pas pris la peine de forcer la porte d'un reclus volontaire. Ricard a fait la nuit autour de lui : munissez-vous d'une lanterne et pénétrez à pas discrets dans sa demeure verrouillée. Ou, laissez-la de côté, il ne vous en voudra pas. Vous lui refusez la personnalité et voudriez nous faire croire qu'il fait double emploi — plus, qu'il fut l'esclave de ses admirations jusqu'à défaut total d'originalité. Or, c'est par ses particularités qu'il vous déroute et vous rebute.

Il ne fut pas assez influençable et son tort est de s'être trop circonscrit. Les grands artistes sont mobiles, nerveux, sujets aux influences : ils se renouvellent de période en période, ou cessent de progresser. Un artiste doit rester en contact avec ses contemporains, sous peine de s'endormir. On pourrait, pour un génie comme Rodin, dresser une longue liste des œuvres de jadis et d'hier encore, dont il a profité. Combien original il demeure cependant. De Manet, de Cézanne, il en va de même et leurs préoccupations, ils les crient bien haut.

Il faudrait pourtant s'entendre sur cette question : en quoi consiste l'originalité? Ce nous est une aventure trop fréquente d'être dupes, et de prendre pour de l'originalité une simple transposition de ton ou, comme dans un orchestre, l'usage d'un instrument au son nouveau et bizarre; la bizarrerie, la violence, la laideur, autant d'éléments d'originalité, croit-on, aujourd'hui, et peut-être sera-ce la Beauté, demain, et pour la durée de cette renaissance de la Morale dont nous sentons déjà les prodromes inquiétants.

Nous étions en pleine brutalité. Nos yeux viennent d'être assaillis par les pires extravagances de colorations crues, de tons entiers, réaction trop compréhensible contre un excès fadeur et de demi-teinte. Le soin dans le « métier » a été abandonné pour la pureté de la couleur qui, moins elle est travaillée, plus elle chante fort. Une exposition de Ricard, après celle si malencontreuse de Whistler, laisse froid un public que les plus savantes roueries de la réclame et de la mode, forcent d'applaudir aux puériles ébauches de faux sauvages et qui

veut, à tout prix, découvrir des maîtres à bon marché dont la spéculation a l'emploi. Un Manet, un Cézanne, ont surtout pour originalité leur matière, leur gamme ou leur touche — et cela est assez, car ces artistes de génie ont créé une technique à la fois classique et moderne. Si leur délicieuse ingénuité de primitifs donne à leur œuvre une saveur si âpre, s'ensuit-il que les Écoles dérivées d'eux doivent, seules, prévaloir aujourd'hui et ne fait-on pas un succès à leurs successeurs, à cause même du dédain que ces deux maîtres essuyèrent? Pourquoi « aimer » une forme d'art implique-t-il, presque toujours, mépriser, nier ce qui en diffère?

Ce que nous appelons couramment « originalité », c'est le piment qui réveille, pour un temps, un appétit endormi. Pressés, lassés de trop de peinture exposée, nous préférons ne pas prendre plus de peine vis-à-vis d'elle que pour des étoffes de tenture. Le factice retour à des préoccupations plastiques décoratives, dans plus d'un cas, n'a été qu'une confusion — volontaire ou inconsciente — du tableau avec le meuble. Les plus clairvoyants parmi nous se laissèrent entraîner — *et il fallait qu'il en fût ainsi.* — La bienfaisante influence des Russes a rajeuni notre vision. C'est comme une vibrante lune de miel des Français et de la couleur. Notre timidité congénitale s'est convertie progressivement en audace et nous faisons preuve d'un enthousiasme de néophytes. Or, c'est cette minute même qu'on a choisie pour un pèlerinage à la chapelle désaffectée de Gustave Ricard. Nous l'envahissons sans recueillement. L'air y est raréfié comme la lumière de son atelier de la rue Duperré où il ne souffrait aucune note claire, dont il tirait les rideaux pour y peindre dans la pénombre. Nous voici chez un homme discret, dolent, tourné vers le passé par mépris et terreur de l'heure présente. Il a arraché du cadran de son horloge les aiguilles — symbolisme touchant, mais qui vous fera sourire. Il a déclaré qu'il vivrait aux pieds des maîtres, dans un commerce dont on ne sait dire s'il est un suprême orgueil ou de la modestie, ou les deux, peut-être. Il veut l'obscurité, il veut y voir dans la nuit, comme un hibou, vivre à part, plein de l'amour qu'il porte au cœur; il se claquemure dans Paris, pendant que Cézanne, homme des champs, se fixe à Aix, dans le soleil de sa Provence, tous deux également

humbles devant les maîtres, et acharnés à se rapprocher d'eux — Gustave Moreau, Ricard, Cézanne, d'autres sans doute : des êtres en désaccord avec leur temps. Il faudrait des couvents libres pour ces religieux-là — et je me les représente, qui dans une cellule, qui dans un cloître, tel autre jardinant sous les oliviers argentés de la Certosa d'Ema...

Un vieil ami de Ricard m'écrit : — « C'était un être exquis, un causeur charmant, curieux de toutes choses. Très modeste, il n'était jamais tout à fait content de ses œuvres qu'il comparait, en admirateur forcené des maîtres, avec celles de Titien, Velasquez, Rubens et Van Dyck, ses dieux. Il adorait les primitifs flamands et surtout les italiens. » — Nous connaissons cette modestie-là, qui n'est qu'une douloureuse ambition cachée, un idéal de perfection dont meurent, parfois, ceux qui manquent d'une assez robuste animalité pour se divertir d'une lutte sans espoir ; — cette modestie apparente est proche de l'orgueil d'un Louis XIV devant l'Autel, qui ne courbe le front qu'en présence de la Divinité et regarde les hommes du haut de sa majesté.

J'imagine Ricard dans son rez-de-chaussée à l'éclairage tamisé, mélangeant les huiles et les siccatifs, composant des tons de préparation, puis les savants glacis, d'après des recettes retrouvées du XVIe siècle. Il fait peu poser le modèle et peint sans relâche, après le départ de celui-ci, corrigeant, effaçant les traces trop vulgaires du travail d'après nature. Terribles dangers de la séance continuée dans la solitude, alors que vous suivez une idée et vous égarez comme dans un labyrinthe où nul œil, du centre, ne vous dirigeant en cas de découragements vers l'issue, vous revenez incessamment sur vos pas, parcourant des kilomètres, harassé en pure perte. Il y a une jouissance morbide, dangereuse comme la morphine, dans le travail solitaire du peintre qui substitue à la Nature son Idéal. Pour un portraitiste, ce travail est presque un non-sens et, tout de même, qui en a essayé y reviendra, pour les délices de ce vertige. Les heures passent dans l'inconscience de leur fuite ; quand l'obscurité de la nuit a envahi l'atelier, quelle tentation de prendre une lampe et de retourner au chevalet regarder l'image déformée que votre œil déforme encore plus,

jusqu'à lui prêter des vertus que la prochaine aurore réduira à néant. Et le lendemain, de recommencer.

Telles sont les erreurs passionnantes de l'artiste moderne qui voit peut-être trop loin et ne sait pas son métier. Nous savons que les maîtres d'autrefois ne peignaient presque pas d'après le modèle; ils dessinaient, d'après lui, mais les portraits mêmes étaient peints avec des recettes, coloriés à la façon des gravures que les enfants enluminent. On enseignait ces recettes. Aujourd'hui, elles sont oubliées et pour les retrouver ou, à leur défaut, inventer des équivalents, on perd le plus précieux de son temps. Notre ouvrage est une tapisserie de Pénélope.

Enfin, Ricard met trop de sentiment dans ses portraits. C'est la qualité du sentiment qui a le plus de chances de « faire dater » le tableau. Rien ne se démode comme le sentiment. C'est lui qui fait les succès rapides et les chutes dans l'oubli. Il menace un aussi grand homme que J.-F. Millet, l'égal des meilleurs tant qu'il reste impassible. Ricard fait penser, dans ses dernières toiles — mais avec beaucoup plus de distinction et un plus beau métier — à ce pauvre Carrière, sur la valeur duquel, en tant que peintre, son charme personnel et ses idées ont illusionné ses contemporains enthousiastes. Les peintres à tendances littéraires ou psychologiques, côtoient un précipice. Sans préférer la lourdeur d'esprit d'un Courbet ou d'un Alfred Stevens, méfions-nous des délicats et des sentimentaux. L'intelligence active et pratique, le goût de la vie, voilà ce qui peut, quelquefois, donner l'illusion du Don fatal et du Génie. Et encore, cette illusion n'est pas de longue durée.

*
* *

L'idée semblait heureuse de réunir en une même exposition les œuvres de deux artistes de l'Empire, Gustave Ricard et Carpeaux. A chacun de ces hommes de si inégale valeur, nous devons nombre d'images typiques des personnages brillants, qui nous paraissent déjà si loin dans le passé, quoique nombre d'entre nous se les rappellent. Pour les jeunes gens, cette époque impériale ne prend corps et vie que grâce à certaines

« reprises » parfois tentées par des directeurs de théâtre : *La Famille Benoîton* ou telle pièce de Dumas fils qu'on espère galvaniser, en commandant des toilettes oubliées depuis quarante ans.

Il y a aussi dans les familles, moisissant au fond d'armoires à la campagne, ces touchants, ces émouvants albums de photographies qui devraient avoir leur place dans les bibliothèques. Je m'y suis retrouvé, dans les bras d'une nourrice bourguignonne à bonnet tuyauté et couronné des coques d'un immense ruban à carreaux, qui devait être écossais ; puis petit garçon en chapeau de paille de riz, orné d'une écharpe à effilés et, sur les oreilles, deux pompons, à l'effet de me garantir, sans doute, des courants d'air si redoutés alors par de tendres mères en crinolines. Nos pères étaient charmants, mais un peu comiques avec leurs favoris bouclés, leurs « la Vallière » de foulard et fort bien pris, ma foi ! dans leurs redingotes et leurs étroits pantalons à sous-pieds. La photographie ne nous permet plus d'ignorer complètement nos phases précédentes, nos avatars ni la tournure de nos aînés.

Mais les cartes-album se détruisent, l'image pâlit et seules survivent les œuvres peintes ou modelées par le sculpteur. Fatigués comme nous le sommes par la surproduction des œuvres d'art, ou soi-disant telles ; à nous, inquiets sinon dégoûtés, seuls semblent légitimes les notations de nature et les portraits, documents mnémotechniques, précieux pour aider une mémoire qui a trop à retenir.

Mais fait-on encore « *des portraits* » ?

Au moment où le portrait est commandé par une famille, s'il est jugé ressemblant et d'une présentation flatteuse, quel que soit le talent dépensé, les intéressés sont contents et surpris d'un résultat toujours incertain. Nous savons hélas ! quelle aventure est le choix d'un artiste, et je déclare, quant à moi, que si je devais en prendre la responsabilité, je frémirais et, peut-être, m'abstiendrais-je, à moins de désirer un simple morceau de peinture peint pour moi seul d'après tel infortuné que je condamnerais à subir des séances de pose qui sont un peu du viol.

En général, les considérations relatives à un « portrait » peuvent se réduire à deux points : ressemblance, présentation

satisfaisante, d'un côté; valeur d'art, mérite technique, de l'autre.

Quant à la destinée de l'œuvre, afin qu'elle ait des chances d'éviter la rélégation au grenier, une fois disparus ceux à qui le portraituré fût cher, il est indispensable que la toile ait les mérites intrinsèques d'une œuvre d'art. Les effigies de Ricard sont, ensemble, une ressemblance et un tableau grave, digne, noble.

Ricard, homme distingué, esprit curieux et cultivé, fut pour quelques-uns de nos aînés, dans le monde parisien, plus qu'aucun autre, qualifié pour peindre « un beau portrait qui ne passât pas de mode ».

Le cercle de ses fidèles, clients et amis, fut restreint, mais l'élite d'une société de délicats; son nom, moins populaire que tant d'autres. Les cours avaient élu Winterhalter, Ch. Chaplin, Hébert, Dubufe le père, Pérignon, Cabanel, quelques autres encore, étaient assaillis de commandes et recueillaient une fortune: mais à côté d'eux, presque obscur, ennemi du bruit et du salon, le discret Ricard étudiait les Maîtres, copiait les Vénitiens et, parfois, exécutait un portrait, non sans se faire prier, car il craignait de ne pas réussir. A défaut d'une couleur chatoyante et claire, agréable sur les boiseries d'un appartement élégant, il vous « donnait de la distinction » et une certaine expression sentimentale, fort au goût de ces dames et même de ces messieurs, dont l'idéal sera toujours de ne pas passer à la postérité sous leur aspect intime, mais enveloppes d'une poésie de bon ton. Sans être aussi affecté qu'Ernest Hébert, le peintre des petites têtes penchées, aristocratiques et pâles, maladives, aux yeux démesurément allongés vers les tempes, Ricard n'hésitait pas à incliner des visages enveloppés de mélancolie, où couve une passion chaste et contenue. Aux hommes aussi, il savait donner de la langueur rêveuse, du romantisme, un front chargé de fatalité; il nouait joliment une cravate, sous une barbe soigneusement brossée, répandue en éventail sur une veste de chambre en velours : il donnait du style et de l'allure. Un monsieur du temps de Bertall et de Cham, qui se voit ainsi accommodé, ne craint plus rien de l'avenir : le jugement de ses petits-fils sera · « J'avais un grand-père qui était un vrai gentleman. »

Pourtant Ricard était trop peintre pour convaincre les gens du monde, mais il flatta certains d'entre eux par l'allure qu'il leur octroyait et ceux-ci croyaient faire preuve de supériorité en allant à lui.

*
* *

Un artiste réussit autant par le mystère d'une vie retirée et secrète que par la réclame. Le tout est de savoir ce que l'on veut et, une fois sa ligne de conduite élue, de s'y tenir. La seule chose que l'on ne lui pardonne pas, c'est la curiosité, la versatilité, les sautes d'humeur et l'impressionabilité en face de la nature. S'il se renouvelle trop souvent, il impatiente et déroute. Ricard, hors de sa petite église, passait pour trop changeant. On ne savait jamais ce qu'il ferait de vous : un Rembrandt, un Titien, un Reynolds... ; certain vieil ami de l'artiste me disait cela, comme je le pressais de me parler de Ricard. A l'époque de son succès, les tableaux anciens étaient peu en faveur; or, son plus vif désir était que les siens parussent, sitôt faits, dater au moins d'un siècle. Il était hanté par ses souvenirs de musées, que Chenavard, cet infatigable causeur, devait raviver avec cette éloquence de rhéteur à laquelle nul de ses confrères ne résista.

Ricard eut des fanatiques, mais malgré son métier précieux, compliqué et lent, plutôt que grâce à ce métier. Enfin, son charme personnel — sur quoi ses contemporains s'accordent tous — fut irrésistible.

Vous entendrez la plupart des amateurs reprocher à Ricard son manque de personnalité.

A l'exposition de ses œuvres, ce « cliché » fut repris, l'anathème prononcé par des gens soi-disant connaisseurs, mais trop peu patients pour réfléchir. Or, rien n'est plus inexact que cette opinion courante.

Une toile de Ricard est reconnaissable de loin, avant que l'on ait déchiffré le monogramme G. R. dans un coin, malgré son intention, qui se révèle presque partout, de rester l'élève dévot d'un Vénitien, d'un Flamand ou d'un Anglais. Il y a peu de carrières de peintres aussi cohérentes que celle de Ricard. Ses curiosités se localisent dans deux ou trois

écoles, il essaie de s'en assimuler les procédés, par conviction et par humilité, croyant qu'on ne peut faire mieux. Il est préoccupé de la durée de la peinture à l'huile, de sa conservation et je voudrais montrer ici combien il est peu heureux dans la recherche chimique de procédés perdus. La production moderne, il la voulut ignorer, et pourtant fut bien un Français du XIXe siècle, comme son compatriote Monticelli, le grand coloriste marseillais.

Le manque d'autorité de Ricard sur le public tint à sa modestie, à sa beauté morale, je dirais presque : à sa culture. Il n'eut pas le geste autoritaire. Son dessin est flottant. Sans exagération dans la forme, sans une arabesque qui lui appartienne, un peintre risque de passer inaperçu. Tel ne fut pas son cas, mais si le nom de Ricard est de seconde importance, c'est qu'il ne fut qu'un dessinateur de sentiment, ou plutôt, un dessinateur maladroit qui appuie — en vue d'un certain style — sur des caractéristiques qu'il ne formule pas assez. Son pinceau dévie dans le sens de l'Idéal, et cet idéal est *le sien*, souvent au rebours de l'individualité du modèle. Entre cet idéal et la réalité qu'il n'atteint pas, il lui arriva trop fréquemment de perdre l'équilibre.

Avant de parler de ses qualités souvent méconnues, l'on est contrarié de constater ses faiblesses; celles-ci expliquent le *cas* de Ricard et sa demi-gloire. Après la dernière tentative d'une exposition, aussi complète que possible, de ses ouvrages, ce peintre garde la même position qu'avant. Sa gloire n'a pas grandi, ni le nombre de ses amis. Un sentiment de malaise et d'incertitude lui ferme la porte du Panthéon des Génies, il est rejeté avec les amateurs aux belles intentions, ou moins brutalement, avec les petits-maîtres. C'est son mépris de l'âge où il vivait qui fut cause de sa mauvaise fortune. Ajoutez qu'une peinture péniblement préparée, avec des tons de peu de solidité, s'assombrit d'année en année au point d'envelopper certaines toiles comme d'un brouillard bleu. Il faut du temps, de la sympathie, pour pénétrer dans cette œuvre non pas mystérieuse, mais qui veut être énigmatique, — et y trouver des raisons de l'aimer. Nulle joie de vivre, point d'aisance ou de fécondité; une petite santé, des chairs grises ou jaunes, déjà sombrées dans les vernis épais et craquelés. C'est

dans une atmosphère presque irrespirable qu'il nous faut lire le beau rêve de Ricard. Et d'ici cinquante ans, il ne restera que le souvenir de ce charmant artiste, dessinateur sans décision, peintre intelligent, mais trop peu spontané, psychologue subtil et bel esprit, qui ne sut pas donner un corps viable à sa vision mélancolique et passionnée.

Un mot souvent répété de Ricard, comme il était question d'un portrait datant déjà de quelques années : « Madame X... commence à ressembler à son portrait ». Il avait donc conscience de son interprétation ; à force de scruter les visages, d'y vouloir « lire entre les lignes », il pénètre des secrets qui ne se révèleront que plus tard. Observez les yeux, dont il fait une étude spéciale : n'ont-ils pas tous de l'analogie avec les siens, qui, dans son bel et ardent visage, voilés, mais ceux d'un voyant, semblent faire pencher par leur poids, la tête sur la poitrine. Il les cerne d'un trait dur, puis en estompe le modelé, les baigne dans une brume humide de fièvre ou de larmes. Ils sont comme deux joyaux ternis, sur des chairs à peine vivantes. Je ne sais pourquoi ils me paraissent souvent comme un essai posthume du peintre d'après des souvenirs et des photographies.

La charmante tête de mademoiselle Louise Baignères, enfant, n'aurait pas plus de réalité que Ricard ne lui en a accordé si elle eût été peinte de mémoire. — Alors qu'un Reynolds eût fait éclater de blancs et de roses chauds sa riche carnation.

L'opération d'esprit qu'inconsciemment il recommence, en face de chaque nouveau modèle, est d'une analyse très compliquée, mais qu'on voudrait tenter.

Ce n'est pas la personnalité de l'artiste qui doit l'emporter dans un portrait, puisque celle du portraituré est ce qu'on lui demande ; et tout de même nous aimons à reconnaître à la fois les particularités, la personnalité de l'un et de l'autre. Si le peintre veut avant tout « s'exprimer », il risque, comme tant de nos contemporains, de faire œuvre de mauvais portraitiste, de ne pas faire de portrait du tout. On dit couramment aujourd'hui, sans sincérité d'ailleurs : « Qu'importe la ressemblance, il est puérile de la chercher. La copie de la nature est méprisable... »

D'autre part, le public a sa conception à lui de la ressem-

blance, et cette conception est médiocre, exigeante quant à certains traits, d'un idéalisme vague, et, assurément, fort confus. Encore : le modèle refuse son secret à l'investigation du peintre. La femme voilà sa vérité.

Un Courbet, un Renoir ou un Manet sont exaltés par le plaisir de manier de la pâte; un ton posé les contentera par sa seule beauté. Ricard psychologue, observateur, effacera le joli ton, ou le gâtera pour serrer de plus près la vérité psychologique, ou plutôt *son idée*. Mais cette réalité psychologique, le dessin seul la crée. Un dessin sans caractère de vérité est, nécessairement, faible. Un dessinateur comme Ingres, qui, bien plus que Ricard, *voit* un maître du passé, un style dans tout visage, est ému par la nature, et sa main lui obéissant sans peine, trace une effigie ressemblante et y imprime sa griffe. Mais un crayon moins assuré cherche, hésite, tâtonne, corrige.

Ricard combine les inquiétudes de ces divers artistes et reste au-dessous d'eux, n'étant pas aussi richement doué; il s'autosuggestionne et se fourvoie jusqu'à dépasser les confins de la plastique. L'intelligence, sans l'habileté de l'ouvrier, fait d'un peintre une sorte de martyr : et Ricard me semble bien avoir été douloureux, à la façon de Cézanne, auquel je le comparais et avec qui il serait intéressant de le mettre en parallèle. On aimerait à les suivre, à côté l'un de l'autre, mus par des préoccupations non sans parenté et se tenant en dehors du temps, position qui n'est possible que si la nature vous émeut si profondément que, même avec maladresse, on arrache quelque chose de ses entrailles. Cézanne garde une santé que l'air natal et le soleil toujours entretiennent. Ricard s'étiole dans les ténèbres de son cabinet de chimiste, où il manipule les dangereuses éprouvettes qui distillent les poisons.

Une exposition nombreuse de portraits est toujours fatigante. Pour Ricard, il aurait été prudent de faire une sélection rigoureuse, mais les dévots se sont laissés emporter trop loin, voulant trop prouver. Il fallait supprimer cinquante toiles, honorables telles qu'elles sont, mais sans intérêt et même inférieures à de bons Elie Delaunay. Les dates sont

indispensables à considérer, pour qui étudie cette œuvre, à première vue monotone. Des visages, des visages et encore des visages d'une époque point assez éloignée pour que notre curiosité soit piquée. Ils nous rappellent de mauvaises choses devant lesquelles nous avons grandi. Le tempérament de Manet, son dessin magistral et la nouveauté de sa couleur nous forcent à voir ce que Ricard ne peut qu'indiquer trop en demi-teinte.

Voici M. Armand Rolle, l'élégant conseiller d'État et député du second Empire : nous l'avons connu âgé, mais encore droit et portant beau, le bienvenu quand, le dos tourné à la cheminée qu'ornaient des bronzes de Dénières ou de Barbedienne, il contait une plaisante anecdote, un pouce passé dans son gilet, la main droite soulignant d'un geste élégant telle jolie phrase qu'il arrondit. Voyez le cadre ovale d'ébène où Ricard nous le présente : c'est un « beau ténébreux », un héros d'Octave Feuillet; ceci est juste, mais le peintre a voulu mettre une énigme dans ces yeux, qui n'étaient que vifs; c'est toujours l'œil de la Joconde dans un agrandissement de Nadar.

La Joconde?... le sourire fameux de la Joconde, et ses yeux! cette énigme l'hallucina. Il crut à la nécessité du mystère. — Je me rappelle une visite de Gustave Moreau chez une jeune fille, parente commune à nous deux, pendant que je peignais le portrait de celle-ci. J'étais un débutant fort inexpérimenté et mon travail était enfantin. Le vieil artiste au lieu de me donner un conseil pratique, comme Degas ou Manet, me dit : « C'est bien, vous aimez la Joconde, retournez au Louvre, interrogez encore ce chef-d'œuvre, non pour sa technique invisible, laquelle nul ne peut imiter, mais pour la Beauté, le Mystère... » J'avais vingt ans et du respect; je faillis obéir. Ricard qui fréquentait assidument l'ermite de la rue La-Rochefoucauld, fut une de ses nombreuses victimes, et trop de fois, tenta de recommencer la toile du Vinci.

Il faudrait pourtant mettre à part des images plus directes : MM. Charles Le Cesne, Paul Chenavard, Gustave Dreyfus, Heilbuth, Ziem, Diaz, Hamon, les trois membres de la famille Abram, plusieurs encore : délicats, simples portraits très caractérisés et de la plus jolie facture. Dans l'exposition où nous les admirions une fois de plus, ils étaient un repos.

Mais, à côté, combien de fièvre inutile! Madame de Calonne, l'inspiratrice et l'amie passionnément aimée de Ricard, la voici, blême, aux yeux qui débordent tout le visage; les prunelles trop grandes ne sont guère plus noires que le halo de bistre descendu jusqu'au nez. Ce sont des gouffres, ces yeux ardents, fixes, terribles. Le modelé pénible de cette face lunaire, évoque pourtant un cadavre, plus qu'une belle femme amoureuse. C'est exsangue, plat, factice, à peine supérieur à l'académique Salomé d'Henri Regnault.

Il semble qu'un spectre soit venu s'interposer entre madame de Calonne et le peintre; à force d'évoquer l'âme de la Belle, il cesse d'être conscient de sa présence réelle. Ce tableau si connu, et qui établit la réputation de Ricard est, je crois, l'œuvre la plus irritante qu'il ait achevée.

Oublions cette erreur d'amant, pour considérer des toiles où l'artiste fut plus désintéressé. Je connais de lui au moins deux chefs-d'œuvre complets. Le portrait de madame Paul Borel, née Formeville, n'a pas été prêté (et c'est grand dommage) par M. Maurice Borel, le délicieux petit garçon en velours noir et à bas rouges (même exposition) qui est dans la plus heureuse manière de Ricard, celle de la fin. N'oublions pas que Ricard mourut jeune encore, au moment où il s'évadait des plus fâcheuses influences.

Un homme plus intelligent que spontané a des chances de se développer sur le tard — tel Puvis de Chavannes dont l'œuvre ne s'affirme que vers la quarante-cinquième année. Peut-être que Ricard disparut à la minute où sa vue s'habituant à l'obscurité de son atelier, commençait d'y voir clair.

Madame P. Borel, au fin visage de blonde, émacié, mais frais et sain, porte un petit livre rouge dans ses belles mains, parfaites de dessin et de modelé plat; la robe, du noir le plus délicat, a d'amples plis; des manches de mousseline plissée prolongent l'éclat des mains au travers du noir et les relie au fond, d'un gris perlé. C'est très simple, très noble. — Si j'avais à organiser une exposition de portraits de femmes du XIXe siècle, le premier auquel je penserais, c'est celui-ci. A côté de n'importe quel chef-d'œuvre, il garderait son prestige. Quand il fut exécuté, on jugea la ressemblance mauvaise, car cette personne rayonnante de vie, Ricard, obéissant à son goût

pour le mystère, l'avait alanguie et poétisée outre mesure. Un autre chef-d'œuvre : la mère de madame Borel, madame de Formeville, d'une conception différente, reste à l'état de préparation, dans une buée grise qui fait pressentir les vapeurs et l'ouate de Carrière; mais Carrière n'a jamais eu cette finesse et ce charme féminin.

J'ai dit qu'en entrant à la salle du Jeu de Paume, j'avais perdu mes illusions et jusqu'à l'idée que j'y apportais de Ricard. Pour retrouver cette idée, j'ai dû faire un tri, et ne garder qu'une dizaine de toiles, celles-ci décidément précieuses, d'une conception très originale qui, à elles seules, marquent pour l'artiste une place enviable dans les « curiosités esthétiques » du dernier siècle, comme aurait dit Baudelaire. Ce poète, le plus judicieux des critiques d'art, a d'ailleurs écrit sur notre peintre une page à laquelle il est presque impossible de rien ajouter.

La marquise de Carcano; sa fille (musée municipal de la Ville de Paris); l'Inconnue de la collection Sarlin; madame Henri Fouquier; madame Gaston Paris; Chenavard; Fromentin; madame Félix Abram; M. Gustave Dreyfus; le Narcisse Diaz; madame Charles Roux et surtout Mistress Stephenson et son enfant : voilà des pages étonnantes qui font oublier les madame Szarvady et tant d'autres visages d'une agaçante mièvrerie ou d'une passion trop littéraire.

Il n'eut pas été pour déplaire au modeste et orgueilleux Ricard, que, plus tard, une partie de son œuvre détruite, son nom oublié, *une* toile fut retrouvée par quelque amateur, laquelle serait une sorte de rébus et qu'on ne saurait à qui attribuer. Combien avons-nous de Léonard authentiques dans les musées? Combien de Giorgione? Je ne serais pas surpris si la tête vraiment « énigmatique » de mademoiselle de Carcano excitait, un jour à venir, la curiosité des amateurs au point qu'on lui fît une réputation exagérée.

Nous avons soif d'étrangeté. Ce qui est simplement bon, nous passerons devant, sans songer même à le regarder! Danger qui menace notre sens critique et dont Ricard peut-être profitera... Mais qu'y faire?...

Supposez qu'au fond d'un magasin de vieilles toiles, sou-

dain fut découvert le portrait de Mistress Stephenson? quelle surprise!... La composition en est classique; une mère assise tient sur ses genoux un enfant nu, sorte de divin bambino, la main sur la bouche; la jeune femme tourne la tête vers son fils, une petite tête fine, aux mâchoires accusées d'anglaise, au teint blond. Le « canesou » de velours noir, de mode à la fin de l'Empire, ouvre ses basques sur une ample jupe d'un gris mauve. Le fond est un ciel bleu, de convention, mais différent d'un Reynolds, fantastique et moderne. C'est le portrait d'une étrangère par un Français, le parfum est britannique, mais tout de même c'est une vision française, au même titre que la marquise de Carcano.

Vers 1870 Ricard était sûr de ses procédés; après mille essais de « dessous » monochromes, il s'était décidé pour le gris bleuté. Cette préparation devait recevoir des glacis chauds, comme ceux des Vénitiens. Mais la difficulté de glacer, presque insurmontable de nos jours, faute du « véhicule » liquide qui fait adhérer ce glacis diaphane à l'opaque dessous, découragea, devinons-nous, le patient artiste. Aussi bien, il abandonna la partie; peut-être même eût-il un faible pour ces ombres subtiles, d'un rapport faux avec la pâte ambrée des lumières, mais délicates.

Elles ont la « valeur » d'un reflet, mais ne sont pas de l'ombre reflétée; un poudroiement atmosphérique, un vide qui devrait être rempli, mais que Ricard se permet de laisser tel quel, comme ébauché.

Certains portraits de Prud'hon, les préparations aussi de Louis David, où l'ombre n'est qu'une série de hachures, vous feront comprendre ce que les mots manquent pour définir.

Frans Hals, parfois, pose un ton arbitraire, gris vert, non modelé, à côté des parties qui reçoivent la lumière. Quand la relation est heureuse entre les deux parties (ombre et lumière) il obtient ainsi des effets puissants. Les bleus cendrés de Ricard sont imprévus et exquis. Une lèvre rouge, le rose d'une joue, et c'est assez pour colorer tout un visage.

Carrière abusa de cette ponctuation, d'ailleurs dans la mollesse et plutôt comme une pointe de fard, ainsi désaccordant plus d'une fois son camaïeu. Ricard, qui devenait un coloriste plus varié, fit vibrer les ondulations de ce ton fort jusqu'aux

confins de la toile, souvent en mineur, une fois au moins jusqu'à la grande richesse. Le portrait de la marquise de Carcano est d'une somptueuse harmonie et d'une orchestration très « montée ». Le rouge, le jaune bouton d'or et le bleu de lapis-lazuli dansent une ronde joyeuse autour d'un blanc moiré et lamé de laque rosée, de gris bleuté et de maïs, à peine plus clair que le visage, — seul irréel, au milieu d'accessoires très rendus. Cet étrange et captivant tableau annonçait un développement original, que la mort interrompit quand la lumière allait peut-être faire irruption dans la caverne du sorcier.

La destinée a desservi Ricard. Il est apparu quand aurait dû sonner l'heure de sa retraite; ou bien il est venu trop tôt. De même, son exposition rétrospective fut inopportune à côté d'une collection radieuse de l'Ecole dite Impressioniste, de laquelle Manet sort encore grandi, l'égal des meilleurs, le plus considérable peintre de la deuxième partie du XIXe siècle; ceci nous invite à réfléchir. Ces toiles, déjà patinées, mais si fraîches, parurent d'abord dures, criardes, tapageuses. Et les voici dans leur sérénité éternelle. Manet et les impressionistes, une école dont les heureux élèves bénéficient de l'autorité de leurs maîtres — et parmi ces élèves, combien étaient inférieurs, en tant qu'hommes, à Ricard? — pourtant, ils sont dans l'histoire, classés dorénavant. Pendant le même mois de Juin, les enchères dispersaient les faux chefs-d'œuvre d'une autre école, celle des lauréats, des succès officiels, celle où le malchanceux Ricard brillera comme une pâle étoile, à côté du fragile Fromentin — un isolé parmi des camarades qu'il domine et dont il se serait plus tard séparé. Liaisons que son amitié l'empêcha de juger dangereuses.

Les voix isolées ou timides sont couvertes par les cris et le bourdonnement de la foule.

Mais c'est un devoir pour nous de leur prêter une oreille attentive.

JACQUES-É. BLANCHE

LE PALAIS PALMACAMINI

I

LA LETTRE D'UN JEUNE HOMME SAGE ET LE PASSÉ D'UN ENFANT

Horace de Chintreuil à madame la comtesse de Chintreuil, château de Bouloy, à Bouloy. Eure. France.

Rome, le 15 octobre 190...

Ma chère maman, ma chère tante,

Je vous assure que vous avez tort de vous alarmer au sujet de mon déménagement. Cette pension où M. l'abbé Grassuet m'avait amené avec lui, outre que la cuisine y était fort mauvaise, était en toutes choses si peu italienne qu'y habiter, c'était pour moi comme si je n'étais pas venu ici. En louant une chambre je n'ai fait qu'imiter tous les étrangers qui séjournent à Rome un peu longuement, et cette manière de vivre est non seulement plus agréable, mais aussi plus économique. Le restaurant où je prends mes repas est tout voisin. Je reviens aussitôt après avoir dîné et d'ailleurs, on ne m'ouvrirait plus si je rentrais trop tard. Ma logeuse est une excellente femme, mariée à un employé de l'Etat, et qui augmente ainsi ses ressources en hébergeant des étrangers. Il y a à côté de ma chambre, un petit appartement qu'elle loue aussi et qui a abrité un monsignore, ce dont elle n'est pas peu fière : car je ne vous déplairai pas en vous apprenant qu'elle est très pieuse, ainsi que sa nièce. Elle a un fils dont elle m'a montré le portrait, qui navigue sur les transatlantiques alle-

mands où il est commis à la télégraphie sans fil. Quand le vent souffle, elle s'inquiète à son sujet, car, si éloigné qu'il soit, elle ne peut concevoir qu'il fasse un autre temps pour lui que pour elle. Telles sont les mères, n'est-ce pas, ma chère Maman? Ma chambre est on ne peut plus haute et spacieuse et l'agrément en est augmenté par un balcon, sur lequel donnent aussi ces chambres voisines, sans occupant pour le moment. Au-dessous, comme je vous l'ai dit, à l'étage seigneurial, réside le propriétaire du palais, le vieux prince Palmacamini. C'est, paraît-il, un original renforcé. Il appartient au monde noir, qui est, comme vous savez, le parti du Pape opposé au Roi, si tant est que ce parti persiste encore. Car M. l'abbé Grassuet m'a expliqué qu'en face des socialistes, tout ce qui leur résiste se réunit, mais le vieux prince, à vrai dire, n'est plus du parti de personne. Depuis la prise de Rome, il s'est retiré de tout et maintenant il vit chez lui fort seul et ne sort plus, pour ne pas voir le présent. Il a des neveux qui se sont mariés richement avec des américaines, mais qu'il a à peu près répudiés. C'est mon hôtesse qui m'a expliqué tout cela. Il a gardé autour de lui une famille de domestiques et j'ai rencontré dans l'escalier son majordome, personnage tout rond, mais qui se donne un air d'importance. Vous ne sauriez croire combien ici les petites gens sont gentils ou divertissants. Ce n'est pas comme chez nous, où leur intérêt seul les intéresse. Ils semblent vivre bien plus pour leur plaisir : causant, riant, chuchotant, ils ont toujours l'air de jouer une comédie et avec toutes leurs mines et leurs gestes, ils ont pour ainsi dire, quelque chose de bien plus dépensier que ceux de notre pays. J'oubliais de vous dire que le vieux prince garde jalousement chez lui une collection d'antiques, fort belle il paraît, que tous les guides signalent, mais qu'il ne montre à personne. Peut-être pourtant, étant dans la maison, obtiendrai-je de la voir. Ce serait pour moi un nouvel avantage de mon habitation ici.

Naturellement je profite bien de mon séjour. J'ai déjà vu beaucoup de choses mais je sens comme il est nécessaire de mettre un peu de temps entre toutes ces impressions, si l'on ne veut pas qu'elles se brouillent. Oui, je suis allé déjà deux fois à Saint-Pierre, je me suis aussi promené dans la campagne romaine : comment vous dire mes sentiments, quand je ne puis me les expliquer à moi-même? Ici tout ce qu'on a appris de l'antiquité s'anime. On s'aperçoit que ces grands hommes vécurent, et l'on ne sait pas si leur exemple vous excite à agir, ou si au contraire il ne vous décourage pas, tant on se sent incapable de rien faire qui les approche. Les idées que me donnent de tels spectacles sont tellement plus grandes que moi que je ne saurais vous les décrire.

Mais ce que je sais bien, c'est que tout en regardant **Rome**, *je revois très souvent nos toits pointus de* **Bouloy**, *et le petit salon bleu où vous lisez, ma chère maman, et j'éprouve qu'on peut beaucoup enrichir son esprit sans rien changer à son cœur. Alors je regrette encore une fois que vous n'ayez pas pu m'accompagner et je ne regarde plus les choses que pour vous les mieux rapporter, quand je vous raconterai mon voyage. Je suis bien heureux que ce nouveau régime vous fasse du bien. Soignez-vous, je vous en prie. Si quelque chose pouvait augmenter encore mon plaisir de vous revoir, ce serait de vous revoir mieux portante. J'embrasse tante Emilie, je fais mes compliments à Pluche et à Ploche et je suis, avec toute l'affection possible, ma chère maman, votre fils respectueux.*

HORACE

P.-S. — *Je me porte très bien, je vous l'assure. Il fait très beau.*

Quand il eut fini cette lettre, Horace de Chintreuil la relut et la mit sous enveloppe. Puis il s'approcha du balcon. Il avait fait très beau en effet et le vent, pendant tout le jour, avait porté dans le ciel de grands nuages massifs qui semblaient s'égaler aux monuments de la ville. Le jeune homme s'assit et rêva. Horace de Chintreuil venait d'avoir dix-neuf ans. Son père étant mort quand il était encore dans l'enfance, il avait cette délicatesse particulière aux fils qui ont été élevés par leur mère. La sienne l'avait gardé auprès d'elle et sauf un bref séjour au collège, l'avait fait instruire à la maison par des prêtres, de sorte qu'il savait bien le latin. Horace aimait extrêmement sa mère, d'une affection où subsistait encore beaucoup de sa fierté d'enfant à la trouver toujours si comme il faut, si simple et si noble, soit qu'elle parlât au vieux jardinier sagace qui savait tant de proverbes sur le temps, ou qu'elle reçût au château, lors de ses tournées pastorales, monseigneur de Bilermilly, le vieil évêque, que venait de remplacer monseigneur Dossier. Mais depuis longtemps elle était affligée d'une mauvaise santé et ses souffrances, quoiqu'elle les contint, altéraient son caractère et l'éloignaient insensiblement de son fils. Au château de Bouloy vivait aussi mademoiselle de Chintreuil, vieille fille fort dévote qui, sous une feinte humilité, cachait ce despotisme oblique de celles qui n'ont jamais pu commander en titre; en dehors de la religion, elle se consacrait à

deux petits chiens, qu'elle entourait des soins les plus prévenants et les plus tendres, comme pour montrer aux hommes quels trésors d'affection ils avaient perdus en la dédaignant. S'il était descendu en lui, Horace se fut avoué qu'il ne l'aimait guère, et sa mère ne l'aimait pas plus. Elle lardait la vie ordinaire de petites remarques perfides et douceâtres et tandis que son neveu grandissait, semblait le surveiller avec plus de défiance, à mesure qu'il s'approchait du monde mystérieux ou elle-même n'était pas entrée. Aussi, sauf son année de collège, son baccalauréat passé à Caen et les jours où il était venu à Paris pour y prendre ses inscriptions de licence, Horace de Chintreuil ne fût pas sorti de Bouloy, si lorsqu'il avait seize ans, sa mère n'avait réfléchi que les voyages sont nécessaires aux jeunes gens qu'ils instruisent et qu'ils forment ; et tout en décrétant que son fils en ferait un, elle avait résolu de le faire avec lui, de façon à lui en ôter justement tout l'avantage. Comme l'Italie est le pays des beaux-arts, c'était en Italie que les deux dames s'étaient rendues avec le jeune homme. Ils y avaient visité à loisir les villes du Nord et du Centre, de Milan à Sienne, de sorte qu'Horace, aidant la pratique par un peu d'étude, avait appris et savait l'italien. Cette année-là, il avait été arrêté qu'on irait à Rome, d'autant plus que le jeune homme, qui s'occupait maintenant d'histoire de l'art pour ses examens, tirerait grand profit d'un tel séjour. La mauvaise santé de madame de Chintreuil avait d'abord retardé puis empêché l'accomplissement de ce projet. Mais alors, sensible à la déception de son fils, après avoir longtemps balancé et par un mouvement d'affection qui surmonta ses préjugés mêmes, elle se décida à le laisser partir sans elle, d'autant que M. l'abbé Grassuet, qui allait aussi à Rome, prendrait soin de lui là-bas. Tout fut donc décidé ainsi. Quant à mademoiselle de Chintreuil, qu'enflammait déjà l'idée de voir le saint Père, elle accepta cette disgrâce en silence mais avec tant de petits soupirs qu'elle laissait parfaitement voir sa peine, tout en se gardant le mérite de ne rien dire.

Horace de Chintreuil se crut sincèrement désolé que sa mère ne le suivit point, mais il ne put s'empêcher d'être enivré de partir seul. Il était comme tous les jeunes gens : n'ayant encore rien fait, il ne connaissait pas sa nature. Il ne connais-

sait même pas sa figure, puisqu'on ne lui en avait encore rien dit : lorsqu'il se regardait dans la glace, il y voyait un visage aux cheveux blonds, aux yeux bleus, tout éclatant d'une ingénuité qu'il n'aurait plus eue, s'il avait su la distinguer. Il s'était enflammé au hasard dans des lectures. Il était religieux ou plutôt encore il croyait l'être, ayant répandu dans des prières les premières effusions de son cœur. Il eut ambitionné d'entrer à Saint-Cyr, mais sa mère et sa tante avaient repoussé ce projet comme affreux, lui représentant qu'il y avait déjà eu, dans sa famille, assez et trop de victimes des armes, et lui rappelant en particulier le sort du frère de son père, charmant officier de chasseurs, capitaine à vingt-neuf ans, qui, des États du pape où il résidait avec le corps d'occupation français, était revenu combattre en 1870, pour périr à Saint-Privat. Elles le conjuraient de renoncer à une vocation si cruelle, sans s'aviser qu'en cas de guerre les soldats sont aussi en péril que les officiers, et que s'il n'était officier, il serait soldat; mais les discussions de famille sont pleines de ces inadvertances. Horace leur avait cédé et s'abandonnait sans savoir ce qu'il deviendrait. Mais, à vrai dire, il n'y songeait guère. La vraie promotion dont il était avide, c'était de devenir amoureux. Sa tante Emilie ne parlait jamais de l'amour, mais le nommait quelquefois avec répugnance : sa mère y faisait des allusions moins hostiles mais aussi lointaines. Horace savait bien que c'était à lui de le découvrir, mais, il se l'avouait avec honte, il ne lui était encore rien arrivé. Pourtant, un été, il avait connu dans un château voisin une jeune fille de Paris, déjà coquette et adroite, pour laquelle il s'était senti un grand attrait. Mais, s'il allait au fait, il s'apercevait qu'il avait, pour toute intrigue joué quelquefois au tennis avec elle et, en lui passant les balles, mêlé ses doigts aux siens, comme par hasard, avec une défaillance délicieuse. D'ailleurs elle était repartie bientôt. Parmi les personnes qui l'entouraient, quelle femme Horace eût-il pu aimer? Ses deux cousines de Barresège, outre qu'elles sortaient à peine de l'âge ingrat, lui étaient trop connues pour lui inspirer le moindre sentiment romanesque. Il y avait bien madame de Pierron d'Asce, femme d'un de leurs voisins. Basque d'origine, elle était svelte, brune, d'une

onduleuse et élégante maigreur : elle parlait peu, mais tandis qu'elle se taisait, ses yeux profonds et chauds rendaient intéressant son silence. Elle aurait attiré Horace, mais l'intimidait encore plus. Puis M. de Pierron d'Asce, avec ses gros yeux bleus et les abondantes moustaches qui sortaient de son nez, imposait aussi un peu au jeune homme, non pas que celui-ci fût peureux, mais il était timide, c'est-à-dire justement qu'il craignait tout, sauf les périls. L'idée qu'il ne saurait s'y prendre glaçait son ardeur. Pourtant il se rappelait un soir de l'automne dernier, au crépuscule, où il marchait sur l'herbe, avec la jeune femme, non loin du couvent, dont les vitres à ce moment-là étaient roses. On voyait les arbres grêles, le clocher net dans le ciel, et quoiqu'il ne fît pas froid, la pureté du soir donnait l'idée qu'il gelait. A un certain moment, pour un mot qu'il avait dit, elle s'était retournée, l'avait regardé, et il avait cru sentir que c'était là un instant dont un autre, peut-être, eut fait quelque chose, et qui aurait pu ne pas passer vainement.

Enfin, dans cette absence d'aventures, il avait un autre souvenir. C'était un jour où il était venu à Paris, en juin, l'été d'avant : il faisait beau, pas trop chaud, tous les feuillages de la ville étaient encore dans leur nouveauté, les femmes passaient avec ces costumes légers de la belle saison qui mettent leur corps tout près de nous. Horace eût tout donné pour en connaître une. Cependant il se trouvait sur un rond-point au centre d'une place, et il attendait pour traverser, tandis qu'une voiture d'arrosage tournant tout autour, répandait avec un bruit frais son eau lumineuse. Alors il avait vu venir vers lui une jeune femme un peu forte, qui lui avait paru extrêmement belle. Avançant posément sur le sol mouillé, elle retroussait sa jupe assez haut, de sorte qu'on voyait le commencement de ses jambes dans leurs bas à jour, et pour ne pas marcher dans les flaques, elle tenait ses yeux baissés. Elle les releva en mettant le pied sur le trottoir tout près d'Horace, en même temps qu'elle laissait retomber sa robe. — Oh ! lui dit-il, c'est déjà fini ?

— Quoi, fini, — avait-elle demandé ?

Il n'avait pas osé lui répondre, mais pendant qu'il lui disait il ne savait quoi, il s'était mis à marcher avec elle, enor-

gueilli de l'accompagner et émerveillé qu'un tel acte s'accomplît si simplement. Elle, tout en l'inspectant du regard, lui avait appris pêle-mêle qu'elle travaillait chez une modiste, posait chez un peintre, et qu'elle avait un ami qui l'aimait beaucoup : puis elle lui avait cité les poètes qu'elle préférait. Horace apercevait la révélation de toute une vie dans ces quelques phrases. Bientôt elle l'avait quitté, mais il avait obtenu d'elle un rendez-vous pour le soir même, à huit heures moins le quart, devant le métropolitain de l'Opéra. Il aurait dû partir à six heures. Mais il y avait renoncé volontiers, et il eut pris avec autant d'élan des décisions bien plus graves. A sept heures et demie, il était au rendez-vous, le cœur battant. Il méditait ce qu'il devait faire. Il apercevait d'abord un dîner avec elle, puis peut-être faudrait-il la conduire dans quelque café-concert des Champs-Élysées, ou bien, en taxi-auto, la promener au Bois. Il pensait au restaurant qu'il choisirait. Faudrait-il prendre un cabinet particulier? Et songeant que tout a son protocole, il s'apercevait de ce qu'il ignorait encore et constatait combien une bonne éducation est loin d'être une éducation complète. Dix minutes avaient déjà passé et il attendait toujours. Il crut d'abord qu'on devait le remarquer, mais il s'aperçut que personne ne faisait attention à lui. Deux vendeurs de journaux causaient entre eux, des étrangers regardaient l'Opéra en le confrontant au signalement de leur guide, des bandes d'ouvrières descendaient en riant l'escalier du métro ; sur la chaussée les voitures, les autos passaient, se gênant parfois, et leurs cochers se disaient alors les injures obligées, mais sans haine et avec paresse, tant il semblait que, par un si beau soir, tout dût s'arranger. La foule coulait avec quelque chose de lâche et d'heureux, pendant que l'horloge du refuge annonçait l'heure à tous ces insouciants ; les poussières de la ville montaient dans le ciel serein. Mais, dans tout ce mouvement, on voyait des jeunes filles immobiles, solitaires ; des mèches de cheveux tombaient sur leur front et elles avaient essayé de réparer à la hâte, dans leur mise pauvre et coquette, le désordre d'une journée de travail. De temps en temps un jeune homme en rejoignait une, le plus souvent un petit commis malingre et faraud. Ils se donnaient un baiser puis se perdaient dans le fleuve

humain, tandis qu'une autre remplaçait déjà celle qui était partie. Horace était heureux d'avoir, lui aussi, comme tout le monde, quelqu'un à attendre, une femme qu'il croyait déjà à lui. Il regardait, attentif, prêt sans cesse à découvrir son visage parmi les autres. Cependant il était huit heures et quart. Déjà il avait eu le temps de voir se renouveler autour de lui toutes les figures. Seule une petite ouvrière attendait encore, maigre, mal faite, noiraude et vêtue de noir. Elle-même fut rejointe par un jeune homme très petit, aux cheveux roux. Ils s'en allèrent, en se donnant le bras, tellement faits l'un pour l'autre, dans leur chétiveté mutuelle, qu'ils en devenaient touchants. Alors Horace se sentit seul et il attendit encore jusqu'à huit heures et demie, mais sans espérance. Puis déçu, joué, trahi, il se jeta dans une voiture et eut juste le temps d'arriver à la gare Saint-Lazare pour le train de neuf heures moins vingt. A onze heures du soir, il débarquait au Bouloy, recueilli par sa mère et sa tante effarées d'inquiétude; il leur raconta n'importe quoi pour s'excuser. La nuit d'été, toute claire et vivante encore de lumière, couvrait le village tassé dans ses jardins et la campagne tranquille. Horace s'était senti bien loin du rond-point ensoleillé, aux arbres verts, où une jeune femme s'avançait sur le sol mouillé en relevant sa jupe de ses deux mains; et plein de détresse, il s'était retrouvé dans sa petite chambre d'enfant, où, par les fenêtres ouvertes, entrait l'odeur ineffable de la glycine.

Ainsi, tout en prétendant consacrer son voyage à l'étude, il lui donnait en lui-même un tout autre but. Mais il s'étonnait un peu que sa liberté n'eût pas déjà été plus féconde. Il ne lui était encore rien arrivé. Il était pourtant dans les dispositions les plus commodes. Il aimait déjà, il le sentait bien; il ne s'agissait plus que de savoir qui. Il avait remarqué dans le train, en venant à Rome, une jeune femme. Mais elle était descendue à Orvieto et il n'avait pas osé prendre soudain la décision hardie de descendre après elle, d'autant qu'il en avait à peine obtenu un regard; mais, tandis que le train s'ébranlait, il l'avait regardée s'en aller, toujours seule. A Rome, à la pension Saint-Joseph, il avait retrouvé l'abbé Grassuet, qu'il n'aimait guère, quoiqu'il n'eut rien à lui

reprocher, sinon sa prononciation sibilante. A cette pension, comme Horace l'avait écrit, on ne se serait guère cru en Italie. On n'y voyait en effet que les étrangers les plus respectables, que ces personnes vertueuses, dont, malheureusement leur aspect maussade ne porte pas assez à les imiter. A la table voisine de celle où Horace et l'abbé prenaient leurs repas, venait s'asseoir une famille française provinciale, le père, la mère et la fille, tous trois vêtus de noir et toujours ensemble. Le père était maigre et décharné, la mère courte et grosse, la fille petite, les cheveux crépus, extrêmement laide. C'était une famille unie, car il suffisait de les écouter un moment pour s'apercevoir qu'ils avaient toujours de quoi se disputer. A table ils bougonnaient sans cesse à voix basse, s'adressant mutuellement de petites critiques sournoises, sans que jamais une expression un peu ouverte parût sur leurs traits : et Horace les entendait qui prononçaient parfois des noms italiens, avec si peu d'aptitude qu'on sentait qu'ils resteraient à jamais éloignés de ce qu'ils croyaient visiter. A une autre table déjeunait un jeune homme de Lyon qui, malade, voyageait avec une religieuse. Il avait l'air froid et correct mais s'étant pourtant lié avec Horace, il lui offrit tout de suite un volume de vers dont il était l'auteur et qui parurent à Horace extrêmement médiocres. Lui aussi, il avait essayé de faire des vers. Mais les ayant brûlés aussitôt après, il méprisait un peu ceux qui n'avaient pas la même fermeté. Enfin, dans cette pension, étaient aussi venus demeurer, sans qu'on sût par quel hasard, deux jeunes filles américaines qui voyageaient avec leur père ou plutôt le traînaient à leur suite de pays en pays. Celui-ci était un gros homme rouge aux yeux bleus qui, laissant ses filles vagabonder, restait enfermé dans sa chambre à fumer la pipe. De ses deux enfants, l'aînée semblait plutôt la mère de l'autre; mais la seconde était jolie, avec quelque chose de frais, de propre et pour ainsi dire de lavable. Elle s'appelait Florence. Elle parlait indistinctement de tous les sujets et se plaignait de trouver en Italie trop de peinture religieuse, qu'elle appelait peinture ecclésiastique. Horace avait commencé à causer avec elles, malgré la surveillance officieuse de l'abbé Grassuet; mais elles partirent. L'abbé s'étant absenté aussi, Horace prit le grand parti de chercher à loger ailleurs ; c'est

ainsi que le hasard l'avait amené, non loin du Panthéon, jusqu'à la petite place irrégulière et taciturne, ou, à côté d'une église engagée dans les maisons, en face d'une fontaine qui élevait dans le silence sa voix modeste, le palais Palmacamini, construit au XVIIe siècle, encombrait l'espace de sa masse emphatique et tranquille. Tenté par l'écriteau, Horace était monté. Il avait trouvé là, non seulement Candida Cantoni, mais son mari, vieillard minuscule, noble et coquet qui venait de rentrer de la promenade et l'avait reçu avec cette pompe particulière aux gens tout petits. Il était habillé d'un complet à carreaux et comme sa taille était très exiguë, et les carreaux très vastes, deux ou trois de ceux-ci suffisaient presque à le recouvrir et à l'encadrer. Horace ayant retenu la chambre vacante, avait hardiment quitté la pension Saint-Joseph, un peu étonné de son audace. Car il avait bien cru faire quelque chose d'assez hasardeux, et depuis qu'il était là, il s'apercevait, déçu, que tout ce qu'il avait écrit à sa mère n'était que trop vrai et qu'il n'aurait pu, en effet, choisir une demeure plus calme. Son hôtesse était une bonne femme qui le choyait et bavardait avec lui pour peu qu'il l'y encourageât. Il se fut trouvé fort bien là, sinon qu'il ne se voyait pas plus près d'une belle inconnue qu'à la pension Saint-Joseph. D'abord, entendant Candida parler de sa nièce, Adalgisa, qui devait venir à la maison, il avait espéré dans celle que ce nom représentait, mais Adalgisa était venue : c'était une naine. Maintenant il n'avait même pas un nom féminin sur lequel pouvoir fonder ses rêves. Mais chaque soir, avant le dîner, oisif, il sortait, espérant toujours que quelque chose lui arriverait et que sa promenade tournerait en aventure.

II

QUELQUES PERSONNAGES

Ce soir-là, en avançant dans le corridor, il s'étonna d'y respirer un parfum douceâtre. Sur le seuil de la salle à manger, Candida le regardait, semblant guetter sa surprise et aiguillonnée par le désir de bavarder avec lui. Cela sent bon, n'est-ce pas? demanda-t-elle.

— Je crois bien, — répondit Horace — vous avez donc répandu partout du parfum?

— Non, non, voilà ce qui m'est arrivé! Je rangeais des chemises dans l'armoire à glace, mais en rangeant sans bien y voir, — ah! mes pauvres yeux! — je sentais quelque chose, qui résistait; alors, j'ai poussé, et pan! c'est tombé par terre; c'était le flacon de parfum de mon mari, oui, le parfum de M. Cantoni! Il est élégant, le coquin! Il lui faut ce qu'il y a de mieux, vous savez, *Venus*, *Bertelli*, vous aurez vu partout les affiches! Heureusement qu'il est à la campagne. Alors j'en achèterai une autre fiole demain, que je mettrai à la place, sans qu'il s'en doute!

— Pauvre tante, — dit Adalgisa qui était apparue aussi.

— Oui, — reprit la vieille Candida en aspirant l'odeur, ça sent bon; c'est dommage que personne ne vienne visiter l'appartement pendant que ça sent ainsi, — ajouta-t-elle, car cet appartement qu'elle ne louait pas faisait son souci.

Horace la regardait, retenu et intéressé par une curiosité d'enfant qui lui faisait oublier sa promenade.

— Voulez-vous nous faire la faveur d'entrer? — demanda la bonne femme, en s'effaçant devant lui.

Il pénétra dans la salle à manger déjà obscure : elle était à peine meublée, comme tous les appartements de ces gens qui vivent dehors. Un piano était rangé contre le mur et sur sa tablette était posé un petit chien empaillé. Au-dessus de la cheminée, dans un cadre noir, on voyait un écusson peint sur toile. Horace s'en approcha.

— Les armes des Cantoni, — déclara Candida avec dignité. Et elle ajouta : vous aussi, vous êtes noble?

Horace fit signe que oui.

— Noble, — reprit-elle, — baron, marquis?

— Comte, — dit Horace en souriant.

— Hi, comte, c'est le plus beau titre! Autrefois j'ai logé un seigneur très bien, lui aussi, qui était comte. Tu te souviens, Adalgisa?

Adalgisa se rappelait mal.

— Tu ne te souviens pas? Ce seigneur si poli, si bien élevé, tu sais, qui était un peu bossu?

Adalgisa se rappela. Horace éclata de rire :

— Mais moi, je ne le suis pas, — dit-il en cambrant sa jeune taille.

— Oh vous! — fit Candida avec un geste qui suppléait à ous les éloges; et le jeune homme, au fond, doutait tellement de lui qu'il fut heureux de cette louange.

— Donc, — reprit Candida, — vous habitez près de Paris?

— Oui, — dit Horace.

— Dans un château, sûrement?

Il dit encore que oui.

— Avec votre mère? Elle vous aime, votre mère?

La curiosité de la bonne femme était mêlée d'un intérêt si sincère qu'elle n'importunait pas le jeune homme. Il revit le Bouloy, le petit salon bleu, et sa mère qui lisait près de sa lampe.

— Oui — reprit-il — avec ma mère et ma tante.

En parlant, il s'approcha du chien empaillé; il ressemblait un peu à ceux de mademoiselle de Chintreuil. Mais, de près, on voyait que la vermine le rongeait.

— Ah! ce pauvre Brusco! — soupira Candida. — Il est mort, oui, mort à seize ans! c'est beaucoup pour un chien, seize ans, — ajouta-t-elle avec orgueil, comme si cette longévité eût rendu sa bête insigne.

— Oui — dit la nièce, — mais à la fin il était paralytique.

— Eh bien, paralytique, qu'est-ce que ça fait? Ce n'en était pas moins un chien comme un autre : la preuve c'est ce qu'on nous a fait payer pour lui.

— Payer, — demanda Horace?

— Oui, voici l'affaire. Comme il ne sortait plus, on ne l'avait pas déclaré, naturellement; mais, pauvre bête, le matin, quand je revenais du marché, il descendait encore l'escalier, et se traînait jusqu'au portail, en jappant pour m'accueillir! Et un jour, un garde qui passait l'a entendu. — Mais là, m'a-t-il dit, il y a un chien! — Oui, c'était vrai. Alors il a fallu payer la taxe, la taxe entière; en vain nous avons fait une requête, disant que comme il ne sortait plus, nous aurions bien payé dix francs, mais pas quarante francs, n'est-ce pas, c'était juste! Non! Nous avons dû tout payer! Ah! quand on a affaire au gouvernement...

En soupirant, elle caressait toujours la bête empaillée qui,

vivante, aurait léché sans dignité la vieille main de sa maîtresse, mais qui, enfin impassible, ne répondit à ces caresses que par un envolement de poussière, une chute de bribes, et tout un petit émiettement morose.

— Il se gâte, — dit-elle naïvement, comme si elle s'en était à peine aperçue; — Adalgisa, il se gâte.

— Eh bien, que faire?

— Pauvre bête, — reprit Candida, et tournant vers Horace son visage fin et usé : — les morts mêmes périssent encore, — dit-elle en hochant la tête.

— Tout, — répliqua Adalgisa, plus terre à terre, — tout périt ici, par la cause des rats.

— Il faudrait un chat, — reconnut Candida et Horace vit bien que c'était là entre elles un de ces sujets de discussion dont ont besoin les gens qui vivent ensemble. Mais Adalgisa se retourna brusquement vers lui, et comme si elle eût rompu la conversation :

— Vous savez jouer du piano? — lui demanda-t-elle hardiment.

— Oui, un peu.

— Eh bien, jouez!

Horace s'approcha de l'instrument et releva le couvercle.

— Quoi, — demanda-t-il?

— Ce que vous voudrez.

Alors Horace, croyant jouer les premières mesures d'une valse, abattit ses doigts sur les touches. Mais tout ce qui retentit, ce fût le rire brusque de la naine.

— Ah, tante, tante! — criait-elle en s'esclaffant et en battant des mains.

— Il ne sonne plus, — avoua Candida — des rats sont entrés dedans. Ils y ont fait sept petits et rongé toutes les cordes!

— Un chat, — reprit Adalgisa en mimant toutes les caresses qu'elle aurait données à l'animal, un petit chat, un joli petit chat, j'en ai vu un l'autre jour au Panthéon, si gentil, avec son petit museau fourbe!

— Non, — reprit Candida de mauvais gré, — à moi il ne me plaît pas d'en avoir un!

— Mais pourquoi, — demanda la nièce?

— Ça salit, — répliqua la bonne femme d'un air superbe, en montrant la chambre abandonnée et poudreuse, comme si ç'eût été un endroit si net qu'il fallait le préserver de la moindre atteinte.

Adalgisa allait répliquer. Mais sur la porte venait de paraître une femme recroquevillée, déjà vieille, quoiqu'elle eut encore des cheveux très noirs, qui s'avançait d'un air modeste en faisant de petits saluts.

— Oh! madame Emerenziana! — dit Candida, et Horace sut ainsi que c'était l'intendante du vieux prince Palmacamini. Elle s'informa de la santé des deux autres femmes, et toutes trois, après s'être fait part de toutes les misères qui les affligeaient, conclurent qu'en somme elles n'allaient pas mal, avec cet optimisme des pauvres gens qui se contentent de peu. Horace restait sur sa chaise et les regardait. Ils les entendait chuchoter et prêta malgré lui l'oreille. Elles parlaient du *lotto*. Le jeune homme savait ce qu'était cette loterie, organisée par l'Etat, et selon quelles combinaisons les joueurs peuvent, parmi les quatre-vingt-dix premiers nombres, choisir ceux auxquels ils fieront leur chance. Il savait aussi quels indices guident ce choix et que tout ce qui a paru frappant, idée, événement ou spectacle, a un nombre correspondant. Les trois femmes bavardaient, se racontant des gains merveilleux. Pour elles la richesse n'était pas, comme pour les gens du Nord, la plate récompense de l'épargne ou du travail. Plus mystérieuse, c'était une faveur du hasard, un don de la grande main obscure.

Candida soupira. Il leur fallait faire leur jeu pour le tirage du samedi prochain, et elles se plaignaient qu'il ne fut rien arrivé d'important, qu'elles auraient pu traduire en nombre. Le seul accident notable était un feu de cheminée qui s'était déclaré chez un voisin, mais si bénin par malheur et si vite éteint que ce n'était pas la peine de jouer le nombre de l'incendie. D'autre part on consultait en vain les journaux : ils n'annonçaient rien, pas d'inondation, pas de naufrage.

— Oui, — dit Adalgisa d'un air rêveur, — les désastres manquent.

Horace voulait se lever et pourtant il restait là, retenu par le charme vague de l'heure. Les femmes babillaient tout bas,

Adalgisa tournait vers sa tante ses yeux véhéments, le chien empaillé surgissait sur le piano comme un bizarre génie familier, figé dans son immobilité attentive. Plus haut l'ombre injurieuse effaçait le blason des Cantoni. L'heure de l'*Ave Maria* répandait dans l'air sa ténébreuse douceur.

Cependant, au moment où il allait partir, le conciliabule s'arrêta et madame Emerenziana se tourna vers lui :

— Et vous comment allez-vous, *signorino*, — lui demanda-t-elle?

Horace, étonné d'une telle sollicitude, répondit courtoisement qu'il allait bien. Il regarda Candida et Adalgisa : elles semblaient s'associer à la curiosité de l'autre et attendre de lui quelque chose de plus explicite que la simple assurance de sa santé.

— Enfin, vous allez bien — reprit Candida, — le climat de Rome vous convient?

— Oui, — demanda l'impatiente Adalgisa, — vous dormez bien?

— Je dors bien, — répondit Horace surpris, souriant.

— Mais vous ne rêvez jamais, — ajouta-t-elle? — Oui, vous avez des rêves, vous voyez des choses?

Horace comprit enfin. Elles espéraient qu'il avait fait des rêves saisissants, dont elles profiteraient pour leur jeu, et, charmé, il sentit ce qu'il y avait de poésie à descendre ainsi dans les royaumes étranges et à vouloir aller chercher dans les vaines magnificences du songe de quoi gagner des trésors réels.

Il se rappela alors un rêve qu'il avait eu la nuit d'avant.

— Oh! si, — dit-il — je rêve : Ainsi, cette nuit, j'ai rêvé...

Il s'arrêta, n'osant le dire, mais à la manière dont elles le pressaient de poursuivre, il vit bien qu'elles étaient incapables de critique, en ce moment-là.

— Eh bien, — dit-il — j'étais dans un jardin, et je voyais venir une femme, si belle, vêtue de drap d'or, qui avançait vers moi...

— Brune ou blonde?

— Blonde, — dit Horace.

— Blonde, — dit Adalgisa — 37! Et alors?

— Alors... alors, nous nous parlions, — reprit l'adolescent,

n'osant en avouer davantage. Et le jardin était si beau, — poursuivit-il, revoyant son rêve à mesure qu'il le décrivait : — il était rose, vert, doré, et il y avait des oiseaux, des danseurs qui tournaient sur des prairies, et des hommes silencieux, souriants, vêtus de soie, qui offraient des fruits...

— Des danseurs, des oiseaux, des fruits, — répétaient les femmes un peu déroutées par toutes ces vagues richesses et ne sachant que choisir...

— Et des paons, — reprit Horace, — oh! je me rappelle, des paons si élégants...

— Des paons, — s'écria Candida, — quel nombre?

— Je ne sais pas — répondit la naine.

— Va prendre le livre.

Adalgisa allait sortir pour chercher le livre où tout cela est consigné, quand une voix retentit :

— Salut mesdames!

Le personnage qui avait prononcé cette phrase parut alors, si avantageux et si emphatique qu'on était étonné de ne pas entendre, en le voyant, cette musique des cuivres qui annonce l'entrée de certains acteurs. Court, gros, rasé, sa figure pleine essayait sans cesse d'exprimer les sentiments imposants pour lesquels elle était le moins faite. Maître de la maison du prince Palmacamini, il était chargé de prendre soin de celui-ci, autant que de surveiller ses affaires, mais sa paresse dominait de haut toutes ses fonctions. Il s'avança et tandis que Candida commandait précipitamment à sa nièce d'aller chercher une lampe, comme si un tel personnage n'avait pu demeurer dans l'ombre, lui, après un salut déférent du côté d'Horace, se tourna vers sa femme.

— Eh bien, Emerenziana, tu es là, — lui dit-il avec une nuance de sévérité. Car bien qu'elle fût aussi laborieuse qu'il était nonchalant, c'était toujours lui qui la gourmandait, sans qu'elle s'enhardît jamais à lui adresser la moindre critique.

— Tu es là? — répéta-t-il.

Et ainsi, la figure enfoncée dans un jabot de mentons, rouge et gonflé, devant sa femme petite, noiraude et chétive, il ressemblait presque à un coq devant une fourmi. Elle le regardait d'en bas avec une soumission faite d'habitude, et aussi avec une insaisissable indulgence, car elle savait que

s'il voulait la voir auprès du vieux prince, c'était qu'à cette heure-là il avait lui-même coutume d'aller boire dans un cabaret voisin, avec ses compères. Mais Tito, ce soir, nourrissait d'autres soucis.

— Je viens, — dit-il d'un air grave, — d'en apprendre encore de belles. Savez-vous ce qu'a fait Damiano?

Ce Damiano était le portier, qui vivait en bas avec sa nièce et son fils, marmot de trois ans. C'était un homme jaune et bilieux, aussi long et efflanqué que Tito était gras et court. Ils se détestaient et, se disputant la faveur du vieux prince, se faisaient une guerre sourde et savante, sans laquelle ils se seraient ennuyés. Comment des Italiens vivraient-ils, sans partis et sans intrigues?

Tito se mit donc à raconter que Damiano l'avait accusé auprès de leur maître d'aller parfois le dimanche, avec sa famille, dans la villa que le prince possédait près d'Ostie, et d'y faire le seigneur. Tito protestait solennellement, assurant que c'était Damiano, au contraire, qui s'en allait à la chasse tous les après-midi, laissant la loge à sa nièce; et il ajoutait qu'il en savait bien plus encore, mais qu'il avait eu l'abnégation de n'en rien dire au vieux prince pour ne pas le tourmenter. Pendant qu'il parlait ainsi, ses yeux roulaient, et faisant la mine de tous les sentiments qu'il assumait, il prit tour à tour l'air indigné, l'air dédaigneux, l'air magnanime, tandis que sa femme, tout en l'écoutant les mains jointes, marmonnait modestement des malédictions à l'adresse de ce Damiano; et comme il avait été sacristain à la petite église de Saint-Georges en Velabre, elle l'appelait : gardien de saints! en guise d'injure.

— Mais qu'il se méfie, — ajouta Tito en prenant enfin l'air formidable, — jusqu'ici je me suis contenu : mais si la colère me prend, si mes nerfs se heurtent, alors, je le saisis, j'écrase sa tête contre le mur, et je l'envoie à travers les airs!

Horace se retenait pour ne pas rire : c'est la comédie, se disait-il. Candida le lorgnait d'un petit œil malin : Emerenziana contemplait son mari, en murmurant tout bas : Tito, Tito! et en le suppliant de ne rien faire; mais, au fond, le connaissant, elle était pleinement rassurée, et il y avait dans la crainte qu'il lui inspirait quelque chose du sentiment que provoque en nous un acteur, lorsqu'il fait croire un instant

à la réalité de ce qu'il simule : Tito, pendant un moment, l'avait fait croire à sa bravoure.

— Sois tranquille, — lui dit-il pour la calmer. — Je ne veux pas me commettre avec lui. Seulement je vais descendre, et, tranquillement, je lui demanderai...

Il avait pris un air patelin, il affectait une douceur sinistre :

— Et je lui demanderai, je lui dirai : je voudrais savoir qui est-ce qui a dit à Son Excellence ceci et ceci... Il me dira : pourquoi? je répondrai : pour rien... Tout simplement pour lui tordre le cou, comme à un poulet... — Et affectant toujours une bénignité terrifiante, il répétait sa phrase et faisait en effet le geste de tordre le cou à un volatile. Les femmes refaisaient sa mimique sans y penser. Le silence régna un moment. Alors il s'arrêta, soulagé comme s'il avait agi. Il venait de représenter si fortement ce qu'il voulait faire qu'il lui semblait l'avoir accompli. Il se contenta, pour conclure, de prendre un air ferme, et d'assurer qu'il se devait de défendre son intérêt, car il était père de famille. Puis tranquille, apaisé, il sortit, pour aller boire.

Horace, à son dernier mot, pensa qu'il avait une fille. Quand le gros homme se fut retiré avec sa femme, Candida regarda l'adolescent d'un air fin :

— Hein, — lui dit-elle, — c'est un homme, *zior* Tito!

— C'est un homme! — répéta la nièce. Elles avaient l'air de l'admirer. Soudain la naine gonfla ses joues, cambra sa taille, et se mit à crier d'une voix contrefaite, avec des airs furibonds, des gestes burlesques :

— Jusque ici je me suis contenu, mais qu'il prenne garde! Si la colère me saisit, que mes nerfs se heurtent, je le prends par les cheveux, je lui brise la tête contre les murs et je l'envoie à travers les airs! » Et elle éclata de rire.

Candida rit aussi, puis gronda sa nièce. Celle-ci sortit pour aller préparer le pauvre repas dont les femmes feraient leur régal, un peu de porc grillé entre deux tranches de pain. Horace resta seul avec la bonne Candida.

— Il a une fille? demanda-t-il.

— Oui. Elle s'appelle Lisa.

— Comment est-elle?

— Oh, belle : blonde, grande, une belle fille.

Au nom de Lisa, Horace s'était figuré une brune friponne. Mais il consentit bien facilement à changer de type. Elle était belle, cela lui suffisait. Il y pensait en descendant l'escalier, et ce qu'il venait d'apprendre ainsi compensait la promenade qu'il avait perdue. Il se dit qu'il ne manquerait pas de la rencontrer bientôt, et au fond il n'en était pas si impatient qu'il croyait, tant il lui était doux de rêver à une inconnue, avec la seule certitude qu'elle méritait d'exciter ses songes. Comme il débouchait près de la porte, il vit dans l'ombre de la cour un groupe confus : c'était Tito, qui caressait le fils du portier, tandis que le père épiait la scène d'une lucarne, tout en murmurant à l'adresse de Tito, les malédictions les plus raffinées, et, en sa qualité d'ancien sacristain, il en savait d'admirables. Cependant Tito tapotait le bambin et le cajolait et s'il en usait ainsi, c'était peut-être par une effroyable duplicité, pour abuser l'ennemi en flattant sa progéniture ; mais peut-être aussi, simplement, par gentillesse.

III

UNE STATUE ET UN VIEILLARD

Horace, ne fût-ce que par curiosité, sentait croître en lui le désir de voir ces antiques que le prince Palmacamini gardait séquestrés chez lui. Le guide même les signalait :

Palais Palmacamini. XVIIe siècle. Belle collection d'antiques. *Torse de femme, art grec, Ve siècle. Il est très difficile de visiter.

Il écrivit donc une lettre au vieux prince et la tourna de son mieux. Le lendemain du jour où il la lui avait adressée, il lisait dans sa chambre, l'après-midi, quand il entendit des voix, des pas, et l'on heurta à sa porte. Lorsqu'il eut crié qu'on entrât, il vit Candida s'effaçant pour livrer passage à Tito Bischiutti, poussif, mais étalant toute la pompe d'un ambassadeur. Il s'inclina et dit à Horace :

— Son Excellence fait dire à monsieur le comte qu'elle

sera trop heureuse de le recevoir quand il plaira à monsieur le comte et maintenant même, si cela lui est agréable.

— Mais certainement, — répondit le jeune homme, étonné d'un si prompt succès. Il se leva, donna quelques soins à sa toilette, et, devant Candida pleine de respect, suivit Tito. Il descendit avec lui au second, et fut introduit d'abord dans un grand vestibule à demi obscur où madame Emerenziana l'attendait. Il pensa à Lisa et la chercha vainement des yeux. Avec une révérence, la vieille femme le fit entrer dans un petit salon, où il s'assit. La pièce où il se trouvait était encombrée d'objets disparates. Près de lui, sur une table, de vieux livres étaient étalés, portant sur leur reliure le blason princier et papal, où l'on voit la palme au bout du chemin. Tout autour de grands fauteuils contournaient leur bois doré, un antique coffre de mariage du xve siècle reposait sur une console, tandis qu'il y avait sur la cheminée un buste aux plis fracassants, œuvre de Bernin, et que, dans les grands tableaux suspendus aux murs, des Déesses étalaient leurs nudités et leurs amours audacieuses. Horace était en train d'en regarder une, quand il entendit la porte s'ouvrir : il se leva et ce qu'il vit d'abord, ce fut le dos voûté de quelqu'un qui la refermait. Puis il entendit quelques paroles d'excellent français et le prince Palmacamini vint à lui. Il était maigre, chauve, avec une peau ivoirine appliquée aux os, un nez légèrement busqué, des yeux chauds encore et une belle barbe blanche gonflée et un peu roussie. Il invita Horace à s'asseoir et s'assit lui-même.

— J'espère, monsieur, — lui dit-il, — que mon invitation ne vous a pas dérangé.

— Oh non, prince, — répondit le jeune homme, — et je dois vous remercier au contraire d'avoir bien voulu...

Il s'arrêta, embarrassé. Il rougissait aisément, ce qui est une des grâces de la jeunesse. Il était surpris de penser qu'il avait devant lui ce fameux original, et d'avoir eu si vite accès auprès de ce vieillard réputé si sauvage.

— Ainsi, — reprit le prince — vous vous intéressez aux beaux-arts, monsieur, comme je l'ai vu par votre lettre : et peut-être plus particulièrement à l'un d'eux, à la sculpture ou à la peinture?

— Oh, à tous, — répondit Horace et il ajouta gentiment : je n'ai pas encore la hardiesse de choisir.

— Mais enfin, — reprit le prince, — il est sans doute des choses qui vous plaisent plus que d'autres...

— Sans doute, — répondit Horace qui pensa : « comme je dois lui paraître bête. » Le jeune homme était étonné de la curiosité insistante avec laquelle le vieillard le considérait. Soudain celui-ci lui dit :

— Je vous demande pardon, monsieur, mais vous vous nommez bien Horace de Chintreuil...

— Assurément, — répondit le jeune homme presque offensé.

— Et vous êtes donc le parent du comte de Chintreuil, capitaine de chasseurs...

— Je crois bien, — répondit Horace, c'était mon oncle, le frère de mon père.

— Monsieur — dit le prince, — c'était mon ami.

Ce disant, il s'était soulevé et il avait cet air d'extrême fragilité qu'une émotion donne aux vieillards. Pendant un moment ils restèrent silencieux tous les deux.

— D'ailleurs, — reprit le prince, — vous lui ressemblez. J'ai là un crayon qu'avait fait de lui un jeune peintre de la villa Médicis.

Il se leva, alla décrocher un petit cadre, et le rapportant à Horace :

— Regardez, — dit-il en le lui tendant, — c'est vous-même.

Horace jeta à peine un regard sur un dessin à demi effacé et le reposa sur la table :

— Mon Dieu, — poursuivit le prince, — quelle ressemblance! c'est lui que je revois : c'est lui, ressuscité, toujours jeune, et il n'y a que moi qui aie vieilli.

Horace se taisait : il regardait ce vieillard étranger, il était embarrassé de sa personne et comme gêné de servir ainsi à l'évocation d'un autre, de susciter une émotion qui ne venait pas de lui et qu'il ne pouvait partager.

— Mais je vous demande pardon, — dit le vieillard au bout de quelques instants, comme s'il eût voulu s'excuser. — Je vais vous montrer ces quelques antiques qui vous intéressent. Seulement, — ajouta-t-il, — il n'y a déjà plus

beaucoup de lumière. Il est vrai que comme vous pourrez revenir les voir quand il vous plaira...

Il tira le cordon d'une sonnette et Emerenziana parut, attentive.

— Emerenziana, ma fille, — lui dit-il, — apporte-moi une lampe.

— Une lampe, Excellence?

— Oui, une petite lampe, que je puisse prendre à la main.

Elle sortit, s'empressant déjà, et un instant après, ayant frappé, elle reparut avec une petite lampe allumée, dont son haleine diligente époussetait encore les parois de cuivre. Elle la remit au prince qui la prit, en ôta l'abat-jour et invita Horace à l'accompagner en s'excusant de marcher devant.

Horace le suivit et ils traversèrent ainsi deux salons où la lueur réveillait en passant des toiles confuses. Mais le prince ouvrit une porte, s'effaça et le jeune homme vit une salle spacieuse, rectangulaire, qu'un jour grisâtre emplissait encore, tandis que sous son plafond très haut, l'obscurité s'amassait comme un nuage. — Voilà, dit le vieillard, une grande pièce comme il s'en trouve une dans chacun de nos palais romains : la salle de bal. Il y a eu dans celle-ci beaucoup de mouvements et de danses, mais c'est fini, et il n'y reste plus que quelques statues immobiles.

Il s'avança, fluet, courbé, et la lampe qu'il tenait semblait la flamme vacillante de sa propre vie. Horace regardait la vaste pièce où l'ombre s'agitait autour d'eux. Les murs en avaient été repeints et décorés dans le style pompeïen au début du siècle dernier : quelques sièges y étaient épars, et l'on voyait, au fond, des statues de héros nus, des bustes contre le mur. Mais le vieillard s'étant dirigé vers le milieu de la pièce, hésita, sa lampe en main, jusqu'à ce qu'il eût trouvé la bonne place; Horace le rejoignit. Alors il vit le torse fameux.

C'était tout le corps féminin, du col aux genoux, exprimé dans sa plénitude. Ce qui avait été retranché à la statue semblait rendre plus complet ce qui demeurait. Privée de sa tête inutile, c'était la femme, debout, les jambes tranquillement jointes, une hanche bombée et l'autre fuyante. Il semblait qu'on pût venir puiser dans son immobilité tous les

mouvements possibles. Son marbre avait toute la mollesse de la chair, avec le prestige d'éternité que la chair n'a pas, et comme le vieillard déplaçait la lumière autour d'elle, l'effusion de l'ombre sur cette statue semblait l'animer et avait quelque chose d'aussi délicat que celle du sang sous la peau.

Horace sentait peu à peu, en la regardant, combien elle était belle : il lui semblait qu'elle s'emplissait de vie sous ses yeux. Croyant, comme tous les jeunes gens, que le silence n'exprime rien, il eût voulu trouver un mot qui rendît sensible son admiration, mais il ne lui venait à l'esprit que des paroles banales. Cependant le vieillard se tourna vers lui :

— Elle est belle, n'est-ce pas? — dit-il.

— Oui, — répondit Horace; et la regardant : — elle a l'air si vivante qu'il semble que si on la touche, elle doit être tiède.

Le vieillard étendit vers la statue sa main sèche et fine et se mit à l'effleurer. Horace n'osa l'imiter. Puis le prince se détourna et passant avec sa lampe devant les bustes antiques, il nommait ceux qu'ils représentaient, avec une familiarité de Romain, comme s'il les avait connus : Brutus, disait-il, Trajan, Auguste... et les visages de marbre, éclairés, surpris, apparaissaient un instant, pareils à ces dormeurs qui, brusquement éveillés, sont encore enveloppés de leur rêve.

— Mais — reprit-il, — vous verrez mieux tout cela au jour, vous pourrez descendre ici tant que vous voudrez. Cette pièce est toujours vide et vous ne dérangerez personne.

Et comme Horace le remerciait :

— Que non, — dit-il, — c'est cette statue qui sera bien heureuse des hommages d'un jeune homme.

Et le regardant :

— Voulez-vous, — lui demanda-t-il, — me faire l'amitié de prendre le thé avec moi?

Horace accepta avec empressement, pour montrer au vieillard qu'il n'avait point hâte de le quitter, maintenant qu'il avait vu ses antiques. Ils revinrent dans le petit salon et le prince, posant la lampe, tira le cordon de sonnette. Comme après qu'il l'eût tiré de nouveau, personne ne venait : — Sans doute, — dit-il avec simplicité, — je l'aurai cassé tout à l'heure. — Et claquant des mains il appela :

— Lisa, Lisa!

— Je vais la voir, — se dit Horace, et si ridicule que ce soit, son cœur battit. Encore plein de l'image de cette statue, il attendait cette jeune fille. Il était dans un de ces moments vagues ou la poésie éparse de l'âme ressemble à un parvis jonché de roses pour quelqu'un qui va venir. Si en cet instant une belle fille eût paru, il eût été pleinement heureux.

La porte s'ouvrit et l'on ne vit qu'Emerenziana, noire, propre, active et chétive. Comme elle devenait sourde, elle redoublait d'attention pour tout comprendre, ce qui rendait ses yeux plus brillants.

— Le thé, — dit le prince.

Elle devina, et revint l'instant d'après avec un plateau chargé qu'elle posa sur la table. Puis elle alluma une autre lampe. Alors seulement elle dit : Lisa est sortie, Excellence, pour se promener un peu avec Gina.

Le vieillard se tourna vers le jeune homme en souriant.

— Mademoiselle Lisa, — dit-il, — me fait d'habitude la faveur de me tenir compagnie et de causer avec moi, mais comme vous voyez, elle préfère aller dehors avec son amie Gina, la couturière, qui vient ici pour tailler ses robes.

— C'est de son âge, — dit Emerenziana discrètement, pour l'excuser.

— Oui, — répondit le prince en badinant, — mais si elle était restée, — dit-il en montrant Horace, — elle aurait vu un beau jeune homme!

— Elle le verra une autre fois, espérons-le, — répliqua la vieille femme avec un sourire, et Horace, les trouvant fort gentils tous deux, s'avisa qu'en somme il nourrissait l'affreux projet de séduire cette jeune fille, et comme il eût voulu satisfaire ses désirs, sans pourtant rien faire de mal, il soupçonna un instant que c'est malaisé. Il aurait souhaité jouir de tout et demeurer sans reproche.

Cependant le vieux prince causait avec lui et, par une délicatesse raffinée, semblait vouloir marquer au jeune homme qu'après avoir été ému de tout ce que son apparence lui rappelait, c'était à lui maintenant qu'il s'intéressait. Horace encouragé s'enhardit, racontant ce qu'il avait vu dans son voyage, ce qui l'avait diverti ou enthousiasmé, et tandis qu'il parlait ainsi, il étalait avec évidence au prince sa nature

qu'il ne connaissait pas lui-même, et il n'était pas difficile de voir qu'il ressentait tout avec volupté. Tant de jeunesse réchauffait le vieillard, si bien que quand Horace se leva, à sept heures et demie, se reprochant d'être demeuré trop longtemps, le prince, qui ne voulait pas redevenir seul tout de suite, l'invita à aller dîner dehors avec lui. Le jeune homme accepta et alors que, tout animé, il traversait le vestibule pour remonter un instant chez lui, il faillit se heurter à une pâle et grosse jeune fille, affligée de cet embonpoint précoce qui parfois dépare les Italiennes. Sur le moment il n'y prit pas garde. Ce ne fut que dans l'escalier qu'il se dit : c'est Lisa! Son désappointement fut extrême. Comme Candida l'accueillait, admirant qu'il eût si aisément connu le prince et plus émerveillée encore quand elle sut qu'ils dînaient ensemble, il lui décrivit la jeune fille qu'il venait de rencontrer.

— C'est Lisa, — dit tranquillement Candida.

— Mais grosse, — reprit-il, — très grosse...

— Oui, — répondit-elle, avec un geste de ses deux bras qui dessinait une poitrine superbe, — oui, grosse, belle.

Horace fut désolé. Mais il se hâta de descendre et rejoignit sous le portail le vieux prince. Ils sortirent ensemble, pendant que Damiano leur faisait des révérences sans nombre. Mais ils étaient à peine passés que le portier vit Tito paraître au coin de la rue, et arrêtant son dernier salut à ceux qui s'en allaient, il murmura à l'adresse de celui qui venait une malédiction très prévenante où non seulement une mort atroce lui était souhaitée, mais où encore étaient prévus en détail tous les affronts qu'un cadavre peut subir.

IV

VA A LA CONCORDIA, VIA DELLA CROCE, CHEZ CHECCO

Une voiture découverte passait sur la place, le vieillard y monta avec le jeune homme et dit au cocher :

— Va à la Concordia, via della Croce, chez Checco.

Le petit cheval maigre s'élança, emportant le fiacre qui

semblait près de se disloquer à chaque cahot; le prince souffrait assez de ces secousses, mais pour Horace, tout était une cause de gaîté. La soirée était belle et fraîche, la pleine lune brillait dans l'azur vivace. Ils arrivèrent au *Corso* étroit et bruyant, le suivirent et le quittèrent. La voiture s'étant arrêtée devant une porte cochère ouverte, ils en descendirent. En s'engageant dans le passage, puis en traversant une cour, on arrivait à un petit vestibule, d'où l'on entrait dans le restaurant. Il était installé dans une seule salle que les saillies de la muraille divisaient en compartiments inégaux, et dont deux colonnes antiques soutenaient le plafond. Là dînaient bruyamment les Italiens bavards et frugaux et les fiasques où brillait le vin naïf du pays ressemblaient, au milieu des tables, à des lampes qui éclairaient leur gaieté. Horace se sentait dispos et alerte, sinon que par moments, sa récente déconvenue au sujet de Lisa lui revenait à l'esprit. Il fallait donc qu'il trouvât une autre femme qui pût rallier ses rêves. Il regarda alentour et n'en vit pas une belle ou jolie. Toutes étaient communes et une petite maigre, qui dînait seule, ne daigna même pas le remarquer. Alors ses yeux revinrent au vieux prince. Quoiqu'il ne fût disposé à reconnaître de vraie importance qu'à une rencontre avec une femme, il soupçonnait bien quelle heureuse fortune c'était pour lui d'avoir connu ce vieillard. Ils s'étaient assis tous deux à une table vacante; les garçons allaient et venaient et sans faire d'embarras, le prince Palmacamini attendait avec simplicité que quelqu'un vînt prendre ses ordres. Soudain le patron du restaurant l'aperçut. Il accourut. C'était lui aussi un vieillard, courbé, avec un air bon et fin, une moustache blanche un peu jaunie, un lorgnon sur le nez.

— Mon Dieu, — dit-il — Excellence, seigneur Prince! Il y avait si longtemps que je n'avais eu l'honneur... — et il alla chercher un vase où trempaient quelques fleurs, pour le poser sur la table.

— Ce n'est pas que je sois allé, ailleurs, cher Checco, — répondit le prince; — je suis fidèle. — Le vieillard s'inclina pour remercier, avec une grâce véritable. — Mais je ne sors plus, — poursuivit le prince.

— Oui, oui, — dit Checco, — je sais bien.

— Qu'est-ce que tu vas nous donner?

Le bonhomme offrit ce qu'il avait de meilleur et apporta pour Horace du vin d'Orvieto. Le jeune homme, que ces scènes amusaient, se mit à dire au prince combien il aimait la gentillesse de la vie italienne, et il osa avouer que parfois un petit repas sous une tonnelle lui avait donné plus de plaisir que les tableaux du Musée. Il s'animait de plus en plus, excité par la causerie et peut-être aussi un peu par le vin et entendant monter autour de lui le bruit des voix et des rires. Le prince, en l'écoutant, s'apercevait que ce jeune homme n'était ni affecté ni vaniteux. Par discrétion et pour ne pas avoir l'air de chercher en lui autre chose que lui-même, il ne lui parlait plus de son oncle. Mais, à chaque instant, un geste familier, un son de la voix d'Horace l'émouvait par une brusque identité avec ses souvenirs. Il pouvait croire qu'il revoyait son ami. Sans doute, quand il l'avait connu, celui-ci avait quelques années de plus, mais l'aspect d'adolescent qu'il avait gardé et ce caractère idéal que les morts reprennent dans notre mémoire, tout concourait à faciliter l'illusion du vieillard. Pour ne pas se voir lui-même dans une glace, il avait changé de place avec le jeune homme et tandis que celui-ci bavardait et riait librement, le vieux prince, en le regardant et en l'écoutant, ne savait plus bien où il était et se donnait un plaisir aigu, secret et mélancolique.

Le dîner finissait. Checco avait apporté au jeune homme plusieurs plateaux chargés des gourmandises qu'il faisait lui-même. Il vint causer un peu avec le prince qui lui demanda comment il allait.

— Bah! — dit-il, — comme ci, comme ça.

— Et les affaires?

Il répondit qu'elles non plus n'allaient pas très bien : tout enchérissait, et avec cela il était volé par ses garçons; il n'y avait plus d'honnêteté.

— Ah, — dit-il, — je me rappelle, Excellence, quand j'avais vingt ans, je travaillais près du palais Farnese, là où ils ont maintenant ce bel emplâtre de Giordano Bruno. Je me levais à trois heures du matin, peinais jusqu'au soir, tout ça pour un franc cinquante par jour, et je ne me plaignais pas Maintenant, ils veulent tous gagner de l'argent, et ne rien faire!

Comme il parlait ainsi, un personnage avantageux entra dans le restaurant, ôta son chapeau, rejeta ses cheveux en arrière comme s'il allait parler, souffla et s'assit. Il avait de gros yeux qu'il faisait rouler sans raison, de sorte qu'on n'en voyait que le blanc, et des moustaches exubérantes, encore artificiellement prolongées sur les joues par une rondelle de poils. Il heurta la table et appela d'une voix sonore.

Checco regarda : « Un député », murmura-t-il avec une grimace comique et il courut prendre les ordres. Puis il revint et posant ses mains sur la table, regarda le vieux prince sans rien dire, avec une expression fine et affectueuse.

— Checco, — dit le prince en lui montrant Horace, — comment trouves-tu ce jeune homme?

Checco s'inclina pour signifier qu'il le trouvait très bien en tout point.

— Tu sais comment il s'appelle?

Checco fit signe que non, comme en s'excusant de son ignorance.

Alors le vieux prince se souleva pour se rapprocher de l'autre vieillard et il cria en scandant les syllabes :

— Horace de Chintreuil!

La figure de Checco resta d'abord sourde et fermée, comme froncée par l'attention. Soudain l'expression la plus vive y éclata :

— Le comte de Chintreuil, — dit-il en français, — le parent, le parent...

— Son neveu! — cria le prince.

— Mon Dieu, — fit Checco en joignant les mains, — mais j'aurais voulu mieux le recevoir!

— Tu te souviens, Checco, tu te souviens, — reprit le prince dont les yeux brillaient. Alors les deux vieillards se mirent à ranimer le passé et les mots qu'ils se disaient excitaient leurs souvenirs comme les branches qu'on jette dans le feu nourrissent les flammes. Si différents de condition, ils semblaient pourtant regretter les mêmes choses, un monde plus libéral, plus noble et plus délicat. Après avoir d'abord travaillé comme il l'avait dit, Checco était devenu garçon au café de Rome, qui était alors l'endroit élégant et c'est là qu'il avait connu les officiers français. Il les nommait encore, avec son accent

italien. — Ah, disait-il à Horace, quelle gaieté, dans ce temps-là! Et de vrais seigneurs, courtois, généreux, faciles. Toutes les nuits, ajouta-t-il en français, ils arrivaient à une heure du matin, et alors, des huîtres et du vin blanc! — Il s'arrêta, et lui qui n'avait fait que les servir, il semblait regretter leurs plaisirs comme s'il en avait joui autant qu'eux.

— Le comte de Chintreuil — reprit-il tout bas en regardant Horace : Comme vous lui ressemblez! Tout à fait le même visage! Il riait toujours. Il me voulait du bien, oui, à moi, il me tapait sur l'épaule! Et si alerte! Et si joyeux! Et si obligeant!

— Oui, — dit le prince, — c'est l'homme le plus charmant que j'aie connu!

Horace écoutait, les yeux brillants, ému d'une façon qu'il n'aurait su traduire. Jusqu'alors il s'était cru nouveau dans tout ce qu'il était, il croyait ne rien devoir au passé, et maintenant il s'apercevait qu'un être avait déjà existé dont il reproduisait les traits sur son visage, et plein d'une émotion qui le reportait vers cet ancêtre fraternel, il touchait pour la première fois aux mystères de la vie et de la mort. Toutes les phrases où les deux vieillards vantaient son oncle, il les recevait comme des ordres d'avoir les mêmes qualités.

— Et si brave! — dit Checco. — Dire qu'il a fallu qu'il mourût dans cette odieuse guerre! On n'en fait plus comme lui!

— Mais si, tu vois bien, — répondit le prince en montrant le jeune homme.

— C'est vrai, — répondit Checco, en demandant pardon d'un air affable.

— Et naturellement, — poursuivit-il, — vous serez officier, comme lui, — et il fit le geste de se redresser.

— Oh oui! — s'écria Horace avec feu, honteux qu'il ne l'eût pas voulu davantage et que ce ne fût pas assez vrai, et pour se justifier de son mensonge, il se jura qu'en revenant il déciderait sa mère, et serait officier à tout prix.

— Et à cheval, comme lui, naturellement, — continua Checco en cambrant sa vieille taille, — à cheval?

— Oui, oui — dit Horace.

En ce moment-là le jeune homme ne rêvait plus qu'exploits et bravoure. S'il eût pensé à l'amour, c'eût été pour le dédaigner.

Mais Checco ajouta avec un clin d'œil malin :

— Et comme il aimait les dames !

« Il aimait les femmes », se dit Horace exalté, cela n'est donc pas indigne et puisque je lui ressemble, je dois les aimer aussi !

A ce moment le député qui était venu dîner en retard s'impatienta parce que son macaroni tardait et fit un tapage grossier, plein de réclamations et de menaces. Checco courut le calmer par les assurances les plus courtoises. Mais revenant : Mal élevé, dit-il tout bas, avec une petite moue dédaigneuse.

— Autrefois, — reprit-il en soupirant, autrefois on vivait. Tout existait à la fois, le travail, l'honneur, le plaisir ! Maintenant, il n'y a plus de politesse. Tout est gâché. C'est leur faute, — dit-il sévèrement, en tournant le pouce vers le député qui dînait derrière son dos ; et parlant soudain dans un français que son ignorance rendait laconique : maintenant, — résuma-t-il, — tout pour la canaille.

Le vieux prince Palmacamini ne disait rien et regardait dans le vague.

— Oui, — dit Checco à Horace, — j'ai encore vu, moi, Pie IX qui passait sur le Corso en bénissant à droite et à gauche ! Ah ! c'était une belle chose ! N'est-ce pas, Excellence ?

Tandis qu'ils évoquaient ce passé, ils ressemblaient à des gens qui eussent remis debout un décor couché, et ce décor à la fin les entourait, les séparait du présent qu'ils ne voyaient plus. Mais le prince se leva. — Que veux-tu, Checco, — dit-il, en s'appuyant familièrement sur l'épaule du vieillard, — le présent n'est plus à nous, c'est nous qui avons tort d'être encore là.

— C'est vrai, — répartit Checco, — nous avons tort. Bah, — ajouta-t-il d'un ton plus léger, — heureusement que le Seigneur y pourvoira. En attendant, il faut être gai par courage !

Le prince et Horace partirent, après que celui-ci eût promis de revenir désormais tous les jours à la Concordia. Dehors la lune régnait dans l'azur. Le prince Palmacamini n'était plus qu'un vieil homme qui avait froid, mais, dans le fiacre qui les ramenait, Horace se sentait chaud et enflammé, il cherchait

quel prétexte il pourait trouver pour ne pas rentrer car il sentait qu'il n'eût pas dormi : il voulait marcher, dépenser sa force. Mais le vieux prince le prévint. — Moi, je rentre, lui dit-il devant le palais, parce que c'est de mon âge. Mais je sais bien que ce n'est pas du vôtre; et ôtant son chapeau, il prit congé d'Horace avec une grâce chevaleresque.

— Au revoir, monsieur, — lui dit-il — je vous remercie. Mais après l'avoir ainsi traité en homme, il se sentit tout de même pour lui un peu de sollicitude paternelle.

— Vous avez une clef, mon enfant, — demanda-t-il?

Horace assura que oui, et en effet une clef énorme pesait dans sa poche. Le prince avait disparu. Alors il se mit à aller au hasard, dans Rome. Il éprouvait un besoin voluptueux d'être seul. Il passa devant le Panthéon : la lune argentait le bord de la coupole d'une lueur glaciale et pure. Tout était bleu, seule par endroits, dans les maisons endormies, une fenêtre encore éclairée brillait comme si elle eût été en papier d'or. Parfois, sur une petite place, Horace voyait la façade d'un palais, régulière, sereine et comme ruisselante d'une harmonie silencieuse. Il marchait. Tout d'un coup il s'aperçut qu'il était près du Palatin, dont la masse presque volatile s'évaporait dans la mystérieuse clarté. D'un tuyau de cheminée très long, Horace extasié voyait s'élever un panache d'une candeur ineffable. Il revint. Si le jour éclaire et échauffe le présent, la nuit au contraire favorise le passé : tout ce qui était neuf semblait reculer, tout ce qui était ancien semblait avancer, et la lune, répandant du zénith sa lueur oisive, conférait une majestueuse préséance aux ruines. Au loin le Colisée, recevant sa lumière, était comme une corbeille immense comblée de pétales. Horace montait l'escalier du Capitole. Rien ne bougeait, sinon, dans leur cage, aveuglés encore et suppliciés par un gros globe électrique, l'aigle infortuné et la triste louve que par une affectation misérable, on retient là captifs. Horace arriva sur la petite place déserte, entre les trois palais où règne encore le génie de Michel-Ange. Il s'arrêta au-dessous de la statue de Marc-Aurèle. La lune était juste au-dessus d'elle et touchait de ses rayons une boucle de la chevelure de bronze, le bout des doigts allongés. Sans armes, l'empereur persuasif étendait la main et rien ne paraissait résister à son pouvoir.

Horace voyait d'en bas la rondeur auguste du cou du cheval, sa tête puissante, et comme le clair de lune interposait entre les choses et lui ses distances magiques, le jeune homme ne savait plus si rien était près ou loin et même ce qu'il aurait pu toucher lui paraissait insaisissable. Les trois palais se dressaient, pareils à des rêves immobiles, et le silence qui les environnait ne semblait être autour d'eux que l'expression du respect universel. On eût dit que la lune venait laver, purifier de sa lumière lustrale, ce lieu de tant de combats et de triomphes. Horace se sentait comme étouffé par son cœur, il lui semblait qu'il avait en lui une immense rose et qu'il eût voulu l'effeuiller. Il s'étonnait que sa force ne se trouvât pas plus facilement un chemin. Il avait des odes dans tout son sang. Il eût voulu se heurter à un péril, et tout était limpide et calme. Il eût passionnément voulu trouver une femme quelconque et se dévouer à elle, pourvu qu'elle fût très belle. A ce moment minuit sonna. Tandis que les douze coups résonnaient avec une austère gravité, leur son paraissait là plus solennel encore qu'ailleurs comme s'ils eussent averti de plus grands témoins. On eût dit qu'entre un jour et l'autre le rideau du temps se relevait, et qu'on apercevait un instant la file des siècles passés, endormis côte à côte comme d'énormes vieillards. L'horloge se tut. Horace redescendit, fluet, l'escalier triomphal. Il était rempli d'amour et parfaitement seul. On n'entendait plus personne. Alors, de toutes parts s'élevait le bruit des eaux : certaines débouchaient dans un chaos théâtral de pierres et de statues, d'autres se répandaient dans leur vasque avec un murmure modeste et presque furtif, mais toutes arrivaient pareillement des monts éloignés et flattaient de leur voix éternellement jeune le sommeil de la plus antique des villes. Horace se retrouva devant le palais Palmacamini, sur la petite place déjà familière, presque humilié de n'avoir pas su faire autre chose que de revenir dormir. Alors il repensa à sa déception au sujet de Lisa. Il marcha jusqu'au portail ténébreux, écoutant le grave et beau bruit nocturne que faisait son pas. Quand il fut entré dans le palais, il revit le clair de lune qui reparaissait dans la cour et s'étant arrêté un instant, il entendit encore la petite fontaine domestique qui s'égouttait doucement dans l'ombre.

V

L'AMOUR AU PALAIS PALMACAMINI

Le lendemain matin, le soleil était haut dans le ciel qu'Horace dormait encore. Mais, dans son sommeil déjà transparent, il se sentait heureux et léger, en un monde fabuleux et frais, sous une cascade sonore de perles. Tous ses vœux étaient comblés : il tenait la main d'une jeune femme qui lui souriait et se disait avec délices : « enfin c'est fait, je n'ai plus à chercher, j'en ai trouvé une » : et toujours, sur eux, autour d'eux, ruisselaient et rebondissaient ces perles liquides, tintait ce cristal rieur dont il ne pouvait découvrir la provenance ; il était heureux. Mais il sentait malgré lui s'amincir les parois de son rêve, il voyait poindre le moment où il devrait s'avouer que tout cela n'était pas vrai, et revenir à la vie sans y ramener cette jeune femme vaporeuse qui s'évanouissait déjà devant lui. Cependant il recevait toujours cette pluie mélodieuse de trilles ; mais comme une ombre ressemble de plus en plus, en s'en rapprochant, au corps qui la produit, ainsi sa sensation s'appauvrissait à mesure qu'elle revenait à l'objet qui la causait. Au moment où ce ne fut plus pour lui que la froide douche de sons que répandait un piano mécanique, il s'éveilla. S'étant vêtu légèrement, il alla jusqu'à sa fenêtre ouverte, en poussa les contrevents, se pencha un peu et la scène qu'il vit alors avait quelque chose d'assez plaisant. En bas, dans l'étroite rue où tranchait un rayon de soleil, se tenaient deux hommes dont un tournait la manivelle de l'instrument tandis que l'autre, les yeux levés, tendait sa casquette, où pas un sou ne tombait. Pourtant, aux fenêtres du palais d'en face, toutes les femmes étaient là ; mais pour pouvoir écouter sans rien donner en échange, elles demeuraient en retrait, immobiles, attentives, et il fallait qu'une d'elles, imprudente, s'avançât un peu pour que l'homme, d'en bas, l'aperçût. Alors, sa casquette toujours tendue, il la hélait en sollicitant impérieusement une aumône, mais elle se retirait vite, de sorte que les musiciens restaient dépités, tandis que leur musique leur était volée par toutes ces écouteuses invisibles.

Horace, lui, les voyait tout à son aise. C'était comme si la maison lui avait montré tout ce qu'elle avait de femmes. Il les regarda avidement. Pas une de belle. Elles étaient presque toutes en négligé, à peine vêtues, mais plus d'une déjà bien coiffée, et Horace en voyait une à la poitrine trop copieuse, en camisole blanche et en jupe noire, dont la tête portait un chignon pompeux. A une lucarne riaient deux servantes. A une autre fenêtre apparaissaient ensemble une mère et sa fille, l'une vieille, le visage réduit et chiffonné, l'autre jeune et pâle, ayant sur ses traits un peu bouffis toute la grande langueur des Romaines. Celle-ci, au besoin, aurait pu plaire au jeune homme, mais elle lui parut vraiment avoir l'air trop peu soigneuse d'elle-même. Enfin les musiciens frustrés s'en allèrent, les femmes disparurent et il ne resta plus que le grand azur triomphant au-dessus des toits.

Horace, le jour suivant, alla remercier le prince Palmacamini et, peut-être parce qu'il était inoccupé, retourna le voir plusieurs fois. Le vieillard l'accueillait avec grâce, lui racontait beaucoup d'histoires qui donnaient au jeune homme plus d'intimité avec l'Italie. Lui-même il ne sortait plus. Sachant qu'autour de lui l'on bâtissait, l'on démolissait, et voulant ignorer la Rome nouvelle, il gardait jalousement en lui le souvenir de l'ancienne Rome, avec ses deux ponts, ses villas, ses couvents, ses vignes, et le Colisée debout parmi des jardins. Pour toute les raisons possibles, il avait horreur du présent et comme un artilleur qui range ses pièces il se plaisait à mettre en ordre ses arguments. Il affirmait que l'art d'être heureux s'était perdu, que les hommes modernes n'étaient tous que des esclaves, et qu'enchaînés à leur besogne, les plaisirs qu'il se donnaient encore, sans plus rien d'exquis ni de complaisant, n'étaient plus que d'ignobles congés de la brute. Il déplorait l'existence des grands états, assurant qu'ils accablent leurs sujets de charges grossières, et que ce sont les plus matériels. Il prenait spécialement la science à parti, déclarant que ses découvertes dévastent la vie et ne sont utiles qu'à des américains, ayant pour seul objet l'idéal stupide d'aller vite, sans savoir même où ils vont. D'ailleurs le monde devenait uniforme, la variété des costumes s'éteignant avec

celle des caractères, et en regard de l'existence moderne, il montrait les anciennes mœurs, soutenues par la culture, le loisir et la politesse, et reposant sur tous ces appuis comme une voûte sur des colonnes.

Horace avait bien accoutumé d'entendre médire du présent chez sa mère ; mais cela n'allait pas plus loin que d'abominer la tyrannie du préfet et du député radical. Aussi les arguments du prince avaient-ils grand effet sur lui, d'autant qu'il ne trouvait rien à y répliquer et pourtant, comme il était jeune, il avait besoin de croire que le monde où il arrivait n'était pas destitué de toute beauté. Aussi un jour il s'enhardit jusqu'à répondre qu'il était bien fâcheux pour lui d'avoir vingt ans quand tout était aussi triste et aussi ingrat. Le prince s'interrompit brusquement et le regardant :

— Vingt ans ! — dit-il, — mais c'est bien assez beau en soi-même ! Il ne faut rien croire de tout ce que je raconte, je suis un vieux sauvage enfermé avec quelques souvenirs et quelques livres. Mais vous ! vous allez avoir vingt ans ! Sentez-vous bien que vous avez droit à tout ?

Horace fut sur le point de lui avouer qu'en tous cas il n'avait encore rien su prendre et de lui demander conseil. Mais il n'osa et continua de causer avec ce vieillard qui s'intéressait à lui et en qui le jeune homme aperçevait de la délicatesse, de la tendresse, et toutes ces qualités qui subsistent parfois chez les vieux originaux, sans plus servir à personne, comme des statues enveloppées dans des ronces.

Puis le jeune homme se divertissait beaucoup à entrer dans la familiarité des serviteurs du prince. Tito était un personnage superbe. C'était lui qui veillait aux intérêts de son maître et Horace sut ainsi que celui-ci avait une propriété près d'Ostie, et à Pérouse un vieux palais dont il était toujours question, car il fallait le réparer, mais pour cela le prince devait se rendre à Pérouse et il différait ce voyage. Grâce à Tito Bischiutti rien ne restait simple. Il y avait dans la plus humble affaire des intrigants à déjouer, des coupables à punir, et dans tout ce qu'il entreprenait, lui, gros et rubicond, il rencontrait Damiano, le concierge, maigre, hypocrite et fielleux et ils luttaient comme deux génies adverses dans une féerie. Emerenziana se contentait de travailler beaucoup en

admirant son mari, et elle faisait fête au jeune homme parce-qu'il divertissait son maître. Quant à Lisa, Horace l'avait revue au grand jour : elle n'eût pas été laide, si elle eût été moins grasse. C'était une bonne fille nonchalante, qui passait son temps à se tailler des robes avec son ami Gina, la couturière, dans une chambre reculée du palais. Elle ne plaisait pas à Horace et pourtant, puisqu'il ne lui arrivait pas d'autre histoire, il n'eût pas été mécontent de lui plaire, sans que cela l'engageât à rien, tant il avait besoin d'être occupé par des idées amoureuses, et d'être sûr qu'il pouvait faire naître des sentiments tendres. Lisa cependant était en âge de se marier, et elle avait déjà un prétendant reconnu, Minichino Rampa, qui travaillait à Pérouse chez un huissier. Tito et Emerenziana vantaient le sérieux du jeune homme, neveu de deux chanoines, disaient-ils avec déférence.

Mais le vieux prince résistait. En vain lui avait-on présenté le prétendant. Il n'en avait pas reçu une bonne impression et comme c'était lui qui devait doter Lisa, son sentiment était de toute importance. D'ailleurs il avait des projets sur le mariage de la jeune fille : il eût voulu l'unir à quelqu'un dont il eût fait son régisseur, car il savait que son homme d'affaires le volait, et que l'administration de ses biens était déplorable. Mais surtout, peut-être, voyait-il avec ennui que Lisa dût s'en aller. Tito s'évertuait à vaincre l'aversion du vieillard pour le candidat qu'il soutenait, et déployait à cet effet une stratégie tortueuse. Un jour Horace trouva le prince tout échauffé, tenant une lettre. C'était Minichino qui l'avait adressée à son beau-père futur, et celui-ci l'avait trouvée si belle qu'il l'avait apportée aussitôt à son maître. Mais l'effet avait trompé son attente.

— Je vous en fais juge, — dit le vieillard à Horace et remettant sur son nez un gros lorgnon à monture d'écaille, rapprochant de ses yeux les feuillets couverts d'une écriture puérilement régulière, il lut, tandis que Tito ne savait quelle contenance garder, et joignait ses grosses mains courtes.

Très cher et très distingué sieur Tito,

Depuis la mort de mon père inoubliablement regretté, mon âme était triste et je ne trouvais plus d'occupation qui la satisfit. En

vain j'essayais de m'attacher à ce qui intéresse les hommes, tout me paraissait méprisable. Parfois, dans la mélancolie de mes ennuis, j'allais, oui, je l'avoue, j'allais, chose effroyable, jusqu'à avoir la pensée de me détruire!

— Et puis, — dit le prince haussant les épaules. — Un sot de moins!

Il poursuivit :

De me détruire, et me tournant vers Dieu, je me plaignais à lui qu'il m'eût donné la vie. Mais alors un ange doré, candide comme un lys, vint avertir mon père dans le Paradis, et celui-ci se tournant vers son pauvre enfant béni, voulut qu'une grâce le consolât. C'est à ce moment que je vous ai rencontré et depuis lors je jubile, car j'ai retrouvé un père et même plus! Je chante un hymne à l'avenir et je me dis, très cher et très distingué sieur Tito...

— Et tu ne vois pas, — s'écria le prince en posant la lettre — que, tout ça, ce ne sont que des bêtises! Combien de fois t'a-t-il vu, deux fois, trois fois? Et il te préfère à son père?

— Trois fois — répondit Tito qui trouvait que c'était suffisant pour qu'on le préférât à qui que ce fût.

— Trois fois! — répéta le vieillard scandalisé.

— Enfin, — reprit Tito interloqué, — il me semblait, Excellence, que c'était une belle lettre.

— Allons donc!

— Mais oui, de beaux sentiments...

— Il ne me plaît pas, ton Minichino! — cria le vieillard.

Tito s'inclina d'un air grave.

— Cela suffit, Excellence, — répondit-il. — Il ne plaît pas à Son Excellence. Cela suffit.

Il savait bien qu'ainsi il gênait son maître, par le fait même qu'il avait l'air de tout lui céder et de lui immoler sans discussion le bonheur d'une famille.

— Mais c'est ta fille elle-même qui n'en voudrait pas, — reprit le prince, — c'est ta fille, — et il appela :

— Lisa, Emerenziana!

Elles parurent ensemble presque aussitôt. Elles ne devaient pas être loin. Horace regarda Lisa.

— Tu as lu? — demanda le vieillard à Emerenziana, en secouant la lettre.

— Oui, il m'a lu, — répondit-elle humblement en montrant son mari, car elle ne savait pas lire.

— Eh bien, tu trouves ça beau?

— Moi, je ne sais pas, Excellence, — dit modestement la vieille femme. — C'est à vous de nous dire...

— Enfin, — reprit le vieillard, — à toi il te plaît, Lisa, ce gros endormi...?

Lisa regarda son père et sa mère, puis se décida :

— Moi, non, — dit-elle — Excellence!

— Comment — s'écria son père en la foudroyant, — maintenant il ne te plaît pas?

Emerenziana effrayée s'était retirée et faisait à Horace de petits signes de tête.

— Elle a raison, — cria le prince, — d'abord qu'est-ce que ce garçon dont tu m'as dit qu'il ne sort jamais, qu'il ne s'amuse jamais? Ce ne sont pas des qualités! Il faut qu'un jeune homme...

Tito s'inclina derechef.

— Il suffit, — dit-il d'un air grave et contenu. — Son Excellence n'a pas besoin d'en dire davantage. Ah! si quelqu'un avait osé venir prétendre que Minichino n'était pas un bon garçon, je l'avoue respectueusement à Son Excellence, je n'aurais pas pu me retenir, et celui qui m'aurait dit ça, je l'aurais pris par la tête, je la lui aurais cognée contre le mur, et je l'aurais envoyé...

— Oui, oui — cria le prince, — à travers les airs, c'est entendu. Mais heureusement tout le monde a eu peur, et personne n'a osé te le dire. Mais on le pense!

— Je ne dis pas qu'on a eu peur, — concéda Tito d'un air vexé.

— Allez, allez, — fit le vieillard, et Horace, que cette scène amusait, était surpris de le voir si impatient, si irrité et si faible. Il ne savait pas qu'on ne peut jamais être seul, et qu'il ne sert de rien de prétendre renoncer à tout, puisqu'il faut toujours que l'âme s'occupe; et privée de grands intérêts, elle ne fait que s'attacher plus étroitement à de petites choses. Mais Horace ne se souciait pas de cela : en somme il ne pensait qu'à lui et, regardant Lisa, il se disait sans déplaisir, quoiqu'elle lui fut tout à fait indifférente : c'est peut-être moi qu'elle aime!

VI

DES DRAMES POUR CEUX QUI N'EN VOUDRAIENT PAS

Lisa Bischiutti aimait en effet, mais non pas Horace. Quand elle avait passé la journée à coudre avec Gina les robes qui devaient lui prêter une élégance incomparable, toutes deux s'en allaient au cinématographe. On y était ému sans attendre. Des scènes d'un comique instantané, d'un tragique subit ébranlaient les nerfs. C'est là qu'un jour Lisa rencontra un jeune homme, ami de Gina. Romualdo Rossi était beau et présomptueux. Employé à l'une de ces agences où l'on s'occupe des étrangers, il en prenait titre pour s'habiller avec une élégance anglaise, portait des pantalons relevés sur des souliers découverts, et avait aux doigts des bagues italiennes. Il admira Lisa Bischiutta et le lui fit savoir par des cartes et même des lettres que Gina transmit. Lisa ne répondait pas encore mais se reposait avec délices sur des idées d'amour. Cependant Emerenziana, surprise que sa fille eût avoué si hardiment son aversion pour le prétendant reconnu, pensa bien qu'une telle audace avait pour cause quelque sentiment secret. Elle alla dans la chambre de sa fille et n'eut qu'à fouiller dans une cassette pour y trouver le petit paquet de lettres.

Mais elle ne savait pas lire : et elle regardait, atterrée, ces cartes postales aux emblèmes galants, ces formules imprimées, ces lettres noires qu'elle aurait voulu forcer à livrer leur sens. Elle appela sa fille : celle-ci, éperdue, lui révéla tout, chargea le rôle de Gina pour se disculper et jura qu'elle n'avait pas répondu. Elle supplia sa mère de ne rien dire à son père, mais Emerenziana ne voulut pas s'y engager. Alors commença pour la bonne femme une crise dramatique : devait-elle parler à Tito? Elle savait bien, au fond, qu'il ne pouvait rien faire de sage et qu'il était encombrant et vain. Mais tout de même il lui imposait, elle se rappelait qu'il était le père de famille, comme il le répétait si souvent, et elle n'osait prendre sur elle de lui cacher les choses graves qu'elle avait surprises. Elle se sentait grosse de son secret, et le débat qui l'occupait était d'autant plus douloureux qu'elle ne pou-

vait pas s'exprimer toutes les pensées qui l'agitaient. Elle y réfléchit toute la nuit, sans pouvoir dormir, et tandis qu'elle se demandait si elle avertirait son mari, ce redoutable mari, sans rien soupçonner, ronflait auprès d'elle. A la fin les idées de la pauvre femme se brouillaient, elle ne savait plus ce qui était arrivé. Pourtant, de tous les personnages de cette histoire, Emerenziana était assurément le plus sage : mais elle était habitée par une sagesse impersonnelle qui s'énonçait dans quelques maximes et quelques proverbes, et ne répondait pas aux cas particuliers. La vieille femme ne savait pas penser toute seule. Le matin venu, elle remit à plus tard d'instruire Tito. Après déjeuner elle n'osa pas encore. Mais son secret l'étouffait. Alors, à quatre heures, elle se décida à parler dès qu'il paraîtrait, et regardant l'image de la vierge pendue au mur : — O sainte Madone ! — s'écria-t-elle.

La pièce où elle se trouvait était la première de leur appartement, tout au fond de l'étage, sur la cour. On y voyait quelques chaises, une table et au-dessus de la cheminée, peints sur toile, encadrés de bois, deux écussons ; l'un était accompagné du texte suivant : *très antique et très noble famille Bischiutti, d'origine romaine*. Quant à celui de l'épouse, plus modeste comme il sied, il portait seulement ces mots : *noble famille Pagliari, d'origine bolonaise*.

La pauvre Emerenziana s'assit au-dessous de ses armes, sans avoir songé à les regarder, et soupira, le cœur battant. Tito entra, replet, corpulent ; il avait remarqué le silence que sa femme et que sa fille gardaient depuis la veille et commençait à avoir de la défiance. Mais il se réservait de faire éclater sa colère. Il passait donc, quand sa femme le rappela :

— Mon Tito, — lui dit-elle avec une tendresse tremblante — reste, écoute, j'ai quelque chose à te dire.

— Quoi ? — demanda-t-il le sourcil froncé ?

— Quelque chose, — dit-elle, — mais ne t'irrite pas, ne... — Elle le regardait avec douceur, elle eût voulu prévenir ces inutiles et terribles colères d'homme qui font des dégâts comme les orages. Mais, au contraire, il s'excitait déjà.

— Quoi, — reprit-il, — parle, Emerenziana !

— Eh bien, j'ai découvert que Lisa, notre Lisa, a un amoureux.

— Lisa, — rugit le père, — et qui?

— Mais ce n'est rien, mon Tito, ce n'est rien, il n'est rien arrivé...

— Comment tu trouves que ce n'est rien? Tu m'annonces ça et tu trouves que ce n'est rien? L'honneur de ma fille?

— Non, — répondit-elle, désespérée de voir que tout s'embrouillait déjà, — je ne dis pas que ce n'est rien, mais écoute-moi... Oh! mon Tito!

— Avec qui — reprit-il plus fort? — Il était content, il avait trouvé une belle pose et il le sentait : les bras croisés, les yeux foudroyants, il répétait : « Avec qui », mais sans bouger, car il n'eût pas voulu se désister de son attitude.

— Eh bien avec... mais ne t'agite pas comme ça, avec un jeune homme...

— Mais qui...? Emerenziana, tu ne vois pas que tu me rends fou? — et renonçant décidément à sa pose, comme un nageur qui quitte un appui, il recommença à marcher, jusqu'à ce qu'il en eût trouvé une autre.

Alors elle lui dit tout et lui livra les cartes postales qu'il lut en soufflant et éparpilla dans la pièce. Puis il se mit à soulager sa colère, incriminant tout le monde, Emerenziana elle-même qui n'avait pas surveillé sa fille. La bonne femme supportait les éclats de ce courroux, quand on entendit soudain tinter la sonnette du prince Palmacamini, qui voulait son thé. Ce fut comme si Tito se fut cassé :

— J'y vais, Excellence, — cria-t-il, et il s'élança. Mais son maître une fois servi, il revint, de nouveau terrible. Il ne trouvait plus rien à dire à sa femme et cherchait comment continuer.

— Gina est là, lui demanda-t-il?

— Oui, elle est revenue cet après-midi...

— Va la chercher.

Gina était en effet revenue travailler au palais Palmacamini, ne se doutant de rien, car Lisa n'avait rien osé lui dire. Mais elle sentait bien quelque chose d'insolite dans le silence qui l'entourait. Ramenée par Emerenziana, elle apparut, laide et friponne, les yeux impudents.

— Bonjour, sieur Tito, — dit-elle hardiment.

Il ne répondit pas à son salut, mais lui disant vous injurieusement, car d'habitude il la tutoyait :

— Asseyez-vous, — ordonna-t-il comme un juge. — Je sais tout. Parlez!

Il tenait dans la main une des cartes postales galantes.

— Eh bien, quoi — dit la couturière?

— Gina, prenez garde! — cria-t-il et il lui fit presque un peu peur.

— Eh bien, qu'est-ce qu'il y a de mal, — reprit-elle, — sieur Tito? Ce jeune homme a vu votre fille c'est vrai, il l'a trouvée superbe, est-ce que c'est de ma faute si c'est une aussi belle personne, si bien élevée, d'un air si noble; — et voyant que sur le père ces compliments agissaient, elle osa se retourner vers la mère.

Mais celle-ci lui fit une grimace de chat :

— Hou, effrontée! — lui dit-elle.

— Et qu'est-ce qu'il fait, ce jeune homme? — reprit Tito d'un air sourcilleux?

— Oh, — fit Gina d'une voix traînante, avec un grand geste — lui, il n'est pas à plaindre, il vit autour des étrangers où il y a toujours de l'argent à gagner, il travaille à l'agence, il a un beau-frère employé à la Minerve... et exagérant ainsi ce qu'il valait, elle mortifiait indirectement les Bischiutti, elle élevait l'inconnu bien au-dessus d'eux.

— C'est un brigand! — cria Emerenziana.

— Emerenziana, — dit Tito, soudain furibond, — silence. — Il ne voulait pas qu'on lui prît son rôle. Emerenziana se recroquevilla et se tut.

— Donc, — reprit-il, en se tournant vers Gina, — donc c'est vous, vous que j'avais reçue ici comme une fille, oui, comme ma fille, vous que j'avais accueillie, protégée, c'est vous qui me payez de cette façon! Par la trahison, par... A mesure qu'il trouvait des mots, cela lui donnait les sentiments qu'il exprimait et il finit en effet par être indigné. — Sortez, — dit-il en montrant la porte de son bras court, — je vous chasse, je ne veux plus vous revoir jamais.

— Si, sors, — répétait tout bas Emerenziana, en mimant les expressions de son mari.

Mais quand Gina fut près de la porte :

— Non, reste, — cria-t-il, — crois-tu que ça va se passer comme ça?

Il ne voulait pas que ce fût si vite fini. Il se sentait trop magnifique pour ne pas souhaiter que cela durât encore. Alors, regardé par ces deux femmes, il prit la seule décision qui put faire continuer le drame.

— Eh bien, — dit-il — tu vas me conduire, je veux le voir, ce jeune homme.

— Tito! — cria Emerenziana, en joignant les mains.

— Quoi, — dit-il, — que crains-tu? Tu ne me connais pas, Emerenziana?

Il prit son petit chapeau mou et le percha sur sa tête, essaya ses regards dans la glace comme un homme qui éprouve ses armes, passa dans la chambre voisine et sortit, avec Gina, content de sentir qu'il laissait sa femme dans un état d'angoisse affreux. Emerenziana resta immobile jusqu'à ce que la porte battit. Puis elle se rua dans la chambre, tira le premier tiroir d'un petit chiffonnier et respira. Car elle y vit reposer comme d'habitude le gros revolver menaçant auquel on faisait allusion dans les cas les plus dramatiques. D'ailleurs il n'était point chargé et l'on n'avait même jamais eu de cartouches. Il n'en était pas moins, dans le ménage, l'emblème de la terreur. Elle bénit le ciel que Tito ne l'eût pas emporté. Mais Lisa entra : elle avait tout entendu : elle se jeta dans les bras de sa mère en pleurant. — Ma fille, murmurait la vieille femme en pleurant aussi, qu'as-tu fait, ma fille! — Elles se tenaient embrassées et foulant sans les voir les cartes postales éparses, faibles comme des femmes et ne pouvant rien, elles sentaient qu'au-dessus d'elles s'accomplissaient peut-être des événements irréparables.

ABEL BONNARD

(A suivre.)

LE TRANSPORT DU 19E CORPS

EN CAS DE GUERRE

Dans mon étude récente sur la puissance maritime de l'Italie [1], j'ai fait allusion aux difficultés du transport d'Algérie en France et de la protection, pendant ce trajet, du 19e corps, « l'armée d'Afrique », comme on disait en 1870. Essayons aujourd'hui de traiter avec le soin qu'elle mérite une question qui est souvent débattue entre marins et soldats.

Sur le point — que d'aucuns contestent — de savoir s'il y a vraiment avantage à transporter en France le 19e corps, je m'abstiens de réflexions : c'est affaire aux militaires de l'armée d'en décider; et si, comme je le crois, ils se rangent à l'affirmative, je n'ai plus, marin, qu'à me préoccuper de l'exécution.

Encore faut-il dire tout de suite qu'*en théorie* la marine militaire n'aurait à se charger que de la protection du convoi de paquebots. Les affrètements — le choix des bâtiments par conséquent, chose capitale — l'embarquement des troupes, le chargement du matériel ne regardent que le département de la Guerre. Il me sera facile de montrer qu'*en fait* ces opérations intéressent au plus haut degré le département de la Marine, ou, pour préciser, le chef d'État-major général et le commandant de l'armée navale.

1. *Revue de Paris*, 1er avril 1912.

On voit tout de suite qu'ayant, l'un à préparer, l'autre à exécuter toutes les mesures propres à assurer la défense contre les escadres ennemies d'un groupe important de paquebots, il ne peut leur être indifférent, par exemple, que ce groupe soit composé de quinze ou de trente bâtiments, et que la vitesse de route en soit de 12 ou de 18 nœuds. De même, il est clair que la durée des opérations d'embarquement rentrera comme facteur dans les calculs que les chefs de la flotte auront à établir; et encore davantage le choix des points de départ et d'arrivée, d'où dépendront la détermination de la zone de concentration du convoi, l'orientation de sa route, etc., etc. [1]...

D'autre part je reconnais que l'intérêt de la question posée s'étend au delà du cas spécial qui en est l'objet. Quelques-uns s'étonneront que je ne commence pas par discuter si, d'un point de vue général, le transport d'une armée expéditionnaire peut aujourd'hui, en présence des nouveaux engins maritimes, être admis sans une trop grande témérité.

Mais, justement, je ne crois pas à la valeur des thèses générales et de l'*absolu* en pareille matière. Je tiens qu'il y a là des cas « d'espèce », des faits concrets auxquels ne sont pas toujours applicables les formules abstraites; je prétends qu'en tout état de cause, s'il est vrai que la puissance des engins de défense ne tarde jamais à balancer celle des engins d'attaque, il l'est aussi qu'on trouvera, quand on le voudra fermement, le moyen de constituer un convoi capable de se dérober aux recherches de l'adversaire, en même temps qu'une escorte capable d'arrêter les entreprises de celui-ci, si la rencontre se produisait.

Ainsi donc, puisque chaque cas particulier vaut d'être étudié séparément, abordons celui qui se présenterait si la situation politique actuelle nous conduisait à un conflit avec la Triple-Alliance.

A ce sujet — et ce sera ma dernière observation préliminaire — il n'est pas inutile de mettre en garde quelques officiers de marine, peut-être même quelques états-majors,

1. L'arrêté du 6 mai 1912 qui réorganise l'État-major général de la Marine spécifie nettement que la quatrième section de cet organisme est chargée de l'étude et de la préparation des embarquements, transports et débarquements.

contre le sentiment de sécurité un peu excessif que leur donne la perspective d'une usure sensible de la flotte italienne après la campagne très active, sinon dangereuse, qu'elle poursuit en ce moment.

J'ai observé en effet, dans mon étude du 1er avril, que cette campagne finirait par mettre la flotte italienne hors de cause pour une guerre sérieuse qui viendrait se greffer sur le conflit actuel. Les bâtiments modernes sont, hélas! peu « endurants » et ce n'est là pourtant que leur moindre défaut... Mais il ne faut rien exagérer. Il ne faut pas se hâter de considérer la force navale de nos voisins du sud-est comme négligeable. Si la guerre *sérieuse* à laquelle je viens de faire allusion éclatait à bref délai, l'usure de leurs canons[1] et de leurs machines, l'encrassement de leurs chaudières, la fatigue de tous leurs appareils mécaniques ne seraient pas encore assez marqués pour leur enlever toutes les chances favorables que leur assurerait un personnel exercé, endurci sinon aguerri, rompu à toutes les vicissitudes d'un service de mer intensif. Si, au contraire, cette guerre éclatait un peu plus tard, nous aurions à compter avec les premiers « Dreadnought » italiens, qui entreront en ligne à la fin de cette année. Et d'ailleurs, nous ne pouvons oublier que la flotte autrichienne serait là, toute fraîche et reposée...

Gardons-nous, en un mot, de dédaigner l'adversaire éventuel, erreur dans laquelle nous sommes trop souvent tombés.

***

Lorsqu'on a discuté le programme naval au Sénat, les 28 et 29 mars, la question qui nous occupe ayant été mise sur le tapis, il a semblé convenu que le transport de tout ou partie du 19e corps en France serait précédé de l'envoi en Algérie, d'éléments empruntés à notre armée de seconde ligne (sans parler des troupes noires du Sénégal), éléments qui seraient

1. Je crois savoir de bonne source que tout se prépare dans les arsenaux italiens pour un prompt retubage des canons. D'ailleurs il y a aussi des canons de rechange en nombre sérieux; on approvisionne enfin, d'ores et déjà, des faisceaux tubulaires pour chaudières marines.

destinés à remplacer, numériquement au moins, les unités bien entraînées et solides qu'on enlèverait à la défense de notre grande colonie africaine.

Je n'ai là-dessus aucun renseignement positif[1], mais la mesure dont il s'agit s'impose, et il en résulte, d'abord, que c'est en réalité un double mouvement de troupes que la flotte de guerre aura à couvrir, ensuite — puisqu'il faut tenir compte des délais indispensables qu'exigera la mobilisation des unités de la territoriale — que les opérations navales ayant pour objet immédiat la protection des convois dont il s'agit, seront entreprises plusieurs jours après la déclaration d'hostilités, c'est-à-dire alors que les forces navales belligérantes, *lesquelles sont toujours tenues prêtes à marcher*, auront probablement déjà pris le contact les unes des autres.

Bien mieux, si l'on en juge par quelques indications discrètes mais précises, fournies par le ministre de la Marine à la tribune du Sénat, il semble que l'objectif de début assigné aux opérations de notre armée navale vise justement la protection de la zone dans laquelle devront se mouvoir nos paquebots ou, si l'on veut, de la ligne de communications Alger-Marseille.

« Mais qui ne voit, s'écriait en effet M. Delcassé, dans sa réponse à M. d'Estournelles de Constant, qui ne voit qu'une défensive ainsi limitée serait, dans la Méditerranée, désastreusement insuffisante? Qui ne voit que la flotte doit faire le pont, assurer les communications entre les deux parties de la France que sépare la Méditerranée? — Comment? demandait tout à l'heure M. d'Estournelles de Constant — Comment? *En courant sus, tout de suite*, en étant prêt, toujours, à courir sus à qui menacerait de les couper... »

C'est fort bien dit. Évidemment, courir sus, d'avance, à la force navale que l'on juge capable de couper, dans quelques jours, les communications en question — c'est-à-dire, plus clairement, d'attaquer nos convois — c'est le moyen le plus efficace de protéger ceux-ci; mais à une condition : il faut qu'on l'atteigne, cette force navale, et qu'on la détruise; qu'on la détruise même *complètement*; car on n'aurait pas suffisamment

1. Saisissons l'occasion de dire que, dans tout ce qui va suivre, il n'y a que spéculation pure, se rapprochant le plus possible, sans doute, de la vérité probable, mais n'utilisant aucune source de renseignements officielle.

résolu le problème posé s'il échappait au désastre quelques unités rapides qui, commandées par des hommes résolus, des Cosmao « va de bon cœur »[1], s'iraient jeter tout au milieu de nos paquebots.

Oui, la grande affaire, c'est de l'atteindre, cette escadre italienne — puisqu'enfin il s'agit d'elle — qui a malheureusement sur la nôtre un avantage sensible de vitesse; qui, tout au moins, si nous tenons compte de la diminution de ses facultés stratégiques dont nous parlions précédemment, ne lui serait pas inférieure dans une marche rapide de quelque durée.

Se laissera-t-elle joindre? Se laissera-t-elle, serrée de trop près, enfermer dans une rade défendue, celle de Spezia, par exemple? N'ira-t-elle pas plutôt, traînant à sa suite, mais à distance, nos cuirassés essoufflés, faire sa jonction avec la flotte autrichienne, après quoi, ou bien une rencontre décisive aura lieu, dans laquelle nous n'aurons plus l'avantage du nombre, ou bien si, entre temps, notre armée navale a dû cesser une poursuite inutile, la situation stratégique n'aura subi aucune modification favorable, et le problème de la protection des convois sera moins résolu que jamais.

Je reviendrai plus loin sur cet important sujet; je ne l'effleure en ce moment que pour montrer tout de suite la complexité des éléments de la question, et le cas qu'il faut faire des solutions absolues, métaphysiques, dirais-je presque, qu'un lot de jeunes stratèges pense trouver dans l'application stricte du célèbre principe « qu'il faut, avant tout, s'attaquer à la force principale de l'adversaire », ce qui est assurément fort judicieux en soi, merveilleux même pour le plus fort, mais à condition que le plus faible ait la bonhomie de s'y prêter.

Que résulte-t-il donc de l'inefficacité probable, sinon certaine, de cette méthode? La nécessité de prévoir pour nos convois une protection *immédiate*, c'est-à-dire une *escorte*, distincte de la force navale de *couverture* qui surveillera du

1. J'ai eu, il y a quelques années, ici même, l'occasion de raconter ce fait d'armes remarquable et cependant peu connu du capitaine de vaisseau Cosmao — dit « va de bon cœur » — qui eut l'audace de sortir de Cadix, aussitôt après la tempête qui suivit la bataille de Trafalgar, et d'aller arracher à la flotte anglaise désemparée quelques-uns des trophées de son triomphe.

plus près qu'elle pourra les mouvements de l'ennemi ; et aussi l'intérêt d'organiser ces convois de telle sorte que dans le cas — pour envisager le pire — où ils seraient atteints par l'adversaire, leurs éléments aient, en se dispersant, quelque chance d'échapper à la capture.

Et c'est où je voulais en venir.

***

Voyons d'abord l'organisation des convois.

Je crains bien, s'il faut tout dire, que l'administration de la Guerre ne se soit pas suffisamment préoccupée, dans la préparation de ses affrètements éventuels, d'assurer au convoi le maximum de mobilité, faculté essentielle, cependant... Ne se sera-t-on pas laissé entraîner à user en temps de guerre, comme on le fait en temps de paix, des services des paquebots qui desservent les lignes d'Algérie et de Tunisie? Or, sauf quelques exceptions peut-être, ces paquebots ne possèdent pas à un degré suffisant les facteurs principaux de la mobilité, la vitesse, le rayon d'action, le tonnage.

Quoi, dira-t-on! Vous faites entrer le tonnage dans les facteurs de la mobilité? — Sans doute, dès qu'il s'agit d'un bâtiment destiné à faire partie d'un convoi, en temps de guerre. Disons, si l'on veut, que c'est la mobilité du convoi lui-même qui est en jeu; car n'est-il pas évident que ce groupe de bâtiments peu habitués à manœuvrer ensemble, sera d'autant plus souple, d'autant plus agile, d'autant plus « ductile », pour ainsi parler — bref, d'autant plus mobile — qu'il sera moins nombreux?

Donc, ce ne sont pas les relativement petits paquebots des lignes algériennes qu'il conviendrait d'employer dans le cas qui nous occupe, mais bien les grands coureurs transatlantiques qui peuvent, d'un coup, « enlever » deux ou trois fois plus de monde, qui marchent plus vite, qui ont plus de charbon, et dont quelques-uns ont des commandants appartenant à la flotte de guerre, avec certains rudiments d'organisation militaire, destinés qu'ils sont au rôle de croiseurs ou éclaireurs auxiliaires.

A ces bâtiments, chefs de division tout désignés, viendraient se joindre quelques unités nouvelles empruntées à diverses compagnies[1] et auxquelles, avec une grande capacité de transport, on peut demander — avec un peu d'effort, sans doute — une vingtaine de nœuds de vitesse et, en navigation courante, de 15 à 16 nœuds environ, tout comme les cuirassés actuellement en service.

Oui, mais — et ce mais est important — les puissants paquebots dont je viens de parler ne sont pas, en général, disposés pour le transport des chevaux, tandis que les modestes vapeurs des lignes algériennes peuvent presque tous prendre un certain nombre d'animaux; nombre très insuffisant, du reste, lorsqu'au lieu de chevaux de selle des États-majors et des officiers de troupes, ou encore des attelages de voitures régimentaires, il s'agit de régiments entiers de cavalerie, d'attelages de batteries et de sections de parc ou de train administratif. Or c'est le cas qui se présente dès qu'il est question de faire passer la mer à un corps d'armée.

La difficulté n'est point nouvelle. Le transport des bêtes de selle et de trait a toujours été la pierre d'achoppement des expéditions maritimes. Faut-il s'y buter, pourtant, et jeter le manche après la cognée? Je ne le pense pas. Faut-il, dans le cas spécial qui nous occupe, se résigner à employer des bâtiments de marche inférieure qui alourdiraient le convoi? Je ne le pense pas non plus, et il convient de chercher une autre solution.

Ne pourrait-on, tout d'abord, limiter étroitement le nombre des animaux à embarquer, en admettant que la remonte des éléments tels que les batteries d'artillerie, parcs, trains, etc... se ferait en France, au point d'arrivée[2]? Ne pourrait-on, en un mot, ne transporter que les chevaux de selle? Cela ne ferait plus que 1 600 ou 1 800, en comptant la brigade de cavalerie — car on ne voit pas bien des chasseurs d'Afrique, par exemple, privés de leurs brillants et nerveux chevaux

1. Tel ce paquebot récemment acquis en Allemagne par la société Française Sud-Atlantique, dont parle la *Navigazette* dans son numéro du 9 mai : tonnage brut, 12 500 tonnes, vitesse 20 n. 5.

2. Il est entendu qu'en outre des canons, caissons, voitures, on transporterait tout le matériel de harnachement des animaux de trait.

arabes — 1 600 ou 1 800, dis-je, au lieu de 7 000 ou 8 000. Et le problème, pour n'être plus insoluble, n'en reste pas moins délicat; car il faut se résoudre à prendre à bord des grands paquebots à passagers certaines dispositions permettant, au moment du besoin, de supprimer cabines, salons, locaux divers qui encombrent les superstructures de ces bâtiments, pour y installer des boxes à chevaux.

Je ne dis pas que ce serait facile : on peut prévoir quelque résistance de la part des compagnies; mais enfin il suffit de le vouloir sérieusement et de s'y mettre sans tarder...

*
* *

Je remarquais tout à l'heure que ce n'est pas un seul trajet de convoi qu'il y a lieu de prévoir, mais bien deux, puisque le transport en France d'une partie du 19e corps doit être précédé de l'envoi en Algérie de troupes destinées à remplacer les unités empruntées à l'armée d'Afrique.

La lourde tâche du département de la Marine au point de vue de ce double mouvement serait sensiblement allégée si l'on admettait que les contingents de la Territoriale, venant de France, fussent embarqués, non pas à Marseille ou à Cette, mais dans les ports de l'Océan[1], acheminés, aussitôt prêts, par paquebots isolés et débarqués à Oran, plutôt qu'à Alger.

Il est de bonne stratégie en effet de se servir de préférence de la ligne de communications la mieux soustraite aux entreprises de l'adversaire, cette ligne fût elle la plus longue, la plus détournée.

Et ce serait tout à fait le cas du trajet Bordeaux (ou Nantes, ou Brest même) — Gibraltar — Oran; car on ne se représente guère les avisés Italiens jetant leurs flottilles dans le vestibule étroit de la Méditerranée occidentale, véritable cul-de-sac, où il nous serait si aisé de les enfermer. Encore moins y risqueraient-ils leur escadre de ligne.

On ne peut pas non plus craindre sérieusement que des croiseurs allemands s'aventurent sur nos côtes de l'ouest, dès

1. Ports auxquels appartiennent d'ailleurs la moitié des paquebots dont je demande l'utilisation pour l'opération qui nous occupe.

le début des hostilités, dans l'unique but, bien chanceux, d'intercepter des paquebots dont les mouvements exacts et l'itinéraire leur seraient fort peu connus.

Il aurait d'abord fallu qu'ils pussent percer les redoutables lignes anglaises et franchir sans encombre le Pas-de-Calais gardé par nos flottilles. Au surplus, n'avons-nous pas là, comme couverture, notre troisième escadre de cuirassés avec ses deux divisions de croiseurs cuirassés et ses groupes de contre-torpilleurs?...

Mais pourquoi ne pas pousser plus loin ; et si nous adoptions cette méthode, si nous choisissions cette ligne de communications pour la première phase de la double opération de transport, comment l'idée ne nous viendrait-elle pas de l'adopter aussi pour la seconde? Qu'y aurait-il d'inadmissible à ce que le transport en France des éléments empruntés à nos troupes d'Afrique se fît par la voie de Gibraltar et de l'Océan? Voilà une solution assez élégante, en somme — et à laquelle je ne crois pas qu'on ait songé jusqu'ici — des difficultés de la protection du convoi en présence des forces navales italiennes ou austro-italiennes; car le dispositif à donner aux nôtres serait, dans cette hypothèse nouvelle, fort simple et certainement efficace.

Si la jonction des deux escadres alliées — cas le plus défavorable pour nous — s'était déjà produite, il suffirait que le gros de notre armée navale s'établit à la hauteur d'Alger en détachant ses croiseurs cuirassés et une partie de ses contre-torpilleurs à 250 milles dans l'Est, pour former un barrage de surveillance entre le cap Spartivento de Sardaigne et la Calle d'Algérie. Un groupe de bâtiments légers serait placé en un point situé à peu près par 41°30′ de latitude Nord et 3°35′ de longitude Est, c'est-à-dire à une distance sensiblement égale — de 100 à 115 milles — de l'île Asinara de Sardaigne (au débouché de Bonifacio), de la côte de Provence, du cap Saint-Sébastien de Catalogne et de l'île de Minorque. Les contre-torpilleurs d'Oran formeraient la chaîne entre le cap de Gate d'Espagne et Ténès d'Algérie. Enfin, à l'ouvert de Gibraltar, dans l'Océan, la troisième escadre, ou escadre du Nord, se tiendrait prête à recueillir le convoi et à l'escorter jusque dans le golfe de Gascogne.

Ainsi couvertes de tout côté, les opérations d'embarquement de troupes, de concentration, de navigation et d'atterrissage du convoi se dérouleraient en parfaite sécurité.

Je pense bien que mes intransigeants stratèges de tout à l'heure s'écrieront que mon dispositif sent « la guerre de position », à laquelle, non sans raison, au point de vue absolu, ils jettent l'anathème. Assurément si, au lieu d'une « armée navale » composée de 12 cuirassés de ligne déjà surannés et médiocres surtout par la vitesse, de croiseurs cuirassés mal armés, et peu rapides, eux aussi, enfin d'éclaireurs légers d'un trop faible tonnage, par conséquent d'une insuffisante endurance, nous avions une seule escadre de 8 *cuirassés rapides* (je ne dis pas, à dessein, *croiseurs cuirassés*) de 26 à 27 000 tonnes, dans le genre du *Lion*, de la *Princess Royal*, du *Moltke* et du *Kongo*[1], — et pourquoi ne les avons-nous pas, nous si entreprenants autrefois, si hardis, si heureux dans l'invention des types nouveaux! — certes, dis-je, j'admettrais volontiers qu'au lieu de l'attitude expectante que je préconise pour ce cas particulier, il valût mieux en prendre une nettement offensive et délivrer le convoi de toute crainte, en fonçant résolument sur l'ennemi qui, de loin, le menace.

Mais comment, je le disais tout à l'heure, se lancer dans une opération si chanceuse avec des instruments si peu faits pour la mener à bien? Sur la surface unie des mers, où il n'y a point « d'obstacles de terrain », où tout est chemin, où deux flottes peuvent passer assez près l'une de l'autre, la nuit du moins, sans se soupçonner, comment être sûr d'atteindre un adversaire qui, au demeurant, marche aussi vite que vous, plus vite, peut-être?... Risquera-t-on de gaieté de cœur de se laisser dérober une marche et de faire autour de la Sicile un jeu de cache-cache qui peut tout compromettre?

1. Que l'on ne me croie pas, cependant, partisan des mastodontes, même rapides. Je tiens qu'il serait possible de faire la guerre navale — et très efficacement — avec des engins tout autres, beaucoup moins grands, de 9 000 à 12 000 tonnes, environ. Mais il faudrait accepter le principe du combat rapproché, au lieu de celui du combat éloigné, et rejeter le fétichisme de l'artillerie à grande longueur d'âme et à trajectoire très tendue. Et d'autre part, dès que l'on entre dans la voie des grands déplacements, il faut aller jusqu'au bout et créer des engins vraiment puissants; c'est ce que disait fort judicieusement au Sénat M. Monis, le 29 mars dernier.

Sachons nous résigner, en dernière analyse, à ne pas faire de la stratégie transcendante avec des bâtiments dont les facultés stratégiques sont aussi bornées.

*
* *

Le choix du trajet Oran-Gibraltar-Bordeaux (ou tout autre grand port du golfe de Gascogne) supprime évidemment, au prix d'une durée un peu plus longue, le plus gros des dangers que peut courir, de la part de la flotte austro-italienne, un convoi de troupes allant d'Algérie en France.

Diverses raisons plus ou moins impérieuses peuvent toutefois nous obliger à renoncer à cette ligne de communications détournée et à utiliser les lignes directes — Oran-Cette, Alger-Marseille, par exemple — que l'on trace dans le bassin occidental de la Méditerranée.

Sans aller plus loin, il est clair que si l'on concevait un doute sur l'attitude de l'Angleterre dans un conflit franco-allemand où les intérêts britanniques ne seraient pas directement en jeu, il pourrait sembler prudent de ne pas acheminer notre convoi par Gibraltar et l'Océan, où la supériorité de la marine allemande sur la nôtre ne tarderait sans doute pas à s'affirmer.

Examinons donc, maintenant, le cas où toutes les phases de l'opération se dérouleront dans le beau bassin stratégique dont Port Mahon de Minorque est à peu près le point central.

C'est d'ailleurs le cas le plus intéressant parce que le plus difficile.

Il faut reprendre les choses à l'origine et fixer les traits essentiels de la « situation » qui va servir de base à nos diverses dispositions.

L'état de guerre existe depuis une quinzaine de jours. Une première opération a été faite par notre armée navale qui, dès le début des hostilités et conformément aux « principes », a couru sur Spezia, puis sur Gaëte, pour mettre le plus tôt possible hors de cause la force principale de l'ennemi, l'escadre italienne.

Celle-ci, se souciant peu de soutenir le choc dans l'unique but de nous faire plaisir, parfaitement renseignée, du reste,

par ses éclaireurs — et aussi par la nuée d'observateurs que son gouvernement trouve dans tous nos ports méditerranéens — a pris chasse en temps utile et à bonne distance, a passé sans encombre le détroit de Messine et a fait sa jonction dans la mer Ionienne avec l'escadre autrichienne.

Obligés de faire le tour de la Sicile pour joindre les alliés, certains par conséquent de ne pas pouvoir empêcher la jonction, les nôtres se sont bornés à tenir la mer Tyrrhénienne et à observer d'assez près ses diverses issues pour être assurés qu'aucune force navale, escadre, division ou flottille ne pourrait troubler la première phase du transport de nos troupes, celle qui a pour objet d'amener de France en Algérie les contingents de l'armée territoriale qui doivent remplacer les troupes prises au 19e corps.

Ce résultat obtenu, notre armée navale est descendue jusqu'à Bizerte pour se réapprovisionner en combustible. Elle entretient, d'ailleurs, une division de croiseurs cuirassés et de contre-torpilleurs à l'est de la Sicile pour reprendre le contact de l'adversaire, dès que celui-ci se rapprochera du théâtre des opérations actives.

Entre temps, les éléments de l'armée d'Afrique destinés à être transportés en France ont été embarqués sur les paquebots répartis dans les divers ports des provinces d'Alger et d'Oran — ceux de la province de Constantine seraient un peu rapprochés de la zone dangereuse — et ces paquebots sont prêts à faire route, au signal du chef de l'armée navale, sur le point de concentration.

Enfin la troisième escadre, l'escadre du Nord, dont nous allons voir le rôle particulier tout à l'heure, a franchi le détroit de Gibraltar et se dirige sur Mers-el-Kébir (Oran), où elle charbonnera le plus rapidement possible, pour se rendre ensuite au point de rendez-vous du convoi.

Quant à l'ennemi, on n'a sur lui que des renseignements vagues. La jonction est faite ; mais où a-t-elle eu lieu exactement et quels sont, depuis cette réunion, les mouvements de la flotte combinée, c'est ce que l'on ignore. Du moins est-on certain qu'elle est encore dans les eaux Ioniennes, puisque notre rideau de croiseurs et d'éclaireurs de l'est de la Sicile n'a pas encore été percé.

Ce point établi, quel sera, d'abord, le dispositif général de la protection du convoi, et quels en seront les détails les plus essentiels? Quel sera, en outre, le tracé de la route de ce convoi, quel son mode de navigation, quelle son allure; et quels ordres, enfin, aura-t-on donnés aux chefs de groupes et à chaque capitaine de paquebots pour parer, autant que possible, à tout accident?

La protection du convoi doit, dans ce cas, comporter deux échelons, soit un échelon de *couverture* à distance et un échelon de *protection immédiate*, le premier constitué par l'armée navale de la Méditerranée, le second par la troisième escadre, dont je viens de parler.

Un groupe de liaison s'interposera entre les deux masses principales qui, d'ailleurs, assureront chacune leur éclairage tactique, l'armée navale poussant celui-ci beaucoup plus loin que la troisième escadre, afin de prendre le plus tôt possible le contact de l'adversaire.

Voilà pour l'ensemble du dispositif. Quelques détails, maintenant.

Aussitôt l'ordre d'exécution donné par le commandant en chef de l'armée navale, *qui doit rester seul juge de l'opportunité*, et en tenant compte du délai nécessaire pour la concentration du convoi au point de rendez-vous, la division de croiseurs en observation à l'est de la Sicile recevra l'ordre de se replier par le canal Sicile-Tunisie et de rejoindre le gros. La plus rapide et la plus sûre (au point de vue de l'appareil moteur) de ses unités devra toutefois rester douze heures de plus dans la zone d'observation, et s'efforcer jusqu'au dernier moment de se procurer des nouvelles de l'ennemi.

Une division de contre-torpilleurs ou de torpilleurs de Tunisie croisera constamment dans le canal de Sicile-Tunisie. Les sous-marins et submersibles de Bizerte seront tout prêts à entrer en action dans les mêmes parages.

L'armée navale remontera dans le Nord, à la même vitesse que le convoi, c'est-à-dire 15 nœuds environ, puisqu'il importe évidemment qu'elle reste à sa hauteur, malgré la distance de 200 milles, à peu près, qui les sépare. Elle suivra le méridien cap de Fer (Algérie) — Garoupe (Antibes) qui la

fait passer à une cinquantaine de milles, en moyenne, de la côte ouest de Sardaigne. Elle détachera, le plus promptement possible, une division de croiseurs cuirassés et de contre-torpilleurs dans le canal entre Sicile et Sardaigne. Ces flanqueurs pousseront leur pointe le long de la côte nord de Sicile et vers le détroit de Messine le plus loin qu'il se pourra, tout en se ménageant la faculté de rallier l'armée navale au moment où celle-ci arrivera à la hauteur des Bouches de Bonifacio.

Ce passage, observé d'ailleurs, en permanence, par les sous-marins d'Ajaccio, sera éclairé de la même façon, tandis que le gros de l'armée navale, continuant son mouvement vers le Nord, parallèle à celui du convoi, naviguera à 60 milles environ des côtes de Corse, toujours sur le méridien cap de Fer-Garoupe, ou sur le 5° Est.

Le poste de télégraphie sans fil d'Ajaccio, constamment en communication avec le commandant en chef, lui transmettra[1] les renseignements recueillis par les sémaphores de la côte Est de l'île, particulièrement ceux de Sagro (Bastia) et du cap Corse, qui prennent alors une grande importance.

Il faut remarquer, en effet, que le danger, pour le convoi, grandit à mesure qu'il se rapproche de la côte de Provence. Ce fait tient à deux raisons principales : la première, que l'ennemi n'a pu, vraisemblablement, se mettre en route pour intervenir dans l'opération que lorsqu'il l'a sue commencée, c'est-à-dire quand les paquebots ont quitté les ports d'Algérie. Retiré, comme il l'est, vers Tarente ou Otrante, il ne saurait, quelque diligence qu'il fasse, se présenter en vue du convoi — ou plutôt de son escorte, et à supposer qu'il échappe à la surveillance de l'armée navale de couverture — que dans la dernière phase du trajet de celui-ci; la seconde raison, que le tracé des routes générales respectives de l'ennemi et du convoi convergent vers le Nord, ainsi qu'il est facile de le voir en jetant les yeux sur une carte.

1. Je n'ai pas parlé du poste de T. S. F. de Bizerte, ni des communications radio-télégraphiques des bâtiments entre eux, mais il est évident que ce genre de communications jouera le rôle le plus important dans une opération aussi compliquée que celle-ci. Reste la question du « brouillage ». J'ai dit déjà (numéro du 1er avril) que nous arrivions, malgré tout, à « débrouiller » notre écheveau.

Ainsi donc la « crise stratégique », c'est-à-dire le moment où l'opération se traduira pour l'ennemi par l'action tactique directe — l'attaque du convoi — se produira plus probablement aux atterrages de la côte de Provence que vers les Baléares ou sur les côtes de l'Algérie.

Nous allons voir quelles conséquences on peut tirer de cette remarque.

En attendant, terminons l'étude de notre dispositif, pour ce qui touche particulièrement l'armée navale de couverture, en disant qu'elle s'établira, dans cette dernière phase de la mission qui lui incombe, entre Calvi (Corse) et Antibes, en s'éclairant activement vers le cap Corse, Spezia et Savone-Vado.

*
* *

Passons maintenant au groupe convoi-escorte.

Pour fixer les idées, nous admettrons que le convoi se compose de 15 paquebots, ce qui, dans les conditions établies plus haut, doit pouvoir suffire pour 30 000 hommes, 2 000 chevaux et le matériel — matériel indispensable, seulement — qui correspond à cet effectif.

Concentrés (sous la surveillance immédiate de la troisième escadre, venue de Mers-el-Kébir, où elle a charbonné) au point de rendez-vous, à 30 milles au nord du cap Caxine, le promontoire d'Alger, ces 15 paquebots sont formés sur trois colonnes, naviguant de front[1], à 1 200 mètres d'intervalle. Dans chacune de ces colonnes, conduites par un bâtiment ayant pour commandant un officier de la marine militaire, les paquebots sont en ligne de file, à 400 mètres de distance environ. Si, à ce chiffre de 400 mètres répété quatre fois nous ajoutons la longueur des bâtiments, nous arrivons à une longueur de colonne un peu inférieure à 2 800 mètres.

L'ensemble du dispositif forme donc, à peu de chose près, un carré d'environ 2 800 mètres de côté.

1. A peu près, bien entendu — et un large à peu près. Il ne peut être question d'exiger, surtout la nuit, que les étraves des trois bâtiments soient rigoureusement, dans chaque rangée, sur la perpendiculaire à la route. De même, pour la ligne de file, dans chaque colonne, il faut bien admettre une tolérance d'allongement.

Le commandant de la troisième escadre désignera un croiseur cuirassé comme chef et guide du convoi. Ce bâtiment naviguera en tête de l'une des colonnes, celle de droite ou celle de gauche, suivant les circonstances. Il communiquera avec les chefs de colonne ou avec chacun des paquebots par les signaux du code commercial et, de préférence, par la télégraphie sans fil, dont les appareils existent sur tous les navires dont il s'agit.

Le commandant de ce croiseur cuirassé dirigera, en outre, les mouvements des éclaireurs et flanqueurs particuliers du convoi. Ceux-ci, constitués par deux des escadrilles de contre-torpilleurs de la troisième escadre, se déploieront à 6 milles en avant et à 3 milles sur le flanc droit du convoi; les torpilleurs d'Oran seront en arrière-garde, à 2 milles derrière les paquebots; ils pousseront, à tour de rôle, des pointes sur le flanc gauche, qui, tourné du côté de l'Espagne, ne saurait être sérieusement menacé, mais qu'il faut surveiller, cependant.

Le gros de la troisième escadre — 6 ou 8 cuirassés[1] — naviguant en ligne de file à 600 mètres d'intervalle et parallèlement au convoi, se tiendra à 30 milles à l'Est de celui-ci, ayant une division de croiseurs cuirassés déployée en ligne d'échiquier, Nord-Ouest — Sud-Est, à 30 milles dans le Nord-Est du gros et une autre, déployée aussi, dans une disposition symétrique, à 15 milles dans le Sud-Est.

La troisième escadrille de contre-torpilleurs formera liaison entre le gros de l'escadre et le convoi.

Je rappelle d'ailleurs qu'entre les deux masses dont je viens de définir le dispositif, l'une, *de couverture*, l'armée navale de la Méditerranée, l'autre, *de protection immédiate*, la troisième escadre ou escadre du Nord, doit s'interposer un groupe de liaison, formé avec des croiseurs non cuirassés — *Guichen*, *Château Renaud*, *Jurien de la Gravière*, par exemple — et quelques contre-torpilleurs, qui fera route au milieu du bassin entre Baléares et Sardaigne, parallèlement aux deux masses et à 80 ou 90 milles marins de chacune d'elles.

1. La troisième escadre est, présentement, à 6 cuirassés. Il n'est pas douteux qu'en temps de guerre et même peu de jours après le début des hostilités, elle ne puisse être renforcée de 2 ou 3 unités, cuirassés dit de *remplacement* ou bâtiments écoles.

On aura ainsi, outre une garantie de plus, au point de vue de la protection du convoi, un précieux organe de communications, au cas où, pour un motif ou pour un autre, la télégraphie sans fil ne suffirait plus à sa tâche.

La route générale pour le convoi et l'escorte sera, à partir du point de départ au nord d'Alger, le Nord 12° est, ce qui fait passer le convoi dans le canal de Minorque, tout près de la Ciudadela [1], et la troisième escadre à l'Est de l'île, tout près de la pointe ou de l'île d'Ayre, puisque convoi et escorte sont séparés par 30 milles marins, un peu plus que la longueur de Minorque.

Le convoi a d'ailleurs, depuis le départ, le cap sur Faraman du Rhône.

La vitesse sera réglée à 15 nœuds, que donneront les paquebots beaucoup plus facilement que les cuirassés d'escorte, la troisième escadre étant composée de types déjà anciens. Cette allure, cependant, peut être soutenue, à condition que, dans la traversée de Brest à Oran, les chaudières n'aient pas été déjà surmenées, que le charbon pris à Oran soit de bonne qualité et qu'un supplément de chauffeurs — j'entends de chauffeurs expérimentés et non des « soutiers » indûment décorés du nom de chauffeurs [2] — soit alloué à tous les cuirassés.

L'heure du départ n'est point du tout indifférente, bien que la durée du trajet étant de vingt-huit heures environ à partir du point de concentration, il y ait toujours un certain nombre d'heures de nuit — variable suivant la saison — à passer à la mer. Mais, ces heures de nuit, il vaut mieux qu'elles se présentent au début de la traversée, phase du danger minimum pour le convoi. Supposons que l'opération ait lieu en avril, époque de l'année où l'on a de la vue à partir de 5 heures du matin et jusqu'à 7 heures du soir; le départ sera fixé à

1. Je ne parle pas des inflexions de route qu'il y aura peut-être lieu de faire dans le canal de Minorque pour doubler Dostuch d'abord, Bajoli ensuite. C'est affaire au croiseur cuirassé, guide et chef du convoi de modifier le cap suivant les circonstances de temps et de sens.

2. Qu'il me soit permis de saisir l'occasion de dire qu'en dépit d'efforts récents, il y a encore beaucoup à faire chez nous pour obtenir *un nombre largement suffisant de très bons chauffeurs*, ce qui est essentiel.

2 heures de l'après-midi[1]. De la sorte, le convoi naviguera pendant la majeure partie de la nuit au sud des Baléares et fera tout le trajet des parages de Minorque aux atterrages de la côte de Provence pendant le jour.

Je sais bien que, pendant le jour, on a — théoriquement — à craindre les sous-marins. Mais, dans l'espèce, il n'y a pas lieu d'admettre que les sous-marins italiens, qui appartiennent jusqu'ici au type exclusivement défensif, aillent nous chercher aussi loin de leurs côtes et de leurs bases. Je n'en dirais pas autant des torpilleurs et contre-torpilleurs qui se risqueraient *peut-être* en vue d'un grand résultat, à une longue randonnée à l'ouest du golfe du Lion. Et c'est pourquoi, ces petits bâtiments agissant surtout la nuit, il faut éviter d'arriver dans les parages des côtes de France après le coucher du soleil.

Ce n'est pas, au demeurant, ce genre d'attaque — par torpilleurs ou contre-torpilleurs formant des groupes isolés — qui est le plus à redouter pour le convoi. Je vais dire tout à l'heure ce qu'il faut réellement craindre ; mais, auparavant, quelques mots sur les précautions spéciales qui auront dû être prises à bord des paquebots.

Quelque justes et bien entendues que puissent être les mesures adoptées pour empêcher qu'un navire ennemi arrive au contact de nos transports, il faut pourtant se prémunir contre les conséquences possibles de cet incident et se préoccuper d'assurer, autant que faire se peut, la sécurité de chacun de ces bâtiments, ainsi que le sauvetage des passagers et de l'équipage.

Qu'il s'agisse du canon ou qu'il s'agisse de la torpille, les effets d'une brêche ouverte dans les « œuvres vives » ou carène plongée d'un bâtiment peuvent être provisoirement combattus, d'abord par la fermeture des cloisons intérieures, dites *cloisons étanches*, ensuite et surtout par l'emploi du paillet Makarof, sorte de tapis épais ou matelas en chanvre fourré et graissé qui, s'appliquant sur la blessure de la coque,

1. Il sera fort bon, au demeurant, qu'on ait quelques heures de jour devant soi pour organiser le convoi, lui donner son ordre de navigation et s'assurer que les communications, quelqu'en soit le mode, fonctionnent bien. Il y aura aussi des ordres écrits à distribuer, car on ne peut pas tout signaler.

où le maintient énergiquement la pression du liquide extérieur, supprime à peu près les rentrées d'eau. La manœuvre de cet engin n'offre pas de grandes difficultés. Cependant il est nécessaire d'y exercer le personnel du bord. Il l'est aussi de rompre ce personnel aux divers mouvements que comporte l'évacuation rapide du bâtiment, en cas de danger imminent. Si cela n'existait déjà à bord, il y aurait lieu de faire établir un rôle « ad hoc » et ce rôle devrait prévoir les mesures d'ordre concernant l'embarquement des troupes dans les embarcations et sur les radeaux, la distribution des ceintures de sauvetage, etc., etc. [1].

Un *rôle de combat* sera dressé aussi, qui prévoira la participation des passagers militaires — ou de l'élite de ces passagers — à la défense du navire. Il ne faut pas faire fi des balles de fusil bien ajustées; elles pénètrent partout et produisent leur effet sur le personnel de *direction du navire* de l'ennemi. Qu'on se rappelle la blessure que reçut, à Foutchéou, dans son blockhaus, le commandant d'un de nos torpilleurs et qui lui fit manquer son attaque.

Tout paquebot faisant partie du convoi sera prêt à donner ou à prendre des remorques, ainsi qu'à passer promptement de la vitesse de route à la vitesse maxima, celle-ci devant être, comme je l'ai dit plus haut, comprise entre 18 et 19 nœuds, au moins.

Pour la navigation de nuit, pendant laquelle les feux de route ordinaires seront probablement éteints, chaque bâtiment sera pourvu d'une ratière, fanal de poupe qui n'éclaire que dans un secteur très restreint, droit sur l'arrière, et sert de repère, de guide au bâtiment qui suit, dans la ligne de file. Toutes dispositions seront prises pour que les feux intérieurs de chaque unité puissent être masqués, aux vues du dehors.

Si ces conditions sont réalisées et que la chauffe ne donne point d'étincelles, ni trop de fumée, ce que l'on peut obtenir aisément à l'allure de 15°, avec de bons chauffeurs, le convoi a de sérieuses chances d'échapper, de nuit, aux recherches de

1. Inutile de dire que l'on multipliera le plus possible les embarcations, ce qui est facile en employant de grands « barthone » repliables, en toile et bois. Il y aura au moins deux radeaux démontables à bord de chaque paquebot.

bâtiments qui auraient réussi à franchir les divers rideaux qui l'enveloppent et le protègent.

J'ajoute enfin — et il y aurait tant d'autres choses à dire; mais il faut abréger... — que les ordres écrits du commandant de la 3e escadre doivent fixer les points de rendez-vous en cas de séparation, dans les circonstances variées qu'il est permis de prévoir, ainsi que les ports français ou espagnols où l'on pourrait se réfugier en cas de nécessité absolue. Quelques signaux sonores, les plus simples possibles, seront indiqués pour le cas de brume. A cet égard, les communications par la T. S. F., si elles sont méthodiquement réglées, seront d'un grand secours.

C'est une question de savoir si ceux des paquebots dont je demande l'emploi comme transports de troupes, mais qui sont d'ores et déjà désignés pour jouer le rôle de croiseurs auxiliaires, devront prendre leur artillerie, dont l'encombrement, sur le pont, ne laissera pas de causer de la gène. En dépit de cet inconvénient, fort sensible, je crois qu'il vaut mieux que ces bâtiments aient leur armement de canons de 14 centimètres, qui pourra être très utile, en cas d'attaque de navires torpilleurs; d'autant que, commandés par des officiers de la marine militaire, les paquebots en question seront placés en tête ou en queue des colonnes, aux postes les plus exposés.

Seulement j'observe qu'il faudra donner à cette artillerie, à peu près spécialisée, dans ce cas, en vue du tir de nuit contre les bâtiments légers, d'abord toutes les installations nécessaires de « pointage nocturne », ensuite des pointeurs ayant fait leurs preuves dans ce genre de tir, enfin des moyens appropriés de réapprovisionnement rapide des pièces.

*
* *

Voilà donc, à peu près et bien sommairement, ce que nous pouvons faire pour nous préserver des attaques de l'ennemi. Mais quelque confiance que j'aie dans la valeur des mesures que je viens d'exposer, oserais-je affirmer quelles seront, quoiqu'il arrive, absolument efficaces?

Pour répondre à cette question, passons un moment du

côté de l'adversaire et supposons — puisqu'aussi bien, s'il en était autrement, nous serions assurés de poursuivre en paix notre opération — supposons, dis-je, que sur des « indications » venues de Berlin, l'ordre ferme, énergique, péremptoire, ait été donné à la flotte combinée austro-italienne d'intercepter le convoi, coûte que coûte.

Deux partis se présentent au chef de cette flotte, qui, certainement, connaît *à peu près* le dispositif d'ensemble de nos forces navales pour la protection du convoi : il peut essayer de se dérober à la surveillance de notre armée de couverture et de gagner quelques heures de marche sur elle; s'il y réussit et que la vitesse de sa réunion de bâtiments soit suffisante, il a des chances d'atteindre le convoi avant sa rentrée à Marseille ou à Toulon. Au pis aller pourra-t-il détacher contre nos transports ses bâtiments légers, qui suffiront pour causer de grands dommages — s'ils ne sont pas arrêtés eux-mêmes par l'escadre d'escorte. Il peut aussi, prenant le taureau par les cornes, se jeter sur notre armée navale de la Méditerranée, probablement un peu inférieure en nombre, sinon en valeur réelle, à la sienne. Si le succès couronne cette vigoureuse résolution, ceux des bâtiments de la flotte victorieuse qui seront encore, après le combat, capables de donner toute leur vitesse et de faire quelque usage de leur artillerie courront sus à la 3e escadre, à ses éclaireurs et flanqueurs — finalement au convoi. Mais seront-ils assez forts pour venir à bout de la 3e escadre, toute fraîche et en possession de tous ses moyens d'action? C'est plus que douteux : après une bataille rangée poussée à fond comme le sera celle-ci, le vainqueur, pantelant et presque aussi maltraité que le vaincu, se gardera bien d'aller courir de nouveaux hasards, où il compromettrait une gloire si chèrement acquise. Tout au plus détachera-t-il ses bâtiments légers, à supposer que ceux-ci soient encore en état d'agir énergiquement...

En somme je crois plutôt à la réalisation de ma première hypothèse, qui cadre parfaitement avec les facultés stratégiques de la flotte combinée et avec le tempérament italien[1],

1. Je suppose « a priori » et je considère comme très probable que le commandement de la flotte alliée sera exercé par un amiral italien. L'escadre

assez porté aux feintes habiles, aux brusques dérobades, aux « coups fourrés »...

Donc on essaiera, non pas de percer, mais de *tourner* le premier rideau, l'armée navale française de la Méditerranée. Mais comme le point — quel qu'il soit — de la mer Ionienne où s'est faite la jonction des deux escadres, Italienne et Autrichienne, est à une distance de Marseille double au moins de celle qui sépare ce dernier port de la côte Algérienne, il faut, de toute nécessité, que la flotte alliée se mette en mouvement une vingtaine d'heures au moins avant que notre convoi ne quitte cette côte. En d'autres termes, il faut qu'aussitôt la jonction faite et dès qu'elle aura appris que notre armée navale a pris poste à Bizerte, aussi bien pour se réapprovisionner que pour attendre les événements, la flotte austro-italienne fasse route pour venir se placer au « nœud stratégique » de la mer Tyrrhénienne[1], par 40° Nord et 10° Est, à peu près, point qui se trouve justement à la même distance de Marseille qu'Alger. Elle sera là en excellente posture pour s'élever rapidement au Nord-Ouest — soit par les Bouches de Bonifacio, soit par le cap Corse — à la rencontre de notre convoi, tout en couvrant efficacement les côtes italiennes dans le cas, *que le gouvernement italien envisagera toujours*, car enfin, n'est-ce pas? il faut tout prévoir, où le débarquement de ce corps expéditionnaire se ferait non pas à Marseille, mais à Naples...

Sans doute — et je montrerai un peu plus tard que la précaution est judicieuse; qu'à tant faire que d'organiser ce convoi et cette délicate opération, nous devrions bien jeter quarante mille hommes sur un point habilement choisi de l'Italie méridionale. — Sans doute, dis-je, mais pour revenir dans la mer Tyrrhénienne, il a fallu « enlever » la division de croiseurs cuirassés que nous avons mis en observation à l'est de la Sicile. Or, pour détruire des *Waldeck Rousseau*, des *Amalfi* et des *Sankt Georges* ne suffisent pas; des *Lion* ou des

italienne, en effet, est sensiblement plus forte que l'autrichienne, grâce à ses croiseurs cuirassés.

1. Voir à ce sujet la *Revue de Paris* du 1er avril, où j'ai expliqué dans mon étude sur la puissance maritime de l'Italie ce qu'il faut entendre par cette expression, au demeurant assez claire, de nœud stratégique de la mer Tyrrhénienne.

Moltke ne seraient pas de trop. D'ailleurs, détruits ou seulement refoulés, nos croiseurs auraient toujours eu le temps d'aviser le commandant en chef de l'armée navale (je suppose inefficaces les tentatives de « brouillage » des communications radiotélégraphiques). Celui-ci, par conséquent, ou bien ajournera le départ du convoi, ou bien, si le mouvement est déjà déclanché, se hâtera de faire prendre au gros de son armée la position nécessaire pour qu'elle joue son rôle de couverture.

Mettons pourtant les choses au pis en admettant, contre toute vraisemblance, que notre armée navale, prévenue trop tard, n'ait pas le temps de s'opposer à la marche de la flotte alliée, le convoi ayant déjà, d'ailleurs, été mis en route. Que va-t-il se passer?

Partie du « nœud stratégique », vers 2 heures de l'après-midi, en même temps que notre convoi de son point de concentration, la flotte alliée, qui peut donner 18 nœuds en route, sera vers 9 heures du soir dans le canal de l'Ours de la Maddalena. A minuit, ce couloir franchi à vitesse réduite, elle sortira des Bouches de Bonifacio sans avoir couru de dangers sérieux de la part des petits sous-marins — à peu près aveugles, la nuit — que nous avons par là, tandis que s'il y avait une division de garde-côtes, celle-ci, quitte à se sacrifier, aurait certainement arrêté un temps l'ennemi. A 10 heures ou 11 heures du matin ce dernier pourra donc s'établir sur notre ligne de communications, à 40 ou 50 milles au sud-sud-ouest de Marseille. Si de promptes mesures ne sont prises, notre troisième escadre et le convoi seront interceptés.

Le commandant de la troisième escadre est d'ailleurs au courant de la situation. Outre qu'il a été prévenu par le commandant en chef de l'armée navale de la possibilité d'une attaque directe, il a reçu les avis du groupe de liaison qui, remontant d'autant plus vite au Nord que le danger s'y annonce plus pressant, a certainement pris le contact de la flotte alliée, au moment où celle-ci est à peu près à une centaine de milles à l'ouest-nord-ouest des Bouches, vers 6 heures du matin.

A cette heure même, la troisième escadre et le convoi se trouvent à 90 milles du canal de Minorque, à 90 milles aussi de Port-Vendres, qui leur reste dans le Nord-Ouest, à 120 milles de Cette, qu'ils ont à peu près au Nord 10° Ouest, à 110 milles

encore de Marseille, à peu près droit devant, dans le Nord 25° Est.

Dans cette situation, il n'y a pas à balancer : il faut disloquer le convoi, diriger les moins bons marcheurs sur Port-Vendres, quelques autres un peu plus rapides sur Cette [1] et le reste, ceux qui peuvent fournir au moins 20 nœuds pendant plusieurs heures, sur Marseille.

Ces ordres donnés et dès le mouvement de dislocation commencé — tout le monde prenant, bien entendu, l'allure maxima — la troisième escadre entière, avec ses croiseurs cuirassés, ses trois escadrilles et celle d'Oran, enfin le groupe de liaison qui ne tardera pas à la rejoindre, peut-être même les plus rapides des croiseurs cuirassés de l'armée navale de la Méditerranée, que le commandant en chef aura certainement détachés en avant et qui se hâteront pour porter secours aux camarades [2], la troisième escadre, dis-je, infléchira sa route vers le Nord-Nord-Est et viendra présenter le combat à l'adversaire, se sacrifiant ainsi pour assurer définitivement le salut de nos transports.

Sacrifice qu'elle fera payer cher, d'ailleurs! Sacrifice qui, en outre, donnera très probablement la victoire finale aux nôtres, car l'armée navale elle-même, le gros, les 12 cuirassés de ligne ne sont pas loin...

Partis des atterrages de Bizerte à peu près en même temps que le convoi des atterrages d'Alger et que les Austro-Italiens du « nœud stratégique » de la mer Tyrrhénienne, ils ont aussi, à peu de chose près, la même distance (360-370 milles) à parcourir pour arriver au point de rencontre fatalement indiqué par les circonstances et vers lequel les guident, du reste, les radiotélégrammes qui se succèdent sans interruption du groupe de liaison, des éclaireurs de l'armée navale même et enfin de la troisième escadre, qui appelle à l'aide avec

1. Il y a une fosse avec des fonds de 8 m. 40 au moins à l'abri de l'Épi Est du brise-lames. De grands paquebots y peuvent trouver place dans un cas comme celui-ci.

2. Je pourrais ajouter que, de Toulon même, certains éléments, navires en armement, flottille de torpilleurs, flottille de sous-marins, auront pu venir se joindre en temps utile — en prenant l'ennemi à revers — aux unités engagées dans cette lutte décisive. La T. S. F. permettra ce genre de concentrations.

instance. Supposons qu'ils ne puissent donner, pour une marche d'assez longue durée, que 17 nœuds de vitesse; supposons qu'ils n'aient pas pu — ils ne le pouvaient pas, en effet — se diriger *immédiatement* sur le point, hypothétique au début de cette randonnée finale, où se produira la rencontre tactique, solution de la crise; supposons même qu'ils soient partis un peu en retard ou qu'ils aient, un moment, fait route au nord de Bizerte pour parer à l'éventualité d'une attaque poussée par le canal entre Sicile et Sardaigne; mettons enfin les choses au pis, encore une fois, le retard du gros de l'armée navale française sur la marche de la flotte alliée ne dépassera pas quelques heures — trois ou quatre, peut-être — et elle paraîtra sur le champ de bataille sinon pour rétablir les affaires de la troisième escadre, du moins pour y engager une nouvelle action, dont le succès ne saurait être douteux, si l'on considère l'état dans lequel seront, après leur précaire victoire, les cuirassés alliés.

Enfin, en tout état de cause, le convoi sera sain et sauf; dispersé seulement sur divers points du littoral du golfe du Lion. Mais qu'importe! Le 19e corps sera en France!

***

L'étude que nous venons de faire a montré, je crois, qu'au prix des précautions nécessaires et dans des conditions en somme très réalisables, le transport du 19e corps d'Algérie en France, même dans le cas le plus difficile, peut être envisagé sans appréhensions. Les chances fâcheuses n'y dépassent assurément pas celles que la fortune de guerre réserve à toute opération qui emprunte un théâtre stratégique à proximité duquel se trouve rassemblée « la force principale de l'adversaire ».

On remarquera sans doute que j'ai évité de faire état du concours de l'escadre anglaise de la Méditerranée, concours qui, sans nul doute, fournirait la solution la plus complète et la plus sûre de la question. Il m'a paru qu'en ce moment-ci surtout, où se produisent certaines hésitations sur le caractère exact et les conséquences de l'entente cordiale, il n'était pas

inopportun de faire voir que nous pouvions nous suffire pour mener à bien l'opération particulière dont il s'agit.

Faut-il ajouter, après ce que je disais déjà dans mon étude du 1er avril dernier, que nul ne souhaite plus que moi que, le cas échéant, le transport de nos troupes d'Algérie en France n'ait rien à redouter de la flotte italienne, pour ne parler que de celle-ci? Ce n'est certes pas notre faute, à nous Français, si nous sommes obligés de faire entrer dans nos prévisions l'éventualité d'un conflit, dont la seule idée nous est pénible. Mais comment réussirait-on à nous faire croire, aujourd'hui où nous sentons si vivement le besoin d'y voir clair dans ce qui se prépare autour de nous, que l'on puisse être à la fois notre ami et l'allié de nos adversaires?

★ ★ ★

POÉSIES

I

PREMIER CHAGRIN

« Ta légère maison d'osier ne te contiendra plus... »

AGATHIAS

Colombe au blanc duvet, colombe familière
Dont j'avais, de mes mains, suspendu la volière
Aux rameaux fleurissants d'un vivace rosier,
Tu ne chanteras plus dans ta maison d'osier;
Tu ne percheras plus, frêle, sur mon épaule,
Je ne sentirai plus l'aile ouverte qui frôle
Ma joue, et sur mes doigts, quand ma colombe a faim,
La caresse du bec si vorace et si fin...
Hélas! le chat cruel, le sombre chat qui rôde
Et qui miaule alentour, et dont l'œil d'émeraude
Brille parfois dans l'ombre en quête de butin,
Le chat, d'un coup de patte habile, ce matin,
A fait choir sur le sol la cage tôt brisée;
Puis, de ses crocs méchants, dans la fraîche rosée,
Colombe, il a tranché ton col!... Or, j'eusse aimé
Avec des doigts pieux, sous l'arbuste embaumé
Que balance en mesure une brise étrangère,
Pouvoir ensevelir ta dépouille légère;
Mais je n'ai retrouvé de ton corps frémissant
Que trois plumes de neige et trois gouttes de sang...

II

LA VOIX DE LA SOURCE

Lorsque, chaque matin, j'incline mon visage
Sur ton visage froid, Source — lorsque j'emplis
Mes amphores de grès, selon l'antique usage,
D'un geste harmonieux qui fait jouer tes plis,
Des murmures, soudain, chantent à mon oreille
Et j'écoute, j'écoute... Or, la voix de tes eaux,
Cette voix, chaque jour plus douce que la veille
Met un frisson divin dans l'âme des roseaux!
J'écoute... Elle bruit dans les ramures molles
Et, pour l'écouter mieux, mon buste s'est penché...
O Source! tu m'as dit de savantes paroles,
Les paroles qu'Amour enseignait à Psyché!
— « Jeune fille, — dis-tu — viens partager ma couche,
Je saurai t'y bercer d'un rythme murmurant,
Mes ondes baiseront tes yeux clos et ta bouche,
Tes cheveux flotteront, souples, dans le courant;
Tu dormiras ainsi, froide, muette et sourde,
Jeune fille... Tes bras demeureront croisés,
Tu ne chargeras plus, de cette amphore lourde,
Le beau front qu'ombrageaient des cheveux divisés;
Tu ne connaîtras point les peines de la vie
Et tu n'éprouveras, parmi ces remous lents,
De mes fluides mains, jeune fille endormie,
Qu'une longue caresse attachée à tes flancs... »
— Et je m'enfuis, alors. Je m'enfuis, tout pâle,
Avec des gestes fous et des yeux pleins d'effroi!
Par les rudes sentiers, Source aux reflets d'opale,
Je m'enfuis... car je crains les douceurs de ta voix,
Les reflets de ta face et tes charmes limpides...
Cependant chaque jour, dans l'onde qui bruit
J'irai plonger encor mes deux amphores vides,
Aujourd'hui comme hier, demain comme aujourd'hui;
Sur toi, j'irai pencher mon oreille attentive,

Mon beau front qui fléchit au poids des cheveux lourds,
Et, bientôt, je ne fuirai plus... Lasse et captive,
O Source! j'apprendrai ces mortelles amours
Qui chantent doucement tout le long de tes rives...

III

PREMIER DÉSIR

Tu n'es plus une enfant, Mélité, le sais-tu?
Ton jeune corps ému s'étonne et s'émerveille
Des naissantes rondeurs qui soudain l'ont vêtu...
Chaque matin moins que la veille
Tu seras une enfant! — Au grand soleil, l'essaim
Des guêpes tournoyait en rondes inégales,
La brise m'apportait les échos d'un buccin,
Dans les cytises verts bruissaient des cigales,
Quand je te vis... Tes pas fragiles et menus
S'approchaient du bassin où les pigeons vont boire;
Or dans l'eau, Mélité, tu plongeas tes bras nus,
Tes bras, lisses fuseaux d'ivoire;
Puis tu défis gaîment ce long voile opalin
Qui vous vient, m'a-t-on dit, de lointaines provinces,
La ceinture jouant sur ta robe de lin
Les deux liens étroits de tes sandales minces
Et la tunique d'or qu'une agrafe défend...
— Couché dans l'herbe haute et caché par des branches
Je regardais... enfant qui n'es plus une enfant!
L'onde tiède baignait tes hanches;
Tes noirs cheveux flottaient, dénoués à dessein,
Tu riais au duvet léger de ton aisselle;
Dans chaque goutte d'eau qui roulait sur tes seins
Le soleil matinal glissait une étincelle...
Mélité, Mélité! mon regard éperdu
S'attardait aux contours de ta ligne ambiguë
Et voici qu'un désir, tout à coup m'a mordu
Pareil à quelque flèche aiguë!
Rien ne m'en distrait plus — le rêve dangereux

A toute heure, en tous lieux me poursuit et me trouble,
Et mes yeux sont brillants et mon visage creux
De t'avoir vue, enfant, dans ta grâce un peu double,
O fruit acide encor mais déjà savoureux!

IV

A L'INCONSTANTE

J'ai voulu revoir, Lydé, la maison blanche
Qui nous abrita durant le bel été...
Tu m'aimais, alors. — Ah! l'oiseau sur la branche
A moins d'inconstance et d'infidélité!

Au jardin désert tout m'a semblé morose;
Les rosiers déjà se découronnent... vois!
Lorsque j'ai cueilli cette dernière rose
La brise du soir l'effeuilla dans mes doigts.

Vois — le bassin rêve et nuance des teintes,
Les tendres pigeons roucoulent sur le toit,
Mais en vain, Lydé, je cherche les empreintes
Du charme subtil qui s'exhalait de toi;

Je suis retourné, là-haut, sur la terrasse
Où tu t'accoudais quand vient le rossignol...
Mais ton coude nu n'a point laissé de trace,
Mais tes pas d'enfant n'ont qu'effleuré le sol,

Et quand j'ai voulu m'étendre sur la couche
Où tu sommeillais dans ta lasse pâleur,
L'amertume, hélas! est montée à ma bouche,
Un souci mortel a visité mon cœur!

O Lydé, tu cours de trompeuses chimères...
Ce trop bel été ne sera plus jamais
Et seuls monteront à mes lèvres amères
Les vains souvenirs des jours où tu m'aimais;

Longtemps mes regrets poursuivront l'infidèle
Longuement mes pleurs couleront dans la nuit...
Vois — la maison blanche est pleine d'ombre, telle
Un temple d'amour que la Déesse a fui!

V

TA ROBE AVAIT GLISSÉ...

(D'APRÈS L'ARABE)

Ta robe avait glissé dans la rivière verte
Et toi, les bras tendus, le visage pâli,
Les sourcils remontés et la bouche entr'ouverte
Tu la regardais fuir, fille de Bâkili.
— Je suivais des sentiers déjà suivis la veille
Car je crains les détours du sentier différent :
« Salut », dis-je, « salut! Ta jeunesse est pareille
A la robe de lin qu'entraîne le courant;
Pareille, elle s'enfuit au fil du Temps qui presse
Et que nos faibles doigts ne sauraient retenir...
Mais viens! Ce soir est lourd d'une étrange paresse,
Et, dans l'ombre où mon souffle au tien voudrait s'unir
Je tisserai pour toi la robe des caresses ».

VI

JE CONNAIS UN JARDIN...

Je connais un jardin mystérieux et calme,
Un jardin pacifique où nul ne vient jamais;
Il me plaît d'y rêver, seule, parmi les palmes
Dont les reflets ombreux sont pareils au mystère
Des feuillets clos, des yeux fermés,
Des lèvres où repose un nom que l'on veut taire.

... C'est une aile furtive... un jet d'eau qui s'élance.
Grêle, vers l'infini du soir... et c'est encor
Un lentisque odorant qu'une brise balance,
La fontaine où mes doigts s'affraîchissent à l'aise;
Et c'est le chemin sablé d'or
Le long duquel mes pieds s'attardent et se plaisent.

J'ignore quel Passé dans ces bosquets persiste,
Quels échos j'y pourrais animer... Je ne sais
Quel enchantement rôde à la fois doux et triste,
Et quel souple entrelacs de lianes et de lierres
Met, sur les marbres renversés
Comme une beauté sombre, intime et singulière.

J'imagine des cœurs battant sous les écorces,
Des bras emprisonnés dans les souples rameaux,
De sveltes ifs cachant des nuques et des torses;
J'imagine des yeux dans les fleurs que je cueille,
Des rires muets sur les eaux,
Des secrets puérils chuchotés par les feuilles;

J'imagine des pas harmonieux, des danses,
Des voiles clairs flottant sur des seins demi-nus,
L'ombre de nos amours mêlée à des cadences;
J'imagine la vie éparse en toutes choses,
Des souffles, des reflets ténus,
L'innocence des lys et les désirs des roses...

Et j'aime ce jardin secret. Mon rêve glisse
Et se pose... Il me plaît d'imaginer sur l'eau
Le visage attentif et pâle de Narcisse...
Il me plaît de sourire à des yeux invisibles
Et de porter — léger fardeau —
Ma sereine tendresse et mon bonheur paisible.

VII

PENSÉE D'AUTOMNE

Las d'avoir prodigué l'étain, le cuivre et l'ambre,
Las du manteau de pourpre et du chaperon d'or
Et triste comme un roi de légende, Novembre
Peu à peu, lentement, épuise son trésor.

J'imagine ses yeux comme ceux des sybilles
Et son vague sourire énigmatique et beau;
Son front s'est incliné sur les étangs mobiles
Où s'effeuille le soir dans les pâleurs de l'eau...

D'un tapis nuancé qui frémit quand je passe
Il a jonché le sol, et ses funèbres doigts
Trament, chaque matin, fluides dans l'espace
De longs voiles brumeux qu'il épand sur les bois...

Je l'imagine las de gloire, taciturne,
Imprégné d'un parfum à la fois âcre et doux,
Se plaisant à danser avec le vent nocturne,
A dépouiller son front chargé de cheveux roux;

Dans ses mains, peu à peu l'urne penche et se vide...
Et tandis que mon pas fait sourdre la rumeur
Des feuilles, — comme un roi fastueux et morbide,
Novembre, peu à peu, feuille à feuille, se meurt.

BARONNE ANTOINE DE BRIMONT

LA POLICE PARISIENNE

Contre les malfaiteurs [1], la société dresse un corps de défense, qui est la police. Il est d'usage d'en critiquer l'organisation. A chaque crime retentissant, l'opinion s'émeut. Des publicistes impatients réclament des changements radicaux. Les conseillers municipaux polémiquent dans la presse et à la tribune. Chacun préconise un plan de réformes. La foule, dont les romans policiers ont faussé le jugement, s'indigne que la Sûreté ne saisisse pas le criminel quelques heures après le forfait. Elle voudrait entendre raconter que le préfet de police lui-même est entré dans la chambre du crime, qu'il s'est jeté à plat ventre, a mesuré des empreintes, et glané des cheveux ou des poussières dans les rainures du parquet. Elle ne s'étonnerait point d'apprendre que, sur un indice dérisoire, un agent subtil a construit tout un système ingénieux. Elle réclame Sherlock Holmes et Arsène Lupin.

Mais ces deux personnages ne sauraient être créés par mesure administrative. Nous avons vu que les malfaiteurs ne sont pas répartis en classes fermées, et qu'ils ne sont pas liés par une organisation générale. S'il nous a échappé de nommer « armée du crime » leur foule diffuse, c'était pour la commodité du discours. En réalité, aucune expression conventionnelle

1. Voir la *Revue* du 1er juin 1912 : *Les Malfaiteurs parisiens.*

n'est plus inexacte que celle-là. Les malfaiteurs n'obéissent pas à une hiérarchie de chefs; aucune discipline commune ne les unit; ils varient leurs moyens d'action selon leurs goûts et leurs tempéraments; leurs champs d'opérations sont innombrables. Ce ne sont pas des soldats, ce sont des guerilleros.

La société est contrainte de leur opposer une troupe régulière, qui a des cadres nets, et une constitution précise. La tâche paradoxale de ceux qui gouvernent la police est donc d'allier la rigidité à la souplesse, de maintenir la discipline de l'ensemble tout en stimulant les initiatives individuelles. Contre les tirailleurs du crime, ils doivent employer une armée cohérente, mais capable de s'éparpiller dans le combat sans rien perdre de sa puissance. De cette armée, nous étudierons la composition, les forces et l'armement.

*
* *

Ce ne sera pas examiner dans tous ses détails le fonctionnement de la Préfecture de police. Les attributions du préfet, telles que les a définies l'arrêté consulaire de messidor an VIII, et même réduites par le décret impérial d'octobre 1859, ne se bornent pas à la découverte et à l'arrestation des malfaiteurs. Elles embrassent une foule d'objets disparates. Le préfet de police est à la fois magistrat d'Etat et magistrat municipal. Il délivre les passeports et surveille la vente des poudres, donne des secours aux noyés et contrôle les poids et mesures. Il ne se désintéresse ni de l'hygiène ni de la voirie. Il interne les aliénés, inspecte les marchés, organise la fourrière, et commande aux chimistes du laboratoire municipal. Il garde les objets trouvés, secourt les indigents et fait passer aux cochers des examens. Pour rester dans notre cadre, il nous faudra négliger ces mille besognes. C'est seulement la police criminelle que nous envisagerons ici.

Elle est assurée par deux grands organismes : la direction de la police municipale et la direction générale des recherches.

Sous les ordres du directeur de la police municipale sont rassemblés les agents en uniforme, qu'on appelle gardiens de

la paix ; sous les ordres du directeur général des recherches, les agents « en bourgeois », les inspecteurs.

Il y a, à Paris, 7 000 gardiens de la paix — 7 020 exactement — répartis en vingt-cinq compagnies. Vingt compagnies occupent les vingt arrondissements. Les cinq autres ont leur siège à la Préfecture de police, et se tiennent toujours prêtes à se porter sur le point où quelque événement se produira. Ce sont les compagnies de réserve.

Ces compagnies sont à leur tour distribuées en quatre divisions, dont chacune comprend cinq compagnies d'arrondissement et une compagnie de réserve [1].

Les gardiens de la paix sont véritablement des soldats, pliés à une discipline militaire. Ils obéissent à 944 caporaux, qui sont les sous-brigadiers ; 80 sergents : les brigadiers ; 31 adjudants : les inspecteurs principaux ; 25 capitaines : les officiers de paix ; 4 colonels : les commissaires divisionnaires ; 1 général : le directeur de la police municipale. Ainsi encadrés, ils doivent maintenir la paix publique. Jour et nuit, ils se promènent dans les rues, et veillent à ce que l'ordre ne soit pas troublé. Telle est leur fonction. Ils n'ont pas à rechercher les malfaiteurs. Ils représentent la force dont pourra user celui qui a découvert un criminel. Mais, de leur propre mouvement, ils n'arrêtent personne — *hors le cas de flagrant délit.* Ils n'ont d'ailleurs pas le droit de pénétrer dans les maisons. Ou plutôt ils n'y pénètrent que dans trois cas précis : s'ils sont requis par le propriétaire ou son représentant, — s'ils accompagnent un magistrat, — si quelqu'un réclame du secours par la fenêtre.

Un malfaiteur se trouve-t-il dans la maison où on les a

1. L'arrêté préfectoral du 3 août 1893 a formé ainsi ces divisions :

1re division : compagnies des 1er, 2e, 8e, 9e, 17e arrondissements et 1re compagnie de réserve.

2e division : compagnies des 3e, 4e, 10e, 18e, 19e arrondissements et 2e compagnie de réserve.

3e division : compagnies des 5e, 11e, 12e, 13e, 20e arrondissements et 3e compagnie de réserve.

4e division : compagnies des 6e, 7e, 14e, 15e, 16e arrondissements et 4e compagnie de réserve.

La 5e compagnie de réserve, qui est chargée d'assurer, en renfort, la circulation des voitures a été rattachée directement au service central.

requis d'entrer? Ils s'en saisissent et le conduisent devant le commissaire. Là se limite leur devoir. Ils n'auront plus ensuite qu'à regagner leur poste, et à reprendre leur surveillance. En somme, les gardiens de la paix sont des agents d'arrestation, non de découverte.

Est-ce à dire qu'il faille attribuer à leur rôle une importance secondaire? Non, si l'on veut bien se rappeler les indications que nous avons données sur les malfaiteurs. Le rôdeur qui guette le bourgeois attardé, le jeune vaurien qui vole à l'étalage, l'apache qui bataille à coups de revolver contre ses camarades sont justiciables du gardien de la paix. C'est lui qui traverse en pleine nuit les rues mal famées, et empêche les agressions brutales. Sans lui, Paris serait livré aux malfaiteurs, et il n'est quartier si central où l'on oserait s'aventurer après dix heures du soir. Il est la défense toujours présente, le porte-respect, le champion armé de l'honnête homme. Parce qu'il remplit aussi une tâche administrative, empêche les ménagères indolentes de secouer leurs tapis après neuf heures du matin, ou fait circuler un peu vivement les marchandes de quatre-saisons, faut-il négliger le rôle véritablement défensif qu'il tient constamment? Nul ne le croira. Et c'est donc le lieu de se demander si les gardiens de la paix sont assez nombreux, et s'ils sont assez bien choisis.

A cette double question le préfet de police répond : non.

7 000 agents, avec leurs 944 sous-brigadiers et leurs 84 brigadiers, semblent former une troupe imposante. Et certainement, si ces 8 000 hommes occupaient toute la journée les rues de Paris, il n'y aurait aucune augmentation à réclamer. Mais enfin, il faut bien que les agents mangent, dorment et se reposent comme tous les autres hommes. On a donc divisé chaque compagnie en trois brigades, qui assurent le service par roulement, et pendant huit heures en moyenne. C'est ainsi que le tiers seulement des agents surveille Paris à la même heure.

En outre, et puisque chaque compagnie, commandée par un officier de paix, garde un arrondissement, et forme une troupe spéciale, il lui faut une certaine administration. Il lui faut des scribes, des télégraphistes et des plantons. Ce n'est pas tout. Il est indispensable que certains agents soient affectés

à des surveillances spéciales : marchés, gares, etc. Il est nécessaire, en outre, que certains autres règlent la circulation, et imposent des arrêts aux cochers.

M. Lépine a opéré plusieurs réformes fort heureuses. Il a créé les agents des voitures, lorsque l'intensité croissante de la circulation l'a exigé. Il a créé les gardiens de la paix en bourgeois, qui forment une petite sûreté d'arrondissement à la disposition de l'officier de paix. Il a enfin créé les agents cyclistes. Mais il n'a pu fonder ces trois organismes nouveaux qu'en prenant des hommes sur le contingent général. Si bien que le nombre des agents en uniforme, qui se promènent dans les rues, et constituent, par l'effroi et la méfiance qu'ils inspirent aux malfaiteurs, une véritable police préventive, a diminué. Tel homme, au lieu d'aller à pied, circulait à bicyclette. C'était très bien. Mais cependant le service à pied devenait insuffisant. Ainsi des réformes indispensables n'ont pas fourni leur plein effet, parce qu'elles entamaient les services déjà existants. On ne créait pas de forces nouvelles. On ne faisait que modifier la répartition des forces. Cette méthode n'offrait pas d'inconvénients majeurs quand elle s'appliquait à la création des agents cyclistes. Là, le préfet divisait simplement sa troupe en cavaliers et en fantassins. Mais quand elle s'appliquait à la création de la brigade des voitures, elle était détestable. Car les agents des voitures sont entièrement perdus pour l'arrestation des criminels.

Aussi bien, le moment venait où il serait impossible de diminuer encore, fût-ce pour une tâche indispensable, l'effectif originel. Lorsque, en janvier 1907, le préfet aperçut la nécessité de renforcer la troupe des agents cyclistes, il dut chercher en dehors des compagnies de gardiens de la paix les hommes dont il avait besoin. Et c'est ainsi qu'il préleva sur le régiment de la garde républicaine 200 hommes. Il les divisa en trois brigades de 66 hommes, qui se relèvent alternativement, de sorte que, chaque nuit, 50 gardes cyclistes accompagnent les agents et coopèrent à la surveillance, tandis que les 16 autres se tiennent jour et nuit en permanence dans une caserne, prêts à se porter rapidement sur les points où leur présence serait réclamée.

Mais ce n'était là qu'un expédient, que le préfet ne pouvait

songer à renouveler indéfiniment. Depuis 1893, la population avait augmenté d'un cinquième. Et l'effectif des agents n'avait pas augmenté d'une unité. Le préfet ne cessait de demander des hommes. Le Conseil municipal se décida, voici deux ans, à lui accorder 100 gardiens de plus par an. Cent : cinq agents par arrondissement.

Or des déclarations publiques de M. Lépine[1], il résulte que 1800 agents font défaut à la police parisienne. Le préfet a demandé de les recevoir en six ans. Afin de persuader le Conseil municipal de la nécessité de cette augmentation, il a lu des rapports qu'il avait reçus des officiers de paix. Pour étudier le rôle et les fonctions des gardiens de la paix, et démontrer l'insuffisance de leur nombre, il a choisi deux arrondissements typiques : le 2e, où la population est restreinte, et la circulation particulièrement difficile, et le 15e où la population est très dense, mais la circulation très aisée.

Le 2e arrondissement est occupé par 282 gardiens. Mais il faut enlever de ce nombre 18 gardiens en bourgeois, et 12 secrétaires ou plantons. Restent 252 hommes, répartis en trois brigades, à raison de 84 hommes en moyenne par brigade.

Le 8 mars 1912, de midi à six heures du soir, 84 hommes en uniforme devaient assurer la surveillance de l'arrondissement. Sur ces 84 hommes, 2 étaient en congé ; 9, en permission ; 4, malades. Restaient 69 hommes, dont 4 étaient détachés pour le service des théâtres et des concerts. En somme, 65 gardiens.

Or, il faut surveiller la circulation. 28 hommes y étaient employés. En outre, si l'on disséminait la totalité des hommes dans les rues, on serait à la merci du moindre événement. Il faut des gardiens de permanence. Il y en avait 16, répartis dans les quatre postes. On ne dira pas que c'est trop, pour une troupe de renfort. Par conséquent, 21 hommes seulement surveillaient les quatre quartiers de l'arrondissement, c'est-à-dire 110 avenues, boulevards et rues d'une longueur de 23 kilomètres. Et ne croyez pas que ces 21 agents allaient et venaient, l'œil au guet. Non. Quatre se tenaient dans les postes-vigies. Un était de planton devant la Banque de France.

1. *Bulletin municipal officiel* du samedi 16 mars, p. 1409, 3e col.

Trois maintenaient l'ordre devant les bureaux de placement. Deux surveillaient les camelots, rue du Croissant. Si bien que 11 agents seulement vaguaient sur les 23 kilomètres. Avouons-le : c'est dérisoire. Et lorsqu'on nous racontera que des « roulottiers » ont volé des marchandises devant la porte d'un négociant, qu'un frénétique a tiré sur un passant et s'est enfui librement, nous ne pourrons être étonnés.

Dans le 15e arrondissement, la situation est analogue. Il y a là 321 agents, dont il faut déduire immédiatement 10 secrétaires ou plantons, 9 agents en bourgeois, et 9 gardiens qui surveillent à poste fixe les abattoirs ou la gare Montparnasse. Il reste donc 293 agents, et chacune des trois brigades en contient 97 ou 98.

La brigade qui était de service le 8 mars 1912, de midi à six heures, comprenait 97 hommes. Sur ce nombre, 47 seulement étaient placés sur la voie publique et y exerçaient une surveillance effective. Les autres étaient malades, en congé, ou employés à des services spéciaux et indispensables. 47 hommes pour un arrondissement qui a 721 hectares de superficie et contient 199 000 habitants! L'officier de paix, qui ne veut pas être taxé d'exagération, ajoutait à ce chiffre les 6 vedettes placées à la porte des postes de police. Mais vraiment, il faudrait qu'un malfaiteur fût bien imprudent pour aller commettre un crime devant le poste, et sous les yeux du planton.

Supposez une grève ou, plus simplement une manifestation. Il ne restera plus un seul gardien de la paix pour effrayer les criminels. Le 8 mars fut une journée calme. Tant mieux! si une petite bande avait décidé d'exercer ses talents dans le 15e arrondissement, les habitants n'eussent pu compter que sur eux mêmes.

***

Les gardiens de la paix ne sont pas assez nombreux. Sont-ils parfaitement choisis? Non, puisque le préfet n'a pas le droit d'appeler à faire partie de leur armée l'homme qui lui plairait le mieux. La loi de 1905 lui impose l'obligation de prendre les cinq sixièmes des gardiens de la paix parmi les

anciens militaires comptant au moins quatre ans de services. Moyennant qu'il satisfasse à certaines conditions physiques (1 m. 70 de taille, bonne constitution) et qu'il n'ait subi que quelques très légères punitions, tout ancien militaire peut postuler un emploi de gardien de la paix. On lui demandera... une dictée et un certificat de bonne conduite. Et sans doute il sera un agent vigoureux, courageux et discipliné. Mais peut-être manquera-t-il d'initiative, de flair et de discernement. En outre, il arrivera presque toujours d'un point éloigné du territoire, et sera assez peu préparé à surveiller effectivement la ville énorme dont le bruit l'étourdit et dont la complication l'effare.

— Certains de vos agents ne connaissent même pas le nom des rues de Paris! — disait M. Armand Grébauval, en séance du Conseil municipal, à M. Lépine.

— Il y en a, — répondit le préfet, — qui viennent de Quimper-Corentin.

Et il avait déclaré déjà :

— On m'a dit : « Vous avez de braves gens en très grand nombre, des hommes sérieux, attentifs, dociles, courageux ». Mais ce que vous n'avez pas dit, ce que vous m'avez laissé le soin de dire, c'est qu'il y a aussi des brebis galeuses. Et s'il y a une chose étonnante, c'est qu'il y en ait si peu *avec le recrutement qui nous est imposé* et qui nous envoie pour cinq sixièmes des gens venus, on peut bien le dire, à travers les équipages de la flotte ou de l'armée coloniale, des faubourgs de nos cités. Eh bien, malgré cela, les brebis galeuses, les mauvais, les punis, sont en nombre infime[1].

Il ne s'agit pas sans doute d'obtenir que le moindre gardien de la paix soit un détective d'une ingéniosité surprenante. Mais peut-être peut-on exiger de lui des qualités moyennes, et, pour le dire en un mot, le goût de la police. Il est ordinairement un excellent soldat, soumis aveuglément à la discipline, et disposé à monter la plus ennuyeuse faction. Il est un homme courageux, qui n'hésitera pas à risquer sa vie pour saisir un malfaiteur. Mais il manque de pénétration. Ce n'est pas le métier militaire qui a pu lui

1. *Bulletin municipal officiel* du samedi 16 mars, p. 1405, 2e col.

enseigner des habiletés. Un civil, qui choisirait spontanément la carrière policière, aurait sans doute des qualités mieux appropriées.

Le Conseil municipal, ému par les récents attentats, a promis au préfet de police l'augmentation de l'effectif. Mais il y a mis cette condition, que le mode de recrutement serait changé.

— Nous ne voulons pas créer de nouveaux agents, — a dit M. Grébauval — si nous devons absorber cinq réengagés pour avoir un homme.

Et le préfet de répondre aussitôt :

— Je prendrai deux précautions : La première, ce sera de me mettre d'accord avec l'État pour ne pas aller au-devant des mêmes mécomptes que par le passé. La seconde, ce sera de me mettre d'accord avec le ministère de la Guerre pour que nous ayions satisfaction.

Ces agents, plus nombreux et mieux choisis, il faudra aussi les mieux armer. A l'heure actuelle, ils disposent d'un sabre et d'un revolver. « Un sabre de bois », a dit avec humour M. Adrien Mithouard, et le préfet de police a repris cette définition avec un certain contentement. Quant au revolver, c'est une arme de guerre à longue portée, dont les agents osent à peine se servir, de peur de blesser, sur un grand rayon, des passants inoffensifs. M. Lépine est actuellement en pourparlers avec le ministère de la Guerre, et étudie la question. Il ne faut pas se hâter de demander pour les gardiens de la paix le pistolet browning, sous prétexte que de célèbres malfaiteurs s'en servaient communément. Il n'est pas très prudent de porter dans sa poche un browning tout armé. Et s'il n'est pas armé, l'agent perdra plusieurs secondes à se mettre en défense.

On a proposé aussi de munir les agents d'un sifflet, à l'aide de quoi ils avertiraient leurs collègues de venir leur prêter main-forte. Le préfet est opposé à cette nouveauté. Il estime que, le jour, le sifflet ne sera pas entendu au milieu du brouhaha, et que, la nuit, les apaches pourraient se servir de cet instrument pour attirer les agents dans un guet-apens ou, tout au moins, les éloigner de l'endroit où leur présence serait gênante.

Mais il se montre partisan très convaincu de la création d'un réseau téléphonique spécial, analogue à celui des avertisseurs d'incendie. De distance en distance, sur la voie publique, seraient installés des postes de contact. Les agents seraient munis d'un appareil téléphonique minuscule qu'ils relieraient au besoin à l'un de ces postes. Et ainsi ils se mettraient instantanément en communication avec leurs chefs. Ce système fonctionne, paraît-il, à Berlin.

Enfin, on a demandé que les agents eussent à leur disposition des automobiles particulières. Depuis la pullulation des taxi-autos, la question est devenue peu importante. Il faut moins de temps pour sauter dans une voiture de place que pour faire venir une automobile spéciale d'un garage éloigné.

Donc, le préfet de police et le Conseil municipal sont d'accord pour demander des agents plus nombreux, mieux choisis et mieux armés. La police municipale étant ainsi renforcée et améliorée, ne pourra-t-elle collaborer plus étroitement avec la police des recherches? Nous ne serons en mesure d'aborder ce problème qu'après avoir étudié d'abord la police des recherches.

*
* *

La direction générale des recherches comprend environ mille hommes, répartis en six brigades. Ce sont :

La brigade des jeux.

La brigade des grèves, qu'on appelle improprement « politique ».

La brigade des anarchistes.

La brigade des garnis.

La brigade mobile.

La brigade de sûreté.

La brigade des jeux s'occupe de surveiller les champs de courses et les cercles, qui ont surgi un peu partout, et clandestinement, à la faveur de la loi sur les associations. Elle surveille aussi les agences qui font au pari mutuel une concurrence illégale. Si l'on en croit le préfet de police lui-même, elle est, en ce qui concerne les cercles, tout à fait impuissante.

Chaque soir, cependant, et avec une obstination remarquable, elle opère des descentes. Elle saisit les enjeux. Ou plutôt elle voudrait les saisir. Mais quand elle arrive, ils ont disparu. Un homme posté dans la rue a aperçu le commissaire. Il a appuyé sur un timbre, et incontinent l'argent a disparu. Seuls les jetons restent sur les tables. Le commissaire s'en empare, et s'empare des tables aussi, qui sont transportées, avec tout le mobilier, à la Fourrière. Là se borne l'opération. Mais, quelques heures après, d'autres meubles sont apportés, avec d'autres jetons, et un matériel complet. En des maisons bien truquées, les tenanciers se rient des efforts de la police. C'est ainsi qu'en 1908, après d'innombrables perquisitions, on arriva à saisir *en tout* 175 francs. A vrai dire, en 1907, on avait saisi 22 278 francs. Mais pourquoi? Parce qu'on avait arrêté un individu qui avait 20 000 francs dans sa poche. Une fois, un croupier s'enfuit par les toits en emportant 60 000 francs. Comme il faisait très froid, il fut frappé de conjestion et mourut.

— C'est à peu près le seul, — dit avec humour le préfet de police, — qui fut jamais condamné.

En effet, les tenanciers de cercles sont habiles à se réfugier dans le maquis de la procédure. La procédure est « l'ange tutélaire des fripons et des coquins ». Une condamnation en première instance n'est acquise qu'après cinq ou six ans, et, en appel, après dix ans au moins. Un tenancier, depuis 1905, a fait l'objet de 18 procédures. Au bout de quatorze mois d'instruction, et après neuf condamnations, le cercle est toujours prospère, et l'homme n'a pas passé une heure en prison.

Faut-il conclure de tout cela que la surveillance des cercles est illusoire? Oui, si l'on envisage seulement les résultats immédiats. Mais au cours des perquisitions, les agents recueillent de précieux renseignements sur les habitués interlopes des tripots. Ils peuvent établir des fiches et constituer des dossiers. Les escrocs de haut vol fréquentent en grand nombre les cercles. Il n'est pas inutile que la police les y rencontre souvent.

Au reste, la brigade des jeux est employée aussi à surveiller l'application des lois et règlements sur la police des théâtres, le timbre, la presse, l'affichage, etc. Elle fait aussi des

enquêtes sur les innombrables Français qui sollicitent une décoration. Hélas! chacune des brigades des recherches est surchargée d'enquêtes diverses, lesquelles n'ont aucun rapport avec le but que s'étaient proposé les policiers qui l'ont créée. Et nous verrons tout à l'heure ce qu'il faut penser de ces errements.

Après la brigade des jeux, voici la brigade des grèves, qu'on appelle aussi, improprement, la brigade politique. Elle surveille les conflits entre les employeurs et les employés, entre le capital et le travail, pour employer une formule chère aux socialistes. Car le décret de messidor édicte, en son article 10 :

« Le préfet prendra les mesures propres à prévenir ou dissiper les attroupements, les coalitions d'ouvriers pour cesser leur travail ou enchérir le prix des journées, les réunions tumultueuses ou menaçant la tranquillité publique. »

Cette brigade, écrit M. Achille dans son rapport sur le budget de la préfecture de police, est chargée « de surveiller tous les conflits qui peuvent devenir l'occasion d'atteintes à l'ordre, à la sécurité, à la tranquillité publics, d'attentats aux personnes ou aux propriétés ». Sous ces dignes formules se dissimule un mot qui n'est pas prononcé. Lisez que la brigade des grèves surveille les saboteurs et les sabotages. Et ne dites pas qu'elle dirige ses opérations contre des orateurs de réunions publiques. Si on a lu les déclarations de Féjard, cet individu récemment arrêté, et qui célèbre avec tant de forfanterie l'amitié qui l'unit jadis à Garnier, on a bien vu que les saboteurs n'étaient pas seulement des ouvriers égarés, mais qu'ils pouvaient être aussi des malfaiteurs de droit commun. Donc, la brigade des grèves a bien son intérêt au point de vue de la recherche des criminels. Et lorsque des administrateurs de bonne foi proposent qu'on la rattache au ministère de l'intérieur, ils commettent une erreur. Il ne faut pas différencier certains saboteurs des malfaiteurs.

De même on ne saurait en différencier certains anarchistes. Ce n'est pas à l'heure où la police nous fait savoir que soixante membres de la bande Bonnot sont en liberté, et inconnus, qu'on pourra nous contredire. La brigade des anarchistes surveille tous les individus que leurs opinions frénétiques classent

parmi les adversaires déterminés de la société. Elle les suit de domicile en domicile, et tâche de savoir toujours où les trouver. Il y a, à Paris, plusieurs milliers d'anarchistes français ou étrangers. Étrangers surtout, disons-le. Et l'on pense bien que tous ne sont pas des assassins ou des voleurs. On en connaît qui sont les hommes les plus doux du monde. Mais on sait aussi qu'ils entretiennent un foyer de violence. Il faut donc les surveiller incessamment. La brigade possède sur eux une documentation spéciale, fondée sur des observations constantes. Dans l'affaire des bandits en automobile, elle a soutenu et aiguillé les recherches.

Les trois brigades que nous venons d'indiquer sommairement (jeux, grèves, anarchistes) sont appelées encore aujourd'hui les brigades de recherches « proprement dites ». Elles composèrent en effet, et pendant fort longtemps, avec la Sûreté, la direction des recherches tout entière. Mais, en 1897, la brigade des garnis reçut le titre de quatrième brigade des recherches. Et, en 1901, la brigade mobile fut fondée.

On raille beaucoup la brigade des garnis. On dit que ses agents sont des croque-notes, qui entassent inutilement fiches sur fiches, que les malfaiteurs se gardent d'inscrire sur les livres des hôtels leurs noms véritables, et que, par conséquent, les agents accumulent sans profit, toute l'année, des millions de fiches fausses. On oublie un peu trop que les hôtels borgnes sont les repaires habituels des malfaiteurs, des souteneurs et des filles. On oublie aussi que les agents des garnis ne se contentent pas de copier des noms sur des registres. Ils savent entretetenir des relations avec l'hôtelier, et l'intéresser à leur tâche. Le bon agent qui aime son métier s'attable chez le tenancier, le questionne, lui arrache des renseignements, lui montre des photographies, s'enquiert des mœurs et des habitudes de tel locataire suspect. La brigade des garnis est indispensable à la découverte des criminels. Il ne faudra toucher qu'avec précaution à cet organisme.

Voici, enfin, la brigade mobile.

Pour la former, on a pris dans toutes les brigades les agents qui n'étaient pas indispensables. Elle se compose actuellement de cent inspecteurs, que dirige un commissaire de police, M. Vallet. Elle est divisée en deux sections. L'une, surveille

la prostitution et recherche tous les délits qui s'y rattachent, entôlage, traite des blanches, vagabondage spécial, commerce des livres obscènes, etc. L'autre, recherche les flagrants délits sur la voie publique. Les agents rôdent autour des étalages des grands magasins, s'introduisent dans les groupes pour y surveiller les pickpockets, essaient de tout deviner et de tout voir. Leur métier est de vaguer dans les rues et d'essayer de découvrir des malfaiteurs. Aperçoivent-ils un individu dont les allures leur semblent suspectes, ou bien qu'ils connaissent pour avoir subi déjà certaines condamnations? Ils s'attachent à ses pas, et, pendant plusieurs heures, s'il le faut, surveillent ses actes. Jour et nuit, ils font des rondes dans les lieux où se réunissent les gens sans aveu. « Ils parcourent Paris dans tous les sens, fouillant tous les repaires, au péril de leur vie, pénétrant dans les ruelles obscures où personne souvent ne se risque. Il s'y livre souvent des combats sanglants. »

Mais nous verrons tout à l'heure que dans le service de la sûreté il y a une brigade dite « de la voie publique » qui a précisément les mêmes attributions que la brigade mobile. En outre, les gardiens de la paix en bourgeois, dont nous avons parlé, et qui constituent la petite sûreté de l'officier de paix, n'ont pas d'autre fonction. Alors, qu'arrive-t-il? Tout simplement que ces trois services, dépendant de chefs différents et poursuivant le même dessein, se gênent et se contrarient. Quelquefois un agent en bourgeois trop pressé et mal informé a arrêté précipitamment un individu qu'il ne savait pas filé depuis plusieurs jours, patiemment, par des inspecteurs de la brigade mobile. Et ainsi il a empêché l'arrestation de toute une bande, dont les membres, mis en éveil par l'absence de leur complice, ont déguerpi sans crier gare. A leur tour, les agents de la brigade mobile peuvent très bien gêner les opérations de la brigade de la voie publique. Ce service, si précieux et si délicat, doit être unifié, et nous savons qu'on y songe.

*
* *

Voici maintenant la brigade de la Sûreté. Il suffit de lire de temps à autre les journaux pour savoir que cet important ser-

vice est dirigé par un chef et deux sous-chefs, tous trois commissaires de police. Il comprend 292 inspecteurs, 44 sous-brigadiers et 12 brigadiers. Ces agents sont répartis en six brigades. Nous écarterons d'abord celle des services administratifs, qui est chargée d'une besogne purement bureaucratique. Il reste :

La brigade des mandats et des réquisitoires.

La brigade des notes.

La brigade de permanence, qu'on appelle aussi le Centre.

La brigade de la voie publique.

La brigade du chef.

La brigade des mandats et des réquisitoires et la brigade des notes sont chargées de rechercher des individus que la justice veut interroger ou contraindre à accomplir une peine, ou bien de faire des enquêtes sur ceux dont le Parquet ou l'Administration veulent connaître la moralité. Nous ne distinguerons pas exactement ces diverses sortes de recherches, afin d'éviter une nomenclature fort aride. Disons simplement que les agents de ces brigades enquêtent, à la demande du Parquet, sur les escroqueries ou abus de confiance, sur les demandes de réhabilitation et de mise en correction; qu'ils recherchent les délinquants sous le coup de mandats d'amener ou d'une condamnation correctionnelle, ainsi que ceux qui ont à purger une contrainte par corps.

Nous avons étudié la brigade de la voie publique quand nous avons parlé de la brigade mobile.

Restent la brigade de la permanence et la brigade du chef.

La brigade de la permanence, se compose de 86 hommes, répartis en trois équipes, de telle sorte qu'à toute heure du jour et de la nuit, des agents puissent partir en enquête sur une affaire imprévue. Ils prennent les mesures urgentes, opèrent les premières investigations et, en somme, déblaient le terrain pour les agents de la brigade du chef, si ceux-ci ont lieu d'intervenir.

Car les agents de la brigade du chef sont les inspecteurs d'élite. Aussi sont-ils seulement 39. Ils s'occupent particulièrement des grandes affaires : assassinats, meurtres, vols importants. Ils recherchent également les grands malfaiteurs réfugiés à l'étranger. Ce sont, ceux-là, les grands détectives

que la foule voudrait connaître, et qui mènent à vrai dire, une existence assez passionnante. Ils se griment. Ils prennent le paquebot. Ils partiront demain pour Le Caire ou pour Bahia. L'agent Calchas, à la poursuite de la bande Thomas, visita, déguisé en prêtre, les églises et les presbytères du Limousin. Le sous-brigadier Roux arrêta récemment à Londres, après une enquête de six mois, le financier Rivier.

*
* *

Une étude sur la police ne saurait être complète si elle négligeait le service de l'identité judiciaire. C'est M. Alphonse Bertillon qui en est le chef. C'est lui qui en a imaginé les bases. C'est lui qui l'a formé et le perfectionne constamment. Il était un assez petit employé de la Préfecture de police lorsqu'il eut un jour la curiosité d'aller voir un criminel qu'on venait d'arrêter, et qui refusait de dire son nom. En ce temps-là, pour arracher à un malfaiteur des renseignements sur son identité, on n'employait que des moyens sommaires : la persuasion, d'abord, par l'offre cordiale d'un demi-paquet de tabac; puis, si l'inculpé n'était pas fumeur, la violence. Avec quelques bourrades, les agents essayaient de lui ouvrir la mémoire. Système qui n'était pas toujours efficace. M. Bertillon songea à le remplacer par un autre. De ses études, de ses efforts, et du goût singulier qu'il a pour la précision, sont sortis les procédés scientifiques dont nous profitons chaque jour, et que les polices du monde entier sont venues copier chez nous.

C'est d'abord l'anthropométrie.

Le signalement anthropométrique comprend la détermination de onze longueurs osseuses, la notation de la couleur de l'iris, du teint, de la nuance des cheveux et de la barbe, ainsi que la description très précise et très détaillée des marques particulières du corps, telles que tatouages, nœvus, cicatrices, etc. Tous les détenus de la Seine sont soumis à l'anthropométrie. Et que désormais ils commettent un autre délit, M. Bertillon les reconnaîtra. Grâce à un classement d'une perfection surprenante, il découvrira en quelques instants, parmi

les dix millions de fiches qu'il possède, celle même de l'individu qu'on le prie d'identifier.

Il connaît 11 couleurs d'yeux et 96 types d'oreilles. Il a étudié les nez, les fronts, les bouches, les mentons et les a répartis en familles. Et c'est ainsi qu'il a pu composer un signalement descriptif, qu'il appelle « portrait parlé », car, dit-il, « l'agent doit être à même de réciter et de décrire de mémoire la figure de celui qu'il poursuit, d'en faire, en un mot, une espèce de portrait parlé ». Or, comme tous les agents des recherches doivent, à leur entrée dans la police, venir suivre les cours de M. Bertillon, et apprendre son système, un malfaiteur peut se teindre les cheveux, couper sa barbe, ou s'affubler d'une moustache postiche, il sera reconnu, au milieu de cent autres, par l'inspecteur qui aura son signalement complet. M. Bertillon édite des albums qu'on appelle les D. K. V. et qui contiennent les photographies de plusieurs milliers d'individus recherchés comme insoumis, déserteurs, évadés du bagne, interdits de séjour, contumaces. Les commissaires qui dirigent les râfles sont en possession de ce précieux répertoire, grâce auquel ils peuvent reconnaître, en un instant, si l'individu suspect qu'ils ont arrêté se trouve sous le coup d'une décision judiciaire. Car un classement méthodique a présidé à la composition des albums, et le commissaire trouve immédiatement la page où doit figurer la photographie de l'homme arrêté. On a quelque embarras à dire que, faute d'employés, M. Bertillon ne peut tenir à jour ces recueils de photographies.

C'est également M. Bertillon qui a imaginé d'identifier les malfaiteurs par leurs empreintes digitales. Cette découverte est d'ailleurs extrêmement connue, et nous n'y insisterons pas. On se le rappelle, c'est par le relevé des empreintes que M. Bertillon a établi que Carrouy avait pris part au crime de Thiais, dont nul ne le soupçonnait.

Il faudrait, d'ailleurs, plusieurs volumes pour étudier toutes les inventions dont la police est redevable à cet homme extraordinairement ingénieux, et les mille dispositifs qu'il invente chaque jour. Aussi bien, il est malaisé d'entrer dans les détails techniques. M. Bertillon trouve moyen de photographier les lieux d'un crime de telle sorte que la photographie donne des

rapports de distance exacts, et peut être aisément transformée en plan d'architecte. Il fait reproduire en moulages galvanoplastiques les empreintes ou les traces diverses laissées par les outils de cambrioleurs au cours d'une effraction. C'est ainsi qu'il arrive à établir précisément que tel outil a servi à la fracture d'un meuble. Si l'on peut saisir l'instrument sur un individu soupçonné, on aura, en dépit de toutes les dénégations, une preuve scientifique de sa participation au forfait. On ne peut s'imaginer tout ce que M. Bertillon est capable de faire avouer à une pièce à conviction.

Il garde les sommiers judiciaires, c'est-à-dire la liste des condamnations prononcées par tous les tribunaux de France et des colonies, et il est en mesure de fournir en quelques heures aux diverses administrations le relevé complet de toutes les peines encourues par un sujet donné. Il est, en somme, le collaborateur constant et indispensable de la police. Tantôt il lui démontre la justesse de ses soupçons, tantôt il la guide vers le coupable : toujours il la sert. Il est le créateur de la police scientifique, et il n'est pas de héros de roman policier qui dispose d'une perspicacité et d'une puissance logique comparable à la sienne.

*
* *

En résumé, la rue est surveillée par les gardiens de la paix d'abord, par les agents de la brigade mobile et de la voie publique ensuite; les repaires sont fouillés par les agents des garnis, les agents des jeux, et ceux de la section des mœurs; les malfaiteurs condamnés sont recherchés par les agents des notes, des mandats et des réquisitoires; enfin la brigade du chef et la brigade de la permanence, aidés et soutenus par le service de l'identité judiciaire, élucident les mystères des grands crimes, et suivent la piste des criminels inconnus.

Toutes les brigades fonctionnent au profit l'une de l'autre, et peuvent bénéficier des résultats obtenus par chacune d'elles. Le saboteur d'aujourd'hui étranglera demain une vieille femme, comme on l'a vu au Tremblay. L'habitué des tripots combinera tout à l'heure quelque escroquerie. L'anarchiste qui

a soudain quitté son domicile sans laisser de traces a rejoint Garnier à Montgeron. L'agent qui a constaté sa disparition, et la signale à son chef, apporte à toute la police un renseignement de premier ordre.

Il ne peut donc être question de réorganiser la police. Toute réforme devra respecter l'ordonnance de la construction actuelle. Mais il y a des réformes à opérer.

Les unes doivent porter sur les hommes, les autres sur leur répartition. Aucune ne portera sur le cadre.

Sur les hommes, d'abord.

Ils sont mal recrutés, mal payés, surchargés de besognes étrangères à leurs fonctions.

La loi de 1905, qui oblige le préfet de police à choisir cinq gardiens de la paix sur six parmi les anciens militaires, l'oblige également à choisir parmi eux quatre sur cinq des inspecteurs des recherches. Et ici la maladresse est plus apparente. On peut soutenir en effet que les gardiens de la paix ont à exercer une surveillance disciplinée, et sans initiative. Personne, au contraire, ne niera que les qualités exigibles des agents en bourgeois soient d'abord la perspicacité et le flair, qui ne se développent pas beaucoup au régiment. Un inspecteur qui vient de prendre sa retraite était célèbre entre tous les hommes des recherches pour son assiduité, son dévouement et sa soumission. Mais on le chargea un jour de suivre une voiture de foin. C'était le moment où des malfaiteurs incendiaient les voitures de fourrage. L'inspecteur perdit la charrette. Il revint à la Sûreté, ne sachant pas ce qu'elle avait bien pu devenir. Et tous ses collègues, sans doute, ne sont pas capables d'une bévue aussi grossière. Mais sont-ils tous qualifiés pour mener des enquêtes difficiles?

En outre, ils sont mal payés. Les inspecteurs reçoivent un traitement qui peut s'élever de 2 100 francs par an, à 2 700 francs; les sous-brigadiers reçoivent, 2 800 francs, et 3 000 au maximum; les brigadiers, 3 100, 3 200, ou 3 300 francs; les inspecteurs principaux, 4 200 ou 4 400 francs. Les hommes qui arrêtèrent Raymond la Science, après six jours et six nuits d'observation, gagnaient 5 fr. 80 ou 6 fr. 30 par jour. Et ils risquaient leur santé et leur vie pour cette somme dérisoire.

Or, tous les agents sont obligés à des dépenses. Lorsqu'ils poursuivent un malfaiteur, ils ne peuvent abandonner la piste pour aller déjeûner ou dîner dans le faubourg lointain où ils habitent. Ils peuvent être contraints de prendre une voiture. Ces frais, ils doivent prendre bien garde de ne pas les étendre. Car le budget est d'une pauvreté stupide. Prenons pour exemple, au hasard, la brigade mobile, dont nous avons exposé le rôle particulièrement utile. Elle se compose, avons-nous dit, de cent hommes. Les frais alloués à cette brigade sont de 19 francs par homme et par mois. On alloue à chacun d'eux 15 francs de frais fixes, c'est-à-dire 0 fr. 50 par jour, pour les transports, en omnibus ou en métropolitain. Restent 400 francs par mois à répartir entre tous pour les dépenses imprévues.

400 francs, cela fait 4 francs par agent. Or, quelle surveillance peut-on exercer, avec 4 francs par mois de ressources? Aussi, lorsqu'une affaire menace de coûter trop cher, on l'abandonne. Si pendant trois ou quatre jours elle a exigé 10 francs de dépenses, il y faut renoncer. Des inspecteurs avaient déniché et suivi des escrocs internationaux qui menaient grand train, prenaient des voitures, dînaient dans les restaurants coûteux. Manifestement, ils préparaient un « coup ». Il fallut, faute d'argent, quitter leur piste. Et, trois jours après, ils volaient 1 500 000 francs de bijoux à un joaillier.

Ainsi les inspecteurs se découragent, et ceux qui ont des qualités songent à entrer dans les administrations privées, ou à fonder des agences de police particulière. Tel est le cas des agents Calchas et Debisschop, qui ont abandonné, voici deux ans, les fonctions mal payées qu'ils avaient occupées avec tant d'éclat.

Enfin, les agents ne sont pas assez nombreux. Au dire des professionnels, on ne forme un bon agent qu'en sept ou huit ans, et il ne commence à rendre des services qu'au bout de trois ans d'apprentissage. Donc, pendant trois ans, il encombre l'organisation sans profit immédiat. Et cependant il a remplacé un vieil agent rompu au métier.

Le Conseil municipal, mieux informé de ces vices, vient d'autoriser le préfet à créer une brigade « criminelle » com-

prenant 200 hommes, qui seront appelés « contrôleurs ». Cette appellation nouvelle a été imaginée pour rendre inopérante la loi de 1905. Cette loi vise le recrutement des gardiens de la paix et des inspecteurs des recherches. Les contrôleurs ne tombent point sous ses dispositions. Expédient minuscule, qui permet de recruter parmi les civils des agents bien doués. En outre, on choisira, pour composer la nouvelle brigade, les meilleurs gardiens de la paix en bourgeois et les meilleurs agents des recherches. Ils ne seront cependant admis définitivement qu'après un stage de six mois; les civils, après un stage d'un an. Ainsi espère-t-on légitimement disposer bientôt de 200 hommes d'élite.

Mais il faudrait les encourager. Il faudrait pouvoir leur décerner des *primes de capture*. Et il faudrait aussi, sur un budget spécial, prélever des fonds secrets, destinés à soudoyer les indicateurs. Ce budget existe, mais il est trop faible : 50 000 francs seulement, quand la police londonienne dispose d'un million pour le même objet.

Enfin, il faudrait, autant que possible, enlever aux brigades des recherches toutes les enquêtes qui n'ont pas un caractère judiciaire. Or, les agents qui devraient occuper tout leur temps à rechercher les malfaiteurs, sont contraints de recueillir des renseignements sur plus de quarante mille personnes par an : candidats à une décoration, à une recette buraliste, au titre de conseiller du commerce extérieur; solliciteurs de secours, de rapatriement, de naturalisation; fondateurs d'écoles, de sociétés, etc. Le préfet de police est contraint d'ordonner les enquêtes. Car il est maire de Paris. « Si j'étais le maître, a-t-il déclaré au Conseil municipal, un certain nombre de ces enquêtes ne se feraient pas. » Mais il n'est pas le maître. Il ne peut refuser. Et il ne reste qu'un moyen d'enlever cette charge aux brigades des recherches, c'est de créer un service spécial d'enquêtes administratives. Mais, en bonne justice, c'est l'État qui devrait le payer. Donc, écartons cette chimère et contentons-nous de déplorer qu'à tout moment les services policiers soient désorganisés pour des enquêtes de mairie.

*
* *

S'est-on aperçu que nous n'avons pas dit un seul mot sur les commissaires de police? Pourtant, ils représentent, aux yeux du public, la police elle-même. Arrive-t-il qu'on soit attaqué ou pillé? Redoute-t-on les entreprises d'un criminel, ou seulement l'ingéniosité trop grande d'un domestique? Aussitôt on court au commissariat pour demander assistance.

Cependant, le commissaire de police n'a aucun agent sous ses ordres. Les gardiens de la paix sont commandés par les officiers de paix, les inspecteurs des recherches, par les chefs de brigades.

Alors, que font les commissaires contre les malfaiteurs?

Rien, ou peu de chose en vérité.

Ce sont des magistrats. Ils ne disposent d'aucune force. Ils représentent le préfet de police pour toutes les besognes que nous avons délibérement négligées au début de cet article : légalisations, permis d'inhumer, mises en bière, voirie, etc.; Ils représentent le maire de Paris beaucoup plus que le chef de la police. Il ne serait pas très inexact de les assimiler à des secrétaires de mairie.

Ils voient de temps à autre un malfaiteur. C'est celui qu'un agent leur amène, après l'avoir arrêté dans la rue. Le commissaire l'interroge et puis l'enferme jusqu'à l'heure où il l'envoie au Dépôt. C'est tout.

Un crime a été commis. Un agent, un passant, des voisins, vont prévenir le commissaire. Celui-ci, aussitôt, se transporte sur les lieux, et procède aux premières constatations. Mais la préfecture et le parquet envoient des inspecteurs et un juge. Le commissaire n'a plus qu'à s'effacer. Son rôle est fini.

C'est un isolé. Il n'est rattaché à aucune des deux directions qui protègent Paris. Il dépend directement du préfet de police. Il dispose d'un secrétaire et de deux ou trois inspecteurs occupés le plus souvent à des besognes d'écritures.

« Le commissariat, — déclare M. Lépine, — le commissariat qui devrait constituer ce trait d'union (entre la police municipale et la police des recherches) se présente comme une espèce de siège curule, où les fonctionnaires actifs et dévoués sont

abandonnés à leur initiative propre : où ceux qui sont moins actifs somnolent. Ce n'est pas d'aujourd'hui que cette vérité m'a frappé... »

En effet, certains commissaires tiennent à jouer dans leur quartier un rôle de police proprement dite. Accompagnés de leur secrétaire et de leurs trois inspecteurs, ils surveillent les bouges, stimulent les gardiens de la paix, organisent des rondes, etc... Ceux-là sont forts peu nombreux. Les autres, las de tirer les marrons du feu pour la Sûreté, se contentent de transmettre à la direction des recherches les indications qui leur parviennent, et, pour le reste, font tout juste ce qu'on les prie officiellement de faire. Leur expérience pratique, la connaissance qu'ils ont de leur quartier, sont perdues pour la police.

Le préfet de police a songé à modifier ces habitudes, et, en somme, à réintégrer les commissaires dans la police. Et la réforme générale qu'il projette s'accomplira précisément sur cette base. Il n'y aurait plus des officiers de paix commandant aux gardiens de la paix et des commissaires commandant à un secrétaire. Sous les ordres du préfet, quatre divisionnaires se partageraient Paris. Ils ne seraient plus, comme aujourd'hui, les chefs de la police municipale seulement. Ils n'assureraient pas uniquement le service de la voie publique. Ils dirigeraient toute la police.

Chacun d'eux aurait sous ses ordres cinq commissaires centraux : un par arrondissement.

A son tour, chaque commissaire central d'arrondissement aurait sous ses ordres les commissaires des quartiers.

Ceux-ci seraient désormais les chefs des gardiens de la paix et d'une troupe d'inspecteurs des recherches détachés à poste fixe dans chaque quartier. Les officiers de paix, naturellement, seraient supprimés.

Ainsi, sur chaque portion du territoire parisien, il y aurait une police complète, rattachée aux polices des autres portions par l'organisation même de la hiérarchie. En effet, chaque police de quartier est rattachée à la police de l'arrondissement, qui n'est elle-même qu'une part de la police de la division.

Ce serait à la fois une décentralisation et une centralisation. Il est inutile de développer les avantages qu'offrirait ce

système pour la recherche des malfaiteurs. Il est certain que des inspecteurs établis dans chaque quartier parviendraient à en connaître parfaitement la population. D'autre part, ils pourraient opérer en collaboration avec les gardiens de la paix, puisqu'ils auraient les mêmes chefs. A l'heure actuelle, les officiers de paix et les commissaires ignorent complètement les opérations et même la présence des inspecteurs qu'un crime amène dans leur circonscription.

Toutes ces réformes étant opérées, il en restera une autre encore : c'est d'augmenter la police de la banlieue, où se cachent si aisément les malfaiteurs. Mais c'est du Département qu'il faudra obtenir des crédits. On n'a point paru jusqu'ici y songer fort sérieusement. Pourtant, les derniers attentats on prouvé l'importance de cette question. Les pouvoirs publics devront, tôt ou tard, l'aborder.

LOUIS LATZARUS

LA MÉLANCOLIQUE AVENTURE

DE

MADAME DE SAINT-GERMIER

Pendant les derniers mois de l'année 1774, une vivante énigme se posait devant les veneurs qui prenaient part aux chasses ducales, dans la petite souveraineté allemande de Deux-Ponts (Zweibruecken), sise aux confins de l'Alsace septentrionale. Au cours de leurs quotidiennes chevauchées sous les futaies séculaires, ces gentilshommes rencontraient une belle jeune femme qui dirigeait au plus profond des bois sa promenade mélancolique et s'efforçait de se dissimuler à leur approche. Bien que son allure fût modeste et son ajustement de la plus discrète simplicité, ses manières, sa démarche, son port de tête à lui seul trahissait aux regards les moins perspicaces sa nationalité de Française et même sa qualité d'élégante Parisienne. On imagine sans peine les suppositions qui se donnaient carrière autour de la mystérieuse dryade.

Nous avons trouvé l'écho de ces curiosités d'antan dans les mémoires, récemment publiés[1] à Berlin, d'un artiste rhénan du XVIIIe siècle, Jean-Christian de Mannlich, qui fit de longs séjours à Paris dans sa jeunesse, sous les auspices de son souverain et protecteur, le duc Christian IV de Deux-Ponts. Ce prince, très apprécié à la cour de Versailles et dans les

1. *Ein Deutscher Maler und Hofmann*, hgb. v. E. Stollreither, 1910.

salons de notre capitale, avait acquis en 1767 dans le quartier Gaillon le bel hôtel de Lorge et ne manquait jamais de passer hivers et printemps sur les bords de la Seine. Mannlich, son peintre officiel, fut élève de notre école de Rome aux côtés de Houdon, sous la direction de Natoire. Il devint plus tard correspondant de l'Institut de France et ses mémoires fournissent d'intéressants détails sur la société de son temps. Nous n'en retiendrons ici que l'épisode dont nous venons de tracer le préambule et que nous avons tenté d'éclairer par quelques recherches personnelles. C'est, comme on le verra, un piquant tableau de mœurs que Fragonard ou Saint-Aubin eussent congrûment illustré de leur crayon.

***

Mannlich nous conte donc que, revenant à Deux-Ponts après son séjour parisien de 1774, il rencontra, lui aussi, l'étrangère et partagea tout aussitôt la curiosité générale à son égard. Il eut bientôt appris le peu qu'on savait déjà dans le pays sur son compte. Française de naissance et se faisant appeler madame de Saint-Germier, elle habitait une maison de campagne située à un mille environ de la résidence ducale, chez un gentilhomme du pays, marié et père de famille, le baron d'Ambotten, qui n'avait pas d'épithètes assez flatteuses pour vanter la douceur de son commerce. On ajoutait que la suite de la dame se composait d'une soubrette et d'un valet, qu'elle ne faisait point de dettes, s'efforçait de rester dans l'ombre et que chacun respectait donc le secret de son incognito. Peu après, le peintre se faisait présenter à la jeune femme par M. d'Ambotten (qui était de ses amis) et rendait dès lors au baron des visites beaucoup plus fréquentes que par le passé, en sorte qu'une cordiale amitié s'établit sans délai entre l'étrangère et l'artiste. Ce dernier connaissait à fond le Paris de l'époque : il pouvait entretenir la belle exilée de la société parisienne. Au surplus sa sensibilité non feinte et sa très sincère bonhommie lui gagnèrent en toutes circonstances le cœur des femmes qu'il rencontra sur son chemin.

Madame de Saint-Germier commençait précisément à s'en-

nuyer un peu de sa solitude agreste : Mannlich se chargea volontiers de lui procurer dans la ville même de Deux-Ponts, un logis confortable, à quelques pas de sa propre demeure et il devint, du fait de ce voisinage, son commensal à ce point assidu qu'on les nommait les « inséparables ». Il assure pourtant qu'une si étroite intimité ne lui permit nullement de percer l'incognito de son amie. Seul le duc Christian connaissait sans doute l'identité de la dame et tenait à en conserver pour lui le secret, car il avait fort mal accueilli les questions hasardées par ses familiers sur ce point. En outre, sans recevoir à sa cour madame de Saint-Germier, il parlait d'elle sur un ton de déférence qu'il n'eût jamais employé à l'égard d'une « aventurière » — épithète que la jalousie des dames bipontines ne ménageait guère à la trop séduisante Française.

Quand Mannlich repartit pour un nouveau séjour parisien, madame de Saint-Germier se montra fort affectée de cette séparation qui la réduisait de nouveau à la solitude. Le voyageur ayant cru devoir lui demander ses commissions pour la grande ville, elle se défendit avec vivacité d'en avoir aucune, le suppliant tout au contraire non seulement de ne parler d'elle à personne mais encore d'éluder habilement les questions qu'on pourrait lui poser sur son compte. Le peintre revint à Deux-Ponts cette année-là fort malade d'une neurasthénie dont il subit plusieurs fois les atteintes au cours de sa longue carrière. Sa belle voisine, qui avait guetté son arrivée à la fenêtre, s'empressa d'aller le trouver dans sa chambre où il avait dû se faire porter à bras par ses gens. Elle lui parut plus charmante que jamais, confesse-t-il, à ce point que malgré la dépression mentale qui le laissait indifférent à toutes choses, il trouva quelque joie à la revoir. Ses amis parisiens lui avaient proposé déjà plus d'un remède à ses pénibles « vapeurs » : Joseph Vernet, l'air de la banlieue; Greuze, le régime de l'eau claire; l'abbé Arnaud, celui des fruits rouges. Madame de Saint-Germier lui prescrivit un vin de moût recuit qu'elle recevait de Marseille et dont elle lui fit boire un demi-verre à chaque repas : ordonnance qui le réconforta suffisamment pour qu'il pût prendre dès le lendemain ses repas chez sa voisine.

Ce fut, dit-il, avec une avidité véritable qu'elle s'informa de

Paris et fit parler le peintre de ses relations françaises, surtout de madame Carl van Loo qu'elle semblait plus particulièrement connaître. Et, quand Mannlich en vint à nommer une certaine madame Blondel[1], il vit même les traits de son amie s'altérer et ses beaux yeux se remplir de larmes. Elle semblait disposée à l'interroger davantage sur cette personne qui, sans doute, lui avait été chère lorsque soudain il la vit se contraindre au silence, avec une indicible expression de douleur. Devant cette réserve obstinée de son interlocutrice l'excellent garçon s'enhardit alors à tenir sur le ton le plus affectueux ce petit discours : « Pourquoi persistez-vous donc à vous retrancher, même vis-à-vis de moi, dans un éternel silence? Votre secret serait le mien. Vous savez bien que je ne vous importunerai pas d'un amour dont vos confidences pourraient être de nature à encourager les audaces. L'état présent de ma santé détruite et la pâleur de mes joues amaigries par la souffrance sont d'assez sûrs garants de ma réserve. Pourquoi donc vous priver du conseil désintéressé et peut-être des services officieux d'un ami sincère? Au surplus, quoi que vous décidiez là-dessus, je vous jure une fois encore de ne point chercher à pénétrer ce que vous jugerez bon de me cacher. — Aujourd'hui, répondit-elle après un moment de silence et de réflexion, je me sens vraiment trop émue, assaillie de trop chers souvenirs pour répondre sur-le-champ à votre désir. Mais venez dîner avec moi demain. Je vous confierai sous le sceau du plus absolu secret la trop longue histoire de mes erreurs et de mes chagrins. »

*
* *

Revenons maintenant de quelques pages en arrière dans les *Mémoires* de Mannlich pour y noter une indication que le peintre avait jetée parmi ses souvenirs de l'année précédente et

1. Cette dame n'était-elle pas l'épouse de François Blondel, architecte du roi, comme van Loo en fut le peintre ordinaire? Ce serait alors la charmante Manon Balletti que le fameux Casanova voulut épouser lors de son arrivée à Paris et dont les lettres viennent d'être publiées (Aldo Rava, *Lettere Di Donne*. Milan, 1911) — en ce cas, une autre victime d'un amour trop dépourvu de scrupules.

dont nous aurons bientôt à tenir compte. Lorsque l'artiste gagna Paris au printemps de 1774, il n'était bruit dans les salons, dit-il, que d'un récent duel entre deux étrangers de marque, tous deux hôtes de la capitale française, le prince de Nassau-Siegen, et le comte Esterhazy : ce dernier avait été grièvement blessé dans la rencontre. Comme on avait expliqué généralement leur querelle par leur commune assiduité auprès d'une belle jeune femme, la présidente de Montglas, ces rumeurs finirent par émouvoir l'époux de la dame, un magistrat pourvu de hautes fonctions administratives. Il jugea son honneur atteint par ces indiscrets commentaires, en rendit sa femme responsable et obtint de la cour une lettre de cachet qui ordonnait l'internement de la présidente dans un couvent, à trente milles de la capitale.

Les Parisiennes, rapporte Mannlich après ce préambule, se déchaînaient tout à la fois contre les indélicats duellistes, contre le mari barbare et contre l'autorité trop complaisante à ce despotisme d'un autre âge. Il ne serait plus possible à une honnête femme de dormir en paix dans son lit, disaient-elles, s'il suffisait désormais d'une querelle futile entre deux écervelés pour la compromettre et d'un caprice de son mari pour la priver de sa liberté! Bref, il n'y avait déjà qu'un cri contre cette manifestation surannée de la tyrannie conjugale, lorsque le bruit se répandit en outre que la belle Montglas avait su tromper les sbires qui la menaient vers sa geôle, mais qu'elle s'était presque aussitôt noyée tandis qu'elle s'efforçait de mettre une rivière entre elle et ses persécuteurs. On n'avait pourtant pas retrouvé son corps, mais seulement son manteau de fourrure, retenu dans les roseaux de la rive. Sur quoi, ce fut un nouveau tapage et des indignations plus démonstratives encore.

Bachaumont a fourni à peu près le même récit que Mannlich dans ses fameux *Mémoires secrets*, le 25 février 1774, accentuant toutefois de son mieux le caractère scandaleux de l'aventure. Sa version de l'événement nous paraît moins exacte que la précédente; elle nous apportera néanmoins quelques précisions nouvelles : « Madame de Montglas, dit-il, est la femme d'un président de la Chambre des Comptes de Montpellier, devenu chef du conseil de Monsei-

gneur le comte d'Eu. Il faut qu'elle soit encore jolie (nous verrons qu'elle n'avait guère plus de vingt ans) puisqu'elle a occasionné une rivalité assez grande entre M. le prince de Nassau et M. le comte d'Esterhasi, colonel de hussards, pour en être venus à se battre au sujet de cette Hélène. Ce dernier ayant été blessé et la cordialité ayant succédé à la fureur, les deux amoureux sont convenus de s'en rapporter aux choix de leur maîtresse, se donnant respectivement leur parole d'honneur de s'y conformer et de s'éloigner sans murmure. La dame s'est expliquée en faveur du prince de Nassau. Celui-ci est entré en pleine jouissance, mais ayant un jour trouvé madame de Montglas chez un peintre avec M. d'Esterhasi, il en est survenu une rixe et le scandale a été si grand que le mari, informé des faits, a obtenu une lettre de cachet pour faire enfermer sa femme dans un couvent où elle vient d'être conduite. »

Enfin, voici la version de l'héroïne en personne — car on n'aura pas été sans pressentir déjà, par la lecture des lignes précédentes, la véritable identité de madame de Saint-Germier. Lorsqu'elle se crut assez forte pour s'expliquer, sans trop d'émotion, devant son discret commensal, elle commença sa confession générale en ces termes : « Vous ne serez pas peu surpris si je vous apprends que vous vous trouvez en présence d'une disparue, que dis-je, d'une trépassée! Je ne doute pas en effet que vous n'ayiez entendu parler à Paris de la présidente de Montglas ainsi que de sa fin tragique. Cette affaire-là fit malheureusement trop de bruit dans son temps pour n'être pas venue jusqu'à vos oreilles. Eh bien! cette femme infortunée, c'est moi-même! » Ce préambule jeta Mannlich dans le plus profond, dans le plus sincère étonnement; puis, après quelques moments donnés à l'expression réciproque de sentiments bien naturels en semblable occurence, madame de Montglas put continuer son récit.

Elle apprit alors à Mannlich que selon l'usage de l'aristocratie française à cette époque, elle avait été élevée dans un couvent d'où on ne la tira, vers sa quinzième année, que pour la marier. Ses parents avaient promis sa main à M. de Montglas dont la physionomie digne et sévère lui inspira, dès la première entrevue, beaucoup moins d'inclination que d'ap-

préhension respectueuse. Dans sa détresse, elle osa confier ses répugnances à sa mère qui lui montra quelque compassion, mais elle ne put modifier la résolution de son père qui traita tout au contraire ses objections de caprice, de lubie puérile et surtout de désobéissance. Quand on fut sur le point de signer le contrat, son désespoir l'enhardit pourtant à risquer un pas de plus pour échapper à son destin. Elle n'hésita pas à se tourner vers M. de Montglas lui-même, lui déclarant qu'elle ne l'aimait point et sentait bien ne devoir jamais l'aimer. A quoi le président répondit avec un calme imperturbable qu'il espérait bien mériter avec le temps le suffrage de son cœur par une infatigable complaisance associée à la plus persévérante affection. On la traîna peu après à l'autel où elle répondit : Non, au lieu de : Oui, mais d'une voix si timide et si basse que l'officiant passa outre sans avoir remarqué l'incident.

Au surplus, la jeune femme ne fit nulle difficulté d'avouer à Mannlich que les agréments du séjour de Paris, les belles robes et les magnifiques diamants qui lui furent aussitôt prodigués l'aidèrent à oublier pour un temps le chagrin d'être associée à la vie d'un homme certes en tous points estimable, mais qu'elle avait le malheur de ne point aimer. Elle constatait de plus avec grand plaisir que la vivacité de son tempérament méridional était fort goûtée dans la société parisienne, car elle se vit entourée sans délai d'un essaim d'adorateurs auxquels son extrême jeunesse et son défaut d'expérience semblaient promettre la plus facile victoire. Un tel accueil l'enivra même à ce point qu'elle tint pour pédantesques ou pour surannées les représentations de son mari, et fit à cœur joie la coquette, — sans faillir toutefois le moins du monde à ses devoirs essentiels, si nous devons l'en croire. Deux maternités successives ne lui servirent pas de sauvegarde parce qu'on s'empressa de dérober à ses soins ses petites filles, selon l'usage de son monde et de son temps.

Elle atteignait, dit-elle, ses dix-huit ans, lorsque son mari s'avisa de commander son portrait au peintre Letellier, élève de Boucher qui ne manquait pas de vogue à ce moment. Or, dès la première séance de pose, il se trouva que le prince Charles de Nassau-Siegen fit visite à l'atelier de l'artiste, et

cette péripétie, qui devait être décisive dans l'histoire de notre héroïne, nous impose en cet endroit une parenthèse, car il nous faut présenter au lecteur le personnage original qui vient d'entrer en scène à ses yeux. Le marquis d'Aragon nous a donné, il y a quelque vingt ans, sur le prince Charles de Nassau une intéressante étude qu'il intitula : *Un Paladin au XVIIIe siècle*. Rejeton d'une branche cadette de cette illustre maison féodale qui a donné un souverain au Saint-Empire et dont les descendants s'assoient aujourd'hui sur les trônes de Hollande et de Luxembourg, ce prince allemand était fils et petit-fils de Françaises, sa mère étant une Monchy-Sénarpont, sa grand-mère une Mailly-Nesle. Il a fait beaucoup parler de lui dans le Paris des dernières années de la monarchie.

Né en 1745 et presque aussitôt orphelin de père, le jeune Nassau s'embarqua en 1766 comme volontaire sur la frégate la *Boudeuse*, avec laquelle Bougainville exécuta son célèbre périple. Il visita cette délicieuse Tahiti qui, décrite par ces complaisants navigateurs et commentée par la plume chaleureuse de Diderot, devait contribuer à préparer les erreurs révolutionnaires en appuyant les folles assertions de Jean-Jacques sur la « bonté naturelle » de l'homme. Nassau joua même le rôle principal dans cette idylle océanienne puisque la reine des îles enchanteresses, insoucieuse des suggestions de la hiérarchie, l'alla chercher dans l'état-major du grand-chef blanc pour lui donner tout son cœur. N'avait-il pas désormais de quoi tourner les têtes féminines de l'un et l'autre hémisphère, cet heureux précurseur de M. Loti dans l'exploration de l'âme maorie?

Madame Vigée Lebrun qui a fait deux fois son portrait le dépeint comme grand et bien fait, de traits réguliers, mais d'une si fraîche carnation, d'un blond si doux, d'une expression si timide qu'il lui semblait voir poser devant elle une jeune fille à peine échappée de son couvent. Ce chérubin cachait pourtant le naturel le plus fougueux sous des dehors à ce point réservés. Il fut bientôt fort redouté comme duelliste pour le jeu incorrect mais foudroyant de sa lame. Il avait tué de son épée un tigre africain, au Cap de Bonne Espérance, épisode que le peintre Casanova fixa peu après dans un tableau

dont le prince ne se séparait guère au cours de sa vie vagabonde. Cette sorte d'enseigne édifiait les survenants sur le tempérament de leur hôte. Aux chasses royales de Versailles, on le vit encore, à la suite d'un audacieux pari, abattre certain jour plus de vingt pièces au pistolet et à balle dans l'espace de deux heures environ. Enfin il était follement prodigue et le comte de Ségur, le futur ambassadeur près de la grande Catherine, qui le blessa au cours d'une rencontre célèbre, l'appelle « un vrai phénomène dans un milieu dont l'uniformité résultait d'une longue civilisation ».

Au total, un astre de première grandeur dans cette Pléiade d'éclatante jeunesse qui gravitait autour de Marie-Antoinette à son aurore, pour le malheur futur de l'infortunée princesse. On conçoit que son entrée chez le peintre Letellier ait causé quelque sensation dans l'atelier. Il fut présenté à madame de Montglas, remarqua sa beauté et demanda la permission de la distraire un instant par son entretien. La jeune femme, incapable de prévoir les suites funestes de sa complaisance, accepta gaîment les madrigaux du séduisant voyageur. Il ne manqua pas d'assister aux séances suivantes et réclama bientôt l'accès de la maison du président, licence que ce dernier, en bon fonctionnaire de cour, ne crut pas pouvoir refuser à son rang et à sa situation dans le monde.

Le comte Esterhazy requit vers le même temps la même faveur et l'obtint à son tour. Voilà donc en présence l'un de l'autre ces jeunes fous qui commencent à se disputer publiquement les bonnes grâces de leur aimable hôtesse. Au théâtre ou sur les promenades à la mode, ils lui font la cour à l'envi, une cour à la hussarde, c'est le cas de le dire, bien que le colonel de hussards ne se soit pas montré le plus impétueux des deux rivaux dans cet assaut de la beauté. La présidente avouait à Mannlich que le dépit jaloux des autres femmes soulignait son dangereux triomphe et ne la rendait pas moins vaine que les hommages de ses poursuivants. Ceux-ci se trouvaient cependant trop bien établis en galante réputation pour ne pas éveiller bientôt les appréhensions de M. de Montglas; ces disciples du roué Richelieu préparaient une nouvelle La Popelinière. « Le prince de Nassau surtout, confiait à Mannlich madame de Saint-Germier, avait le privilège d'exaspérer chez

mon mari la méfiance qui est un des traits de son caractère. » Convenons que cette méfiance et cette exaspération n'étaient pas sans excuses. « Plus d'une fois, poursuivait l'exilée, le président tenta de me rappeler à la raison et j'essayai enfin de satisfaire à ses remontrances en accordant de parti pris une attention plus marquée à celui des deux rivaux que je redoutais le moins, c'est-à-dire au comte Esterhazy. » C'était là verser de l'huile sur le feu comme la coquette allait bientôt s'en apercevoir.

Exaspéré par ce manège le prince de Nassau se permit en effet chez elle à plusieurs reprises des remarques fort désobligeantes sur le compte de son adversaire. Celui-ci, plus maître de ses sentiments, s'empressa de le prendre à part et lui dit : « Je vois fort bien ce que vous souhaitez de moi et vous allez l'obtenir sans peine, je vous assure, mais mesurez, s'il vous plaît, vos expressions pour le moment et ne suscitez pas un scandale sous ce toit. Nous jouerons ce soir l'un contre l'autre chez le duc d'Orléans; nous aurons soin d'échanger devant témoins quelques paroles vives : il n'en faut pas davantage pour justifier une provocation entre gens de notre sorte et notre duel, ainsi motivé, ne fera naître aucun commentaire. » Sages représentations qui furent cependant inutiles. Le prince de Nassau n'en parla que plus haut, de sorte que la véritable cause du duel ne put être masquée. Esterhazy fut blessé au bras, et, quelques jours plus tard, les deux adversaires avaient une altercation plus violente encore au bal de l'Opéra : incident dont madame de Montglas assurait à Mannlich qu'elle fut le témoin involontaire, dissimulée dans la foule des masques, et dont elle ne devina que trop le sujet. Une deuxième rencontre devenait inévitable.

Cette dernière péripétie de l'aventure dont nous avons entamé le récit a trouvé son écho dans la correspondance, si connue, qui s'échangeait à cette époque entre l'impératrice Marie-Thérèse d'une part, sa fille Marie-Antoinette et son représentant à Paris, le comte de Mercy-Argenteau d'autre part [1]. Dans une dépêche du 9 mars 1774 et dans sa lettre du 22 mars à sa souveraine, Mercy signale la « fâcheuse affaire » du comte Esterhazy, sa querelle violente avec le

1. Publiée en 1874 par le chevalier d'Arneth.

prince de Nassau, auquel il attribue tous les torts. Il ne donne pas le motif du différend, mais une lettre ultérieure de l'impératrice va nous montrer qu'elle en fut informée par quelque autre canal. Mercy ajoute que le tribunal des maréchaux ayant essayé de s'interposer n'a pu obtenir qu'une concession, c'est que la rencontre aurait lieu hors du territoire français. Le 3 avril, Marie-Thérèse écrit à sa fille : « M. d'Esterhazy s'est bien mal comporté de toutes façons, je ne veux pas dire pour s'être battu contre les ordres divins et de son souverain, mais la cause est encore plus horrible : lui, marié, entretenir la femme d'un autre, dépenser à ce sujet cent mille florins, cela n'est pas excusable. » Voilà qui n'est pas tout à fait d'accord avec la version édulcorée de madame de Saint-Germier.

Il est vrai qu'à cette sortie, Marie-Antoinette — dont la partialité semble évidente pour le brillant hussard, son compatriote, — répond le 14 mai à sa mère (notons qu'elle est reine depuis quatre jours et que c'est la première lettre qu'elle signe en cette qualité) : « Je ne puis m'empêcher de songer au sort d'Esterhazy. Je crois qu'on a indisposé Votre Majesté par des rapports faux sur quelques points et exagérés sur d'autres : il n'y a qu'une voix sur son honneur et sa probité. » Trois jours encore et Mercy fait savoir à Vienne que si le comte diffère d'obéir à l'ordre impérial qui le rappelle, c'est que la reine lui a ordonné de rester quelques jours encore parce qu'elle aurait des lettres à lui confier. Procédé qui paraît irriter sérieusement Marie-Thérèse, car elle mande sèchement le 30 mai à sa fille [1] : « Je ne puis m'empêcher de vous relever cette grande proctection pour un jeune homme qui a triplement manqué, et grièvement. » Sans doute par l'adultère, la prodigalité, le duel; et cet avertissement sévère figure dans la même phrase où l'impératrice reproche à la nouvelle

1. Nous noterons ici que Mannlich, écrivant ses *Mémoires* quarante ans après ces événements, paraît avoir fait dans tout ceci quelques confusions de date. D'après la façon dont il encadre, dans son récit, sa liaison avec madame de Saint-Germier, le scandale qui causa l'exil de cette dernière ne pourrait se placer qu'à l'hiver de 1773. Or, Bachaumont et la correspondance de Mercy le mentionnent exactement un an plus tard, en 1774, ce qui nous semble décisif. Nous avons donc rétabli cette dernière date en dépit des contre-indications que renferment les *Souvenirs* de Mannlich. Le marquis d'Aragon n'a pas parlé des causes du duel, qu'il signale brièvement dans sa biographie de Charles de Nassau.

reine son excessive rigueur pour la favorite de la veille, pour cette « jeune Barry » dont la politique viennoise eut toujours soin de ménager l'amour-propre et de solliciter l'influence. — Telles sont, en haut lieu, les répercussions de notre aventure.

On conçoit que, de ce jour, tout Paris ait parlé de la jolie présidente comme d'une dangereuse coquette et que M. de Montglas ait pu se croire atteint dans sa dignité de haut magistrat. Pour sauvegarder son honneur, il n'hésita pas à sacrifier celui de sa femme : il obtint contre elle une lettre de cachet. Mais la fille de chambre de la présidente était, comme dans les comédies de Marivaux, la bonne amie du valet spécialement attaché à la personne du président. Elle eut vent du péril qui menaçait sa maîtresse et l'avertit aussitôt, ce qui permit à celle-ci de se préparer en secret quelques ressources : elle aurait ainsi le moyen de recouvrer sa liberté tôt ou tard. Elle fit donc coudre dans ses vêtements de dessous des diamants pour une valeur de soixante mille livres environ, ainsi que cinquante louis d'or. Après quoi, prudemment lestée de la sorte, elle attendit avec anxiété les événements.

Elle ne devait pas demeurer longtemps dans l'incertitude. A minuit, dans la soirée du jour même où elle avait été avertie en secret, un délégué du lieutenant de police vint s'emparer de sa personne : il était accompagné d'une matrone appointée par la justice pour participer aux expéditions de cette nature et veiller de plus près sur les prisonnières. Tous deux entraînèrent la jeune femme malgré ses cris vers une voiture qui l'attendait dans la cour de l'hôtel. En traversant le vestibule de sa demeure, elle se trouva face à face avec son mari qui prit congé d'elle avec une hypocrite déférence, assurant qu'elle devait bénir le ciel pour se voir ainsi retenue, par ses soins, sur le penchant de l'abîme où les séductions du monde menaçaient de la précipiter sans ressources. La solitude claustrale vers laquelle on la conduisait aurait au moins pour résultat de lui épargner une irrémédiable chute !

*
* *

« Je dois avouer à ma honte, expliquait ici madame de Saint-Germier, que bien loin de lui savoir aucun gré pour ses

dispositions tutélaires, je l'accablai des plus cruelles invectives tandis qu'on m'entraînait vers le carrosse qui se mit aussitôt en marche. Vers quel but? Je l'ignorais absolument. » Ses larmes, auxquelles ses compagnons de voyage prêtaient fort peu d'attention d'ailleurs, furent ce jour-là sa seule nourriture : elle refusa de rien prendre. On fit halte vers le soir dans une auberge de village. Le policier inspecta préalablement cet abri : après quoi, il fit conduire la prisonnière dans une chambre qui ne possédait qu'une issue. La matrone s'y fit aussitôt dresser un second lit afin de ne pas perdre de vue la jeune femme dont elle commença cependant à déballer les objets de toilette pour la nuit. La prisonnière parvint alors à murmurer à l'oreille de la servante qui allumait le feu dans la cheminée : « Ne voudriez-vous pas me sauver? » Et sans doute ajouta-t-elle que la récompense serait honnête, bien que Mannlich ait ignoré ce détail ou omis de le rapporter dans son récit : en effet, mieux encore que la seule pitié pour une inconnue dont le passé pouvait être fort coupable, l'intérêt nous expliquerait l'assistance que va rencontrer sans délai madame de Montglas, assistance qui n'était pas sans péril et sans risque. Quoiqu'il en soit, la servante répondit à cette ouverture par un regard d'intelligence qui vint éveiller aussitôt une ardente espérance dans le cœur de la présidente. Elle fut bientôt confirmée dans cet espoir par un geste significatif de la fille de service; avant de quitter la pièce, celle-ci retira subrepticement la clef de la porte pour la glisser dans sa poche. Puis, pendant le souper qui fut servi par elle dans la chambre même, elle indiqua sans cesse cette porte des yeux à la recluse : sa connivence était dès ce moment assurée.

Sous prétexte de reprendre des forces, madame de Montglas fit alors demander une bouteille de vin de Bourgogne dont elle but à peine quelques gouttes, laissant le reste à ses surveillants qui s'empressèrent de vider le flacon à sa santé, en lui souhaitant bon courage. Après quoi l'argousin voulut fermer la porte derrière lui en se retirant, mais il n'en trouva pas la clef, et pour cause. On manda l'aubergiste qui prétendit avoir égaré depuis longtemps cette clef : mensonge évident aux yeux de la prisonnière; elle comprit que son évasion s'organisait désormais. L'homme du lieutenant de police décida

cependant qu'il coucherait, pour plus de sûreté, sur un matelas placé en travers de cette porte, à l'extérieur, ce qu'il fallut bien disposer comme il l'ordonnait. Mais dès que la présidente entendit ronfler sa compagne, elle reprit sans aucun bruit ses vêtements et attendit avec anxiété que l'autre dormeur lui donnât la même assurance de sommeil profond, ce qui ne tarda guère, les vertus du vin de Bourgogne aidant. Alors elle se glissa doucement vers la porte, l'ouvrit avec d'infinies précautions, enjamba le sbire et atteignit l'escalier à la lueur d'une veilleuse qu'elle eut soin d'éteindre au passage. L'hôte, sa femme et sa servante l'attendaient déjà dans la chambre de cette dernière : « Il s'agit, madame, de vous éloigner d'ici au plus vite », lui dit le maître du logis en l'entraînant vers la cour où il la fit monter à cheval, en croupe derrière un jeune homme qui se trouvait en selle : « C'est mon fils, expliqua-t-il. Fiez-vous à lui. Il va vous conduire à travers champs jusqu'à cinq milles d'ici, chez mon beau-frère. Si vous y arrivez sans être aperçue, vous êtes sauvée! »

Aussitôt, le cavalier poussa sa bête : on sortit du village sans avoir été remarqué et l'on trotta bientôt dans la campagne. Mais une rivière assez large et profonde barra soudain le chemin. Le pont se trouvait beaucoup plus en aval; il eût fallu faire un long détour et même emprunter la grand'route pour le joindre, au risque de quelque fâcheuse rencontre. Les voyageurs entrèrent donc sans hésiter dans le courant, dont le bruit frappait les oreilles de la fugitive, sans que l'obscurité lui permît de distinguer la largeur de la nappe d'eau. Elle frissonnait d'angoisse et de froid; elle avait quitté l'auberge sans souliers, si bien que vers le milieu du gué, ses pieds délicats plongèrent dans l'eau glacée qui bientôt lui parut monter de plus en plus autour d'elle. Elle eut alors une inspiration décisive. Le désir éperdu de conserver sa liberté lui suggéra la pensée de sacrifier son manteau de fourrure afin d'égarer les recherches, dût-elle mourir de froid pendant le reste de sa course. Elle jeta ce vêtement dans le flot, comptant qu'il s'accrocherait sur la rive à quelque distance et contribuerait à faire perdre sa trace, ce qui advint en effet. Elle atteignit peu après la maison isolée qui était le but de sa course.

Madame de Saint-Germier racontait encore qu'elle fut admi-

rablement soignée par ses nouveaux protecteurs. Elle en avait d'autant plus besoin que, dans la rapidité de son voyage équestre, les diamants cousus dans ses vêtements l'avaient partout blessée à vif sans qu'elle en eût la moindre sensation, tant la dominait l'émoi de son entreprise. La gendarmerie parut le jour même dans ce village pour y donner son signalement, mais nul ne l'avait aperçue, et son manteau, retrouvé peu après, fit supposer qu'elle avait pu se noyer dans sa fuite. On rechercha quelque temps ses restes ; après quoi, ne trouvant rien, on classa l'affaire, faute d'indices susceptibles d'orienter les poursuites. La présidente songeait dès lors à passer la frontière la plus proche, qui était celle d'Allemagne. Elle se fit conduire, cachée dans une voiture de foin, auprès d'un parent qu'elle avait en Lorraine : ce dernier s'intéressa au salut de l'aimable persécutée et l'emmena avec lui jusqu'à Saarbruck, déguisée cette fois en élégant jockey anglais. De l'Alsace, elle gagna Deux-Ponts où son parent connaissait le baron d'Ambotten qui se chargea de l'héberger tout d'abord, comme nous l'avons raconté plus haut.

C'est tout au moins de la sorte que la fine Languedocienne se peignait blanche comme neige aux regards de son confiant auditeur. Qui pourrait affirmer d'ailleurs qu'elle ne fut pas en effet accablée par les apparences, sacrifiée aux téméraires jugements d'une opinion qu'elle avait bravée et dont les porte-paroles étaient trop corrompus pour ne pas soupçonner partout les extrémités du mal autour d'eux ?

*
* *

L'amitié du peintre Mannlich pour madame de Montglas-Saint-Germier ne pouvait que s'augmenter après un si touchant récit. Obligé au repos pour sa santé déprimée, il lui consacrait des journées entières : elle fut de son côté pour son ami malade le plus fidèle et le plus dévoué des médecins de l'âme. Un incident imprévu mit fin à leur douce quiétude. Lorsqu'en 1776, un prince héritier naquit dans la maison ducale de Deux-Ponts, beaucoup d'étrangers vinrent présenter leurs félicitations au souverain, entre autres un

certain Greff qui s'occupait à Paris des intérêts du duché comme agent diplomatique, ainsi que le chevalier de Lisle, autre Parisien employé à la même besogne. Or, ces deux personnages faisaient précisément visite à Mannlich, leur ami de longue date, lorsque madame de Saint-Germier entra chez lui par hasard croyant le trouver seul à cette heure. Greff, un vieux galantin qui avait détaillé, apprécié en connaisseur les beautés de la ville et de la cour depuis près d'un demi-siècle, trahit par son attitude une profonde stupéfaction dès qu'il eut jeté les yeux sur la nouvelle venue : « Savez-vous bien, dit-il à Mannlich, aussitôt qu'elle eut quitté la pièce — ce qu'elle s'empressa de faire sous le premier prétexe venu — savez-vous bien qui est la personne dont vous venez d'avoir la visite? — Oui, répondit l'artiste en jouant l'indifférence, c'est madame de Saint-Germier. — A d'autres, riposta Greff en riant à gorge déployée. Je suis mieux renseigné que vous ne semblez le croire. C'est là, ou le diable m'emporte, la belle madame de Montglas que tout Paris croit noyée de bonne foi, et cela depuis plus de deux ans, si je ne me trompe. Quelle plaisante réssurection que cette dame va faire chez nous un de ces jours! — Si cette dame est véritablement madame de Montglas, reprit son ami fort inquiet de la tournure que prenaient sous ses yeux les événements, vous conviendrez qu'elle a ses raisons pour conserver l'incognito, et je vous conjure, messieurs, sur votre honneur, de respecter religieusement son secret aussi bien dans notre pays, où nul ne la connaît sous son nom véritable, qu'à Paris où on la croit trépassée, grâce à Dieu. » Tous deux promirent le silence, mais à la condition qu'ils seraient présentés à l'héroïne de cette étonnante aventure.

A peine avaient-ils quitté la place que madame de Saint-Germier fit mander Mannlich auprès d'elle en toute hâte. Terrifiée par cette fatale rencontre, elle avait observé par sa fenêtre la sortie des deux Parisiens afin d'être renseignée sans délai sur l'étendue de son infortune. Elle cria donc de loin à son ami, avec la plus vive agitation : « Eh bien? Ai-je été reconnue? — Oui par malheur, répondit-il, mais on promet de se taire si vous voulez bien recevoir ces messieurs chez vous avant leur départ. » Exigence à laquelle elle dut se sou-

mettre puisqu'il n'était pas d'autre moyen de salut. Greff se fit donc introduire par Mannlich chez la présidente et mit aussitôt la conversation sur ses affaires de ménage. Il lui assura que M. de Montglas, inconsolable d'un drame dont il se sentait responsable, était tombé dans la misanthropie la plus noire et ne se montrait plus au dehors que pour remplir les devoirs de sa charge. Un tel repentir, ajoutait le vieux roué, méritait assurément le pardon de la victime et son retour auprès de ses enfants. Madame de Saint-Germier versa quelques larmes à ce récit, mais refusa péremptoirement de retourner à Paris. Elle estimait trop son mari, disait-elle, pour l'embarrasser désormais d'une épouse dont il avait scellé de ses mains le déshonneur. Les Parisiens promirent de nouveau le silence, mais, sans doute, ne purent-ils contenir longtemps leurs langues de nouvellistes puisque madame de Montglas reçut peu après une lettre de son mari qui la suppliait de reprendre sa place à son foyer.

Elle ne songea tout d'abord qu'à se préparer un plus lointain et plus sûr asile. Mais l'excellent Mannlich parvint à lui rendre un peu de calme et la pria de répondre avec modération à cette première ouverture pacifique, en sorte que la correspondance se poursuivit dès lors entre les deux époux. Le peintre assure d'ailleurs qu'il avait remarqué depuis quelque temps chez sa voisine des recherches d'élégance dont elle n'avait pas donné jusque-là le spectacle. Un jour qu'il admirait de magnifiques dentelles sur son négligé du matin, elle lui répondit qu'elle venait de les recevoir de Paris : « Comme je ne pouvais vivre plus longtemps sans nouvelles de mes filles, expliquait-elle, j'en ai demandé à ma femme de chambre, aux soins de laquelle je les avais confiées lors de mon exil. Cette fidèle servante pleine de joie de me savoir encore en vie, m'a fait tenir, pour me distraire, une grande caisse toute pleine de colifichets à la mode. Elle me renseigne périodiquement aussi sur la santé de mes enfants et m'a juré sur ma présence en ces lieux le plus profond secret. » On voit que les chiffons de mademoiselle Bertin, la modiste de la reine, ne furent peut-être pas étrangers aux dispositions plus conciliantes qui s'éveillaient insensiblement dans le cœur de la jolie présidente.

Désireux d'établir une paix définitive dans le sein de cette famille si cruellement divisée par le sort, Mannlich se tourna vers la comtesse de Forbach, épouse morganatique du duc Christian de Deux-Ponts, lui demandant de mener à bien les négociations nécessaires entre les époux. C'était là, dit-il, une requête dont le succès n'était pas douteux, car la comtesse se plaisait si fort à s'entremettre, en pareille occurence, qu'elle était très capable de brouiller deux bons amis pour avoir la joie de les réconcilier par la suite. Saisissant donc avec empressement l'occasion d'accomplir une si bonne œuvre, madame de Forbach décida madame de Montglas à quitter Deux-Ponts pour rencontrer le président chez elle, dans le fief alsacien dont elle portait le nom. Mannlich voulut y accompagner sa belle voisine afin que le traité de paix fût heureusement scellé sous ses yeux. Souhaitons qu'éclairée par une cruelle expérience, la présidente ait désormais dirigé sa barque d'une main plus ferme sur le flot de la vie parisienne dont les récifs se fleurissent souvent de si capiteuses parures.

Quant à Charles de Nassau, il ne paraît pas s'être grandement soucié du destin de sa victime. Son duel avec Esterhazy le brouilla pour un temps avec la Reine. Mais sans doute ne tarda-t-il guère à rentrer en grâce, et quelques années plus tard, à Vienne, il se liait d'une étroite amitié avec son rival de jadis. Il poursuivit d'ailleurs le cours de sa vie décousue, rêva d'une couronne en terre africaine comme tant d'aventuriers de haut vol et devint dans son âge mûr vice-amiral de la flotte russe, vainqueur des Turcs à Otschako, mais vaincu par Gustave III dans la Baltique : digne continuateur au total de la redoutable lignée des Bussy, des Richelieu ou des Maurice de Saxe, ces hommes de proie que l'on a vu déployer une si tranquille férocité en matière de stratégie amoureuse.

ERNEST SEILLIÈRE

LE CANAL DE PANAMA

ET

LE TONNAGE MARITIME

Le percement de Panama avance avec une telle rapidité que le Président de la *Isthmian Canal Commission* a pu dans son dernier rapport[1] signaler au Président des États-Unis l'urgence qu'il y aurait à établir la législation du canal et à fixer les droits de passage.

Les maçonneries des écluses seront terminées le 1er juin 1912 sur le versant Atlantique et le 1er octobre sur le versant Pacifique. La fabrication des parties métalliques et des installations mécaniques était en bonne voie au 31 décembre 1911 : sur les 58000 tonnes, que représentent les portes et annexes, 43 840 tonnes reçues, puis éprouvées aux États-Unis étaient en route pour l'isthme; les machines diverses pour la manœuvre des portes, des vannes, des chaînes de sûreté, soit 30 000 tonnes, sont en pleine fabrication. Ajoutez encore plusieurs milliers de tonnes de métaux divers pour les déversoirs et leurs régulateurs, sans parler des estacades d'approche aux écluses, wharves de Balboa et de Colon, ou de leur outillage. Les contrats fixent la date limite du 1er janvier 1913 pour le montage complet de toutes les portes et installations annexes. Les ter-

1. Pour l'année fiscale 1er juillet 1910-30 juin 1911. — Cf. dans la *Revue* des 15 mai et 15 juin 1911, *le Canal de Panama en 1910*.

rassements sont très avancés : en 1911 on a sorti de la Culebra[1] 12 700 000 mètres cubes. Le plafond à la cote (12 m. 20) est atteint partout dans le bief central, sauf sur 6 kilomètres environ, d'un relief maximum de 14 mètres.

La nouvelle ligne du Panama Railroad (P. R. R.) est terminée et exploitée entre Gatun et Gorgona depuis le 15 février 1912. Les portes d'amont de l'écluse de Gatun sont en place ; celles de l'écluse supérieure du versant Pacifique très avancées. La partie fixe du déversoir de Gatun est entièrement maçonnée; les parties supérieures, avec la passerelle et le mécanisme de manœuvre des vannes, en cours de construction. La digue de Gatun est presque achevée. Au 30 janvier il restait 1 760 000 mètres cubes (sur 16 570 000) à mettre en place, sauf les rechargements continuels.

Le remplissage du lac de Gatun, déjà commencé et maintenu à un niveau réduit, va donc reprendre : le niveau (15) est prévu pour le 1er aout 1912, le niveau (18), pour le 1er janvier 1913, le niveau (21), pour le 1er août 1913, à 4 m. 85 au-dessous du plein normal. L'achèvement des vannes et de la machinerie du déversoir se fera au fur et à mesure. D'autre part le barrage de Bas-Obispo sera maintenu pour tenir à sec la tranchée centrale jusqu'au moment où les dragues seront chargées de la mise à fond et de l'enlèvement rapide et économique des terres qui envahissent encore la cuvette.

Le passage d'un bateau est prévu pour le 1er janvier 1914 au plus tard, un an avant la date fixée pour l'ouverture du canal. Ce travail sans précédent a été admirablement dirigé. Les limites du devis en 1908 semblent ne plus devoir être

1. On a beaucoup parlé, récemment, d'une action volcanique dans la tranchée de Culebra. Le rapport officiel de l'ingénieur en chef, daté du 12 février 1912, signale des échauffements considérables du talus occidental sur une surface d'environ 900 mètres carrés, d'où des gaz sulfureux et de vapeur d'eau s'échappent par plusieurs ouvertures, garnies d'incrustations de soufre et de sulfates divers. La température a augmenté jusqu'à carboniser en trois minutes des morceaux de bois et à enflammer des feuilles de papier tenus devant ces embouchures. La chaleur pénètre à 5 et 6 mètres de profondeur; l'emploi des explosifs n'est plus possible dans ces régions.

D'après le géologue de la I. C. C. ces phénomènes seraient temporaires et dus à l'oxydation rapide de schistes tourbeux intercalés dans la masse, et subitement exposés à l'air chaud et humide de l'isthme. Le refroidissement a déjà commencé.

dépassées. Les crédits accordés par le Congrès s'élevaient fin 1911 à 293 567 000 dollars. La visite des chantiers de l'isthme est devenue un grand attrait pour les touristes. Plusieurs compagnies de navigation organisent des tournées ou accordent des passages à prix réduits.

***

Le moment est donc venu de régler l'établissement des droits et l'unité de tonnage. Les armateurs demandent à connaître les conditions dans lesquelles le canal interocéanique sera mis à leur disposition : ils n'ont plus de temps à perdre pour organiser leurs nouveaux services, et pour informer le commerce universel des avantages qui lui seront offerts. Tous les intéressés doivent être prêts à profiter de la voie de Panama le jour de son ouverture à la grande navigation, le 1er janvier 1915. Moins de trois années nous en séparent. A vrai dire les compagnies de navigation prennent déjà les devants par des fusions importantes, telles que celle de la *Royal Mail* avec la *Pacific Steam Navigation*, deux anciennes compagnies anglaises qui se partageaient le trafic entre l'Atlantique et la côte occidentale de l'Amérique du Sud. Par l'acquisition récente de la *Union Castle Line*, la vieille *Royal Mail* va retrouver son ancien lustre. La puissante *Hamburg-America* a racheté la *Kosmos Linie*, qui depuis des années dessert la côte Pacifique du Sud et Centre-Amérique. D'autres combinaisons de ce genre sont probablement en préparation.

Les compagnies qui tout en entendant conserver leur autonomie, songent à étendre leurs services, ne sont pas moins nombreuses. La Compagnie générale Transatlantique prévoit un service direct de Saint-Nazaire à San-Francisco; il y a quelque trente-cinq ans, son pavillon flottait à Guayaquil, à Callao, à Valparaiso. La Compagnie chilienne, jadis protégée de la *Pacific Steam Navigation*, établira une ligne de Valparaiso par Panama à New-York, luttant avec les compagnies anglaises, allemandes et américaines.

Le nord du Pacifique, sur les côtes américaine et asiatique, sera desservi par la *Pacific Mail*, une des plus anciennes com-

pagnies américaines dont les vapeurs ont longtemps navigué entre Yokohama et San Francisco, puis jusqu'à Panama, en correspondance avec la ligne de Colon à New-York. Son pavillon a abrité tour à tour luttes et intrigues, concurrence et accord entre la voie de Panama et les lignes transcontinentales des États-Unis. Au plus fort de la lutte, vers 1886, elle transportait le voyageur de New-York à Frisco pour dix dollars, logé, nourri, tous frais payés, et le voyage durait un mois. Victime de la chute de la Compagnie universelle du canal interocéanique, elle dut rompre ses alliances, renoncer aux subsides occultes et enfin sacrifier sa ligne de l'Atlantique, dont le *P. R. R.* prit la suite.

Le Japon[1] envoie vers l'Amérique centrale et du Sud des navires qui continueront plus tard sur New-York. La *Hawaïan Steamship Cy.* a la faculté de dénoncer son contrat avec la Compagnie du chemin de fer de Tehuantepec, dès l'ouverture du Canal. Ses 20 navires répartis actuellement entre les deux océans desserviraient alors la route directe du Pacifique, par Panama, vers la Nouvelle-Orléans et New-York. Enfin toutes ces compagnies ont de nombreux navires en construction, spécialement étudiés pour les nouveaux besoins. Plusieurs adopteront les appareils modernes de chauffage au pétrole.

Cette clientèle nombreuse, le canal se prépare à la recevoir; l'année 1914 sera réservée à la mise au point des multiples appareils et services. Le personnel de l'exploitation sera choisi parmi les agents de la construction, qui ont assisté aux montages et connaîtront à fond le mode de fonctionnement des appareils ou machines, plus tard cachés sous les eaux. Aux nombreux essais faits d'abord à l'usine, puis dans l'isthme avant la mise à l'eau, succèderont les manœuvres réelles. Des centaines de moteurs, électriques, hydrauliques et à bras, doivent fonctionner pour l'ouverture et la fermeture des portes, des vannes, des signaux, pour l'entrée et la sortie des navires remorqués par 40 locomotives électriques circulant par adhérence ou par crémaillère sur les voies des bajoyers[2] cen-

1. En 1899 le pavillon japonais était représenté à Suez par 50 navires jaugeant 214 000 tonnes; en 1911 par 85 bâtiments et 362 000 tonnes.

2. Chaque passage de la triple écluse de Gatun exigera, dans les condi-

traux. La responsabilité de l'Administration sera considérable puisqu'aux passages des écluses c'est elle qui prendra charge des mouvements du bateau. Les pilotes se familiariseront avec les chenaux maritimes, avec l'archipel du lac central et les dangers du croisement dans la cuvette de Culebra, avec les courants que provoqueront les eaux entrant de toutes parts, ou s'échappant par des déversoirs de débit énorme. Au 1er janvier 1915 une exploitation régulière sera garantie aux flottes du monde.

Reste à étudier l'exploitation industrielle et commerciale, le mode de jaugeage des navires, les droits de passage : pour cette étude un commissaire spécial a été nommé par le Département de la Guerre, dont le canal dépend administrativement. La mission est confiée au professeur E. R. Johnson, de l'Université de Pensylvanie, auteur du mémoire sur le transit du canal de Panama annexé au rapport général du comité de 1901.

Le Parlement s'est occupé de la question. Deux bills ont été introduits le 5 décembre 1911 par M. Knowland, représentant de la Californie. L'un prévoit la *franchise* pour les navires américains ou naviguant sous pavillon américain, qui seront engagés dans le cabotage via Panama, — à condition qu'ils ne dépendent d'aucune compagnie de chemins de fer. Les bateaux acceptant l'exemption ou le remboursement des droits, seraient à la disposition du gouvernement en cas de guerre.

L'autre bill autorise le Président à fixer les droits de transit à 50 cents au minimum, et 1 dollar 50 au maximum par tonne registre de jauge américaine[1]. Les navires américains et panaméens auraient le passage libre. Les droits les plus élevés seraient appliqués aux navires appartenant, en tout ou en partie, à une compagnie de chemins de fer.

tions les plus favorables, deux fois la mise en marche de 98 moteurs divers, et ces manœuvres pourront porter sur 143 machines lors de l'occupation simultanée des sas de montée et de descente. Toutes les manœuvres seront faites par un seul homme logé dans une cabine surélevée, installée sur le bajoyer central. Un système de verrouillages et d'enclanchements doit garantir la suite régulière des opérations, c'est-à-dire l'empêchement de fausses manœuvres dont les effets, on le conçoit, seraient désastreux.

1. La tonne registre est l'unité de capacité inscrite (« enregistrée ») sur les papiers du bord, suivant le mode de mesure adopté par le pays auquel le navire appartient.

Encore plus sévère est le bill d'un représentant du Nevada, qui interdit le passage à tout navire appartenant à une compagnie de chemins de fer. Les contrevenants seraient punis d'amendes élevées et de prison. Le dernier bill introduit l'a été par un sénateur du Massachussets, en vue du paiement par le trésor national de tous les droits qui grèveraient un navire américain franchissant l'isthme de Panama.

Les discussions dans la presse sont nombreuses et vives. Les armateurs veulent être avertis, au moins dix-huit mois à l'avance, des conditions générales de passage; ils demandent que l'Administration se charge de la vente au prix coûtant des combustibles, charbon et pétrole, de l'eau douce, des réparations, et qu'elle installe les ateliers et formes de radoub nécessaires. Au Parlement et dans les discours du président Taft, le droit d'avantager les bâtiments nationaux a été maintes fois affirmé.

*
* *

Le canal de Panama exercera une grande influence sur les relations entre puissances maritimes ; il sera un élément d'union ou de discorde, suivant l'esprit qui y dictera les conditions du transit. Les dirigeants en Amérique ont sans doute leurs projets arrêtés : les conclusions de la commission internationale de 1905-1906 n'ont pas empêché le président Roosevelt de se décider pour le canal à écluses.

Voulant que le canal exercât une influence sur les destinées du monde, principalement dans cet océan Pacifique que la guerre sino-japonaise dès 1894 avait troublé, le gouvernement de Washington se mit sans hésiter à abattre la barrière politique qu'en 1850 le traité Clayton-Bulwer avait élevée, sur le désir même des États-Unis, contre l'hégémonie anglaise. Les Américains voulaient une voie maritime qui fût nationale, établie sous leur contrôle; or l'article premier du traité s'y opposait, et il est surprenant que l'Angleterre ait consenti si facilement à l'abolir. Un nouveau projet d'accord fut soumis au Congrès, mais repoussé sans façon, comme ne répondant pas aux volontés du pays. Enfin un nouveau traité fut approuvé par

le Congrès, à Washington, le 18 novembre 1901. Le plénipotentiaire anglais, dans les deux cas, avait été lord Pauncefote. L'ambassadeur devait se rappeler le temps où, à Paris en 1885, il avait contrecarré nos efforts pour assurer la neutralité du canal de Suez en le plaçant sous la protection de toutes les puissances. Si la convention internationale, signée à Constantinople le 22 décembre 1888, est malheureusement incomplète, si elle a limité le territoire neutralisé au canal maritime seul, sans y comprendre le canal d'eau douce, la responsabilité en revient pour une lourde part au diplomate qui, seize ans plus tard, fut contraint d'accorder à Panama ce qu'il avait refusé à Suez.

Son partenaire, le secrétaire d'État des États-Unis avait, sans nul doute, lu attentivement l'histoire des négociations poursuivies de 1881 à 1888 en Égypte, à Constantinople, à Paris et à Londres, pour la neutralisation du canal de Suez; il l'avait bien en tête quand il aborda les négociations concernant l'occupation perpétuelle de la zone de 10 milles de largeur, la protection de l'indépendance de la République de Panama et le rachat de l'actif de la Compagnie française.

Il est nécessaire de rappeler ce passé pour connaître les conditions dans lesquelles se préparent les lois et règlements à soumettre au Congrès. On comprendra mieux aussi les différences qui séparent la gestion de Suez de celle de Panama.

Le désir des États-Unis que le canal profite avant tout à leur propre pays, est naturel. Voilà donc justifiée la fixation de tarifs qui en échange des avantages offerts à la navigation universelle, rémunère les capitaux engagés.

Mais les taxes ne pourront être établies qu'en prenant pour base une unité de jauge : le gouvernement des États-Unis pourrait soumettre avec autorité un projet d'unité de jauge à l'acceptation des puissances. Il n'est aucune question dont la solution soit attendue avec plus d'impatience par la marine marchande; l'Amérique du Nord devrait aider à la résoudre : l'inauguration du canal serait marquée par un *accord universel*. Du coup Suez serait, en adoptant la même unité de jauge, solidaire de Panama; on discuterait peut-être un peu moins quelques différences de tarifs, sachant qu'un jaugeage rationnel amènera infailliblement l'unité de taxes.

Les difficultés rencontrées à Suez, à un moment donné, ont eu pour origine des contestations sur le tonnage. L'indication exacte de la contenance des navires est pourtant simple en apparence. C'est ce qu'avait pensé Ferdinand de Lesseps, lorsque le cahier des charges annexé plus tard à son firman de concession, stipula que le droit spécial de navigation ne devait pas excéder 10 francs par tonneau de capacité des navires et par tête de passagers. On sait que pour définir ce tonneau de capacité la conférence de Constantinople fut réunie en 1873 sur l'invitation du gouvernement ottoman. Après de longues délibérations, la commission définit le tonnage officiel comme étant le mesurage exact de tous les espaces qui se trouvent au-dessous du pont supérieur, ainsi que de ceux compris dans toutes les constructions permanentes, couvertes et closes sur ce pont. Le cube total, obtenu en pieds anglais, est divisé par 100, ou par 2 m. 83 si le cube total est exprimé en mètres.

Ce cube coïncidait avec le gross-tonnage anglais, — tel qu'il est établi d'après le système Moorsom, adopté en Angleterre par le *Merchant Shipping Act* de 1854, et en France par la loi de 1873, puis successivement, au moins dans son principe, par la majeure partie des États, — en y ajoutant toutefois la *capacité des constructions sur le pont*. Cette dernière représentait en 1873, environ 5 p. 100 du vide sous le pont. Et c'est par cette addition de 5 p. 100 que le tonnage dit de Suez se distingue de tous les autres, même de celui du Bas-Danube.

La compagnie prétendait percevoir les droits sur le gross-tonnage, représentant la capacité, disons commerciale du navire, car le diviseur de 100 pieds ou de 2 m. 83 tient compte des espaces non utilisables pour le fret.

Le tonneau de capacité n'a pas la rigueur de la tonne poids; il varie suivant la nature du chargement, mais en France il était admis à 1 m. 44, en Angleterre à environ 50 pieds cubes, comme représentant l'espace moyen occupé par le poids de 1 000 kilogrammes ou de 2 240 livres anglaises, de chargement. En divisant par 100 au lieu de 50, et par 2 m. 83 au lieu de 1 m. 44, on réduisait donc le tonnage réel de 50 p. 100, marge nécessaire pour tenir compte des variations multiples d'un chargement et des besoins de la navigation. Cependant, en 1873, on admettait que la réduction de 50 p. 100 était trop

forte, d'à peu près 25 p. 100 : ces 25 p. 100 représentaient pour les navires à vapeur l'espace occupé par la machine et les soutes à charbon.

Ce tonnage brut (*registered gross-tonnage*) inscrit sur les papiers du bord eût donc formé une assiette juste, réelle, pour la perception. Ferdinand de Lesseps l'a défendue avec énergie jusqu'au dernier moment. Mais la commission de Constantinople avait décidé que les droits se calculeraient sur le tonnage net, en déduisant du chiffre brut : *pour les navires à voiles* un maximum de 5 p. 100, correspondant aux logements du personnel, et aux magasins de service, et *pour les navires à vapeur*, en sus, les espaces occupés par les machines, chaudières, soutes, etc., avec un maximum de 50 p. 100. Ces déductions devaient être mesurées. Pour les soutes non fixes, la Commission admettait une évaluation du tant pour cent de la chaufferie, — détail qui révélait ce que ses propositions avaient de non scientifique. Car constructeurs et armateurs s'ingénièrent, par de petites combinaisons, à obtenir les déductions maxima, et il est admis qu'à cette heure le tonnage de capacité inscrit dans l'acte de concession, mais défini par la Commission de Constantinople, est de 30 p. 100 au-dessous du tonnage productif de recettes.

Les délégués à la Commission internationale représentaient toutes les puissances de l'Europe, sauf le Portugal. Les États-Unis, par un oubli de forme, s'étaient abstenus. Le scribe responsable pouvait-il se douter des conséquences de son acte? Ainsi les États-Unis ne sont liés par aucune convention : pour eux seuls, la question du jaugeage reste entière. Souhaitons qu'il y ait à s'en féliciter et que l'ouverture du Canal de Panama marque l'adoption d'un tonnage exact, rationnel, déterminé par un procédé simple.

Les anciennes méthodes ne peuvent plus être conservées. Les progrès énormes faits dans la construction des coques, — en particulier l'allongement des navires, — ont réservé aux cales un espace utilisable beaucoup plus grand, car les extrémités seules présentent des difficultés d'arrimage. Pour les moteurs, nous sommes à peine au début d'une complète transformation. Le bateau à vapeur adopte la turbine, qui

occupe moins de place; il chauffe au pétrole, dont un litre contient 10 000 calories alors que le volume correspondant de charbon Cardiff en offre 6 000. A même capacité de soutes le rayon d'action avec chauffage au pétrole est augmenté de 50 p. 100[1].

Les huiles minérales et les essences annoncent déjà un nouveau progrès par l'application du moteur à gaz dans ses nombreuses variétés. Nulle part ailleurs que sur un navire l'emploi de la calorie ne doit atteindre un plus haut rendement[2].

L'ancienne mesure de capacité perd de plus en plus sa rigueur; quelles déductions faut-il supposer dans un avenir prochain, quand les moteurs se transforment, quand les chaudières disparaissent! Il n'est pas jusqu'aux chargements, aux modes perfectionnés d'emballage qui n'aient contribué à réduire le coefficient d'encombrement.

Dans une conférence faite à New-York en novembre 1911 devant la société des architectes navals et ingénieurs de la marine des États-Unis, le célèbre constructeur de la marine anglaise, Sir William H. White, a fait ressortir la relation nécessaire entre les dimensions du navire et ses sources de bénéfices, et il a conclu que l'armateur ne semblait plus avoir aucune raison d'augmenter les tonnages bruts actuels. Les dimensions de paquebots tel que le *Mauretania* et le

1. La production de charbon de terre en 1910 a été de 1 278 577 812 tonnes. Les États-Unis viennent en tête avec 501 600 000 tonnes. La production de pétrole en 1911 a été de 333 140 000 barils ou 50 640 000 tonnes, en légère augmentation (2 p. 100) sur l'année précédente. Les États-Unis sont en première ligne avec 217 000 000 barils ou 32 984 000 tonnes. — L'Alaska et la Californie sont parmi les nouveaux producteurs.

2. On vient de lancer en Angleterre pour le compte d'une compagnie danoise un navire de 10 000 tonneaux avec deux hélices mues par des moteurs Diesel de 3 000 chevaux. Le « Jutlandia » n'a aucune installation de chaudière et tout y est manœuvré soit à l'air comprimé, soit à l'électricité. Le remplacement de la vapeur par des moteurs à combustion interne a permis de réduire des deux tiers l'encombrement de la machinerie (*Nature* du 5 février 1912). Supprimées, les chaudières, cheminées et les chaufferies; l'évacuation des gaz de la combustion se fera à 15 mètres, au-dessus du pont, par des mâts creux. — L'avenir du moteur Diesel est assuré également par l'emploi possible de tous les combustibles minéraux liquides, depuis le pétrole à l'état brut jusqu'aux dérivés et sous-produits de la distillation de la houille, du goudron en particulier dont la production actuelle seule suffirait à tous les besoins des flottes de commerce et de guerre.

Lusitania satisfont à toutes les exigences d'un service régulier, grâce à l'harmonie établie entre leur longueur de 230 mètres environ et l'amplitude des ondes par grosse mer.

Sir White eût été encore plus affirmatif s'il avait voulu considérer le moteur à combustion qui, par l'espace rendu au fret, doit limiter définitivement la progression du tonnage. Le navire de 300 mètres apparaît donc comme une exception, difficile à justifier.

Les dimensions extrêmes, sur lesquelles on doit discuter au prochain Congrès de la Navigation à Philadelphie, sont fonctions l'une de l'autre. Le vapeur moderne a une longueur égale à environ neuf fois la largeur, et celle-ci est le double de la hauteur totale alors que le tirant d'eau varie, avec la charge, entre la moitié et le tiers de la largeur. Ces moyennes d'expérience ne varient guère, sauf par suite de modifications dans la distribution de certains poids, tels que la machinerie, et dans la limite de stabilité générale du navire.

La question est dominée par le tirant d'eau, déterminé, dirions-nous, par la profondeur que l'entretien normal peut garantir dans le principal chenal d'accès (Ambrosius Channel) au port de New-York, le plus important du monde.

Nous choisirions encore l'Ambrosius Channel, de préférence à tout autre canal, naturel ou artificiel, parce que ses conditions d'entretien dépendent essentiellement de l'état de la mer, qui fixe une limite de profondeur au delà de laquelle les moyens de l'homme n'iront pas, certainement avant très longtemps.

Dans les eaux tranquilles d'un canal ou d'un chenal abrité, que ce soit à Suez ou à Panama, dans la Mersey ou dans l'Elbe, on draguerait à 30 mètres dans n'importe quel terrain, en y mettant le prix qui n'effraiera pas les générations prochaines arrêtées, comme nous, par la houle de l'Océan ! Pour garantir le tirant d'eau de 15 mètres, la profondeur doit être de 17 mètres en basses mers de vives eaux.

Le Léviathan futur aurait donc les dimensions extrêmes de : Longueur : 337 m. 50; largeur : 37 m. 50; hauteur totale : 19 mètres; tirant d'eau : 15 mètres.

Le déplacement d'un pareil navire serait d'environ 140 000 tonnes.

Quel système les États-Unis devraient-ils faire adopter pour le tonnage?

Ils pourraient être tentés de se décider en faveur du tonnage brut, que réclamait la compagnie de Suez à ses débuts; cette capacité totale du navire a été définie par la Commission de Constantinople, qui à l'article 9 de ses règles de jaugeage indique un procédé de mesure rapide et simple. Des installations temporaires font cependant varier cette capacité [1].

On a souvent proposé aussi, et le système a eu ses partisans en Amérique, de taxer le navire suivant l'état variable de son chargement. Mais l'introduction de cet élément incertain présente tous les inconvénients qui doivent faire écarter un mode de mesure comportant des réductions et des remaniements, sources inévitables de complications.

Reste alors le poids, exprimé en tonnes métriques de déplacement, sans contredit le terme de mesurage le plus précis, le plus visible, qu'aucune ingéniosité de combinaison ne saurait jamais atteindre. Impossible à fausser, le déplacement sera toujours en équilibre avec l'objet à taxer.

M. Bonaparte-Wyse, reprenant l'idée de Legendre, avait reconnu la justesse de cette base de perception en stipulant dans le traité de concession, signé avec le Gouvernement colombien, que le tonnage serait représenté par le nombre de mètres cubes contenus dans le parallélépipède circonscrit à la carène (art. 24 du traité).

Pour donner à cette mesure sa pleine valeur scientifique et pratique, elle devrait porter sur le déplacement *réel* du navire, immergé jusqu'à la ligne de charge déterminée par les règlements de navigation [2]. On aurait ainsi une assiette de perception immuable, déterminée d'après des règles générales, sans

1. La capacité varie avec les superstructures, et celles-ci ne sont pas négligeables sur les navires qui restent dans les eaux tropicales. Un élément de trafic important seront les bois de l'Orégon, chargés couramment sur le pont en hautes piles. Cet exemple suffit à écarter le tonnage de capacité, ouvrant la porte aux discussions et aux déductions. La Compagnie de Suez n'y a pas échappé; sous de nombreux prétextes il lui a fallu déduire, compenser et distinguer entre un seul et plusieurs étages du superstructures, château central, combiné ou non avec la dunette ou le gaillard d'avant.

2. Sur la question, voir les rapports publiés par le Congrès international de la marine marchande tenu à Paris en août 1900.

aucun retranchement, même du poids du navire, si l'on veut prévenir toute tentative de réduction du tonnage normal. Le contrôle sera toujours aisé. Dans une forme de radoub, ou le sas d'une écluse, le bâteau enfermé sera rigoureusement jaugé. La marine de guerre ne connaît officiellement que la jauge de déplacement.

L'accord international sur le tonnage de déplacement, réel et complet, comporterait donc la définition de la ligne de charge. Il y aurait sans doute peu à modifier aux termes du réglement du Board of Trade, admis déjà en principe par divers États[1], puisque la sécurité a fait reconnaître l'utilité incontestable des prescriptions anglaises relatives au maximum d'enfoncement déterminé par la marque Plimsoll[2].

En prenant ce que chaque marine a de meilleur, la tonne métrique d'une part, les réglements de navigation d'autre part, on mettrait d'accord de suite les principaux intéressés : américains, anglais, français et allemands.

La compagnie de Suez adopterait cette nouvelle règle après modification de son acte de concession par le Gouvernement ottoman, adhérant à la Commission internationale de Washington qui réviserait l'œuvre de 1873.

***

Après avoir, par l'unification de la jauge, précisé la base de perception, nous voici amenés à l'estimation du trafic et du péage. La première recherche approfondie en a été faite par

1. Voir sur ces questions le rapport de M. Giuseppe Rota, lieutenant-colonel du génie naval italien, présenté au XIe Congrès de Navigation à Saint-Pétersbourg, en 1908.

2. Marque Plimsoll, ainsi dénommée d'après le député au Parlement britannique qui la fit consacrer par les lois de 1876 et 1894. Elle consiste en un disque circulaire, de 12 pouces de diamètre, portant une ligne horizontale tirée par son centre; le tout marqué très visiblement sur chacun des bords et aussi près que possible du milieu du navire. Le centre de ce disque, placé à un niveau approuvé par le Board of Trade, indique la ligne de charge maxima dans l'eau de mer. Le point le plus élevé correspond à l'enfoncement autorisé en eau douce, et dans certaines mers durant l'été; le plus bas limite l'enfoncement d'hiver, en particulier dans l'Atlantique Nord.

M. Levasseur pour le Congrès international du canal interocéanique de 1879. Aucune étude postérieure n'a pu la négliger; plusieurs s'en sont servi comme point de départ; mais trop de transformations ont modifié ces résultats et aujourd'hui il faudrait aboutir par des méthodes plus directes, tirées de statistiques mieux dressées qu'il y a trente ans. Le liquidateur de la Compagnie universelle avait nommé une commission d'études, présidée par M. l'inspecteur général des Ponts et Chaussées Guillemain. On tient d'elle le deuxième examen sérieux du tonnage, annexé au rapport du 5 mai 1890. Dix ans plus tard la Compagnie nouvelle faisait procéder à des relevés détaillés sur le commerce maritime. Enfin la commission américaine de 1901 a fourni un travail remarqué, du professeur Emory R. Johnson, qui a été chargé récemment d'une nouvelle mission semblable[1].

Les trois résultats ont été comparés, pour l'époque moyenne de 1900, après réduction sur la base du tonneau de Suez. Comme l'avait déjà fait M. Levasseur, les membres de la commission de 1890, MM. Germain et Daymard, ingénieurs hydrographe et de la marine, ont évalué l'importance du trafic d'abord en valeur commerciale, transformée en tonnes par l'application d'un diviseur commun, représentant pour chaque groupe le prix moyen de la marchandise par tonneau de jauge. Les relevés de la Compagnie nouvelle étaient faits directement en cette dernière mesure. M. Johnson avait établi ses quantités en tonnes poids, ou plutôt en tonnes d'affrètement, complétées par un pointage des navires ayant trafiqué entre les ports que l'on juge situés dans la zone d'influence de Panama.

La tonne d'affrètement, que l'on peut désigner comme la tonne commerciale, sert de base au calcul du fret, c'est-à-dire du prix du transport maritime. Elle varie à l'infini suivant le poids et la nature de la marchandise, et ajoute encore à la complication extrême du problème de la recherche d'un trafic maritime[2].

1. Il faut mentionner le « report on prospective tonnage of traffic » présenté par son président, M. Warner Miller, à la Compagnie du Nicaragua, en 1890. Ce rapport n'est pas sans mérite; il part des chiffres de M. Levasseur.

2. Cette diversité de tonnages maritimes, divisés en deux catégories principales : le tonneau de jauge et la tonne de déplacement qui se réfèrent au

En procédant avec soin dans l'interprétation des statistiques diverses et des modes de jaugeage, on arrive néanmoins à dégager des moyennes sûres de comparaison. Les diverses données ont permis d'établir, pour l'objet en vue, les relations suivantes :

1 tonne d'affrètement = 0,608 tonne net registre = 0,708 tonneau de Suez.

ou 1 tonne registre = 1,165 tonneau de Suez [1].

Les évaluations de la commission Guillemain faites pour l'année 1888-1889 comportaient une augmentation annuelle de 250 000 tonnes. Mais le développement du canal de Suez accusait une proportion de 25 p. 100 par décade, accroissement découlant aussi d'autres statistiques et adopté d'ailleurs par M. Johnson. Les 25 p. 100 faisaient ressortir l'augmentation annuelle à moins de 250 000 tonnes.

	Con Guillemain Chiffres pour 1910.	Cie nouvelle de Panama 1899-1900.	Con américaine de 1901.
Commerce des États d'Europe avec la côte occidentale du continent américain.	2 612 500		3 466 397
Commerce entre les deux côtes de l'Amérique	687 500	4 876 195	196 569
Commerce de l'Extrême-Orient et de l'Océanie avec la côte orientale du continent américain.	1 200 000		1 082 433
Commerce de l'Océanie et de l'Extrême-Orient avec l'Europe.	625 000	582 500	582 500
Totaux en tonneaux de Suez.	5 125 000	5 458 695	5 327 899

volume et au poids du *navire*, puis la tonne d'affrètement qui se réfère au *chargement*, exprimé en poids ou en volume, donne lieu à de fréquentes erreurs dans les comparaisons des tonnages de divers ports entre eux, selon leur importance maritime ou commerciale. Cette dernière se mesure encore par le mouvement sur les chemins de fer et les canaux intérieurs ; or chemins de fer et canaux ne connaissent généralement qu'une unique mesure : la tonne-poids de 1 000 kilogrammes. Il y a donc des transformations à opérer pour déduire du tonnage maritime le trafic réel en marchandises qui effectivement sont transbordées ou passent sur les quais et par les magasins du port.

1. Le rapport de la commission Guillemain représentait pour les bâtiments à vapeur le tonnage brut Moorsom par 1 000, le tonnage net par 0,640, le tonnage net de Suez par 0,700.

Nous reproduisons le tableau comparatif, dressé à la suite de ces calculs. Quoiqu'il remonte à près de douze ans, il a son intérêt pour juger de la valeur des prévisions déduites des mêmes faits, sur des indices divers, par trois autorités différentes, également consciencieuses.

La concordance des totaux était très grande; mais les éléments présentaient des variations considérables, en particulier le commerce entre la côte occidentale de l'Amérique et l'Europe, et d'autre part entre les deux côtes américaines, de manière toutefois à former compensation. La valeur de la plupart des produits exportés par la côte occidentale américaine avait baissé dans l'intervalle de dix ans et ne donnait plus lieu aux mêmes échanges. On put reconnaître l'insuffisance des estimations échafaudées uniquement sur les valeurs des marchandises, car l'augmentation générale des transactions résultait de deux facteurs : prix et quantité, et cette dernière surtout influençait le tonnage. Les exportations d'un pays ayant passé de dix à vingt millions ne signifiaient pas le doublement du tonnage, mais une proportion plus forte. D'autre part, plein ou vide, le paquebot d'une ligne régulière figurait pour son entier tonnage dans les entrées et sorties relevées par M. Johnson, alors que la valeur du chargement affectait à peine les statistiques dont la Commission Guillemain s'était servie.

Poussant davantage les recherches, on constata alors les différences énormes dans les estimations des services douaniers des divers États. La résultante générale des exportations et importations devrait être zéro, si toutes les statistiques avaient une commune mesure de compte. Or l'égalité est loin de se produire; quelques exemples frappants relevés sur les statistiques de 1895-1896 le démontraient.

Pour l'Angleterre et le Japon, on trouvait, d'après les documents anglais : exportation au Japon, 152 335 000 francs; importations du Japon, 31 335 000 francs; d'après les documents japonais : importations de Grande-Bretagne, 163 637 000 francs; exportations en Grande-Bretagne, 24 652 000 francs, soit des différences respectives de 11 302 000 francs ou 7 p. 100 et de 6 683 000 francs ou 24 p. 100. Pour les États-Unis les différences atteignaient 12 p. 100 sur un chiffre moyen de 42 600 000 francs

d'importations américaines au Japon et 41 p. 100 sur 110 millions de francs d'importations japonaises aux États-Unis. Les chiffres se rapportaient au commerce spécial, à l'exclusion du transit et sans la valeur des matières d'or et d'argent. Ces quelques exemples firent ressortir la fragilité de conclusions susceptibles d'être modifiées profondément selon l'une ou l'autre statistique.

Les mouvements des navires sont exposés à d'autres causes d'erreur, le même bateau figurant à l'entrée et à la sortie autant de fois qu'il fait escale dans le pays. Rien ne révèle l'importance du fret ou du navire sur lest.

Quant aux anomalies des statistiques, voici ce que les chiffres de 1909-1910 apprennent :

a) D'après les documents américains : exportations au Japon, 114 200 000 francs ; importations du Japon, 334 700 000 francs ; d'après les documents japonais : importations d'Amérique, 141 130 000 francs ; exportations aux États-Unis, 370 750 000 francs. Différences : 27 millions de francs ou 24 p. 100, et 36 millions ou 11 p. 100.

b) D'après les documents américains : exportations en Australasie, 154 285 000 francs, importations, 88 millions ; d'après les documents anglais : importations des États-Unis, 126 325 000 francs, exportations, 66 millions, soit des différences respectives de 28 millions ou 22 p. 100, et 22 millions ou 33 p. 100.

c) D'après les documents allemands : importations de Chine 118 400 000 francs ; exportations en Chine, 83 millions de francs ; d'après les documents chinois : exportations en Allemagne, 43 800 000 francs, importations d'Allemagne 70 100 000 francs ; soit des différences respectives de 74 600 000 ou 170 p. 100, et 13 millions ou 19 p. 100.

d) D'après les documents français : exportations au Pérou 11 800 000 francs, importations du Pérou 16 400 000 francs, d'après les documents péruviens : importations de France 4 940 000 francs, exportations en France 13 600 000, soit des différences respectives de 6 900 000 ou 140 p. 100, et 2 800 000 ou 5 p. 100.

Pas plus en 1912 qu'en 1890 les valeurs des marchandises ne peuvent servir de base à l'évaluation exacte du transit, et les

tonnages des divers ports prêtent aux erreurs par double emploi. Les renseignements statistiques laissent donc une large place à l'appréciation individuelle. Aussi faut-il conclure avec M. Levasseur :

Les hommes manqueraient de clairvoyance si, indépendamment même des considérations de la statistique, et sans s'arrêter aux difficultés que celle-ci rencontre pour fournir une mesure précise, ils ne voyaient pas, avec les seules lumières du bon sens, les semences de richesse répandues sur une grande partie du globe terrestre par l'union des deux océans, et la récolte abondante qui se lèvera ensuite au profit du genre humain.

Si néanmoins on voulait fixer les idées sur le transit possible du canal de Panama en 1915 avant de connaître les résultats du travail de M. Johnson, on retiendrait le chiffre de 5 300 000 tonnes, moyenne des trois commissions, augmentée du coefficient moyen de progression de Suez depuis 1900, qui est de 7 p. 100 environ par an, fournissant le total de 10 865 000 tonnes jauge Suez en 1915. Ramené au déplacement, le transit s'exprimerait par $10\,865\,000 \times 3 = 32\,595\,000$ tonnes métriques de déplacement[1].

Le péage doit être calculé de manière qu'appliqué à la quantité de trafic que nous venons d'établir, il équilibre les dépenses d'entretien et d'exploitation, ensuite permette une rémunération suffisante et l'amortissement des capitaux engagés dans la construction.

Le devis s'élève à 375 millions de dollars, ou, en francs, 1 950 millions, sans compter les fortifications[2]. Les dépenses

1. Le rapport entre la tonne métrique de déplacement et le tonneau de Suez est variable avec l'usage pour lequel le navire a été construit. Faible (au-dessous de 2) dans les paquebots effilés, à grande vitesse, il augmente avec la largeur et les formes plus trapues du cargo-boat. Nous avons admis le rapport 3, qui doit correspondre à la majorité des bâtiments de charge, d'un tonnage brut registre de 8 000 à 10 000 tonnes. Le coefficient de l' « Adriatic » (24 540 tonnes) est 2,09; celui du « Mauretania » (32 000 tonnes) 1,74.

On désigne par tonne le poids de 1 000 kilogrammes, et par tonneau l'unité de jauge.

2. Les plans définitifs en sont arrêtés. Ils comportent : à l'embouchure et aux écluses Atlantique trois forts principaux dont l'un portera le nom « Comte Ferdinand de Lesseps »; à l'embouchure et aux écluses Pacifique deux forts principaux.

d'entretien et d'exploitation de la voie maritime peuvent être évaluées à 30 millions de francs; le revenu, fixé à 3 p. 100, représente 58 millions; l'amortissement en dix ans, environ 3 millions. Ces divers éléments exigeraient donc une recette brute de 91 millions de francs, soit un péage de 8 fr. 40 ou 1 dollar 60, par tonneau de jauge de Suez — à peu près le maximum prévu par le bill Knowland; de 2 fr. 80 ou 0 dollar 53, par tonne métrique de déplacement — le minimum porté au bill Knowland.

Le représentant de la Californie aurait-il fait les mêmes calculs? Le nouveau jaugeage s'harmoniserait-il avec les propositions parlementaires?

Il est intéressant de comparer ces taxes aux droits actuels à Suez, qui sont de 6 fr. 75, les bâtiments sur l'est jouissant d'une réduction de 2 fr. 50; les passagers adultes paient 10 francs par tête.

L'écart de 1 fr. 65 au profit de Suez est une marge suffisante pour garantir la fidélité de sa clientèle. Ses péages de 1912 soutiennent ceux du bill Knowland. Dès lors aucune guerre de tarifs n'est à envisager entre les deux canaux dont le plus jeune sera heureux de conserver le taux calculé ci-dessus jusqu'au moment où, affermi par le développement général des transactions, il exploitera d'accord avec l'aîné, au tarif commun de 6 fr. 75 par tonneau de Suez ou 2 francs, soit 0 dollar 40 par tonne métrique de déplacement.

C'est le résultat le plus important qui se dégage de l'étude du trafic et des péages : la communion d'intérêts des deux canaux maritimes par le maintien, à Suez, des tarifs de 1912.

*
* *

Un facteur des plus importants de l'avenir du commerce des différents pays qui useront du canal de Panama est l'augmentation de leur population. Celle des États-Unis a augmenté en quinze ans, de 1895 à 1910, de 50 p. 100 et compte actuellement 92 400 000 habitants. Celle de l'Europe, sans la Russie et les États Balkaniques, qui n'influeront pas beaucoup sur le transit de Panama, au moins dans les premières années, était

en 1910, de 289 millions, en augmentation de 16 p. 100 sur 1895-1896.

Durant la même période le commerce extérieur des États-Unis a doublé, passant de 8 540 millions de francs à 17 170 millions de francs avec des variations très sensibles sur les principaux articles. L'exportation du coton a quintuplé (2 340 millions de francs en 1910); le pétrole, le cuivre, la houille, le tabac, les produits manufacturés marquent des progrès énormes. A l'importation, les variations les plus fortes touchent le caoutchouc (556 millions en 1910 contre 87 millions en 1896), les peaux, les soies brutes.

Le trafic américain avec quelques-uns des principaux pays dont le commerce est susceptible d'emprunter la voie de Panama (côte occidentale de l'Amérique du Sud, Japon, Chine, Philippines, Australasie, Indes néerlandaises) a également doublé : il était d'environ 1 490 millions de francs en 1910. Le trafic européen avec les mêmes contrées, plus l'Orégon et la Californie, présente les mêmes progrès (entre 6 et 7 milliards en 1910).

Des 92 400 000 habitants des États-Unis, 45 millions occupent les États de l'Atlantique, 42 le Centre (bassin du Mississipi) et 5 à 6 seulement le versant Pacifique. Les bras doivent donc affluer pour développer les richesses considérables du Washington, de l'Orégon et de la Californie; aussi le Gouvernement doit-il employer le canal à l'accélération de l'immigration blanche. Le trajet New-York-San-Francisco coûte actuellement par chemin de fer 280 francs, taux prohibitif.

Un réservoir de population jaune est prêt à déborder, sur le bord occidental du Pacifique Le peuplement des contrées intertropicales se fera par la race jaune, si les Indiens et les nègres n'y suffisent pas. L'Afrique est réservée à ces derniers; les Indiens arriveront peut-être à garnir les plateaux de la Cordillière, les contrées basses le seront par les Chinois, actifs, vigoureux et sobres, s'adaptant à la longue à tous les climats. Partout où ce colon immigre, il devient un élément important de progrès économique; aussi un grand rôle lui est-il réservé dans l'avenir des pays du Pacifique, de concert ou en rivalité avec son voisin japonais. Ces races tiendront les

marchés par le bas prix de leur intelligence et de leur travail. Le blanc a trop de besoins.

Il faudra tenir compte aussi pour la fixation des péages de la concurrence des chemins de fer transcontinentaux. Celui de Tehuantepec exploite avantageusement une ligne de 300 kilomètres au profil facile et avec des ports bien aménagés. Son trafic, en particulier des sucres de Hawaï, a passé de 160 millions de francs en 1908 à 350 millions de francs en 1910; le tarif le plus bas est au-dessous de 2 centimes par tonne kilométrique[1].

Les autres lignes seront concurrentes pour le transport des voyageurs et de la poste, à condition d'aboutir à des ports desservis fréquemment par des vapeurs; c'est le cas pour le chemin de fer transandin de Valparaiso à Buenos-Ayres, et pour le chemin de fer en achèvement, de la côte méridionale du Pérou, à travers la Bolivie, vers Montevideo et Buenos-Ayres.

La loi en vigueur de la marine marchande sera à modifier si les bâtiments américains doivent concurrencer les pavillons étrangers. Elle a été un obstacle au développement de la navigation à vapeur aux États-Unis par ses exigences sur la composition et la solde des équipages. On cherche, il est vrai, à y remédier par l'octroi de péages différentiels au profit des bâtiments nationaux, ou par le remboursement des taxes, à l'exemple du gouvernement russe qui a subventionné de cette manière la Flotte Volontaire.

Le port qui exercera le plus d'influence sur Panama sera New-York, capitale économique, financière et maritime des États-Unis. Avec ses 5 millions d'habitants, et son trafic immense, qu'augmentera encore le *State Barge Canal*, amenant vers le Hudson et la mer la navigation des grands lacs, il sera tête de quatre lignes principales, via Panama : à destination de San Francisco, Seattle et l'Alaska; d'Honolulu, Chine et Japon; de Sidney et Nouvelle Zélande; de l'Équateur, Pérou et Chili.

New-York sera concurrencé lorsque la Nouvelle-Orléans et

1. Les lignes étudiées en Autriche (Galicie) concurremment avec les canaux projetés sur le trajet Cracovie-Oderberg pour le transport exclusif des marchandises, établissent un prix de 1 centime 4 par tonne kilométrique.

Galveston deviendront le débouché du bassin du Mississipi jusqu'aux lacs, dont le grand fleuve n'est séparé que par un faible relief, déjà percé par le canal de Chicago. Chicago, Saint-Louis, Panama, Valparaiso, sont en droite ligne. L'Amérique méridionale ressentira les effets de ce courant commercial; Panama deviendra un centre de distribution pour les pays avoisinants. La navigation dans cette partie du Pacifique lui sera éminemment favorable par l'emploi de moyens cargos, même de chalands remorqués qui ont pris de l'importance par exemple dans la mer du Nord et la Baltique. Dans quelques années son port sera atteint par le chemin de fer panaméricain amenant les voyageurs de luxe et les valises postales.

Les services réguliers de navigation ont contribué beaucoup au développement du mouvement maritime exprimé en tonnage. L'augmentation de vitesse rend moins énormes les dimensions du Pacifique, dominé par les peuples les plus actifs et les plus commerçants du monde : Américains du Nord, Japonais et Chinois, ces derniers à peine initiés aux méthodes modernes et constituant le facteur économique à la fois le moins connu et sans doute le plus influent. La colonisation en grand de l'Australie, plus étendue que l'Europe, et n'ayant encore que 5 millions d'habitants, semble réservée à la race jaune si prolifique. La multiplication des produits, les facilités de transport appellent comme corollaire l'augmentation de consommateurs. On n'y songe pas assez.

Un avenir illimité est donc réservé au canal interocéanique. Évoquons les voix autorisées du passé, celles de Limant-Bey et Mougel-Bey, chargés en 1855 d'une évaluation du trafic de Suez. A l'aide des nombreux chiffres qu'ils eurent sous les yeux, ces ingénieurs estimèrent à 10 milliards de francs le commerce de l'Europe avec les places au levant de l'Égypte. Sans attacher aux statistiques plus d'importance qu'elles ne méritaient, surtout à cette époque, leur conclusion fut : « Le percement de l'isthme de Suez amènera une révolution certaine dans le commerce et dans la navigation ; comme toute entreprise basée sur un principe vrai, les conséquences ne peuvent en être calculées, et la pensée en apparence la plus exagérée sera dépassée par la réalité. » Ils ajoutèrent : « Comme cependant nous nous adressons au commerce du monde, et que nous

avons à convaincre tous les esprits, même les plus timides, il est nécessaire que nous nous arrêtions à un chiffre, et que ce chiffre n'étonne personne. Nous avons retenu celui de 4 milliards de francs répondant à 6 millions de tonnes. »

Les mêmes réflexions s'appliquent à Panama, et justifient l'initiative prise par Ferdinand de Lesseps. Le percement de l'isthme américain profitera au commerce de l'Europe non moins qu'à celui des États-Unis. L'importance de Suez est-elle proportionnelle à la distance qui en sépare les divers pays? Le bassin de la Méditerranée en a-t-il tiré tout le profit qu'on en espérait? Les navires japonais ne vont-ils pas jusqu'à Anvers et Rotterdam? Brest, Saint-Nazaire et la Pallice ne sont-ils pas les portes avancées de l'Europe sur l'Atlantique et les pays au delà des mers?

Il serait imprudent de vouloir préciser la direction des grands courants commerciaux. Les évolutions du trafic de Suez le démontrent. Des cultures disparaissent, d'autres s'établissent; des gisements s'épuisent, d'autres sont découverts; l'industrie transforme les procédés. Le peuplement des pays neufs réserve toutes les surprises.

A cet avenir économique, non pas aux avantages militaires, doit se mesurer l'importance du canal. Il appartient aux États-Unis, maîtres de l'ouvrage, d'exercer leurs droits avec grande modération, d'approcher sans cesse de la neutralisation réelle qui accorde à tous et à chacun rigoureusement les mêmes profits ou charges, et la même protection. En accomplissant cette mission, l'Amérique du Nord mettra le canal à l'abri des jalousies.

FRANÇOIS MANGE

LES

ÉLECTIONS LÉGISLATIVES

EN BELGIQUE

Si l'on en juge par les critiques qu'elles soulèvent dans nos journaux et dans nos assemblées, les lois électorales de la Belgique sont, chez nous, assez mal comprises : il ne faut pas s'étonner que leur application donne lieu à des commentaires parfois singuliers. Ces lois sont d'ailleurs très nombreuses et nécessairement un peu compliquées. Loin d'avoir été improvisées, elles sont le résultat de patients efforts, de longues discussions; elles ont été souvent modifiées et améliorées, et elles le seront encore. Elles renferment des dispositions excellentes, d'autres, imparfaites. Enfin elles règlent d'une manière différente l'exercice du droit de suffrage et du droit d'éligibilité dans les élections législatives, provinciales et communales : les partis d'opposition demandent avec insistance qu'elles soient « unifiées », et ils finiront par obtenir satisfaction en ce qui touche, par exemple, l'institution de la représentation proportionnelle dans les élections provinciales et communales, comme dans les élections législatives.

Nos voisins sont légitimement fiers des progrès qu'ils ont accomplis en matière de législation électorale pour la Chambre

des représentants et pour le Sénat[1]. Le secret du vote est, d'abord, très efficacement garanti. L'électeur ne peut voter qu'en déposant dans l'urne le bulletin officiel qui lui est confié par le président du bureau. Ce bulletin renferme sur une même feuille les listes numérotées des candidats présentés par les divers partis dans un ordre déterminé d'avance. Après avoir reçu ce bulletin, l'électeur se dirige vers l'une des cabines d'isolement situées dans la salle de vote; il marque d'un point au crayon la liste qu'il a choisie, ou, s'il le préfère, il désigne par le même signe le nom d'un seul candidat, puis il va remettre son bulletin au président. L'opération est terminée; elle ne prête à aucune difficulté, ni à aucune fraude : elle est surtout beaucoup plus sérieuse que chez nous, où le secret du vote n'existe pour ainsi dire pas.

Le vote est obligatoire, et les électeurs se soumettent de bonne grâce à cette obligation. Les sanctions appliquées à ceux qui ne remplissent pas leurs devoirs de citoyens sont de plus en plus rares : elles ne se sont élevées en 1908, pour tout le Royaume, qu'à 229 réprimandes et à 378 amendes. Le vote plural, si violemment attaqué par le parti socialiste, consiste à accorder une voix supplémentaire au père de famille âgé de trente-cinq ans; une autre à celui qui possède un immeuble imposé sur un revenu de 48 francs, ou une rente de 100 francs inscrite au grand livre de la dette ou sur un livret de caisse d'épargne; enfin deux voix supplémentaires aux citoyens munis de certains diplômes, à ceux qui remplissent certaines fonctions publiques et à ceux qui exercent une profession libérale. Les votes supplémentaires peuvent se cumuler, mais sans pouvoir dépasser le nombre de trois pour chaque électeur.

1. C'est pour cette raison qu'on autorise, en Belgique, avec la plus grande courtoisie, les étrangers à suivre les opérations du dépouillement du scrutin et du recensement général des votes, qui ne doivent avoir lieu qu'en présence des membres du bureau et des témoins désignés par chaque parti. Il suffit à un étranger qui désire se rendre compte du fonctionnement de la loi électorale, de demander au président du bureau d'assister au dépouillement et au recensement des votes pour y être admis. C'est ainsi que, avec l'autorisation bienveillante de M. Duquesne, président du tribunal civil de Bruxelles, et, en cette qualité, président du bureau principal de l'Hôtel de Ville, nous avons assisté, en 1910 et en 1912, à ces deux opérations, nécessairement longues, puisqu'elles portent sur l'attribution de 26 mandats entre cinq listes — dont deux dissidentes — d'après les 330 000 bulletins de votes recueillis dans les urnes électorales.

D'après les listes électorales de 1910-1911, il y a pour la Chambre : 993 070 électeurs à une voix, soit 59 p. 100 du nombre total des électeurs; 395 866 électeurs à deux voix, soit 23 p. 100; 308 683 électeurs à trois voix, soit 18 p. 100; au total 1 697 619 électeurs disposant de 2 710 851 votes[1]. La question de savoir quel est le parti qui bénéficie le plus largement des avantages du vote plural est sans cesse discutée, mais elle est difficile à résoudre. On admet, toutefois, que le parti libéral compte le plus grand nombre d'électeurs à deux et à trois voix, que le parti catholique en compte moins, proportionnellement à sa force électorale, et que le parti socialiste est plus désavantagé, bien qu'un très grand nombre de ses adhérents jouissent d'un double vote au titre de chefs de famille ou de propriétaires de petits immeubles. Il est donc excessif de soutenir que le parti catholique ne doit ses victoires électorales qu'au vote plural : il peut même affirmer que les votes pluraux sont relativement moins nombreux dans les provinces flamandes, où il a une forte majorité, que dans les provinces wallones, où les libéraux et les socialistes ont sur lui une certaine avance. Quoiqu'il en soit, la lutte pour le suffrage universel (S. U.) égal pour tous les citoyens âgés de vingt et un ans continue à être très vive dans les milieux socialistes, et les libéraux ont accepté d'inscrire cette revendication dans leur programme. Les catholiques résistent et résisteront longtemps encore : s'ils acceptent le S. U., ce sera à la condition qu'il soit vraiment universel, c'est-à-dire que les femmes aient le droit de vote et que, peut-être, le père de famille continue à posséder au moins deux voix. Au surplus, pour abolir le vote plural, il faut une révision de la Constitution, qui est obligatoirement précédée d'une dissolution des deux Chambres; il faut aussi que les projets de révision soient votés par les deux tiers des membres des deux assemblées. C'est donc une opération fort compliquée, et l'on s'explique que, dans ces conditions, la révision de la Constitution de 1831 n'ait été faite qu'une fois, en 1893, quand il s'est agi de remplacer le suffrage censitaire par le suffrage universel et le vote plural.

La troisième loi électorale importante de la Belgique, et la

1. *Annuaire statistique de la Belgique* (Ministère de l'Intérieur, 1911).

plus récente, est relative à la représentation proportionnelle (R. P.). Elle est en vigueur depuis 1900 pour toutes les élections à la Chambre et au Sénat. En dépit des résistances qu'elle avait rencontrées à ses débuts dans les rangs de la droite, la R. P. n'est plus aujourd'hui discutée. L'opposition insiste même pour qu'elle soit étendue et améliorée, afin qu'elle puisse donner des résultats plus justes et qu'elle permette à tous les partis de se développer plus librement dans des collèges plus larges. Sur ce point, les libéraux réussiront sans doute à obtenir gain de cause. En examinant le fonctionnement de la R. P. en Belgique, nous verrons que leurs critiques sont fondées.

Telles qu'elles ont été établies, les lois relatives aux élections législatives belges — Chambre des représentants et Sénat — nous semblent, malgré leurs imperfections, les meilleures de toute l'Europe. Il ne faut pas oublier, lorsqu'on les compare aux nôtres, que nos voisins ont joui, longtemps avant nous, des bienfaits de la liberté sous toutes ses formes : la liberté d'association et de réunion, la liberté d'écrire, la liberté de croire ou de ne pas croire, la liberté d'enseignement, ont été garanties à nos voisins par leur Constitution, et ils en ont largement usé depuis quatre-vingts ans. Ils ont donc sur nous une avance incontestable, et, si leurs mœurs politiques sont plus saines que les nôtres, c'est parce qu'ils ont connu bien avant nous les avantages d'un régime de liberté politique presque sans limite.

En outre, la pratique de la R. P. a été facilitée chez eux par l'organisation et la discipline des partis politiques, sans lesquelles il ne saurait exister de régime parlementaire. Mais ce qui a rendu indispensable, en Belgique, la suppression du scrutin de liste majoritaire, c'est l'entrée en scène d'un troisième parti, le parti socialiste, venant s'ajouter aux deux autres partis traditionnels, le parti catholique et le parti libéral, qui, jusqu'en 1884, se sont succédé alternativement au pouvoir. Quoiqu'on en pense, le scrutin majoritaire n'a sa raison d'être que si les luttes électorales s'engagent entre deux partis, pouvant ainsi donner la victoire à l'un ou à l'autre. Mais quand un troisième parti se forme, la situation change. Il n'est plus possible, si les trois partis en présence sont de force à peu près égale dans certains collèges, d'obtenir une

représentation exacte du pays. L'élection dépend du hasard des coalitions, des manœuvres des partis. Il arrive encore que, si un parti est moins actif ou moins audacieux que les autres, ou s'il est simplement un parti intermédiaire, il peut voir diminuer sans cesse le nombre de ses représentants, malgré l'éclat des services rendus à son pays et la modération de son programme. C'est bien ce qui s'est produit en Belgique lorsque le régime du scrutin majoritaire était en vigueur. Le parti libéral était même à la veille de disparaître quand la R. P. a été votée. Ecrasé entre le parti catholique et le parti socialiste, il n'avait plus alors que 12 représentants dans la Chambre. Par contre, la droite gagnait des sièges au fur et à mesure que les socialistes devenaient plus menaçants et réalisaient des progrès aux dépens des libéraux. Le parti catholique a eu la sagesse de comprendre le danger d'un mode de scrutin qui tendait à supprimer l'opposition libérale et à la remplacer par l'opposition socialiste. Dans sa pensée, la représentation proportionnelle devait avoir pour effet de permettre aux libéraux de se reconstituer et d'obtenir dans les Chambres le nombre de mandats auquel ils avaient droit : M. Van den Heuvel, le ministre de la Justice qui déposa et fit voter le projet de R. P., a déclaré nettement, dans son discours du 27 septembre 1899, que tel était le dessein de son parti ou pour mieux dire du ministère en exercice. D'ailleurs, les événement devaient donner raison sur ce point à M. Van den Heuvel. Aux élections législatives qui se sont succédé de 1900 à 1910, les libéraux n'ont cessé de gagner des sièges, de même, il est vrai, que les socialistes. C'est ainsi que la majorité catholique, qui était de 58 voix en 1898, s'est abaissée à 28 en 1900; à 26, en 1902; à 20, en 1904; à 12, en 1906; à 8, en 1908; à 6, en 1910. Il est donc hors de doute que la R. P. a atteint son but : elle a empêché le parti libéral, le parti du centre, d'être broyé entre les deux autres.

Malheureusement, la R.P. instituée par loi de 1899 n'était pas encore assez large pour permettre au parti libéral de se développer en toute indépendance. Elle fonctionne dans des circonscriptions beaucoup trop étroites pour que le parti libéral et le parti socialiste puissent lutter partout isolément. En outre, le système d'Hondt, par son mécanisme, oblige les

partis à s'unir et à se concentrer : s'ils se divisent, ils s'exposent à perdre un siège par liste, et par conséquent deux sièges s'ils forment deux listes. Le système offre donc un double avantage pour le parti catholique : d'une part, il le contraint à former une seule liste dans chaque collège, en lui donnant le bénéfice de la prime légère accordée aux partis unis et disciplinés ; de l'autre, en poussant le parti libéral et le parti socialiste à former des cartels dans les petites circonscriptions, il éloigne du parti libéral les électeurs que peut effrayer le programme du parti socialiste [1].

Les inconvénients du système d'Hondt sont à ce point évidents que le parti libéral n'a cessé de demander une modification de la loi électorale en vigueur. M. Van de Walle, député de Malines, a proposé un ingénieux système d'utilisation régionale des restes, qui se rapprocherait sensiblement de celui qu'a voté notre Chambre des députés, au cours de la première délibération du projet de réforme électorale, si on n'y avait pas introduit la complication singulière de l'apparentement et de la prime à la majorité absolue. M. le comte Goblet d'Alviella, vice-président du Sénat de Belgique, a suggéré à son tour une solution plus simple et qui donnerait à peu près les mêmes résultats que le système Van de Walle : tout en maintenant le système d'Hondt, on élargirait un assez grand nombre de circonscriptions ; au lieu de 30 collèges prévus par la loi, on n'en formerait plus que 20 environ, en réunissant plusieurs collèges voisins d'une même province ; de la sorte, les trois partis pourraient présenter plus librement des listes distinctes.

Les objections formulées par les catholiques contre l'agrandissement des collèges sont d'autant moins fortes que les circonscriptions actuelles sont, pour l'élection des sénateurs, beaucoup plus larges que pour celle des députés. Il suffirait par conséquent, d'établir, pour l'élection des membres des deux Chambres, les mêmes collèges, si l'on voulait obtenir une représentation plus exacte du corps électoral et favoriser le libre développement de tous les partis.

Après avoir protesté contre les imperfections de la loi élec-

1. Nous avons étudié le système d'Hondt, dans la *Revue de Paris* du 15 novembre 1910.

torale, le parti libéral s'est cependant appliqué, par sa propre attitude, à les aggraver. Alors que, dans les élections précédentes, il n'avait conclu de cartel avec le parti socialiste que dans les petites circonscriptions, il a consenti, en 1912, à former avec lui une liste unique dans tous les collèges, sauf à Bruxelles, à Mons, à Liège et à Gand. Le principal reproche que lui avait toujours adressé le parti catholique était de s'unir avec les socialistes et de renier ainsi tout son passé historique, sous prétexte de conquérir le pouvoir plus vite : comment le parti libéral pourrait-il l'exercer, disaient les catholiques, s'il était contraint de s'appuyer, pour vivre, sur une majorité où l'élément socialiste serait prépondérant? Quelles concessions pourrait-il refuser à ses alliés pour conserver cette majorité disparate et, au fond, profondément divisée? Les libéraux n'ont pas compris la portée qu'allaient avoir, devant le pays, ces attaques. Ils ont, d'abord, déclaré avec une très grande loyauté, que cette entente était limitée à un certain nombre de revendications communes : par exemple, la suppression du vote plural et le refus de voter tout nouveau projet de loi scolaire ayant pour objet d'accroître les privilèges de l'enseignement libre. Puis les libéraux croyaient légitime de s'unir avec un autre parti d'opposition pour renverser un gouvernement qui était, d'après eux, le protégé du clergé et des moines, et qui, par suite, témoignait, en matière confessionnelle, d'une partialité évidente. Tout en se proclamant très respectueux de la liberté de conscience et de la liberté d'enseignement, ils voulaient enrayer les progrès du « cléricalisme », favorisés, d'après eux, par le gouvernement catholique.

L' « anticléricalisme » fournit, dans tous les pays, un thème facile à des discours éloquents et très souvent acclamés. Lorsque le parti libéral a ouvert, l'année dernière, sa brillante campagne de réunions publiques contre le projet de loi de M. Schollaert, qui avait pour effet d'accroître les subventions accordées à l'enseignement libre, il a naturellement recueilli de bruyantes ovations dans toutes les grandes villes de la Belgique. Ses succès oratoires l'ont grisé à ce point qu'il s'est cru assez fort pour entraîner l'opinion publique. Il a pensé que, décidément, la question « cléricale » dominait toutes les autres et que, dans ces conditions, un cartel avec

les socialistes n'offrirait pour lui-même aucun danger. Ce qui a fortifié sa conviction, c'est que le cartel libéral-socialiste, pratiqué aux élections municipales qui ont précédé les élections législatives, a obtenu un certain succès dans les grands centres. Enfin, le parti libéral avait une foi ardente dans son triomphe : n'avait-il pas fait des progrès continus depuis douze ans et chaque consultation du pays ne lui avait-elle pas permis d'augmenter sa force dans le Parlement?

On peut donc s'expliquer que l'éloquent député de Bruxelles, et le véritable chef du parti libéral, M. P. Hymans, se soit jeté avec tant d'ardeur dans la mêlée pour défendre le cartel, sans songer aux dangers auxquels il allait exposer son parti en s'unissant aux socialistes et à son ami de collège M. Vandervelde. Sa bonne foi est hors de discussion. Il ne voulait pas livrer la Belgique aux socialistes : il voulait l'arracher au parti « clérical ». Il ne croyait pas au péril révolutionnaire, et il savait très bien d'ailleurs que son entente avec le parti socialiste n'était que momentanée, qu'il se séparerait de lui dans la mise en œuvre d'un grand nombre de réformes économiques et fiscales. Mais il devait fatalement se heurter à la résistance de la haute bourgeoisie, dont tant de représentants sont restés des libéraux dans le sens traditionnel du mot, c'est-à-dire des hommes fortement attachés à toutes les libertés publiques qui sont l'honneur de la Belgique, mais qui n'en sont pas moins résolument hostiles à toute participation des socialistes au pouvoir, et même très nettement opposés à l'augmentation d'impôts que nécessiterait l'application d'une politique plus large de réformes sociales. Le développement de la prospérité économique de la Belgique n'a fait qu'accroître, chez nos voisins, le souci de leurs intérêts matériels; ils ne tolèrent pas qu'on y porte atteinte, et ils ont craint que le succès du cartel fût de nature à les menacer : voilà pourquoi le parti libéral a subi une défaite grave et imprévue, aux élections du 2 juin.

*
* *

Ces élections ne ressemblent nullement à celles qui ont lieu, chez nous, tous les quatre ans et, par cela même, elles

sont fort intéressantes. La lutte électorale est bien une lutte d'idées, qui s'engage entre des partis organisés dont les programmes sont suffisamment précis pour permettre au suffrage universel de se prononcer clairement. Sans doute, le parti catholique n'a pas, à proprement parler, de programme défini, mais il peut s'en dispenser, en rappelant ce qu'il a fait pendant vingt-huit ans d'exercice du pouvoir, et en combattant, au surplus, avec vigueur certains articles du programme de ses adversaires. En revanche, le parti libéral reste fidèle à ses idées de laïcité, qui ne sont point du reste les mêmes que celles du parti radical en France, puisqu'il se déclare partisan du maintien du budget des cultes et de la liberté d'enseignement la plus complète; il défend, sans grande conviction, il est vrai, le suffrage universel égal pour tous; il réclame une amélioration de la défense nationale, la réduction de la durée du service militaire et son égalité pour tous les fils d'une même famille, l'obligation scolaire, la réforme des impôts et la suppression au moins partielle du budget extraordinaire, etc. Enfin, si les socialistes ne retranchent rien du programme du parti international ouvrier, ils insistent d'abord pour la réalisation immédiate de réformes sociales et fiscales : les retraites ouvrières largement subventionnées par l'État, l'impôt progressif sur le revenu et sur les successions, par exemple; enfin et surtout, pour la suppression du vote plural. En ce qui touche la politique religieuse, ils ne se montrent ni intransigeants ni sectaires. Comme les libéraux, ils s'opposent à de nouveaux privilèges pour l'enseignement libre, mais ils ne demandent nullement que le monopole de l'enseignement soit réservé à l'État.

Les trois partis en présence se livrent à une propagande acharnée et font les plus grands efforts pour maintenir leurs adhérents en haleine, surtout pendant les six mois qui précèdent les élections législatives : les brochures, les cartes postales, les affiches illustrées, les journaux du parti sont répandus à foison : les réunions publiques, grandes ou petites, sont innombrables[1]. Le parti catholique s'appuie sans doute

1. Les brochures et les affiches sont, en général, assez vives, mais ne dépassent pas les limites habituelles des polémiques électorales. Il n'en est pas de même des journaux qui se livrent, dans les trois camps, à des écarts

sur le clergé et sur les congrégations, mais il compte aussi parmi ses chefs un très grand nombre d'indifférents qui attachent plus de prix à leurs intérêts matériels qu'aux intérêts religieux. Plus nombreux à lui seul que les deux autres, il a pu se maintenir si longtemps au pouvoir grâce à l'activité de sa propagande, et grâce aussi au développement inouï de la prospérité économique de la Belgique [1]. Il ne se fonde pas un syndicat ou une coopérative socialistes, sans que le parti catholique crée, à côté, un syndicat ou une coopérative « indépendantes », qui restent, en réalité, sous sa direction. Convaincu que le meilleur moyen de gagner les suffrages des ouvriers industriels ou agricoles est de s'intéresser à leur sort, non par des promesses, mais par des actes, le parti catholique n'a cessé de multiplier les œuvres de toute nature dans le dessein d'améliorer la condition des humbles. Si on lui reproche d'employer trop de prêtres et trop de moines à cette conquête de la démocratie, il répond qu'il a bien le droit d'opposer des prédicateurs religieux aux prédicateurs socialistes : les uns, dit-il, défendent la paix sociale et les autres provoquent la guerre civile. D'ailleurs le parti au pouvoir a changé jusqu'à son titre : il s'intitule aujourd'hui le « parti national », et ses associations politiques n'hésitent pas à se proclamer à la fois « catholiques, indépendantes et ouvrières ».

En face du parti catholique se dresse le parti socialiste qui

regrettables. C'est ainsi qu'une feuille catholique a publié un dessin représentant des élèves d'une école neutre qui entrent dans cette école en une parfaite tenue, mais qui, lorsqu'ils en sortent, se transforment en « apaches » ou en « pourceaux ». La plupart des journaux catholiques de la Flandre ont répété sans cesse que le libéralisme, donnant la main au socialisme, qui s'alliait lui-même à l'anarchie, conduisait par conséquent à un régime sauvage, où les Bonnot, les Carrouy et compagnie seraient les maîtres. En tête de plusieurs journaux catholiques se trouvait cette affirmation singulière : « Si Bonnot, Carrouy et sa bande étaient électeurs en Belgique, ils voteraient pour le cartel! » A quoi les journaux libéraux et socialistes répondaient par des attaques d'assez mauvais goût contre le clergé et les moines, les écoles libres et les couvents.

1. En 1910, le mouvement général des affaires (importations et exportations) s'est élevé, en Belgique, à 7 672 millions, c'est-à-dire à un chiffre plus important que celui de la Russie, de l'Italie, de l'Autriche-Hongrie, etc. La Belgique occupe ainsi le cinquième rang parmi les pays les plus favorisés : l'Angleterre, avec 22 990 millions, l'Allemagne, avec 20 264 millions, les États Unis, avec 16 872 millions; la France, avec 13 407 millions.

a acquis, en Belgique, une puissance beaucoup plus grande que dans aucun autre pays. Ce n'est pas seulement parce qu'il a fait entrer dans la nouvelle Chambre 39 députés, sur 186, qu'il faut tenir compte de sa force électorale : c'est surtout par l'ardeur de son prosélytisme, par la conquête un peu plus lente aujourd'hui, mais toujours continue, des masses ouvrières, qu'il embrigade dans ses syndicats et dans ses coopératives. Il a su leur imposer des sacrifices personnels importants « dans l'intérêt de la cause », et il a pu ainsi accroître ses moyens de propagande, au fur et à mesure qu'augmentaient ses ressources. Leur chef, qui dirige en même temps, à la Maison du Peuple, le Bureau international du Parti ouvrier, M. Vandervelde, est un homme des plus intelligents, des plus actifs et, il faut l'ajouter aussi, des plus sympathiques. Enfin, bien que le parti socialiste se recrute surtout dans les milieux ouvriers, il possède des adhérents nombreux dans le « prolétariat intellectuel », dans la petite bourgeoisie, et parmi les employés.

Entre le parti socialiste et le parti catholique, la situation du parti intermédiaire, le parti libéral, n'est pas toujours aisée. Il est évident qu'il ne peut pas se livrer aux mêmes efforts de propagande que ses rivaux. On est libéral, en Belgique, par tradition, et quand on ne veut être ni catholique ni socialiste; mais on n'aime pas à afficher ses opinions : l'organisation du parti est donc plus difficile que celle des autres. Cependant, il ne saurait être douteux que l'idée libérale correspond au sentiment d'un nombre immense de citoyens belges — peut-être mieux encore que le programme du parti catholique. La haute bourgeoisie, l'Université, les écrivains et les orateurs, tous ceux, en un mot, qui suivent une carrière libérale, partagent plus exactement les idées de M. P. Hymans, le chef du parti libéral belge, que celles du ministère catholique en exercice. Ce qui fait la force du parti libéral, c'est l'éloquence de ses orateurs, l'éclat de sa propagande. Mais ce qui fait sa faiblesse, même dans un pays de liberté politique absolue, c'est l'inertie ou pour mieux dire l'indifférence de ses troupes, et cette indifférence paraît s'accroître au même degré que la prospérité matérielle de la Belgique.

Les idées développées pendant la période électorale, par le

parti libéral, méritaient d'ailleurs de provoquer des réflexions salutaires parmi les citoyens qui s'intéressent à la direction des affaires publiques. Il reprochait au parti catholique d'avoir négligé la défense nationale, de vouloir modifier une fois de plus la loi scolaire, et de ne pas assurer l'équilibre des finances de l'État. Sur ces trois points essentiels, il est hors de doute que la politique du parti au pouvoir prête à de sérieuses critiques. Pour des raisons d'économie, les effectifs militaires ne peuvent jamais dépasser 42 800 hommes, et beaucoup d'officiers déclarent que ces effectifs sont insuffisants. Le regretté général Langlois a fait remarquer bien souvent qu'il y avait, chez nos voisins, trop de fortifications et pas assez de soldats. Serait-il possible d'empêcher une armée allemande de traverser le territoire belge pour envahir le nôtre? Les frontières sont-elles suffisamment protégées, et l'indépendance de la Belgique serait-elle assurée, en cas de conflit européen et surtout en cas de guerre entre l'Allemagne et la France? Un ministre de la guerre a du donner sa démission, à la suite des débats parlementaires qui avaient démontré l'insuffisance des moyens de défense de son pays. Le parti libéral s'est donc honoré en demandant un accroissement des effectifs militaires, devant entraîner, il est vrai, avec l'égalité du service pour tous, une réduction de sa durée qui est aujourd'hui d'environ seize mois. Mais il faut reconnaître que cette idée n'est pas très en faveur : l'augmentation des charges militaires est loin de rencontrer en Belgique l'adhésion générale qu'elle mérite. La campagne patriotique des libéraux n'a donc pas soulevé le mouvement d'opinion auquel ils pouvaient s'attendre.

La question scolaire n'a pas été débattue par le parti libéral avec moins de force. Dans des meetings retentissants, où l'on a entendu le même soir M. P. Hymans, M. Paul-Emile Janson, M. Vandervelde et même M. Max, le bourgmestre de Bruxelles, si connu et si aimé des Parisiens, les orateurs libéraux ont défendu les écoles communales avec éloquence : ils ont protesté, comme ils l'avaient déjà fait, l'année dernière, contre les privilèges nouveaux que le parti catholique voulait conférer à l'enseignement libre. « Les catholiques, a dit M. P. Hymans au meeting du Cirque, ont la liberté d'enseignement, le droit d'ouvrir des écoles et d'y enseigner à leur gré. Ils ont établi

l'*adoption*, qui permet aux communes de renoncer à leurs propres écoles pour les remplacer par des écoles confessionnelles. Ils ont établi, depuis 1895, le subside de l'État aux écoles adoptables. Ce n'est pas assez. Ils veulent la conquête totale, ils entendent donner au clergé la direction de l'éducation nationale. » S'il est excessif de soutenir, comme l'ont fait les journaux libéraux, que le gouvernement distribue chaque année 20 millions aux « couvents » qui ont, en effet, le monopole de l'enseignement libre, il est certain que les subsides déjà accordés aux congrégations sont considérables. Nous avons peine à comprendre, en France, que l'État subventionne en Belgique, les écoles libres qui font concurrence aux écoles publiques, c'est-à-dire à l'enseignement officiel. La question ne se pose pas, il est vrai, de la même manière, dans les deux pays. D'abord, il est entendu, chez nos voisins, que l'instruction primaire est une affaire communale et non une affaire d'État. L'instituteur est l'homme de la Commune et non un fonctionnaire de l'État. C'est à la Commune qu'il appartient de choisir l'école que bon lui semble, c'est elle qui dirige l'enseignement primaire, sous la surveillance assez légère des inspecteurs officiels. La loi de 1895 lui donne le droit d' « adopter une ou plusieurs écoles privées » et de se trouver ainsi dispensée d'établir une école communale. Et la même loi lui impose, en outre, l'obligation d'établir dans ses propres écoles un enseignement religieux, qui doit avoir lieu pendant la demi-heure qui précède ou qui suit la classe du matin ou celle du soir.

Ce n'est pas tout encore. Outre les écoles libres adoptées, qui jouissent des mêmes avantages, au point de vue des subsides de l'État, que les écoles communales, les écoles libres adoptables, c'est-à-dire celles qui déclarent se soumettre au régime légal des écoles adoptées, bénéficient à leur tour des subventions de l'État. Que peuvent demander de plus les catholiques? Obligés de reconnaître que l'enseignement primaire doit devenir obligatoire, ils soutiennent que cette obligation entraîne une égalité de traitement pour les écoles communales et les écoles confessionnelles : les deux problèmes n'ont cependant qu'un rapport assez éloigné. Ils ajoutent encore que, pour assurer au père de famille la pleine et entière liberté de

faire élever ses enfants dans une école confessionnelle, il faut que toutes les écoles obtiennent de l'État les mêmes avantages : il n'est pas juste d'aider largement les unes, alors que les autres restent en partie à la charge des catholiques. Au fond, c'est précisément pour alléger les sacrifices pécuniaires que leurs amis s'imposent de ce chef, que les catholiques réclament en faveur des écoles libres des subsides plus importants. C'est afin de pouvoir contribuer plus efficacement au développement de leurs associations et leurs œuvres qu'ils demandent à l'État de faire lui-même les frais de l'enseignement confessionnel. Malgré la concurrence qu'elles subissent, les écoles communales conservent cependant le même nombre d'enfants dans les villes où cette concurrence s'exerce aussi librement que possible. On peut donc en conclure qu'une augmentation des subsides de l'Etat en faveur des écoles libres n'aurait pas pour effet d'accroître sensiblement le nombre de leurs élèves, mais, simplement, de faire supporter par l'État les charges qui incombent aujourd'hui, en partie, aux catholiques.

La situation budgétaire ne semble pas le permettre sans danger. Les libéraux reprochent au parti catholique de ne pas gérer les finances publiques avec le souci de la clarté et de l'équilibre. Le gouvernement se félicite sans cesse de l'accroissement des excédents budgétaires annuels, dus surtout aux plus values des impôts, alors qu'il emprunte, chaque année, des sommes considérables pour faire face à des dépenses ayant un caractère permanent. En Belgique, comme en Allemagne, les ministres des Finances usent d'un procédé commode pour échapper à la nécessité de créer des impôts nouveaux qui seraient fatalement impopulaires : ils maintiennent un budget extraordinaire exclusivement alimenté par des emprunts dont l'amortissement régulier n'est même pas assuré. M. Sam Wiener, sénateur libéral de Bruxelles, a très justement expliqué, dans la récente discussion de la loi de finances, qu'il n'était plus possible de continuer à recourir à de pareils expédients. Depuis que les libéraux ont quitté le pouvoir, la dette publique s'est accrue de plus de deux milliards : de nouveaux emprunts vont s'imposer pour liquider les engagements du trésor et lui permettre de payer les bons à court terme qu'il a mis en circula-

tion. Les catholiques répondent que, sous les gouvernements libéraux, il y avait aussi des budgets extraordinaires. C'est vrai, mais la situation économique n'était pas aussi prospère qu'aujourd'hui et le produit des impôts était par conséquent bien moins élevé. Il ressort des chiffres mêmes qui ont été cités par les catholiques, que, depuis 1884, il a été dépensé, à titre exceptionnel, 1 317 millions pour des travaux concernant les chemins de fer, les postes, les téléphones, la marine et le domaine privé; 491 millions pour les canaux, les routes et les ports; 101 millions pour les travaux d'utilité générale, construction d'établissements publics, palais de justice, etc. Cela fait donc près de deux milliards qui ont été couverts par des emprunts, au lieu d'être payés par les contribuables. Sauf pour certains grands travaux d'intérêt national, qui peuvent justifier des emprunts, à la condition que ces emprunts soient régulièrement amortis, toutes les dépenses du budget extraordinaire belge devraient figurer dans le budget ordinaire; ce qui nécessiterait, par conséquent, un accroissement de recettes normales d'environ cent millions par an.

Même en ne réalisant que progressivement l'unité budgétaire, qui devrait être une règle absolue, le ministre des Finances sera bien obligé d'avoir recours à des impôts nouveaux, car ses collègues ont fait aux fonctionnaires publics et aux employés de chemins de fer des promesses d'ailleurs légitimes. Les fonctionnaires, en Belgique, sont assez médiocrement rémunérés; ils le sont infiniment moins qu'en France, où la cherté de la vie est, par contre, beaucoup plus grande. Mais si on augmente les traitements et si l'on continue à faire des travaux indispensables à l'accroissement de l'activité économique du pays; si, en outre, on fait une large part aux réformes sociales, retraites, maisons ouvrières, etc., il est évident qu'il faudra se procurer des ressources assez élevées.

Ce complément de ressources pourrait se trouver assez aisément dans un pays aussi prospère que la Belgique et où la population augmente sans cesse : elle s'élevait à 5 784 958 habitants en 1884, et, à la fin de 1910, date du dernier recensement, elle atteignait 7 423 734, soit un accroissement de 1 638 776 habitants en seize ans. Il est d'ailleurs à noter que

la Belgique est un des pays les moins imposés : le produit des impôts a été évalué, pour 1912, à la somme de 291 863 450 francs (contributions directes, douanes et accises; droits d'enregistrement, de succession, de timbre, etc.) Quant aux autres recettes du trésor, qui comportent le produit des chemins de fer, des postes, des télégraphes, des téléphones, les revenus des capitaux engagés dans des opérations d'intérêt public, etc., elles ne peuvent pas être considérées, évidemment, comme des charges fiscales. Il en résulte qu'une moyenne annuelle de 40 francs d'impôts est supportée par chaque habitant, tandis que, en France, cette moyenne est trois fois plus élevée. On pourrait donc sans inconvénient sérieux augmenter les impôts actuels, en créer de nouveaux sur la richesse mobilière, qui n'en supporte que de fort légers, et enfin réprimer les fraudes qui, de l'aveu de tout le monde, se produisent dans les déclarations successorales et causent un préjudice énorme au trésor.

Le jour où le budget se trouverait ainsi régulièrement doté, il n'est pas douteux que la baisse de rente, dont on s'alarme en Belgique et dont l'opposition a beaucoup exagéré l'importance, ne tarderait pas à cesser. Le 3 p. 100 belge qui était au pair en 1906 est tombé au cours de 88 francs, plus bas encore que le nôtre. Ce fléchissement est dû sans doute à des causes générales, notamment à l'accroissement du revenu des autres valeurs mobilières que l'épargne a préférées, pour cette raison, à la rente, mais aussi à la fréquence des appels au crédit. Si le budget était en équilibre réel, si toutes les dépenses étaient couvertes par des ressources permanentes, il ne serait plus nécessaire de contracter des emprunts et, par conséquent, la rente monterait.

A toutes ces critiques, les orateurs du parti catholique n'ont guère répondu que par des attaques dirigées contre le cartel libéral-socialiste, contre l'intolérance et le sectarisme de leurs adversaires. Ils ont surtout insisté sur le danger que ferait courir à la Belgique l'expérience d'un ministère composé des deux fractions de l'opposition. En un mot, ils ont agité le « spectre rouge » avec frénésie. Toutefois les discours que MM. de Broqueville, chef du cabinet, et Levie, ministre de Finances, ont prononcé, quelques jours avant les élections,

dans la salle Patria[1], ne manquent pas d'habileté. L'un et l'autre ont rappelé les services rendus par le parti catholique depuis vingt-huit ans : ils se sont défendus, avec un accent de sincère conviction, contre le reproche qui leur est si souvent adressé de ne s'attacher qu'aux intérêts religieux ; ils se sont engagés à pratiquer une politique nouvelle, toujours plus large et plus nationale.

*
* *

Entre le parti catholique, d'une part, le parti libéral et le parti socialiste, de l'autre, la lutte électorale s'est donc engagée, cette année, avec une vigueur particulière. Ceux qui soutiennent, en France, que la R. P. a pour effet de « clicher » les partis, de décourager l'opposition, d'engourdir la vie politique et de supprimer les mouvements d'opinion, commettent, on le voit, une grave erreur. Sans parler des élections législatives qui se succèdent, depuis douze ans, chez nos voisins, celles qui ont eu lieu, le 2 juin et le même jour, pour le renouvellement de la Chambre et du Sénat, démontrent au contraire, que la R. P. encourage l'organisation des partis et la lutte des programmes, qu'elle développe, par l'exactitude et par la sensibilité des résultats électoraux qu'elle fournit, le goût de l'action utile. Jamais la Belgique n'avait été plus rudement secouée par le choc des idées que les trois partis en présence ont jetées dans la bataille électorale avec une égale passion. Jamais le combat n'avait été plus âpre : c'est au point que, après la clôture du scrutin, il s'est continué, dans plusieurs grands centres industriels, par des bagarres parfois tragiques mais qui, fort heureusement, n'ont pas tardé à se calmer.

Les circonstances ont contribué à susciter tant d'efferves-

1. La salle Patria, qui contient près de trois mille personnes, a été construite par l'association catholique de Bruxelles dans le vaste hôtel dont elle a fait son siège social. L'importance de ce local, qui a dû coûter très cher, donne une idée significative de l'intérêt que le parti catholique attache à ses œuvres de propagande et des sacrifices qu'il sait accomplir pour les développer.

cence. Il s'agissait, non plus de procéder aux élections législatives, dans la moitié des collèges, mais au renouvellement complet de la Chambre des Représentants et du Sénat. Les deux assemblées avaient été dissoutes, selon le désir exprimé par l'opposition elle-même qui avait demandé, non sans raison, que l'augmentation du nombre des membres des deux assemblées, motivé par l'accroissement de la population, fût suivi d'une consultation générale du pays. Les élections des sénateurs et des députés ont donc été fixées au 2 juin, le même jour, tandis qu'elles n'avaient lieu, précédemment, que par série : tous les deux ans pour la Chambre et tous les quatre ans pour le Sénat. L'enjeu de la bataille offrait un intérêt d'autant plus considérable que, de l'avis de tous, l'issue était incertaine. Le parti libéral n'avait cessé de grandir, et la difficulté de gouverner était devenue telle, il y a un an, pour le parti catholique, que le ministère Schollaert avait dû quitter le pouvoir pour être remplacé, d'ailleurs, par un cabinet plus jeune, plus intelligent et plus actif, le ministère de Broqueville, qui a présidé aux élections générales du 2 juin. Le parti libéral avait donc d'excellentes raisons d'espérer que, cette fois, il enlèverait encore quelques sièges au parti catholique et qu'il le mettait dans l'impossibilité de conserver une majorité parlementaire.

Ce résultat ne s'est pas produit : nous avons expliqué les causes du succès des catholiques. Par suite de l'accroissement de la population, il y avait 186 députés à élire, au lieu de 166, comme précédemment — de même qu'il y a maintenant 93 sénateurs, au lieu de 83. La majorité catholique, qui se composait de 86 membres, dans l'ancienne Chambre, s'élève aujourd'hui à 101 ; au Sénat, elle passe de 48 membres à 54. Le parti socialiste a conquis à son tour 4 nouveaux mandats à la Chambre et 4 au Sénat, ce qui porte son effectif à 39 députés et à 8 sénateurs. Enfin le parti libéral conserve exactement ses positions : 44 députés et 31 sénateurs, ce qui constitue pour lui un échec moral.

Pour se rendre compte du degré d'exactitude du système d'Hondt et des sensibilités intéressantes de la balance électorale qui sert à son application, il est indispensable d'examiner avec soin le tableau des élections législatives. Voici les résultats

complets du recensement général des votes pour l'élection des 186 députés [1].

Circonscriptions	Catholiques		Libéraux		Socialistes		Cartel		Autres partis	
	Voix	Élus	Voix	Élus	Voix	Élus	Voix	Élus	Voix	Élus
Anvers	93256	8	»	»	»	»	81348	7	4080	0
Malines	44367	3	310	0	»	»	24806	2	»	»
Turnhout	40772	4	9946	0	»	»	»	»	»	»
Bruxelles	150052	12	104176	8	72865	6	»	»	1533 1254	0
Louvain	56865	4	»	»	»	»	36557	3	»	»
Nivelles	33751	2	»	»	»	»	43977	2	»	»
Bruges	32537	3	17914[a]	1	»	»	»	»	»	»
Furnes-Dixmude-Ostende	38017	3	19629	2	»	»	»	»	»	»
Roulers-Thielt	49254	5	»	»	»	»	7932	0	»	»
Courtrai	46739	4	»	»	»	»	21337	1	1570	0
Ypres	29089	2	11429	1	1443	0	»	»	»	»
Arlon-Marche-Bastogne	27632	2	»	»	»	»	20478	1	»	»
Neufchâteau-Virton	23602	2	»	»	»	»	18451	1	»	»
Namur	43343	2	»	»	»	»	46253	3	»	»
Dinant-Philippeville	30201 11485	2	»	»	»	»	28750	2	»	»
Gand-Eecloo	87786	7	39256	3	22899	2	»	»	2643	0
Alost	41402	3	12811	1	»	»	»	»	12735 130 175	1
Audenarde	23876	2	»	»	»	»	11828	1	747	0
St-Nicolas	42754	3	11986	1	»	»	»	»	»	»
Termonde	32318	3	»	»	»	»	11226	1	1478	0
Mons	31502	2	23324	1	54335	4	»	»	»	»
Soignies	27630	1	»	»	»	»	42676	3	»	»
Charleroi	50695	3	»	»	579	0	126921	8	»	»
Thuin	23098	1	»	»	»	»	38329	2	»	»
Tournai-Ath	46930	3	»	»	856	0	56999	3	»	»
Liège	59489	4	39986	3	91796	6	»	»	»	»
Huy-Waremme	29844	2	»	»	»	»	39727	2	»	»
Verviers	30645	2	»	»	»	»	34622	3	»	»
Hasselt	24914	3	7762	0	»	»	»	»	»	»
Tongres-Maeseyck	43758	4	10070	0	»	»	»	»	»	»
Totaux	1344603	101	308599	21	244773	18	692217	45	26345	1

(*a*) Le chiffre de 17914 voix comprend à la fois les suffrages du parti libéral et du parti démocrate chrétien qui avaient formé un cartel à Bruges.

1. Ce tableau a été dressé sous nos yeux par le secrétaire général du ministère de l'Intérieur. Il a été établi d'après les chiffres qui lui ont été transmis par les dépêches officielles des présidents des divers bureaux de recensement général des votes. Les chiffres publiés par les journaux belges

Si l'on additionne les suffrages réunis, d'une part, par les catholiques, de l'autre, par le cartel libéral-socialiste, on obtient un total de 1 344 603 voix pour les catholiques et 1 245 589 voix pour le cartel. Le parti catholique ayant 101 mandats, il en résulte que chacun de ses députés élus a réuni une moyenne de 1 344 603 : 101 = 13 312 suffrages; la moyenne des voix réunies par chaque député du cartel, qui a 84 mandats (en y comprenant le député démocrate chrétien porté sur la liste libérale à Bruges), est de 1 245 589 : 84 = 14 828. Le parti catholique se trouve avantagé, puisque la moyenne des suffrages de chacun de ses députés est inférieure de 1 516 à celle des députés de l'opposition. En calculant, d'après la règle idéale du quotient uniforme, ce qui doit revenir à chaque parti, on s'aperçoit que le parti catholique a obtenu quatre sièges de trop. L'erreur du système d'Hondt est donc appréciable, mais, dans l'espèce, elle ne change pas la situation parlementaire, puisque la majorité catholique, réduite de quatre voix, serait suffisante pour maintenir le même parti au pouvoir. Pour arriver à un résultat meilleur, il suffirait, comme nous l'avons déjà expliqué, de diminuer le nombre des collèges, afin de diminuer par cela même le nombre des voix perdues, ce qu'on appelle, en Belgique, les « excédents ». Quoi qu'il en soit, le système d'Hondt est infiniment plus avantageux

et commentés par les journaux français sont en général remplis d'erreurs. C'est ainsi que l'on a souvent prétendu en France que si, avant les élections générales de 1912, le parti catholique avait conservé une majorité dans la Chambre, il n'en avait plus dans le pays. On en concluait que la R. P. n'avait même pas l'avantage d'être juste. Mais on se trompait. Il résulte au contraire, des chiffres officiels les plus authentiques — ils ont été recueillis dans les procès verbaux adressés à la Chambre pour les vérifications de pouvoirs, — que la majorité obtenue par le parti catholique, aux élections partielles de 1908 et de 1910, était réelle et non fictive. Les candidats catholiques avaient réuni un total de 1 224 838 suffrages, alors que les libéraux et les socialistes n'en avaient réuni ensemble que 1 208 585, soit une différence de seize mille voix environ. Les suffrages des démocrates chrétiens ne sont naturellement pas comptés dans cette statistique. En revanche, les suffrages des candidats catholiques isolés ou dissidents (sauf ceux des démocrates chrétiens), de même que les suffrages des candidats isolés ou dissidents du parti libéral, ont été portés à l'actif de chacun de ces deux partis.

Ce qui est vrai, c'est que le système d'Hondt, par la prime légère qu'il accorde au parti le plus nombreux, favorise le parti catholique. Sous un régime de R. P. intégrale, celui-ci aurait dû obtenir, dans l'ancienne Chambre, 2 sièges de moins.

pour l'opposition que ne le serait le régime majoritaire. Le tableau que nous venons de publier démontre que, avec ce régime si imparfait et si injuste, les catholiques auraient obtenu tous les sièges dans 19 collèges sur 30, c'est-à-dire un total de 98 sièges tandis que, dans 10 autres, où le cartel a réuni la majorité absolue, l'opposition n'aurait obtenu que 62 sièges. Nous mettons à part la circonscription de Bruxelles où les catholiques n'ont réuni qu'une majorité relative de 150 052 voix. Sans doute le cartel y a réuni 104 176 + 72 865 = 177 041 suffrages, mais, au second tour, les catholiques auraient certainement gagné des voix, et, en formant un cartel avec les socialistes, les libéraux en auraient certainement perdu : c'est, du moins, ce qui s'est toujours produit, à Bruxelles, sous le régime majoritaire, où les catholiques obtenaient tous les sièges au scrutin de ballottage. Dans cette hypothèse, les catholiques auraient 134 sièges (au lieu de 101); les libéraux et les socialistes, 62. Ce qu'il y aurait de plus grave, c'est que l'opposition n'aurait aucun représentant dans les provinces flamandes, malgré les progrès qu'elle a pu y réaliser, tandis que les catholiques seraient peu à peu évincés des provinces wallones. La Belgique se trouverait ainsi coupée en deux, et la division déjà regrettable entre flamands et wallons ne ferait que s'accentuer.

Il est donc impossible à la Belgique non seulement pour des raisons de justice, mais pour des raisons d'ordre politique supérieur, de renoncer à la R. P. Encore une fois personne n'y songe. Mais on peut souhaiter, dans l'intérêt du libre jeu des partis, dans l'intérêt même du régime parlementaire, que les circonscriptions soient élargies, afin que les coalitions entre libéraux et socialistes n'aient plus aucune raison d'être. Les libéraux doivent savoir que, parmi les socialistes, le cartel soulève une opposition assez vive et que, s'ils persistaient dans la politique d'entente avec un parti très différent du leur, ils finiraient par perdre la plupart de leurs adhérents : les uns, le plus grand nombre, iraient au parti catholique; les autres, une minorité, iraient au parti socialiste. Déjà, les résultats des élections dernières font apparaître que, si les socialistes gagnent des sièges, grâce à leur union avec les libéraux, les libéraux en perdent. Il ne peut en être autrement, surtout

dans un pays aussi attaché à la prospérité individuelle, et que la seule menace de taxes nouvelles suffit à entraîner du côté des conservateurs. N'est-ce pas, simplement, parce que les libéraux avaient légèrement accru les impôts qu'ils ont succombé, en 1884, sous les attaques du parti catholique et qu'ils ont perdu le pouvoir pour ne plus le reprendre?

En examinant avec attention les résultats des élections législatives du 2 juin, il n'apparaît cependant pas que la situation du parti libéral soit sérieusement entamée. On vient de voir qu'il a conservé le même nombre de sièges : il n'a perdu qu'un nombre de voix infime, s'il en a même perdu, ce qui est fort difficile à savoir, puisqu'il a présenté des listes communes avec le parti socialiste. Tout porte à croire que les forces du parti socialiste se sont légèrement accrues, et que celles du parti libéral sont restées stationnaires, tandis que l'augmentation du nombre des électeurs a profité surtout au parti catholique.

Mais le parti libéral est encore assez fort pour exercer, dans les Chambres, une action considérable. Il continue à exercer en Belgique une influence énorme bien qu'il n'occupe plus le pouvoir. Ses idées les plus raisonnables s'imposent peu à peu à des adversaires politiques qui sont assez intelligents pour se les approprier. Loin de montrer le moindre désir de représailles, les ministres actuels n'ont-ils pas déclaré, au lendemain de leur succès, qu'ils étaient prêts à tendre la main au parti libéral? Les vainqueurs d'hier prévoient qu'un jour ou l'autre, surtout le jour où les socialistes deviendront encore plus menaçants, il s'opèrera des rapprochements inévitables entre le parti libéral — ou tout au moins une fraction importante de ce parti — et le parti catholique. Cela ne peut faire aucun doute pour les esprits clairvoyants, et M. Vandervelde, par exemple, ne l'ignore pas. Entre M. P. Hymans, chef du parti libéral, et M. Cooreman, ancien président de la Chambre, ou M. Nérincx, vice-président de la même assemblée, il y a moins de différences essentielles d'opinion politique qu'on ne pourrait le supposer. Et de même entre M. le comte Goblet d'Alviella, que la majorité a élu vice-président du Sénat pour représenter au bureau la minorité libérale, et la fraction la

plus modérée du parti catholique, existe-t-il, en dehors de la question des écoles, de sérieux motifs de divergence? Si le problème scolaire reste en Belgique aussi grave et aussi difficile à résoudre, dans un pays où la force du sentiment religieux est considérable, il pourra être cependant l'objet de bien des transactions et de ces compromis assez fréquents dans la politique belge. Les libéraux ne se contenteraient-ils pas du maintien de la législation actuelle? Ils ne s'opposeraient qu'à des modifications nouvelles, susceptibles de favoriser l'enseignement confessionnel, qui n'a besoin, selon eux, que de la liberté pour continuer à prospérer.

La fraction du parti catholique la plus voisine du parti libéral, c'est-à-dire la « jeune droite », qui occupe aujourd'hui le pouvoir, a besoin, d'autre part, du concours ou tout au moins de l'appui tacite de la gauche modérée pour résister aux conservateurs les plus rétrogrades. Elle en a besoin, en outre, pour mettre ses finances en équilibre, pour fortifier le crédit public et la défense nationale, car elle ne peut y parvenir qu'en créant, d'accord avec l'opposition, des impôts nouveaux. Sur ce point, le ministère catholique rencontrera, parmi ses propres amis, des adversaires qui aimeront mieux augmenter les taxes douanières que frapper la propriété mobilière et modifier les droits de succession. Mais s'il trouve, dans le parti libéral, un concours efficace pour résoudre le problème fiscal dans le sens le plus démocratique et le plus juste, il pourra, comme il l'a déjà fait dans la discussion de la loi militaire et de la loi sur la R.P., prendre en moindre considération la mauvaise humeur de la « vieille droite ».

GEORGES LACHAPELLE

L'administrateur-gérant : H. CASSARD.

LE PALAIS PALMACAMINI[1]

VII

RIEN POUR CELUI QUI VOUDRAIT TOUT

Romualdo Rossi, ce soir-là, quand vint l'heure de quitter l'agence, passa dans le réduit où il faisait sa toilette, ôta ses manchettes de lustrine, se brossa, arrangea ses cheveux, fit tourner ses bagues de métal doré, retira un petit œillet du verre d'eau où il baignait, le passa à sa boutonnière, et quand il se fut coiffé de son chapeau mou, ainsi équipé, brun, rasé, les yeux noirs et les dents blanches, aussi italien qu'on peut l'être, il regarda dans la glace s'il avait bien l'air anglais. Puis il sortit et, libre et dispos, faisant tourner sa badine, il commença à chanter :

A quindici anni faceva l'amore...

Lui-même avait vingt ans. Il était confiant, hardi, et fort paresseux, mais persuadé du contraire. Il se jugeait un jeune homme moderne : il n'avait jamais voyagé, mais ayant sans cesse affaire à des étrangers, c'était presque comme s'il avait vu tous les pays. Aussi jouissait-il d'un grand prestige auprès de ses amis. Il avait eu une aventure avec la femme d'un employé des postes, qui, depuis, avait suivi son mari à

1. Voir la *Revue* du 1er juillet.

Ancône. — C'est la vie, — disait-il parfois en songeant à toutes ces choses, et en allumant une cigarette, car c'était surtout quand il fumait qu'il se sentait l'âme et les pensées d'un seigneur. Ce soir-là, il s'en alla sur le Corso, comme d'habitude. Il faisait beau. Dans la rue étroite, entre les hauts palais et les étalages naïvement tentateurs, les promeneurs se montraient les uns aux autres. Romualdo lorgna quelques inconnues, rencontra quelques camarades, puis, comme il avait un peu d'argent en poche, et se sentait dans des dispositions magnifiques, se demanda s'il n'irait pas au café Aragno causer de tout avec des gens qu'il connaissait. Mais il en décida autrement et s'étant engagé dans une petite rue, arriva devant un bar grand ouvert et brillamment éclairé, où il fréquentait volontiers. Ce bar, lui aussi, prétendait au genre anglais et de hauts tabourets y étaient rangés, mais, personne ne les occupant jamais, on avait disposé sur les côtés de la salle des tables ordinaires et des chaises, de sorte que ceux qui venaient là attirés par la nouveauté, y retrouvaient néanmoins leurs habitudes. Romualdo entra d'un air glorieux et s'avançant, alla saluer la jeune femme qui se tenait derrière le comptoir. C'était une assez belle fille déjà fanée, corsetée très étroitement, avec un chignon surchargé d'un gros gâteau de faux cheveux.

— *Bonjour, Madame,* — dit-il en français, car grâce à son métier, il savait quelques mots de toutes les langues.

Elle lui répondit en souriant et tirant l'œillet qu'il portait à la boutonnière, il le lui offrit galamment. Puis il s'assit devant une des petites tables, et demanda un verre de sirop, mais en exigeant qu'on lui apportât une paille pour le boire. Il attendait, les genoux croisés, et l'on voyait ses chaussettes d'un vert si cru qu'elles semblaient trancher ses jambes entre son pantalon et ses souliers. C'est alors que Tito arriva dans la rue, mené par Gina. Elle s'arrêta devant le bar lumineux.

— Le voilà, — dit-elle en lui montrant Romualdo.

— Qui? — demanda Tito troublé. — Celui qui fait tourner ses bagues?

— Oui, — répondit-elle, — celui qui est si bien...

— Ça suffit, laisse-moi, Gina, — lui dit-il d'une voix ferme.

Elle le quitta. Mais il ne bougeait pas. Au premier coup d'œil ce jeune homme lui avait fait impression. Cependant, ayant regardé, il vit cette peste de Gina, arrêtée au coin de la rue et qui l'épiait. Alors, contraint, il entra, s'assit à une petite table, presque en face de l'inconnu, sans être assez hardi pour s'opposer à lui tout à fait, et comme le garçon lui demandait paresseusement ce qu'il voulait :

— Un vermouth, — dit-il sèchement. — Un vermouth!

Romualdo ne l'avait même pas remarqué et Tito, de son côté, n'osait pas regarder franchement Romualdo. Mais, à tout hasard, pour l'intimider si jamais celui-ci tournait les yeux vers lui, il prit un air terrible en regardant autre part.

A ce moment un autre jeune homme entra, tenant un journal déplié, et un paquet sous le bras; il était roux, l'air pétulant, la figure naïve.

— Eh! cher Romualdo, — dit-il, — comment vas-tu? Tu vas bien?

— Ça va bien, — répondit Romualdo Rossi. — *All right.*

Tout cela faisait grand effet sur Tito et il s'étonnait déjà de se sentir sans audace, sans force et comme trahi par la colère qui l'avait d'abord soulevé. Il écoutait : Romualdo Rossi prit le journal que son ami avait posé sur la table, l'ouvrit, l'étala et lut en silence le début d'un article où il s'agissait des beautés de la civilisation moderne :

— Oui, il a raison, — affirma-t-il au bout d'un moment, en frappant la feuille.

— Tu trouves? — demanda son ami, qui, étant employé dans une librairie, gardait ses préférences au passé et en admirait les ouvrages. Il essaya de contredire Romualdo Rossi qui l'interrompit.

— Tais-toi, — dit-il, — toi, tu es l'homme des livres, l'homme des temps révolus...

— Mais la beauté... — protesta l'autre timidement.

— La beauté, — reprit Romualdo Rossi, — tu ne la vois pas? Mais elle est dans les machines, dans les automobiles, les aéroplanes : voilà la beauté moderne...

— Pourtant on ne peut pas renoncer à l'art, — objecta le commis de librairie, qui, sur ce terrain-là, crut sa position solide.

Romualdo mit son coude sur la table et tendit la main pour argumenter :

— Pardon, — dit-il posément : — écoute.

— Non, — répéta l'autre, — on ne peut pas renoncer...

— Mais, écoute, écoute un moment avant de parler, — dit Romualdo en affectant un calme extrême. — Raisonnons : tu reconnais que la vie et l'art ne sont pas la même chose, n'est-ce pas? Ce sont deux principes : il n'y a pas identité, il y a opposition : tu le reconnais?

— Oui — consentit à regret le libraire, inquiet de savoir où cette adhésion l'entraînerait.

— Donc, tu dois choisir? Ou la vie, ou l'art; et si tu choisis l'art, tu es un mort, puisque tu n'es pas pour la vie. Que réponds-tu?

— Ah! — murmura avec embarras le jeune homme roux.

— Eh! il n'y a rien à répondre, c'est clair, — conclut Romualdo Rossi avec indulgence; et il déplia ses jambes.

— Alors, — reprit le libraire, qui crut avoir retrouvé de quoi attaquer, — toi, avec tes principes, tu n'admires pas notre Rome? Tous ces monuments...

— Moi, j'admire la Rome future! — cria Romualdo. — Je le dis franchement, pour le présent, je trouve l'Amérique plus belle que l'Italie, je préfère New-York, oui, New-York! — et en parlant ainsi, il avait l'air d'y être allé.

Le libraire scandalisé leva les bras et regarda la jeune femme derrière son comptoir, assuré qu'elle ne pouvait pas approuver des sentiments aussi impies. Elle, cependant, admirait Romualdo, qui le sentait bien.

— Mais tu m'épouvantes, — dit le bon garçon, — cher Romualdo, tu es un destructeur!

— Oui, un destructeur, — dit Romualdo Rossi avec calme, comme s'il acceptait sans trouble un rôle terrible.

— Un Attila! — reprit l'autre.

— Oui, un Attila, l'Attila de la Vie et du Progrès, — insista-t-il. — Et toi, *old* Beppo, sais-tu ce que tu es?

— Moi, vois-tu, — reprit-il par une inspiration subite, en touchant un des tabourets de bois courbé sur lesquels ils ne s'étaient assis ni l'un ni l'autre, — je suis l'homme de ces tabourets! Et toi, tu es l'homme des vieux fauteuils, — fit-il

en tapant sur le dos de son ami avec condescendance, — de ces vieux fauteuils qu'on voit chez les antiquaires! Mais maintenant ce n'est plus le temps des paresseux! Maintenant, il faut agir!

L'homme des livres ne se défendait plus et riait en acceptant sa défaite de bonne grâce.

— Ah! — dit-il en se levant, — il faut que je m'en aille.

Il expliqua qu'il avait encore des commissions à faire; et le laissant partir, le jeune homme moderne resta là à jouir tranquillement du repos.

Il soupira, étendit les bras et recommença à fredonner. Quant à Tito, l'admiration l'écrasait. Sans qu'il pût comprendre comment, il lui semblait que sa propre histoire se réduisait à rien, qu'il n'avait plus la force de s'indigner. Il avait d'abord pensé que les deux amis partiraient ensemble et que cela lui servirait d'excuse pour ne pas aborder Romualdo, mais d'autre part, s'il se sentait de moins en moins capable de lui demander raison, il avait de plus en plus envie de le connaître.

Le jeune homme se leva, s'avança vers la caissière afin de prendre congé; il s'inclina avec élégance, elle le regarda avec faveur.

— *Adieu, Madame*, — lui dit-il en français.

Ce spectacle ranima un peu le courroux de Tito.

— Séducteur! — gronda-t-il d'une voix sourde.

Il paya le garçon, et Romualdo Rossi étant sorti, il sortit derrière lui.

Le ciel déjà nocturne restait encore vivace et clair; des gens allaient et venaient dans la petite rue. Une boutique de repasseuse était éclairée, toute blanche, où les murs eux-mêmes étaient cachés par des linges blancs qui pendaient; des jeunes filles, leur camisole entr'ouverte, raidissaient leur bras grêle sur le fer, et seuls leurs yeux et leurs cheveux avaient un éclat doux et sombre dans toute cette candeur. On voyait d'en bas des chambres dorées par leurs lampes : à un premier étage une fille s'était mise à la fenêtre et toute brouillée entre les feux jaunes d'un magasin et les restes bleuâtres du faux-jour, sa figure large et mollement souriante avait l'air d'une lune de fard.

Tito vit que le jeune homme marchait assez vite et s'en

allait vers le Corso où il se perdrait. Alors il prit un air sérieux, mais d'où toute hostilité était bannie et ayant tendu le bras, toucha Romualdo qui se retourna.

— Jeune homme, — dit Tito; il avait hésité s'il ne dirait pas : monsieur, et il eut le courage de dire : jeune homme. Jeune homme, — prononça-t-il, — j'ai deux mots à vous dire. C'est moi qui suis le père de Lisa.

Et comme Romualdo n'avait pas l'air assez ému :

— C'est moi, — reprit Tito avec dignité, — qui suis le père de Lisa Bischiutti.

Il était content : il avait trouvé une attitude et se sentait fort comme s'il eût vêtu une armure. Par malheur, à ce moment, dans cette rue sans trottoir comme c'est l'usage à Rome, un vieux fiacre arriva soudain sur lui et manqua de le heurter. Tito sauta précipitamment; mais le cocher, se retournant, le traita de courge en dessinant sa grosseur.

— Courge! — répéta Tito rubicond qui voulut courir pour venger l'outrage.

Romualdo le retint et dit dédaigneusement :

— Ces cochers sont si mal élevés.

Tito demeura, mais la solennité de la scène était détruite. Il répéta cependant :

— Je suis le père de Lisa Bischiutti.

Romualdo s'inclina en soulevant son chapeau.

— Je suis heureux... — dit-il cérémonieusement...

— Et il me semble — reprit Tito avec le souci de n'être pas provocant, — que vous me devez quelques explications.

Ils se regardaient, chacun se demandant s'il devait avoir peur de l'autre.

— Écoutez, — dit soudain le jeune homme, — écoutez, monsieur Bischiutti, traitons l'affaire en gentilshommes!

— Oui, en gentilshommes, — dit Tito avec empressement; et ils furent tous deux rassurés.

— Eh bien! c'est vrai, — avoua Romualdo, — j'aime votre fille, je le reconnais. Mais il n'y a rien de honteux dans mon amour.

— Cependant, — répliqua Tito qui s'enhardissait, — il me semble qu'entre gens comme il faut, quand on aime une jeune fille, ce n'est pas à elle qu'on s'adresse, c'est à ses parents.

— Oui, c'est à ses parents qu'on devrait s'adresser, — concéda Romualdo, en insistant sur le mot : devrait. — Mais je pense que vous aussi vous avez connu l'amour. L'amour, — reprit-il avec un geste évasif.

— Mais pourtant... — dit Tito.

— Écoutez, monsieur Bischiutti, — déclara le jeune homme, — je veux que vous sachiez ce que je suis. Ma famille est assez connue à l'Ariccia où elle a du bien, de bonnes vignes. Quant à moi, Dieu merci, je ne me plains pas, et je n'ai pas besoin des autres pour vivre. Monsieur Bischiutti, — répéta-t-il en s'arrêtant sous un réverbère, — je veux que vous sachiez qui je suis. Informez-vous.

Et tirant de sa poche un porte-feuille jaune aux coins de métal blanc, il y prit une carte et la tendit à Tito. Celui-ci fut confus de ne pas pouvoir répondre en en faisant autant. Il se fouilla comme s'il n'eût pas su qu'il n'avait rien dans ses poches de ce qu'il feignait d'y chercher :

— Et moi, — répondit-il, — j'habite au palais Palmacamini!

Et le jeune homme lui ayant tendu la main, il la serra, puis ils se quittèrent.

Tito se hâtait, car il songeait qu'il était encore temps d'aller au cabaret de Zi Pippo, mais cependant son trouble était grand. Il parlait tout en marchant : — Oui, se disait-il, c'est un jeune homme distingué, aux belles manières... — Il avait atteint la place Navone, il s'engagea dans une ruelle. C'était là qu'une lanterne blanche désignait la taverne où se retrouvaient, dans un compagnonnage un peu crapuleux, Tito et ses amis, le ferblantier, l'antiquaire, le charcutier et le brigadier de police qu'on appelle le maréchal. Ce soir-là, quand Tito entra dans la salle qu'une lampe à huile éclairait à peine, il fut accueilli par son compère l'antiquaire.

— Ah! Sieur Tito — dit celui-ci en zézayant et levant les bras; et s'inclinant il ajouta en latin : *Titus Vespasianus Augustus!* Nous avons craint que vous ne vinssiez pas!

— J'avais une affaire, — dit Tito avec importance.

— Phu! une affaire! — reprit l'antiquaire d'un air narquois.

Il était boiteux, borgne et c'était un ancien prêtre qui s'était

défroqué vingt ans avant. Il était père de six filles qui s'occupaient à user des cuivres modernes pour leur donner l'air ancien. Ce soir-là il racontait l'histoire, à jamais réconfortante pour toute sa corporation, d'un Américain qui avait payé soixante mille francs un tableau truqué, et sans valeur, et il recommença son récit pour Tito. Malheureusement, le véritable Américain est rare, et il en décrivait les mœurs, comme les chasseurs se parlent avec jalousie d'un gibier qu'ils désirent prendre.

— L'Amérique, — dit Tito en frappant sur la table, — l'Amérique est plus belle que l'Italie, je le dis franchement, je suis un homme moderne...

Et il demanda du vin. Échauffé par tout ce qui lui était arrivé, il fut plus intempérant que d'habitude.

Emerenziana et sa fille, pendant ce temps, l'attendaient avec angoisse. Dès qu'Emerenziana entendit dans l'escalier son pas à la fois hésitant et lourd, elle sut qu'il avait bu. Elle en fut plus sûre encore quand elle le vit. Les yeux de Tito étaient tout humides et, se sentant peu solide, il prenait pour imposer un air d'autant plus auguste. Sa femme le regarda et elle fut à la fois rassurée et triste.

— Où est donc Lisa? — demanda-t-il.

Elle entrait.

— Écoute, Lisa, — dit-il, debout dans sa majesté branlante, — tu m'as fait de la peine, oui, beaucoup de peine! Et se tournant vers elle, avec le pathétique des ivrognes :

— Toi, ma fille, me tromper ainsi, quand je donnerais ma vie pour toi, non ce n'est pas bien.

Il répétait avec amertume : « ce n'est pas bien », et ses gros yeux étaient pleins d'une eau dont il était prêt à faire des larmes.

— Papa! — dit-elle gênée, et voyant aussi qu'il avait bu.

— Je sais bien, — reprit-il, — que ce jeune homme, oui, c'est un jeune homme moderne, bien élevé, courtois, je l'ai vu, mais pourtant, mais pourtant...

Il bredouillait et tandis qu'il parlait tant bien que mal, il avait toutes les peines du monde à ne pas prononcer une phrase qui tournait dans sa tête sans qu'il comprît pourquoi, sur l'opposition de la vie et de l'art.

— Mais voyons, — dit Emerenziana doucement, avec un peu de honte et de pitié, — tais-toi, Tito, tu es ivre.

— Je suis ivre, — reprit-il en se redressant, — je suis ivre? Et d'abord, — cria-t-il, — respect au père de famille!

Cependant, ce soir-là, le petit Horace de Chintreuil s'était promené dans Rome. Il était allé sur le Corso, lui aussi. Il avait passé dans la même rue où Gina avait mené Tito. Il avait vu à la fenêtre le sourire vil du gros visage fardé. Il avait vu les jeunes repasseuses faire leur besogne avec langueur et tourner parfois vers la porte leurs yeux pleins d'une chaleur voilée. Il avait traversé la place Navone, longue, bruyante et fraîche, avec ses deux fontaines théâtrales où l'eau bouillonnait. Il était inquiet et mécontent. Parfois, pour quelques regards de femmes qu'il recevait en passant, il se croyait environné de mille amours possibles et ne savait lequel saisir. Parfois, ayant aperçu un beau visage qui s'était tourné vers lui un instant, il avait envie de courir dans la foule, pour le retrouver comme un trésor. Il eut voulu dire à une femme qu'il l'adorait et qu'elle fût à lui. Mais il se rendait compte qu'il n'aurait su parler à aucune. Il aurait fallu d'abord en connaître une, et alors peut-être, il eut été facile de lui plaire. Mais il lui semblait que toutes avaient déjà leurs intrigues et leurs amours, qu'il n'y avait que lui qui demeurât seul, et pour ressentir plus profondément cette solitude d'adolescent, il avait encore son âme d'enfant. Alors il revenait au palais Palmacamini, et se rappelant une dernière fois les visages de celles qui s'étaient intéressées un moment à lui, il se sentait à la fois irrité et déçu par tous ces commencements d'aventures qui n'avaient été que des regards.

VIII

L'IDÉE DE TITO

Arrivé à Pérouse depuis l'avant-veille, le prince Palmacamini ne cessait pas d'être en colère. Il avait toujours refusé,

jusque-là, de revenir dans le vieux logis auquel Tito seul faisait des visites de temps en temps. Mais l'édifice était maintenant si délabré, qu'il fallait y pourvoir, si l'on ne voulait pas qu'il se ruinât; les réparations seraient coûteuses. En vain Tito représentait qu'il suffirait pour couvrir les frais, de louer le palais; à cette seule idée le prince entrait en courroux. Il avait remis toute décision, et n'avait même pas encore reçu l'architecte : ayant ordonné à son intendant de ne rien dire de son arrivée, il demeurait abîmé dans sa rêverie, derrière les volets fermés.

Pérouse, pourtant, était belle. Il y avait eu quelques jours de vent et la vieille et rude cité, isolée sur son éminence comme sur un trône, au milieu du grand paysage ouvert que des montagnes bornent au loin, entrait âprement dans l'azur. La maison du prince se dressait sur le revers de la ville, le long de la rampe qui descend à la porte d'Auguste : au-dessous l'on apercevait le petit faubourg, les anciens remparts, la vallée, et une montagne sèche et pareille au flanc d'un fauve se relevait et arrêtait les regards. Ce matin-là, comme c'était dimanche et que les cloches sonnaient, Tito pensa que son maître allait sortir pour la messe : mais le vieillard se déclara trop fatigué. Mécontent, il remuait sans les lire des lettres amassées devant lui. C'étaient des pauvres, qui déjà instruits de son arrivée, lui demandaient la charité. Par l'entremise d'un écrivain public, des vieilles décrivaient leur infirmité et leur misère, des jeunes filles réclamaient une paillasse pour pouvoir se mettre en ménage, et un très vieux prêtre indigent avait tourné une supplique dans le style du séminaire, où il expliquait, que manquant de gilets et de caleçons pour l'hiver et ne sachant comment affronter les frimas, il avait vu en rêve le père du prince Palmacamini, qu'il avait connu cinquante ans avant, et que celui-ci lui avait annoncé l'arrivée à Pérouse de son fils, qui, assurait-il, aurait un véritable plaisir à le fournir d'habits de toutes sortes; et le bonhomme finissait avec dignité sa requête par la citation d'un texte saint, qui promettait le ciel à ceux qui aident les pauvres.

— Tu vois, — dit le vieillard impatienté, — tous savent déjà que je suis là!

Tito jura qu'il n'avait pourtant rien dit à personne. — Sauf — reconnut-il, — ce matin à la messe de sept heures, où j'ai rencontré don Giacomo, le vieux chanoine, qui m'a fait tant et tant de questions que j'ai dû lui avouer que Son Excellence était arrivée. Mais il m'a promis le secret; seulement il m'a dit qu'aujourd'hui, il viendrait, aussitôt les vêpres finies, voir Son Excellence, après la manifestation.

— Quelle manifestation? — demanda le prince.

— Ah oui, — poursuivit Tito avec embarras, — je n'ai pas dit à Son Excellence. Il paraît qu'ils vont faire une manifestation pour Ferrer, l'anarchiste : ils vont venir inaugurer une pierre qu'ils ont scellée là, à côté...

— Comment, à côté de chez moi? — cria le vieillard.

— Eh oui, Excellence.

Le prince se dressa :

— Il ne manquait plus que cela, — cria-t-il. — Tu vois, depuis que tu as voulu me traîner ici, je n'y reçois que des déplaisirs. Mais pourquoi tenais-tu donc à me faire faire ce voyage? Pourquoi?

Tito resta silencieux et n'aurait en effet su que répondre, car les raisons pour lesquelles il avait souhaité auparavant d'amener son maître à Pérouse s'étaient dissipées au moment même où celui-ci y venait. Cependant il prit un air triste et mortifié en rapport avec le mécontentement du vieillard, mais après le déjeuner, quand il fut seul dans sa chambre, il laissa tomber cette figure morose, et s'étant coiffé de son petit chapeau, ayant endossé son pardessus court et relustré ses bottines jaunes, il sortit, guilleret, pour aller voir la manifestation. Ayant joint et suivi le Corso, il arriva sur la terrasse. On dominait, de là, tout le paysage ombrien épandu dans la lumière. Au loin, de l'autre côté de la plaine, Assise, au bas de sa grande et douce montagne, semblait mûrir, tandis qu'à pic au-dessous de la terrasse, s'étendait le faubourg où la grosse église de San-Domenico, encore toute vibrante de vent, avait l'air prête à se balancer comme un navire dans un port. Soudain l'on entendit des fanfares, et en bas, petits comme des fourmis, apparurent les manifestants qui commencèrent à gravir la première rampe. Les dévots consternés s'étaient retirés chez eux, où ils déploraient tout bas le malheur des

temps, mais tous les autres habitants de Pérouse étaient là, ayant pour ce spectacle l'indulgence que les gens d'une petite ville portent à tout ce qui peut un instant les désennuyer. Le cortège s'élevait lentement, tandis que le vent dispersait le bruit de sa musique. Enfin, il déboucha sur la place. C'étaient, rangés en sociétés, tous les libres penseurs du pays de Saint-François. La plupart étaient des hommes du peuple, contents de s'avancer une fois en pompe dans ces rues où ils passaient si humblement tous les jours : des jeunes gens, pour témoigner que leur nouvelle élévation ne les rendait pas dédaigneux, reconnaissaient d'un clin d'œil quelque parent dans la foule. Certaines figures de vieillards étaient particulièrement crédules. Ils se raidissaient, fiers de proclamer quelque chose, ils ne savaient quoi d'ailleurs. Mais de place en place, parmi toutes ces faces naïves apparaissaient les petits bourgeois renfrognés, têtus, fanatiques qui avaient organisé tout cela. De la troupe, s'élevaient des drapeaux, verts, noirs, rouges, brodés d'inscriptions révolutionnaires, et la lumière, les accueillant dans l'azur, semblait fêter leurs couleurs pour elles-mêmes et sans souci de ce qu'elles signifiaient. Les hampes portaient les emblèmes maçonniques, ou bien un bonnet phrygien, ou bien une petite figure de la Liberté. Enfin de vieux garibaldiens aux moustaches bouillonnantes marchaient en rangs d'un pas saccadé, avec quelque chose de martial et de suranné.

Tito regardait comme les autres, et cet appareil lui en imposait peu, comme le rite d'une religion encore indécise. Soudain, il cria, si vivement que sa voisine crut lui avoir marché sur le pied :

— Hou, — dit-il, — Minichino!

C'était vrai, il avait bien vu. Le bon Minichino, bouffi et béat, avançait dans le cortège et même y tenait un drapeau noir. La surprise de Tito fut si forte qu'il se retira pour en délibérer. — Minichino! — disait-il tout haut. — Le neveu de deux chanoines! — Il ne savait que penser et ce nouvel accident ne faisait qu'augmenter son incertitude. S'il avait tout disposé, auparavant, pour amener le prince à Pérouse, c'est qu'il se flattait, une fois là, de faire revenir son maître sur l'aversion qu'il avait pour le jeune homme et d'y décider le

mariage. Mais depuis quelques jours une autre image plus prestigieuse s'opposait dans la tête de Tito à celle du prétendant officiel. Il se félicita du calcul obscur qui lui avait fait cacher son arrivée à Minichino et qui lui avait permis ainsi de le surprendre. En même temps il s'effrayait à l'idée que si le prince regardait le cortège de derrière ses volets, il y reconnaîtrait Minichino. Ne sachant comment agir, il ne demeurait pas pour cela immobile; et tandis que les autres avançaient lentement par de grandes rues, lui, par des ruelles rapides, regagnait le palais.

Quand il pénétra sur la pointe des pieds dans l'antique salon, le prince et le chanoine don Jacques épiaient curieusement à travers les persiennes l'arrivée des manifestants et échangeaient tout bas quelques paroles. Tito se mit à l'autre fenêtre, il revit le cortège arrêté dans la foule, les étendards penchés et oscillant au-dessus des gens et soudain, au milieu des autres, il retrouva Minichino, toujours muni de son drapeau noir. Il lui semblait qu'un tel scandale crevait les yeux, il s'attendait à chaque instant à entendre le prince s'écrier. Mais le vieillard ne disait rien. Seul le chanoine un peu hébété murmurait de temps en temps quelques mots, en regardant mélancoliquement ces foules perdues pour l'église. La cérémonie se déroulait, on avait dévoilé la pierre et suspendu une couronne au-dessous. Tito s'aperçut que bientôt tout serait fini, sans que le prince eût vu Minichino. Alors, soudain, il cria, si fort que son maître se retourna.

— Qu'as-tu, — demanda-t-il?

— Oh! là, Excellence! — disait Tito, le doigt tendu.

— Qu'est-ce qu'il y a?

— Là, dans ce peuple, — disait Tito.

— Quoi, dans ce peuple?...

— Eh bien, Minichino... Minichino, parmi les manifestants, qui tient un drapeau...

Le prince regarda, Tito lui montrait le coupable.

— Et c'est celui-là, — dit le vieillard, indigné, — que tu voudrais faire épouser à ta fille! C'est ce...

— Oh! je le répudie! — déclara Tito.

— Ne me parle plus de lui, — répétait le prince, tandis que le chanoine tournant vers eux ses yeux gris qui semblaient

morts, hochait sa tête aux joues mal rasées, à la lèvre inférieure pendante.

Tito endura d'un air soumis et comme s'il les eût méritées, les réprimandes de son maître :

— Heureusement je l'ai vu, — se bornait-il à dire, — heureusement je l'ai surpris !

Dehors, la cérémonie s'était achevée, et la foule, avant de se disperser, regardait les traits du nouveau saint qu'on lui donnait. Sur une palme aiguë, pareille à une arête de poisson, le profil de Ferrer se détachait dans un médaillon. Plusieurs ignoraient ce qu'il avait fait, mais avec l'admirable fécondité populaire, en croyant se raconter son histoire, ils lui en inventaient déjà une. Tito ressortit : il avançait d'un air digne, jouissant à l'avance de la belle scène qu'il allait se donner. Maintenant il voulait voir Minichino. Il arriva sur le Corso : c'était là, le dimanche, que, dans leurs plus beaux atours, les habitants de la petite ville venaient mutuellement s'éblouir. Chaque jeune fille y paraissait, habillée aussi élégamment que possible, tandis que derrière elle marchait sa mère, vêtue pauvrement, mais attentive ainsi qu'un chasseur derrière un appât. Ce jour-là, pourtant, comme il faisait déjà froid, il y avait moins de gens dehors et les petits cafés, au contraire, étaient pleins et fumants. Tito arriva, ce fut Minichino qui l'aperçut. La cérémonie terminée, le bon garçon se promenait avec ses camarades : il accourut, faisant déjà fête à Tito. Celui-ci arrêta ces démonstrations et signifia au jeune homme qu'entre eux tout était rompu, de la volonté même du prince. Minichino, d'abord ne comprit pas. Il n'avait porté ce drapeau que pour le plaisir enfantin de parader, mais à mesure que Tito parlait, il voyait avec désespoir son acte innocent se teindre de couleurs affreuses. Il essaya de répondre, mais il était si désolé qu'il ne sut pas se défendre et il s'en alla, bourré de sanglots, tandis que Tito attendait qu'il eût disparu pour entrer dans un des cafés.

Cependant le paysage refroidissait comme une belle arme. Tout y paraissait gravé comme dans du métal ; on voyait au loin les cyprès exacts, les étroits chemins, les maisons éparses, jusqu'aux lignes suprêmes des montagnes qui mordaient le ciel un peu violacé, aigre et pur. Le froid descendait sur

Pérouse, sur la place où le jet de la vieille fontaine retombait de biais, où la cathédrale et le palais municipal opposaient l'une à l'autre leurs parois frustes et rocheuses. Il gèlerait peut-être la nuit. Mais au palais Palmacamini le vieux prince et le vieux prêtre étaient assis, dans des fauteuils du XVIe siècle, devant le feu qu'ils regardaient. Il était magnifique et gai, nourri de ces souches de vigne qui détonent en s'embrasant, et couleur d'aurore. Il se développait avec un murmure de gloire et de hâblerie devant ces vieillards.

— Quelle bonne chose que le feu, — dit le chanoine de sa voix grognonne, en étendant vers l'âtre sa main noueuse et pareille aux racines.

Il demeurait là avec la morne importunité des vieillards, toussant, prisant, crachant, parmi les plis d'un vaste mouchoir bleu, et mêlant à ces bruits quelques paroles. La saleté s'étendait sur lui comme une lèpre tranquille. Mais le prince ne le regardait ni ne l'écoutait. Il savait bien pourquoi il était de si mauvaise humeur depuis son retour dans l'antique logis. Il s'en avouait enfin la cause, il s'était mis à se souvenir. C'était là que trente ans avant, en novembre, il avait passé six semaines dans une réclusion merveilleuse avec une jeune femme qu'il aimait. Elle était mariée à un vieux diplomate français. Il la revoyait. Elle était blonde de toute sa chair mollement et superbement claire, les yeux pleins d'un éclat doux et voluptueux, les traits nets mais si fins qu'ils se fondaient un peu dans sa blondeur. Son corps était magnifique sans aucun excès, opulent dans des lignes pures, mais son regard, son teint et son sourire faisaient flotter quelque chose de rêveur et de vaporeux sur toute sa beauté charnelle. Tandis que le prêtre allongeait vers le brasier sa grosse jambe guêtrée, le prince songeait qu'elle avait offert au feu son pied nu et que, devant des flammes pareilles, elle lui avait souri, habillée de reflets.

— Isabelle, — dit-il tout bas.

Il regrettait d'avoir cédé à Tito, d'être revenu, il avait presque honte de montrer à cette demeure ce qu'il était maintenant et d'y déranger son ancien fantôme. Il avait tellement changé et déchu depuis lors qu'il n'osait pas profiter de tous ses souvenirs, et partagé entre ce qu'il conservait encore de sa

jeunesse, et toute la vieillesse qui l'avait affligé depuis, il tombait dans une mélancolie indicible. Le chanoine toussait de plus belle et s'était mis à raconter, avec des pauses et presque des sommeils entre chaque mot, qu'une Madone des environs avait bougé sur son autel et, depuis, faisait des miracles. Le vieux prince Palmacamini ne l'entendait pas. Il avait fermé les yeux, et, défaillant, il s'étonnait qu'un vieillard ne mourût pas de se souvenir.

IX

LE JEUNE HOMME ET LA STATUE

Horace, à Rome, était triste. Le *scirocco* soufflait et l'étreinte de ce vent moite et funeste lui ôtait tout entrain et toute vigueur. Parfois il pleuvait et Rome n'avait plus l'air que d'une grande ruine qu'il était incongru d'habiter encore. Le jeune homme, après tous ses rêves, n'était que plus découragé et plus solitaire. Tandis qu'il lui semblait que brillaient au loin des multitudes de femmes belles, il n'en trouvait plus autour de lui que de communes et de laides. Il voyait dans la maison d'en face, la morne jeune fille qu'il avait aperçue un matin, traîner toute la journée, à peine habillée, d'une chambre à l'autre, ou passer des heures à se peigner. Par moments il se rappelait ce que le vieux prince Palmacamini lui avait dit sur les droits de sa jeunesse, mais en comparant cela au dénûment où il se trouvait. il se persuadait qu'il devait être bien maladroit et bien ridicule, pour n'avoir rien su obtenir. D'ailleurs il eût été fort en peine d'expliquer tout ce qu'il voulait : le mot d'amour lui servait à donner un centre à ses rêves, mais à la fin ce mot même le fatiguait et il ne savait plus à quoi songer. Alors il allait voir la statue. Il la retrouvait debout, sereine, et elle semblait commander et pour ainsi dire occuper l'espace qui était devant elle, comme si, de tout son marbre eût émané quelque chose de pareil à un regard. Elle avait une espèce de clémence auguste et ce qu'elle eût exprimé de voluptueux se tempérait dans le marbre et y devenait solitaire et

solennel. Immobile, elle semblait hors du temps et de ses hasards. Parfois Horace tournait autour d'elle, et tandis que le jeu des ombres la renouvelait et que la richesse de ses formes apparaissait avec une magnifique douceur, c'était elle qui, sous les yeux du jeune homme, avait l'air de remuer. Alentour les bustes romains offraient leur visage : on voyait la belle figure froide et secrète d'Auguste, Tibère soupçonneux en qui la beauté d'Auguste se contractait et se désséchait, l'ignoble Vitellius, et la lourde cruauté d'Antinoüs et les traits forcés de l'empereur Galba. Vespasien montrait sa tête carrée près de la face juste et claire de son fils. Adrien souriait de son air subtil et un peu trouble, tandis que Caracalla grimaçait en face de Néron poupin et bouffi. Mais tous ces visages avaient quelque chose d'accidentel auprès du beau torse hellénique, impersonnel et sans âge, qui les dominait de son prestige tranquille. Alors, derrière la statue, Horace voyait apparaître cette Grèce antique, éclatante et petite, qu'aucune fumée ne nous voile, avec ses exploits partout dessinés, ses athlètes sveltes, ses sages familiers, ses cités précieuses, et le rire des sens hardi et rayonnant : il voyait les sommets fréquentés par le vent, les rivages blanchissants, les bergers parmi les chèvres et les marins parmi les dauphins, et, sur tout cela, des Dieux rapides et passionnés, entraînant les hommes à vivre : il lui semblait que s'il avait vécu dans ces temps plus nus et plus francs, tous ses instincts l'auraient conduit à des joies ou à des hauts faits, et, jeune, il regrettait de n'avoir pas trouvé place dans cette histoire qui commençait par un jeune homme, Achille, et finissait par un jeune homme, Alexandre.

Alors, pendant qu'il regardait la statue, c'était comme si elle lui avait parlé. Elle lui disait :

« Je te sens autour de moi et je ne sais qui tu es ni d'où tu viens, mais il suffit que tu sois jeune pour que tu dépendes de moi. Que t'a-t-on appris? On enseigne aux enfants tant de choses qui ne leur annoncent rien de la vie qu'ils vont rencontrer, qu'ils ressemblent à un voyageur qui s'est mis en marche et qu'on n'a pas averti qu'il va se trouver au bord de la mer. Étonné qu'on ne l'ait point prévenu, il regarde, ébloui, l'agitation des flots et se demande sur quel navire il conti-

nuera son voyage. Maintenant c'est à moi de te parler après tous tes maîtres. Regarde-moi : je ne mens pas, je suis nue. Pourquoi me craindrais-tu ? »

Il lui répondait :

« Oh ! vous m'attirez et cependant je m'arrête devant vous comme si j'avais peur en vous saisissant de perdre tout ce qui vous entoure et qui est si beau. Il est vrai qu'on m'a appris beaucoup de choses qui m'embarrassent, sans répondre aux demandes que je sens en moi. Il me semble parfois que, de tout ce qu'on m'a dit, rien n'a su vraiment parler à mon âme. Pourtant je me rappelle les yeux bleus du vieux curé qui m'a instruit le premier, quand il me recommandait de rester toujours un bon chrétien : il est vrai que je sens en moi des désirs qu'alors je ne pouvais pas soupçonner, mais, quoi qu'il arrive, je ne voudrais jamais rien faire qui déplût à ces yeux-là. Je me rappelle les récits de mon grand-oncle le vieux colonel d'Idrifonds, quand, près du feu, il me racontait les guerres qu'il avait faites, et la dernière d'entre elles. Il me disait tout ce qu'il avait alors accompli, supporté, risqué, sans pourtant avoir aucune espérance. Il pleuvait, il neigeait, mais sur cette fange et cette ruine, l'honneur viril demeurait debout, et quand je pense à cela, c'est si beau que tout le reste me paraît honteux et vil. Mais il me semble aussi que le monde entier est en vous et que vous seule existez. Je ne sais que croire. J'ai envie d'être un homme et j'ai envie d'être à vous. J'ai envie d'avoir des forces sans nombre pour faire d'innombrables travaux et j'ai envie d'avoir les mêmes forces pour vous les apporter toutes. Je m'aperçois à présent que je contiens beaucoup de choses, mais bien loin que je m'en sente plus vigoureux, il me semble que, dans le combat qu'elles se livrent, je n'existe plus. Est-il donc cruel de grandir ? J'avais hâte d'être un homme, tant je m'imaginais que j'allais saisir de richesses, et ce que maintenant je sens d'abord, c'est qu'au sortir de mon enfance, il va falloir être ingrat pour tout ce qui me l'a rendue douce. Je voudrais tout prendre, mais sans rien abandonner. »

Alors elle :

« Enfant, si l'on t'a appris tant de choses, peut-être connais-tu quelques histoires assez fameuses ? Peut-être t'a-t-on parlé

d'Hélène pour qui des peuples combattirent pendant dix années? Elle était reine de Sparte, parce qu'elle avait épousé Ménélas, mais reine de Troie, et de tout lieu où elle paraissait, parce qu'elle était belle. Peut-être t'aura-t-on parlé de Calypso, qui retint Ulysse loin de son pays, ou de Pénélope, pour qui il voulut y revenir, de Roxane, qu'Alexandre aima, de Didon qui s'immola pour Énée, et de cette Cléopâtre dont l'étreinte était préférable aux empires. Tu as reçu toutes ces histoires sans les connaître, dans ton esprit d'enfant, mais maintenant tu peux les vivifier avec ton sang d'homme. Tu verras que partout la femme est debout et que les héros mêmes n'ont pas vécu séparés d'elle. Elle se mêle à leurs travaux et sans cesse ils sont sur le point de la préférer à eux tous.

« Qu'attends-tu? Viens. Tu dis que tu ne te connais plus, c'est que tu prends feu. Est-ce que la branche se connaît encore dans le brasier, quand elle s'enflamme? Et pourtant, quand a-t-elle été si splendide qu'à ce moment-là? Tu n'étais qu'une petite âme claire pareille à une chambre garnie de bouquets. Maintenant toute la vie est descendue en toi, et les plus belles puissances du monde se disputent ton âme comme si c'était l'unique trésor, petit éphémère. Ta mère ne sait pas cela. Elle te parle encore comme il y a trois ans et croit que sa caresse innocente fait toujours tout le tour de son enfant. Moi seule je sais que tu es devenu un inconnu parmi tous ceux qui t'entourent. Je sais que tu souffres du matin, de midi, du soir, et que toutes tes sensations restent jetées en toi, à la fois riches et incomplètes, comme les robes superbes d'un corps absent. »

Alors lui :

« C'est vrai, c'est vrai, tu le sais! Je me jette tout seul dans la campagne, je laisse les chemins, je n'aime plus que les petits sentiers. Avant je m'attablais au monde avec un immense appétit d'enfant. Maintenant une avidité plus trouble et plus dédaigneuse me tourmente. Je respire les fleurs en leur volant leur parfum pour ne pas penser à elles. Il me semble que je suis riche, mais quelle richesse est-ce là? d'avoir pleuré tout seul, de s'être senti sauvage et tendre. A force d'avoir regardé les soleils couchants, je crois que je suis devenu comme eux. Tu sais qu'on y voit des villes, des ports, des batailles, et des

montagnes roses chargées de palais. Pourtant ce n'est rien que tout cela. Mon âme aussi ressemble à un monde de nuages. Elle a la même vaporeuse magnificence et la même inanité. Elle rêve tout sans rien faire; et quand je me retrouve seul, et que je tends les bras une fois de plus, je ne sais même pas ce que je veux et si c'est la sève d'un exploit ou celle d'une caresse qui monte jusqu'à mes mains inutiles. »

Alors elle :

« Je te connais. Tu es Adonis. Adonis marchait ainsi dans le Liban. Il chassait des monstres farouches dans des forêts parfumées. Mais tandis qu'il croyait les poursuivre, ce n'était pas eux qu'il cherchait. C'était la déesse où sa force s'apaisait enfin comme dans un golfe de roses. Je vois bien qu'il n'y a pas de monstres dans les pays où tu vis. Mais moi, tu m'y trouveras encore. Comme tu m'appartiens! »

Lui :

« C'est donc bien t'appartenir que de ressentir toutes ces choses? C'est donc bien n'être qu'à toi qu'être ainsi disputé par toutes? Pourtant je voudrais presque te résister. Oh! tu as raison : maintenant seulement je comprends ce qu'on m'a appris. Ce qu'on a peint sur ma mémoire s'anime. Je me souviens d'une dictée que l'abbé me faisait faire, un jour, quand j'avais dix ans. Alors je ne pensais qu'à regarder le jardin qui remplissait la fenêtre ouverte de sa masse et de sa splendeur d'émail et que j'aurais voulu rejoindre. Mais à présent je me rappelle ce qu'on me dictait. Hercule, à la fin de l'enfance, vit deux femmes venir à lui, dont la première, habillée avec faste et le visage riant, lui montrait un chemin facile et fleuri; la seconde, belle mais sévère, ne lui indiquait qu'un sentier ardu; c'est elle qu'il suivit pourtant, car elle était la Vertu et l'autre le Vice. Faut-il donc choisir? Le vice, est-ce toi? je ne puis le croire. Ce qui m'emporte vers toi est si généreux!

Alors elle :

« Hercule demeura longtemps chez Omphale et quand ils étaient seuls dans leurs jardins paresseux, le souvenir de ses travaux gisait aussi dédaigné que la massue et la peau du lion. Que serait le héros qui n'aurait étouffé que des monstres ou des brigands? Eût-il parcouru la terre, il ressemblerait à un homme qui, visitant des hameaux, négligerait la plus belle

ville d'un pays, celle des palais et des temples d'or. Louable et grossier, il n'aurait fait qu'exercer sa force. Tous les combats ne sont qu'une image de la seule lutte véritable, celle qu'on livre avec moi ; elle ne se termine point par l'avantage puéril de l'un des deux combattants, puisqu'ils descendent assez loin pour ne plus exister distinctement. Petit mortel passager, apprends que les seuls hommes vraiment brutaux sont ceux qui ne savent pas s'ennoblir par leur plaisir. La volupté véritable conduit aux arts qui la continuent et aux pensées qui la dominent. Les voluptueux touchent dans leur plaisir la racine de toutes les choses et quand ils s'étendent, le soir, sur leurs terrasses, épuisés mais vibrants encore comme des instruments qui ont chanté, ils sentent mieux que les astronomes arriver jusqu'à eux la vie palpitante des premiers astres. »

Le temps passait, l'ombre venait et la statue était devant lui, toujours inépuisable, comme si elle avait tiré un suc mystérieux de toutes les heures. A la fin il semblait au jeune homme qu'elle ne daignait plus lui parler mais qu'elle chantait tout bas et pour elle-même. Elle se célébrait, assurant qu'elle était la seule déesse dont le culte demeurât constant : elle disait que tout tenait en elle, même les courbes et les lignes des pays, et que celui qui caresse un beau corps sent passer sous sa main les mouvements de la mer ; et elle parlait de fêtes sans nom, d'orgies en Asie, dans d'énormes jardins suffocants où des tigres marchaient en écrasant des plantes trop odorantes.

Alors Horace sentait combien elle était redoutable et il avait presque peur. Poussé hors de son enfance, il se rappelait déjà comme tout y était net et distinct : le mal et le bien s'y opposaient, pareils à deux tableaux qui se font pendant. Au lieu qu'il voyait devant lui, maintenant, un monde ardent et douteux, où les sentiments les plus nobles s'alliaient peut-être aux plus vils comme des métaux dans la fournaise. Sur le point d'entrer dans le monde de la pourpre, il regrettait le monde de la blancheur. Puis l'excès même de ses désirs le décourageait d'essayer de les satisfaire. Il devinait bien, malgré sa naïveté, ce qu'aurait dû avoir de peu commun l'amour qui l'eût contenté. Il n'eût pas voulu d'une ignoble révélation et il

éprouvait déjà que de trop grands besoins nous empêchent de rien prendre. Alors, sans qu'il sût jamais par quel accident, ces désirs immenses devenaient d'immenses dégoûts, la profusion de ses sentiments se résolvait en néant, et s'il avait été jusqu'au bout de sa sincérité, il aurait pleuré. Pourtant cette statue lui demeurait chère : un jour, comme pour l'honorer et la réjouir par un hommage, il lui apporta des fleurs qu'il posa près d'elle. Mais elle était si belle qu'elle rendait le reste inutile. Le bouquet à ses genoux avait quelque chose de trop éphémère. Horace l'ôta.

Cependant, pour avoir un prétexte à venir rêver devant elle, il avait commencé à dessiner, mais ne voulant point, par une mauvaise copie, se gâter l'image qu'il recevait d'elle, il s'appliquait avec indifférence à reproduire la grimace convulsive de Caracalla. Tandis qu'il travaillait là, Emerenziana et sa fille, rendues plus libres par l'absence du prince et de Tito, prirent peu à peu l'habitude de venir coudre dans cette grande salle. Candida les rejoignait. Lisa tâchait languissamment de garnir un chapeau, sur lequel elle posait, sans jamais arriver à trouver sa vraie place, un atroce oiseau jaune et rouge aux ailes ouvertes. Privée de l'aide de Gina, elle se rebutait bientôt et tandis qu'elle repoussait les ciseaux, les rubans et les vieilles plumes, l'affreux volatile, dans sa laideur encore menaçante, restait sur la table les pattes en l'air. Alors, lasse, elle se rapprochait de Candida et d'Emerenziana. Les deux bonnes vieilles se débitaient mille histoires et ainsi, bavardant tout bas d'un air effaré, tout innocentes qu'elles étaient, elles avaient l'air de deux sorcières au travail. Horace s'approchait d'elles et comme un enfant élevé par des femmes, il se trouvait encore tout prêt à les écouter et à les comprendre. Candida racontait sa vie dont certains événements étaient mêlés à l'histoire. Elle était de Viterbe et disait comment, lorsqu'elle était jeune, les troupes françaises y étaient venues tenir garnison. D'abord ces soldats étrangers avaient inspiré la terreur. Le soir, quand on les lâchait à cinq heures, ils couraient après les femmes; elles, alors, s'enfermaient dans les maisons et ils erraient comme des loups, dans les ruelles désertes de la petite ville antique, délabrée et pierreuse. Puis, de part et d'autre on

s'était humanisé. Le peuple s'était pris à aimer les Français, parce qu'ils faisaient rendre la justice et parce qu'ils dépensaient de l'argent. Les femmes avaient dû devenir fort traitables car, à la fin, quand ils étaient partis pour aller combattre en France, tandis que ces troupes superbes défilaient et que les soldats, repris par l'impassibilité militaire, ne reconnaissaient déjà plus celles qu'ils laissaient, elles, pendues à leur cou, les voyant si beaux, criaient en pleurant : « Ils seront vainqueurs ! Ils reviendront ! »

Et Horace pensait à son oncle qui était parti ainsi pour aller mourir à Saint-Privat.

Ou bien Candida parlait de faits plus récents. Elle avait cette défiance instinctive qui porte les pauvres gens à croire que rien de ce qu'ils ignorent n'est simple et qui leur fait multiplier les lettres bizarres dans les mots dont ils ne savent pas l'orthographe. De même, sous le moindre événement, elle supposait à plaisir les intrigues les plus tortueuses, sûre que, quoi qu'elle inventât, elle n'égalerait jamais la complexité secrète des faits. Horace ayant un jour nommé avec admiration Léon XIII, dont il avait entendu monseigneur de Billermilly faire l'éloge tant de fois, Candida soupira comme quelqu'un qui en sait long.

— Ah le pauvre ! — murmura-t-elle.

— Pourquoi, le pauvre ?

— Parce qu'ils l'ont empoisonné !

— Qui ? ils ? — demanda Horace, naïvement surpris.

— Eh, — fit Candida, — les cardinaux.

— Mais pourquoi ?

— Il était trop bon, — reprit la vieille femme en branlant la tête, et Horace s'aperçut alors qu'elle n'avait pas la moindre raison de soupçonner un tel crime et que, si elle parlait ainsi, c'était uniquement pour prendre ses précautions et pour ne pas avoir la simplicité d'admettre qu'un vieillard de quatre-vingt-treize ans fût mort d'une façon naturelle.

— Mais enfin, — poursuivit-il, un peu taquin, — pourquoi ont-ils attendu si longtemps, pour l'empoisonner ?

— Est-ce que je le sais, moi, pauvre femme, — lui répondit-elle. — Eh, ils ont voulu attendre qu'il fût affaibli par l'âge !

Et elle regardait le jeune homme de ses petits yeux fatigués, tandis que sur ses traits la naïveté, la malice, la bonhomie se répandaient d'une manière charmante. Ou bien elle racontait l'enterrement du roi Humbert, après qu'un anarchiste l'avait tué. Alors elle parlait bas, tout devenait ténébreux, et Horace admirait avec quelle violence l'imagination populaire sait colorier des événements grisâtres. Donc les anarchistes avaient affiché qu'ils empêcheraient la cérémonie auguste et qu'ils jetteraient le cercueil royal dans le Tibre. On avait déchiré ces affiches. Mais des soldats étaient massés partout, l'angoisse régnait. — Je le sais, — dit-elle avec cette autorité des petites gens, qui pour peu qu'ils aient approché d'un événement, s'en donnent comme les témoins incontestables. — J'étais là, je logeais alors sur le Corso, au-dessus d'Aragno. — Elle avait donc vu le cortège funèbre avancer. Mais quand le cercueil était arrivé devant sa maison et qu'on avait aperçu derrière lui, pâles, les personnages royaux, alors des malandrins ayant semé dans la foule des traînées de poudre, et y ayant mis le feu, ces détonations avaient épouvanté les spectateurs, troublé les soldats, et dans ce moment d'émoi, tandis que s'arrêtait le char menacé, on avait vu le Prince royal de Monténégro se jeter devant le roi en dégainant à demi son grand sabre courbe. Et Candida, la tête en avant, ses petits yeux clignotants, refaisait le geste de défi d'un air théâtral.

Emerenziana, plus humble, ne savait pas d'histoires publiques, et se bornait à recevoir avec une crédulité effarée les récits déjà prodigieux de Candida, qu'elle transformerait encore. Car, si son mari lisait le journal et jouissait ainsi du droit moderne de dire des sottises sur tous les sujets, elle ne savait pas lire, de sorte qu'elle restait ignorante, d'une ignorance à demi sacrée qu'on n'aurait pas pu lui ôter sans lui arracher en même temps sa sagesse. L'histoire qu'elle racontait était toute privée, et avait ce caractère à la fois compliqué et minuscule qui fait si bien sentir combien les mésaventures des pauvres gens tiennent peu de place dans le monde. C'était l'histoire des mille francs. Il s'agissait d'un prêt qu'elle et Tito avaient consenti autrefois à une nourrice, veuve d'un vigneron, et pour amasser cette somme, non seulement ils avaient réuni leurs économies, mais encore elle avait vendu les petits bijoux d'or

qu'elle tenait de sa grand'mère. Des bijoux si beaux! Depuis la nourrice était morte, mais ses fils, qui gagnaient bien leur vie, refusaient d'acquitter sa dette. Une conduite si basse indignait Emerenziana. Elle frémissait, elle avait la fièvre, puis elle s'apaisait peu à peu, et soupirait humblement, tandis que Lisa rêvait une fois de plus à ces bijoux vendus qu'elle aurait dû avoir.

Candida recommençait à parler. Elle ne trouvait pas de locataire au petit appartement qui avoisinait la chambre d'Horace et alors, pour se consoler, évoquait tous ceux qu'il avait eus jusque-là. C'était une suite où paraissaient tous les caractères et toutes les nations. Il y avait eu l'Anglais qui achetait comme anciens les objets les plus modernes, la vieille dame française, aigrelette et hypocrite, un sénateur italien. Elle avait même hébergé un prince russe, quoique, celui-ci lui ayant donné un nom d'emprunt, elle n'eût appris ce qu'il était qu'après son départ, par des gens qui étaient venus le demander sous son nom véritable. Mais elle s'était bien doutée dès l'abord que c'était un personnage important, rien qu'à le voir, disait-elle, mettre tous les soirs, l'habit à queue d'hirondelle pour aller dîner chez des seigneurs. Il lui avait promis de revenir, et elle eût souhaité son retour, n'était qu'elle avait pensé que, puisqu'il se cachait, il pourrait bien être dépisté par les anarchistes de son pays, qui viendraient mettre une bombe sur le palier, quand il logerait chez elle.

— Pensez-vous, — disait-elle avec effroi, — il paraît que leurs bombes, c'est comme des boîtes à sardines. Et alors, moi surtout, qui y vois si mal, le soir, en rentrant de l'église, j'envoie le pied dedans et poum! Adieu le palais Palmacamini! Non, non! il me plaisait beaucoup! C'était un gentilhomme! Mais s'il m'écrit pour revenir, je lui dis que c'est loué!

Il y avait encore le couple qui avait voulu s'installer dans l'appartement, mais dont Candida avait flairé qu'ils n'étaient pas mariés.

— Ils trouvaient tout bien, ils ne faisaient aucune critique, ce n'est pas naturel! Je demandais toujours à l'homme : « Mais, vous êtes mariés? » Il me répondait : « Mais oui! mais oui! » A la fin il m'a dit : « Est-ce qu'il faut vous montrer l'acte de mariage? » J'ai répondu : « Et pourquoi

pas? Ne savez-vous pas que si vous n'êtes pas époux et que je déshonore la maison Cantoni en vous hébergeant, mon mari me jettera par la fenêtre! »

Et elle n'était pas fâchée, en face d'Emerenziana qui pouvait se prévaloir de Tito, d'exalter un peu M. Cantoni, quoique toutes deux, au fond, sussent à quoi s'en tenir sur la nullité de leurs maris respectifs. Mais tous ces fantômes qu'elle suscitait ne peuplaient pas l'appartement vide et ne valaient pas un locataire. Elle soupirait.

— Vous verrez, — reprenait Horace —, que demain il vous vient quelqu'un. — Et plaisantant : — que voulez-vous? Un officier?

— Non, ils n'ont pas d'argent!

— Un juge?

— Eh!

— Un député?

— Plût à Dieu!

Alors Horace, outrant la plaisanterie :

— Un cardinal?

— Voyons! voyons! — répondait-elle. Et ouvrant les mains, comme pour attester la modestie de ses vœux : « Un monsignore! » disait-elle, « un monsignore! »

Alors Horace riait, mais il n'était déjà plus tout entier dans cette gaieté puérile et il n'avait ri que parce qu'il s'était un moment oublié lui-même. Ces rires tombaient de lui comme les derniers grelots de son enfance. La statue assistait à tous ces propos.

X

C'EST UNE BARONNE!

— Cette fois-ci, madame Candida, dit Horace, je fais une prière à votre intention, et, pour le coup, vous louez l'appartement.

Candida fit un geste de dénégation. « Bah! dit-elle. » Mais elle regardait Horace et l'admirait. Quoiqu'il fût à peine

huit heures du matin, il avait déjà revêtu l'habit à queue d'hirondelle, tout comme le prince russe, afin de se rendre à la messe jubilaire qu'on allait célébrer à Saint-Pierre et pour laquelle le prince Palmacamini, de Pérouse, avait eu la gracieuseté de lui faire tenir une invitation. Il sortit du palais. Tandis qu'une voiture l'emportait, il regardait Rome, morne et sourde ce jour-là sous des nuages couleur d'étain. Le Palais de Justice étalait son énorme masse indigeste à côté de laquelle le fort Saint-Ange ne semblait plus qu'un tambour d'enfant. A mesure qu'on approchait du Vatican, les voitures devenaient plus nombreuses et bientôt celle d'Horace dut prendre la file et aller au pas. Les façades étaient parées d'étoffes et de guirlandes et au milieu d'elles, un cercle anticlérical avait aussi pavoisé, par contrariété et par bravade. Ayant traversé la place où les deux grands jets d'eau abandonnaient au vent leur poussière humide, le fiacre d'Horace roulait le long de Saint-Pierre, au bas de la muraille colossale qui, avec son appareil classique et ses niches vides, ressemblait à un énorme décor plutôt qu'à un monument véritable. Horace s'arrêta devant une petite porte. Ayant suivi de longs escaliers, il parvint à la tribune où il devait être admis. Placé sur un des côtés de l'abside, grande à elle seule comme une église, il voyait au fond, à gauche, le trône papal, et à droite, sous son baldaquin gigantesque, l'autel au delà duquel il apercevait de biais la foule qui emplissait les nefs de Saint-Pierre; mais l'édifice, ainsi peuplé, bourdonnait à peine comme un coquillage. Horace pouvait voir en face de lui, dans les deux tribunes correspondantes, les personnages royaux, les ambassadeurs extraordinaires, les chevaliers de Malte en tunique écarlate, tandis qu'en bas dans le vaste espace réservé aux ecclésiastiques, il regardait les groupes se placer l'un à côté de l'autre, violets, rouges ou d'un blanc ivoirin, et toutes ces couleurs solides, que seul le noir de certaines soutanes trouait par endroits, se conciliaient d'une façon si sobre et si puissante que le jeune homme croyait voir une fresque se composer sous ses yeux. Bientôt tous les évêques furent là, si nombreux qu'ils ne faisaient plus qu'une foule, mais ils enveloppaient le noyau précieux de l'église, le petit collège des cardinaux. La tribune d'Horace était pleine. Il ne restait

plus de place nulle part, mais l'édifice semblait à peine s'apercevoir de la multitude qu'il engloutissait dans ses flancs, et au-dessus des spectateurs innombrables, il suspendait ses voûtes immenses, indifférentes, où, dans une lumière sans couleur, flottait le rêve idéal de l'architecture.

Soudain les orgues tonnèrent, les trompettes d'argent résonnèrent avec une pureté presque déchirante, Horace vit au loin la foule noire se couvrir de taches d'écume qui étaient les mouchoirs qu'on agitait. Le Pape arrivait. Bientôt on aperçut la *sedia* qui avançait en cahotant au-dessus des têtes. Elle s'approcha, et le Pape, précédé de ses soldats surannés, en descendit et gagna son trône. « Comme Tante Émilie serait contente! se dit le jeune homme que ce beau spectacle ravissait. » L'office se déroulait avec lenteur, fastueux et temporel ainsi qu'une cérémonie impériale. Sur les gradins du trône étaient assis les généraux des ordres, dans leur rude austérité monacale, et contrastant avec eux, des patriarches d'Orient, vêtus de soie à ramages. Parmi ceux-ci il en était un qu'Horace admirait surtout. Très vieux et tout surdoré, des pieds à la tête, il semblait que la raideur de sa robe dût suffire à le tenir debout. Il répandait sur sa poitrine une grande barbe blanche un peu jaunissante. Horace regardait aussi le Pape et les cardinaux. On a souvent comparé le Souverain Pontife à un saint curé de campagne et le jeune homme retrouvait en effet, sur les traits de sa figure carrée, les signes de plus d'un sentiment rustique. A côté d'Horace, des Italiens se nommaient les principaux personnages de l'Église avec une curiosité familière et pleine d'aisance. Lui, profitant de ces renseignements, distinguait tour à tour la tête fluette du secrétaire d'État, le fier visage du cardinal Maffi, le court et trapu cardinal Vivès hérissé de barbe et la belle figure, pleine à la fois de noblesse et de ressources, de l'Eminentissime Rampolla. Par moments, pour dire un mot à quelques amis et voir si tout allait bien, un beau prélat paraissait dans la tribune, élégant, obèse, soigné, le visage rose, avec l'air aimable de l'homme de cour, et parmi les invités en noir, il faisait une grosse tache délicate, cramoisie et tendre.

Soudain, ayant tourné les yeux, Horace aperçut non loin de lui, abîmés dans une piété factice et rivalisant entre eux

pour ne pas lever la tête, les trois Français de la pension Saint-Joseph, le père, la mère et la fille. Ils affectaient la dévotion la moins en rapport avec ces pompes. Tante Émilie ferait comme eux, pensa le jeune homme. Cependant la messe avançait. Il s'amusait de voir le baiser de paix circuler parmi les évêques. Des évêques français se le transmettaient d'un air onctueux, en se touchant à peine la joue. Étant tombé de là chez des évêques d'Orient, barbus et basanés, il y prit tant de chaleur qu'il devînt une véritable embrassade, mais qui se cassa net devant le signe de tête tout sec d'un évêque anglais. Les cardinaux, cependant, avaient leurs cérémonies particulières, plus exquises et plus complaisantes. Ils se faisaient des révérences comptées, s'encensaient l'un l'autre, et se saluaient comme des princes. Certains, très vieux, desséchés, enveloppés dans la soie et les dentelles, ressemblaient à la fois à des momies et à des poupées. Mais dans tous leurs gestes, tandis qu'ils penchaient la tête pour recevoir leur mitre de leurs caudataires où qu'ils l'enlevaient eux-mêmes, pendant qu'ils se levaient, s'agenouillaient, s'asseyaient, ils agissaient avec une lenteur si calculée que le jeune homme pensait qu'il devait être insupportable de se comporter ainsi. Puis il réfléchit que c'est sans doute en portant tant de mesure dans les actes les plus négligeables, qu'on se dompte et qu'on se domine assez pour être capable, le cas échéant, de tout ressentir sans rien laisser voir.

La cérémonie achevée, comme Horace s'en allait, il passa devant la famille française et, la mère l'ayant regardé, il dut saluer.

— Ainsi, monsieur, — dit-elle en lui répondant, — vous avez quitté la pension Saint-Joseph?

— Je comprends ça, — s'écria la fille d'un ton rogue, — on y est si mal!

— Il est vrai que la cuisine..., — reprit le père qui semblait le plus timide des trois... — Mais, n'est-ce pas, où aller, surtout quand on ne sait pas l'italien?...

Il suffisait de les regarder et de les entendre un instant pour sentir qu'ils étaient aussi étrangers que le premier jour au pays qu'ils étaient venus voir et, n'y ayant pas trempé, ils ressemblaient à ces baigneurs ridicules qui errent le

long d'une plage sans même oser plonger leur pied dans le flot.

La mère regardait Horace avec méfiance comme si elle eût soupçonné qu'il avait, pour vivre agréablement à Rome, un secret qu'il ne voulait pas céder. Elle lui demanda d'un air dédaigneux s'il était possible de fréquenter les restaurants italiens et sut insister si bien, qu'Horace, encore maladroit comme un jeune homme et sachant mal se défendre, leur livra l'adresse de la *Concordia* et finit même par l'écrire sur le carnet du père. Puis il les quitta et déjeuna près de Saint-Pierre. Après quoi, il revint au palais Palmacamini, plein d'ennui, pensant qu'il devrait bientôt retourner en France et triste de n'en être pas plus fâché. L'après-midi était sans couleur, le ciel lâche et vague. Quand il eut nonchalamment monté l'escalier et qu'on lui ouvrit la porte, il vit, dans le vestibule un peu obscur, Candida affairée qui l'accueillit en levant les bras.

— C'est loué, — dit-elle, — c'est loué! Votre prière m'a porté bonheur!

Et Horace pensa qu'il avait oublié de la faire.

— Ah, répondit-il sans curiosité.

— Oui, — reprit-elle avec ses gestes courts qui lui donnaient toujours l'air de plumer une volaille. — Une baronne! c'est une baronne. Son mari est Milanais : Ils habitent à la campagne près de Brescia! Elle est ici pour un procès, pour partager un héritage. Une belle dame! Voilà ses bagages! Elle va venir!

Horace ne fut ému en rien par cette assurance, n'ayant plus aucune foi dans les jugements de Candida sur la beauté. Cependant il regarda les bagages. C'étaient deux malles d'un assez bon genre, portant sur le côté les lettres T. A.

Candida, tandis qu'Adalgisa époussetait en hâte l'appartement, parlait toujours, bâtissant tout le roman de l'inconnue sur le peu qu'elle savait d'elle.

— Oui, elle est venue! Eh! Son mari sera un sauvage, de ces hommes qui ne savent pas arranger les choses. Alors c'est elle qui s'en occupe... Oh! c'est une vraie dame! Si bien élevée, si courtoise!

Horace allait s'engager dans le corridor, pour arriver à sa

chambre. Tout ce qu'il retenait de cette arrivée, c'était que quelqu'un de nouveau troublerait les habitudes déjà douces qu'il avait prises dans cette maison. Soudain la sonnette retentit.

— C'est elle, — dit Candida effarée.

Et, ouvrant la porte en s'effaçant :

— Madame la baronne, — dit-elle.

Horace était toujours en habit, sous son pardessus léger. Il recula un peu, gêné d'être là. L'inconnue, en entrant, leva instinctivement les yeux vers lui. Il la vit. Son cœur battit.

Elle était belle.

ABEL BONNARD

(A suivre.)

L'ADOLESCENCE[1]

Age indécis où, sans être encore un homme ni une femme, l'être humain n'est plus un enfant, l'adolescence constitue une période de préparation. C'est l'époque où, avec la puberté, commence à s'organiser une personnalité nouvelle. Variable chronologiquement suivant les climats, les races, les individus et les circonstances, elle débute aux premières manifestations de la sexualité, c'est-à-dire vers onze ou douze ans dans nos pays chez les filles, quatorze ou quinze chez les garçons, pour finir avec la nubilité, alors que l'organisation sexuelle est achevée, entre quinze et seize ans pour les unes, dix-huit et vingt pour les autres. Physiologiquement parlant, l'adolescence dure tant que l'individu grandit, *adolescit*.

On a pu, pour cette raison, l'appeler une seconde naissance : « C'est ici que l'homme naît véritablement à la vie, affirme Rousseau, et que rien d'humain ne lui est étranger[2]. » Non seulement l'individu y naît ou y renaît à lui-même, il s'éveille, en outre, à la société. Les anciens en nourrissaient

1. Stanley Hall, *Adolescence, its psychology, and its relation to physiology, anthropology, sociology, sex, crime, religion and education*, 2 vol. (Appleton, New-York). — Gabriel Compayré, *l'Adolescence*. — P. Mendousse, *l'Ame de l'Adolescent* (Alcan), — Ant. Marro, *la Puberté chez l'homme et chez la femme*, trad. Medici (Schleicher). — Burnham, *The Study of adolescence* (Pedag. Seminary, 1891). — Lancaster, *The psychology and pedagogy of adolescence* (Pedag. Seminary, 1897).

2. Jean-Jacques Rousseau, *Emile*, IV.

le sentiment. Tandis que la jeune fille, — comme de nos jours encore chez les Turcs, — échangeait la vie libre de l'enfant contre celle plus retirée du gynécée, des cérémonies solennelles marquaient l'admission des jeunes hommes parmi les citoyens. Armé de la lance et du bouclier devant le peuple assemblé, le jeune Athénien prêtait serment, au temple de la déesse Agraulos, de combattre jusqu'à son dernier souffle pour la cité, sa religion et ses lois. Il n'était versé qu'après cette formalité dans le corps des éphèbes afin d'y faire l'apprentissage du métier militaire. A Rome, dès que l'adolescent était jugé en âge de quitter la robe prétexte, il suspendait la bulle d'or, insigne de l'enfance, au cou des pénates, revêtait dans un temple la toge virile et se rendait au forum entouré de parents et d'amis. Aujourd'hui même, l'avènement de la puberté est accompagné, chez les sauvages, de rites et de symboles propres à frapper l'imagination des jeunes gens, tout en éprouvant leur courage. C'est ainsi que dans certains clans australiens, on leur arrache une ou plusieurs dents, à moins qu'on ne leur enlève des lanières de peau ; ou encore, après leur avoir confié un cristal magique, on use de toutes sortes de menaces, flatteries et prières, pour le leur faire rendre. Au moindre signe de faiblesse, les uns comme les autres risquent d'être mis à mort ou relégués parmi les enfants et les femmes. La plupart de ces cérémonies, d'ailleurs, ont, en même temps, pour but d'initier le pubère à la vie de la tribu. C'est ainsi que, dans les îles polynésiennes, aussitôt que leur barbe commence à pousser, on enferme les adolescents dans un lieu rendu « tabou » pour les y instruire des coutumes, légendes et traditions qu'un homme doit connaître. Le sacrement catholique de la Confirmation n'est-il pas lui-même une initiation, par la vertu du Saint-Esprit, à une vie plus pleine et plus haute? Et qu'est d'autre encore la confirmation juive où le père, imposant les mains à son fils, lui transmet la charge de contribuer, autant que faire il le pourra, à la réalisation de l'idéal entrevu par les prophètes?

Naissance sociale, l'adolescence, cependant, ne s'avère telle que parce qu'elle s'affirme une renaissance à la fois organique et psychique. Aux approches de la puberté, entre dix et treize ans, la petite fille et le petit garçon, qui jusque-là avaient vécu

en sauvages très bien équilibrés, et adaptés à leur milieu jusqu'à jouir d'une quasi-immunité vis-à-vis du danger, voient, en effet, leur belle harmonie compromise. Leur santé s'altère; leurs réflexes perdent de cette précision qui permet à Stanley Hall de dire que « jamais la main n'est si près du cerveau » que durant l'enfance; la physionomie change; la sensibilité travaille; la mémoire se trouble; des accès de mélancolie sans cause traversent l'insouciance du premier âge; l'humeur se fait irritable; une désinvolture capricieuse remplace la docilité de naguère, cependant que la voix devient rauque et que la croissance, qui était régulière, s'accentue, entraînant à sa suite toutes sortes de crampes et de tiraillements, spécialement aux jointures. Par ailleurs, un souci de la propreté tout nouveau apparaît; le sens de la pudeur, surtout chez les filles, commence à poindre; une timidité croissante remplace la familiarité de jadis entre les sexes; à la camaraderie succède l'amitié. Garçons et filles, par surcroît, entrevoient qu'ils ont une âme et s'en inquiètent; qui plus est, ils en soupçonnent une chez les autres. A tous ces signes, pour imperceptibles qu'ils s'annonçent encore, on devine qu'une crise se prépare, crise lente et laborieuse, d'où à travers une multitude d'essais successifs et parfois simultanés, abandonnés ou repris, sortira, au terme, une personnalité nouvelle qui ne conservera que bien peu des traits de l'enfant qu'elle fut à l'origine.

L'adolescence, effectivement, est une crise, et une crise d'autant plus grave que de son orientation dépend l'avenir entier de la personne. N'est-ce pas alors que se révèlent, pour la première fois, les bons ou les mauvais instincts qui feront du pubère un homme ou une femme, sinon supérieurs — ce qui est rare — du moins honnêtes ou criminels? Or, fait inouï! cette crise importante entre toutes n'a fait l'objet d'aucun examen sérieux depuis les quelques pages qu'Aristote lui dédia jusqu'en 1904, date à laquelle M. Stanley Hall, l'éminent directeur du *Pedagogical Seminary* et l'actif président de l'Université Clarck de Worcester, a consacré deux énormes volumes à l'étude de l'adolescence considérée sous ses divers aspects, psychologiques, physiologiques, pédagogiques et sociaux. Peu après, M. Gabriel Compayré composait un délicat petit livre sur le sujet. Récemment, enfin,

M. Mendousse a analysé l'âme de l'adolescent dans un ouvrage magistral qui lui fait le plus grand honneur et qui vaut, à tous égards, de retenir l'attention. Il n'est pas, en tout cas, de question qui soit plus grosse de conséquences pour l'avenir de l'individu, de la race et des sociétés, et qui mérite davantage d'attirer l'attention des psychologues, des éducateurs, des sociologues, des médecins et, — il faut bien le dire puisque l'adolescence est l'âge où tout se décide, en bien comme en mal, — des criminalistes.

I

Pendant toute la durée de l'adolescence, le jeune homme et la jeune fille sont débordés par un afflux incessant de sensations et d'idées nouvelles, dont ils sont redevables au bouillonnement d'une sensibilité toute fraîche, par quoi débute et continue la crise de la puberté. Tandis que des tendances jusque-là prépondérantes se trouvent reléguées au dernier plan, d'autres encore insoupçonnées font irruption, en nombre, dans la conscience qu'elles bouleversent. Aussi est-ce le temps des rêveries imprécises, des grands élans sans but, des aspirations incertaines, qui, comme autant d'ébauches, s'essaient à dessiner la personnalité future, pour disparaître bien vite sous une poussée imprévue d'inclinations contraires, mais non moins fugitives. De là, l'indécision, le vague et, pour tout dire, le « flou », qui, en même temps que l'un des traits, constitue le charme de l'adolescence. Cette indécision, que des peintres tels que Benozzo Gozzoli et Sodoma ont délicieusement rendue, transparaît jusque sur la physionomie où luttent, avant de se fondre en une expression définitive, les caractères de l'enfance et de la nubilité. Ni homme, ni femme, à proprement parler, l'adolescent tient un peu des deux, cependant qu'avec les années son sexe progressivement s'accuse.

L'avènement d'une sexualité, non pas achevée, — pour brusque que soit son entrée en scène, — mais lente, au contraire, à se manifester dans sa plénitude, est, on n'en saurait douter, l'événement saillant qui domine et marque cette période : l'adolescent y devient capable d'aimer. Il ne faudrait

pas croire, toutefois, — et c'est l'avis de M. Mendousse, ce dont je le félicite, — que l'adolescence se rattache purement et simplement, comme l'effet à sa cause, à l'apparition, puis au développement, de la fonction génitale. L'amour, qui intervient pour la première fois, à titre de sentiment, dans l'âme juvénile, n'est pas le résultat d'une transformation physiologique. Les deux phénomènes sont simultanés ou, plus exactement, — à mon sens, — le changement physique n'est que le témoignage et le signe d'une révolution psychique autrement profonde et complexe. La preuve en est que la précocité des fonctions reproductrices, loin de l'accélérer, empêche l'adolescence mentale de s'épanouir : ceux-là, chez qui, pour une raison ou une autre, ces fonctions apparaissent trop tôt semblent arrêtés dans leur développement. Loin, d'ailleurs, d'avoir toujours pour origine une excitation organique, les premiers désirs, le plus souvent, la précèdent : ils naissent, d'ordinaire, d'une lecture, d'une conversation, d'un spectacle. Même, quand ils sont normaux, les adolescents éprouvent, dans les premiers temps, un éloignement instinctif pour les choses de la chair. « Belle reine, si vous avez pour moi de l'amour, mesurez ma froideur à ma jeunesse; ne cherchez pas à me connaître avant que je ne me connaisse moi-même »[1], ainsi, dans Shakespeare, le jeune Adonis interpelle Vénus. Tout le monde connaît la réserve d'Hippolyte, que ne dictent pas seuls ses liens de parenté avec Phèdre. En vérité, les sensations génésiques, qui proviennent des changements dont le corps de l'adolescent est le siège, lui inspirent, au début, plus de surprise que d'attrait; elles suscitent, parfois, du mépris. M. Mendousse rapporte ces lignes qu'il a extraites du journal intime d'un collégien de quinze ans : « Mardi 22 novembre. Le hasard me fait découvrir que P..., emporté sans doute par les passions de la jeunesse, se livre à des actions impures. Pauvre enfant! je le croyais si chaste! Quel bonheur si je pouvais contribuer en quelque chose à le ramener. » Aussi bien, les premières expériences sont, d'habitude, suivies d'une répulsion violente. « L'action ne fut pas plutôt accomplie, raconte le Robert Greslou du *Disciple*, que je m'enfuis de cette chambre avec un dégoût inexprimable. Il me semblait que mes

1. Shakespeare, *Sonnets et poèmes*, trad. fr. V. Hugo, p. 173.

mains, que ma bouche, que mon corps étaient souillés d'une souillure qu'aucune eau ne laverait. » L'organisation sexuelle est si peu la cause de l'adolescence psychique que les eunuques, exception faite de l'envie et de la tristesse qui proviennent du sentiment de leur infirmité, n'auraient pas, au dire de ceux qui les ont fréquentés, une mentalité manifestement à part. Les sentiments propres à l'adolescence subsistent souvent, du reste, jusqu'à un âge avancé. Lancaster cite, à cet égard, le cas d'une personne chez qui, à soixante-dix ans, une adolescence psychique très intense se développa avec accompagnement de vivifiantes expériences religieuses auparavant insoupçonnées.

Quoi qu'il en soit, le jeune homme et la jeune fille sont travaillés par le désir de sortir d'eux-mêmes. Contrairement à l'enfant que l'indigence de sa vie affective condamne presque toujours à l'égoïsme, les jeunes pubères sont anxieux d'avoir quelqu'un ou quelque chose à aimer. Ils « aiment à aimer », comme le dit de lui-même saint Augustin. Cela est si vrai qu'ils s'éprennent assez souvent de chimères. A quatorze ans, Loti tombe amoureux d' « une vision de rêve » qu'il ne peut oublier : « Je l'aimais, je l'aimais tendrement; dès que je repensais à elle, tout ce qui n'était pas elle me semblait, pour le moment, décoloré et amoindri. C'était bien l'amour, le vrai amour, avec une immense mélancolie et son immense mystère[1]. » Shakespeare n'a-t-il pas donné une maîtresse imaginaire à Roméo avant de lui faire rencontrer Juliette? Chateaubriand, lui, se compose un idéal d'après les grandes dames du temps de François Ier, de Henri IV et de Louis XIV, dont les portraits ornent le salon paternel. « Pygmalion, dit-il, fut moins amoureux de sa statue[2]. » Quelles sont, d'autre part, les jeunes filles dont le cœur ne bat point pour quelque Prince charmant ou quelque hardi chevalier de leur imagination?

> C'est dans les nuits d'été, sur une mince échelle,
> Une épée à la main, un manteau sur les yeux,
> Qu'une enfant de quinze ans rêve ses amoureux[3].

1. Loti, *Le Roman d'un enfant*, p. 202.
2. Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, édit. Biré, p. 150.
3. A. de Musset, *A quoi rêvent les jeunes filles*. Acte I, scène IV.

Bien mieux, lorsque les nouveaux appétits se précisent, il arrive que la personne désirée diffère de la personne aimée. C'est l'aventure qui arrive à Frank le chasseur : il possède Belcolore, mais c'est Deidamia qu'il aime.

N'importe, alors que l'enfant n'a pas d'autre souci que de satisfaire ses besoins, la puissance de sympathie et, par conséquent, de générosité des adolescents est sans limites. Pour son amour, Fortunio renonce à être aimé. Combien se privent, de grand cœur, tout simplement pour faire plaisir à autrui! Quand ils désirent devenir riches et forts, c'est, la plupart du temps, afin de pouvoir donner et produire beaucoup. Malheur, aussi bien, à ceux chez qui cette explosion avorte : il en resteront mutilés pour la vie. Fixée trop tôt sur des préoccupations mesquines et systématisée prématurément par rapport à des soucis vulgaires, leur personnalité n'aura pas eu le temps de se développer et de s'enrichir. N'ayant pas poussé ses fleurs, elle ne portera point ses fruits.

Pour toutes ces raisons, l'adolescence est l'époque privilégiée de l'amitié. Rien, déclare-t-on souvent, ne vaut les amitiés d'enfance; c'est d'adolescence que l'on veut dire. L'enfant a des compagnons et des camarades, de jeu ou de fredaines, il n'a point d'amis. Jeunes gens et jeunes filles, au contraire, ont l'impérieux désir d'un confident du même âge à qui se dévouer : aucun sentiment médiocre ne vient, chez eux, troubler la pureté d'une affection vierge de toute visée utilitaire. « Lequel de vous deux, demande Socrate aux deux amis Lysis et Ménexène, est le plus âgé? — Nous ne sommes pas d'accord là-dessus. — Et si je vous demandais : quel est le plus beau? vous contesteriez aussi. — Tous deux se mirent à rougir. — Je ne vous demande pas lequel est le plus riche : car vous êtes amis, n'est-ce pas? — Très grands amis. — En effet, on dit que tout est commun entre amis, de sorte qu'en fait de richesses, il n'y a pas de différence entre vous, si vous êtes amis, comme vous le dites... — Ils l'accordèrent... » Les amitiés de Montaigne et de La Boétie, de Renan et de Berthelot, de Michelet et de Poinsot ne sont-elles pas justement célèbres? « Poinsot est parti, consigne Michelet sur son Journal, je l'ai conduit ce matin à Bicêtre. Ces deux années que nous avons vécues ensemble ont passé comme un songe.

Emportés tous les deux dans des voies diverses, on eût dit que cette divergence dans nos études nous attirait plus fortement l'un vers l'autre. Nous étions comme deux éléments dont les affinités différentes se recherchaient pour se compléter!... Le voilà seul là-bas. Je suis seul ici. Pas une larme en nous quittant, et cependant le cœur en reste mutilé [1]. » Le plus souvent ardentes et passionnées, avec « leurs désirs fous de se revoir », ces amitiés sont comme les premières ébauches du véritable amour.

De fait, l'amour, entre adolescents de sexes différents, prend communément la forme de l'amitié, à tel point que la grande majorité des jeunes garçons qui vivent dans la familiarité d'une jeune fille demeurent chastes. « Il n'y avait, d'ailleurs, aucun mérite à ma vertu, écrit Michelet de son affection pour Thérèse; elle portait en elle une volupté bien douce! Plus tard, j'ai connu le bonheur. Eh bien, je le jure, j'en aurais volontiers sacrifié la moitié pour retrouver le frémissement délicieux de la première attente, à vingt ans, dans l'ignorance de ce qu'elle peut donner [2]. » Rares, d'ailleurs, sont les amitiés d'enfance qui se muent en amour. D'instinct, l'adolescent évite tout ce qui pourrait limiter sa vie affective. C'est pourquoi, quand il s'éprend, il ne s'éprend pas longtemps. Ses amours, comme celles de David Copperfield, sont fugitives. En revanche, même dans les pires rencontres, elles conservent une sorte d'innocence naïve, tant il est vrai que l'amour débute par la sympathie et que la tendresse est antérieure à la sexualité. N'est-ce pas, du reste, ce besoin d'affection, en même temps que leur puissance de rêve, qui explique le goût fréquent des néo-pubères pour des femmes et des jeunes filles plus âgées qu'eux?

M. Mendousse a raison de le noter : l'adolescent est une « sympathie vivante ». La tendresse filiale, l'affection fraternelle, qui restent plus ou moins en surface chez l'enfant, s'approfondissent et s'avivent. Chateaubriand, quoique terrorisé par son père, sentait son cœur se fondre à la moindre marque d'affection. « Je repassais, avoue-t-il, dans mon esprit les chagrins de mon père et il me semblait que les souffrances

1. Michelet, *Mon Journal*, p. 3 et suiv.
2. Michelet, *Ma jeunesse*, p. 230.

endurées par l'auteur de mes jours n'auraient dû tomber que sur moi. » Les parents peuvent, alors, parler de leurs sacrifices sans courir le risque de n'être pas compris. Les natures ingrates mises à part, ils sont assurés de provoquer un vif mouvement de reconnaissance. Devant la douleur, comme devant l'affection, l'adolescent n'est plus l'être insensible qu'il était quelques années auparavant. Le spectacle de la souffrance l'émeut et, loin de chercher à la fuir, il s'ingénie à la soulager. Au rebours de la définition que donne La Fontaine de l'enfance, cet âge est celui de la pitié. Les adolescents, « ils sont magnanimes, écrit Aristote, par comparaison avec l'âge suivant, parce que la vie ne les a pas encore rapetissés et qu'ils ignorent les nécessités du besoin ». Avec l'adolescence, en fait, l'instinct social entre en ligne de compte. Les nombreuses associations que les jeunes gens se plaisent à former en vue de fins désintéressées, par opposition avec les bandes d'enfants qui, analogues à la horde primitive, n'ont pas d'autre lien que l'intérêt commun, suffiraient à le démontrer. Le pubère est possédé du désir de sentir, de penser et d'agir en harmonie avec ceux de ses contemporains qui lui ressemblent le plus.

Ce penchant est d'autant plus fort que sa dévotion naturelle pour les grands mots de liberté, de justice, d'art, de science, de lettres y trouve un soutien. Généreux avant tout, l'adolescent, en effet, déborde d'enthousiasme. Il admire volontiers ses professeurs, pour peu qu'ils ne soient pas au-dessous du médiocre. Aucune supériorité ne le laisse froid. Il vit, pour reprendre le mot de Platon, dans un constant état d'ivresse spirituelle. Il voudrait être tout, tout voir, tout sentir, tout comprendre, tout connaître ; la nécessité d'un choix lui est un sort cruel. « Je suis un homme, mais non une espèce d'homme particulier. » Beaucoup d'adolescents reprennent à leur compte cette phrase de Musset. Sans doute, il est des jeunes gens à qui une telle chaleur de cœur est bien inconnue et qui, quand ils la rencontrent, l'accueillent d'un sourire. Mais ceux-là sont des médiocres, pour ne pas dire de purs automates : ils sont, au vrai, dénués d'adolescence. C'est pourquoi une formation trop précoce est néfaste : elle ne laisse pas à la personne le temps de se dilater comme il faudrait. Le type du jeune blasé justifie les plus fâcheux pronostics.

La sensibilité juvénile est si avide de sentir que, ne pouvant trouver assez d'aliments dans l'univers réel, elle invente, pour s'assouvir, un monde à son gré. Jamais l'imagination n'atteindra plus à une telle puissance. Outre que l'adolescence débute par une rupture d'équilibre avec l'ensemble des formes, des couleurs, des sons et des mouvements auxquels, en petit animal, l'enfant était admirablement ajusté, le néo-pubère, qui ne ressent plus pour ses occupations puériles que du dédain, n'est-il pas obligé — son expérience récente ne pouvant suffire — de recourir à la fiction pour se procurer des émotions? Incapable de modeler ses sentiments sur un milieu qu'il ne connaît pas encore, il le modèle, de très bonne foi, sur ses sentiments. Quelle ne sera pas, dans ces conditions, la force d'illusion dont disposera l'adolescent! Pendant cinq ou six ans, le rêve va, littéralement, se substituer à la réalité. D'autre part, bien que certaines sensations, notamment les sensations olfactives et les sensations dermiques, gagnent en étendue et en précision, une vie intérieure plus active détermine une sorte d'atonie vis-à-vis des données sensorielles qui n'intéressent pas directement le jeune homme ou la jeune fille. La conscience juvénile choisit, à proprement parler, celles qui peuvent fournir une matière assimilable à la personnalité qui s'organise. En langage physiologique, nous pouvons dire que, au lieu de se borner au rôle d'appareil enregistreur, le cerveau réagit de plus en plus sur le fonctionnement des organes périphériques. A preuve les répugnances ou les goûts que l'imitation, les idées préconçues, les partis pris, les appréciations toutes faites provoquent à l'égard des aliments. « Tel sujet, relate M. Mendousse, n'aime pas les framboises parce que leur parfum ressemble à l'odeur des punaises; un autre répugne à manger des grenouilles parce qu'il se représente un animal vert et visqueux; un troisième abhorre le vermicelle parce qu'il lui rappelle des vers accouplés...[1] » Aussi bien, il n'est pas de régime qu'on ne puisse faire accepter par les jeunes gens, si on sait les convaincre de son utilité pour l'une des fins qu'ils préfèrent. A mesure que la mentalité pubère se différencie de la mentalité enfantine, les

1. Mendousse, *l'Ame de l'Adolescent*, p. 89 et 90.

abstraits émotionnels passent, en effet, au premier plan. C'est ainsi que des nuances de joie ou de peine unissent parfois des impressions d'origines très diverses. Par ailleurs, tandis que les souvenirs matériels deviennent moins nets et plus difficiles à localiser, la mémoire affective augmente à peu près jusqu'à dix-huit ans. A aucun autre moment de la vie, enfin, on n'est plus porté à voir, dans les choses et les personnes, précisément ce qu'on craint, espère, chérit ou déteste.

Cette disposition conduit les jeunes imaginations à aimer la nature moins pour elle-même que pour les éléments qu'elle fournit à leurs rêves. De fait, ainsi qu'on le peut conclure des réponses au questionnaire de M. Stanley Hall, le pubère préfère aux midis éclatants et aux étés ensoleillés chers à l'enfance, le printemps et l'automne, l'aube et le crépuscule, les saisons et les heures indécises, parce qu'elles prêtent mieux à rêveries. Au surplus, il est moins soucieux de s'arrêter à la surface des êtres que de les pénétrer, ce qui lui est relativement facile grâce au don de sympathie qu'il possède. Épris de l'âme mystérieuse des choses par correspondance avec la sienne propre, — qui l'intéresse passionnément, — tout adolescent vraiment digne de ce nom est, par suite, plus ou moins panthéiste à la manière d'Amiel ou de Maurice de Guérin. « J'irai sourire dans le soleil, éclater sous le ciel bleu, briller dans la lumière », confie un lycéen à son carnet[1].

L'art ne peut, en ces dispositions, qu'être particulièrement apprécié. N'est-il pas l'homme ou, plutôt, la sensibilité de l'homme ajoutée à la nature? Toutes les préférences de l'adolescent vont, par le fait, à la musique comme au plus émotif de tous les arts. Pour d'identiques raisons, c'est l'âge où le goût de la lecture s'affirme. Il est si général qu'il n'y a guère que les esprits bornés pour en être indemnes. Les obstacles mêmes ne font que l'exaspérer. La majorité des correspondants du Dr Chase, exactement 65 p. 100, ne déclarent-ils pas avoir traversé à ce moment une période de lectures secrètes? « Ce goût, irrité par la contrainte, devient passion, bientôt fureur...[2] », avoue Rousseau. A seize ans, Edison avait lu quinze pieds cubes de livres et Walter Scott dévoré plusieurs

1. Mendousse, *l'Ame de l'Adolescent*, p. 97.
2. J.-J. Rousseau, *Confessions*, édit. Didot, p. 19.

bibliothèques. Quant à Napoléon, il poussa cette passion jusqu'à la rage. Et sur 523 réponses reçues par Lancaster, 453 attestent une véritable crise de lecture pendant l'adolescence. Il ne faudrait pas croire, cependant, que les jeunes gens lisent n'importe quoi. Tandis que les enfants s'adonnent aux récits de voyages et d'aventures, c'est aux ouvrages romanesques et sentimentaux que vont leurs prédilections. N'y trouvent-ils pas ce dont ils sont curieux? des nuances d'âme. Ils s'en nourrissent avec d'autant plus de fougue que la souplesse de leurs sentiments leur permet de vivre les états les plus contradictoires, alors que, plus tard, l'expérience d'une vie médiocre ou vulgaire ayant durci la sensibilité de la plupart d'entre eux, elle ne leur laissera plus de jeu que dans les limites de la forme rigide où se sera immobilisée la riche spontanéité d'autrefois. Les adolescents vivent si bien leurs lectures que rien n'égale la force des émotions qu'elles soulèvent, pas même le contre-coup de la réalité. « Ce Paul, déclare Loti, il savait des vers d'un poète défendu appelé Alfred de Musset, qui me troublaient comme quelque chose d'inouï, de révoltant et de délicieux[1]. » On peut en rapprocher cet aveu de Chateaubriand : « Je dérobai un Tibulle : quand j'arrivai au *Quam juvat immites ventos audire cubantem*, ces sentiments de volupté et de mélancolie semblèrent me révéler ma propre nature[2]. » Et qu'on ne dise pas que ces émotions sont uniquement réservées à ceux qui se destinent aux lettres! Les autres, ceux que leurs goûts orientent vers les études plus spécialement scientifiques, ne sont pas moins sensibles aux beautés littéraires. Rares, d'ailleurs, sont les jeunes gens sur qui, vers quinze ans, n'a point soufflé un vent de poésie. En tout état de cause, la vocation poétique se dessine, d'ordinaire, pendant l'adolescence, jamais avant, rarement après. Shelley, Byron, Goethe, Schiller, Léopardi, Musset en témoignent. L'adolescent n'y trouve-t-il pas le moyen d'incarner ses rêves? N'offre-t-elle pas, si je puis m'exprimer ainsi, un exutoire à sa sensibilité trop vive, un dérivatif à des projets trop ambitieux? Songez que, dès quinze ans, Stuart Mill voulait réformer le monde!

1. Pierre Loti, *le Roman d'un enfant*, p. 293.
2. Chateaubriand, *Mémoires d'Outre-Tombe*, édit. Biré, p. 92 et 93.

Cette médaille, hélas! a son revers. Le contraste trop violent qui existe entre la réalité et le monde imaginaire, où se complait l'adolescent, le porte à l'insociabilité. « J'ai connu deux élèves de rhétorique, rapporte M. Mendousse, qui, littéralement affolés par leurs lectures, dédaignaient l'un son grand-père, l'autre ses parents, au point de rester des jours sans leur adresser la parole ou de n'accueillir leurs observations que sur un ton de supériorité insupportable[1]. » Les meilleurs tombent dans le marasme. Des nombreuses enquêtes instituées en Amérique, il résulte que peu d'adolescents sont satisfaits de leur sort. Il y a trop d'intervalle entre le monde qu'ils souhaitent et celui qu'ils voient. Les jeunes esprits portent en eux-mêmes le principe de leur désenchantement. Les héros romantiques sont, ne l'oublions pas, des adolescents; la disproportion entre le désir et la puissance y est au paroxysme.

Cet excès de sensibilité n'empêche pas, il est vrai, les adolescents de raisonner. Au contraire, elle les y pousse. A cet âge sévit une véritable manie raisonnante. Moins raisonnables que l'enfant de dix à treize ans, les garçons deviennent, avec la puberté, éperdument raisonneurs. Dès que le jeune homme s'aperçoit pour la première fois de l'interdépendance des idées, il « s'en réjouit, d'ordinaire, nous confie Platon, comme s'il avait découvert un trésor de sagesse; la joie le transporte jusqu'à l'enthousiasme, et il n'est point de sujet qu'il ne se plaise à remuer, tantôt le roulant et le confondant en un, tantôt le développant et le divisant par morceaux ». Inlassable, il aime à discuter longuement sur les matières les plus abstraites. Les argumentations *pro et contra* ne comptaient-elles pas, dans les anciens collèges, parmi les exercices préférés des élèves? Tandis que le raisonnement de l'enfant reste dans les bornes de son expérience journalière et ne s'élève jamais au-dessus du particulier, l'adolescent, lui, se meut dans l'universel. C'est dire que les adolescents sont de droit métaphysiciens. Amoureux de généralité, ils prétendent rien moins qu'à l'intégralité du savoir. « Je voudrais devenir très savant, diraient-ils volontiers comme l'écolier de Faust à Méphistophélès, bien con-

1. Mendousse, *l'Ame de l'Adolescent*, p. 114.

naître le ciel et la terre, et ne rien ignorer de ce qu'enseignent les sciences de la nature. » *L'Avenir de la Science* ne montre-t-il pas « dans son naturel, de l'aveu de Renan, atteint d'une forte encéphalite, un jeune homme vivant uniquement dans sa tête et croyant frénétiquement à la vérité? [1] » Dès seize ans, Tarde avait résolu « de faire le périple des sciences [2] ». Ne font exception que ceux qui, par leur manque de culture ou d'intelligence, restent étrangers au monde des idées. Grisés par les premières qu'ils découvrent, les autres s'y intéressent davantage qu'aux faits qu'elles résument. C'est pourquoi les études trop concrètes, par exemple l'histoire naturelle, les rebutent. Au contraire, les mathématiques, parce qu'elles demeurent purement idéologiques, leur plaisent singulièrement. Pour de semblables motifs, outre que leur regard est tourné de préférence vers la vie intérieure, l'étude de la philosophie jouit d'une faveur à peu près générale auprès des jeunes gens de toutes conditions, au point que, même ceux qui n'ont pas eu l'occasion d'en être instruits, se plaisent à en parler. Et, de fait, en philosophie comme en mathématiques, l'invention est plus précoce qu'ailleurs. A dix-sept ans, Leibniz avait décrit une thèse sur le principe d'individuation; à vingt-cinq ans, Berkeley avait composé sa *Théorie de la vision* et Hume, à vingt ans, le *Traité de la nature humaine*. Il ne faudrait pas, néanmoins, s'y tromper : ce qui domine encore dans cet apprentissage de la raison, c'est la sensibilité. La logique des adolescents relève, à cause de cela, presque exclusivement des sentiments. « Le garçon le plus épris de dialectique disserte ou discute, non pour savoir ce qui est vrai, juste ou convenable, écrit M. Mendousse, mais pour prouver que ce qu'il pense est vrai, juste ou convenable [3]. » Il y met son point d'honneur. Les *distinguo* subtils dans lesquels les jeunes hommes s'attardent, leur ardeur à embrasser les extrêmes quand leurs antipathies ou leurs sympathies sont en jeu, autant de traits qui décèlent l'intervention du sentiment dans le domaine rationnel. « C'était la première fois de ma vie que je voyais un monstre, s'écrie Musset, victime de la part

1. Renan, *l'Avenir de la Science*, Préface.
2. *Revue Internationale de l'Enseignement*, XLIX, p. 341.
3. Mendousse, *l'Ame de l'Adolescent*, p. 134.

d'un ami d'une trahison pourtant banale; je le toisais d'un œil hagard pour observer comment il était fait[1]. » De là, aussi, cette fièvre de généralisation qui s'empare du plus grand nombre, leur air de certitude proportionné à leur ignorance, la conviction sincère qu'ils mettent à soutenir à l'aide des pires arguments les causes les moins défendables, les contradictions mêmes où tombent les plus intransigeants. De là, enfin, un faible bien marqué pour les procédés de l'art oratoire combinés avec ceux de la dialectique. Ils sont, à la lettre, des sophistes. Les joutes d'éloquence ne fournissent-elles pas aux *Vereine* des universités allemandes, aux *Unions* d'Oxford et d'ailleurs, une de leurs occupations favorites? De là, pour terminer, avec le désir, sinon de plaire, du moins d'étonner, — habituel aux jeunes rapins — la propension des adolescents à contredire. Volontiers, ils prennent pour s'affirmer, par raison de sentiment en quelque sorte, le contrepied de ce que l'on soutient devant eux, même quand ce serait quelqu'une de leurs opinions antérieures.

Ce besoin, — car c'en est un, — a d'autant plus de véhémence que l'épanouissement de la sensibilité s'allie, chez le jeune homme surtout, à une ardeur toute nouvelle. La générosité aidant, elle l'invite à s'affirmer dans le domaine de l'action, comme dans celui de l'intelligence et du rêve. Tout l'y convie.

Sans dire avec Marro que le courage est naturel aux adolescents en raison de l'influence bio-chimique exercée par les organes sexuels sur le système nerveux, dont le tonus s'élève, la relation qu'il soutient avec l'amour est de notoriété publique, à tous les degrés de l'échelle animale. C'est un fait, en tout cas, que la puissance motrice s'accroît avec la puberté grâce à une innervation moins diffuse. A partir de quatorze ans, au surplus, le système musculaire fait des progrès rapides : la longueur des fibres, leur grosseur et leur nombre augmentent dans des proportions considérables. D'après J. Allen Gilbert, la force musculaire croît brusquement. Qu'on en juge : la vigueur dynamométrique du poignet, qui triple de dix à vingt ans, double presque de quatorze à dix-sept. La progression est analogue pour les jambes et les muscles du dos, cependant que

1. A. de Musset, *Confession d'un enfant du siècle.*

la force des bras augmente surtout de quinze à seize ans d'une façon extraordinaire. Non seulement les mouvements gagnent en énergie, ils gagnent encore en vitesse : la rapidité croissante des réactions jusqu'à seize ans l'atteste. Il en va pareillement pour la pression sanguine, la capacité thoracique, la surface pulmonaire.

Le jeune pubère dispose donc d'une vigueur inédite. Il cherche, en conséquence, toutes les occasions, même les plus extravagantes, de la dépenser : il s'essaie à soulever des fardeaux, à lutter, à courir, à sauter, à boxer. « Lorsqu'après un dîner silencieux où je n'avais osé ni manger, ni parler, je parvenais à m'échapper, raconte Chateaubriand, mes transports étaient incroyables. Je ne pouvais descendre le perron d'une seule traite : je me serais précipité. J'étais obligé de m'asseoir sur une marche pour laisser calmer mon agitation; mais, aussitôt que j'avais atteint la cour verte et les bois, je me mettais à courir, à sauter, à bondir, à fringuer, à m'éjouir, jusqu'à ce que je tombasse épuisé de forces, palpitant, enivré de folâtreries et de liberté[1]. » Dupanloup cite ce mot d'une enfant pétulante à une maîtresse qui lui reprochait son manque de recueillement pendant les exercices de piété : « Oh! Madame, si vous me permettiez de prier en courant, je vous assure que je le ferais mieux. » L'enfant calme de la veille est possédé de l'envie de remuer. Certains, alors, abandonnent leurs études pour entrer en apprentissage. L'élite s'adonne avec fougue à la pratique d'un art; d'autres au sport. Par surcroît, de treize à quinze ans, une sorte d'appétit destructif, une férocité puérile hante les garçons. Leurs malheureux surveillants en savent quelque chose et aussi ceux de leurs camarades qu'ils s'amusent à brimer! Musset « obéissait, constate George Sand, à cet inexorable besoin que certains adolescents éprouvent de tuer ou de détruire ce qui leur plaît jusqu'à la passion ».

En même temps qu'une vigueur nouvelle, un incoercible besoin d'indépendance se fait jour. Plus d'un adolescent commence à trouver la maison paternelle insupportable et à vouloir courir le monde. « Jusqu'à l'époque de la première communion (onze ou douze ans), écrit Mgr Dupanloup, les

1. Chateaubriand, *Mémoires d'Outre-Tombe*, p. 159.

jeunes filles, sont en général, faciles à conduire, naturellement soumises à l'autorité... Dans la période de treize à quinze ans, il se fait une espèce de revirement... La vie se coupe en deux. Avant, elle se croyait une enfant; elle en acceptait le nom et les conséquences et elle en avait toute l'amabilité. Après, elle se croit une grande personne... et elle en prend l'importance, perd chaque jour quelque chose de sa simplicité, de sa candeur et de sa docilité. » Jeunes gens et jeunes filles se trouvent, par suite, gênés dans la fréquentation des adultes et, à certain moment, — bien qu'ils les aiment plus qu'autrefois — dans celle de leurs parents. Ils sont, d'ailleurs, d'autant plus ombrageux qu'ils sont appelés à plus d'originalité. La jeunesse des grands hommes ne présente-t-elle pas des cas fréquents d'insubordination? Bien plus, le caractère devient facilement irascible et hautain. Confiant en ses propres lumières, le jeune homme est pressé d'agir par lui-même. Comme un cheval fougueux et impatient du frein, tout ce qui lui rappelle le joug lui répugne. L'insubordination est son état habituel. Ceci explique, quand elle n'est pas contre-balancée par leurs sentiments sociaux, la tendance de quelques adolescents à entrer en révolte contre la société.

L'amour de l'indépendance est avivé encore, chez la plupart des jeunes gens, par l'amour-propre, qui est le ressort principal de leur activité. Cet amour-propre, qu'accompagne, dans la majorité des cas, une sensibilité exacerbée jusqu'à en paraître maladive, ne va pas, on le comprendra, sans une fréquente vanité, qui tourne en coquetterie chez les femmes. Commun aux adolescents de tous les pays, ce travers est particulièrement accentué en France. Tandis qu'en Amérique, par exemple, les élèves des universités et collèges gagnent souvent de quoi subvenir à leur pension, que de lycéens rougiraient de porter un paquet ou d'être rencontrés avec des personnes de condition modeste! Que de jeunes filles dédaignent leurs compagnes moins bien habillées! Michelet, à seize ans, ne dissimulait-il pas sa pauvreté comme une honte? Avec le sou de son déjeuner, il achetait du gâteau plutôt que du pain afin d'avoir l'air de manger son dessert! Pendant l'adolescence, enfin, l'orgueil de famille est porté à son comble. La situation des parents, leur état de fortune, leurs relations, autant de

motifs de morgue. A noter cette réponse d'un grand élève à un surveillant qui le réprimandait : « Monsieur, vous commandez aujourd'hui, mais demain nous reprendrons la supériorité sociale à laquelle nous avons droit. » Quant à la toilette, il n'est pas besoin d'insister. Tout le monde sait que le chapitre des faux cols, des cravates, des chaussures et des habits, ne le cède en rien auprès des garçons à celui des « chiffons » pour les jeunes filles. On est *snob* à cet âge. Personne n'ignore combien l'amour des fanfreluches a perdu de jeunes filles pauvres!

Malgré son amour-propre, l'adolescent est, pourtant, moins enclin que l'enfant à rendre injure pour injure. Non, certes, que l'instinct combatif soit moins fort, l'offense moins vivement ressentie, mais, au contraire, parce que les blessures de vanité éveillent dorénavant plus d'échos : l'adolescent est victime de sa sensibilité. Au premier moment, la colère, qui ne se dépense plus immédiatement en gestes et en cris, l'étouffe, à proprement parler. Elle se transforme en indignation, persiste en rancune et aboutit à une vengeance redoutable pour peu que l'instinct social ne la vienne pas réfréner, comme en Allemagne où, le duel, avec ses règles, se substitue aux coups de poing du jeune âge échangés sans façon.

L'amour-propre de l'adolescent n'a pas que ces résultats. Il en a d'autres, qui sont excellents. Au premier rang, il convient de signaler un sursaut d'esprit chevaleresque qui se trouve au principe de bien des vertus naissantes. L'honneur joue un grand rôle, effectivement, chez le pubère. Son estime toute neuve de la sincérité en procède. Tandis que, à quelques exceptions près, les enfants mentent, comme les sauvages, par intérêt, par plaisir, ou même sans le savoir, aussitôt la puberté les paroles commencent à être soigneusement contrôlées. Cela est si vrai que les adolescents considèrent le mensonge comme une des formes les plus inférieures de la lâcheté. Ils prennent, au rebours de l'enfant, pour une injure grave d'en être accusés. Bien plus, ils méprisent tellement l'hypocrisie sous toutes ses formes que, de leur part, la dissimulation peut être envisagée comme un symptôme de dégénérescence ou un indice de mauvaises habitudes.

Le sentiment de la dignité commence, du reste, à se faire

jour. S'il en résulte une fatuité qui tranche de tout, il n'en est pas moins la cause de transformations aussi heureuses qu'imprévues. Humilié d'être traité en enfant par *Gretchen*, son aînée de deux ans, Goethe, âgé de seize ans, réussit à perdre l'habitude qu'il avait conservée de pleurer. Jamais, aussi, l'émulation ne sera plus efficace. C'est ainsi qu'afin de surpasser un grand qui l'avait maltraité, Newton, qui avait été jusque-là un fort piètre élève, prit la tête de sa classe. Il n'est pas jusqu'à la force musculaire que la rivalité ne développe, — M. Binet eut l'occasion de le constater[1].

Mais, par-dessus tout, l'adolescent normal a bonne volonté. N'est-elle pas la résultante de ses tendances les plus caractéristiques, telles qu'altruisme, générosité, désir du mieux, dignité, rigidité logique? Pour précaire que soit sa moralité effective, son ambition de moralité, aussi bien, est grande. A preuve l'admiration que les adolescents vouent à la vertu des adultes, le mépris où ils tiennent le scepticisme et la malhonnêteté. Ils sont, en outre, curieux de s'instruire du sens de la vie, des obligations qui leur incombent, des moyens qui s'offrent à eux d'y faire face. « Qui m'instruira? demande Alcibiade à Socrate. L'homme qui le fera, avec quelle joie je le verrai! Qu'il dissipe mes ténèbres; je suis préparé à ne rien omettre de tout ce qu'il me prescrira, quel que soit cet homme, pourvu que je devienne meilleur. » Même, à partir de seize ans, on complique volontiers les devoirs simples, par dédain des formes courantes de l'honnêteté. Ne ressort-il pas des enquêtes de M. Stanley Hall qu'à ce moment le patriotisme se montre exigeant, tandis que le souci de la légalité et l'amour de la justice deviennent impérieux? C'est une nouvelle conséquence de la générosité et du désintéressement qui sont particuliers à l'adolescence. « Les jeunes gens, écrivait Aristote il y a vingt-trois siècles, sont plus braves qu'on ne l'est à un autre âge... Ils se déterminent plutôt par le beau côté d'une action que par son utilité. Ils se conduisent plutôt d'après leur caractère moral que d'après le calcul[2]. »

1. *Année psychologique*, IV, p. 175.
2. Aristote, *Rhétorique*, II, 12 et 13.

II

L'adolescence, qu'inaugure l'apparition de tendances nouvelles, dure tout le temps que celles-ci mettent à s'organiser, c'est-à-dire jusqu'à la formation d'une personnalité qu'il appartiendra à l'avenir de perfectionner et d'agrandir ou d'amoindrir et de stériliser.

C'est reconnaître que l'adolescence est, par destination, une période indécise où, tour à tour, tout s'ébauche et s'essaie, les constructions du jour le cédant à celles du lendemain, comme leur ont cédé celles de la veille, constructions, d'ailleurs, aussi contradictoires que fragiles, qui ne laissent guère deviner quel homme ou quelle femme sortira de cette fermentation dans laquelle se consume la plus grande partie de la jeunesse. L'indécision, qui est l'un des charmes de l'adolescence par les espoirs qu'elle donne et les suppositions qu'elle autorise, est faite, en somme, surtout d'incohérence. L'incohérence, effectivement, est partout à cette époque de la vie.

Elle est, d'abord, dans les organes. qui croissent suivant des rythmes différents. Il s'ensuit une telle discordance que, tandis que les uns semblent s'hypertrophier, les autres paraissent s'amoindrir. Comparez un adolescent à un enfant, vous ne pourrez pas, pour ne retenir qu'un point, ne pas être frappé du développement anormal des membres inférieurs, qui fait que certains ont l'air d'être « tout en jambes ». Cela vient de ce que, jusqu'à quinze ans, les extrémités s'allongent plus vite que le milieu du corps. D'autre part, le tissu osseux et le tissu musculaire ne progressent pas de pair, d'où les douleurs dites de croissance. Même disproportion entre l'augmentation générale du corps et celle de chaque organe. Les vaisseaux, par exemple, ne grossissent pas aussi vite que le cœur, dont le poids relatif augmente, atteint, à seize ans, son apogée. Le développement de la poitrine est encore plus lent. Dans le système vasculaire même, l'artère pulmonaire, d'abord plus volumineuse que l'aorte, finit par ne plus la dépasser : aussi, le pouls présente-t-il de fréquentes irrégularités. La distribution du sang dans les divers organes, la quantité produite

à chaque moment ne varient pas moins. Les glandes, de leur côté, ne sont pas davantage solidaires, dans leur développement, des différentes parties du corps. Les reins qui, à onze ans, avaient un poids relatif de 0,64 p. 100 n'ont plus, à seize ans, que 0,55, et 0,50 à dix-huit. Le foie présente semblable régression. Les glandes salivaires, par contre, sont en progrès, ce qui explique pour partie, souligne M. Mendousse, la tendance du pubère à mâcher, à fumer, et, surtout, à cracher au loin avec une élégante désinvolture.

Cette incohérence physique témoigne d'une incoordination psychique plus grande encore. La plupart des formes nouvelles, où essaie de se déterminer la conscience du pubère, restent mutuellement étrangères, en dépit des points communs qu'elles peuvent présenter. La variété des désirs, le disparate des émotions, la multiplicité des fins qui sollicitent son activité le ballottent, à la lettre, d'une préoccupation à une autre. Ajoutez que dans son âme beaucoup de traits propres à l'enfant d'hier subsistent encore, soit qu'ils restent isolés comme ces morceaux de coquille qu'au sortir de l'œuf le poussin traîne après lui, soit qu'ils rentrent dans des combinaisons nouvelles. « O toi, écrit sur son cahier E. Bary à une jeune fille dont il est épris, ô toi dont le nom fait palpiter mon cœur; chef-d'œuvre du ciel... entends la voix plaintive de ton Émile », ce qui ne l'empêche pas de terminer ce morceau d'un lyrisme éperdu par une remarque aussi terre à terre que celle-ci : « Je joue à la balle pour la première fois. Mon adresse et un trou que j'ai à ma culotte font un grand progrès. » Les goûts les plus disparates, voire les plus opposés, les idées les plus antithétiques voisinent dans la conscience de l'adolescent. Il en est qui voudraient être à la fois Napoléon et Spinoza, Kant et Livingstone, Don Juan et saint François d'Assise, Lamartine et Pasteur. Tel vise à la correction et au débraillé, tel autre souhaite de paraître hautain et bon enfant, féroce et indulgent; certains désireraient porter la barbe et avoir le masque glabre, être grands et petits, blonds et bruns. La jeune fille, pareillement, rêve de devenir mère de famille et religieuse, de mener la « grande vie » et l'existence du foyer. Dominée par une sensibilité qui n'a pas encore trouvé sa voie, l'âme de l'adolescent est diverse et chaotique.

Il était très joyeux et pourtant très maussade,
Détestable voisin — excellent camarade,
Extrêmement futile, — et pourtant très posé,
Indignement naïf, — et pourtant très blasé,
Horriblement sincère, — et pourtant très rusé.

N'arrivait-il pas à Lorrain, l'ami de Michelet, qui « était bouffon jusqu'à l'effronterie », de rougir tout à coup « comme une jeune fille »? Nulle part, au demeurant, l'hésitation de l'âme juvénile entre des attitudes opposées n'a été mieux mise en lumière que dans *Hamlet* qui, d'après Lybby[1], était bien un adolescent. Outre que son amour pour Ophélie offre un mélange de sensualité, de pureté, de compassion et de dédain, son esprit forme un amalgame d'imagination et de logique, de pensées profondes et de banalités. Et, pour comble, lui qui ne peut se résoudre à rien et qui ne cesse de délibérer à propos de tout, il tue Polonius sans barguigner le moins du monde. Il n'est pas jusqu'aux idées les plus saugrenues, les plus hostiles à leur caractère, que les adolescents n'accueillent. Loti, délicat et sensitif, ne subissait-il pas quelquefois l'attrait d'émotions répugnantes jusqu'à confectionner, un beau jour, certaine omelette aux mouches dont il a gardé le souvenir? « Avec un dégoût qui allait jusqu'à la nausée, relate-t-il, je versai dans une assiette la pâte noire[2]... » C'est, en résumé, un jaillissement indéfini de possibilités diverses, entre lesquelles le vœu secret de chaque individualité, le tempérament, l'éducation, l'exemple et le hasard décideront. Ainsi que le remarque M. Romain Rolland, le pubère a le sentiment « qu'il est composé de plusieurs êtres différents, souvent lointains, séparés par des pays, par des mondes, par des siècles[3] ». C'est, dans son moi, un va-et-vient perpétuel de systèmes étrangers les uns aux autres, car l'adolescent a l'esprit systématique de sorte que, malgré ce penchant et par lui, les théories les plus contradictoires vivent côte à côte dans son intelligence.

L'incohérence de l'adolescent n'a d'égale que son instabilité

1. Libby, *Shakespeare and adolescence*. Ped. Sem. VIII, p. 184-190.
2. Loti, *le Roman d'un enfant*, p. 273.
3. Romain Rolland, Jean-Christophe, *l'Adolescence*, p. 212.

mentale. Ce n'est pas étonnant, car cette incohérence est due à cette instabilité, au bouillonnement intérieur qui soulève sa conscience. Tout de même que sa physionomie change constamment, que des ressemblances à peine ébauchées disparaissent bientôt pour faire place à des expressions différentes, quelque prédominantes que soient, à un moment les tendances qui poussent l'adolescent dans un sens, elles s'effacent très vite, d'ordinaire, devant d'autres. La plupart, après avoir flotté un court instant, à la surface de sa vie consciente sombrent, pour toujours, dans ses profondeurs. Comme le corps, l'esprit croît par saccades. Tel qui ne pensait qu'au foot-ball, s'adonne l'année suivante à la culture esthétique. « A partir de la troisième, observe M. Mendousse, il n'est pas rare de voir des élèves se dégoûter tout d'un coup des études qui les intéressaient le plus et passer, on ne sait pourquoi, à des occupations différentes. Le cas contraire est aussi fréquent, celui d'un garçon jusque-là apathique, qui s'éprend subitement de poésie, de sciences ou de philosophie. » Herbart l'avait déjà remarqué. Il y a des « adolescents qui, tous les mois, apprennent un nouvel instrument, étudient une nouvelle langue », des « jeunes gens qui, aujourd'hui assistent à six cours, demain étudient tout seuls et après-demain partent en voyage ». Les caractères même les plus énergiques manquent, alors, de persévérance : ils vont d'un projet à un autre. C'est ainsi que la moindre difficulté peut, sans leur laisser de regret, faire renoncer les adolescents à une carrière ardemment souhaitée. Invité par Me Bétolaud, le bâtonnier d'alors, à attendre plus de maturité pour se faire inscrire au barreau, M. Paul Hervieu renonce brusquement au droit dans un mouvement de dépit, pour entrer sur l'heure, grâce à la recommandation d'un ami, dans le cabinet de M. de Freycinet. Mêmes revirements dans le domaine des idées. « Sur ces matières, dit l'un, rien ne me fera changer d'avis », et il en change le jour même. Mais, les plus remarquables des fluctuations par lesquelles passe l'esprit des adolescents concernent la vie affective. Elles sont au principe de toutes les autres. Rien de plus commun, durant la puberté, que de brûler aujourd'hui l'idole d'hier, de passer, sans savoir pourquoi et presque au même instant, par toutes les alternatives de l'amour

et de la haine, de la confiance et du désespoir. C'est un mouvement sans fin, grâce à quoi les déceptions les plus douloureuses laissent rarement des traces. Est-il contrarié, le moi de l'adolescent ne tarde pas en effet, avec la riche spontanéité qui lui est propre, à se reformer sur de nouvelles bases. Les deux exemples suivants, que j'emprunte à M. Mendousse, sont topiques : « Un garçon de quinze ans, ayant été atteint de cécité, ne tarda pas, après quelques mois d'un désespoir indicible, à retrouver non seulement le calme, mais une gaieté souriante ayant pour base principale un sentiment tout nouveau, l'acceptation filiale de la volonté divine. Un autre, après une maladie où le médecin avait diagnostiqué de la tuberculose, croyant que ses jours étaient comptés, ne se troubla pas pour si peu et, renonçant à une brillante carrière d'avocat qu'il rêvait, se mit en demeure d'acheter une modeste charge d'avoué dans une de nos plus petites sous-préfectures où il goûta un bonheur complet grâce aux plaisirs innocents de la pêche et de la chasse qu'il avait substitués à ses premières aspirations [1]. » Si la première explosion que détermine une déconvenue peut être redoutable, la blessure est bien vite cicatrisée, grâce au jaillissement d'une spontanéité exubérante. Aussi l'adolescence est-elle le moment privilégié des conversions, quelles qu'elles soient. Ce n'est pas sans raison que Shakespeare nous montre, dans *Henri V*, le jeune Hall éloignant Falstaff, le vivant symbole des défauts qu'il a surmontés. A l'issue d'une retraite, il est fréquent de voir de jeunes catholiques, dépouillant le *vieil homme*, s'arracher aux mauvaises influences qu'ils avaient subies jusque-là. N'est-ce pas à cette époque de la vie que se décident la plupart des vocations religieuses? A l'inverse, elle est particulièrement critique pour la foi.

L'inconstance des systèmes mentaux propres à la puberté peut aller jusqu'à entraîner des conséquences nettement pathologiques, d'autant plus qu'à aucune autre période il n'est aussi difficile de discerner les limites qui séparent la santé de la maladie. Garçons et filles souffrent, pendant qu'ils grandissent, d'un état de débilité générale. Ils semblent, même

1. Mendousse, *l'Ame de l'Adolescent*, p. 250 et 251.

en pleine santé, ressentir la lassitude profonde qui accompagne toutes les crises, physiques ou psychiques. Malgré sa puissance musculaire, l'adolescent se fatigue plus vite que l'enfant. L'anémie lui est habituelle, cependant que son activité, en devenant volontaire, exige de grands efforts de synthèse et d'inhibition. Aussi est-il fort menacé. Son état de dénutrition favorise toutes les névroses que sollicite, d'autre part, une émotivité inquiète, qui n'est pas sans aggraver l'anarchie des tendances de tout ordre entre lesquelles est partagée sa conscience. Leur fermentation ne va-t-elle pas jusqu'à présenter l'un des symptômes les plus constants de l'hystérie, à savoir l'impuissance à relier les divers états psychiques pour les intégrer dans l'unité du moi? Précisément, d'après Maudsley, la folie des adolescents s'expliquerait par l'impuissance du cerveau à inhiber les impressions inférieures, surtout sexuelles. En tout cas, les anomalies mentales des pubères, — comme la mauvaise conduite ou l'état de semi-criminalité que traversent, vers les seize ou dix-huit ans, certains sujets qui, plus tard, feront de très honnêtes gens, — révèlent un déséquilibre d'où peut sortir la dégénérescence ou le génie, suivant que la synthèse originale des tendances avorte ou réussit.

Incohérents et instables, les adolescents se trouvent, par suite, inadaptés à la société dans laquelle ils vivent et souhaitent de vivre, sans compter que, leurs rêves étant trop beaux, la réalité constamment les choque. Ils en éprouvent grande timidité et mélancolie.

L'adolescent est mélancolique. Ses aspirations sont trop souvent brisées, ses désirs contrecarrés, ses illusions détruites pour qu'il n'en ressente pas une lassitude profonde. D'après Lancaster, la courbe de la tristesse, qui débute à onze ans, s'élève rapidement jusqu'à quinze pour atteindre son maximum à dix-sept. Un premier amour déçu, un échec dans les concours suffisent à engendrer la plus noire désespérance dans un esprit qui cherche sa voie et qui se tourmente tant qu'il ne l'a pas trouvée. « Dans les dégoûts innombrables et les déceptions qui m'ont assailli, écrit Taine à son ami Prévost-Paradol, j'aurais succombé si je n'avais pas eu des croyances appuyées sur quelques démonstrations fermes. Il

m'a fallu ces points fixes pour me retenir dans cette chute immense que fait un homme nourri de science et d'art, lorsque pour la première fois il aperçoit le monde, la vie, et cette triste et vaste étendue de trente ou quarante années qu'il a encore à passer avant de finir et de s'endormir... [1] » Les jeunes imaginations, hélas! contiennent un ver rongeur. « Heureuse créature, écrivait Werther, qui peux attribuer la perte de ton bonheur à un obstacle terrestre! [2] » Si nous en croyons Goethe, le pessimisme serait spécial à la jeunesse. « Pour être pessimiste de sentiment, il faut être jeune », a-t-il déclaré, lui, qui, quarante-deux ans plus tard, confessait ingénument son bonheur. Les jeunes gens tombent victimes de leur impétuosité. Mais, tandis que les uns à moins qu'ils ne soulagent leur mélancolie dans des pièces de vers, finissent par se complaire dans l'irréalité consentie de leur pensée — ce bovarysme, pour reprendre l'expression de M. Jules de Gaultier, est surtout flagrant chez les jeunes filles, — d'autres inclinent au suicide. « L'idée de n'être plus me saisissait le cœur à la façon d'une joie subite [3] », avoue Chateaubriand. L'adolescent, il est vrai, ne passe que rarement à l'acte. Son âme oscille trop vite d'un extrême à l'autre pour que tous ses projets soient suivis d'exécution. A des accès de mélancolie aiguë succèdent les manifestations d'une joie exubérante, de sorte que, par un curieux renversement des choses, les plus impressionnables sont, quelquefois, les plus insouciants. A des maux imaginaires, d'ailleurs, suffisent le plus souvent des remèdes non moins illusoires. Et puis, le pessimisme des adolescents ne provient-il pas d'un fond d'optimisme, que heurte sans doute la réalité, mais qui, chez les esprits normaux, succède vite à l'abattement, fût-ce à la suite des pires malheurs? Animé de cette force de vie, Michelet ne se reproche-t-il pas, après la mort de sa mère, de ne pouvoir maintenir dans son esprit l'image du passé et de s'élancer tout entier vers l'avenir? Néanmoins, quoiqu'ils se suicident beaucoup moins que les adultes à cause de cette fugacité même,

1. Taine, *Sa vie et sa correspondance*, t. I, p. 47.
2. Goethe, *Werther*, L. XXI.
3. Chateaubriand, *Mémoires d'Outre-Tombe*, p. 158.

les adolescents se suicident en plus grand nombre que les enfants. Il suffit, parfois, d'une réprimande pour les y décider, tant leur personnalité alors est frêle : le moindre choc peut la désagréger. Cela est si vrai que les femmes, chez qui les transformations physiques et morales qu'amène la puberté sont particulièrement importantes, fournissent de quinze à vingt ans — et dans cet intervalle seulement — une proportion de suicides plus forte que les hommes. Quand les adolescents se donnent la mort, c'est, aussi bien, toujours en vertu d'une impulsion soudaine et sans préméditation, par suite d'un dégoût de la vie arrivé à un tel paroxysme qu'il exclut les états contradictoires.

La timidité commune aux adolescents n'est pas, il faut bien le dire, pour les détourner de leurs sombres pensées. « J'avais été un enfant très intelligent, mais vers dix-sept ans je devins stupide, souligne Anatole France [1] dans *le Livre de mon ami*. Ma timidité était telle alors que je ne pouvais ni saluer, ni m'asseoir en compagnie sans que la sueur me mouillât le front. » Cette humeur est à ce degré normale qu'une assurance précoce indique, communément, un véritable arrêt de développement. Les effrontés de quinze à dix-huit ans doivent leur aplomb à une survivance, dont ils sont loin de se douter, de la mentalité enfantine. Ils sont appelés à devenir des hommes sans caractère qui ne se faufileront peut-être à travers les difficultés de l'existence qu'à cause de leur manque complet d'originalité. Le pubère, en effet, est d'autant moins adapté à son milieu et, par suite, plus facilement effarouché qu'il traverse une crise mentale plus profonde. Incapable de trouver les mots convenus, les gestes qui siéent à la banalité quotidienne, il lui faut à chaque réponse inventer. Joignez-y une émotivité grâce à quoi chaque impression, au lieu de susciter la réaction attendue, évoque un état émotionnel diffus, et vous comprendrez son trouble. Ce trouble est lui-même renforcé par le sentiment très vif que nourrit l'adolescent de sa personnalité naissante. Sa gaucherie est d'autant plus cuisante qu'il a soif de plaire. Pour tous ces motifs, auxquels il faut joindre la pudeur des sentiments et le souci très net de revêtir une

1. Anatole France, *le Livre de mon ami*, p. 172.

personnalité d'emprunt en face de ceux qu'il sent hostiles, l'adolescent souffre, à l'état normal, d'une timidité exagérée. Goethe n'osait traverser une rue et M. Paul Hervieu hésitait à franchir le seuil d'un magasin. Quelle deviendra cette timidité en présence d'une personne de sexe différent, on le devine! La jeune fille rougit, pâlit, balbutie : la divine pudeur, comme on disait au XVIIIe siècle, vient colorer ses joues. Le jeune homme hésite, tremble et reste coi. « Tu sais bien, méchante, que je n'ose pas oser », déclare Chérubin à Suzanne, qui n'est pourtant qu'une soubrette familière. « Ma timidité déjà excessive avec tout le monde, confesse Chateaubriand, était si grande avec une femme que j'aurais préféré je ne sais quel tourment à celui de rester seul avec cette femme[1]. » Un tel état mental explique toutes les maladresses. « Elle me demanda si j'aimais la musique, raconte Anatole France; sa voix me donna le frisson. Je rouvris les yeux et je vis qu'elle me regardait, ce regard me perdit. — Oui, monsieur, répondis-je dans mon trouble... » Combien de jeunes gens dans la même situation demeurent hors d'état de proférer un seul mot! Cette méfiance de soi ne persiste guère au delà de la vingtième année, sauf chez ceux qu'une imagination exceptionnelle, une logique trop rigide ou un simple manque d'éducation condamnent à l'inadaptation définitive. Ceux-ci sont destinés à grossir la classe des humbles, des gourmés ou des réfractaires. Dans leur impéritie à prendre le ton du monde, ils resteront toute leur vie effacés, à moins qu'ils ne se fassent cyniques par honte : ils affecteront, alors, des paroles grossières, des manières brutales. D'autres, enfin, quitteront sans esprit de retour la société de leurs semblables pour la solitude des champs et des bois. Ne nous y trompons pas, toutefois : ce goût, à condition de ne pas devenir exclusif, est bon signe. Il dénote un esprit capable de s'entretenir lui-même, tandis que les caractères superficiels ne peuvent supporter d'être seuls. En réalité, il est rare qu'un adolescent de quelque avenir n'ait pas éprouvé, à un moment donné, le besoin de se retirer, ne fût-ce que pour mieux prendre conscience de ses forces, dans l'isolement, — Goethe en est un

1. Chateaubriand, *Mémoires d'Outre-Tombe*, p. 149.

exemple, — tant, de quatorze à dix-huit ans, la timidité est de règle. Loin de se confondre avec la peur ou la médiocrité, elle décèle plutôt une volonté en voie de se faire. Elle exalte le courage au lieu de l'exclure.

Timidité et mélancolie ne sont, en résumé, que des manifestations de l'incohérence et de l'instabilité particulières aux adolescents. Le caractère se forme ; il n'est pas encore établi. La volonté s'essaie ; elle n'est pas encore dominatrice. Il en résulte une plasticité qui, en même temps qu'elle caractérise la puberté, en fait l'une des époques les plus critiques de la vie. L'adolescent est, en effet, soumis à toutes les influences, facilement suggestionnable. Dans l'impuissance où il est de trouver sa formule, il s'en remet volontiers à l'opinion et, s'il ne dispose que d'une faible vie intérieure, il s'en remettra toujours à elle du soin de gouverner sa conduite. « Ce n'est ni par le tempérament, ni par les sens que commence l'égarement de la jeunesse, a remarqué Rousseau, c'est par l'opinion. » Il suffit, le plus souvent, d'un spectacle, d'un mot, d'un geste, d'une expression heureuse ou maladroite pour donner un corps à des aspirations jusque-là confuses. La plus légère influence est alors capable d'arrêter les oscillations de la volonté et de la fixer, pour toujours, dans une attitude, bonne ou mauvaise, dont elle ne se départira jamais plus. De là, à cet âge, le danger des mauvais lectures ou, simplement, des récits susceptibles de monter l'imagination. Combien de jeunes filles se sont passionnées pour des héros de romans, voire pour les auteurs de leurs ouvrages favoris ! M. Gabriel Compayré cite l'aventure suivante dont la fille de Chauveau-Lagarde, l'avocat de Charlotte Corday, fut l'héroïne après avoir lu le *Titan* de Jean-Paul Richter : « Tel fut l'effet du livre sur l'esprit de l'enfant qu'elle ne put résister à la tentation d'écrire au poète une lettre enflammée. Jean-Paul prit bientôt dans l'âme mystique de la jeune fille l'apparence et l'auréole d'un Messie. Peu à peu, ses lettres s'emplirent d'une sorte d'adoration religieuse, qui dégénéra vite en passion physique. Jean-Paul, qui avait laissé les premières lettres sans réponse, vit bientôt le danger de l'exaltation de sa correspondante ; et il lui écrivit paternellement sans faire allusion aux sentiments de la jeune fille, lui disant avec simplicité sa propre vie de famille, son bonheur

d'homme marié; et il lui parlait de son crâne dégarni. Loin de calmer la jeune fille, ces réponses volontairement prosaïques ne firent qu'exaspérer sa passion... Ses lettres au romancier deviennent brûlantes : elle l'appelle *Jésus*; elle veut devenir mère d'un de ses enfants. Finalement, désespérée, elle se jette à l'eau et, mourante, dans son délire, elle invoque et appelle encore son Messie [1]. » On entrevoit, dans ces conjonctures, quelle peut être l'influence de l'exemple et, plus spécialement, du mauvais, sur les adolescents des deux sexes. Comme, aux environs de la seizième année, l'être humain passe par surcroît, en dépit de sa bonne volonté naturelle, par une phase de semi-criminalité sous l'action soudaine de ses appétits les plus bas, une ambiance immorale exerce une contagion d'autant plus redoutable sur tous ceux qui ne sont pas orientés vers le bien, par nature ou par éducation. La générosité chez les garçons, la pudeur, l'aptitude à la pitié chez les jeunes filles peuvent ainsi être supplantées par la cruauté, l'hypocrisie, la jalousie, la duplicité, l'impudence, l'amour effréné du luxe. De fait, l'armée du crime se recrute de préférence parmi les pubères. En revanche, s'il y a un moment où la vertu puisse s'apprendre, c'est bien celui-là. « Mes maîtres, dit Renan, m'enseignèrent quelque chose qui valait infiniment mieux que la critique ou la sagacité philosophique : ils m'apprirent l'amour de la vérité, le respect de la raison, le sérieux de la vie. Voilà la seule chose en moi qui n'ait jamais varié. Je sortis de leurs mains avec un sentiment moral tellement prêt à toutes les épreuves que la légèreté parisienne put ensuite patiner ce bijou sans l'altérer [2]. » L'adolescent, par sa malléabilité même, n'est-il pas préparé à conserver en empreintes ineffaçables les impressions particulièrement fortes?

Seconde naissance, en vérité, l'adolescence est donc, pardessus tout, une lente préparation à la vie adulte. Elle en forme, en quelque sorte, le noviciat. La personnalité, dont la jeune volonté est encore incapable de réunir les éléments épars et quelquefois contraires, s'y ébauche : elle s'essaie, pour cela, en tentatives multiples. Aussi bien, est-ce surtout par ses

1. Gabriel Compayré, *l'Adolescence*, p. 54.
2. Renan, *Souvenirs*, p. 135.

hésitations que l'adolescent diffère de l'enfant d'une part, de l'adulte d'une autre. L'un est plus adapté et l'autre plus systématique; l'adolescence, elle, se distingue par une sensibilité exaltée. C'est l'âge des croyances ardentes, des négations passionnées, de l'amitié, de l'enthousiasme, de l'amour. Au surplus, comme la faiblesse de sa jeune volonté rend l'adolescent incapable de dominer ses sentiments, il est tiraillé en tous sens par des aspirations aussi fugitives que violentes. Ainsi qu'Hercule entre le vice et la vertu, il hésite entre le bien et le mal, — que dis-je? de chaque côté entre des voies différentes, quand elles ne sont pas opposées.

Moment critique par excellence, tant au point de vue du devenir physiologique qu'à celui de l'évolution mentale, l'adolescence, que signale l'apparition de sentiments inconnus auparavant, s'avère une période d'incubation. L'âme y brise les cadres désormais trop étroits où l'avait enclose l'activité superficielle et quasi-animale de l'enfant. Comparable en cela au travail de la chrysalide sur le point d'éclore en papillon, elle décide, à proprement parler, de l'avenir.

Cause de faiblesse dans le présent, l'indécision qui lui est propre constitue, en fin de compte, pour l'adolescent, une sûre garantie de grandeur future : elle lui permet de s'enrichir. Effectivement, ceux chez qui l'harmonie des tendances se refait trop vite sont condamnés à demeurer éternellement quelconques. Tandis que de la flamme intérieure doit normalement dépendre l'expression, c'est l'extérieur qui, chez eux, modèle l'âme : les gestes déterminent l'esprit. Au contraire, l'adolescence persiste, tout au moins en quelques-uns de ses caractères, bien au delà des limites assignées à la puberté au cœur de ceux que le destin a élus. Ils en gardent jusque dans la vieillesse, unis à une volonté mûre, les générosités, les enthousiasmes et, pour tout dire, cette chaleur d'âme, sans laquelle ni l'homme ni la femme ne remplissent toute leur destination.

PAUL GAULTIER

NEURASTHÉNIE ET CHIRURGIE

Ce qu'est la neurasthénie, tout le monde le sait, et cependant les plus habiles ont de la peine à le dire. Je n'espère pas y réussir.

Elle est essentiellement caractérisée par l'asthénie et la tristesse. Le neurasthénique est fatigué, toujours fatigué. Ce sentiment de lassitude, qui l'angoisse sans cesse, n'est jamais aussi marqué que le matin. Le travail musculaire nécessite de sa part un effort disproportionné au résultat. Cet effort énorme, il n'arrive pas à le faire. Sa volonté est impuissante. Le travail intellectuel lui est encore plus pénible. S'il arrive à cencentrer son intelligence, c'est pour quelques instants seulement. L'application continue lui est devenue impossible. Son attention se disperse. Il voudrait méditer, mais bien vite l'objet de sa méditation s'estompe, s'évanouit dans le vague, lui échappe ; il pense à autre chose ou plutôt il ne pense à rien qu'à son impossibilité de penser. Il a peur de prendre une décision. Les éléments même de la délibération lui échappent : il n'arrive pas à rassembler les arguments, à les envisager d'ensemble pour les peser, il hésite. S'il se décide, c'est pour regretter aussitôt de n'avoir pas pris le parti contraire. Et puis les faits ne frappent plus suffisamment son attention lassée, il les enregistre mal. Il n'est pas sûr de ce qu'il a vu ni même

de ce qu'il a fait. Il doute. En descendant son escalier (l'exemple est classique), il se demande s'il a fermé sa porte à clef. Ce point d'interrogation qui surgit dans son esprit, l'étonne d'abord ; il a bien fermé sa porte et il continue à descendre ; mais son incertitude grandit et devient si angoissante qu'arrivé en bas, il remonte pour s'assurer que la porte est close. Un médecin éminent, devenu neurasthénique, courait au milieu de la nuit chez ses clients, demandant à voir l'ordonnance qu'il avait rédigée. Il était angoissé par la crainte d'avoir commis une erreur de dose et d'empoisonner ses malades.

C'est le caractère qui est atteint surtout. L'intelligence reste très lucide. Aussi le neurasthénique se rend-il parfaitement compte de sa déchéance. Il sent et il sait bien qu'il n'est plus le même homme. Il analyse son état, il en souffre et il s'en plaint. Il l'analyse trop, il rumine son mal qui l'occupe tout entier. Sa sensibilité en est troublée. Le reste du monde lui devient indifférent ; tout ce qu'il a encore d'attention disponible, il le concentre sur lui-même, et il devient dans une certaine mesure l'artisan raffiné de son mal. Mais s'il l'aggrave, il ne le crée pas.

Cela n'a rien de commun avec les constructions mentales de l'hystérique. L'hystérique fait une construction mentale, et le mythe qu'il a enfanté, il le réalise instantanément. Ici la suggestion joue un rôle prépondérant, suggestion par la volonté d'un autre, suggestion par les événements, suggestion peut-être par un travail du subconscient sur un souvenir, une sensation obscure, un rêve, une crainte, une appréhension, le besoin d'imitation, le désir de se rendre intéressant.

Prenons le cas le plus simple, celui que nous observons souvent, nous chirurgiens. Un individu subit un traumatisme sur la jambe. Il est convaincu que les conséquences de cet accident ne peuvent être que terribles. Sa jambe est perdue. Et par cela seul qu'il la croit perdue, elle l'est en effet au point de vue fonctionnel. Bien qu'elle soit intacte, il ne peut plus s'en servir, elle n'obéit plus à son cerveau, elle est paralysée.

A la suite de grands traumatismes, les phénomènes hystériques et les phénomènes neurasthéniques évoluent dans bien des cas simultanément. Ils se mêlent, s'imbriquent, s'aggra-

vent les uns les autres, mais ils n'en sont pas moins tout à fait différents.

L'hystérique est un créateur, le neurasthénique est une victime. L'hystérique crée sa symptomatologie, le neurasthénique la subit. Le neurasthénique est un vaincu; il est vaincu par la fatigue, par les émotions, par les intoxications, par la vie, et souvent aussi par des troubles viscéraux.

Le surmenage, tout le monde l'admet comme facteur de neurasthénie. Les troubles viscéraux, on les discute. J'y viendrai tout à l'heure. Mais je ne veux pas qu'on m'accuse d'un exclusivisme qui serait absurde, et, pour montrer que je mets les troubles viscéraux à leur place, à leur rang, je dois dire quelques mots des autres causes de neurasthénie, d'autant plus que si elles sont souvent efficientes, elles sont plus souvent encore prédisposantes. Elles jouent un rôle dans les neurasthénies secondaires.

*
* *

Le surmenage physique peut conduire à la neurasthénie. Par ce temps de sport, les faits de ce genre ne sont pas rares. Les entraîneurs, — je parle des entraîneurs de chevaux de course, — qui savent si habilement doser et l'alimentation et l'exercice pour faire rendre à un animal le maximum de ce que sa nature peut donner, doivent bien rire de certains médecins qui conseillent aveuglément les sports à tous les malades.

Pour faire des sports, il faut des muscles susceptibles d'entraînement; il faut un cœur qui puisse fournir à l'irrigation plus active que nécessite le travail; il faut des reins qui éliminent complètement les déchets toxiques produits par les contractions musculaires; il faut un tube digestif capable de bien préparer les aliments pour l'absorption et l'assimilation; et enfin, il faut un cerveau capable, je ne dis pas de grandes pensées, mais de décision et d'énergie.

Une fatigue exagérée est une véritable maladie, et même une maladie grave : on en meurt. Un cheval rentre harassé d'une chasse à courre épuisante, et le lendemain matin on le trouve mort dans son box. Le chameau, animal dont la réputation est

bien usurpée, arrive facilement à la limite de sa fatigue; il se couche dans le sable, y meurt, et ses os blanchis jalonnent la route. L'espèce humaine fournit des exemples du même genre. De quoi donc sont morts le soldat de Marathon et ce boxeur dont la triste aventure nous a émus? On comprend que la fatigue exagérée et surtout répétée amène l'épuisement nerveux : c'est un autre nom de la neurasthénie.

La fatigue intellectuelle conduit au même résultat. Combien de grands penseurs, de grands écrivains ont été condamnés pour un temps à un repos complet. Tous les pédagogues savent que la fatigue de l'attention, qui est souvent le premier symptôme de la neurasthénie, puis la céphalée surviennent vite chez les élèves soumis à un travail trop intensif.

Le surmenage moral est peut-être celui auquel les hommes résistent le moins.

La neurasthénie est d'une extraordinaire fréquence. Combien d'hommes ont été fauchés par elle, détruits, annihilés, car ceux qu'elle touche sont destitués de toute valeur sociale. Combien d'artistes, combien de savants a-t-elle stérilisés?

Il est des esprits charmants qui ne peuvent s'épanouir que dans la tranquillité. Comme la moindre buée ternit les émaux étincelants, les petites adversités de la vie courante les embrument. C'est eux qui jadis peuplaient les cloîtres bien plus que les désespérés de l'amour. A l'abri du monde extérieur, de ses incertitudes, de ses heurts, de ses meurtrissures, comme des plantes protégées dans une serre contre les intempéries, ils trouvaient dans les couvents l'ordre, le calme, la sécurité, et ils s'épanouissaient, et ils faisaient ces travaux que nous appelons encore des travaux de bénédictins. Aujourd'hui ils sont voués à la neurasthénie et à l'alcool. C'est la psychologie de bien des littérateurs et des poètes, dont vous avez les noms sur les lèvres.

Les grandes émotions répétées, les grands chagrins peuvent triompher d'âmes plus fortes et les incliner à la neurasthénie.

Pourquoi est-elle aujourd'hui si fréquente? Je me garderai bien de dire que nous sommes à une époque de transition. Toutes les époques sont des époques de transition, car le caractère même de la vie, c'est d'évoluer. Le temps ne s'arrête pas, et il s'écoule toujours dans le même sens : jamais il ne

retourne vers le passé, c'est vers l'avenir qu'il marche. Et les hommes ne peuvent pas s'y habituer, peut-être parce qu'ils voient trop le terme inévitable et redouté où cela les conduit.

Un homme, tant que son cerveau se développe, évolue avec son temps. Je dirais qu'il est dans le mouvement, si cette expression n'avait pris un sens fâcheux; il est dans le mouvement de la vie. Sa barque est entraînée par le courant : il accueille avec joie toutes les nouveautés, il y collabore presque, il collabore du moins à leur succès par l'adhésion joyeuse qu'il leur donne.

Mais dès que son développement cérébral est achevé, sa barque s'enlise. Le courant qui entraîne tout lui devient très apparent; parce que lui-même cst immobile. Les nouveautés le surprennent, le choquent; il regrette le passé, il se met à en faire l'éloge, *laudator temporis acti*; il a l'impression douloureuse de l'évolution parce qu'il ne la suit plus, et il déclare que le monde est à une période de transition.

L'âge auquel le cerveau s'arrête est incroyablement variable. Il y a des vieillards admirables qui évoluent et même qui conduisent l'évolution; il y a des cerveaux qui sont séniles à vingt ans.

Si l'évolution est la règle même de la vie, de la vie sociale, à certains moments son mouvement s'accélère au point peut-être de prédisposer à la neurasthénie. Depuis trois quarts de siècle, les hommes sont devenus trop puissants. Ils n'ont pas le temps de s'adapter aux modifications qu'ils produisent eux-mêmes.

Jadis la science était surtout spéculative, et ses applications rares n'avaient pas grande influence sociale. On utilisait la force du vent, la force des chutes d'eau. Les moulins à vent, les moulins à eau servaient surtout à moudre les grains. Ils avaient libéré l'humanité de ce terrible travail, si redouté jadis des esclaves, le travail de la meule. Tout était bénéfice. La grande découverte pratique de Papin, l'utilisation de la vapeur, qui a permis de produire du mouvement avec de la chaleur, a transformé les conditions d'existence de l'humanité. La force explosive, qui jadis n'était guère employée qu'à des œuvres de destruction, actionne nos automobiles. La notion de l'équivalence des forces, cette géniale acquisition de la

science moderne, a permis de découvrir des moyens pratiques de les transformer les unes dans les autres. Avec de la chaleur, on produit du mouvement; avec du mouvement, on produit de l'électricité. L'électricité, on la transporte le long d'un fil, presque sans déperdition, à de grandes distances, et on la retransforme aisément en mouvement, en chaleur, en lumière. Elle devient la messagère presque instantanée des nouvelles les plus lointaines. Et voilà même qu'on s'affranchit de la servitude du fil métallique. Les oscillations de Hertz font vibrer l'éther, le cohéreur de Branly permet de les capter à des milliers de kilomètres et d'interpréter la pensée de celui qui les a émises.

Ce sont là des découvertes prodigieuses qui modifient profondément la vie. Les hommes sont sans action sur l'espace et le temps. Les distances restent les mêmes : le temps s'écoule avec la même régularité, et rien certes n'est changé dans les mouvements des astres. Mais pour nous, êtres humains, ni l'espace ni le temps n'ont de valeur absolue. Ce que nous apprécions, c'est la relation de l'un avec l'autre. Une distance est surtout représentée pour nous par le temps nécessaire pour la parcourir. Quand on demande à un paysan à quelle distance il est d'une ville, il est rare qu'il réponde par une mesure de longueur; il substitue presque toujours la notion de temps à la notion de distance : « Je suis à deux heures de la ville ».

Et si je vous demandais à quelle distance nous sommes de Marseille, bien peu d'entre vous sauraient me dire le nombre de kilomètres qui nous en sépare; mais vous me répondriez presque tous que les express mettent dix ou douze heures pour vous y conduire. Aussi, l'espace et le temps n'ont plus du tout pour nous la même valeur que pour nos grands-pères.

La durée maxima de la vie n'est point changée, et cependant il est tout à fait vrai de dire que la vie est allongée; car nous mesurons surtout le temps à la possibilité d'action, et dans le même temps nous pouvons faire beaucoup plus de choses que nos aïeux. Des voyages qui nécessitaient des journées de fatigue se font en quelques heures. De graves affaires qui ne pouvaient être réglées que par des correspondances de plusieurs semaines, sont tranchées en quelques minutes, grâce

au téléphone, cet intrus insolent qui viole notre domicile, trouble nos méditations et notre sommeil.

Il y a une rançon à tous ces merveilleux progrès. Jadis les nouvelles des Indes ou de la Chine n'arrivaient en Europe qu'après plusieurs mois. Quand on les apprenait, elles n'étaient plus nouvelles, c'était déjà du passé, du passé mort, de l'histoire, et on en était moins ému. Aujourd'hui elles nous arrivent en quelques minutes ou en quelques heures à l'état de réalité vivante, et nous vibrons davantage, car le présent nous émeut plus que le passé. Les massacres de la Saint-Barthélemy ne nous troublent pas de la même façon que l'assassinat d'hier.

Et puis la rapidité prodigieuse des communications a unifié notre planète malheureusement sans la pacifier. Le moindre événement a des répercussions mondiales presque instantanées. Et ce sont à chaque instant des menaces de cataclysmes financiers, des menaces de guerre, qui deviennent souvent des réalités. Il n'est pas d'époque où la géographie politique du monde ait été aussi profondément remaniée que de nos jours. Prenez un atlas qui date seulement de trente ans, et vous ne reconnaîtrez plus certaines cartes.

Tout cela crée un état d'insécurité qui nous trouble. L'avenir est rempli de points d'interrogations. Si quelques rares optimistes le voient en beau, les pessimistes en sont terrorisés; la grande majorité l'interroge avec une incertitude pleine d'angoisses. Et rien n'use davantage le système nerveux.

Carpe diem, jouis du jour, conseille le poète latin; sage conseil, mais bien difficile à suivre pour celui qui n'a pas la sécurité des lendemains. En réalité nous vivons dans l'avenir. Le présent n'existe pas. C'est la fuite insaisissable de l'avenir dans le passé. Il nous échappe instant par instant, goutte à goutte, comme l'eau à travers les doigts. La préoccupation de l'avenir joue un rôle prépondérant dans la psychologie des hommes de notre pays. Le Français règle sa vie pour l'avenir, non seulement pour l'avenir proche, mais pour l'avenir lointain. C'est là l'origine du fameux bas de laine, qui fait la force et la richesse de la France.

Il y a bien d'autres angoisses encore qui fatiguent nos nerfs

et préparent la neurasthénie. Personne aujourd'hui n'est satisfait de son sort. Je ne parle pas de la question pécuniaire, dont l'importance cependant est grande : je me place seulement au point de vue moral. Un groupement humain quelconque ne fonctionne bien que si chacun de ses membres est fier de ce qu'il y fait. Cette fierté peut naître d'un sentiment national fort développé. Dans les pays jeunes et ardents, chacun a l'orgueil de contribuer à la prospérité et à la grandeur de la nation. Lisez l'admirable livre de Vigny, vous verrez que c'est un sentiment de ce genre qui fait accepter la servitude militaire et la transforme en grandeur. Elle naît aussi d'une préparation exacte de l'enfant, de l'adolescent au rôle qu'il doit remplir, au métier qu'il doit faire. Actuellement, pour faire une sélection, — car l'encombrement est énorme dans toutes les voies, — on exige à l'entrée de beaucoup de professions une quantité de connaissances dont l'élu n'aura jamais à faire usage. Aussi éprouve-t-il la sensation pénible que son rôle social est au-dessous de son mérite.

Et puis tout le monde a l'esprit rempli de l'idée de droit; le droit au repos, le droit à la retraite, le droit à tout; même le droit au plaisir : chacun, dit-on, a le droit de vivre sa vie. C'est la formule de l'individualisme triomphant. Elle n'a aucun sens. Le criminel pourrait revendiquer aussi le droit de vivre sa vie d'assassin. Que ceux qui veulent vivre égoïstement leur vie s'en aillent dans la solitude et qu'ils tâchent de se tirer d'affaire. Ils verront vite combien ils ont besoin des autres; ils se rendront compte qu'ils n'ont pas le droit de bénéficier des avantages de la vie sociale sans rien rendre à la Société. Personne n'a de droits, nous n'avons que des devoirs. Si l'on imprimait cette notion dans le cerveau des enfants, on éviterait bien des neurasthénies.

Les grandes espérances collectives sont un puissant facteur de raideur morale. L'enthousiasme de tous augmente l'ardeur de chacun. La vibration générale croît en amplitude par une sorte de phénomène de résonnance analogue à celui qui augmente l'intensité des sons. J'imagine que dans les premières années du Consulat il y avait peu de neurasthéniques en France.

Mais quand tout un peuple a été soulevé par un immense

espoir, si la déception survient, l'affaissement moral qui lui succède est terrible et la neurasthénie triomphe. Un Russe me disait : « Depuis l'échec de notre tentative de 1906, nous avons perdu pour longtemps l'espoir d'une Constitution qui nous paraissait si près d'être réalisée, et nous sommes tombés dans la neurasthénie et l'alcoolisme. »

Un autre Russe avait été déporté en Sibérie. Il réussit à s'échapper : par un effort surhumain il arrive dans un port de Chine. Il s'embarque comme matelot sur un navire qui l'amène en Amérique. Il traverse l'Amérique comme employé de chemin de fer, s'embarque de nouveau comme matelot, arrive enfin au Havre, puis à Paris. Il ne manque pas de ressources, car il appartient à une famille aisée. Il va pouvoir vivre tranquille dans notre belle et douce France ce qui est le rêve de tant de gens. Est-ce là ce qu'il fait? Pas du tout, il tombe dans la neurasthénie la plus sombre, et il se suicide.

« Ces Slaves sont incompréhensibles », pensez-vous. Pas toujours. Ce garçon arrive épuisé par la captivité, par un voyage terrible : sa résistance nerveuse est à bout. Seule la satisfaction, la joie, l'orgueil du triomphe auraient pu lui permettre de réparer ses forces. Et il apprend que sa cause est perdue. Son immense effort a été stérile, il renonce même à l'espérance, et il s'évade de cette vie où il n'a plus de rôle à jouer.

Parmi les causes qui inclinent à la neurasthénie, je pourrais citer encore la vie que mènent beaucoup de nos contemporains. On vit trop la nuit. L'homme n'est pas un animal nocturne. Ses yeux le prouvent. Il a besoin de tout ce qui nous vient du soleil, et qui n'est pas seulement de la lumière. Les rayons ultra-violets, qui sont invisibles, ont une puissance chimique extraordinaire. Grâce à eux, Daniel Berthelot a réalisé une synthèse qui joue un rôle capital sur la terre, et qui, jusqu'à lui, semblait ne pouvoir être accomplie que par une substance végétale vivante, la chlorophyle.

L'héliothérapie est excellente pour les neurasthéniques. J'en connais un qui a été guéri par un rayon de soleil. Il existe certainement dans l'atmosphère, et surtout dans l'atmosphère diurne, une foule d'éléments que nous ignorons complètement et qui ont une grande action sur la matière vivante.

Il faudrait encore parler des intoxications alimentaires, ce qui nous conduirait aux intoxications endogènes. Le fonctionnement de petites glandes à sécrétion interne (c'est là une des plus importantes découvertes de la physiologie moderne), — le corps pituitaire, les parathyroïdes, les capsules surrénales, — est indispensable à l'équilibre de l'organisme. Peut-être certaines neurasthénies sont-elles dues à l'insuffisance ou au trouble du fonctionnement de ces glandes.

Les intoxications par les toxines microbiennes jouent aussi un grand rôle. L'état de lassitude, d'apathie, qui suit la grippe, n'est-il n'est pas une sorte de neurasthénie? Quelle différence à ce point de vue entre les maladies qui confèrent l'immunité et celles qui n'ont pas cet avantage! La convalescence des premières, dont la fièvre typhoïde est le type, est d'ordinaire un retour joyeux à la santé. Le convalescent éprouve dans la profondeur de son être, dans ses viscères, pourrait-on dire, un sentiment de satisfaction intense. Combien différent est l'écrasement d'après la grippe, maladie non immunisante.

J'ai vu trop souvent, hélas! s'éteindre progressivement l'ardeur, le zèle de jeunes gens fort distingués. Ils cessent de faire leur service avec la même ponctualité. Ils sont en retard. Ils oublient les recherches ou les pansements dont on les a chargés. Ils sont tristes, préoccupés et distraits. Leur énergie mollit, leur caractère fléchit. Ce ne sont plus les mêmes êtres. C'étaient de beaux lutteurs : ils prennent l'air de vaincus. Et puis un jour, ils crachent le sang. C'est la toxine du bacille de la tuberculose qui les a transformés.

Et nous arrivons aux neurasthénies secondaires, à celles qui sont causées par des maladies, à celles dont je veux surtout m'occuper.

*
* *

On est tenté de croire que les affections très douloureuses doivent surtout conduire à la neurasthénie. Je ne pense pas que ce soit vrai. Il n'est pas d'affections plus douloureuses que les névralgies. Elles torturent ceux qui en sont atteints, et cependant l'état d'esprit de ces malheureux n'est pas d'ordinaire celui de la neurasthénie. Ce sont plutôt des révoltés.

Les affections les plus neurasthénisantes sont celles qui portent sur les viscères et surtout sur les viscères abdominaux. Elles ne sont pas toujours très douloureuses. Mais les douleurs qu'elles causent ont un caractère particulier. Sans être vives, elles sont angoissantes, comme si elles menaçaient l'existence à ses sources.

Il y a dans l'abdomen deux gros ganglions nerveux qui font partie du système sympathique. Bichat les appelait le cerveau abdominal. Leur rôle dans l'innervation des viscères est capital, et les sensations qui arrivent par leur voie semblent avoir sur le cerveau une action particulière. Plus que les autres, elles triomphent du caractère et inclinent à la neurasthénie.

Je ne veux point passer en revue toute la pathologie de l'abdomen. Je laisserai même de côté un grand nombre d'affections dont le rôle me paraît cependant indéniable. Ainsi, par exemple, les kystes du pancréas. J'en ai vu un qui avait entraîné des troubles neurasthéniques de la plus extrême gravité, qui ont disparu rapidement et complètement après que je l'eus opéré.

Je veux envisager seulement quelques troubles particuliers, si fréquents chez les neurasthéniques que tous les médecins qui s'occupent de neurasthénie en ont été frappés et se sont demandés quel est l'ordre de relation qui les unit. Ils sont arrivés en général à cette conclusion que les troubles viscéraux sont consécutifs à la neurasthénie.

Parmi les plus fréquents sont les troubles dyspeptiques. Dubois (de Berne), qui leur a consacré une étude, affirme : « 1° Toute dyspepsie nerveuse est secondaire à l'état du système nerveux et ne l'engendre pas; 2° Il n'y a qu'une dyspepsie névropathique et toujours elle est justiciable du traitement par la suggestion. »

Dans la première affirmation il y a une sorte de pétition de principe : « Toute dyspepsie nerveuse est secondaire à l'état du système nerveux. » Si elle est purement nerveuse, il est bien certain qu'elle est secondaire à l'état du système nerveux; mais c'est là ce qu'il faudrait démontrer, et puis quelle est la partie du système nerveux qui est en cause? Si c'est le plexus solaire, les ganglions dont je parlais tout à l'heure

qui sont primitivement atteints, l'affection pourra encore être la cause et non l'effet de la neurasthénie.

Ne jouons pas sur les mots. Dubois a bien voulu dire que la dyspepsie est consécutive à la neurasthénie, et sa seconde affirmation ne laisse aucun doute à ce sujet, puisqu'il déclare qu'elle est justiciable de la suggestion. Maurice de Fleury déclare de même : la neurasthénie est avant tout une maladie du système nerveux, avec troubles secondaires de la digestion et de la nutrition.

Ainsi, voilà une doctrine nette : les troubles de digestion, qui sont si fréquents chez les neurasthéniques, sont l'effet de la neurasthénie. Et les conséquences de cette doctrine sont graves au point de vue thérapeutique. Puisque c'est la neurasthénie qui engendre les troubles dyspeptiques, c'est la neurasthénie et non l'estomac que le traitement doit viser. Dubois dit même que c'est par la suggestion qu'il faut agir. Si la suggestion est toute-puissante chez les hystériques, je ne suis pas sûr qu'elle ait un effet quelconque chez les neurasthéniques, mais je laisse de côté cette question qui est en dehors de ma compétence.

Le point capital est de savoir si les troubles dyspeptiques sont l'effet ou la cause de la neurasthénie. Suivant que l'on tranchera cette question dans un sens ou dans l'autre, il en résultera ou bien que c'est en guérissant la neurasthénie que l'on guérira les troubles digestifs, ou bien, au contraire, que la guérison des troubles digestifs sera la condition nécessaire pour guérir la neurasthénie. C'est donc une question d'une extrême importance pratique.

L'estomac, l'intestin échappent absolument à l'action directe de la volonté. Il n'est pas douteux cependant que le système nerveux central puisse agir sur eux. Chez certaines personnes, les émotions violentes provoquent un vomissement immédiat. J'ai vu un homme énergique qui venait de savourer un beefsteak, le vomir brusquement, quand on lui apprit que ce beefsteak était de cheval.

On sait qu'au début d'une bataille, les plus courageux sont parfois obligés d'exonérer leur intestin. L'émotion produit une sécrétion intestinale abondante et des contractions douloureuses qui imposent l'expulsion.

Il n'y a donc rien de choquant à admettre que des troubles du système nerveux central puissent retentir sur le tube digestif, et je me garderai bien de nier les troubles digestifs d'origine névropathique. Mais quelle est leur fréquence?

Je suis très frappé du fait suivant. Vous savez combien sont nombreuses, à l'étranger surtout, les maisons où l'on soigne les neurasthéniques. Dans toutes ces maisons, il y a des tables de régime. Est-ce un aveu tacite de l'origine dyspepsique de la neurasthénie? Pas tout à fait. Beaucoup de spécialistes, moins exclusifs que Dubois, tout en déclarant que la dyspepsie est un effet de la neurasthénie, admettent cependant que les troubles digestifs amènent des fermentations anormales, produisent des toxines capables d'agir sur le cerveau et d'aggraver l'état neurasthénique. C'est le cercle vicieux. Mais si l'on admet que les troubles digestifs, par un mécanisme ou par un autre, aggravent la neurasthénie, pourquoi nier qu'ils puissent l'engendrer?

*
* *

Ces discussions générales ont un caractère trop théorique pour permettre de trancher la question. Étudions les faits. Voyons quelles sont les formes de dyspepsie dont souffrent les neurasthéniques. Pour qu'on ne puisse pas m'accuser d'imaginer une symptomatologie fantaisiste qui rende ma démonstration trop facile, j'en emprunterai la description au livre charmant et si richement documenté de Maurice de Fleury. Son livre date de plus de dix ans, et je suis sûr que s'il en faisait une seconde édition, il y modifierait bien des détails. Il est trop avisé pour n'avoir point remarqué ce que je vais vous dire. Je n'ai donc nullement l'intention d'opposer ma manière de voir à la sienne. Si je lui emprunte ses descriptions, c'est parce qu'elles sont excellentes. Avec son talent habituel, il leur a donné un caractère de précision qui permet une discussion serrée.

Voyons d'abord la forme la plus caractérisée, sinon la plus fréquente. Sur dix neurasthéniques, trois ou quatre, dit Fleury, « donnent des signes indéniables d'hypersthénie gastrique, c'est-à-dire de contracture spasmodique de l'anneau

pylorique avec hyperacidité du contenu ». Il cite l'observation d'un malade qui, « la nuit, vers 2 heures du matin, quand son estomac était vide, était pris de crises douloureuses avec sensation de brûlure à l'épigastre ». Il parle de deux autres malades « aux digestions malaisées, avec renvois acides et sensation de faim douloureuse sitôt que l'estomac est vide ».

Il mentionne encore un autre symptôme, les régurgitations alimentaires.

Dans l'une des observations de Fleury, on voit nettement, il me semble, l'influence des troubles gastriques sur l'état mental. C'est celle d'un de ses malades hyperchlorhydriques qui présentait le phénomène de la faim douloureuse. Il était alcoolique. L'hyperchlorhydrie cessait dès qu'il supprimait l'alcool. « M. W. E... a eu dans le cours de son traitement deux rechutes d'hyperacidité, coïncidant avec le retour des idées sombres et des mauvaises nuits. Or, à ces moments-là, il s'était affranchi de son régime et rebuvait de l'alcool. » L'influence de l'alcool sur la dyspepsie et celle de la dyspepsie sur les idées sombres n'est-elle pas nette?

Quels sont les symptômes considérés par de Fleury comme caractéristiques de cette forme de dyspepsie neurasthénique? l'hyperchlorhydrie, la sensation de plénitude, de gonflement pendant la digestion, les régurgitations, le spasme pylorique et la faim douloureuse.

Passons maintenant à un autre ouvrage tout récent, le rapport présenté par MM. Ricard et Pauchet au Congrès de chirurgie de 1910. Il est consacré à l'ulcère du duodénum. Ces deux auteurs décrivent presque dans les mêmes termes, comme caractéristiques de cette affection, la même sensation de plénitude et de gonflement, les mêmes régurgitations de liquides amers, la même douleur de la faim, le *hunger pain* des auteurs anglais et américains. « Si, disent-ils, le dernier repas est fait à 8 heures du soir, le patient se trouve éveillé vers minuit. » Chez le malade de Fleury, c'était à 2 heures du matin. A part cette différence d'heure, à laquelle on ne peut vraiment attacher d'importance, tout est semblable. Ces symptômes, je le répète, nous les considérons comme caractéristiques de l'ulcère du duodénum, et personne, j'imagine, ne soutiendra que cette lésion est causée par la neurasthénie.

La douleur de la faim est souvent terrible. Beaucoup de malades remarquent que l'ingestion de quelques aliments les soulage. Aussi prennent-ils l'habitude de placer sur leur table de nuit, à portée de leurs mains, des biscuits, des gateaux secs.

Un autre caractère contribue en une large mesure à entretenir dans l'esprit du public, et même de certains médecins, l'idée qu'il s'agit de simples manifestations nerveuses, c'est l'intermittence. L'hiver dernier, un de mes amis me parlant d'un parent qui avait des crises gastriques terribles me disait : « Tout cela, c'est nerveux, et pas autre chose : d'ailleurs il est neurasthénique à fond. Une maladie, n'est-ce pas, ça suit son cours; ça s'aggrave ou ça guérit. Mais chez lui ça n'est pas ça, c'est intermittent. Pendant un mois, deux mois, il mange tout ce qu'il veut, du foie gras, du homard à l'américaine. Et puis tout à coup ça le reprend, il ne peut plus rien manger sans souffrir. Et voilà qui est le comble. Il a toujours des petits gâteaux dans sa poche, et quand il est pris de ses douleurs, il prétend que ça le soulage d'en manger. Il ne peut pas manger un œuf à déjeuner et il se met à manger des saletés au milieu de l'après-midi pour se soulager. Qu'est-ce que vous dites de ça? »

Je dis que ce pauvre homme avait un ulcère juxta-pylorique. Comme M. Jourdain faisait de la prose, mon ami faisait de la pathologie, et de la très bonne, mais ses conclusions étaient absolument erronées. Écoutez ce que disent Ricard et Pauchet : « Tout sujet atteint d'ulcère du duodénum présente des périodes de bonne santé relative alternant avec des crises. Cette intermittence dans les attaques est certainement un des traits les plus caractéristiques de l'ulcère duodénal chronique ».

Ainsi, voilà deux descriptions superposables presque terme pour terme. L'une, qui date de 1901, prétend représenter des troubles neurasthéniques, l'autre, qui est de 1910, est considérée comme caractéristique d'une lésion anatomique, d'une lésion grave, l'ulcère du duodénum. Que s'est-il passé en ces dix ans pour qu'à un même complexus symptomatique soient attribuées des significations aussi différentes? La pathologie a fait des progrès.

Les spécialistes de l'estomac et les spécialistes des maladies nerveuses, envisageant la question à des points de vue tout à

fait différents, et travaillant isolément, on comprend qu'ils aient de la peine à s'entendre. C'est là un des nombreux exemples des inconvénients graves de la spécialisation excessive.

L'hypersécrétion stomacale acide avec crises douloureuses a été connue d'abord sous le nom de syndrome de Reichmann. On l'attribuait à un trouble sécrétoire. Rien d'étonnant donc à ce qu'on l'ait considérée alors comme ayant une origine purement nerveuse. Mais Hayem démontre que le syndrome s'accompagne d'une altération du pylore. Soupault prouve que, dans tous les cas, il existe une ulcération. Mathieu insiste sur ce point que c'est le siège juxta-pylorique qui, en entraînant des spasmes de l'anneau musculaire, donne à la maladie ses principaux caractères symptomatiques.

Tous ces très beaux travaux, exécutés en France, par des médecins français, n'avaient que peu attiré l'attention. C'est souvent ainsi que les choses se passent. En tout, les Français sont leurs principaux détracteurs. Pour ce qui touche à la médecine, cette fâcheuse tendance arrive à des proportions inimaginables. Mais la question nous revient d'Amérique et d'Angleterre, et tout de suite un grand mouvement se produit. La faim douloureuse n'avait pas attiré l'attention, le « hunger pain » la force et la retient. A-t-on à l'étranger ajouté quelques notions nouvelles à la doctrine française? Oui. Pour les Américains et les Anglais, ce syndrome si caractéristique est engendré par les ulcères siégeant sur le duodénum. Je vous ai dit que le rapport de Ricard et Pauchet est consacré à l'ulcère du duodénum. Avec Mathieu, avec beaucoup de médecins et de chirurgiens français, je suis convaincu que cette notion est erronée. L'ulcère peut siéger aussi bien sur le versant stomacal que sur le versant duodénal du pylore. C'est son siège au voisinage du pylore qui est capital; peu importe qu'il soit à droite ou à gauche.

Il est d'ailleurs bien inutile, pour le sujet qui nous occupe, de discuter cette question du siège précis. Un fait est acquis, c'est l'existence d'un ulcère chez les malades qui présentent ce syndrome. Ainsi le doute n'est plus permis. Cet ensemble symptomatique, qui était considéré comme engendré par la neurasthénie, est dû en réalité à une lésion, un ulcère. La

neurasthénie, loin d'être primitive, est au contraire secondaire. Elle n'est pas la cause, elle est l'effet. Et vous voyez tout de suite les conséquences qui découlent de cette notion. Ce n'est pas en soignant la neurasthénie qu'on guérira la dyspepsie, c'est en guérissant l'ulcère qu'on guérira la neurasthénie.

Tout semble fait pour tromper dans cette maladie. Son évolution intermittente est cause de bien des illusions. On soumet le malade à un traitement quelconque visant la neurasthénie, et ses fonctions digestives s'améliorent rapidement au point même de redevenir presque normales. Comment ne pas attribuer ce résultat au traitement? C'est cependant une simple coïncidence; l'amélioration, transitoire d'ailleurs, aurait aussi bien pu se produire sans lui.

L'erreur de diagnostic qui consiste à prendre un ulcère juxta-pylorique pour une dyspepsie nerveuse n'est pas seulement très fâcheuse, elle peut être très grave. En voici la preuve. Castaigne soignait une femme très nerveuse pour un ulcère gastrique. Il avait institué un régime sévère. Lasse de ce régime, la malade va consulter un spécialiste des affections nerveuses de l'estomac. Celui-ci supprime tout régime et conseille une cure de repos. Un médecin qui supprime tout ce qu'il y a de pénible dans les prescriptions d'un autre a bien des chances d'être préféré et écouté. C'est ce qui arriva. La malade reprit son alimentation ordinaire; trois semaines après, l'ulcère perforait l'estomac, et elle succombait à une péritonite suraiguë.

Est-ce à dire que le syndrome en question est toujours dû à un ulcère? En France, nous ne pouvons pas répondre catégoriquement à cette question, parce que nous n'opérons pas tous ces malades. Nous n'opérons que les cas graves après échec du traitement médical. Dans d'autres pays, où l'on est plus pressé et plus entreprenant, on les opère tous ou presque tous. Et Moynihan nous dit que chaque fois qu'il est intervenu pour une hyperchlorhydrie confirmée, une dyspepsie hyperesthénique, il a trouvé un ulcère. Tous n'ont point été aussi heureux, il est arrivé à certains opérateurs de n'en point trouver. Peut-on éviter cette erreur fâcheuse qui conduit à faire une opération inutile? Je le crois.

Ces petits ulcères saignent; ils saignent même parfois très abondamment. Alors l'hémorragie se traduit par des symptômes qui sautent aux yeux, il n'y a pas de place pour le doute. Mais souvent ils laissent sourdre seulement quelques gouttes de sang. L'hémorragie n'est pas apparente, elle est occulte, comme on dit. On peut la reconnaître cependant. Nous possédons des réactifs très sensibles qui permettent de déceler dans les matières fécales des traces de sang infinitésimales. Quand le diagnostic est incertain, il faut faire d'une manière systématique, en série, l'examen de ces matières. Si l'on y trouve du sang à diverses reprises, il s'agit bien d'un ulcère.

Je passe à une autre forme de dyspepsie, également attribuée à la neurasthénie. Je vais pour elle procéder comme pour la précédente, de manière à donner à ma démonstration un caractère aussi impersonnel que possible. J'emprunte encore la description de cette autre forme à l'excellent livre de Maurice de Fleury. Voici ce qu'il dit : « Le neurasthénique typique, élémentaire et pour ainsi dire idéal, est un être sans appétit, qui mange sans entrain, que quelques bouchées rassasient, dont l'estomac se gonfle, comme paralysé dans sa musculature par la seule présence des aliments, tandis que ses appareils glandulaires secrètent paresseusement un liquide pauvre en acide chlorhydrique et en pepsine. Même atonie dans l'intestin, dont les parois distendues par les gaz ne savent plus se contracter ». Il ajoute : « Il est fréquent de voir les névropathes se mettre à table avec un appétit qui paraissait brillant, mais qui se lasse presque aussitôt qu'ils commencent à le satisfaire. »

Cette lassitude de l'appétit, cette satiété précoce et injustifiée, la sensation nauséeuse qui s'y ajoute dans certains cas, allant parfois jusqu'au vomissement, la paresse intestinale, la constipation, nous savons aujourd'hui que cet ensemble symptomatique est très souvent sous la dépendance d'appendicite chronique. Et cette notion capitale, ce sont les malades qui nous l'ont apprise.

C'est toujours de l'observation des malades que nous tirons des enseignements, mais il s'est passé pour l'appendice quelque chose de spécial. Ce sont les malades qui ont tiré l'enseignement, au moins au début, et qui nous l'ont communiqué.

Dans bien des cas, les choses se sont ainsi passées. En voici quelques exemples :

Il y a une quinzaine d'années, à une époque où l'appendicite chronique n'était guère connue, un jeune architecte souffrait de troubles digestifs pour lesquels il était soigné par un médecin éminent. Son humeur s'assombrit, il maigrit, il devient incapable de travailler. Enfin, survient une crise d'appendicite aiguë. Je lui enlève son appendice, et à partir de ce moment les douleurs gastriques, les troubles digestifs, la constipation disparaissaient complètement. Il engraisse, redevient joyeux, reprend goût au travail; ce n'est plus le même homme; et c'est lui-même qui vient me dire quelques mois après : « Ne croyez-vous pas que c'est mon appendice qui me rendait malade depuis si longtemps. — En souffriez-vous? — Non ». Nous avions de la peine à admettre à cette époque qu'une appendicite, sans causer de douleurs locales, puisse entraîner des troubles digestifs aussi graves. C'est le malade qui avait raison.

J'opère un autre jeune homme d'une trentaine d'années qui venait d'avoir une crise aiguë. Quelques mois après il m'aborde en me disant : « Depuis huit jours, je cherche à me donner une indigestion sans y réussir. — Pourquoi cette entreprise à laquelle je me garderais bien de donner mon approbation? — Mais, répartit-il en riant, c'est que mon estomac autrefois était très mauvais. Depuis que vous m'avez opéré, il est devenu excellent, et je veux le mettre à l'épreuve. Jusqu'ici il a résisté. Et ce n'est pas tout, ajoutait-il; depuis plusieurs années j'avais des migraines terribles; je n'en ai plus. Mon caractère était devenu lugubre, et mon humeur irascible; je suis maintenant joyeux et patient. Aussi ma femme vous est-elle encore plus reconnaissante que moi ». Ce malade avait certainement de l'appendicite chronique avant de faire sa crise aiguë, et c'est l'appendice qui avait rendu son estomac et son caractère intolérants.

Ces appendicites chroniques n'entraînent souvent aucune douleur spontanée. Les malades n'attirent nullement l'attention sur la région appendiculaire. Aussi comprend-on très bien qu'on les considère souvent comme des névropathes. C'est le médecin qui doit penser à explorer la fosse iliaque et

chercher à provoquer la douleur par des pressions exercées en des points précis. Cette exploration, il faut la répéter. A certains moments elle ne donne que des résultats négatifs. Dans les formes où l'intoxication domine, non seulement il n'y a pas de douleurs spontanées, mais la sensibilité à la pression est atténuée ou fugace. Comby a rapporté l'histoire d'un malade chez qui la sensibilité manquait. Il avait maigri rapidement de 15 kilos. On le traitait de dyspeptique, de neurasthénique. On pensait à la phtisie pour expliquer son amaigrissement rapide. Enfin, heureusement, pour lui, le malade fait une poussée aiguë. On lui enlève l'appendice, et il engraisse, et il recouvre la santé.

C'est par des faits de ce genre que nous avons appris peu à peu à connaître les méfaits indirects, nombreux et variés, dont l'appendice est capable, que nous sommes arrivés peu à peu à constituer l'histoire de l'appendicite chronique ; édifice collectif, compliqué, à la construction duquel chacun a apporté la part que le hasard lui a fournie.

Il y a quelques années, la seule chance de salut pour ces malades, c'était la crise aiguë : triste situation pour les malheureux appendiculaires, car la crise aiguë pouvait être très grave. On les traitait de neurasthéniques, parfois de tuberculeux. Faisans l'a récemment montré. On les soignait par la suggestion, par l'hydrothérapie, par l'isolement dans les maisons de santé, par les injections dites toniques ou reconstituantes, par le régime, jusqu'au jour où une manifestation aiguë venait forcer l'attention et l'attirer sur l'appendice. Cette manifestation aiguë peut tarder beaucoup, indéfiniment peut-être dans certaines formes.

Aujourd'hui nous savons dépister ces appendicites chroniques aux formes innombrables. Mais je suis convaincu que bien des malades considérés encore comme des neurasthéniques sont des appendiculaires.

Tout à l'heure je me servais d'un rapport sur l'ulcère du duodénum présenté au Congrès de chirurgie de 1910. Je prends maintenant un autre rapport présenté au Congrès de 1911, le rapport de Silhol sur l'appendicite chronique. « Beaucoup de ces malades ont été pris, dit-il, pour des névropathes ». Et plus loin, parlant d'autres formes d'appendicites chroniques,

il écrit : « Les médecins observent ces cas dans certains milieux névropathiques, et ils ne trouvent généralement pas d'appendicite. Les chirurgiens, à qui l'on finit par montrer ces cas rebelles, trouvent en général les éléments d'un diagnostic d'appendicite chronique ; ils opèrent et guérissent les malades ».

Il est des cas extrêmement difficiles. Ce sont ceux où les symptômes neurasthéniques prédominent. Un jeune homme tombe dans un état neurasthénique de plus en plus grave. Il ne maigrit pas. Son apparence est celle de la santé. Ses digestions sont un peu laborieuses. Quoiqu'il mange suffisamment, il a un vague dégoût des aliments et parfois quelques gorgées de liquide amer lui remontent à la bouche. C'est tout au point de vue digestif. Mais les symptômes neurasthéniques sont autrement marqués. Sa tristesse est lugubre. Ses yeux, grands ouverts, sont impressionnants : c'est presque ceux d'un aliéné mélancolique. Tout effort lui devient impossible. Il est notaire, il a pu acquérir une étude qui était le rêve de sa vie. Mais il oublie ses affaires, il n'ose plus prendre une décision ; il se déclare indigne de la confiance de ses clients, incapable de gérer son étude, et il la vend. Il s'enferme dans la solitude, de plus en plus triste, désespéré, et on se demande s'il ne devient pas fou. Je l'examine alors, j'explore sa fosse iliaque et je trouve quelques signes physiques d'appendicite chronique. Je cherche dans son passé, et j'apprends que, deux ans avant, il a eu une maladie fébrile qui a été considérée comme une petite fièvre typhoïde ou une fièvre muqueuse. C'est alors que les troubles psychiques ont commencé. Je me demande si une erreur de diagnostic n'a pas été commise, si cette prétendue fièvre typhoïde ou muqueuse n'était pas une crise appendiculaire, car il y a une fièvre appendiculaire, des formes fébriles, avec un minimum de réaction abdominale, qui échappe si on ne le cherche pas. Et je fais le diagnostic d'appendicite chronique, mais le médecin résiste. On soigne le pauvre garçon par tous les traitements possibles s'adressant à la neurasthénie. Plusieurs mois se passent. Son état s'aggrave. Enfin je lui enlève l'appendice, qui était très manifestement malade ; trois crins de brosse à dents, implantés dans la muqueuse, entretenaient l'irritation.

Dans ce cas, la cristallisation neurasthénique était trop avancée pour que le retour à la normale puisse se faire d'un coup. L'amélioration a été lente, mais progressive, et peu à peu tous les troubles psychiques ont disparu.

On reproche aux chirurgiens d'enlever trop d'appendices. On a peut-être raison, mais on pourrait aussi bien leur reprocher de n'en point enlever assez. Il y a des malades dont la vie est empoisonnée par des lésions méconnues de l'appendice.

*
* *

J'arrive à un autre groupe de maladies neurasthénisantes au premier chef; celles qui portent sur la sphère génitale. Le sujet est délicat et je ne puis l'étudier ici dans tous ses détails. D'ailleurs, à quoi bon vous dire que les malformations génitales, les maladies inflammatoires de la matrice, des ovaires, des trompes, sont capables d'engendrer des états neurasthéniques ? Tout le monde le sait.

Comme pour les maladies du tube digestif, j'envisagerai seulement parmi les affections des organes génitaux celles qui accompagnent assez fréquemment la neurasthénie pour qu'on ait pu les considérer comme faisant partie de son cortège : ce sont les ptoses, les prolapsus, les abaissements, descentes ou chutes de la matrice (toutes ces dénominations s'appliquent à une même maladie.)

Certains neuro-pathologistes admettent en effet que la neurasthénie est capable d'engendrer les ptoses congénitales. « Certes, je crois, dit l'un d'eux, qu'il faut admettre une neurasthénie féminine née des troubles locaux et généraux que provoquent habituellement les lésions mêmes légères de la matrice ou de ses annexes ; mais j'ai vu, plus fréquemment encore, certaines maladies de l'appareil utéro-ovarien, et notamment la descente de matrice, dépendre manifestement de l'affaiblissement du système nerveux central ». C'est la neurasthénie qu'il désigne ainsi.

D'après cette doctrine, la neurasthénie amène une hypotonicité des tissus qui deviennent incapables de maintenir l'utérus à sa place. Quand les neuro-pathologistes disent que

la neurasthénie entraîne des abaissements de l'intestin, du côlon, de l'entéroptose, il est difficile de leur répondre. La musculature de ces organes est constituée par un système spécial, les muscles lisses, dont nous connaissons très mal la pathologie. Les arguments que l'on fait valoir pour ou contre leur déchéance sous l'influence de troubles psychiques ont un caractère tout à fait hypothétique. Nous ne savons pas.

Mais les principaux moyens de soutien de l'utérus sont formés par des muscles striés, absolument identiques aux muscles des membres. Et si vraiment la neurasthénie était capable de produire du côté de la musculature du périnée, qui soutient l'utérus, des altérations comme celles que nous observons chez les malades atteints de prolapsus, elle devrait au moins de temps en temps en entraîner de semblables du côté des muscles des membres, et alors les articulations deviendraient ballantes.

Le muscle le plus important dans l'appareil de soutènement de l'utérus porte le nom de releveur coccy-périnéal. Il a un homologue à la partie supérieure de l'abdomen, c'est le diaphragme. Comment expliquer que la neurasthénie altère si souvent l'un et respecte l'autre? Si elle produisait du côté du diaphragme des lésions analogues à celles du releveur des ptosiques, les malades ne pourraient plus respirer.

Laissons de côté les prolapsus qui surviennent parfois chez des femmes n'ayant pas eu d'enfant : ils sont tout à fait exceptionnels. L'immense majorité des prolapsus se développe chez des femmes-mères. Quand nous les opérons, nous constatons toujours dans le périnée un noyau cicatriciel, vestige d'une déchirure, et cette constatation précise ne permet pas de douter qu'il y a à l'origine une lésion traumatique produite par l'accouchement,

La grande cause de défaillance du périnée, c'est l'accouchement, et c'est la défaillance du périnée qui amène le prolapus.

Il va de soi que les accouchements très laborieux, qui nécessitent l'application du forceps, des fers comme on dit, font courir des risques au canal génital. Mais il faut savoir que les accouchements magnifiques, dont les mères se félicitent pour leur fille, sont aussi très dangereux pour le périnée. C'est un grand sujet de fierté pour les grand'mères que les accouche-

ments de leurs filles. « Elle a été superbe! En moins de deux heures elle nous a mis au monde un gros garçon! Est-ce beau pour une première fois! »

Dans ces cas, mes compliments sont tièdes. Quand un garçon — les garçons ont la tête plus grosse — quand un garçon franchit aussi vite le défilé qui le mène à la vie consciente, il le meurtrit. Aussi j'ai des inquiétudes pour le périnée. Je me demande si cette jeune mère, dans dix ans, dans quinze ans, dans vingt ans, ne deviendra pas neurasthénique. J'ai peur que si elle veut mener une vie active, elle ne soit obligée de passer par la chirurgie.

Les accoucheurs, qui savent bien l'importance du périnée, s'appliquent à le ménager. Par une série de manœuvres, ils s'efforcent de sauvegarder sa résistance. Leurs efforts ne sont certes pas stériles, car nous ne voyons plus guère les vastes déchirures qui étaient fréquentes autrefois. Mais dans bien des cas, le but n'est pas complètement atteint, il ne peut pas l'être. La peau et la muqueuse résistent, mais, sous les téguments intacts, l'appareil musculo-aponévrotique cède, et c'est lui qui est utile. L'intégrité de la surface est un cache-misère qui masque un délabrement profond. Et tôt ou tard, la ptose paraîtra.

Ce peut être très tard. Toute femme dont le releveur coccy-périnéal a été notablement altéré par un accouchement, est condamnée au prolapsus si elle mène une vie active. Mais entre la déchirure et l'abaissement de la matrice, il y a toute une série d'étapes intermédiaires qui s'échelonnent sur une durée extrêmement variable.

Cette durée dépend de deux facteurs : la qualité de l'appareil de suspension de l'utérus et le genre de vie que mène la blessée.

C'est l'appareil de soutien de l'utérus, son principal agent de fixité, qui est surtout altéré par l'accouchement. Il existe aussi un appareil de suspension. En même temps qu'il est maintenu par en bas, l'utérus est suspendu par en haut, accroché au bassin. Cet appareil de suspension, d'accrochage, est très inférieur à l'appareil de soutien. A lui seul, il ne suffit pas : il cède peu à peu quand l'appareil de soutien défaille, mais il est capable de résister un certain temps, plus ou moins

longtemps suivant sa qualité et aussi suivant que la femme mène une vie plus ou moins fatigante. Précoce chez les ouvrières qui ont des métiers pénibles, le prolapsus peut être très tardif chez les femmes qui mènent une vie indolente.

Je disais un jour à une dame qui avait su conserver ou se donner une apparence de jeunesse : « Tous les troubles pour lesquels vous me consultez sont la conséquence de vos accouchements ». Pensant que je m'étais complètement mépris sur son âge, elle s'écriait avec un rire qui dissimulait mal l'ironie dont sa pensée était remplie : « Le plus jeune de mes enfants a vingt-deux ans ». Et moi de répondre à sa grande surprise : « Ce n'est pas lui qui est le coupable, c'est le plus âgé », et il était beaucoup plus âgé.

La malade ne pouvait admettre qu'il y eût une relation entre l'accouchement lointain et les troubles récents parce que les étapes intermédiaires avaient évolué à son insu.

C'est sans doute cette phase intermédiaire, l'apparition tardive de la ptose, qui empêche certains médecins de saisir la relation entre les deux phénomènes et qui ont conduit à attribuer la descente de l'utérus à la neurasthénie.

En réalité, c'est le prolapsus qui conduit à la neurasthénie. Comment? Il ne s'agit pas du tout d'une action psychique. L'amour-propre blessé, le sentiment de déchéance, l'humiliation que causent les infirmités génitales, n'ont rien à voir ici, car les malades ignorent souvent qu'elles ont un prolapsus.

La maladie agit directement sur le système nerveux par un ensemble de sensations obscures, à peine douloureuses, mais qui sont angoissantes. C'est une sorte d'insécurité viscérale. Les malades ont l'impression que le contenu de leur abdomen n'est pas en sûreté, qu'il est mal soutenu, qu'il va s'échapper. Les femmes du peuple, obligées à des efforts pénibles, nous disent souvent : « Quand je travaille, il me semble que je me vide ». A cela s'ajoutent des tiraillements dans les reins, des troubles du côté de la vessie et du rectum. Mais ce qui est avant tout neurasthénisant, c'est cette sensation d'éviscération. Souvent elle est vague, confuse. Les malades ne savent pas l'analyser. « Je ne peux pas vous expliquer ce que je ressens ». Et cela se traduit par un sentiment de fatigue, de lassitude,

d'épuisement dès qu'elles sont obligées de faire un effort et surtout de se tenir debout. La visite d'un musée, d'une exposition les anéantit. Elles sortent de chez le couturier épuisées, les traits tirés, les joues pâlies, les yeux excavés et cernés. Elles en viennent à redouter cette terrible sensation d'épuisement. Paraissent alors l'appréhension, la crainte de l'effort; l'humeur devient sombre, irritable; le pessimisme s'installe avec toutes les manifestations de la dépression psychique.

Dans leur entourage même, on traite ces pauvres femmes de neurasthéniques, et parfois on leur rend plus pénible encore l'existence qui déjà leur est à charge.

Une belle-mère, femme robuste, pleine d'entrain, qui n'ayant jamais été malade ne croyait guère aux maladies, vint me trouver pour me dire : « Je sais que ma belle-fille vous a demandé, et je tiens à vous prévenir avant que vous la voyiez : c'est une malade imaginaire. Vous appelez ça de la neurasthénie. Enfin, peu importe, je compte sur vous pour la secouer. — Mais, madame, ce n'est pas mon affaire, je ne soigne pas les neurasthéniques. — Oui, oui, on m'a dit que vous êtes chirurgien. Ma belle-fille s'imagine qu'elle a toutes les maladies : elle a vu je ne sais combien de médecins; elle passe aux chirurgiens. Elle veut que vous l'examiniez sur toutes les coutures. Vous ne trouverez rien. Elle a trois beaux enfants; avant d'être tombée dans ses humeurs noires, elle se portait à merveille. Mais madame ne veut plus monter à cheval, elle ne veut même plus sortir en automobile. Elle passe sa vie sur une chaise-longue, elle ne mange plus, elle est triste comme un éteignoir; elle est insupportable. Ce n'est plus une compagne pour mon fils. Le pauvre garçon est désolé. Encore un ménage qui va se détraquer, et tout cela pour rien. J'espère que vous allez lui bien faire comprendre qu'elle n'est pas malade et qu'elle doit vivre comme tout le monde ».

Et le lendemain la pauvre jeune femme me disait : « Ma vie est un supplice. On me traite de malade imaginaire et je souffre cruellement. Je ne puis plus monter à cheval. Au bout de quelques instants j'éprouve une lassitude atroce, angoissante, qui me paralyse au point que je tomberais si je ne descendais pas. Et ma belle-mère déclare que c'est pure

mauvaise volonté. Je ne puis même plus sortir en automobile. Il y a quelques jours, pour faire plaisir à mon mari, j'ai fait une promenade à la campagne dans une voiture très douce. J'en suis revenue épuisée, avec des douleurs dans les reins et une atroce migraine. Que je sois devenue neurasthénique, comme on me le dit, je le crois, je m'en rends compte, j'en suis humiliée; mais il n'est pas possible que je n'aie pas autre chose, une vraie maladie qu'on puisse soigner et guérir ».

Et quelques instants après je trouvais la vraie maladie : un prolapsus génital au début; et par une périnéorraphie, je rendais à cette jeune femme la joie de vivre.

Ne vous imaginez pas que j'aie fait une revue complète des maladies capables de conduire à la neurasthénie. Il y en a bien d'autres.

Je me suis occupé seulement de celles qui sont si fréquentes chez les neurasthéniques qu'on a pu les considérer comme la cause, non comme l'effet de la neurasthénie.

Sur quels arguments s'appuient ceux qui sont d'avis contraire? Je n'en vois qu'un : c'est que bien des malades qui ont des lésions de l'estomac ou de l'appendice, des prolapsus génitaux, ne sont cependant pas neurasthéniques. Cet argument, on pourrait le rétorquer, et dire que bien des femmes neurasthéniques n'ont pas de prolapsus.

Les arguments de cet ordre sont sans valeur. En pathologie les mêmes causes ne produisent pas toujours les mêmes effets. Nous avons tous sans exception respiré des milliards de bacilles de Koch, et nous ne sommes pas tous tuberculeux. Nous avons tous avalé des bacilles d'Eberth, et nous n'avons pas tous eu la fièvre typhoïde. Est-ce que cela prouve que le bacille de Koch, le bacille d'Eberth ne sont pas les agents l'un de la tuberculose, l'autre de la fièvre typhoïde? Récemment un jeune médecin aspirait avec une pipette une culture du bacille du choléra. Le coton protecteur avait été enlevé de la pipette sans qu'il le sût : un flot de bouillon jaillit dans sa bouche; surpris, il l'avale et il n'a pas le choléra. Est-ce que cela prouve que le bacille Virgule n'est pas l'agent du choléra?

L'organisme est capable de lutter; sans quoi nous serions

tous neurasthéniques, à moins que nous ne soyons tous morts.

Il y a des êtres vigoureux dont l'équilibre mental défie tous les assauts. Il en est de fragiles qui ont à peine la résistance nécessaire pour une vie unie et toute plate; ils défaillent à la moindre alerte; la plus petite contrariété les incline au pessimisme.

Le diagnostic de neurasthénie tout court est trop facile, trop commode.

Qu'il y ait des neurasthéniques justiciables des innombrables méthodes de traitement imaginées par les spécialistes, je ne le nie pas. Mais je dis qu'avant de poser le diagnostic de neurasthénie, il faut étudier tous les viscères, tous les organes, et être bien sûr qu'il n'existe pas quelque lésion capable d'engendrer un état neurasthénique. Je me suis efforcé de vous montrer que certains troubles, certaines lésions qui sont souvent considérées comme des effets de la neurasthénie, en sont au contraire la cause.

Je suis convaincu que parmi les malheureux catalogués un peu légèrement neurasthéniques, il en est bon nombre que les injections toniques, l'isolement, l'hydrothérapie, la psychothérapie n'améliorent guère et à qui une thérapeutique médicale, orthopédique ou opératoire pourrait rendre aisément le bien sans lequel tous les autres ne sont rien : la joie de vivre.

PROFESSEUR PIERRE DELBET

LES

JOURNÉES DE JUILLET

ET

D'OCTOBRE 1789

AVANT-PROPOS

Les dépêches que le marquis de Circello adressait à sa cour à la veille et au lendemain de la prise de la Bastille, puis quelques mois plus tard pendant les mémorables et tragiques journées d'octobre 1789, sont restées inédites jusqu'à ce jour[1]. A défaut d'une version nouvelle ou de révélations sensationnelles, on relèvera dans les quelques pages extraites des deux volumes que forme sa correspondance pour la seule année 1789, bon nombre d'observations d'autant plus précieuses qu'elles ont été prises sur le vif, sur les lieux mêmes et qu'elles ont été enregistrées sur l'heure par un personnage aussi bien placé, par un diplomate aussi accompli que le ministre de Ferdinand IV auprès de la Cour Royale de France.

Voici d'ailleurs les principales étapes de la longue et brillante carrière de l'homme d'État qui, à côté d'Acton et de Gallo, a occupé pendant près d'un demi-siècle, de 1775 à 1822, une place proéminente dans les fastes de la diplomatie napolitaine.

Cadet de la famille princière del Colle, né le 4 mars 1738, Thomas di Somma, auquel son frère aîné avait passé le titre de marquis Circello, entra dans la diplomatie en 1775, en qualité de

1. A l'exception toutefois de 4 ou 5 paragraphes de la dépêche du 20 juillet publiés dans le *Temps* du 7 juillet 1892 par M. Marcellin Pellet, actuellement Ministre de France à la Haye.

ministre plénipotentiaire à Copenhague après avoir commencé par servir dans l'armée. Envoyé à Vienne en 1777, il représenta la cour de Naples à Paris à partir de 1786 et fit tous ses efforts pour sauver et mettre à l'abri Louis XVI et sa famille. Accrédité à Londres en 1793, nommé conseiller d'État en 1800, ministre secrétaire d'État aux Affaires étrangères à la mort de Micheroux en 1805, il ne quitta définitivement ces importantes fonctions qu'en juin 1822 pour raisons de santé, et mourut à près de quatre-vingt-dix ans en 1826.

COMMANDANT WEIL

I

Le marquis de Circello, ambassadeur des Deux Siciles près la Cour de France à Son Excellence le capitaine-général John Acton[1].

Paris, 6 juillet 1789 (lundi), n° 356.

Après la réunion des Trois Ordres, dont se composent les États-Généraux, et comme je l'ai mandé à Sa Majesté dans ma dépêche en date du 16 du mois dernier, il ne s'est passé à l'Assemblée rien de saillant ni de digne de remarque. Mais, ainsi que je l'avais consigné dans ma précédente dépêche, la majorité de la Noblesse, ayant protesté contre le système que les États-Généraux voulaient adopter, l'Assemblée générale s'occupa de la vérification des pouvoirs. Se refusant à admettre les mandats impératifs tout comme les pouvoirs restreints, cette assemblée décida de renvoyer ceux des députés, qui se trouvaient dans ce cas, dans leurs provinces respectives où on leur aurait alors donné des pleins pouvoirs.

Elle déclara enfin que ceux des députés qui se croiraient dans l'impossibilité d'adhérer au principe du vote par tête n'auraient plus qu'à se démettre de leur mandat afin de donner aux bailliages la possibilité de les remplacer par d'autres représentants.

Sa Majesté verra par là que la réunion de ces États est encore loin d'avoir amené la réconciliation qu'on avait en vue, et que la majorité de la Noblesse, plus exaspérée que jamais, s'est rendue à cet appel, non pas parce qu'elle avait reconnu

1. *Archivio di Stato Naples, Francia Affari Esteri,* Volume 426.

l'utilité de cette réunion[1], mais uniquement parce qu'il lui fallait obtempérer aux désirs de la couronne.

A l'heure qu'il est, les États-Généraux se composent donc de la majorité du Clergé, de la minorité de la Noblesse et de la totalité du Tiers. Une partie des deux premiers ordres a renvoyé ses pouvoirs aux bailliages qui doivent leur en conférer de plus étendus et l'autre partie, qui est vraisemblablement la plus nombreuse, semble décidée à se retirer tout à fait.

Cette scission n'empêchera pas les États-Généraux de s'occuper de toutes les questions qui ont motivé leur convocation; mais les protestations qui pourront être formulées par celles des provinces qui se refuseraient, soit à nommer d'autres députés en remplacement des démissionnaires, soit à étendre les pouvoirs de ceux qui en ont fait la demande, sans entacher pour cela de nullité les résolutions de l'Assemblée, en retarderont à coup sûr l'exécution et pourront peut-être même les rendre illusoires de sorte qu'au lieu de produire le bien qu'on en espère, il est au contraire fort possible qu'en raison même de la scission de plus en plus profonde qu'on est en droit de redouter, la réunion de ces États ne tarde pas à avoir des conséquences funestes et d'une extrême gravité. Quoique cela semble invraisemblable, il n'est cependant que trop vrai qu'après de longues années d'une paix complète cette florissante et robuste Monarchie, qui a conservé dans toute leur étendue ses possessions territoriales, sa population, ses énormes revenus, sa belle marine et une armée de 150 000 hommes, se trouve dans l'état où elle est tombée actuellement, état tellement grave que si la presse ne livrait pas à la publicité tout ce qui arrive, je n'oserais en consigner les détails dans mes rapports dans la crainte de les voir taxés de rêves et de chimères.

Ce qui s'est passé mardi dernier (30 juin) est assurément tout ce qu'on peut se figurer de plus inouï. Un inconnu laisse tomber dans un café du Palais-Royal une lettre écrite au nom de 14 soldats des gardes françaises qui purgeaient leur peine dans les cachots de l'abbaye Saint-Germain, faubourg de cette

1. La majorité de la noblesse accompagnée de la minorité du clergé se rendit à contre cœur le 27 juin à l'Assemblée générale. La majorité du clergé s'y était déjà rendue dès le 24.

ville. On la lit à haute voix, et aussitôt un certain nombre de personnes proposent de courir les délivrer. Le projet est accepté par acclamation. On se dirige vers la prison. Le nombre des manifestants grossit à chaque pas. On se munit en chemin de tous les outils nécessaires pour enfoncer les portes qu'on brise et qu'on défonce. On met tous les prisonniers en liberté. On les promène en triomphe et on les loge au Palais Royal. Aussitôt après, la multitude qui vient de faire le coup décide d'envoyer le soir même aux États-Généraux une adresse dans laquelle elle demandait la grâce des prisonniers qu'on venait de remettre en liberté. Le lendemain matin, la députation désignée à cet effet se présenta aux États-Généraux qui (ce qui est plus étonnant encore) consentirent à la recevoir et lui firent savoir qu'on allait délibérer sur les moyens les plus propres à parvenir au résultat désiré.

Tout cela ne put se faire sans que l'on courût le risque de scènes tumultueuses, de manifestations bruyantes, de sérieux désordres, et afin de prévenir dans la limite du possible des dangers plus grands encore, on crut utile de donner à tous les régiments suisses et allemands, tant d'infanterie que de cavalerie, forts d'environ 12 000 hommes, l'ordre de s'approcher de la capitale. On avait en outre mis en marche 3 000 hommes qui devaient rejoindre et renforcer ces régiments.

D'après ce que l'on me dit, l'effectif total de ces troupes, qui viendront toutes camper hors des barrières, s'élèverait à 20 000 hommes. Le maréchal de Broglie, que la cour a fait appeler, a reçu en même temps que le commandement de ces régiments, le commandement général de l'Ile-de-France, de Paris et de Versailles ainsi que de toutes les troupes de la Maison du Roi. Espérons que tout cet appareil assurera le maintien de l'ordre et de la tranquillité. Espérons-le pour le bien public comme pour le bonheur de la monarchie.

II

Circello à Acton.

Paris 13 juillet (lundi), n° 358.

La santé des souverains est parfaite, du moins au physique; mais je doute fort qu'il en soit de même au moral. Tout le

reste de la famille royale est également en bonne santé. Nous sommes ici en plein milieu de la crise la plus terrible qu'il y ait jamais eue, d'une crise dont les progrès et les conséquences sont incalculables.

Je vous parlais dans ma dépêche de la semaine passée des troupes réunies dans la capitale et aux environs ainsi que de celles qui s'en approchaient. Une partie des premières était même déjà campée au Champ de Mars.

Depuis quelque temps déjà on ne se gênait pas pour dire que la concentration de tant de troupes, à proximité de la capitale, inquiétait l'Assemblée et on parlait déjà de la probabilité de l'envoi d'une députation qui demanderait au roi l'éloignement de ces troupes. Cette proposition a en effet été présentée à l'Assemblée mercredi dernier, et l'envoi de cette députation a été immédiatement décidé. La Cour ayant eu connaissance de cette résolution, on réunit le 9 au soir un Comité auquel assistèrent, outre les ministres d'État (à l'exception toutefois du duc de Nivernais qui avait donné sa démission deux jours auparavant), les frères du roi, — Monsieur et le comte d'Artois, — ainsi que le maréchal de Broglie. La discussion fut longue et orageuse et l'on ne ménagea à M. Necker ni les attaques ni les critiques.

Le vendredi 10, dans l'après-midi, la députation des États-Généraux se rendit auprès du Roi. (Sa Majesté trouvera l'adresse parmi les documents que je joins à cette dépêche).

Le lendemain, samedi 11, dans un comité moins nombreux on décida de renvoyer M. Necker, et à 2 heures de l'après-midi, le comte de la Luzerne, ministre de la marine, fut chargé par le Roi de lui porter l'ordre de partir de Versailles, sous n'importe quel prétexte, et de s'en éloigner au plus vite. Le roi exigeait de plus sa parole d'honneur de ne révéler à personne l'existence et la nature de l'ordre qu'il lui faisait tenir. Vers 5 heures en effet, sans rien laisser deviner et sous prétexte de se rendre à la campagne, Necker se mettait en route si discrètement que ce fut seulement assez avant dans la matinée du dimanche 12 qu'à Versailles comme à Paris on commença à avoir vent de cet événement.

Presqu'au même moment MM. de Montmorin, de la Luzerne et de Saint-Priest remettaient leurs démissions au roi

qui venait d'écrire au comte de Puységur, ministre de la guerre, une lettre dans laquelle, après l'avoir remercié de ses bons services, il lui faisait connaître que les circonstances l'obligeaient à le remplacer à la tête de son département et lui promettait de lui réserver en témoignage de sa satisfaction le premier gouvernement qui deviendrait vacant et de lui donner à la première occasion le cordon du Saint-Esprit. En même temps le baron de Breteuil devenait Président du Conseil des Finances (*sic*), M. d'Amécourt, contrôleur général, le Maréchal de Broglie, ministre de la Guerre, le duc de la Vauguyon, ministre des Affaires étrangères, et un certain M. de la Porte [1], ministre de la Marine.

Comme je l'ai dit plus haut, ce fut seulement assez avant dans la matinée du dimanche que le bruit de ces changements se répandit dans Paris où le calme le plus absolu régna jusqu'à cinq heures de l'après-midi. Je me prenais déjà à espérer que les résolutions de la Cour ne fourniraient pas de nouveaux aliments à la fermentation qui régnait déjà dans les esprits. Mais à six heures, des manifestations bruyantes éclatèrent dans presque tous les quartiers, et ce fut ainsi que, surpris hors de chez moi où j'eus grand'peine à rentrer, j'assistai à mon corps défendant à l'explosion de cette *Révolution*, aux scènes tragiques qui se déroulèrent en grande partie sous mes yeux dans les Champs-Élysées et surtout sur la place Louis XV.

Toutes les troupes, qui se trouvaient à Paris furent mises en mouvement et firent feu sur le peuple qui s'était armé et qui tira à son tour sur les troupes. Celles-ci, qui ne pouvaient malgré leur nombre occuper et tenir toutes les rues de cette immense ville, durent en abandonner la plus grande partie à la multitude révoltée qui se renforçait à tout instant. Entre temps, en effet, pendant que les troupes opéraient d'un côté, des bandes d'émeutiers, se portant dans d'autres directions, surprenaient et enlevaient les corps de garde auxquels elles mettaient le feu après s'être préalablement emparées des fusils des soldats.

Le peuple, après avoir obligé les théâtres à fermer leurs portes, essaya de forcer l'entrée de la Bastille dont on aurait

1. M. de la Porte était intendant de la Marine.

voulu enlever les canons. Mais cette première tentative échoua. On m'a assuré que loin d'être découragé par cet échec, le peuple se porta sur l'Hôtel de Ville, en enfonça les portes et s'empara d'armes et de canons. Ce qui est plus extraordinaire encore, c'est que les mêmes troupes, qui le dimanche avaient tenu tête à l'émeute, battaient maintenant si vivement en retraite devant le nombre, il est vrai, sans cesse croissant des rebelles, que le lundi matin on ne voyait plus un seul soldat dans la ville. Je ne sais encore à l'heure qu'il est si l'on s'est décidé à battre en retraite à cause de la supériorité numérique par trop écrasante des révoltés, ou bien en présence des doutes qu'à la suite des événements des jours précédents on avait sur la solidité et la fidélité des troupes, ou bien enfin parce que le maréchal de Broglie a cru plus sage d'avoir tout son monde sous la main à Versailles.

Ce qui, à mon avis, doit donner le plus à penser, ce qui me paraît le plus inquiétant et le plus grave, c'est qu'une *véritable révolution* vient de se faire presque sans bruit, sans violence, sans confusion, mais dans le plus grand ordre, c'est que le nombre des révoltés s'accroît à mesure qu'il leur est possible de se procurer des armes et que, pour encourager les timides et les hésitants, les meneurs déclarent tout haut qu'ils attendent 3 000 hommes armés venant des environs de la capitale et 10 000 autres que doit leur envoyer la Bretagne.

Le régiment de Royal Allemand a été envoyé la nuit dernière prendre position en face de ce qu'on appelle le *dépôt* des Gardes Françaises, dépôt qui n'est en réalité qu'une caserne. On voulait, grâce à ce déploiement de forces, prévenir et, s'il le fallait, étouffer un mouvement d'autant plus à craindre et d'autant plus probable que depuis quelques semaines déjà la conduite des gardes françaises paraissait plus qu'équivoque. Les gardes n'hésitèrent pas en effet à intimer au Royal Allemand l'ordre de se retirer et à informer le colonel de ce régiment qu'en cas de refus ils se verraient placés dans la triste nécessité d'ouvrir le feu contre ses cavaliers, ce qui ne tarda pas du reste à arriver et obligea le régiment à se replier.

Entre temps les insurgés qui avaient enfoncé les portes de la prison de la Force et mis en liberté tous ceux qui y étaient détenus, s'étaient portés en masse vers le Châtelet pour y pro-

céder à la même opération. J'ignore encore à l'heure qu'il est s'ils y ont réussi.

En ce moment même, on me dit que le peuple se porte en masse vers le Palais-Bourbon dans l'intention, paraît-il, d'y mettre le feu. On me dit de plus que la populace a résolu de faire subir le même sort à un certain nombre d'édifices publics et d'hôtels.

Pour le moment toutes les communications sont coupées avec Versailles.

Les gardes françaises, qui ont fraternisé avec le peuple, disposent de 12 pièces de canon. *La Bourgeoisie* (*sic*) s'est réunie à l'Hôtel de Ville et a pris toutes ses dispositions pour organiser un corps de garde *civique* (milice bourgeoise) chargée de réprimer les troubles et d'empêcher les pillages auxquels la populace n'est que trop disposée à se livrer. Afin d'armer cette garde, on a forcé les portes du Garde-Meuble du Roi, et on y a pris les armes de toute espèce qu'on y trouva, tout comme on l'avait déjà fait dans les boutiques des armuriers.

Enfin la situation présente est tellement triste et inouïe que jamais on ne consentira à croire qu'un régiment mutiné, après avoir obligé ses officiers à marcher à sa tête et avoir fait cause commune avec le peuple insurgé, assure maintenant le service d'ordre et de police dans cette capitale et qu'un corps de 20 000 hommes de troupes disciplinées, qu'on avait fait venir pour étouffer le soulèvement, s'est, après une apparition qui n'a même pas duré dix heures et la perte de quelques hommes, replié en toute hâte devant quelques coups de fusil et n'a plus osé se montrer.

On ignore actuellement ce qui se passe à l'Assemblée des États-Généraux et on ne pourra rien savoir avant demain. Voilà tout ce que je puis mander par cet ordinaire en vous priant de me mettre aux pieds de Leurs Majestés auxquelles je baise les mains avec le plus profond respect. En renouvelant à V. E. l'assurance de mon respect j'ai l'honneur d'être de Votre Excellence...

Paris, 13 juillet 1789.

P.-S. — A l'instant même on m'annonce que les insurgés se sont portés à l'hôtel Bretonvilliers où habite le Régisseur Général des Domaines.

(Notes prises par Luigi Pio, secrétaire d'Ambassade.)

14 juillet 1789.

Necker est parti. On a remercié de la Luzerne, Saint-Priest et Montmorin.

Constitution du nouveau ministère : Affaires étrangères, la Vauguyon. Guerre, maréchal de Broglie. Marine, de la Porte. Contrôle général des Finances, M. de la Galaisière. Directeur général des Finances, M. de Breteuil.

M. de Villedeuil reste seul en fonctions comme ministre de Paris [1].

Le peuple se révolte. Il considère le Ministère comme une calamité publique et fait fermer les théâtres en signe de deuil et de protestation. La troupe marche contre le peuple déjà fort mécontent de tout et qui redoute par-dessus tout la banqueroute. Rixes, coups de feu. Le régiment des gardes françaises, fort de 4 000 hommes, est peu discipliné, n'obéit guère à son nouveau colonel, M. du Chatelet, et pactise avec le peuple.

On oblige les troupes à sortir de Paris.

La bourgeoisie organise à l'Hôtel de Ville une garde bourgeoise qui doit assurer le service d'ordre dans la ville où la confusion est extrême.

On craint que le maréchal de Broglie ne se dispose à attaquer les émeutiers. Ceux-ci, encouragés par leurs magistrats, se préparent à une résistance acharnée. Le toscin sonne pour la réunion à l'Hôtel de Ville des notables citoyens comme cela avait déjà eu lieu la veille (le 13).

Les patrouilles de garde bourgeoise arrêtent un courrier envoyé secrètement par le ministre de Paris, M. de Villedeuil, au lieutenant-général de police. On trouve sur lui une lettre cachée dans une de ses bottes et le peuple le conduit comme en triomphe à l'Hôtel de Ville. Dieu veuille que tout cela finisse bien !

1. M. de Villedeuil était Maître des requêtes ordinaires de la Maison du Roi.

III

A Son Excellence le capitaine-général Acton.

20 juillet 1789, n° 360.

Sa Majesté, connaissant déjà par ma dépêche en date du 13 juillet tout ce qui est arrivé jusqu'au soir du dit jour, je continuerai donc, à exposer en détail *autant que je le pourrai* tout ce qui s'est passé pendant les journées subséquentes. Je dis, *autant que je le pourrai*, parce qu'il est en effet impossible de pouvoir en ce moment décrire en détail toutes les péripéties, toutes les phases des événements qui se sont pressés et déroulés pendant l'espace de quatre grandes journées. Le temps seul pourra permettre d'arriver à mettre un peu d'ordre dans des idées qui à l'heure actuelle sont encore forcément confuses. Je me bornerai donc à vous faire le simple récit des faits.

Sa Majesté connaît déjà ce qui s'est passé le dimanche 12 et le lundi 13. Dans la nuit du lundi 13 au mardi 14 tous les commissaires des 16 quartiers dont se compose cette capitale se réunirent dans leurs districts respectifs. Il s'agissait de procéder à la formation d'une milice bourgeoise chargée de réprimer les excès et les violences auxquels on craignait à bon droit de voir se livrer une multitude pourvue d'armes et parmi laquelle s'étaient glissés des brigands en nombre considérable. Cette milice devait être composée de 48 000 hommes.

L'Hôtel de Ville, où se tenait en permanence un certain nombre de commissaires des différentes sections, servait de Quartier général et ce fut de là qu'on expédia les ordres aux districts. Mais cette milice bourgeoise ne pouvait rendre de services tant qu'elle était dépourvue d'armes, de munitions et de canons. On proposa donc au peuple, qui s'était procuré des armes pendant la journée du 13, de se porter sur l'Hôtel des Invalides et d'y prendre les fusils, munitions et canons qu'on savait y être déposés. Cette proposition fut faite le mardi 14 à 8 heures du matin, et une demi-heure plus tard plus de 40 000 hommes, les uns déjà armés de fusils, les autres brandissant des bâtons, des haches et toutes les espèces d'armes et d'outils qu'ils avaient ramassés et trouvés en chemin, se

présentèrent devant l'hôtel. Ils intimèrent au commandant l'ordre de leur ouvrir les portes et de leur livrer les armes. Celui-ci, n'osant opposer un refus formel à leurs exigences, essaya de gagner du temps en disant que n'ayant pas d'ordres, il devait avant tout en demander. Entre temps les manifestants avaient sauté dans le fossé et escaladé les murs de revêtement en se faisant la courte échelle. En moins d'un quart d'heure l'Esplanade était noire de monde, les grilles ouvertes l'Hôtel envahi par la multitude. Quelques instants plus tard, le peuple était maître de 16 pièces de canons qu'on emmena immédiatement, et d'autres bandes pénétrant dans les magasins y procédaient sans perdre une minute à la distribution des fusils.

Pendant ce temps, d'autres colonnes populaires s'étaient unies aux gardes françaises et dirigées vers les deux quartiers où le colonel de ce régiment avait fait parquer 12 canons appartenant au corps et que les officiers, prévoyant ce qui allait arriver, avaient fait enclouer, mais seulement insuffisamment.

Le peuple se rendit en armes à l'Hôtel de Ville où il traîna les canons pris aux Invalides. Les gardes françaises qui s'étaient joints à l'autre masse populaire en faisaient autant de leur côté avec leurs canons qu'ils avaient préalablement désencloués. Immédiatement après on répartit la grosse artillerie entre les différentes barrières auxquelles aboutissent les chemins venant de Versailles.

Il importe de remarquer que deux régiments Suisses et un escadron de dragons étaient campés à proximité des Invalides, en vue même de cet établissement, et que ces troupes assistèrent à l'invasion et au pillage de l'Hôtel sans faire le moindre mouvement. Le peuple y établit de nombreux postes et y creusa de larges et profonds fossés afin de se protéger contre les attaques qu'auraient pu tenter les troupes cantonnées aux environs de Paris. Mais, bien qu'on se fût emparé de barques chargées de poudre qui descendaient la Seine à destination de Sèvres, les munitions n'en continuaient pas moins à manquer.

Le 14, à 11 heures du matin, tout le monde était armé, les canons étaient répartis et en position, et les postes de garde établis dans les principales rues de la ville. On continuait à

réclamer des munitions à M. de Flesselles, prévôt des marchands, qui ne parvenait à donner satisfaction au peuple que fort lentement et très incomplètement. Il y aura lieu de se ressouvenir de ces faits pour mieux comprendre ce qui arriva un peu plus tard.

Aussi vers les 2 heures de l'après-midi résolut-on de s'emparer de la Bastille tant pour se procurer des munitions que pour s'emparer des canons et des armes qui s'y trouvaient. Le tocsin sonne dans toute la ville de sorte que la multitude et les brigands qui s'étaient procurés des armes le lundi s'unirent à la garde bourgeoise et aux gardes françaises et se présentèrent avec eux devant la Bastille. Quelques députés de l'Hôtel de Ville qui avaient réussi, non sans peine, à prendre la tête de ces masses s'en détachèrent précédés d'un drapeau blanc et accompagnés d'un tambour afin de parler au commandant de la Bastille, M. de Launay. Celui-ci, qui avait de son côté fait hisser le drapeau blanc, s'avança pour prendre connaissance de leur communication.

Les députés lui intimèrent l'ordre de rendre le château et le commandant consentit à les recevoir dans la forteresse. La première porte s'ouvrit sur son ordre, et plus de 600 hommes avaient déjà pénétré dans la cour intérieure, lorsque tout d'un coup on releva le pont-levis pendant qu'au même moment les canons ouvraient le feu sur la garde bourgeoise restée sur l'esplanade du château et sur ceux qui entrés dans la première cour ne pouvaient plus ni sortir ni avancer, puisqu'on n'avait pas abaissé le second pont-levis, celui qui donne accès au corps de place.

Un pareil procédé met le comble à l'exaspération des assiégeants. On amène les canons qu'on pointe contre le premier pont qui ne tarde pas à s'abattre. On rétablit le passage à l'aide de tables et les assiégeants rejoignent ainsi ceux des leurs qui se trouvaient arrêtés devant le second pont. On fait aussitôt avancer les 6 canons dont on venait de se servir contre le premier pont et on les met en batterie contre ce dernier obstacle qui ne tarde pas à tomber à son tour. La multitude, désormais maîtresse de la place et de la grosse artillerie des remparts, a du même coup réussi à se saisir du commandant en second et du major du château. Ivre de rage

et altérée de sang, elle se prépare déjà à massacrer sur place les défenseurs de la forteresse et c'est avec peine qu'on parvient à parlementer avec ces forcenés, à gagner un peu de temps en leur représentant que l'expiation devait avoir pour théâtre la place de Grève, en face de l'Hôtel de Ville.

On ne parvint cependant pas à arracher à leur fureur les deux canonniers qui avaient ouvert le feu contre les citoyens. On les massacra au moment même où on venait de remettre en liberté les 6 prisonniers qu'on avait trouvés dans les cachots de la Bastille.

Les vainqueurs, après avoir laissé une forte garnison dans la forteresse, en sortirent traînant avec eux les canons, emportant les armes et les munitions, et se dirigèrent vers la place de Grève. Tout le long du chemin, et malgré les efforts des gardes françaises, ils n'avaient cessé d'invectiver et de maltraiter les trois infortunés qu'on décapita à peine arrivés sur la place et dont les têtes placées sur des piques furent promenées à travers toute une partie de la ville.

Tout cela avait été fait en moins de trois heures, puisqu'à 5 heures les troupes étaient déjà rentrées dans leurs quartiers. On en envoya alors une partie renforcer les détachements placés en soutien des batteries, pendant qu'on chargeait d'autres fractions de faire des patrouilles et qu'on confiait à d'autres unités la mission de fournir le service de garde dans les différents postes.

De la Place de Grève, la populace se précipita à l'intérieur de l'Hôtel de Ville, où la Municipalité réunie dans une salle avisait aux moyens d'assurer des vivres à la capitale. Forçant sous la poussée de la masse sans cesse croissante les portes de cette salle, elle entoura, menaça et commença même à malmener le Prévôt des marchands que l'on accusait maintenant de trahison envers la patrie et contre lequel on poussait des cris de mort. Ce fut en vain que les électeurs essayèrent de le justifier et de le défendre. Rien ne put calmer les fureurs populaires. Peu d'instants après, Flesselles lui-même était mis à mort et les assassins promenaient sa tête à travers les rues de la ville.

Pendant que ces scènes sanglantes se déroulaient, les commissaires des différents quartiers, épouvantés des dangers que

faisait courir aux habitants et à la ville la présence d'une masse aussi énorme d'hommes armés, parmi lesquels se trouvait un nombre considérable de brigands et de gens tirés des prisons, chargèrent les patrouilles de la garde bourgeoise de désarmer tout individu qui ne serait pas porteur d'un billet d'enrôlement délivré par son district. On proclama la loi martiale ou, pour mieux dire, on décida de pendre ou de passer par les armes tout individu convaincu d'avoir commis des vols ou mis le feu à une maison. Et en effet il ne se passa guère de jour sans qu'on procédât à 5 et parfois même à 10 de ces exécutions. C'est à cette mesure aussi énergique que salutaire que nous devons la conservation de nos maisons et de notre existence.

Toute communication était coupée avec Versailles et personne n'obtint la permission de sortir de la ville. Comme on craignait quelque attaque par surprise des troupes qu'on savait cantonnées à proximité de la capitale, dès 10 heures du soir on barricada avec des chariots, des tonneaux et des pierres toutes les rues transversales qui menaient à l'emplacement des batteries, et la nuit tout entière se passa au milieu de continuelles alarmes.

Voilà ce qui est arrivé pendant la seule journée du mardi 14.

Le même soir, les électeurs firent partir de Paris une députation chargée d'informer les États-Généraux de ces graves événements et de leur décrire les horreurs et les crimes qu'on n'avait pu prévenir en partie qu'en recourant au plus vite à des mesures énergiques, seules capables d'éviter une effusion de sang qu'il aurait été probablement impossible d'arrêter plus tard.

Le Grand Maître de la Garde-robe de Sa Majesté, le duc de Liancourt, député aux États-Généraux, informé des événements de Paris et prévoyant les effroyables conséquences qu'ils pouvaient avoir, se rendit à 4 heures du matin auprès du Roi et lui dépeignit sous leur véritable jour et dans toute leur étendue les scènes terribles qui venaient de se dérouler dans la capitale. Il lui exposa les suites inévitables qu'elles ne pouvaient manquer d'avoir et laissant de côté l'étiquette et le langage de cour, il ne lui déguisa pas sa pensée et lui

parla avec autant de franchise que de dévouement. Le récit qu'il fit suffit pour décider le Roi à se rendre aux États-Généraux, accompagné seulement de ses deux frères. (Sa Majesté en trouvera tous les détails dans le *Journal de Paris* en date du 16 que je joins à cette dépêche.)

A son retour au Palais, le Roi écrivit à M. Necker une lettre par laquelle il réclamait à nouveau ses services. Il l'envoya ouverte aux États-Généraux qui de leur côté et parlant au nom de la Nation firent appel au patriotisme du ministre qui venait de s'éloigner et lui expédièrent immédiatement un courrier à Bruxelles où il s'était retiré.

Dans l'après-midi du même jour (15), une députation des États-Généraux se rendit à Paris où, reçue par la garde bourgeoise et conduite en triomphe à l'Hôtel de Ville, elle y annonça que le Roi avait approuvé la création de la milice bourgeoise, dont le marquis de La Fayette allait devenir le colonel-général, en même temps que Bailly était nommé par acclamation prévôt de la ville. Les Electeurs et la population prièrent après cela la députation d'obtenir du Roi le renvoi du Ministère formé le samedi précédent et le retour aux affaires de l'ancien Ministère, auquel par leur vote les États-Généraux avaient donné une preuve manifeste de leur confiance.

Le jeudi 16, le maréchal de Broglie, le Garde des sceaux et M. de Villedeuil, ministre de Paris, remirent leur démission au Roi. Le soir de ce même jour, M. de Breteuil se retirait dans ses terres et le duc de La Vauguyon, qui n'avait pas encore prêté serment, quittait, lui aussi, Versailles. M. de La Porte, nommé ministre de la Marine, comme je l'ai mandé dans ma dernière dépêche, n'avait pas voulu accepter ces fonctions, de sorte que le Roi resta sans ministres toute la journée de vendredi et que les expéditions des affaires courantes de tous les départements furent faites par les premiers commis et signées par Sa Majesté.

Le vendredi matin 17, on annonça la venue à Paris du Roi qui partit de Versailles à 10 heures dans un carrosse, accompagné de cinq gentilshommes de sa maison, y compris le capitaine des Gardes du Corps, et suivi d'un autre carrosse et de six autres gentilshommes. Les Gardes du Corps et les gardes bourgeoises de Versailles et de tous les autres villages

situés le long du chemin, l'escortèrent jusqu'aux barrières de Paris où il fit son entrée sous l'escorte et la protection de la milice bourgeoise de la capitale. (Sa Majesté en trouvera tous les détails dans le *Journal de Paris* (Annexe ci-jointe C.) J'y ajoute encore une feuille ayant pour titre le *Courrier National* (Annexe D.) et grâce à laquelle Sa Majesté pourra se rendre un compte exact de ce qu'ont été les séances des États Généraux du 15 au soir et des 16, 17 et 18. Cette feuille est très intéressante).

Le comte d'Artois a quitté Versailles dans la nuit du 16 au 17 en compagnie du prince d'Hénin, gentilhomme de son service. On ne sait pas encore au juste où il est allé. Les uns disent à Spa, d'autres à Bruxelles. En général on croit qu'il a pris le chemin de Turin.

Ses deux fils sont également partis ainsi que le duc et la duchesse de Polignac, la comtesse, sœur du duc et la duchesse de Guiche, leur fille. On croit que la famille de Polignac s'est dirigée vers la Suisse et on prétend que la duchesse a donné la démission de sa charge.

Le samedi 18, au soir, le comte de Montmorin et le comte de Saint-Priest, rappelés par le Roi, sont arrivés à Versailles. Le premier a repris possession du département des Affaires étrangères et l'on a confié au second celui de la Maison du Roi et de Paris.

Ce n'est pas sans inquiétudes et sans craintes qu'on attend les lettres et les nouvelles des diverses provinces du royaume. Celles qu'on a déjà reçues sont loin d'être rassurantes, puisqu'on s'y est livré à toutes sortes d'excès, que l'esprit de révolte s'y est également répandu, que le peuple s'y est armé et y a commis des horreurs uniquement dictées par la férocité. Dieu veuille que les courriers expédiés par les Etats-Généraux mercredi, jeudi et vendredi de la semaine dernière aient pu, non pas rétablir le calme, ce qu'on ne saurait espérer en un pareil moment, mais au moins procurer quelques jours d'une trêve qui permettra peut-être aux provinces, mieux instruites des avances faites par la Cour, mieux pénétrées des principes d'ordre et de tranquillité que nous voyons proclamer et appliquer ici, d'entrer, elle aussi, dans cette période de pacification et de calme qui est sur le point de s'ouvrir ici.

Il n'y a jamais eu dans toute l'histoire un événement semblable à celui-ci et la postérité restera toujours stupéfaite devant les circonstances dans lesquelles de telles choses se sont produites.

Je prie Votre Excellence de me mettre aux pieds, etc., etc.

Paris, 20 juillet 1789.

P.-S. — Ci-inclus une lettre pour Sa Majesté le Roi, notre Maître.

IV

A S. E. le capitaine général John Acton.

Paris, 27 juillet 1789, n° 362.

La précieuse santé des souverains est aussi bonne qu'on peut l'espérer en un pareil moment. Celle de toute la famille royale est excellente.

On a rappelé mercredi dernier le comte de La Luzerne, ministre de la Marine, qui a repris possession de son département. On n'a pas encore pourvu au Ministère de la Guerre, et le Garde des sceaux n'a pas encore été désigné. On croit qu'on attend l'arrivée de M. Necker pour décider Sa Majesté à faire ces nominations.

Après tous les événements de la semaine passée et les excès commis par le peuple, dont j'ai eu l'honneur de rendre compte à Sa Majesté dans ma dernière dépêche, la fureur qui s'était emparée de la multitude semblait s'être quelque peu apaisée, et nous espérions déjà qu'un peu de calme succéderait à ces jours de désordres, de troubles et d'horreurs.

Il n'en a rien été et dès le mardi 21 courant on nous apprenait qu'un certain Foulon, conseiller d'État et Grand-Croix de l'ordre de Saint Louis, l'un de ceux qui devaient faire partie du Ministère du 12 juillet et y occuper le poste de contrôleur général, poste que M. d'Amécourt n'avait pas voulu accepter, avait été arrêté dans une de ses maisons de campagne à dix lieues de Paris (à Viry) et qu'au même instant son gendre, l'intendant Berthier[1] avait été, lui aussi, arrêté

1. Intendant de Paris.

d'un tout autre côté alors qu'il changeait de chevaux et cherchait à sortir au plus vite du royaume.

Foulon arriva à Paris le mercredi 22 au matin escorté par plusieurs centaines de paysans armés qui l'avaient obligé à faire la route à pied attaché derrière une charrette et maltraité tout le long du chemin avec une férocité indigne du siècle dans lequel nous vivons.

Lors de son arrivée à l'Hôtel de Ville, le comité chargé du maintien de l'ordre et qui y siège en permanence fit tout son possible pour démontrer au peuple qu'il était impossible de condamner un citoyen à mort sans avoir préalablement acquis la preuve des crimes, qu'on lui reprochait.

Le marquis de La Fayette, commandant général de la milice bourgeoise, et M. Bailly, prévôt de Paris, s'efforcèrent en vain pendant plusieurs heures de convaincre et de calmer le peuple. Mais malgré tout leur courage, leur fermeté et leur habileté, l'impatience et l'exaspération de la foule ne firent que grandir.

On arrache le malheureux de la salle d'audience; on le traîne jusqu'au bas des escaliers et dès qu'il arrive sur la place, on l'accroche à un réverbère, mais on dut se reprendre à deux fois parce que la corde se cassa. On lui coupa ensuite la tête. On la mit au bout d'une pique et on la promena dans les rues par lesquelles devait passer Berthier, le gendre de Foulon, qu'on amenait de Compiègne.

A 8 heures du soir on conduit celui-ci à l'Hôtel de Ville où La Fayette et Bailly tentèrent à nouveau, mais sans plus de succès, d'arracher cette seconde victime aux fureurs de la foule qui lui fit subir le même sort qu'à son beau-père.

La férocité avec laquelle la populace s'acharna contre ces deux cadavres m'inspire une telle horreur que je ne saurais vous en dire davantage. Sa Majesté en trouvera d'ailleurs la description détaillée dans les feuilles que j'ai l'honneur de joindre à ma dépêche.

La Fayette, indigné et épouvanté par d'aussi abominables excès, avait résolu de renoncer à sa charge et de donner sa démission de fonctions qu'il lui semblait impossible d'exercer sans l'existence d'un accord parfait entre les districts et sans leur soumission absolue aux ordres de l'Hôtel de Ville;

conditions absolument indispensables à ses yeux pour assurer le maintien de l'ordre et répondre de la sûreté des habitants.

Le peuple et la municipalité refusèrent de l'accepter. Mais le mécontentement et le dégoût de La Fayette n'auront pourtant pas été complètement inutiles. Non seulement une bonne partie de la population manifesta publiquement la réprobation que lui inspiraient de semblables excès, mais l'Assemblée des États-Généraux proposa et vota la création d'un tribunal chargé de juger toute personne accusée par la voix du peuple et décida que nul ne pourrait être exécuté sans avoir été légalement condamné. Transmise à l'Hôtel-de-Ville, cette motion n'a cependant pas encore été acceptée.

Depuis quelques jours, il n'est bruit que de l'établissement d'une liste de 80 personnes proscrites par la Nation. Mais je ne l'ai pas vue, pas plus qu'aucun de ceux auxquels j'en ai parlé. Les lettres venues de Valenciennes signalent cependant le passage pendant les quatre derniers jours, de près de cinq cents carrosses à quatre places tous pleins de gens qui s'enfuyaient. Toute la famille de Polignac a passé en Suisse. On ne sait où le baron de Breteuil est allé avec sa famille. On prétend que le Maréchal de Broglie, qui était parti à la tête de ses 12 000 hommes et se proposait de les ramener à Metz, capitale de la province dont il est le commandant, a dû renoncer à ce projet devant les déclarations des habitants qui refusaient de le recevoir et à l'heure qu'il est, on ignore encore quel parti il prendra[1].

On ne sait où se sont rendus l'ancien ministre de la Maison Royale et de Paris, M. de Villedeuil et l'ex-Garde des Sceaux M. de Barentin. Le duc de La Vauguyon s'est, dit-on, retiré dans une de ses terres. On dit encore que plusieurs députés aux États-Généraux figurent sur la liste des proscrits et que quelques-uns d'entre eux, prévoyant ce qui allait arriver, se sont empressés de partir pendant la semaine du 13 au 19. Il y a tout lieu de penser que la plupart de ceux qui avaient tout à craindre des fureurs du peuple ont réussi à mettre leurs personnes en sûreté en sortant du royaume.

Si jamais mesure a été prise à temps, c'est assurément celle

1. Lorsqu'il se présenta devant Metz, le Maréchal en trouva en effet les portes fermées et fut obligé de se réfugier à Luxembourg.

du rappel de Necker et des autres ministres qui avaient été renvoyés avec lui. Grâce à ce rappel on a pu empêcher l'explosion d'un mouvement qui se serait sans cela étendu à toutes les provinces de la monarchie où, en somme et en comparaison de ce qui est arrivé ici, on n'a pas eu à déplorer la centième partie des désordres qu'on avait à redouter.

Pour le moment, les États-Généraux travaillent à mettre sur pied une constitution. Ils ne se dissimulent pas la difficulté de leur tâche, mais ils font, en raison même des circonstances présentes, tous leurs efforts pour en confectionner une quelconque, dans laquelle ils ne chercheront qu'à fixer les points essentiels qui serviront de bases aux modifications qu'on lui fera subir dans des temps meilleurs. A l'heure actuelle, ce qu'il faut avant tout, c'est mettre fin à l'anarchie dans laquelle nous nous débattons et promulguer des lois qui couperont court aux troubles et aux désordres, conséquences fatales de la licence et de l'absence de tout pouvoir établi.

Les idées et les vues qui se manifestent à l'Assemblée des États-Généraux sont encore bien vagues. Les uns se prononcent en faveur de la formation de deux chambres, l'une chargée de préparer et d'étudier les questions et les lois, l'autre qui aurait pour mission de les discuter et de les voter. Les deux chambres comprendraient dans leur sein des représentants appartenant aux trois ordres; mais elles alterneraient entre elles au bout d'un temps déterminé, c'est-à-dire, qu'après un certain temps la première chambre deviendrait la seconde et cette dernière jouerait à son tour le rôle antérieurement attribué à l'autre.

D'autres, au contraire, se déclarent partisans du maintien d'une chambre unique, constituée comme elle l'est actuellement, mais divisée en un certain nombre de bureaux dont l'existence permettrait d'expédier plus rapidement les affaires.

Les nouvelles de la Bretagne sont tout aussi inquiétantes que celles des provinces. Tous les citoyens y sont armés; toutes les troupes qui s'y trouvaient ont fait cause commune avec la populace, et le port de Brest est gardé par le peuple.

Il faut espérer qu'il n'y a pas d'immixtion d'influence étrangère dans tout ce qui arrive. Mais on prend d'ores et déjà les plus grandes précautions pour être prêt à parer à tout événe-

ment et l'Assemblée des États-Généraux tout comme le Comité de Permanence de la Capitale, les États-Généraux, parce qu'ils tiennent à assurer solidement la garde et la surveillance des côtes de la Bretagne, le Comité, parce qu'il désire découvrir le foyer même de cette fermentation, sont sous ce rapport complètement d'accord avec la Cour.

M. Necker a été rejoint jeudi dernier à Bâle par le courrier porteur de la lettre par laquelle le roi le rappelait et de celle qui lui était adressée par les États-Généraux. Ce matin on a reçu sa réponse à Versailles. Il annonce son arrivée pour jeudi ou au plus tard pour vendredi prochain.

P.-S. — Sa Majesté vient de nommer madame de Tourzel gouvernante de ses augustes enfants, emploi occupé jusqu'ici par la Duchesse de Polignac.

V

A Son Excellence le capitaine général John Acton.

Paris, lundi 3 août, n° 364.

La santé des souverains est parfaite, au physique du moins. Pour ce qui est du moral, c'est cependant une autre question.

S. M. La Reine a été quelque peu indisposée les jours derniers, sans être toutefois obligée de garder le lit. Actuellement elle va mieux et il serait à souhaiter que cette indisposition n'ait été que le symptôme précurseur de quelque heureux événement.

Tout le reste de la famille royale jouit d'une parfaite santé.

Depuis ma dernière lettre de la semaine passée le calme commence à se rétablir bien lentement, comme on devait d'ailleurs s'y attendre. Les Électeurs prennent à l'Hôtel de Ville certaines mesures qui tendent au rétablissement de l'ordre et de la tranquillité. La promulgation de l'arrêté aux termes duquel nul ne pourra être condamné à mort pour crime de lèse-patrie ou pour tout autre forfait sans qu'on ait préalablement instruit son procès, l'ordre donné d'incarcérer tous les proscrits avant de les faire passer en jugement, les mesures prises afin de contrôler l'authenticité de l'enrôlement des indi-

vidus qui prétendaient faire partie de la milice bourgeoise de cette ville, enfin la sévérité avec laquelle on procède contre tous les perturbateurs de la paix publique, sont autant de choses de nature à calmer et à rassurer les esprits.

Vendredi dernier, on sut à l'Hôtel de Ville que 600 bandits des environs de la capitale s'étaient mis en route pour piller et incendier la maison de campagne de Monceaux appartenant au duc d'Orléans. On y envoya immédiatement un gros détachement avec quelques pièces de canon. On réussit de la sorte à se saisir d'environ 200 de ces malfaiteurs. Le reste s'enfuit et se débanda.

Arrivé à Versailles dans la soirée de mardi dernier, M. Necker se rendit aussitôt chez Leurs Majestés qui lui firent un excellent accueil. Le lendemain il alla à l'Assemblée des États-Généraux, et Sa Majesté verra dans le numéro 23 du *Courrier de Versailles* comment il y fut reçu et dans le numéro 24 de quelle façon l'Hôtel de Ville salua le 30 son retour. Il ne voulut pas en partir sans avoir demandé au Peuple la grâce de tous ceux qu'on considérait comme coupables de crimes contre la Nation et en particulier l'élargissement du baron de Besenval, colonel de la Garde suisse et Lieutenant-Général des armées du roi, que la garde bourgeoise avait arrêté aux environs de Versailles. On expédia sur l'heure même de l'Hôtel de Ville un courrier porteur de l'ordre de le remettre en liberté et de le conduire sous escorte jusqu'à la frontière suisse. Mais presqu'au même moment trois des districts de la ville protestèrent contre cette mesure et trois autres, dont les électeurs déclarèrent que l'Hôtel de Ville avait excédé ses pouvoirs, expédièrent un autre courrier révoquant l'ordre de mise en liberté de Besenval. Le maintien de sa détention est d'ailleurs loin de présenter actuellement le même caractère de gravité, les mêmes dangers que la semaine passée.

Le reste du régiment des gardes françaises (400 hommes environ) a quitté hier matin Versailles et y a été remplacé par la garde bourgeoise qui, de concert avec la garde suisse, fournit maintenant le service du Palais. Il appert de toutes les lettres qu'on a reçues des diverses provinces et des places frontières que partout les troupes régulières ont fraternisé avec les gardes civiques et font désormais partie de ces nouvelles

formations. Afin d'empêcher des maux et des désordres plus grands encore, les commandants militaires de ces provinces et de ces places se sont vus contraints à céder et à s'entendre avec les Municipalités. On peut donc dire qu'en ce moment il n'existe plus d'armée régulière.

Les mêmes lettres parlent aussi des troubles dont ces provinces sont journellement le théâtre, des incendies des châteaux des grands seigneurs, de leurs hôtels dans les villes, et d'un grand nombre de couvents incendiés qui ont entraîné la destruction de riches archives et causé la mort de pas mal de personnes. On ne paye plus aucun impôt ni au roi ni aux seigneurs. Les tribunaux chôment et les magistrats n'osent plus siéger.

Sa Majesté lira dans la feuille qui a pour titre *Courrier de Versailles*, numéro 22, et qu'elle trouvera dans les pièces annexées à cette dépêche, la lettre écrite par l'Ambassadeur d'Angleterre au Comte de Montmorin et qu'on a cru devoir publier [1].

Les États Généraux continuent entre temps à faire tout leur possible pour arriver à mettre sur pied une Constitution; mais les opinions y sont tellement divisées, qu'ils se passera encore quelque temps avant que l'accord se soit fait sur une question aussi essentielle et d'autant plus urgente que seule une solution rapide et favorable pourrait mettre un terme aux désordres et à l'anarchie. L'Assemblée Nationale est divisée entre quantité de partis et jusqu'à présent elle se trouve (comme Sa Majesté le verra par la feuille que j'ai l'honneur d'inclure) en présence

1. Il s'agit évidemment ici de la lettre adressée le 26 juillet 1789 par le comte de Dorset à Montmorin. Dans cette lettre l'ambassadeur d'Angleterre protestait contre les insinuations et les accusations dont sa Cour avait été l'objet. Il déclarait que « jamais l'Angleterre n'a cherché à fomenter des troubles à Paris, qu'elle n'a jamais conspiré avec les mécontents et qu'il est inexact qu'elle arme une flotte pour agir sur les côtes de France ». Il rappelait à Montmorin qu'il s'était déjà expliqué à ce sujet avec lui, mais « afin de couper court à tout bruit malveillant » il demande cette fois « que ses sentiments soient connus de l'Assemblée Nationale et du public ».

Montmorin transmit cette lettre à l'Assemblée qui en entendit la lecture dans sa séance du 27 juillet et en ordonna l'impression.

Le 7 août, le comte de Dorset écrivit à Montmorin pour lui dire qu' « ayant communiqué à son gouvernement la lettre qu'il lui a écrite le 26 juillet, la Cour d'Angleterre lui a répondu en approuvant catégoriquement les termes de la dite lettre. »

de trois projets dont Mounier, Target et l'Abbé Siéyès sont les auteurs. Le projet du premier semble être le plus rationnel, le plus sensé tant au point de vue des attributions du souverain qu'en ce qui a trait aux droits de la Nation. Il suffirait d'en modifier légèrement quelques articles pour en rendre l'application plus aisée et plus pratiquée. Celui de Target n'a que peu de partisans. Il n'en n'est pas de même pour celui de Siéyès qui a de nombreux défenseurs dans l'Assemblée. Son acceptation me paraît cependant fort douteuse, parce que la Constitution proposée par Siéyès est purement métaphysique et ne pourra être que difficilement acceptée par ceux qui seront chargés de l'appliquer.

Le duc de la Vauguyon et son fils ont été arrêtés par la Garde Nationale au Havre, où ils comptaient s'embarquer sur un bâtiment anglais allant à Ostende. Le nom de Chevalier, négociant, qu'il avait fait porter sur son passe-port, a inspiré des soupçons à la municipalité du Havre qui en a référé aux États-Généraux, et on ignore encore la résolution à laquelle ils s'arrêteront. Espérons qu'ils prendront le même parti que celui qu'ils ont adopté quand il s'est agi du baron de Besenval, celui de le laisser enfermé là où il se trouve et de le soustraire ainsi aux dangers qu'il pourrait courir si on le faisait venir ici.

On m'annonce à l'instant qu'à Saint-Denis, à deux lieues de cette capitale, le peuple, mécontent de son maire, lui a coupé la tête la nuit dernière. On procède lestement de cette façon et rien mieux que cela ne prouve combien nous sommes encore loin de cette tranquillité que nous désirons si ardemment et qui n'a pas encore l'air d'être sur le point de faire son apparition.

P.-S. — Outre ce pli, j'adresse à V. E. quatre autres paquets qui contiennent toutes les diverses feuilles et brochures du moment, toutes du plus haut intérêt, à savoir un paquet pour S. M. le Roi, un pour S. M. la Reine, un pour V. E. et un pour M. le chevalier Acton. J'inclus encore une lettre pour S. M. le Roi, notre maître.

MARQUIS DE CIRCELLO

(A suivre.)

DAPHNÉ[1]

Comme nous écoutions Libanius avec une attention nouvelle, nous entendîmes distinctement sur la terre un bruit sourd pareil au galop de plusieurs chevaux. Sur un signe de la main les esclaves se hâtèrent de courir à la haute porte du péristyle où nous étions; mais, au moment même où ils en soulevaient les longues tapisseries, deux jeunes gens parurent à l'entrée, se tenant par la main. Ils étaient enveloppés de manteaux blancs qui tombaient devant eux et cachaient leurs pieds. L'un d'eux qui se tint devant l'autre portait une petite barbe bouclée, légère et terminée en pointe. Sa tête était penchée, son regard cherchait les yeux des trois amis et allait de l'un à l'autre avec vitesse, et ses paupières semblaient chargées de larmes qu'il voulait contenir. Libanius, secouant sa tête avec une agitation qui faisait frémir ses longs cheveux blancs sur ses épaules, se retourna sur son siège avec la lenteur des vieillards, et, mettant sa main amaigrie et chargée de grosses veines bleues entre ses yeux et les lampes, le considéra sans rien dire, comme un voyageur regarde un objet lointain et inconnu éclairé par un soleil trop ardent. Basile et Jean Chrysostôme se parlaient bas avec incertitude, lorsque l'étranger s'approcha de quelques pas, s'arrêta encore, prit un des pans

1. Voir la *Revue* des 15 juin et 1er juillet.

de son manteau pour essuyer une larme qui coulait malgré lui, et dit d'une voix douce et attendrie :

— C'est moi qui suis Julien, votre disciple, que vous avez condamné.

Libanius jeta un cri qui me remua jusqu'aux entrailles, se leva en s'appuyant sur la table et lui tendit les deux bras en disant :

— Seigneur, Seigneur, est-ce vous qui venez dans ma maison?

Mais Julien se jetant dans ses bras, à genoux comme un enfant, pressait sa tête contre la poitrine de son maître et disait :

— Mon père, mon père, j'ai besoin de toi!

Et, sans chercher davantage à faire parade d'une force vaine et d'une fausse dignité, il laissa couler ses pleurs en liberté.

Pour moi je me sentis, je l'avoue, un effroi secret en voyant, devant moi, l'Empereur s'abandonner à ces mouvements impétueux de son caractère. Je craignais qu'un regard jeté sur moi ne l'avertît de la présence d'un étranger et qu'il ne s'indignât contre lui-même et contre moi. Mais il vint se placer sur un des lits circulaires, tout au milieu de nous, et là, souriant avec une grâce ineffable, sans vouloir empêcher ses pleurs de descendre en abondance le long de ses joues, et sans les cacher, il donna l'une de ses mains à Jean, l'autre à Basile, et assis entre eux comme un frère, me fit avec la tête un signe de bonté et de confiance qui me rassura, après que Libanius lui eût dit qui j'étais.

Cependant nous étions tous sans voix, et Julien, respirant comme après une longue fatigue de l'esprit, et goûtant un peu de paix comme pour la première fois depuis bien des années, regardait avec douceur les traits du maître et des disciples tour à tour, puis la maison et ses simples marbres blancs et polis, et surtout, entre les colonnes ioniennes, le bois sacré, les grands cèdres et les lauriers de Daphné. Enfin, sortant de ce silence, il nous dit, en remarquant notre profonde attention à tous ses gestes :

— En vérité, je ne vois ici que ce jeune stoïcien qui puisse parler le premier.

Ce fut alors seulement que Libanius aperçut Paul de Larisse

et lui tendit la main. Celui-ci s'avança lentement et mit sa main dans celle du maître qui, voyant sous son manteau entr'ouvert la saie des serviteurs, dit à Julien :

— Eh! quoi! Paul est-il donc toujours esclave?

— Toujours et pour toujours, — dit Paul de Larisse, — mais plus libre que lui qui voulait m'affranchir malgré moi. Ma vie n'est pas en moi, mais en lui, et je n'ai voulu revenir à toi que lorsqu'il aurait tout accompli pour te voir satisfait.

Une morne consternation était écrite sur les traits de Libanius; ses épais sourcils noirs s'étaient abaissés sur ses yeux rougis, bien plus avant que de coutume. Ses mains bleues et tremblantes cherchaient à se dégager des mains de Paul de Larisse, et il jetait sur Julien des regards de pitié; et après un moment où nous crûmes qu'il allait enfin parler, il appuya lentement ses coudes sur la table et, prenant un pan de son manteau, il le jeta sur ses cheveux blancs et sur son crâne découvert, et se voila la tête et le visage entièrement.

Julien, surpris de plus en plus, nous regarda tous d'abord l'un après l'autre; il paraissait chercher dans nos yeux le même étonnement que lui causait une aussi sombre réception. Ne trouvant dans nos regards qu'une tristesse qui semblait lui dire que nous savions le secret du silence et de la sévérité de Libanius, il devint lui-même profondément pensif. Le sourire et la rougeur légère de ses joues s'effacèrent tout d'un coup, ses yeux humides se séchèrent aussitôt, et devinrent sévères et tout empreints d'une multitude de pensées graves. Son visage semblait aussi immobile que le marbre, et il n'y avait plus de flamme que dans ses yeux ardents et au-dessus de ses sourcils, où deux traits profonds faisaient ressortir la largeur de son front avancé.

Adressant d'abord la parole à Paul de Larisse :

— Je te l'avais dit, ils ont vu ici ce que les tumultes de ma vie empêchent de voir et, par pitié pour moi, Libanius n'ose me le dire.

Puis à nous tous :

— Que croit-on donc ici que nous soyons devenus, pour ne plus pouvoir entendre vos idées dans leur âpre crudité? Ne suis-je plus de Daphné comme vous? Paul et moi sommes-nous donc des bannis, parce que nous avons agi, après avoir médité

et écrit comme vous le faites? Nous croyez-vous si absorbés par un pouvoir exercé sur les plus grossières natures, que nous leur soyons devenus semblables? Grâce au Dieu créateur en qui et par qui nous vivons, je n'ai point cessé mes travaux, et je suis encore ce que j'étais au milieu de vous, esprits fraternels, issus du divin Socrate, vous qui peut-être d'âge en âge renaissez pour adorer, pour penser et pour vous chercher.

» Nous nous sommes choisis entre tous, nous nous sommes devinés et rencontrés, nous ne pouvons jamais nous perdre et nous nous devons l'un à l'autre nos pensées entières, puisqu'il nous faut garder pour le reste des hommes un silence nécessaire. D'où vient que vous m'avez laissé combattre seul depuis un an? Pensez-vous donc que tout soit fini et qu'il soit temps de se reposer? Croyez-vous que Daphné n'ait pas eu ses déserteurs? Grégoire de Nazianze, notre ami, et qui étudiait avec nous, persiste à demeurer prêtre et s'est enfui dans le Pont; depuis la mort de Césarius son frère [1], il ne veut pas me voir, et écrit contre moi.

» Les deux Apollinaires [2] se sont déclarés mes ennemis et le plus jeune a écrit jusqu'à trente livres contre moi. Eunape [3] est toujours debout, il est vrai, et travaille courageusement. Il m'a ramené beaucoup d'esprits égarés; il a fortifié et rallié beaucoup d'écrivains et d'orateurs admirables qui manquaient de force et de persévérance; il a dévoilé la vie des chrétiens, et la fourberie qui tache et corrompt leur fruit encore pendant à l'arbre. »

Ici, il me regarda, je reculai involontairement.

— Toi, juif, dit-il, — toi, jeune Alexandrin, dis-moi par exemple, et dis-moi en toute hardiesse et franchise, ce que tu penses de mes efforts à rebâtir ton Temple de Jérusalem.

— On m'a dit en Perse, — répondis-je avec un peu d'effroi,

1. Césarius (saint Césaire), frère de saint Grégoire de Nazianze, né en 330, mort en 369, fut médecin de l'Empereur Julien, mais, inquiété par lui dans sa foi, quitta le palais. Contrairement à ce que semble croire Vigny, il survécut à Julien, fut rappelé par Jovien et nommé par Valens questeur en Bithynie.

2. Les deux Apollinaires, père et fils, grammairien et rhéteur grecs, enseignèrent à Béryte et à Laodicée, et embrassèrent le christianisme. Le jeune finit hérésiarque.

3. Eunape, né à Sardes, zélé partisan de Julien, se montra ardent adversaire des chrétiens. On a de lui des *Vies des Philosophes*.

— on m'a dit que des feux souterrains avaient toujours consumé les ouvriers et que des prodiges t'avaient effrayé toi-même, grand Empereur.

Il reprit :

— On a dit même, encore, (et Jean et Basile sourirent avec dédain) on a dit que des croix de feu avaient paru sur Antioche et Jérusalem en même temps, tandis qu'on fouillait dans les fondations du Temple, et que ces croix s'imprégnaient sur les habits et sur les livres, sans qu'on pût les effacer; on a dit que je n'avais pas osé poursuivre cette grande entreprise de relever votre Temple dont il ne doit pas rester pierre sur pierre, selon les Galiléens. Mais outre qu'il n'en reste déjà plus pierre sur pierre depuis Titus et Vespasien, ce qui rendait un miracle bien inutile, je ne pensais qu'à réunir votre malheureuse et patiente nation, par esprit de justice. Mais de vous-mêmes sont venus les obstacles : les Samaritains et les Cutéens [1] m'ont vite écrit que les Juifs cesseraient de payer les tributs et tenteraient de se soustraire à l'Empire Romain. Ils [2] ont fait quelques émeutes dans la vallée de Bet-Rimon, et le gouverneur Alypius les avait provoquées en exigeant que le Temple fût construit sur un autre plan que celui de Salomon. Une légère secousse de tremblement de terre, la même qui fut ressentie à Nicée, à Nicomédie et à Constantinople, a augmenté le trouble de vos Hébreux et donné lieu aux fables folles des Galiléens; j'ai voulu leur donner le temps de s'apaiser, et j'ai remis à l'année prochaine cette construction à laquelle je présiderai moi-même, si Adrastée [3] permet que je revienne de Perse. Voilà le vrai de cette histoire : mais le faux a prévalu comme toujours. Cependant les esprits vigoureux viennent à moi. Jamblique, Maxime, Euclide, Priscus, Elpidius, Amérius, sont venus à Constantinople et se sont pressés autour de moi. Mais vous, mes frères les plus chers, et vous, notre Père, vous m'avez oublié.

1. Samarie fut prise en 718 par Salmanazar qui en transporta les habitants au delà de l'Euphrate, et les remplaça par des Kuthéens (ou Cutéens, selon l'ortographe de Vigny), d'origine assyrienne. Les Samaritains et les Juifs furent presque toujours en guerre; les deux peuples avaient l'un pour l'autre l'aversion la plus prononcée.

2. Les Juifs.

3. La même déesse que Némésis.

Ici Libanius se découvrit et le regarda avec attendrissement, le laissant parler sans l'interrompre.

— Je m'en suis plaint souvent à Paul de Larisse en lui défendant bien de vous le faire savoir, parce que je ne veux point être aidé par pitié, mais par zèle et par propre mouvement. Ah! si j'étais né pareil aux grossiers Empereurs qui répondaient aux chrétiens par des supplices, je n'aurais nul besoin de vous. Mais moi, je leur réponds par des livres, et ici même, nos voisins d'Antioche viennent de recevoir ma satire du *Misopogon*; tandis que, si j'avais voulu serrer un peu cette ville de femmes et d'eunuques entre ma main droite où est ma flotte et ma main gauche où est mon armée, il n'en resterait qu'un peu de cendre. Mais de quel homme ne mériterais-je pas la violence? Je suis digne, croyez-moi bien, mes amis, de revenir à Daphné, j'ai les mains pures de sang. En deux années d'empire, j'ai remis en honneur les anciennes mœurs de la République sévère, le culte de Dieu et l'autorité suprême de la philosophie exercée par les âmes choisies et appelées autour du trône du monde.

Julien parlait de cette manière en rougissant avec une voix si douce et d'un air si simple, son regard était si naïf, son sourire si candide et si juvénile que j'avais peine à en croire mes yeux et que je doutais que ce fût vraiment lui. Mais lorsque je m'accoutumai à cette réalité, je compris ce qui se passait devant moi, et je commençai à deviner cet homme en qui on n'a jamais pu surprendre une petitesse; je vis bien loin à nos pieds, pendant cet entretien, tout le reste des hommes dont le maître souverain venait ainsi rendre compte de son travail. Il parlait encore lorsque, ne pouvant m'empêcher de l'interrompre dans ses derniers mots, je m'écriai :

— Tu as fait reculer le soleil de deux années, impérial Josué!

Il sourit en me regardant et répondit :

— Je ne viens pas ici dire comme le premier et le plus hypocrite des Augustes, « La comédie est jouée », — car mon rôle n'est pas achevé, et le rideau, je pense, ne se baisse pas encore sur moi, à trente-deux ans et au commencement de mon quatrième consulat; je ne veux pas vous dire non plus : « Applaudissez! » mais seulement : « Jugez-moi et fortifiez-moi ».

J'étais encore troublé de ce que j'avais osé dire, lorsque je

vis, à ma grande surprise, que Libanius me regardait et portait les yeux tour à tour sur Julien et sur moi.

— Ah ! Julien, — dit-il, avec son air abandonné, — serais-tu surpris si ce jeune Hébreu d'Alexandrie t'avait, sans le vouloir, amèrement critiqué? Tu as cru qu'il te louait, et lui-même aussi l'a pensé, mais moi je pense précisément le contraire. Ah! mon enfant, qu'il me faut de courage pour dire ce que, dans un moment de douleur et de recueillement, je viens de me dire à moi-même! Me permettras-tu, — je suis vieux, Julien, — me permettras-tu de monter au point que je viens d'entrevoir, mais de n'y monter que pas à pas et appuyé sur une épaule beaucoup plus jeune et plus ferme que la mienne? Tu m'as ramené Paul de Larisse, que je vois stoïcien et plus solide que jamais sur ses pieds; permets, mon cher Julien, que je prenne son bras afin qu'il m'aide à gravir ce haut promontoire. Vous nous y suivrez tous les trois, et s'il arrive, ce que le Dieu de la lumière veuille empêcher, s'il arrive que nous trouvions un abîme sous nos pas, nous unirons nos efforts afin de trouver un chemin pour l'éviter ou des travaux pour le combler.

Nous nous regardâmes tous en silence, et Paul de Larisse s'approcha de Julien et lui pressa la main, avec le sentiment d'un danger secret que l'un des deux allait courir, et d'un combat décisif que la raison supérieure de notre âge allait nous livrer. L'adversaire s'avançait avec une lenteur redoutable, et comme les plus grands événements ont été souvent déterminés par quelques simples conversations entre les grands hommes, il était visible pour nous que quelque chose de décisif arriverait après ce que nous allions entendre.

— Ce que vous allez dire est peut-être ce que je suis venu chercher, — dit Julien calme, mais attentif comme un brave qui attend le coup d'une habile épée.

Paul de Larisse s'étant assis sur le lit même où Libanius était à demi couché, Libanius lui dit :

— Je ne sais d'où vient que le premier effet de ton arrivée auprès de Julien a été de le détourner de cet amour des poètes qu'il égalait par des poèmes et des chants admirables, et les muses Ligies pourront bien ne t'avoir pardonné qu'avec peine si tu es cause d'un tel abandon.

Paul répondit sur-le-champ avec sa brièveté spartiate :

— Julien César n'a-t-il pas écrit, depuis, la *Satire des Césars*?[1]

— J'entends, — reprit Libanius, — tu penses que la sagesse philosophique des écrits qu'il a jetés depuis au milieu des combats est supérieure aux chants religieux et aux poèmes qu'il écrivait dans la solitude de Macella : ce serait à examiner; mais je t'en parle seulement parce que je crois que Julien t'a rendu compte des plus secrets mouvements de son âme, tandis qu'il ne paraissait à nos yeux que par éclairs bien rares, et que ses lettres courtes ne m'ont jamais appris que des résultats et non des causes. Tu vois que ce n'est qu'en sa présence que je te prie de le trahir, et seulement après qu'il te l'aura permis.

Julien était appuyé sur le coude et, le menton sur sa main, écoutait attentivement. Il sourit et fit à Paul un signe de consentement; toutefois son regard était triste et découragé.

Paul de Larisse parut quelque peu étonné de ce commencement qui semblait presque frivole, mais, connaissant trop notre maître pour ne pas deviner qu'il était sur un chemin difficile, il répondit :

— Un jour, Julien me dit de l'aider à brûler tous les poèmes qu'il avait écrits. Il me les lut. Ils étaient beaux, mais il les brûla.

Libanius, se tournant alors vers Julien :

— N'étais-tu pas quelque peu affligé, — lui dit-il, — des satires d'Alexandrie ou d'Antioche?

— Je pensai, — dit Julien, — que c'était le rôle d'une femme de chercher à plaire aux hommes, que c'était une faiblesse que de se surprendre à frémir de leur avoir déplu ou à se réjouir d'en avoir été admiré, et que c'était là obéir et non commander.

— Mais vraiment, — reprit Libanius, — ne penses-tu pas que le but d'un orateur et d'un philosophe est aussi de séduire les esprits? Les fleurs de ses discours ne sont-elles pas destinées à engourdir la raison avec leurs parfums?

1. C'est une satire à la manière de Lucien. On y voit les empereurs qui avaient occupé le trône avant Julien, comparaissant devant les dieux de l'Olympe pour disputer une place vacante dans le ciel. Silène joue le rôle de juge. Marc-Aurèle remporte la victoire.

— Du moins, — reprit Julien, — du moins ont-ils un autre but encore que de plaire, et, s'ils séduisent, c'est pour nous prendre par la main et nous conduire où ils veulent; c'est une sorte d'empire, lent il est vrai, mais un empire enfin.

— Et c'est encore une sujétion, — reprit Libanius, — puisqu'il dépend des auditeurs de n'écouter ni la parole ni le livre et d'argumenter contre l'orateur. Hélas! irions-nous jusqu'à dire que le seul digne emploi de la force ou de la vertu soit d'exercer le pouvoir suprême? tu ne l'as pas pensé, car chercher le triomphe du Capitole, c'est encore chercher l'applaudissement public et la louange aveugle du vulgaire. Tu ne l'as pas pensé, car saisir le pouvoir et l'exercer, ce n'est encore là que le premier pas du statuaire qui saisit son ciseau de fer et son marteau de bois et se place devant le marbre. Le bloc est l'assemblée grossière des hommes dont la forme ne change que sous les coups des grands statuaires. Or, pour concevoir cette forme que tu voulais donner à ce marbre énorme, où aurais-tu pris ta pensée première, sinon dans ce génie poétique né en toi? Tu n'as donc rien fait en brûlant tes Poèmes, si tu n'as aussi brûlé en toi la poésie. Y aurais-tu par hasard réussi?

Julien avait replacé son menton et sa barbe légère sur sa main.

— Tu es un habile capitaine, Libanius, — dit-il en souriant avec un peu d'amertume, — je te vois venir. Tu commences par brûler les villages éloignés et dévaster la campagne, afin de ne rien laisser derrière toi en marchant, pas à pas, vers la forteresse que tu assièges. Il faut bien te laisser faire et je me suis livré à toi. Pour suivre ta pensée, ne trouves-tu donc pas le marbre assez bien taillé et assez promptement modelé?

Libanius lui serra la main dans les siennes avec une tendresse de père :

— Ah! cher fils, — dit-il, — tout ce qu'un homme peut faire, et un grand homme, tu l'as fait. Mais est-ce ta faute si ce marbre est devenu une cire molle qui fond à tous les soleils, reçoit toutes les impressions et se pétrit sous toutes les mains dès que le maître est absent ou mort?

Julien baissa la tête et ne répondit pas. Comme nous regardions Paul de Larisse, ce jeune homme pensa qu'il était considéré comme responsable et prit la parole.

— Ne suis-je pas en droit de rendre compte, puisque je n'ai pas cessé d'obéir à la première pensée qui me fit partir autrefois avec Basile de ce lieu sacré où nous sommes, pour porter à Julien les paroles de Daphné? Je dirai donc en peu de mots ce qui s'est fait, et vous verrez que nous n'avons pas dévié, mais peut-être vous-mêmes qui nous jugez. — Le cri de Julien devant l'évêque Arien était celui du chrétien blessé au cœur. Sa croyance était empoisonnée, et nous sentîmes que, de ce jour, elle devait mourir en lui. Je me dévouai. Je me vendis comme esclave pour l'approcher. C'est là mon honneur à moi, et je n'ai pas voulu être affranchi ni racheté pour ne pas le perdre. J'ai appris à Julien ce que les eunuques qui le tenaient prisonnier lui avaient caché. Je lui ai fait savoir qu'il était neveu de l'empereur Constantin l'Apostat, qui avait publiquement renié la religion de nos pères et de Rome pour n'être même pas chrétien et rester arien; que lui, Julien, avait été sauvé par quelques soldats du massacre de sa famille où périrent sept enfants comme lui; que le monde n'était pas chrétien comme on le lui enseignait, que les temples des Dieux supérieurs étaient debout dans tout l'Empire; que ceux de toutes les divinités inférieures étaient ouverts dans Rome, où le Sénat, les Consuls, les Tribuns, et les Chefs des grandes familles patriciennes, plébéiennes et consulaires, et tous ceux qui exerçaient les grandes charges de l'État venaient publiquement sacrifier et gouvernaient toujours par les devins et les présages; que les eunuques et les courtisanes affectaient de suivre la foi du Prince et la déshonoraient, mais que ni l'Apostat Constantin ni son pâle successeur n'avaient osé abolir les sacrifices; et enfin qu'il y avait à Daphné des philosophes qui allaient et venaient sans cesse, régnant sur les croyances populaires et entretenant le feu pur et sacré de la morale au milieu des combats religieux et des sophismes de toutes les écoles. Alors Julien ouvrit les yeux; il vit l'Empire envahi, énervé, il résolut de se préparer à régner. Nous nous vîmes entourés d'espions; il fallut être chrétien longtemps de visage; Julien s'y soumit et fut libre; subir avec patience la vue d'une cour de délateurs, de courtisanes, d'eunuques, de sophistes, de barbiers et d'échansons pour parvenir à vous entendre, Libanius avec Basile, Maxime, Grégoire, Ecébole, Apollinaire et les

autres, sans vous parler autrement qu'en présence des *curiosi*[1] de l'Empereur; voir adorer au Parthénon sans adorer, et se faire ainsi, à la fin, proclamer César; relever les légions romaines, chasser les Barbares des Gaules et revenir Auguste, rendre Constantinople et Rome aux Dieux : en neuf ans, ce fut ce qu'il souffrit et ce qu'il fit. Alors il vous écrivit souvent, et ceux que Daphné envoya furent pontifes et magistrats suprêmes, quoique pas un de vous qui êtes ici ne voulût accepter d'or ni d'honneurs. Mais Julien en cela même nous est semblable : il est plus pauvre que moi et laisse, dit-il, ses revenus en dépôt chez ses sujets. Il ne veut que la vérité, la cherche et l'adore. Elle se voile de plus en plus à ses yeux et aux miens. Mais ce qui a été fait devait l'être, et c'était là ce que vous attendiez; et, à présent, vous ne l'aidez plus, quand son édifice est à peine debout et encore ouvert à tous les vents du ciel!

Je pensai que Paul avait parlé avec trop d'audace à un homme tel que Libanius et je m'en effrayai pour lui; mais, voyant Libanius sourire, Julien interrompit Paul de Larisse et lui dit avec impatience :

— Eh! ne vois-tu pas que tout ce que tu as raconté est compris dans son image perfide! C'est le filet où il a voulu nous prendre et dans lequel tu tombes. Je n'avais fait là, comme il le dit, que saisir mon ciseau et mon marteau. Mais ici, Libanius, arrêtons-nous et parlons en hommes. N'use point avec moi de la méthode lente de Socrate. Je n'ai que trente-deux ans encore, mais, quelque longue vie qui puisse m'être donnée par le Destin, je n'ai pas de temps à perdre pour achever mon ouvrage et je le laisserai peut-être à moitié.

« Depuis le jour où je suis sorti de Macella, je n'ai vécu, pensé, agi que pour sauver l'Empire, que les Galiléens et leurs folies ont mis à deux doigts de sa perte. Le présent ne m'a pas seulement occupé, mais l'avenir. Une fois éclairé par les évêques eux-mêmes sur l'homme que j'adorais comme Dieu, je n'ai plus considéré que le salut des hommes et les moyens de préserver le monde de l'ignorance qui détruit, en perpétuant la science qui conserve.

1. Les espions.

Je n'ai point interdit les écoles aux Chrétiens, mais j'en ai fondé de nouvelles par tout l'Empire, où l'on pût enseigner aux enfants non seulement Hésiode et Homère, Démosthène, Hérodote et leurs Dieux, mais Platon, mais la morale pure de Marc-Aurèle, et l'enseigner par l'exemple. J'ai jeté pour fondement de cette réforme la réforme des pontifes et des prêtres. J'ai ordonné qu'il ne fût jamais élevé au sacerdoce que les gens de bien les plus purs de chaque ville, sans égards pour la naissance ou la richesse. Je leur ai donné pour devoirs : l'amour de Dieu et des hommes, une vie qui soit une continuelle instruction, un enseignement grave de l'histoire, dégagée des fictions débauchées et dangereuses de quelques poètes; une surveillance perpétuelle des hospices que j'ai fondés; et le soin de faire du bien à tous et de donner gaiement le nécessaire, même de leur indigence.

— Par le ciel, qu'ont dit de plus les Évêques chrétiens, nos anciens amis? — s'écria Jean Chrysostôme.

— Regarde, — dit Basile, en montrant sur la muraille un papyrus très long qui y était déroulé; — Libanius a copié de sa main cet édit immortel que tu as écrit pour les temples.

Libanius roulait une boule d'ambre dans sa main et d'abord ne parlait pas; mais, regardant Basile avec ironie :

— Vraiment, — dit-il, — tu m'as pris en flagrant délit d'admiration et presque de flatterie pour notre cher Julien, et la confusion que cela me cause n'est pas loin de me faire oublier que les pures maximes, les institutions vertueuses, les lois prudentes ne se conservent pas si elles ne sont à l'abri d'un dogme religieux, et que, si Julien les a enfantées, c'est que sans doute il était rempli de la Divinité et s'est senti assez fort pour établir le sentiment de sa foi de manière à la rendre universelle.

Et, comme Julien hésitait à répondre, il continua après avoir attendu un instant :

— Et ce ne peut être à l'ancien Olympe d'Homère qu'il ait foi, car, dans sa *Satire des Césars*, dont nous parlait Paul de Larisse, notre enfant, j'ai bien peur qu'il n'ait fait la satire des Dieux. Silène et Bacchus n'y sont guère

moins ridicules que les Césars faiseurs de poupées (je ne veux pas parler de Claude son aïeul, que Julien a bien traité pour ce motif très naturel qu'il est de son sang); mais les Dieux y sont fort petits auprès de Marc-Aurèle qui leur parle de l'idée, *vraie ou fausse,* qu'ils sont nourris de la fumée des sacrifices. Il a fait, de la mollesse et de la débauche, des déesses dont la dernière est chrétienne et offre le baptême à Constantin et à tous les meurtriers. Tu me pardonneras donc, Basile, j'en suis sûr, de ne pas croire qu'il ait pour le vieil Olympe une grande vénération et une sincère croyance dont le sentiment puisse être universel.

Julien rougit ; aucun de nous ne vit cette rougeur avec indifférence, et je compris alors combien il fallait que Libanius eût une intelligence sûre, inébranlable et pénétrante, et quelle force il sentait en lui, pour se résoudre à pousser à bout celui en qui reposaient les destinées du monde. Jean Chrysostôme regardait Libanius comme pour demander grâce, Basile avec une tristesse croissante, et Paul de Larisse avec une douleur inexprimable.

Julien avait penché sa tête sur sa main, et son coude était négligemment étendu sur la table. Il rêva, puis il sourit, puis il dit en attachant ses yeux sur les constellations brillantes qui tremblaient derrière les feuilles sombres des cyprès, des lauriers et des cèdres :

— Si le délire est divin et s'il est permis de le regarder comme tel, n'est-ce pas lorsque la mémoire des choses divines que notre âme a connues avant la naissance devient en nous si vive qu'il nous semble être rentrés dans le sein de la Divinité même ? N'avons-nous pas reconnu que le raisonnement est une arme aussi bonne pour l'erreur que pour la vérité ? Nous ne pouvons donc nous attester élevés jusqu'au sentiment du Vrai, du Beau et du Bien, que dans ces rares moments où notre âme, se souvenant de la Beauté céleste, prend ses ailes pour retourner en sa présence et la voir clairement devant elle, autour d'elle, se sent pénétrée de son amour, et ne voit rien dans l'univers qui ne soit tout illuminé des splendeurs de la Divinité. C'est dans ces moments, auxquels les prières nous conduisent, que nous pouvons vraiment dire avoir

retrouvé ce que la naissance et la vie périssable nous ôtent, et ce sont ces vérités trouvées que les hommes osent appeler célestes inventions, oubliant que toute vertu et toute science n'est qu'une réminiscence de la vie première et de l'existence inaltérable.

» Pour moi, je puis le dire, j'ai passé ma vie entière à supplier le Dieu souverain et tout-puissant, créateur du ciel et de la terre, de diriger par des inspirations intimes le cours difficile de ma vie et, souvent, j'ai reçu de lui des visions qui ne m'ont laissé aucun doute sur l'existence des divinités secondaires qui président à nos destinées. Le monde dans son ensemble n'est autre chose qu'un Être animé formé d'âme et d'intelligence; mais, entre Dieu et lui, un autre Être intermédiaire préside à nos destinées, c'est le Soleil-Roi que j'adorai dès mes premiers ans et dont mes yeux ne pouvaient se détacher. Sa présence est notre vie, son absence notre mort; sa nature est simple, pure et sans mélange[1]; il provient d'un seul Dieu, du Dieu créateur, qui est le monde intelligent, et il est le milieu des êtres intellectuels intermédiaires, destiné à les présider, et propre à réunir les deux extrémités de la vaste chaîne par sa qualité conciliante et amie, par sa substance fécondante. Le plus grand, parmi les biens qu'il produit, est la création des *Anges solaires*. L'un d'eux m'est apparu clairement sous ma tente et dans mon palais pour m'annoncer mes destins, et c'est lui qui est le Génie de l'Empire. Il était pâle et faible avant que l'on ne m'eût nommé Auguste; il est grand et puissant aujourd'hui. Je l'ai vu, il m'a parlé, et jamais ses prédictions n'ont failli. Je les ai annoncées, on les a vues s'accomplir au jour marqué. Que le sourire que je vois errer sur tes lèvres en ce moment interprète ces récits comme des visions mystiques, je le comprends et je le pardonne. Mais je déclare que, lors même que ce ne seraient là que visions nocturnes et rêveries extatiques, je ne les croirais pas moins venues du ciel pour me récompenser de quelques vertus dont j'aurai pu donner l'exemple. Cette vue certaine que j'ai obtenue à force de sacrifices, d'études théurgiques et théologiques, de prières et d'adorations exaltées, m'a conduit à connaître et enseigner la vraie

1. Ἀχράυλον. (Note de Vigny.)

nature des Dieux secondaires qui adoptent les nations et dirigent leurs fortunes diverses, faisant connaître l'avenir à ceux des hommes qui cherchent à leur ressembler et atteignent quelque chose de leurs perfections. Ces Anges solaires qui vivent à présent avec le bienheureux Platon ne cessent de monter et descendre du Soleil à nous, et suivant sa lumière, pénètrent l'âme à travers les corps ranimés par elle. Qu'on les nomme Cérès-Dêo ou Minerve Pronoée, ils viennent du Soleil-Roi, emblème visible du Démiurgos, du Logos, du Verbe incréé et très pur.

— Mon cher Julien, — répondit Libanius, — le nombre est infini des Chrétiens qui, depuis ton règne, et au moindre signe venu de toi en passant par des milliers de petits pouvoirs nés du tien, ont quitté leur christianisme. Ils l'ont quitté par indifférence, et n'étaient tombés dans cette indifférence que parce que les deux cents sectes et plus encore qui les divisent avaient soumis la nature de leurs Divinités au même creuset où tu viens de faire passer celles de l'Olympe. Toi qui t'es diverti publiquement en faisant venir chez toi les Ariens, les Novatiens, les Donatistes et autres pour les faire disputer jusques à perdre haleine, te crois-tu bien loin de leur *Homoousion*, de leur *Consubstantialité*? Je te crois, en vérité, plutôt possédé à ton insu du sentiment qui t'a fait écrire l'autre jour dans le *Misopogon* : *Je chanterai pour les muses et pour moi.*

» C'est vraiment par un sentiment purement poétique que tu t'es exalté, Julien, et il se trouve ainsi que, tandis que tu croyais agir sur la multitude des hommes, tu n'as agi que sur toi-même. Tu t'es pris les pieds dans le filet que tu avais tendu, tu t'es enivré du vin que tu leur avais préparé, tu l'as pris en goût, tu en remplis ta coupe, tu y reviens sans cesse, et tu viens de boire devant nous, mon ami, le nectar de ta poésie. Nous l'aimons beaucoup aussi, mais, en vérité, tu conviendras que tu aurais mieux fait de le laisser couler sur le papyrus pour charmer les siècles futurs, s'il est certain qu'il n'est pas aussi goûté de la multitude que de toi, et s'il nous est démontré qu'elle n'en boit pas tant qu'elle le semble faire.

Ici Libanius s'avança sur le bord de la table et attachant ses yeux sur ceux de Julien, sembla y plonger ses regards comme deux épées.

— Or, voici, — poursuivit-il, — tu as vu sans doute, devant tes vieux soldats, de jeunes patriciens les commander d'une voix incertaine; les oplites obéissaient aussi d'une incertaine manière, les boucliers ne sonnaient plus fortement en tombant ensemble à terre, et leurs manœuvres ne se faisaient que mollement. Je vois, mon cher Julien, que ceux qui adorent les Dieux, les Helléniens qui sacrifient avec toi et lisent l'avenir dans des entrailles, t'obéissent ainsi. Un secret instinct les avertit que tu as, pour les figures célestes que tu rêves, cette sorte d'affection que peut avoir un peintre pour le tableau qu'il a fait, et dont il caresse de l'œil le dessin et la couleur, mais que tu n'as pas plus que nous, pour ces symboles, cet amour sincère dont la voix est la prière, dont le lien est la supplication et la reconnaissance, que l'espoir de la présence d'un être céleste anime et qui croirait à la réelle existence de ces Divinités. Les hommes les plus vulgaires ont un sentiment vague de la vérité. Ils pensent que les Dieux sont usés, que nous n'y croyons plus, et que leurs noms sont pour nous des idées de destinée, de justice, de force, de vertu, que nous leur voulons rendre sensibles. J'ai cru quelque temps que l'on pouvait dorer les idoles et blanchir les temples, mais je vois qu'ils n'en paraissent que plus vieux. Le nouveau voile dont nous avons enveloppé les idées est trop transparent, son tissu est trop élégant et trop fin, on voit en dessous nos pieds de philosophes et de savants; c'est ce qui fait que tout est perdu pour le temps de notre vie.

» Deux choses auraient pu nous sauver, et lorsque je t'envoyai Paul de Larisse, je les espérai. Les hommes de notre temps auraient pu avoir assez de bonne vigueur romaine encore pour reprendre, en son entier, le zèle sincère des réelles Divinités et s'attacher la bouche au large sein de Cybèle, la mère des Dieux; ou bien, à défaut de cette antique et primitive vertu, ils auraient pu avoir déjà un assez grand partage de cette hardiesse qui nous a été donnée à quelques-uns que nous sommes, répandus par le monde et rarement réunis, cette autre force plus jeune et plus grande qui consiste à comprendre la Divinité, l'immortalité de l'âme, la vertu et la beauté sans le secours grossier des symboles. Je l'ai espéré, Julien, et chaque pas que je t'ai vu faire m'a confirmé par son vif éclat

et ses bruits glorieux, tantôt dans l'une, tantôt dans l'autre de ces deux espérances; mais, depuis que tu as réussi, j'ai désespéré, parce que ton triomphe a été stérile.

Ici, nous nous rapprochâmes tous de plus en plus du maître qui parla plus bas dans le silence de la nuit.

— Le Génie de l'Empire n'est point un beau jeune homme tel que tu l'as vu, Julien; c'est une pâle statue dont la cire est molle et, je te le répète, à demi fondue. Et, pour quitter les images dans un si sérieux entretien, ce qui est faible et sans ressource, ce sont nos races trop affaiblies, trop tourmentées d'idées aiguës, subtiles et pénétrantes, trop énervées par trop de poisons délicieux et avidement bus. La santé de l'âme est détruite dans les nations connues. Voyez s'il y a jamais eu plus triste spectacle que ce qui s'est passé parmi les chrétiens. A peine coule la source qu'ils y jettent le poison. Les martyrs criaient en mourant : « Jésus est Dieu ! » et voilà les Évêques qui crient plus haut : « Il est homme ! » et, au milieu de leurs deux cents sectes, ne savent plus ce qu'ils font, ce qu'ils disent, ce qu'ils pensent. Ils ont noyé toutes leurs croyances dans toutes les corruptions. Les évêques d'Égypte adorent à la fois Jésus et Sérapis : que dire de plus ! De sorte qu'après tout, si le culte nouveau est trouble et contesté dès sa naissance, le culte ancien ne l'est pas moins dans la résurrection que tu lui fais, Julien; et tu conviendras que partout les nations connues sont trop faibles pour aimer vivement, comprendre entièrement et maintenir fermement une des croyances qui flottent sans repos sur la surface de leurs esprits sans y entrer et prendre une tenace racine. Tu n'as pas peu contribué à les jeter en confusion, mon ami, et la force de choisir leur faisant défaut tout à fait, tu vois que les uns retournent à leurs coutumes d'enfance, les autres à leurs intérêts du moment, prêts à renier tous les Dieux de tous les cieux pour quelques-uns des trésors dont Jechaïah fait l'échange avec les juifs ses frères.

Ici Julien fit signe qu'il ne désavouait rien de ces vérités.

— Les rhéteurs chrétiens sont aussi souples que les tiens, et les tours d'esprit, les soubresauts de paroles de Paul Catena et de Maris n'ont-ils pas été aussi légers que ceux d'Ecébole, de Maxime et d'Eunape ?

» Que les mystiques et les astrologues chrétiens lisent l'avenir dans l'eau d'un bassin au lieu de le chercher dans les entrailles d'un mouton, la différence nous touche fort peu à Daphné, et je pense qu'elle ne t'a pas été plus sensible à Constantinople? En un mot, la ruse de l'esprit grec est le caractère universel des hommes de l'Empire; ils n'ont pas plus le désir d'une vérité divine que d'une autre, trouvant sous leur main autant d'arguments contre que pour toute chose, et tout homme de notre âge est *sophiste*.

Ici Libanius, étendant ses mains tremblantes comme pour nous embrasser, poursuivit avec chaleur :

— O vous! âmes choisies, en qui la Destinée a mis dès l'enfance le sentiment du vrai, du bon, du beau et de toutes les perfections que notre intelligence s'épuise à nommer d'appellations célestes pour y faire monter le vulgaire! vous tous, égaux amis, esclaves comme Paul, empereurs comme Julien, ou avocats comme Jean et Basile, citoyens de l'impérissable Daphné, ne sentez-vous pas bien que les efforts des deux religions et de toutes leurs sectes subtiles sont impuissants sur l'homme de nos jours et que rien ne peut secouer sa torpeur? L'enfant devient sophiste à quinze ans, et son âme se glace de telle sorte qu'il n'y a pas de feu divin qui puisse la fondre. Dès que tu as vu cela, c'est le désespoir qui t'a conduit au désert, Jean, tu peux le nier à tous mais non pas à moi, et tu reviens parce que tu as senti que tu y étais inutile aux hommes. Tu n'avais pas à y donner cet exemple du sacrifice des richesses et des honneurs comme fit Antoine de la Thébaïde; tu as bien fait de ne pas enterrer toute vivante l'éloquence qui brûle en toi. Je te dirai ce qu'il en faudra faire à présent. Ne pense pas à toi et à la gloire d'être nommé demi-dieu ou saint comme Antoine; pense à la famille des hommes qu'il faut sauver de la désunion qui est la mort. Helléniens ou Galiléens, chrétiens ou païens, tous ceux qui sont grands par l'esprit combattent avec le désespoir et la rage des gladiateurs contre les animaux bas et féroces, ou s'en vont se coucher dans les sables pour mourir. Si tout le monde fait ainsi, notre trésor va périr, Julien, et tu sais ce que c'est que le trésor de Daphné : c'est l'axe du monde, c'est la sève de la terre, mon ami, c'est l'élixir de vie des hommes, distillé lentement par

tous les peuples passés pour les peuples à venir : c'est la morale. Or, il va périr, ce trésor, si nous ne le passons bien conservé à des mains plus sûres que celles des peuples sophistes qui ne savent plus le garder et n'ont plus de prestige où l'envelopper.

Ici Libanius soupira profondément et, après nous avoir regardés avec douleur :

— Il faut bien, — dit-il, — la passer aux Barbares.

Julien recula :

— Dois-je donc, à ton avis, regretter tous mes travaux et mes chères victoires ? — dit Julien.

— Non pour toi, Julien, mais pour nous.

— Je ne l'aurais pas cru, — reprit Julien avec sa bonté ordinaire. — N'avons-nous pas encore dans le monde romain toute la science des siècles ?

— Ils ont quelque chose de plus précieux, — dit Libanius, — qu'on ne nous rendra jamais et qu'ils apportent : c'est la simplicité de cœur qui peut croire sincèrement à quelques prodiges et adorer ce que tu as nommé les poupées divines.

— Eh ! bien, — dit Julien, — les Césars d'autrefois les payaient pour ne pas passer le Rhin, moi, je les ai chassés à coups d'épée. Crois-tu que jamais on en fasse des Romains ?

— Non, mais déjà sur nos frontières, on en a fait de robustes et solides chrétiens, bien ignorants et bien grossiers.

— Eh ! bien, — dit Julien, — que veux-tu dire par là ? Faut-il donc que nous cessions d'élever les Barbares à nous et que nous nous abaissions jusqu'à eux ?

— Tiens ! Regarde ! — dit Libanius, — voilà ce que je veux dire.

En même temps il nous montra une momie égyptienne couchée dans le fond du péristyle, à l'entrée du bois.

— Regardez attentivement, — dit-il, — cette momie embaumée. Elle porte dans sa tête des trésors et dans sa poitrine une rouleau de papyrus, sur lequel tiendraient aisément rassemblées et écrites en caractères grecs quelques brèves maximes qui peuvent exprimer tout ce qu'ont imaginé les hommes jusqu'à ce jour pour tâcher de se rendre meilleurs. Les couleurs vertes, rouges, dorées de la momie n'ont point pâli. Ses cheveux se sont conservés aussi blonds, aussi

soyeux que durant la vie, aucun des trésors d'Isis et d'Osiris, aucun sphynx azuré ne s'est perdu, pas une lettre du papyrus ne s'est effacée, grâce à ce cristal énorme qui couvre la momie dans toute son étendue. Ce cristal est transparent, et à travers les lueurs rougeâtres, argentées, violettes, que lui apportent les flambeaux et les astres, et qui lui donnent l'aspect d'un lac merveilleux ou d'un ciel inconnu découvert dans l'ombre, on ne cesse d'apercevoir le visage immobile de la momie. Elle croise ses bras sur sa poitrine et y garde en paix notre trésor. Sur ce cristal énorme sont gravés et peints des caractères sacrés qui, faisant adorer l'enveloppe, ont conservé le trésor des âges anciens. Les dogmes religieux, avec leurs célestes illusions, sont pareils à ce cristal. Ils conservent le peu de sages préceptes que les races se sont formés et se passent l'une à l'autre. Lorsque l'un de ces cristaux sacrés s'est brisé sous l'effort des siècles et les coups des révolutions des hommes, ou lorsque les caractères qu'il porte sont effacés et n'impriment plus de crainte, alors le trésor public est en danger, et il faut qu'un nouveau cristal serve à le voiler de ses emblèmes et à éloigner les profanes par ses lueurs toutes nouvelles, plus sincèrement et chaudement révérées.

» Or, les Barbares dont nous parlons ont une crainte toute vraie, toute jeune et sans examen du nouveau dogme des chrétiens; s'ils la conservent pure, ce dogme sera le seul en vérité qui puisse sauver le trésor du monde, et ce sera là le cristal neuf orné de symboles nouveaux et préservateurs.

Libanius se tut tout à coup, et ce fut Julien qui à son tour se couvrit la tête de son manteau. Bientôt son pâle visage sortit de ses mains, et il prit le cotyle d'argent qui était placé devant lui; un doux sourire animait ses lèvres et son regard, et, se levant avec nous en faisant une libation du côté de l'Orient, il dit :

— Au Dieu Préservateur, quel qu'il soit!

Ensuite il versa la coupe et ajouta d'une voix paisible, et en souriant avec tristesse :

— Tu l'emportes, Galiléen!

Nous nous regardâmes longtemps sans parler. Julien se coucha à demi et, appuyé sur son coude, il poursuivit :

— Je n'ai pas eu un jour ou une nuit sans travail, mais je croyais mon ouvrage meilleur.

Et, après un léger soupir :

— Enfin, — dit-il, — nous verrons cela demain. Il est possible que vous ayez raison et que je me sois trompé.

Pour le jeune Paul de Larisse, il avait tout écouté les bras croisés et l'un de ses bras était caché dans sa poitrine. Lorsqu'il l'en tira, je vis que ses ongles étaient rougis et comme ensanglantés légèrement, mais il ne s'en aperçut pas; il étendit cette main et s'écria :

— Maudite soit cette faible race qui ne peut supporter les conséquences de nos travaux! et pour qui la vérité est toujours trop pesante! Nous nous trompons sans cesse en espérant quelque chose d'elle, et les plus forts lui sont sacrifiés sans fruit.

Libanius sourit :

— Veux-tu empêcher, — dit-il, — mon enfant, que les cailloux de la grève ne s'arrondissent l'un sur l'autre, usés par le frottement de la mer? Julien a-t-il murmuré lorsqu'il lui a fallu passer par tant d'épreuves, et s'est-il révolté contre la volonté immuable du Dieu créateur, lorsque nous sommes arrivés à douter ensemble du succès de sa tentative? En sera-t-elle moins sublime? En sera-t-il moins grand? Tu te rapetisses beaucoup toi-même, mon cher Paul, par ces mouvements puérils. Avons-nous cessé d'être tous ici de même taille, et assez forts pour nous connaître nous-mêmes et nous contempler comme si la mort et les siècles avaient passé sur nous? Par quel oracle, par quel messager le ciel nous avait-il promis qu'un jour tous les hommes arriveraient à marcher seuls et sans être soutenus par des poupées divines? Le Verbe est la Raison venue du ciel; si un faible rayon est descendu parmi nous, notre devoir est d'en perpétuer à tout prix la lueur précieuse.

Julien se leva et, s'appuyant sur Paul, il nous dit adieu avec le calme et la douceur d'un frère qui ne quitte sa famille que pour un jour. Il donna son front à Libanius pour y recevoir le baiser d'adieu. Ensuite il regarda longtemps encore la demeure silencieuse où nous étions, il respira l'air embaumé

des plantes aromatiques et du bois sacré dont les branches sombres pénétraient dans la chambre entre les colonnes de marbre blanc, et plusieurs soupirs s'échappèrent de son cœur.

Nous nous étions tous levés, et Jean, le plus jeune et le plus attendri, lui baisait la main en pleurant. Libanius et ses disciples conduisirent Julien dans une salle qui menait au bois sacré que j'avais traversé, et comme j'entendis leurs voix s'élever tour à tour et que l'odeur des parfums vint dans la salle où ils m'avaient prié de rester seul jusqu'à leur retour, je ne doutai pas qu'ils n'eussent offert un sacrifice qui devait m'être inconnu. Peu après, de jeunes esclaves vinrent me conduire dans l'appartement des étrangers, où l'on me dit que l'Empereur était parti sans vouloir prendre de repos, afin de se trouver prêt à bénir l'armée au lever du soleil comme souverain pontife.

Je me retirai pour écrire ce que je venais d'entendre; et je te l'envoie en même temps que le rapport des échanges que j'ai faits depuis cette soirée avec les marchands chargés de l'approvisionnement des troupes nouvellement débarquées. Ils se sont élevés en tout, comme tu verras, à trois mille talents d'or, cinquante mines, soixante sicles et quarante bekas, qui m'ont été donnés sur un ordre d'Alypius qui était duc d'Egypte avant mon départ pour la Perse.

Demain je verrai et dans peu j'écrirai.

DEUXIÈME LETTRE

Joseph Jechaïah à Benjamin Elul d'Alexandrie.

Écrit du faubourg de Daphné, le douzième jour du mois Tamuz.

Si tu es bien, tout est bien.

Je viens de voir et d'entendre des choses que je n'oserais t'écrire, si je n'étais sûr de notre frère qui te les porte.

Avant-hier il y a eu dans Antioche un violent soulèvement. Les Donatistes [1] et les Ariens se sont battus dans les rues, et

1. Donat, évêque de Carthage au IVe siècle, fonda la secte des Donatistes qui se regardaient comme les seuls héritiers des apôtres.

ceux qui se nomment orthodoxes et ont deux évêques n'ont pris parti pour personne ; les Macédoniens (élèves de Macédonius, l'évêque de Constantinople) sont survenus et ont eu le dessus pour un jour.

Hier la ville était encore émue de ce trouble, lorsqu'on a vu arriver des soldats exténués de fatigue et de faim qui ont annoncé la défaite de l'armée entière. Ils étaient suivis d'un grand nombre d'habitants de Ninive. Cette ville, contre toute attente, est livrée aux Perses. Les débris de l'armée sont rassemblés et retranchés dans une place qu'on appelle le *Camp des Maures* sur les limites du désert. C'est une chose horrible à voir que la joie féroce des habitants d'Antioche. Ils accablent de boue et de pierres les malheureux soldats, à moins qu'ils ne tracent sur leur front le signe de la croix avec une couleur rouge et noire. Les oplites et les cavaliers gaulois que Julien avait emmenés de Lutèce ont été entièrement détruits, dit-on ; on ne sait encore ce qu'est devenu l'Empereur. Les légionnaires ont soutenu la retraite qui a été confuse et désastreuse. Les cavaliers perses ne cessent de harceler jour et nuit les soldats que la misère et le climat ont exténués. Ils ressemblent à des fantômes, et la plupart ne conservent de leurs armes que des tronçons de piques qui leur servent de bâtons. Ils ont les pieds sanglants, la tête enveloppée, et sont couverts de cicatrices.

TROISIÈME LETTRE

Le treizième jour du mois de Tamuz.

Si tu es bien, tout est bien.

L'arrivée des blessés ne cesse pas. Les Barbares occupent toutes les rives du Tigre et tous les châteaux qui les défendent, et Ninive leur a été cédée. Les Galiléens s'en réjouissent, et les moines courent dans les rues et assemblent le peuple à grands cris pour un nouveau projet, on ne sait lequel. Tout ce qui n'est pas chrétien ferme ses portes et se cache. Je ne retourne plus à Antioche, et je vais demeurer au faubourg de Daphné où Basile et Jean viennent de se retirer.

QUATRIÈME LETTRE

Le vingtième jour du mois de Tamuz.

Si tu es, bien tout est bien.

Je t'écris au milieu de la nuit. A peine viennent de cesser les cris féroces qui ont retenti tout le jour dans ce bois paisible où un étrange événement vient de se passer.

Hier, dès le matin, les jeunes esclaves, plus effrayés que les autres vinrent apprendre à Libanius que le peuple d'Antioche devait venir dans le jour, à Daphné, pour y rapporter le corps de Babylas[1] que, depuis plusieurs années, un ordre de Julien avait fait transporter ailleurs. Nous étions sous le vestibule avec Jean Chrysostôme et Basile.

Un des esclaves a donné à Libanius une lettre de Paul de Larisse que je copie à la hâte pour toi. Libanius nous la lut sur-le-champ. La voici; il me l'a laissée entre les mains pour un peu de temps.

Je vais me rendre à Daphné dans la soirée. J'ai voulu t'écrire ce que je craindrais de te conter, de peur de montrer à tes yeux et à ceux de tes amis une douleur digne de trop de pitié et de dédain : Julien a vécu. En capitaine habile, il a passé le Tigre, mis la flotte en sûreté, rallié son armée à celle de Victor, pris la place de Mao-Gamal-Kan. Nous marchions sur Ctésiphon. Des Barbares réfugiés et accueillis par Julien avec trop de bonté l'ont trahi. La flotte a été incendiée. La famine a décimé l'armée. On en était venu à distribuer les provisions des comtes et des tribuns. Julien leur donna l'exemple en partageant les siennes aux soldats. Dans la nuit du vingt-cinquième au vingt-sixième de Junius, il s'est levé comme de coutume, sous sa tente, pour écrire sur une question de théologie qui nous avait occupés toutes les nuits précédentes. Il voulait mettre les hôpitaux qu'il a fondés sous la protection de Cybèle, et l'hospice des pauvres sous celui de Cérès-Dèo, et écrivait le détail de cet édit qu'il devait envoyer à Constantinople. Il écrivait et me dictait ces mots préliminaires :

« Moi, Julien, souverain pontife, César, Auguste, serviteur du Soleil-Roi et de tous les dieux, exterminateur des Francs et des autres Barbares, libérateur de la Gaule et de l'Italie... » lorsque

1. Babylas (saint), évêque d'Antioche vers 237, fut persécuté sous le règne de Dèce, et mourut dans les fers en 251.

tout à coup il s'arrêta et me poussa le coude. Je le regardai : il regardait devant lui à l'entrée de la tente en mettant sa main devant la lampe qui parut l'éblouir.

— Ne vois-tu rien? — me dit-il.

— Non, — dis-je, — je ne vois rien.

— Tais-toi, — dit-il en continuant de regarder, — et écoute.

Je n'entendis rien, mais lui il entendait, car il se leva et salua profondément vers l'entrée de la tente qui s'agita un peu. Il dit comme répondant à quelqu'un :

— Eh bien! soit!

Ensuite il s'assit avec calme et me dit :

— Tu n'as rien entendu?

— Rien, absolument, — dis-je.

— Eh bien! donc, c'est qu'il n'y avait rien apparemment. Continuons d'écrire, — et il reprit son stylet. Je le regardai et je trouvai qu'il était plus pâle, mais ses yeux hardis me commandèrent de baisser les miens, et je poursuivis.

Lorsque nous eûmes achevé, il se recoucha par terre, sur sa peau de lion, et dormit profondément. Au jour il fit venir les aruspices qui déclarèrent qu'on ne devait pas combattre, mais il n'en tint compte. Au lever du soleil, il sacrifia sur une colline, l'armée étant rangée alentour dans l'ordre de bataille qu'il avait tracé. Il alluma le feu de l'autel pour signal du combat, et monta à cheval à l'instant. J'étais près de lui. Il était un peu souffrant d'une blessure reçue quelques jours avant.

La chaleur était ardente. Il avait jeté sa cuirasse et ne portait qu'un bouclier très léger. Nous marchions par colonnes et les cohortes séparées par les triaires, les archers protégeant les flancs des légions. Les Barbares ne tinrent nulle part de pied ferme, mais ils ne cessaient de nous suivre en troupes innombrables de cavaliers, tirant sur nous et nous tuant beaucoup d'hommes sans que l'on pût leur répondre. Un de leurs corps d'infanterie voulut résister et Julien en eut une grande joie; nous courûmes au pied de la montagne nommée, je ne sais pourquoi, Phrygie, où le combat se livrait. L'Empereur mit pied à terre avec moi et se tint derrière les premiers rangs des oplites. Un corps de Gaulois les soutenait. Tandis que l'on échangeait des flèches et des traits d'arbalètes, les soldats chantaient l'air du Soleil-Roi et de César socratique. Plusieurs hommes tombèrent autour de nous. Julien me prit le bras et me conduisit près d'eux. Il tendit la main à un centurion qui était tombé à genoux. Ce vieux vétéran évocat lui baisa la main en criant : « Auguste, prends garde à toi, fuis! » et tombant en arrière, mourut. « Il n'adore pas, » dit Julien. — Alors il s'avança vers un jeune

Grec qui, selon l'usage des Lacédémoniens, avait bouclé et parfumé ses cheveux pour le jour du combat. Nous avions remarqué l'adresse avec laquelle il tirait sur les ennemis. Les archers ses compagnons riaient en se battant et en mourant, avec leur ostentation accoutumée. Celui-ci à demi nu avait reçu une flèche dans la poitrine. Il s'était couché sur son bouclier et souriait dédaigneusement à l'ennemi. « Adore Mercure Trismégiste, » dit Julien en s'approchant de lui. Il se tourna de l'autre côté et, riant avec éclat, mordit le sable et mourut. Julien se pencha à l'oreille d'un des barbares auxiliaires Alamans et lui parla dans sa langue. Cet homme qui était renversé lui baisa les pieds, puis lorsque l'Empereur se fut détourné, il prit du sable et s'en servit pour tracer un signe de croix sur son front. Julien le vit, et me regarda pour deviner ce que je pensais. Je baissai la tête et il continua à donner des ordres. Je ne pus l'empêcher de s'enfoncer dans les rangs des auxiliaires, et lorsque nous observâmes ceux qui étaient frappés de mort, nous les vîmes tous se tracer sur la poitrine le X ou la croix des Galiléens. Quelques-uns criaient : « Jove! » mais bientôt après revenaient à leur signe. Tout d'un coup, Julien monta à cheval, je le suivis. Il avait la tête nue et ne tenait à la main que son bouclier. De grands cris retentissaient à l'arrière-garde, il y courut avec moi. La cavalerie des Perses faisait une brèche dans l'aile gauche, et dix éléphants soutenaient cette attaque désespérée. Julien se jeta sur l'ennemi comme s'il eût été invulnérable. Les soldats lui criaient inutilement de se retirer. Il reçut en ce moment un javelot dans le côté. Il voulut arracher le fer, mais il se coupa les doigts et tomba de cheval. Je le reçus dans mes bras. Il se tint debout, ramena son manteau sur lui de sorte que personne ne pût voir sa blessure. Il me dit de le conduire hors de la mêlée, près du Tigre, à quelques pas; ce que je fis. « Jette-moi dans le fleuve, me dit-il, ceux qui croient encore aux Dieux soutiendront le courage de ma pauvre armée en me disant enlevé au ciel comme Quirinus. Les chrétiens diront: comme Élie. » Je lui serrai la main, et je le pris sur les bras pour le précipiter dans le fleuve. En ce moment toute son escorte arriva. On crut que je ne voulais que le soutenir et on l'emporta sous sa tente. L'armée s'arrêta. L'ennemi était dispersé. Tout retentit de cris et de gémissements. Julien se fit étendre sur sa peau de lion et, resté seul avec moi, il découvrit sa blessure. Je vis que le javelot était entré profondément dans le foie. Alors il me dit adieu en m'embrassant et demeura en silence, penché sur mon front, pendant un instant. Puis il reçut son sang dans sa main et le jetant vers l'Orient : « Voici, dit-il, ma seconde libation, et je le dis encore : Tu l'emportes, Galiléen! »

Après un instant de silence : « Tu porteras mon cœur à Daphné, et tu diras à Libanius qu'il ne s'est pas trompé. Maintenant ouvre ma tente. » Alors entrèrent les médecins. Julien leur dit que leurs soins étaient inutiles. Il parla de l'immortalité de l'âme avec Priscus, Maxime et moi, et après avoir discouru comme Socrate, il a arraché le javelot, et est mort comme Epaminondas.

Libanius, après avoir achevé cette lettre qu'il me donna, demeura ainsi que nous tous plongé dans un silence profond. Il fut contraint de s'asseoir parce que ses genoux tremblaient. Comme ses yeux étaient fermés et répandaient quelques larmes, je craignis pour lui et m'avançai pour le soutenir, mais il me fit signe de m'éloigner.

— Voici la réponse de Julien, — dit-il : — il a senti que mes yeux, tout vieux qu'ils soient, avaient vu la lumière véritable. Il ne lui était plus possible de se laisser entraîner sans honte par ce torrent chrétien qu'il avait fait reculer, *il s'est retranché lui-même comme on détruit une digue dont l'usage est reconnu pernicieux après une épreuve.* Je vivrai pour défendre sa mémoire ; et je mourrai dans le culte extérieur des Dieux, qui est vieux comme moi et qui donne encore des pénates à la moitié du monde. Pour vous, Jean et Basile, soyez chrétiens.

Jean Chrysostôme s'inclina et dit :

— O maître, je serai chrétien.

— Je le suis déjà, — dit Basile en rougissant légèrement.

En même temps chacun d'eux baisa l'une des mains tremblantes de Libanius, et comme je sentais que je ne devais plus être témoin de leur douleur et que je ne pouvais parler comme eux de ces idolâtries desquelles Moïse nous a préservés, je les laissai et me retirai timidement derrière les colonnes du vestibule, ne pouvant m'empêcher de regarder comme plus grands que des hommes ces glorieux amis, dociles comme des enfants à la voix de leur éloquent et paternel instituteur, et forts comme des géants contre les cris des hommes vulgaires.

Je marchais depuis quelque temps sous les cyprès lorsque tout d'un coup j'entendis des chants lointains que je reconnus pour ceux des Chrétiens. C'étaient des voix d'enfants qui s'élevaient en chœur, et puis de longs silences, puis, après, de fortes voix d'hommes basses et sombres comme devaient être les voix des cadavres ranimés dont Ezéchiel entendit les secrets

entretiens. De longs silences encore me permirent de distinguer sur le sable les pas d'une grande foule. Puis les voix des enfants reprirent encore un chant mystérieux, triste, caressant comme celui d'une mère qui charme le berceau d'un fils mourant avec une chanson interrompue par des soupirs, des larmes et des sanglots. Je m'approchai par une allée détournée et je vis une longue suite de moines qui marchaient rangés sur deux files, au milieu d'eux des enfants, puis les vierges, puis les femmes et après elles les hommes, la tête nue et les yeux baissés. En avant de cette longue procession, quatre hommes portaient le corps de Babylas le martyr, qu'ils rapportaient à son tombeau.

La procession passait devant le temple de Daphné, le petit temple de marbre blanc, plus parfait que le Parthénon d'Athènes, et caché au milieu d'une touffe de lauriers[1]. Les portes en étaient fermées, et, sur le péristyle, j'aperçus un jeune homme pâle vêtu de blanc, que je reconnus pour l'esclave chéri de l'Empereur, celui même dont nous venions de lire la lettre, le stoïcien Paul de Larisse. Le chœur des moines d'Antioche ayant chanté le verset de notre psaume : *Que Dieu se lève et que ses ennemis soient dissipés*, Paul tourna le dos à la procession et s'écria, tendant les bras vers le temple : « Apollon, Apollon, Soleil-Roi, tu as reçu Julien parmi les Dieux, à la droite de Marc-Aurèle! »

Les jeunes filles qui marchaient les premières s'arrêtèrent effrayées, mais, au regard et au geste d'un évêque, elles reprirent leur marche en silence, les moines ne cessaient de marcher les mains jointes et sans lever les yeux. Les cantiques recommencèrent.

Dans un long intervalle entre les chants, Paul de Larisse, voyant que les enfants étaient déjà loin, à la suite du corps, s'écria d'une voix claire, distincte, au moment où venaient les hommes d'Antioche :

— Julien, le grand Julien est mort pour nous. C'est lui qu'il faut pleurer!

Ceux-là passèrent encore après l'avoir considéré attentive-

1. Voir la harangue de Libanius où il décrit ce temple. Julien le cite dans sa lettre trente-cinquième à Libanius. (*Note de Vigny.*)

ment mais avec indifférence, et passèrent en parlant entre eux.

Paul leur cria :

— Allez adorer Sérapis et Jésus, et ce soir vos danseurs !

A ce mot, ils murmurèrent, mais ils passèrent, haussant les épaules, et quelques-uns rirent avec de grands éclats.

Ces hommes d'Antioche marchaient avec mollesse et plusieurs d'entre eux conduisaient leurs sœurs adoptives pompeusement parées et chargées d'ornements païens et chrétiens, portant dans leurs cheveux la croix d'or et la gerbe d'or de Cérès-Déo, indifféremment mêlées.

Vinrent après eux les Barbares nouvellement chrétiens, attroupés en grand nombre. Ceux-là tenaient élevée une lourde et grande croix de bois qu'ils venaient baiser tour à tour, en marchant, et s'arrachaient les reliques de saint Babylas, en se partageant son manteau. Une animation extraordinaire brillait dans leurs yeux; ils versaient de véritables larmes et se frappaient la poitrine avec violence, en déplorant à haute voix la passion de Jésus comme si elle était d'hier, et célébrant en paroles confuses le martyre de Babylas qu'ils nommaient une passion secondaire, une rédemption diminuée; ils obéissaient, en poussant de grands élans de piété, à un moine de petite taille, caché et comme enseveli au milieu d'eux, et répétaient à grands cris ses paroles. Leurs figures étaient stupides et féroces; leurs yeux à demi fermés, relevés et comme endormis et alourdis par un sourire imbécile, regardaient cependant de toutes parts comme pour chercher des ennemis; leurs longs cheveux roux, jaunes et chargés d'huile et de poussière, couvraient leurs épaules et les rendaient semblables à ces statues d'Égypte qui ont le corps d'un homme et la tête d'un lion. Une secrète horreur me saisit en voyant cette foule robuste survenir, et je sentis à leur odeur le même frisson qui se fait sentir à tous les êtres créés lorsque viennent les bêtes du désert. Paul de Larisse frappa des mains, comme saisi de joie à leur vue. Il embrassa une des colonnes blanches du temple et cria :

— Apollon conducteur, Apollon, tu les amènes pour moi !

Puis il ouvrit sa tunique blanche, s'avança au grand jour, découvrit sa poitrine à la lumière du soleil et, debout sur la plus haute des marches du temple, il leur dit :

— Vous voilà donc enfin, je vous trouve donc, ô vous les vrais Chrétiens, vous les plus ignorants, les plus grossiers des hommes et les plus aveugles, vous les Barbares! Réjouissez-vous donc, car le plus pieux des Empereurs, le plus religieux des hommes, Julien, est mort!

D'abord ces hommes ne le comprirent pas et pensèrent qu'il se réjouissait comme eux de la fin de l'Empereur. Pourtant son air de mépris attirant leur attention, ils s'arrêtèrent et se demandèrent entre eux ce qu'il disait. Il ne les laissa pas attendre et reprit tout à coup :

— Venez, maîtres futurs de la terre, qui lui apportez les ténèbres, la nuit et la tristesse; vous qui êtes voués au culte de la mort et qui portez pour étendard un gibet, que vous prenez pour un flambeau; vous, les vrais croyants, qui ne doutez pas de ce qui vous est enseigné et qui adorez sans comprendre rien; vous qui ne cherchez pas comme les Grecs une pensée sous un symbole et qui me regardez avec vos yeux à demi-ouverts sans me comprendre encore! Venez et soyez glorieux : vous êtes vainqueurs, comme votre Galiléen l'est aujourd'hui, parce qu'il s'était proportionné à vous et vous a dit des choses grossières comme vos regards, vos formes, vos actions, vos sentiments et vos idées. Venez donc et soyez fiers, apportez, sur le monde que vous allez étouffer, le règne de l'homme qui dit : « Une place pour moi dans le ciel et je sacrifierai tout; je m'éloignerai de mon frère s'il est faible. Si mon frère tombe, je le foulerai aux pieds et je me purifierai les pieds pour être digne d'entrer dans le tabernacle. Je massacrerai les innocents qui ne croient pas les mêmes choses que moi, afin de m'asseoir seul et tranquille dans ma chaise curule du ciel. Je dévorerai l'ennui, je dissimulerai mes meilleures amours, j'étoufferai mon cœur, je dessécherai ma chair pour obtenir une place dans le ciel. » — Le ciel te donner une place, ô Barbare! le ciel pour ton âme de boue! Crois-le, troupeau aveugle! et fais périr tout ce qui avait embelli et parfumé la terre, fais périr l'idéale beauté, l'idéale vertu, l'idéal amour! Tu portes bien la croix, Barbare, et tu as l'épaule assez forte pour t'en faire une massue informe et frapper devant toi! Frappe-moi le premier, je t'en prie, car je te méprise, toi, ta race et la stupide folie de ta croix! »

Les Barbares étaient restés glacés d'étonnement, et je crois qu'ils auraient passé outre sans répondre à ce jeune homme, sans le moine qui cria tout à coup qu'il blasphémait le Christ. Aussitôt ils s'écartèrent pour ramasser des pierres et les lui jeter violemment. Les premières atteignirent les belles colonnes de marbre et, rejaillissant sur Paul de Larisse, ne lui firent que de légères blessures. Il sourit comme les Spartiates au combat, et détacha tranquillement et gracieusement l'agrafe de son manteau blanc. Sa poitrine fut frappée à l'instant de tant de pierres à la fois qu'il tomba sur les genoux, et, un énorme débris de roc lui ayant frappé la tête, il roula sur les degrés comme un vase renversé. La colère des Barbares chrétiens ne s'arrêta pas là. Ils se précipitèrent sur le temple de Daphné, ce chef-d'œuvre de grâce, et, brisant les portes odoriférantes fermées et désertes depuis longtemps, escaladant les toits, poussant les charpentes et les pierres avec des leviers, amassant des branches d'arbre dans l'intérieur, ils démolirent et incendièrent en une heure ces marbres adorés depuis tant de siècles et témoins de tant de glorieux travaux. J'ai vu ainsi une idolâtrie en détruire une autre, mais il se passera, je crois, bien des âges avant que la seconde serve de voile, comme disait le maître Libanius, à d'aussi belles pensées que la première.

Comme la plupart de ces Barbares sont des Isaures et des Huns, venus avec leurs familles traînées et amassées dans des chariots, il m'a été facile, parlant leur langue, de m'attirer leur confiance en leur distribuant sur-le-champ quatre talents d'or. J'ai divisé chaque talent d'or en cinquante mines et chaque mine en soixante sicles et même chaque sicle en deux békas, pour les accoutumer à notre monnaie hébraïque préférablement à celle des Romains. En reconnaissance de mes bons offices, ils m'ont laissé à vil prix des statues d'or massif, d'argent et de porphyre, ouvrages de Phidias et de Praxitèle d'une valeur inappréciable. J'ai fait enfouir à vingt pieds sous terre la statue de Vénus-Uranie, qu'adorait Libanius avant tous les Dieux ou toutes les pensées.

C'est une femme debout, nue jusqu'à la ceinture, écrivant sur des tablettes, et qui réunit en elle toutes les beautés de la forme humaine. Les deux bras et les tablettes venaient d'être brisés. Les pénates d'or et d'argent, je les ai transportés, la

nuit, à Antioche, et je les ai montrés en secret à des envoyés du Roi de Perse Sapor qui s'avance en suivant de près la retraite désespérée de Jovien. Ils m'offrent un marché sur lequel je gagnerais environ vingt talents d'or, c'est-à-dire 3 420 000 békas. Cela pourrait reconstruire une bonne partie du saint temple de Salomon.

Ainsi grâce à notre persévérance, notre sainte nation creuse sous les pieds de toutes les nations de la terre une mine remplie d'or où elles s'enseveliront, deviendront nos esclaves avilies, et reconnaîtront notre puissance impérissable. Loué soit le Dieu d'Israël.

. . . . . .

. . . . . .

La nuit commençait à s'effacer du ciel et sa couleur noire devenait fade et blanchâtre. Les deux inséparables ennemis ouvrirent la fenêtre. Ce qu'ils virent était immonde.

La grande foule se ruait toujours dans les rues, traînant ses pieds dans les ruisseaux et s'y noircissant jusqu'aux genoux. Cette foule courait avec ivresse à la suite de quelques hommes masqués et déguisés, couverts de paillettes d'or et tachés de vin. Partout ces hommes étaient accueillis avec de grands cris de joie et avec des injures plus sales que les ruisseaux. Un cortège païen arriva au moment où le jour et la pluie paraissaient. C'était le bœuf, suivi de ses bouchers et traînant des filles enivrées dont les joues étaient couvertes de fard rouge et blanc. Les fenêtres s'ouvraient partout sur le chemin du bœuf et on lui battait des mains. Bientôt des femmes couvertes de rubans et traînées dans des voitures magnifiques se mirent gaiement à la suite du bœuf. Elles élevaient leurs enfants dans leurs bras pour le saluer à son passage.

Tous deux suivirent cette marche triomphale sur de longs boulevards bordés de grands arbres, et le long des rues et au milieu des places publiques où s'arrêtait le bœuf, quand ses bouchers buvaient.

Ils arrivèrent avec la foule du bœuf devant une église contre laquelle une autre foule était irritée[1]. Une longue corde était attachée à la croix de cette église et le peuple tirait la corde avec de grands cris. La croix chancela et tomba tout à coup au milieu des huées, et avec elle une partie des murs de la vieille église. Des gardes venus pour protéger l'église se prirent à rire et se partagèrent les ornements du lieu saint, sans seulement penser qu'ils eussent été saints. Les deux foules se réunirent à la suite du bœuf, et le bœuf marcha sur la croix, et toutes les foules après lui.

Le peuple allait le long de la rivière en se réjouissant de la gaieté des garçons bouchers, et l'on voyait flotter sur l'eau un nombre infini de livres grands et petits. Des rouleaux de papyrus antique, des parchemins du moyen âge et des feuilles hébraïques se heurtaient comme des coquilles de noix abandonnées, et cette vue réjouissait les petits enfants qui jouaient sur le bord.

Le Docteur Noir et Stello s'approchèrent du fleuve et achetèrent d'un enfant l'un de ces grands livres. A peine eurent-ils jeté les yeux dessus qu'ils reconnurent une plainte touchante du savant Grégoire Bas, Hebrœus, Abulfarage[2] sur la perte de la Bibliothèque d'Alexandrie brûlée par les barbares.

Le noir Docteur sourit, Stello soupira.

Tous deux lurent avidement ces belles paroles écrites dans le XIIIe siècle sur l'événement des barbares du VIIe. Mais ils ne lurent pas plus avant, parce que trois cents pages qui suivaient avaient été déchirées par les barbares de Paris du XIXe siècle où nous sommes tombés aujourd'hui.

Tous deux continuèrent leur chemin à la suite du bœuf et des bouchers, des masques et du peuple de Paris, et ils arrivèrent au palais de l'Archevêque. Les hommes et les enfants jetaient le toit par terre et les meubles par les fenêtres, et les troupes les regardaient faire et riaient et empêchaient les livres d'être retirés de la rivière.

1. Il s'agit ici, comme au début, du sac de l'Archevêché, dont la date, 14 février 1831, est bien en effet voisine des jours gras.

2. Abulfarage ou Aboul-Faradj-Ali, historien et poète arabe, né à Ispahan en 897, mort en 967, est surtout connu par son recueil d'anciennes chansons et poésies arabes.

Comme ils regardaient cela, ils virent passer un groupe d'hommes sans masque, vêtus singulièrement. Ceux-ci étaient jeunes et beaux, ils avaient leur nom sur la poitrine ; ils adoraient un homme appelé Saint-Simon et prêchaient une foi nouvelle, essayant de fonder une société nouvelle.

La foule leur jetait des pierres et riait.

Ce ne fut pas tout. Ce qu'ils virent de plus lugubre, ce fut un prêtre qui vint et les suivit en disant :

— Je vous servirai et je vous imiterai.

» Les rois boivent du sang dans des crânes, les prêtres sont gorgés de biens, d'honneurs et de puissances, il faut que le peuple les détruise et que les armées secondent les peuples.

» J'écrirai pour vous une apocalypse saint-simonienne qui sera une œuvre de haine [1]. »

La foule l'écoutait et riait.

Alors ils rentrèrent tous deux remplis d'une tristesse profonde.

Stello regarda tristement le grand Christ d'ivoire.

Le Docteur Noir dit avec une gravité froide :

TOUT EST CONSOMMÉ

Ils regardèrent la statue de Julien. A ses pieds était Luther, et plus bas Voltaire qui riait.

ALFRED DE VIGNY

1. Il s'agit très probablement de Lamennais, et de ses *Paroles d'un croyant* publiées en 1833, inspiration anti-monarchique et anti-cléricale, et à quoi peut convenir ce nom d'apocalypse saint-simonienne.

GENS DE GUERRE AU MAROC[1]

XIV

NOUS AUTRES

Je me demande sous quel aspect les citadins de France se représentent les conquérants du Maroc. Je suppose qu'ils les imaginent chamarrés d'or scintillant, bottés de cuir verni, élégamment poudrés de poussière plutôt que poudreux, franchissant, le glaive haut et la bouche souriante, au chant de la *Marseillaise*, aux glapissements des muezzins, aux « you-you! » délirants des femmes, le seuil des cités délivrées. Des palmiers classiquement inclinés, comme on en voit au Salon des Orientalistes, des orangers constellés de sphères d'or, des citronniers, des grenadiers fleuris de gouttelettes de sang, enveloppent de leur ombre suave les routes où chevauchent ces héros de bon ton, où ils « font du *footing* », joyeusement et facilement. Au terme de l'étape, des tentes de toile immaculée abritent leurs siestes légères, leurs ris et leurs jeux, et sous ces tentes, au crépuscule, se glissent des houris envoyées par le sultan Moulaï-Hafid...

Voilà ce que nous ne sommes pas, oh! non, soldats d'une époque pratique, industrielle et sans grâce. A notre laideur triste, aux loques rapiécées, tachées de graisse, qui nous

1. Voir la *Revue* des 1er, 15 mai et 15 juin.

vêtent, à nos masques crispés par la fatigue et par l' « énervement », souillés par la sueur et par la boue, à nos bivouacs empestés, aux misères de notre guerre moderne il faudrait, pour les restituer dans leur stricte et vilaine vérité, la plume d'un Callot.

Certes, certes nous ne sommes pas jolis à contempler! La merveilleuse lumière du Maroc, cette lumière vivifiante et divine, peut seule donner le change et transformer, aux yeux de l'artiste, notre pouillerie ambulante en quelque triomphal cortège de reîtres et de lansquenets avantageusement bigarrés. Bénie soit-elle cette lumière qui, mieux que les récompenses bien rares, mieux que les allocutions réconfortantes, elles-mêmes peu habituelles, put déguiser aux figurants du cortège la cruelle hideur de leur rude besogne, embellir de son prestige les haillons et les plaies, enchanter de sa splendeur les yeux las et les cœurs découragés!

Nous ne sommes pas jolis physiquement. Moralement, le sommes-nous davantage? Mon Dieu, pas plus ni moins que nos contemporains du boulevard ou de la province.

Et je trouve, moi qui ai le culte fanatique de la sincérité, je trouve que nous avons au moins le mérite de la franchise : jolis ou non, nous sommes ce que nous sommes avec une franchise éperdue.

La guerre a fait ce miracle de mettre en évidence les reliefs véritables et les véritables ombres de nos caractères. Elle a frotté rudement les onguents et les crèmes dont nous avions fardé nos faces. Je me vois, je vois mes chefs et mes camarades tels que nous sommes, en pleine clarté, l'âme nue, tout autres que les fonctionnaires galonnés qui exécutaient dans les garnisons de France et d'ailleurs les rites professionnels. La fatigue est venue et nul ne se contraint plus, ne pose plus, ne feint plus. On est forcément ce que l'on est ; on l'est brutalement, frénétiquement... Et ce diable de soleil marocain baigne de sa lumière crue les coins et les recoins de notre « jardin secret ».

Tels hommes qui, en temps normal, étaient ce que les troupiers — presque infaillibles dans leurs diagnostics — appellent des « foudres de caserne », ces redoutables machines à moudre

des punitions, — arrêts, salle de police et prison, — ces agités que leur foyer ennuyait et qui trompaient leur ennui en assommant de tout leur pouvoir, dans le délai minimum, le nombre maximum de leurs subordonnés, — ces « foudres de caserne » se révèlent en campagne ce qu'ils sont réellement : de pauvres diables impulsifs et inutiles, sinon dangereux. Leur activité fébrile n'était qu'une manifestation de leur inaptitude : ils étaient incapables de s'attacher sérieusement à quelque besogne et de la mener à bien ; leur zèle n'était qu'un moyen de tuer le temps. En campagne, où les rôles sont définis, les tâches délimitées, les buts précis, ces malheureux voltigent comme des hannetons d'un rouage à l'autre, s'efforcent de démontrer à celui-ci la façon de mieux s'employer, de convaincre celui-là qu'eux-mêmes, pourvus de sa fonction, agiraient selon d'autres méthodes, — rembarrés, d'ailleurs, éconduits, bousculés, rudoyés même et laissant leurs supérieurs hiérarchiques stupéfaits de leur nullité patente et qui, jusqu'à ce jour, n'avait pas éclaté.

Tels autres, ceux qui, en France ou en Algérie, imposaient par la raideur « distante » de leur attitude, par leur implacable froideur, par leur intransigeante et absolue sévérité, par leur inexorable coutume d'appliquer à tous et en tout temps les termes stricts des règlements, ceux qui apparaissaient sans entrailles et sans oreilles, ceux que les esprits peu avertis vénéraient comme des statues vivantes du Devoir, ceux qui jamais ne laissaient échapper de leurs lèvres cousues un mot de bonté ou d'émotion, ceux-là on les voit déchoir aussi. Leur impuissance au commandement s'étale. Ils ne savent pas commander, ils ne peuvent pas savoir ! L'axiome devient évident, que l'on avait perdu de vue dans l'inaction et l'illusion de la paix, qu'il ne suffit pas, pour être un meneur d'hommes, de cambrer l'échine, de réunir les talons et de japper, sur un ton rogue et coupant, les paroles sacramentelles de la « théorie ». Il ne suffit pas, pour être un chef, de posséder intégralement le texte des Décrets et d'en appliquer mécaniquement la lettre aveugle. Ces malheureux découronnés ont vraiment aujourd'hui un air de détresse. Ils ne comprennent plus rien à rien. Personne ne les redoute plus. Quelqu'un, un de leurs capitaines, a substitué son autorité à la leur et ils suivent leur bataillon au lieu que

leur bataillon les suive. Et pourtant rien n'a varié dans l'héroïsme de leur posture ni dans la brusquerie de leur intonation. Alors?... alors?... Que se passe-t-il donc?... Il se passe que la guerre et la paix armée sont deux choses très différentes, et que... qu'ils ne soupçonnent pas, eux, cette vérité première.

Ceux-là sont pitoyables. D'autres sont comiques. X..., par exemple, à qui je ne puis songer sans rire un peu méchamment : un bon petit bonhomme de capitaine qui, dans les ports où je l'avais rencontré, ne faisait pas plus mauvaise figure qu'un autre, ma foi! Il était correct, ponctuel, venait à l'heure dite signer ses pièces, enfourchait, au moment voulu, son cheval pour conduire sa compagnie à la manœuvre, donnait l'idée d'un fonctionnaire modèle, bon instructeur de sa troupe, bon comptable des deniers de l'État, bon citoyen, bon père et bon époux. Arrive la campagne du Maroc : mon homme n'est plus reconnaissable, tant il est affolé, ahuri! On l'a sorti de sa routine et de son ornière, on a exigé de lui des initiatives et une énergie que n'exigeaient aucunement ses rites immuables. C'était, au fond, un bureaucrate en plein air, si j'ose dire : on lui a changé son papier, ses plumes et son buvard; il ne s'y reconnaît plus.

Z..., lui, est un « bourgeois », au sens péjoratif du mot. Il a dans notre armée de trop nombreux similaires : il faudra bien se décider à s'en apercevoir et aviser. On a voulu que l'officier vécût de la vie de la nation, ne fît plus partie d'un clan fermé, on lui a ôté son « panache », on a souhaité qu'il eût sur toutes choses l'opinion moyenne de la moyenne de ses compatriotes. Cet être rabougri et positif juge son métier avec les yeux désenchantés qu'un « rond de cuir » laisse errer sur ses paperasses. Il est ennemi des efforts exagérés qu'il juge hors de proportion avec sa maigre solde et veut, suivant une abominable formule, en donner à l'État « pour son argent ». Z... a cette opinion : « L'État réclame de moi plus que son dû. » On lui impose des fatigues inouïes, des labeurs écrasants, des dangers absurdes : il n'est pas content, et il le proclame. Il geint sans trêve, à propos de tout. Il pleure sa famille absente, les caresses de son épouse et de sa progéniture et, plus que le

reste, il pleure ses pantoufles. — Z... est l'exception, mais il y a encore trop de Z... ou de gens analogues.

Il n'existe pas seulement parmi nous — c'est heureux! — des brutes impuissantes, des fantoches incapables et des bourgeois pleurards. La grande majorité est d'une autre trempe. Je ne puis trouver, pour incarner exactement le type de notre officier subalterne, — celui qui depuis des siècles, à travers tous les champs de bataille du monde, a préparé les succès de ses chefs et servi leur gloire, — je ne puis trouver mieux que le lieutenant T..., mon camarade et ami.

C'est un petit homme sec et brun, trapu et râblé, pas bien élégant ni bien séduisant dans son « complet » de toile kaki, mais solide, infatigable, donnant une impression de force tranquille et aisée, un homme de bon sens et d'intelligence claire, de jugement droit, de conscience lucide, de caractère ferme, d'équilibre stable et assuré comme le veut le génie de la race. Rien ne le rebute, ni la scandaleuse lenteur de son avancement, ni l'arrogance de certains supérieurs grisés par leur propre réussite, ni l'inquiétude des besognes multiples qui lui incombent en route ou au bivouac, ni les mille tracas et les mille soucis que lui valent ses subordonnés, abrutis ou « énervés » par l'épuisement. Il possède l'art — et j'insiste là-dessus, car c'est la caractéristique, à mon avis, de notre officier de troupe — il possède l'art de commander et de guider chacun de ses soldats, européens ou indigènes, selon la formule que nécessite le tempérament de chacun. Il connaît à fond son petit monde et en tire le meilleur parti.

Il n'est plus très jeune : — la crise de l'avancement! — Il n'est plus très enthousiaste : — sur quoi porteraient ses enthousiasmes? — Il ne se fait aucune illusion sur les honneurs que lui procurera cette campagne, mais il a pour lui l'équilibre atavique de ses facultés, avec la notion très élevée, qui lui est naturellement propre, de ses devoirs professionnels. Il marche donc la route, son bâton à la main, sans se plaindre, sans se départir de son calme et sans quitter de l'œil sa section, — les traînards qu'il faut réconforter d'un mot cordial ou d'une apostrophe véhémente, suivant les circonstances ou l'humeur spéciale du coupable, les bons marcheurs qu'il faut encourager

d'un sourire, les mauvaises têtes dont il faut tarir à temps le verbiage pernicieux. — Des gens comme mon ami T..., il en est mort des milliers, obscurément et dignement, pour glorifier les généraux du Roi, de l'Empereur et de la République. Leurs noms sont ensevelis dans l'oubli. Le nom de mon ami ne volera jamais sur les lèvres de la foule. Et pourtant les victoires d'hier et de demain, c'est lui qui les a remportées et les remportera.

L... est un aventurier. Il en reste quelques-uns, mais l'époque ne se prête guère à l'épanouissement de leurs facultés exceptionnelles. Les vrais aventuriers, les gentilshommes de fortune, ne sont plus sous les drapeaux, parce que ceux-ci flottent trop sagement dans l'air pacifique : ils sont *globe-trotters*, chercheurs d'or, ils sont sous les arcades de la Bourse. L... est le dernier à s'imaginer que, le glaive au flanc, on puisse rencontrer le risque.

C'est un cavalier, un sabreur, avec un profil d'oiseau de proie, un cuir basané, tanné, un regard brûlant, aigu. Son âme violente éclate dans ses yeux, quoi qu'il fasse pour la dissimuler sous des apparences de correct officier.

Au fond, la campagne actuelle le distrait mais ne le comble pas. Il trompe sa faim d'inattendu et d'impossible : il ne la satisfait nullement. Trop d'entraves, trop de lisières, trop d'apparat et de « protocole » l'entourent et le gênent. Il lui faudrait, pour y lancer sa tribu de centaures guerriers, les larges espaces du Soudan. J'aimerais l'y voir découplé, courant la grosse bête. Ici je n'ai fait que l'entrevoir et cela m'a suffi pour juger qu'il était hors de son siècle. C'est un homme, pourtant.

G..., lui, est le type du « chef » selon la formule française. Son grade importe peu : capitaine, commandant, colonel, général, il reste et restera toujours identique à lui-même. Sa manière de conduire les hommes ne variera jamais. Il nous mène comme nous aimons qu'on nous mène.

Nous ne sommes pas taillés ni éduqués pour nous plier à la discipline prussienne : les rigueurs géométriques des règlements, au lieu de nous épouvanter, nous irritent et nous butent; on ne peut rien obtenir de nous par la menace. Celui

qui émeut nos cœurs, en même temps qu'il s'impose à notre respect, celui-là seul tire de nous le meilleur rendement.

G... à sa valeur indéniable et reconnue de tous joint une irrésistible force de séduction : il semble qu'il soit particulièrement facile, agréable même, d'obéir à ses ordres, toujours catégoriques et nets, mais donnés si aimablement! Le Français, fils de l'impressionnable Gaulois, est toujours sensible au ton de la chanson.

On croirait volontiers que cet art d'entraîner ses inférieurs, tout de forme et d'attitude, est à la portée des esprits les plus médiocres. Oui, peut-être, à condition qu'il s'y ajoute un caractère non médiocre, le caractère qui fait dire aux soldats, parlant de leur officier : « C'est un homme! » qui nous fait dire de G... : « C'est un homme! »

Pour conserver, malgré les fatigues effroyables de la campagne, parmi les tâches qu'il doit accomplir coûte que coûte, avec les responsabilités sans cesse renouvelées, aggravées, dont la charge ne cesse de peser sur ses épaules, pour conserver, à l'égard de tous, cette maîtrise de soi-même et cette affabilité dont il s'est fait une règle absolue, il faut à G... une prodigieuse force de caractère. Il y parvient, sans aucune peine visible, et l'ascendant qu'il exerce sur sa troupe s'accroît de la bonne grâce avec laquelle il semble se jouer de la difficulté ou de la lassitude. Comment ne pas bomber la poitrine et ne pas tendre le jarret, ne pas affecter de paraître indifférent aux insomnies et aux siroccos, lorsque ce chef se propose lui-même, avec tant de dignité, avec un sourire si fier sous ses moustaches de brenn, en exemple d'entrain et de bonne humeur ?

La bonne humeur, bien peu d'entre nous l'ont gardée. La conquête du Maroc se fait moins avec notre sang qu'avec notre sueur ; nos muscles et nos nerfs sont mis à rude épreuve : nous ne sommes pas bien gais. Nous sommes hargneux, grognons, vite exaspérés pour un mot ou pour un geste. Volontiers chacun battrait son prochain ou l'injurierait, sans motif, sans excuse autre que le désarroi où les privations et le soleil ont jeté ses idées, que la misère de sa guenille usée, fourbue. Malgré tout, vu de près, étudié sans parti pris, l'ensemble donne l'assurance d'une valeur indiscutable.

Les coups de force, les actions à grand tapage ont manqué à cette campagne. Le pays, averti par la presse que, si nous livrions des combats, ils seraient sans importance, a détourné de nous son attention; il ne saura pas quel formidable effort le corps expéditionnaire a fourni, quelles étapes, au prix de quelles souffrances, de quelles détresses. Il ne saura pas quelle haute idée il devrait avoir des troupes et des chefs auxquels il avait confié cette mission et, l'expérience faite, quelle leçon il en devrait tirer de confiance joyeuse et d'espoir illimité.

XV

LE SOLDAT FRANÇAIS

Je n'avais nulle idée, avant ma venue au Maroc, de ce que pouvait valoir le troupier de France, — j'entends le soldat de deux ans, l'appelé, que la loi sur le service obligatoire a seule conduit sous les drapeaux, et non l'amour des aventures ou la vocation. — Mon métier d'officier colonial ne m'avait mis en contact qu'avec nos « Barnavaux », — militaires de profession, — et des tirailleurs d'Indo-Chine, — Annamites, Cambodgiens et Tonkinois. — Les exceptions m'étaient connues et je n'ai pas à dire ici quelle enthousiaste affection je leur ai vouée; j'ignorais la règle, — l'être même dont les pareils, sur les champs de bataille de l'avenir, seront l'immense majorité.

Cet être-là, je l'ai vu ici. Le plus souvent, c'est un gamin de vingt-deux ans, court de taille et râblé. Il serait joufflu et rose, mais le soleil et les privations de toute sorte ont fondu la chair et tanné le cuir de son visage, et lui donneraient l'air très vieux d'un grognard quatre fois rengagé, n'étaient les flammes vives des yeux enfantins et le sourire ingénu que ces yeux n'ont pas perdu l'habitude d'adresser à la vie. On y lit, dans ces prunelles puériles, les caractéristiques indélébiles de la race : l'honnêteté, la loyauté, la simplicité, la confiance paisible en soi-même, l'intelligence alerte, ou, plus exactement, le bon sens toujours averti de l'équilibre nécessaire et de la solution pratique. Le pli narquois de la bouche et le nez

quelque peu retroussé dénoncent la fantaisie et l'ironie secrètes, toujours prêtes à jaillir en fusées imprévues et parfois déconcertantes.

Il a fait merveille, celui-là, au Maroc, où ses deux qualités maîtresses, la bravoure et le dévouement, ont pu être utilisées jusqu'à leur limite la plus extrême.

La bravoure! c'est une plante que la terre de France a toujours fait éclore avec une insouciante prodigalité, sans nul engrais, spontanément, comme éclosent, dans les steppes des Landes, les bruyères et les genêts, ou, dans les prés de la Chaouïa, les coquelicots et les marguerites. Le Franc, le Celte et le Gaulois étaient braves : leurs fils sont braves, tout naturellement et, si j'ose dire, inévitablement. Et nous trouvons normale, tout simplement, l'audace de nos chasseurs d'Afrique poussant à fond leur charge enragée de Dar-el-Aroussi et le calme de nos fantassins imberbes, vérifiant avec minutie leur hausse et couchant en joue méthodiquement leurs cibles mouvantes, sous la grêle des balles marocaines.

Notre soldat est brave : bon! affaire entendue et classée. Nous ne nous étonnons plus et notre admiration est, si j'ose dire, ordinaire et reléguée, une fois pour toutes, au rang des accessoires indispensables et dont, à force de s'en servir, on ne s'occupe plus.

Aussi bien notre soldat n'est pas seulement brave, il est « crâne », et voilà qui nous met en joie. La bravoure est une vertu, quelque chose d'un peu austère et de plutôt grave et qui ne prête point à rire. Et nous aimons à rire, nous, Français, incorrigibles gavroches. La crânerie de notre troupier est là pour satisfaire ce goût irrésistible de la gaieté. Elle est, dans ce drame brutal d'une guerre, l'élément de fantaisie et de grâce qui embellit la pénible tâche et en déguise la laideur. Képis sur l'oreille de nos légendaires « Dumanets », badines tournoyant aux doigts de nos tourlourous, romances égrillardes jetées comme autant de « blagueuses » provocations aux fatigues des longues marches et aux pudeurs exagérées de notre chaste Joseph Prudhomme, gaillardises dédiées aux accortes soubrettes en chaque auberge du gîte, vous nous demeurez, quoi qu'en aient les grincheux, infiniment chères! Vous êtes les pulsations tangibles du cœur robuste où bouillonne le sang de la race. Le

sourire moqueur est toujours le signe familier de la générosité nationale. C'est la crânerie atavique, aux jours d'épreuve, qui s'épanouit en magnifiques floraisons.

Qu'elle m'est apparue jolie, dans cette campagne, la crânerie de notre soldat! Que de réflexions goguenardes ripostaient aux ronflements des balles! Que de lazzi curieusement inattendus et parfois héroïques partaient des cacolets où les blessés se cramponnaient de toutes leurs forces défaillantes, pâlis déjà et grimaçant de douleur, mais soucieux de plastronner encore et de « crâner » devant la galerie des « copains » indemnes! Que de mots railleurs ont précédé, sur les lèvres exsangues, les soupirs haletants de l'agonie!... Jeunes « marsouins » de Lalla-Ito et de l'oued Mikkès, chasseurs de Dar-el-Aroussi, vous êtes les dignes cadets des insolents cavaliers qu'entraînait superbement avec lui le général Margueritte! Et durant la route, pendant les terribles randonnées où se déclarent le véritable courage et le moral vraiment supérieur, dans le concert des grognements et des râles, que de défis lancés par les voix rauques aux misères du moment, — couplets de « scies » montmartroises, invocations comiques aux terrasses ombreuses des guinguettes parisiennes, injures plaisantes fouaillant le camarade éclopé!... Crânerie, crânerie du pioupiou français!

Mais, bien plus que la crânerie de nos subordonnés, leur dévouement est digne d'éloges. Ils ont la passion, la frénésie du dévouement. Et ce dévouement est réfléchi : ce n'est point l'aveugle dévotion de l'esclave; c'est l'élan volontaire de l'homme libre qui entend, qui veut donner son effort, sa personne et sa vie à sa besogne et à ses chefs.

Les victoires allemandes avaient eu pour premier effet l'introduction dans nos manuels des méthodes allemandes. Les vaincus, hypnotisés par leur défaite qu'ils ne s'avisaient point d'attribuer à leur propre impéritie et à leurs discordes, empruntèrent au vainqueur ses règlements, ses coutumes, ses manies, ses tics. On essaya de nous imposer la discipline prussienne, toute de rites, de morgue et de raideur : bonne pour des brutes passives, pour des automates, elle parut bonne pour nous, pour nous qui avons soif de comprendre, qui n'acceptons pas volontiers sans avoir compris! Des années durant, cette paradoxale erreur fut à l'ordre du jour : il y eut des froisse-

ments, des heurts, des conflits aigus. Et puis le bon sens héréditaire fit justice de cette pesante mécanique. Et l'on nous dit aujourd'hui : « Vous ferez ceci ou cela, non point parce que tel est mon bon plaisir, mais parce que la raison, par ma voix, vous le commande. » Et nous obéissons. Et quand avec l'évidente nécessité conspire l'affection pour le supérieur qui a parlé, notre obéissance devient du fanatisme : nous n'obéissons plus, nous nous dévouons corps et âme.

Le dévouement allègre!... le dévouement intelligent!... Que d'exemples m'en ont sauté aux yeux, et non dix ou vingt fois, par hasard, mais cent fois, mille fois, mais à chaque heure, à chaque minute de notre course à travers le Maroc! Artilleurs chargeant sur leurs épaules les affûts, les roues et les coffres de leurs canons que les mulets ne pouvaient, sans risque de culbute, porter sur une sente trop resserrée ; « tringlots » s'acharnant, à demi nus, la nuque brûlée par le soleil et le torse dans l'eau jusqu'aux hanches, à désembourber leurs chariots; sapeurs du génie plongeant et replongeant dans les flots limoneux du Bou-Regrez, en quête d'une ancre coulée à pic; matelots de Casablanca peinant dès l'aube et jusqu'à la tombée de la nuit sur les barcasses du port; fantassins accrochant sur leur havresac le havresac d'un camarade ou d'un caporal épuisé et prêt à choir... Et tant d'autres, tant d'autres, dont la liste, infiniment diverse, est infiniment longue!...

J'ai noté ceci : ce qu'il faut à nos hommes pour déployer dans toute leur ampleur leurs facultés de dévouement, c'est une part d'initiative et de responsabilité. Ils détestent qu'on les mène par la lisière et qu'on ait l'air de les traiter en tout petits garçons, qu'on leur trace avec force détails et recommandations leur tâche. S'il leur semble n'être que des manœuvres, ils travaillent en rechignant et sans goût. Mais qu'on affecte de confier à leur adresse et à leur tact le soin d'accomplir quelque œuvre délicate, les voici tressaillant d'aise et d'orgueil et qui, loin de bouder à la besogne, y mordent à pleines dents et à plein cœur.

En somme, que vaut cet instrument de guerre, en soi-même et par comparaison avec les instruments qui lui seraient opposés? En quelle estime le tiennent les ouvriers qui l'ont employé ici à son véritable objet? En mon âme et conscience,

je dis de lui, d'accord avec les gens de bonne foi qui l'ont jugé froidement : « Il est incomparable. »

Il ne saurait être question, en pareille matière, de fanfaronnade, d'outrance et de *bluff*, inspirés par un faux esprit de patriotisme et par un chauvinisme inopportnn. Je dis ce qui est, parce que cela est ainsi et non autrement.

Notre outil est incomparable. Nous lui avons fait subir au Maroc d'autres essais que des grandes manœuvres, marches d'épreuve, escarmouches simulées, — toutes images plus ou moins habilement esquissées de la réalité future. — Il nous est apparu bien trempé, plus capable que n'importe quel autre outil, — saxon, slave, italien, espagnol, blanc, jaune ou noir, — de satisfaire à l'usage qui lui sera quelque jour assigné. Donc, nous le disons. Nous le disons avec fierté, assurément, mais avec le calme qui sied à l'énonciation d'une vérité désormais évidente.

A ceux qui ne savent pas ce que vaut l'épée de la France, parce qu'ils ne l'ont jamais vue frapper de la pointe et du tranchant, à ceux qui doutent, nous disons, nous qui avons *vu*, nous qui sommes *sûrs* : « Ayez confiance! L'arme que vous nous avez remise, nous l'avons éprouvée : nous nous portons garants de sa précellence... Un jour, elle fera merveille, pour que demeure éternelle la patrie du beau et du bien... Haut les cœurs! »

XVI

SOLDATS INDIGÈNES. — LES ARABES

Un jour, à l'ombre de ma tente, mon ordonnance, le Sénégalais Samba Dialo, fourbissait la poignée de mon sabre; il cessa de chantonner une romance bambara et dit gravement :

— Français bien connaisse manière...

Il ôta sa chéchia, hocha sa tête crépue et répéta, d'un ton admiratif et convaincu :

— Français bien connaisse manière... Lui toujours content faire la guerre, toujours besoin soldats. Alors lui dire aux hommes Bambaras, Toucouleurs, Peuhls, Ouolofs, Soussous,

Mossis, Haoussas, Malinkés : « Moi besoin soldats, toi prendre fusil, toi faire tirailleur... » Et ça y en a tirailleurs sénégalais... Avec Sénégalais, Français lui prendre tout Soudan, tout Guinée, Côte d'Ivoire, Congo, Chari, Zinder, Ouaddaï... Avec Touaregs, Français faire méharistes. Avec Algériens, lui faire tirailleurs algériens, spahis, goumiers. Avec Malgaches, lui faire tirailleurs malgaches... Maintenant, avec Marocains, Français faire goumiers marocains. Bientôt goumier faire tirailleur marocain, et celui-là faire bataille avec les hommes de son pays... Français bien connaisse, oh! oui, bien connaisse...

Il ne raillait pas, il ne s'étonnait ni ne se révoltait; il admirait, tout simplement, et demeurait confondu et béant devant cette idée, qu'avait lourdement élaborée son obtuse cervelle . l'aptitude merveilleuse du Français à tirer des pays conquis ces bataillons de guerriers, à les équiper, à les dresser, à les lancer contre leurs frères de sang et de couleur...

Il reprit sa chansonnette, et j'observais, dans ses gros yeux d'hercule noir, une flamme de fièvre. Une seconde, le temps d'un éclair, l'image prodigieuse lui avait été révélée, de cette France inaccessible, toute-puissante, colossale, ordonnant aux peuples vaincus de s'armer pour elle, arrachant à leur sommeil les multitudes asservies et les jetant d'un signe à la rencontre de l'univers. Il peinait à rassembler les fragments de l'éblouissante vision...

Éblouissante, certes, et bien faite pour inspirer à ce barbare accroupi une terreur sacrée, puisque, dans le même instant, moi, un civilisé, moi, un fils de la race dominatrice, je découvrais, au choc de ce naïf langage, la grandeur étrange et saisissante de l'œuvre accomplie. Rompu, dès longtemps, au métier d'instruire des recrues indigènes, je m'étais habitué aussi à trouver normale et naturelle leur soumission. Et soudain je reconnaissais toute la vertu de cette séduction irrésistible exercée sur les vaincus et qui, par la seule force de la persuasion, sans violence et comme par enchantement, savait enrégimenter au service de la patrie française les rebelles d'hier. Splendide m'apparaissait tout à coup cette fiction de la métropole lointaine, assise entre ses mers et ses montagnes et regardant par-dessus l'horizon marcher à l'ennemi les foules

d'auxiliaires accourues sous ses étendards. Plus splendides encore, le « loyalisme », la fidélité de ces auxiliaires, et, finalement leur conviction qu'ainsi tout était pour le mieux.

Ces auxiliaires, je les ai vus à l'œuvre dans le *bled* marocain. J'ai mesuré leur valeur, la profondeur de leur dévouement. Et je les ai bien vite aimés pour leur confiance inaltérable, pour leur vaillance, pour leur entrain, pour leur indéfectible abnégation, pour leur inlassable souci de la consigne et du devoir, — et ne devons-nous pas au moins payer d'affection le sacrifice qu'ils nous consentent si volontiers de leur sueur et de leur sang?

Je les ai admirés en bloc, sans m'attarder à aucune puérile préférence d'arme et de corps. Ils ont forcé mon admiration. A ceux-là, aux chefs qui les ont éduqués, ira l'hommage de ces lignes où, — trop sommairement à mon gré, — j'ai tracé quelques silhouettes de troupiers indigènes.

Hamdouda ben Sliman, tirailleur algérien. — C'est un grand diable à profil de vautour, efflanqué, basané, qui a la démarche souple et déhanchée du sloughi, les mains extrêmement longues, étroites, les jambes arquées; tout en nerfs, en muscles coriaces, en os effilés : bref, un animal de proie, une bête guerrière.

A force de courir ensemble le *bled*, nous nous sommes connus et appréciés. En route, nos compagnies sont voisines. Il marche à quelques mètres en avant de moi et, chaque fois que je lève les yeux, j'aperçois les chiffons qui s'enroulent en spirale autour de ses tibias décharnés, chiffons et tibias terminés par de formidables brodequins; j'aperçois son pantalon-jupe de toile grise, le fantastique paquetage qui s'échafaude sur son havresac et donne à celui-ci un si comique aspect d'armoire portative.

C'est un terrible mangeur de kilomètres. Il va, il va, jacassant dans cette âpre et rocailleuse langue arabe qui se râle plus qu'elle ne se parle. Las de bavarder, il chantonne des airs uniformément lamentables et nostalgiques, se ressemblant tous à tel point que l'on croirait toujours entendre la même chanson : Hamdouda n'en saurait-il qu'une seule? Las de chanter, il souffle dans une flûte en bois qu'il extrait des pro-

fondeurs de son pantalon-jupe et dont il ne se sépare jamais : de ce perpétuel flûteau, il tire, invariablement, inépuisablement, la même mélodie mélancolique et, à la longue, sinistre.

Il marche strictement à sa place et ses camarades l'imitent. Les angles de son armoire ont exactement quatre-vingt-dix degrés ; son fusil, astiqué minutieusement et graissé, est incliné selon les règles ; les cuirs et les courroies dont il est bardé lancent des éclairs ; son « quart » étincelle. Hamdouda est un troupier soigneux.

Encore plus que soigneux, il est « débrouillard ». En route, son principal souci est d'inspecter la brousse où, faute d'arbres et par conséquent de bois mort, on peut glaner des tiges racornies d'asphodèles et des bouses comme pétrifiées. Bénies sont les haltes horaires qui l'amènent à proximité d'un douar abandonné : il opère dans les décombres des fouilles toujours heureuses, rapporte triomphalement des lattes arrachées à une palissade et des manches de charrue oubliés par les fuyards. Il est plus que « débrouillard », à l'occasion, il est « chapardeur » : « chaparder » une pastèque dans le champ d'un Zemmour dissident, ce n'est pas voler.

Au bivouac, il se conduit bien, aligne correctement sa tente, creuse son bout de tranchée qu'il renforce coquettement de bonnes pierres ou de grosses mottes de terre, enjolive sa « feuillée » de branchages entremêlés artistement.

Au feu, son attitude est mieux que correcte ; il se souvient qu'il est « turco ». Une fois, dans la forêt de la Mamora, il a dû jouer de la « fourchette » : il en a joué bellement, et ses devanciers de Frœschwiller l'auraient reconnu pour un des leurs. Son coup de fusil manque un peu de justesse, il gaspille un peu ses précieuses munitions, mais cela vient de ce que ses nerfs d'Africain réclament impérieusement, aux heures excitantes de bataille, beaucoup de bruit et toujours plus de bruit. Alors il tire, il tire, en déplorant que les règlements lui interdisent d'accompagner par des clameurs stridentes chaque détonation.

Les chefs qui l'aiment, il les aime ; il vaut ce qu'ils valent. On lui attribue, parce qu'il sert au 2e régiment, une écrasante supériorité sur ses cousins originaires d'autres provinces et comptant au 1er, au 3e, au 4e tirailleurs. Il est peut-être mieux

entraîné, plus rompu à la vie de colonnes. Mais demain, sous un chef ignorant des complexions indigènes, il vaudra moins que son cousin Mohammed ben Mohammed, enfant de Tunis, à qui est échu en partage un capitaine avisé.

Au total, Hamdouda ben Sliman est un bon soldat, oui! A tous les amoureux fervents du métier militaire je souhaite de n'avoir jamais à commander que des Hamdouda ben Sliman.

Belkacem, convoyeur kabyle. — Il n'est pas Kabyle : racolé sur les quais d'Alger, où des centaines de ses congénères gagnent leur subsistance à coltiner les bagages et les ballots des Roumis, Belkacem ne connaît de façon précise ni le nom de son père ni le nom de sa mère, ni la date et le lieu de sa naissance. Depuis l'époque la plus reculée où puisse fouiller sa mémoire hésitante, il a rôdé dans les faubourgs et sur les quais d'Alger, ne lâchant sa boîte de cireur ou son couffin de commissionnaire que pour contracter des engagements de convoyeur et suivre pendant cinq ou six mois les colonnes de l'Extrême-Sud ou des confins algéro-marocains.

Il est mahométan, ne pratique guère mais, bien entendu, est fanatique.

Non, il n'est pas Kabyle; il n'est pas non plus Arabe, il n'est pas non plus Berbère : il est à la fois tout cela. Du sang maure, touareg ou bambara coule peut-être dans ses veines, mais rien n'est moins certain.

Un jour que je l'interrogeais :

— Je suis « Bicot », — m'a-t-il répondu.

Il est « Bicot », c'est-à-dire que, sommé de définir sa nationalité, il opte pour la seule hypothèse dont il soit à peu près sûr. Il n'est pas Européen, donc il est « Bicot »; traduisez : « indigène ». Le « Bicot » n'appartient pas aux races reconnues par les ethnographes : il faudra bien, quelque jour, devant les effroyables croisements où se perdent les antiques, les classiques, officiels courants de peuples, admettre enfin, pour se débrouiller là-dedans, le « Bicot », résumé des unions que formèrent successivement Arabes, Berbères, nègres et juifs, voire Maltais, Italiens et Espagnols, — produit hybride où s'est réalisée la formule révolutionnaire de l'universelle fraternité.

Un beau matin, à Tiflet, je l'ai vu qui suivait ma compagnie sénégalaise, tirant par la bride deux magnifiques mulets harnachés tout de neuf.

— Qu'est-ce que tu fais là ?

— *Ji* marche.

— Où vas-tu ?

— *Ji* marche avec *tiraillours* Sénégal.

Nous l'avons entraîné à notré suite en pays zemmour, en pays zaër : il a marché docilement, sans jamais s'inquiéter du lendemain, tirant ses deux mulets et mâchonnant des mélopées funèbres. Il a fait désormais partie intégrante de la famille qu'est une compagnie ; mais les Sénégalais l'ont traité en frère adultérin : il y a entre nègres et Arabes une très vieille haine et des rancunes ineffaçables. Belkacem n'a cure du dédain qu'on lui oppose : il touche sa ration, fait cuire son bœuf et son riz, mange, boit et rumine à l'écart, et, roulé dans sa couverture, dort entre les jambes de ses bêtes.

C'est un bon serviteur, somme toute, un philosophe assagi et blasé par quarante années d'aventures et de privations, l'âme aussi racornie et tannée que le cuir de son visage, convenable à un vieux marchand de cacaouettes.

Nous causons, car il vient, les jours de repos, me faire visite sous ma tente, invoquant chaque fois le même prétexte : sa solde, sa solde qu'on ne lui a pas versée depuis des mois, qu'on ne peut pas lui verser faute de certains papiers tout à fait indispensables. Après l'habituel préambule de la demande et du refus, la conversation devient plus intime : Belkacem est effroyablement bavard. Mais je ne m'en plains pas : il m'a révélé, à son insu, bien des mystères dont je n'avais nul soupçon et que mon ignorance de la langue arabe me condamnait, moi Indo-Chinois invétéré, à trouver devant moi éternellement inintelligibles.

Belkacem m'apparaît un animal soumis, consciencieux, humble, sobre, content de peu, difficile à troubler, un tantinet hâbleur, menteur et « chapardeur », mais, en fin de compte, un serviteur précieux. Il est tout cela, pris individuellement ; mais son âme collective, si l'on peut dire, est bien autre !

Kaddour ben Khider, spahi. — Un gentilhomme, sous son turban à coiffe géante, sous les plis de son burnous qui le vêt de pourpre jusqu'aux talons de ses bottes rouges. Un guerrier magnifique, de costume et d'âme.

J'ai pour lui une prédilection. Il est si beau sous les armes, debout plutôt qu'assis entre l'arçon et le troussequin surélevés de sa selle, la carabine en sautoir dansant sur les pans envolés du manteau, les éperons au ventre de l'étalon rouan qui valse et trépigne! Il a si fière allure, il en a tellement conscience! C'est un saint Georges arabe, un saint Georges hâlé qui porterait une barbiche pointue.

Il fait partie de l'escadron D... Il en fait partie comme font partie d'une lame bien trempée, bien aiguisée, les molécules du parfait métal. La lame infrangible et acérée qu'est son escadron a été forgée de main de maître.

Les chefs de Kaddour ont travaillé à faire de lui un parfait chien de chasse; un patient et minutieux dressage a insinué dans sa cervelle et dans ses veines l'instinct de la « quête ». Sur les flancs des colonnes, — qu'il abrite des fusillades imprévues, — infatigablement il furette, enchanté de sa besogne qui l'autorise aux galops frénétiques et aux fantasias échevelées. Une crête n'est pour lui qu'une position d'où quelques Marocains entreprenants pourraient tirailler contre les pesants convois, et qu'il doit escalader au plus tôt, coiffer d'une silhouette immobile et fouettée par le vent, dominant l'ornière d'où l'admirent les fantassins poudreux. Un ravin : Kaddour s'y précipite. Une haie de figuiers de Barbarie : Kaddour l'explore et s'octroie quelques minutes d'ombre fraîche et de far-niente. Un douar : Kaddour y mène son destrier, s'offre complaisamment à l'*interview* des nomades qui béent de saisissement respectueux à l'aspect de ce héros tout de pourpre habillé; il laisse accroire qu'il est un grand chef, le plus grand des chefs, vante les douceurs et les gloires de sa profession, exhibe son équipement somptueux, accepte une tasse de lait et repart à bride abattue, comme le *setter* qui a poussé une pointe dans la cour d'une ferme, s'est attardé aux os abandonnés, puis se remémore subitement les devoirs un instant négligés, les sillons où se terrent les cailles et le chasseur qui s'impatiente.

Kaddour est brave : il va, sans attendre qu'on l'en prie, tâter le pouls aux Marocains, aux cavaliers qu'il découvre, massés dans un repli de terrain, le winchester couché sur l'arçon de la selle et disputant de l'attitude à prendre à l'égard du Roumi. Kaddour les somme de s'éloigner sans retard et, selon qu'ils se manifestent courtois ou renfrognés, leur jette des paroles de fraternité ou des quolibets outrageants. Ainsi procédaient les guerriers de l'*Iliade*. Des balles lui sifflent aux oreilles : selon les circonstances ou selon son humeur du moment, il fait demi-tour et galope vers ses gradés, qu'il informe de l'incident, ou bien il met pied à terre, décroche sa carabine et répond avec méthode et flegme aux détonations des winchesters. C'est un amateur de combat à pied. Il est Arabe : il sait le peu de résultats qu'obtiennent les charges les mieux exécutées, il sait que c'est folie de vouloir réduire par le sabre un adversaire attaquant à coups de fusil.

Kaddour dévalise sans vergogne les rares cadavres laissés par l'ennemi sur le terrain, et déplore la fâcheuse manie qu'ont les Marocains d'emporter leurs blessés ou leurs morts ; il rafle les troupeaux des tribus rebelles et les ramène avec l'art consommé d'un vieux pasteur.

Je l'aime beaucoup, et il le sait. Il fume volontiers mon tabac et m'offre, à l'occasion, sa gourde. Son escadron et ma compagnie ont « travaillé » ensemble plusieurs fois : ce sont choses que l'on ne saurait oublier...

Ammar ben Ammar, goumier marocain. — Il y a trois ans, Ammar ben Ammar était « dissident », c'est-à-dire qu'il s'opposait à notre pacifique pénétration et combattait, le *moukhala* au poing, notre influence. Mais son caïd a cru devoir se soumettre : il a suivi l'exemple de son caïd et a regagné ses mamelons de Casbah-ben-Ahmed.

Il a, tout en gardant les moutons du douar, lié conversation avec des compatriotes qui s'étaient engagés au service des conquérants. Il a été bouleversé par le chiffre de leur solde et d'apprendre que nul caïd ne pouvait prétendre à la rogner, stupéfait par les récits que ces ralliés lui ont ressassés de leurs occupations nouvelles, enthousiasmé par la richesse et les vives couleurs de leur uniforme : il s'est fait goumier.

Aussitôt il a prouvé qu'un guerrier peut et doit être un excellent soldat. Les splendides costumes desquels on l'a revêtu, il les a brossés et lavés avec un soin jaloux ; il a fourbi ses cuirs avec acharnement, astiqué son fusil avec amour. Les heures d'exercice l'ont plongé dans l'extase : il adore ces évolutions fort imposantes de gens armés de pied en cap et s'estime honoré d'y participer lui-même. Il entoure d'un culte dévot et muet ses chefs français qui l'ont habillé, le nourrissent et l'admettent à leurs cérémonies militaires, image d'une guerre savante et magnifiquement réglée : parce qu'il a grandi dans l'anarchie, l'ordre le confond et le passionne.

Il est allé à Fez, non point qu'il ressente pour Moulaï-Hafid une quelconque affection, ni qu'il ait des intérêts de Sa Majesté chérifienne un quelconque souci, mais ses chefs voulaient bien l'autoriser à prendre place dans leurs superbes colonnes et, tout en accomplissant l'étape, il les louait et les remerciait au fond de son cœur : il se trouvait grandement honoré.

Il a tiré sur les Beni-Snassen, sur les Beni-M'tir et autres rebelles, sans honte et sans remords, avec l'unique préoccupation d'épauler selon le rite et d'ajuster son coup.

Sa vénération de ses officiers s'est accrue de les voir entraîner à la victoire des contingents si énormes et divers, ordonner si rigoureusement le départ et l'arrivée de leurs prodigieux convois, l'installation de leurs formidables bivouacs. Homme de guerre, il a jugé que les Français étaient d'incomparables guerriers : il était agréable de servir sous leurs ordres, en campagne encore plus qu'en garnison.

Pour démontrer qu'il était digne de l'honneur qu'on lui accordait, il a marché sans murmurer, au plus fort de la chaleur et sans s'écarter jamais du rang, a fait sa faction en vieux grognard, s'est battu bravement et réglementairement, comme s'il se fût agi d'une simple manœuvre, a tiré comme à la cible, peu, mais bien.

Ammar ben Ammar, goumier, sera quelque jour tirailleur marocain. On pourra compter sur lui, en toute occasion et sous toutes les latitudes... On ne peut pas ne pas l'estimer, ne pas l'aimer.

Tels sont mes amis, Hamdouda ben Sliman, tirailleur algérien, Belkacem, convoyeur kabyle, Kaddour ben Khider, spahi, Ammar ben Ammar, goumier marocain. Tels ils sont, chacun pris à part et loin des cités; mais la vie en commun modifie étrangement leurs traits.

Près des villes, autour des camps, sous les murs des casbahs, leurs vices préférés les guettent : leur chair est faible et le vernis de civilisation dont nous l'avons badigeonnée, ce mince vernis bientôt éclate et s'écaille. Elles sont si tentantes, si aguichantes, les « moukères » qui sont assises sur les nattes des gourbis! On s'accroupit en cercle autour d'elles, on boit le thé à la menthe qu'elles vous offrent avec un sourire ensorcelant, on regarde se jouer le reflet des bougies sur le carmin de leurs joues et le henné de leurs talons, on souffle dans les flûtes et l'on bat de la paume la peau des tambours cylindriques. On est bien sages, d'ailleurs, on se partage équitablement les frais de la petite fête, on rentre ensemble sous les tentes où l'on se jure éternelle amitié : n'est-on pas compagnons d'armes?... Mais Fatmah, hélas! a le cœur sensible et dispense à tel ou tel des faveurs particulières et scandaleuses; mais Fatmah tolère que l'on se livre sous son toit à d'impies libations de champagne ou d'absinthe dérobée chez le mercanti, mais Fatmah tient un authentique tripot...

Ammar et Kaddour, Belkacem et Hamdouda sont Arabes, c'est-à-dire follement vaniteux et susceptibles, et doués d'un tempérament très inflammable. Chacun d'eux, pour qu'à lui seul Fatmah réserve les grâces de son esprit et de son corps, vide sur les genoux de la belle son porte-monnaie : tout leur « prêt » y est sacrifié. Ensuite ils tentent la chance, demandent aux cartes les douros qui doivent leur assurer l'amour exclusif de Fatmah, au vol avec ou sans effraction, au meurtre même.

Quand les possède la rage amoureuse et quand les fumées de l'alcool, par surcroît, viennent obscurcir leurs pauvres cervelles, ils ne sont plus que des brutes déchaînées. Et le conseil de guerre les voit comparaître à sa barre, piteux, désespérés, pleurant à chaudes larmes. Et les juges leur sont très indulgents, par bonheur, en considération des services qu'ont rendus et que rendront encore à « la plus grande France », Ammar et Kaddour, Belkacem et Hamdouda.

XVII

SOLDATS INDIGÈNES. — LES NOIRS

On peut ne rien comprendre à l'âme des noirs et, comme la logique du caractère français nous défend d'aimer ce que nous ne comprenons pas, on peut n'éprouver à l'égard des noirs aucune sympathie. J'ai connu des officiers qui, pour cette raison d'inintelligence fatale, témoignaient aux malheureux Sénégalais une aversion évidente, trop évidente et d'autant plus regrettable que ces officiers « comptaient » précisément à des compagnies sénégalaises. Ils découvraient, chaque jour, après des recherches faites avec application, des motifs nouveaux de n'aimer point leurs hommes et les énuméraient à grand fracas, comme à son de trompe, avec une joie non dissimulée, presque fielleuse.

— Hein! les fameux noirs!... Vous avez vu, hein?... Pas moyen de lui clore le bec, à cet animal qui est venu réclamer sous ma tente. J'ai eu beau crier, il a crié encore plus fort que moi. Il a eu le dernier mot, quoi!... Allez donc enseigner la discipline à ces brutes-là!... Ah! oui, de jolis militaires! Et bien agréables à commander!...

De tels propos, imprudemment clamés ou colportés, sont d'autant plus condamnables que leurs auteurs, de par la lettre et de par l'esprit des règlements, devraient à leurs subordonnés de l'affection et toujours plus d'affection. Mais l'affection ne se commande pas.

Du moins elle peut s'acquérir : tâchez de comprendre vos hommes, et vous les aimerez. Il existe, pour aider à voir clair dans l'âme sénégalaise, une formule très courte et fort simple, qui facilite bien des rapprochements, évite bien des heurts, prévient des maladresses quelquefois dangereuses. La voici, dans sa nudité : « Le Sénégalais est un grand enfant. »

Ils sont ici quelques centaines de noirs que l'on a recrutés au hasard dans toute l'étendue de l'Afrique française; ils sont venus au Maroc avec leurs épouses, leurs tribus de négrillons et leurs cuvettes émaillées, — bases nécessaires aux pyramides de casseroles, de boîtes et d'ustensiles hétéroclites qui sont

leurs bagages habituels et que leurs femmes portent en équilibre au-dessus des immuables petites tresses. Toutes les races ont envoyé des représentants. Les Bambaras sont le plus grand nombre, la tradition voulant que les gens de la nation bambara s'engagent au service de la France; il y a un effectif respectable de Toucouleurs et de Peuhls, qui sont, par atavisme, des gentilshommes de guerre; il y a des Ouolofs, bons soldats, aimant leur métier, mais trop querelleurs et d'humeur singulièrement difficile; des Maures, des Baoulés, des Haoussas, des Soussous, et d'autres encore, — tous hommes de peau plus ou moins foncée, de valeur plus ou moins haute, de culture plus ou moins avancée, mais qui, enrégimentés, amalgamés, encadrés, constituent cette personnalité si marquée, très spéciale : la troupe sénégalaise, la troupe noire.

Ils ont fait, ils font colonne depuis des mois, tandis que leurs compagnes et leurs rejetons attendent philosophiquement, dans leurs gourbis de Casablanca, la fin de cette campagne. J'ai marché, je marche encore avec eux, et c'est pour moi une diversion bien précieuse aux fatigues et aux menus déboires des étapes et des bivouacs que d'observer ces Africains, après les Cochinchinois, les Tonkinois et les Cambodgiens qui furent, tour à tour, mes subordonnés.

Ce sont de grands enfants. Il n'y a pas lieu de rechercher à leurs qualités non plus qu'à leurs défauts, à leurs fautes non plus qu'à leurs actions d'éclat, d'autre explication que celle-ci : ce sont de grands enfants.

Enfantins, les rires épais et sonores que déchaînent dans leurs rangs la facétie d'un pître et qui brusquement convulsent leurs mufles camards, retroussent leurs babines et découvrent l'étincelante rangée de leurs redoutables crocs. Enfantines, les histoires interminables que débite sous la tente, le soir, le conteur de l'escouade et qui alternent avec de fantastiques narrations de combats, de *raids* à travers le Soudan, ordonnés et dirigés par leurs héros légendaires, Samory, Rabah ou bien Archinard, Marchand, Gouraud.

Ce sont bien des enfants, étourdis, rêvasseurs et naïfs, qui s'appliquent de leur mieux à retenir et à graver dans leur simple mémoire l'ordre donné tout à l'heure par le sergent ou le lieutenant, et qui trottent, en rabâchant les mots mêmes

de cet ordre essentiel, et qui reviennent tout courant, penauds et désespérés :

— Mon lieut'nant, toi dire quoi?... Moi oublier tout...

Puérils sont leurs jeux, leurs danses, leurs chants, — qu'ils susurrent avec des voix menues et qui ravivent en leurs cerveaux l'image de leurs enfances nues et vautrées dans le fumier du village natal, pêle-mêle avec les poules et les cochons. — Puériles, leurs querelles, les injures dont ils se bombardent avant d'en venir aux mains, d'autant plus enragés que leur raison débile est plus incapable de refréner leur fureur, que le sens de l'outrage leur échappe partiellement, qu'ils redoutent la raillerie cinglante ou le blâme tacite du spectateur européen, cet être intelligent, supérieur et ironique.

Vouloir appliquer à ces créatures toutes d'impulsion et d'irréflexion les rigueurs mathématiques des règlements, c'est le fait du rustre qui prétend guérir avec le même onguent le catarrhe de son vieux père et la pelade de son chien. Le Sénégalais qui s'est emporté jusqu'à insulter son caporal ou son sergent à la mode bambara, c'est-à-dire dans l'honneur et la vertu de ses ascendants, qui s'est laissé aller à lever sur l'un de ces supérieurs hiérarchiques une main irrespectueuse, n'est pas coupable comme le troupier du 123e ou du 49e régiment de ligne qui aurait grommelé des phrases analogues ou esquissé le même geste : il ne sait pas, il ne peut pas savoir, quoi qu'on ait pris soin de lui prêcher là-dessus, il ne saura jamais qu'il n'est pas nécessaire ni convenable de riposter par l'outrage ou la menace au reproche, fût-il immérité.

Ainsi le veut son entendement de petit garçon. Le blâme infligé par le gradé lui semble injuste, parce qu'il ne se rend pas un compte exact de la faute commise : il jugera inique l'intervention de l'officier qui prétend lui interdire de protester par des clameurs indignées, par des gestes violents. Sous la tente où ses camarades accourus, après l'avoir ficelé avec art, l'ont jeté impuissant, il réfléchit, constate qu'il a dû pécher gravement, et se repent presque aussitôt. Mais, alors même qu'il déplore son péché, celui-ci persiste à ne pas lui apparaître clairement.

Comme un enfant, il a de l'injustice l'horreur et le mépris .

elle le bouleverse réellement. Lorsque les journaux vous racontent quelque dramatique révolte de noirs, soyez persuadés qu'à l'origine de l'événement gît une injustice ou tout au moins une apparence d'injustice.

Le Sénégalais est un enfant brutal, bruyant, disposé par sa nature même à l'outrance et à la grandiloquence. Il est parfois insupportable et surtout agaçant.

Mais, s'il a de l'enfance tous les travers et toutes les faiblesses, il en a aussi les qualités. Il est d'une candeur désarmante : cette ingénuité, qui provoque, à l'occasion, le sarcasme et la colère, lui suggère maintes attentions, maint dévouement superstitieux à la personne des chefs qui l'éblouissent et le fascinent. Il n'entrevoit pas qu'il soit possible de ne pas honorer par tous les moyens, par les plus nobles, ou les plus vulgaires, ou les plus dérisoires, les hommes qui ont su lui imposer la notion de leur incomparable supériorité. Il retrouve dans les profondeurs de son être son âme d'esclave ou de fils d'esclave pour attirer sur sa tête les éloges ou simplement les regards de ces idoles vivantes que sont certains de ses officiers. Devant elles, cet orgueilleux est modeste, ce violent est humble et soumis, cette brute imagine des merveilles de délicatesse.

Les enfants sont vaniteux : la vanité est le péché mignon des Sénégalais. J'ai dit qu'elle les conduisait à commettre d'effroyables frasques : elle leur inspire aussi l'opinion très louable que le métier des armes est le plus beau de tous les métiers, que le Sénégalais est un soldat d'élite et que, pour conserver ce renom d'antique valeur, il convient de servir loyalement, avec zèle, avec dignité, d'avoir le cœur et les allures propres à un soldat d'élite. Vraiment, à l'exercice, à la manœuvre, en marche, au feu, ils ont l'air d'accomplir quelque rite sacré, de célébrer un culte bizarre dont ils seraient les prêtres.

Leur bravoure est légendaire. Je les ai vus au combat, — et, plus spécialement, des Bambaras et des Toucouleurs, — observer une attitude de gentilshommes, bombant la poitrine, cambrant l'échine, raillant, comme des enfants toujours, de leurs prunelles rieuses et de leur gesticulation sobre, le danger, la mort. N'ont-ils pas, d'ailleurs, leurs « gri-gri », amulettes fort efficaces et payées très cher aux sorciers de leur village et

qui doivent les préserver des balles, des maladies, du risque d'adultère, etc., etc.

On a insinué :

— La foi dans le gri-gri constitue le fond de l'héroïsme sénégalais. Otez au Bambara son gri-gri, ce sera un poltron.

Nos aïeux catholiques tenaient-ils, quelques-uns d'entre nous tiennent-ils encore leur courage des médailles et des scapulaires dont leurs épouses et leurs mères leur couvraient, leur couvrent la poitrine?

Tels sont les Sénégalais. Tels ils se sont montrés au Maroc, avec leurs vices et leurs vertus, forçant l'admiration et l'estime universelles. Quelles objections n'avait-on pas faites à leur venue dans ce pays?... « Le froid les tuera, ces pauvres diables habitués au grand soleil et aux chaleurs des tropiques!... A défaut du froid, les consumera la nostalgie de leurs steppes désertiques, de leurs sables et de leurs palmiers... Et quelles terribles contagions ne vont-ils pas charrier à leur suite? quelles « maladies du sommeil »? quelles filarioses?... Et puis, descendants d'une race tyrannisée, terrorisée, depuis des siècles, par l'Arabe, oseront-ils combattre à visage découvert le Marocain dominateur et marchand d'esclaves?... Enfin est-il humain d'enrégimenter sous nos drapeaux ce barbare, cette brute à figure tout juste humaine?...

Ni le froid ni la nostalgie ne les ont empêchés de remplir exactement la tâche qui leur incombait. Très rares furent ceux d'entre eux qui succombèrent à des bronchites, fluxions de poitrine, phtisies. Très sains, par hérédité à la fois et par l'effet de la sélection naturelle qu'opèrent chez les noirs les affections infantiles, il était normal qu'ils résistassent aux intempéries, d'ailleurs bénignes, du climat nord-africain. Depuis des siècles, leurs ancêtres ont visité le Maroc et y ont séjourné, meneurs de caravanes ou captifs. Les Majestés chérifiennes se sont, depuis des siècles, entourées de mercenaires nègres. Pourquoi le Sénégalais ne subirait-il pas victorieusement l'épreuve qu'ont subie de même son père, son grand-père, son bisaïeul?

Nostalgique, il l'est médiocrement. Accoutumé à vivre dans son village, ne fréquentant guère que les siens, ses proches et ses voisins, il a reconstitué au Maroc ces conditions élémen-

taires de son bonheur. A côté de son camp est le camp des tirailleurs mariés, assemblés par trois ou quatre ménages dans un gourbi de pisé ou sous une tente-marabout : il y court, aux instants de liberté, manger la soupe au riz et la viande que la compagne d'un camarade — « la femme mon frère » — a cuisinées pour lui et pour une dizaine d'autres garçons. Il gratte sa guitare rustique, faite d'une calebasse évidée et de deux boyaux, se mêle aux danses que l'on prolonge volontiers jusqu'à l'appel du soir et rentre dans sa case parfaitement heureux, libre de tous désirs. La famille, pour lui, c'est ce village de tirailleurs mariés où l'attendent la nourriture, la boisson, les joies délirantes de la danse, de la musique, du jeu et de la conversation, l'amour parfois, adultère ou régulier.

La ville ne le tente pas : il évite l'Arabe, qu'il déteste par instinct et devine supérieur en malice à lui-même, à lui pauvre sauvage indéfiniment dupé. A Rabat cependant, le nombre et la beauté des négresses et des mulâtresses, filles et petites-filles de captives, l'ont frappé : il a risqué des déclarations que ces demoiselles ont fort bien accueillies et qui aboutissent à des mariages en bonne et due forme. C'est un grand épouseur devant l'Éternel et il est merveilleusement prolifique.

— Maroc y a bon maintenant. Y en a beaucoup femmes et lui faire beaucoup petits. Y a bon!

La « maladie du sommeil »? la mouche tsé-tsé qui la communique s'abstient d'accompagner sur le paquebot les détachements de relève. Quant à la filariose (un cas pour soixante recrues), elle ne gêne pas plus le tirailleur qui possède dans ses veines quelques-uns de ces fameux filaires qu'un œil-de-perdrix n'empêche une dactylographe de tapoter son clavier.

Les Sénégalais ont prouvé que le Marocain ne leur imposait pas : ils reconnaissent sa valeur guerrière, sa merveilleuse adresse au tir, son entrain et la rapidité de ses évolutions; cela fait, ils canardent avec un flegme absolu cet adversaire estimé.

Quant à la cruauté des soldats noirs, encore une légende qui agonise, quoi qu'on fasse pour la ranimer. Faut-il répéter que le Sénégalais n'achève pas les blessés? Faut-il — ah! vraiment, ceci est énorme — faut-il jurer qu'il ne dévore pas les cadavres de ses ennemis?... Je me rappelle les yeux ronds,

la bonne face ahurie et effarée du brave « rond de cuir », au moins quadragénaire, venu de Bois-Colombes au Maroc en voyage de trois semaines, et qui me questionnait ainsi :

— Est-il vrai qu'à Meknès vos tirailleurs ont mangé des petits garçons?

Les bras m'en tombèrent. Quel objet pouvaient bien poursuivre les imbéciles qui propageaient cette ineptie? Je tournai les talons, plantant là mon interlocuteur.

Les Sénégalais sont venus au Maroc; il viendra au Maroc d'autres Sénégalais encore. On s'est dit, à la fin, qu'une pareille troupe, inaccessible à la fatigue, sobre, brave, dévouée jusqu'à la mort, il serait bien sot, pour des disputes de chapelles, pour des considérations d'humanitarisme excessif et suranné, de s'en priver bénévolement.

Dans le grand frisson de colère et d'orgueil qui parcourt toutes les tribus de l'innombrable Islam, le Sénégalais, fétichiste, Français aujourd'hui sans restriction, demeure impassible. Nos ennemis arabes, nos sujets arabes même, si la tentation les saisit de trahir la foi jurée, devront passer sur les corps des noirs très fidèles.

Sous d'autres cieux, ils combattront et mourront avec joie, ces noirs, si jamais il le faut, pour maintenir très grande la patrie qui, au lieu de les asservir, a voulu les adopter honorablement et qu'ils ont adoptée.

ÉMILE NOLLY

(La fin prochainement.)

LES PARIAS

DANS L'INDE D'AUJOURD'HUI

A Calcutta, je rendais un jour visite à un grand savant de l'Inde brahmanique, historien, philologue, philosophe, le Pandit Haraprasad Shastri. Je vis un beau vieillard tout blanc, vêtu d'une robe blanche flottante, noble, simple, au doux sourire mélancolique. Ce grand patriote parla de sa patrie. Il peignait l'Inde immense, variée, peuplée, belle et, par son climat, douée de merveilleuses richesses. Pourtant, une lourde tristesse pèse sur elle. La joie, ici, effleure rarement les lèvres; les yeux même des enfants sont sans gaieté et sans éclat. C'est que cette Inde si favorisée a toujours subi le joug d'une double oppression; toujours la tyrannie politique et la tyrannie sociale ont accablé ses habitants, avec tout leur cortège de souffrances et de craintes, avec leurs conséquences démoralisantes et appauvrissantes. Depuis plus de deux mille ans, l'Inde a sans cesse été une proie pour les conquérants. Si les Indiens[1] se sont laissé subjuguer, opprimer, exploiter, c'est sans doute que la terre et l'air font d'eux un peuple pacifique, c'est aussi qu'ils sont profondément désunis. Enfin l'habitude de la soumission à une minorité privilégiée rend presque insignifiant pour chacun l'établissement d'une domination au-dessus de tous.

1. Pour la clarté de l'exposition, j'emploierai, à l'exemple des Anglais, le mot « Indiens » pour désigner les habitants de l'Inde, sans distinction de races ou de religions, et le mot « Hindous » pour désigner les adeptes du Brahmanisme, de l'Hindouisme, qui forment d'ailleurs la grande majorité du peuple indien.

Cette désunion, ce morcellement de la société tiennent non seulement à l'étendue du territoire, à la variété des régions, mais aussi, et principalement, au système des castes.

Tout le monde sait que le peuple hindou est divisé en un certain nombre de groupes héréditaires, hiérarchisés, qui se partagent le travail social. Un mot des Védas distingue les Brahmanes sortis de la tête de Brahma, les Kchattryas sortis de son bras, les Vaisyas sortis de son ventre et les Soudras sortis de son pied. Tout en fixant ainsi la dignité respective des castes, il assigne à chacune ses occupations : aux Brahmanes la prière, aux Kchattryas la guerre, aux Vaisyas l'agriculture et le commerce, aux Soudras le service des autres castes.

A s'en tenir au texte sacré, on évoque une société rigide, dont la persistance est assurée par l'interdiction des mélanges. En fait, l'Inde offre un spectacle complexe, qui, sans montrer la mobilité moderne et les mélanges de nos sociétés occidentales, ne réalise plus l'ordre abstrait et simpliste des Védas. Il suffit de parcourir rapidement le pays pour être frappé du nombre considérable de castes que l'on y rencontre. Kitts, dans son *Compendium of Castes and Tribes of India*, en compte 1929. On n'observe plus parmi elles la division védique du travail; dans l'ensemble, agriculture, commerce et industrie sont partagés presque indistinctement entre Brahmanes, Kchattryas, Vaisyas et Soudras, et chaque métier, en se spécialisant, a amené la création d'une caste nouvelle.

Comme dans la société védique, les professions agricoles sont les premières en dignité; mais elles ne constituent plus aujourd'hui l'apanage exclusif d'une caste. Ils sont plus de deux cents millions qui, soit comme « ryots », petits tenanciers, soit comme ouvriers salariés, sèment la canne, transplantent le riz, labourent le sol pour le blé, cueillent le coton ou mènent paître les troupeaux. On trouve de même des Brahmanes et des Kchattryas parmi les marchands, fort peu nombreux, des villages, — où une seule boutique, bien humble, suffit aux besoins de la population, — et des villes, où souvent les artisans vendent eux-mêmes le produit de leur travail. Enfin ces artisans, quoique assez rares puisqu'ils n'ont à satisfaire que les désirs limités d'un peuple pauvre, ont formé aussi d'innombrables sous-castes.

Nous voilà loin des quatre grandes divisions védiques. Cependant, comme aux temps légendaires, des lois rigoureuses séparent les castes : les mariages entre individus de castes différentes, les repas en commun sont rigoureusement interdits. Parfois même, il faut éviter le contact, et jusqu'au simple voisinage d'hommes particulièrement abjects. Ces prescriptions sont d'importance capitale et constituent aujourd'hui l'essentiel de la religion brahmanique; leur observance, plus que la foi en des dogmes imprécis et modifiables, fait le brahmaniste orthodoxe. Elles sont sanctionnées par l'obligation de se purifier matériellement et moralement de la souillure contractée en les enfreignant, et par la perte de la caste, encourue dans les circonstances graves.

A chaque instant, l'importance de ce quelque chose d'essentiel et d'irréductible qu'est la notion même de caste, nous est révélée par un détail matériel à tous les degrés de l'échelle sociale. Voici le Brahmane qui, du seuil de sa maison, jette sur les environs un coup d'œil circulaire, pour s'assurer que nul homme de caste inférieure, nulle présence impure ne le troublera pendant le repas qu'il va prendre. Dans cette rue, c'est un homme « deux fois né » qui fait un brusque détour pour éviter de frôler le paria qui s'avance. A chacune des enceintes concentriques d'un grand temple, les prêtres s'enquièrent de la caste de celui qui entre, pour qu'il n'approche pas du sanctuaire plus qu'il ne convient à son rang. En période de famine, les Anglais se sont aperçus à plusieurs reprises de la singulière profondeur de ces sentiments : ils ont vu des hommes refuser d'accepter le riz que faisait distribuer le gouvernement, lorsqu'il fallait le prendre des mains d'individus de caste autre que la leur. — Et l'idée de ces barrières intangibles est aussi forte dans les classes qui en souffrent que dans celles qui en bénéficient; d'eux-mêmes, ceux dont les Brahmanes fuient l'approche s'écartent respectueusement à leur vue.

Il semble qu'un pareil régime ne se puisse accorder qu'avec un mode de vie et de pensée complètement traditionnel. Or, par les Européens, l'Inde a connu les instruments de la vie moderne; leur emploi qui, chez nous, a mêlé et nivelé les

classes, paraît incompatible avec des règles aussi étroites et minutieuses. Cependant, l'influence de la civilisation moderne n'a pu opérer la fusion des castes, ni même leur rapprochement; l'Inde reste, suivant le mot de sir Henry Maine, « une énergique expression du passé, à peine effleurée par le monde de l'Occident ». Si le Brahmane et le *Mahar*[1] sont parfois forcés de voisiner dans le wagon, ils ne s'en évitent pas moins de tout leur pouvoir, ils n'en boivent pas moins à des fontaines distinctes, que les Anglais, — tant le préjugé est fort et tenace, — ont été obligés de créer dans les gares. Et si, en principe, tous les Indiens sont admis aux concours pour les emplois publics, en fait il ne s'y présente guère que des membres des hautes castes, tant leur prestige écarte les concurrents, et tant il est difficile aux enfants de basse caste de trouver accès, à côté des fils de Brahmanes, dans les écoles communes!

Cependant, honorés ou dédaignés, selon leur rang hiérarchique, tous les hommes « deux fois nés », tous les hommes « purs », quelle que soit leur profession, peuvent être approchés, abordés, peuvent frayer ensemble s'il leur plaît, quitte à se séparer quand l'exigent les circonstances rituelles. Au contraire, une masse considérable de la population hindoue ne se range dans aucune caste, est impure dès sa naissance, vouée aux métiers les plus bas, méprisée et haïe des autres. Nous connaissons ces hommes sous le nom de *parias*, qui vient du mot tamoul par lequel on désigne ces « hors-caste » dans la province de Madras. Et ces parias, dont le langage courant fait des unités malheureuses, sont plus de 50 millions, plus du sixième de la population de l'Inde, près du quart des Hindous!

La conception rigide que se font de la société les brahmanistes orthodoxes, les multiples occasions pour l'homme « deux fois né » de contracter une souillure qui peut entraîner l'exclusion de la caste, le nombre relativement grand des mariages non sanctionnés par des lois rigoureuses, enfin la survivance dans le centre et le sud de l'Inde de races inférieures, vaincues et non assimilées par les conquérants aryens, — tout a contribué à créer, à travers les siècles, la foule déshéritée des indi-

1. *Mahar*, homme de très basse caste.

vidus nés ou rejetés en marge de la société régulière, n'appartenant à aucune caste, ne connaissant ni obligation, ni frein, capables de tout puisqu'ils n'ont rien à perdre, et, par la licence de leur vie, méritant chaque jour davantage le mépris qui les a frappés.

D'origines bien différentes, mais de condition analogue, ces malheureux subissent, en dehors d'un corps social aussi fortement organisé, où nulle place n'est laissée aux irréguliers, un sort particulièrement douloureux. Les lois de Manou, qui, les premières, ont fixé impérieusement les formes immuables de la société hindoue, ont, les premières aussi, frappé d'anathème ceux dont l'existence même portait atteinte à cette ordonnance savante. « Ils doivent demeurer hors du village, ne point avoir de vases entiers, ne posséder pour tout bien que des chiens et des ânes. ...Qu'aucun homme fidèle à ses devoirs n'ait de rapports avec eux ; ils doivent n'avoir d'affaires qu'entre eux et ne se marier qu'avec leurs semblables. ...Ils doivent ne venir dans la ville qu'avec des insignes qui permettent de les éviter et pour une besogne déterminée [1]. »

Et l'existence que le législateur leur a tracée, ils la mènent encore aujourd'hui. Parias du pays tamoul, Dhédas du pays mahratte, Malas du Télingana, Kushs du Bengale, Déras du Goujerate, Poulias de la côte de Malabar, tous les Tchandalas (suivant le nom générique dont les appelait Manou) vivent à l'écart des castes pures. Non seulement un homme deux fois né ne saurait s'unir à eux par le mariage, ni partager leurs repas, mais il ne peut, sans contracter une souillure difficilement purifiable, les laisser franchir le seuil de sa maison, demeurer dans son voisinage, ou même l'effleurer au passage. Il ne peut pas les toucher. Ce sont des « intouchables ». Et l'interdit qui les frappe s'étend à tout ce qui les entoure, — et qu'ils souillent. Voilà pourquoi ils habitent à part, en dehors des villes et des villages. Ils n'ont le droit de rien acheter à la boutique commune ; ils n'ont pas le droit de puiser de l'eau au puits commun. Ils sont même privés du secours de la religion qui les frappe, puisqu'ils n'ont pas le droit de pénétrer dans les temples, et que les Brahmanes ne célèbrent pas de cérémonie pour eux.

1. Lois de Manou. X. ss.

Leur misère est effroyable. Quand une fois on a visité un hameau de parias, qu'on est entré dans ces huttes de paille et de pisé, couvertes de feuilles de palmier, si basses qu'on n'y pénètre qu'à quatre pattes et que la porte franchie il faut rester courbé, si obscures qu'on y voit à peine malgré la clarté qui filtre du toit, on ne peut oublier le spectacle de cet antre étroit, privé de fenêtres et de cheminée, où une odeur nauséabonde vous écœure, où la fumée du foyer vous prend à la gorge, où sur le sol battu vit, mange et dort toute une famille. Pas de meubles; des poteries grossières, parfois des vases de cuivre, sont les seuls objets qu'on y aperçoive. Dehors, un lamentable éventaire où un marchand, le seul du village, offre du mil et du sorgho, du riz rouge, quelques fruits, du bétel. Les êtres qui circulent entre les huttes, dans les marécages qui les séparent, vêtus de loques décolorées, sont maigres et pâles, et d'une malpropreté repoussante. Pourtant ce sont des hommes qui passent dans ces sentiers boueux, qui habitent ces tanières ; ils ont des besoins, des souffrances, et, dans leur abjection, des aspirations vers l'idéal; ils ont le goût de la beauté : j'ai vu, aux murs de certaines huttes, des images violemment coloriées, des morceaux de ces papiers rouges et verts avec quoi les petits Hindous font des cerfs-volants, et même un portrait d'Édouard VII, venu là assurément par hasard, et qui témoignait moins du loyalisme de son propriétaire que d'un naïf désir d'ornement.

Ils ont aussi des besoins religieux, grossiers à coup sûr, mais bien touchants pour qui songe que c'est une loi religieuse qui a prononcé leur condamnation et qui est la cause de tous leurs maux. Mais, dans leur soumission passive, dans leur résignation à ce qui a toujours été, et qui par conséquent doit être, ils ne gardent pas rancune aux dieux. Malgré la défense qui leur en est faite, ils vénèrent les approches des sanctuaires, les autels en plein air, et parfois érigent pour leur propre compte un temple, temple bien modeste, mais qui est leur orgueil : une hutte plus grande que les autres, des images de dieux [1], hautes en couleurs, ornées de paillettes de métal, une ou deux lampes, et de l'huile pour honorer les divinités. Sans

1. De Krishna, surtout, le plus aimé, et celui dont la légende est la plus populaire.

doute, leur religion est bien indistincte, bien vague, faite surtout de superstition et de fétichisme; elle n'en est pas moins la manifestation d'un instinct supérieur, une tendance vers ce qui fait souffrir, mais qui élève.

La loi religieuse, en effet, n'est pas seulement la cause de leur misère morale, mais de leur dénuement matériel : elle leur refuse le droit de posséder la terre, qui, dans l'Inde, est la principale richesse et la plus sûre. A cet égard, les Anglais ont, involontairement, aggravé le sort des hors-caste. En 1793, fut publié le *Permanent Settlement of the Land Revenue*, sorte de cadastre pour l'impôt foncier. Après avoir colligé soigneusement les titres de propriété de tous les petits tenanciers, lord Cornwallis déclarait les *zémindars* (collecteurs d'impôts de père en fils) propriétaires du sol non attribué. Ce fut le signal d'abus très graves contre les cultivateurs, forcés, dans ce pays où les titres irrécusables étaient rares, de prouver leurs droits non aux agents désintéressés de l'État, mais à des individus avides, animés contre eux par l'intérêt personnel. Ce fut surtout la perte des intouchables. Jusque-là ils avaient pu, à la faveur de l'indifférence générale, faire paître un zébu ou une chèvre au bord des chemins ou sur une terre à l'abandon, cultiver du riz dans un marécage qu'ils desséchaient. Maintenant, l'avidité des zémindars s'étant éveillée, la terre ayant augmenté de valeur, on leur dispute la propriété de ces terrains qu'ils occupaient, on les en chasse, on les prive de ce faible appoint à leurs ressources qui leur était autrefois toléré. Bien plus, il arrive qu'un zémindar puissant revendique le sol même sur lequel sont bâties, de temps immémorial, leurs pauvres huttes, et veuille les forcer à payer un loyer pour l'espace qu'occupent leurs habitations. J'ai vu de ces malheureux, qui déjà végètent avec peine, terrifiés par la crainte d'être expulsés et d'errer dès lors sans abri, s'adresser naïvement à moi, me demander de les défendre, dans leur foi en la toute-puissance de ces êtres blancs qu'ils n'aperçoivent jamais que de loin et revêtus d'un caractère imposant d'autorité.

Incapables de posséder la terre, les intouchables ne peuvent pas non plus songer à gagner leur vie par le commerce : comment se procureraient-ils les fonds nécessaires pour s'établir?

D'ailleurs nul n'entrerait avec eux en relations d'affaires ; nul ne leur achèterait les objets souillés par leur contact. Leur seule ressource est donc de se louer à la journée, soit comme travailleurs agricoles, soit comme ouvriers dans les usines. Ils sont fort peu payés. A la campagne, leur salaire quotidien varie de 2 annas[1] (homme) et 1 1/2 anna (femme) pendant la morte-saison, et 3 et 2 1/2 annas pendant les récoltes de kharif et de rabi, dans la province de Madras, à 4 et 3 annas dans les Provinces-Unies et l'Oude. Dans les usines organisées à l'européenne, les hommes reçoivent jusqu'à 5 et 6 annas, les femmes 3 et 4. C'est là le prix d'une journée de travail plus dure et plus prolongée qu'en Europe, mais d'un travail d'intensité et de qualité bien moindres.

Devant le paysan courbé au chaud soleil sur la terre dure qu'il fend du soc de bois traîné par un zébu, devant la femme qui, tout le jour, accroupie dans l'eau vaseuse, enfonce brin par brin dans la boue les petites pousses vertes du riz qui a germé, ou, inlassablement, secoue dans son van de natte les graines de la dernière récolte, on ne peut s'empêcher de trouver insuffisante la rémunération de leur pénible besogne. Elle n'est point dérisoire pourtant, étant donné la sobriété du peuple et le bas prix de la vie. Quant aux salaires plus élevés du travail industriel de la ville, ils ne font que compenser la majoration des prix. L'intouchable qui travaillerait régulièrement ne serait pas malheureux. Mais les chômages sont fréquents et durables : l'année agricole en comporte de fort longs; et les industries, dont la place d'ailleurs est très restreinte, sont encore trop récentes et trop incertaines pour assurer un emploi régulier. A ce point de vue, les intouchables de la côte de Malabar, qui, en certaines régions reculées, sont encore serfs de la terre, ont un sort préférable, parce qu'ils peuvent compter toute l'année sur la nourriture que leur donne le maître.

Outre ces besognes de manœuvres, quelques métiers, les plus dégradants, les plus vils, nécessaires pourtant à la société, sont réservés aux hors-caste. Presque seuls, ils sont dhobi (blanchisseurs), et on les voit, par troupes, le long des vastes

1. L'anna, seizième de la roupie (1 fr. 65) vaut environ 10 centimes, mais a un pouvoir d'achat bien supérieur.

grèves de sable qui bordent les fleuves, laver, frapper et tordre les cotonnades blanches et bleues des dhuti, des voiles et des pagnes. Ils sont chargés du service de la voirie, de l'exécution des criminels. Même en Occident, une certaine défaveur entoure ces fonctions; à d'autres, plus nombreuses, s'attache, pour des causes rituelles, un égal mépris. Le respect des brahmanistes pour la vie animale en général, pour les bovidés en particulier, réserve aux intouchables le travail du cuir : les tanneurs (chamars), les savetiers (chakilyars) comptent parmi les plus abjects. Les barbiers sont pour la plupart des hors-caste. Enfin les instruments à vent, nécessaires puisque la musique accompagne presque toutes les cérémonies, sont exclusivement joués par des intouchables, à cause de l'horreur qu'éprouvent les Hindous pour la salive, la plus impure des sécrétions du corps humain.

La situation de l'intouchable, sa misère, son abaissement semblent sans remède, parce qu'ils résultent de la tare indélébile de sa naissance. Sans doute, tous les moyens de s'élever lui font défaut; mais c'est parce que l'être sans caste ne peut acquérir une caste que l'arrêt qui le frappe est inexorable. En vain renoncerait-il aux métiers avilissants qui lui sont dévolus, en vain s'imposerait-il une vie de restriction et de pénitences, en vain s'enrichirait-il, il ne monterait pas d'un degré dans l'échelle sociale; celui qui est né impur reste impur.

Chez les hommes de caste, les intouchables rencontrent en général non l'indifférence, mais l'hostilité. Ils sont l'objet d'une défiance et d'un mépris actifs. Dans le détail, l'attitude qu'on observe à leur égard varie suivant les régions. Le traitement qu'on leur inflige est moins dur dans les plaines du Nord que dans les provinces reculées de Madras et du Malabar, où le Brahmane s'arroge encore le droit de tuer le Paria insolent qui oserait, en foulant le seuil de sa maison, lui imprimer une souillure grave. Mais, nulle part, on ne se borne à les tenir à l'écart; on leur interdit violemment les réalités et jusqu'aux apparences d'une existence moins abjecte, en particulier ce qui symbolise la dignité des castes pures. Aux environs de Madras, on n'avait pu trouver comme maître pour une école fondée spécialement pour les intouchables qu'un Paria d'un village voisin. Comme il devait franchir chaque

jour, et par tous les temps, une distance assez considérable, il avait reçu, pour s'abriter des pluies de mousson, un vaste parapluie analogue à l'ombrelle des Brahmanes. Le premier jour qu'il se rendit à l'école en cet appareil, il fut assailli en route, roué de coups, et son parapluie fut brisé. L'homme persista, obtint un autre parapluie; peu après, tandis qu'il suivait son chemin, il fut attaqué de nouveau. Enfin, il reçut des menaces de mort, et il dut renoncer à se servir d'un objet qui était trop semblable à l'attribut des Brahmanes pour que le prestige de ceux-ci ne fût pas atteint.

Cette simple anecdote montre que le moindre incident peut faire réagir avec violence les passions de castes, et elle prouve à quel point est encore puissante, dans les faits et dans les cœurs, l'antique division rituelle.

*
* *

Si cette division a pour elle la tradition la plus vénérable, si elle a sans doute contribué à garder l'Inde de l'anarchie et de la barbarie, il n'en est pas moins certain que le maintien sans correctifs d'une telle organisation a entraîné la plupart des maux dont souffre l'Inde : la désunion qui a causé sa servitude politique, la misère où sont plongés ses habitants, enfin la démoralisation et le découragement profonds qui rendront bien difficile la modification de cet état de choses.

La première conséquence, et la plus naturelle, de l'organisation sociale de l'Inde, c'est le sectionnement de la population en des groupes absolument distincts, et eux-mêmes subdivisés.

Un pays vaste comme six fois la France, des peuples divers d'origine et de civilisation, voilà, certes, d'importants facteurs de désunion. Cependant, les siècles aidant, une certaine fusion aurait pu s'opérer : le système des castes a été un obstacle invincible. Aucun pouvoir politique n'a été capable d'unifier l'Inde, car il était aux mains d'étrangers, et se superposait simplement à un ordre social immuable. Pas plus qu'autrefois le joug musulman, le joug anglais ne provoque l'union. Quelques patriotes rêvent de l'Inde libre et une; mais

ils sont isolés au milieu d'une masse indifférente ou hostile. C'est qu'avant tout chaque caste tient à sauvegarder vis-à-vis des autres son indépendance particulière, ses privilèges, sa dignité; c'est surtout que rien n'est commun entre hommes « purs » et « impurs », ni les intérêts, ni les idées, ni les espérances, et que les Hindous forment deux mondes, que séparent les prescriptions religieuses les plus précises et les plus énergiques. Une Inde unie, une Inde où les différences de castes ne seraient plus prohibitrices de tout rapprochement entre les hommes, ne serait plus l'Inde brahmanique.

Par suite de l'immobilité qu'impose aux individus le régime des castes, l'émulation et le désir personnel de s'élever, ces deux nerfs de la vie et du progrès économiques, manquent à la société indienne. Tout contribue à énerver le goût de l'effort. Le travail d'un homme ne peut pas modifier sa situation sociale. Rien ne peut stimuler l'intouchable; il est plus irrémédiablement dégradé que l'esclave, car l'esclave, lui, a le droit de faire de ses gains particuliers un pécule qui le rachète de la servitude et même de l'indignité. Comment se mettre à l'œuvre avec courage quand on sait que l'action n'apportera nul changement dans un ordre de choses immuable? Les joies de la vanité, les jouissances de l'orgueil, le plaisir noble de faciliter la tâche d'autrui par son propre travail, par la découverte d'un procédé nouveau, autant de rêves à jamais interdits. Dès lors, à quoi bon s'efforcer, s'ingénier, trouver des richesses inconnues? Les besoins matériels se satisfont aisément sous ce climat ardent qui rend l'homme sobre. Les satisfactions d'amour-propre et d'ambition que l'homme impur trouverait à se distinguer de la masse, à prendre rang dans la société, il n'y peut prétendre; un élargissement de son horizon, de son activité, il ne peut l'espérer.

Le champ qui s'ouvre à lui n'est d'ailleurs pas étendu. Les métiers pratiqués dans l'Inde sont en nombre restreint. Autre obstacle au progrès économique : ce nombre ne doit pas se développer, car l'adoption d'un nouveau métier est contraire à l'organisation de la société. Les artisans, surtout les ouvriers en métaux, sont l'objet d'une défaveur qui s'adresse plus à l'industrie qu'aux hommes. Le travail des mines est également

tenu en mépris. Naturellement, les métiers ainsi dépréciés ne tentent guère les initiatives nouvelles et les forces jeunes; de là provient le retard de l'Inde à mettre en valeur cette source de richesse, dont l'importance est prépondérante dans le monde moderne.

En résumé, pas de motif d'action, des occupations en nombre limité, et dont quelques-unes tombent sous le coup d'un arrêt d'opinion presque prohibitif. De plus, aucune liberté de choix entre les voies qui pourraient s'offrir : la profession est héréditaire; chacun doit reprendre celle de son père. Les dispositions et les goûts individuels ne jouent pas de rôle dans la répartition des métiers : le fils du laboureur est laboureur, même s'il est doué pour le commerce; le fils du forgeron reste forgeron, quand bien même il voudrait tisser des étoffes ou garder les troupeaux. Il faut bien dire que les enfants, ayant toujours sous les yeux le travail paternel, élevés dans l'idée qu'un jour ce travail sera le leur, ne désirent généralement pas autre chose.

Cette spécialisation héréditaire, qui s'oppose à toute vocation spontanée, à toute sélection, qui destine chacun, quelles que soient ses capacités, à une profession déterminée d'avance, fait de la plupart des Hindous des êtres routiniers et du travail qu'ils exécutent une besogne machinale, accomplie sans ardeur.

On a soutenu cependant qu'il y a de grands avantages à cette hérédité des métiers; on a dit qu'elle permet la fixation des caractères acquis, et donne ainsi aux enfants, dès la naissance, des aptitudes toutes particulières pour l'occupation qui toujours a été celle de ses pères. Il est certain que l'habileté héréditaire des artisans hindous, mal servie par un outillage grossier, est véritablement surprenante. Si l'on admire la finesse des mousselines et des voiles de l'Inde, on s'émerveille de les voir tisser sur les cadres de bois les plus primitifs. Qui donc, après avoir joui des couleurs éclatantes et délicates des voiles rouges et bleus, des turbans saumon, rose, orange, vert-pâle, fleur-de-pêcher, évoque sans étonnement les cuves du teinturier et le geste dont il y jette, en guise de mordant, des mottes de boue noirâtre, dont ses ancêtres ont dès longtemps reconnu les propriétés? L'orfèvre s'installe devant sa porte :

un petit creuset et deux ou trois couteaux, voilà tout son matériel; pourtant, ce qui sort de ses mains, c'est un bracelet d'argent finement ciselé, une plaquette repoussée, incrustée d'or ou d'émail.

Il est donc très vraisemblable que la pratique héréditaire du même métier, l'exercice héréditaire des mêmes facultés développent parfois singulièrement des aptitudes spéciales. Mais il ne faut pas attacher une valeur trop grande à ces dispositions; l'extrême habileté manuelle des artisans hindous n'offre plus guère qu'un intérêt de curiosité, étant donné le bon marché des outils actuels, et l'extension du machinisme. D'ailleurs l'hérédité des métiers comporte un grave inconvénient, qui suffirait à en faire oublier les avantages : c'est que les procédés se transmettent rigoureusement; toute innovation semble une audacieuse impiété. Dans une société qui a pour loi le respect de la tradition, toute tentative de progrès est un crime. Les intouchables, qui sont les victimes de cette tradition, nous semblent posséder le droit d'y déroger. Loin de là : le joug de la coutume n'est pas moins rigide pour eux.

La vanité de l'effort, la restriction du nombre des métiers, l'immuabilité des procédés, voilà donc les conditions essentiellement défavorables au développement économique qu'entraînent pour les intouchables, qu'entraînent pour l'Inde tout entière la survivance de la loi des castes, et l'existence de toute une population à qui cette loi impose la pauvreté et l'ignorance.

Cette pauvreté et cette ignorance font des intouchables la proie toute désignée des maladies, des épidémies et des famines qui déciment l'Inde. Vivant sur des terrains mal drainés, entassés dans des cabanes étroites, mal abrités des intempéries, les intouchables se trouvent dans des conditions hygiéniques absolument déplorables. La « malaria » sort des bois, monte des marécages, les fait grelotter, les exténue. Ils sont mal nourris; leur teint blafard ou terreux, leurs figures maigres, leurs membres décharnés, leurs poitrines où saillent les côtes, en témoignent éloquemment. Leur alimentation se compose, suivant les régions, de millet, de sorgho ou de riz rouge, additionnés d'herbes violemment aromatiques qui en relèvent le goût; même si ces céréales sont absorbées en quantités suffisantes, les éléments en sont trop peu variés pour subvenir aux

divers besoins de l'organisme; elles sont d'ailleurs, en général, de qualité inférieure, et fort peu nutritives; de plus, l'usage du riz sans graisse engendre le béri-béri.

Les principes de propreté les plus élémentaires manquent aux intouchables; ils n'ont pas le droit de se baigner aux fleuves; ils vivent dans la crasse et la vermine. Aussi la tuberculose et les maladies contagieuses qui sont dans l'Inde à l'état endémique, triomphent-elles sans peine de leurs corps débiles. La lèpre atteint chez eux un pourcentage énorme. Les ophtalmies sont très fréquentes, même chez les enfants, aux yeux rouges et purulents, sur les bords desquels sont collés des essaims de mouches. Ils meurent par centaines, par milliers, les tout-petits, nourris d'un lait trop pauvre, mal soignés par des mères ignorantes et pour qui la vie n'a pas de prix. Et la famine enfin fond sur eux, le grand fléau périodique, qui frappe presque indistinctement, mais triomphe surtout des plus pauvres.

Le législateur, qui a édicté les prescriptions relatives au travail des castes et à leur mode de vie, a en même temps, par les interdictions qu'il prononçait et les sanctions qu'il leur assignait, constitué le droit. Par conséquent, le droit, sujet de la religion, c'est-à-dire de l'organisation en castes, ne peut exercer sur elle une action régulatrice.

Liberté pleine et entière est donc laissée aux idées de castes dans leur influence sur la moralité du peuple hindou. Cette influence est déplorable. Chez le Brahmane, qui n'a pas à légitimer par sa conduite un droit de naissance, qui a pour unique devoir de veiller à une pureté toute rituelle et toute physique, qui, parasite oisif, repu, à l'abri de la critique, se laisse vivre sans remords, persuadé que tout lui est dû; chez le Kchattrya, fanfaron aux allures fendantes, fier de sa race et des exploits de ses ancêtres, méprisant pour la tourbe laborieuse et utile, préoccupé surtout de ne pas altérer par son mariage la noblesse de sa descendance; chez le Soudra, arrogant, fier de ses richesses, prodigue d'aumônes à l'égard des prêtres, mais insensible à la pauvreté, plat devant les purs, dédaigneux de tout ce qui n'est pas « deux fois né », — chez tous ces privilégiés, quel que soit leur rang sur

l'échelle sociale, le régime des castes a développé l'oisiveté, la bassesse et la vanité, l'envie, l'étroitesse du jugement, le goût des distinctions extérieures, le culte des formes et des formules, le respect des règles matérielles, bref le pharisaïsme, avec tout ce qu'il a d'inintelligent, de pauvre et d'égoïste.

Ce peuple profondément religieux ne connaît pas la charité; la pitié, la bienveillance sont éteintes par la conscience exclusive des devoirs de caste, par l'antique habitude de n'attacher point de prix aux contingences, par tous les legs du Védantisme. Une femme veuve qui avait acquis un grand renom de piété, vint un jour à Madras recueillir des fonds pour acheter au dieu de son temple une nouvelle parure d'autel. La famine venait de ravager la province. On proposa à cette femme de s'occuper d'enfants rendus orphelins par le fléau. Cette offre fut reçue avec la plus grande surprise; et elle refusa, ne voyant pas l'exercice d'un devoir religieux dans les soins donnés à des enfants qui s'étaient souillés et avaient perdu leur caste en acceptant de la nourriture de toutes les mains. Ils souffraient sans doute par suite de leurs actes dans une existence antérieure; il n'y avait nulle piété à les secourir.

Tels sont l'état d'esprit et la conduite des castes pures. Mais c'est chez les intouchables que s'observent dans toute leur intensité les plus désastreuses conséquences morales du système des castes. Ces hommes que la société rejette de son sein ne peuvent se sentir de devoirs sociaux; n'excitant qu'horreur et mépris, ils n'ont pas le sens de la dignité humaine, ni la notion de vertus individuelles. A l'abri des sanctions qui, à l'intérieur des castes, punissent les délits et les crimes, ils les commettent tous; ils pratiquent en particulier le vol, sous toutes ses formes, surtout le plus grave pour l'Inde agricole et pastorale, le vol des bestiaux. Plus encore que leurs méfaits, leur abjection condamne l'organisation sociale qui a créé les intouchables. Leur misère est navrante, moins pourtant que la passivité avec laquelle ils l'acceptent. Ils ne conçoivent même pas qu'on puisse résister. On n'entend point ici gronder la haine ni la révolte qui chez nous animeraient les victimes d'une aussi flagrante injustice. En eux, l'effroyable oppression dont ils sont victimes depuis des siècles

a brisé tout ressort, énervé toute énergie. Convaincus que l'effort se heurte en vain au mur inébranlable qui les sépare de la société, ils ne désirent même plus le renverser.

Dès qu'ils se sont assuré la pitance pour quelques jours, ils restent oisifs ou se livrent au jeu ou au maraudage. Insensibles à la malpropreté de leurs demeures, ils ne se préoccupent pas davantage de leur apparence personnelle. Leurs vêtements sont pauvres, et il n'en saurait être autrement ; mais ils sont sales et déchirés ; leur turban est fait d'une loque crasseuse ; leurs cheveux sont embroussaillés. Leur aspect, parfois répugnant, offusque au plus haut degré le sens qu'ont les Anglais de la « respectability ». L'absence de dignité de ces malheureux, presque inconcevable pour un esprit anglais, offre la meilleure preuve de l'état de dégradation où ils sont tombés. Cette dégradation, qui les ravale au rang des brutes, se traduit aussi par une intempérance qu'ils n'ont même pas le souci de dissimuler ; ils se livrent à l'ivrognerie et à la débauche la plus éhontée. Et ces joies grossières, auxquelles les réduit le néant de leur éducation morale, augmentent encore le mépris que leur prodiguent les autres castes. Ils subissent avec une passivité servile les traitements les plus avilissants ; l'humilité de leur attitude est poignante : une fillette maladive, à qui je remettais une aumône, s'était prosternée pour la recevoir, les mains jointes tendues vers moi. La scène était si pénible que je ne pus réprimer un geste de protestation ; la mère y vit l'exigence d'une position plus humble encore, elle poussa brusquement l'enfant qui tomba le front contre terre.

La vue et la pensée de cet abaissement étreignent le cœur ; on ne peut pendant un séjour dans l'Inde échapper à cette obsession, qu'impose et que fortifie le spectacle de chaque jour.

*
* *

Un régime aussi injuste, aussi immoral, et aussi préjudiciable à l'Inde ne pouvait manquer de frapper quelques esprits et de provoquer des tentatives de réformes. On s'en est en effet préoccupé dans les milieux les plus divers. Ceux

qui devaient être le plus choqués de l'état social de l'Inde, ce sont les conquérants européens. Pour les esprits occidentaux, pénétrés, parfois inconsciemment, de l'idée d'égalité, un tel spectacle, malgré les considérations historiques qui l'expliquent et, dans une certaine mesure, le justifient, a quelque chose de révoltant. Pourtant l'administration anglaise pratique, à l'égard du régime des castes, la méthode de la non-intervention. A coup sûr, on ne trouvera rien de plus commode, de plus prudent, de plus avantageux. L'Angleterre, politique, applique le principe « diviser pour régner » sur un sol privilégié, puisque la division y existe à l'état naturel. De plus, les Anglais, en s'abstenant d'intervenir, évitent le risque de heurter les sentiments de sujets généralement paisibles. Qu'on se rappelle les haines implacables suscitées par Lally-Tollendal, qui, moins avisé, combattait à sa manière, et d'ailleurs sans idée arrêtée, le principe des castes, en les mêlant toutes dans ses troupes auxiliaires, en attelant flanc à flanc à ses chariots le Brahmane et le Paria.

La désunion qu'entraîne le système des castes est pour l'Angleterre le gage d'une domination pacifique. Le progrès économique est, nous l'avons vu, ralenti par cette organisation; mais les Anglais ne désirent pas l'émancipation économique de l'Inde; ils veulent exploiter eux-mêmes les ressources de leur colonie et trouver sur place une main-d'œuvre abondante, docile et bon marché. Susciter une grande activité nationale, faire naître des prétentions chez les hors-caste, ce serait rendre la main-d'œuvre plus rare, moins soumise et plus chère.

Quant au progrès de la civilisation, à l'affranchissement des intouchables, au relèvement moral de l'Inde, les Anglais s'en préoccupent peu. Leur administration vise avant tout à des résultats pratiques. Pourtant des discussions intéressantes viennent de se produire (automne 1911) au sujet de l' « éducation bill » : le projet instituerait l'instruction primaire gratuite. Des promesses, importantes quoique vagues, ont été faites à ce sujet dans les discours de Delhi (décembre 1911). Le gouvernement semble décidé au sacrifice financier qu'exigerait la réalisation du projet, fût-ce sur une petite échelle.

Mais une loi même serait sans portée, parce que, le principe

d'obligation n'étant pas reconnu et la fréquentation de l'école ne pouvant par suite être imposée, les enfants des classes inférieures — ceux-là mêmes qui ont le plus besoin d'instruction — ne trouveront pas accès dans ces écoles, qu'accapareront inévitablement les enfants de caste. C'est cependant là une mesure d'importance incontestable, le premier pas de l'Angleterre dans une voie qui conduirait à la réforme de la société hindoue. Cette mesure est d'ailleurs inspirée par la nécessité de n'être pas débordé par les besoins du pays et dépassé par les indigènes qui tenteraient d'y satisfaire.

Quoi qu'il en soit, le désir de faire progresser intellectuellement et moralement les populations qui lui sont soumises n'a pas été jusqu'ici un des mobiles de l'administration anglaise. Ce point de vue désintéressé a toujours été représenté dans l'Inde par les missionnaires. Mais, parmi les problèmes sociaux, ce sont ceux du mariage et de la situation de la femme qui attirent le plus leur attention ; c'est dans ce domaine qu'ils ont obtenu les plus beaux résultats. Des lois avaient, il est vrai, été édictées dans ce sens, mais les mœurs, plus fortes, les réduisaient à néant. On a mieux réussi par l'action directe de l'homme sur l'homme : dans plusieurs régions, surtout dans les villes, les missionnaires sont parvenus à faire de la monogamie une habitude, à restreindre la coutume des mariages précoces, à donner aux femmes un peu plus d'instruction, un peu plus de prestige, enfin à adoucir le sort des veuves.

Au contraire leur action sur l'organisation sociale est insignifiante. Ils ne peuvent convaincre les brahmanistes des vices de cette organisation, puisqu'elle constitue actuellement la base et comme la substance de leur religion. Pour amener les hommes de caste à se mêler aux intouchables, il faut au moins les faire chrétiens les uns et les autres[1]. Autrement, les missionnaires, sans relever les intouchables qu'ils convertissent, ne font que se déconsidérer par leurs rapports avec eux. Or, les conversions sont extrêmement rares, de l'aveu

1. Cela même est souvent insuffisant : dans la cathédrale de Pondichéry, par exemple, on a été forcé de réserver un côté de la nef aux anciens intouchables, les chrétiens originaires de castes pures ayant refusé de se mêler à ceux-ci, et menacé de déserter l'église si on les y forçait.

même des convertisseurs. Les petites colonies chrétiennes vivent à part et ne se développent pas; si, aux moments de famine, il y a parfois des conversions en masse, ces « rice christians » ne sont pas des recrues précieuses ni durables. Il semble pourtant qu'une doctrine qui proclame l'égalité des hommes, qui exalte les méprisés et les pauvres d'esprit, qui promet aux malheureux des joies éternelles, aurait dû séduire les parias et les hors-caste de toutes sortes. On pense aux esclaves et aux petites gens qui furent, dans l'empire romain, les premiers adeptes du christianisme à son aurore et ses premiers propagateurs. Mais la comparaison n'est pas possible entre le monde romain aux larges horizons, où l'unité politique favorisait l'idée de la fraternité universelle, où l'ancienne constitution démocratique, puis le rationalisme et le scepticisme helléniques avaient effacé la notion de différences fondamentales entre les hommes, et la société hindoue aux cellules multiples et restreintes, où l'exclusivisme règne en maître, où les conceptions de races, de rangs, de tribus, voilent la conception d'humanité. La comparaison n'est pas possible non plus entre les apôtres des premiers siècles, voyageurs infatigables, cœurs ardents parlant au cœur, issus du peuple ou tout proches de lui, prêchant la bonne nouvelle, apportant l'espérance, et les missionnaires protestants, venus d'Angleterre, d'Amérique, de Nouvelle-Zélande, installés avec leurs familles dans de confortables et frais bungalows. Ces représentants d'organisations fortement disciplinées, choisis pour la fermeté et la rectitude de leur foi, n'ont ni la largeur, ni la souplesse d'esprit nécessaires pour accommoder aux besoins des Hindous une religion qui n'a pas été faite pour eux. Théologiens instruits, ils exposent des dogmes précis, une doctrine rigoureuse; fonctionnaires consciencieux, ils accomplissent à heure fixe leur besogne de prédication. Ils ne savent pas, comme les apôtres, se mêler à tout moment à ceux qu'ils veulent gagner, vivre de leur vie, et adapter à des esprits qu'ils auraient pénétrés, des idées qui, immuables dans le principe, peuvent cependant être présentées sous les formes les plus diverses.

Les missionnaires catholiques sont plus proches du peuple hindou par leur genre d'existence, et par leur foi, plus

mystique, plus souple, moins raisonneuse; mais ils sont pour ainsi dire retranchés avec leurs petits troupeaux dans les anciennes citadelles du christianisme (les Jésuites à Trichinopoly) et ils ne semblent animés d'aucun prosélytisme. Leurs échecs ont-ils éteint leur ardeur? Sans doute, ils en ont compris la cause profonde : indépendamment de ces obstacles en quelque sorte extérieurs à la propagation du christianisme dans l'Inde, il y en a un autre, capital, c'est la nature même de l'Hindou, son attachement à la plus antique des religions indigènes.

Le christianisme n'a pu ni conquérir ni modifier la société indienne parce qu'il était présenté par des étrangers; mais ce n'est pas là la raison unique de son échec. Deux autres religions se sont offertes qui, comme le christianisme, proclament l'égalité et la fraternité des hommes; l'islamisme et le bouddhisme ont également échoué. L'islamisme, apporté par des envahisseurs, et qui, comme aujourd'hui le christianisme, avait pour lui d'être la religion des maîtres, a opéré des conversions, puisqu'il compte actuellement 60 millions d'adeptes dans l'Inde; mais ce serait une erreur de croire que, par lui, 60 millions d'individus sont soustraits au régime des castes. Comme nous avons vu les préjugés et les répugnances de castes transportés dans le christianisme, nous les voyons, et avec plus de force encore, subsister chez les Hindous convertis à l'islamisme. De façon générale, on peut dire que le converti garde sa caste, et, s'il est impur, ne se trouve pas réhabilité du simple fait de la conversion. Bien plus, les petites colonies musulmanes qui vivent à la campagne, où la majorité brahmanique les entoure, les submerge, et leur impose ses mœurs et ses croyances, ont adopté le système des castes, lors même qu'elles se composent exclusivement de musulmans d'origine.

Quant au bouddhisme, quoique né dans l'Inde, il n'a pu y vivre. Il n'y a plus aujourd'hui que dix millions d'Indiens bouddhistes. Le domaine du bouddhisme, du reste étrangement transformé, n'est pas l'Inde, mais la Chine. D'ailleurs l'influence des conceptions brahmaniques, c'est-à-dire du milieu, est si forte dans l'Inde, qu'elle s'est exercée même sur le bouddhisme. Le Bouddha a proclamé que tous les hommes sont des frères, mais le mépris du bouddhisme primitif pour

le monde matériel se concilie, comme celui du christianisme commençant, avec le respect des puissances établies. Dans son hautain pessimisme, le bouddhisme s'est désintéressé de la société terrestre; ses adeptes, profondément pacifiques, ne luttent pas contre un état de choses pourtant contraire à leur idéal; n'ayant pas adopté une attitude hostile, ils sont aisément ressaisis par l'ambiance toute-puissante; s'ils n'osent pas, pour la plupart, manifester aux intouchables un dégoût en contradiction trop ouverte avec leurs principes, ils évitent tout au moins d'être dans l'obligation de témoigner leurs sentiments réels. Aussi le bouddhisme n'est-il pas non plus un facteur de transformation pour la société indienne. Il faut bien dire que le bouddhisme pur, celui qui ne s'est pas accommodé aux mœurs, aux préjugés et à la nature d'esprit du peuple, ne convenait pas, quoique Çakya-Mouni fût un Kchattrya de race, aux besoins des Hindous. Doctrine de philosophie intellectuelle et froide, sans légendes (à l'origine), sans mythologie, sans appui pour les âmes faibles, il n'a rien qui doive séduire la sensibilité et l'imagination.

Au fond, christianisme, islamisme, bouddhisme, toutes ces religions se heurtent à la même impossibilité. L'attachement au brahmanisme, que l'Inde, au cours des siècles, a modelé selon son cœur, est trop ancien, trop profond pour qu'une autre foi fasse disparaître les abus de celle-ci en la supplantant. Quelle influence extérieure pourrait d'ailleurs être assez formidable pour entamer la masse compacte des 210 millions d'Hindous? Il faut que la réforme soit interne; il faut que les germes de stérilité et de mort que porte en lui le régime des castes soient détruits par les Hindous eux-mêmes.

Malheureusement, bien rares sont ceux qui s'aperçoivent des maux qu'entraîne leur état social, et qui conçoivent la pensée de le modifier. Il semble si naturel aux esprits dont nulle influence extérieure n'est venue troubler la sérénité que ce qui a toujours été dans le passé soit encore dans l'avenir. Si des hommes réfléchis entrevoient une organisation différente de la société, l'égoïsme dans les hautes classes, la passivité chez les inférieurs, entravent leur action. Aux hommes les plus éclairés, les plus instruits de la pensée occidentale, les plus indépendants, l'atavisme dominateur impose une conduite

et une manière de voir bien singulières. Les intellectuels, qui se sont délivrés, intellectuellement, des préjugés de caste, gardent cependant les mœurs de leur caste. D'autres, qui pourtant ont reçu une instruction large et sérieuse, n'ont pas gardé seulement les habitudes de leur caste, mais tous ses principes; ils croient à l'infériorité fondamentale des intouchables. Parmi eux, il en est qui se rendent compte avec effroi du danger dont son état social menace l'Inde : par exemple, un éditeur de Madras, esprit fort ouvert, et très hardi en matière politique, m'exprimait l'inquiétude que les intouchables ne soient un obstacle invincible au développement de la « nation » hindoue; il voyait là une fissure par laquelle on pourrait disjoindre le bloc hindou, en y introduisant le levier d'une pensée étrangère; il craignait que sortant de leur longue inertie, les hors-caste se fissent en masse musulmans, bouddhistes ou chrétiens, ou obtinssent du gouvernement anglais, contre les autres castes, la faculté de s'instruire et de se libérer. Plutôt que de courir ce risque, les Hindous privilégiés devraient, disait-il, surmonter leurs répugnances, traiter leurs inférieurs avec moins de dureté, leur donner quelque instruction. Et il me citait son exemple personnel, il me racontait comment il s'informe de la vie de son cocher, comment il parle avec douceur à ses serviteurs, comment, le soir, il apprend à lire à un groupe de Parias. Mais, tous ces hommes auxquels il est secourable, il n'oserait leur tendre la main, il ne tolérerait pas leur présence à son repas.

Le Gaëkwar de Baroda, dont la figure originale et intelligente se détache entre celles de tous les souverains indépendants de l'Inde, s'est lui aussi préoccupé du problème des intouchables. Épris du rêve d'une Inde libre, il a vu que ces masses étaient un poids mort formidable; ami des lumières et du progrès, il a voulu les faire pénétrer parmi ces hommes incultes et arriérés. Avec hardiesse et clairvoyance, il a eu recours au moyen le plus direct, l'éducation. Pour répandre l'instruction sans que l'hostilité des autres castes pût en priver les intouchables, il a ouvert pour eux des écoles spéciales en divers points de ses états.

Mais ce n'est en somme que dans une faible mesure, avec une grande timidité, que les Hindous isolés qui voient dans la

situation présente un péril pour l'intérêt général des Hindous ou pour leur caste particulière, osent proposer des réformes partielles, des modifications légères au statut actuel.

Pour procéder dans cette voie avec plus de hardiesse et de décision, pour aller droit au mal, il faut être inspiré par la pitié et l'amour désintéressé des malheureux, par le sentiment de la justice et de la dignité humaine. Des élans individuels de charité vers les déshérités de l'Inde se sont produits à maintes reprises. Parmi les illuminés, les philosophes, les fondateurs de sectes nouvelles qui pullulent sur cette terre chérie de la métaphysique, le principe de l'égalité de tous les hommes a souvent été proclamé ; les réformateurs vichnaïvites en ont même fait la base de leur prédication ; mais ils ne se sont jamais préoccupés d'organiser leurs disciples, et par conséquent n'ont provoqué qu'une agitation sans portée et sans durée.

Au contraire, dans la seconde moitié du XIXe siècle se sont produits deux mouvements importants en faveur du relèvement des classes inférieures. Tous deux, comme il est naturel chez un peuple éminemment religieux, s'inspirent avant tout de préoccupations religieuses. A ce point de vue, d'ailleurs, leurs tendances sont bien différentes ; en revanche, ils voisinent dans le domaine de la pratique, et les transformations sociales qu'ils poursuivent sont analogues.

Le mouvement qui aboutit à la création de l' « Arya Samaj » est comparable à celui qui amena la Réforme dans l'Europe occidentale. Comme la Réforme, il naît de la honte et du regret éprouvés par des âmes droites devant la corruption et la grossièreté où est tombée la religion, devant les vices qu'abusivement on couvre de son nom ; comme la Réforme, il attaque les dogmes établis, tout en procédant d'un sentiment religieux très vif et très profond ; comme la Réforme enfin, il voit un remède dans le retour à la pureté primitive, telle que la révèlent les textes sacrés.

Il ne s'agit point ici d'exposer les principes de l'Arya Samaj ou d'en apprécier la valeur ; il ne nous intéresse que pour son action sociale. Les « Aryas » se recrutent presque exclusivement dans la province du Punjab. Cette concentration fortifie leur influence ; déjà une fraction importante des populations punjabi

est ralliée à l'Arya Samaj. Il n'est pas extraordinaire qu'une doctrine de réformes se soit développée au Punjab : les divisions de castes y sont moins rigoureuses qu'ailleurs, l'exclusivisme moins féroce; aussi les Punjabi sont-ils méprisés par les Hindous du sud et du centre. Cependant des idées d'émancipation ne devaient pas se répandre au Punjab sans provoquer d'énergiques résistances. Lala Dev Raj, un des chefs du mouvement arya, constate en effet que, là même, « il n'y a pas deux castes professant de se traiter l'une l'autre sur le pied d'une égalité parfaite ». Les orthodoxes se refusèrent donc à frayer avec les sectateurs de l'Arya Samaj. Ceux-ci, sans battre en brèche le principe des castes, veulent introduire parmi elles des sentiments de fraternité. Ils se préoccupent surtout du sort des intouchables. Respectant, sinon l'esprit, du moins ce qui est devenu la lettre du brahmanisme, ils consentent à ne reconnaître comme Hindous que ceux qui ont une caste; ils usent alors d'un subterfuge pour faire accéder les hors-caste à la société brahmanique : après des cérémonies et des purifications compliquées, ils leur confèrent une caste. Aux yeux des orthodoxes, cette intronisation est sans valeur aucune; mais elle peut satisfaire ceux qui se contentent d'un prétexte pour tolérer les anciens intouchables, mais qui n'oseraient pas violer trop ouvertement les règles traditionnelles, ni heurter de front le sentiment général. Grâce à ce tempérament qui ménage les vieilles idées, l'Arya Samaj, dont les débuts avaient soulevé des tempêtes, a vu ses disciples se multiplier d'année en année. On ne peut évaluer leur nombre avec précision, car ils ne sont pas enrégimentés. Mais, aux réunions périodiques, on voit se presser une véritable foule dans la grande salle tapissée de banderoles multicolores portant des devises morales en caractères urdu, punjabi et même anglais; accroupis sur le sol, silencieux et recueillis, ils écoutent la lecture du Ramayana, et des discours simples, qui exaltent la pureté du cœur, le courage, le travail, la douceur et la charité.

L'action de l'Arya Samaj se manifeste par la lente évolution qui s'opère dans les mœurs des villes, à Lahore, à Firozpur, à Ludhiana, à Amritsar aussi, la ville des Sikhs, dont les « saints », ou « gourous », hostiles aux castes, proclament l'égalité des hommes pieux. Les chefs de l'Arya Samaj notent

avec joie les résultats obtenus : ils ont vu des repas mixtes entre Soudras et Brahmanes ; des fillettes de leur orphelinat de Jullundur, quelques-unes d'origine très basse, ont épousé des fils de Brahmanes et de Kchattryas. Malheureusement, des cas comme ceux-là frappent d'autant plus qu'ils sont exceptionnels. Si intéressants qu'ils soient, il faut bien constater que l'influence de l'Arya Samaj est encore fort restreinte, même au Punjab, et que l'opinion, dans son ensemble, n'a pour lui qu'hostilité ou mépris.

Avec ses tendances populaires, l'Arya Samaj s'adresse à un public simple ; tout autre est le mouvement intellectuel et mystique du « Brahmo Samaj ». Ses trois fondateurs, Ram Mohun Roy, Maharshi Devendranath, Keshub Chunder Sen, instruits et pénétrés des doctrines de l'islam et du christianisme, étaient en même temps les lecteurs pieux et fidèles des œuvres sacrées du brahmanisme, des Oupanichades, de la Bhagavât Gita surtout, et ils étaient tout imprégnés de leur spiritualisme. Inspirés par le désir de trouver les bases d'une foi universelle, de mettre en lumière les caractères essentiels du sentiment religieux, ces hommes, débarrassant l'idée divine du fatras des incarnations locales et des croyances particulières, instituèrent une église théiste, qui a peu à peu recruté presque tout ce que l'Inde compte d'esprits élevés et ouverts.

Pour eux, l'âme humaine, essence unique dans la nature, procède directement de Dieu ; tous les hommes sont donc profondément respectables ; tous sont égaux devant l' « Être Suprême ». Les distinctions de races et de castes disparaissent. Pour la première fois dans l'Inde, l'idée d'humanité est mise en lumière. Les « Brahmos » ne pouvaient rester insensibles à l'abaissement où sont plongés, dans leur propre pays, des millions d'individus. La situation des intouchables a donc retenu leur attention. Mais ils ne se contentent pas de palliatifs ; pour guérir le mal dans sa racine, ils veulent donner aux hors-caste la conscience de leur dignité d'hommes. Sur ce grand corps malade, ils ont finement discerné la plaie, qui est l'abjection plus encore que la misère. Avec l'idéalisme hindou, ils cherchent à relever le moral, persuadés que la transformation matérielle s'ensuivra naturellement. Même les habitudes physiques et extérieures qu'ils veulent répandre

ont une fin morale, la dignité; à cette fin contribuent la propreté du corps, du costume, de la demeure, l'hygiène, la tempérance, la courtoisie des manières. Pour donner ces habitudes, qui sont des vertus, pour inculquer des principes généraux de conduite, pour préparer l'avenir et fournir les moyens de l'améliorer, c'est aux enfants qu'il faut s'adresser. L'école, voilà l'instrument le plus efficace.

La fondation des écoles pour intouchables a été l'œuvre de la « Depressed Classes Mission ». Sous ce nom, se groupent les Brahmos, qui, laissant à d'autres les discussions théoriques et les effusions spiritualistes, se sont voués à l'œuvre pratique : ceux-là exercent un véritable apostolat; ils paient de leur personne avec un zèle digne de la cause à laquelle ils se sont consacrés, et malgré leur petit nombre, ils obtiennent quelques résultats. Dans la province de Bombay, où les Brahmos sont le plus nombreux, le plus riches, et, peut-être par le contact avec les Européens, le plus actifs, la création des écoles a été poussée avec vigueur. L'école de Parel[1] est l'orgueil du Brahmo Samaj. En une année (1908), on y a compté 458 inscriptions; mais les enfants des Mahars et des Chambars sont une population scolaire fort instable; aussi n'y avait-il journellement qu'une centaine de présences. Les écoles organisées par la « Mission » sont ouvertes à toutes les castes; on espère y attirer des enfants des castes pures et commencer ainsi à réaliser le mélange, la fraternité; à l'école de Parel, on trouve parmi les intouchables un jeune Brahmane et plusieurs Soudras. Outre la lecture, l'écriture, un peu de calcul, de géographie, d'histoire naturelle, on enseigne à ces enfants les éléments de l'anglais, afin de leur permettre l'accès des carrières nouvelles, et, pour faciliter d'autre façon l'avenir, on leur donne quelque instruction professionnelle : à Parel on apprend aux plus avancés la reliure, le dessin, autre part, le tissage, le tressage du bambou, la fabrication des outils; on exerce les fillettes à la couture et aux soins du ménage. A tous enfin, on essaie de donner l'habitude et le goût de la propreté; une fois par semaine, on les baigne, et en tout temps, ils trouvent à l'école du savon qu'ils peuvent emporter chez eux;

1. Un des faubourgs de Bombay.

parfois aussi on leur remet des vêtements plus décents que les loques qui les habillent. Cette charité déguisée est fort utile, car les familles sont souvent si pauvres qu'une apparence convenable est pour eux un luxe. A Parel les Brahmos ont donc installé une sorte de patronage. Des cours du soir, des conférences, des jeux y sont organisés; on poursuit de concert l'éducation physique, intellectuelle et morale des petits hors-caste. Enfin un dispensaire et une infirmerie annexes soignent surtout les cas de malaria, fort nombreux dans ce district malsain.

Mais il s'en faut de beaucoup que les autres écoles de la « Mission » aient l'importance de celle-ci. Elles sont bien humbles, les autres, et bien modestes! A Madras, par exemple, on fait la classe dans une paillotte dont le toit est soutenu par l'arbre qui pousse en le traversant, plus que par les frêles murs de bambou. Une trentaine d'enfants écoutent, debout, la leçon, ou, assis par terre, s'exercent à tracer du doigt sur le sable les caractères compliqués de l'alphabet tamoul. L'école est très pauvre : les Brahmos sont rares à Madras; on peut tout juste payer le maître (dix roupies par mois!) et son aide; comme matériel scolaire, une demi-douzaine d'ardoises qui servent aux grands, à tour de rôle, pour faire leurs problèmes, et quatre images représentant le buffle et le zébu, l'oie et le dindon. Où est la maison de Parel, les salles meublées de tables et de bancs, les livres et les cahiers, et la chaire magistrale? Mais les élèves, pauvrement vêtus, sont propres; il en est de timides, d'autres ont les yeux pétillants d'intelligence, les lèvres souriantes. C'est que le maître leur parle avec douceur, avec intérêt, et, sous la chaude influence de cette sympathie, unique et merveilleuse pour ces petits hors-caste, s'ouvrent leurs âmes craintives. La sympathie, en effet, et un sentiment spontané de fraternité animent et soutiennent les membres de la « Mission »; ils ne se considèrent pas comme des êtres supérieurs, fût-ce par leur désintéressement : ce sont des frères aidant des frères. Sir Chandavarkar, juge à la haute cour de Bombay, président de la « Mission », en a résumé l'inspiration en disant : « N'approchons pas ce peuple dans un esprit de « patronisation ». Rappelons-nous qu'en élevant les opprimés nous ne faisons que nous élever nous-mêmes. »

Malgré tout, les résultats obtenus sont dans l'ensemble à peine sensibles : si le Brahmo Samaj a transformé les mœurs des Brahmos, il n'a modifié que bien peu et tout localement les relations entre castes et la situation des intouchables. Il faut dire que ses efforts dans ce sens sont très récents : l'école de Parel a été fondée en octobre 1906. Mais déjà se dessinent les difficultés auxquelles se heurte le Brahmo Lamaj. Les membres ne sont pas nombreux, surtout si l'on considère l'immensité de l'œuvre à accomplir; les ressources financières dont il dispose sont faibles, alors qu'il faudrait de l'argent, beaucoup d'argent, pour agir efficacement. Et il rencontre des obstacles extérieurs presque insurmontables : opposition des populations, qui envisagent avec défiance ces tentatives de changement, qui, par exemple, refusent de louer aux Brahmos des maisons pour leurs écoles; inertie des intéressés eux-mêmes, étonnés, parfois inquiets qu'on s'occupe d'eux, incapables de comprendre que cette intervention amènera peut-être l'adoucissement de leur sort. Dans certains districts, les parents refusent d'envoyer leurs enfants à l'école, ils aiment mieux les faire travailler et gagner ainsi quelques pies[1]; dans d'autres les parents excitent les enfants à boire et à s'enivrer. Bien rares sont ceux qui, au contraire, apportent à la Mission leur appui, et, malgré leur pauvreté, se cotisent pour soutenir l'école.

Pour faire face à ces difficultés, il faut une volonté persévérante, inlassable. Malgré les éloges que méritent les héros de cette croisade sociale, on ne saurait leur reconnaître ce don. Le manque d'organisation, l'incapacité de poursuivre un effort, voilà les grands vices du caractère hindou, qui trop souvent ont empêché toute œuvre de longue haleine.

Or il n'est pas d'œuvre qui demande plus de patience et d'énergie que cette lutte contre les égoïsmes hostiles, contre l'atavisme, contre des traditions deux fois millénaires, contre une religion qui, plus que partout ailleurs, a marqué son empreinte, contre l'énorme force d'inertie que donne une commune façon de penser, de sentir et d'agir à plus de deux cents millions d'hommes.

MARGUERITE GLOTZ

1. Subdivision de l'anna.

HONGRIE ET CROATIE

Depuis quelque temps, non seulement la vie politique et parlementaire, mais la paix publique elle-même est constamment troublée en Transleithanie. A des débats d'une incroyable violence, au sein du Parlement de Pesth, ont succédé des émeutes, soit dans la capitale, soit dans diverses villes industrielles de la Hongrie. Sur le territoire croate-slavon la Constitution est suspendue. Enfin, le contre-coup des mesures de rigueur, arrestations, expulsions ou fusillades, s'est fait sentir sous la forme d'attentats dirigés, presque en même temps, l'un contre le comte Tisza, président de la Chambre des députés hongroise, l'autre contre M. de Cuvaj, ban et commissaire royal en Croatie[1].

Les origines de cet état aigu sont complexes. — En Hongrie, un prolétariat, qui se fortifie et s'enhardit tous les jours, qui a déjà ses doctrinaires et même ses flatteurs, réclame à outrance le suffrage universel, inscrit, d'ailleurs, il y a plus de sept ans, en tête du programme du cabinet Fejervary. En laissant ainsi passer un bout de bonnet

1. On se souvient que, dans le courant de mai, un député de l'opposition hongroise, M. Klofacs, tira plusieurs coups de revolver, en plein Parlement, sur le comte Tisza, sans d'ailleurs l'atteindre, — et qu'à quelques jours d'intervalle le ban de Croatie essuya de son côté plusieurs coups de feu, dans une rue d'Agram, d'un étudiant d'origine bosniaque. Il échappa à cet attentat, mais un fonctionnaire qui l'accompagnait fut mortellement blessé.

phrygien sous la couronne du Saint-Empire, la Maison de Habsbourg avait encouragé bien des espérances : elle n'y a répondu, dans la suite, que par des atermoiements. En guise de réformes démocratiques, le peuple magyar s'est vu apporter des projets de réorganisation de l'armée, qui tendent à élargir à la fois l'assiette du recrutement et celle de l'impôt. De là une crise, qui participe un peu de la guerre de classes, un peu de la lutte pour la conquête des libertés publiques, et qui s'apparente, dans le passé, aux mouvements de 1830 et de 1848 — crise de nature plutôt occidentale, par conséquent, avivée même par les ferments nouveaux de l'internationalisme.

National avant tout est au contraire le conflit, ancien déjà, envenimé d'hier, entre la Croatie et ceux qui la gouvernent au nom de la Hongrie. Déshérités dans la hiérarchie des races, comme les ouvriers de Pesth et de Nagyvarad pensent l'être dans celle des conditions sociales, les Croates, eux aussi, et depuis plus longtemps, attendent en vain, non pas même la réalisation de promesses, mais le respect de droits garantis par leur Constitution propre. Ceci n'empêche pas d'ailleurs les mécontents, ici et là, de se reconnaître les mêmes ennemis (le fonctionnarisme, qui se modèle sur les traditions de l'absolutisme autrichien, et la bourgeoisie magyare, qui forme le noyau du parti prétendu « libéral »), d'être traités par eux à peu près de la même façon, et d'avoir le même intérêt à une politique de réformes.

L'ouverture simultanée d'une crise dans les deux parties de l'État transleithan n'est donc pas l'effet d'une simple coïncidence. La question croate est associée, sinon par ses origines, au moins par son évolution probable, aux destinées politiques et sociales de la Hongrie. En lui consacrant quelques pages, nous avons le sentiment d'apporter une contribution à l'histoire, plus générale encore, de la Monarchie dualiste.

*
* *

Au sein de l'État transleithan, contitué en 1867, les rapports particuliers du royaume de Hongrie et du royaume de Croatie-Slavonie ont été définis, un an plus tard, dans un

pacte synallagmatique que les Croates appellent *Nagoda*. La *Nagoda* reconnaît à la Croatie un Parlement, une langue officielle, un écusson, un drapeau distincts. Elle lui accorde l'autonomie intérieure, en matière d'administration civile et judiciaire, de cultes, d'instruction publique, etc. Mais le Hongrois expérimenté, aux ambitions lointaines, a eu bien soin d'y faire insérer que le département des Finances et tous les services *rattachés* — travaux publics, commerce, agriculture, chemins de fer, etc. — ressortiraient aux « affaires communes », de telle sorte qu'il dispose en réalité du produit des impôts et règle la vie économique du pays. Quant aux rapports interparlementaires, ils sont définis de telle sorte que la Croatie, au lieu d'élire directement ses députés à la Diète de Pesth, y *délègue* quarante membres choisis dans sa propre Diète : disposition qui consacre au surplus son état juridique de corps à la fois annexé et séparé (l'intérêt de cette mesure ressortira tout à l'heure).

Telle quelle, à supposer que les deux parties contractantes fissent preuve d'une égale bonne volonté et qu'aucune contradiction ne s'élevât entre leurs intérêts nationaux, — ce qui n'est, certes, point le cas, — la *Nagoda* comporterait déjà des frottements d'une régularisation assez délicate. Pour en avoir une idée, on se demandera, par exemple, quelle solution son esprit et même son texte apportent à la question si usuelle, si importante, de savoir quelle est la langue officielle sur le réseau ferré croate. — « C'est le magyar, dit-on à Pesth, car l'Administration des chemins de fer relève du Ministère commun des Finances, et l'on ne peut concevoir au surplus que des employés ne comprennent pas la langue de leurs chefs hiérarchiques. » — « C'est le croate, dit-on à Agram, car son usage est officiellement consacré en Croatie, de quelque administration qu'il s'agisse ; et d'ailleurs peut-on admettre que des chefs de gare ne connaissent pas la langue du public ? »

Ce n'est là, entre beaucoup d'autres, qu'un sujet de controverses aigries et de froissements quotidiens. Le vice fondamental de la *Nagoda* réside dans l'organisation du pouvoir exécutif. Le *ban*, ou chef du gouvernement, nommé par l'Empereur-Roi, sur la présentation du Cabinet de Pesth, est irresponsable devant la Diète d'Agram, avec laquelle pour-

tant il doit vivre en bonne intelligence pour que les institutions du pays jouent régulièrement. Quelle sera dès lors sa politique? S'il s'inspire de sa qualité de chef d'un petit État constitutionnel et ménage le sentiment national croate, il est suspect en Hongrie. S'il tient avant tout à sa fonction, il en accepte toute l'ingratitude vis-à-vis de ses administrés, en devenant un simple exécuteur des ordres de Pesth. Le roi de Hongrie, quand il nomme un ban sur la présentation du Ministère hongrois, n'oublie pas les intérêts de l'Empereur : son entourage les lui rappellerait au besoin. A Vienne, on tient les Croates pour une des plus vieilles et des plus sûres réserves de la dynastie, au loyalisme de laquelle on peut encore avoir à s'adresser, même et surtout en cas de conflit avec la Hongrie. Aussi le ban, selon l'esprit et la tradition de la Cour, doit-il être avant tout un bon serviteur de l'Empereur, de ceux auxquels un archaïsme protocolaire a conservé le nom d'*homoregius*. Il en résulte que la Croatie est toujours gouvernée par un homme qui doit servir deux maîtres, faire passer deux intérêts avant ceux de la nation, et s'arroge d'autant plus de droits vis-à-vis de ses subordonnés qu'il se reconnaît des devoirs plus complexes vis-à-vis de ceux qui l'ont établi et le maintiennent en charge.

Pourtant, il y a une Constitution croate : il faut tâcher de s'en accommoder, faire voter le budget, éviter les scandales, sauver la face, en un mot, et donner l'illusion que le pays est satisfait. Le moyen, sinon de peupler la Diète d'Agram de créatures ou d'asservis, de pétrir le Législatif de telle sorte qu'il tienne de l'Exécutif, pour ainsi dire, sa substance amorphe et malléable? La politique du gouvernement d'Agram est donc électorale avant tout. Elle a réussi à quelques bans, qui, par des ingérences actives, souvent même effrontées, sont parvenus à se constituer des Chambres « introuvables ». Elle en a usé un plus grand nombre ; car, toutes les fois que les Croates veulent bien faire trêve à leurs querelles intestines, ils parviennent, même sous le régime du suffrage censitaire et public, à élire une majorité d'opposition. Le gouvernement et la représentation du pays sont alors en guerre : celle-ci dispose du refus du budget et des ressources variées de l'obstruction, « technique » ou véhémente, dont le Parle-

ment de Pesth lui a donné tant de contagieux exemples ; celui-là riposte par des décrets de dissolution, suivis d'élections nouvelles, dont, par tous moyens, il tâche de diriger la tendance.

Depuis quarante ans, l'histoire parlementaire de la Croatie obéit à cette loi d'alternance : elle fait apparaître successivement des Assemblées serviles et des majorités insurgées. Loi anarchique, en somme, puisqu'elle s'exerce, d'une façon ou de l'autre, aux dépens de l'esprit et du but même de la Constitution. L'anarchie, pourtant, ne se recommence pas toujours, à tout le moins sous les mêmes formes. Elle engendre à la longue une sorte de lassitude de la légalité apparente. Le plus fort des adversaires finit par briser brutalement les obstacles qui le gênent, et se borne à demander, si c'est nécessaire, des excuses à la théorie commode de la raison d'État. Cette fois, c'est le gouvernement croate, ou plutôt celui de Pesth, dont il émane, qui a pris l'initiative de résoudre le perpétuel conflit par un geste de force. La Constitution, depuis quelques mois, est suspendue en Croatie. Il faut dire comment on en est arrivé là.

***

Le ban actuel, M. de Cuvaj, entra en fonctions au mois de janvier dernier. Il passait jusqu'alors pour un fonctionnaire assez obscur, dont l'un des titres lointains à la confiance du Ministère hongrois consistait à s'être posé dans sa jeunesse, comme administrateur du district de Djakovo, en adversaire personnel de M. V. Strossmayer. On raconte qu'un jour l'illustre évêque, déjà vieux, s'étant présenté devant lui pour remplir son devoir électoral, se vit offrir une chaise par un des assistants. M. de Cuvaj, au nom de l'égalité, protesta contre cette politesse, et M. V. Strossmayer ne s'assit pas.

Le premier acte gouvernemental de ce gentilhomme fut de prononcer, le 20 janvier 1912, la dissolution d'une Diète élue un mois auparavant, qui n'était pas même complète, et que son prédécesseur avait négligé de convoquer. Il en donna pour raison, dans son décret, « que cette Diète, telle qu'elle était constituée, ne présentait pas les garanties nécessaires à

un travail sérieux (*sic*) ». A la place de cet euphémisme, il eût pu se contenter d'articuler qu'elle comptait, sur une centaine de membres, soixante-huit députés de l'opposition. Débarrassé provisoirement de tout contrôle représentatif par ce procédé sommaire, il se livra, sur les fonctionnaires réputés tièdes, sur les « suspects », et, comme de juste aussi, sur ses adversaires personnels, aux représailles banales dont ses prédécesseurs lui avaient donné maints exemples. Il interdit même à ses administrés, par une ordonnance spéciale, jusqu'à la consolation de dire ou d'écrire publiquement qu'un pareil régime ne pouvait être que transitoire. Mais sa trouvaille, ce furent les dispositions qu'il prit pour régenter la presse, et en cela du moins il fit preuve d'imagination.

La loi croate sur la presse, remaniée en 1906, était relativement libérale. Un nouveau décret rétablit la *double* censure préventive, dont l'exercice fut confié cumulativement au commissaire de police et au procureur royal, et aucun gérant ne fut désormais agréé, ou même maintenu en fonctions, s'il n'était essentiellement « incarcérable ». Aussi divers délégués croates à la Diète de Pesth furent-ils vainement candidats à la gérance des journaux indépendants : on leur fit comprendre que l'immunité parlementaire dont ils jouissaient ne laissait pas au pouvoir une prise suffisante sur leur personne.

Autrefois, le régime de la censure tolérait du moins que le rédacteur en chef laissât en blanc, dans le corps du journal, la place des articles prohibés. M. de Cuvaj s'avisa que cette tolérance était de mauvais effet, en se sens qu'un journal qui paraît avec ses mutilations évoque l'image du soldat paré de ses blessures. A présent donc, quand un article est supprimé, il faut que la Direction le remplace sur-le-champ, sauf à substituer un fait divers à des considérations sur la politique extérieure. Autrefois encore, si la censure interdisait une publication, l'auteur retirait son texte et on ne l'inquiétait pas. A présent, tout article présenté au procureur du Roi, quoique non publié, peut servir de base à une poursuite : c'est la théorie de la tentative punissable, même lorsque les éléments essentiels du délit n'existent pas. Enfin, pour être bien sûr de l'identité du signataire, et pour ne pas

laisser d'incertitude aux gendarmes chargés éventuellement de l'appréhender, le gouvernement l'oblige à accompagner son nom de son adresse. Écrire dans les journaux, dans la Croatie d'aujourd'hui, équivaut à se délivrer à soi-même, si l'on a « mauvais esprit », un mandat d'amener auquel ne manque que la formule exécutoire.

Cette odieuse et puérile caricature d'une loi sur la presse donne une idée de la manière de M. de Cuvaj, avant même que le Ministère hongrois en eût fait un dictateur. Si de tels procédés n'excusent pas les attentats, ils entretiennent l'exaspération qui les suggère, surtout dans un pays sensible et vibrant. Dès le mois de février, les meetings et les manifestations de jeunes gens se multiplient : il faut fermer l'Université d'Agram. Par solidarité, les « plus jeunes » protestent, la grève des écoliers commence dans les collèges des garçons, les fillettes suivent l'exemple, et voici que, dans toute la Croatie, se déroulent des processions scolaires, que les parents accompagnent et que la police encadre. On met moins facilement un baillon à la rumeur publique qu'aux journaux : aussi, malgré les précautions administratives et les répressions judiciaires, le retentissement des affaires croates commence-t-il à susciter, dans d'autres régions de la monarchie, des commentaires et des protestations. Le Slave, partout où il se sent plus libre, défend sa race, en même temps que les droits du civilisé.

Le 7 février, la Diète dalmate lève sa séance en signe de deuil, sur un discours du député Bianchini, qui vient de conclure « que l'ombre même du Constitutionnalisme a disparu en Croatie ». Des manifestations lui font écho à Zara, à Raguse, à Prague, à Vienne même, au cours desquelles l'ouvrier slave fraternise avec l'étudiant, l'aide à brûler en public des drapeaux magyars, et reçoit à ses côtés les charges de la police. Et voici qu'en Bosnie même, dans ce pays déprimé par cinq siècles de barbarie islamique, que se disputent trois confessions — la catholique, la serbe orthodoxe et la musulmane — mais qui reste fidèle à l'unité de son origine slave, la solidarité ethnique élève la voix. A Serajevo, on brise les vitres d'une banque magyare, un soldat croate lève sa baïonnette contre un Hongrois, un enfant de quinze ans tombe

frappé d'une balle. Evidemment force reste à l'autorité, l'apaisement se fait, rapide, à la varsovienne. Et pourtant, selon l'aveu échappé un peu plus tard au président du Conseil des ministres d'Autriche (nous aurons à revenir sur ce point), cette agitation ne laisse pas de compromettre ce qu'il appelle lui-même le « *processus* de naturalisation » des provinces annexées. Il faut expliquer pourquoi.

Comme il est bien entendu que l'Autriche-Hongrie remplit, dans ces provinces, une mission civilisatrice, et comme aussi cette mission — pour ne point être en retard sur les institutions actuelles de l'Empire Ottoman — comporte un essai de régime représentatif, il appartient au gouverneur, le général Potiorek, de faire faire aux délégués à la Diète régionale, organisée à la suite de l'annexion, l'apprentissage de la vie parlementaire en miniature. Aussi réunit-il, en mars, les plus notables de ces délégués, et leur annonce-t-il son intention d'ouvrir la Diète. C'est à la condition toutefois, prend-il soin d'ajouter, qu'ils n'aborderont que des sujets d'intérêt local, et se dispenseront de commenter, sous quelque forme que ce soit, les événements de Croatie. La précaution en disait déjà long sur l'état d'esprit présumé de ses interlocuteurs : la réponse est plus significative encore. A l'unanimité, catholiques, musulmans, orthodoxes, refusent de prendre cet engagement, avec la déférence, sans doute, due à un général qui dispose de 150 000 hommes, mais aussi avec la fermeté de braves gens qui commencent à se permettre de penser. — L'ouverture de la Diète bosniaque a dû être ajournée en conséquence : le Parlement ottoman, lui, fonctionne.

L'homme responsable de cette crise généralisée, M. le comte Kuhen-Hédervary, ancien ban de Croatie, alors président du Conseil des ministres à Pesth, en eût suivi sans doute l'évolution d'un cœur léger, si dans le même moment, il n'avait eu à subir en propre les assauts de l'opposition parlementaire hongroise. On sait que, chargé par la Couronne de faire adopter par la Chambre des députés les nouveaux projets militaires et de faire échouer la réforme promise de la loi électorale, il se heurtait alors à l'obstruction des « gauches » qui devait, quelques mois plus tard, dégénérer en émeutes. On sait aussi que, pour vaincre cette obstruction, les négociations et

les marchandages n'ayant pas suffi, il était allé jusqu'à l'appel à la sensibilité loyaliste de ses adversaires, en faisant courir dans les journaux le récit d'une entrevue à la Hofburg, au cours de laquelle l'Empereur-Roi, lassé des discordes qui affligeaient sa vieillesse, aurait esquissé un geste d'abdication.

Si attendrissant que fût le récit de cette scène, historique ou prétendue telle, il avait manqué son effet sur l'opposition hongroise, qui sentait en poupe le vent de la popularité. Le tempéramment despotique, quand il ne parvient pas à écarter un certain ordre de contradictions, passe volontiers son humeur sur les faibles, et moins les choses tournent à son gré, plus c'est à eux qu'il s'en prend. Il ne dépendait pas de M. le comte Kuhen-Hédervary, acculé à la démission quinze jours plus tard, d'abattre, au Parlement, les robustes jouteurs — Justh, Polonyi, Bathyany — qui s'arc-boutaient à la promesse déjà ancienne du suffrage universel. Mais il était maître de faire sentir un peu plus à la Croatie la main de fer dégantée, à laquelle il doit sa légende. Le 31 mars, il transforma M. de Cuvaj, que la substitution n'étonna point et ne changea guère, de ban en commissaire royal pur et simple, investi de pouvoirs dictatoriaux. La Constitution croate, jusqu'alors, avait été souvent violée : à dater de ce décret, elle n'existait plus, on la rayait, d'un trait de plume, du corps des institutions de Droit public en Autriche-Hongrie, garanties par la signature du Souverain. Il serait téméraire d'affirmer, quant à présent, que ce coup de force clôt et couronne la carrière politique de M. le comte Kuhen-Hédervary, sans d'ailleurs la déparer. Mais on peut constater qu'il a ouvert une crise dont l'étendue dépasse les prévisions de ses auteurs et même de ses victimes

*
* *

Que la suspension des garanties constitutionnelles en Croatie relève de l'arbitraire et soit entachée d'illégalité, nul n'en doute. Mais est-ce, du moins, un acte nécessaire, politiquement parlant? En ce cas, quelles circontances le justifient? Dans le cas contraire, ne risque-t-il point de compromettre des inté-

rêts qui n'ont aucun rapport direct avec sa cause? — Autant de questions qui surgissent, sitôt la nouvelle connue, dans l'opinion, la presse, les assemblées élues même, d'un bout à l'autre de la Monarchie.

Elles se posent d'abord, et tout naturellement, au sein de la Diète de Pesth. Au nom de la Délégation croate, le 18 avril, le député Alexandre Popovitch proteste contre la nomination d'un Commissaire royal et fait appel au sentiment constitutionnel de la nation hongroise elle-même. — « D'ailleurs, dit-il, en s'adressant à la gauche de l'Assemblée, qui l'applaudit, nous sommes loin de confondre la responsabilité de cette noble nation avec celle de ses gouvernants. Nous avons été compris, ici, par les précurseurs du suffrage universel, et nous en sommes heureux. Que cette réforme démocratique intervienne, la Hongrie et la Croatie seront bien près de s'entendre. C'est la politique seule du comte Hédervary, c'est l'esprit réactionnaire qui ont ouvert cette crise! »

Un membre de la majorité, M. Sterenyi, se fait à son tour applaudir sur les bancs de la droite, en alléguant que, si l'on eût permis à la Diète d'Agram de se réunir, elle aurait — d'après ses informations — pris l'initiative d'une dénonciation de la *Nagoda*. « Un gouvernement, ajoute-t-il, qui, conscient de cette éventualité, n'eût pas prévenu le scandale, aurait mérité d'être mis en accusation. Il y a une question que les Hongrois mettent au-dessus des intérêts de parti, c'est celle de l'intégrité du Royaume de Saint-Etienne. Le gouvernement a bien fait de prendre des mesures préventives : *elles réveilleront les rêveurs!* »

A quoi M. Geza Polonyi, du parti de l'indépendance, oppose cette brillante réplique :

« Ainsi, selon M. Sterenyi, l'État bourgeois doit être un État policier! Nous avons un compatriote, M. Georges Nagi, qui s'est fait le protagoniste de l'idée républicaine : s'il siégeait dans cette Assemblée, et s'il y préconisait la République, s'ensuivrait-il que la Constitution magyare dût être suspendue?... Tant que les Croates se placeront sur le terrain constitutionnel, ils ont le droit de poursuivre leur évolution vers le progrès politique et social — et alors je ne crains pas de leur dire, en mon nom, et au nom de mon parti : nous vous aiderons. »

A Pesth, la sympathie que rencontre la cause croate, sur certains bancs, s'inspire des griefs propres de l'opposition contre le Ministère, car ce n'est pas en Croatie seulement que le comte Kuhen-Hédervary a témoigné de son dédain pour les libertés publiques, et, sous ce rapport, M. de Cuvaj a des émules en Hongrie même. A Vienne, l'écho des événements d'Agram rend un son différent. C'est, avant tout, une pensée de solidarité « nationale », au sens ethnique du mot, qui amène une foule de députés slaves à la tribune du *Reichsrath*. C'est le besoin de ménager l'opinion slave qui détermine le comte Sturgk, ministre-président, à rétorquer la « raison d'État » hongroise, ou plutôt à lui en opposer une autre.

Le 17 avril, sur une interpellation des députés Sustercitch, Nemetz et Adler, il reconnaît tout d'abord qu'en principe le Gouvernement impérial est sans qualité pour s'immiscer dans les affaires intérieures de la Transleithanie. Mais il s'empresse d'ajouter, sous le bénéfice de cette réserve, qu' « il est cependant permis d'examiner si la situation exceptionnelle de la Croatie n'est pas de nature à exercer une répercussion fâcheuse sur les intérêts généraux de la Monarchie, soit à l'intérieur, soit à l'extérieur ». Et il se charge lui-même de la réponse, en appuyant sur trois points.

Il faut d'abord tenir compte, à son estime, des lois de la solidarité constitutionnelle. Le pacte fondamental (*Ausgleich*) conclu, en 1867, entre l'Autriche et la Hongrie, et sur lequel repose tout le système dualiste, a eu pour raison décisive, et pour condition, l'établissement du régime constitutionnel dans la Monarchie tout entière. Dès lors, le jeu régulier des « affaires communes » ne risque-t-il pas d'être compromis, du fait qu'une partie du pays se trouve soustraite, pendant une période prolongée, au bénéfice de ce régime? — Le ministre-président pensait alors au vote urgent des lois militaires, et aux obstacles légaux qu'y pouvait apporter, comme nous le verrons tout à l'heure, le défaut de représentation régulière de la Croatie au sein des délégations austro-hongroises.

En second lieu, ajoutait-il, aussi longtemps que cette situation anormale durera, il paraît bien qu'elle doive exercer une fâcheuse influence sur le *processus* politique auquel la Bosnie a été appelée, du fait de son annexion, et qui doit, au contraire,

dans l'intérêt supérieur de la Monarchie, suivre un libre cours. — L'allusion aux troubles de Serajevo et à l'attitude des délégués à la Diète bosniaque était transparente. Elle soulignait cette vérité, particulièrement goûtée sur les bancs du *Reichsrath*, que la politique balkanique de la Monarchie a pour collaborateurs naturels les Slaves du sud et que mettre ceux-ci en défiance, à plus forte raison les froisser, constitue une inexcusable maladresse.

Enfin le comte Sturgk s'inspirait certainement de la même préoccupation — étendue, cette fois, à la répercussion des événements d'Agram au delà de la frontière austro-balkanique et surtout en Serbie — lorsqu'il ajoutait : « Les mêmes causes peuvent engendrer des effets plus regrettables encore à l'extérieur, par rapport à *nos plus proches intérêts*, dont le gouvernement impérial ne pourrait se soustraire au devoir, le moment venu, de prendre la défense. » Et il concluait en exprimant l'espoir que « les autorités responsables du bon ordre politique en Croatie sauraient s'arranger de façon à y rétablir au plus tôt le régime constitutionnel ».

Équitable, substantiel et exact de ton, ce discours, qui devait provoquer à Pesth des orages, n'épuisa pas au *Reichsrath* la série des interpellations sur la crise croate. Il provoqua, au contraire, quelques jours plus tard, l'afflux à la tribune des représentants des nationalités slaves cisleithanes, ceux-ci réclamant une sanction moins académique aux vérités utiles tombées de la bouche du ministre-président, ceux-là simplement soucieux de faire état public du « lien de race » qui ne laisse pas la Croatie isolée dans son infortune.

Ce sont les Dalmates, frères consanguins et voisins des Croates, qui prennent, comme de juste, la tête de cet imposant défilé. — « Nous sommes rassasiés de promesses, disent les députés Baljak et Trésitels-Pavicitels, la réponse du ministre n'est pas concluante : nous l'attendons aux actes. » — « Notre députation, dit M. Eiller (Tchèque) est entièrement d'accord avec ses collègues qui représentent ici les Slaves du Sud. A ceux-ci l'initiative, à nous de les suivre jusqu'au bout. Nous nous plaçons à deux points de vue : l'intérêt général de la Monarchie, la solidarité slave. Quand une iniquité est commise contre un peuple slave, tous doivent faire corps pour protester.

D'ailleurs, même s'ils ne songeaient qu'à leur intérêt étroit, les Tchèques seraient fondés à prendre cette attitude : car qui peut répondre qu'un jour on ne cherchera pas à traiter la Bohême comme la Croatie? » — M. Krek (Slovène) dirige une pointe offensive contre le chauvinisme magyar. « Ces débats montrent, dit-il, que toutes les nationalités slaves peuvent se mettre d'accord dans la défense de leurs droits historiques et juridiques contre la Hongrie. Le premier pas est fait : c'est le moment d'avancer. Derrière le Parlement, il y a le sentiment public, qui l'appuie. » Et M. Léo (Polonais) donne à son tour une note à laquelle ses compatriotes n'avaient guère habitué le *Reichsrath*, en déclarant : « Les Polonais ont toujours lutté pour la liberté. Il est tout naturel qu'aujourd'hui, dans cette crise de la Constitution croate, nos sympathies aillent à nos *frères* jugo-slaves. »

Non seulement ces discours ne soulèvent ni protestations ni réserves parmi les représentants des autres nationalités cisleithanes : des socialistes chrétiens, des socialistes sans épithète, des Allemands du *Deutscher National Bund* s'y associent, ceux-ci par l'organe des députés Stekler et Gross. Comme sur les travées de gauche de la Diète de Pesth, on sentit s'élever au *Reichsrath* un souffle démocratique contre les fonctionnaires-tyrans, les mesures d'exception, les souvenirs et le retour possible du régime du bon plaisir. C'est un fait presque unique dans les annales de cette assemblée que la même question, grâce précisément à la diversité de ses aspects, ait groupé ces esprits, divisés d'ordinaire, autour d'une interprétation commune.

Cette question méritait, pour des raisons d'ordre juridique, de réaliser un si rare accord. La réunion des Délégations austro-hongroises était alors imminente : jusqu'à quel point pouvait-on la considérer comme légale, tant que la Croatie serait soumise à un régime d'exception? Les Délégations, dit à ce sujet un député dalmate, M. Cingrija, ne sont qu'une émanation des Parlements de Vienne et de Pesth, qui doivent être régulièrement constitués eux-mêmes pour leur communiquer leurs pouvoirs. Or, à Pesth, les mandats que la représentation croate tenait de l'ancienne Diète d'Agram, sont devenus caducs; la nouvelle Diète n'a pas été convoquée, et le Commis-

saire royal n'en reconnaît même pas l'existence. Dès lors, le Parlement de Pesth n'est pas « complet », il y manque un élément indispensable pour qu'il se fasse représenter lui-même, selon les lois de l'État, aux Délégations. Et M. Cingrija de déposer une motion qui conclut : « La Délégation autrichienne ne peut se mettre en rapports avec la hongroise, tant que le régime constitutionnel ne sera pas rétabli à Agram. »

***

Malgré ces invitations, le président du Conseil des ministres autrichien ne jugea pas à propos de prolonger un si délicat entretien avec le *Reichsrath*. Il en avait dit assez pour susciter à Pesth une contre-protestation véhémente. L'amour-propre magyar, qui s'accommode déjà difficilement d'avoir à traiter avec l'Autriche des « affaires communes », ne transige pas sur le principe de l'autonomie intérieure du Royaume de Saint-Etienne, et c'est — les souvenirs de 1848 aidant — le toucher dans sa fibre la plus sensible que lui demander compte des rapports de la Hongrie et de la Croatie. Toute la presse officieuse s'insurgea contre le langage du comte Sturgk. Le *Pester Lloyd* notamment, après lui avoir reproché de s'être mêlé des affaires transleithanes contrairement à toutes les traditions et à toutes les convenances, alla jusqu'à le taxer d'ignorance et d'incapacité. M. de Lukacz, qui venait de succéder au comte Hédervary, fut sommé de faire entendre des paroles de redressement. C'était la première fois sans doute, depuis l'établissement de la Constitution dualiste, que les chefs respectifs des cabinets cisleithans et transleithans se trouvaient amenés, par la pression de l'opinion, à vider une querelle de droit public, et que le Hongrois se dressait devant l'Autrichien dans la personne d'un ministre-président prenant à parti son collègue.

A la tribune, M. de Lukacz débuta par une allusion des plus sèches « à l'immixtion regrettable (*sic*) du Gouvernement et du Parlement autrichiens dans les affaires du Royaume. » Puis il s'attacha à justifier les mesures d'exception prises en Croatie. « Si les lois ne les prévoient point, dit-il, la pratique les sanc-

tionne, et, par-dessus tout, le droit d'État. » — Interrompu à ce moment par les *Eljen* (*Très bien*) de la majorité, il reprend : « Si la Croatie pense avoir des griefs, nous nous efforcerons d'y faire droit. Nous irons, dans cet ordre d'idées, jusqu'à l'extrême limite de l'équité et de la bienveillance. Mais les pourparlers à ce sujet doivent avoir lieu *ici*. Il n'est pas admissible que des questions qui touchent aux intérêts primordiaux de cette partie de la Monarchie soient discutées ailleurs qu'ici (*Eljen!*), et, par exemple, dans des meetings, dans je ne sais quelles conférences secrètes, ou même dans des conciliabules tenus en dehors de nos frontières. Il ne l'est pas davantage que ces griefs fournissent matière à des représentations qui viennent d'un Gouvernement étranger. Non seulement une procédure aussi incorrecte ne peut aboutir, mais elle se retournerait contre ses fins. »

C'était là le discours plutôt d'un chef de gouvernement qui tient à donner des gages à sa majorité que d'un homme d'État soucieux de défendre solidement une thèse juridique et politique. L'idée de *Pacte* librement conclu, en 1867, sous la garantie de la Couronne, domine les rapports de la Hongrie et de la Croatie. La meilleure preuve, c'est qu'à cette époque les Croates, sollicités en sens contraire par Vienne et par Pesth, appelés à prendre place, à leur choix, dans la Cisleithanie ou la Transleithanie, n'inclinèrent vers ce dernier parti qu'après de longues hésitations, et sous l'influence personnelle de M. E. Strossmayer. Le respect de l'autonomie et de la constitution croate s'impose donc à la Hongrie à titre d'engagement réciproque et solennel. Un contrat synallagmatique oblige, par définition, les deux parties contractantes, et exclut le recours de l'une d'elles à la « raison d'État ». Ou alors il faut convenir que les Croates auront le droit de se séparer de la Hongrie, et même de nommer un Commissaire royal à Pesth, si jamais ils sont en situation d'invoquer à leur tour, sous ce nom, la simple raison du plus fort.

M. de Lukacz n'a pas été plus heureux en tirant le verrou sur la porte de la Transleithanie, derrière laquelle le Gouvernement et le Parlement autrichiens, au titre d'intérêts communs, éprouvent quelquefois la curiosité de voir ce qui se passe. Ces intérêts *communs* existent : ils sont même beaucoup

plus nombreux, beaucoup plus importants que le cloisonnement constitutionnel ne le laisse supposer. Ce sont eux, si l'on veut bien aller au fond des choses, qui — dynastiques, militaires, diplomatiques, économiques même — continuent à justifier l'existence d'un grand Empire et, avec lui, le fonctionnement de la Constitution dualiste. Sans eux, la Monarchie de Habsbourg serait écartelée à brève échéance par le jeu des forces centrifuges, et les Hongrois, qui ne représentent qu'une minorité en Transleithanie même, se trouveraient les premières victimes de cette dislocation. Par vieille habitude nationale ils oublient souvent que les parties *communes* de l'édifice habsbourgeois sont encore leur meilleur abri ; mais cet oubli ne change rien à la vérité historique et politique, et il est d'ailleurs trop volontaire pour qu'on le prenne au sérieux.

Les événements, du reste, qui se sont précipités, d'avril à juin, à la surprise de l'Europe, ont dû rappeler aux Hongrois soucieux de leur indépendance personnelle et de leurs libertés nationales que la force se retourne rapidement contre ceux qui la déchaînent, et que la paix publique est souvent au prix du respect des minorités. En deux mois, ils ont pu voir Pesth en état de siège, la police dans le Parlement, les députés de l'opposition expulsés, les lois militaires — contre lesquelles sévissait une obstruction savante — votées « à la turque », la réforme du suffrage universel, promise en 1906, indéfiniment ajournée. Si la Constitution n'a pas été suspendue à Pesth comme à Agram, le Gouvernement s'y montre, jusqu'à nouvel ordre, aussi omnipotent, aussi résolu à briser les résistances, aussi dédaigneux de la légalité, aussi convaincu que la raison d'État excuse et couvre tout. Pour un pays qui se flatte d'avoir devancé les Anglais dans la voie des institutions parlementaires, et qui pense s'imposer à la sympathie de la France par la façon dont il a compris et répercuté notre Révolution de 1848, — la leçon de 1912 est dure. On s'en attire souvent de semblables quand on ne veut la liberté que pour soi.

***

Évidemment le cabinet Lukacz finira par perdre peu à peu son faux air de Commissariat royal. Il trouvera — si ce n'est

déjà fait — des courtiers qui lui ménageront des entrevues conciliantes avec une partie de l'opposition. Les députés qui viennent d'être expulsés *manu militari* reprendront leur place sur les bancs du Parlement, et peut-être même se verront-ils appliquer d'une main légère le règlement « anti-obstructionniste » qu'on vient d'élaborer en leur absence. On votera tôt ou tard à Pesth une réforme électorale, qui n'apportera pas au pays le suffrage universel, mais qui étendra le droit de vote et assainira même un peu la manière de s'en servir. — Bref, *entre Hongrois*, les rapports de gouvernement à sujets et de partis à partis reprendront sans doute à la longue leur cours normal; on saura s'arranger de telle sorte qu'il y ait quelques mécontents de moins; il n'est même pas impossible que de la commotion d'hier finisse par surgir quelque renouveau politique et social.

Mais le problème croate restera posé, et il n'est pas si facile d'en pressentir la solution. S'il existe, à Pesth, des hommes et même des partis disposés à l'étudier sincèrement, la majorité des Magyars se borne à le considérer comme un mal inévitable, qu'il faut traiter par les remèdes violents — toujours les mêmes. L'attentat qui vient d'être dirigé contre M. de Cuvaj servira de prétexte au maintien du Commissariat : déjà le zèle de la police s'emploie à le rattacher à une conspiration contre la sûreté de l'Etat, qui aurait des complices en Bosnie et même en Serbie, et nous présage quelque restitution du scandaleux procès d'Agram de 1907.

Peut-on espérer que les rapports hungaro-croates s'amélioreront, du fait d'une observation plus scrupuleuse de la Charte qui les régit? Après tout, les pactes valent ce que vaut l'esprit dans lequel on les applique. Les vices originels de la *Nagoda* pourraient être corrigés, ou atténués, par d'intelligentes et constantes concessions. Tout n'est pas antagonisme entre la Hongrie et la Croatie. La nature, qui a fait de celle-ci l'unique province maritime de celle-là, les convie à constater qu'elles ont des intérêts géographiques et économiques communs. A certaines heures, cette communauté paraît s'étendre à des intérêts politiques : elle se fonde alors sur une égale répugnance des Hongrois et des Croates à subir, soit un retour offensif de l'absolutisme impérial, soit les

assauts, plus ou moins contenus, du germanisme. Il n'y a pas plus de sept ans, les délégués de toute la nation croate, réunis en Congrès à Fiume, affirmaient, dans une Déclaration célèbre, « que les deux nations croate et hongroise, non seulement en vertu de leurs rapports historiques, mais à cause de leur voisinage immédiat, *et des exigences de leur défense commune*, doivent s'appuyer l'une sur l'autre ». Et M. de Kossuth, au nom du Comité directeur de la Coalition parlementaire hongroise, alors en conflit avec le Cabinet Féjervary et la Cour, déclarait prendre acte « avec joie » de cette communication, et déléguait cinq de ses plus éminents collègues pour s'aboucher avec les manifestants de Fiume [1]. — Malheureusement les partis de gauche, en Hongrie, esquissent des programmes plutôt qu'ils ne les réalisent. Leurs chefs, vis-à-vis de Vienne, ont souvent la transaction facile : on en pourrait citer plus d'un dont les principes ont vacillé devant l'offre d'un portefeuille ou les civilités de la Cour. On ne voit pas encore venir le moment où les véritables libéraux de Hongrie — adversaires nés du parti officiellement « libéral » — seront assez forts et assez fermes pour fonder une tradition gouvernementale dans laquelle prendrait place une interprétation judicieuse, bienveillante, pratique, des rapports constitutionnels issus de la *Nagoda*.

Peut-être bien, d'ailleurs, qu'une interprétation ne suffirait pas et qu'il faudrait une revision. La clef du régime actuel, en Croatie, nous l'avons dit déjà, c'est la subordination du pouvoir exécutif au ministère hongrois, et son irresponsabilité devant les élus du pays. Pour qu'une collaboration effective et loyale s'instituât, entre la Diète croate et le ban, ne faudrait-il pas, au contraire, que celui-ci fût responsable devant celle-là, et ne relevât de Pesth que par le lien plus souple d'une simple investiture? Sous ce régime, du moins, la Croatie n'aurait à s'en prendre qu'à elle-même, si elle était mal administrée, tandis qu'aujourd'hui il n'est pas une erreur ou un abus d'administration dont elle ne fasse grief à la Hongrie. Légalement plus indépendante de celle-ci, elle lui échapperait moralement dans une mesure moindre, et c'est une question digne d'inté-

1. Voir dans la *Revue* notre article du 15 décembre 1905.

resser les Magyars un peu philosophes de savoir s'ils n'ont pas plus d'avantages à vivre en bons termes avec une nation « coordonnée » qu'à tenir en tutelle un peuple insoumis.

Si la *Nagoda* n'est ni appliquée dans un esprit nouveau, ni revisée, il faut s'attendre à ce qu'elle devienne de jour en jour plus impopulaire. Les Croates, qui déjà se repentent d'avoir lié leurs destinées à celles de la Hongrie, peuvent s'attacher à l'idée d'un remaniement de la carte de l'Empire, qui leur ferait une place dans le compartiment cisleithan. Sans doute ils ne subissent guère, malgré leurs déboires actuels, l'attraction du régime autrichien ; mais ils sont justement sensibles à celle des nationalités slaves d'Autriche, qui viennent de leur donner un témoignage éclatant de solidarité. Et, de leur côté, celles-ci, lorsqu'elles épousent la cause de la Croatie maltraitée, n'obéissent peut-être pas qu'à des mobiles de sentiment. Il serait bien tentant déjà d'inscrire trois millions de Slaves de plus dans les statistiques cisleithanes : il serait décisif d'amener sur les bancs du *Reichsrath* les représentants que la Croatie délègue aujourd'hui, sans aucune utilité, à la Diète de Pesth. La physionomie parlementaire de la Cisleithanie serait dès lors celle d'un État très nettement caractérisé par la prédominance des éléments slaves ; sa politique ne pourrait plus guère échapper à l'influence de ces éléments.

Mais précisément cette perspective ouvre des horizons si nouveaux que ni les Hongrois ne peuvent en supporter l'examen, ni l'Autriche officielle ne peut l'envisager sans inquiétude. La Hongrie sans la Croatie, c'est un corps non seulement diminué, mais organiquement incomplet, séparé de la mer, cerné par des races hostiles, une simple effigie de la Transleithanie actuelle, décolorée devant l'Empire et l'Europe comme à ses propres yeux. L'Autriche augmentée de la Croatie, c'est une puissance où prévaut l'opinion publique slave, au lieu de l'influence traditionnelle de la cour et des administrations, que toutes ses tendances éloignent de l'Allemagne, et dont l'accession à la Triple Alliance devient un anachronisme. Il n'est pas nécessaire d'en dire davantage pour faire pressentir combien d'intérêts actuels ou latents, distants ou prochains, sont ligués d'avance contre telle transformation.

Reste une hypothèse liée à la politique, hypothétique elle-

même, du futur Empereur. On lui prête, à tort ou à raison, des tendances à relever les traditions autoritaires de la Maison d'Autriche, et à favoriser tout à la fois la reconstitution de l'Empire sur une base « trialiste », à l'avantage des Slaves et au détriment des Hongrois. Il serait possible, en juxtaposant la Croatie et la Dalmatie à la Carniole, peut-être même à la Bosnie, d'appeler un nouvel État slave du Sud à prendre place entre l'Autriche et la Hongrie. Mais ce sont là des « formations » qui relèvent d'un avenir encore bien obscur, et sur lesquelles tout pronostic serait au moins prématuré.

Ce qu'il convient de retenir, c'est que la question croate a changé de plan. Il n'est plus au pouvoir des Hongrois de la réduire aux proportions d'une affaire qui n'intéresse que leur administration et leur police. Elle vient de mettre en branle, d'un bout à l'autre de l'Empire, la susceptibilité enhardie des Slaves; elle a déterminé un duel oratoire entre deux ministres-présidents; elle se lie, par l'intermédiaire de la Bosnie, et de la Serbie, à des problèmes balkaniques. Bref, elle est devenue austro-hongroise, en attendant, peut-être, de devenir européenne. Si l'on songe qu'en définitive elle a pour ressorts les idées de liberté publique et de droit national que nous avons semées à travers le monde, nous pouvons nous féliciter de ce que ce petit pays, qui a le culte de la France, sorte enfin, un peu grâce à nous, de son isolement moral.

CHARLES LOISEAU

La *Revue de Paris* ne continuera pas la publication des *Lettres inédites* d'Albert Samain, la famille de l'auteur s'y étant opposée.

L'administrateur-gérant : H. CASSARD.

UN

DRAME INÉDIT DE SOPHOCLE

Au ve siècle avant notre ère, les poètes qui se disputaient, à Athènes, le prix du concours dramatique, étaient tenus de présenter, outre trois tragédies tirées ou non du même cycle légendaire, un intermède plus court, de sujet également héroïque ou mythique, mais de cadre champêtre, et où le rôle du chœur était rempli par les démons puérils, espiègles et lubriques connus sous le nom de *satyres*.

Ce « drame satyrique », comme on l'appelait, n'était pas, ce semble, né sur le sol de l'Attique. Un poète d'origine étrangère, Pratinas, l'un des précurseurs d'Eschyle, l'avait jadis amené de Phlionte, sa patrie; mais, sitôt introduit dans le théâtre athénien, le nouveau genre y prit racine au point de devenir, pendant toute la grande période de production dramatique, l'accompagnement obligé des fêtes dionysiaques; c'est seulement au cours de la seconde moitié du ve siècle que, dans certaines tétralogies, le drame satyrique proprement dit est remplacé par une quatrième tragédie, d'un caractère plus léger et d'un dénouement plus plaisant, comme l'*Alceste* d'Euripide.

De ce genre si fécond et si curieux, à la fois noble et bouffon, intermédiaire entre la tragédie et la comédie, il ne subsistait

jusqu'à présent qu'un seul spécimen, le *Cyclope* d'Euripide. Une heureuse fortune vient de nous en rendre un second. Comme tant de nouveautés remarquables dont s'est enrichie depuis un quart de siècle la littérature grecque — la *République Athénienne* d'Aristote, les *Mimes* d'Hérondas, les *Odes* de Bacchylide, les discours d'Hypéride, les comédies de Ménandre, pour ne citer que les révélations les plus émouvantes — c'est le sol de l'Égypte qui nous a conservé et rendu ce précieux document. Dans les « tumuli » d'Oxyrhynchus, éventrés et explorés avec tant de persistante énergie, d'habileté et de science par MM. Grenfell et Hunt, il s'est rencontré un papyrus d'époque romaine, qui renfermait en quinze colonnes, par endroits cruellement mutilées, les quatre cents premiers vers — soit plus de la moitié — d'un drame satyrique de Sophocle qu'une citation ancienne a permis d'identifier sans contestation. Ce drame, tiré de la légende des « Enfances d'Hermès », s'intitule les Ἰχνευταί, c'est-à-dire « les Chercheurs de piste » ou « les Traqueurs [1] ». Ce sont les satyres qui jouent ce rôle de limiers chargés par Apollon de retrouver son troupeau volé.

Le sujet des *Traqueurs* est emprunté au vieil hymne à Hermès qui avait, dans l'antiquité, inspiré plusieurs autres versions, en prose ou en vers, de cette bizarre légende, plus semblable peut-être à un conte de fées que n'importe quel mythe hellénique. C'est l'apologie naïve de l'astuce et du mensonge, personnifiés dans un enfant divin, où les compatriotes d'Ulysse n'étaient pas fâchés de se mirer et de s'admirer.

Il ne sera pas inutile de rappeler ici brièvement le contenu de ce poème, attribué couramment à Homère, mais qui est, en réalité, l'œuvre de quelque épigone attardé du VIIe ou du VIe siècle.

Le poète raconte d'abord en quelques mots la naissance du petit dieu, fils de Maia, la nymphe aux belles tresses, que Zeus

1. « Traqueur. Terme de chasse. Celui qu'on emploie pour traquer. — Traquer. Terme de chasse. Fouiller au bois pour en faire sortir le gibier. » (Littré). J'avais d'abord proposé le titre *les Dépisteurs* (qui a presque le même sens); j'y substitue celui-ci, pour me rapprocher du terme adopté par l'éditeur anglais (*the Trackers*).

alla visiter dans une grotte ombreuse, sous le manteau de la nuit, « pendant que le sommeil tenait enveloppée Héra aux bras blancs ».

Le futur dieu des voleurs manifeste, dès les premières heures de son existence, une étonnante précocité. « Né le matin, dès midi il touchait de la cithare, et le soir du même jour il dérobait les bœufs d'Apollon. » Échappé sans bruit de son berceau, l'enfant rencontre, au seuil de la grotte maternelle, une tortue occupée à brouter l'herbe fleurie. « Vivante, s'écrie-t-il, tu seras un charme puissant; morte, une source abondante de mélodie. » Et vite, il l'emporte, la dépèce, et avec la carapace, tendue d'une peau de bœuf, surmontée de deux cornes et d'un joug où s'enroulent sept cordes de boyaux de brebis, il fabrique la première lyre sur laquelle il improvise ses premiers chants [1].

Puis, le goût de la chair fraîche le poussant, le voilà parti en campagne, à la recherche de quelque gibier. Au coucher du soleil, il descend en Piérie, où pâturent les troupeaux des dieux immortels. Il s'empare de cinquante vaches mugissantes et les emmène à travers un terrain sablonneux,

1. Voici ce passage de l'hymne homérique :

« Hermès construisit d'abord un instrument sonore avec la tortue qui vint à sa rencontre aux portes de la grotte, broutant devant cette demeure l'herbe fleurie, et s'avançant à pas tardifs. Le fils bienfaisant de Zeus rit en la regardant, et sur-le-champ dit ces mots :

« Voilà une rencontre fort utile pour moi! Je ne la méprise point. Salut, être aimable, compagne des chœurs et des festins : tu m'es heureusement apparue. D'où viens-tu, beau jouet, écaille bigarrée, tortue vivant dans les montagnes?... Je vais te prendre et t'emporter dans ma demeure : tu ne me seras point inutile; je ne te dédaigne pas, et, d'abord, je tirerai profit de toi. Il est meilleur d'habiter une maison : on court parfois des risques au dehors. Vivante, tu es assurément une protection contre beaucoup de maux : mais seulement si tu meurs, tu pourras chanter mélodieusement. »

« Ainsi dit-il : et l'enlevant des deux mains à la fois, il rentra dans la demeure, portant l'aimable jouet. Là, creusant la tortue montagnarde avec un ciseau de fer brillant, il lui arracha la vie. De même que la pensée rapide traverse le cœur d'un homme agité par de fréquents soucis, de même l'illustre Hermès agit en même temps qu'il parle. Il fixe, les coupant à la juste mesure, des tiges de roseaux qui traversent l'écaille et la peau de la tortue; tout autour il tend adroitement une peau de bœuf; il a adapté deux cornes sur lesquelles il ajuste le joug; ensuite il tend sept cordes harmonieuses en boyaux de brebis.

« Alors, portant l'aimable jouet qu'il a construit, il essaye chaque note avec l'archet : et sous sa main retentit une sonorité terrible. »

ayant soin de les conduire à reculons et de marcher lui-même ainsi pour mieux dérouter les poursuivants. Il chemine toute la nuit. Arrivé au bord de l'Alphée, il s'arrête et abrite le bétail dans une caverne ; à cette occasion il invente le feu, offre en sacrifice aux douze grands dieux deux vaches du troupeau et suspend leurs cuirs à l'entrée de la caverne. Mais déjà l'aube commence à blanchir : l'enfant subtil se hâte vers sa grotte natale ; il se fait tout petit, tout fluet pour rentrer par le trou de la porte, et se couche sans bruit dans son berceau, où l'attendent les semonces de sa mère angoissée.

Cependant Apollon s'est élancé à la recherche du troupeau dérobé. Un vieillard qui a vu passer l'enfant et les vaches met le dieu sur leur piste ; en un clin d'œil, il est au sommet du Kyllène : « une délicieuse senteur flotte sur les monts ». Sans s'arrêter aux merveilles éparses dans la grotte de Maia, le dieu irrité va droit au berceau de l'enfant, qui, à son approche, s'est blotti dans ses langes, serrant dans sa petite main son jouet chéri, la lyre. Apollon le somme de lui révéler la cachette du troupeau, sous menace de le précipiter dans le Tartare. L'enfant nie effrontément : il n'a rien fait, il ne sait rien ; comment eût-il pu, à son âge?... De guerre lasse, on convient de s'en remettre au jugement de Zeus. Là-haut, devant les Olympiens assemblés, un procès s'engage : ce sont de longs plaidoyers dignes des héros de l'Iliade. Mais le petit Hermès a beau accumuler les sophismes et les faux serments : Zeus, à qui rien n'échappe, lui commande de mener son grand frère vers l'endroit où il a déposé son larcin.

La dernière scène nous ramène devant la caverne de l'Alphée. L'enfant voleur s'exécute, mais Apollon constate, à sa grande indignation, qu'il manque deux têtes au troupeau, les deux vaches écorchées dont les peaux sont suspendues devant l'entrée. Au moment où le dieu lésé va laisser libre cours à sa colère, le petit imposteur saisit sa lyre et en tire quelques accords si délicieux que le grand frère s'apaise comme par magie et, tout en rechignant un peu, promet à son cadet une gloire immortelle. Alors, par un échange de bons procédés, Hermès fait don à Apollon de son instrument, Apollon, en retour, consent à partager avec lui la garde des troupeaux, et

les dieux réconciliés regagnent ensemble le séjour de félicité et de lumière...

Telle est la substance de l'*Hymne à Hermès*, et tel est aussi, dans ses grandes lignes, le canevas des *Traqueurs*. Seulement il va sans dire que Sophocle a dû condenser, concentrer une action trop dispersée et l'accommoder aux exigences de la représentation théâtrale : c'est ainsi que les deux cavernes de l'hymne — Kyllène et Pylos — n'en font qu'une, et que, bien certainement, l'épisode du procès dans l'Olympe était supprimé. Une variante notable, c'est l'interversion dans l'ordre chronologique des deux exploits de l'enfant-dieu : d'après Sophocle, comme d'après d'autres récits, le vol des bœufs précède l'invention de la lyre et c'est une des vaches immolées qui fournit à celle-ci sa « table d'harmonie ». La substitution de la nymphe-reine Kyllène à la nymphe-mère Maia, l'intervention plaisante des Satyres, embauchés par Apollon, sont encore des innovations qui appartiennent en propre à notre poète.

Le texte grec des Ἰχνευταί, laborieusement déchiffré et reconstitué par le savant helléniste qu'est M. Hunt, a paru ces jours-ci à Oxford. Les lecteurs de la *Revue de Paris* seront sans doute heureux d'en trouver ici une traduction aussi complète, aussi fidèle que possible[1].

Assurément cette traduction ne peut prétendre qu'à donner une image bien affaiblie, bien imparfaite, de l'original. Les poètes grecs sont proprement intraduisibles, et Sophocle est peut-être le plus intraduisible de tous. Sa langue, tour à tour hautaine et familière, foisonnante d'images, dédaigneuse d'une syntaxe rigide, riche en néologismes hardis et en impropriétés géniales, s'accommode mal de la robe « tailleur », de l'allure sensée et correcte de notre prose française. Et comment rendre dans cette prose le souple balancement des trimètres, la variété expressive des rythmes lyriques — sans compter le charme à jamais évanoui de la musique et de la danse, qui, dans une composition de ce genre, assez comparable aux comédies ballets de Molière, devaient constituer un des éléments essentiels de l'effet scénique?

1. On a comblé par conjecture les très courtes lacunes qui eussent dérangé le lecteur; on s'est interdit de chercher à suppléer celles de quelque étendue. On s'est contenté d'en indiquer entre parenthèses le sens probable.

Je dois donc compter sur l'imagination du lecteur pour rendre à cette pâle esquisse quelques-unes des couleurs du modèle antique. Puisse-t-elle avoir retenu au moins un reflet de cette grâce aisée, de cette gaîté noble et ingénue, qui, dans une pièce inspirée d'un hymne homérique, font si constamment penser en effet à Homère, à un Homère souriant et comme détendu, à l'Homère des adieux d'Andromaque et du jeu de ballon de Nausicaa.

THÉODORE REINACH

LES TRAQUEURS

— DRAME SATYRIQUE —

PERSONNAGES :

APOLLON
SILÈNE
LA NYMPHE KYLLÈNE
(HERMÈS)
LE CHŒUR DES SATYRES

La scène représente un paysage agreste et boisé. Au premier plan l'autel ou un tertre, puis des gazons, des chardons et des broussailles. D'un côté, une grotte. Apollon s'avance et pose sur le tertre un monceau d'or étincelant.

APOLLON.

A tous les dieux et à tous les mortels, j'annonce et je promets une bonne récompense s'ils me délivrent de l'angoisse qui étreint mon cœur. Mon beau troupeau, mes vaches gonflées de lait, mes veaux, le jeune essaim de mes génisses, tout est parti. En vain, je guette leur trace ; loin de l'étable où rentre le bétail, ils s'en sont allés, soustraits par un ténébreux artifice. Jamais je n'aurais cru qu'aucun des dieux, aucun des mortels éphémères, pût s'enhardir jusqu'à un tel coup d'audace. Quand donc j'appris la chose, saisi de stupeur, je

pars, je cherche, adressant aux dieux et aux mortels une ample proclamation, afin que nul n'en ignore; chasseur effréné, je mène une poursuite ardente. Déjà j'ai parcouru, sans succès, toutes les nations de la Thrace belliqueuse... Je me suis élancé dans les plaines fertiles de la Thessalie, et parmi les opulentes cités de la terre béotienne; j'ai gravi la colline sacrée de Pallas; puis, franchissant l'isthme, j'ai abordé la terre dorienne; courant de contrée en contrée, j'arrive enfin au milieu des rocs escarpés et des bois profonds de Kyllène. Or donc, si quelque berger, si quelqu'un de ceux qui labourent la terre ou qui brûlent le charbon est présent à mes paroles, ou bien encore l'un des satyres sauvages, enfants des nymphes, rôdeurs de la montagne, à tous j'annonce ceci : Quiconque attrapera le voleur de Péon, le salaire est préparé, qui paiera son bienfait[1].

1. Oserai-je, à titre d'échantillon, soumettre à l'indulgence de mes lecteurs l'essai d'une traduction en vers de cette première scène, qui, à défaut du sens littéral, rend peut-être mieux que la prose la plus docile le mouvement du morceau original?

Immortels et mortels, hôtes de ce vallon,
Voici le monceau d'or que Phébus Apollon
Promet en récompense à vous tous, si vous faites
Sortir de son esprit le noir chagrin... Mes bêtes,
Mes vaches, dont le pis était gonflé de lait,
Veaux, génisses, troupeau qui gaîment sautillait,
J'ai tout perdu : la crèche est vide, nul vestige
De leurs pas égarés. Rapt? vengeance? prodige?...
J'ignore; mais qu'un dieu, qu'un mortel eût osé
Coup si hardi, jamais nul ne l'eût supposé.

Sitôt que je connus mon infortune, l'âme
Palpitante d'effroi, je pars et je proclame
Le vol, pour que chacun le sache, hommes ou dieux.
O la folle poursuite! en chasseur furieux,
Déjà j'ai parcouru, sans retrouver de trace,
Tous les peuples guerriers qui remplissent la Thrace,
La grasse Thessalie et ses champs bien plantés,
La Béotie, où sont d'opulentes cités;
J'ai gravi de Pallas la colline sacrée,
Franchi l'isthme et, volant de contrée en contrée,
Kyllène, me voici dans la profonde paix
De tes rocs escarpés et de tes bois épais.
Donc, s'il se trouve ici quelque ami qui m'entende,
Laboureur, charbonnier, pâtre errant dans la lande,
Ou l'un de vous, moitié bêtes, moitié démons,
Enfants des nymphes qui rôdez parmi les monts,
S'il saisit mon voleur, si, captif, il l'amène
A Péon, l'or est prêt, qui va payer sa peine.

SCÈNE II

APOLLON, SILÈNE, LES SATYRES.

SILÈNE.

Phébus, ta voix sonore et ton appel retentissant sont venus jusqu'à moi. Aussitôt, avec toute la hâte dont un vieillard dispose, je suis accouru vers toi; je me suis élancé d'une course rapide, m'offrant pour être, Phébus Apollon, ton bienfaiteur, ton ami, si je puis en bon chasseur te ramener ce gibier. Mais allons, étends ta main sur ce monceau d'or, et jure que tu en feras le prix de ma victoire... Je vois venir mes fils; ils ont l'œil vif, l'oreille fine; je les mets à ton service, si tu veux tenir ce que tu viens de promettre.

APOLLON.

L'or sera votre partage, mais jure de me bien servir.

SILÈNE.

Je ramènerai ton troupeau, mais jure de me bien payer.

APOLLON.

Quiconque le retrouve aura la récompense; elle est prête.

SILÈNE.

Et mes enfants, n'obtiendront-ils pas d'autre salaire ?

APOLLON.

Le plus doux que leur cœur puisse souhaiter.

SILÈNE.

Qu'entends-tu par là? Dévoile ta pensée.

APOLLON.

Vous serez libres, toi et toute ta postérité.

(Il sort.)

SCÈNE III

SILÈNE, LES SATYRES.

(Les satyres, dans un petit couplet chanté, s'excitent à quêter le troupeau disparu. Comment répondre à l'appel paternel?

Comment d'un pied léger atteindre le larcin que la nuit enveloppe? Il faut y réussir pourtant, puisque l'enjeu, c'est la liberté pour eux et pour leur père. Le dieu ami terminera leurs maux, lui qui fit luire à leurs yeux les clairs échantillons de l'or qu'il leur destine.)

SILÈNE.

O dieu! ô fortune! ô démon qui guide les recherches! Faites-moi atteindre l'objet que je poursuis ardemment, faites qu'heureux chasseur je gagne le butin, la proie, la dépouille, les vaches en secret dérobées à Phébus. *(Se tournant vers les spectateurs)* : Et si l'un de vous a, d'œil ou d'oreille, été témoin de la chose, qu'il m'en informe, s'ils veut être mon ami et s'il veut avec moi obliger le roi Phébus. Son indication sera récompensée.

(Le chœur des satyres confirme en quelques vers cette invitation.)

SILÈNE.

(L'oreille tendue vers le public) : Hein? A-t-on dit quelque chose? Personne ne sait-il rien?.... *(Aux satyres)*. Il faut donc agir par nous-mêmes. Allons, à l'ouvrage! Que chacun prenne son poste, ouvre l'œil et flaire la brise, si par hasard il peut éventer le troupeau. Courbés en deux, à croppetons, fouillez les broussailles; la moindre senteur, la moindre trace, tout est utile; tout peut vous conduire au but.

(Les satyres se dispersent dans le maquis et commencent la chasse.)

CHŒUR DES SATYRES.

(Le dialogue suivant est réparti entre deux ou plusieurs groupes de traqueurs) :

— O dieu! ô dieu! ô dieu! ô dieu! Laisse aller, laisse aller.. Je crois que nous les tenons... Arrête! N'avance plus!

— Voilà, pour sûr, les traces de notre bétail.

— Silence! Un dieu guide notre colonie en marche.

— Que faisons-nous, camarades? Avons-nous bien besogné? Hein? Qu'en pensent-ils, ceux de là-bas?

— Ils pensent que vous avez fait merveille. Chacune de ces empreintes parle un clair langage.

— Voyez, voyez! de nouveau la marque des sabots!

— Regarde bien, c'est la même mesure, identique.

— Cours donc vite, grimpe là-haut, tends l'oreille ; peut-être entendras-tu le mugissement des vaches.

(Bruit retentissant à la cantonade.)

— Je ne distingue pas bien nettement la voix. Mais ces empreintes mêmes, cette piste, en disent assez long : ce sont nos bêtes, sans nul doute.

— Arrête, arrête donc! Par Zeus, voici que la piste rebrousse et semble regarder en sens contraire. Vois ces empreintes. Que veut dire ceci? Quel ordre a suivi le troupeau? Voici que l'avant devient arrière; ce qui était distinct s'enchevêtre. Quelle singulière panique a donc saisi ce bouvier!

SILÈNE.

Enfants, quelle nouvelle méthode avez-vous imaginée là, dites-le-moi? Il est bien étrange de vous voir fureter ainsi, le nez contre terre! Quel est votre procédé? Je n'en reviens pas. Tantôt, comme un hérisson, tu tombes à plat dans le fourré; tantôt, courbé comme un singe, tu souffles ta rage je ne sais contre qui. Que signifie tout cela? Dans quel pays, en quel lieu avez-vous appris ces manières? Expliquez-vous; pour moi, c'est une énigme.

LE CHŒUR.

Hu hu! hu hu!

SILÈNE.

Que veut dire ce *hu*? Qui vous a fait peur? Qui avez-vous aperçu? Quel fantôme redoutable vous agite et vous émeut ainsi? Quelque bruit rauque a-t-il retenti près de vous, et cherchez-vous à savoir ce que c'est?

(Silence prolongé.)

Pourquoi ce silence, ô vous naguère si bavards?

LE CHŒUR, *comme en extase.*

Silence, toi-même.

SILÈNE.

Qu'y a-t-il donc là-bas? De quoi vous détournez-vous ainsi?

LE CHŒUR, *toujours en extase.*

Écoute donc.

SILÈNE.

Écouter quoi? Je n'entends aucune voix humaine.

LE CHŒUR.

Fais comme je dis.

SILÈNE.

Et ma chasse? Allons-nous faire buisson creux?

LE CHŒUR.

Veuille écouter, de grâce, pendant quelques instants, la chose qui nous tient ici muets de stupeur, interdits, ce bruit qui n'a jamais frappé l'oreille d'aucun mortel.

SILÈNE.

Eh quoi! un simple bruit vous inquiète et vous met en déroute! Corps impurs, pétris d'une cire molle, les plus pervers des animaux; vous qui, dans toute ombre qui passe, voyez un effroi, vous que tout épouvante! Votre travail est sans nerf, sans conscience, sans courage; vos corps, tout de facade; braillards et paillards, vous voilà en deux mots. Et quand l'heure arrive, dévoués en paroles, vous fuyez l'action. Avez-vous oublié, misérables créatures, de quel père vous êtes issus? Un père qui a laissé, dans les demeures des nymphes, maints documents des hauts faits de sa jeunesse. Ah! lui ne prenait pas la fuite, lui ne tremblait point, ne pâlissait pas de terreur en percevant la rumeur des troupeaux nourris dans la montagne; mais il s'exerçait à de viriles prouesses. Et toute cette gloire, la voilà maintenant souillée par vous, parce que je ne sais quel bruit nouveau, quelque jouet imaginé par les bergers, vous effarouche comme des enfants, avant même d'en reconnaître la cause. Et vous voilà tournant le dos au trésor éblouissant que Phébus vous a montré, à la liberté qu'à vous et à moi il a promise! Tout cela vous en faites fi et vous vous endormez! Ah! si vous ne retournez pas bien vite à la besogne, si vous ne relancez pas jusqu'au gîte le troupeau et le bouvier, bientôt un autre bruit, — vos propres gémissements, — châtiera votre couardise.

LE CHŒUR.

O père, viens ici toi-même et prends notre conduite pour savoir si vraiment il y a là « couardise ». Avance un peu, tu reconnaîtras bientôt la vanité de tes reproches.

SILÈNE.

Eh bien, soit, j'avance, et moi-même je vais t'entraîner par mes paroles, par l'appel du sifflet qui sert à encourager les chiens. Allons, prends ton poste à l'entrée du chemin qui se divise en trois; je reste sur la scène du combat et je dirige la manœuvre.

(Ici les satyres dirigés par le sifflet de Silène se livrent à un ballet animé, courant en sens divers, s'interpellant mutuellement, comme une meute à la poursuite d'un gibier invisible. Ce sont des hu! hu! des pst! pst! des ah! ah! en même temps que des injures et des quolibets à l'adresse du voleur fantôme.)

(Le son mystérieux retentit de nouveau.)

LE CHŒUR.

O père! Pourquoi ce silence? Eh bien, avons-nous dit vrai? N'as-tu pas entendu ce bruit, ou bien serais-tu sourd?...

SILÈNE, *immobile et étonné.*

Silence! Qu'est-ce donc que cela?

LE CHŒUR.

Je ne reste plus à cette place.

SILÈNE.

Reste, si c'est possible.

LE CHŒUR.

Je ne puis. Toi-même, si le cœur t'en dit, continue tout seul cette chasse, achève ta quête; fais fortune; à toi les vaches, à toi l'or promis par Phébus. Quant à moi, je ne m'arrête plus un instant ici.

SILÈNE.

Non pas! Je ne vous permettrai pas de me quitter, de déserter votre tâche avant de savoir clairement qui se dissimule dans ce logis.

(Le chœur, se tournant vers l'entrée de la caverne, invite en quelques vers l'hôte mystérieux à se faire connaître.)

(Silence.)

SILÈNE.

Ils ne réussiront pas à le faire paraître. Peut-être, moi-

même, aurai-je plus de chance? Je vais faire un si beau vacarme, heurter le sol de tant de soubresauts et de ruades, qu'il faudra bien qu'il m'entende, fût-il effroyablement sourd.

(Silène se livre à un assaut formidable contre les rochers et la porte de la grotte. Celle-ci s'ouvre lentement. La nymphe Kyllène paraît sur le seuil.)

SCÈNE IV

LES MÊMES, KYLLÈNE.

KYLLÈNE.

Brutes! Pourquoi vous êtes-vous ruées, avec tant de tumulte, sur ce verdoyant sommet, plein de bois et de gibier? Quel est ce manège? Pour quel métier avez-vous quitté le service qui naguère vous attachait à votre maître, lorsque, vêtu d'une peau de faon et portant dans la main un thyrse délicat, il suivait, en criant « évohé », le cortège du dieu, avec ses filles, les nymphes, et avec l'essaim de ses fils? Maintenant je ne comprends rien à votre conduite, je ne sais où vous entraîne le tourbillon d'une frénésie nouvelle. Tout m'étonne. Presque à la fois, j'ai entendu un appel, comme si des chasseurs cernaient les petits d'une bête prise au gîte, et je ne sais quels propos mordants au sujet d'un voleur et d'un vol; puis l'annonce d'une récompense; et tout de suite une rumeur confuse, s'approchant de mon logis avec un bruit de ruades. En toute autre occasion, ce mélange de clameurs insensées m'aurait fait croire que vous avez l'esprit malade. Quel est votre dessein sur une nymphe innocente?

LE CHŒUR.

Nymphe à l'ample tunique, apaise ta colère. De moi tu n'as à redouter ni la querelle hostile et la lutte homicide, ni la frivolité d'une langue insolente. Épargne, épargne-moi la tempête de tes reproches; de bonne grâce éclaircis ce mystère. Dis-moi qui, dans ces lieux, dis-moi, qui, sous la terre, fait résonner, d'un art si merveilleux, les accents d'un chant inspiré?

KYLLÈNE.

A la bonne heure! Voilà des manières plus sociables que

tout à l'heure. Tu attraperas mieux ton but ainsi qu'en faisant mine de violence et d'agression contre une nymphe timide. Pour moi, je n'ai aucune envie de soulever la mêlée stridente des mots. Voyons, exprime-toi avec calme et fais-moi connaître au juste quel désir t'amène ici.

LE CHŒUR.

Reine de ces lieux, majestueuse Kyllène, ce qui m'amène ici, tu le sauras plus tard; mais à toi d'abord de me dire quelle est cette voix qui résonne là-bas et quel est le mortel qui par elle s'exprime.

KYLLÈNE.

Soit, mais soyez bien avertis vous-mêmes : si vous révélez les paroles que vous allez entendre, une peine sévère vous attend, car ce secret reste caché dans les demeures des dieux, de crainte qu'un écho n'en arrive aux oreilles d'Héra. Zeus est venu dans cette retraite mystérieuse de la fille d'Atlas; elle a exaucé son désir. Dans les bras de sa chère amante, il oublia la déesse à l'ample tunique. Au fond de cette caverne solitaire il a engendré un fils, et ce fils, je le nourris dans mes bras, car les forces de sa mère sont ballottées par la maladie. Nourriture, breuvage, coucher, c'est moi, veillant auprès de ses langes, qui, nuit et jour, pourvois à tous les besoins de son berceau. L'enfant grandit à vue d'œil, plus que de nature, si fort qu'il me remplit de stupeur et d'effroi. Il n'y a pas encore six jours qu'il a vu la lumière, et déjà ce corps puéril atteint la taille florissante d'un éphèbe; sa sève vigoureuse monte en tige, et jamais ne s'arrête. Tel est l'enfant qu'abrite cette cachette; l'ordre de son père l'y soustrait encore à tous les regards. Quant à cette voix, frémissant écho d'un instrument invisible, dont tu t'informes, cette voix qui t'a si fort effrayé, c'est l'enfant lui-même qui, dans une seule journée, a su la faire surgir d'une carcasse retournée. Oui, ce vaisseau rempli d'ivresse, c'est la dépouille d'une bête morte qui le lui a fourni et qu'il fait vibrer sous terre.

(Un bref couplet du chœur exprime son étonnement et son incrédulité. Comment admettre que cette mélodie indicible, un enfant, fût-il un enfant prodige, ait réussi à l'extraire d'une carcasse?)

KYLLÈNE.

Ne sois pas incrédule. Sincère est la parole divine qui te sourit.

LE CHŒUR.

Et comment croirais-je que la voix d'un mort puisse sonner ainsi?

KYLLÈNE.

Crois-le pourtant. Vivante, la bête était muette. Morte, elle reçut la parole.

LE CHŒUR.

Quelle est à peu près son apparence? Allongée, bossue, courte?

KYLLÈNE.

Courte, en forme de marmite. Une bigarrure parsème sa peau voûtée.

LE CHŒUR.

A quoi la pourrait-on comparer? A un chat, à une panthère?

KYLLÈNE.

Quelque chose entre les deux : un corps arrondi avec de courtes pattes.

LE CHŒUR.

Aurait-elle donc l'aspect d'un rat d'Égypte ou d'un crabe?

KYLLÈNE.

Ni l'un ni l'autre. Cherche une meilleure comparaison.

LE CHŒUR.

Est-elle pareille, peut-être, au scarabée cornu de l'Etna?

KYLLÈNE.

T'y voilà maintenant. Oui, c'est bien à peu près ainsi que le monstre est conformé.

LE CHŒUR.

Mais quelle est la partie de son corps qui parle? Est-ce le dehors ou le dedans? Dis-le-moi.

KYLLÈNE.

L'enveloppe qui lui sert de peau, parente de l'écaille des huîtres.

LE CHŒUR.

Comment prononces-tu son nom? Apprends-le-moi, si tu l'as retenu.

KYLLÈNE.

L'enfant donne à l'animal le nom de *tortue*, à ce qui sonne celui de *lyre*.

(Quelques vers manquent où la nymphe décrivait la structure de la lyre, tendue de cuir de vache, avec ses cordes en boyau tressé, ses chevilles et ses cornes.)

Voilà le seul jouet qui calme sa souffrance, sa seule consolation. Joyeux dans son délire, il chante, et sa chanson s'accorde avec la lyre dont la voix modulée l'exalte. C'est ainsi que l'enfant a fait naître le son dans une bête morte.

LE CHŒUR.

Voici qu'un chant sonore parcourt ces lieux et butine au passage les douces visions qui reflètent la nature. Mais connais maintenant l'objet dont pas à pas mon enquête s'approche. L'être divin, quel qu'il soit, qui conçut cet artifice, c'est lui, sache-le bien, c'est lui, ô femme, et nul autre, le voleur que nous recherchons. Mais que ce propos ne t'emplisse ni de chagrin ni d'indignation!

KYLLÈNE.

Quelle démence te possède? qui oses-tu accuser de larcin?

LE CHŒUR.

Par Zeus, ô souveraine, je ne voudrais pas te mettre en courroux.

KYLLÈNE.

Quoi! C'est le fils de Zeus que tu traites de voleur?

LE CHŒUR.

Et comment ne le ferais-je pas quand je le prends en flagrant délit de vol?

(Le dialogue irrité se poursuit pendant quelques vers. La nymphe réclame une preuve. Le chœur invoque la peau de vache où l'enfant a taillé le cuir de sa lyre.)

KYLLÈNE.

Ah! Je commence à comprendre : depuis quelque temps tu ne fais que te divertir aux dépens de ma sottise, et tout ce

discours n'est que raillerie. Or, sache-le bien, si, à l'avenir, tu trouves plaisir ou profit à badiner, j'y consens volontiers : esclaffe-toi de rire, dilate ton cœur tant que tu voudras. Mais quant à cet enfant qui, de vérité certaine, est le fils de Zeus, ne t'avise pas de te moquer de lui et d'apporter contre un nouveau-né une fable nouvelle. Lui, voleur! Ce n'est pas un défaut qu'il aurait pu hériter de son père; ce n'est pas non plus parmi ses aïeux maternels qu'il en aurait trouvé l'exemple. D'ailleurs, là où il y a vol, le voleur, vois-tu, est un pauvre hère, sans biens, sans ressources, tandis que celui-ci est issu d'une famille opulente. Marque donc d'infamie celui qui le mérite; le crime n'a rien à voir ici... Mais tu ne seras jamais qu'un enfant. Tu as beau avoir l'âge d'un adolescent, avec la barbe plein le menton : tu te plais comme un bouc à folâtrer dans le chardon. Cesse d'épanouir de joie ta calvitie luisante. Ne sais-tu pas que celui qui baye aux sottes railleries, les dieux bientôt le feront pleurer? Voilà le sort que je te prédis.

LE CHŒUR.

Tourne et retourne ton langage; lime et polis les contes qu'il te plaît, — tu ne parviendras pas à me persuader. Celui qui fabriqua cette machine, qui avec du cuir l'ajusta, nulle autre bête ne lui en a fourni la matière que les vaches dérobées à Loxias. N'essaie pas de me donner le change.

KYLLÈNE.

Ainsi tu persistes à appeler criminel mon nourrisson?

LE CHŒUR.

S'il fait le mal, il mérite d'être traité de méchant.

KYLLÈNE.

Il ne convient pas de médire de l'enfant de Zeus.

LE CHŒUR.

Si c'est la vérité, j'ai le devoir de la dire.

. . . . . .

KYLLÈNE.

Ai-je bien compris? qui accuses-tu, scélérat, de détenir le troupeau?

LE CHŒUR, *montrant la grotte.*

L'enfant qui est enfermé là-dedans.

KYLLÈNE.

Ne cesseras-tu pas de faire outrage au fils de Zeus?

LE CHŒUR.

Je cesserai lorsque quelqu'un me ramènera les vaches.

KYLLÈNE.

Vous m'assommez enfin, tes vaches et toi-même.

. . . . . .

SOPHOCLE

*
* *

[Et sur ce dernier vers s'achève la partie lisible de notre manuscrit. Le reste est trop fragmentaire pour se prêter à un essai de restauration. Tout ce qu'on peut supposer avec vraisemblance, c'est que le dénouement s'inspirait de l'hymne homérique à Hermès en le simplifiant, en le ramenant à la mesure du théâtre. Pour mettre un terme à cette trop longue altercation, le chœur invoquait l'arbitrage d'Apollon. Celui-ci survenait, pénétrait dans la caverne et y découvrait Hermès blotti dans son berceau. L'enfant, traîné de force sur la scène, niait d'abord son larcin, puis, vaincu par l'évidence, finissait par avouer tout. Mais désarmé par sa gentillesse, apaisé par le don de la lyre, le grand frère pardonnait et consentait même à lui faire cadeau du troupeau volé : désormais les rôles seront renversés, Hermès sera le dieu protecteur des bouviers, Apollon celui des musiciens. Et les satyres célèbrent par une sarabande finale leur rançon gagnée et la paix rétablie parmi les immortels.]

Texte français de THÉODORE REINACH.

LES JEUX OLYMPIQUES

DE STOCKHOLM

Les Jeux Olympiques de Stockholm ont été une Exposition universelle du muscle. Pour ne pas perdre une minute de cette vie olympique, — rêve et récompense quadriennale des champions du monde entier, — j'ai tenu à partir pour Stockholm avec le gros de l'équipe de France : une cinquantaine de coureurs à pied, sauteurs, lanceurs de disque, de poids et de javelot, lutteurs, cyclistes et nageurs, accompagnés de quelques « officiels » de l'Union des Sociétés de sports athlétiques, et d'autant de managers et d'entraîneurs que nous représentions d'exercices différents.

Sous le hall de la gare du Nord nous avons eu, avec nos casquettes de pelouse, avec nos valises agglutinées en tas sur le quai, autour d'un jeune géant, lanceur de poids et tambour-major de l'athlétisme parisien, cet air d'émigrants commun à toutes les équipes qui se déplacent, mais d'émigrants en bonne santé et joyeux. Outre l'allégresse de faire un beau voyage, c'est une fierté pour nos jeunes champions, devant les journalistes et les amis qui assistent à leur départ, d'aller représenter à l'étranger, dans l'Olympiade ressuscitée, élargie jusqu'aux confins du monde, cette vigueur, cette rapidité et cette endurance, cette beauté plastique aussi qui redeviennent, comme aux temps antiques, une valeur et une force sociales.

Au reste, mes compagnons de route, s'ils font du Pindare en action, ne pindarisent ni en paroles ni en pensée. Aussitôt

installés dans les wagons, ils se sont livrés sans contrainte à une gaîté de collégiens en vacances. Les plus graves ont commencé, sur des couvertures ou des valises, d'interminables bridges. Les autres ont épuisé toutes les distractions possibles pour des sportsmen dans cette prison roulante, depuis les souvenirs de championnats, racontés longuement, avec des détails techniques, jusqu'aux démonstrations de lutte à main plate exécutées dans les compartiments ou dans les couloirs : si bien chez eux, au bout de deux ou trois heures, dans leurs wagons réservés, que tous, les uns après les autres, s'y déshabillent à moitié et se font masser sans façon, pour se tenir en forme, par un jeune spécialiste anglais qui les accompagne à cet effet.

A chaque changement de train, sous les gares allemandes, ogivales, hautes et retentissantes dans la nuit, prétentieuses et bruyantes cathédrales de la métallurgie moderne, ce furent des courses folles de toute la bande, valises en main, des « cent mètres » éperdus à la conquête du nouveau compartiment, du bon coin; les uns s'introduisant par les fenêtres même, — record du saut en wagon, — les autres luttant aux portes avec cette habileté précise, réglementée et sans cohue, qu'ils ont apprise dans les mêlées de football. Selon l'usage, nos équipiers n'ont pas manqué d'arborer, dès la frontière, les chandails et les cravates tricolores de l'équipe de France, au grand ébahissement des employés, galonnés, corrects, presque militarisés. Dans les secondes allemandes, confortables et solennelles comme des fauteuils diplomatiques, avec leur velours vert et leurs oreillettes, nous avons scandalisé quelques jeunes fashionables d'Aix-la-Chapelle et de Brême qui voyagent en jaquette noire, avec des raies de garçons coiffeurs, des cravates aveuglantes et, entre minuit et trois heures du matin, d'énormes bottes d'œillets à la boutonnière.

Deuxième journée de voyage. Un drame pour des athlètes à l'entraînement, dont les estomacs s'accommodent mal, après une nuit blanche, d'un retard dans l'heure du déjeuner : le café au lait de Hambourg était déjà loin dans leur souvenir lorsqu'on s'est aperçu tout à coup que le wagon-restaurant, qui devait nous faire déjeuner, n'était pas accroché au train.

Nos dirigeants, après avoir en vain épuisé une réserve de petits-beurre et de tablettes de chocolat qu'ils gardaient pour les cas désespérés, se voient obligés d'improviser un déjeuner dans le buffet d'une minuscule station. Trois *Kellner* montent dans notre train, blonds, rouges, suants, et, tandis que nous roulons de nouveau, nous servent le plus bizarre des repas : le potage dans des verres à bière, la viande dans un immense couvercle de bassine, la sauce dans un broc de toilette.

Enfin Stralsund, Sassnitz. Le vieux bac à vapeur; puis le grand et confortable *ferry-boat*, tout flambant neuf, le *Könung Gustaf V*, qui nous amènera dans les eaux suédoises. Une mer brillante et plate comme un bain de mercure, un soir d'une absolue limpidité, que nous goûtons après les pluies belges et les brouillards germaniques. Surtout, après les interminables tapis de céréales de l'Allemagne du Nord — une Beauce moins nette et, si je puis dire, mal peignée — voici un franc paysage, presque méditerranéen, de côtes rouge vif et de pins foncés — Toulon ou Martigues —, n'étaient les hautes et fines silhouettes des clochers de briques, vieux rose ou vermillon éteint, qui s'effilent sur l'horizon plat des villes.

Nous sommes las : en vain, dans le soir septentrional qui se prolonge interminablement, nos jeunes champions, Parigots, Bretons ou Nancéens, pour « crâner » à la française, sortent des valises leurs cordes à sauter d'entraînement, essaient, sur l'arrière du bateau, de se dénouer les muscles. Il est temps d'arriver à Trälleborg, où le Comité suédois des Jeux nous a réservé des wagons à couchettes. Et c'est le sommeil sans phrases, jusqu'au grand soleil de huit heures, jusqu'au sourire innocemment aimable des *freuken* blondes et roses qui apportent le café au lait à ces cinquante athlètes en caleçon et en chemise de nuit, toujours boulimiques.

Stockholm, terme du pèlerinage, Ville sainte de la culture physique et du sport. Dès l'abord nous voilà fixés sur la réalité des merveilles hygiéniques dont on nous a tant parlé. Cette École Adolf-Friedrick, où logera l'équipe de France, quelle leçon pour nos grandes villes françaises, surpeuplées et surbâties, où l'enfance est entassée, comme une marchandise négligeable, dans des classes malpropres, malodorantes,

et dans des préaux étriqués!... Sur une cour immense, l'école suédoise étale une ample façade de ministère : des escaliers dont l'emplacement suffirait, à Paris, pour construire une maison; des couloirs, des salles, des fenêtres à la même échelle; partout du ciment ou de la peinture lavable; pas de recoins, mais des angles arrondis, comme ceux de salles d'opérations, la Suède jugeant sans doute que les découvertes de l'antisepsie doivent servir à la vie normale aussi bien qu'à la maladie; un luxe affolant de lavabos, de chasses d'eau, de portemanteaux. Quelle santé morale pourrait résulter, chez nos petits primaires, de cette propreté physique!... En élevant à la hauteur d'une institution l'art de se laver le corps dès la première enfance, la Suède a résolu sans secousses des problèmes sociaux qui nous paraissent encore si compliqués!...

Joie pour nos athlètes de trouver, dans quatre ou cinq salles d'Adolf-Friedricks-Folkskola, autant de coquets dortoirs, meublés de ces lits suédois, minuscules et virginaux, en laqué blanc, à sommiers faits d'une simple toile métallique et qui, tout d'abord, vous renvoient comme des raquettes. Mais nous avons hâte de voir la ville. Bien que la grande semaine athlétique ne soit pas encore officiellement inaugurée, Birgjarlsgatan et Sturegatan, les deux grandes artères qui aboutissent au *Stadion*, sont déjà en effervescence. Cohue nette, propre, disciplinée, je voudrais dire sportive. Le long de ses voies où toutes les maisons ont des airs de palais, la majesté louisquatorzième des plus anciennes s'égayant du style à *bow-windows*, d'ailleurs gracieusement sobre, des plus modernes, les jardins publics mettent des oasis de verdure élégante, calamistrée, d'aimables taches, pâles ou violentes, d'hortensias, de fuchsias et de géraniums. Dans ce décor aristocratique, glorifié par un pur soleil de juillet, la double file des tramways et des auto-taxis monte et descend avec discipline, sans heurts, sans brutalité.

Tout dans la rue révèle le caractère spécial de ces fêtes et la tradition sportive, déjà longue, de la cité qui les organise. Les Grecs eux-mêmes, aux grands jours d'Olympie, ont-ils connu pareille obsession des choses de l'athlétisme?... Les autos sont remplies, au ras des portières et des capotes repliées, d'équipiers américains, anglais, allemands, cha-

peautés ou casquettés de nuances éclatantes, qui vont reconnaître le Stade ou travailler sur le champ d'entraînement. Tous les cent mètres, derrière les vitrines, éclatent les couleurs et les formes agressives des articles de sport, joujoux de la jeunesse moderne : le cuir chromé des ballons de football, la blancheur mate des balles de tennis, les rayures crues des maillots, le bois clair et verni des disques et des javelots, les pointes aigües des souliers de piste, étranges mocassins de la course à pied. Toutes les cartes postales sont sportives, donnent des portraits de champions, d'équipes, des départs ou des arrivées d'épreuves. Les cigares eux-mêmes s'intitulent athlétiques, olympiques, marathoniens, et les boîtes en sont ornées de chromos du Discobole ou de l'Apoxyomenos. C'est une débauche, une orgie d'allusions à la vie musculaire : jusqu'au mot SPORT, enseigne ou panonceau des boutiques d'accessoires, qui, tout seul, tout nu, peint en lettres écarlates, accroche l'œil de tous côtés, évoque par sa graphie même le SPQR de la Rome antique et semble la devise, la formule d'État de la Suède moderne...

Le restaurant même où nous mangerons pendant quinze jours est un monumental et double tennis couvert, le tennis de la famille royale, qui a été provisoirement désaffecté. Immense bâtisse dans le style des fermes et des maisons de campagne suédoises, toits écrasés, murs de bois peints en rouge brique, fenêtres à petits carreaux, larges et géminées, joyeusement margées de peinture blanche, c'est bien déjà une sorte de chapelle sportive. A l'intérieur, l'adroite symphonie architecturale des poutrelles gris perle — poème de bois comme les églises sont des poèmes de pierre — a été ornée, non surchargée, de guirlandes, de rosaces et d'ogives en papier où domine le jaune clair, une des deux couleurs nationales, et qui n'ont rien de ridicule, tant est grande l'habileté des Suédois à marier dans le décor d'ameublement les tons les plus osés et à les atténuer les uns par les autres.

Sur les petites tables de ce restaurant d'Exposition universelle sont plantés de minuscules drapeaux de toutes les nations. C'est là que nous nous réunirons deux fois par jour, servis par de grands garçons timides et ahuris, qui perdent la tête

dès que nous voulons hâter leur lenteur native, et qui font durer chaque repas plus de deux heures. C'est là que nos champions, l'estomac sans cesse creusé par l'entraînement et par la douche, « s'enfonceront », comme ils disent énergiquement, avec un appétit sans dégoût, la perpétuelle omelette aux champignons et l'immuable compote de pruneaux à la crème. On imagine les minutieuses discussions, durant ces repas, sur les performances de la journée, sur la valeur ou la tactique des concurrents, sur ce qu'on a fait, sur ce qu'il fallait faire. Depuis nos déjeuners d'étudiants en cours d'examen, je n'ai pas retrouvé pareille obsession de la vie professionnelle. Dans d'autres coins de la salle, d'autres équipes en font autant, dans toutes les langues du monde. Et, pendant la grande semaine, à tout moment, selon les résultats de la journée, les hommes de telle ou telle nation se lèveront, acclameront un des leurs, pousseront des hurrahs. Un faible orchestre de tziganes, juché au milieu de cette nef sur une sorte de jubé, s'efforcera de satisfaire tout le monde, jouant tous les chants nationaux de l'univers avec une égale langueur, et notre furieuse *Marseillaise* sur le même rythme pacifique que l'hymne suédois ou le *God save the King*.

***

Ce n'est pas sans émotion que notre équipe a fait connaissance avec le *Stadion* lui-même. Et pourtant, si nos coureurs à pied sont d'une classe sociale plus relevée, la plupart de nos lutteurs, cyclistes et nageurs connaissent tout juste l'histoire athlétique de la Grèce comme les sans-culotte de 93 connaissaient l'histoire romaine, par des phrases de discours et des allusions de journaux. Les fastes d'Olympie représentent pour eux des magnificences héroïques mais vagues, des nuances d'émotion plutôt que des faits historiques précis : ils n'en témoignent que plus de ferveur à tout ce qui les leur rappelle. Les mots *stade*, *olympiade* prennent à leurs yeux, grâce à leur indécision même, je ne sais quelle valeur religieuse, presque mystique. En les remettant en circulation, M. P. de Coubertin, créateur des Jeux Olympiques modernes, a fait

un acte d'importance : notre démocratie redeviendra grecque, par l'athlétisme et au moyen de quelques réminiscences de Pindare, dans la proportion exacte où, jadis, elle est devenue romaine, grâce à quelques lambeaux de Tite-Live et de Plutarque. Et l'on sait que l'effet n'en fut pas mince.

Ce stade de Stockholm n'est pas d'ailleurs (comme le fut celui d'Athènes, construit en 1896 pour la première Olympiade), un essai de reconstitution du Stade grec. Très justement fiers d'avoir retrouvé, après l'imitation des XVIIe et XVIIIe siècles français, leur vieux style national, les Suédois l'ont employé avec un rare bonheur dans la construction de cette vaste arène. Londres même, en 1908, n'avait osé qu'une bâtisse provisoire : Stockholm s'est offert un monument définitif, payé d'un beau million, mais dont elle récupérera aisément les intérêts. Faite de briques du pays, d'un ton violacé, chaud sans insolent éclat, et rehaussées çà et là de blocs de granit à peine équarris, cette arène, en forme de fer à cheval ou plutôt d'aimant allongé et fermé, semble avoir déjà, par sa matière même, un peu de la patine du temps. L'extérieur en est exécuté dans le style suédois des premières années du moyen âge. De puissantes arcades, surbaissées, à peine ogivales, lui font extérieurement un promenoir de cloître ; elles sont surmontées d'un unique étage de petites fenêtres conjuguées par deux, de la même ogive fruste et trapue. La porte principale, encadrée de deux tours octogonales et basses, a la sombre majesté d'une entrée de pont-levis. Aux deux extrémités du fer à cheval deux beffrois crênelés jaillissent dans l'air ; sveltes et légers malgré leur carrure, ils rappellent ces tours adventices que les Sarrazins ou les barons du moyen âge ont ajoutées, dans notre Midi, à certaines arènes romaines, et communiquent à l'ensemble du monument cette unité et aussi cet élan vers un idéal que les clochers donnent aux cathédrales. L'ensemble est d'une harmonie forte, un peu sauvage, et qui convient bien à l'idée qu'on se fait d'un Temple ou plutôt d'un Château-fort de l'Énergie physique.

L'intérieur en est plus moderne, sans luxe déplacé ni mignardise : un toit circulaire, soutenu par des poutres de pin poncé, brunes, mais coupées de distance en distance de motifs gravés dans le bois, coloriés de tons vifs, à la mode

scandinave; des gradins en bois gris perle; entre les arcades extérieures et les tribunes, courant en rez-de-chaussée tout le long du monument, des chambres-vestiaires destinées aux équipes de tous les pays, munies de placards pour les chandails, les maillots, les chaussures, ornées pour tout mobilier de quelques escabeaux, de deux tables de massage et d'un appareil à douche. Éclairés par de petites fenêtres, gothiques et haut placées, barbouillés intérieurement de simple chaux, ces vestiaires évoquent moins les réduits des gladiateurs et des *lanistæ* que des cellules de monastère, faites pour l'étude ou la méditation.

D'ailleurs, tout comme un cloître d'importance, le Stade a ses dépendances, ses annexes. Outre le champ d'entraînement, il commande, dans ses environs immédiats, à deux *courts* de tennis en terre battue, entourés de gradins, à un tennis couvert, transformé en salle d'armes pour les concours de fleuret et d'épée : le tout situé aux confins de la ville, au bord d'un bois de petits chênes, noirs, tordus et tarabiscotés comme des baobabs nains, et de hauts et minces bouleaux. C'est dans ce décor, sur la terrasse du restaurant, que nous passerons presque toutes nos soirées, en attendant la nuit d'ici, cette nuit paradoxale, qui voile à peine le ciel, qui glisse sur lui comme une fraîcheur plutôt que comme une obscurité.

Mais que serait le décor d'un Stade si la scène même, le « plateau » de ce théâtre gymnique, ne répondait pas aux dernières exigences de la science athlétique?... Ce qu'il y a de plus achevé dans le *Stadion* de Stockholm, c'est précisément ce que les profanes ne voient guère et ne peuvent pas convenablement voir, l'arène elle-même : cette pelouse de gazon sur laquelle on jouera au football, on sautera, on lancera le disque, et surtout ce manège de noire et fine cendrée qui l'encercle, nettement délimité par un petit rebord de bois et mesuré exactement à 383 mètres au tour. Meilleure en cela que la fameuse piste de Londres, qui était trop vaste et sur laquelle le coureur échappait à certains moments aux yeux du spectateur, celle de Stockholm est de dimensions harmonieuses, et l'artiste n'y est jamais perdu de vue par le public. Elle a la forme classique, un ovale très étiré, de façon à donner deux belles lignes droites,

un « cent mètres » absolument rectiligne. Mystérieuses formules d'une bonne préparation, de substructions bien faites, d'un long et minutieux travail d'aplanissement sur une cendrée bien homogène : nos athlètes, en mettant le pied sur la piste suédoise, se réjouissent dans leur cœur, à la façon d'un tireur auquel on mettrait en main une arme parfaite, ou d'un virtuose à qui l'on confierait un Stradivarius. Ils sentent, au premier pas, en deux foulées, que ce terrain sera « vite », à la fois souple et résistant, et que, sur une telle piste, « il y a du record dans l'air »... Car la science athlétique, comme la physique par exemple, est déjà arrivée, grâce aux Américains, à ce point de perfection qu'il faut compter, pour établir de nouveaux records, autant sur le perfectionnement des instruments et accessoires eux-mêmes que sur celui de la machine humaine.

Et que dire de la pelouse centrale du *Stadion*, machinée et truquée comme un plateau de féerie : tantôt gazon uniforme, sans solutions de continuité, pour le jeu de football, tantôt envahie par le troupeau des instruments de gymnastique, barres parallèles, chevaux de bois aux formes naïves d'énormes joujoux, et par des *rings* de lutte à main plate; tantôt coupée de sautoirs sablés pour les sauts avec ou sans élan, de hauts poteaux blancs pour le saut à la perche : transformations opérées d'une heure à l'autre par des équipes d'ouvriers qui décollent du sol et enlèvent sur des plateaux de larges carrés de gazon. Cet immense parquet de verdure est travaillé, remanié de jour en jour comme celui d'une pièce à spectacle où, sans répit, presque sans entractes, on ferait glisser des portants, on ouvrirait ou boucherait des trappes...

***

C'est le grand jour, l'inauguration officielle des jeux athlétiques dont le tir, le tennis n'ont été que les hors-d'œuvre. Le temps est plus magnifiquement net encore qu'à notre arrivée : à force de pureté, le ciel septentrional, s'il reste, à l'horizon, laiteux et comme imprégné du souvenir de la neige, prend au zénith la profondeur et le bleu épais du ciel méditerranéen. Le soleil n'est plus le soleil,

C'est Phébus tout entier à sa proie attaché,

pourrait-on dire en travestissant le vers fameux; Phébus, créateur, maître et ami des belles formes et des attitudes sculpturales, Phébus qui, sur cette ville obsédée de sport, semble reprendre sa royauté mythologique et briller comme aux jours les plus lumineux d'Olympie.

Le fleuve des voitures et des piétons coule dès huit heures du matin vers le *Stadion*, ralenti par la forte rampe de Sturegatan qui, en le calmant, le rend plus majestueux. Dès dix heures l'immense arène est remplie d'une foule pressée, babélienne par le heurt de tous les langages, par le choc de tous les types, par le fouillis de toutes les couleurs. Sur la houle menue des têtes et des chapeaux, les étendards de toutes les nations, fixés au toit des gradins, mettent de grandes vagues, lentes et solennelles. Du haut des deux donjons, les hampes sortant de minuscules échauguettes, deux drapeaux suédois plus vastes que les autres flottent plus lentement encore, se tordent dans le vent comme de longues écharpes de soie, atténuant de leur grâce neuve et onduleuse les lignes des tours et la roideur barbare d'un groupe mythologique de la vieille Scandinavie — Ask et Embla — sculpté sur l'une d'elles, en haut-relief, dans deux montants de granit. Sur la crête du mur de fond, au sommet des gradins populaires, plantés en escouade comme devaient l'être au sommet du mur d'Orange les étendards romains, une vingtaine de drapeaux suédois, de ce bleu tendre qui, par instants, se confond avec celui du firmament et les fait ressembler à des déchirures du ciel, agitées par le vent.

Le « clou » de cette matinée d'inauguration sera le défilé des athlètes de tous les pays, rangés selon la hiérarchie alphabétique, la seule qui ne puisse offusquer personne. Toutes les équipes sont prêtes, sur quatre files, dans le bois de chênes et de bouleaux qui sépare le Stade du champ d'entraînement : cela fait un ruban de près d'un kilomètre de longueur, car l'armée des gymnastes, hommes et femmes, si nombreux en Suède, en Danemark et en Russie, renforce singulièrement les bataillons sportifs proprement dits.

Et c'est, à la dernière minute, un grand émoi. On s'aperçoit que certains pays, plus amoureux que les autres du décor et

de la tenue militaire, ont apporté en secret, pour étonner leurs concurrents, de merveilleux uniformes athlétiques qui rehausseront leur prestige aux yeux des cent mille spectateurs. Les nôtres n'ont eu vent de la chose que la veille : à grand'-peine, en dernière heure, on a essayé de leur donner un semblant d'uniforme en ajoutant à leurs chandails tricolores de vagues casquettes de bazar, en toile blanche... Même nous avons eu une autre inquiétude : scepticisme ou crainte du ridicule, aucun de nos athlètes ne paraissait disposé, hier, à tenir, en tête de l'équipe, le grand drapeau et l'enseigne laurée qui doivent la précéder : il est bien entendu qu'au moment de défiler, quatre ou cinq se disputent cet honneur.

La famille royale vient d'entrer dans sa loge : brusque détonation d'orchestre dans le Stade, et les équipes défilent d'un pas majestueux, une à une, espacées par leurs étendards comme les compagnies d'un régiment, dans le plein soleil de midi. A ce moment (car, faut-il le dire, je me méfiais jusqu'au bout, attaché à des souvenirs classiques trop magnifiques, inégalables comme tout ce qui est l'œuvre de notre imagination) à ce moment j'ai compris ce que put être, chez un peuple d'athlètes et d'artistes, l'orgueil et la griserie d'étaler sous la grande lumière la procession de ses éphèbes, la fleur de sa jeunesse. Je sens aussi que, devant certains spectacles trop puissants et trop complexes, les vieux et naïfs procédés de l'épopée, l'énumération patiente, l'entassement monotone des détails, sont peut-être les seuls qui vaillent...

Donc, voici l'armée internationale du muscle. D'abord l'avant-garde des Chiliens, au teint de bronze pâle, à l'épiderme net et uni comme celui des havanes de prix. Voici la puissante équipe danoise, rivale de la Suède pour les méthodes de culture physique et de gymnastique scientifique : un bataillon d'hommes aux poitrines bombées, les maillots blancs ensanglantés d'un drapeau rouge; et surtout une longue théorie de jeunes filles, point jolies à notre goût occidental, avec leurs pommettes carrées, leurs petites têtes aux cheveux déteints, aux yeux sans pensée, mais si pareillement campées et si bien d'aplomb sur des jarrets nerveux, si disciplinées dans l'allure qu'elles parviennent à une parfaite harmonie de race, à une beauté en quelque sorte collective.

Voici l'équipe de France, curieux spécimen d'unité dans la diversité. Tant de races différentes qu'un même sort politique a réunies sur un si petit territoire et qui, dans le sport même, trouveront de quoi utiliser leurs facultés spécifiques : coureurs bretons, anguleux et obstinés, Nancéens placides, au muscle long et dur, sauteurs bordelais au modelé plus élastique et plus fini, à la détente plus rapide; un maigre Provençal, à l'anatomie de chevrier, race endurante et sobre, capable des quarante kilomètres du classique Marathon; de petits Parisiens, nerveux et agités, condensant tant de résistance et de possibilités athlétiques de toute sorte dans si peu de chair et de muscle apparent. Chez les uns comme chez les autres d'ailleurs, ce regard net, toujours occupé et précis, et cette attitude *individuelle* de tout le corps qui dénote à la fois la variété des origines et de longs siècles de civilisation : jamais je n'ai compris comme en comparant nos athlètes à ceux des autres pays, à quel point nous sommes devenus, jusque dans l'allure physique, un peuple d'intellectuels.

Voici maintenant l'imposante équipe américaine, reine désormais de toutes les grandes batailles sportives. Je n'ai jamais vu l'armée des États-Unis : j'imagine cependant que, sous nul autre costume que leurs simples complets bleus et leurs canotiers de paille d'aujourd'hui, sous nul autre aspect que cet aspect de sportsmen au repos, les Américains ne sauraient être davantage eux-mêmes. Plus que les Anglais, leurs maîtres en athlétisme, aujourd'hui vaincus par eux, cette centaine de garçons, dont les deux tiers sont très grands et qui détiennent presque tous les records sur toutes les distances, représente vraiment une force de la nature, l'énergie d'une race jeune, aux croisements riches, toute prête, flegmatiquement et sans colère agressive, à conquérir le monde civilisé. A leur tête, devant les quatre géants, qui mènent les files, un drapeau de soie, fripé, sali, celui dont Roosevelt a fait don à l'équipe américaine après la guerre de Cuba, et que l'on ne sort de son étui que pour les olympiades : je ne sache pas de symbole plus significatif que cet étendard américain, mi-belliqueux, mi-sportif, qui va au sport comme d'autres à la guerre.

Quelques groupes moins nombreux, moins habillés encore

et moins cohérents que l'équipe française : les Italiens, agités, nerveux et parleurs ; les Grecs, bien dégénérés de leurs ancêtres, avec une majorité de redingotes et de jaquettes, et qui ressemblent moins à un *team* athlétique qu'à un orphéon en déplacement ; le Japon représenté par deux hercules en réduction, à moitié nus, accompagnés de trois « officiels » jaunes et rabougris, à grosses lunettes de savants et à hauts de forme ébouriffés, — tout le Japon moderne.

Enfin et surtout les longues et éblouissantes théories des peuples qui, plus passionnés de mouvements d'ensemble et de gymnastique scientifique que d'effort individuel et violent et de sport proprement dit, ont habillé, aligné, militarisé leurs hommes en conséquence. Voici les Suédois aux jambes longues, aux torses cambrés par l'incessante préoccupation de la gymnastique dite respiratoire ; les Norvégiens à peu près taillés sur le même patron, somptueusement vêtus de blanc, moulés dans des pantalons de dandies 1830, en casimir, à sous-pied, qui avantagent le mollet et qui semblent attendre la courte veste militaire à brandebourgs ou la redingote juponnée ; les géants russes, avec les mêmes collants de parade, mais d'un bleu foncé, tels que leurs officiers, en 1814, en exhibèrent sur le boulevard de Gand. Puis, contraste et double paradoxe, les lutteurs finlandais, lourds, massifs, le crâne rasé, la nuque chargée de bourrelets, plus qu'à moitié nus dans le maillot noir des arènes de lutte et donnant l'impression de la force massive, brutale, féroce à l'occasion ; et, sous le même drapeau, les petites Finlandaises, tout en soie dirait-on, depuis l'or frisottant et impalpable des chignons jusqu'aux bas de soie grise qui leur font des chevilles de duchesses, vêtues de robes de la même couleur, si souples, si bien taillées en forme de tuniques grecques qu'on dirait quarante Isadora Duncan, plus menues, plus rondes et plus vraiment tanagréennes.

Toutes les équipes déployées en ordre de revue militaire, mais inégalement longues, comme ces lignes qui, dans les almanachs, figurent les forces comparées des nations, tous les étendards et les enseignes détachés en avant, sur une ligne, et tournés vers la loge royale, drapée de velours sombre à couronnes d'or, la cérémonie officielle commence. Du fond de

cette immense cuvette à laquelle les Suédois, férus de musique et de chants autant que de sport, ont assuré une excellente acoustique, une voix monte, sèche et impérieuse : c'est celle du pasteur en robe et en bonnet qui accompagne et dirige l'équipe anglaise et auquel l'honneur a été confié par le roi de prononcer une oraison d'ouverture. Des orateurs suédois lisent ensuite de très longs discours, dans cette langue rude qui nous fait l'effet d'une succession de cris de colère et de souffrance. Peut-être faut-il noter, pour l'édification de nos fragiles *sportswomen* que, pendant ces copieuses palabres, têtes nues sous un soleil presque marseillais, deux seulement des cent cinquante jeunes Danoises qui sont alignées près de nous tombent à terre un instant, reprennent leurs sens à l'ombre de leurs camarades et se relèvent sans que la correction militaire de leurs rangs en ait été troublée un seul instant.

Après la réponse du roi, à la fin de laquelle on devine une sorte d'appel à tous les peuples représentés ici, après l'éclat à nouveau déchaîné des cuivres et la psalmodie puissante de plusieurs centaines de chanteurs à casquettes blanches, le Stade nous vaut, grâce à l'archaïsme de sa construction, une savoureuse minute d'émotion pittoresque. Le sommet des deux donjons s'est couronné depuis un instant de personnages costumés dont on n'aperçoit que les chaperons écarlates : de longues trompettes surgissent au-dessus de leurs têtes, traduisent solennellement, aux quatre points de l'horizon, l'appel royal. Ces oriflammes bleu pâle, divisés en quartiers par la grande croix jaune, ces tours que l'on peut s'imaginer de pierre rose, dorée par des siècles de soleil, ces cuivres aux sons grêles, braqués sur la campagne, tout cela évoque l'entrée en lice d'un tournoi du moyen âge plus vivement sans doute que l'ouverture du Stade grec. Mais peut-être vaut-il mieux que le mot *Olympiade* n'oblige pas toutes les nations au même et banal essai de reconstitution archéologique, que le Stade d'Athènes ait été de marbre, ceux de Saint-Louis et de Londres de planches et que chaque peuple comprenne les Jeux Olympiques à sa manière, selon sa tradition à lui, en fonction pour ainsi dire de ses propos antiquités.

Les trompettes s'étant tues, toutes les équipes défilent devant la loge royale, inclinant leurs étendards. Et c'est,

à chaque salut, un nouveau fracas d'applaudissements, réglés à la mode suédoise, battements de mains d'abord lentement cadencés, puis accélérés jusqu'au rythme français. Ces Jeux Olympiques de 1912, qui resteront fameux par le nombre des records qui y furent battus et par l'émotion qu'y suscitèrent la plupart des grandes épreuves, sont désormais ouverts.

Mais si le développement, le détail et les conséquences sportives doivent en être passionnants, si cette Olympiade doit faire oublier celles d'Athènes et de Paris et faire pâlir même le souvenir de celle de Londres, la préface en est déjà, pour ainsi parler, concluante. L'idée de M. P. de Coubertin de réunir les peuples, tous les quatre ans, pour les pacifier sans doute par une réciproque estime sportive, mais aussi pour les stimuler par une rivalité sans haine politique (forme atténuée, précieux sérum peut-être, pensent les chimériques, de la haine belliqueuse), cette idée a nettement pris corps, elle est désormais solidement assise.

Ce que le théâtre ne pouvait faire, à cause de la différence des langues, ce que la musique elle-même, — langage en apparence commun à tous, mais en réalité fermé à trop de peuples ou différemment compris — n'a pu espérer de réaliser, voici que le sport est en mesure de le tenter. La démocratie et la bourgeoisie de tous les pays, mêlées entre elles à l'intérieur des clubs athlétiques, où il n'y a de rang que celui que confèrent la force, la vitesse et l'agilité, vont se connaître enfin et fusionner, tous les quatre ans, sur les arènes olympiques. Le mouvement des muscles, le temps de la montre et, au delà, ce qu'on nomme en course le style, sont des notions accessibles à la foule et constituent pour elle une sorte d'alphabet ou même d'*esperanto* de l'art. Car l'athlétisme a été, il faut le redire sans cesse, l'origine et même la matrice d'un art humain et parfait entre tous. Dès l'ouverture des Jeux de Stockholm ceux qui voient un peu plus loin que les résultats techniques et les cinquièmes de seconde du chronométreur ont pu se féliciter, devant la foule cosmopolite qui remplissait la *Stadion*, à l'idée qu'il y a de nouveau un public olympique, une âme olympique.

GEORGES ROZET

(A suivre.)

L'AMOUR MENTEUR

Le roi Philippe second dit à son fils en le faisant étrangler : — C'est pour ton bien : tu allais te perdre.

BUSSY-RABUTIN

I

— Vous-même, entre nous, mon cher Revel, vous n'étiez pas... jeune fille en vous mariant.

Ainsi parlait Léon Poultier Le Chemineur à Jacques Revel.

Mais ce fut Anatole Dracy, surnommé « Tontol », — par contraction de « tonton Anatole », qui répondit :

— Il l'était, je le garantis.

Étienne Auzailes, le quatrième fumeur, intervint :

— Tu garantis, Tontol! C'est, pour un savant, avoir la certitude facile : quelle expérience, quelle observation peuvent prouver qu'un homme n'a pas péché?

— Quand je tiens une pierre, — répliqua Tontol, — je sais qu'elle tombera si je la lâche. Quand je fabrique de l'hydrogène, je sais qu'il montera si je ne l'enferme pas dans une éprouvette. Jacques est en hydrogène : il monte, il monte... il a toujours monté. Il était dans le plus pur du ciel bleu quand il a épousé ma sœur Thérèse.

— Plaisantez! — reprit Jacques Revel. — Ce sont des plaisanteries faciles, banales et, le plus souvent, d'un goût douteux. Elles n'empêcheront pas que le cœur vraiment noble ne soit celui qui se donne tout entier une seule fois et pour toujours.

Jacques Revel, homme au teint frais et rose, à la figure un peu poupine, avait cependant dépassé la cinquantaine, comme on le voyait à sa barbe, mais seulement à sa barbe, qui ressemblait à un mélange de paille et de chanvre. Ses cheveux, encore blonds, rejetés en arrière, découvraient un front un peu exagéré, « une belle calvitie d'inventeur », disait Auzailes. Jacques Revel était idéaliste et romantique, et, en outre, financier.

— Des mots! des mots! — grogna Tontol. — Vous pincez de la guitare et vous prenez ça pour des idées. Appelez donc les choses par leur nom : quand l'amour ne sert pas à la procréation, il n'est par lui-même ni laid, ni beau : il est un plaisir superflu comme de boire sans soif.

— Eh, quoi! Tontol! — dit Auzailes, — des plaisirs superflus! Comme s'il y en avait d'autres pour des civilisés!... Ne vois-tu pas, toi, un voyageur, que ce qui nous distingue des sauvages, c'est précisément de boire sans soif? Il faut ne pas avoir un besoin réel de se désaltérer, pour déguster comme il convient une bouteille de bon vin, et ce serait un coupable gaspillage que d'offrir de la cuisine raffinée à un homme qui ne mange pas tous les jours. Toute la civilisation est là : elle consiste à développer la jouissance pour la jouissance, l'art pour l'art, les mathématiques pour les mathématiques, l'amour pour l'amour... en somme, ce qui ne sert à rien. J'admire l'idéal d'amour proclamé par Revel, mais en ce qu'il contient de plus inutile, qui est en même temps le plus sublime. On n'a pas besoin d'atteindre à une pareille hauteur sentimentale pour avoir des enfants, et la plupart d'entre eux seraient encore à naître si, pour les procréer, tout le monde avait dû patienter jusqu'à la découverte du parfait amour dans le parfait mariage.

Ainsi discourut Étienne Auzailes, mari de Clotilde Poultier Le Chemineur, entrepreneur de travaux publics, ancien camarade de Tontol et du défunt Jean Poultier Le Chemineur à l'École Polytechnique. C'était encore un assez joli homme, malgré la légère bouffissure de son visage pâle. Il se teignait les cheveux et la moustache, mais avec art, évitant les duretés. Ses pattes d'oie même, plus spirituelles que séniles, le déparaient à peine.

Léon Poultier Le Chemineur, grand gaillard sanguin de cinquante-sept ans, aux cheveux blancs taillés en brosse, député radical, grand propriétaire dans sa circonscription et notaire à Paris, se tapa sur la cuisse en s'écriant :

— Ta, ta, ta, ta! Qu'est-ce que nous fichons ici? Cécile nous donne un déjeuner dînatoire, et pas mauvais, pour qu'on tienne un conseil de famille officieux. Et, au lieu de ça, on coupe des poils de souris en quatre.

Madame veuve Jean Poultier Le Chemineur, née Cécile Dracy, l'aînée des deux sœurs de Tontol, avait en effet convoqué les oncles de son fils unique, Robert, les oncles seuls, en sa petite maison de Neuilly-Saint-James, où elle venait de se réinstaller après une absence de neuf ans. Depuis la mort de Jean Poultier, elle avait vécu à Molenhuyt, en Belgique, à côté du collège des Pères de l'Oraison où Robert avait fait ses études comme demi-pensionnaire. Elle n'était même pas revenue en France pendant les congés scolaires : les étés se passaient sur une petite plage sablonneuse ignorée, avec un vieil abbé qui promenait et occupait Robert. Mais, comme celui-ci, à dix-neuf ans, venait d'être obligé de renoncer par raison de santé à l'École Polytechnique, — les Pères de l'Oraison préparaient aussi aux grandes écoles de France, — Cécile avait été prise d'une sorte d'affolement; elle s'était sentie seule et sans secours, elle était revenue. Tel, du moins, avait été son récit. Et maintenant, ayant assemblé les hommes de la famille, elle leur demandait : « Quelle direction faut-il donner à la vie de Robert? »

Ils étaient là, tous les oncles, deux du côté paternel, deux du côté maternel. Après le déjeuner, ils s'étaient réunis au fumoir, où Cécile, qui craignait l'odeur des cigares, ne les avait pas suivis. Une pluie de juillet, lourde et tiède, les empêchait de fumer au jardin.

Après l'observation de Léon Poultier, il y eut un silence. Tontol, appuyé à la cheminée, regardait par la porte-fenêtre le ciel noir qui le faisait songer à l'hivernage aux tropiques. Récemment revenu de la Côte d'Ivoire, il se demandait si ce n'était pas là sa dernière expédition. Ah! quelle vie de nomade il avait menée! Tous les climats semblaient avoir laissé une trace sur sa figure osseuse : on y voyait, à côté du jaune

terreux de Cochinchine, le rouge et le brun qui teignent la peau dans les pays sans eaux ou dans les altitudes. Il avait eu la bilieuse hématurique, la dysenterie, le scorbut et d'autres maladies coloniales dont il avait guéri sans que sa robuste vitalité en demeurât le moins du monde affaiblie. Quand il doutait, comme à la présente minute, s'il ne deviendrait pas sédentaire, il ne songeait ni à sa santé, ni à son âge — un demi-siècle, — et le dégoût de courir le monde ne l'effleurait pas. Non! il estimait que la carrière d'homme errant était la plus belle, à condition que l'on poursuivît comme lui la connaissance de la nature; car, s'il était allé prospecter des mines et gagner de l'argent, l'argent n'avait été pour lui que le moyen d'étudier, chemin faisant, les plantes, les insectes, les animaux... Mais, ayant accumulé de la science, il sentait maintenant que pour la repasser et l'augmenter même avec plaisir, il avait besoin de la communiquer, de se continuer soi-même en une plus jeune intelligence. Il ne regrettait pas cependant d'être célibataire : le mariage l'eût immobilisé; n'eût-il pas aussi risqué de n'avoir que des fils sans parenté intellectuelle avec lui, ou des filles? Il concevait, par instants, l'espoir que Robert pourrait être le disciple désiré, le compagnon qui rendrait intéressants de nouveaux voyages, mais il se disait aussitôt : « Invraisemblable! » et il éprouvait une légère mélancolie.

Elle ne se lisait pas dans les yeux gris de Tontol, à la fois attentifs et impassibles, qui ne changeaient pas d'expression, soit qu'il regardât en lui-même, soit qu'examinant ses beaux-frères il les traitât mentalement, — même Auzailes, — de « bourgeois ». Qu'il nourrît contre eux cette pensée injurieuse, cela s'expliquait de reste, parce qu'il ne leur ressemblait guère. Tout le désignait comme un étranger parmi les oncles de Robert, ne fût-ce que le vêtement; bien singuliers étaient les plis que faisait, autour de son grand corps maigre, un complet couleur crocodile acheté à Santa-Cruz de Ténériffe pendant une escale.

Enfin Étienne Auzailes reprit :

— C'est de votre faute, Léon, si l'entretien a déraillé. Il s'agissait de prévoir un chiffre pour le budget de garçon qu'il convient d'allouer à notre neveu. Et ce budget, nous deman-

dions-nous, ne devait-il pas comprendre des fonds secrets? Là-dessus vous avez montré sur le passé de Revel une indiscrète curiosité. Vous sortiez de la question. Revenons à Robert.

— J'y reviens, — répliqua Léon Poultier. — Si vous le voulez, je termine l'affaire en deux mots. Je dis à Cécile : « Donnez deux cents francs à Robert pour sa toilette et ses menus plaisirs; vous le pouvez, donc il le faut. » Et je dis à Robert : « Tu auras deux cents francs par mois, dont cent à peu près pour ton tabac, tes omnibus, tes cravates, et autant... pour le reste. »

Mais Jacques Revel, sans trouver excessive la mensualité proposée, s'indignait de ce qu'on mentionnât certaines tentations. Présenter l'inconduite comme normale et lui ouvrir un compte créditeur particulier, n'était-ce pas y pousser? Joli rôle pour des gens qui remplaçaient un père!

— Allons donc! — fit Léon Poultier, — on doit tout dire aux jeunes gens. Cela vaut mieux, même pour le jour où ils se marieront. Je connais une charmante femme qui s'est sauvée pendant la nuit de ses noces, tellement elle avait peur. Son mari était réaliste à force d'innocence, mais d'un réalisme!... Revel, je vais vous raconter ça à l'oreille.

Et, comme Revel se défendait, Poultier le prit par les épaules pour le forcer à écouter. Revel rougit, pâlit, et conclut enfin, d'un ton qu'il s'efforça de rendre froid et détaché, mais sans parvenir à réprimer le tremblement de sa voix :

— Il y a des gens de devoir qui sont en même temps bêtes et brutaux; je le veux bien, mais qu'est-ce que cela prouve?

— Ça prouve — dit Tontol — que la chasteté aussi est une cause d'accidents. Mais ceux qui inquiètent Poultier sont trop rares pour entrer dans une statistique. Laissons-les de côté. Ce n'est pas à cause d'eux que je ferai le procès de l'innocence chez les hommes. Cette innocence, je l'approuve quand elle ne demande pas d'efforts. En général, on ne la conserve que par des batailles intérieures en comparaison desquelles les campagnes de Napoléon sont pacifiques. Pourquoi se donner tant de mal? Saint Antoine l'ermite était un imbécile : pas l'ancien, celui d'Égypte, ni celui de Téniers, mais celui des peintres modernes. S'il avait capitulé pendant

une demi-heure par jour devant ses assiégeantes, il aurait eu, par jour aussi, l'esprit libre pendant vingt-trois heures et demie; au lieu de cela : vingt-quatre heures de distractions. Résister à l'homme-animal ou le satisfaire, cela revient toujours à s'occuper de lui. Puisqu'en l'espèce le plus court est de céder, que les concessions prennent le minimum de temps, afin qu'il en reste le plus possible pour l'homme qui pense, car il n'y a que la pensée qui vaille la peine de vivre, et la vie est brève.

— Quelle brute, ce Tontol! — dit Auzailes amicalement. — Tu es un type calé, c'est vrai; je n'oublie pas que le pauvre Jean Poultier et moi sommes tes aînés de deux ans, et que ça ne t'a pas empêché d'entrer à Polytechnique en même temps que nous. Mais tu serais un Papou, mon bon, sans ton cerveau qui est dans le genre de celui de Newton; et, comme il n'y a pas beaucoup de chances pour que Robert ait ta valeur intellectuelle, il ne resterait en lui, si on le formait à ton image, que le Papou. Ce serait fâcheux. Je désire qu'on le dirige dans la voie de la délicatesse et du raffinement, qu'on fasse de lui un civilisé complet. Il prendra donc, s'il m'écoute, une petite amie bien élevée, bien habillée, spirituelle, intelligente, câline : en un mot, une bonne éducatrice, mais qui, loin d'en être à son premier amant, ne compterait déjà plus que sur des liaisons temporaires. Autrement, elle engagerait l'avenir; grave danger.

Léon Poultier, lui, émettait une opinion moyenne entre celle de Tontol et celle d'Auzailes. Il penchait pour la maîtresse en commandite, à condition que les commanditaires fussent peu nombreux et « des gens propres. »

Et les quatre oncles continuèrent d'échanger leurs idées sur la vie sentimentale du jeune homme non marié; idées purement personnelles suggérées par les regrets d'un passé heureux ou d'occasions perdues. Robert n'était pour ces augures qu'un prétexte à s'occuper chacun de soi.

II

Cependant la pluie cessa. Et bientôt la porte du fumoir s'entr'ouvrit tout juste assez pour laisser apercevoir un visage

féminin pareil, en sa couleur, à l'ivoire ni très vieux ni tout à fait neuf, et la voix de Cécile, une voix cristalline, mais amenuisée comme par le lointain, dit :

— Messieurs, puisque le soleil nous octroie la faveur de ses rayons, j'espère que vous n'allez pas me priver plus longtemps de votre compagnie. Vous plairait-il que je vous fisse faire un tour de jardin? Vous pourrez fumer. En plein air, la mauvaise odeur de vos cigares ne m'incommodera pas.

Les oncles obéirent à cette invitation et, pour aller chercher leurs chapeaux, traversèrent le salon dont Cécile venait d'entrebaîller la porte. C'était une pièce à laquelle son mobilier, qui avait été assez élégant sous le second Empire, donnait un air vieillot. Le parquet, là ou un faux tapis de la Savonnerie ne le cachait pas, était un peu inégal de teinte et de niveau. Les murs disparaissaient sous des crayons à la mine de plomb, des gravures d'après Ary Scheffer, Delaroche et Vernet, et des toiles toutes signées Jean Poultier Le Chemineur. Celles-ci étaient d'un art sec, mystique, sérieux, probe, visiblement inspiré par Flandrin. On remarquait parmi elles le portrait de l'auteur peint par lui-même. Il s'était représenté debout, en veston de velours, la palette à la main. Sa ressemblance avec Léon Poultier n'eût échappé à personne, mais il avait dû avoir une carrure moins forte et plus de distinction que son aîné.

Jean Poultier Le Chemineur était entré à Polytechnique pour complaire à sa famille, mais, dès sa sortie, il avait suivi sa vocation native, produit tableaux sur tableaux sans se soucier de les vendre, mangé même une partie de sa fortune à ce métier. En cherchant à compenser ces pertes par des placements ingénieux, il avait fortement ébréché son patrimoine et celui de sa femme.

Parmi les souvenirs dont elle était entourée, Cécile semblait plus ancienne que les plus anciens, malgré ses quarante-six ans, et bien qu'on lui eût donné moins que son âge. Elle était comme la résurrection d'un passé dont la date fût restée imprécise. Où avait-elle trouvé, pour sa robe, cette étoffe d'un mordoré terni? Et quelle inspiration avait présidé à la coupe de sa jupe, qui réclamait en vain le support d'une crinoline? Nul ne l'eût sans doute découvert. Mais Cécile n'était

pas ridicule. Il émanait d'elle un charme de choses désuètes et attendrissantes, le charme des reliques d'amour : souliers de bal, rubans, faveurs, écharpes, gants démodés. Son parfum, lui aussi, faisait rêver à des temps disparus : c'était celui des pétales de roses demeurés entre des lettres jaunies.

Non moins archaïque était son langage. Elle s'exprimait comme une dame de 1830 qui se fût nourrie d'auteurs pieux du XVIIIe siècle. Cela tenait d'abord à l'éducation que lui avaient donnée ses parents; puis son mari, que ses tours de phrase amusaient, avait tout fait pour qu'elle les conservât; et enfin sa vie, en Belgique, de dévote retirée, avait rendu plus profonde l'empreinte acquise. Sa sœur Thérèse et son frère Anatole surtout n'avaient pas échappé, comme elle, à des influences modernes.

Quand Cécile fut rejointe par son frère et ses beaux-frères, elle soulevait ses « anglaises » pour passer derrière elles le caoutchouc d'un grand chapeau de paille à bords souples.

Les oncles descendirent avec elle au jardin par les quatre marches du perron.

Et d'abord on ne sut que dire. On suivit languissamment une petite allée que bordaient, d'un côté, la pelouse, et, de l'autre, des massifs de symphorines. C'était un jardin banal et ennuyeux, et cependant, comme, quarante ans plus tôt, les petites Dracy, Thérèse, la plus jeune, — aujourd'hui madame Revel — et Cécile, le trouvaient plein de merveilles! Elles se croyaient les maîtresses d'un royaume enchanté sur lequel, la légende le disait, avait régné Anatole, leur aîné, plus âgé que Cécile de quatre ans. Puis que de tristesses avaient assombri ce lieu naguère enchanteur! Les parents Dracy étaient morts dans leur propriété de Neuilly, la laissant à Cécile nouvellement mariée. C'était en cette maison encore qu'elle avait perdu deux enfants au berceau, puis leur père, enlevé par une fièvre typhoïde, dix ans après la naissance de Robert.

Cécile pensait à ces deuils. Elle était prise de stupeur. Quelle inspiration l'avait conduite, elle, privée de tant d'êtres adorés, à fuir ce qui lui restait d'eux, ses souvenirs? Elle frémissait en songeant que, sans une faveur spéciale de la Providence, elle fût restée plusieurs années encore loin de ces

murs, enclos de ses jeux, de ses amours et de ses deuils. Un heureux hasard, en effet, avait voulu qu'au moment où elle se décidait à quitter la Belgique, son vieux logis paternel fût vide de locataires. Ayant, quelques jours à l'avance, prévenu Léon Poultier de l'intention où elle était de mettre fin à son exil, elle avait trouvé son mobilier revenu du garde-meuble et les toiles descendues du grenier et accrochées, de sorte qu'elle avait eu très peu de mal à se donner pour rendre à l'appartement son aspect d'autrefois. Ah! elle se le jurait bien : elle affronterait les pires épreuves, s'il le fallait, pour conserver toujours vivant le cher passé que son retour avait ressuscité.

Tels étaient ses sujets de méditations, — fréquentes depuis qu'elle était rapatriée, mais que la réunion, un peu solennelle, des membres de sa famille, ravivait.

En arrivant dans un recoin ombragé où il y avait trois bancs, Cécile se laissa choir sur l'un d'eux et murmura :

— Je suis une énigme pour moi-même.

— Que dis-tu? — demanda Tontol, tandis qu'avec les autres il s'asseyait auprès d'elle,

— Excusez-moi, — reprit-elle, s'adressant à tous, — si je ne saurais vous apparaître avec un visage riant. Tandis que vous vous entreteniez au fumoir, j'agitais des pensées dont la tristesse allait sans cesse croissant. Tant de larmes ont été jadis versées par moi dans cette maison! Mais tout à l'heure je pleurais sur moi-même. Ah! si quelque miracle pouvait faire que mon séjour en Belgique n'eût été qu'un songe!... Il me semble que là-bas quelque autre femme ait élu mon corps pour y demeurer et tenu les rênes de mon âme, quelque folle, ouvrière de maléfices contre mon Robert et contre moi.

Cécile, tenant un doigt appuyé contre sa joue, levait au ciel ses yeux qu'enchâssaient des paupières meurtries.

— Voyons, Cécile, qu'est-ce qui t'avait pris? — demanda Tontol.

— Hélas! que quelqu'un d'avisé mette la clarté dans mon esprit : je n'en ai pas le pouvoir.

— Peut-être, — reprit Léon Poultier, — aviez-vous peur de notre influence sur Robert? Mes lettres essayaient de vous rassurer; vous ne me croyiez pas. J'avoue que nous sommes des mécréants, excepté Jacques... et encore! C'est un spiritua-

liste, je le veux bien; un catholique orthodoxe?... jamais de la vie! Ça n'empêche pas d'être tolérant. Moi, en particulier, si je suis anti-clérical, je veux la liberté de conscience. Ma seconde femme communie aux grandes fêtes, la première faisait ses Pâques; mes filles vont à la messe et mes brus sont pieuses. Demandez à Jacques si ses deux filles ont été le moins du monde froissées dans leurs convictions depuis qu'elles ont épousé mes fils. Et j'avais une grande estime et une profonde affection pour mon pauvre Jean. Il croyait à droite, je croyais à gauche, et, malgré cela, jamais une dispute entre nous, vous le savez bien, Cécile... Je ne me serais donc jamais opposé à ce que votre fils fût élevé comme Jean l'aurait désiré. Tontol, Étienne et Jacques pensaient comme moi. Aucune objection ne serait venue de nous contre l'éducation de Robert par les Jésuites ou les Dominicains. Nous aurions même compris le choix d'un établissement de Jésuites situé hors frontières. A votre point de vue, on peut soutenir qu'ils sont trop peu nombreux chez nous pour maintenir rigoureusement leur esprit dans leurs collèges français. Mais les Pères de l'Oraison! Qu'est-ce que c'est que ces moines-là? Personne n'en a jamais entendu parler. On ne me fera pas croire qu'ils puissent donner une instruction sérieuse... Surtout, nous étions peinés de ne plus vous voir, pas même pendant les vacances scolaires.

Cécile regardait maintenant la pointe de ses souliers et elle froissait sa robe; elle dit tout bas :

— Ne me tourmentez plus. Oublions...

Puis elle se mit à parler avec volubilité :

— Il me semblait qu'après la mort de Jean toutes les choses se fussent évanouies en fumée. Je l'aimais. L'amour est tel que rien ne survit à celui qu'on aime, et que Dieu seul demeure. L'élan de mon cœur me portait à chercher un asile pour Robert et pour moi auprès de la suprême consolation... Pour moi! que dis-je? c'était encore plus au bonheur de mon enfant que j'aspirais en ayant dessein de lui épargner l'attachement aux biens périssables.

— Crise de mysticisme! — fit Tontol. — Je m'en doutais... Qui avais-tu pour directeur de conscience au moment où Jean est mort? Un de ces Pères de l'Oraison, n'est-ce pas?

Cécile inclina la tête.

— On comprend alors la fuite en Belgique, — poursuivit Tontol, — le seul pays où ces moines aient un collège. Que tu aies tenu Robert sous cloche, été comme hiver, pendant neuf ans, c'est encore un effet assez explicable de ta crise. Mais le but de cette culture ne me paraît pas clair du tout. Tu prétends que c'était l'École Polytechnique. Quelle blague! Tu nous caches quelque chose. Dis tout...

Bien qu'elle fût « secrète », — c'était sa propre expression, — Cécile subissait en cet instant un ébranlement qui secouait sur leurs gonds les portes de son âme et en relâchait la fermeture : il ne fallait que les pousser pour les ouvrir. Elle était comme au confessionnal, où, quand un aveu lui était pénible, une sollicitation du prêtre, un regard un peu perspicace jeté par lui sur les replis de sa conscience, la provoquaient brusquement à se décharger de son fardeau. Ainsi agirent sur elle les paroles prononcées par son frère d'un ton calme et sans inflexion impérative.

— Non! — s'écria-t-elle, — ce n'était pas l'École Polytechnique... Ma douleur, me jetant hors de moi, m'avait précipitée dans les bras de Dieu dont, à mes yeux, le Père Saint Euterpe tenait la place. J'aspirais à m'assurer dès ici-bas les consolations célestes, en me consacrant, moi et mon fils, au service de Notre-Seigneur. Robert fût entré en religion chez les Pères de l'Oraison, et moi dans un ordre de femmes affilié au leur. Le Père me poussait en feignant de me retenir... Et maintenant vous en savez assez... Quelle souffrance dut être celle de Robert en se sentant abandonné de tous. Il ne pouvait solliciter le secours de sa mère, puisque sa mère était complice de ses persécuteurs. Ah! on l'a circonvenu avec un art consomné... Sa méfiance, tout d'abord endormie, ne se réveilla que l'an passé, pendant une retraite qu'il fit pour être éclairé d'En Haut sur la carrière la plus convenable à son salut. Je devine quelle fut alors sa torture : il pensait n'avoir à choisir qu'entre l'enfer pendant l'éternité ou la prison du cloître pendant toute la vie. Il me déclara, un soir, parlant d'une voix basse et entrecoupée, comme s'il eût dit une chose honteuse, qu'il ne voulait pas se faire moine. Et moi, misérable, loin de l'approuver et de le rassurer aussitôt, je lui répondis qu'il fallait prendre encore le temps de quelques réflexions avant de

renoncer à l'état le plus parfait qui fût. Quel désespoir m'assaillit peu après cet avis barbare! Robert se retira de moi, craignant mes caresses comme un piège. Au mois d'octobre dernier, après la rentrée et une seconde retraite qu'il dut subir, il tomba malade. Quand je lui prodiguais mes soins, il s'efforçait de se détourner et murmurait : « Laissez-moi! je veux mourir! »

Cette parole terrible sembla sortir en labourant le gosier de la pauvre femme comme une griffe de fer. Et, se cachant la figure dans les mains, Cécile eut les épaules secouées de mouvements convulsifs.

On s'efforça de la consoler.

L'impassible Tontol, lui-même, fut attendri au point d'user de termes câlins :

— Essuie tes yeux, ma petite Cill. Chasse tes remords : tu n'en as plus besoin, puisque tout est réparé. C'est moi qui devrais pleurer à ta place. J'ai fait une bêtise en voulant te confesser. A quoi ça servait-il? En serais-tu moins sortie de Belgique?

Jacques Revel, les paupières rougies, déclamait :

— Vous êtes une femme de grand cœur. Après vous être noblement trompée, car votre conduite n'a été dictée que par des sentiments élevés, vous nous donnez un magnifique exemple de franchise.

Léon Poultier, bonhomme, ne savait que répéter :

— Voyons!... voyons!...

Et Auzailes suppliait Cécile de se calmer. Il mettait dans ses exhortations une ardeur d'autant plus sincère que, détestant le drame, il avait hâte de voir la scène actuelle terminée.

Cependant Cécile, qui se remettait peu à peu, reprenait :

— Me pardonnera-t-il? Comprendra-t-il que je n'ai jamais cessé de vouloir son bien?... Il faut qu'il soit heureux, qu'il se divertisse, à quoi je compte que vous prêterez les mains. Étant devenu, par ma faute, d'une humeur sombre et taciturne, il a besoin d'amis qui lui témoignent une délicate sollicitude et diffèrent en cela de ses compagnons de collège, dont la grossièreté le blessait.

— Ah! — s'écria Jacques Revel, — vous n'avez rien de pareil à craindre de la part de mes fils. Quelles excellentes

natures que ces deux garçons! Si Gaston est plus brillant, Paul plus sérieux. Pour l'élévation des sentiments, pour l'horreur des vices que l'on étale aujourd'hui avec tant de cynisme, tous les deux sont égaux... Mais, une fois lancé dans cette voie, je n'en finirais pas... Ce qu'il y a de sûr, c'est que vous avez eu la plus heureuse inspiration en leur confiant Robert dès ce matin pour toute la journée. Il faudra recommencer, chère amie.

Ni Cécile ni Revel ne remarquèrent que pendant le dithyrambe ébauché en l'honneur de Paul et de Gaston, Auzailes se mordait les lèvres et Léon Poultier se tortillait la moustache.

Ce dernier dit :

— Oui, distrayons Robert. On va tuer le veau gras pour lui et pour vous, ma bonne Cécile. Ma femme, que vous ne connaissez pas encore, soit dit sans reproche, vous attend dans notre bicoque de la Forane. Je vous emmène dès les vacances parlementaires. Ou devancez-moi, si vous le préférez. Réunion générale : ma famille, celle de Jacques... Tontol viendra... Et, à propos, Étienne, il ne faut pas que vous et Clotilde vous contentiez d'apparaître une semaine comme les autres années.

— Rien qu'une semaine, hélas! — répondit Auzailes. — Nous laisserons notre pupille Stéphanie seule entre les mains de sa gouvernante. Clotilde a fixé la durée de cet abandon : sept fois vingt-quatre heures; pas une minute de plus.

— Amenez Stéphanie.

— Au milieu de tout ce monde, ciel! — s'écria Auzailes en simulant un effroi comique. — La petite est nerveuse, impressionnable; il lui faut du calme, ne voir personne, peu manger, ne pas se donner de mouvement. Du moins, c'est ma femme qui l'a décidé ainsi.

— Je sais, je sais, — dit Léon Poultier. — Clotilde est toquée. J'espérais que sa toquade finirait.

Il avait déjà été convenu que Cécile passerait à la Forane la fin de juillet et les mois d'août et de septembre, mais elle trouva de nouveaux cris du cœur pour remercier Léon, Léon à qui elle devait tant déjà : c'était lui, qui, elle absente, avait pris la charge de ses intérêts, trouvé des locataires, veillé à la conservation des meubles, à l'entretien de la maison et du jardin.

Derechef, on s'occupa de Robert. A quelle carrière se destinerait-il? Jacques Revel, qui comptait réserver tous ses efforts et tout son crédit pour caser ses fils dans « les affaires », déconseilla la banque et la Bourse, pour lesquelles, autant du moins qu'on pouvait le préjuger, disait-il, son neveu n'avait aucune aptitude. Surtout, qu'on ne fît pas entrer Robert dans le fonctionnarisme, opinait Léon Poultier : c'est enlever à la jeunesse française tout ressort d'énergie, toute initiative, que de la préparer au service de l'État. Léon Poultier pensait en effet à tous les passe-droits qu'il aurait encore à obtenir, dans leur carrière administrative, pour des fils d'électeurs influents, et, plus tard, qui sait? pour sa propre descendance, à lui; avoir en outre sur les bras l'avancement de Robert, c'eût été un embarras superflu.

— Il faut, déclara Tontol, mettre ce petit à même de faire de la science désintéressée : gagner du galon ou de l'argent, c'est secondaire.

Tout le monde rit d'un semblable paradoxe.

— Secondaire pour ton neveu, — riposta Étienne Auzailes. — Pour toi, tu t'es enrichi, et, en fait de galon, tu entreras à l'Institut.

— Vous ne pouvez pas me croire, parce que vous êtes incapables de me comprendre, — dit Tontol. — Je vais m'expliquer tout de même. Je n'ai pas voyagé pour faire fortune, j'ai fait fortune pour voyager. Ah! si à l'âge de Robert j'avais été assez riche, je vous garantis que je n'aurais pas travaillé pour les capitalistes. Ces capitalistes! des crétins comme vous et les nègres. On est un fou, d'après eux, si on se promène avec une boîte verte sur le dos et en tenant un filet à papillons; mais, si on reste assis pendant des heures à remuer dans une sébile un mélange d'eau et de boue, ils vous admirent : songez donc! on pourrait trouver de l'or! La science n'est pour vous qu'un paragraphe du traité sur l'art de se remplir les poches. Qu'on puisse l'aimer sans rien lui demander qu'elle-même, cela vous passe; vous n'avez donc aucune idée de ce qu'elle est. Je pardonne cette ignorance à Cécile, parce qu'elle est une femme et ne connaît que Dieu. Mais vous, des hommes!... je vous méprise profondément.

Tontol affecta de prononcer ces derniers mots d'une manière

plaisante, afin que l'on pût croire, à la rigueur, qu'ils n'étaient pas l'expression de sa pensée.

On se moqua encore de lui. Cela n'empêcha pas de se rallier à l'avis qu'il émit ensuite : que Robert entrât comme élève libre à l'École des Mines. Il le pourrait, puisqu'il avait déjà reçu de l'éducation scientifique à Molenhuyt; — les Pères comptaient sans doute, quand il serait religieux, le vouer à l'enseignement des mathématiques spéciales. — Robert serait ainsi moins exposé au surmenage que s'il se préparait à Polytechnique, par exemple. Et il aurait des chances pour trouver plus tard une situation, les anciens élèves de l'École des Mines étant très appréciés par l'industrie privée, par les Compagnies de Chemins de fer en particulier, souvent même choisis de préférence aux ingénieurs munis d'autres diplômes. Dans la pensée intime de Tontol, cette solution, que des « bourgeois » pouvaient accepter, était celle qui lui permettrait le mieux, le cas échéant, de se faire de Robert un disciple. Des excursions géologiques et minéralogiques offriraient à l'oncle des prétextes plausibles pour entraîner le neveu et le séduire par les sciences naturelles.

Ainsi, peu à peu, avec une grande perte de temps, se donnait la consultation des quatre oncles. Elle n'était pas achevée à cinq heures. Alors Cécile fit apporter des rafraîchissements. On but des boissons glacées; après quoi, il fut jugé convenable que Robert eût deux cents francs par mois pour sa toilette et son argent de poche.

— Voilà l'occasion, — fit Jacques Revel, — de l'habituer à l'ordre. Ne lui donnez rien sans qu'il vous montre un livre de dépenses tenu à jour.

Sans attendre un autre avis, Cécile répondit :

— Il n'écoutera que sa fantaisie, à laquelle j'aurai bien garde de trouver à redire, de peur qu'il ne m'estime fâcheuse, comme je ne le fus que trop pour lui, hélas!

On causa encore, et cela mena jusqu'à l'heure où il fallait rentrer chez soi pour dîner.

— Cécile est devenue raisonnable, — dit Étienne à Tontol quand les oncles furent dehors. — Tout de même, elle n'a pu s'empêcher de défendre jusqu'à un certain point sa conduite passée. Comment trouves-tu cette excuse : « J'ai voulu me

sanctifier en sacrifiant la vie de mon fils : c'était pour son bien... »

— Les femmes! — grommela Tontol, — les femmes!

III

Pendant que se tenait le conseil de famille, Paul et Gaston Revel pilotaient Robert dans Paris. Leur père les avait amenés en venant déjeuner chez Cécile.

Il y avait eu alors présentation mutuelle, recommandation aux jeunes gens de se traiter en frères, et on leur avait dit :

— Tutoyez-vous.

Après quoi, on les congédia.

Robert, Paul et Gaston gagnèrent à pied l'avenue de Neuilly pour y prendre un tramway se dirigeant vers l'Étoile.

— Dans quel restaurant irons-nous? — demanda Gaston à Robert; — un bon, ce qu'il y a de meilleur, car nous voulons te régaler.

Gaston, qui avait des manières de chat, parlait à son cousin en lui passant la main avec douceur sur l'épaule.

— Je ne sais pas, — répondit Robert avec un sourire timide, — du reste, je ne sais rien.

— Eh bien! — reprit Gaston, — va pour ce vieux *Ravier*.

— Au *Ravier de Crevettes*, — expliqua Paul. — Il y a des restaurants plus chics et plus chers, mais il n'y en a pas où l'on mange mieux. Tu peux nous en croire : nous connaissons tous les coins et recoins de Paris.

— Ah! — s'écria Gaston, — c'est ça qui te changera de la cuisine de ton saint bahut belge! Nous aussi, d'ailleurs, nous avons été élevés dans un saint bahut où on nous servait de bien sales fricots.

Ils se mirent à parler de leurs études. Paul et Gaston, qui avaient été élevés dans un collège tenu par des prêtres séculiers, faisaient maintenant leur droit. A quoi cela leur servirait-il dans leur carrière de financiers? Ils ne savaient pas l'exposer avec clarté. Paul, gravement, invoquait les questions contentieuses inséparables des affaires où il « entrerait » dès

le mois d'octobre prochain. — Les affaires! quelles affaires? les affaires par excellence, celles qui n'ont pas besoin, pour être caractérisées, de l'adjectif « commercial » ou « industriel ». — Pour le moment, il préparait un examen de droit dont l'issue, d'ailleurs, ne l'inquiétait nullement. Quelle qu'elle fût, rien ne serait changé à la date où commencerait pour lui la vie sérieuse. Il impressionnait son cousin par l'importance que prenait dans sa bouche le mot : « affaires », et parce qu'il avait déjà l'air entendu, l'air de celui qui ne se laisse pas « mettre dedans ». Étant majeur et ayant achevé sa période de volontariat depuis plus d'un an, il était un homme.

Gaston, plus jeune que lui de deux ans et demi, attirait mieux la confiance. Il paraissait plus accessible, et il était si câlin, si sympathique! surtout lorsque, pendant les récits de Robert sur les Pères de l'Oraison, il lui caressait le bras en répétant :

— Mon pauvre vieux! comme tu as dû t'embêter!

Robert répondit enfin à voix basse :

— Dis que j'ai souffert.

Mais il ne voulut pas s'expliquer davantage, parce que sa mère avait été la cause principale de sa souffrance.

La conversation des trois jeunes gens s'interrompait, d'ailleurs. Ils venaient d'arriver à l'avenue de Neuilly au moment même où débouchait un tramway à vapeur. Étant montés sur la plate-forme, où se tenait déjà beaucoup de monde, ils y restèrent cependant, car une température étouffante faisait redouter les places de l'intérieur et regretter l'absence d'impériale. Gênés par le tassement des autres voyageurs, par le bruit, la trépidation, les secousses, ils ne pouvaient guère causer : ils s'observèrent.

Malgré un air de famille, les deux Revel ne se ressemblaient pas. Plus grand que son frère, Paul était brun, et il avait un commencement de barbe qui promettait beaucoup. Cette barbe, partagée en deux au menton, s'écartait violemment à droite et à gauche, comme si les poils, chargés d'électricités hostiles, se fussent repoussés. Elle manifestait l'intention de s'agrandir d'après le modèle d'une barbe de rajah. En outre, Paul se traçait une raie bien juste au milieu du crâne et depuis le haut du front jusqu'à la nuque, de sorte qu'une ligne de

symétrie lui divisait complètement la tête. Il estimait se conformer ainsi le mieux possible à l'élégance spéciale du « monde des affaires » et devoir passer, à première vue, pour un jeune baron de la finance.

Gaston, lui, avait de son père la taille médiocre et la figure poupine. On eût dit un bébé rose : les poils de sa face, transparents à force d'être blonds, ne se voyaient qu'à contre-jour, comme une légère auréole lumineuse. Ingénu d'apparence, il avait dans le sourire une imperceptible contraction qui eût mis tout autre que Robert sur ses gardes.

Mais celui-ci éprouvait un immense besoin d'expansion, toujours comprimé jusqu'ici, puisqu'il avait senti sa mère de connivence avec les Pères de l'Oraison. Sans doute elle s'était repentie, elle comprenait qu'elle avait fait du mal, mais que comprenait-elle en dehors de cela? Les causes profondes de ce mal, l'état d'âme de son fils, ses idées sur la vie, sur les choses, ce qu'il rêvait, tout cela lui échappait. Robert, du moins, en demeurait persuadé. Il ne voyait pas en sa mère une confidente possible. De son passage au collège, nulle amitié ne lui restait. Ses condisciples, peu nombreux, l'avaient tenu en suspicion comme étant le trop bon élève, l'élu des Pères, et lui, de son côté, les avait trouvés insignifiants ou grossiers. Mais Gaston lui donnait de l'espoir. N'était-ce pas un jeune homme de même âge que lui et de même sang, presque un frère? Où rencontrer plus de chances de sympathies naturelles? Et Robert se laissait prendre aussi aux témoignages d'affection qu'il venait de recevoir. La finesse mélancolique de ses traits, son teint mat, ses yeux noirs, profonds, sa taille souple, ses gestes dénués de brusquerie, décelaient le romantisme et la tendresse de son caractère. Quelque chose du charme des jeunes filles était en lui. Il avait d'elles souvent ce sourire ébauché qui quête un encouragement, une marque d'intérêt, avant d'oser s'épanouir. Aussi Paul et Gaston jugeaient-ils Robert un peu nigaud. La pensée de le soumettre à des mystifications germait obscurément dans leur esprit.

A la porte Maillot, tous trois prirent une voiture découverte. Ils avaient encore pas mal de chemin à faire, puisque le *Ravier de Crevettes* était au quartier latin.

— Tu ne connais pas le quartier latin, naturellement! — dit Paul à Robert.

— On s'y amuse, — ajouta Gaston. — Mais peut-être as-tu peur de t'amuser, si tu conserves les principes des bons Pères?

— Je n'ai rien conservé d'eux, — répondit Robert avec un tremblement dans la voix, — rien qu'un mauvais souvenir. Mais leurs cérémonies, leurs prêches, leurs dévotions, tout cela, je l'oublie, je le déteste, je n'en veux plus.

— Bravo! — s'écria Gaston. — Alors tu ne crois plus en Dieu?

— Si, j'y crois.

Robert rougit. La flamme allumée dans ses yeux par la rancune qu'il gardait contre les moines de Molenhuyt n'avait brillé qu'un instant. Il poursuivit :

— Mais je n'ai pas le même Dieu que les Pères. Mon Dieu ne s'enferme pas dans leur prison.

Et Robert définit, en termes exaltés, mais avec peu de précision, l'Être sublime vers lequel s'élevait son cœur. C'était, autant qu'on pouvait le comprendre, une combinaison du Grand Pan et de Jéhovah, une force universelle, gouvernée tour à tour par l'esprit d'un géomètre, d'un sociologue, d'une sœur de charité ou d'un artiste. En réalité, le Dieu de Robert n'avait qu'une nature esthétique : il apparaissait, disparaissait, ici, plus loin, ailleurs, suivant qu'on éprouvait ou n'éprouvait pas d'émotion. Il était dans le clair de lune, dans l'orage, dans un tableau de maître, dans une jeune femme, dans le parfum d'une rose; mais, par les ciels uniformément gris qui enlèvent aux choses leurs reliefs, il s'évanouissait, on ne savait même plus qu'il eût existé. Non, le Dieu de Robert n'était pas le Dieu des moines! Il s'exhalait, vague et magnifique, de Chateaubriand et de Lamartine, les seuls auteurs profanes dont Cécile eût emporté quelques volumes en Belgique. Elle ne se méfiait pas de ces grands poètes dans celles de leurs œuvres où ils chantaient le christianisme. Et c'était par ces œuvres que Robert avait désappris la foi, au moment où le printemps de l'adolescence le troublait et où il commençait avec effroi de se sentir accaparé par l'ordre de l'Oraison. Pour lui, le Dieu du *Génie du Christianisme*, des

Martyrs, des *Harmonies poétiques et religieuses*, adoré dans la beauté de sa création, s'était petit à petit confondu avec elle, et devenait une âme des choses, âme changeante, souvent voluptueuse; il ne manquait plus au Jéhovah de Robert que de porter des noms différents, pour être les Faunes, les Oréades, les Nymphes, l'Aurore aux doigts de rose, et même, ô profanation! la splendeur de la chair apparue dans un sourire matinal de la mer Égée, la femme, l'amour, Aphrodite! Robert n'avait cependant aucune conscience de son panthéisme païen. Il se croyait encore catholique à « idées larges ». Le mélange de ce qu'il était avec ce qu'il croyait être, de la sincérité de ses convictions avec leur incohérence, son ardeur à les professer, tout cela eût séduit un homme d'âge mûr aimant la jeunesse, mais semblait ridicule à Gaston et à Paul, parce qu'ils étaient jeunes eux-mêmes.

Ils se poussaient le pied l'un à l'autre, signal qui, pour eux, n'avait rien d'ambigu et signifiait en leur langage : « Quelle poire! »

— Nous aussi, nous croyons en Dieu, — dit Paul.

L'athéisme leur paraissait une opinion de mauvaise compagnie, c'est pourquoi ils ne le professaient pas, mais ils n'avaient aucune raison à lui opposer, car ils ne s'embarrassaient guère de philosophie.

— Nous avons tes idées, tout à fait tes idées, — ajouta Gaston, câlin. — Tu vois que nous nous entendons de plus en plus.

Et ils continuèrent de deviser. Ils parlèrent politique. Robert était républicain, parce que la République cherchait noise aux Congrégations; et, sans connaître les « vieilles barbes » de Quarante-huit, il exprimait leurs opinions, nimbées toutefois de plus de brumes et de plus de romantisme. Quelle rencontre! c'étaient aussi les opinions de Jacques Revel lui-même! Les deux fils Revel, qui pensaient comme leur père, n'étalaient cependant aucun idéal politique. Ils voulaient qu'on gardât la Constitution républicaine, parce qu'elle existait, et ils entendaient par « liberté », « égalité », « justice », les facilités qu'ils auraient pour gagner de l'argent.

— Nous y voilà, — s'écria Gaston.

Ils étaient arrivés au *Ravier de Crevettes*, comme l'attestait

l'inscription gothique peinte sur une banderole en fer blanc que supportaient deux petites femmes en fer blanc, elles aussi, deux crevettes de féérie, style Grévin. — On fit remarquer à Robert que cette enseigne était un calembour, puisque le patron du restaurant s'appelait Ravier. C'était drôle ; il fallait rire : on rit. Les deux Revel commençaient à s'amuser. Ils eurent la joie de se montrer à Robert en habitués.

— Bonjour, madame Augustine, — dit Gaston à la dame de comptoir. — Il fait lourd.

Majestueuse, madame Augustine eut un sourire, et répondit :

— Il va tomber de l'eau... Voilà longtemps que nous n'avions eu le plaisir de voir ces messieurs.

Et les mêmes paroles, ou peu s'en faut, s'échangèrent entre Paul et le patron, que l'on rencontra dans la salle de restaurant, où il venait de temps à autre jeter le coup d'œil du maître. En outre, il fut question d'un certain des Moussettes.

— Il est venu encore, pas plus tard qu'hier soir, — déclara M. Ravier.

Des Moussettes jouissait d'un grand prestige auprès des fils Revel. Il était pour eux ce directeur de snobisme, tel que la plupart des jeunes gens en prennent un, poussés qu'il sont par le besoin d'avoir des principes conventionnels dans la vie amusante. Des Moussettes, simple étudiant en droit, avait déclaré que rien ne valait le *Ravier de Crevettes*, et Gaston et Paul avaient sacré ce restaurant leur lieu de plaisir gastronomique ; — de des Moussettes encore ils tenaient l'art de commander les repas. — De sorte que, demeurant à Chaillot, ils considéraient comme un devoir de courir jusqu'au quartier latin, les jours de congé, quand ils emmenaient un ami déjeuner.

M. Ravier fit asseoir les jeunes gens, leur donna la carte des vins et le menu, et s'occupa d'autres soins.

— Honoré ! Honoré !... — Grande satisfaction encore pour les Revel que de pouvoir appeler le garçon par son nom de baptême !

— Qu'est-ce que tu veux manger ? — demanda Paul à Robert. — Choisis.

— Non, choisissez vous-mêmes, je ne sais pas ce qui est bon.

— Non, choisis! Ce qui est bon, c'est ce qui te plaît. Tu es notre invité.

Pour clore ce débat, Robert fini par jeter son dévolu sur des œufs à la coque, un chateaubriand aux pommes soufflées, de la salade, un fromage à la crème.

— Veux-tu permettre? — demanda Gaston en s'emparant du menu. — Tu veux donc mal manger! Il ne faut pas te faire servir ici des choses qui seraient aussi bonnes ailleurs, mais les spécialités de la maison... du nanan... Honoré! nous disons donc matelote d'anguilles, tripes à la mode de Caen et cassoulet.

Ce fut ensuite le tour de la boisson, à propos de laquelle la cérémonie précédente se renouvela. Finalement Robert se déclara partisan d'un vin rouge ordinaire. Mais Paul, prenant les intérêts de son cousin contre son cousin, donna l'ordre au sommelier de monter un certain vin blanc :

— Épatant! mon cher! Rothschild lui-même ne boit pas ça chez lui.

En attendant la partie substantielle du repas, les trois jeunes gens amusèrent leur appétit avec des hors-d'œuvre. Robert grignota des radis en contemplant l'ornementation de la salle. C'était un décor sombre, vieux chêne en plâtre et cuir de Cordoue en papier mâché. Le mur et le plafond étaient parsemés de crevettes beaucoup plus grosses que nature, qui ressemblaient à des langoustes d'or endormies dans un aquarium plein de chocolat.

Quand on eut apporté la matelote d'anguilles, Robert fut l'objet de prévenances.

— Pas ce morceau-là! il est trop gros! — s'écria-t-il en retirant son assiette et tandis que Paul balançait au-dessus du plat un tronçon noir dégouttant d'un jus pareil à de la suie délayée dans du sang.

Mais Paul secoua la tête d'un air sérieux, et fit signe à Gaston, qui contraignit le cousin à se laisser faire.

Et il fallut reprendre de la malelote, et ensuite recevoir une large portion de tripes, et reprendre des tripes, et bisser copieusement le cassoulet. Certes, on ne gavait pas Robert de force comme les volailles à l'engrais, mais on abusait de ce qu'il comprenait le langage humain pour le forcer à se suralimenter

lui-même. C'était des : « Je t'en prie! pas de manières? ... Tu ne sais pas ce qui est bon »; un mélange d'insistance aimable et d'autorité qui faisait céder Robert, autant pour ne pas faire de peine à ses cousins que pour avoir la paix. Les plats qu'on lui servit au *Ravier de Crevettes* lui inspiraient cependant une répugnance réelle, qui persistait après la dégustation. Il y trouvait surtout un fumet canaille qui offusquait sa délicatesse. Le goût dont sa bouche resta imprégnée lui produisait la même impression que si une basse humanité de tavernes et de bouges se fût incarnée en lui. Les Revel, au contraire, se régalaient joyeusement. Ils trouvaient dans les plats qu'ils avaient choisis une diversion à la cuisine familiale un peu fade, — et surtout ils imitaient des Moussettes!

La conversation fut d'abord accaparée par Gaston et Paul, qui discutèrent sur la personnalité de trois cocottes déjeunant à une table éloignée en compagnie de Roumains. Appartenaient-elles à la rive droite ou à la rive gauche? La mémoire revint d'abord à Gaston, qui put même les nommer : Paul et lui les avaient rencontrées en telles circonstances, avec telles autres femmes. Il fut question de celles-ci, — dont le souvenir évoqua encore de fausses grisettes, des danseuses de l'Hippodrome, des « étudiantes », de petites actrices, les habituées de tel et tel café, les maîtresses d'un tel et d'un tel... Ce fut un étalage de parisianisme destiné à éblouir Robert, d'autant que ses cousins énuméraient leurs bonnes fortunes très nombreuses. Il y avait même certaines histoires de Paul avec une « femme du monde »... Mais Paul, très grave, fit : « Chu... u... u... ut! » et mit un doigt sur sa bouche.

Robert écoutait ses cousins avec envie, mais le ton léger avec lequel ils parlaient des femmes le choquait. Pour lui, elles étaient réellement des anges, toutes, mêmes les courtisanes. Pourquoi en voulait-on à celles-ci de leurs complaisances largement répandues sur l'humanité? Elles aimaient l'amour, célestes créatures! Elles n'étaient pas plus avilies d'offrir les joies ineffables à de nombreux amants qu'un poète de charmer les cœurs par milliers. Leur prétendu avilissement ne venait que de la grossièreté masculine : l'homme apportait la fange dont on les disait souillées, parce qu'au lieu de les traiter en êtres divins, comme elles le méritaient, il les brutalisait. Mais

qu'on eût pour elles un peu de respect, qu'on évoquât devant elles un peu d'idéal, un peu de poésie, bientôt leur véritable nature apparaîtrait et leurs baisers seraient cette volupté suprême où deux âmes et deux corps se fondent en une communion parfaite... Ainsi pensa Robert. Il ne connaissait les femmes que pour en avoir vu dans la rue et s'être senti pris de vertige, quand elles avaient de la beauté, ou de l'élégance, ou un parfum, ou de tout cela ensemble. De telles rencontres le faisaient chanceler à ce point que, s'il était sur la bordure du trottoir, il mettait le pied dans le ruisseau. Il s'émouvait aussi des nudités de l'art. Ses singulières opinions venaient de l'éveil des sens combiné avec l'idéalisme romantique, idéalisme en partie spontané chez lui et grandement développé par les ardentes lectures de Victor Hugo et de Musset auxquelles il s'était livré depuis son retour en France, c'est-à-dire depuis deux semaines environ.

Comme une violente pluie d'orage s'était mise à tomber, on resta au *Ravier de Crevettes* pour prendre le café et les liqueurs. Alors Gaston et Paul, qui avaient épuisé leurs chroniques de la galanterie, daignèrent s'occuper de Robert à d'autres fins que les fins gastronomiques.

— Nous t'avons scandalisé? — dit Gaston.

— Non, — répondit Robert, — j'adore les femmes.

Et ses joues s'enflammèrent.

— Tu en connais donc! — reprit Gaston. — Cela m'étonne. Je te croyais toujours d'Orléans.

« D'Orléans? Que signifie cette plaisanterie? » songea Robert qui demeura interloqué. Il était loin de pouvoir comprendre. D'où eût-il tiré l'intelligence des « mots » que répandent les vaudevilles parisiens?

— Enfin, as-tu ta fleur d'oranger? expliqua Paul.

Robert, de plus en plus écarlate, confessa : oui. Il ne ressentait cependant aucune honte : sa rougeur ne venait que de l'émoi de son âme. Il était tout entier à un seul sentiment : au désir de l'amour, d'un bonheur qu'il concevait, auprès de n'importe quelle femme, comme exempt d'alliage grossier. Non point qu'il rêvât une liaison, ni qu'il fît abstraction de la chair. Mais son ignorance ne lui permettait de rien préciser. Aux heures d'amour, il se baignerait dans un océan dont

chaque vague serait une lumière, un parfum et une musique; il sentirait courir sur son corps les caresses de cette onde, en même temps qu'une symphonie, belle comme les plus belles de Beethoven, lui mettrait l'âme en extase. Et peu importait la plage où il déposerait ses vêtements : aucune n'était exposée à la bise ni obscurcie de brumes, toutes avaient un sable d'or attiédi par un éternel soleil méditerranéen. Telle était l'image la moins inapte à exprimer ce que Robert attendait de l'amour...

Gaston, redevenu câlin, le prit par les deux épaules et lui murmura tout bas à l'oreille :

— Veux-tu qu'on te fasse faire la connaissance d'une petite amie?

Paul, qui s'était penché, avait entendu, et cligna de l'œil à Gaston très légèrement : on allait rire.

Leur cousin eut un battement de cœur. Une joie intense le suffoquait. Était-ce possible! Il jouirait de l'intimité d'une femme, lui qui se demandait chaque jour comment il oserait jamais aborder un de ces êtres divins! Ah! qu'il savait de gré aux fraternels jeunes gens qui lui montraient un chemin vers l'Inaccessible!... Comme son émotion l'empêchait de parler, il ne put donner son assentiment que par un signe.

— On va le présenter à Michette, — dit Paul.

— Tu seras presque un beau-frère, — reprit Gaston : — Michette est l'inséparable de Nini et de Zabeau, nos favorites. Nous irons saluer ces princesses dès que la pluie aura cessé.

Et, tout sucre et tout miel, il trouvait des paroles de vieille entremetteuse pour vanter la gentillesse de caractère de Michette, ses charmes physiques, ses yeux noirs et ses cheveux blonds, sa taille, son teint...

— Non! ce que tu seras heureux! — concluait-il. — Bien sûr que si je n'avais pas un tempérament de caniche, il y a longtemps que j'aurais lâché Nini pour Michette.

Une ivresse envahissait Robert, délicieuse, mêlée cependant à la crainte que donne l'approche d'un mystère surhumain.

IV

Quelques instants avant que l'on quittât le *Ravier de Crevettes*, une lacune s'ouvrit dans la vie de Robert... Quand la pluie avait-elle cessé? quel chemin avait-on suivi depuis la porte du restaurant? qu'avait-on dit tout en marchant? dans quelle maison était-on entré? combien d'étages avait-on gravi? de cela il ne garda aucun souvenir. Il lui sembla que c'était un coup de baguette magique qui l'avait transporté, lui et ses deux cousins, dans une chambre assez étroite, au mobilier fané, où trois femmes jouaient aux cartes.

L'une d'elles était Michette, comme on pouvait le reconnaître à l'or de ses cheveux, splendeur qui la distinguait de ses compagnes, — Nini, dont un casque d'ébène surmontait la haute silhouette, et Zabeau, petite maigriote à la chevelure châtain.

— Tiens! c'est gentil, vous amenez un copain! — s'écria Michette. — Dites donc, il fait soif : on va faire monter des demis.

Puis, s'adressant à Robert :

— Tu n'aurais pas une cigarette, mon chéri?

Robert avait un étui à cigarettes en argent que lui avait acheté sa mère, le lendemain du retour à Neuilly, comme invite à l'émancipation. Tremblant, il le tendit, ouvert et encore à demi plein, à Michette, qui prit trois cigarettes. Elle mit l'une derrière son oreille droite, l'autre derrière son oreille gauche, et alluma la troisième; puis elle dit :

— Tu es joli garçon, j'ai un béguin pour toi.

Et, joignant aussitôt l'acte à la déclaration, elle lui appuya sur la bouche un baiser qui le fit presque défaillir. Mais ce n'était pas de plaisir, principalement. L'écroulement brusque de l'idéal changeait en amertume la volupté ressentie. Car les choses n'auraient pas dû se passer de la sorte, pour répondre à l'instinct secret de Robert. Il lui aurait fallu des gradations commençant à l'accueil plein de chaste réserve où se serait marqué seulement un peu de bienveillance, et toujours, après ce début, une certaine langueur, de la mélancolie, un langage

et des gestes suaves, pareils à l'effleurement du velours d'une pensée par une aile de papillon.

Michette, bonne fille en somme, l'avait traité en sympathique gamin, trop jeune pour qu'il valût la peine de faire des manières avec lui. Remarquant la mine douloureuse et gênée de Robert, qui était bien trop délicat pour manifester ses sentiments d'une manière plus explicite, elle songea : « Il n'a pas envie, ce petit; ce sera pour une autre fois », et lui tourna le dos en fredonnant.

Mais Gaston, la prenant à part, lui murmura quelques mots à l'oreille, auxquels elle répondit tout bas :

— Oh! alors, je le cramponne.

— Il ne faut pas, — reprit Gaston, — qu'il sorte d'ici avant d'avoir eu son compte.

Cependant Robert aborda Paul :

— Adieu, je m'en vais, — dit-il, la main tendue.

Paul se récria :

— Qu'est-ce qui te prend? Il était bien convenu que tu resterais avec nous jusqu'à six heures, et il en est trois. Comment! tu nous plaques tout de suite après un déjeuner que nous t'avons payé! Cela ne se fait pas, mon cher.

Ces dernières paroles furent prononcées avec tant de raideur et d'assurance, que Robert craignit vraiment de se conduire en malotru s'il ne demeurait pas.

— Du reste, — ajouta Paul, — on va nous monter de la bière; nous la boirons, et, après cela, nous ne tarderons pas à nous en aller.

Le dégoût et la déception de Robert ne firent que s'accroître, quand il lui fallut s'attabler avec ses cousins et les trois femmes. Elles riaient tout le temps d'un rire forcé, auquel leurs regards, figés dans l'ennui, ne parvenaient pas à participer. Les Revel semblaient seuls s'amuser réellement. Ils se dédommageaient ici, par leur conversation, de la tenue irréprochable qu'ils observaient en public et chez eux. Robert, sans bien démêler le sens de ces propos, n'y sentait pas moins quelque chose d'indéfinissable qui lui levait le cœur. Et Michette, assise à côté de lui, le harcelait de caresses, qui, pour être mieux ménagées que la première, n'en produisaient pas moins le même effet. Il voyait près du sien le visage

de la fille, ses cheveux blonds dont la racine était noire, les restes de son maquillage de la veille; il respirait son parfum auquel se mêlait une haleine de soupeuse. Et, respectant malgré tout en elle son caractère de femme, sacré pour lui, il ne se défendait que par un silence triste et gêné.

Enfin il crut que la délivrance était proche : ses cousins se levèrent avec Nini et Zabeau.

— Attends-nous ici, — dirent-ils.

— Non, — répondit Robert, — je vous attendrai en bas.

— Tu n'auras pas le cœur de laisser ton adorable petite femme s'ennuyer toute seule! — s'écria Gaston.

— Je vous attendrai en bas, — répéta Robert d'un ton ferme.

— Viens, que nous causions un brin! — reprit Gaston.

Il emmena Robert à l'écart, et lui tint ce discours :

— Mon pauvre Robert! laisse-moi te plaindre. Tout à l'heure tu prenais l'existence par le bon côté, et maintenant voilà que tu fais la vieille prude! Veux-tu que je te dise : au fond tu grilles d'envie de te jeter entre les bras de Michette; tu la trouves savoureuse; le contraire est impossible. Mais tu as peur! tu crois que le diable est là, et qu'il va te mener rôtir *per sæcula sæculorum, amen*! C'est l'éducation des bons Pères qui te revient... Allons, secoue-toi! Réfléchis, et tu verras que j'ai raison.

Robert demeura muet, bien décidé, quand ses cousins auraient disparu avec leurs compagnes, à se libérer de Michette.

Gaston tint ensuite avec celle-ci un *a parte* d'où elle sembla tirer beaucoup de divertissement; puis il suivit les deux autres femmes et Paul, qui arrivaient sur le palier, après avoir traversé l'antichambre. Mais, avant de refermer la porte extérieure de l'appartement de Michette, il passa la tête par l'entrebâillement de cette porte et dit :

— Robert! n'oublie pas mes recommandations. Finis un peu de penser à la damnation éternelle. Dans ton intérêt, on va t'y aider. Tant que tu n'auras pas été raisonnable..., tu resteras enfermé.

Et Robert, qui était demeuré immobile au milieu de la

chambre de Michette, entendit le bruit de deux tours de clef. Cela l'inquiéta d'abord, mais il se dit qu'on voulait simplement l'intimider, qu'on avait fait jouer le pène de la serrure dans un sens, puis en sens contraire, et que la clef était dans la poche de Michette. Il attendit, il écouta. On montait l'escalier. On marchait à l'étage supérieur. Il pouvait sortir, atteindre la rue sans rencontrer ses cousins...

Mais non! il ne pouvait pas sortir! Il s'y efforça en vain, et dut reconnaître qu'on ne s'en était pas tenu à la menace : on l'avait bel et bien emprisonné. Ne perdant pas tout d'abord son sang-froid, il essaya les clefs qu'il put trouver, clef de placard, clef du cabinet de toilette; aucune n'allait... L'échec de ces tentatives l'exaspéra : comme un fou, il se rua contre la porte donnant sur l'escalier; il l'ébranla à coups d'épaule, à coups de pied, à coups de poing, et cria :

— Ouvrez! ouvrez!

Mais soudain il se calma et se tut. Une voix formidable grondait au dehors :

— N... de D...! Qui est-ce qui fait tout ce raffût? Je vais aller chercher la police.

Il comprit alors, sans croire cependant à l'intervention des sergents de ville, que son tapage risquait d'attrouper les habitants de la maison. Si on le délivrait devant eux, quel scandale! quel ridicule!

Eh bien, il attendrait! Gaston et Paul ne pouvaient manquer de lui ouvrir avant de rentrer dîner chez leurs parents. Au pis aller, c'étaient deux ou trois heures de prison.

Il quitta l'antichambre et vint s'appuyer le front contre les vitres d'une fenêtre. Il demeura ainsi longtemps, — du moins il l'imaginait, — sans s'occuper de Michette. Mais, lorsque, fatigué de se tenir ainsi debout, il se retourna, il remarqua sur le plancher un tas formé de linge, de jupes et d'un corset, et, dans un fauteuil, Michette enveloppée d'un peignoir de fausses dentelles, et fumant avec sérénité.

— Ne te fais pas de mauvais sang, mon chéri, — dit-elle. Je vais t'expliquer ce qui t'arrive. C'est rapport à moi. Tu me plais... Mais je ne veux pas te prendre de force : j'ai donné ma clef à ton cousin, et je lui ai dit de nous enfermer. Quand tu auras été gentil, je ferai un signal con-

venu : on t'ouvrira. Mais, si tu continues à me bouder, tu restes en cage, mon petit moineau! jusqu'à demain, jusqu'à toujours... En s'en allant, tes cousins passeront la clef à mes amies. On ne mourra pas de faim. Zabeau me descendra notre manger dans un panier, par une ficelle : sa chambre est juste au-dessus.

Robert eût pu répliquer que ses cousins ne s'exposeraient certainement pas à le faire arriver à Neuilly plus tard que sept heures et demie. Sans cela, sa mère affolée se précipiterait chez les parents Revel, et Gaston et Paul auraient à donner des explications. Mais il avait toujours la gorge serrée; il ne pouvait parler. Deux émotions l'écartelaient en ce moment. Il ne cessait pas de souffrir de la souillure de son idéal, tandis qu'il palpitait de deviner que Michette n'avait aucun vêtement sous son peignoir. Cependant le dégoût, qui l'emportait encore, maintenait l'empire de sa volonté. Il cherchait un moyen d'évasion... Il le découvrit : l'argent! que n'y avait-il songé plus tôt? Dans ses poches et son porte-monnaie, il ne récolta malheureusement que quinze francs. Il s'approcha de Michette et les lui présenta, sans pouvoir prononcer un autre mot que :

— Le signal!

— Le signal? — répondit Michette en se rabotant le dessous du nez avec son index... — Je te dis que j'ai un caprice : c'est pas pour un louis à la manque que je me priverai... Voyons! Faut se faire une raison... Et puis quoi? Tu es bien à plaindre! Je suis pas bossue, pas cagneuse, pas comme une sole, pas comme le bœuf gras... Même, j'ai posé chez des sculpteurs pour l'ensemble, et ils m'ont dit qu'il y avait pas mieux faite que moi... Regarde un peu voir...

Et Robert, éperdu, « regarda un peu voir », ce qui acheva de le dédoubler en deux hommes, dont l'un fut assujetti à la masculine faiblesse, tandis que l'autre s'indignait du langage de Michette, comme un croyant s'indignerait d'entendre chanter à Notre-Dame une chanson de café-concert. Mais le premier homme fit chavirer la volonté du second...

Quand celle-ci reprit son empire, Robert fut en proie à une tristesse indicible. Il lui sembla que jamais plus rien ne lui paraîtrait beau dans le monde. Sur son existence future

s'étendait un brouillard opaque, le néant des choses pour lesquelles il vaut la peine de vivre.

Michette, ayant tiré un balai d'un placard, s'en servit pour cogner au plafond; elle frappa deux fois trois coups rapprochés. Aussitôt il se fit un remue-ménage en haut, puis on entendit descendre l'escalier, la porte s'ouvrir, et Gaston et Paul avec Zabeau et Nini firent irruption en imitant les clairons qui sonnent aux champs. Mais Robert, animé d'une soudaine vigueur, les bouscula. Ils n'eurent que le temps d'entrevoir ses traits, tellement convulsés, exprimant un désespoir si farouche, qu'ils furent effrayés. Leur fanfare s'en étrangla soudain dans leurs gosiers. Ils voulurent courir après lui, pour se témoigner à eux-mêmes que, s'ils avaient eu l'intention de lui faire du mal, ils ne s'étaient pas attendus à en faire tant que cela. Mais Robert était déjà loin.

V

Il avait été convenu que Cécile et Robert partiraient pour la Forane en compagnie de Léon Poultier Le Chemineur lui-même et de la famille Revel. Mais, au dernier moment, ils ne se trouvèrent pas prêts; leur départ dut être retardé de deux jours. Ils prirent l'express de Granville, débarquèrent à Dreux, firent douze kilomètres dans une voiture du château qu'on leur avait envoyée, et arrivèrent pour déjeuner. Ils n'eurent que le temps de se faire montrer leurs chambres et de procéder à une toilette sommaire avant que la cloche sonnât le second coup.

Ils trouvèrent réunis, sur le perron qu'ombrageait un velum, tous les Poultier Le Chemineur de la branche aînée et tous les Revel, non compris les mioches qui, servis à une table à part, déjeunaient déjà, et les bébés qui reposaient dans leurs petites voitures sous la surveillance des nourrices.

— Ah! mon Dieu! — s'écria Cécile, — souffrez que je prenne le temps de m'y reconnaître parmi tout ce monde, ou je perdrai le sens.

— Ce n'est pourtant pas très compliqué, — dit sa sœur

Thérèse, madame Revel, brune sèche et distinguée, un peu plus grande que Revel. — Il n'y a ici que trois ménages de la seconde génération et, en plus, Colette Poultier et nos deux fils.

Cécile, désorientée, ne savait où poser d'abord ses regards.

— Comme tout m'apparaît changé après mes neuf ans d'absence! — murmura-t-elle. — Comme cela nous vieillit!

Mais une femme à la beauté flamande prit impétueusement Cécile par la taille et mit sa figure tout contre la sienne.

— Voyons! petite tante Cill, vous me reconnaissez bien, moi, Gabrielle, née Poultier Le Chemineur, et vous reconnaissez bien mon mari Pierre Bethencourt, ce joli brun à barbe en pointe. Nous avions déjà un an de mariage quand vous êtes partie. Vous savez, Pierre sera député à la place de papa qui va bientôt se caler dans un siège de sénateur... Nous avons quatre enfants, je nourris le petit dernier. Je vous les montrerai, mais pas maintenant, on n'a pas le temps... Pour que ça marche plus vite, je vais faire toutes les présentations... Voilà Colette, le tardillon. N'est-ce pas qu'elle est gentille? Elle me ressemble en plus joli, mais aussi en plus maigre et en plus petit et elle n'est pas vive comme moi; on a de la peine à l'amuser. Je l'appelle « tardillon », parce qu'elle a quinze ans et qu'il y a dix ans de distance entre elle et Aymard, mon plus jeune frère, tandis que moi, puis Ludovic, puis Aymard, sommes nés dans un intervalle de cinq ans... Je continue : les deux fils Poultier ont épousé les deux filles Revel...

Cécile était un peu froissée de ce que Gabrielle parût lui attribuer une entière ignorance des personnes et des événements de la famille. Elle hochait la tête et disait de sa voix menue et lointaine :

— Je sais, je sais... leurs traits sont demeurés gravés dans ma mémoire. Ce sont eux peut-être qui regardent leur tante Cill comme une étrangère... Colette était si petite... Je me souviens que j'étais frappée par la ressemblance d'Aymard avec mon pauvre mari...

Elle se tamponna furtivement les yeux...

Il y avait des embrassades, des exclamations, cependant que Gabrielle, dont la voix dominait tout le bruit, continuait de parler sans se laisser interrompre par quoi que ce fût. Elle

raconta que Ludovic aurait l'étude de notaire, qu'en fait il dirigeait déjà, et qu'Aymard, prédestiné par son petit nom à une carrière distinguée, était attaché d'ambassade. Et elle conclut :

— Vous voilà au courant à peu près, tante Cill. Je ne vous parle pas de notre gentille belle-maman parce que vous avez eu le temps de faire sa connaissance en venant de la gare. Et maintenant, ouste! à table!

On obéit aussitôt. Gabrielle semblait être la maîtresse de maison, bien que la Forane appartînt en usufruit à Léon Poultier et que « maman Charlotte », la seconde femme de Léon Poultier, fût présente. En fait, Gabrielle usurpait en grande partie l'empire domestique ; bruyante, encombrante, on la laissait faire pour ne pas être obligé de crier plus fort qu'elle, ce qui eût exigé un larynx et des poumons d'une endurance peu commune. Étant gourmande, elle avait tenu à s'assurer de l'empire de la table. Elle avait dit à madame Léon Poultier, dès l'arrivée de celle-ci à la Forane : « Maman Charlotte chérie, la maison est à vous, mais elle va devenir bien lourde, je veux vous décharger.... Tenez : de la cuisine, par exemple ». Maman Charlotte, très bonne, très douce, et, avant tout, soucieuse de ne pas entrer en conflit avec ses beaux-enfants, avait consenti. Et, pour le reste aussi, Gabrielle la « déchargeait » à tort et à travers; elle faisait ainsi ce qu'elle voulait, et prétendait se dévouer. Elle aimait d'ailleurs le dévouement : c'est pourquoi, lorsqu'elle venait d'agir par instinct, elle n'avait pas de cesse qu'elle n'eût trouvé le désintéressement le plus pur à l'origine de cette impulsion. Maman Charlotte s'ingéniait à la prévenir dans cette recherche, et y parvenait souvent. Combien de fois lui était-il arrivé de dire à Gabrielle : « Ce que tu viens de faire, tu l'as fait par abnégation », et de le prouver; à quoi Gabrielle se répondait intérieurement : « C'est bien vrai, mais je n'y pensais pas. » Madame Léon Poultier, en effet, avait de la finesse : elle tenait de l'expérience que, pour ne pas déplaire, il fallait se montrer dupe, et respecter l'idéalisme des gens, c'est-à-dire le besoin qu'ils ont d'ennoblir après coup les mobiles de leurs actions. Et, grâce à l'application de cette science psychologique, maman Charlotte se faisait bien venir de ses beaux-enfants.

Ce fut elle dont la présence rendit tant soit peu supportable à Robert d'être réuni à Gaston et à Paul. Pendant le trajet de la gare au château, il avait senti le charme de maman Charlotte qui était venue avec son mari au-devant des hôtes nouveaux. Quelques instants plus tard, à table, où il se trouvait entre Gaston Revel et Colette, il se consola du voisinage de son cousin en regardant sa tante Charlotte. Cette vue le soutenait, lui suggérait l'espoir de rencontrer une sympathie dans ce milieu indifférent ou hostile. Indifférents, les Poultier Le Chemineur, avec lesquels, il le supposait, son âge lui interdirait tout rapprochement; — hostiles, les Revel, — car il étendait aux parents et aux filles la répulsion que lui inspiraient les fils. — Il avait revécu dans sa mémoire, combien douloureusement! la journée passée avec Paul et Gaston, et chaque mot, chaque geste de ses cousins lui étaient apparus avec un sous-entendu de méchanceté. Ah! qu'il avait été bafoué dans son offre d'amitié confiante! La honte, la crainte de n'être pas compris l'avaient empêché de tout raconter à sa mère. De sorte que le poison de la rancune s'était concentré en lui. Il cherchait cependant à n'en rien manifester avec violence pendant ce premier repas à la Forane : il se contentait de n'adresser ni regard ni parole à son cousin, mais, quand un mouvement fortuit le mettait en contact avec le coude ou la jambe de Gaston, il ne pouvait se défendre d'un haut-le-corps. Et Gaston ne songeait pas à lui parler, horriblement gêné qu'il était à son égard, ayant eu conscience de lui avoir infligé une de ces blessures morales que nulle excuse ne cicatrise. Robert ne voulait pas davantage s'occuper de Colette qui le séparait de l'autre fils Revel, parce qu'elle écoutait sans trop de déplaisir apparent la conversation de Paul : que penser d'une jeune fille qui n'avait pas de répugnance pour un être pareil? Robert oubliait que, peu de jours plus tôt, il avait été encore beaucoup moins perspicace qu'elle.

Silencieux, il observait les convives, et il remarquait parmi eux des contrastes qui faisaient des Poultier Le Chemineur et des Revel deux races étrangement différentes et vouées, semblait-il, aux hostilités bien plus qu'aux mariages.

Les Poultier Le Chemineur étaient gens de franche lippée; ici, en famille, ils ne s'observaient pas.

Le père Poultier buvait en renversant la tête avec exagération, puis, son verre une fois vidé, il le reposait vite, après l'avoir un peu levé en l'air, et se penchait en même temps vers la nappe, sur laquelle il restait incliné, une seconde, sans le lâcher, comme le prêtre fait du calice.

Ce geste étrange était fort exactement répété par Gabrielle, qui, en outre, ne manquait pas de se faire de larges moustaches rouges, tant elle trempait la lèvre avant dans sa boisson. Elle mangea avec les doigts un aileron de poulet au blanc dont la sauce lui resta en partie au menton, que pourtant elle n'avait pas proéminent.

Et Robert entendait à côté de lui comme le piétinement lointain d'un cheval dans un marécage : c'était Colette qui mâchait sans prendre le soin de tenir sa bouche close; affligée d'un appétit languissant, dégoûtée de la nourriture, elle mâchait vite pour en avoir plus tôt fini.

Les Poultier Le Chemineur — Aymard faisait exception — occupaient chacun beaucoup de place : ils écartaient les coudes, ils s'étalaient, tandis que les filles Revel ressemblaient à des volailles aux ailes ficelées, tant elles serraient les bras au corps avec force. On les eût dites empalées jusqu'au cou sur une tige de fer. Simone, la femme d'Aymard, le diplomate, se coupait des bouchées de colibri : on ne parvenait pas à discerner le mouvement de ses mâchoires, bien qu'elle fût maigre, et, chaque fois qu'elle avait picoré un morceau, elle faisait virer lentement à gauche, puis lentement à droite, son visage où s'ébauchait une sourire de danseuse. Cela semblait signifier : « Une fâcheuse nécessité me contraint à penser à moi pour me nourrir, mais je n'en suis pas moins toute à vous, à vous mon voisin de droite, à vous mon voisin de gauche ». La régularité de cette manœuvre la faisait plutôt ressembler à l'observation inconsciente d'un protocole. Tout, d'ailleurs, désignait en Simone la femme qui avait été prédestinée dès le sein maternel à épouser un diplomate; et si Aymard, son mari, ne devenait pas ambassadeur, la faute n'en serait pas à elle. Elle avait toujours une parole pour chaque sujet d'entretien, et cette parole n'était jamais de nature à contredire ou à désapprouver quoi que ce fût. Aucune idée de Simone n'en dépassait une autre, de sorte que son esprit avait cet aspect,

cher aux hommes d'ordre, que présentent les pelouses fréquemment tondues.

Comme Jacques Revel parlait des douleurs rhumatismales qui l'incommodaient parfois, Simone dit :

— Les rhumatismes, c'est si pénible !

Léon Poultier compatit aux ennuis de santé de Revel père. Lui aussi, parfois, ressentait des élancements dans les articulations, et il avait les membres comme ankylosés, mais cela ne durait qu'une semaine tout au plus.

— C'est — poursuivit-il avec rondeur — que ma fille Gabrielle dirige la cuisine : trop de plats et trop bons.

Gabrielle soutint que le système des plats nombreux était le seul possible, surtout dans l'intérêt de Colette, qui était dyspeptique : il fallait lui offrir une grande variété de choix, afin qu'elle eût chance de rencontrer ce qu'elle digérait le moins mal. Et Bethencourt, pince-sans-rire, trahit sa femme en déclarant que la même variété de choix existait quand il prenait ses repas seul avec elle.

Thérèse Revel défendit la sobriété, cependant que ses fils s'empiffraient sournoisement. Chez elle on servait un plat de viande et un plat de légumes, pas davantage.

— Ce régime, — poursuivait-elle, — a permis à notre frère de vivre dans les pays les plus dangereux : si Tontol n'avait pas pris l'habitude de manger peu, il serait mort depuis vingt-cinq ans.

Mais Gabrielle ne cédait pas. Elle affirmait qu'une forte alimentation était indispensable, surtout pour les gens qui menaient une existence d'activité intellectuelle, comme son père. S'il se privait, son estomac se contracterait et ne pourrait plus supporter une forte alimentation, quand le besoin s'en ferait sentir, ce qui arriverait certainement.

Simone, cependant, intervenait dans l'entretien par des réflexions comme celles-ci :

« Il faut se soutenir un peu... »

« L'estomac joue un grand rôle... »

« Gabrielle fait bien les choses... »

« Nous jouissons d'une bonne santé, sans avoir de gros appétits... »

Maman Charlotte se gardait bien de prendre part à ce débat,

qui n'était pas nouveau pour elle. Elle ne tenait pas à parler pour parler. Elle savait qu'en pareille matière, la conversation ne changerait rien aux habitudes prises, et que Léon Poultier, tout en reconnaissant qu'il avait tort de ne pas se modérer, — car il était bonhomme en dehors de la lutte politique, — restait aussi gourmand à Paris qu'à la Forane. Et le silence de maman Charlotte ne se remarquait pas, non plus que sa tenue ; car sa distinction, étant parfaite, passait inaperçue.

VI

On alla prendre le café sur le perron.

Au moment où ce dernier acte du repas s'achevait, deux nourrices arrivèrent, chacune poussant une petite voiture; dans l'une criait un Bethencourt, le nourrisson de Gabrielle; dans l'autre, hurlait un fils de Ludovic Poultier Le Chemineur, le futur notaire, et de Germaine Revel qui, comme Gabrielle, nourrissait. A côté du bébé Poultier Le Chemineur, marchait son frère, un petit garçon robuste, mais attifé en poupée aristocratique.

— Sous le tilleul, les nounous! — cria Gabrielle, — conduisez les poupons sous le tilleul.

Ce fut le signal de la dispersion.

— N'accompagnes-tu pas tes cousins? — demanda Cécile à son fils.

Robert secoua la tête sans rien dire, et il eut un soupir de soulagement quand il vit Gaston et Paul s'éloigner avec le père Poultier, Jacques Revel, Bethencourt et Ludovic : ils s'enfoncèrent dans les allées du parc, à droite de la prairie qui s'étendait devant le perron. Aymard et Simone, jeune ménage amoureux, s'isolèrent. Et Robert suivit les dames. Ayant pris une direction presque opposée à celle des hommes, elles parvinrent bientôt à une pelouse entourée de taillis et qu'un vieux tilleul ombrageait presque tout entière. On voyait de là, par un de ses angles, avec sa base ceinte de fleurs, le château, bâtisse carrée du temps de Louis-Philippe et, tout contre lui, un morceau de la prairie que le soleil rendait étincelante. Des

tables et des sièges variés étaient disposés sous les branches du tilleul. Les nounous, ayant poussé les petites voitures jusque-là, s'en allèrent déjeuner. On s'installa. Germaine dit à son fils aîné, Toto, — le petit garçon habillé en prince :

— Reste près d'ici; ne va pas au soleil, ne te roule pas par terre, n'abîme pas ton costume...

Toto, allant de long en large, fit le cheval monté par un cavalier; il se fouettait avec une cravache imaginaire, il tirait sur des rênes invisibles, il faisait des écarts, galopait, secouait la tête; mais on sentait qu'il jouait par acquit de conscience et sans joie, faute de liberté.

— Ah bien! si Toto était à moi!... — grommela Gabrielle.

Et, se dépoitraillant sans discrétion, elle commença d'allaiter son poupon, — un vrai Bethencourt, un noiraud, qui ressemblait ainsi à un chevreau de Calabre accaparant pour lui seul une vache normande.

— Ma chère amie, — répondit Germaine, — je suis d'avis que les enfants ont besoin de surveillance.

Pour donner à téter, elle s'était placée, pudique, de telle sorte que le tronc du tilleul fût entre elle et l'assistance. Elle avait à étancher la soif d'un Poultier Le Chemineur qui, tout à l'inverse de son cousin, faisait songer à un veau normand nourri par une chèvre.

— Enfin!... — soupira Gabrielle avec un haussement d'épaules.

Elle garda ce silence significatif des gens qui ne disent rien parce qu'ils auraient trop à dire.

Cependant Robert était étendu sur l'herbe à côté de la chaise de sa mère. Il regardait la toiture compliquée que le feuillage du tilleul formait au-dessus de lui. C'était un mélange de toutes sortes de substances précieuses : il y avait des fragments sombres pris aux verrières de vieilles cathédrales, des tuiles en émeraude, en écaille blonde, en or, des morceaux de lumière qu'on était surpris de ne pas voir se fondre dans les rayons du soleil. Mais la jouissance que ce spectacle donnait à Robert était incertaine. Il gardait en son cœur une inquiétude; il cherchait quelque chose, sans trop savoir quoi. Tantôt il reprochait à ce grand arbre, sous lequel il rêvait, de ne pas ombrager

une solitude sauvage, d'être domestiqué, de pousser auprès d'allées sablées, auprès de fleurs disciplinées par une ordonnance géométrique. Tantôt il voyait, couchée à côté de lui, ici même, dans ce décor, une femme en toilette claire, et il jugeait que ce serait le bonheur définitif. Mais quelle femme? Aucune de celles qui étaient présentes. Elles se livraient à un vain papotage domestique; nul brin de poésie ne verdoyait sur le désolant macadam de leur conversation. Et Robert en éprouvait de la stupeur, quand il considérait sa tante Charlotte : comment se faisait-il qu'elle tînt sa part dans le concert ambiant de banalités, elle dont toute la personne semblait pétrie par l'idéal?

Encore une désillusion peut-être? Mais non! songeait Robert, il n'était pas possible que les visages mentîssent à tel point; sous le charme physique, il devait toujours y avoir le charme des sentiments et de la pensée. Et Robert se rappelait la sympathie qu'il avait conçue pour sa tante Charlotte pendant le trajet de la gare à la Forane. Qu'avait-elle dit cependant? rien où l'on pût noter autre chose qu'un bon accueil. Plus tard, pendant le déjeuner, elle était restée muette. D'où venait donc l'attrait que Robert avait éprouvé? N'était-ce pas la preuve qu'il existait dans l'âme de la femme un mystérieux et profond abîme plein d'enchantements, enchantements que la parole n'était jamais capable de traduire, mais que souvent elle pouvait cacher. De telles idées confuses et changeantes faisaient souffrir Robert, ou lui donnaient de vagues élans vers un bonheur inconnu. Mais soudain, repris par une angoisse, il se dressait à demi sur son séant : « Non! — se disait-il, — je suis sali, ma vie est finie, mon cœur brisé. Il n'y a plus que de la boue, de la boue dans l'amour, de la boue dans la femme. »

Cécile, qui s'aperçut de son brusque mouvement, voulut lui prendre la main.

— Nos entretiens ne te procurent aucun plaisir, — murmura-t-elle. — Cours donc rejoindre tes cousins!

— J'ai sommeil, — répondit Robert.

Et, se retournant, il se mit sur le ventre et cacha sa figure dans le repli de son bras.

Il était dans cette posture depuis une minute à peine lors-

qu'on entendit le nourrisson Poultier Le Chemineur hurler de colère. Mais ses cris furent dominés par la voix de Gabrielle :

— Tant pis, laisse-moi te le dire, — s'écriait-elle, — c'est plus fort que moi : je ne peux pas me faire à voir mourir de faim ce pauvre petit bonhomme. Comment as-tu le cœur de lui retirer le sein avant qu'il soit un peu rassasié? Encore si tu le lui donnais souvent! Mais tu lui fais passer toute la nuit à jeun... Oui! oui! je le sais bien, ces idées-là te viennent des médecins qui veulent qu'on rationne tout le monde, dès la naissance. C'est une mode, rien qu'une mode.

— Je ne me soucie pas que mon bébé ait une entérite, — repartit aigrement Germaine... — Au fond, la raison du régime auquel tu mets ton poupon est très simple : tu as beaucoup de lait, alors tu crois qu'il lui en faut beaucoup.

— Et pour le tien, — riposta Gabrielle, — c'est la raison contraire. Parce que tu es une nourrice presque sèche, il ne se portera bien qu'en mourant de soif.

A ce moment, des clameurs sauvages retentirent :

— Kou-hî-hî! Kou-hî-hî!... A bas les Visages Pâles! Vivent les Indiens!...

Et Germaine, regardant avec inquiétude autour d'elle, ne vit plus Toto. Elle porta ses regards plus loin : un buisson se refermait sur un grand col de dentelles.

Germaine, qui avait déjà assujetti son nourrisson dans sa petite voiture, courut aussi vite qu'elle put et disparut à son tour dans les taillis. Derrière elle, presque tout le monde s'était levé. Gabrielle elle-même s'avançait, d'une main tenant son petit serré contre sa poitrine ingénument découverte, et, de l'autre, relevant sa jupe.

— Qu'est-ce qu'ils auront encore inventé? — disait-elle en souriant.

Bientôt Germaine émergea du fourré. Elle était indignée et essoufflée.

— Il était temps! — s'écriait-elle ; — un peu plus!...

Outre son Toto en larmes, elle ramenait un singulier gamin un peu moins grand que lui et dont les jambes fléchissaient presque à chaque pas. Il avait une couronne de plumes sur la tête et les joues couvertes de zébrures noires et rouges, maquillage qui n'empêchait pas de lui reconnaître un air de

philosophe : les péripéties de l'existence, on le devinait, devaient rarement ébranler son égalité d'humeur. En ce moment, il était pris, on allait peut-être le gronder; de cela il n'avait cure; il ne se débattait pas, il ne cherchait pas à s'échapper.

— Ah! tes enfants sont joliment surveillés, — poursuivit Germaine en s'adressant à Gabrielle. — C'est bien la peine qu'ils aient une Anglaise!...

— Miss a pour instruction de les laisser s'amuser comme ils veulent, — répondit Gabrielle, — pourvu qu'ils ne fassent pas trop de dégâts et n'aillent pas au bord de l'eau... Du reste, je leur ai sévèrement défendu de jouer avec Toto, à qui pourtant cela ferait du bien de gambader un peu en liberté.

— Maman! — disait Toto en reniflant, — pourquoi tu permets pas qu'on me scalpe?

— Tu l'entends, — reprit Germaine, — on allait le scalper. Quand je suis arrivée, Victor brandissait une énorme paire de ciseaux pour couper les jolies boucles de Toto. En me voyant, il a disparu avec Marthe; mais Georges, qui voulait les suivre, s'est étalé : je te le ramène. Vois un peu comme il est barbouillé!... Et, avec cela, il y a une grande déchirure au col de Toto. Un col de vraie dentelle!... Les enfants ont vite fait d'abîmer leur toilette quand on les laisse galopiner.

— Cet amour! — dit Gabrielle, en lâchant sa jupe pour prendre la main de Georges, — il a sa peinture de guerre. Je connais ça : Victor, son frère aîné, lit Gustave Aymard... A propos, tante Cill! Robert! je ne vous ai pas présenté mes enfants. En voilà toujours un : Georges, dit Jo...

Puis elle se mit à crier d'une voix suraiguë :

— Miss! Miss! Miss!

— J'appelle Miss, — reprit-elle, — pour qu'elle ramène ce mioche à son frère et à sa sœur. Ce sont des entraîneurs auxquels je tiens pour lui.

Tante Cill fut prise d'attendrissement pour le petit philosophe :

— Combien il paraît jouir du calme! Je gage qu'il aime bien mieux demeurer en repos que de participer aux ébats de ses aînés.

— C'est vrai, — répondit Gabrielle. — Si on le laissait

à lui-même, il ne bougerait pas. Il serait tout le temps sur le ventre ou sur le derrière, et il aurait la mine d'un homme qui pense à des choses très profondes. Mais ça ne lui vaudrait rien. Il a un tempérament lymphatique : le mouvement lui est absolument nécessaire. Je crois qu'il s'en doute, tant il se prête de bonne volonté aux jeux de son grand frère et de sa grande sœur. Il fait tout ce qu'il peut pour s'amuser de ce qui ne l'amuse pas. Ce chéri!... On n'imaginerait pas une plus gentille nature. Jamais il ne pleure, jamais il ne se fâche. Toujours courageux!... Va, mon Jo!

Jo se leva, de lui-même, pour venir à la rencontre de Miss, qui approchait. Miss, après avoir été chargée de sermonner les grands, se retira, en traînant à vive allure le petit qui virevoltait et trébuchait à chaque pas, mais sans nullement protester.

Cette scène eut des suites. Les dames discutèrent. L'enlèvement de Toto — elles le reconnurent — n'aurait pu recevoir un commencement d'exécution sans une entente concertée entre Toto et ses cousins. Il fallait donc tenir le fils de Germaine séparé des enfants de Gabrielle, même pendant les repas.

Cependant Gabrielle avait eu le temps d'achever de gaver son nourrisson, les nounous de terminer leur déjeuner et de venir chercher les petites voitures et Toto.

L'entretien se prolongeait, quand Gabrielle s'avisa de poser l'inévitable question :

— Qu'est-ce qu'on va faire?

Et aussitôt elle donna la réponse : on allait jouer au tennis ; c'était étonnant que le jeune Julien Size — un voisin, un fidèle, — ne fût pas encore là avec sa raquette.

— A propos de tennis, — dit maman Charlotte, — on compte aussi sur Robert.

Et elle s'occupa de lui maternellement. « Il n'avait jamais touché à une raquette?... Qu'est-ce que cela faisait? il apprendrait... Et il avait d'autres ressources pour se distraire : il pourrait s'exercer à monter à bicyclette (sport encore distingué en ce temps-là). Vers cinq heures, on irait faire une promenade en voiture : les personnes graves dans le grand break, la jeunesse dans la charrette anglaise... »

Robert remercia, balbutia, sachant gré à sa tante Charlotte, mais détestant, dans tous les plaisirs qu'elle offrait, la participation des cousins Revel : c'étaient les cousins Revel qui devaient lui apprendre à jouer au tennis, le soutenir à bicyclette, monter avec lui dans la charrette anglaise... Comment les éviter sans paraître désobligeant?

Il s'efforça de faire une réponse indécise : « Il allait se promener dans le parc, peut-être dans la campagne; il reviendrait pour le tennis... Cependant il aimait à errer, à se perdre... Il ne fallait pas s'étonner si on ne le voyait pas reparaître avant dîner... » Il pria qu'on ne s'occupât de lui en aucune façon.

On insista : il recommença l'énoncé vague de projets vagues. Enfin, sous prétexte d'aller changer de costume, il gagna sa chambre, prit un livre, ressortit, et, jouant, lui aussi, au sauvage en embuscade, il s'enfonça dans un fourré, sur la lisière de la grande prairie. De ce refuge, il voyait, sans pouvoir être découvert, la façade du château.

VII

Robert lut, rêva, somnola, sous son abri de feuilles. Une seule chose le gênait : c'était que la terre fût dure à son coude, quand il s'étendait sur le côté.

Une première fois, vers trois heures et demie, il s'entendit appeler avec persistance par une voix qui se rapprocha, puis s'éloigna.

Plus tard, une charrette anglaise et un break vinrent se ranger devant le perron. On sonna la cloche. Les hôtes du château arrivèrent successivement et se livrèrent à cette agitation désordonnée qui précède toujours les départs en bande. Deux jeunes gens, en qui Robert reconnut les fils Revel, se détachèrent du groupe des partants; l'un prit à gauche, l'autre à droite du château, et les appels de — Robert! Robert! — se répandirent dans la propriété, mêlés aux cris que poussaient les personnes demeurées auprès du perron. Mais Paul et Gaston revinrent, écartant à plusieurs

reprises leurs bras de leur corps. D'autres paires de bras s'écartèrent d'autres corps, et l'on finit par se mettre en route. Robert vit les deux voitures filer en face de lui, de l'autre côté de la grande prairie; elles passèrent la grille d'honneur, tournèrent encore et disparurent.

Robert était libre. Il sortit de sa cachette pour parcourir le parc. C'était un parc contemporain du Petit Trianon, un morceau de forêt qui s'étendait presque tout entier vers l'arrière et l'aile droite du corps de logis. On l'avait dessiné à l'anglaise, c'est-à-dire que les allées n'étaient pas en général rectilignes. La Révolution, respectant les arbres, avait démoli le château qu'on avait rebâti sous Louis-Philippe suivant le style ou l'absence de style de l'époque orléaniste. Ce domaine de la Forane avait été hérité, avec une fortune assez grosse, par la première femme de Léon Poultier Le Chemineur, quelque temps après son mariage. Aubaine inopinée, venue d'un parent éloigné, veuf et sans enfants. Et, par testament, madame Poultier avait institué Léon son usufruitier.

Ah! comme Robert se félicitait d'avoir attendu d'être seul pour vaguer dans le domaine! Comme il jouissait de promener sa rêverie sous les magnifiques arceaux de la hêtraie sans crainte de rencontres importunes! Il était triste, mais heureux de n'être pas dérangé dans sa tristesse, et de l'associer librement à la splendeur des choses. La mélancolie inclinait son front. En son âme, terrain tout préparé, le romantisme avait fait lever cette plante morbide où la douleur et la volupté fleurissent ensemble. Qu'y avait-il désormais dans la vie? Robert se plaisait à répondre : « Rien! rien!... » Il songeait à la mort, il songeait à la femme, et il mélangeait ces deux rêves. Le sol de l'allée où il marchait avait été heureusement laissé à l'abandon; c'était un feutre de mousse peu épaisse que recouvraient les feuilles mortes de l'hiver précédent. On eût dit un tapis de vieux cuir de Russie inscruté d'or par les taches de soleil. Avec cette riche tenture, Robert fit dans sa fantaisie, un fond à la toile peinte par Girodet-Trioson, d'*Atala portée au tombeau* : le vieux missionnaire et René passaient par ici avec leur funèbre et charmant fardeau, et le corps de la jeune fille, moulé par l'enroulement d'une robe blanche, se détachait entre eux sur la couleur somptueuse du terrain. Après

Atala, ce furent Blandine exposée nue au taureau sauvage du cirque, Ophélie toute pâle avec des fleurs dans ses cheveux ruisselants, la martyre chrétienne de Delaroche emportée au fil de l'eau, qui surgirent dans l'imagination de Robert. Elles furent pour lui l'idéal. Il se figura que le bonheur serait de mêler son dernier soupir à celui d'une vierge dans un premier, unique et chaste baiser. Puis le mariage s'accomplirait entre les âmes qui seraient comme deux flocons de nuage confondus en un seul. Elles flotteraient à travers le monde, elles s'incarneraient dans les choses pour leur donner de la beauté.

Robert rencontra un petit temple rond, aux colonnes à moitié verdies de moisissures, qui abritait un piédestal veuf de sa statue. Alors s'éleva la plainte des souvenirs. Robert se rappelait bien être venu plusieurs fois à la Forane avant son départ pour la Belgique. En ce temps-là, comme à présent, il y était solitaire : ses cousins Poultier Le Chemineur ne jouaient pas avec lui; Colette restait attachée aux jupes maternelles, et il y avait une trop grande différence d'âge — huit ans au moins — entre lui et ses autres cousins. Quant aux Revel, ils n'étaient pas encore entrés par le mariage dans la famille Poultier Le Chemineur. Les recevait-on cependant à titre d'amis? Robert l'ignorait. Il savait seulement qu'il ne les avait pas rencontrés à la Forane. Privé de tout compagnon de jeu, Robert s'était vu obligé de s'en créer d'imaginaires, et il avait fait plus d'attention aux objets inanimés. Quel grand rôle avait joué, entre autres, le temple rond, tour à tour forteresse, repaire de magicien, palais, station de chemin de fer!

Ainsi Robert allait, songeant au passé. Pourquoi donc les rappels de sa mémoire entretenaient-ils tous sa mélancolie? Il n'était pas un vieillard, cependant; il n'avait pas à pleurer l'émiettement irréparable de la vie. Peut-être était-ce que, tout petit, on sent déjà la disproportion entre le désir et l'assouvissement. Peut-être Robert unissait-il ces désillusions enfantines aux désillusions récentes, pour les projeter toutes ensemble sur l'avenir.

En poursuivant sa marche, il atteignit la rivière qui limitait un côté du parc. Elle était bordée par une allée d'ormes.

Ces arbres, touffus et gigantesques, avaient laissé choir en avril leurs graines, pareilles à de petites rondelles de papier transparent, tachées de noir vers leur centre, et qui formaient encore sur le sol un matelas. L'eau paresseuse étincelait à travers les branches, et l'on apercevait, par les trouées de la verdure, les roselières ou les herbages de l'autre rive toute proche. Le chemin faisait un coude. Quand Robert l'eut dépassé, il s'arrêta soudain : une femme était assise là-bas sur un banc, tout près du mur de la propriété qui aboutissait perpendiculairement au cours d'eau. Qui était-ce? Enfin il reconnut sa tante Charlotte. Attiré, mais saisi en même temps d'une sorte de crainte, il hésita. N'allait-il pas, avec son humeur chagrine, ennuyer cette charmante femme? Et elle, de son côté, ne donnerait-elle pas à la conversation un tour banal qui décevrait son neveu? La confiance tout de même l'emporta. Robert approcha. Sa démarche était silencieuse, tant les graines d'orme, au frottement un peu savonneux, amortissaient bien le bruit des pas. Tante Charlotte lisait. Elle ne leva pas la tête. Une arcade, pratiquée entre les arbres riverains, lui faisait face, et le soleil, dardant par là un faisceau de rayons obliques, effleurait le bas de sa robe de linon. Quelques marches, en haut desquelles se dressaient deux vases de pierre, descendaient vers le cours d'eau assez élargi, en ce point, pour former lac et embrasser un îlot. C'était là sans doute un ancien embarcadère. Mais, avec le temps, le lac s'était envasé : on n'y naviguait plus.

Quand Robert fut tout près, tante Charlotte tressaillit :

— Ah! mon Dieu! j'ai eu peur! Comment, c'est vous!... c'est toi, Robert!

Elle n'était pas encore habituée au tutoiement, dont son mari l'avait priée d'user avec leur neveu.

— Y a-t-il longtemps que tu es seul? — poursuivit-elle. — Tu t'es perdu?

Robert secoua la tête.

— Tu es sauvage peut-être? — reprit-elle en serrant ses jupes, et en l'invitant à s'asseoir auprès d'elle. — Je ne t'en fais pas un reproche. Je vois que tu as emporté un livre. Tu aimes à lire tranquillement. Moi aussi. Voilà deux heures de calme, où l'on n'a pas besoin de moi : j'en profite... Si

j'avais su, je n'aurais pas insisté pour te faire jouer au tennis et aller en promenade avec toute la famille. Il faut que tu sois heureux, comme tout le monde l'est ici, je le crois... Mais tu as l'air triste !

— C'est la vie qui est triste, — murmura Robert, la gorge serrée.

Tante Charlotte sourit affectueusement, et prit la main de son neveu.

— Pas pour toi, — dit-elle : — tu es encore trop jeune, et les jeunes gens ont toutes leurs chances de bonheur devant eux. Mais, plus on avance en âge, plus on laisse de ces chances derrière soi. C'est seulement quand on arrive à la vieillesse, après les avoir toutes manquées, qu'on a le droit de parler comme tu viens de le faire... Et jamais on ne les manque toutes. Il y a des personnes qu'on dirait malheureuses, si on entendait raconter leur histoire, parce qu'elles n'ont rien eu des meilleurs joies de l'existence : j'en connais. Et cependant elles ne pensent pas qu'elles aient le droit de se plaindre...

Tante Charlotte se tut, les yeux perdus dans le vague. Elle venait de faire allusion à elle-même, ce qui la reportait à son passé.

Elle avait mené une triste vie sans amour. Fille de nobles pauvres, élevée dans les principes de l'obéissance aveugle aux parents, elle s'était laissé marier, à vingt-cinq ans, à un général de soixante, qui avait duré jusqu'un peu au-delà de quatre-vingts. Que faire, après la mort de ce vieux? Ayant perdu ses parents, seule sur terre, elle ne put alors songer à un mariage d'amour — elle n'était plus assez jeune. A l'amour sans le mariage s'opposaient sa piété, son sentiment de l'honneur, la perspective d'attrister encore sa vieillesse toute proche. — Léon Poultier se trouvait être le notaire du défunt général; et, comme Charlotte venait à l'étude au sujet du douaire qu'elle avait hérité, il la rencontra, la remarqua, la sollicita. — Il désirait en elle la femme belle, de bonne naissance, d'éducation parfaite, d'allure irréprochable, qui pût pallier ce que la situation de politicien radical avait de peu respectable aux yeux du monde. Contraint, par le souci de son avenir politique, à déplaire aux conservateurs, il voulait leur

déplaire le moins possible, ainsi que le lui suggéraient les intérêts de son étude et ceux d'Aymard le jeune diplomate. Charlotte, de son côté, entrevoyait une fin de vie moins abandonnée; elle espérait, dans l'état de belle-mère, de quoi tromper un peu la faim de son cœur qui n'avait pas goûté et ne goûterait plus ni l'amour ni la maternité. Autrefois, sans doute, elle avait eu de la dévotion pour le trône et pour l'autel; mais, du temps de son général, un farouche légitimiste, la fidélité au trône lui avait passé; elle n'était restée que bonne chrétienne. Or, dans la famille Léon Poultier Le Chemineur, la libre pensée était bien un attribut masculin, — et encore l'indifférence religieuse d'Aymard, par exemple, pouvait-elle plutôt passer pour une déférence polie envers Dieu, — mais on estimait légitime, désirable même, que cet attribut ne fût pas celui des femmes. Aucun scrupule de conscience n'empêchait donc Charlotte d'accorder sa main au député-notaire. Elle l'avait épousé dans les délais convenables, de sorte qu'au moment du retour de Cécile et de Robert, elle portait depuis trois ans le nom de Poultier Le Chemineur.

C'était de cette histoire passée que rêvait Charlotte, assise à côté de son neveu. Et Robert la regardait. Il la trouvait jolie, avec ses yeux gris clair et ses cheveux noirs. Il s'étonnait que son oncle Léon Poultier pût avoir une femme aussi jeune. C'est qu'en effet des observateurs expérimentés et attentifs eussent seuls reconnu que tante Charlotte atteignait la cinquantaine. Il fallait regarder ses yeux de près pour y distinguer les cercles pâles qui commençaient à se dessiner autour des iris. Ses cheveux, qui avaient leur couleur naturelle et dont aucun ne grisonnait, semblaient devoir être cassants. Et son teint était irréprochable, mais on lui sentait la même fragilité qu'aux pétales de ces fleurs dont on dit le soir : « S'il pleut cette nuit, elles ne seront plus bonnes à cueillir demain. » La jeunesse physique de tante Charlotte était une jeunesse en équilibre instable : à la moindre secousse, elle tomberait; telle quelle, c'était encore cependant une vraie jeunesse, au maintien de laquelle ne concouraient ni fards, ni teintures. Et tante Charlotte conservait une taille droite, élancée, faite pour durer. Mais elle avait mieux que

tout cela dans le charme de son expression où se lisait la bonté, une bonté discrète qui effleurait avant d'appuyer.

Tante Charlotte ne rêva pas longtemps. Elle se retourna vers Robert et dit :

— Laissons la vie de côté. Tout le bonheur que tu auras plus tard ne peut pas t'empêcher d'être triste maintenant. J'essaierais bien des consolations, mais il faut savoir celles que tu désires... Veux-tu que nous restions l'un à côté de l'autre sans causer, ou veux-tu que je parle?

Robert eut un sourire où l'on devinait que sa confiance se nuançait de tendresse et de plaisir. Rougissant, il répondit :

— Je vous en prie, ma tante, parlez-moi.

Elle ne l'interrogea pas sur les causes de sa mélancolie. Elle se disait qu'apparemment il y avait là un terrain réservé, où il ne fallait pas vouloir pénétrer sans l'invitation de Robert.

— Que lisais-tu? — demanda-t-elle.

Il avait emporté un volume de vers.

Tous deux alors s'entretinrent de poésie. Et Robert, petit à petit, se mit en train. Il dit, avec imprécision, que la poésie était la religion même, l'union avec Dieu, — Dieu, cette âme universelle qui, pénétrant chaque objet, lui donnait une âme particulière. — Tante Charlotte l'écoutait, intéressée. Elle aimait ces chimères et ce vague, non point pour eux-mêmes, mais parce qu'ils manifestaient l'exquise absurdité de la jeunesse. Loin d'opposer à son neveu quelque réalité claire, elle chevauchait les nuages avec lui. Toutes les brumes roses qui avaient mis du flou autour de son esprit de jeune fille, elle les reformait pour en estomper les pensées qu'elle exprimait. Jeu charmant. Il dura!... Il dura jusqu'au moment où elle coupa un phrase de Robert par cette interruption :

— Déjà sept heures passées!

Elle n'avait pas regardé sa montre. Robert vérifia sur la sienne, et il s'étonna de ce que tante Charlotte fût tombée juste.

— C'est, répondit-elle, que je viens souvent ici, et que je connais l'heure par la place où je vois les ombres.

Le soleil avait tourné en baissant. Le flot lumineux qu'il déversait à travers l'arceau de verdure s'était rétréci, et mettait sur le chemin du bord de l'eau une écharpe très oblique, où

les ombres des vases de pierre, serrées l'une contre l'autre, s'allongeaient démesurément.

Il fallut rentrer au château.

VIII

Désormais, Robert se fit à la Forane une vie conforme à ses goûts. Grâce à sa tante Charlotte, on insista de moins en moins pour qu'il prît part aux plaisirs collectifs, et bientôt il n'y fut plus sollicité du tout. Il se comporta en solitaire. Il lut beaucoup, il travailla un peu, il pêcha à la ligne dans la rivière, il se promena sous les ombrages du parc et dans les bois des environs. Mais la mélancolie qu'il traînait toujours avec lui, et qu'il cultivait même jusqu'à un certain point, changeait de nature, car deux fois par jour il avait un tête-à-tête avec tante Charlotte. Il la rencontrait, le matin, quand elle allait inspecter la faisanderie et cueillir des fleurs pour ses bouquets. Comme elle et lui se levaient de meilleure heure que les autres habitants du château, ils n'avaient pas de tiers entre eux. Et, le soir, il ne manquait pas de la rejoindre sur le banc voisin de l'ancien embarcadère.

Il trouvait enfin en elle l'âme confidente qu'il avait depuis longtemps espérée. Il lui faisait part de tout son romantisme, où il y avait de la poésie, de la religion, de la science, de l'amour, de la métaphysique. Tout cela bouillonnait pêle-mêle en une mixture qui changeait souvent d'aspect. C'était le produit d'un esprit qui s'adonnait avec intensité à sentir et à penser. Ce chaos cérébral était entretenu par la crise de jeunesse. La femme, être encore foncièrement surnaturel et mystérieux pour Robert, malgré l'initiation infligée par les fils Revel, régnait en lui : à chaque chose, pourvu qu'elle eût une valeur poétique, il attribuait une âme qu'il se représentait sans le vouloir comme une femme, et voici que tous ces fantômes se mettaient à ressembler à tante Charlotte. Celle-ci incarnait la nature et la nature s'incarnait en elle. Elle montait au rang de divinité suprême. C'était avec l'air de recueillement extasié des premières communiantes que Robert l'embrassait, le matin et le soir.

Elle, de son côté, était heureuse par lui, — aussi heureuse, pensait-elle, que si, après lui avoir enlevé dix-neuf ans auparavant un fils nouveau-né, on venait de le lui rendre.

Mais cette félicité n'allait pas sans troubles secrets. Parfois le cœur de tante Charlotte était hanté par autre chose que par les illusions de maternité. Des regrets, qu'elle croyait pour toujours assoupis, se réveillaient. Ah! si, étant jeune fille, elle avait rencontré un être pareil à Robert, comme tout eût changé! Et c'eût été possible, puisque Robert n'était pas une ombre chimérique. Cruauté du destin! Elle avait beau se corriger, en se disant que le destin inexorable n'existait pas, qu'un Dieu bon avait réglé l'existence de ses créatures pour leur plus grand bien, il lui restait de la vie un goût amer.

Robert ne jouissait pas de la paix intérieure. Des piqûres lancinantes harcelaient sa conscience par intervalles. Il se disait qu'il n'avait pas le droit d'accepter la tendresse de tante Charlotte, souillé qu'il était par les caresses d'une prostituée. Il en éprouvait les mêmes tourments qu'un bon catholique d'un sacrilège, la même détresse qu'un fiancé sincèrement épris qui s'est laissé conduire chez des filles. Seul, un aveu à tante Charlotte pourrait le soulager, il le sentait, et il ne remarquait pas qu'une confession à sa propre mère ne l'avait jamais tenté, observation qui l'eût éclairé sur ses sentiments pour tante Charlotte; mais il n'était pas à l'âge où l'on a de la psychologie.

Cet aveu, il l'avait eu plusieurs fois sur le bord des lèvres. Il murmurait une phrase comme : « Je ne suis pas ce que vous croyez », ou : « Vous me jugez trop bien... » Tante Charlotte ne faisait que sourire, attendrie, tant elle était sûre de la pureté et de l'ingénuité de Robert.

Mais, à mesure que les jours passaient, puis les semaines, Robert ressentait un vide de plus en plus grand après ses entretiens avec tante Charlotte; chacun d'eux, lui semblait-il vaguement, s'était présenté riche de biens précieux qu'il n'avait pas su saisir et qui ne se retrouveraient jamais. Il n'attribuait cette sorte de désenchantement qu'à lui-même, à son manque de courage. Que n'avouait-il enfin? Une fois son fardeau déposé, il connaîtrait le bonheur paisible.

Il se décida, un soir où tante Charlotte, assise près de lui à la place accoutumée, lui annonçait le prochain départ des Revel :

— Ils partent pour le bord de la mer avec Paul et Gaston, — disait-elle. — Quand ils seront installés, les Ludovic les rejoindront, et ce sera le temps où les Aymard devront aller en Danemark. Alors la Forane plaira mieux à tes goûts de sauvage... Mais tu n'auras pas attendu jusque-là pour avoir quelques bons jours, je l'espère.

— De trop bons jours pour moi! — répondit Robert en hochant la tête avec tristesse. — On ne peut pas jouir de ce qu'on ne mérite pas.

— Qui donc les mérite plus que toi? — demanda tante Charlotte.

Elle mit son bras autour du cou de Robert et poursuivit :

— Cher enfant! tu n'es pas raisonnable de te déprécier comme tu le fais. C'est un peu maladif. Moi, j'ai une meilleure opinion de ce que tu vaux. Je t'aime beaucoup, et je suis certaine que tu es digne d'être aimé.

Ces paroles et cette caresse fondirent le cœur de Robert. Elles avaient pour lui une telle douceur que son indignité lui sembla, par contraste, plus énorme que jamais. Ne pas la déclarer telle qu'il la concevait était un abus de confiance criminel : ainsi en jugeait-il au fond de lui-même. Il se voyait forcé de parler. Alors, avec hâte, par phrases saccadées, faisant effort pour se maîtriser :

— Vous ne m'aimeriez plus si vous saviez tout... J'ai voulu connaître l'amour... Je croyais que c'était beau... toujours beau... Je me suis aperçu que je me trompais... Il était trop tard... Je me suis laissé entraîner, lâchement... mais j'avais horreur de moi, je vous le jure...

Tante Charlotte émue d'entendre cette voix toute brisée par des hoquets douloureux, attira Robert, et le pressa contre sa poitrine, par un besoin maternel de consolation à quoi elle ne pouvait résister.

— Mon pauvre enfant! — disait-elle. — Je ne t'aime que davantage parce que tu as souffert. Tu n'as rien fait de mal : ton cœur ne consentait pas.

Et, comme les cils de Robert la mouillaient de gouttes

chaudes, elle l'embrassa. Ce ne furent plus seulement des larmes qu'elle sentit alors, mais des baisers, d'abord lents, qui bientôt se précipitèrent, qui lui grimpaient le long de la nuque, gagnaient le lobe de son oreille, obliquaient vers sa joue.

En même temps, son propre cœur se mit à battre tumultueusement. Le sang lui monta au visage, puis se retira. Elle eut un instant de défaillance. Elle était entraînée par un tourbillon, au fond duquel il serait terrible et délicieux de se laisser sombrer. Soudain, elle poussa un cri, comme quelqu'un qui voit un abîme s'ouvrir. Puis elle gémit :

— Oh! Robert! quel mal tu m'as fait!

Elle s'aperçut aussitôt de l'aveu contenu dans cette exclamation que sa volonté, un instant désemparée, n'avait pas eu le temps de réprimer. Mue par la réaction de son honneur de femme, elle repoussa Robert presque avec brutalité et dit d'une voix changée, toute sèche :

— Finissons!

En même temps, elle s'était levée, d'une saccade. Elle fit quelques pas, jusqu'à l'un des vases de pierre contre le piédestal duquel elle s'appuya, tournant le dos au banc, de peur que Robert ne vît ses larmes, si, dans leur brusque poussée, elle ne parvenait pas à retenir les premières. Car elle voulait à tout prix en refouler le mascaret dont elle sentait monter la vague immense. Laisser déborder son désespoir, ce n'était pas possible, c'était se ravaler, c'était comme se montrer toute nue. Elle tendit donc ses nerfs à les briser. Elle ne pleura qu'en elle-même.

Oui, c'était de bonne foi qu'elle avait cru être maternelle; mais les baisers de Robert et l'impression qu'elle en avait ressentie lui avaient montré avec une clarté aveuglante : l'Amour. Quelle honte! Elle, la chrétienne, elle dont toute l'existence avait été réglée sur le souci d'être irréprochable, attendre presque la vieillesse pour aimer un enfant! Mais surtout quelle amertume! car c'était la première fois qu'elle voyait l'amour de si près, et jamais la perte irréparable du bonheur humain ne lui était apparue si affreuse. Elle pleurait ce qu'elle immolait. Elle pleurait aussi de ce que l'âge venait où de tels sacrifices ne se présenteraient plus. Elle

pleurait toutes les tristesses passées, présentes et futures de sa vie. Elle pleurait d'autant plus douloureusement qu'elle empêchait ses yeux de se mouiller et ses sanglots d'éclater.

Robert avait sursauté au moment où ses caresses avaient été interrompues. Qu'était-il donc arrivé? Tante Charlotte l'ayant absous lui ouvrait les bras et aussitôt elle s'offensait de le voir s'y jeter! Certes il découvrait quelque chose de nouveau, d'étrangement fort et doux dans la tendresse qu'il avait ressentie au fond de lui-même; mais en quoi elle avait pu faire du mal, il ne le soupçonnait pas,

Il demeura d'abord hébété comme devant un cataclysme inattendu et inintelligible. L'intensité de sa déception le paralysait.

Enfin il rejoignit sa tante Charlotte qui, d'abord, ne voulait pas lui montrer son visage. Il n'osait la toucher. Il ne savait que répéter :

— Pardon! pardon!

Une terreur l'obsédait, pareille à celle qui accompagnait les coups du Destin antique, vengeances de crimes mystérieux inconnus de leurs auteurs mêmes. Ah! comme elle s'accrut lorsque tante Charlotte se retourna. Robert ne pouvait la reconnaître : elle avait vieilli!

— Mon enfant! — dit-elle d'une voix étranglée, — rentrons... Je n'ai rien à te pardonner... Mais il ne faudra plus que nous soyons seuls ensemble. C'est pour ton bien... Peut-être cela te surprend-il. Un jour, tu comprendras, et tu garderas un bon souvenir à une pauvre femme qui ne sera plus une femme. Tu la remercieras.

Robert, muet et glacé, marchait à côté de sa tante. Il la regardait avec une désolation morne. Il voyait deux sillons creusés sur ses joues, des meurtrissures violettes à ses paupières, marques de ruine qui, tout à l'heure encore, ne s'annonçaient même pas. Comme il la plaignait! Comme il avait le cœur torturé du coup qui venait de la frapper! Et en même temps — c'était une tristesse ajoutée aux autres —, il sentait qu'il ne l'aimait pas de la même manière qu'auparavant : quelque chose s'était envolé qui ne reviendrait jamais plus.

A l'angle du chemin d'où le château était en vue, tante

Charlotte prit entre ses mains la tête de Robert et le baisa au front :

— Adieu! — murmura-t-elle — adieu! adieu!

— Quoi! vous partez, ma tante? — s'écria Robert effrayé. Non, vous restez, n'est-ce pas? Pourquoi adieu?

Elle secoua la tête doucement.

— Je reste. C'est un adieu à moi-même.

Se soutenant avec peine, elle arriva au château, où l'on fut effrayé de sa pâleur et du ravage de ses traits. Elle raconta qu'elle avait une terrible migraine, et alla se coucher sans paraître à table.

Elle garda la chambre trois jours. Puis elle reprit sa vie ordinaire. Robert ne la rencontra plus seule. Ses beaux-enfants disaient :

— Petite maman a eu un malaise qui l'a vieillie. Mais, avant cela, tout de même, elle était bien étonnante pour son âge.

JULES SAGERET

(A suivre.)

UN SANS-CULOTTE

A

LA COUR DE DANEMARK

Quelle pouvait être, au lendemain de l'exécution de Louis XVI, la situation d'un représentant de la République Française auprès d'une Cour européenne? On n'apprendra pas sans étonnement qu'un envoyé de la Convention Nationale ait pu se faire accepter de cette Cour et réussir brillamment dans un pays très conservateur, très attaché à la royauté.

Pendant que la révolution de France mettait l'Europe en feu, le Danemark conservait la neutralité grâce à la politique prudente du comte Pierre Bernstorff, premier ministre, chargé des Affaires étrangères. Une longue ère de paix avait permis à ce royaume de développer sa marine marchande et de partager avec l'Angleterre et l'Amérique septentrionale le commerce du monde[1]. Copenhague aimait les plaisirs. Une bourgeoisie riche, éclairée, se tenait au courant du mouvement intellectuel à l'étranger. Longtemps soumise à l'influence allemande, elle tournait depuis quelques années ses regards vers la France, goûtait les ouvrages des encyclopédistes et s'éprenait de théories humanitaires. On était sensible avec Rousseau ou railleur avec Voltaire. Et l'on écrivait beaucoup : mémoires, maximes, dissertations philosophiques, épigrammes

1. Allen, *Histoire du Danemark*, Copenhague, 1878.

se publiaient ou bien demeuraient à l'état de manuscrits au fond des tiroirs pour être retrouvés par les générations postérieures. Toute cette littérature était dépourvue de passion, l'insouciance étant de mode.

Dans un couplet du temps il est dit :

Concerts, bals, comédies et maints autres plaisirs remplissent l'existence. On saute, on danse, on se marie; on écrit des livres, on boit, on chante, on rit... et l'on trépasse quand le veulent la mort et les médecins.

La Révolution française plut d'abord à ces bourgeois du Nord. « Quel plus beau spectacle que celui d'un peuple luttant pour sa liberté! » dirent-ils tout en suivant avec une curiosité bienveillante les péripéties du drame. Mais Louis XVI fut exécuté; ils trouvèrent alors que les Français passaient la mesure, qu'ils redevenaient des barbares, et leur sympathie se changea en réprobation. Pourtant des intellectuels continuèrent de vanter la liberté et l'égalité, nullement gênés en cela par le gouvernement.

Tel était le libéralisme de ce gouvernement, que le *Moniteur français*, proscrit partout ailleurs, entrait sans difficulté en Danemark. Le comte P. Bernstorff ne redoutait pas la contagion des idées révolutionnaires. En plein Conseil des Ministres il proclamait que « la volonté de la nation doit être une loi pour le souverain [1] ». Il défendait la liberté de la presse, persuadé que les écrits séditieux manquent leur effet lorsqu'ils ne sont pas poursuivis. Il tolérait l'existence de quelques clubs où des hommes à principes républicains (notamment l'écrivain satirique P.-A. Heiberg dont la carrière s'acheva en France) exposaient leurs idées, qui d'ailleurs intéressaient moins le public que ne le faisait une pièce de théâtre nouvelle.

La Cour n'était pas aussi joyeuse que la ville. Le roi Christian VII était fou. En des moments de lucidité il se parait de cette grâce française qu'il prisait par-dessus tout et qu'imitaient de leur mieux, à sa Cour, les gens de qualité. Un ministre étranger raconte que, reçu en audience particulière par le roi, il admira la noblesse de son maintien et la justesse

1. E. Holm, *Histoire des relations extérieures du royaume de Danemark-Norvège pendant la Révolution française*, Copenhague, 1875.

de ses propos. A quelque temps de là, il apercevait l'autocrate exécutant dans la cour du Palais royal des cabrioles devant un négrillon. Au reste, son peuple loyaliste continuait de l'aimer. Il saluait respectueusement le roi, quand il passait dans les rues, affalé au fond d'un carrosse, maigre, le regard éteint, un sourire sarcastique aux lèvres.

Le fils de Christian VII et de Caroline-Mathilde, le futur Frédéric VI, que ses manières simples et son esprit libéral rendaient populaire, exerçait le pouvoir. D'accord avec le comte Bernstorff il estimait que la politique de neutralité convenait à un petit État. A la nouvelle de l'exécution de Louis XVI, la Cour danoise prit le deuil pour un mois; mais elle s'abstint d'assister au service religieux dont le vicomte Hurault de Vibraye, ancien ministre plénipotentiaire, fit les frais à la chapelle allemande de Copenhague. Il ne vint d'ailleurs à cette cérémonie d'autre Français que M. de Vibraye, assis au milieu des ministres d'Espagne, de Portugal, de Vienne et de Prusse[1].

Seul de tous les Etats d'Europe, le Danemark entretenait encore des relations diplomatiques avec la France. Au lieu et place de M. de Vibraye, qui n'était plus ministre depuis le mois d'août 1792, le secrétaire de la légation, Framery, était chargé de la correspondance avec le gouvernement de la République. Le 14 mai 1793 il relatait dans une dépêche la visite que le comte d'Artois venait de faire au prince royal Frédéric.

Une frégate et un cutter étant arrivés ici mercredi dernier, vers les sept heures du matin, à la grande rade, portant avec le pavillon impérial de Russie l'ancien pavillon royal, nous avons appris bientôt que sur cette frégate se trouvait le ci-devant comte d'Artois. A midi il descendit à terre. L'envoyé de Russie qui s'était empressé de se rendre au port pour le recevoir, l'amena à une auberge anglaise où il loge n'ayant pas encore pris d'hôtel. A deux heures ils furent ensemble au château de Christiansbourg. Comme ils parcouraient les appartements, un aide-de-camp envoyé par le grand maréchal de la Cour vint demander à l'envoyé de Russie si le comte d'Artois désirait voir la famille royale. Celui-ci s'en excusa d'abord, sur ce qu'étant en habit de voyageur, il ne pouvait se présenter en cet état;

1. Dépêche du citoyen Framery, du 12 février 1793 (Archives du Ministère des Affaires Étrangères).

mais, pressé par l'envoyé de Russie, il céda enfin à ses instances et le grand maréchal qui l'attendait dans la première salle l'ayant introduit, ce fut l'envoyé de Russie qui le présenta à la famille royale. On prenait alors le thé. Les ministres du Conseil d'État étaient tous présents, ayant dîné à la table du roi à l'issue du Conseil. Le roi, la reine douairière et le prince Charles de Hesse[1] s'étaient retirés dans leurs appartements et soit politique ou autrement, il ne vit que le prince royal avec qui il resta environ une demi-heure.

Le comte d'Artois fit ensuite une promenade en ville, revint à l'auberge et se rembarqua le lendemain matin, n'ayant vu du corps diplomatique que les envoyés de Russie, de Vienne et d'Angleterre. Il était accompagné dans son voyage par l'évêque d'Arras, par le comte d'Escars de Damas et par le sieur de Vauban.

Le jour de son départ d'ici, continue Framery, je pus voir Bernstorff qui me dit que suivant ce qu'il avait appris du comte d'Artois lui-même, il allait en Angleterre où il comptait débarquer à Hull. « C'est tout ce qu'il nous a communiqué de ses projets, ajouta ce ministre, et nous n'avons pas de notre côté montré beaucoup d'empressement à en savoir davantage. La conversation a été générale pendant tout le temps qu'il a été au château. Le climat de Russie et la célérité de son trajet de Pétersbourg ici qui n'a été que de cinquante heures en ont fait la principale matière[2]. »

S'il faut en croire Framery on aurait été peu satisfait, à la Cour de Danemark, du comte d'Artois et de son air d'indifférence et de froideur et le prince royal aurait dit, aussitôt qu'il fut sorti : « Je suis fâché de l'avoir vu, car je sens que l'intérêt que m'inspiraient ses malheurs s'est beaucoup affaibli. »

Le 1er juin 1793 le comte de Provence notifiait au gouvernement danois qu'il prenait la régence en France pendant la minorité de son neveu Louis XVII. Cette notification ne changea rien à l'attitude du comte Bernstorff à l'égard de la République Française. Dans un entretien avec Framery, cet homme d'État,

1. Beau-père du prince royal, le prince de Hesse était le seul homme à la Cour qui pût contrarier les vues de Bernstorff; celui-ci réussit à éloigner ce personnage très impopulaire. Quant à la reine douairière, veuve de Frédéric V, elle demeurait étrangère à la politique.

2. Archives du Ministère des Affaires Étrangères. Cette dépêche fut communiquée au Comité de Salut public.

que le prince Charles de Hesse appelait « le ministre sans-culotte », avait reconnu « qu'on ne peut contester le droit qu'ont les nations de choisir la forme de gouvernement qu'elles croient la plus propre à leur bonheur[1] ». Le gouvernement danois, il est vrai, rappela le baron de Blome, son ministre à Paris, mais il eut soin d'informer le Comité de Salut public que « ce rappel était dû à des raisons de santé et n'avait aucun motif devant faire naître des doutes sur l'intention de la Cour de Danemark de garder dans la suite comme dans le passé la plus exacte neutralité dans la guerre actuelle ». M. Koenemann, secrétaire de légation, resta à Paris en qualité de chargé d'affaires.

Ces bons procédés inspirèrent à la République le désir de rétablir des relations régulières avec la Cour danoise et d'accroître par un succès diplomatique le prestige et la considération dont ses généraux la dotaient sur les champs de bataille. En juillet 1793, le Conseil exécutif, « voulant donner à la Cour de Danemark une preuve non équivoque de son désir d'entretenir la bonne harmonie qui règne depuis longtemps entre les deux nations, nomme le citoyen Grouvelle, auparavant secrétaire dudit Conseil, ministre plénipotentiaire pour résider auprès de cette Cour ».

*
* *

Au moment où la Convention lui confia un poste diplomatique, Philippe-Antoine Grouvelle avait subi déjà plusieurs avatars. Né à Paris, en 1758, fils d'un orfèvre, il fut d'abord clerc de notaire. Il rima en ses instants de loisir des « bouquets à Chloris » qui lui valurent d'être élu membre de l'Académie de Dijon. L'*Almanach des Muses* de 1785 accueillit deux pièces de M. Grouvelle. Dans la première (*Stances à M. D. sur sa retraite*), un discret hommage à la Raison et à la Liberté fait seul pressentir le futur révolutionnaire :

Vers le déclin de ce prochain été,
Auprès de toi j'irai, cher solitaire,

1. E. Holm, *Histoire des relations extérieures du royaume de Danemark-Norvège pendant la Révolution française*, Copenhague, 1875.

Vivre un moment sur le sol salutaire
De la Raison et de la Liberté.

La seconde pièce, toute élégiaque, s'intitule : *Le vrai dans le faux* ou *Le Caprice* et débute par cette strophe :

Des cœurs trahis j'ignorais le martyre
Et j'en faisais plus d'un conte joyeux;
Pleurs de dépit m'avaient toujours fait rire,
Pleurs de dépit mouillent enfin mes yeux.

Cela se chantait sur l'air :

Ces jours passés, mes moutons s'égarèrent.

Le notariat ne plaisait guère à cet émule du chevalier de Parny. Il s'échappa de l'étude et devint commis dans le cabinet de Champfort, secrétaire des commandements du prince de Condé. L'homme le plus spirituel de France ayant abandonné cet emploi, Grouvelle le remplaça. Il continua de servir les Muses. En collaboration avec un auteur du nom de Desprez il composa le texte du joli opéra *Les Prunes*, qui eut l'honneur d'être représenté à Versailles devant la reine Marie-Antoinette. Puis vinrent *L'Épreuve délicate* et *Le Scrupule*.

A vivre dans le voisinage des grands, le fils de l'orfèvre parisien, petit bourgeois sans fortune, acquit les belles manières et l'aisance dans la conversation. Il semblait destiné à demeurer un satellite des gens de haute naissance. Mais l'esprit nouveau qui soufflait le toucha. Il fit la connaissance de l'ancien jésuite Cérutti, devenu un apôtre des idées révolutionnaires; ensemble ils écrivirent *La Satire universelle, prospectus dédié à toutes les Puissances de l'Europe*. L'année suivante Grouvelle fit paraître une autre brochure : *De l'autorité de Montesquieu dans la révolution présente*.

Ces écrits déplurent à son maître. Grouvelle dut quitter le cabinet du prince. Justement Cérutti et Rabaud Saint-Etienne fondaient un journal hebdomadaire, *La Feuille villageoise*, qui se proposait « d'apprendre au laboureur à juger et à obéir ». Ils s'adjoignirent Grouvelle; peu de temps après, Rabaud Saint-Etienne se retirait. Les deux directeurs restants annoncèrent un jour au public : « Jetant un regard attentif sur la marche de la révolution, nous avons reconnu que pour la

rendre heureuse, il fallait partout l'accompagner de lumières. » Cet avis était suivi du programme d'un magazine conçu d'après des modèles anglais et offrant à ses lecteurs le compte-rendu des événements en France et à l'étranger, des notions de géographie et d'histoire, des indications sur les procédés de culture perfectionnés, enfin des aperçus politiques.

La *Feuille villageoise* célébrait les charmes de la campagne; un agréable parfum rustique s'en échappait. Elle s'assura la collaboration de madame de Genlis qui « pour concourir à l'éducation champêtre » signa des *Lettres de Félicie à Marianne*, cours de morale et de grammaire à l'usage des jeunes villageoises.

Plusieurs articles furent remarqués à l'étranger. « S. M. le roi de Pologne (Stanislas-Auguste) a daigné louer la *Lettre contre le duel*, de M. Grouvelle », lit-on dans un numéro de 1791. Ce souverain fit traduire en polonais le *Dialogue du paysan avec son ancien seigneur*, où sont discutés les droits et les devoirs de l'homme. Mais, dans la même feuille qui s'honorait de la sympathie d'un monarque constitutionnel, Cérutti écrivait que « les prêtres, les parlements et les princes sont des oppresseurs du genre humain »; à propos de la fuite à Varennes : « La vérité nous oblige à dire qu'autant cet événement a montré la dignité du peuple, autant il a révélé l'abrutissement du prince. »

Soit désir de parvenir, soit conviction sincère, Grouvelle passa dans le camp des révolutionnaires les plus avancés. Une fois la République proclamée, il accepta les fonctions de secrétaire du pouvoir exécutif. En cette qualité il entra, le 20 janvier 1793, dans la chambre de Louis XVI, au Temple. Il accompagnait le ministre de la Justice, Garot, le ministre des Relations Extérieures, Lebrun, et quelques délégués de la Commune. L'ancien protégé du prince de Condé, le délicat poète à qui l'*Almanach des Muses* avait donné l'hospitalité, lut la sentence de mort prononcée contre le roi par l'Assemblée nationale. On remarqua que sa voix tremblait. Lorsqu'il eut fini Louis XVI lui prit tranquillement le papier des mains, le plia et le plaça dans son portefeuille [1].

1. Pour justifier la tragédie du 21 janvier, le citoyen Grouvelle publia : *Réponse à tout, petit colloque entre un sénateur allemand et un républi-*

Le choix d'un tel ministre mit dans un grand embarras la famille royale et le gouvernement danois. Le comte Bernstorff, informé par Framery, déclara que « la chose présentait des difficultés insurmontables car en acceptant un ministre plénipotentiaire de la République Française, le Danemark se mettrait hors de mesure avec les autres puissances qui l'accuseraient d'enfreindre la neutralité ». Il consentait à traiter avec le citoyen Grouvelle comme il avait fait jusque-là avec le citoyen Framery, en lui accordant tous les témoignages de considération dus à son caractère, mais il était impossible à la Cour de Danemark de l'admettre suivant toutes les formes diplomatiques[1].

Cette réponse ne fit pas revenir les ministres français sur leur décision. Ils jugeaient leur secrétaire apte à représenter la République avec dignité; ne possédait-il pas les manières élégantes d'un diplomate de l'ancien régime?

Grouvelle s'embarqua au Havre pour Hambourg, qu'il atteignit après une navigation de quatorze jours, « la plus pénible et la plus périlleuse sous tous les rapports, depuis la tempête jusqu'aux corsaires[2] ». Il avait pris le nom de Duverny, afin de n'être pas trop exposé à la haine des ennemis de la République, Hambourg étant plein d'émigrés et d'espions prussiens. L'envoyé de la France n'était renseigné sur les affaires de son pays que par les gazettes allemandes, « ouvrages de la corruption et de la servitude qui ne rapportent aucun fait que travesti, au plus grand désavantage de la nation libre[3] ».

Le 26 août 1793 Philippe Grouvelle arrivait à Copenhague.

*
* *

La légation confiée à sa direction comptait deux secrétaires,

cain français, rapporté littéralement par le professeur Taciturnus Memoriosus et traduit librement par un sans-culotte.

1. Dépêche de Framery, du 16 juillet 1793 (Archives du Ministère des Affaires Étrangères).

2. Dépêche du 4 août 1793 (Archives du Ministère des Affaires Étrangères).

3. *Idem.*

Framery et René[1]. Le citoyen Désaugiers, secrétaire particulier du nouveau plénipotentiaire, n'avait pas de titre officiel.

Plusieurs autres républicains français qui avaient à remplir divers offices se trouvaient à Copenhague; dans le nombre étaient quatre commissaires aux approvisionnements, MM. Duveyrier, Delamarre, Castéra et Aubry que la Convention chargeait d'acheter dans les pays du Nord du blé destiné aux armées de la République.

Honoré Duveyrier, né en Provence en 1758, avait un grand nom comme avocat lorsque la Révolution l'amena sur la scène politique. Il fut employé à négocier avec les émigrés. Robespierre, le trouvant trop modéré, le fit jeter en prison; remis en liberté, il sut inspirer confiance au pouvoir exécutif qui l'envoya dans le Nord. Louis-Gervais Delamarre, né en 1766, avait été procureur au Châtelet; traduit devant le tribunal révolutionnaire, il fut acquitté. Castéra était un écrivain distingué, auteur de traductions d'ouvrages anglais. Le citoyen Aubry, que ses collègues appelaient « le petit docteur », avait appartenu au clergé, ensuite il avait exercé la médecine; attaché en qualité de chirurgien à la personne du prince Poniatowski, il fut arrêté à Varsovie sous l'inculpation de jacobinisme, puis relâché parce qu'on n'avait trouvé chez lui aucun papier pouvant servir de prétexte à son emprisonnement.

Un monsieur Vinay, fonctionnaire de la marine française, s'occupait à Copenhague d'opérations utiles à l'approvisionnement de l'Ile de France. Quelques négociants, des professeurs de langue française, des artistes à qui les temps troublés rendaient difficile la vie dans leur pays, venaient chercher fortune en Danemark.

La présence de ces étrangers ne pouvait manquer de faire sensation dans la capitale danoise. Lorsqu'ils passaient dans les rues en gesticulant avec vivacité, la poitrine ou le chef orné d'un ruban tricolore, le public admirait leur fougue

1. Une note sur ces deux diplomates conservée aux Archives du Ministère des Affaires Étrangères est ainsi conçue : *Framery*, ancien secrétaire de légation à Stockholm; laborieux et modeste; répond très bien à la définition que donne le citoyen Saint-Just d'un fonctionnaire public s'occupant exclusivement de sa besogne et ayant des moyens et de grandes connaissances locales. — *René*, deuxième secrétaire de légation, peu connu.

méridionale. « On les examinait, raconte un témoin oculaire[1], comme s'il se fût agi d'habitants de la lune ». La question : « Avez-vu les Français? » courait les salons de l'aristocratie et de la bourgeoisie. Les commissaires surtout excitaient la curiosité. Delamarre, qui appartenait à la noblesse et possédait une grosse fortune, avait de riches habits, des diamants à sa chaîne de montre et à son épingle de cravate; sur ses traits fins se dessinait un sourire ironique. Par contre Castéra, dont le visage grave se couvrait de taches de rousseur, portait des vêtements d'une simplicité républicaine. La figure ronde du petit docteur marquait la bonne humeur et la cordialité. Quant à Duveyrier, on ne lui trouvait pas une mine rassurante avec son teint basané, ses yeux très noirs qu'ombrageaient d'épais sourcils. « Ne dirait-on pas Marat? » chuchotèrent quelques-uns. On lui accordait de s'habiller avec goût, sobrement.

Lorsque parut Philippe Grouvelle, sa physionomie pâle, distinguée, un peu mélancolique lui conquit des sympathies. Mais le rôle qu'il avait joué au Temple, le 20 janvier, éloignait de lui les gens circonspects et rendait particulièrement délicate sa situation auprès de la Cour. Une première entrevue avait été ménagée entre Grouvelle et le ministre des Affaires Étrangères de Danemark par Framery à qui le prudent Bernstorff, ayant à cœur de ne mécontenter personne, avait bien voulu dire que « la réputation du mérite et des qualités de M. Grouvelle justifiait le choix de la République ». Ces paroles, rapportées au représentant de la Convention, durent le remplir d'espoir quant au succès de sa mission diplomatique dont le principal objet était la reconnaissance de la République française par la Cour danoise.

L'entrevue eut lieu le 29 août et fut très bienveillante de la part de Bernstorff. « Je connais les ressources de votre nation, dit ce dernier, je sais ce que peuvent l'énergie et le caractère des hommes, mais je voudrais néanmoins qu'on ne se rassurât pas aussi facilement en France. Par exemple, on se fait illusion sur l'épuisement des puissances[2]. » Et il s'étendit sur son désir de voir bientôt la paix rétablie. Mais

1. Madame P.-A. Heiberg.

2. Dépêche de Grouvelle du 3 septembre 1793 (Archives du Ministère des Affaires Étrangères).

l'intention perçait de ne donner à Grouvelle d'autre titre que celui d' « agent secret de la nation française, gardant l'incognito jusqu'à ce qu'une des principales puissances eût reconnu l'indépendance et la souveraineté de la République ».

Grouvelle, qui avait à négocier l'importante question de la protection des navires danois transportant des denrées en France, dut se résigner à la singulière position de ministre plénipotentiaire « sans caractère public ». Le comte Bernstorff ne le recevait pas à l'audience hebdomadaire du corps diplomatique qui d'ailleurs tenait à l'écart le dangereux jacobin.

Homme du monde, il eût pu, sans ridicule, paraître à la Cour; mais sa présentation à la famille royale était reculée au jour de sa reconnaissance officielle. En attendant, il affirmait ses sentiments républicains dans une adresse à la Convention Nationale que signèrent avec lui Framery, René Désaugiers, Vinay et les commissaires aux approvisionnements. Ce morceau de littérature qu'émaillent les fleurs de rhétorique du style révolutionnaire, contient l'adhésion des signataires à la Constitution récemment proposée au peuple français et acceptée par lui.

Nous sommes convaincus, est-il dit dans l'adresse, d'après nos lumières et d'après nos sentiments, que jamais il ne fut présenté à aucun peuple un système de civilisation aussi conforme à la dignité de l'homme naturel et au bonheur de l'homme social.

Nous estimons que la gratitude de la Patrie, du monde et des siècles est due aux législateurs qui tracèrent si courageusement cette constitution populaire, au moment même où plus d'un million de tyrans, d'esclaves, de royalistes, de fanatiques, et de fédéralistes conspiraient leur destruction, déchirait, ensanglantait et incendiait tant au dedans qu'au dehors le domaine des hommes libres.

Nous déclarons que le peuple qui embrasse dans ce même moment cette Constitution et qui s'était d'avance montré digne de l'Égalité qu'elle consacre, de la Liberté qu'elle fonde et des vertus qu'elle commande, est celui auquel nous voulons rester à jamais liés, au prix de notre existence.

Et plus loin :

Nous attestons donc, non pas *le ciel* (qui n'est que l'espace matériel dans lequel flottent les mondes) mais la nature entière, l'âme universelle des êtres, le principe de l'ordre, créé ou incréé,

notre conscience au fond de laquelle sont empreintes les idées de cet ordre éternel, et le Peuple souverain qui a reproduit toutes ces idées dans ses lois, nous attestons ces augustes garants que nous sommes irrévocablement résolus à maintenir, observer et défendre notre Constitution par tous les efforts dont la nature nous a rendus capables.

Les signataires prenaient l'engagement de se surveiller mutuellement « dans l'accomplissement de leurs authentiques promesses » et « s'il en était quelqu'un assez lâche pour trahir l'intérêt sacré de la République », ils juraient de le dénoncer et de le poursuivre « comme digne de tous les supplices et de tous les opprobres [1] ».

Dans l'oasis de paix qu'était Copenhague, Grouvelle se trouvait en bonne place pour surveiller les agissements de certains émigrés. Ceux-ci avaient des domestiques français, « ardents patriotes », qui venaient secrètement et gratuitement instruire l'agent de la République des faits et gestes de leurs maîtres. En outre, des ouvriers et fournisseurs français qui travaillaient pour les émigrés, recueillaient des renseignements qu'ils s'empressaient de communiquer au citoyen Grouvelle, « la plupart étant encore idolâtres de leur patrie, qu'ils n'ont fuie que comme des sans-culottes opprimés [2] ».

Grouvelle put ainsi informer la Convention Nationale de plans concertés pour faire éclater au printemps de 1794 de nouvelles guerres civiles dans les départements. Parmi les émigrés réfugiés à Copenhague, il citait un Lowendal, petit-fils du maréchal de ce nom, et un Guadagne, ci-devant duc du Pape et grand propriétaire dans le Comtat. Ce dernier recevait des subsides du ministre de Portugal.

Au nombre des bons patriotes sont le citoyen Marion, négociant, dont les voyages dans les contrées du Nord ont contribué à faire connaître et goûter les différentes productions de l'industrie française. « A Stockholm son patriotisme l'a exposé à devenir la victime des cabales de nos ennemis par le refus qu'il fit de signer une formule de serment, pareil à celui que les Français ont été forcés de prêter en Russie. » Puis le

1. Archives du Ministère des Affaires Étrangères.

2. Dépêche du 20 brumaire (12 novembre 1793). Archives du Ministère des Affaires Étrangères.

citoyen Ducoing, employé dans la chancellerie du consulat de France à Elseneur, « jeune patriote qui brûle du désir de servir son pays sur les frontières et de partager avec ses concitoyens la gloire de défendre la patrie contre le brigandage des despotes. Les persécutions que nos ennemis font partout éprouver aux patriotes français qui veulent se rendre en France l'obligeront à recourir à un déguisement. Par terre comme par mer les bons Français ont tout à craindre de l'animosité des despotes. »

Le bruit ayant couru que Dumouriez, traître envers la Convention, cherchait un refuge à Copenhague, Grouvelle en parla à Bernstorff et le ministre répondit que « ce bruit ne paraissait pas assez fondé pour que le gouvernement prît des mesures à cet égard, car certainement un pareil homme ne serait jamais souffert à Copenhague ».

De fait l'opinion publique, d'abord craintive, se déclarait en faveur des républicains. Le bien-être général, la douceur de la vie en Danemark inclinaient les esprits à la mollesse et les rendaient à peu près indifférents aux atrocités que déchaînait en France le régime de la Terreur. Les maisons des banquiers et des négociants qui espéraient conclure des affaires fructueuses avec les commissaires aux approvisionnements s'ouvrirent pour accueillir ces derniers; quelques salons aristocratiques suivirent cet exemple. La glace était rompue; les patriotes français amusaient; spirituels, aimables, ils furent à la mode. Conviés à des dîners, bals, spectacles, ils rendirent les politesses en adressant aux dames des compliments en vers et en prose. C'est ainsi que Duveyrier (plus connu sous son prénom d'Honoré qu'il portait presque exclusivement) composa en l'honneur de la ravissante Sophie Zinn, fille d'un riche banquier, et de son amie Charlotte Voss, des strophes sur l'air de : *Un amant tendre et plein d'appas*, de Renaud d'Ast.

Depuis longtemps le doux plaisir
Fuyait mon âme languissante;
Dans une morne et vaine attente
Je perdais mon dernier désir.
Le tendre ami de mon jeune âge
Me promit encore un beau jour :
Je veux partir, me dit l'Amour,
Et faire avec vous un voyage.

Irons-nous, dis-je à l'Immortel,
Visiter l'antique Italie?
De votre céleste patrie
Irons-nous encenser l'autel?
— Non, je porte ailleurs mes largesses,
Vers le Nord dirigeons nos pas;
Je veux aussi dans ces climats
Avoir mon temple et mes prêtresses[1].

Ces vers eurent un grand succès. Non content d'être poète, Duveyrier faisait avec éloquence, dans les réunions mondaines, une peinture de la misère du peuple avant 89 et racontait de beaux traits d'héroïsme et de patriotisme. Il avait une belle voix; il chantait *la Marseillaise* et d'autres hymnes républicains dont le refrain était repris en chœur par ses collègues; les assistants croyaient voir Brutus entouré des parents de Lucrèce et jurant d'exterminer les tyrans. Les femmes trouvaient charmant de s'entendre appeler « citoyennes » par ce démocrate. Il leur montrait sa tabatière qu'ornait le portrait de madame Duveyrier restée en France : vêtue d'une robe de taffetas foncé, un foulard des Indes sur la tête, elle portait au cou une palatine que son mari lui avait envoyée de Copenhague; la peinture, œuvre d'Isabey, avait pour fond la substance éthérée, par quoi l'artiste indiquait que madame Duveyrier était seule en ce monde depuis le départ de son époux.

Delamarre exhibait, lui aussi, une tabatière décorée des portraits de sa femme et de ses enfants et enrichie de gros diamants. De mauvais plaisants insinuèrent que ces pierres provenaient de la couronne de l'infortuné Louis XVI; mais ces propos n'altérèrent pas l'intérêt qu'inspiraient ces hommes de talent agréable[2].

La réputation d'écrivain de Philippe Grouvelle le faisait rechercher des cercles littéraires et son succès était plus grand encore que celui des commissaires. L'agréable surprise de trouver ce roturier en possession d'un savoir-vivre regardé

1. *Mémoires et lettres* (t. IV : *Confession de grand'maman*) publiés par MM. J. Clausen et F. Rist, Copenhague.

2. Ces détails sont empruntés à une très intéressante collection de *Mémoires et lettres* publiée à Copenhague par MM. J. Clausen et F. Rist (t. IV : *Confession de grand'maman*).

jusque-là comme un privilège des gens de Cour! Il réunissait en sa personne le double prestige de l'ancienne société de Versailles et de la Révolution victorieuse. La douceur de ses manières plaisait aux femmes. Elles se répétaient avec un petit frisson d'épouvante qu'il avait lu l'arrêt de mort au roi de France et elles attribuaient sa mélancolie au souvenir de cet épisode cruel.

Célibataire, Grouvelle faisait admirer, non le portrait d'une épouse attristée, mais un tableautin qu'il enfermait dans son portefeuille et sur lequel on voyait une jeune femme contemplant le buste d'un homme qu'elle paraissait considérer comme un ami. Derrière elle se tenait traîtreusement l'Amour, un flambeau à la main. Cette peinture allégorique était fort goûtée.

Il avait un mot heureux pour excuser les violences de la Révolution : « L'ancien régime nous empoisonnait, on nous reproche de prendre du contre-poison. » Ses reparties étaient souvent citées; il improvisait des vers avec une facilité remarquable. Un jour, dans un jardin, une dame lui demanda une inscription pour une statuette représentant un enfant nu dont la main droite tenait un cœur. Il composa immédiatement une petite pièce :

N'offrant qu'un cœur à la beauté,
Nu comme la vérité,
Sans armes comme l'innocence,
Sans ailes comme la constance,
Tel fut l'amour dans l'âge d'or.
On ne le trouve plus mais on le cherche encor.

L'impromptu fit le tour des salons de Copenhague et fut traduit en vers danois par le poète K.-L. Rahbek.

Enfin, parmi les artistes, professeurs et commerçants français, quelques-uns jouaient du violoncelle, de la flûte ou de la guitare et chantaient des duos avec les dames.

Ce n'est pas trop de dire que les maîtresses de maison s'arrachaient les hôtes français. En leur honneur on modifia les mœurs et les coutumes. L'heure des repas fut changée; on dîna tard, « à la française », au vif déplaisir des personnes d'humeur conservatrice.

Dans ses dépêches, Grouvelle constatait que la ville et la Cour de Copenhague n'étaient guère fertiles en événements : « Les petits faits qui s'y passent paraîtraient bien puérils au milieu des grandes scènes qui occupent tous les esprits en France[1]. » Il se dispensait de rendre compte des « détails de famille et de Cour, naissances ou décès, qui autrefois remplissaient les missives des diplomates français ». Par contre il s'étendait longuement sur le progrès des dispositions bienveillantes du gouvernement danois pour la République :

L'affaire de Toulon[2] les a fait éclater avec plus de vivacité. Le commerce de ce pays se trouve intéressé à ce que les Anglais ne puissent s'établir dans la Méditerranée ; mais la confiance dans les armées républicaines est complète. Dans l'un des principaux clubs cinquante-quatre personnes se sont inscrites pour parier que Toulon sera repris avant le 1er janvier. Quatre seulement ont osé souscrire le pari contraire[3].

Le citoyens Desforgues, ministre des Relations Extérieures, daigna écrire à Grouvelle :

Je te dois des éloges particuliers pour l'activité que tu as déployée depuis ton arrivée à Copenhague. Je souhaite bien sincèrement que la confiance que tu as inspirée au ministère danois puisse se fortifier de plus en plus[4].

*
* *

La question de la reconnaissance n'avait pas fait un pas. Cependant Grouvelle se donnait, au bas de ses dépêches, le titre de ministre plénipotentiaire de la République Française. En outre, il prit ce titre pour signer une circulaire adressée aux commerçants du Nord au nom du Comité de Salut public (novembre 1793). Là-dessus, grande effervescence dans le Corps diplomatique. Les représentants des puissances coalisées envoyèrent au ministère danois une protestation assez vive,

1. Dépêche du 20 brumaire an II (12 novembre 1793). Archives du Ministère des Affaires Étrangères.

2. La prise de Toulon par les Anglais.

3. Dépêche du 20 brumaire.

4. Archives du Ministère des Affaires Étrangères.

datée du 13 décembre. Ils priaient le comte Bernstorff de leur faire savoir si une pièce « portant la signature du nommé Grouvelle, se qualifiant ministre pléniplotentiaire de la soi-disant République Française, était authentique et autorisée et si Grouvelle était reconnu par Sa Majesté danoise, en ce caractère, comme cet acte public paraissait le faire présumer[1] ». Bernstorff répondit que Sa Majesté avait vu avec peine dans la note des représentants la preuve d'une défiance à laquelle Elle était sûre de ne pas avoir donné lieu, que s'il était notoire que la Convention Nationale avait nommé M. Grouvelle ministre plénipotentiaire en Danemark, il l'était également qu'il n'avait été ni reçu ni reconnu en cette qualité. Grouvelle exposa l'incident à Desforgues : un représentant de la République ne pouvait pas ne pas prendre dans ses relations avec tels ou tels individus, pour les affaires de son pays, son titre aussi bien que son nom : « On n'exige apparemment pas de lui qu'il porte un voile ou un masque. » Il savait d'ailleurs qu'il avait tout à craindre de l'animosité des ministres étrangers. Il venait d'apprendre qu'il était dénoncé aux Cordeliers comme ayant été créature de Roland et de Brissot :

C'est bien peu me connaître. Danton sait bien que j'ai eu querelle avec Roland du jour de mon entrée au Conseil. Mille autres savent que j'en ai parlé dès les commencements comme d'un charlatan incapable et ensuite comme d'un hypocrite ambitieux. Quant à Brissot, il m'a toujours craint et depuis le 10 août, je ne lui ai pas parlé dix minutes de suite... Je n'entre dans ces détails, citoyen ministre, que parce que je m'attends que les Puissances étrangères ne manqueront pas de me faire travailler à Paris, aussitôt qu'elles découvriront que je suis utile en Danemark. Je compte sur tes bons offices pour prévenir le Comité contre ces manœuvres[2].

Le ministre d'Angleterre à Copenhague, M. Hayles, prolongea l'incident de la circulaire commerciale en écrivant au ministère danois pour s'excuser d'avoir supposé qu' « il fût possible que le roi de Danemark pût recevoir comme ministre auprès de sa personne auguste et sacrée celui qui s'est chargé

1. Une copie de cette note existe aux Archives du Ministère des Affaires Étrangères.

2. Dépêche du 27 frimaire an II (18 décembre 1793). Archives du Ministère des Affaires Étrangères.

de lire à son malheureux et innocent souverain la sentence qui l'a porté sur l'échafaud ». Grouvelle qualifia cette nouvelle attaque de « volumineuse bêtise » et « vileté ». Les termes dans lesquels il en rendit compte à Desforgues prouvent combien lui était pénible toute allusion à la journée du 20 janvier 1793 :

L'âme odieuse de Pitt possède ses agents!... En vain M. Hayles espère proscrire ma tête en me reprochant comme un crime l'honorable devoir que j'ai rempli au nom de la loi. Les aristocrates et les hommes à préjugés eux-mêmes ont été indignés[1].

Bernstorff ne manqua pas de rappeler à Grouvelle que la colère des Puissances était gênante pour le Danemark et lui commandait à l'égard de la République une réserve contraire à ses dispositions. Il parla de la note Hayles à mots couverts, « avec cette pudeur qu'un homme généreux a toujours à traiter des objets aussi dégoûtants[2] ».

Dans toute cette affaire Desforgues se contenta de donner à son envoyé un avertissement plein de bonhomie, où l'on voit que le ministre des Relations Extérieures prenait son parti de la non-reconnaissance du régime républicain :

Il est, citoyen, dans les principes de la République de n'accorder de titres à ses agents au dehors que par une espèce de condescendance aux usages ou aux préjugés des pays où ils résident. Le titre de ministre plénipotentiaire t'a été accordé dans la supposition que tu serais formellement et publiquement reconnu par le gouvernement danois. Cette reconnaissance n'ayant pas encore eu lieu, il paraît plus conforme à l'austérité des mœurs républicaines que tu te contentes du simple titre d'agent. Je suis bien convaincu que ta philosophie et ton patriotisme sont au-dessus d'un titre qui ne change rien à la nature de tes fonctions[3].

***

Toulon fut repris aux Anglais le 19 décembre 1793. Dans une dépêche datée du 26 nivôse an II (14 janvier 1794)

1. Dépêche du 11 nivôse an II (31 décembre 1793). Archives du Ministère des Affaires Étrangères.

2. *Idem.*

3. Archives du Ministère des Affaires Étrangères.

Grouvelle décrivit l'effet produit à Copenhague par ce brillant fait d'armes :

L'allégresse populaire, celle de quelques secrets amants de la liberté, a été un spectacle très touchant. Malgré le caractère calme et réservé des Danois, le contentement public s'est manifesté par des signes tellement extraordinaires en cette ville, que plusieurs doutaient qu'on se fût plus réjoui de la prise de Toulon à Paris qu'à Copenhague. Des Français ont été arrêtés dans la rue par des Danois empressés de leur apprendre la « grande nouvelle ». Lorsque nous passons, les jeunes étudiants s'arrêtent devant nous et nous témoignent leur satisfaction par un sourire tout à fait signifiant. Hier, dans une assemblée très nombreuse, un vieillard que je n'avais jamais vu s'approche de moi : il me met ses deux mains sur les épaules et, avec une expression difficile à rendre, me dit ces deux mots : *braves Français*, les seuls qu'il eût appris de notre langue. A qui connaît l'insouciance et la timidité danoises, ces petits faits paraîtront surprenants. Les classes les plus obscures du peuple, les moindres marchands et ouvriers ont célébré dans leurs modestes foyers la joie de nos triomphes. Ce qu'il a été bu de vin de France à la santé de la République Française depuis huit jours est plus considérable qu'on ne pourrait croire.

J'ajoute que les fureurs déployées par les agents des Puissances coalisées, après les avoir rendus odieux, les couvrent aujourd'hui de honte et de mépris. Le ministre anglais surtout est devenu la risée de Copenhague, comme Pitt est l'horreur du genre humain [1].

Grouvelle n'exagérait pas la mauvaise humeur des ministres étrangers. Londres, Berlin, Saint-Pétersbourg étaient informés par eux de tout ce qui se passait dans la société de Copenhague. Dès qu'un Français suspect de républicanisme arrivait dans cette ville, ils accouraient chez Bernstoff et lui représentaient le péril d'accueillir des perturbateurs de l'ordre. Ils surveillaient les clubs, dépistaient le moindre propos ayant couleur révolutionnaire. Mais Bernstorff restait calme, déclarait qu'il tenait Grouvelle pour un homme intelligent, un esprit judicieux, et se félicitait que la Convention Nationale lui eût envoyé ce modéré que n'aimait pas la Montagne [2].

Pour célébrer la glorieuse reprise de Toulon, les commis-

1. Archives du Ministère des Affaires Étrangères.

2. E. Holm, *Histoire des relations extérieures du royaume de Danemark-Norvège pendant la Révolution française*, Copenhague, 1875.

saires aux approvisionnements eurent l'idée de donner un bal dans les salons d'un restaurant où les diplomates étrangers avaient coutume de se réunir.

Delamarre se fit expédier de Paris une caisse pleine de rubans, de châles et de turbans, dernier cri de la mode. Avant de distribuer ces objets dans les maisons où il était souvent reçu, il invita Sophie Zinn, dont les parents menaient grand train et se montraient particulièrement francophiles, à choisir ce qui lui plairait et elle prit une écharpe tricolore dont elle se para étourdiment pour assister à un dîner de cérémonie où sa beauté fit sensation.

La date du bal étant fixée, les commissaires envoyèrent des invitations :

LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ.

Vous êtes prié d'assister au bal et au souper qui auront lieu chez Rauch pour célébrer la reprise de Toulon.

C'est de la part des Français Aubry, Honoré, Castéra et Delamarre.

Le bal commencera à six heures.

Réponse.

Pendant plusieurs jours les dames s'occupèrent à préparer des toilettes en harmonie avec les châles et les turbans de Paris. Une répétition du bal eut lieu chez une famille Erichsen qui se chargeait d'organiser la fête. On ne connaissait pas encore à Copenhague la *contredanse*, inscrite au programme. Les commissaires et Grouvelle lui-même qui dansait avec une grâce accomplie, enseignèrent aux dames les figures de cette danse qui s'est conservée en Danemark sous le nom de *française*. Puis un maître de ballet, Antoine Bournonville, s'avisa d'improviser un cotillon aux sons d'une ancienne contredanse devenue le *Ça ira*. La figure, nouvelle à Copenhague, qui consiste à faire passer les couples dansants sous des bras levés en l'air plut beaucoup; mais le lendemain on racontait dans la ville qu'elle symbolisait la guillotine[1].

Quel émoi! Les diplomates étrangers résolurent d'intervenir

1. Auguste Bournonville, *Mémoires*, Copenhague. Élève de Noverre, Antoine Bournonville dansa à la Cour du landgrave de Hesse et à celle de Gustave III, roi de Suède. Son fils Auguste créa le ballet danois.

et d'arrêter ce scandale. Un bal par souscription se donnait ce jour-là chez Rauch; ils y coururent, convaincus que c'était la fête française, et se virent refuser l'entrée. Instruit de leur mésaventure, Bernstorff déclara que « c'était bien fait[1] ». Cependant l'irascible M. Hayles adjura le premier ministre danois d'interdire le bal français. La Cour et le gouvernement jugèrent prudent de céder et les commissaires se virent contraints d'adresser à leurs invités le billet suivant :

Vous êtes prévenu que le bal indiqué pour vendredi prochain chez Rauch n'aura pas lieu, au grand regret des citoyens français.

Tout cela fit beaucoup de bruit. Copenhague se divisa en deux camps, celui des francophiles et celui des amis de l'Angleterre. Les premiers trouvaient la conduite de Bernstorff humiliante pour la nation danoise, les seconds approuvaient le gouvernement et redoutaient des complications politiques. Bien des gens, après avoir conclu de bonnes affaires avec Duveyrier et ses collègues, commençaient à trouver gênante, presque dangereuse, la présence de ces hommes et déclaraient que l'outrecuidance républicaine allait trop loin. D'étranges rumeurs circulèrent même hors du Danemark. Une gazette allemande raconta qu'une demoiselle Zinn, qui portait avec crânerie l'écharpe tricolore, avait promis de paraître à la fête vêtue seulement d'une robe de gaze, pour figurer la déesse de la Raison[2].

Un nouvel affront fut infligé aux commissaires : ils donnaient un dîner en l'honneur de plusieurs négociants et financiers de Copenhague, mais de tous les invités seul le banquier Zinn y vint. Cet ami de la France républicaine résolut d'offrir aux Français une réparation. Il les convia à un banquet de plus de trente couverts. Après le potage un pâté froid fut présenté au citoyen Grouvelle qui souleva le couvercle; aussitôt trois canaris s'envolèrent en laissant tomber chacun un billet attaché sous leurs ailes. Sur ce billet était écrit : *Toulon est repris*. « Les Français qui en arrivant étaient fort

1. E. Holm, *Histoire des relations extérieures du royaume de Danemark-Norvège pendant la Révolution française*, Copenhague, 1875.

2. Sophie Zinn est l'auteur de l'amusante *Confession de grand'maman*.

déprimés furent touchés jusqu'aux larmes de cette attention, raconte Sophie Zinn[1]. Ils remercièrent mon père avec effusion. Ceux des convives qui s'étaient montrés impolis envers les commissaires avaient peine à cacher leur dépit. »

Après le dîner M. Zinn pria Duveyrier et ses collègues de chanter la *Marseillaise* que suivirent la *Marche des Pyrénées*, *Veillons au salut de l'Empire* et la *Carmagnole* dont le texte avait été remanié par Duveyrier.

Je vis mon père s'approcher plusieurs fois des fenêtres, écrit l'auteur des *Confessions*. Il m'apprit plus tard qu'il avait reçu une lettre anonyme l'avertissant que le ministre d'Angleterre avait soudoyé des matelots pour briser nos vitres à coups de pierres dès que retentirait la *Marseillaise*. Cependant rien de fâcheux n'arriva. La rue était calme comme à l'ordinaire.

Le lendemain de ce banquet mademoiselle Zinn recevait une lettre :

Je vous envoie, citoyenne, ma nouvelle édition de la *Carmagnole*. Nous nous sommes retirés hier, le cœur plein de reconnaissance, et avant de nous coucher, nous avons passé une délicieuse demi-heure à en exprimer ensemble tous les sentiments. Nous avons reconnu que votre famille était la seule jusqu'à présent qui nous reçût avec cette franche cordialité, cette confiance libre qui attestent la conformité des sentiments et des vœux.

Si la République Française parvient au degré de gloire et de puissance qui l'attend, ce qui est sûr, et si les Français que vous avez si bien accueillis hier, peuvent y être entendus, la famille Zinn sera distinguée à Copenhague comme la véritable amie de notre nation.

Mettez sur votre cœur, charmante Sophie, ces expressions de la gratitude patriotique, qu'il en soit le seul confident. Connues, ces paroles innocentes pourraient encore devenir ici un objet de scandale et je ne veux point réaliser sur vous et sur moi ces paroles de l'Évangile que votre papa connaît bien : *Qui scandalum amat per scandalum peribit.*

Adieu, citoyenne, vous avez captivé tous les cœurs français.

Le 6 pluviôse, 2e année (26 janvier 1794).

DUVEYRIER

L'affaire de Toulon n'en resta pas là. L'écrivain P.-A. Hei-

1. *Mémoires et lettres* (t. IV, *Confession de grand'maman*).

berg composa sur la reprise de ce port de guerre une chanson où il est dit :

L'Anglais qui voudrait être seul maître sur mer équipa une flotte de commerce et bombarda Toulon avec de l'or. Que n'épargna-t-il son or? Ce qui fut mal acquis fut mal défendu. Vivent ceux qui reprirent Toulon!

Grouvelle connut cette chanson chez les Zinn, se la fit traduire par Sophie et annonça son intention de la mettre en vers français. Accusé par Daniel Hayles d'injures envers l'Angleterre, l'auteur se vit condamner à une forte amende.

Heiberg fut présenté à Grouvelle par mademoiselle Zinn et eut de longs entretiens avec l'envoyé de la République. La fréquentation de ce dernier l'excita à cultiver avec une ardeur croissante la satire politique [1]. Il se prit de vive amitié pour le représentant de la France ainsi que pour les quatre commissaires, les attira dans son modeste intérieur et les accompagna dans les clubs et au théâtre. Il exigeait que sa femme, chaque fois qu'elle allait au spectacle avec eux, mît dans ses cheveux ou à son corsage une cocarde tricolore. La salle entière braquait ses lorgnettes sur la loge des patriotes français et bien des spectatrices enviaient madame Heiberg entourée de ces étrangers comme d'une sorte de garde d'honneur [2]. Frêle et jolie, timide et romanesque, la jeune femme qui, plus tard, lorsqu'elle eut divorcé et se fut remariée, se révéla écrivain de talent sous son nouveau nom de Gyllembourg, avait alors tout juste vingt ans. Elle faisait avec beaucoup de grâce les honneurs de son logis, pendant que son mari mettait le couvert pour le souper. Il avait vingt ans de plus qu'elle; brillant causeur au dehors, il se montrait dans le chez-soi le plus souvent taciturne et distrait. Une intrigue amoureuse se noua entre la charmante créature et Duveyrier.

Dans une ville « peu fertile en événements », l'ancien avocat de la Convention, pour fuir l'ennui, voyageait au pays

1. Deux ans après la mort de P. Bernstoff, qui survint en 1797, ses attaques contre le gouvernement absolu le firent exiler de Danemark. Il se réfugia à Paris où Talleyrand lui donna un emploi au bureau des traducteurs du Ministère des Affaires Étrangères.

2. J.-L. Heiberg : *P.-A. Heiberg et Thomasine Heiberg*, Copenhague, 1882.

du Tendre. Envers Sophie Zinn son attitude était amicale, presque paternelle; mais il avouait ne pouvoir vivre « sans une passion de sensibilité, une passion de compassion qui lui permît d'occuper son inactive et inutile bienveillance[1] ». Madame Heiberg fut troublée de ses brûlantes déclarations, de ses tirades sur la liberté en amour. L'histoire de cette liaison, dont sa vertu sortit victorieuse, a été racontée par elle dans un petit roman intitulé : *Les sentiers périlleux*, traduit en français par M. Xavier Marmier. Honoré Duveyrier y porte le nom de Charles Sardes.

Il n'était pas beau, écrit la romancière, mais il avait une physionomie intéressante; sa voix, ses gestes, ses paroles avaient quelque chose de charmeur. Sa manière d'être offrait un mélange de vivacité et de réserve. Ses yeux étaient à la fois mélancoliques, rêveurs, et très perçants. C'est à de pareils hommes que convient le rôle d'amant.

Ailleurs on nous dit qu' « il était fort intelligent et possédait les qualités indispensables à un amant. Comme tout homme accoutumé à de faciles conquêtes, il discernait très vite si une femme aimait son mari et était aimée de lui[2]. »

Pendant deux années Honoré Duveyrier poursuivit madame P.-A. Heiberg de son impétueux amour. Elle allait succomber lorsque le dangereux séducteur fut rappelé en France.

Philippe Grouvelle agrémentait, lui aussi, d'une liaison sentimentale son séjour à Copenhague. M. de Scheel, gentilhomme danois, qui se disait démocrate et qui attirait dans sa maison les républicains français, avait deux filles dont la cadette, nommée Charlotte, était fort jolie et l'aînée, Ulrikke, remarquablement intelligente et bonne musicienne. Grouvelle fit la cour à Ulrikke. Peut-être y eut-il promesse de mariage. On sait peu de chose sur cette intrigue dont le dénouement, comme on le verra plus loin, fut tragique.

***

Au mois d'avril 1794 Grouvelle put informer la Commission des Affaires Extérieures d'une significative concession

1. *Lettre à Sophie Zinn.*

2. J.-L. Heiberg : *P.-A. Heiberg et Thomasine Heiberg.*

obtenue du gouvernement danois. Il s'agissait d'une note amicale de ce gouvernement, « note ayant toute la forme officielle dont on n'avait pas encore usé vis-à-vis de nous. Cette note m'ayant d'abord été adressée revêtue de la suscription *à Monsieur Grouvellé*, j'ai représenté que la dénomination de « Monsieur » étant injurieuse pour les républicains français, je ne pouvais transmettre la note sous cette forme. On a consenti à changer la suscription et à substituer le *citoyen* au *monsieur*. Ce petit avantage diplomatique ne saurait être regardé comme tout à fait indifférent vis-à-vis de personnes qui mettent de l'importance à tout [1] ».

La Convention avait rendu un décret imposant le tutoiement à tous les citoyens et citoyennes. Pendant quelque temps les jeunes filles de Copenhague trouvèrent amusant de se faire tutoyer par les Français; ce fut une mode qui prêta beaucoup à la gaieté.

La fin du régime de la Terreur accrut les sympathies du public danois pour les enfants de la grande République; ils furent vraiment les héros du jour. La vie mondaine ne parut jamais plus charmante dans cette petite capitale du Nord que durant les courtes années où Grouvelle et son cortège de patriotes y furent mêlés. La décence des manières atténuait la liberté du ton. Hommes et femmes rivalisaient de belle humeur et d'esprit. Les bons mots des Français avaient beaucoup de succès. A un bal donné au Cercle du prince royal peu après les journées de thermidor, quelqu'un demanda à Auguste Garonne, jeune négociant de Montpellier, « si Paris était tranquille ». — « Tout est tranquille à présent », répondit Garonne. Le capitaine anglais de Christmas, fiancé à Sophie Zinn, s'exclama : « Ah! vous ne serez jamais parfaitement tranquilles, en France. » Et Garonne de riposter : « On n'est jamais parfaitement tranquille, monsieur, que lorsqu'on dort.

Cette réponse mit les rieurs du côté de Garonne. On le savait épris de Sophie Zinn et l'on s'amusait de la jalousie qu'inspirait à l'officier anglais ce méridional, aimable, excellent musicien, pour qui bien des cœurs féminins s'enflam-

1. Dépêche du 3 floréal an II (22 avril 1794). Archives du Ministère des Affaires Étrangères.

maient et « qui se comportait comme un Français accompli, et de manière à n'être jamais de trop [1] ».

Les gazettes contenant le récit des admirables événements des 10, 11 et 12 thermidor me sont parvenues, écrivait Grouvelle au citoyen Buchot, commissaire des Relations Extérieures. Combien ce récit a ému les républicains français qui résident dans cette ville! Quelle grandeur dans la Convention! que de sagesse! Que d'équité dans le peuple! Cette révolution renverse à jamais les Nérons oligarchiques comme celle du 10 août a renversé les Nérons monarchiques. Les étrangers amis de la République font éclater aujourd'hui leur enthousiasme sans craindre les reproches des amis de l'humanité. J'ai reçu particulièrement du philanthrope Bernstorff des félicitations très expressives auxquelles il a mêlé son vœu pour que ce changement devienne favorable à la paix générale. Ce n'est qu'avec peine que nous avons quitté ce sujet pour parler d'affaires [2].

Tout semblait donc au mieux pour Philippe Grouvelle et l'on ne peut qu'admirer l'habileté de ce parvenu de la Révolution à se maintenir dans les bonnes grâces de M. de Bernstorff. Mais les dépêches de l'année suivante montrent que ses rapports avec le premier ministre du roi de Danemark se sont refroidis. La raison en est que le représentant de la France désire sortir de son incognito et prendre ouvertement le titre de ministre plénipotentiaire. Être fêté par la haute bourgeoisie danoise, riche de beaux esprits et de jolies femmes, c'est bien quelque chose; pourtant cela ne satisfait point entièrement l'ancien secrétaire du prince de Condé. Étrange contradiction chez un homme qui s'est dit fier d'être plébéien, regarde l'aristocratie héréditaire comme « un corps étranger qui dévore et infecte les entrailles de la société » et déclare que « s'il avait le malheur de sortir de cette classe justement proscrite, il aurait déjà, de lui-même, expié le vice de sa naissance en abdiquant toute fonction publique [3] ». Il veut que sa qualité d'agent de la République soit reconnue par une Cour. Mais il aurait fallu que le gouvernement qu'il servait eût été reconnu par le

1. *Mémoires et lettres*, t. IV.

2. Dépêche du 2 fructidor an II (21 août 1894). Archives du Ministère des Affaires Étrangères.

3. Déclaration du 13 frimaire an II (4 décembre 1793). Archives du Ministère des Affaires Étrangères.

Danemark. Grouvelle se heurte « aux procédés de lenteur et d'atermoiement de Bernstorff dus peut-être à l'âge et à la maladie ».

En vain fait-il valoir que « trop de prudence est imprudence, car la République est un État avec lequel il faut désormais compter »; Bernstorff craint de mécontenter la Russie et l'Angleterre. Dans ses dépêches Grouvelle traite maintenant le comte « d'aristocrate et desposte par théorie autant que par naissance et par intérêt »; il le dit très mal informé de la véritable situation de la République, « accueillant trop souvent des préventions contre nos vues et des doutes sur notre consolidation ».

Il se plaint du dédain que lui témoignent encore de hauts personnages danois, entre autres M. de Blome, ancien ministre de Danemark en France, « qui par le long séjour qu'il a fait à Paris et par ses liaisons avec tous les oppresseurs et amateurs d'abus du vieux régime, a contracté une malveillance incurable contre la République ». M. de Blome a refusé de se rencontrer avec le représentant de la France et a fait sa société constante des ministres anglais et russe; sa conduite a été celle d'un ennemi. « Tout Copenhague a été choqué de ce genre de partialité. »

Évidemment Grouvelle s'aperçoit que la situation d'un sans-culotte, ministre auprès d'une vieille monarchie où l'aristocratie, bien que privée d'influence politique, conserve de nombreuses prérogatives, risque d'être souvent désagréable. De son côté, la Convention Nationale renonce à l'austérité républicaine et ne veut plus que son représentant se contente du simple titre d'agent. Fière de ses victoires, elle estime que la République doit être reconnue. Le Comité de Salut public envoie à Grouvelle de nouvelles lettres de créance « qui sont la réponse la plus claire et la plus prompte aux petites incertitudes de M. de Bernstorff... Les succès de nos armes et de nos négociations ne doivent nous laisser aucune inquétude sur les dispositions du Danemark. Nous espérons donc qu'il vous suffira de prononcer nettement nos intentions pour engager M. de Bernstorff à s'empresser de vous faire reconnaître avec le caractère que nous vous donnons et dont il est convenable sous tous les rapports possibles que vous soyez très prompte-

ment revêtu[1] ». Mais le comte Bernstorff répond au Comité de Salut public que « Sa Majesté le Roi s'adresse avec confiance à la République pour lui demander encore quelque délai pour la reconnaissance et l'admission publique du caractère dont son ministre est revêtu; que le seul motif de ce souhait est dans les inconvénients graves et inévitables qui en résulteraient pour le Danemark et auxquels une Puissance amie comme la France ne saurait être indifférente[2] ».

L'affaire traîna encore toute une année. La Convention s'impatientait et citait l'exemple de la Suède qui venait d'accepter officiellement un ministre de France; mais le diplomate accrédité à Stockholm n'était pas un régicide comme Grouvelle.

En août 1795 celui-ci annonce à son gouvernement l'envoi de deux fascicules du grand et précieux ouvrage *Flora Danica*. « La République en reçoit comme présent du roi de Danemark deux exemplaires; l'un était destiné au ci-devant roi et l'autre (sans qu'on en devine la raison) à la ci-devant Sorbonne. Il semble convenable que l'un de ces exemplaires revienne à la Bibliothèque Nationale, l'autre au Muséum d'histoire naturelle. »

Cet hommage du roi de Danemark d'un cadeau d'abord destiné au roi de France ne serait-il qu'une fiche de consolation offerte en dédommagement de la non-reconnaissance? La République ne l'entend pas ainsi; elle ordonne à son représentant de signifier à Bernstorff « qu'il ne pourrait demeurer plus longtemps sans la manifestation du caractère à lui conféré par le gouvernement français ». Le comte se défend en alléguant qu' « une Puissance aussi grande que la République juge toujours mal les dispositions d'un État plus faible ».

La « juste fierté » de Grouvelle est émue : « La situation glorieuse de la République et le degré de considération où son gouvernement s'est élevé sont tels que mon admission me paraît devoir être désormais ou commandée ou attendue mais

1. Dépêche du 21 floréal an II (11 avril 1795). Archives du Ministère des Affaires Étrangères.

2. Dépêche du 15 messidor an II (3 juilet 1795). Archives du Ministère des Affaires Étrangères.

non sollicitée », écrit-il[1]. Mais Bernstorff lui avoue sa peur que la Russie ne ferme ses ports aux navires danois et que sa médiation pour la paix générale ne soit repoussée s'il reconnaît officiellement la République et son représentant.

L'avènement du Directoire ne met pas fin aux scrupules de Bernstorff. Aussi Delacroix, ministre des Relations Extérieures, fait-il savoir à Grouvelle que « la République ne tolérera pas longtemps qu'un de ses agents joue un rôle aussi obscur qu'indécent. Après avoir épuisé et bien au delà tout ce qu'il a cru devoir d'égards et de ménagements, les résolutions du gouvernement sont de terminer cette affaire[2] ». Grouvelle tente une dernière démarche. Il prie le comte de ne pas oublier les services rendus au Danemark par la République qui protège sur mer le pavillon des neutres ; il déclare que « sa position devient si désagréable qu'il demandera son rappel si le Directoire ne le demande pas ».

Ensuite il informe Delacroix qu' « on a remarqué avec surprise à Copenhague que le chargé d'affaires danois Kœnemann ait été reçu à l'audience publique du Directoire avec les autres ministres étrangers ».

Il serait essentiel, continue Grouvelle, que le Directoire par quelque différence de traitement marquât sa façon de penser à l'agent de Danemark. Par exemple, il ne devrait pas être au repas que reçoivent les autres ministres, ni même être invité chez les membres du Directoire; il devrait avoir des jours d'audience différents, enfin être traité en tout comme je le suis. Cette petite guerre ne sera pas indifférente à M. de Bernstorff[3].

En janvier 1796, Bernstorff annonce à Grouvelle que « la chose s'approche ». Le mois suivant, la mort et les funérailles du ministre de Suède à Copenhague soulevèrent des questions de rang et de préséance. Grouvelle réclama « tous les droits et prérogatives dont les ministres de France ont toujours joui ». Comme il fallait s'y attendre, les ministres des puissances coa-

1. Dépêche du 27 thermidor an III (16 août 1795). Archives du Ministère des Affaires Étrangères.

2. Dépêche du 9 frimaire an IV (30 novembre 1795). Archives du Ministères des Affaires Étrangères.

3. Dépêche du 1er nivôse an IV (21 décembre 1795). Archives du Ministère des Affaires Étrangères.

lisées prirent mal la chose quand ils surent que le représentant de la République était invité à la cérémonie funèbre :

Le ministre impérial tomba malade de la goutte; le russe annonça qu'il ne viendrait point. Le saxon se fit aussi inscrire sur la liste des infirmes. L'Angleterre et la Russie n'avaient que des chargés d'affaires. Restait le ministre d'Espagne. Il réclama la préséance sur moi, non comme Espagnol, mais comme arrivé ici avant moi quoique je fusse établi six mois avant lui. Et cela sous prétexte qu'alors la République n'était point reconnue. Après avoir agité sérieusement cette insupportable hypothèse, je lui fis observer plus gaiement qu'il n'y avait que Sosie qui pût dire :

Et j'étais venu, je vous le jure,
Avant que je fusse arrivé [1].

Pour couper court aux difficultés, il fut décidé que l'on se rendrait séparément à l'hôtel du défunt et à l'église.

Grouvelle feint de traiter l'incident de « peu signifiant ». Il ajoute pourtant que « l'on est encore loin du temps où les gouvernements pourront dédaigner ces détails ».

Enfin, au moment où Delacroix déclarait que sa patience était épuisée [2], Bernstorff informa l'agent français qu'il allait être reçu par S. M. Christian VII le 4 mars et lui fit comprendre en même temps que le roi n'était pas en état d'entendre un long discours, « avertissement peu nécessaire », dit Grouvelle à qui « l'idée de haranguer au nom de la République un pareil fantôme » faisait souhaiter d'abréger autant que possible la présentation.

L'audience eut lieu avec le cérémonial accoutumé. Grouvelle dit trois ou quatre phrases au roi qui se tenait debout sous un dais :

Le roi, écrit Grouvelle, répondit avec calme en m'assurant de la sincérité de ses sentiments pour la République. Son visage, sujet à une mobilité convulsive, paraissait peu altéré; mais l'effort qu'il faisait pour parler était sensible; il prononça le mot « république » comme un homme qui se dépêche de peur de l'oublier.

1. Dépêche du 24 pluviôse an IV (12 janvier 1796). Archives du Ministère des Affaires Étrangères.

2. Dépêche adressée à Grouvelle, datée du 7 ventôse an IV (25 février 1796). Archives du Ministère des Affaires Étrangères.

Les ministres danois se disaient satisfaits de l'entrevue et déclaraient que le roi s'était bien comporté.

Delacroix exprima sa satisfaction en ces lignes :

Votre admission définitive, quoiqu'elle n'ajoute rien à l'existence de la République, est pourtant un triomphe sur ses ennemis [1].

*
* *

Cette victoire pacifique de la France fut bientôt suivie d'une autre. Le prince royal de Danemark fit un voyage en Allemagne et se rendit de Cassel à Francfort pour voir les soldats de la République, bien exercés mais fort mal vêtus, qui l'amusèrent en l'appelant « citoyen altesse ». Il dîna chez le général Jourdan; à ce dîner le toast pour le roi de Danemark fut salué de trois coups de canon, celui en l'honneur de la nation française, de vingt-sept coups [2].

Grouvelle raconte que le prince, charmé du caractère plein de gravité et de modestie du général Jourdan, « ainsi que de la confiante et amicale facilité avec laquelle on le mettait à portée d'observer les manœuvres et la tactique particulière des héros de Sambre-et-Meuse », avait éprouvé de la part du duc de Brunswick des procédés moins obligeants. Celui-ci, en faisant manœuvrer les troupes prussiennes, avait affecté de diriger tous les mouvements dans des bois et des marais; aussi le prince danois n'avait-il absolument rien vu [3].

L'orgueil de la jeune République apparut encore à la mort de la reine douairière de Danemark. Le ministère danois négligea de notifier ce décès au gouvernement français. Grouvelle, qui trois ans plus tôt s'était cru dispensé de rendre compte des détails de famille et de Cour, s'émut de cet oubli et, bien que résolu à ne pas prendre le deuil de la princesse et « à porter l'uniforme national en attendant qu'il pût se procurer le nouveau costume prescrit par le Directoire », il pria

1. Dépêche adressée à Grouvelle, datée du 4 germinal an IV (24 mars 1796). Archives du Ministère des Affaires Étrangères.

2. E. Holm, *Histoire des relations extérieures du royaume de Danemark-Norvège pendant la Révolution française*. Copenhague, 1875.

3. Dépêche du 15 thermidor an IV (5 août 1796).

Bernstorff de lui faire connaître les raisons pour lesquelles cette formalité n'avait pas été remplie. Le comte répondit qu' « il n'était point d'usage de notifier les événements survenus dans la famille régnante aux républiques ». Grouvelle fit sentir à Bernstorff qu' « il était essentiel de s'expliquer afin d'empêcher qu'on n'attribuât une pareille distinction à une prétendue suprématie que les monarchies ont voulu quelquefois s'arroger et que quelques publicistes leur ont très ridiculement accordée sur les gouvernements républicains, ce que la République Française ne souffrira jamais[1] ».

Delacroix prit un ton presque comminatoire :

La République romaine regardait tous les rois comme au-dessous d'elle. La République Française ne verrait point avec indifférence que la Cour de Danemark ne la traitât point comme la nation la plus favorisée... L'ambassadeur de la République, fait pour prendre partout le premier rang, ne doit jamais être négligé et il doit recevoir toutes les communications relatives aux membres des familles régnantes bien que son gouvernement ne puisse pas rendre la réciprocité.

Grouvelle eut ordre de se présenter chez le prince royal et de lui dire ce que le gouvernement de la République pensait de la conduite du premier ministre danois : « Louis XIV et ses successeurs furent moins osés que M. de Bernstorff, les notifications des actes civils des princes ont été souvent faites à des républiques par la monarchie française. » En conséquence, le Directoire, s'il n'obtenait satisfaction, serait tenu de rappeler son ministre plénipotentiaire.

Cette démarche auprès du prince royal, contraire aux usages, était une leçon donnée à Bernstorff qui se plaignit avec aigreur du procédé. Quant au prince, en recevant Grouvelle, il « montra quelque morgue et mesura assez mal ses termes, tant par impatience que par son peu de connaissance de la langue française[2] ».

Le gouvernement danois essaya de se dérober en objectant

1. Dépêche du 2 frimaire an IV (22 novembre 1796). Archives du Ministère des Affaires Étrangères.

2. Dépêche de Grouvelle du 25 nivôse an V (14 janvier 1797). Archives du Ministère des Affaires Étrangères.

que les membres du gouvernement français ne prenaient pas le deuil en cas de décès d'un prince; à quoi Grouvelle répondit : « tout est égal et réciproque puisque, si le Directoire ne porte point le deuil des princes, les princes ne sont pas non plus dans le cas de porter le sien, que d'ailleurs la République vient d'autoriser son ministre à Copenhague à décorer d'un crêpe son uniforme ».

Enfin, le 14 février 1797, Bernstorff en notifiant au gouvernement français la nomination d'un ministre de Danemark à Paris, ajoute que « les formes nouvelles exigeant des arrangements nouveaux, Sa Majesté le Roi, flattée de tout ce qui prouvera de l'intérêt à sa famille, adoptera avec plaisir, au sujet des annonces des morts des membres de la famille royale, tout ce que la République désirera et dont elle conviendra avec les autres souverains ».

***

Les républicains français qui s'étaient groupés autour de l'agent diplomatique et des commissaires reprenaient les uns après les autres le chemin de leur patrie, laissant aux dames de Copenhague le regret des heures de danse et de musique et

Des jolis entretiens
Où l'esprit sans étude
Philosophait sur des riens [1].

Au nombre des partants était Auguste Garonne que l'on avait vu « papillonner » autour des beautés danoises, selon le mot de Duveyrier, et qui avait eu de jolis succès en déclamant d'une voix ardente des pages de la *Nouvelle Héloïse*. Duveyrier lui avait donné le surnom de « Saint-Preux ». Lorsque Garonne Saint-Preux chantait avec Sophie Zinn un duo des *Deux Avares* (musique de Grétry) il mettait tant de passion dans ces phrases :

Ah! que mon âme est satisfaite,
Je te vois, je te vois, je suis donc auprès de toi...

1. Ces vers sont d'Auguste Garonne.

et

Contre mon sein je te presse,
Quel bonheur pour ton amant.
Vois mes transports!

que M. Zinn, alarmé, cessa de le convier. Le capitaine de Christmas rompit avec Sophie :

Vous êtes sans doute secrètement promise au citoyen Garonne, lui dit-il. Si vous l'épousez, vous vivrez dans un beau pays, mais parmi d'affreuses gens. Vous penserez à moi le jour où vos amis les Français récompenseront de la guillotine votre affection pour eux!

Cependant Garonne, après une maladie qui laissait une intéressante pâleur à son visage, réussit à rentrer dans les bonnes grâces de M. Zinn. Hôte assidu, tout un été, de la maison de campagne du banquier, aux portes de la ville, il aidait Sophie et ses sœurs à cultiver le jardin, cueillait des fleurs et des fruits; se promenait-on, après le dîner, dans les champs, il jouait de la flûte comme un berger d'Arcadie.

Cette idylle aboutit à une promesse de mariage échangée entre Sophie et Garonne. Celui-ci adresse une demande par lettre à monsieur et madame Zinn. Douleur des parents de Sophie qui, les larmes aux yeux, supplient leur fille de ne pas les quitter pour aller vivre dans un pays livré aux horreurs de la Révolution. Sophie, qui chérit ses parents, cède à leurs prières. Après une entrevue avec le banquier, Garonne envoie à sa bien-aimée une lettre qui sent sa *Nouvelle-Héloïse :*

Mon désespoir tient de la rage. Ce respectable vieillard à mes genoux m'a dit que je voulais sa mort et celle de tous les siens... Barbares parents!... Sophie! tes pleurs et les miens!... Mais si tu le veux, ton père ne peut s'opposer à notre bonheur... etc.

Sophie montra la lettre à son père qui parut craindre que Garonne ne méditât un enlèvement; il fit garder sa maison et il envoya un de ses fils chez le fougueux méridional pour le ramener à la raison. Le jeune Zinn trouva l'amoureux de Sophie en proie au plus violent chagrin. Deux pistolets chargés étaient posés sur une table. « Au fond, écrit ingénuement l'auteur de la *Confession de grand'maman*, il n'y avait rien de surprenant à ce qu'il eût préparé ses pistolets puisqu'il était à la veille de son départ pour la France. »

Garonne quitta le Danemark pour n'y plus revenir. Sophie se consola très vite de son départ. Peu de temps après elle épousait M. de Thalbitzer, consul allemand à Elseneur. Devenue une épouse tendre et fidèle, elle lut avec indifférence des vers que Garonne lui envoyait de Montpellier :

N'oubliez jamais,
Trop aimable Sophie,
Que dans mon cœur tous vos traits
Sont gravés pour la vie ;
Que si je sens dans mon cœur
Une douleur extrême,
C'est qu'il n'est pas de vrai bonheur
Absent de ce qu'on aime.

D'ailleurs elle apprit bientôt le mariage du négociant poète avec une Française.

Les commissaires aux approvisionnements furent rappelés en France vers le milieu de l'année 1796. Le départ de Duveyrier laissait un grand vide dans le cœur de madame P.-A. Heiberg :

Parmi les hommes intéressants que tu amenais à la maison, et qui nous faisaient passer de si charmantes soirées, écrivait-elle cinq ans après à son mari, plus d'un me laissa entendre que je lui plaisais. Un seul conquit mon estime et mon amitié, mais ce fut seulement quand le destin me l'eut ravi, que je compris à quel point sa présence m'était chère.

P.-A. Heiberg lui répondit de Paris :

Je n'ai jamais douté de toi. Te souviens-tu du jour où Duveyrier vint te faire ses adieux et de la discrétion avec laquelle je pris mon chapeau et sortis du salon? Seul un mari qui a pleinement confiance en sa femme agit avec cette délicatesse [1].

Avant de partir, Duveyrier rendit visite aussi à madame de Thalbitzer, nouvellement mariée. Par crainte de sa belle-mère, née anglaise et fort mal disposée à l'égard des Français, l'adorable Sophie, qui avait été l'âme des fêtes françaises, fit au

1. J.-L. Heiberg : *P.-A. Heiberg et Thomasine Heiberg*. Madame Heiberg n'avait pas suivi son mari dans l'exil. Guérie de son amour pour Duveyrier, elle aima passionnément M. de Gyllembourg, comte suédois, et divorça pour l'épouser.

brillant Honoré un accueil froid; elle n'osa le retenir à dîner. Il en parut surpris et même attristé. Sur la feuille de garde d'un livre qu'elle lui avait prêté et qu'avant de quitter le Danemark il lui retournait, il écrivit des vers où il mit un reproche :

Douce amitié, tu peux seule embellir
Toute la trame de la vie :
Par l'espérance, l'avenir,
Le présent par la sympathie,
Le passé par le souvenir.
Ne l'oubliez jamais, Sophie,
Elle sait de même punir
Le cœur trop froid pour la sentir
Et le cœur léger qui l'oublie[1].

Arrivé à Paris, Duveyrier sut que sa femme, lasse d'être reléguée dans la substance éthérée, l'avait trompé. Il divorça, puis s'attacha à la fortune de Bonaparte, fut nommé intendant de l'armée d'Italie et s'enrichit considérablement. Il devint membre du Tribunat et mari de la comtesse de Ségur, cousine du marquis de Ségur que Napoléon Ier fit grand maréchal de la Cour.

Delamarre vécut en France en grand seigneur. Castéra reprit ses travaux littéraires et publia une *Vie de Catherine II*. L'histoire est muette sur ce qu'il advint du docteur Aubry.

*
* *

Grouvelle restait en Danemark; il perdit en juin 1797 son ami et protecteur, le comte P. Bernstorff. La fin de cet homme d'Etat, qui manifesta dans ses derniers moments des sentiments religieux très profonds, fut à Grouvelle une occasion de rappeler la parole suprême de son ami Cérutti : « Je vais rejoindre le dieu de ma pensée », et de remplir une dépêche d'amples dissertations sur la mort du dévot et celle du philosophe.

Bien que ses relations avec Bernstorff eussent depuis quelque temps perdu de leur cordialité, Grouvelle déplora la disparition de ce ministre, car son fils et successeur, le comte

1. *Mémoires et lettres*, t. IV.

C. Bernstorff, ne lui témoigna que de la froideur et de la méfiance. Désormais l'on verra le ministre de France préoccupé presque exclusivement de questions d'étiquette et de forme. Sans cesse il assure le ministère des Relations Extérieures qu'il veille à ce que la République n'ait à souffrir d'aucun manque d'égards. Après de longs pourparlers, il obtient de C. Bernstorff l'interdiction dans tout le royaume de Danemark du port des décorations octroyées par la ci-devant monarchie française, mesure qui fut bientôt adoptée par les cours de Berlin, de Madrid et de Vienne.

Il se plaignait de sa santé « épuisée par le travail et par l'intempérie du climat danois ». Pendant l'été de 1797 il fit un voyage de récréation en Norvège et partit ensuite pour Paris, en congé, « afin de revoir sa famille et ses amis, s'occuper d'un très chétif pécule et se retremper par un autre genre de vie en participant de corps et d'âme à la jouissance des institutions républicaines, en contemplant la puissance et la gloire de sa nation, en puisant à sa source un peu de l'énergie de son gouvernement, cela conformément au mot de Siéyès : « tout caractère doit souvent se rafraîchir dans l'esprit de la démocratie ».

A Paris il se maria; puis il mena sa jeune femme à Copenhague. Les événements faisaient toujours défaut dans la capitale danoise. Grouvelle voulut donner de l'importance à une intrigue découverte entre le prince Charles de Hesse, revenu à la Cour de Danemark, et Dumouriez, réfugié dans le Holstein. Il s'agissait de faire descendre Dumouriez en Normandie avec 30 000 Norvégiens. Grouvelle était d'avis qu'il fallait exiger que le traître fût expulsé des Etats danois; mais Talleyrand lui répondit :

Le Directoire ne met pas un très grand prix à l'expulsion de Dumouriez des États danois, parce que s'il était ailleurs il ne manquerait pas d'y porter sa turbulence et ses complots. Ce ne sont pas les intrigues d'un prince aussi peu considéré que le prince de Hesse et d'un homme aussi méprisé que Dumouriez qui prévaudront sur les habitudes et les affections qui lient le Cabinet danois à la neutralité.

En mars 1798, Grouvelle put informer le gouvernement français que « les intrigues du Holstein paraissent avoir cessé et que Dumouriez vit plus isolé que jamais dans ce duché ».

Mais voici que notre diplomate constate un refroidissement dans le public danois à l'égard de la République dont les ennemis travaillent par toutes sortes de moyens à la discréditer. Ils publient dans la *Gazette officielle* de Copenhague des nouvelles mensongères sur le complet insuccès de l'expédition d'Égypte « qui rend Buonaparte plus malheureux que si on l'eût envoyé à Cayenne », et des attaques violentes contre le Directoire « qui donne à ses frontières une étendue incompatible avec le repos et la sûreté des autres puissances, ne cesse de travailler à la propagation des principes révolutionnaires et ne met point de bornes à ses injustices et à son ambition ».

Grouvelle est la bête noire de M. de Krudener, ministre de Russie à Copenhague. Par la bouche de son représentant, l'empereur Paul adresse à C. Bernstorff de fréquentes remontrances au sujet de la présence dans la capitale danoise d'un jacobin dont toute la conduite est en opposition avec les principes et les coutumes des autres diplomates et qui se singularise par d'étranges infractions aux usages. Par exemple, il n'accepte dans ses rapports avec ses collègues d'autre dénomination que celle de citoyen; il repousse, soit de vive voix, soit par écrit, le titre d'Excellence « qui lui paraît plus qu'un autre contraire au bon sens comme à la dignité de l'homme, car il suppose dans l'individu qui le reçoit la supériorité de mérite dans toutes les parties, tandis que malheureusement les quatre-vingt-dix-neuf centièmes de l'espèce humaine sont obligés de se contenter de la médiocrité de quelques-unes [1] ».

Un autre grief contre Grouvelle était qu'il fréquentait des clubs où il soutenait les idées révolutionnaires. Les écrivains satiriques qu'il y rencontrait s'égayaient avec lui de certains traits burlesques du gouvernement de l'empereur Paul, et les faisaient connaître au public; entre autres le fait suivant : un étranger arrive à Saint-Pétersbourg; reçu dans une maison où on lui offre du chocolat ou du thé, il répond en allemand : *lieber thé* (plutôt du thé). Un espion le dénonce et le fait jeter en prison pour avoir crié : *liberté*.

Par déférence envers la Russie qui menaçait de rappeler M. de Krudener si l'on n'imposait silence aux amis de Grou-

1. Dépêche de Grouvelle au ministre des Relations Extérieures. Archives du Ministère des Affaires Étrangères.

velle, le comte C. Bernstorff renia les principes de son père et restreignit la liberté de la presse[1]. En outre il entretenait à Hambourg et à Altona une police secrète contre le jacobinisme.

Grouvelle n'avait pas à se plaindre seulement de l'attitude des ministres étrangers à son égard, celui de Prusse étant devenu aussi désagréable que ceux de Russie et d'Angleterre; on ne le voyait plus dans le monde, la plupart des maisons où il était reçu auparavant avaient cessé de le recevoir[2]. A la Cour il trouvait encore une politesse apparente, mais on tenait peu compte de ses désirs. Les marins français lui créaient des difficultés avec le gouvernement danois; ils ne respectaient pas la tranquillité des neutres, envahissaient les petits ports norvégiens, faisaient du tumulte dans les villes où ils défilaient, musique et drapeau en tête, et avaient des rixes avec les habitants[3]. Le ministère danois se montrait fort mécontent de ces incartades.

Un jour, dans une discussion avec C. Bernstorff, le représentant de la France alla jusqu'à dire : « Vous n'avez aucune loyauté dans le caractère et je m'aperçois que j'ai à faire à une tout autre personne que Monsieur votre père[4]. »

L'auteur des *Confessions de grand'maman* nous dit qu'après son voyage à Paris, Grouvelle, quoiqu'il aimât beaucoup sa femme, ne fut jamais gai. Il y avait à sa tristesse une raison particulière : Ulrikke de Scheel, apprenant le mariage du ministre de la République, s'était noyée volontairement dans un petit lac des environs de Copenhague. Sa sœur Charlotte, frappée au cœur par cette mort tragique, contracta une maladie de langueur qui au bout d'un an l'emporta dans la tombe. Sans doute le poète Philippe Grouvelle médita douloureusement sur les caprices et les erreurs de l'amour, et sur le martyre des cœurs trahis. L'impression profonde que pro-

1. La loi contre les délits de presse qui frappa P.-A. Heiberg atteignit également l'écrivain danois Malte-Brun. Il se réfugia, lui aussi, à Paris et y devint secrétaire de la société de géographie.

2. Dépêche du ministre de Suède. M. de Taube, à son gouvernement. (E. Holm, *Histoire des relations extérieures du royaume de Danemark-Norvège pendant la Révolution française*, Copenhague, 1875).

3. E. Holm, ouvrage cité.

4. Dépêche de M. de Taube à son gouvernement (E. Holm, ouvrage cité).

duisit sur lui le suicide de mademoiselle de Scheel permet de croire qu'il avait été pendant quelque temps sincèrement épris de cette aimable jeune fille.

Les campagnes de 1799, la rumeur de l'anarchie régnant à Paris et d'une dictature probable ajoutèrent des inquiétudes patriotiques à ses ennuis personnels. Il fit part de ses craintes au citoyen Reinhard, ministre des Relations Extérieures : « des doutes trop motivés se sont répandus sur la stabilité du gouvernement actuel et conséquemment sur l'existence de la République elle-même[1]. »

Reinhard lui écrivit le 29 vendémiaire an VIII (20 octobre 1799) : « Le général Buonaparte travaille tous les jours avec Barras et Siéyès très secrètement et ce dernier a été avant-hier jusqu'à trois heures du matin chez Buonaparte dans son hôtel, rue Victoire. »

En 1796 Grouvelle avait prêté serment au Directoire : « Je jure haine à la royauté et à l'anarchie. Je jure attachement et fidélité à la République et à la Constitution de l'an troisième. » Mais les gouvernements et les formules passaient vite en ce temps-là! Le coup d'État du 18 brumaire renverse le Directoire, et le 10 frimaire an VIII (30 novembre 1799) le ministre de France à Copenhague jure fidélité à la République « fondée sur les trois grandes bases de la liberté, de l'égalité et du système représentatif ».

L'envoyé de la Convention Nationale va-t-il rester en Danemark pour y représenter le Consulat? Non, car il faut au pouvoir nouveau d'autres serviteurs. Le premier Consul lit quelques dépêches de Grouvelle et dit qu' « il n'est pas propre à négocier de grandes affaires, qu'il pense petit et a l'esprit tracassier[2] ». D'ailleurs M. de Dreyer, ministre de Danemark à Paris, demandait que Grouvelle fût rappelé. Le 13 frimaire an VIII celui-ci reçut la notification de son remplacement par Bourgoing, « choix qui manifeste assez le prix que la République met à nos rapports avec le Danemark ». En effet, Bour-

1. Dépêche du 16 vendémiaire an VIII (8 octobre 1799). Archives du Ministère des Affaires Étrangères.

2. E. Holm, *Histoire des relations extérieures du royaume de Danemark-Norvège pendant la Révolution française*, Copenhague, 1875.

going, ex-noble, ex-chevalier de Saint-Louis, ex-ministre sous la royauté, n'avait rien d'un jacobin[1].

P.-A Heiberg vit Grouvelle à Paris et le trouva d'humeur morose, n'ayant pas encore acquis ce goût de la retraite qu'il louait autrefois comme étant de la plus haute sagesse. Pour le consoler de n'être plus rien, Napoléon le mit au conseil législatif. Il entreprit des travaux littéraires dont les plus importants sont des *Mémoires historiques sur les Templiers*, une excellente édition des *Lettres de madame de Sévigné* et une édition des *Œuvres de Louis XIV*. Il allait entrer à l'Institut; mais une Némésis veillait. Quelqu'un rappela sa mission au Temple, du 20 janvier 1793; cela nuisit à sa candidature : contraint d'y renoncer, il en eut tant de chagrin que sa fin en fut hâtée, dit-on. Il mourut de fièvre pernicieuse, en 1806, à Varennes, chez son ami Drouet, le même qui avait arrêté la famille royale dans sa fuite[2].

***

A Copenhague le départ de Philippe Grouvelle avait clos définitivement une ère courte et charmante, le séjour des républicains de 93 qui apportèrent, avec le souffle hardi de la Révolution, un tour d'esprit très galant et une grâce légère, évocatrice des fêtes de Versailles et de Trianon. Les historiens et les mémorialistes perpétuèrent le souvenir de leur visite; bien des années après, des aïeules qui avaient vécu cet épisode au beau temps de leur jeunesse le narraient comme un conte merveilleux.

MARTINE RÉMUSAT

1. E. Holm, *Histoire des relations extérieures du royaume de Danemark-Norvège pendant la Révolution française*, Copenhague, 1875.

2. Il laissait une fille, Laure Grouvelle, qui fut une républicaine exaltée. En 1830 elle visita dans les prisons les condamnés politiques. Arrêtée, elle subit des années de détention à Clairvaux, devint folle et fut envoyée dans la maison centrale de Montpellier où madame Lafarge, héroïne d'une célèbre affaire d'empoisonnement, la connut. Laure Grouvelle mourut en 1842.

LE PALAIS PALMACAMINI[1]

XI

HORACE HEUREUX

Il alla dans sa chambre et s'y enferma pour se le redire. C'était pour lui comme une acquisition subite, comme s'il fût devenu riche tout d'un coup : elle était belle, plutôt grande, le corps jeune et plein, elle avait des yeux chauds, des cheveux châtains, une bouche un peu renflée, le visage pâle et très tranquille ; Horace, en pensant à elle, se vit soudain lui-même, dans la glace, et regardant sa figure animée et éclatante, se demanda avec angoisse s'il pouvait plaire. Il lui semblait que pour y prétendre, il eût fallu être d'une beauté sans défaut. Il se souvenait qu'à seize ans, les femmes lui paraissaient tellement au-dessus de ceux qui les aiment qu'il ne pouvait comprendre par quelle condescendance elles daignent faire parfois le bonheur de l'un d'entre eux. Alors, l'été, ayant entendu parler d'un jeune homme réputé pour ses succès auprès d'elles, qu'il devait rencontrer chez le marquis de Cellurier, l'adolescent s'était imaginé qu'il allait voir quelqu'un d'incomparable. Quand il connut ce jeune homme, il fut à la

1. Voir la *Revue* des 1er et 15 juillet.

fois heureux et déçu. Heureux parce que le trouvant assez ordinaire, et même un peu grossier, il s'était dit qu'il n'était donc pas si difficile de plaire aux femmes, puisque celui-là y parvenait aisément : déçu, parce qu'il avait bien senti que tout cela n'était pas si beau et si rare qu'il l'avait rêvé. Mais maintenant il se sentait exalté, plein de sentiments nombreux; ne trouvant rien de mieux à faire, il se mit devant sa table, pour écrire à sa tante et à sa mère : « Si vous saviez, ma chère maman, comme la solennité de ce matin a été imposante! Mais comme j'en aurais mieux joui avec vous! Je vous aime tant, ma chère maman... »

Il s'arrêta, avec le sentiment brusque et subtil qu'il faisait quelque chose de mal, qu'il était en train de mentir à sa mère. « Pourtant, c'est vrai, je l'aime », se dit-il étonné. Cependant il cessa d'écrire et il sortit. Il se promena au hasard dans Rome, et, pendant qu'il allait, il pensait seulement à revenir à la maison, dans l'espoir qu'il reverrait l'étrangère. Puis il s'avisa qu'il aurait été importun d'entrer ainsi et de ressortir sans cesse. C'est pourtant ce qu'il fit deux fois, sans rencontrer personne dans le corridor. Le soir il s'en alla dîner chez Checco. Ce qu'il aperçut d'abord, en pénétrant dans le restaurant, ce furent les trois Français du matin, boudeurs et isolés à une petite table, et Horace constata ainsi qu'ils n'avaient pas différé à profiter de son renseignement. Seulement, au lieu de suivre l'usage du pays en commandant le plat qui leur faisait envie, ils s'obstinaient à vouloir dîner à prix fixe : il avait donc fallu retrouver un vieux menu qu'on leur avait présenté et tandis qu'Horace les observait à leur insu, ils parlementaient avec Checco, qui leur opposait une patience angélique.

— Alors, ce dîner-là, ça coûte trois francs, n'est-ce pas?

— Si, trois francs, — répondait Checco en français.

— Et en commandant pour deux, il y en aura assez pour trois?

— Si, assez!

Checco les quitta enfin, et ayant aperçu Horace, vint à lui, en levant discrètement les yeux au ciel.

— Et vous, monsieur le comte, que voulez-vous?

— Oh, — dit Horace, — tout! J'ai soif, j'ai faim.

Cependant il ne se sentait pas un grossier appétit. Il aurait

voulu faire un repas à la fois délicieux et léger, boire des vins parfumés, manger des fruits qui eussent baisé ses lèvres.

— Voulez-vous, — proposa Checco de l'air le plus alléchant, — une belle sole avec des courgettes frites?

— Non, — dit Horace.

— Non? — Et comme s'il eût repoussé soudain avec dégoût une sole imaginaire, Checco demanda :

— Voulez-vous une belle côtelette de porc grillée avec des pommes de terre?

— Non, — dit Horace.

— Non? — Et rejetant aussitôt la côtelette dédaignée :

— Voulez-vous des petits oiseaux avec de la *polenta*, c'est si bon?

— Non, — dit Horace.

— Non?

Checco commençait à être embarrassé, car ses ressources s'épuisaient vite, mais Horace accepta soudain n'importe quoi. Pendant qu'il dînait, il ne put s'empêcher de rire en voyant les trois, le père, la mère et la fille, qui attendaient encore qu'on leur apportât leur repas, et regardaient d'un air envieux les gens manger autour d'eux tout ce dont ils auraient bien voulu eux-mêmes.

Après dîner Horace se promena encore, puis il revint au palais Palmacamini et se retrouva chez lui. Une fois qu'il fut couché, il osa penser à celle qui, sans doute, par delà le petit salon, reposait dans cette chambre où il était entré avant qu'elle y vînt et où il pouvait ainsi plus facilement se l'imaginer. Il se demanda s'il existait déjà pour elle, si peu que ce fût. En somme, elle l'avait vu. De plus, Candida avait bien dû parler de lui à la jeune femme, et, à cette idée, cherchant ce qu'on pouvait dire de lui, pour la première fois il fut heureux d'être le comte de Chintreuil, si cela pouvait disposer en sa faveur une inconnue. A celle-ci cependant il ne songeait qu'avec beaucoup de timidité; mais, à propos d'elle, il pensait éperdument à l'amour, à tout ce qu'il comporte d'ivresses. C'était d'abord, pareilles à ces bribes de nuées presque immatérielles qui flottent très haut dans le ciel au-dessus du couchant, des joies ténues, diaphanes, d'une délicatesse ineffable, d'enivrants plaisirs faits de rien, d'un regard, d'un silence, d'un

effleurement involontaire; puis, comme ces nuages plus riches qui avoisinent l'astre ardent, c'étaient des voluptés plus palpables et plus opulentes; puis enfin, dans sa splendeur centrale où tout s'abîmait, rayonnant d'un tel éclat que le jeune homme ne pouvait le regarder en face, le soleil, l'amour!

Le lendemain matin, quand il s'éveilla, après cet instant de vide où l'on ne reconnaît pas encore le destin où l'on se retrouve, il eut le bonheur de se rapprendre à lui-même qu'une femme jeune et belle était là tout près. D'ailleurs, de petits changements marquaient la présence nouvelle. Quand il prit à sa porte les deux brocs dont il avait besoin pour sa toilette, il vit que ce n'étaient pas les mêmes que d'habitude : il s'inonda d'eau froide avec un plaisir nerveux et lorsque Candida lui apporta son café, elle s'excusa en lui disant que, les autres brocs étant plus jolis, elle les avait réservés à l'usage de la dame.

— Eh bien, — dit Horace, — a-t-elle bien dormi?

— Très bien, — dit Candida, — un si bon lit!

— Tant mieux! — répondit-il.

Il parlait sur un ton badin, mais sa pensée était sincèrement tendre. Il ne songeait pas à se faire valoir auprès de cette inconnue : il aurait voulu seulement l'entourer d'égards, pour qu'elle sût que sa présence était ressentie et agréée comme un bonheur.

Il sortit. Le temps était gris. Il se sentait désœuvré et inquiet, et sans qu'il pût s'expliquer comment, à la fois plus seul et moins seul qu'avant. Revenu chez lui après déjeuner, il essaya de lire. Sa mère avait voulu qu'il emportât les nombreux livres qu'ont écrits sur les villes d'Italie des auteurs modernes. Il avait beau faire, il ne pouvait s'y intéresser. Il n'y trouvait jamais qu'un monsieur inconnu barbouillant d'adjectifs téméraires l'image de vieilles cités vénérables : d'ailleurs l'auteur en venait vite à parler de soi, et bientôt on ne voyait plus que lui, courant comme une tache errante sur les villes qu'il croyait décrire.

Horace essaya de lire des livres italiens, sans parvenir davantage à s'y attacher. N'ayant pas remarqué qu'il commençait à pleuvoir, il se décida à sortir.

Il arrivait dans l'antichambre, quand il y vit l'étrangère.

Elle était là, auprès de Candida, et semblait attendre. Il ôta son chapeau en l'apercevant et, pour ne pas sortir tout de suite, pour demeurer un instant là où elle était, il demanda à Candida s'il n'y avait pas de lettre à son adresse. Et tandis qu'il prononçait ces mots quelconques, il donnait sa voix à l'inconnue.

— Non, — répondit Candida, — il n'y a rien.

Et se retournant vers la jeune femme :

— Cela me déplaît, madame la baronne, — dit-elle, — que vous deviez attendre.

Et comme Horace la regardait d'un air interrogateur :

— Oui, — reprit-elle, — la dame a demandé une voiture, à cause de la pluie, et Adalgisa est partie en chercher une, mais elle ne sait pas faire, la pauvre, et ne revient pas!

— Mais j'y vais! — s'écria Horace.

Il bondit comme un enfant dans l'escalier, se trouva dehors en un instant et se mit à courir, heureux d'employer la force qui l'emplissait. Sa seule crainte était qu'Adalgisa réussît de son côté et lui ôtât ainsi l'occasion de rendre un service. Heureusement il aperçut la naine au bord de la place du Panthéon, immobile et agitant les bras vainement :

— Retournez, — lui dit-il gaiement, — c'est moi qui m'en charge.

Il trouva un fiacre et après être revenu dedans, monta prévenir la jeune femme, redescendit avec elle et quand il l'eut abritée sous son parapluie et qu'installée, un peu confuse, elle voulut le remercier, elle le vit qui lui faisait un grand salut et qui lui disait en lui montrant la vieille voiture assez piètre :

— J'aurais voulu en trouver une plus belle.

Et il s'en alla à travers la ville, sans savoir par où il passait, sans prendre garde à la pluie.

Le lendemain matin il faisait beau. Habillé et prêt à sortir, il demeurait pourtant dans sa chambre dont il avait ouvert la porte-fenêtre : mais il ne paraissait point sur le balcon, par discrétion, pensant qu'elle y viendrait peut-être de son côté. Il avait pris un livre mais ne s'apercevait pas même du sens des mots qu'il lisait. Soudain il entendit qu'on ouvrait la porte-fenêtre du salon : puis il y eut un moment de silence : puis résonna le bruit net de deux talons sur la pierre du balcon et le silence régna de nouveau. Il se dit qu'elle était là,

immobile, dans la lumière, et alors il s'avisa qu'il n'avait fait que l'entrevoir dans l'ombre, qu'il ne savait pas vraiment comment elle était; et il regardait devant lui la porte-fenêtre, comme si elle avait dû apparaître soudain dans ce cadre noir. Tout à coup il entendit un cri léger, vit rouler sur la dalle quelque chose de brillant et s'étant précipité, réussit à saisir, juste au moment où elle allait tomber dehors, l'alliance de la jeune femme. Il la lui tendit en souriant. A ce moment-là, rouge, timide, tout jeune et d'une parfaite naïveté, il n'avait vraiment pas l'air bien dangereux pour une femme.

Elle avait eu grand'peur, toute émue d'avoir risqué de perdre l'anneau nuptial, car ç'aurait été un mauvais présage.

— Décidément, monsieur, — dit-elle, en remettant la bague à son doigt, — vous ne cessez de me rendre service. Je voulais déjà vous remercier...

Elle s'arrêta :

— Oh! madame, — dit Horace, — je ne mérite pas vos remerciements, mais je suis bien heureux de les recevoir!

— Comme vous parlez bien italien, — reprit-elle, et il vit que Candida avait parlé de lui à la jeune femme et qu'elle savait ce qu'il était.

Elle rougit légèrement et dit en français :

— Je parle français.

En prononçant ces paroles, elle suppléait par son sourire à leur laconisme, et ainsi hésitante au bord d'un langage étranger, elle ressemblait à une femme devant une rivière et qui n'ose s'aventurer sur les pierres branlantes du gué. Elle avait un air de gaucherie si charmant qu'Horace eût voulu s'élancer vers elle, l'aider.

— Vous parlez très bien, — s'écria-t-il bêtement, et ils se turent.

Ils regardèrent la petite place; autour de sa fontaine, elle était animée comme la scène d'un théâtre. Deux hommes, avec de grands gestes, débattaient on ne savait quoi. Seul, parmi les passants un paysan bizarre restait immobile. Vieux et petit, il était vêtu d'une façon compliquée et haillonneuse. Coiffé d'un chapeau de feutre incolore, il portait une veste courte, une ceinture, une culotte de toile; ses mollets étaient enveloppés de bandes d'étoffe et ses pieds posaient sur d'épaisses

feuilles de cuir que des ficelles relevaient aux quatre coins. Sur son ventre, retenue par une bretelle, une cage à claires-voies enfermait des chouettes et d'un coin de cette cage un bâton montait, terminé par un pommeau, sur lequel, comme une enseigne, une autre chouette se tenait. L'homme fumait et, sans y prendre garde, soufflait toute sa fumée à l'oiseau. La chouette, parfois, s'effarait et voletant au bout de la courte ficelle qui la retenait, finissait par pendre le long du bâton. Alors l'homme la reposait sur le pommeau et quoiqu'elle dût être éperdue et horrifiée par le grand jour, comme elle ne bougeait pas, elle avait l'air parfaitement sage et pensive et ressemblait tout à fait à la petite chouette que tient dans sa main Minerve d'Athènes.

— Mon Dieu, — dit Horace, — que fait donc là ce paysan?

Elle lui répondit qu'on se servait de ces oiseaux pour chasser les alouettes qu'ils attiraient et tandis qu'elle lui décrivait comment on s'y prend, lui, sans songer à ce dont elle lui parlait, ne l'en écoutait pas moins avidement. Il aurait voulu tout apprendre d'elle. Puis ils se turent de nouveau. Alors il se dit qu'elle allait, d'un moment à l'autre, rentrer chez elle et qu'il fallait absolument, avant qu'elle s'en allât, qu'il trouvât un prétexte pour la revoir. Mais il avait beau chercher, son impatience même semblait rendre son esprit stérile. Il n'inventait pas le moindre expédient. « Elle va rentrer », pensait-il avec désespoir.

— Je voudrais bien, — dit-il soudain, sans que sa phrase répondît à rien, — mieux savoir l'italien, mais il y a souvent dans les livres que je lis, des choses que je ne comprends pas, malgré le dictionnaire.

— Et que lisez-vous? — demanda-t-elle.

— Maintenant, — répondit-il, — j'ai commencé les *Fiancés*, de Manzoni.

— Oh! — dit-elle, — les *Fiancés*!

Elle connaissait bien ce roman, il est classique en Italie.

— Eh bien, — poursuivit-elle, — ce que vous ne comprenez pas, je pourrai peut-être vous l'expliquer.

— Vraiment, — s'écria-t-il, — vous voudrez, madame, je pourrai venir?

— Mais oui, — répondit-elle, — je serai toujours là le soir avant dîner.

Elle avait l'air de lui faire un don très léger, il semblait recevoir un présent immense. Il la quitta, il sortit. Tandis qu'il traversait la place, il n'osait pas regarder de son côté, mais songeant qu'elle était peut-être encore sur le balcon, il se raidissait. « Pourvu que j'aie bonne tournure », pensait-il.

Il alla la voir. Pour lui expliquer les phrases qu'il prétendait n'avoir pas comprises, elle se penchait près de lui et il en ressentait une angoisse pleine de délices. Parfois elle essayait de parler français, ce qu'Horace aimait beaucoup, car cela lui donnait pendant une minute, le sentiment exquis d'avoir une supériorité sur elle, quand elle en avait tant d'autres sur lui. Le plus souvent, pour avoir plus d'aisance, ils parlaient chacun sa langue et se comprenaient pleinement. Horace lui racontait ses promenades de l'après-midi, ses visites aux monuments. Elle s'intéressait beaucoup à ces récits, car, ainsi qu'elle l'apprit au jeune homme, elle était fille d'un peintre et sculpteur, le professeur Torelli, célèbre en son vivant à Bergame. Elle aurait voulu profiter de son séjour à Rome, pour visiter ce qui s'y trouvait de plus beau. Mais comme elle admirait la science d'Horace, et assurait elle-même ne rien savoir, il osa lui offrir de lui servir de guide, et lui ayant proposé d'aller avec elle au musée des Thermes, il eut le bonheur de la voir accepter son offre. Au jour fixé, comme deux heures venaient de sonner, le jeune homme, après avoir fait une toilette très attentive, avait pris son chapeau et sa canne, et se disposait à aller rejoindre la jeune femme dans le petit salon où elle devait l'attendre, quand on heurta à sa porte; la porte s'ouvrit et, Candida s'effaçant avec respect, Horace consterné vit entrer l'abbé Grassuet.

— Bonjour, mon cher enfant, — dit le prêtre. — Revenu à Rome j'ai voulu voir comment vous alliez, car je n'oublie pas que je réponds de vous à madame votre mère.

Il s'avançait dans la chambre de son pas prudent d'homme d'église, comme s'il y avait eu partout des embûches, et il avait déjà mis tant de temps à arriver ainsi jusqu'à un siège

qu'il était évident que réglée avec une telle lenteur, sa visite devait être interminable.

— Asseyez-vous, je vous en prie, monsieur l'abbé, — dit Horace désolé.

— Mais vous me paraissez fort bien ici, — reprit l'abbé une fois assis, en jetant les yeux autour de lui. — Votre hôtesse m'a fait un très bon accueil. C'est une maison chrétienne.

— Oh! oui, — dit Horace.

— Et vous êtes son seul locataire?

— Non, — répondit Horace en devenant écarlate, — il y a un autre appartement, composé d'un salon, d'une chambre et d'un cabinet de toilette, — comme s'il eût voulu, par des détails insignifiants, rassasier la curiosité du prêtre.

— Et il est également occupé?

— Oui — dit Horace, et il ajouta brusquement : — Et comment allez-vous, monsieur l'abbé?

— Cela va mieux, — répondit l'abbé. — Mais au Mont Cassin j'ai été assez gravement indisposé. J'ai été affligé d'une irritation des bronches, — poursuivit-il en mettant la main sur sa poitrine, et en toussotant avec fragilité, comme s'il avait craint de se fêler par une quinte plus forte. Puis il tira de sa poche une boîte en fer et y prit une pastille qu'il avala d'un air douillet; et se mouchant, se tapotant, il semblait ainsi choyer et cajoler sa propre personne et s'assurer à soi-même qu'il ne s'abandonnerait pas.

— Le climat de ce pays-ci, — reprit-il, — n'a point la sûreté du nôtre, et il faut se précautionner contre lui. Mais, quel asile que le Mont Cassin! Le paysage qu'on aperçoit de là-haut est aussi beau qu'étendu, et comme on s'y sent loin du monde!

Il parlait avec une élégance faite de l'emploi de mots impropres et surannés. « Mon Dieu, se disait Horace, que faire pour qu'il parte? Que pense-t-elle? A-t-elle entendu qu'il y a quelqu'un chez moi, ou peut-elle croire que j'oublie son rendez-vous? Peut-être va-t-elle sortir seule? » Et il tremblait d'entendre une porte se fermer.

— Et vous, mon cher enfant, — dit l'abbé, — avez-vous bien profité de votre séjour ici?

— Oui, — dit Horace.

— Vous avez visité des églises? Saint-Jean de Latran, Sainte-Marie Majeure, Saint-Clément?

— Toutes, — dit Horace.

— Comme ces antiques basiliques éveillent de grands souvenirs! — dit l'abbé sans spécifier davantage.

— Je crois bien, — répondit Horace qui eût voulu l'expulser. « Je me tairai, — se dit-il résolument, — et il faudra bien qu'il s'en aille. » Mais au bout d'un moment le silence devenait si gênant et l'abbé donnait si peu de signes d'un prochain départ que le jeune homme était forcé de dire quelques mots et de redonner malgré lui un aliment à cette conversation qu'il aurait voulu éteindre.

— J'ai assisté aussi, — dit-il à regret et parce qu'il ne trouvait pas autre chose, — à la messe jubilaire, à Saint-Pierre...

— Très bien! — dit le prêtre, — je m'en félicite. Mais comment avez-vous fait pour vous procurer une carte?

— Ça n'en finira pas — pensa Horace, — et c'est ma faute.

Éperdu, il entendit sonner la demie de deux heures.

— C'est par le prince Palmacamini, — répondit-il.

— Ah! vous connaissez — fit l'abbé avec une considération subite pour le jeune homme, — vous connaissez le prince Palmacamini? C'est le propriétaire même de ce palais, n'est-ce pas?

— Oui, — dit Horace, — et c'est comme ça justement que j'ai obtenu cette entrée. Mais lui-même je ne le connais pas, je ne saurais rien en dire.

Le silence se refit, mais l'abbé Grassuet ne bougeait pas et il essayait seulement, d'un regard oblique, de lire le titre de quelques livres placés près de lui. Enfin il se leva.

— Êtes-vous de loisir, — demanda-t-il, — cette après-midi?

— Oh! non, — s'écria le jeune homme, quoique l'abbé, en entrant l'eût surpris le chapeau sur la tête; — non, je dois écrire à ma mère.

L'abbé Grassuet regarda Horace. Il sentait bien en lui une impatience insolite, dont il aurait voulu savoir la raison; mais en même temps, par une adresse profonde, il ne souhai-

tait pas, dans les derniers moments où il aurait pu encore le gouverner, déplaire à cet enfant qui dans si peu de temps serait un homme, et le comte de Chintreuil. Il prit donc congé de bon gré et Horace, en l'accompagnant jusqu'à la porte, redoublait de politesses, maintenant que l'abbé s'en allait, pour compenser le mauvais accueil qu'il lui avait fait. Candida et Adalgisa, dans l'antichambre, firent un profond salut au prêtre qui répondit d'un air d'évêque, par une demi-bénédiction, et s'engagea enfin dans l'escalier. Horace allait courir chez la jeune femme, lorsque Candida le retint :

— Il est bien, cet abbé — dit-elle, d'un air connaisseur.

— Très bien, — répondit-il.

— Pourquoi ne viendrait-il pas loger ici quand la baronne s'en ira? il y a déjà eu un *monsignore*! ça lui porterait bonheur!

— Mais il part, — cria Horace impatient, — il retourne en France!

Il revint dans sa chambre, en ressortit et frappa enfin à la porte du petit salon.

— Madame, pardon, — dit-il, essoufflé, — je suis en retard, j'ai reçu une visite, ce n'est pas ma faute.

— Oh! — répondit-elle, de sa voix sereine, — ça ne fait rien, je vous attendais...

Elle était tranquille, assise, et n'avait même pas son chapeau sur la tête. Mais elle était là, il était arrivé à elle. Il la voyait.

— Vous permettez que je finisse, — dit-elle en lui montrant des papiers qu'elle compulsait.

Horace s'assit et regarda autour de lui. Cette pièce qu'il avait visitée avant qu'elle l'habitât, était maintenant changée par elle; elle avait placé quelques photographies sur la cheminée, disposé sur une petite table de quoi se coiffer et sur des sièges étaient épars son sac, ses gants, quelques-unes de ces douces et tièdes choses qui gardent le parfum des femmes. Quand ils sortirent, ils trouvèrent qu'il était déjà bien tard pour se rendre au musée et décidèrent d'aller voir la villa Borghèse. Il marchait à côté d'elle, il était avec elle, et c'était là un bonheur si nouveau, si plein et si suffisant qu'il ne songeait pas à souhaiter rien de plus. Cette jeune femme daignait lui parler. Il se sentait enveloppé du léger parfum qui émanait d'elle et

c'était comme s'il eût vécu dans une atmosphère plus délicate d'où il prenait en pitié la grossièreté des autres passants. C'était un très beau jour, plein de lumière; autour d'eux la ville était encombrée de démolitions, de constructions et de destructions inutiles; des échafaudages se dressaient partout, la pioche sévissait au flanc du palais de Venise, et l'on était étonné que tout cela s'accomplît aisément, que Rome ne suscitât pas de suprêmes défenseurs. La reine du monde semblait avoir hâte de devenir une petite capitale. Mais pour Horace tout était beau et béni. Ils prirent une voiture et tandis que celle-ci roulait vers la villa Borghèse, le jeune homme vit soudain un prêtre s'esquiver, avec la gaucherie chétive du piéton, devant leur cheval, et il eut envie de rire en reconnaissant l'abbé Grassuet, qui ne l'aperçut pas. Ils descendirent devant la grille de la villa. Ces jardins aussi, on les avait offensés. On avait abattu des arbres, planté de grosses statues le long des allées, et l'on voulait installer des bêtes fauves sous ces augustes ombrages. Malgré tout, ils gardaient encore quelque chose de leur noblesse. La lumière n'entamait pas la masse sombre des chênes verts, l'air était silencieux sous leurs branches. Ils marchèrent jusqu'à la villa, paresseuse et jaune au soleil. Ils y entrèrent. Ils virent la statue de la princesse Borghèse, et le grand tableau de Titien, *l'Amour sacré et l'Amour profane*. La femme nue y étalait la gloire d'un corps imposant, dont un opulent manteau rouge réchauffait les contours ambrés. Horace ne savait que dire, comme si la présence de la jeune femme qui était près de lui l'avait gêné pour regarder celle qui était figurée nue sous ses yeux. Mais Madame Allegranti restait toujours aussi naturelle.

— Comme c'est beau, — dit-elle de sa voix profonde.

A la différence de tant de Françaises, elle ne pensait jamais à se servir des œuvres d'art pour briller; au contraire, elle s'oubliait en en parlant et, quoi qu'il valût, son sentiment était toujours sincère.

Trois jours après, ils allèrent au musée des Thermes. Il faisait un temps plus voilé. Ils entrèrent dans le grand couvent où la froideur des statues a remplacé la sévérité des moines. Partout, autour de la grande cour fleurie, dans le cloître et dans les petites chambres attenantes, la vie antique riait sur

des bas-reliefs, des images d'enfants ou de héros surgissaient, mais les statues féminines étaient encore les plus nombreuses. Debout dans leur paresse éternelle, elles semblaient purifier dans le marbre les attitudes de la chair. Un pigeon, au bord du puits, faisait sa plainte amoureuse. Toutes se dressaient, souples, polies par la caresse infatigable du Temps, et ainsi durables et livrées à lui, elles paraissaient ses épouses.

La jeune femme passait parmi elles avec la tiédeur d'une vivante. Horace lui expliquait tout de son mieux et le zèle même qu'il mettait à l'intéresser l'empêchait de songer davantage à elle. Mais en allant au premier étage, comme elle le précédait dans l'escalier, à chaque marche qu'elle gravissait. la ligne de sa hanche se heurtait voluptueusement à celle du buste. Elle releva légèrement sa robe et il vit, jaillissant du soulier découvert, sa jambe svelte et forte qui montait tout droit, comme si elle avait eu hâte d'aller soutenir toute la gloire intime du corps. Il rougit, puis fut brusquement triste, ayant pressenti tout ce que le désir dépouille en se précisant. Mais elle, tranquille, au haut de l'escalier, lui souriait. Plus elle lui montrait de confiance et, sans qu'il le voulût, par un effet de son éducation et de sa nature, plus il s'efforçait de lui faire voir qu'il la méritait. A mesure qu'il la fréquentait davantage, il devenait plus délicat avec elle. Une fois, cependant, comme elle se plaignait du restaurant tout voisin d'où on lui apportait ses repas, il lui proposa de la mener chez Checco.

— Oh non, — dit-elle, — ça ne se peut pas.

Il crut l'avoir offensée, et tandis qu'elle parlait encore, lui-même il l'approuvait, il retirait sa demande...

XII

UN VIEUX PRINCE ET UN JEUNE HOMME MODERNE

Cependant le prince Palmacamini était revenu de Pérouse, mais ayant pris froid, il gardait le lit. Horace, plus d'une fois, vint demander de ses nouvelles, sans insister pour le voir. Le

vieillard était tout près d'avoir une absurde affection pour ce jeune homme, mais il se dit que celui-ci ne pouvait lui porter aucun intérêt et devait bien avoir, à son âge, autre chose en tête. S'étant ainsi mortifié, il se renfermait dans la dernière société qu'il eût, celle de ses livres. Il se faisait apporter ceux qu'il préférait : c'étaient de fort belles éditions anciennes, dans leurs hautaines reliures, timbrées de l'écusson princier et papal. Alors il relisait le Tasse ou bien se divertissait un moment aux riches fantaisies de l'Arioste, ou bien il suivait le cours sinueux des phrases de Montaigne ; pensif, il écoutait résonner dans des mots l'écho des passions humaines. Lui-même il avait vécu, il avait nourri plus d'un sentiment, mais tout ce qui sortait de son passé, c'était, comme ces fumées qui montent des toits, un peu de sagesse indécise.

Tito, lui, s'étant trompé de train à Terontola, avait été emporté vers Florence tandis qu'il croyait rouler vers Rome, où il n'était arrivé qu'un jour après, pour y retrouver son maître qui s'était à grand'peine débrouillé tout seul. Tito, cependant, n'était pas moins glorieux de sa mésaventure que si c'eût été un exploit. Il la racontait abondamment à chacun, avec des détails qui croissaient à chaque récit, rapportant comment il avait terrifié de ses menaces un chef de gare insolent et s'émerveillant lui-même d'avoir commis une telle erreur, car, à la coutume des vantards, il s'attribuait toutes les qualités dont justement il avait manqué dans la circonstance. Ce ne fut que lorsque l'effet de ce récit fut épuisé qu'il songea à parler à sa femme de Minichino. Le soir, comme il commençait de se déshabiller et qu'ayant ôté son gilet, il montrait sa chemise mauve et ses bretelles vertes, elle l'interrogea timidement :

— Eh bien, — demanda-t-elle, — mon Tito, tu l'as vu, notre Minichino ?

Il attendait cette question. Il prit un air grave.

— Notre Minichino, — répondit-il sentencieux, — n'est plus notre Minichino.

— Mon Dieu ! — s'écria-t-elle effrayée en joignant les mains.

— Qu'as-tu, donc, Emerenziana, — reprit-il avec autorité, tout de suite sévère. — Tu t'épouvantes ?

— Mais qu'est-ce qu'il a fait, Sainte-Vierge ?

— Il a fait une vilaine chose, — reprit Tito qui ne tenait pas à lâcher son secret si vite.

— Mon Dieu, — cria-t-elle, — il a volé!

— Volé? Tu perds la tête, Emerenziana?

Elle essayait de deviner, comme ces insectes qui tâchent d'appréhender l'univers en étirant leurs courtes antennes. Rabrouée par son mari, elle se replia, se recroquevilla, se tut, attendant la révélation qu'il voudrait lui faire.

Il jouit de son avantage pendant un long moment, puis dut se décider à instruire sa femme.

— Oui, — dit-il, — Minichino a fait une chose vile. Minichino, en somme, a organisé une manifestation pour Ferrer. Il tenait le drapeau!

— Ferrer? — dit-elle, presque déçue.

Elle était d'une ignorance si pure que le bruit des événements publics arrivait à peine jusqu'à elle.

— Oui, Ferrer, — reprit-il d'un air supérieur, car il avait escompté cette ignorance qui lui donnait un avantage de plus : — Ferrer, l'anarchiste.

— Excuse-moi, mon Tito, — murmura-t-elle, — tu sais bien que je ne sais rien...

Et joignant les mains :

— L'anarchiste!

— Aussi, — reprit Tito, — je lui ai dit que tout était fini.

— Le prince l'a vu?

— Oui, le prince l'a vu, et il me l'a montré. Ç'a été une honte pour moi, une vraie honte!

— Mon Dieu, mon Dieu! — répétait-elle. Et, secouant la tête : — Ma pauvre Lisa, ma pauvre fille!

— Et pourquoi, pauvre Lisa? — s'écria le père offensé comme si on l'eût ravalé lui-même en s'apitoyant sur sa fille.

— Eh! — reprit Emerenziana, — ne vois-tu pas tout ce qui lui arrive? Elle n'a pas de chance.

— Lisa, — reprit Tito, — Lisa n'a pas besoin de Minichino. Lisa est aimée par un jeune homme qui vaut Minichino, et beaucoup plus. Un jeune homme moderne, bien élevé, courtois, élégant. Lisa n'est pas à plaindre!

— Un jeune homme moderne, bien élevé, courtois, élé-

gant, — répétait Emerenziana tout bas, et relevant les yeux vers son mari : — Mais qui est-ce?

— Qui est-ce! — redit-il tout haut, — comment, tu ne le connais pas?

Et cherchant un titre pour le nommer : — L'interprète! — s'écria-t-il.

Après quelques explications Emerenziana comprit. Mais elle ne savait plus que penser, tout changeait.

— Enfin, — reprit-elle, — l'interprète, tu l'as vu?

— Tu le sais bien, — dit Tito avec importance. Et ils se parlèrent de lui, unissant ce qu'ils en savaient, faisant des suppositions ensemble.

— Et Lisa l'aime? — demanda Tito.

— Je ne sais pas, mon Tito!

— Je le lui demanderai, — décida-t-il, heureux de toute la suite de scènes solennelles qu'il apercevait.

Il cita en effet Lisa devant lui le lendemain matin, et lui annonça la déchéance de Minichino. — Mais cela n'est rien, — dit-il avec dédain. — Lisa, parle-moi franchement. Ce jeune homme, oui, ce jeune homme que tu avais rencontré au cinématographe, tu l'aimes, voyons, tu l'aimes?

Lisa hésita, rougit, regarda sa mère : ce n'était pourtant pas l'heure où son père avait bu. Alors elle répondit sincèrement :

— Je ne sais pas, — dit-elle, et c'était la vérité. Depuis deux semaines elle avait oublié peu à peu Romualdo Rossi.

— Comment — gronda son père, — tu ne l'aimes pas?

— Mais, papa, — répondit-elle, effrayée, — je croyais que c'était mal, je croyais...

— Et pourquoi serait-ce mal? — s'écria Tito d'un air superbe.

A la suite de cette conversation, on rappela Gina, la couturière, et bientôt l'adroite et friponne fille eût renoué toute l'intrigue; Romualdo aussi ne songeait plus guère à Lisa. Mais quand il fut averti de la constance de la jeune fille, cela suffit pour qu'il se piquât d'honneur et prétendît n'avoir pas cessé de penser à elle. Alors Tito connut le beau-frère de Romualdo, petit homme jaune, employé à la Minerve, qui bavardait d'un air entêté. Les deux familles se mesurèrent et se trouvèrent

égales. Tandis que, dans chacune, on croyait supputer sévèrement les ressources de l'autre, la même confiance naïve dans la vie et dans l'avenir les entraînait tous. Rien ne parut donc s'opposer au mariage. Mais le plus important restait à faire. Il fallait décider le prince au plus vite, d'autant plus que celui-ci, plein de cette défiance ombrageuse qui finit par rendre les solitaires pusillanimes, parlait d'aller passer quelque temps dans sa villa près d'Ostie, pour éviter les visites de ses neveux qui allaient revenir à Rome. Le vieux prince Palmacamini ne se sentait plus d'accord avec les vivants, et son dernier désir était de pouvoir s'entourer de ses rêves, en attendant modestement la mort.

Assis dans son grand fauteuil, il regardait le feu, qui pour les vieillards est plein de fantômes; ou bien il lisait, ou bien il causait avec Lisa. Mais celle-ci lui répondait peu et paraissait triste. Il lui en demanda les raisons.

— C'est à cause de Minichino? — lui dit-il.

— Oh! — répondit-elle avec dédain, — Minichino...

— Alors, — demanda-t-il avec indulgence, — c'est une autre histoire? Ma petite Lisa, c'est une histoire d'amour?

Elle rougit et, de la tête, fit signe que oui. Il fut charmé.

— Tu aimes un jeune homme? — dit-il, curieux, soudain ranimé.

Pressée de questions, elle lui raconta tout comme elle croyait que c'était arrivé et tandis qu'elle lui parlait, c'était une autre histoire qui renaissait des mêmes faits, fraîche, touchante, ingénue, une vraie histoire d'amour.

— Et pourquoi tes parents ne veulent-ils pas? — demanda le vieillard, prenant déjà le parti de la jeune fille.

— Eh! ils ne savent pas, Excellence...

— Je veux le voir, ce jeune homme, — s'écria le vieux prince. — C'est moi qui en déciderai.

Il venait de lire beaucoup de livres et la conclusion qui sortait d'eux tous, c'est que rien au monde n'est sûr. Dans cette incertitude universelle, ce qui paraissait le meilleur au vieillard, c'était de favoriser le bonheur des pauvres êtres. Puis il avait aussi relu *Comme il vous plaira*, et il eût souhaité qu'un peu de toute cette poésie descendît sur la terre. Or il n'y avait de poésie que dans l'amour. Tombant des gouffres

mystérieux, il brillait un instant, comme une rosée, sur les ternes destins des hommes.

Pourtant le prince Palmacamini savait bien qu'une fois cette jeune fille mariée, il serait tout à fait seul, et appartiendrait tout entier à la vieillesse; mais il aimait à infliger cette privation à son égoïsme : certaines mortifications délicates sont les derniers plaisirs des âmes sensibles. Après plusieurs conversations avec Tito et Emerenziana, il fut donc résolu que le jeune homme allait comparaître devant le vieillard. Avant de lui être amené, il reçut les recommandations d'Emerenziana, car Tito lui-même, en de telles circonstances, reconnaissait implicitement la sagesse de sa femme et s'effaçait. Elle prit Romualdo à part :

— Mon fils — lui dit-elle, — quoi que dise le prince, dis oui : il peut penser ce qu'il veut, c'est un seigneur. Toi, parle peu et approuve. Qui approuve ne déplaît pas.

Puis elle le regarda et par une merveilleuse finesse de femme, sentant que ce qu'ils admiraient en lui était précisément ce qui choquerait leur maître, elle amortit un peu l'élégance de Romualdo, lui ôta ses bagues et fit rentrer dans sa poche le petit mouchoir de soie verte qui en sortait en bouillonnant.

Ainsi muni, Romualdo Rossi entra dans la pièce où le prince l'attendait et qui était la même où Horace avait été reçu tout d'abord. Il était fort troublé et quand il vit le prince Palmacamini, son sang le poussa à prendre sa main et à la baiser, selon le geste de l'antique hommage. Cependant il ne le fit pas et salua seulement : c'est ainsi que changent les mœurs et les sociétés.

Le vieillard lui dit de s'asseoir et l'interrogea sur son âge, sur sa famille, sur son emploi. Le jeune homme était si intimidé qu'il répondait la vérité.

— Enfin, — demanda le prince, — vous sauriez tenir des comptes, des livres?

— Sûrement, Excellence : c'est ce que je fais.

— Et vous aimez Lisa?

Le jeune homme mit la main sur son cœur.

— Passionnément, — déclara-t-il.

A mesure qu'il reprenait un peu d'assurance, il rentrait dans

son caractère et redevenait fort capable de se vanter. Le prince ne se doutait pas qu'il avait en face de lui un jeune homme moderne, partisan fougueux de tout ce qu'il abhorrait. Il pensait seulement qu'il pourrait faire de Romualdo Rossi l'administrateur de ses biens, qu'ainsi Lisa continuerait de vivre au palais, qu'elle aurait des enfants sans doute, et toutes ces humbles idées lui promettant que la vie ne s'écarterait point de lui tout à fait, il souhaita que ce mariage se fît. Alors il voulut se procurer le dernier plaisir des vieillards, qui est de donner du bonheur quand ils ne peuvent plus en prendre. Tirant le cordon de sonnette et battant des mains, il appela Tito, il appela Emerenziana, il appela Lisa. Tito, l'œil collé à la serrure de l'une des portes, épiait l'entrevue, et aussitôt qu'il s'entendit appeler, il dut d'abord s'enfuir sur la pointe des pieds pour revenir ensuite à grand bruit. Puis il sortit pour aller chercher sa femme qui ne paraissait pas. Elle n'était pas dans leur chambre. A la fin il la découvrit, l'œil écarquillé à la serrure de l'autre porte, et si effarée par l'émotion qu'elle n'avait rien entendu.

— Allons donc! Emerenziana! — fit-il pour réprouver cet espionnage.

Puis tous se rendirent auprès du prince, même Gina qui apparut, et ils se trouvèrent réunis comme à la fin d'une comédie : chacun était ému, et cela fit une de ces scènes de famille, dont l'effet est d'abuser sur leurs sentiments tous ceux qui y participent.

Ainsi le mariage fut décidé, et l'on ne se souvenait même plus que ce Romualdo avait d'abord paru sous les espèces du séducteur. Le dimanche d'après, Horace, à peine vêtu, était dans sa chambre où Candida venait d'entrer en lui apportant son café, quand elle l'appela par gestes sur le balcon : il y alla et vit la famille Bischiutti, en grand gala, qui s'avançait sur la petite place. Candida expliqua, avec sa volubilité coutumière, qu'ils allaient passer la journée à l'Ariccia, chez les parents du fiancé. Tous trois étaient habillés avec le plus d'élégance possible, chacun dans un genre différent. Tito, gras et rasé, les joues et le menton bleuâtres, avait des souliers jaunes, son pardessus court, une canne, un petit chapeau mou juché sur le haut de sa tête, et il fumait un gros

cigare. Lisa était vêtue d'une robe beige tendre et elle s'embarrassait d'un petit sac à main, par obéissance à la mode. Sur sa tête posait un large chapeau orné de garnitures disparates que l'oiseau jaune et rouge dominait d'un air effroyable. Emerenziana venait derrière eux, toute en noir, comme une fourmi, avec une capote à brides, un mantelet court, une robe chargée dans le bas de petits volants, et quoiqu'il fît beau, elle n'en serrait pas moins dans ses doigts un parapluie au manche grêle. Tous trois avançaient ainsi, et quoiqu'ils eussent quelque chose de contraint et de théâtral, ils feignaient de ne pas remarquer ce que leur mutuel aspect offrait d'insolite et semblaient se trouver un air naturel. Mais leur bel ordre fut rompu par l'apparition lointaine de l'omnibus qui devait les mener jusqu'à la gare. Tito le héla impérieusement et voulut entraîner sa famille ; Emerenziana, en retard, essaya de courir, mais elle mit le pied dans le dernier volant qui se déchira :

— Lisa, — cria-t-elle, — à l'aide ! N'abandonne pas ta mère, ma fille !

L'omnibus disparut, Tito grondant infligea à sa femme quelques durs reproches, et ils reprirent leur marche, s'étant déjà gâché leur plaisir.

Candida s'ébahissait. Mais Horace ne lui répondait point. Il lui semblait que toutes les histoires venaient à leur fin, sauf la sienne. Il était très triste.

XIII

HORACE MALHEUREUX

Il était triste : il lui était arrivé le malheur le moins attendu : il était devenu l'ami de madame la baronne Allegranti. Elle le traitait maintenant avec une confiance qui le désolait. Elle lui parlait plus au long de son père, le professeur Torelli, qu'elle ne nommait jamais sans orgueil. Il savait qu'elle avait deux fillettes, âgées l'une de sept ans et l'autre de cinq, qu'elle vivait près de Brescia, au bas des derniers échelons des

Alpes, dans une villa située au bord des terres que son mari faisait valoir. Ce mari avait plus de quarante ans et Horace osait pensé qu'elle ne l'aimait pas et qu'elle ne l'avait épousé que par nécessité, ne pouvant sans doute refuser une union avantageuse. « Peut-être, se disait Horace, est-il jaloux ». Cependant il la laissait venir à Rome : « Peut-être, au contraire, est-il sûr d'elle ». Dans l'affaire qui occupait madame Allegranti il s'agissait du partage d'une succession, où son mari aurait voulu obtenir une terre qui, selon ce qu'elle rapportait, représentait à peu près sa part, mais qui, exploitée par lui, aurait rendu bien davantage. Les négociations traînaient. Tout ce qu'Horace apprenait de la vie de la jeune femme ne l'aidait pas à mieux la connaître et quand il regardait le beau visage, celui-ci lui paraissait plus mystérieux que jamais. Il supposait qu'elle devait s'ennuyer, ayant pour tout divertissement de brefs séjours à Milan et à Brescia, et la visite de quelques voisins. Elle paraissait aimer beaucoup ses deux filles. Elle était habillée d'une manière élégante et sobre, non point avec la coquetterie heureuse et détaillée d'une femme qui doit s'offrir à l'examen de celui qui l'aime, mais seulement avec ces égards et cette politesse envers soi auxquels une jeune femme ne peut manquer sans se renier tout à fait. Ayant vingt-huit ans, quand il lui arrivait de parler d'elle, elle se traitait comme une personne déjà vieille, et cela avec tant d'assurance qu'Horace n'osait pas la démentir. Lorsqu'elle exprimait quelque idée générale, c'était toujours ce qu'il y a de plus sage et de plus réglé, de sorte que tout ce qu'elle représentait ne semblait pas exister pour elle et le jeune homme décontenancé, en la regardant et en l'écoutant, ne savait plus ce qu'il devait croire : sa beauté, ou ses paroles.

Plus d'une fois encore, il l'avait accompagnée, mais cela ne lui servait plus de rien, puisqu'au lieu de les rapprocher, leur intimité apparente ne faisait que les fixer chacun à sa place, au point qu'Horace, en lui disant des mots convenus, regrettait souvent la brusque et brève intimité de leur premier regard.

Un jour qu'ils passaient ensemble sur le Corso, devant l'église de Saint-Charles-Borromée, ils la virent ouverte, et parée au dedans comme un théâtre, car on y célébrait le troisième centenaire de la béatification du saint.

— Entrons, — dit-elle, — c'est mon patron.

Ils entrèrent. De longues draperies galonnées d'or couvraient la muraille. Entre les grands piliers classiques, des groupes passaient librement, des enfants couraient, de petits séminaristes rouges s'enfonçaient dans l'ombre qui éteignait lentement leur tache écarlate. De jeunes capucins s'agenouillaient, si robustes et si beaux, avec leurs superbes figures sombres, qu'on se demandait comment ils supportaient leur état; mais eux marmottaient des prières et l'expression la plus placide régnait sur leurs traits passionnés. Tournant le dos à l'autel glorieux et illuminé, un évêque était assis, grande mitre, grandes lunettes, et une chape de drap d'or faisait sur lui de grands plis ignorants du corps. En face de lui quatre petits prêtres, assis côte à côte, attendaient que l'office recommençât. Derrière eux, sur les bancs du chœur, siégeaient les membres de l'archiconfrérie des Lombards. Venus là pour faire honneur à leur saint, ils avaient, par-dessus leurs habits laïques, revêtu une soutane, un camail de soie aux teintes passées, un petit rabat bordé de dentelles et fendu en deux. Mais plusieurs n'avaient pas pris le temps de se raser et vues d'un peu haut, ces grosses figures rudes, sur la soie exquise qui les entourait, ressemblaient à des bourdons velus dans des roses. Horace et la jeune femme passèrent derrière l'autel. Là, dans une longue niche qu'une glace protégeait, était étendu, ligneux et désséché comme la racine macabre de toutes ces fêtes, le cadavre du saint, en habits de cardinal. Elle le regarda à peine, avec la négligence que les Italiens ont pour la mort, et fit une courte prière.

— C'est votre patron? — demanda-t-il.

— Oui, — dit-elle, — je m'appelle Carla.

— Carla, — répéta-t-il, sans la regarder, sans oser avoir l'air de le lui dire.

Le plus souvent, il s'en allait seul dans Rome, s'obligeant à tout voir, quoiqu'il n'y prît plus de plaisir. Quittant l'agitation factice des rues modernes, il arrivait dans les vieux quartiers, où les basiliques ont l'air ensablées, il entrait dans l'une d'elles. Sur les murs, des mosaïques étaient encore tendues, comme des étoffes à la fois sordides et somptueuses.

Des saints hâves et méchants, qui lui eussent fait peur s'il avait eu quelques années de moins, le regardaient de là-haut, ou bien c'étaient des agneaux blancs, reposant sur de froides prairies précieuses. Il ressortait de l'église. Tout était paresseux, poudreux, délabré. Les hommes qu'on rencontrait avaient l'air maussade, comme s'ils venaient à peine de se réveiller, des femmes d'une pâleur jaune relevaient les cheveux qui couvraient leurs yeux et appelaient leurs enfants en blasphémant d'une voix rauque. Parfois une brusque violence secouait ces gens somnolents, Horace apercevait une dispute, une rixe, et dans un groupe obscur, comme l'éclair dans un nuage, le zig-zag blanc d'un coup de couteau. Ou bien il allait voir le Moïse de Michel-Ange à Saint-Pierre-ès-Liens et tandis qu'il avançait dans l'église sonore et déserte, déjà, au bout de la nef, le pasteur impérieux semblait se lever. Il retournait aussi à la Chapelle Sixtine. Les fresques de Michel-Ange l'entouraient et le dominaient comme un orage empli de figures terribles. Malgré les visiteurs qui les obsédaient d'en bas, celles-ci restaient solitaires dans le drame qui les ravageait. Au fond s'étalait l'implacable jugement dernier sans élus et sans Paradis, où il n'y a que des réprouvés et un Dieu qui maudit son œuvre. Parfois Horace sortait dans la campagne. Elle s'étendait, vaste et pauvre, jusqu'aux contours fermes des monts lointains, avec ses aqueducs brisés, ses tombes éparses et partout, dans Rome, hors de Rome, le Néant et la Gloire étaient aussi étroitement enlacés que le jeune homme et la jeune fille amoureux confondus dans le corps de l'Hermaphrodite. On ne pouvait pas les saisir l'un sans l'autre. Les pierres s'effritaient, les grandes murailles se pulvérisaient doucement et finissaient sur l'espace par des lignes aussi indéterminées que celles des nuages. Les inscriptions s'effaçaient. Le moindre instant s'envolait chargé de dépouilles. Mais ce combat du temps avec des débris, immobile et silencieux, n'altérait pas la paix de l'après-midi lumineux. Enfin le soir venait et le couchant étendait au loin ses pompes désertes, tandis que, contentes d'avoir résisté un jour de plus, les ruines des Thermes de Caracalla s'endormaient comme un troupeau de mastodontes.

Horace ne visitait plus ces choses avec la curiosité ponc-

tuelle d'un élève, mais quoiqu'il passât négligemment parmi elles, il en recevait bien plus qu'avant. Comme un cri qu'on pousse dans les montagnes, son émotion retentissait dans de grands échos. Jusqu'alors il n'avait saisi la vie qu'en lui-même et il découvrait maintenant avec vertige l'innombrable fourmillement des êtres. Pensant que tous avaient été aussi réels que lui, il se trouvait aussi vain qu'eux; mais, une fois, il fut tout près de pleurer, en songeant que ce Virgile dont on lui avait appris les vers, avait vraiment existé, lui aussi, et avait regardé le monde avec ses yeux graves.

Horace de Chintreuil ne savait plus où il en était. Il avait cru qu'il suffit de connaître une femme pour la gagner et il s'apercevait que cette connaissance, bien loin de tout aplanir, ne faisait qu'élever des obstacles entre ceux qu'elle aurait dû rapprocher. Pour s'excuser il s'imagina un instant que le cas où il se trouvait était particulièrement difficile; dès qu'il y eut un peu réfléchi, il dut s'avouer qu'il jouissait au contraire d'une chance inespérée, puisqu'il n'y avait personne pour surveiller et pour traverser son entreprise. Il s'agissait seulement de plaire à celle qui lui plaisait tant, et il n'y arrivait point. Madame Allegranti lui montrait pourtant une extrême bienveillance, mais où il n'y avait rien, il le sentait, de cette tendresse plus chaude qui conduit insensiblement aux étreintes. Alors il se disait bien qu'il s'y était mal pris, sans découvrir où il aurait dû agir autrement, et il soupçonnait qu'il y a pour conquérir les femmes toute une stratégie dont il ignorait les premiers principes. Puis, les eût-il connus, il se demandait comment, quand on aime, on peut ruser, mentir, feindre, lui qui ne se sentait capable d'être convaincant qu'à force de sincérité.

Alors, par désespoir et pour en finir, il était sur le point de se déclarer, mais il comprenait que c'était justement ce qu'il fallait surtout éviter, s'il ne voulait pas la perdre, et que d'ailleurs il s'y serait si mal pris que son aveu n'aurait pas eu l'air sincère, ni même sérieux. Il essaya de lui écrire une lettre, sachant bien qu'il ne la lui remettrait pas. A mesure qu'il écrivait, des mots convenus, des réminiscences venaient se glisser à la place de ce qu'il aurait voulu dire. Dégoûté, il s'arrêta. Ses propres sentiments étaient orageux et pourtant

muets. Il ne saurait jamais les traduire. Alors il en vint à douter d'eux et ne sachant comment attester son amour à celle qui en était l'objet, il fut si destitué de toute confiance qu'il en vint à se demander s'il l'aimait. Il pensa qu'il n'était qu'un enfant et que telle était la raison de la bienveillance même de la jeune femme à son égard : « Elle ne m'aurait pas accueilli si aisément, se dit-il, si elle m'avait traité en homme » et cette idée lui gâta son dernier plaisir. Pourtant il ne pensait qu'à elle, et plus même qu'il n'aurait voulu. Il ne songeait plus à regarder les autres femmes. La pensée qu'elle allait partir et qu'un temps viendrait où elle ne serait plus là suffisait à lui rendre précieux le plus terne des moments passés avec elle. Tandis qu'il se tourmentait à propos d'elle, l'image de la jeune femme lui apparaissait sans cesse, et cette image chérie restait douce au milieu des peines qu'elle nourrissait. Il se rappelait son petit nom, certains mots qu'elle avait dits, des détails infimes qu'il enveloppait dans sa mémoire comme des joyaux. Il revoyait certains regards vagues et tendres qu'elle perdait parfois dans le vide, et il eût tout donné pour être au bout de ces regards-là. Mais au lieu d'être poussé vers elle par le cru et facile emportement du désir, il se sentait pour elle un intérêt qui faisait qu'il ne pensait plus à lui. Ce dont il était le plus sûr, c'est qu'il aurait passionnément souhaité qu'elle fût heureuse et lui eût-elle été livrée, qu'il n'aurait pas voulu lui faire faire rien de mal. Elle lui inspirait une sorte de respect ardent, comme s'il l'eût à la fois enveloppée tout entière et qu'il eût craint de la toucher; mais, déconcerté de constater en lui de tels sentiments : « Non, se disait-il, ce n'est pas l'amour. »

Alors il était désespéré, et pourtant, sans qu'il s'en doutât, grâce à la nouveauté de son âme, son désespoir même gardait quelque chose de vif, de frais, de presque éclatant et l'état de ses sentiments ressemblait à ces tableaux de primitifs, comme il en avait tant vu dans son voyage, où rien ne brouille et ne flétrit la naïveté des tons. D'ailleurs tout cela allait finir. Madame Allegranti, par l'opposition maligne d'un autre héritier, n'obtenait pas ce qu'elle aurait désiré. Horace, de son côté, recevait des lettres pressantes de sa mère et de sa tante et n'avait eu la permission de demeurer encore à Rome

qu'en leur disant qu'il était en instance pour avoir une audience du Saint-Père.

— Oui, je vais partir bientôt, — lui dit un jour la jeune femme.

— Moi aussi, — répliqua-t-il.

— Avant moi? — demanda-t-elle.

— Oh non! — dit-il avec tant d'élan que c'était un aveu.

Il en rougit, mais elle ne parut pas l'avoir remarqué. Il sentit sa rougeur se dissiper et il ne resta plus en lui que l'idée qu'elle allait partir.

ABEL BONNARD

(La fin prochainement.)

LE HASARD

ET

LA VÉRITÉ SCIENTIFIQUE

Personne n'ignore que les théories nouvelles, en physique et en biologie, sont actuellement nombreuses et particulièrement fécondes; l'écho de cette activité exceptionnelle est parvenu jusqu'au grand public : les ouvrages de vulgarisation, les revues, les quotidiens même font une place aux recherches scientifiques les plus récentes. Doit-on voir dans cette curiosité du public à l'égard de la science une simple manifestation de ce besoin d'information rapide qui est une maladie de notre époque; ou faut-il penser, au contraire, que cette curiosité est amplement justifiée par le fait que les modifications qui se produisent actuellement dans les conceptions scientifiques, ne sont pas importantes seulement pour les savants, mais pour tous les hommes qui pensent? S'il en est ainsi, ne vaut-il pas la peine de rechercher ce qu'il y a de plus intéressant dans ces conceptions, au point de vue humain?

⁂

On a célébré récemment le cinquantenaire de l'*Origine des Espèces* (1857), et le centenaire de la *Philosophie zoologique* (1809); en même temps, on a beaucoup parlé de la crise du transformisme. Mais cette crise est une crise de croissance; il eût été étrange que les idées de Lamarck et de Darwin échap-

pent à la loi naturelle de l'évolution. Même si j'avais la compétence nécessaire, je n'aurais pas à discuter ici le détail des modifications proposées aux théories de l'évolution des êtres vivants[1]. Je voudrais simplement, d'un point de vue extérieur, constater l'importance croissante que prennent les recherches expérimentales sur les espèces animales et végétales et chercher quelles conclusions peuvent se dégager de l'ensemble de ces recherches et des méthodes employées.

Observons tout d'abord qu'il y a, du moins en apparence, une contradiction logique entre la notion d'espèce et la notion d'évolution. Une définition logique de l'espèce doit en effet, semble-t-il, postuler la stabilité; un certain groupe[2] d'animaux ne mérite d'être classé à part que si tous les animaux de ce groupe possèdent certains caractères communs, et si ces caractères appartiennent aussi à leurs descendants. Il est assez difficile d'étudier les caractères considérés comme fondamentaux par les biologistes sans entrer dans des détails techniques et sans faire usage de figures qui n'ont pas leur place ici; il nous sera plus commode de raisonner sur un caractère simple connu de tous, la taille par exemple. On sait que certaines races humaines sont de petite taille, comparativement à la race blanche. Dans quelle mesure la taille peut-elle être considérée comme un caractère distinctif de la race? Supposons que nous groupions dans une région isolée, telle qu'une île éloignée, des adultes de race blanche ayant très exactement la même taille[3], 1 m. 65 par exemple. Il est bien certain que dans trente ou quarante ans, la nouvelle population adulte de l'île aura perdu ce caractère singulier; la taille de certains individus sera supérieure, la taille de certains autres sera inférieure à 1 m. 65; l'écart en plus ou en moins sera souvent de dix centimètres, peut-être même de quinze ou vingt centimètres. Nous voyons en effet tous les jours des parents tous deux de taille moyenne avoir des enfants de taille notablement inférieure ou notablement supérieure à la moyenne.

1. Voir l'excellent livre d'Étienne Rabaud : *le Transformisme et l'Expérience*; et l'ouvrage suggestif de Le Dantec : *la Crise du Transformisme*.

2. J'emploierai cette expression vague de *groupe* afin de ne pas avoir à discuter la notion d'espèce, en opposition avec la notion de variété.

3. Je fais abstraction ici, pour simplifier le discours, du fait que les hommes sont généralement de taille plus élevée que les femmes.

L'examen de ces premiers faits conduirait donc à cette conclusion : la taille de l'homme peut, d'une génération à la suivante, éprouver des variations en plus ou en moins, qui atteignent assez fréquemment une vingtaine de centimètres. Mais cette conclusion est évidemment inadmissible, sous cette forme du moins. Car, si une génération peut suffire à produire une variation de taille de vingt centimètres, deux générations produiraient une variation de quarante centimètres,... cinq générations une variation d'un mètre; une variation d'un mètre par siècle conduirait à dix mètres en dix siècles : nous nageons dans l'absurde. Le lecteur a déjà aperçu le défaut de nos raisonnements : nous avons confondu la variation individuelle avec la variation collective. Il est bien exact que la taille d'un enfant devenu adulte peut dépasser notablement la taille de chacun de ses parents, mais ce fait ne se produira que si la taille des parents est relativement peu élevée, par rapport à la taille de la race. On trouvera assez aisément des exemples de parents mesurant 1 m. 60 dont le fils mesure 1 m. 80, on en trouvera plus difficilement de parents mesurant 1 m. 80, dont le fils mesure 2 mètres; les tailles plus élevées encore seront absolument exceptionnelles. De même pour les très petites tailles : le gigantisme et le nanisme sont manifestement des phénomènes pathologiques, au même titre que certaines difformités exhibées aussi dans les baraques foraines.

On peut résumer ces faits d'observation courante en disant que, si la taille des enfants dépend dans une certaine mesure de la taille des parents, elle dépend bien davantage de ce que nous avons appelé la taille de la race. Si les parents sont tous deux très grands, c'est-à-dire dépassent de beaucoup la taille de la race, il arrivera le plus souvent que les enfants seront plus petits qu'eux, c'est-à-dire se rapprocheront de la taille de la race. De même, si les parents sont très petits, leurs enfants seront généralement plus grands qu'eux. La taille moyenne à laquelle nous pensons lorsque nous disons qu'un homme est très grand ou est très petit n'est donc pas seulement une conception abstraite de notre esprit; c'est une réalité, c'est même un caractère appartenant à chaque individu, au même titre que sa propre taille. Nous ignorons en quoi consiste d'une manière précise ce caractère; nous ne serions pas capables, en étudiant

un seul représentant d'une race inconnue, de déterminer la taille moyenne de cette race, ni même de dire si le représentant étudié est, par rapport à sa race, de grande ou de petite taille. Mais ce caractère n'en existe pas moins et se manifeste dans le cas où l'individu considéré a une descendance; cette descendance tend à se rapprocher de la taille de la race.

***

Tout cela est bien banal, et je m'excuse de m'y être attardé; mais peut-être n'était-il pas inutile d'insister sur ce fait que la notion de la taille moyenne de notre race est pour nous une notion commune; car nous sommes ainsi encouragés à surmonter les difficultés qui se présentent lorsqu'on veut donner à cette notion une précision scientifique rigoureuse. Ces difficultés sont, au premier abord, inextricables. Veut-on définir la taille moyenne des Français adultes? Il faudra d'abord préciser ce que l'on entend par un Français adulte; acceptons, puisqu'il le faut bien, une définition arbitraire : il s'agira des hommes nés en France continentale et y habitant, âgés de vingt-cinq à trente ans, par exemple; on choisira un jour déterminé, et on mesurera toutes les tailles, ce même jour, à midi. On exclut donc ceux qui habitent l'étranger ou qui y séjournent; que faire alors de ceux qui passent la frontière à midi? ou qui naviguent près des côtes? ou de ceux qui accomplissent ce jour là leur vingt-cinquième ou trentième année, ou de ceux qui sont malades ou mourants? Les difficultés seraient aussi grandes, si l'on prenait en considération la nationalité : que penser de ceux pour lesquels elle est contestée en ce moment même, devant les tribunaux? Si l'on prend la taille des conscrits, tiendra-t-on compte des insoumis, des malades qui ne peuvent venir au Conseil de revision?

Ces objections sont logiquement insurmontables, et cependant le sens commun ne peut s'empêcher de les juger sans portée, presque puériles. C'est le sens commun qui est dans le vrai contre la logique abstraite. Il est dans le vrai tout d'abord pour une raison de fait. La taille d'un individu n'est pas un nombre arithmétique, tel que la racine carrée de 2, qu'un

mathématicien peut calculer, s'il lui plaît et s'il en a le loisir, avec 10, avec 100, avec un million de décimales exactes; c'est un nombre physique, difficile à mesurer avec une bien grande précision; il varie d'ailleurs, pour un même individu, suivant les circonstances physiologiques (fatigue, marche, repos prolongé,...) et, tout ce que l'on peut espérer, c'est de le déterminer à un millimètre près; prétendre à une plus grande précision n'aurait aucun sens, de par la nature même de l'objet de la mesure. Il en est forcément de même pour la taille moyenne, que l'on obtient en prenant la moyenne des mesures individuelles; elle participe de leur incertitude, et n'est connue, elle aussi, qu'approximativement. Dans ces conditions, il est aisé de se rendre compte, sans que nous ayons à entrer dans le détail des calculs, que les possibilités d'erreurs dues aux imprécisions nécessaires de la définition sont plus faibles que les erreurs qui proviennent de la nature même de la question. En d'autres termes, le résultat final est le même, quelle que soit la solution adoptée pour les cas litigieux dont nous avons cité quelques exemples. On peut donc, en fait, négliger l'objection logique tirée de ces cas litigieux.

Quelle que soit la force de cet argument de fait, il ne satisfera peut-être pas tous les esprits. On peut se demander, en effet, si un perfectionnement des méthodes de mesure, et surtout l'emploi d'une technique physiologique précisant la définition de la longueur à mesurer, ne permettraient pas de calculer la taille moyenne avec une précision beaucoup plus grande, de sorte que les objections écartées reprendraient leur valeur : les cas litigieux auraient une influence minime, il est vrai, mais accessible à la mesure. Devrons-nous pour cela renoncer à parler de la taille moyenne? Évidemment non, seulement nous devrons dire que cette taille ne nous est connue qu'à un millième de millimètre près, par exemple. Cela vaut tout de même mieux que si elle était entièrement inconnue. C'est au point de vue abstrait du mathématicien, pour lequel les nombres sont considérés en dehors de leur rapport avec la réalité, qu'une erreur d'un millième de millimètre est chose aussi grave qu'une erreur d'un kilomètre : car si deux nombres a et b sont différents, que leur différence soit très grande ou très petite, on pourra arriver à des déductions également absurdes si l'on

pose $a = b$ et si l'on transforme cette égalité par une série de calculs : c'est à ce point de vue que s'est placé M. Henri Poincaré dans ses spéculations sur la relativité de la connaissance. Mais quel que puisse être l'intérêt métaphysique de telles spéculations, elles ne doivent pas être mêlées à une question proprement scientifique; dans une telle question, on ne doit pas confondre l'imprécision avec l'erreur totale. Toutes nos connaissances pratiques, qu'elles soient vulgaires ou scientifiques, sont imparfaites, mais cette imperfection n'est pas incompatible avec la certitude. Si je conviens de faire un signal à midi, un observateur attentif sera *certain* de le voir en guettant cinq minutes d'avance et cinq minutes après midi, si nos montres sont passables et ont été mises d'accord assez grossièrement dans la matinée. Avec des chronomètres de précision réglés avec soin, on pourrait réduire à quelques secondes la durée du guet; dans tous les cas, la connaissance de l'heure du signal projeté est un renseignement précieux, bien qu'il y ait des difficultés inextricables à définir cette heure avec une rigueur absolue. De même, ce serait un résultat positif de savoir, si l'on pouvait prétendre à une telle précision, que la taille moyenne d'un groupe humain est comprise entre 1 m. 653427 et 1 m. 653429; la légère incertitude provenant de l'impossibilité d'une définition rigoureuse du groupe n'enlèverait rien à la valeur absolue du résultat atteint.

***

On conçoit maintenant en quel sens il peut être possible de rapporter à un étalon fixe les variations d'une espèce, cet étalon fixe étant déterminé par l'espèce variable elle-même. A chaque instant cette espèce se modifie; certains individus naissent, d'autres deviennent adultes, d'autres meurent ou émigrent en dehors du cadre des observations.

Mais ces fluctuations, si elles rendent logiquement impossible la détermination rigoureuse de la valeur moyenne d'un caractère tel que la taille, sont cependant assez faibles pour que cette valeur moyenne puisse être connue avec une très grande précision. Il sera donc aisé de se rendre compte si cette valeur

moyenne est la même ou non dans des groupes différents ou dans un même groupe à des époques différentes. Tel est le principe des méthodes par lesquelles on peut tenter l'étude précise des problèmes de l'évolution : elles sont basées sur l'étude statistique d'un grand nombre d'observations particulières. Chaque observation individuelle est, en réalité, dépourvue d'intérêt; c'est un fait, mais ce n'est point un fait scientifique, de savoir que la taille de tel individu est de 1 m. 75; ce qui est intéressant, c'est de savoir, sur 100 000 individus, combien il y en a dont la taille est de 1 m. 75 (ou, plus précisément, est plus voisine de 1 m. 75 que de 1 m. 74 ou de 1 m. 76).

Le caractère essentiel de la connaissance scientifique est de permettre la prévision; on pourrait proposer comme idéal à la biologie de déduire de la connaissance parfaite des parents la connaissance parfaite de l'enfant. Mais cet idéal est visiblement chimérique; le simple fait que deux jumeaux peuvent être de sexes différents montre combien nous sommes loin de savoir seulement poser le problème. Ce qui est très remarquable, c'est que ce problème insoluble devienne relativement simple lorsqu'on porte simultanément l'attention sur un grand nombre d'individus. Aucun savant n'est en état de dire si un enfant qui naîtra dans quelques mois sera un garçon ou une fille, mais tous ceux qui s'occupent de démographie connaissent la proportion exacte entre le nombre des naissances masculines et des naissances féminines et sont scientifiquement certains que, l'an prochain, en France, il naîtra un peu plus de garçons que de filles. Cette même régularité se retrouve dans les phénomènes d'hérédité auxquels on a donné le nom de phénomènes mendéliens, du nom du moine autrichien Mendel, qui en a signalé les premiers exemples [1]. Elle se retrouve aussi dans les

1. Voici en quoi consiste l'hérédité mendélienne; certains croisements entre variétés différentes donnent des produits (métis) qui ne se distinguent pas en apparence de l'une des variétés, ce que l'on exprime en disant que le caractère qui appartient à cette variété est dominant; c'est seulement en croisant ces métis entre eux qu'on constate qu'ils n'étaient pas de race pure. Supposons, pour un instant, que les croisements entre blancs et nègres satisfassent aux lois de Mendel (ce qui n'est pas le cas); de mariages entre blancs et négresses ou entre nègres et blanches naîtraient alors des mulâtres en apparence identiques aux blancs. Mais si l'on croisait ces mulâtres entre eux, on obtiendrait invariablement, sur 1 000 produits, le quart (environ) soit

valeurs moyennes d'un grand nombre de mesures analogues, telles que la taille de tous les conscrits : nul ne peut prévoir quelle sera dans vingt ans la taille d'un enfant qui a actuellement trois ans; mais on peut prévoir quelle sera la taille moyenne d'un grand nombre de Français de trois ans.

La possibilité de prévision devient encore plus invraisemblable si l'on porte l'attention non sur les individus eux-mêmes, mais sur les germes innombrables susceptibles de devenir des êtres vivants ; par exemple, sur les grains de pollen des champs de blé de France ; leur nombre ne se chiffre pas seulement par milliards, mais par milliards de milliards. Étudier individuellement chacun d'eux serait une tâche surhumaine ; ce qui est à la fois plus aisé et plus intéressant, c'est l'étude des propriétés globales de la récolte, et des modifications qu'apportent à ces propriétés les perfectionnements de la culture et l'introduction de nouvelles variétés de semences.

En résumé, certains problèmes sans intérêt et pratiquement insolubles pour les individus conduisent à des recherches utiles et à des lois scientifiques lorsqu'on envisage simultanément un nombre très grand de cas, et que l'on porte l'attention sur les propriétés moyennes ou, comme on dit aussi, sur les propriétés statistiques. En matière d'hérédité, il n'est de lois scientifiques que des lois statistiques.

*
* *

Au premier abord, les sciences physiques se distinguent complètement des sciences biologiques, en ce que la notion d'individu n'y existe pas. Un litre d'hydrogène ne se distingue pas d'un autre litre d'hydrogène comme un grain de blé se

250 blancs purs, le quart (250) nègres purs et la moitié (500) mulâtres, c'est-à-dire en apparence blancs, mais que l'on reconnaîtrait être mulâtres à ce que les produits de leurs croisements mutuels suivraient la loi que nous venons d'indiquer, tandis que les blancs purs auraient des descendants exclusivement blancs. En fait, les choses ne se passent pas ainsi dans ce cas-là, mais il existe des espèces animales ou végétales pour lesquelles on peut faire une narration tout à fait analogue ; il suffirait, par exemple, de remplacer, dans ce qui précède, les blancs par des tomates à chair rouge, les nègres par des tomates à chair jaune, et les mulâtres par des tomates à chair rouge métis (de race non pure), ne se distinguant des tomates à chair rouge proprement dites que par leur descendance.

distingue d'un autre grain de blé; deux dynamos de même construction fournissent des courants identiques. Les lois physiques ont précisément pour caractère d'exprimer des propriétés qui sont communes à une infinité d'êtres indiscernables entre eux. Cette manière de voir a été longtemps admise sans discussion. Ceux-là mêmes qui regardaient la matière comme formée d'un très grand nombre de parties distinctes, atomes ou molécules, ne pensaient pas qu'il y eût lieu de considérer ses propriétés comme la résultante statistique des propriétés des atomes. Il semble que l'illustre physicien anglais Maxwell soit le premier à avoir introduit systématiquement les calculs statistiques dans l'étude des gaz[1]. Ce point de vue s'est montré très fécond et c'est à lui que l'on peut rattacher quelques-uns des progrès les plus importants qui sont en train de bouleverser la physique. Nous ne pouvons songer à donner en quelques lignes un résumé de ces progrès, ni des formes diverses sous lesquelles intervient la méthode statistique; mais il suffit d'un exemple très simple pour mettre en évidence les principes de cette méthode. Tout le monde sait qu'un gaz, enfermé dans une enceinte, exerce une pression sur les parois de cette enceinte, tend à la distendre si elle est élastique. Si nous gonflons un ballon avec de l'hydrogène ou avec du gaz d'éclairage, ce ballon ne se distend pas indéfiniment parce que la pression atmosphérique extérieure fait équilibre à la pression intérieure du gaz; mais si le ballon gagne des régions où la pression atmosphérique est plus faible, l'expansion nouvelle que pourra prendre le gaz augmentera le volume du ballon. Comment explique-t-on cette pression du gaz sur les parois, et les particularités qu'elle présente? Par exemple, elle est la même quelle que soit la direction de la paroi, c'est-à-dire que le plafond d'une chambre supporte la même pression que le plancher, tandis que si l'eau remplaçait l'air, il y aurait une pression sur le plancher, et non sur le plafond, la pression de l'eau étant due à son poids.

On se représente le gaz comme formé d'un nombre extrêmement grand de molécules que l'on regardera, dans une première approximation, comme des sphères, des petites

1. Il convient de citer aussi les noms de Clausius et de Boltzmann.

boules égales entre elles, qui sont dans une agitation perpétuelle, s'entrechoquent mutuellement et choquent les parois un grand nombre de fois par seconde.

Si l'on connaissait très exactement, à un instant donné, les positions de toutes ces molécules et leurs mouvements réciproques, le problème qui consisterait à prévoir les mouvements ultérieurs serait un problème de mécanique théoriquement très simple, bien que pratiquement insoluble en raison du très grand nombre des molécules. Il n'est même pas possible de songer à connaître individuellement chaque molécule; la vie humaine est trop courte : elle ne dépasse guère un ou deux milliards de secondes; un homme devrait penser à plusieurs milliards de molécules par seconde pour avoir pensé, à la fin de sa vie, à toutes les molécules d'une petite masse gazeuse[1].

Il est donc impossible de connaître les vitesses des molécules qui choquent à un instant donné une certaine portion de la paroi; c'est cependant à ces chocs qu'est due la pression exercée par le gaz sur cette portion de paroi, et l'expérience nous apprend que cette pression reste la même lorsque les conditions physiques ne sont pas modifiées. C'est donc que les chocs, inconnus dans le détail, ne sont cependant pas complètement inaccessibles à notre esprit : nous pouvons arriver à connaître avec précision le résultat global de tous les chocs qui se produisent pendant une fraction de seconde; ce résultat dépend de la valeur moyenne de certaines quantités dont la valeur exacte pour chaque molécule nous est forcément inconnue. Le résultat qu'exprime la loi physique est donc, en définitive, un résultat statistique.

On a créé des méthodes de calcul permettant de prévoir ces résultats statistiques, moyennes de phénomènes trop nombreux pour que l'analyse individuelle en soit possible; c'est par des lois statistiques que l'on tend à expliquer tous les phénomènes physiques et que l'on arrive à découvrir des propriétés ignorées. Toute loi statistique est d'ailleurs seulement une loi approchée; mais lorsque les individus sont aussi nombreux que les molécules d'un gaz, l'erreur possible est beaucoup trop faible pour qu'aucun moyen humain d'investigation

1. Voir mon article sur *La philosophie mathématique et l'infini* qui paraîtra dans la *Revue du Mois* du 10 août.

puisse la déceler ; tout se passe donc comme si la loi approchée était rigoureusement exacte.

On a appliqué des méthodes analogues à des recherches cosmogoniques ; les étoiles observables sont moins nombreuses que les molécules ; cependant les photographies du ciel en décèlent un nombre si grand que leur étude individuelle est au-dessus de nos forces ; mais on peut essayer d'en faire une étude statistique, et d'en tirer quelque lumière sur la constitution et l'origine de la partie de l'Univers qui nous est accessible.

*
* *

Nous avons trouvé, dans des sciences diverses, une même tendance : remplacer l'étude de phénomènes particuliers par l'étude globale, statistique, d'un ensemble de phénomènes très nombreux. Cette étude statistique conduit d'ailleurs à des résultats importants et précis, qui méritent véritablement le nom de lois scientifiques. Ce fait vaut qu'on y réfléchisse.

A la suite des grands savants de la fin du XVIIIe siècle, des Lagrange, des Laplace, des Fourier, le XIXe siècle s'est efforcé d'expliquer le plus grand nombre possible de phénomènes en les ramenant aux lois rigoureuses de la mécanique ; de même que le cours des astres est immuablement fixé et que tous les détails en peuvent être prévus, il devait suffire de perfectionner suffisamment les méthodes de calcul et d'analyser assez en le détail les faits physiques pour arriver à y constater le même accord entre la théorie et l'observation.

Il serait injuste de dire que cette conception a fait faillite, car c'est seulement en s'appuyant sur elle qu'on a pu la dépasser, et elle devra être conservée comme un des éléments indispensables à notre connaissance de l'univers ; mais, si elle reste nécessaire, elle n'est plus suffisante. Il est inutile de redire les raisons pour lesquelles l'analyse détaillée du déterminisme des phénomènes dépasse les forces humaines ; mais si les innombrables équations ne peuvent être considérées individuellement, il est possible d'en étudier quelques propriétés générales, d'où l'on déduit précisément les lois statistiques. Le déterminisme rigoureux qui se déduirait de la résolution,

théoriquement possible, de l'ensemble des équations ne joue dans l'établissement de ces lois statistiques qu'un rôle accessoire; ces lois resteraient les mêmes, si le détail des phénomènes était modifié, pourvu que les moyennes subsistent : parmi le milliard de milliards de molécules d'un gaz, quelques milliards choquent en un temps très court une portion de la paroi; il importe peu de savoir *quelles* sont ces molécules privilégiées, et, au point de vue humain, cette question n'a même aucun sens; la seule chose qui importe, c'est de connaître leur nombre et leur vitesse moyenne.

On pourrait aller plus loin, et imaginer que, parmi les milliards de milliards de molécules qui composent une petite masse gazeuse, quelques-unes soient soumises à des lois absolument différentes des lois que nous connaissons, ou même ne soient soumises à aucune loi et se comportent comme si elles étaient douées de libre arbitre; le déterminisme des phénomènes accessibles à nos observations n'en serait pas affecté; les lois physiques n'auraient à subir aucune modification. De même, l'hypothèse que les individus sont doués du libre arbitre n'influe pas sur les lois de la statistique : le nombre des voyageurs qui quitteront Paris le 3 août par la gare Saint-Lazare peut être approximativement prévu; la plupart d'entre eux cependant, considérés individuellement, pourraient aussi bien partir la veille ou le lendemain.

On pourrait multiplier les exemples; mais je crois avoir suffisamment mis en évidence ce point essentiel : il n'y a pas incompatibilité entre le rôle de ce que nous appelons le hasard et l'établissement de lois scientifiques; au contraire, en bien des cas, sinon dans tous les cas, les lois scientifiques sont la résultante simple d'un nombre extrêmement grand de phénomènes complexes, impossibles à étudier en détail. Cette conception rend-elle légitime l'application de méthodes proprement scientifiques à l'étude des phénomènes économiques et sociaux? Ceux que la question intéresse pourront peut-être tirer quelque profit de la forme nouvelle sous laquelle on est conduit à envisager le déterminisme des phénomènes physiques et biologiques et qu'on peut appeler le déterminisme statistique.

ÉMILE BOREL

LES

JOURNÉES DE JUILLET

ET

D'OCTOBRE 1789[1]

VI

Le marquis de Circello à S. E. le capitaine-général John Acton[2].

Excellence, certain que mon courrier vous arrivera avant la poste ordinaire du mardi 6 courant[3], je transcris ici tout ce que, dans ma dépêche en date du dit jour, j'avais mandé à Sa Majesté afin de bien lui montrer le prétexte dont on s'est servi pour faire une seconde révolution et de lui en mieux exposer les causes et les conséquences.

Comme j'ai eu l'honneur d'en rendre compte à Sa Majesté, à la suite des propositions qu'il avait faites il y a près de 15 jours, M. Necker présenta jeudi dernier à l'Assemblée Nationale le projet de décret[4] que celle-ci aurait dû adopter séance tenante, ainsi que Sa Majesté pourra le voir par l'annexe numéro 4. Mais bien qu'elle eût reconnu la nécessité de soutenir et de secourir le crédit sans perdre un moment,

1. Voir la *Revue* du 15 juillet.
2. *Archivio di Stato Naples. Affari Esteri. Francia.*
3. 6 octobre.
4. Décret sur les finances.

l'Assemblée Nationale, quoique intimement convaincue du danger *mortel* qui pouvait être la conséquence du moindre atermoiement, décida de subordonner le vote de ce projet à l'acceptation préalable par le roi des divers articles de la Constitution dont la rédaction était déjà définitivement arrêtée. Il s'agit ici, comme Sa Majesté le verra à l'annexe, numéro 1, page 6, du paragraphe qui commence par ces mots : « On a fait ensuite... » et surtout de la déclaration des *Droits de l'Homme*. Cette requête a déjà été adressée par le président de l'Assemblée au roi qui jusqu'à ce moment n'a pas encore fait connaître sa réponse.

Sa Majesté se rappellera, ainsi que j'ai eu l'honneur de le mander dans ma dépêche du 20 septembre, que l'Assemblée Nationale formula à nouveau cette demande le 19 septembre et que j'avais consigné dans ma dépêche du 21 la réponse que le roi y avait donnée.

Les motifs pour lesquels ce prince se refusait à sanctionner et à promulguer les articles et les principes consacrés et reconnus depuis la nuit mémorable du 4 août semblent avoir été précisément ceux-là mêmes qui poussaient l'Assemblée à en réclamer l'acceptation. Le fait même que l'Assemblée a sursis à l'adoption du projet de décret de M. Necker permet de se demander si elle l'aurait voté dans le cas où le roi aurait consenti à se rendre aux désirs de cette Assemblée. Il me semble donc probable que, si le roi fait cette fois encore une réponse analogue à la première, l'Assemblée ajournera le vote sur le décret et dans ce cas il est impossible de se faire illusion sur la gravité des conséquences d'une pareille résolution.

Sa Majesté trouvera dans la même annexe, numéro 1, la motion relative à la nomination d'un *Comité militaire*. Elle verra que ce seront les paroisses, les évêques, les avocats et seulement quelques militaires qui, en leur qualité de membres de ce comité, seront appelés à élaborer le plan de réorganisation de l'armée.

J'ai fait une marque spéciale à la page 4 de l'annexe 3 afin que Sa Majesté voie de quelle façon s'est produite l'offre faite par les religieux de Saint-Martin[1]. Ce fait aussi remarquable

1. Les religieux de l'abbaye de Saint-Martin des Champs avaient offert à l'Assemblée Nationale tous leurs biens dont les revenus montaient, d'après

qu'étrange donne une idée des surprises auxquelles on est actuellement exposé.

A l'annexe 2, page 26, à l'article qui commence par les mots : « *Messieurs les Gardes du Corps* » Sa Majesté trouvera l'exposé de tout ce qui s'est passé à Versailles jeudi dernier (1er octobre). Rien assurément ne paraît plus naturel et plus innocent qu'un banquet; mais les circonstances et la malignité humaine n'éprouvent aucune difficulté à dénaturer et à défigurer les choses les plus indifférentes.

Vendredi, je me rendis à Versailles où l'on me fit un récit détaillé du repas en question, mais personne ne me parla de l'affaire de la cocarde.

Ainsi que je l'ai marqué dans cette annexe, il n'y a pourtant aucune raison de croire qu'on aurait essayé de me faire un mystère d'un fait qui se serait passé publiquement.

Mais comme les malveillants et les mal intentionnés sont toujours prêts à semer la défiance et à provoquer les désordres, ils ont pris prétexte de ce repas, en y ajoutant l'affaire de la cocarde, pour exciter le peuple de Paris contre les Gardes du Corps, le régiment de Flandre et les dragons qui se trouvaient à Versailles et même contre les officiers de la Garde Nationale de cette ville. Et en effet à partir du samedi 3 on commença de nouveau à voir de petits rassemblements, à remarquer de singuliers conciliabules.

Pas plus tard qu'hier au soir, deux personnes furent insultées au Palais-Royal, parce qu'elles portaient la cocarde noire, et contraintes de l'ôter. Même chose était arrivée déjà la veille dans le jardin des Tuileries. Il importe de remarquer aussi que, sans qu'on eût su comment cela s'est fait, on a trouvé une cocarde blanche sur la tête d'Henri IV au Pont-Neuf.

Je laisse à penser à Sa Majesté combien ces manifestations, preuves évidentes de l'existence de partis diamétralement opposés les uns aux autres, et qui seraient, en tout état de cause et même à une époque de calme absolu, de nature à inquiéter n'importe quel gouvernement, doivent donner de soucis en un moment où la moindre étincelle suffit pour allumer un incendie encore mal éteint et qui n'a cessé de

eux, à 1 800 000 livres. (Adresse lue à l'Assemblée à la séance du 28 septembre 1789.)

couver sous la cendre. Ajoutez à cela que la pénurie ou, pour mieux dire, le manque journalier de pain contribue puissamment à entretenir et à développer le mécontentement.

Vendredi dernier, 3 000 femmes se sont, d'après ce qui m'a été dit, rendues dans l'un des districts pour y demander un tambour. Aux questions qu'on leur posa en présence d'une requête aussi étrange, elles répondirent qu'elles voulaient se porter tambour battant sur l'Hôtel de Ville et pendre M. Bailly, maire de Paris. Les officiers du district parvinrent à leur faire entendre raison et à prévenir ainsi de sérieux désordres. On dit maintenant que M. Bailly a voulu absolument se démettre de ses fonctions et donnait pour motif de sa retraite que la seule idée de la corde et de la potence lui faisait perdre la tête.

Le nombre des provinces mécontentes de leurs députés à l'Assemblée Nationale et auxquels elles reprochent d'avoir approuvé certains articles de la Constitution qui leur semblent dangereux et en opposition avec leurs droits et privilèges s'accroît de jour en jour. Il en est plusieurs parmi elles qui ont décidé de rappeler leurs députés et d'en envoyer de nouveaux avec l'ordre formel de protester contre certains articles.

La milice bourgeoise semble déjà fatiguée d'un métier qu'elle n'a jamais fait et regrette le temps que chacun de ces miliciens doit consacrer à un service qui les empêche de vaquer à leurs propres affaires. Les patrouilles se font plus rares et le beau zèle qui animait tout le monde dans le principe s'est singulièrement refroidi. Et nous ne sommes pas encore en hiver, en cette saison où les besoins de la vie se font sentir encore plus vivement. S'il est à l'heure présente bien difficile de prévoir de quelle façon nous le passerons, il est au contraire à la portée de tous de se représenter les inconvénients de toutes sortes qui ne peuvent manquer de lui faire cortège.

Je prie V. E. de me mettre aux pieds de Leurs Majestés auxquelles je baise les mains avec le plus profond respect en renouvelant à V. E. l'expression de la constante estime avec laquelle j'ai l'honneur d'être...

P.-S. — Sa Majesté aura certainement remarqué que dans toutes mes dépêches j'ai toujours insisté sur le fait que la situation dans laquelle se trouvaient les affaires intérieures de

ce pays, ne pouvait durer longtemps et que chaque jour nous rapprochait d'une deuxième révolution qui devait fatalement être encore plus terrible que la première. Je vois, non sans une profonde tristesse, que mes prévisions se sont réalisées.

Je venais de finir cette dépêche lorsque vers les 11 heures du matin j'entendis des cris, du bruit et des roulements de tambour au fond de mon jardin qui donne sur les Champs Élysées. J'envoyai voir ce que cela signifiait et l'on m'apprit alors que plus de 3000 femmes contraignait toutes celles qu'elles rencontraient sur leur passage à se joindre à elles, s'étaient mises en marche sur Versailles et emmenaient avec elles 4 canons, une compagnie d'artillerie et quelques centaines de vagabonds armés. Plus de 12 000 femmes, qui s'étaient en même temps portées sur l'Hôtel de Ville accompagnées d'une masse énorme de vagabonds et de gens sans aveu, en avaient forcé les portes et s'étaient emparées de toutes les armes et munitions qui s'y trouvaient.

La terreur s'empara de toute la ville; on battit la générale dans tous les districts; la milice bourgeoise a pris les armes et vers 5 heures 20000 hommes avec des canons se portaient sur Versailles sur deux colonnes, l'une par le chemin le plus direct par Sèvres, l'autre par Saint-Cloud. A la tête de la première de ces colonnes se trouvait le marquis de La Fayette, qui avait fait en vain des efforts surhumains pour amener le peuple à renoncer à cette entreprise et qui, comme Bailly la veille au soir, avait été à son tour menacé d'être pendu.

L'Hôtel de Ville est fermé, de sorte que nous sommes dans un pareil moment sans police, sans troupes, sans municipalité et sans pain.

J'ignore si Leurs Majestés sont encore avec la famille royale à Versailles. Mais je sais que deux gros détachements composés de troupes régulières, de Gardes du Corps et de la garde nationale de Versailles gardent les deux ponts de Sèvres et de Saint-Cloud. Qu'arrivera-t-il lorsque les deux colonnes parties d'ici voudront forcer le passage? Votre Majesté peut aisément se le figurer. Entre temps on a fermé les barrières de Paris; on ne laisse plus sortir personne. Nous voici pour la seconde fois prisonniers et obligés à courir bon gré mal gré toute espèce de risques et de dangers.

D'après ce qui m'a été affirmé, voici quelles seraient les prétentions du peuple de Paris et les conditions qu'il aurait décidé d'imposer au roi. La première est vraiment la plus extraordinaire qu'il soit possible de se figurer. Le peuple veut obliger le roi à lui donner du pain. On exigera ensuite le renvoi du régiment de Flandre et enfin on veut que le roi et le dauphin viennent résider à Paris et que les États Généraux se transportent dans la capitale. C'est là pour le moment tout ce que je peux mander à Sa Majesté. J'espère que ces nuages noirs se dissiperont. Mais je n'ose m'en flatter. Il faut être sur les lieux pour se faire une idée de ce qui se passe ici. La poste ne partira pas et il est impossible de songer à expédier un courrier.

C'est là du reste tout ce que contenait la lettre que j'ai expédiée par la poste à la date du 6 octobre. C'est, paraît-il, à tort et par erreur qu'on m'avait annoncé l'occupation des ponts de Sèvres et de Saint-Cloud par deux forts détachements de troupes. La route de Paris à Versailles est donc absolument libre.

Dès le lundi matin (5 octobre) on connaissait à Versailles la résolution prise par les femmes de se porter sur cette ville et on ne tarda pas à y apprendre qu'elles se faisaient escorter par des milliers de vagabonds. Le roi était à la chasse à peu de distance du palais. On le prévint aussitôt. Il rentra immédiatement, convoqua d'urgence les ministres qui, après une assez longue délibération, conseillèrent au roi de partir avec la reine, le Dauphin et toute la famille royale pour Rambouillet. Le roi, après avoir longtemps hésité, ne put se décider à prendre un pareil parti. Mais lorsqu'il reçut le second avis de M. de La Fayette, par lequel celui-ci l'informait qu'il avait en vain essayé pendant toute la matinée et une partie de l'après-midi d'empêcher les troupes de se porter sur Versailles et que n'ayant pu y parvenir, il avait été obligé de se mettre à leur tête, il se rallia, lui aussi, à l'idée de partir pour Rambouillet et donna l'ordre de préparer les voitures.

Mais entre temps plus de 10 000 femmes, escortées par une masse de vagabonds et de brigands armés, étaient déjà arrivées à Versailles et avaient pénétré dans la cour du château. Les Gardes du Corps réussirent à les repousser sans recourir à

l'emploi de la force et à fermer les grilles des portes donnant accès au château. Mais, comme il était par cela même devenu impossible de faire entrer les voitures, on résolut de les faire arriver par la grande route du côté des jardins. Malheureusement la porte était fermée et, comme un assez gros rassemblement n'avait pas tardé à se former sur ce point, on dut se décider à faire rentrer les équipages dans les remises.

Le roi, la reine et toute la famille royale étaient par suite captifs dans leur propre palais où ils se trouvaient du moins sous la garde des Gardes du Corps et du régiment de Flandre. Afin d'empêcher la foule massée aux abords du Palais d'y passer la nuit, le roi consentit à recevoir une députation composée du Président de l'Assemblée Nationale et de 12 femmes, auxquelles il promit de faire abaisser le prix du pain et de la viande. Lorsque ces femmes revinrent sur la place, les autres femmes ne voulurent pas croire aux promesses du roi et ne parlaient rien moins que de les pendre. Elles n'échappèrent au sort qui leur était réservé qu'en proposant de retourner auprès du roi et de lui demander de consigner par écrit les promesses qu'il venait de leur faire.

Admises de nouveau en sa présence, elles obtinrent de lui le papier désiré, dont la vue calma si complètement la fureur et la rage du peuple que chacun se retira en quête d'un abri pour y passer la nuit.

Le calme était à peine à peu près rétabli depuis quelques instants, lorsque M. de La Fayette, qui avait fait faire halte sur l'une des grandes avenues de Versailles à la colonne de troupes avec laquelle il marchait, se présenta au palais vers les dix heures du soir. Introduit immédiatement auprès du roi, il lui exposa les raisons pour lesquelles il s'était cru obligé à se mettre à la tête des troupes, la gravité de la situation et les dangers imminents qui menaçaient la ville de Versailles et le palais, et insista surtout sur ceux auxquels étaient exposés le roi lui-même et les membres de la famille royale. Tous les ministres étaient autour du roi au moment où La Fayette lui fit le tableau de la situation, et après une délibération au cours de laquelle on examina rapidement les mesures qu'il s'agissait de prendre, on pensa qu'en confiant à la milice bour-

geoise de Paris la garde du roi et de la famille royale, on mettrait leurs personnes plus complètement à l'abri, parce que la populace, qui n'aurait pas hésité à forcer des postes occupés par les Gardes du Corps, n'oserait assurément pas en venir aux mains avec la garde nationale.

On s'arrêta en conséquence à ce parti. La milice bourgeoise s'approcha aussitôt du Palais, prit position aux abords du château, y mit ses 18 pièces de canon en batterie et fit occuper par de forts détachements tous les postes à l'exception de ceux des antichambres des appartements royaux qu'on laissa aux Gardes du Corps.

A 2 heures du matin, toutes les mesures étaient prises ; de forts piquets et de nombreuses patrouilles veillaient sur le Palais Royal, pendant que le reste des troupes cherchait à s'établir de leur mieux.

Telles sont les nouvelles que m'a apportées le mardi matin un homme que j'avais envoyé le lundi à Versailles. Je les communiquai à l'ambassadeur d'Espagne et nous résolûmes de nous rendre à Versailles. Mais à une demi-lieue au delà de la barrière nous dûmes subir l'horrible spectacle de deux têtes coupées mises au bout de piques et qu'on nous dit être celles de deux Gardes du Corps qu'on venait de massacrer. Malgré l'horreur que cette vue nous avait inspirée et quoique certains que de graves désordres avaient dû éclater dans la matinée, nous continuâmes notre route au milieu d'une masse énorme de gens armés qui tous se portaient sur Versailles. Il ne nous était désormais plus possible de conserver l'ombre d'un doute, mais, désireux de connaître les détails et les causes des événements, nous poursuivîmes notre chemin jusqu'à ce qu'arrivés à une demi-lieue de cette ville, nous fûmes arrêtés par un détachement d'infanterie et de cavalerie qui nous empêcha de pousser plus loin et nous donna une escorte chargée de nous ramener à Paris.

Ce fut seulement à 4 heures de l'après-midi que j'ai pu savoir ce qui s'était passé à Versailles. Tout ce que j'ai consigné ci-dessus pour Sa Majesté n'est que l'exposé sommaire des événements survenus pendant la nuit du lundi au mardi jusqu'à 2 heures du matin.

Mardi matin à 6 heures, la populace et les brigands qui se

pressaient de nouveau autour du château avaient un aspect si menaçant que le marquis de La Fayette fit battre la générale, rassembla ses troupes au plus vite, mais sans pouvoir cependant arriver assez à temps pour empêcher les masses populaires de pénétrer dans les cours du palais et de forcer l'entrée des escaliers menant aux appartements royaux. Les Gardes du Corps postés dans la cour et qui avaient ordre de ne faire usage de leurs armes qu'à la dernière extrémité, essayèrent en vain de briser ou tout au moins de refouler la poussée du peuple, et cédant le terrain pied à pied, arrivèrent ainsi jusqu'aux appartements du Roi. Voyant alors qu'il leur est impossible de continuer à battre en retraite, quelques-uns d'entre eux firent feu.

Ces quelques coups de fusil furent le signal des plus effroyables horreurs. La populace exaspérée, renversant tout devant elle, pousse jusqu'à l'antichambre de la reine, qui doit au dévouement d'un Garde du Corps de pouvoir s'enfuir de sa chambre à coucher. Si la populace l'y avait trouvée, on peut aisément s'imaginer le sort qu'elle lui aurait fait subir. La reine avait eu tout juste le temps de gagner le cabinet du roi où toute la famille royale s'était réunie, résignée à tout et prête à subir les outrages et les violences auxquels elle n'espérait plus pouvoir échapper.

La Fayette, qui se trouvait dans la cour où il s'efforçait de mettre un terme aux horreurs qui s'y commettaient, se précipite dans le château à la tête de quelques-uns de ces grenadiers qui, quelques mois auparavant, étaient encore des gardes françaises, se fraye un passage à travers la multitude et il parvient non sans peine à la faire sortir des appartements et redescendre dans la cour. Entre temps, la populace, de plus en plus exaspérée contre les Gardes du Corps, leur donnait la chasse de tous côtés. Deux de ces malheureux tombèrent entre ses mains. Ils sont aussitôt massacrés et leurs têtes coupées sont plantées au bout de piques. Un troisième subit le même sort et ses bourreaux lui arrachent le cœur. Un autre est déchiré et mis en morceaux. 14 autres conduits sous le balcon du roi allaient être égorgés à leur tour. La Fayette se précipite au milieu des énergumènes, les harangue, leur déclare qu'avant de tuer les Gardes du Corps, il faudra le tuer, lui, et

se débarrassant de son épée qu'il jette dans les rangs de la foule, il se remet sans armes entre ses mains.

Surprise et étonnée la populace hésite un moment. La Fayette en profite pour réunir quelques-uns de ses hommes et courir auprès du roi qu'il supplie de se montrer au balcon et de demander au peuple la grâce, non seulement des infortunés Gardes du Corps, mais de tous les soldats qu'on a réussi à prendre et contre lesquels la populace pousse déjà des cris de mort.

Le roi se rend aux désirs et aux conseils de La Fayette. Il paraît au balcon entre lui et le comte d'Estaing, réclame la grâce et la vie pour ses Gardes du Corps, dont il tient à ne pas se séparer, en fait venir deux sur le balcon et les présente au peuple qui l'acclame. En signe de paix et en échange de la promesse qui vient de lui être faite de ne plus les molester, le roi ordonne à ces deux Gardes du Corps d'ôter leurs bandoulières et de les jeter au peuple et rentre dans ses appartements.

Mais les fenêtres se sont à peine refermées sur lui que 100 000 voix demandent à grands cris le retour du roi à Paris. On tient rapidement conseil, et comme il est impossible de ne pas céder à ce vœu du peuple, le roi reparaît sur le balcon en compagnie de Sa Majesté la reine, du petit Dauphin, de Monsieur et de Madame Élisabeth, sa sœur, et fait savoir qu'il a déjà donné l'ordre de tout préparer pour son départ pour Paris. Cette promesse, qu'il fallut renouveler et répéter presque indéfiniment chaque fois que de nouveaux venus éprouvaient le besoin d'en acquérir la preuve, finit par calmer les masses qui se mirent peu à peu en route afin de précéder le roi.

A une heure après midi, Leurs Majestés, le Dauphin, Madame, fille du roi, Monsieur et Madame, son épouse, ainsi que Madame Élisabeth montèrent en voiture; mais comme il fallut faire la route au pas parce que les carrosses étaient escortés et entourés par plus de 200 000 personnes, il était près de 4 heures lorsque le cortège arriva. On y fit ratifier au roi tout ce qu'il avait promis dans la journée mémorable du 17 juillet en y ajoutant l'engagement de résider désormais à Paris.

La famille royale se rendit de là au palais des Tuileries. Le Roi et la Reine ont fait preuve d'un courage indicible.

Hier matin et ce matin j'ai eu l'honneur de leur faire ma cour et je ne saurai décrire la sensation que j'ai éprouvée à la vue d'un roi et de toute la famille royale prisonniers dans leur propre capitale. Tous les ministres d'État ont précédé Sa Majesté, et l'Assemblée Nationale, ayant déclaré qu'elle ne pouvait se séparer de la personne du roi, a décidé qu'elle se transporterait à Paris dans le courant de la semaine prochaine.

Sa Majesté pourra voir, par tout ce que j'ai l'honneur de lui mander, que la révolution du 12 juillet n'a été que bien pâle en comparaison de celle qui vient de marquer les journées des 5 et 6 de ce mois. Reste à voir si les causes qui l'ont provoquée ont disparu ou non, et c'est là chose sur laquelle il est difficile de se prononcer actuellement. Je dois à ce propos faire remarquer à Sa Majesté qu'il s'agit de voir : 1° Si en fomentant ces deux révolutions, on n'a eu d'autre objet en vue que d'obliger le roi à s'établir à Paris; 2° Si tel a été réellement le seul but de tous ces mouvements, il sera bien facile de s'en assurer, maintenant que le roi et la famille royale sont, non plus en liberté à Versailles, mais en captivité ici; 3° Quel sera l'effet produit dans le royaume, quelles seront les conséquences de la promulgation d'un certain nombres d'articles de la nouvelle Constitution, et comment ces articles seront-ils acceptés et par les provinces conquises par la France et par celles qui se sont données à ce pays.

Pour ce qui a trait au premier point, il me semble impossible d'admettre un seul instant qu'il ait fallu faire deux révolutions en trois mois et répandre tant de sang rien que pour obtenir du roi qu'il vienne s'établir à Paris.

Quant à ce qui est de la deuxième question, il est hors de doute qu'il sera bien plus facile d'y répondre maintenant que le roi se trouve pour ainsi dire enfermé au centre même de la sédition, entouré de révoltés et résidant dans les lieux mêmes habités par celui ou ceux qui ont fomenté la révolution, absolument sans défense et privé de tous moyens de se soustraire aux violences du peuple qui, ivre de sang, assoiffé de massacres, n'a pas honte de tenir les discours les plus sacrilèges et les plus abominables et n'a plus l'ombre de respect

pour la personne sacrée des souverains. Qui sait si une troisième révolution ne mettra pas le comble aux horreurs dont nous avons déjà été les témoins et ne verra pas se dérouler les scènes les plus épouvantables qu'on puisse se figurer! Une catastrophe devient d'autant plus probable et plus imminente même que les ressources et les moyens de résistance diminuent de jour en jour.

S'il faut en croire les versions qui ont cours, la première révolution aurait été provoquée par la marche des troupes qu'on appelait à Paris pour étouffer par la force les aspirations du peuple qui demandait le rappel des ministres et le renvoi de ceux qui les avaient remplacés. On fit partir les troupes; l'ancien ministère reprit le pouvoir; *le roi promit à l'Hôtel de Ville de ne jamais se servir de ses troupes contre ses sujets; il céda à la Nation tout ce qu'il lui était possible de lui accorder.*

La seconde révolution a eu pour cause apparente le repas donné par les Gardes du Corps et les cocardes blanches et noires adoptées par ces gardes et par les troupes en garnison à Versailles. Mais en réalité elle a eu pour objet de prévenir la coalition, (dont je parlais à Sa Majesté dans ma dépêche du 20 septembre que j'ai expédiée par courrier), coalition que la noblesse travaillait à former d'accord avec le haut clergé et dont je n'avais que trop prévu les funestes conséquences. A la suite de ces menées et de ces machinations, le roi en a été réduit à demander au peuple la vie des Gardes du Corps, et comme on craignait de le voir s'éloigner, force lui fut de consentir à venir résider à Paris où, à vrai dire, il est prisonnier.

Qu'arrivera-t-il maintenant si une troisième révolution venait à éclater! Je ne le sais et je tremble à cette seule pensée.

La troisième question, en raison même de son caractère presqu'exclusivement politique, mérite, elle aussi, de fixer d'autant plus sérieusement l'attention, qu'en un pareil moment surtout elle provoquerait fatalement des complications extérieures qui, venant s'ajouter aux troubles du dedans, risqueraient fort de prendre en peu de temps des proportions incalculables.

Il y a dans cette monarchie des provinces conquises, telles que l'Alsace, la Franche-Comté, et quelques autres qui aux termes des traités de paix jouissent de certains privilèges.

D'autres se sont données à la France sous certaines conditions. Supposons pour un moment que ni les unes ni les autres ne veuillent accepter ceux des articles de la nouvelle Constitution qui abolissent leurs privilèges. Supposons encore pour ce qui est des premières que les puissances garantes de ces traités de paix interviennent pour soutenir leurs droits, chose d'autant plus vraisemblable que beaucoup de princes de l'Empire y possèdent des fiefs considérables, et que les secondes, celles qui se sont données, veuillent profiter des circonstances présentes pour se séparer et se gouverner pour leur compte en républiques indépendantes, quel pourra être le résultat de semblables difficultés? Ou une guerre avec les puissances garantes ou une guerre civile.

Je comptais expédier mon courrier mercredi soir 7 courant, mais comme on ne laisse encore partir quoi que ce soit, et que je n'ai pu obtenir de l'Hôtel de Ville le passe-port qu'il me fallait joindre à ceux que la Cour m'avait délivrés, ce retard me permet de consigner dans mon rapport tous les renseignements qui peuvent intéresser Sa Majesté.

Avant même d'exposer en détail à Sa Majesté tout ce qui s'est passé dans la matinée du jeudi 8, je crois indispensable de Lui faire connaître que celui ou ceux qui avaient été les promoteurs de cette nouvelle révolution, les fauteurs de ces horreurs, voyant leur coup manqué, puisqu'ils n'avaient eu d'autre but que de pousser de cette façon le roi et la famille royale à quitter Versailles et à aller s'établir quelque part en province, et de profiter de ce départ pour faire *proclamer une Régence*, voyant, dis-je, que le roi s'est, au lieu de cela, rendu dans sa capitale, ces perturbateurs sont quelque peu désorientés. Ils essayent pour le moment de rassembler leurs idées, et s'efforcent de redoubler d'activité afin de ne pas laisser refroidir l'effervescence qu'ils avaient réussi à faire passer dans les cerveaux surchauffés de la population. Un des moyens auxquels ils ont eu recours avait consisté à répandre mercredi matin dans Paris le bruit que les farines qu'on faisait venir étaient avariées. Cela a suffi pour surexciter à nouveau la populace qui dans l'après-midi arrêta trois charrettes chargées de farine, les conduisit sur le Pont Royal, juste sous les fenêtres des appartements du roi, et y vida les sacs dans la

Seine. J'ai été témoin du fait. On m'a cependant affirmé de façon positive que la farine était d'excellente qualité et l'on a manifestement eu exclusivement pour but de diminuer d'une part la quantité des approvisionnements existants et de l'autre d'augmenter l'inquiétude et le mécontentement.

Ces agitateurs ne s'en tinrent pas là. Craignant de voir leurs projets déjoués par les sages mesures à l'aide desquelles le gouvernement comptait assurer le ravitaillement de la capitale, ils poussaient le même soir les femmes les plus abjectes (et il n'en manque pas dans Paris) à se porter en foule aux Tuileries et à réclamer à grands cris la mise en liberté de tous ceux qui étaient détenus dans les différentes prisons. Cela même ne leur parut pas suffisant. Ce matin jeudi a paru une brochure qu'on a distribuée partout dès la pointe du jour et dans laquelle on annonçait que la reine promettait de dégager du Mont de Piété tous les objets sur lesquels cet établissement aurait prêté moins d'un louis. On ne saurait dépeindre la joie, l'enivrement de toutes ces malheureuses qui coururent en foule vers le Mont de Piété où l'on se refusa naturellement à leur restituer ces objets, sur lesquels le total des sommes prêtées s'élevait à plus de 2 millions. Exaspérées par la déception qu'elles venaient d'éprouver, elles se portèrent en masse sur le jardin des Tuileries sommant à grands cris la reine de tenir la parole donnée. Comme on tardait quelque peu à leur répondre, une députation de femmes pénétra jusqu'à l'antichambre de la Reine qui, absolument ignorante jusque-là des intentions qu'on lui avait prêtées fit savoir à ces femmes que si l'état de sa cassette le lui avait permis, elle n'aurait certainement pas manqué de leur venir en aide, mais qu'à son grand chagrin elle était hors d'état de pouvoir le faire[1]. Transmise à la foule massée dans le jardin, cette réponse mit le comble à l'exaspération de la multitude qui se porta aussitôt aux plus terribles excès. Une grosse bande d'énergumènes se dirigea vers le Mont de Piété qu'ils se pro-

1. Une proclamation du Roi annonça peu après au peuple qu'il accordait la remise gratuite du linge de corps et des habillements d'hiver engagés pour des sommes qui n'excédaient pas 24 livres. Les fonds employés à cet acte d'humanité furent pris sur l'argent réservé à ses besoins personnels. (*Moniteur Universel* du 13 octobre 1789. N° 73).

posaient de piller, une autre vers l'Hôtel des Invalides pour s'y emparer des farines, une troisième enfin vers Saint-Denis pour y mettre l'église à sac et en enlever l'argenterie et les objets précieux.

En compagnie de tous mes collègues, je me trouvais à ce moment au Palais, dont sous nos yeux mêmes les cours et les guichets ont été envahis en un clin d'œil par une foule hurlante. La troupe qui gardait le Palais et le jardin était trop peu nombreuse pour contenir et arrêter cette multitude. On réussit heureusement à introduire dans les cours un renfort de 2 à 300 hommes avec 4 pièces de canon et, sans qu'elle ait eu besoin de faire usage de ses armes, la troupe parvint à faire reculer et à dissiper les manifestants qui, se portant alors sur le Mont de Piété, l'auraient certainement mis entièrement au pillage si de gros détachements de garde nationale n'y étaient accourus avec une nombreuse artillerie et n'avaient inspiré une saine terreur au peuple qui renonça à son entreprise et se retira petit à petit. D'autres troupes avaient été envoyées aux Invalides et à Saint-Denis, et à 4 heures de l'après-midi on nous a affirmé que tout était tranquille.

Que doit-on augurer de cette tranquillité momentanée, c'est là ce que je ne saurais dire ; mais ce qui est certain pour moi, c'est que tant qu'on n'aura pas réussi à détruire les germes mêmes de cette révolution, il faudra s'attendre à voir à tout instant se renouveler des coups de force et des mouvements de même nature et de pareille gravité.

J'en reste là pour ce soir et si je ne puis obtenir le passeport dont j'ai besoin pour faire partir mon courrier, je consignerai encore dans ma dépêche tout ce qui arrivera dans la journée de demain vendredi.

Vendredi 9. — La journée s'est passée assez tranquillement et en somme sans aucun incident. On a cependant publié une proclamation que je joins aux autres pièces annexées ci-contre et qui porte le numéro 1.

Afin de ne pas reformer à nouveau les Gardes du Corps, Sa Majesté a pris le parti de les envoyer en congé dans leurs foyers en attendant qu'avec le temps et les changements qui pourront se produire dans l'opinion, il lui soit possible d'adopter d'autres résolutions.

Le Roi et la famille royale sont donc gardés par la Garde nationale, ce qui équivaut à dire qu'ils sont sous la garde des rebelles, et c'est un capitaine de cette troupe qui remplit les fonctions de capitaine des Gardes du Corps.

On attend avec une impatience extrême de savoir l'effet produit en province par cette dernière révolution.

Je reçois à l'instant le passe-port de l'Hôtel de Ville et demain je ferai partir mon courrier.

Samedi 10. — Les habitants du faubourg Saint-Antoine, qui sont les plus enragés et les plus excités ne laissent pas passer deux jours sans provoquer quelque nouveau désordre. Ce matin 10, en armes, à grands cris et en proférant de terribles menaces ils ont réclamé l'abaissement du prix du pain de 4 livres de 12 à 8 sous. Il y a eu quelques bagarres, mais l'ordre n'a pas tardé cependant à se rétablir. La fréquence de pareils désordres et le fait de voir le Roi et la famille royale exposés sans défense aux dangers les plus graves me font trembler.

Parmi les pièces annexées à cette dépêche, celles qui portent les numéros 2 et 3 contiennent le récit détaillé de tout ce qui s'est passé pendant l'horrible journée du mardi 6 courant.

Tout s'accorde de plus en plus à faire supposer et à établir que l'auteur responsable de tout ce qui est arrivé n'est autre qu'un personnage du rang le plus élevé que je ne nomme pas ici. J'y ai du reste fait clairement et longuement allusion dans la relation emportée par le courrier Gomez. Mais jusqu'à présent on n'a pas encore pu se procurer des preuves absolument concluantes.

Voici tout ce que je puis mander à Sa Majesté jusqu'à cette heure. Je me réserve de lui rendre compte par l'ordinaire de mardi prochain de ce qui arrivera d'ici à lundi.

En attendant, je prie Votre Excellence, etc.

Paris, le 10 octobre 1789.

MARQUIS DE CIRCELLO

GENS DE GUERRE AU MAROC[1]

XVIII

LES MERCANTIS

Sur le diable de petit bateau qui bourlinguait effroyablement, ils étaient trois, trois mercantis. Ils venaient, comme moi, de Casablanca et, comme moi, se rendaient à Méhédya, où leurs affaires les appelaient, — de vagues affaires dont ils avaient longuement bavardé à voix basse, enroulés côte à côte dans de pauvres couvertures arabes, à même le plancher du spardeck. — Nous avions, la veille au soir, en nous embarquant, échangé des saluts cérémonieux et courtois et choisi nos positions respectives, — le militaire sur sa chaise longue, contre le bastingage de tribord, les civils à bâbord. — Au petit jour, on s'était salué de nouveau, à distance, correctement, mais avec une nuance de cordialité, en gens qui appartiennent au même bord, ont dormi sous le même toit et souffert du même roulis.

La mer, sans être mauvaise, était houleuse. Le diable de petit bateau, dansant comme un bouchon, finit pourtant, à grand renfort de courbettes, de plongeons et de cabrioles, par atteindre le travers de Méhédya et s'en vint reconnaître la barre de l'Oued Sebou. Il gambada, quelques minutes, dans l'écume, essuya quelques formidables gifles, dont nous reçûmes notre

1. Voir la *Revue* des 1er, 15 mai, 15 juin et 15 juillet.

part, et vira de bord pour aller jeter l'ancre à deux bons kilomètres de la côte. Le capitaine, en quelques mots, nous mit au courant de la situation :

— La barre, on ne peut pas l'affronter, à cette heure. On entrera ce soir, à la marée, ou bien demain, ou après-demain... Si vous n'avez pas apporté votre manger, il faudra « faire ceinture » : il n'y a de vivres à bord que pour l'équipage...

Les trois civils échangèrent des regards désolés, consultèrent de l'œil les murailles fauves de la casbah, accrochée aux parois ocre de la falaise, la ligne blanche de la barre, les bosses de la houle et, de nouveau, se regardèrent. Évidemment, ils n'avaient pas apporté leur « manger ».

Il était près de midi. Les estomacs criaient famine. A cette minute même, Samba Dialo, mon très fidèle Sénégalais. surgissait d'un panneau comme un diable de sa boîte et rangeait en bon ordre sur ma chaise longue les éléments d'un plantureux repas froid : un poulet qui trouait de ses pilons amputés son linceul de papier blanc, un saucisson gainé d'argent, du jambon, des tranches de gigot, — de quoi rassasier une escouade de Gargantuas, — parmi quelques flacons suffisamment poudreux et chamarrés d'étiquettes à peu près sincères. Et Samba Dialo expliquait :

— Moi connaître : bateaux toujours retard. Moi acheter viande, et poulet, et vin, et tout... Moi bien connaître.

Désespérés, anxieux étaient les yeux des trois mercantis qui n'avaient pas apporté leur « manger » et louchaient sur le mien. Je fus magnanime :

— Messieurs, — dis-je, — vous m'aiderez bien à expédier ce poulet et les accessoires dont il est flanqué?...

Il y eut quelques protestations, de pure forme, quelques timides ébauches de refus. Dix minutes plus tard, il ne restait du poulet que des os parfaitement nettoyés; un de mes invités, un homme soigneux, les ramassait et les lançait à la mer. Une bouteille vide avait le même sort. Et la confiance régnait, la confiance qui engendre aussitôt l'intimité, les confidences familières. On mangea encore, on but, et l'on causa.

Je ne me rappelle plus comment se nommaient mes trois lascars et cela n'a, du reste, aucune espèce d'intérêt. Ils étaient trois, qui n'étaient nullement parents et qui se ressemblaient

pourtant comme des frères, et d'extérieur et d'âme. Mêmes « complet-veston », en toile kaki, mêmes houseaux en cuir brun, mêmes brodequins de troupe achetés à quelque légionnaire en bordée, et, sous le « panama » de feutre beige, même visage à la fois astucieux et naïf, cruel et débonnaire, audacieux et découragé : — tous ces contrastes, leur physionomie les exprimait tour à tour, selon qu'une phrase lâchée par l'un d'entre eux déclarait improbable ou possible la conquête de la Toison d'Or. — Deux étaient blonds et grassouillets; le troisième était brun, très maigre. Et pourtant ils se ressemblaient étrangement, et, aujourd'hui encore, si je tâche de les imaginer, je les retrouve pareils dans ma mémoire, plus que pareils, identiques.

Leur âge était indéfinissable : entre trente et quarante ans. Leur nationalité était indéfinissable : Français, probablement, mais de quelle province? Et peut-être mâtinés de Maltais, de Valaque, de Grec, d'Algérien. Leur accent même ne pouvait me fournir d'indication : il participait à la fois, dans des proportions qui défiaient l'analyse, du montmartrois, du provençal, du catalan et du sicilien... En somme, j'avais affaire à trois flibustiers, à trois « Frères de la Côte », et, cela étant acquis, je ne me souciais guère de déterminer leurs origines et leurs antécédents.

Le vin les avait mis à l'aise : ils me livrèrent un peu de leur être secret. Tous trois avaient brassé de fantastiques négoces, sans autre capital que leur faculté de « débrouillage » et leur volonté de s'enrichir.

— En 1905, mon lieutenant, j'ai failli faire fortune. Une veine, quoi! une sacrée veine!... On s'était associés, un type et moi, pour fournir au sultan des taureaux de Camargue, qu'il destinait à sa ferme-modèle... Il n'avait pas de ferme-modèle, mais on lui avait mis en tête qu'il lui en fallait une, et, dedans, des taureaux... Le type et moi, nous avions eu la commande; on pouvait gagner là-dessus des mille et des mille... Ça s'emmanchait très bien : le sultan avait avancé des fonds et on avait signé un traité. Voilà donc le type qui prend la route de Tanger avec les douros, pendant que je reste à Fez, à tenir les pieds chauds à Sa Majesté. Et puis, voilà-t-i' pas qu'un *rekkas*, un courrier, m'apporte une lettre du type : les Chérarda

l'avaient attaqué, on lui avait barboté les douros; il se cavalait en France, dare-dare, pour tenter un autre coup bien plus rupin... Mon lieutenant, le sultan m'a collé trois mois de fers... Et j'ai su que mon associé avait filé sur Larache et qu'il y mangeait les douros : l'histoire des Chérarda était une blague infecte... Depuis, le type a été zigouillé dans le Riff, où il faisait de la contrebande d'armes... On s'était revus : je ne lui avais pas mâché ma façon de penser; mais on s'était réconciliés, on avait de nouveau travaillé ensemble...

— I' s'appelait pas Bouchard, ton type?... C'était Bouchard, hein?... Un joli coco, mon lieutenant!... On a tripatouillé quelque chose, nous deux Bouchard, dans le temps, à Settat, quand se faisaient les premières colonnes... On a eu des fournitures militaires; on se chargeait de convoyer des denrées de Casablanca à Settat... Il fallait cinquante chameaux. Du diable si j'en avais seulement la queue d'un!... Bouchard me dit : « T'inquiète pas! j'en ai, des chameaux. Tu mèneras « le convoi; moi, je ferai les expéditions... » Me voilà parti avec cinquante chameaux très en forme : ça allait tout seul. A Ber-Rechid, la gendarmerie me harponne et me met à l'ombre... Il paraît que Bouchard avait soutiré les chameaux à des caïds en leur montrant des papiers, en les menaçant du silo s'ils n'obtempéraiemt pas... Il les avait réquisitionnés, tout bonnement!... Faut croire que les caïds avaient fini par ouvrir l'œil et par se plaindre... On s'est décidé à m'élargir mais j'avais tout de même tiré dix-sept jours de boîte...

— Une paille, dix-sept jours!... Moi, mon vieux, j'en ai eu mes trois mois... Et pour une fichaise!... Mais c'est pas une histoire à sortir, celle-là...

— Un peu de vin?

— Vous êtes bien bon, mon lieutenant. J'accepte : on ne fait pas de manières avec vous; vous êtes comme un camarade, pas vrai?... Après tout, je peux bien vous la sortir, mon histoire... Je m'étais mis fournisseur de barcasses pour déserteurs... Ah! ce n'est pas très joli, bien sûr!... Mais quoi! on gagne sa vie comme on peut, n'est-ce pas?... Il y avait des légionnaires qui étaient pris de cafard : alors ils désertaient, s'en venaient à Casablanca, rôdaillaient chez des compères ou chez les Juives jusqu'à ce qu'il y eût un voilier espagnol au

large. Moi, je leur louais des barcasses pour gagner le voilier... Ça s'est su...

Ils étaient lâchés maintenant, mes trois mercantis, comme une meute qu'on découple. Toutes leurs luttes, toutes leurs déchéances, toutes leurs misères, tous leurs avatars de trimardeurs, ils les narraient avec une sorte de fièvre, comme s'ils avaient revécu chacune de ces heures passées. A la griserie du vin s'ajoutait, pour les disposer aux effusions, la fierté de se raconter, eux, des simples, des enfants de la balle, eux, des *outlaws*, à un officier, à un « régulier », à un homme qui leur semblait assuré de manger à sa faim chaque jour, en suivant tout simplement les chemins battus, à un homme qui avait le droit théorique et pratique, selon eux, de les mépriser et qui demain, commandant d'un poste, pouvait, au gré de sa fantaisie, les emprisonner, les ruiner, les envoyer se faire pendre ailleurs, — et qui cependant les écoutait avec complaisance, en leur offrant à boire.

Ce n'étaient pas de petits saints. Je ne suis pas certain qu'ils eussent droit à ma sympathie; mais je ne suis pas certain, non plus, de n'avoir pas souri au récit de leurs coupables frasques, au moins de quelques-unes. Vraiment, ils m'intéressaient. Partis de rien, sortis de je ne sais quels bouges ou de quelle moderne cour des miracles, ces gueux s'évertuaient à garnir d'or les poches de leurs misérables hardes : merveilleuse était leur ingéniosité, prodigieuses leurs ressources d'esprit, déconcertante leur indomptable illusion, malgré les écoles, les déboires, les malchances, les chutes à plat. Ils s'étaient faits mercantis comme, au temps de Cortez et de Pizarre, on se faisait conquistador. Vers chaque pays neuf que les canons européens venaient d'ouvrir, ils se précipitaient, les dents longues, la bourse vide, riches de rêves et d'invention sans cesse renouvelée. Là-bas, sur le vieux continent, les lois étaient trop précises, les gendarmes trop curieux, les juges trop routiniers, trop durs habituellement aux hommes d'action, affectant de les confondre avec les coquins vulgaires. Dans le Sud-Algérien, en Tripolitaine, au Maroc, on pouvait courir la chance avec plus d'espace devant soi : mes trois chenapans l'avaient courue à tombeau ouvert...

Tantôt à tribord, tantôt à bâbord, les falaises de Méhédya

montraient leurs âpres revers, entaillés de coupures béantes, balafrés d'éboulis où subsistaient des pans de murailles. Des vols de cigognes tournoyaient au-dessus des minarets découronnés de la casbah. Derrière la ligne blanchissante de la barre, la Terre promise haussait les rides et les plis de son visage énigmatique.

Mes trois chenapans parlaient, parlaient, sans oublier de lamper mon vin. Tous les moyens de parvenir à leurs fins, honnêtes et malhonnêtes, licites et illicites, les plus ordinaires, les plus inattendus, ils les avaient essayés, abandonnés, repris. Lequel d'entre eux avait déchargé sur les quais de Casablanca les ballots de couvertures et les caisses d'obus, ramé sur les barcasses de la marine, déguisé en Berbère, pour n'avoir pas à rougir, devant ses compatriotes, de ce gagne-pain réservé aux seuls indigènes? Était-ce celui-là, ou bien l'un de ses compagnons, qui avait ceint le tablier blanc et endossé la courte veste de satinette noire pour servir, en qualité de garçon, les clients d'un grand café, dans le Souk, — assommé plus qu'à demi, avec une carafe, un *gentleman* israélite qui l'avait traité de « larbin », — ouvert, une fois payée sa dette de prison, un estaminet à troupiers où l'on jouait à la roulette, — lâché l'estaminet, que la police surveillait de trop près, afin de créer un « beuglant artistique pour les deux sexes »?

— Ah! mon lieutenant, si vous aviez vu ça!... Je peux dire que c'était bien monté... De chouettes femelles et pas regardantes à l'ouvrage... Ces messieurs raffolaient de ma baraque...

— Quels messieurs?

— Tous ces messieurs, quoi!... Les gens chic : ces messieurs du consulat, les officiers d'administration... Mais la police s'en est encore mêlée : misère!...

Eh oui, un de mes invités, un de ces trois chevaliers qui vidaient si prestement leurs gobelets, avait pratiqué la traite des blanches!... Tous les trois, peut-être...

— Encore un verre, allons!

— Ce n'est pas de refus... Tu te souviens, Georges, du coup de Fédala?

— Tu parles, que je m'en souviens!... Et la boucherie du camp Boulhaud?

Lequel avait ouvert cette boucherie fantastique où, pour le plus grand dommage d'un candide bailleur de fonds, l'on avait massacré tout un troupeau de vaches étiques après qu'un intendant intègre et soucieux de ménager la santé des troupes l'avait refusé en bloc?... Comment le saurais-je? A peine achevée la narration de cet exploit, l'aventure mirifique m'était contée du « Grand Magasin de Mercerie et Modes »! Une dame galante et peu scrupuleuse en était l'héroïne : elle y avait gagné d'être expulsée, tambour battant, et ses co-associés n'avaient eu que le temps de prendre le large... La police, toujours cette irritante police!...

— Ah! on s'est battu contre la guigne!...

Ils s'étaient battus vaillamment, avec toute sorte d'armes et sans relâche. Ils avaient suivi les colonnes, à pied souvent et poussant devant eux le bourriquot exténué qui portait leur pacotille, à califourchon sur des mulets adroitement subtilisés à l'administration, à cheval même, en certaines époques de splendeur, et quelquefois héroïquement assis sur la bosse d'un chameau enlevé à l'ennemi ou au convoi de l'intendance. Leurs pauvres tentes de mercantis avaient dressé leurs cônes de toile grossière et rapiécée près des bivouacs, avaient relevé leurs pans déchiquetés sur les lamentables éventaires où voisinaient les boîtes d'allumettes, les trousses d'aiguilles, les couteaux à manches rustiques, les flacons de cirage, les pains de sucre et l'absinthe — dérobée par des chiffons aux regards fureteurs de la prévôté. — Lorsque retentissait, la nuit, l'appel lugubre des sentinelles : « Aux armes! aux armes! » et claquaient les coups de fusil, ces gaillards-là couraient aux tranchées comme de vieux professionnels et tiraillaient consciencieusement... N'avaient-ils pas leur bien à défendre, et, par la même occasion, leur peau?...

Leurs ennemis — en outre de la police — étaient innombrables. Le Marocain d'abord, — le pillard de la forêt de la Mamora ou autres repaires, qui détroussait les voyageurs isolés, emmenait leurs chameaux et leurs mulets de bât, s'amusait à tuer un peu le Roumi, ou à le mutiler, ou à le renvoyer en chemise à la ville prochaine. — Secondement, le Juif, concurrent redoutable, le Juif tenace et gluant, qui avait du commerce un sens suraigu, savait flatter la clientèle,

l'amadouer par des sourires, des révérences et des louanges, qui vendait meilleur marché, dénonçait aux gendarmes le malheureux mercanti pour une fiole d'alcool aperçue derrière une caisse. Et puis le mercanti espagnol, mieux accueilli de l'indigène, qui ressentait pour lui une sympathie de parent, et prompt à jouer du revolver ou de la *navaja*... Et le mercanti maltais, ou grec, ou levantin, ou tunisien, et le mercanti européen lui-même, fatalement hostile à ses confrères, qui rogneraient volontiers à leur profit sa part du gâteau commun...

Le client préféré, le militaire, est aussi un ennemi! On l'exploite, on le tond, on l'écorche : il paie vingt sous le fume-cigarettes de dix centimes, vingt sous le « quart » d'absinthe. Mais il a des révoltes terribles. Le légionnaire, le « marsouin », le placide zouave même, une fois ivres, lacèrent les précieux ballots de sandales et de chemises, écrasent à coups de talons les pipes en terre cuite qu'on essaya de leur céder au prix fort, fauchent d'un revers de main tout un rayon de sirops et d'alcools. Les indigènes, turcos, spahis, conducteurs kabyles, goumiers, sont d'émérites « chapardeurs », que le conseil de guerre n'effraie point et qui ont une manière à eux, déloyale et blâmable, de récupérer les fonds à eux extorqués. Le Sénégalais, barbare au cerveau étroit, entre en rage quand il pense découvrir qu'on veut abuser de sa simplicité : or son poing est furieusement lourd. Même, les lames des baïonnettes et des sabres, certains soirs d'orgie, jaillissent des fourreaux et le sang coule : des mercantis, à ce jeu redoutable du « petit commerce » et des « fournitures pour la troupe », ont laissé leur vie.

— Et pourtant, — soupirait un de mes invités, — il y a des moments où l'on croit que ça va coller!...

On croit que ça va « coller », mais ça ne « colle » jamais. Après trois heures de libations et de confidences, je voyais à plein mes trois hommes : ça ne pouvait pas « coller » parce que, malgré toute l'énergie, l'audace, la témérité de ces gens-là, il leur manquait la qualité essentielle, le caractère. Ils n'avaient pas de caractère, et la plus folle hardiesse ne pouvait suppléer à ce ressort des nobles ambitions. Ils étaient capables de vouloir, mais seulement par bouffées, par à-coups.

L'argent qui leur était venu d'un côté s'en allait d'un autre.

Ils avaient tous une faiblesse, une tare, une fêlure : l'alcool, le jeu, les femmes; les femmes, le jeu, l'alcool... Munis par aventure d'un quelconque pécule, ils se ruaient à leur vice d'élection. L'ennemi que chacun d'eux avait en soi l'abattait plus sûrement que n'eussent fait les adversaires du dehors.

Je savais, je savais quelle fin pitoyable attendait les trois hommes qui buvaient mon bourgogne en vue de Méhédya : le poignard des Marocains, le coutelas des « tringlots » kabyles, la baïonnette des troupiers ivres, le revolver d'un confrère irascible, et, pour tel ou tel plus favorisé, un grabat d'hôpital, voilà ce qui les guettait au terme de la rude étape. Mais cette étape, ils l'accomplissaient d'un tel cœur, avec une foi si rayonnante, avec de si belles flammes de rêve et d'enthousiasme au fond de leurs prunelles flétries que, malgré leurs erreurs, leurs défaillances, leurs coquineries, un peu d'émotion me prenait d'avance à la pensée de leur destin final.

Eh oui, c'étaient là, eux et leurs congénères, — tous les écumeurs des armées en campagne, tous les corbeaux avides qu'attire invinciblement la puanteur des cadavres, — c'étaient là des coquins, et pourtant je me sentais incapable de les détester... Que celui qui n'eut jamais pour un coquin le moindre faible inavoué me jette la première pierre!...

XIX

IDA, RIBAUDE

Je me demande pourquoi celle-ci, entre toutes ses pareilles, m'est apparue plus particulièrement représentative de l'espèce, pourquoi il m'a plu d'incarner en elle le type des ribaudes qui rôdent à la suite des armées modernes et qui pullulent ici, comme les vers dans le cadavre, comme les corbeaux dans le charnier. Pourquoi elle plutôt que telle autre? Je serais bien en peine de trouver à ce choix une raison précise. Le hasard peut-être, ou plutôt un obscur pressentiment que dans cette femme étaient condensés tous les éléments

essentiels de la complexion et du caractère spéciaux à la ribaude, ses vices, ses défauts, ses travers, ses tics professionnels, quelques-unes de ses rares vertus, — bref une conviction vague mais impérieuse qu'elle était « la Ribaude » !

Elle l'est, de toutes les puissances conscientes et inconscientes de son être.

Elle est blonde, sèche, mince, de taille médiocre. Un regard aigu entre des paupières fripées et poudrées; une démarche raide et sautillante de pantin ataxique; une silhouette étriquée, que moulent des robes-fourreaux, selon les plus récents préceptes de la mode, et que surmontent de monstrueux chapeaux, pagodes ou cloches. Ni beauté ni charme, non : plutôt laide. L'air cruel, sans méchanceté : — la cruauté naturelle et irréfléchie du loup. — Elle s'appelle Ida de Glassyz et tient officiellement près d'un capitaine de chasseurs l'emploi d'épouse illégitime. C'est tout ce que soupçonnent de cette femme les étrangers, les officiers de passage, qui la croisent dans la rue ou la rencontrent dans les lieux de plaisir.

Un ami, avant de me présenter, lui avait dit que j'écrivaillais : bien vite elle s'est « racontée » à moi, avec la sorte d'impudeur maladive qu'elles mettent presque toutes à déshabiller leur âme, par vanité de « sujet » qui estime son cas intéressant, par besoin de s'épancher, de déposer le masque, de s'exhiber à l'inconnu qui les appréciera...

C'était un samedi soir, à la terrasse d'un café que peuplaient, comme tous les samedis soirs, le ban et l'arrière-ban de la population européenne, civile et militaire, de Casablanca, — couples réguliers et irréguliers, escouades de lieutenants célibataires, familles de négociants français, espagnols ou juifs, — tout ce monde venu pour jouir de la distraction hebdomadaire : la retraite aux flambeaux. Porteurs de lumignons et fanfare avaient défilé sur la petite place, où avait retenti l'assourdissant fracas des trombones, de la grosse caisse et des cymbales, et s'en étaient allés en procession tumultueuse, avec leur escorte de gamins piaillants et de chiens hurlants.

Dans le calme relatif qui avait succédé au tonnerre des cuivres, un harpiste et un violoniste avaient attaqué, les premières mesures de l'*intermezzo* de *Cavalleria Rusticana*

et « madame Ida de Glassyz », rapprochant sa chaise de la mienne, avait entrepris la narration de son passé.

Naturellement, elle ne s'appelait pas du tout Ida de Glassyz. Je ne me souviens plus du nom très roturier, très banal, qu'elle avait échangé contre ce pseudonyme prétentieux. Où était-elle née? de quels parents? Les renseignements qu'elle me fournissait là-dessus étaient peu clairs : elle ajoutait ou retranchait, brodait avec complaisance, pour mieux déguiser la vérité. Qu'importait, du reste? Je retenais ceci, parmi les mensonges entassés, que son accent décelait une origine parfaitement plébéienne et indiscutablement méridionale : un ancien trottin, parbleu! ou peut-être une ex-bonne à tout faire... Quand et pourquoi s'était-elle lancée dans « la noce »? Mystères, mystères sauvegardés par des réticences, par des confessions feintes, mystères enjolivés par maintes fioritures. Son âge? Trente ans avoués, quarante plus vraisemblables, inscrits aux tempes qu'étoilaient de petites rides, aux yeux mêmes, d'un bleu fané, aux chairs flasques des joues, aux tendons du cou maigre.

Il ne pouvait pas être question entre nous de passade ni de « flirt ». Pour lui marquer honnêtement qu'elle n'eût point à se prodiguer en coquetterie, je ne lui avais témoigné qu'une attention courtoise, et, parce que je n'étais pas un candidat à ses faveurs, elle me traitait en camarade avec qui l'on peut causer librement. Ne voyant pas en moi le client éventuel, c'est-à-dire l'adversaire, elle déposait les armes et me considérait comme un confident, comme « un copain », suivant son expression.

— Mon ami m'avait lâchée...

Cela débute toujours de même. Après l'initiation et quelques avatars incolores, un ami survient, qui nippe la fille ramassée au ruisseau, la met dans ses meubles et puis, inévitablement, la « lâche » pour entreprendre un autre sauvetage.

— Mon ami m'avait lâchée...

— Quel ami, madame?... Le bonnetier de Nantes?

— Mais non! voyons! je vous ai dit que j'étais avec un soyeux de Valence... Un chic bonhomme et pas exigeant! Seulement, il a eu des ennuis d'argent et il a été obligé de me plaquer... C'était à Lyon... Je me trouvais sans ressources : il a bien fallu que je recommence à travailler.

Pour elle, « travailler », c'était vivre de ses charmes... Elle avait horreur, elles ont toutes horreur du travail authentique. L'atelier leur répugne : on s'y noircit les doigts, on s'y flétrit le teint, on s'y use les yeux. Une sur mille est susceptible de se régénérer vraiment, de se refaire par le labeur une virginité : le reste de la bande ne sort de sa bauge que pour s'y replonger bientôt...

Ida de Glassyz, la bouche contre mon oreille, cognant le crin de son chapeau à la visière de mon képi, chuchotait son odyssée, la même que peut narrer presque toute mangeuse d'hommes. La police lyonnaise l'avait inscrite sur ses répertoires, puis la police niçoise, puis la police parisienne. Elle avait eu des hauts et des bas, les uns mirifiques, les autres ignominieux. Un monsieur « très bien », — un Russe, je crois, — lui avait payé un appartement dans la très honorable rue de Babylone; le boyard disparu, la belle Ida passait sans transition de l'appartement somptueux au garni du Quartier latin, écumait les brasseries du « Boul' Mich' », puis échouait dans une maison close, dont elle était, deux années durant, la pensionnaire passive et satisfaite.

— Vous n'avez jamais aimé, madame?...

— Est-ce que je sais!... J'ai eu des « béguins »...

J'avais entrebâillé l'écluse : Ida de Glassyz allait s'attendrir, s'émouvoir, au rappel de quelque passion, au réveil de quelque plaie mal cicatrisée; le flot des souvenirs et peut-être des larmes allait déborder pour ne plus tarir... Mais non! Elle donnait à ses bandeaux blondis par l'eau oxygénée une petite tape, lissait du doigt ses sourcils peints, et poursuivait, d'un ton placide :

— J'ai eu des béguins... On est bête à tout âge, on fait des sottises et, après, on s'en mord les doigts... Je peux dire que mes béguins m'en ont fait voir de toutes les couleurs! Mais ça n'a jamais duré bien longtemps : je suis une femme pratique...

Je devais entendre par là qu'elle était trop maîtresse d'elle-même, de son cœur pétrifié, de ses sens amortis, pour se livrer sans arrière-pensée à l'enfantine illusion de l'amour. Elle n'avait pas aimé, elle ne pouvait pas aimer : ses « béguins » étaient des caprices fugaces, des tentatives de sentimenta-

lisme auxquelles sa prudence de commerçante lui commandait bien vite de renoncer. Cette créature était trop près de la brute pour n'être pas avertie par son instinct : mieux valait piller que d'être pillée...

Elle avait été pillée, malgré tout, étant accoutumée par son atavisme de femelle esclave à subir finalement la loi de l'homme. Des mâles, qu'elle intitulait pompeusement ses « amants de cœur », l'avaient dominée, malmenée. Mais si elle avait, sans récrimination aucune, accepté leur tyrannie, cela venait uniquement de ce que, selon l'éthique de son espèce, elle les reconnaissait d'avance pour ses maîtres. Dès l'instant où ils n'appartenaient pas à la catégorie des entreteneurs, des « pontes », il devenait nécessaire, obligatoire, de les classer dans l'autre catégorie, celle du public non payant, jolis garçons légers de pécune et de préjugés, souteneurs, dominateurs-nés, incontestés. Cela était juste, normal, inévitable, comme l'alternance des saisons, comme le flux et le reflux de la mer.

Les ans avaient coulé; Ida de Glassyz balayait d'un geste large les événements minimes dont ils avaient pu varier sa carrière : tantôt fille publique, cataloguée sur les registres de la préfecture, tantôt divette de café-concert, tantôt maîtresse relativement honorée de messieurs plus ou moins riches et généreux, elle avait vécu.

— J'ai eu de l'argent : je ne sais pas où il a filé... J'ai eu de la misère : je ne sais pas comment elle m'a quittée... J'ai pris le temps comme il venait...

Un beau jour, un beau matin de mai, elle avait débarqué à Casablanca.

— On m'avait parlé du Maroc : des amies qui elles-mêmes en avaient entendu parler... Je ne peux pas vous dire ce qui m'a décidée à y venir... Non, je vous assure, je ne peux pas... Non, puisque je vous le répète!... Vous êtes un drôle de type, à insister comme ça!

En effet, Ida elle ne discernait pas les causes réelles de son exode. Elle avait flairé vaguement la forte odeur du champ de bataille : l'impulsion irrésistible de son tempérament carnassier l'avait soulevée, inconsciente et machinale, l'avait emportée et déposée sur la plage de cette terre neuve. Huit

jours après que les canons de *la Gloire* eurent défoncé les remparts de l'enceinte, Ida de Glassyz franchissait la porte de la Marine, et débutait dans son véritable métier de ribaude...

Casablanca est alors un caravansérail où se donnent rendez-vous les aventuriers de tout poil et de toute race. Un formidable camp l'environne, qui, chaque soir, déverse sur la ville son troupeau de soudards avides de ripailles et de débauches : dans les guinguettes, dans les bars, dans les tavernes, sous les toits de tôle des « beuglants », les éperons et les sabres tintent, les cravaches cinglent le cuir terni des bottes, les lourds brodequins martèlent les cailloux du sol, les voix brutales résonnent. Après la tourmente où demain ils se replongeront, civils ou militaires ont soif de joie rapide et violente. Leurs poches sont garnies de douros : ils les jettent à la volée, pour solder la fantaisie qui a germé dans les cellules surexcitées de leurs cervelles. Le concurrent, le gêneur qui a surgi, on l'écarte du coude, du poing, ou par un coup de baïonnette ou de *navaja*... Qu'importe le meurtre à celui qui peut-être mourra demain?... On veut vivre, on vit avec intensité dans la minute que l'on tient; on s'agite, on jouit, on se bat pour acquérir et garder la part de plaisir qui vous échoit.

Parmi ces mâles en délire, Ida de Glassyz est reine...

— C'était le bon temps... Je chantais au Trésor-Concert : tous les soirs, la salle était comble... Les clients tapaient sur la table avec leur canne ou la poignée de leur sabre, ils cassaient des bouteilles... Chaque fois que j'avais fini mon numéro, les garçons m'apportaient des fleurs, des sacs de bonbons et des lettres d'amoureux : je n'avais qu'à choisir... On s'assommait en mon honneur, on se tirait des coups de revolver dans la salle... Un petit brigadier de chasseurs s'est même suicidé pour moi... J'en faisais, de l'argent!...

Elle a « fait de l'argent » : condottieri, soudards, Juifs, Grecs, Marocains, tout lui fut bon... Mais où diable a passé l'argent?...

La tempête qu'inaugurèrent les canons de *la Gloire* continue de faire rage : Ida continue d'être le goéland qui piaule dans l'écume et le vent. Les armées sont encore en campagne : elle ne cesse pas de jouer à l'arrière-garde son rôle de ribaude.

Elle a vieilli. Son corps s'est ratatiné; la guimpe de tulle pailleté qu'elle fourre sous mon nez ne voile qu'insuffisamment les os saillants de sa poitrine; la peau adhère aux articulations enflées de ses doigts et de ses poignets. C'est une demi-vieille qui tâche de paraître jeune : elle connaît sa déchéance et n'en combat qu'avec plus d'âpreté.

Son existence d'hier, son existence d'aujourd'hui, quels que soient les mensonges dont elle la farde, je la vois. Elle a pillé, elle pille encore. Les planches de tous les « boui-bouis », de tous les « beuglants », de tous les cafés-chantants, l'ont portée, attifée en « gommeuse », en rôdeuse des bals de barrière, en « chanteuse de genre ». Dans tous les bouges à musique, elle a quêté des sous, dispensé des œillades et racolé des clients. Fût-elle plus âgée de dix ans, plus ravagée, plus décrépite, — et plus « rosse », — le client mordrait encore à l'appât de ses roulades et de ses décolletages lamentables, ce client que bouleverse si promptement le moindre cotillon et qui, de tous les moutons, est le plus facile à tondre.

Elle le tond impitoyablement. Un capitaine mange avec elle les reliefs d'une magnifique fortune; elle le trompe avec un lieutenant qu'elle débarrasse des chétives économies faites dans le *bled*, avec des sous-officiers dont elle râfle la quinzaine, avec des troupiers qu'elle soulage de leur prêt. Les mercantis qui reviennent de « l'avant » après un coup de chance inespéré, ceux-là dégorgent dans son alcôve les sacs d'écus soutirés aux gens de guerre; les Juifs du mellah qui ont réussi dans les terrains de la banlieue d'inénarrables spéculations, elle prélève sur leur butin la dîme du chacal sur la gazelle égorgée par le lion; le Marocain européanisé qui a transformé en maisons de rapport ses palais à patios et, par les loyers imposés aux ménages de Roumis, s'est assuré de fantastiques revenus, il en lâche le plus clair entre les griffes de madame Ida, pour la satisfaction de se pavaner aux côtés d'une Française.

Tous les tripotages louches, toutes les combinaisons équivoques, elle y trempe. Elle s'essaye au commerce et brasse des affaires étonnantes. Tel bar mal famé, où fréquentent des gens sans aveu, des fillettes et des messieurs d'âge, on affirme qu'elle le commandite : — en tout cas, un mien ami, un de ces

originaux qui veulent ne rien ignorer, soutient qu'il l'y a reconnue, aux aguets, l'air inquiet et fureteur d'une marchande à la toilette dans l'exercice de ses fonctions. — Telle mercerie où le hasard amène de surprenantes rencontres, elle en a occupé le comptoir, conviant d'un sourire entendu et bénisseur visiteurs et visiteuses à se révéler leurs mutuelles bienveillances.

Elle pille, comme elle peut et tant qu'elle peut!

Pour ses victimes elle n'a que du dédain. Ne sont-ils pas, ces officiers, ces sous-officiers, ces soldats, des proies qu'il faut râcler et ronger? Ida ne s'inquiète pas si leur métier est noble, et splendides les besognes qu'ils ont lâchées, un moment, pour courir à elle; Ida ne s'inquiète pas si les Zaërs ont assassiné et mutilé le chasseur d'Afrique qui, trois semaines plus tôt, l'étreignait...

Entremetteuse, usurière, tenancière ou commanditaire d'estaminets douteux, cabotine, fille publique, elle pille, elle pille, sans grâce, sans beauté, hideusement, bassement.

A ce jeu, s'est-elle enrichie? Non... Elle ne l'avoue pas, mais je sais qu'un Maltais, un forban glabre et pâlot, un adolescent aux allures de bandit bellevillois, l'exploite et la tyrannise. Je l'ai sondée, le soir de la confession :

— Madame Ida, le bel Atanasio?...

— Ah! on vous a répété?... Eh bien, oui!... j'ai un béguin pour Atanasio... Mais je ne tiens pas à lui plus que cela, et, s'il m'ennuie...

Elle ne l'aime pas, bien entendu, mais autant lui qu'un autre, la logique des ribaudes exigeant qu'il y ait un Atanasio...

Atanasio la pille : elle pille les conquérants. Elle les pillera jusqu'au jour de sa mort; — au delà, même, puisque les conquérants paieront de leurs deniers le cercueil et les couronnes funéraires d'Ida de Glassyz, la ribaude...

XX

HORS DES MURS

« Hors des murs! » — Ces trois mots résument l'extraordinaire existence, l'existence forcenée que nous avons agie au

Maroc, nous, les conquérants, et dont ces notes, ces pauvres notes griffonnées au jour le jour, à l'ombre chaude des tentes, au souffle brûlant des siroccos, tâchent de donner, tant bien que mal, un reflet affaibli.

« Hors des murs! » — Nous avons vraiment vécu « hors des murs », parqués dans nos bivouacs, cloîtrés dans nos maisons de toile et condamnés à ne savoir de la terre envahie que les enrochements dénudés de ses montagnes, que les steppes arides de ses plateaux, que les orges et les blés de ses champs, que les remparts moroses de ses cités. L'indigène s'enfuyait à notre approche, faisait le vide devant nos colonnes, et nous manœuvrions dans un désert, — un désert étrange où mûrissaient des moissons, où fumaient, parmi les pierres, les cendres tièdes des âtres. — Parfois les tribus dissidentes hasardaient sur nos flancs un vain simulacre d'attaque et nous découvrions des cavaliers encapuchonnés, caracolant sur des chevaux étiques, et des fantassins en haillons qui se faufilaient entre les buissons de jujubiers. Nos canons et nos mitrailleuses avaient tôt fait de balayer ces fantômes d'ennemis qui s'évanouissaient...

Si nous avons créé des postes, là même nous avons persisté à nous confiner dans notre « splendide isolement » et dans notre ignorance des populations soumises. Quelques-uns d'entre nous, de rares élus, tâchent bien d'établir le contact, entament avec les caïds des palabres compliquées auxquelles nous ne sommes point admis. Notre rôle se borne à monter la garde, l'arme au pied, dans les îlots de patrie française et de civilisation française que représentent nos redoutes. Au loin, grimpés sur le talus de nos tranchées et nos jumelles devant les yeux, nous apercevons quelques tentes de douars, quelques moissonneurs maniant la faucille, mais il ne nous est pas permis d'aborder ces habitants de la Terre promise et de franchir le seuil de leurs gourbis.

En somme, nous avons conquis le droit de « garnisonner » en terre marocaine, mais l'âme marocaine, soit que nos chefs ne tiennent guère à la pénétrer, soit qu'elle-même refuse de s'ouvrir, l'âme marocaine nous demeure interdite. Nous restons « hors des murs », au figuré aussi bien qu'à la lettre.

Sommes-nous, de temps à autre, invités chez des ralliés,

chez des ministres déchus, chez des commerçants européanisés, ces agapes rapides et protocolaires n'ont pas la vertu de nous donner l'illusion que vont s'entrebâiller les portes. Les quatre mots d'arabe échangés avec les coolies et les portefaix des ports, avec la demi-douzaine de prostituées berbères ou juives qui nous offrent l'hospitalité vénale de leurs échoppes sordides, ne suffisent pas davantage à diminuer notre malaise, à modifier la sensation de solitude qui nous gêne...

Un soir, un soir tiède et morne de septembre, j'ai compris enfin de quel mal nous souffrions et pourquoi nous étions désenchantés et sans joie.

Nous venions, un ami et moi, de passer une heure dans un café-concert de Casablanca. Une heure durant, nous avions écouté consciencieusement les inepties graveleuses et les obscénités pitoyables que détaillaient en gigotant des chanteuses costumées d'oripeaux criards et décolletées jusqu'aux reins. A tour de rôle et sans interruption, les « divettes » s'étaient succédé sur les planches de la scène, éclairées violemment par les lueurs blafardes et sautillantes des lampes à acétylène, dans un décor vert pomme, sang de bœuf et jonquille. Aussitôt lâché leur dernier couplet et tandis que le pianiste, un pauvre hère anémique et blême, tapait fébrilement le clavier de son instrument faussé, elles s'abattaient sur le public, circulaient entre les tables de pin verni où des ronds d'alcool et de sirop étaient imprimés en relief, tutoyaient les consommateurs, militaires et civils, Français, Italiens, Espagnols, Allemands, Juifs, et leur mettaient sous le nez leur tirelire de fer-blanc, leurs gorges croulantes et plâtrées, leurs bras nus enduits de blanc gras.

La fumée des cigarettes et des cigares, l'odeur ignoble des cognacs douteux, des curaçaos, des menthes et surtout la sueur de tous ces corps empilés empestaient la salle étroite et chaude. Des buveurs ivres se querellaient; des mercantis réclamaient un « numéro » favori en battant de leurs talons le plancher; des troupiers hurlaient en chœur le refrain stupide d'une « scie ». Des Juives nous frôlaient de leurs châles bigarrés et des Marocaines flétries, maquillées et tatouées s'essayaient, leur voile écarté de l'index, aux sourires ambigus et prometteurs qu'elles avaient appris des cabotines européennes.

Nous étions restés cependant une heure dans ce bouge, pour nous étourdir de lumière et de bruit et n'être pas seuls avec nos réflexions. Nous avions donné aux chanteuses des sous et nous les avions complimentées, sans ironie, sur leur voix et sur leurs charmes. Et puis le dégoût avait été plus fort que l'effroi de la solitude et nous avions gagné la rue.

Elle était parfaitement déserte, reflétant de ses galets coniques la flamme jaune des réverbères, enserrant ses méandres incohérents par une double haie de bâtisses blanchies à la chaux. Nous avions marché lentement, sans mot dire, trébuchant aux aspérités du pavage disjoint et rocailleux.

Et voilà que derrière la façade d'une maison marocaine un grand cri s'était élevé. Nous fîmes halte ensemble, sans nous être concertés, même d'un signe, et nos yeux interrogèrent la muraille où se voyait une fenêtre unique, fermée d'une persienne. Des rais de lumière filtraient entre les lames de bois. Nous attendions, anxieux, remués inexplicablement par cette clameur jaillie dans les ténèbres et le silence.

Elle retentit de nouveau, aiguë et déchirante, comme la plainte d'une bête blessée, s'apaisa peu à peu, se fit plus haute et plus ample, s'étala, se prolongea, devint un chant dont les paroles nous étaient inintelligibles, un chant effroyablement triste. Toute la douleur et toute la détresse de l'humanité s'exhalaient dans ces notes pures et dont chacune semblait un sanglot. Merveilleuse était la voix de femme qui chantait dans la nuit, au ronflement étouffé des tambourins, aux trilles discrets des flûtes.

C'était un chant arabe, une lamentation inouïe et dont le sens nous échappait, mais qui, tantôt vociférée à pleins poumons par la femme invisible, tantôt gémie comme le soupir d'un tout petit enfant, nous saisissait à la gorge et aux entrailles. Quelle peine le compositeur inconnu avait-il voulu enclore dans les strophes de sa mélodie barbare? Quel chagrin d'amour, quelle nostalgie des Espagnes ravies par l'Infidèle, quelle horreur de vivre auprès des tombes fraîchement creusées?... Mais qu'importait!

Oui, qu'importait!... Le trouble irrésistible qui nous poignait, debout dans la rue déserte, nous savions maintenant quelle en était l'origine. Derrière ces murailles impéné-

trables une vie s'agitait, d'où nous étions exclus, des êtres humains goûtaient des sensations d'art que nous ne pouvions partager. Dans une salle de cette maison, des hommes étaient assis sur des tapis de Rabat, les coudes étayés par des coussins de soie brodée, et devisaient avec courtoisie, en dégustant le thé à la menthe. Les jets d'eau s'égouttaient dans les vasques de marbre blanc. Les tentures de satin et les étoffes brochées exhalaient des parfums de rose et de jasmin. L'encens brûlait dans les cassolettes de cuivre ciselé. Les narcisses agonisaient dans les coupes de porcelaine ajourée. Les mulâtresses accroupies retroussaient sur la chair ambrée de leurs poignets cerclés d'argent les crépons multicolores de leurs triples tuniques. Les musiciens adossés aux cloisons de cèdre historiées d'arabesques pinçaient les cordes des guitares, soufflaient dans les flûtes et battaient de la paume la peau des tambourins cylindriques. La chanteuse, affalée dans les draperies molles de ses vestes et de ses voiles, penchait sur les charbons incandescents du brasero son visage enflammé, tatoué de bleu, ses lèvres rougies de fard... Toutes ces demeures, qui ne présentaient à la rue que leurs revers maussades, étaient peuplées d'hommes et de femmes qui savouraient la béatitude ou l'inquiétude de vivre, dans la douceur du foyer, dans les délices ou la mélancolie de l'art... Et ces maisons, jamais nous n'en passerions le seuil... Et nous étions dehors, dans la nuit hostile, « hors des murs »...

Une immense rancœur nous bouleversait, tandis que se poursuivait le *lamento* poignant. Nous nous sommes regardés, hochant la tête, dévorés du même souci et souffrant du même mal, que nous arrivions à définir, comprenant que dans ce pays, dans ce pays où nous étions venus avec notre ardeur et nos enthousiasmes coutumiers, jamais nous ne serions pleinement heureux, parce que nous étions condamnés à rôder éternellement « hors des murs ».

Les colonies où des années de notre vie s'étaient écoulées, nous les avons regrettées alors comme de nouvelles patries absentes. Ainsi que les Juifs pleurant les grasses vallées d'Égypte, nous avons pleuré, en nous-mêmes et sans larmes, les soirs embaumés, les musiques nasillardes et baroques, l'accueil et l'hospitalité de notre Extrême-Orient. Ce n'étaient

point les paresses et les conforts perdus que nous pleurions, mais nos traditions et nos formules de « coloniaux » passionnés : les conquêtes lentes et subtiles des âmes, les initiations aux mystères des langues, des mœurs et des religions, les échanges de philosophies et de sciences, les contacts avec les foules indigènes. Là-bas, en Indo-Chine, — à Madagascar, aussi, au Soudan, — l'indigène n'était pas le spectateur impassible et dédaigné devant qui nous exécutions les grimaces et les gestes appris dans nos garnisons de France. Il n'était pas le vaincu chez qui nous vivions : il était le protégé apprivoisé, ami, avec qui nous vivions, toutes cloisons abattues...

Majestueuses cérémonies des pagodes khmères, processions bouddhiques où nous figurions, acteurs respectueux et respectés, théâtres en plein air des kermesses cochinchinoises où nous manœuvrions la baguette du gong, marchés de Saïgon et de Baria où nous plaisantions fraternellement avec les vendeuses de bétel, postes du Haut-Tonkin où nous travaillions, tout petits mandarins, à gagner le cœur de nos administrés, palabres dans les villages clos de bambous, nous vous avons pleuré...

Le chant s'était tu. Nous reprîmes notre marche dans la nuit tiède, navrés, silencieux.

ÉMILE NOLLY

LES ILES DE LA MER ÉGÉE

L'occupation par les troupes italiennes de certaines îles de l'Archipel, telles que Rhodes, Astypaléa, Symi, etc., a posé une grave question internationale : après la guerre, ces îles grecques, que les puissances ne laisseront sans doute pas devenir italiennes, redeviendront-elles turques? ou bien obtiendront-elles une certaine autonomie, à défaut du retour à leur vraie patrie? Les insulaires remettent mémoires sur mémoires aux représentants de l'Italie et des grandes puissances qu'ils supplient de ne pas les abandonner aux représailles turques. Pour comprendre sur quelles bases reposent ces revendications et pour en apprécier la légitimité, il est nécessaire de savoir ce que sont ces îles, comment elles vivent, comment elles étaient administrées par les Turcs.

Depuis la Crète au Sud, jusqu'à la Thrace, au Nord, et le long des côtes d'Asie Mineure, la mer Égée est toute parsemée d'îles. Les unes sont grandes et fertiles, Rhodes, Chio, Samos, les autres ne sont que des rochers arides ne produisant absolument rien, où les habitants doivent tout importer, même l'eau potable, les « Sporades Orientales ». Toutes ces îles qui appartiennent depuis des siècles à la Turquie, comptent 500 578 habitants dont 468 132 sont grecs, 27 888 musulmans et 4 558 étrangers.

Cette remarquable unité ethnique, jointe à l'unité géographique valut à ces îles sous Byzance d'être administrativement groupées en un seul *thème*; la Porte, ensuite, ne crut pas devoir les diviser et le *thème* byzantin devint le *vilayet* unique de l'Archipel, avec pour chef-lieu Rhodes, comprenant 4 *sandjaks*, Rhodes, Chio, Mitylène et Lemnos, et 15 *cazas*.

Au point de vue religieux elles sont groupées en 10 diocèses relevant directement du Patriarcat Œcuménique de Constantinople.

Parmi ces îles, il est un groupe de douze dites *Sporades Orientales* ou *Sporades privilégiées*, qui s'égrènent en un long chapelet de rochers arides, entre Rhodes et Chio. Ce sont : Icaria, Patmos, Léros, Calymnos, Astypaléa, Nissyros, Telos, Symi, Halki, Carpathos, Cassos et Mégiste (Castellorizo). Ce sont ces « Sporades » que les Italiens ont, après Rhodes, en partie occupées. Ce sont elles dont le sort futur est indéterminé, et dont les habitants sont aujourd'hui fort inquiets. L'occupation italienne a eu pour eux le caractère d'une libération, dont ils se demandent quelle sera la durée car, depuis 1908, le gouvernement jeune turc avait systématiquement méconnu leurs *privilèges* séculaires. Qu'étaient ces *privilèges*?

*
* *

En 1522, la chute de Rhodes entraîna celle des Sporades Orientales, qui passèrent alors sous la domination turque. Les habitants des Douze Iles présentèrent aussitôt à Soliman le Magnifique une requête dans laquelle ils lui demandaient d'être exemptés d'impôts, en raison de l'insuffisance de leurs ressources. Soliman fit droit à cette requête et, par un *firman* impérial, autorisa les insulaires à payer, au lieu des impôts ordinaires, une redevance fixe, le *maktou*, puis leur donna pleine autonomie en matière financière et administrative. Ce firman de Soliman le Magnifique est le point de départ des *privilèges* dont les Sporades ont joui depuis lors. Dans la suite, ce régime fut confirmé par les firmans de Mehmet IV en 1644, d'Osman III en 1750 et d'Abdul Hamid Ier en 1770.

Ces nouveaux firmans contenaient de plus l'interdiction formelle à tous les officiers généraux et amiraux ottomans, que le hasard mènerait dans ces îles, d'en molester les habitants d'aucune façon. Défense était faite à tous les fonctionnaires, sous peine de sanctions rigoureuses, de s'immiscer dans les affaires intérieures des Sporades, tandis qu'ordre était donné aux *cadis* et aux *naïbs* (juges religieux musulmans) de Rhodes et de Cos, de veiller à ce que ces instructions fussent exactement suivies et de punir sévèrement tout officier ou fonctionnaire qui y contreviendrait.

Aux termes des firmans, ces privilèges et immunités devaient être *éternels* et ne pouvaient être retirés que si les populations des Sporades cessaient d'être fidèles à l'Empire. Pendant la guerre de l'Indépendance hellénique, Calymnos, Icaria, Patmos et Léros, participèrent à la guerre contre le Turc; elles furent alors déchues de leurs privilèges. Après avoir fait partie de « l'État hellénique » et avoir été administrées par des fonctionnaires Hellènes, elles furent placées de 1830 à 1833, en attendant la délimitation définitive du nouvel état grec, sous la protection des puissances signataires du traité de Londres (6 juillet 1827). La plupart des documents officiels rédigés alors dans ces îles furent établis *au nom des Trois Puissances*. Enfin, en 1833, malgré les éloquentes représentations du Sénat grec et de Capo d'Istria, la délimitation définitive du Royaume de Grèce confirmait le protocole du 3 février 1830 qui avait fixé la ligne de démarcation entre la Grèce et la Turquie dans l'Égée « entre le 38e et le 39e degré de latitude Nord et le 26e de longitude Est du méridien de Greenwich ». Les Sporades retournaient à la Turquie.

Les quatre îles déchues de leurs privilèges envoyèrent des délégués à Constantinople négocier avec la Porte pour la reconnaissance de leurs droits. En 1835, le sultan Mahmoud II promulguait un nouveau firman, dont l'original est conservé au couvent de Patmos, et par lequel il rétablissait et confirmait toutes les prérogatives accordées aux Sporades par ses prédécesseurs.

... Comme tous ceux des sujets de mon auguste empire qui montrent fidélité et obéissance, dit le rescrit impérial, tels les habitants de ces îles pauvres et arides doivent reposer tranquillement

dans leurs lits, sous mon égide, protégés contre toute injustice et oppression, selon ma louable et bienfaisante décision impériale...

Aussi, en confirmation de leurs droits, j'ordonne que dorénavant ces îles paieront annuellement pour tout impôt une somme équitablement déterminée, sans être inquiétées autrement; qu'elles seront protégées contre toute charge et molestation.

En conséquence, aussi longtemps que les habitants des susdites îles resteront fidèlement soumis et obéissants, ils paieront au lieu d'impôt, en tout et pour tout, une somme annuelle de 180 000 piastres. Cette somme, ils la répartiront entre eux, selon leurs ressources, en proportion équitable... Ils enverront à Rhodes des représentants choisis par eux-mêmes, des hommes fidèles et bons, pour défendre leurs affaires...

Leurs affaires seront réglées et terminées selon leur gré, par les hommes qu'ils désigneront eux-mêmes tous les ans en assemblée publique...

Fait au Siège de la Félicité, le 15 Djémal ul ével 1251.

Ce texte est net et précis. Les Sporades Orientales redeviennent ce qu'elles étaient avant la guerre de l'Indépendance, de petites Républiques vassales du Sultan. Et cet état de choses est encore confirmé en 1856 par le *Hatti-houmayoum* promulgué par Abdul Medjid, où il est dit :

Tous les privilèges et immunités spirituels accordés *ab antiquo* et à des dates postérieures à toutes les communautés chrétiennes ou d'autres rites non musulmans établies dans mon empire sous mon égide protectrice, sont confirmés et maintenus.

Enfin, la Charte Ottomane, mise officiellement en vigueur à la suite de la Révolution du 23 juillet 1908 confirmait tous les droits acquis, par le paragraphe 2 de l'article 11, ainsi rédigé : « L'Etat assure le maintien, comme précédemment, des privilèges octroyés aux diverses communautés. »

Ainsi, pendant près de quatre siècles, depuis 1522, les privilèges des Sporades ont été constamment confirmés et précisés par les divers sultans. Ils reposent donc bien sur des bases solides. D'ailleurs, ils ont été indirectement ratifiés et maintenus par l'Europe, lors des traités de Paris (1856), de Londres (1871) et de Berlin (1878).

L'article IV des préliminaires de paix de 1856 dit que « les

immunités des sujets raïas de la Porte seront consacrées sans atteinte à l'indépendance et à la dignité de la couronne du Sultan ». Sous la pression des Puissances, Abdul Medjid promulguait alors le Hatti-Houmayoum, dont nous avons vu ci-dessus la clause concernant les immunités des raïas.

L'article IX du traité de Paris, établissant une sorte de protectorat de l'Europe sur les chrétiens de Turquie, prouvait la volonté des Puissances de veiller au maintien de l'état de choses ainsi établi.

Le traité de Londres ne modifia rien en cette matière. Enfin le traité de Berlin de 1878 a maintenu toutes les dispositions des deux traités précédents « qui ne sont pas abrogées ou modifiées par les stipulations qui précèdent ». Or il ne contient aucune stipulation contraire aux immunités des raïas.

Les franchises des Sporades privilégiées se trouvent donc bien avoir été implicitement confirmées et maintenues par les grandes Puissances. Dans ces conditions, les insulaires auraient dû être des gens parfaitement heureux, jouissant d'un régime de liberté presque complète.

Chaque île, en effet, était gouvernée par un Conseil élu, qui répartissait les diverses charges entre les habitants, assurait l'entretien des écoles, des bâtiments publics, etc. Chacune avait même ses passeports particuliers, délivrés gratuitement aux insulaires par les autorités locales, ou par le bureau des îles à Constantinople. Et ce passeport valait à son porteur, où qu'il se trouvât dans l'Empire, l'exemption des impôts locaux.

En réalité, ce régime, à part les perturbations forcées et momentanées que provoquaient les guerres orientales, fut respecté par la Porte jusqu'en 1867, année de l'insurrection crétoise. Dans la crainte que l'exemple des Crétois n'influât sur l'attitude des Insulaires, le gouvernement, poussé par Ahmet Käisserli pacha, vali de l'Archipel, assimila *administrativement* les Douze Iles aux autres provinces de l'Empire. Le 26 août (7 septembre) 1867, un fonctionnaire turc nommé Lahovary arrive à Symi avec des troupes et des navires de guerre. Il installe un *caïmakam*, et ordonne aux habitants, sous peine de bombardement immédiat, de se réunir en Assemblée générale pour reconnaître par écrit le nouveau gouverneur. Des délégués Symiotes partent aussitôt

à Londres. Ils se plaignent au ministre des Affaires Étrangères, lord Stanley, qui fait des remontrances à la Porte. Celle-ci s'incline, Lahovary est désavoué, les troupes turques évacuent Symi.

En 1869, l'insurrection crétoise terminée, Ahmet pacha recommença en personne la tentative de 1867, avec une flotte et une armée. Symi fut de nouveau bloquée, des troupes y furent débarquées qui occupèrent tous les bâtiments publics. Un caïmakam fut installé. La population refusa nettement de le reconnaître. Résultat : un certain nombre de notables arrêtés et envoyés dans les prisons de Rhodes; une garnison installée dans les écoles de la Communauté. Les Douze Iles durent ainsi, toutes, subir un caïmakam et des soldats, non sans résistance, puisqu'à Calymnos, Ahmet pacha dut faire un siège en règle de la ville haute où s'étaient réfugiés les habitants.

De nouveau, les insulaires se plaignirent à l'Angleterre. Lord Clarendon, ministre des Affaires étrangères, intervint auprès de la Porte et obtint du grand vizir Ali Pacha, l'assurance que le gouvernement n'avait jamais eu d'autre intention que d'améliorer le régime administratif des îles, sans porter aucune atteinte au régime financier. Le 12 juillet 1869, la déclaration du grand vizir était communiquée par un office du ministère Anglais aux délégués des Iles, qui se trouvaient encore à Londres.

Quoi qu'il en soit, quelques mois après, la Porte établit dans toutes les Sporades des douanes, des capitaineries de port, des tribunaux, des autorités de police, puis enfin des bureaux de la dette publique. Nouvelle protestation des Insulaires à Constantinople. Le gouvernement promet de supprimer les capitaineries de port, et offre aux communautés de leur donner 3 pour 100 sur les recettes des douanes, pour leurs établissements charitables. Elles refusent cette combinaison et le Conseil d'État leur donne raison : les recettes des douanes doivent être intégralement versées aux communautés. Mais, comme il était à prévoir, promesses, arrêt du Conseil d'État, autant en emporta le vent. Depuis cette époque les communautés ne touchèrent plus que 3 pour 100 sur les recettes des douanes, et encore ce 3 pour 100 fut-il calculé une fois pour toutes sur les

recettes des 3 premières années. Il est resté depuis lors invariable, bien que les douanes rapportent maintenant beaucoup plus. Puis, comme dans le reste de l'Empire, des droits furent établis sur les passeports, le timbre, le sel, les alcools et la pêche des éponges.

En 1886 et 1887 les violences recommencèrent avec Kémal pacha, gouverneur général de l'Égée, qui fit des tournées dans les Sporades pour en forcer les habitants à reconnaître par écrit le nouvel état de choses. Il fit emprisonner un certain nombre de notables et dut même bloquer Symi, qui ne se rendit qu'après vingt-deux jours de résistance, réduite par la faim et la soif. Akif pacha, le trop fameux héros de Batak[1], continua à employer les mêmes procédés. Il fit, par exemple, profaner l'église orthodoxe de Symi, le 25 décembre 1892 (6 janvier 1893), au moment même où on y célébrait la messe de Noël. Les populations hellènes d'Orient sont très religieuses; les vexations touchant leur foi leur sont infiniment plus pénibles même qu'une augmentation d'impôts. Cette profanation d'Akif pacha exaspéra les insulaires, dont la situation alla chaque jour s'aggravant jusqu'à la révolution de 1908.

Comme tous les Ottomans, les habitants des Iles crurent que cette révolution allait ouvrir pour l'Empire une ère nouvelle de liberté et de justice. Ils crurent que, conformément au paragraphe 2 de l'article 11, toutes les contributions illégales allaient être abolies et leurs privilèges séculaires de nouveau rétablis.

Ce fut le contraire qui se produisit. Dans les premiers jours de juillet 1909, un ordre arriva au vali de l'Archipel, portant que tous les privilèges des Sporades Orientales étaient supprimés. Aussitôt les fonctionnaires gouvernementaux commencèrent à réclamer aux insulaires toutes sortes d'impôts nouveaux, qu'ils voulurent recouvrer par la force. Ainsi, à Léros, de malheureux ouvriers se virent saisir leurs outils et jeter en prison, parce qu'ils refusaient de payer un nouvel impôt sur l'extraction des pierres et le transport de la terre destinés à la construction de leurs maisons. A Symi, on apposa les scellés sur les fours à chaux; la chaux fut ensuite vendue de force par les autorités, au profit du gouvernement. On fit de même à

1. C'est à Batak qu'eurent lieu les grands massacres de Bulgares, qui provoquèrent en partie la guerre russo-turque.

Calymnos, pour les poteries dont se servent les habitants. Le turc fut déclaré la seule langue admise pour la correspondance officielle et pour les tribunaux, ce qu'il était impossible d'exiger, puisqu'assesseurs judiciaires ou administratifs, démogérontes, avocats et, en général, tous les habitants des Sporades ignorent le turc, aussi tous les firmans antérieurs avaient-ils autorisé l'emploi de la langue grecque. Puis le gouvernement donna l'ordre d'établir les listes de conscription, en même temps qu'il communiquait un arrêt du Conseil d'État du 4 juillet 1909 (1305) déclarant que le *Maktou* ne comprend que trois contributions : l'impôt foncier, la dîme et l'exonération militaire, et que, par conséquent, tous les autres impôts doivent être levés sur les îles.

L'application de ces mesures ne pouvait avoir pour résultat que de ruiner les îles. Elles ne produisent rien et tirent tous leurs revenus de la pêche des éponges. Les impôts allaient leur enlever une grande partie de ces revenus ; la conscription allait enlever pour le service tous les hommes valides de vingt à vingt-cinq ans, ceux-là seuls qui peuvent plonger ou descendre en scaphandre pour cueillir les éponges.

Des meetings de protestation s'organisèrent aussitôt dans toutes les îles. Des délégués y furent élus qui se réunirent au nombre de quatorze, à Symi le 13 octobre 1909. Ils nommèrent à leur tour une Commission qui se rendit à Constantinople auprès du gouvernement, emportant un long mémoire, et les photographies de tous les firmans, décrets, etc., concernant leurs privilèges, conservés dans les Archives des îles. En même temps le vali de l'Archipel lui-même, avec une rare indépendance d'esprit, partait aussi pour Constantinople, plaider auprès de ses chefs la cause des Sporades.

Le conseil des Ministres déclara que les photographies présentées n'avaient aucune valeur puisque les originaux des documents ne se trouvaient pas dans les archives du Divan. Il ne reconnaissait par conséquent comme valables que les privilèges des quatre îles, Calymnos, Icaria, Patmos et Léros, octroyés par un firman qui se trouvait aux Archives Impériales. Le vali reçut donc ordre de faire immédiatement appliquer la loi dans les autres îles, et de demander des renforts à Smyrne, si les garnisons locales ne suffisaient pas.

Réchid pacha ne se tint pas pour battu. Il fit rechercher les originaux des firmans dans les archives des îles, en constata lui-même l'existence et l'authenticité, puis redemanda au gouvernement de ne pas persister dans sa volonté de supprimer les privilèges des Sporades, ce qui serait absolument contraire à l'esprit de la Constitution. Le gouvernement céda; dans les premiers jours d'avril 1910, il annonçait aux délégués des Sporades qu'il rapportait ses dernières décisions, que le *statu quo* antérieur serait maintenu et qu'une commission d'enquête serait chargée de visiter les Douze Iles pour y étudier sur place la question des privilèges.

Enfin, le 4/17 novembre 1910, une note du Grand Vizir au ministre de l'Intérieur, disait :

Les habitants des îles Sporades refusant le paiement des impôts, et de fâcheux inconvénients pouvant en résulter si nous insistons, je m'empresse de communiquer à Votre Excellence que, jusqu'à décision définitive sur ce sujet, nous nous contenterons de l'impôt unique, comme par le passé. Et comme, en même temps, ils refusent de se soumettre à la conscription, on s'occupera très prochainement de chercher un moyen pour régler l'affaire en question.

En réalité, les fonctionnaires locaux ont continué les exactions antérieures. En matière de service militaire, les insulaires furent bien exemptés, moyennant une forte somme de rachat. Seulement, les plus riches furent appelés jusqu'à quatre fois de suite dans la même année. Chaque fois bien entendu la même somme était à payer pour se libérer. Beaucoup de jeunes gens durent alors s'expatrier et vinrent s'établir en Égypte ou en Grèce, appauvrissant forcément par leur départ les malheureuses îles sur lesquelles il était perçu en impôts juqu'à 50 pour 100 de la valeur totale de leurs revenus. Rien ne trouvait grâce devant l'agent du fisc, outils, instruments aratoires, meubles, etc., tout était saisi, lorsque le contribuable ne pouvait s'acquitter en argent. De plus, chaque fois que les habitants se sont imposés volontairement entre eux pour un travail quelconque d'utilité publique, les autorités ont mis la main sur le produit de ces impositions, qu'elles ont arbitrairement maintenues par la suite, sans que, bien entendu, ces travaux fussent jamais exécutés, Ainsi, à Cos, par exemple,

il y a quinze ans, les habitants s'étaient imposés pour pouvoir installer dans l'île un bureau télégraphique, qui devait coûter de 700 à 800 livres. Selon son habitude, c'est le gouvernement qui a perçu les impositions; il les maintenait cette année encore. Elles rapportaient annuellement 700 livres et le bureau n'existe toujours pas.

Comme auparavant, les tribunaux étaient toujours composés d'un magistrat musulman et de deux assesseurs, tous *non appointés*, vivant sur les droits de greffe et de chancellerie. Aussi la justice était-elle au plus offrant. C'était le régime des *épices*.

Au moment de l'arrivée des Italiens dans la mer Égée, la situation des insulaires des Sporades Orientales n'était guère enviable. Cependant, malgré les vexations sans nombre, malgré surtout les lourds impôts qui les écrasaient, les Egéens avaient su se donner et conserver, au prix de grands sacrifices, une remarquable organisation intérieure.

*
* *

D'après les statistiques les plus récentes, la population des îles de la mer Égée se monte à 468 132 Hellènes contre seulement 27 888 Turcs ou Musulmans et 4 558 étrangers; les Douze Sporades privilégiées en particulier comptent 106 194 Hellènes et pas un seul Turc.

Tous ces Hellènes, dans leurs îles, sont groupés en *Communautés* religieuses, autour de leurs petites églises, et sous l'égide de leurs prêtres. Ce mode de groupement est vieux déjà de bien des siècles. Les Communautés sont de véritables petites cités antiques à religion chrétienne : leur vie inconnue est des plus curieuses; en bien des questions, elles ont appliqué depuis des siècles un certain nombre de principes que notre XIXe siècle se flatte d'avoir découverts.

Il faut d'abord remarquer d'une manière générale que ce qui permet aux Hellènes d'associer étroitement la religion au gouvernement des Communautés ou de l'État comme en Grèce, c'est ce fait que la religion orthodoxe est essentiellement nationale : son chef suprême, S. S. le Patriarche

Œcuménique de Constantinople, est un Hellène de race et de langue, qui sait les besoins et les aspirations de son troupeau.

Le prêtre est le chef spirituel de la communauté ou paroisse. Auprès de lui, pour le règlement des questions matérielles intéressant le culte se trouve le Conseil ecclésiastique des *Épitropes*. Un autre conseil, élu par les habitants, le Conseil des *Éphores* s'occupe des bâtiment civils de la communauté, et surtout des écoles. Puis, en raison des privilèges octroyés par les Sultans, les insulaires élisent pour l'administration de chaque île un conseil des *Démogérontes*, c'est-à-dire des Anciens. Les Démogérontes sont en nombre variable, suivant l'importance de la population. Avant l'établissement en Turquie du régime libéral Jeune Turc, leurs attributions étaient fort étendues. Bien qu'avant l'occupation italienne des fonctionnaires turcs aient presque tout centralisé entre leurs mains, les Démogérontes avaient cependant conservé l'administration privée des communautés qui continuaient malgré tout à vivre une vie très personnelle. Pour bien comprendre cette existence, voyons par exemple ce qui se passait à *Symi*, la plus importante des Sporades, après Calymnos, toutes les communautés étant organisées suivant les mêmes principes.

L'île de Symi compe 18 639 Hellènes, mais n'a qu'une seule ville, ne formant qu'une Communauté. Elle paye annuellement au Trésor 48 875 piastres (12 000 fr.). Les impôts, droits, etc. sont votés par le peuple en Assemblée ordinaire, où les pêcheurs d'éponges viennent, en vrais Grecs qu'ils sont, discuter et discourir comme sur l'antique Agora. Tous les citoyens, selon leur condition sociale, versent la « καταβολή » (contribution) dont une commission spéciale répartit tous les deux ans le montant, qui va de 1/4 de *medjidié* (1 fr. 20 environ) à 10 *medjidiés* (50 fr. environ) au maximum (ce maximum est d'ailleurs rarement atteint). Vieillards et indigents en sont exemptés. Cette contribution est entièrement versée au Trésor impérial. Le gouvernement ottoman ne faisant rien pour les communautés que de les pressurer, voici maintenant comment les Symiotes se sont organisés, entre eux. L'île ne produit rien. Elle n'a donc rien à exporter,

mais au contraire doit importer jusqu'à l'eau potable La *Démogérontie* a donc frappé les importations d'une taxe locale d'entrée de 2 pour 100 *ad valorem*, taxe qu'elle afferme par adjudication annuelle. Les éponges pêchées par les habitants et qu'ils *importent* dans l'île pour les travailler, paient sur le prix de vente un droit de 3 pour 100 réparti par moitié entre le vendeur et l'acheteur. Les autres revenus sont la participation aux recettes des douanes impériales, les contributions des églises, les loyers des propriétés communales (leur valeur s'élève à 66 000 fr. environ, celle des écoles, pharmacie, etc. à 85 000). de menus droits de port, de pacage, et de rédaction sur les actes publics. Ce qui fait en tout à la communauté un revenu annuel de 3 523 livres turques (81 000 fr.).

En 1910, à la suite de déficits dans le budget, le peuple réuni en Assemblée générale autorisa la Démogérontie à contracter un emprunt de 5 000 livres turques en même temps qu'à percevoir : 1 para par oque de farine importée, 5 par oque de vin et 10 par oque de boissons alcooliques. Ces revenus servent tout d'abord à assurer le fonctionnement des écoles. Symi possède 9 écoles avec 15 maîtres et 762 élèves garçons; 18 maîtresses et 704 élèves filles, ce qui fait 1 466 élèves pour 18 639 habitants. Ces écoles coûtent 20 à 25 000 francs par an. Après les écoles, viennent la pharmacie communale avec section chirurgicale et 4 médecins. Enseignement, soins et remèdes sont *entièrement gratuits*[1].

1. Voici d'ailleurs l'affectation des revenus pour 1910 :

	Livres turques.	Francs.
Impôt Maktou au gouvernement	488,75	11 241,25
Pharmacie, remèdes	546	12 558
3 médecins (réduits en 1910 à cause de la crise)	445	10 235
Personnel de la pharmacie	116,50	2 679,50
Écoles (garçons et filles — réduites en 1910 à cause de la crise)	900	20 700
2 démogérontes, 1 trésorier, 2 secrétaires, 2 expéditionnaires, 1 huissier-chef, 2 huissiers, 2 percepteurs, 2 garde-champêtres, 4 veilleurs de nuit, 10 balayeurs des rues	420	9 660
Intérêts de l'emprunt	445	10 235
Éclairage de la ville	80	1 840
Aumônes	30	690
TOTAL	3 471,25	79 838,75

La nature des dépenses auxquelles la communauté consacre ses revenus indique bien clairement l'esprit dans lequel vivent tous ces Hellènes.

Symi n'est pas un exemple exceptionnel, toutes les Sporades ont une organisation similaire et cette organisation est extrêmement remarquable par le rôle qu'y joue la communauté. Elle est un petit état, qui, sous la direction spirituelle du prêtre, pourvoit aux besoins intellectuels et matériels de ses membres.

D'une manière générale, la première préoccupation de la communauté, c'est d'assurer l'instruction gratuite des enfants. Sur les revenus, parfois bien maigres, on prendra toujours en premier lieu de quoi bâtir des écoles, et payer des maîtres. Ce besoin d'instruction est une des principales caractéristiques de l'Hellène actuel, qui ne dément pas sa race, restée toujours et malgré tout profondément intellectuelle. Le grec peut n'avoir pas de maison où se loger, le premier argent qu'il aura pu gagner sera néanmoins consacré à l'école [1]. C'est celle-ci d'ailleurs qui fait l'indissoluble unité de tout l'Hellénisme.

C'est à l'école que l'enfant apprend à connaître et à vénérer ses ancêtres, acquiert la fierté d'appartenir à la race des Thémistocle, des Périclès, des Phidias et des Platon, dont le prêtre et ses maîtres lui font connaître les chefs-d'œuvre. Ils lui enseignent les traditions helléniques transmises par Byzance, puis par ceux de ses ancêtres que le joug des Turcs n'a pu empêcher de les conserver au fond du cœur. L'enfant y apprend les héroïques prouesses des combattants de 1821, qui firent l'indépendance de la petite Grèce. Il y devient un véritable Hellène. On comprend que les communautés veillent avec tant de soin à entretenir ces foyers de patriotisme. Aussi n'hésitent

1. Un exemple frappant de ce besoin d'assurer et de développer les moyens d'instruction avant toutes choses, est la circulaire suivante du 10 juillet 1839 envoyée de Chio, non encore relevée de ses ruines (destruction de 1822) à tous les Chiotes réfugiés à l'étranger :

Après la tragique destruction de notre chère patrie, quelques-uns de nos concitoyens, réunis dans l'île, sous l'empire de circonstances difficiles, rappellent maintenant les muses dans leur séculaire foyer. Ils ont fondé un gymnase pour l'instruction de notre infortunée jeunesse (qui se compose pour le présent de 300 élèves) et désirent ajouter à ses excellents professeurs, d'autres maîtres savants, versés aussi dans la connaissances des idiomes de l'Europe civilisée. Aussi par la présente, s'adressent-ils au zèle patriotique inné de nos compatriotes établis à l'étranger, sûrs d'obtenir des contributions pécuniaires et des dons de livres de science afin que ce gymnase puisse briller comme par le passé. C'est dans le progrès des lumières que notre chère patrie a fondé l'espoir de son relèvement, c'est dans ce progrès qu'elle puise sa consolation, parce qu'il sert de lien entre tous ses enfants jusqu'à ce qu'elle puisse les recevoir dans son sein.

elles pas à consacrer à leurs écoles des sommes parfaitement disproportionnées à leurs revenus ordinaires. Elles savent d'ailleurs la générosité des habitants, qui, volontairement, comblent les vides budgétaires lorsqu'il s'en produit.

Il existe ainsi dans ces douze îles arides 80 écoles comprenant 7 249 élèves, ce qui représente une fréquentation scolaire d'environ 8 pour 100. Et pour l'entretien de ces écoles, la moyenne des dépenses faites par les communautés atteint le *quart* de leurs revenus. Ce n'est qu'une moyenne. Il est des îles où ces dépenses atteignent presque au *tiers*. C'est assez dire l'intellectualité de ces populations.

Les insulaires de Carpathos et d'Astypaléa sont en avance sur nous, en ce qui concerne l'enseignement mixte : dans ces deux îles, il n'existe aucune école spéciale pour les filles. Il y a déjà longtemps que ce système fonctionne et donne d'excellents résultats. Il est d'autant plus à remarquer, qu'il est appliqué non pas seulement dans les simples écoles primaires, mais bien dans les trois écoles à sept classes, que possède Carpathos, c'est-à-dire dans de véritables petits collèges.

Trois autres petits collèges, cette fois non mixtes, se trouvent à Calymnos, où existe encore un gymnase d'enseignement secondaire. A Castellorizo, est un séminaire de quinze à vingt élèves, qui assure le recrutement des prêtres.

Dans toutes ces écoles, collèges, etc. sauf à *Icaria*, où la communauté perçoit un très minime droit d'inscription sur chaque élève, l'enseignement est absolument gratuit.

Après l'instruction, le principal souci des Démogéronties est d'assurer autant que possible la santé physique des habitants. Pour celà, il n'est pas une communauté qui ne consacre, ainsi que nous l'avons vu à Symi, une bonne partie de ce qui lui reste de revenus à entretenir au moins une pharmacie communale où tous les remèdes sont gratuits, et à rétribuer de 1 à 4 médecins, véritables fonctionnaires communaux, qui par conséquent, donnent leurs soins gratuitement aux habitants indigènes. Ce système évite la construction et l'entretien d'hôpitaux qui seraient trop coûteux, vu le petit nombre moyen d'habitants par agglomération. Les soins à domicile lorsqu'ils sont possibles sont d'ailleurs infiniment préférables.

Enfin ce qui reste du budget est employé aux travaux de voirie, à l'éclairage des rues, etc.

Où maintenant, les douze îles trouvent-elles l'argent nécessaire à toutes ces dépenses qui viennent se superposer aux impôts déjà perçus par la Porte?

Il y a d'abord les taxes communales, que le peuple vote lui-même dans ses Assemblées. Elles sont en particulier le seul revenu de Cassos et de Calymnos; dans cette dernière, elles donnent 120000 francs par an. Puis il y a le produit des quêtes faites dans les églises pendant les *offices*, ce qui donne encore des sommes respectables. A cela s'ajoutent les intérêts des legs et des allocations annuelles servies soit par les groupements d'Insulaires établis à l'étranger, notamment en Egypte, soit encore par le couvent de Patmos qui est extrêmement riche et qui possède de grandes propriétés à beau rendement dans les Sporades, en Crète et jusque dans les Cyclades grecques.

Enfin, il y a les revenus personnels des communautés, car elles sont toutes « propriétaires », à l'exception de Cassos et de Calymnos. Elles possèdent des maisons, des fermes, des prairies, qu'elles louent aux particuliers. Loyers, fermages, droits de pacage, etc., leur sont une très importante source de revenus. C'est par des legs qu'elles deviennent propriétaires. Beaucoup d'insulaires en effet, après avoir fait fortune à l'étranger, reviennent passer les dernières années de leur vie dans leur île natale. Ils achètent là quelques maisons ou fermes qu'ils lèguent en mourant à la communauté. C'est une pratique tout à fait courante chez les Hellènes. Une partie seulement de la fortune, — quelquefois même une partie infime, — revient aux héritiers, le reste passe à l'Etat, grand ou petit. Ainsi peu à peu les communautés finiront par devenir presque entièrement propriétaires de leurs territoires.

A Nissyros, en particulier, la communauté possède ainsi des gisements de soufre et des sources thermales dont l'exploitation « communalisée » donne des bénéfices qui déchargent d'autant la population.

Telles sont les sources de revenus alimentant les caisses communales. Mais celles-ci resteraient à peu près vides, dans bien des îles, si les insulaires n'étaient doués d'une énergie et d'une activité peu communes. Des douze Sporades Orientales

en effet, quatre à peine produisent quelque chose : Calymnos est plantée d'orangers et de cédratiers, Nissyros a des figues et des amandes; une moitié seulement de Carpathos (l'autre est aride et dénudée) donne des citrons et des oranges; enfin Télos produit des figues, des amandes, de l'huile, et élève quelques porcs. Les huit autres îles ne sont que des rochers arides, aux croupes jaunes et pelées, toutes roussies par le soleil. L'eau potable y manque même. C'est précisément cette aridité qui a fait longtemps leur bonheur, les Turcs ne s'établissant jamais là où la nature ne les comble pas de ses dons. Les Insulaires, ne trouvant sur leurs rochers aucune ressource, ont cherché ailleurs des moyens d'existence : ils se sont de tout temps livrés à la navigation. Ils pratiquent d'ordinaire le cabotage le long des côtes d'Asie Mineure, mais leurs grandes barques pontées ne craignent pas d'affronter la mer Noire pour aller chercher, par exemple, les blés de Russie [1].

La flottille de l'Ile comprend 52 navires jaugeant plus de 200 tonnes, 50 goélettes de 50 à 200 tonnes, 10 bateaux pêcheurs, 7 scaphandres et un grand nombre de barques pontées.

Mais la grande occupation des Insulaires, c'est la pêche et l'industrie des éponges. Leurs barques (Symi, par exemple, en possède plus de 200) mènent les scaphandriers soit dans l'Égée même, soit dans les Syrtes et jusque vers les côtes de la Tunisie. Patrons, matelots et pêcheurs s'associent pour les gains et les risques de la campagne, qui va de mai à la fin de septembre. Puis les éponges sont rapportées dans les îles, où elles sont travaillées et apprêtées. Elles sont ensuite exportées en Europe. Une vieille coutume, en vigueur encore dans toutes les îles, fait de la démogérontie le tribunal des pêcheurs. Le métier de pêcheur d'éponges est un des plus rudes qui soient. Il est aujourd'hui heureusement rendu quelque peu moins

1. Voici quel a été, en 1910, le mouvement du port de Castellorizo :

Pavillon.	Vapeurs.	Tonnage.	Voiliers.	Tonnage.
Grec	100	23 805	38	1 335
Ottoman (armateurs Grecs-Ottomans)	77	25 995	1 052	27 229
Américain (compagnie grecque Hadji Daout).	21	6 993	—	—
Anglais	1	28	—	—
Samien	—	—	2	77
	190	56 821	1 092	28 631

dangereux par l'emploi du scaphandre et de la drague, celle-ci ingénieusement perfectionnée par les Symiotes.

Ce régime plusieurs fois séculaire aurait pu être idéal, si l'oppression turque n'était venue se superposer aux charges communales, et entraver la liberté des Insulaires.

*
* *

Aujourd'hui, les Sporades Orientales sont entre les mains des Italiens qui ont chassé les autorités turques et rendu aux démogérontes tous leurs pouvoirs. Les Communautés perçoivent intégralement les recettes des douanes, les droits sanitaires, etc. Elles sont libres, sous la surveillance des corps d'occupation dont les chefs ne s'ingèrent en rien dans les affaires locales. Enfin, les malheureux insulaires respirent, et l'on ne comprend que trop leur joie à l'arrivée de ceux qui venaient les libérer du joug.

Mais cette libération actuelle n'est que temporaire. Il est certain que les Italiens ne garderont pas ces îles, le conflit terminé. Que deviendront-elles alors? Retomberont-elles au pouvoir des Turcs? Les fera-t-on autonomes, ou les laissera-t-on se joindre à la Grèce, leur vraie patrie, ainsi qu'elles le demandent? La question est angoissante.

Les Turcs, persuadés que les Sporades leur seront rendues, se répandent déjà dans leurs journaux en menaces, qui, pour être relativement vagues, n'en donnent pas moins à réfléchir. Lorsque le *Jeune Turc*, organe du Comité Union et Progrès, écrit : « Cette minorité grecque paiera un jour cher ce qu'elle accorde aujourd'hui à la puissance ennemie. Son châtiment sera juste et nécessaire », on ne peut s'empêcher de se rappeler les massacres qui, malgré les stipulations du traité du *Kaïnardji*, suivirent dans les îles le retrait des armées russes en 1777, et qui s'y répétèrent après la guerre de 1878 dans les Balkans.

Sur les côtes d'Asie Mineure, les Turcs accueillent à coups de fusil toutes les barques venant des Iles. Les autorités des ports ont ordre de ne laisser sortir aucune embarcation appartenant aux insulaires, mais au contraire de les confisquer.

Les journaux en langue turque de Smyrne et de la région excitent ouvertement les populations musulmanes contre ces « *Ghiaours* » qui ont trahi la Patrie ottomane.

De leur côté les Égéens s'efforcent d'attirer l'attention des Puissances sur eux, pour qu'elles soutiennent l'Italie dans son œuvre libératrice. En dehors des mémoires qu'ils ont adressés à tous les gouvernements, ils ont nommé des délégués qui se sont réunis en Congrès au couvent de l'Apocalypse de Saint-Jean-le-Théologue à Patmos, le 17 juin dernier. Les résolutions suivantes y ont été votées à l'unanimité :

La Fédération des Insulaires... décrète :

I. — D'exprimer à la Nation sœur italienne, à son Roi et à son Gouvernement la reconnaissance infinie desdites Iles pour les avoir délivrées du joug insupportable des Turcs.

II. — Proclame la ferme résolution du peuple de ces îles chrétiennes de subir tous les sacrifices, plutôt que de retourner sous l'épouvantable tyrannie des Turcs.

III. — Proclame le désir national séculaire des Insulaires de leur union à la Grèce leur mère.

IV. — Proclame l'autonomie complète des îles affranchies. Elle se base sur les documents officiels du général Ameglio et ses déclarations verbales, sur les déclarations des amiraux commandant la puissante flotte italienne, ainsi que sur leurs privilèges acquis de *self-government*, et sur la doctrine qu'un pays, une fois délivré de la domination turque, ne doit plus y retourner.

V. — Nomme l'ensemble des îles affranchies : Etat de l'Égée.

. . . . . .

VIII. — Implore la protection de la bienfaisante Italie et des autres puissances civilisées pour le présent décret, et leur bienveillance pour la reconnaissance de l'Etat de l'Égée.

Pour confirmer ce décret, les Égéens ont fait remettre le 22 juin, à Athènes, un nouveau mémoire, plus explicite encore, au ministre d'Italie, puis aux représentants des autres puissances. La Commission permanente des Insulaires y « prie respectueusement les Puissances de prendre en sérieuse considération les demandes suivantes :

Premièrement : La réparation à la fin de la guerre et à la signature du traité qui la suivra, du tort immense qui a été fait aux îles après Navarin, quand leur fut imposée la séparation d'avec la Grèce, leur mère patrie.

Secondement : Si cette demande est considérée par les Puissances comme susceptible de compromettre la paix européenne, les Egéens se résigneront, le cœur brisé, à cette nouvelle injustice. Mais ils demanderont au moins que l'Italie et les autres Puissances garantissent par un acte international *la complète indépendance et autonomie des îles de l'archipel sous forme d'une fédération de ces îles.*

Les insulaires accepteraient volontiers une épreuve de nature à démontrer le bien-fondé de leurs demandes. Ils seraient heureux si un plébiscite tranchait la question des Iles Égéennes. Car ce plebiscite constituerait la preuve éclatante que des Iles appartiennent à l'Etat avec lequel, depuis des milliers d'années, elles sont unies par la communauté de langue, de religion, de mœurs, de coutumes, de civilisation, et par les mêmes aspirations helléniques.

Pas même comme une hypothèse. pas même comme une éventualité invraisemblable, les Egéens n'admettent qu'ils puissent revenir sous le joug exécré des Turcs...

Dans le cas de retour à l'esclavage, unis dans leur décision qu'aucun conseil, aucune violence, n'auront la force de modifier, ils tendront leur poitrine, préférant cette fois mourir dans la liberté que continuer à vivre dans l'esclavage.

Telles sont les aspirations des Insulaires. Seront-elles satisfaites? Le sort des îles dépend de la diplomatie européenne qui certainement ne laissera pas l'Italie régler seule le conflit actuel avec la Turquie.

Les Puissances vont, sans nul doute, donner à l'Italie la Tripolitaine, province africaine, qui, en définitive, est entièrement arabo-turque. Il est à souhaiter que par esprit de symétrie, elles ne poussent pas la froide logique jusqu'à rendre à la Turquie les douze Sporades, qui sont entièrement grecques.

JEAN LEUNE

L'administrateur-gérant : H. CASSARD.

L'AMOUR MENTEUR[1]

IX

— Enfin, ma chère Clotilde, je le répéterai aussi souvent que tu répéteras tes reproches : ce sont tes amis du trône et de l'autel qui ruineraient la société; c'est moi, le radical, qui la sauve. Je mange du curé, je veux bien, mais quoi! sobrement : tu n'en perds pas une messe, et tu y gagnes de conserver ta fortune. Je fais la part du feu; cela empêche les catastrophes, au lieu qu'avec les réactionnaires nous aurions déjà la Sociale. Depuis 89, la monarchie n'a jamais manqué d'amener la Révolution. Remercie donc les radicaux, et moi en particulier : nous travaillons pour ton bien.

Ainsi s'achevait une discussion politique entre madame Auzailes, née Clotilde Poultier Le Chemineur, et Léon Poultier, son frère, qui était venu au-devant d'elle à la gare de Dreux, et la ramenait chez lui, avec Étienne Auzailes et Tontol. Cette discussion durait depuis l'instant où madame Auzailes avait quitté le train pour monter en voiture, et se fût encore prolongée, mais on arrivait : on fit halte devant le perron du château de la Forane juste comme Léon Poultier terminait sa tirade. Il prononça : « Nous travaillons pour ton bien », en ouvrant la portière et en descendant avec une singulière viva-

1. Voir la *Revue* du 1er août 1912.

cité. Puis il offrit la main à sa sœur. Derrière eux débarquèrent Étienne Auzailes et Tontol.

Tous les hôtes de la Forane étaient présents. La physionomie de chacun d'eux avait une expression à la fois ennuyée, respectueuse et souriante, quasi officielle. C'était pompeux. Malheureusement pour la magnificence de cet accueil, le ménage Aymard, les Ludovic Poultier avec leurs enfants, et la tribu entière des Revel avaient quitté la Forane, en trois départs successifs. Aymard, l'attaché d'ambassade, rejoignait son nouveau poste de Copenhague, mais Ludovic, après une quinzaine de jours passés au bord de la mer avec les parents Revel, devait rentrer à la Forane pour l'ouverture de la chasse. D'autre part, cela faisait de la place : on pouvait loger plus au large les Auzailes et Tontol.

Si la réception de ces nouveaux arrivants s'imprègnait de solennité, c'était seulement à cause de madame Auzailes. On se moquait d'elle en paroles, mais elle inspirait une sorte de crainte. Léon Poultier lui-même, son aîné d'une dizaine d'années pourtant, perdait auprès d'elle sa bonhomie sans gêne, tant il se surveillait, tant il redoutait de s'attirer un sermon. Car madame Auzailes, « tante Clotilde », que l'on n'avait jamais osé appeler « tante Clo », était un réservoir où les « principes » s'accumulaient sous pression. Gare aux imprudents ! Le moindre mot, un silence même, pouvaient faire jouer de mystérieux déclics dans l'esprit de tante Clotilde ; un robinet s'ouvrait, et c'était la douche verbale : autorité, convenances, logique, tradition, esprit de famille, raison, morale, éducation, tout cela giclait soudain avec roideur et persistance. Aussi Léon Poultier déployait-il de l'héroïsme quand il prononçait à la Chambre des paroles anticléricales, ce qui lui arrivait souvent : il savait que le châtiment, proche ou lointain, serait inévitable, apporté par madame Auzailes. C'est ce que l'expérience venait de confirmer encore. Depuis un vœu émis à la fin de la session parlementaire contre l'enseignement congréganiste, soit depuis un mois et demi, Léon Poultier n'avait pas revu sa sœur. Quelle avait été la première parole de celle-ci en l'abordant à la gare où il était allé au-devant d'elle ? Ni « bonjour », ni « comment vas-tu ? » mais : « Ah ! vraiment Léon, je ne te comprends pas : tu prétends vouloir la liberté

de conscience, la liberté d'enseignement... » et, après ce début, un déluge oratoire sans rémittence et tombant sur la tête du seul Léon Poultier. Nul espoir pour lui d'en voir quelques gouttes asperger ses voisins. Étienne Auzailes, adoré de sa femme, était sacré pour elle malgré une totale absence de convictions religieuses. De Tontol elle pensait qu'il était impossible de causer avec lui : plein d'astuce, il avait jadis répondu aux premières tirades qu'elle lui avait adressées par les marques d'une extraordinaire distraction.

Quelle joie ce fut donc pour Léon Poultier, quand l'arrivée au château lui permit de s'adjuger sans péril la dernière réplique ! Il était sauvé. Il fit, en montrant les personnes qui attendaient sur le perron, un geste circulaire signifiant : « A leur tour : je vous les passe. »

Et bon gré, mal gré, tante Clotilde dut céder à cette invite. Il y eut des embrassades, des expansions, dans un désordre décent pareil à la spontanéité réglée d'avance des réceptions de monarques. Un peu d'émotion réelle s'y mêla toutefois lorsque tante Clotilde fut auprès de la petite voiture où reposait le dernier-né de Gabrielle et de Pierre Bethencourt. Elle écarta le rideau de mousseline derrière lequel le bébé dormait avec cet abandon et cette conviction, pour ainsi dire, qui donnent tant de charme au sommeil enfantin. Elle regarda longtemps, silencieuse. Les bords de ses yeux se mouillèrent. Elle soupira, déplorant sa stérilité, contre laquelle n'avaient jamais pu prévaloir ni les eaux de Salies ou de Lourdes, ni les médecins, ni les neuvaines.

Cependant Tontol prit Cécile à part et lui demanda distraitement de ses nouvelles ; après quoi, aussitôt, il s'occupa de Robert qui était là. Robert, en effet, depuis le départ des fils Revel, ne mettait plus autant de soin à fuir sa famille, bien qu'il conservât auprès d'elle sa mélancolie, et il avait craint de désobliger tout le monde en n'assistant pas à l'arrivée de tante Clotilde : une absence injustifiée eût amené de la part de celle-ci d'interminables observations. La réunion au grand complet était jugée nécessaire ; nul ne devait être exempté.

— Un peu pâlot, ton bonhomme, — dit Tontol à Cécile, — un peu triste. Parbleu ! il s'embête, ça ne m'étonne pas. Je suis venu pour faire sa connaissance, car c'est à peine si j'ai pu

l'entrevoir depuis votre retour de Belgique. Viens, j'ai à te parler.

— Pas sur-le-champ, — répondit Cécile. — Avant d'avoir un entretien particulier avec toi, je crois plus convenable de tenir compagnie à Clotilde pendant son petit goûter. Cela ne saurait nous retarder beaucoup.

— On a peur de la tomate à Étienne, — déclara Tontol.

Il prononça ces mots d'un ton froid et détaché, et en ayant le regard d'un homme qui sonde les profondeurs métaphysiques.

— Oh! Clotilde a tant de distinction! — s'écria Cécile scandalisée.

Tous deux avaient raison. De par les caprices de l'hérédité, tante Clotilde était, physiquement, une Poultier de l'époque lointaine où les Poultier n'avaient pas encore, par leur alliance avec les Le Chemineur, coupé le gros vin de leur sang. Ce sang généreux qui faisait de Clotilde, jeune mariée, une pêche appétissante, l'avait ensuite grossie et enluminée de plus en plus, malgré une résistance hygiénique poussée jusqu'à la maladie inclusivement. Tante Clotilde en éprouvait une âpre souffrance morale. Plus vivement encore qu'une autre femme, elle sentait tout ce qu'il y a de plébéien à « forcir » avec excès; elle avait en effet l'âme aristocratique, par quoi elle justifiait l'exclamation de Cécile. La précédente génération des Poultier Le Chemineur, génération orléaniste, ne lui avait transmis que ce que leurs opinions contenaient de légitimiste et d'ultramontain; en même temps, ce qui s'y trouvait de révolutionnaire avait été recueilli par Léon; et Jean, le défunt mari de Cécile, était resté fidèle à ce que tante Clotilde appelait le bonnet rouge semé de fleurs de lys, de sorte que la tradition de la famille, prise en moyenne, subsistait inaltérée.

Ainsi que Cécile l'avait annoncé, on attendit à la salle à manger, devant la table servie, la réapparition de tante Clotilde. La réunion n'était pas bruyante. Tontol regarda les mouches sur les vitres, Victor et Marthe, les aînés de Gabrielle, regardèrent Tontol, cet homme qui, disait-on, avait été chez les sauvages. Les autres personnes se comportèrent comme des clients dans l'antichambre d'un dentiste à la mode.

Enfin la porte s'ouvrit. Il se fit un mouvement comme

lorsque, dans l'ancienne cour, l'huissier annonçait aux gentilshommes assemblés : « Messieurs : la Reine! » Tante Clotilde faisait son entrée. Débarrassée de son cache-poussière, elle apparut tout en violet, couleur qu'elle portait fidèlement depuis la mort d'Henri V. Sa démarche la faisait ressembler à une gabare hollandaise qui arrive au port : même glissement lourd, majestueux, assuré, implacable. Gabrielle, qui avait les lèvres contractées, — effort sans doute pour réprimer des paroles irrespectueuses, — maman Charlotte, triste, effacée, distinguée, Étienne Auzailes, toujours sur le point, semblait-il, de dire des choses très fines, avançaient dans le sillage.

Puis, après le brouhaha des chaises remuées, que suivit l'échange des prévenances mutuelles : « Combien de morceaux?... Un peu de lait? » il y eut une gêne. Tante Clotilde, tout en prenant son thé accompagné de force *toasts*, jetait autour d'elle des regards d'inspectrice. On se demandait sur qui ou quoi allait tomber la longue averse de sa critique. « Que diable! songeait Léon Poultier, il y a tout de même assez de monde ici pour que je ne sois plus la tête de Turc. » Mais il n'était pas rassuré. Afin de se mettre à l'abri, il méditait assez lâchement de fournir une victime à sa sœur : il guettait Victor et Marthe dans l'espérance de pouvoir décocher un : « Ne mets pas tes coudes sur la table », qui déchaînerait tante Clotilde contre les méthodes éducatrices appliquées aux petits Bethencourt. Gabrielle répondrait, et, une fois la bataille engagée, ce serait la paix, une longue paix pour les non-combattants : car, si la bonne Gabrielle était assez sage pour éviter les provocations, elle avait du moins l'humeur combative, le larynx résistant, la parole facile, et, une fois attaquée, se défendrait avec une violente opiniâtreté. Mais, par hasard, Victor et Marthe conservaient une tenue irréprochable. Léon Poultier, déçu, promena sur les assistants des regards presque suppliants : qui donc parlerait enfin?

Ce fut Cécile. Sensible au malaise régnant, elle crut bien faire de rompre le silence par un mot quelconque. Mais elle avait beau le décréter quelconque, elle dut le chercher, ne le trouva pas, et finit, comme cela ne manque guère lorsqu'on veut parler à tout prix, par poser une question à quoi elle connaissait déjà la réponse.

— Ainsi, — dit-elle, — ma chère Clotilde, c'est décidé, vous ne cédez pas aux instances de votre frère et de votre belle-sœur? Vous n'accordez qu'une semaine à la Forane?

— Absolument décidé, — prononça énergiquement tante Clotilde; — vous savez, ou vous devriez savoir, ma chère Cécile, que je réfléchis sérieusement à ce que je fais : par conséquent, lorsque j'ai pris une résolution, je n'en change pas sans motif grave.

La majestueuse madame Auzailes s'interrompit pour vider sa tasse de thé, mais on devinait que les paroles précédentes auraient une suite et une longue suite. Léon Poultier savait déjà laquelle.

Satisfait de se voir mis personnellement hors de cause, il poussa un soupir heureux, puis, se calant dans sa chaise, il lissa la nappe d'un mouvement divergent de ses deux mains, comme on aplatit les pages d'un livre avant de commencer une lecture. Et il murmura intérieurement le titre du récit prévu :

« HISTOIRE DE STÉPHANIE MÉRAN »

Tante Clotilde poursuivit :

— Si je n'écoutais que mon agrément, je passerais tout l'été au milieu de ma famille, mais je ne crois pas avoir été mise en ce monde pour faire ce qui me plaît. Le devoir avant tout. Je ne puis m'accorder plus de sept ou huit jours loin de ma petite Stéphanie. On me répète depuis six ans bientôt que je devrais amener cette enfant ici avec moi, mais je réponds que je juge indispensable à sa santé morale et physique de l'isoler de la jeunesse, On me dira que je la laisse entre les mains d'une personne digne de toute confiance : oui! la gouvernante que je lui ai choisie est une perfection. Mais est-ce qu'une mère se sépare de sa fille? Et le jour où j'ai entrepris l'éducation de Stéphanie, je me suis imposé toutes les obligations d'une mère, et même davantage : une mère n'a de comptes à rendre qu'à sa conscience et à Dieu; moi, je me crois encore responsable devant les parents de Stéphanie : parce qu'ils sont morts, ce n'est pas une raison pour supprimer leurs droits.

» Ah! je sais bien qu'à notre époque d'abaissement des caractères, on ne me comprend pas : je suis si loin du laisser aller

qui est à la mode, surtout dans l'éducation! J'admets si peu la sincérité des gens qui gâtent leurs enfants, sous prétexte de vouloir leur bien! Ce n'est pas le bien des enfants qu'on cherche par ce système, c'est son bien à soi : on cède, parce que ça vous ennuie de lutter. Moi, je vous assure que si j'avais adopté une fillette seulement pour me procurer une compagnie agréable, je passerais des mois entiers à la Forane avec Stéphanie, et je la laisserais faire toutes ses folies au milieu de vous; je serais la première à m'en amuser. Mais un enfant n'est pas un de ces petits animaux de luxe qui servent de jouets perfectionnés.

» Stéphanie deviendra bientôt une jeune fille, et j'entends qu'elle soit reconnue par tout le monde comme une jeune fille accomplie : ce sera ma récompense, la seule que je désire. Un peu de patience! Vous jugerez Stéphanie dans cinq ans, lorsque je lui ferai faire son entrée dans le monde, pour sa vingt et unième année. A partir de ce moment-là, ce ne sera plus seulement le 1er janvier que vous la verrez, comme jusqu'à présent, ce sera tous les jours, si c'est possible.

» Mais mon œuvre n'est pas achevée. On ne se doute guère de sa difficulté. L'indiscipline, la turbulence, la nervosité, sont des défauts de Stéphanie dont je ne viendrai à bout qu'à force d'efforts et de temps, parce qu'ils sont dans sa nature même. Il ne faut pas en faire de reproches à la mémoire de nos pauvres cousins Méran : madame Méran a toujours été malade et son mari est mort subitement avant elle. De sorte que la première éducation de la petite Stéphanie n'a pas été surveillée du tout. A l'époque où elle a perdu ses parents, on la savait déjà si ingouvernable que ni son tuteur ni personne n'avait envie de se charger d'elle. Aussi, quand j'ai offert de l'élever, a-t-on accepté ma proposition avec enthousiasme.

» J'ai beau avoir horreur de me vanter, je puis reconnaître que je montrais un dévouement bien méritoire. En introduisant un enfant à la maison, je voulais consoler mon mari qui ne pouvait prendre son parti de ne pas être père; mais aucun lien d'affection ne nous attachait à Stéphanie : les Méran étaient des cousins très éloignés d'Étienne, qu'il ne connaissait pour ainsi dire pas et que je n'avais jamais vus. Et, au moment d'adopter Stéphanie, j'avais le droit, plus que jamais,

de craindre en elle une fillette très difficile. Vous allez en juger :

» Elle avait huit ans. Elle était au pensionnat des Dames de la Sainte-Face, des religieuses très douces, dont la discipline n'est guère dure, surtout pour les toutes petites. Eh bien! ces bonnes mères déclaraient qu'elles ne pouvaient plus garder Stéphanie. Voici ce qu'elle avait fait, la malheureuse enfant! C'était au lendemain d'un jour de sortie, à la première étude du matin: la mère surveillante, un peu distraite, j'aime à le croire, lisait son office en s'adossant à un pupitre, précisément au pupitre de Stéphanie; alors Stéphanie se dresse sur la pointe des pieds, tire de sa poche un polichinelle qu'elle avait pris la veille aux enfants de son tuteur, et l'épingle au bas de la cornette de la mère surveillante... »

Brusquement, tante Clotilde fut interrompue par un bruit semblable à celui que fait une otarie en venant souffler à la surface de son bassin. C'était Victor qui, le nez dans une tasse, pouffait de rire. Du chocolat se pulvérisait en une pluie brune tout autour de lui, sur la nappe, sur sa serviette, sur ses vêtements, sur le tablier de Marthe. Puis il eut le visage congestionné, et se mit à tousser éperdument. On entendit s'écrier :

— Tape-lui dans le dos!

— Fais-le boire!

Bethencourt accourut avec un verre et une carafe. Gabrielle et l'Anglaise se précipitèrent. On tamponna, on essuya, on moucha, on conseilla. Victor fit : « euh, euh... », avala une gorgée d'eau, eut les larmes aux yeux, et finalement fut emmené hors de la salle à manger, ainsi que son frère et sa sœur, par l'Anglaise et Gabrielle. Celle-ci était bien contente d'avoir un prétexte pour disparaître, car elle contenait avec peine son indignation lorsqu'elle entendait raconter l'histoire de Stéphanie Méran.

D'ailleurs, cet accident était une libération pour tout le monde. On était debout, on n'avait aucune raison pour se rasseoir, chacun ayant eu sa suffisance du goûter; sans la légère suffocation de Victor, on se fût éternisé à table sous le flux verbal déversé par tante Clotilde. Et la réception de celle-ci se trouvait achevée dans sa partie protocolaire. Désormais,

la liberté individuelle refleurirait, autant du moins que le permettaient les usages admis à la Forane, et pourvu que madame Auzailes ne fût pas délaissée.

On allait faire un tour dans la propriété, comme cela était indispensable. Robert s'éclipsa. Maman Charlotte, toujours discrètement dévouée, se mit à la disposition de la nouvelle venue, tandis que Léon Poultier disait à son gendre :

— Aidez votre belle-mère à s'occuper de ma sœur. Vous serez bien gentil.

Et, sans attendre la réponse de Bethencourt, il prit Étienne Auzailes par le bras et l'entraîna.

Le moment était propice pour l'entretien que Tontol désirait si fort avoir avec Cécile. Tous deux suivirent à distance les autres personnes qui s'éloignaient dans la direction de la faisanderie.

Tontol s'informa de Robert : quels étaient son tempérament, ses goûts, ses idées, son caractère?

Cécile ne répondit d'abord que par des plaintes : certes Robert ne manquait pas d'égards pour elle et acceptait gentiment ses caresses. Mais il ne se confiait pas à elle!... Et cependant elle avait bien réparé les fautes passées, elle lui laissait une pleine liberté : aucune inquisition, aucune pression. Ah! elle était bien malheureuse!...

Plus d'une fois déjà, Léon Poultier l'avait rassurée. Tontol fit de même en des termes analogues. La crise de l'adolescence, disait-il, faisait germer en Robert des idées qu'il n'avait pas envie de communiquer, surtout à sa mère. Cela passerait. Cécile était certaine de le reconquérir. Il ne fallait que persévérer dans la même ligne de conduite. De l'impatience compromettrait tout.

Puis Tontol adjura Cécile de se débarrasser de cette illusion que Robert était toujours une partie d'elle-même, et que là où elle voyait le bien pour elle, là il était aussi pour Robert.

— Rien n'est dangereux, ajouta-t-il, comme : « Fais à autrui ce que tu voudrais qu'on te fît. » Ce précepte-là conseille aux pléthoriques de saigner les anémiques et aux anémiques de suralimenter les pléthoriques. Ne l'applique pas.

» C'est grâce à lui que ta belle-sœur Clotilde aura brimé la

petite Stéphanie pendant plus de dix ans... D'abord Clotilde est fanatique de maternité, d'où elle a prétendu que son mari se désespérait de ne pas être père. Ah! si tu connaissais mon ami Étienne!... Je te garantis qu'il s'arrangeait de la stérilité...

» Clotilde a une âme de duchesse dans un corps de charcutière. Ça la vexe. N'étant pas une duchesse complète, elle a rêvé comme compensation d'en faire une... moins le titre peut-être, et encore!... Elle a opéré sur Stéphanie... Clotilde n'a jamais pu maigrir; elle devient malade quand elle se met au régime : donc, à la diète, Stéphanie!

» Ta belle-sœur a d'abord fabriqué dans son imagination l'enfant bien élevé. C'était pour elle un type connu d'avance. Voilà sa bêtise. Il n'y en a pas de plus grosse. Tous les éducateurs la commettent plus ou moins. Ils ont entre les mains une graine inconnue d'eux : ils la plantent, ils la cultivent; ont-ils attendu au moins de savoir à quel végétal ils auraient affaire? Pas du tout. Ils ont décrété son espèce : ce sera, par exemple, un melon. Il pousse un chêne, on le traite en melon, et, quand on ne peut plus méconnaître sa nature, on se fâche... contre qui? contre soi? jamais! contre lui.

» C'est très simple d'éviter cette absurdité : on observe d'abord; on n'agit qu'ensuite... Je réclame les résultats de tes observations sur Robert...

» De quel droit? du droit que tu vas m'accorder toi-même. Tu as parfaitement compris tes devoirs quand tu nous a convoqués à Neuilly, nous, les quatre oncles de Robert... Tu aurais très bien élevé une jeune fille. Il faut des hommes pour diriger un jeune homme. Sans faire de personnalités, je me considère comme le plus qualifié pour m'occuper de Robert. Léon? excellent, très rond, sans doute, mais père et grand'père surabondamment; tout ce qu'il peut donner à un neveu, il le donne : nourriture et gîte à la campagne; ne lui demandons pas davantage. Étienne? il a Stéphanie, et c'est déjà bien trop pour lui. Jacques? déplorable éducateur... »

Cécile interrompit son frère avec inquiétude et vivacité :

— Il n'a qu'à se louer de ses enfants, auxquels, pour ma part, je ne découvre rien à reprocher. Mais, je t'en conjure, si leur fréquentation a pu être funeste pour Robert, ne me le cèle pas.

— Au point de vue de la conduite, répondit Tontol, Gaston et Paul sont pareils aux autres jeunes gens, ni meilleurs ni pires. Mais leur père a la prétention d'en avoir fait des idéalistes, pauvre bonhomme! Entre les séances de la Bourse, Revel navigue en plein azur, et il tient les yeux fixés sur les étoiles; ça l'empêche de voir que ses fils ne sont pas dans le même bateau que lui. Les deux gaillards canotent sur la réalité, je t'en réponds... Tu me parlais de leur fréquentation pour Robert. Est-ce qu'il a de la sympathie pour eux?

A ces mots, le visage de Cécile s'illumina comme celui d'une personne qui fait une découverte.

— Robert ne m'a fait aucune confidence à leur endroit, — répondit-elle. — Mais tes propos viennent de m'éclairer à ce sujet, parce qu'ils m'enseignent une cause de grande mésintelligence entre Robert et nos neveux Revel. Autant ceux-ci, d'après toi, seraient dépourvus de penchant pour la poésie, autant les vers exercent d'attrait sur lui, en particulier ceux de messieurs de Lamartine et Victor Hugo. Oui, mes yeux se dessillent : Robert a passé une journée avec ses cousins peu de temps avant que nous ne vinssions à la Forane, et il a été choqué par des idées matérielles qu'ont exprimées Gaston et Paul, dans cette intimité où les jeunes gens se montrent les uns aux autres tels qu'ils sont.

— Bien, c'est cela, — dit Tontol... — Résumons : antipathie spéciale : les fils Revel; goûts : la poésie romantique, la méditation, ou peut-être la rêvasserie...

» Si Robert s'ennuie, c'est qu'il est sérieux; il pense, il cherche sa voie, il ne peut pas se laisser végéter comme un légume bourgeois. Il lui manque un ami, un conseiller pourvu d'un peu d'expérience... »

Ici, la voix de Tontol, froide jusqu'alors, vibra légèrement d'une émotion contenue.

— Quelqu'un, — poursuivait-il, — qui lui apprenne à se comprendre lui-même. Je t'ai prouvé qu'étant femme tu ne pouvais pas remplir ce rôle, et que ni Léon, ni Étienne, ni Jacques, ne se donneraient de mal pour diriger Robert. Il ne reste que moi. Réfléchis, tu verras que j'ai des chances pour être l'homme qu'il faut. Je n'ai pas d'enfants, pas de pupille, pas de femme, plus d'ambition. Ce que je voulais faire pour

moi dans la vie, je l'ai fait; je suis donc libre de mes efforts et de mon temps. Rien ne m'empêche de les consacrer à Robert. Je ne t'enlèverai pas ton fils. Je te laisserai la part que tu réclames de lui : sa tendresse, les douceurs sentimentales dont un vieux sec de mon espèce n'est pas gourmand... Sans en arriver même avec lui jusqu'à la paternité cérébrale, je pourrai lui être utile dans sa préparation à l'École des Mines...

» Il ne sera peut-être pas fâché non plus de faire de la bicyclette avec moi : j'ai apporté la mienne. Je viens de prendre quelques leçons. C'est tout juste si je commence à me tenir. Nous nous apprendrons l'un à l'autre. Je me charge de ne pas lui répugner autant que les fils Revel. Tu verras que l'exercice lui fera du bien...

Tontol eut, à ce moment, l'esprit traversé par un doute :

— Es-tu bien sûre — demanda-t-il, — que personne ici n'ait pris d'influence sur Robert?

— Qui serait-ce, Dieu merci! puisque je n'en ai plus moi-même? — répliqua Cécile.

De triste qu'il était, son ton était devenu amer, parce qu'elle se rappelait la jalousie que maman Charlotte lui avait inspirée. Les causes de cette jalousie n'existaient plus, à la vérité, mais une femme n'en avait pas moins accaparé quelque temps l'intérêt de Robert, un intérêt filial, — Cécile l'interprétait ainsi; — cela était dur. Elle reprit :

— Robert a paru d'abord rechercher la compagnie de ma belle-sœur, madame Léon Poultier. Cela n'a pas duré. On ne les voit plus jamais seuls ensemble.

Tontol avait observé les traits mélancoliques et fripés de maman Charlotte. Qu'y avait-il en elle de séduisant pour un jeune homme? On pouvait comprendre qu'elle eût attiré Robert par des câlineries platoniques de vieille tante, où bientôt celui-ci n'avait plus trouvé que viande creuse pour son cœur et son esprit. Ainsi s'expliquait-il le fait raconté par Cécile. — Explication évidente à son gré. — Il n'insista pas. Il était d'ailleurs pressé de conclure.

— Sommes-nous d'accord? — demanda-t-il. — Je m'occupe de Robert, je l'étudie, je le distrais, j'apprends à quoi il est bon, et, suivant mes découvertes, je l'instruis et je le conseille?

Cécile ne pouvait que consentir. Sa conscience lui disait

même qu'elle devait orner son approbation de vives marques de gratitude. Tontol ne venait-il pas d'apparaître comme le seul homme qui témoignât d'un réel intérêt à l'égard de Robert? De la part des autres, il n'y avait eu que bienveillante indifférence. Léon Poultier faisait preuve cependant d'une vraie bonté, mais il ne semblait attacher aucune importance à la pénétration de la nature intime de Robert; il le considérait, sans doute, comme une unité quelconque parmi tous les jeunes gens; il ne lui attribuait aucune vocation spéciale, et, en fait de carrière, le prévoyait rangé dans une case, sans imposer à cette case d'autre condition que d'être disponible au moment opportun. Bref nul, sauf Tontol, ne faisait un effort personnel en faveur de Robert. Mais, tout en lui rendant cette justice, Cécile demeurait troublée par le mystère dont elle le revêtait instinctivement. Ce n'était pas qu'elle eût le moindre doute sur sa loyauté : elle l'estimait véridique, mais insondable, pareil à l'eau des océans gris, partout pure, partout opaque cependant; quels poulpes, quels requins se tiennent invisibles dans cette limpidité?... Cécile hésita donc un peu. Inutilement, elle le savait bien. Et ce fut sans élan, l'air effaré, qu'elle répondit :

— Du fond de l'âme, je te remercie de ta sollicitude pour mon Robert. Exerce-la sur lui comme tu le jugeras à propos, pourvu qu'il soit heureux et demeure en bonne santé.

Tontol fit encore quelques pas silencieusement à côté de sa sœur; puis, soudain, il poussa une sorte de grognement, pivota sur lui-même et s'éloigna sans prononcer un mot.

X

Dès que Robert avait senti se dénouer le lien protocolaire qui assemblait la famille autour de tante Clotilde, il avait bien vite profité de la circonstance pour fuir dans une direction que personne ne prenait; et, comme c'était sa coutume lorsqu'il voulait méditer seul, il avait abouti au bord de la rivière. Quand il y fut, il reprit à loisir ses songeries habituelles : que faire de sa vie? Une fois de plus, il lui semblait qu'un effort

d'attention et de volonté allait résoudre ce problème qu'il se posait. Car cette solution était urgente : les choses ne pouvaient plus durer ainsi.

Depuis que sa tante Charlotte avait subi, à cette place même, une crise douloureuse, Robert se croyait plongé au sein d'un infini vide, éternel et noir. Pourquoi? que lui était-il arrivé? Il ne le comprenait pas bien. Il savait seulement qu'un bonheur délicieux s'était approché de lui, l'avait effleuré, puis, soudain, s'était envolé, disparaissant pour toujours. Robert avait senti, surtout aux heures de groupement familial, combien le retour de ce bonheur était impossible. A ces moments-là, il avait coutume de regarder sa tante Charlotte avec une sorte de stupeur désespérée en se disant que, reprît-elle les tête-à-tête de naguère, quelque chose était tout de même irrémédiablement fini, et ce quelque chose seul avait du prix. Robert ne croyait pas que ses sentiments pour tante Charlotte eussent jamais été en chemin de dépasser la limite du platonisme; c'est pourquoi il s'imaginait les conserver tels qu'auparavant. Et pourtant il avait aimé d'amour et il n'aimait plus cette pauvre femme, ce qui rendrait impossible toute expansion intime entre elle et lui. Telle était la réalité que Robert, faute d'expérience, ne voyait pas, tandis qu'un instinct obscur lui en faisait sentir l'amertume.

Et, douloureusement, il se débattait. Il cherchait une issue. Se tuer? conclusion facile et fréquente; mais, chaque fois qu'il y avait songé, il s'était aussitôt égaré dans l'au-delà; il s'était représenté lui-même, ombre inquiète de suicidé, ses incarnations dans les formes innombrables de l'univers : triste liberté, car avec quelle âme sœur voltigerait la sienne?

Souvent aussi il projetait de se métamorphoser, de n'être plus un jeune bourgeois, de s'en aller n'importe où, au hasard, en chemineau; il s'engagerait comme manœuvre, comme garçon de ferme; ou il gagnerait un port, il s'embarquerait sur un navire, paierait son passage en faisant à bord une besogne quelconque; il changerait de nom; la crainte de mourir de faim lui ferait oublier ses rêveries et il serait un autre. Et il se promettait de savoir bientôt monter à bicyclette, ce qui faciliterait beaucoup cette évasion... Il ne tardait pas à se perdre dans le vague, il imaginait des

aventures, des paysages; sa fantaisie l'entraînait, mais sans l'égayer.

Il oubliait qu'en fait il se montrait déterminé à conduire sa vie suivant le plan arrêté par sa mère d'accord avec les quatre oncles. Il travaillait consciencieusement les matières de son examen; elles ne l'ennuyaient pas; il trouvait même une certaine volupté à s'absorber dans les problèmes mathématiques qui, à condition d'être assez difficiles, étendaient un voile opaque entre lui et le monde. Mais l'avenir auquel il tendait par ses études lui semblait, à la réflexion, dénué de toute valeur, et cela lui donnait l'illusion d'en vouloir un autre.

En proie à cette souffrance mal définie, mais profonde, que produisaient en lui son éducation, son romantisme, son âge et ses deux faillites sentimentales, Robert marcha de long en large sous la voûte des vieux ormes, au bord de la rivière. Comme toujours, ses recherches intérieures avortaient. Il s'étonna enfin d'être aussi seul, aussi privé d'appui. N'y avait-il pas dans le Grand-Tout, parmi les arbres, les eaux, l'atmosphère, le sol, qui, pour les poètes, ont une vie et un langage, parmi les âmes qui se posent sur les choses, n'y avait-il pas un esprit consolateur et sage dont les paroles pussent être entendues? Et Robert s'arrêta en haut des marches de l'ancien débarcadère. Il y demeura longtemps sans bouger. Il semblait vraiment interroger la Nature. Elle ne lui répondait pas, non qu'elle fût muette, mais parce qu'elle parle seulement de ce qui l'occupe.

Le soir venait. C'était le soir d'une journée grise et calme. Le lac formé par l'élargissement de la rivière avait la couleur de l'acier terni. Rien à terre ne bougeait, si ce n'est que, parfois, une feuille de roseau trépidait, et ce frisson, court et convulsif, dans l'immobilité des autres plantes, paraissait mystérieux. Mais la vie effleurait la surface de l'eau. Des sillages en forme de coins s'irradiaient avec vitesse comme sous les étraves de petites barques invisibles; ils couraient vers un bord, puis vers le bord opposé, puis mouraient. Aucun souffle n'avait passé dans l'air. Çà et là résonnait comme le bruit de gros baisers rustiques, de ces baisers où les lèvres mouillées, d'abord serrées l'une contre l'autre, s'écartent pour une succion brusque. En même temps des ronds noirs se

creusaient et s'auréolaient d'ondes circulaires. Toutes ces rides faisaient un estompage plutôt que des moires, tant il y avait peu de reflets. Que refléter, en effet? La lumière était une cendre fine également répandue par tout le ciel, et l'on ne pouvait deviner de quel côté le soleil allait se coucher.

Non, la Nature ne répondait pas à Robert, mais elle disait clairement que sa léthargie n'était pas une mort : ici même, au milieu d'un paysage immobile, le lac endormi ne cachait-il pas la foule des poissons? Ils s'agitaient, ils s'amusaient à nager en troupes, ou aspiraient par des tourbillons les insectes couleur du temps qui volaient trop bas. Mais Robert n'entendait pas ce langage. Il voulait que la Nature fût une déesse au cœur de femme, qu'elle s'intéressât aux affaires humaines; il réclamait bien plus encore : qu'elle s'occupât de lui en particulier, qu'à chaque instant elle lui donnât audience, qu'elle ne cessât pas de l'envelopper de tendresse. Et, comme elle n'avait cure de ces exigences, il la trouvait cruelle. Pareil aux autres hommes, il cherchait un Dieu qui se tînt toujours à sa disposition. Il y avait bien le Christ, mais les religieux de l'Oraison le lui avaient rendu haïssable. Le Christ, disaient-ils, était leur père, leur chef; ils le présentaient en quelque sorte comme un moine de leur ordre. Mieux valait cent fois le ciel vide!... Ah! combien Robert se sentait abandonné! Et cependant il s'obstinait à regarder les marches moussues de l'embarcadère, et la surface du lac, et l'île, et à tendre sa puissance de rêve.

Il tressaillit : on l'appelait. Son émoi fut aussi intense que lorsque, en pensant aux miracles, on est surpris par l'apparition d'une personne entrée sans bruit. Mais ce fut une secousse brève. La voix était connue, masculine, celle de Tontol.

— Robert, je te cherchais, — disait-elle.

En se retournant, Robert vit Tontol qui s'avançait raide, impassible, dans l'allée d'ormes. C'était, au milieu de cette pénombre, une silhouette assez fantastique : celle d'un don Quichotte revêtu de son armure sous un veston et un pantalon de la fin du XIXe siècle.

— Je t'ai cherché longtemps, — reprit Tontol, — mais j'étais bien sûr que je finirais par te trouver. Je veux faire connaissance avec toi.

Robert ne sut que répondre. Il était surpris et un peu

méfiant. Pourquoi cette démarche, tant d'intérêt? que lui voulait-on? Il balbutia des syllabes indistinctes, n'étant pas sûr lui-même s'il disait : « Très volontiers », ou : « Merci mon oncle », ou : « C'est très aimable à vous », ou un mélange de tout cela.

Et aussitôt Tontol ne sembla plus se soucier de son neveu; il se campa près de lui, entre les vases de pierre, et tint les yeux fixés obstinément sur les roseaux de l'autre rive.

Il repassait son plan. C'était bien simple : sonder Robert, constater si son caractère, probablement idéaliste et sentimental, laissait une place suffisante à la curiosité scientifique. Si oui, gagner sa confiance, ouvrir ses yeux sur les merveilles du monde réel.

Mais Tontol n'ignorait pas que ce fût une tâche délicate. Comme il aurait à se garder de lui-même, qui était si porté à traiter le sentiment et l'idéal par l'ironie, quand ils se mettaient en opposition avec l'esprit positif! Céder à ce penchant, c'était risquer de froisser Robert. Ah! Tontol se sentait sur la corde raide, car il avait grande envie de réussir...

Il eut l'inspiration d'exploiter une antipathie qui fût commune à lui et à Robert. Il y en avait une : contre les fils Revel. Et, avec l'idée de mettre la conversation sur le séjour de Robert à la Forane, il dit :

— Ce n'est pas gai ici... pour toi.

— Non, — répondit Robert, — ce paysage est triste.

— Je ne parle pas de l'endroit où nous sommes, — reprit Tontol. — Les eaux sont un monde amusant, quand on ne les bichonne pas, quand on ne les enferme pas entre des marges de pierre bien propres, quand on oublie de faire leur toilette. On n'aurait qu'à les explorer ici avec soin pour y découvrir des êtres extraordinaires. On verrait des boules d'argent se mouvoir : ce sont les argyronètes. Elles élèvent leurs petits dans une cloche à plongeur. Elles tissent avec leur soie un réceptacle sous-marin en forme de dé à coudre. Ensuite elles le remplissent d'air, et voici comment. Elle ne sont pas mouillées par l'eau, elles sont comme les grains de raisin autour desquels tu remarques une pellicule argentée, quand tu les trempes pour les laver : cette pellicule est de l'air. Les argyronètes en plongée en ont une pareille autour d'elles.

Elles s'en débarrassent sous le dé, en se brossant avec leurs pattes. Elles remontent à la surface et replongent : nouvelle pellicule. Et ainsi, peu à peu, elles munissent leur cloche... Ah! il y a bien d'autres peuples étonnants dans l'univers des ruisseaux paresseux ou des étangs. Je mettrais des heures et des jours à te décrire leurs mœurs...

Tontol s'interrompit, satisfait; il lui semblait que Robert l'avait écouté.

— Mais, — poursuivit-il presque aussitôt, — je fais une digression. C'est plus fort que moi. Je cède à ma toquade pour les choses de la nature. Elle me donne une mauvaise réputation. On me regarde comme un être à part, un cerveau fêlé : « Qu'est-ce que c'est que cet amateur de vermine? » Ça ne me fâche pas, ça me flatte. Étant donné le caractère général du troupeau humain, les gens que l'on parque à l'écart, ou qui s'isolent volontairement, ont chance de valoir quelque chose.

Ces dernières paroles eussent fait songer à un raté aigri ou à un homme affligé du délire de la persécution, et l'on se fût attendu au prochain et interminable récit de dénis de justice. Mais Tontol les avait prononcés d'un ton froid, comme s'il eût rappelé un de ces phénomènes physiques bien connus, envers lesquels tout mouvement de passion est puéril. Robert, s'appliquant la remarque de son oncle, en reçut de la consolation.

Tontol, avec le mouvement brusque d'un pantin, leva deux doigts et reprit :

— Deuxième digression! C'est la dernière... Je voulais simplement te dire que le séjour à la Forane ne devait pas être amusant pour toi. Dame! cela se comprendrait : il n'y a plus ici de garçon de ton âge. Tu regrettes peut-être les fils Revel?

Robert, qui ne voulait pas encore se livrer, dit évasivement :

— Je les ai à peine vus.

— Ce n'est pas moi qui te ferais un reproche de les avoir évités, — poursuivit Tontol. — Garde pour toi ce que je vais te dire. Ces deux garçons ne me reviennent pas. Je les crois sans franchise. Devant la famille, des saints, de jeunes messieurs très corrects : bons principes, moralité stricte... Ils n'aiment pas que leurs sœurs aillent dans les petits théâtres, figure-toi ça!... Quand on ne les voit plus, c'est la noce, la

basse plutôt que la haute. Et puis, quelle conversation peut-on avoir avec eux si on a des idées?

Cette appréciation ne fut pas appuyée verbalement par Robert, trop délicat pour étaler ses sentiments à l'égard de Gaston et de Paul, ce qui, craignait-il surtout, l'eût entraîné à dévoiler l'origine de cette antipathie. Mais il était heureux de constater que quelqu'un de sérieux sentait comme lui. Sa solitude morale lui en sembla interrompue. Sa figure s'éclaira.

— Tu es dans une période ingrate, — dit Tontol. — A ce moment-là, on ne se plaît qu'avec des camarades plus âgés ou plus jeunes que soi de trois ou quatre ans. Et pourtant il peut y avoir des hommes faits qui, par exception, ne vous ennuient pas. Il y a le père, quand il a les mêmes goûts que son fils, quand il n'est pas encore gâteux; à son défaut, des célibataires, qui, tout en étant célibataires définitifs, éprouvent le besoin de se continuer. Ils ont une science, un art, une philosophie qui sont arrivés sur un plateau : cela ne montera plus guère. Ils sont à la phase de la vie où l'on a fini de progresser. Ils le sentent, et puis ils se disent qu'ils ont assez accumulé pour eux-mêmes. L'envie leur prend alors de transmettre leur capital de pensée. Il leur faut un élève de ton âge. Quand ils le tiennent, ils ne s'y attachent peut-être pas comme à un fils, mais davantage, en un sens. Après tout, on ne choisit pas son fils. Quand on a trouvé l'élève, il s'agit encore de ne pas le faire fuir en se donnant un air de pédagogue, de cuistre, de pion, ou tout simplement de raseur. C'est difficile....

» Un tel maître te manque. Je ne fais pas injure à tes autres oncles en disant qu'ils n'ont ni le désir ni la possibilité de jouer ce rôle envers toi. Leur famille et leurs affaires les occupent. Ce sont des hommes d'action. La pensée, pour eux, est un outil, non un but. Une fois leur travail du jour terminé, ils sont plutôt enclins à la mettre sous clef, jusqu'au moment où elle leur redeviendra pratiquement utile. Leur besoin de se continuer n'est pas de même nature que chez le spéculatif. Lui seul peut avoir la passion d'acquérir un disciple.

A ce moment, Tontol eût pu brûler ses vaisseaux. La prudence le retint. Il tourna court :

— Pour résumer : tu te trouvais seul... Je suis venu te tenir un peu compagnie.

Mais une lueur d'espoir et de sympathie traversa le cristal froid de ses yeux, et en dit plus long que tous les discours. Elle prenait d'autant plus de prix que Tontol avait eu jusque-là son regard ordinaire, un regard qui exploitait à fond les choses extérieures et ne leur rendait rien.

Robert en fut ému. Bien qu'il se crût le cœur cadenassé à double tour par ses récentes expériences, il le sentit soudain pareil à une porte sans serrure que le moindre courant d'air peut ouvrir. C'était un brave homme, pensait-il, que ce Tontol, malgré ses apparences de sécheresse. Un original aussi ; de cela on ne pouvait lui savoir que bon gré. Impossible de trouver aucun motif intéressé qui lui donnât tant d'empressement à s'occuper d'un pauvre petit neveu en état de détresse morale. S'annonçait-il comme une réplique masculine de tante Clotilde? Non. Tante Clotilde n'eût pas spontanément dénoncé les pédagogues et les raseurs. Robert, d'autre part, était flatté de ce que Tontol attribuât du mérite aux chercheurs de solitude. Sans doute Tontol n'était pas le compagnon, l'ami rêvé. On devinait bien qu'on ne pourrait jamais l'entretenir de choses importantes : de la femme, de l'amour, du romantisme, de la mélancolie. Tel quel cependant, il paraissait devoir être d'un commerce intéressant. Et puis, surtout, il avait eu un appel de sympathie auquel Robert ne pouvait résister.

Celui-ci voulut jouer aussi l'homme qui se réserve. Il dit simplement :

— Je veux bien, mon oncle.

Mais il rougissait, et sa confiance juvénile éclatait sur son visage,

— Alors, — reprit Tontol, — nous ferons de la bicyclette ensemble.

— Je veux bien, mon oncle, répéta Robert, je veux bien.

XI

Et ils s'exercèrent à monter à bicyclette. Décidément, Tontol était un bon type, drôle et amusant à sa manière, qui n'était pas banale. Une fois juché sur sa machine, il semblait encore,

bien plus qu'en d'autres circonstances, porter l'armure de don Quichotte sous son complet couleur crocodile. Son impassibilité devenait de l'héroïsme, parce que, réellement, il ne laissait paraître aucune crainte : jamais un mouvement nerveux pour prévenir la bûche inévitable. Il pensait évidemment de son équilibre momentané : « Je le tiens. Compromettre un état où il est si difficile de parvenir? Jamais! Ne bougeons plus que les jambes. Il arrivera ce qu'il arrivera. » Mais cet héroïsme devenait comique parce que Tontol ne se faisait jamais de mal. Robert avait d'abord passé par des alternatives d'angoisse et de fou rire. Bientôt l'angoisse disparut. Il aidait Tontol à démarrer, puis courait en tenant le dessous de la selle par derrière.

— Lâche-moi, lâche-moi, sacr!... — grommelait Tontol d'une voix que la présence d'un cigare dans sa bouche rendait indistincte.

Robert obéissait, mais continuait de galoper à côté de la machine. Bientôt il ne pouvait plus suivre. La bicyclette et Tontol formaient une espèce de monstre mécanique soumis aux seules lois de l'inertie, et dont la vitesse s'accélérait. Il y avait un tournant à prendre, mais, comme l'inertie veut la ligne droite, le monstre mécanique franchissait un petit fossé, tombait dans un massif d'orties, et, là, se brisait en deux. Quand Robert arrivait, la moitié, Tontol était déjà debout et disait :

— Recommençons!... Je veux tout de même savoir prendre un virage.

— Vous alliez beaucoup trop vite! — s'écriait Robert essoufflé. — Il fallait ralentir... Vous avez un frein, vous oubliez que vous avez un frein.

— On a plus d'assiette quand on va vite, — répliquait Tontol sérieusement. — Si je ralentissais, je me ficherais par terre.

Et la seule précaution qu'il prit d'abord fut de tenir son cigare dans le coin droit de sa bouche, parce que la chute se produisait toujours sur le côté gauche.

L'exercice physique, ainsi pratiqué en gaîté, eût déjà suffi à diminuer l'oppression qui comprimait le cœur de Robert; mais, en outre, Tontol causait et ne se montrait pas si mauvais

confident qu'on aurait pu le croire. Sans doute, il n'aiguillait pas la conversation vers la femme et l'amour. Toutes les fois que ce sujet semblait sur le point d'être abordé, Tontol prononçait de vagues paroles, ou était pris de ces soudaines absences, de ces distractions qui lui donnaient une réputation de toqué auprès de tante Clotilde. Robert le croyait dépourvu de toute idée sur les choses sentimentales ; il ne savait pas que, véridique et prudent, Tontol ne voulait ni risquer de déplaire, ni manquer de sincérité. Mais Tontol parlait volontiers de tout le reste, même, chose surprenante, de la poésie. Il ne se cacha pas de la comprendre assez mal quand elle était entendue au sens littéraire. Pourquoi embellir le monde par des discours? mieux valait s'efforcer de le connaître. A l'harmonie verbale, Tontol préférait l'harmonie réalisée entre les faits et l'esprit humain : celle-ci était, elle aussi, une musique, mais bien plus sublime, qui pouvait embrasser, dans un seul de ses accords, les soleils et les atomes; elle était la musique de l'Univers.

Robert avait, sur la poésie, des intuitions qui ne cadraient pas tout à fait avec cette profession de foi. Il sentait d'instinct qu'il y avait des éléments essentiels dont son oncle ne tenait pas compte : le cœur de l'homme, la beauté plastique du vers, le mystère, les suggestions puissantes et indéfinissables. Toutefois il trouvait aussi de l'attrait dans les idées exprimées par Tontol : elles impliquaient un culte fervent de la nature, un culte qui, ne s'arrêtant pas aux coups d'encensoir, montait jusqu'à la communion directe avec elle. Et Robert reconnaissait là, sous une autre forme, le panthéisme que ses rêves et la lecture des romantiques lui avaient rendu cher.

Aussi ne se faisait-il pas prier quand Tontol lui proposait une promenade. Leurs courses devinrent bientôt quotidiennes et longues.

Pas un instant d'ennui pendant ces tête-à-tête. Tontol était inépuisable, intéressant par ce qu'il racontait, amusant par la forme sous laquelle il racontait. Il puisait dans ses souvenirs de voyages des observations et des anecdotes. Cela remplissait les intervalles de temps pendant lesquels il n'avait rien à montrer à Robert. Mais le plus souvent, comme il le lui avait annoncé, il lui faisait voir directement un monde étrange, et

même, quand ils rentraient à la Forane, ce spectacle n'était pas terminé, car Tontol avait apporté un microscope.

Robert fit connaissance avec les peuples innombrables des insectes et des plantes. Il apprit beaucoup plus de choses, beaucoup plus vite, et les retint mieux que s'il avait consacré tout son temps et tous ses efforts à les étudier dans des livres. C'était aussi une étude sans aridité, qui faisait même fleurir l'imagination.

Quand, au cours d'une promenade, il se reposait près de son oncle en se couchant à plat ventre parmi les regains, Robert n'avait qu'à écouter Tontol pour accomplir un voyage extraordinaire.

— Si tu veux changer de monde, change d'échelle, — lui conseillait Tontol. — Figure-toi que tu sois debout, et que ta tête atteigne au niveau du garrot d'un rat. Ce n'est pas malin : un rat vu à cinq centimètres est vraiment gros comme un bœuf vu à dix mètres.

Et Robert excursionnait avec son oncle parmi les regains métamorphosés en jungle. Des bambous de cinq à six mètres balançaient des épis ou des panaches de toutes sortes au-dessus des voyageurs qui écartaient péniblement de longues feuilles effilées jaillissant du sol, ou se faufilaient sous leur entrecroisement. Elles avaient des tranchants d'épée ou de scie. Quand elles se faisaient moins touffues, on rencontrait des plantes couvertes d'une fourrure clairsemée, au poil vitreux.

— Des céraistes, — dit une fois Tontol. — Regarde leurs fruits.

Ces fruits étaient comme des poires à poudre en celluloïd jaunâtre, presque transparent. Recourbés à leur extrémité, ils s'ouvraient par une embouchure dentelée. On distinguait à leur intérieur des balles noires, les graines.

On passa ensuite au pied d'un lychnis blanc qui élevait, bien plus haut que les bambous, ses fleurs larges comme des assiettes et des calebasses brunes dont la contenance était bien de trois ou quatre litres.

Mais, apercevant une plante plus modeste ornée d'étoiles rouges, dont chacune, à la rigueur, eût tenu dans une soucoupe, Tontol s'en approcha.

— Veux-tu, — demanda-t-il — cueillir, sur cet anagallis ou faux-mouron, un joli bol pour prendre ton café au lait le matin?

Et il désigna des globes verts, à peine plus gros que des ballons d'enfants. Sur ses instructions, Robert en frappa un d'un coup sec. Aussitôt l'hémisphère supérieur se détacha suivant un cercle net, sans bavures ni cassures.

— Maintenant, — reprit Tontol, — nous allons nous amuser avec un géranium.

En faisant le tour du faux-mourron, il venait de découvrir un arbuste tout hérissé de clochetons pointus, longs comme le bras. Chacun avait à sa base cinq renflements, prolongés par des bandes brun-rosé qui se rejoignaient et montaient en s'amincissant jusqu'au sommet.

— Attention ! — s'écria Tontol.

Et, ayant ouvert son couteau, il coupa un pédoncule qui semblait attacher un des renflements sur le clocheton. Brusquement, la bande correspondante forma ressort, se tordit en spirale, et la graine, logée dans le renflement comme dans la poche d'une fronde, fut projetée sur le sol.

Mais la forêt vierge que parcouraient l'oncle et le neveu avait une faune très abondante. Des espèces de petits crabes vermillon à huit pattes et sans pinces couraient avec une incroyable vélocité. Par moments, ils faisaient du dix à l'heure, prétendait Tontol, ce qui, eu égard à leur taille, correspondrait bien à du cent à l'heure pour un caniche. Des animaux s'élançaient de terre, en si grand nombre quelquefois, qu'on eût dit un bouquet de feu d'artifice. Les criquets, de la taille des veaux, franchissaient d'un bond les cimes des arbres les plus élevés. On remarquait parmi ces sauteurs des bêtes qu'on eût dites fabriquées, par un artiste ingénu, pour amuser les enfants. Elles avaient à peu près la forme des cocottes en papier. Un œil noir, un bouton de bottine, s'enchâssait dans leur tête triangulaire. Quelle détente ils avaient, ces jouets mécaniques ! Si l'un d'eux vous sautait à la figure, il vous ferait une fameuse bosse !

Robert sursauta : un globe grisâtre, velu, armé de longues pattes grêles, qui ressemblaient à des tuyaux de paille articulés, venait de tomber du haut d'un bambou, et s'arrêtait

en l'air à hauteur de tête humaine. Tontol, plein de sang-froid, de présence d'esprit, de courage, happa cette étrange machine à pleines mains.

— Vous n'êtes pas dégoûté, Tontol ! — s'écria Robert. — Et prenez garde de vous faire mordre !

En avant du globe, il y avait en effet un bloc plus petit, que terminaient deux crochets agités d'un mouvement de va-et-vient parmi une bave noire.

— Le savant, — répondit Tontol. — n'est jamais dégoûté que de la bêtise et du manque de curiosité. Et puis, il n'y a aucun danger : vois comme je la tiens ; pourrais-tu mordre des mains qui t'étrangleraient ? Regarde plutôt cette araignée avec soin. Ce n'est pas dans le monde que nous venons de quitter que tu verras des artistes pareils : des singes cordiers qui ont leur corderie dans le ventre, et qui se laissent choir du haut des arbres en dévidant un câble par leur derrière. Et ce n'est pas un câble tout fait : la corderie intestinale ne contient que la provision de chanvre. Ici, le chanvre est de la soie liquide ; elle se solidifie en sortant par les trous de la filière, car il y a plusieurs trous, plusieurs brins.

Étrange en effet que toute cette fabrication pût s'accomplir dans le temps d'une chute ! Comme autres singularités accessoires, l'araignée portait, sur l'extrémité antérieure de son thorax, six ronds noirs, autant d'yeux.

Tontol lâcha le monstre qui, avec agilité, remonta le long de sa corde.

Un hasard heureux voulut aussi que l'on pût observer de près une mouche ; elle s'était empêtrée dans une vieille toile d'araignée déchirée : on eût dit de loin un volatile qui, succédant aux poissons, fût venu se prendre dans un filet de pêcheur suspendu aux branches pour sécher. Mais, de près, quel volatile peu semblable aux oiseaux ! La tête, emmanchée sur une courte tringle, n'était qu'un œil, ou plutôt un bouchon de carafe à milliers de facettes et couleur de sang coagulé. Là dedans était pratiquée une rainure d'où sortaient deux petites massues ramifiées, et dans laquelle se repliait une trompe molle.

Le corps, au bout duquel saillait le bouchon de carafe, était composé de deux pièces d'armure, la première prise à

un chevalier européen, la seconde à un samuraï. Le tout porté, quand la bête marchait, par six pattes, — des bâtons épineux, — et, quand elle volait, par deux ailes, — des lamelles de corne translucide traversées par des nervures et clairsemées de piquants.

Tontol, enfonçant la pointe de son crayon dans de petits trous que la mouche avait sur le corps, dit :

— Elle respire par là. Ce sont les entrées de trachées qui amènent l'oxygène au contact de son sang. Tous les insectes respirent ainsi. Ils ont des volets, pour clore leurs prises d'air, ou des pinces pareilles à nos pinces hémostatiques, pour comprimer leurs trachées; c'est leur manière à eux de fermer la bouche...

Le voyage eût duré indéfiniment : la terre devient vaste quand les mouches prennent la taille des pigeons. Mais il fallait rentrer.

Robert se métamorphosa rapidement. A la vérité, il conservait son romantisme. Ce qui disparaissait, c'était le caractère morbide qui s'y était attaché. Jusque-là, Robert s'était étiolé. Il n'avait pas mené de vie physique. Le mysticisme, d'abord chrétien, puis laïque, la domination d'une mère timorée, uniquement attachée aux choses anciennes, puis la solitude, tout cela s'était étendu sur Robert comme des ombres différentes, toujours opaques. Ce n'avait été qu'un changement de cave. Mais, comme la plante humaine qu'était Robert appartenait à une bonne race, et comme l'âge ne lui avait pas encore enlevé sa plasticité, il lui suffisait d'un peu d'air et de soleil pour qu'elle prît un bel épanouissement.

Tontol, qui se figurait déjà être le Maître, seul capable d'agir sur la volonté et de diriger la destinée du disciple, s'exagérait peut-être son succès. Il avait joué un rôle plus modeste. Il avait tout simplement amené Robert à trouver courtes de longues promenades. C'était fort important, à la vérité, tellement l'activité physique, exercée sans conscience de l'effort, est un merveilleux remède, surtout pour les jeunes gens.

Robert parut plus aimable, si vite que tante Clotilde eut le temps de s'en apercevoir avant de partir; et elle n'y comprit

rien : comment la fréquentation assidue d'un ours comme Tontol pouvait-elle produire de tels effets?

Et Cécile oscillait entre la jalousie et la reconnaissance. Elle était jalouse, parce qu'une autre personne qu'elle avait de l'influence sur son fils. Elle était reconnaissante parce qu'il l'embrassait bien mieux qu'auparavant.

XII

Au mois d'octobre, Robert revint avec sa mère habiter la petite maison de Neuilly, trop grande pour eux. Et son existence d'étudiant se déroula suivant le programme prévu. Il fut reçu au cours préparatoire à l'École des Mines, et l'année suivante, à l'externat de cette École d'où, après trois années, il sortit pourvu d'un diplôme. Mais ce n'était pas fini : écoutant les conseils de Tontol et ses propres goûts, il fut auditeur, au Muséum, de divers cours de sciences naturelles. Cela le mena jusqu'à sa vingt-cinquième année.

Et son intimité avec Tontol s'accrut encore. Si le temps était beau, le dimanche, ils couraient la campagne, à bicyclette, excursions toujours scientifiques et philosophiques en même temps que sportives.

Il arrivait à Robert, assez rarement, de faire faux-bond à son oncle. La première fois, celui-ci le regarda dans le blanc des yeux et lui dit :

— Tu as une maîtresse!

Robert rougit un peu, mais bien moins qu'il ne rougissait naguère, et conserva un silence qui signifiait « oui ».

— Est-ce un fil à la patte? — poursuivit Tontol.

Robert secoua la tête.

— Bien sûr? bien sûr? Ta parole d'honneur!

— Ma parole d'honneur, — dit Robert en souriant.

— Eh bien, alors, mon garçon, ça ne me regarde pas. Sois heureux, mais garde-moi tes dimanches. Après tout, il reste dans la semaine des soirées et quelques autres instants. C'est bien assez.

Robert avait en effet une maîtresse. Pendant son célibat, il en eut trois en tout, successivement, jamais plus d'une à la

fois, et ne leur fit pas d'infidélités, tandis qu'elles, femmes entretenues, étaient contraintes à la bigamie, au moins ; — elles ne se défendaient que d'aller au delà. « — Tu comprends, mon chéri, — avouèrent-elles chacune, — *j'ai quelqu'un* ; il vaut mieux te le dire tout de suite. (Elles ne le disaient, bien entendu, qu'au moment où les circonstances nécessitaient cette déclaration, et où elles jugeaient toute rupture entre elles et Robert improbable). Me fâcher avec lui, ce serait perdre ma situation. Et comme tu ne peux pas m'en donner une... Mais je n'aime que toi. Dans le cœur de ta petite — (Andrée, Micheline ou Suzanne), — tu es le seul. »

La première fois, — c'était avec Andrée, — Robert eut une grosse désillusion, et rompit ; mais, au bout de trois semaines, par lâcheté amoureuse, il renoua. « Quand je pourrai me marier !... — songeait-il ; — le seul amour véritable, c'est l'amour pour la vie. Mais en attendant?... » Et il éprouvait que, parmi les femmes de Paris, il y avait trop de charmes, et dans les sens de l'homme trop d'impatience, pour qu'on pût se contenir jusqu'aux noces légitimes.

Il acquérait assez vite de la raison pratique et un certain flair des réalités. Sa vie d'étudiant l'y aidait. Il perdit sa sauvagerie et sa naïveté, lesquelles n'appartenaient pas au fonds originel de son caractère, et il conserva cependant de la fraîcheur d'âme. On le trouva gentil et pas bête. Il se fit des camarades. Bien vite, il constata que beaucoup de jeunes gens valaient mieux que ses cousins Revel. Sans qu'il dût supprimer ses rêves ni trop les rabattre, ses compagnons lui apprirent, par leur exemple, à se modérer dans la poursuite de l'idéal.

Il appliqua aux femmes le principe de relativité. Elles tombèrent pour lui de l'état d'anges à celui d'êtres humains qui pouvaient suffire à tous les dégoûts aussi bien qu'à tous les goûts. Il comprit la valeur de ses amours. C'étaient les moins basses et les moins dangereuses qui lui pussent échoir. Le mariage cessa bientôt de lui apparaître *a priori* comme le comble du bonheur. Il en vint même à penser qu'avant de faire souche il goûterait volontiers jusqu'à trente, trente-cinq ans peut-être, de la vie d'aventures offerte par Tontol.

Car Tontol ne perdait pas de vue son plan primitif : la conquête d'un disciple avec lequel il repasserait le livre du monde.

Et il estimait de plus en plus que Robert serait ce disciple. Tontol ne cessait de voir grandir son ascendant sur lui et son autorité sur Cécile.

Elle achevait à peine de se réinstaller à Neuilly, trois mois après son retour de Belgique, quand il vint la voir.

— Que dirais-tu d'un pensionnaire? — lui demanda-t-il avant toute question sur les santés, ou toute salutation.

Cécile, surprise, balbutia.

Tontol s'expliqua : ce pensionnaire, ce serait lui-même. Et il s'offrait dans l'intérêt de Cécile. Combien, pendant son séjour en Belgique, louait-elle cette maison de Neuilly? Quatre mille francs. Est-ce que d'autre part un appartement de deux mille francs ne lui suffirait pas à elle et à Robert? Perte sèche de deux mille francs par an et cela sur un revenu total de treize à quatorze mille. Car Tontol savait bien qu'il fallait supputer de la sorte le capital : trois cent mille francs de valeurs mobilières dont deux cents au défunt Jean Poultier Le Chemineur et cent à Cécile, plus la maison.

Tontol proposait ceci : il paierait deux mille francs de loyer, plus une pension pour la nourriture et le service. Moyennant quoi il aurait la jouissance exclusive de la moitié des appartements privés, soit de deux pièces.

Cécile, étant conservatrice et routinière, se sentait portée à répondre « non », bien qu'elle pensât « oui ». Léon Poultier lui avait fait souvent des observations, analogues à celles de Tontol, sur le gros désavantage pécuniaire qu'il y avait pour elle à demeurer dans sa maison de Neuilly. Mais il ne présentait pas le même moyen d'y remédier : il conseillait de louer Neuilly et de loger ailleurs. A quoi Cécile se refusait absolument, parce qu'elle tenait à vivre dans ce logis plein de tous ses plus chers souvenirs. Elle comprenait cependant fort bien la perte d'argent et y était sensible. Voici que Tontol conciliait tout. Il fallait accepter. Elle fit d'abord mine de refuser, prétextant qu'elle craignait pour la liberté de Tontol. Celui-ci haussa les épaules, lui conseilla de réfléchir et s'en alla.

Cécile avait pris le parti d'accepter. Mais elle tarda beaucoup à le déclarer, parce que c'était un parti grave. Le temps était indispensable en cette affaire, non pour mûrir une décision, mais pour satisfaire un besoin de solennité. Ainsi, dans les

églises, au lieu de courir vers la Sainte Table, comme les y engagerait leur ardeur, les fidèles les plus fervents marchent d'une allure très lente : c'est qu'ils font de la durée une beauté liturgique. Sentiment de famille, devoir maternel, convenances, intérêts, tout imposait à Cécile d'écouter la proposition de Tontol. Elle en éprouvait une grande joie, pas sans mélange, toutefois. Elle ne pouvait chasser la crainte que lui inspirait son frère et elle persistait à être secrètement jalouse.

Tontol s'installa donc dans la maison de Neuilly. Le ménage ne marcha pas mal. Aucune dispute : on ne se voyait qu'à table, et encore Cécile déjeunait-elle presque toujours seule : Robert, parti le matin, ne rentrait que le soir, et Tontol, qui était administrateur dans plusieurs Sociétés de mines, allait souvent à ses affaires de dix heures à trois. Peut-être, afin d'éviter les repas en tête à tête avec sa sœur, prétextait-il plus de ces occupations qu'il n'en avait en réalité. — Toutefois, à dîner, il arrivait qu'il fût amusant, même pour elle, s'il racontait des histoires de voyage ou s'il faisait de la philosophie humoristique. Elle soupçonnait bien que ce n'était pas sa présence, mais celle de Robert qui excitait ce déploiement d'esprit ; malgré quoi elle ne pouvait alors s'empêcher de rire, car Tontol savait produire des effets de comique irrésistible, grâce au contraste que faisaient ses discours avec le sérieux et l'immobilité de son visage. Il n'était pas rare, malheureusement, que l'entretien dépassât le pouvoir compréhensif de Cécile, ce dont elle était secrètement froissée. Elle connaissait l'existence d'un domaine de la pensée où les femmes, en général, ne pénétraient pas. Mais elle estimait que ce domaine ne devait être exploité qu'à des fins purement utiles et professionnelles. Que, dans une réunion mondaine, les hommes eussent leur conversation séparée, elle y consentait : les femmes pouvaient parler de choses qui échappaient à la compétence masculine, cela faisait compensation. Mais elle souffrait, toute seule à côté de son frère et de son fils, d'assister à une communion d'esprit entre eux, et d'en être exclue. Sa dignité maternelle lui paraissait amoindrie.

Blessure d'amour-propre à la vérité, non d'affection, et moins cruelle que le chagrin de naguère, car la tendresse de Robert allait en augmentant. A mesure qu'il s'adaptait mieux à

la vie, il devenait plus expansif. En même temps, de protégé qu'il avait été, il passait protecteur : il aimait sa mère comme on aime une enfant que l'on gâte, et que, tout de même, on regarde d'un peu haut, dont on fait toutes les volontés quand il s'agit de petites choses, mais à qui l'on cesse d'obéir, dès que l'on juge les circonstances sérieuses, à qui l'on ne dit pas tout, tant il y a de sujets inaccessibles aux fillettes.

Tontol, par contre, prenait de plus en plus la place d'un père, sauf qu'il n'eût pas été un confident sentimental. Un lien, où il y avait de l'affection, se nouait entre les deux hommes.

Tontol, qui ne s'immisçait en rien dans la tenue de maison, finit par gouverner les déplacements et villégiatures. Comment lui résister ? Ce qu'il proposait avait l'approbation de Robert, et il disait : « Je vous emmène : je vous paie tel voyage ». L'été, on allait sur les côtes nord de la Bretagne bretonnante ; à Pâques, on allait dans la montagne des Maures. Ces endroits, prétendait Tontol, étaient choisis pour le bien de Cécile, chloro-anémique de tempérament, et qui aimait peu les mondanités, beaucoup les sites romantiques. A dire vrai, Tontol recherchait les terrains qui, à l'époque où avaient lieu les vacances de Robert, fussent les plus propices pour les études de flore et de faune. (On ne passait plus à la Forane que la dernière quinzaine de septembre). Une fois l'installation faite quelque part, les deux hommes partaient souvent, pour plusieurs jours, en randonnées cyclistes. Par là, Tontol entretenait et développait chez son neveu le goût de la vie errante et des explorations. Il l'excitait par des discours, et il lui montrait quelle jouissance plus vive encore ils éprouveraient tous deux à parcourir les forêts vierges de la Guyane, ou les montagnes annamites, ou la brousse africaine, à vivre sans rouler perpétuellement dans les ornières de la civilisation.

Robert, enthousiasmé, le crut dès le second été passé sous le règne de Tontol. Il se montra même disposé à partir sans plus de retard pour ces pays lointains. Mais Tontol lui répondit que les Européens n'offraient une résistance convenable au climat tropical qu'à partir de vingt-cinq ans. En outre, il fallait que Robert eût un bagage scientifique suffisant pour profiter de ses explorations. Et Tontol dévoila le plan qu'il avait conçu :

— Je me ferai confier une mission de recherches minières

par une des sociétés dont je suis administrateur, et tu me seras adjoint. Au fond, les métaux ne sont pas ce qui t'intéresse, nous le savons bien, de toi à moi, mais tes oncles et ta mère ne croiront jamais que le plaisir d'observer de petites bêtes puisse déterminer au sacrifice du confortable. Et il faut avoir un métier en mains qui vous permette de gagner de l'argent. C'est plus prudent, même pour toi, bien que...

Tontol s'interrompit, tandis que Robert achevait mentalement : « bien que tu sois disposé à te contenter de peu. » Ce n'était pas deviné juste. L'intention véritable de Tontol ne fut d'abord dévoilée qu'à Cécile, quelques jours après qu'ils furent revenus de la Forane à Neuilly, au moment où Robert commençait sa seconde année d'externat à l'École des Mines.

Une après-midi, vers quatre heures, Tontol entra chez Cécile, ce qui était tout à fait inusité. Il jeta devant elle, sur sa table à ouvrage, une feuille de papier timbré en disant :

— Lis ça.

Cécile obéit. Ses mains, qui avaient saisi la feuille, tremblèrent dès qu'elle lut le premier mot. Et enfin elle éclata en sanglots. Elle se leva, courut à son frère, et lui donna des baisers, des baisers étranges, où il y avait tout à la fois de la reconnaissance et une rage de désespoir.

C'était un testament par lequel Tontol instituait Robert unique héritier de sa fortune : trois millions environ.

Tontol donna de petites tapes dans le dos de sa sœur en murmurant :

— Calme-toi ! calme-toi !

Lorsqu'elle se fut rassise et eut achevé de se tamponner les yeux, il se promena de long en large, les mains derrière le dos, en parlant et en faisant craquer ses phalanges :

— Voici, dit-il, une question que tu es en droit de me poser : « Qu'est-ce qui garantit que demain un autre testament n'annulera pas celui-ci ? » C'est une objection très juste. Tout repose là sur de la bonne foi. La tienne ne sera pas surprise : je ne te cacherai rien. Dans ma pensée, je rends la qualité d'héritier inséparable de la qualité de fils spirituel. L'une et l'autre subsisteront ensemble. Mais que, par impossible, la seconde disparaisse, la première n'existerait plus. C'est de tout justice, il me semble. Si Robert se met à n'aimer

que les mondanités, ou s'il fait bouillir le pot-au-feu conjugal avant dix ans d'ici, il n'est plus mon fils spirituel; je le déshérite. S'il perd sa curiosité, s'il ne court pas le monde avec moi pendant plusieurs années, il n'est plus mon fils spirituel, je le déshérite.

A ces mots, Cécile eut le visage décomposé. Elle ressentait d'autant plus d'amertume qu'elle ne pouvait pas se défendre. Son devoir maternel l'obligeait à être reconnaissante envers Tontol d'assurer un magnifique avenir à Robert.

Mais Tontol, qui allait sortir, pivota brusquement sur ses talons.

— Une recommandation! — s'écria-t-il. — Que tout ça reste entre nous. De ma part, Robert ne saura rien, d'ici longtemps, très longtemps. Je ne veux pas qu'une question de gros sous l'influence. S'il répond à ce que j'attends de lui, il faut que ce soit pour obéir à des motifs désintéressés. Je pense que nous sommes d'accord, toi et moi.

Oh! oui! ils étaient d'accord. Cécile venait de concevoir une espérance, mais trop imprécise encore pour l'empêcher d'avoir l'air profondément triste.

— Je t'en conjure, — reprit Tontol, — aime ton fils pour lui-même, non pour toi.

Cécile répliqua d'un ton violent :

— Ce n'est pas pour moi que je chéris mon fils. Je ne te dis rien. Si je te semble affligée, des vapeurs en sont la cause.

Et Tontol entreprit de la consoler. Les voyages ne dureraient pas tout le temps. Il y aurait, aux retours, de longs séjours en France. Une mère perdait bien plus son fils quand il se mariait. Combien de jeunes gens étaient, de par leur carrière, obligés à s'éloigner : les marins, les officiers d'infanterie de marine, les fonctionnaires coloniaux! Ce n'étaient pourtant pas des fils dénaturés.

De nouveau, Cécile embrassa Tontol fébrilement, puis se remit à son ouvrage en silence.

XIII

L'année scolaire où Tontol découvrit à Cécile les clauses de son testament fut aussi celle où Léon Poultier devint

ministre. Il accepta un portefeuille secondaire. Mais le cabinet dont il fit partie ne dura que cinq mois. Ce n'était qu'un petit malheur : Léon Poultier restait ministrable, et il avait eu le temps d'être utile aux siens. Pierre Bethencourt, qui avait été son chef de cabinet, se trouva projeté par la chute du ministère sur un siège de conseiller d'État et à la tête d'une grande direction administrative à Paris. Du coup, il ne se soucia plus d'être député. Ludovic avait pris la charge et Aymard reçu de l'avancement.

Mais cette famille eut sa belle chance interrompue par une catastrophe. Léon Poultier mourut subitement, quelques semaines après son passage au pouvoir : il ne s'en fallut pas tout à fait d'un an qu'il ne vît l'aube du XXe siècle. Il fut pleuré : on l'aimait. Et quel bouleversement dans les existences de maman Charlotte et de Gabrielle!

Malgré les instances très vives, touchantes et sincères de celle-ci, maman Charlotte ne consentit pas à vivre avec elle. Elle ne jugeait pas qu'elle eût assez de droits sur ses beaux-enfants pour attrister leur vie de sa présence d'épave, bientôt de ses infirmités peut-être, puis, sûrement, de sa dernière maladie et de sa mort. Elle entra dans un couvent, s'estimant folle de n'avoir pas songé depuis longtemps à ce suprême refuge.

En qualité d'aînée, qui avait toujours joué un rôle de mère auprès de la plus jeune, Gabrielle se chargea de Colette. C'était une grave responsabilité, car elle allait devoir marier le « tardillon ».

Malgré leur deuil, en effet, un vent matrimonial soufflait sur les Poultier Le Chemineur.

Cécile voulait donner une femme à Robert, afin de l'empêcher de s'en aller au loin. Mais comme cette union ferait s'évanouir l'héritage de Tontol, il fallait, en compensation, une grosse dot. Elle se démena, le plus secrètement qu'elle put. Elle renoua le peu de relations qu'elle avait eues du temps de son mari, elle alla dans les parloirs de religieuses et dans les presbytères. Cela lui valut des visites. On vit un prêtre sonner à sa porte.

— Te voilà dans les œuvres! — dit Tontol. — Ce que le clergé va te taper!...

Peut-être devina-t-il ce qu'elle tramait, car, un jour, il demanda d'un ton dur :

— Qu'est-ce que c'est que cette entremetteuse?

Il venait de croiser, au moment où elle sortait de chez Cécile, une de ces pauvres vieilles filles à l'air bénisseur, qui vivent sur les confins du monde et de la religion, dames quêteuses, commissionnaires entre les salons et les sacristies, placeuses en denrées cléricales : chocolats, vins, liqueurs, cires, pains azymes des congrégations industrielles, — et en main-d'œuvre pieuse : ouvrières, domestiques élevés par les patronages, — vieilles filles qui compensent leur célibat par le courtage ou sous-courtage matrimonial.

Cécile ne répondit pas et Tontol s'abstint de toute insistance : il n'était pas inquiet.

Bientôt après la visite de cette vieille fille, un soir, étant couchée, Cécile retint Robert qui lui donnait le baiser de la nuit. Car telle était la coutume : quand il restait à la maison après dîner, Robert attendait que sa mère fût au lit, puis il montait chez elle. Il s'assurait qu'elle avait son eau de fleur d'oranger et sa veilleuse, il la bordait et tapotait son oreiller. C'était un petit jeu câlin. Mais, jusque-là, il n'y avait pas eu de confidences, pas de paroles sérieuses échangées.

— Vous avez l'air heureux, ma petite maman! — s'écria Robert avec entrain; — cela vous va bien, vous êtes gentille.

Cécile était embellie par le charme que donne aux femmes le sentiment tranquille de leur pouvoir. Elle n'était plus la pauvre mère passive : les démarches qu'elle venait de réussir compteraient dans la vie de son fils.

— Robert, — dit-elle, — il faut que j'aie avec toi, sans plus tarder, un entretien d'importance... Robert, songes-tu à prendre femme?

— J'ai bien le temps d'y penser! — répondit Robert en riant. — Ne me trouvez-vous pas encore trop jeune?

— Si peu, — répliqua Cécile, — que je regrette de n'être pas déjà grand'mère. Ce sont les propos d'à présent que tu me tiens, et ils ne valent pas ceux d'autrefois. Mon bisaïeul paternel a épousé à dix-huit ans une jeune fille de seize ans que son père et sa mère lui avaient choisie. C'était une excellente coutume. Tu as trop de sens pour ne pas

tomber d'accord avec moi sur les inconvénients que souffrent les garçons à trop retarder leur mariage. Ils se laissent entraîner à une vie dissipée, aux mauvaises fréquentations, au jeu, à la ruine, que sais-je? Leur intérêt veut donc qu'ils soient retenus bientôt par les attraits d'une aimable jeune femme et de beaux enfants.

Robert, disposé à contenter sa mère par les plus grandes concessions possibles, ne refusa pas d'approuver ce principe, et il ajouta :

— Où voulez-vous en venir, maman chérie? Vous avez une jeune fille en vue, bien sûr.

— Une perle, — déclara Cécile.

Mademoiselle Marie-Anne Courtalain, — ainsi se nommait cette merveille, — était très sérieuse, bonne, dévouée... du fond, du solide, de la piété... gagnant à être connue, bien élevée,... une grosse dot, beaucoup « à revenir », — enfin les litanies de la « perle », — sans compter la situation du père, très brillante : riche commerçant, décoré...

Robert consentit sans peine aux préliminaires de ces rites merveilleux qui amènent dans le même lit un homme et une vierge inconnus l'un à l'autre, et cela ouvertement, sans scandale. En son for intérieur, il était décidé à ne pas aller jusqu'au bout : les voyages lointains avec son oncle — il ne connaissait pas le testament de Tontol — le tentaient plus que le voyage de noces à quelques lieues de Paris avec une femme « très sérieuse, etc... » qui, pour être ornée de pareilles épithètes, devait certainement joindre l'insignifiance de l'esprit à la laideur corporelle. Mais, outre la preuve de bonne volonté qu'il désirait donner à sa mère, il était poussé par une certaine curiosité : ce devait être drôle, ces premières entrevues! et, qui sait? peut-être aurait-il la surprise de rencontrer la plus séduisante des créatures.

Il accomplit donc le préliminaire numéro un : — le jeune homme voit la jeune fille qui ne se doute de rien.

Cela fait, il rendit compte de sa démarche, le soir même, au petit coucher de sa mère :

— J'en ai encore le cœur serré, je vous assure. Ah! les pauvres gens!... J'étais à l'heure dite au Musée du Louvre, allant de long en large devant la Victoire de Samothrace

entre le cocher d'Agrigente et le trésor des Cnidiens. Je faisais le signe de reconnaissance convenu : je tenais de la main droite un gant serré contre un journal et, de la main gauche, je m'époussetais la cuisse avec l'autre gant. Au bout d'une minute, je remarque trois personnes qui montent les marches de l'escalier. C'étaient eux : le père, la mère et la fille. Le père avait sous l'aisselle une serviette de maroquin. Entre deux rendez-vous d'affaires, il profitait d'un instant de liberté pour montrer à ces dames les chefs-d'œuvre de l'art antique... C'était d'un naturel! Rien de machiné, on l'eût dit. J'avais envie de rire... Presque aussitôt, j'aurais pleuré... Tous les trois se penchent vers l'inscription qui est sur le socle de la Victoire; ils se relèvent, le père fait quelques gestes de démonstration, ils admirent. Dans l'intervalle, quelques coups d'œil furtifs de mon côté... Elle est bien laide, la jeune fille, d'une laideur bien triste! Je t'assure qu'elle ne pensait guère à l'art grec, ni à rien de ce qui l'entourait; elle pensait : « On ne m'épousera que pour mon argent... » Puis tous les trois disparaissent. Je me dis : « C'est fait! » je crois que je vais avoir un poids de moins sur la poitrine. Pas du tout! je reste aussi oppressé qu'en venant de conduire mon pauvre oncle Poultier au cimetière.

— Ta tristesse, — répondit Cécile, — devrait se changer en joie. S'il est constant que cette jeune fille craigne d'être épousée pour son argent, et s'en afflige, un homme perspicace induirait de là qu'elle a un caractère noble et sensé. De la raison, des sentiments élevés, que te faut-il de plus dans une femme? Auprès d'une pareille beauté intérieure, les dons du corps sont de simples mignardises. Mademoiselle Marie-Anne te chausse à la perfection, puisque tu es incapable, je le sais, de désirer en elle ses écus; n'en recherche pas une autre. Pour ton bien, je suis très éloignée de déplorer ce que tu appelles, trop fortement, sa laideur. Ignores-tu donc qu'avoir une belle femme, ce n'est pas l'avoir à soi? Quand elle se trouve hors du logis, tous les passants en ont le spectacle sans que rien ni personne puisse les retenir de le juger plaisant. Je ne dis rien des tentations qu'elle répand autour d'elle. On la cajole, on la courtise, et, sans que cela en vienne aux extrémités, — que l'on n'évite pas toujours, — c'est autant de dérobé au mari.

Mais la petite Courtalain n'est pas aussi disgraciée que tu le prétends : on m'a fait le rapport qu'elle avait de jolies épaules. Il faut que tu ailles au bal, où tu jugeras si son entretien ne te fera pas oublier les menues imperfections que tu lui attribues.

— Je vous assure, maman, — reprit Robert, — que ça me sera très pénible de valser avec cette pauvre mademoiselle Marie-Anne, et encore plus de lui parler. Mais je surmonterai ma répugnance pour vous faire plaisir.

Comme il venait de quitter le deuil de son oncle Poultier Le Chemineur, Robert accepta l'invitation à une soirée dansante qu'il reçut d'une inconnue. Il s'y rendit, y rencontra la petite Courtalain, fit son office en conscience, et accomplit ainsi le préliminaire numéro deux : — le jeune homme a une longue conversation avec la jeune fille qui persiste à ne se douter de rien. — Il rentra très tard.

Contrairement à tous les usages établis, ce fut sa mère qui vint le réveiller en lui apportant son chocolat dans son lit, tant elle était impatiente de nouvelles.

Après avoir bâillé et s'être étiré, Robert dit :

— Cette fois, la corvée est bien finie.

Cécile, toute saisie, se laissa choir sur une chaise.

— Maman! — s'écria Robert, — vous êtes assise sur ma chemise, vous écrasez mon col. Cela m'apprendra à vouloir faire du chic au lieu de porter des faux cols.

— Qu'entends-tu par cette expression de corvée finie? — demanda Cécile.

— Que j'ai fait ce que j'ai pu pour trouver mademoiselle Courtalain à mon goût et que ce n'est pas la peine de continuer : elle est aussi nulle que laide.

— Tu étais prévenu en sa défaveur par sa physionomie : tu n'as pas pris soin d'étudier son moral.

— Pas étudié! Seigneur! je me suis donné un mal énorme. J'ai valsé trois fois, j'ai polké, mazurké, quadrillé avec mademoiselle Courtalain, je l'ai eue comme danseuse de cotillon. Je lui ai parlé... Elle n'a pas d'idées, pas d'esprit, pas d'imagination, pas de goûts artistiques, rien! rien de rien!... Et ses épaules que vous me vantiez tant, je les ai bien observées, allez! j'y ai compté dix-sept petites rougeurs, dont six par devant... Ah! je la plains, je la plains de tout mon cœur.

— La pauvre enfant! elle était intimidée. Certainement elle n'a pas donné sa mesure.

— D'abord, oui. Mais elle a repris son sang-froid. Elle se faisait valoir tant qu'elle pouvait. Elle ne laissait pas échapper une occasion de montrer qu'elle prétendait sentir et penser. Figurez-vous ma cousine Simone. C'est tout à fait le même genre. Elle m'a dit : « La poésie élève l'âme... Cela fait du bien de lire un beau livre... Je trouve les vers de Lamartine très jolis... Il me semble que Raphaël avait beaucoup de talent... » Je l'ai interrogée sur la Victoire de Samothrace, elle m'a répondu : « L'attitude de cette déesse est vraiment gracieuse ».

— Tu reproches donc à cette petite son naturel et sa simplicité? Garde-toi, mon Robert, d'exiger de ta future compagne une âme trop riche en jugements compliqués.

— Je ne lui reproche rien. Elle me navre, voilà tout. J'en avais la gorge serrée pendant que je causais avec elle. Si je vous semble de bonne humeur, c'est que je respire, à l'idée que je ne verrai plus mademoiselle Courtalain. Mais je la plains, je vous le répète. Je n'imagine pas sur quel bonheur elle peut compter. Si elle avait au moins des parents intelligents!... Mais ils ne comprennent pas que rien au moral, outre rien au physique, ce n'est pas assez. Ils ne lui ont fait apprendre qu'à seriner toutes les banalités. Je n'appelle pas ça élever.

Cécile promenait sur ses genoux ses mains crispées et entrelacées. Comment faire, comment faire, pour persuader ce grand garçon de la folie qu'il commettait en laissant échapper le bonheur? Car, oubliant pour quel motif initial elle avait engagé ses laborieuses négociations, Cécile ne se souvenait que d'elles. Voir de pareils travaux démolis d'une chiquenaude, c'était dur. Plus elle s'était occupée de ce projet de mariage, plus elle l'avait trouvé parfait. Le manque de charme physique? qu'était-ce en vérité? Un tare insignifiante, largement compensée par la fortune, et qui disparaîtrait au bout de quelques jours d'accoutumance conjugale. Et, puisque Robert était sincèrement désintéressé, cette fortune pouvait-elle l'avilir? Nullement. Il n'en subsistait donc que les avantages. Quant à la prétendue pauvreté morale de mademoiselle Cour-

talain, c'était en réalité une richesse, la garantie d'un foyer confortable, solide, vertueux et chrétien. Tels étaient les jugements que Cécile formait. Ils ne l'avaient pas guidée dans la recherche d'une femme pour son fils. Au contraire, elle avait commencé par découvrir un parti et les avait employés ensuite à se prouver l'excellence de ce parti.

— Marie-Anne Courtalain est très bien élevée, ta cousine Simone aussi! — s'écria-t-elle d'un ton à la fois aigre et désolé. — Il ne faut pas que les jeunes filles aient jamais de sentiments personnels, sans quoi elles seraient malheureuses tout aussitôt qu'elles entreraient en ménage. Quelle apparence y a-t-il, si elles ont de tels sentiments, pour qu'ils tombent juste d'accord avec ceux de leur mari, sauf une rencontre miraculeuse? C'est à merveille que l'esprit de mademoiselle Courtalain soit vide. Je m'étonne que tu n'aies pas été bien aise de le trouver ainsi tout prêt à se remplir à ton gré...

« Reconnais, mon Robert, reconnais, je t'en conjure, que tu te détermines avec précipitation. Prends encore le temps de réfléchir. En repoussant cette charmante Marie-Anne, tu repousses une faveur singulière de Dieu lui-même. L'insistance de ta propre mère ne vaut-elle donc rien pour te montrer où est ton véritable intérêt? »

Robert avait sa résolution bien arrêtée, et il estimait la discussion inutile, car, bons ou mauvais, tous les arguments de la terre ne lui rendraient pas mademoiselle Courtalain désirable. Il répondit donc, comme si le débat fût vidé :

— Ne vous désolez pas, maman chérie! ce n'est que partie remise : je suis absolument décidé à me marier, mais pas avant une dizaine d'années. Dans dix ans, vous me donnerez une femme, et je la prendrai les yeux fermés, ou si peu ouverts que ce sera tout comme.

Étant à bout de raisons, Cécile pleura. C'en était fini de son beau rêve de redevenir quelque chose dans la vie de Robert. Son autorité maternelle retombait au néant. Elle se lamentait sur cet état de déchéance, d'autant plus triste qu'elle avait eu l'espoir d'en sortir.

Robert lui tendit les bras, la serra contre sa poitrine en la berçant, lui murmura des paroles douces, comme on fait pour consoler une petite fille qui a cassé sa poupée. Il ne prenait

pas le chagrin de sa mère au sérieux. Elle le sentait, et sa peine en était redoublée.

XIV

D'autres embûches matrimoniales se dressèrent parmi les Poultier Le Chemineur et les Revel. Paul Revel d'abord se laissa volontiers unir à la personne et à la dot d'une fille de banquier. Il s'agit ensuite de Colette. Cécile fut mise au courant pendant le mois de février de l'année qui suivit l'échec de sa tentative Courtalain, et l'on requit même d'elle une certaine complicité.

Gabrielle vint la voir et lui dit :

— Voilà, tante Cill : je veux marier Colette. Devinez avec qui.

Cécile se recueillit un peu et répondit :

— C'est une énigme que je résoudrai sans peine : tu veux donner Colette à un jeune homme qui la courtisait depuis son enfance, à ce Julien Size, son partenaire fidèle au jeu du tennis.

— Oh! ta, ta, ta, pas du tout! — s'écria Gabrielle, — Julien Size! pfft!... Il faut qu'elle s'ôte cette idée-là de la tête. Julien Size? pas sérieux; voilà deux ans qu'il a disparu. Plus de Julien Size, ni à Paris, ni à la campagne.

Et Gabrielle souffla sur la paume étendue de sa main.

— Vous ne vous en êtes pas aperçue! — reprit-elle. — L'été dernier, parbleu, je crois bien, puisque nous avions déjà ces Américains à la Forane; mais l'été d'avant!

Elle faisait allusion à des occupants temporaires de la Forane. Comme les héritiers de Léon Poultier et de sa première femme ne pouvaient conserver indivise la propriété de leur château familial, il était décidé en principe qu'on le vendrait. En attendant un acquéreur, — qui ne se présenterait pas du jour au lendemain, — on avait accueilli volontiers une occasion de se couvrir des frais d'entretien.

Cette occasion s'était offerte sous les espèces d'un jeune ménage de milliardaires américains qui avaient eu la fantaisie de venir passer un an dans une belle propriété en Europe.

Renseignés par des compatriotes, locataires de châteaux dans la région de Dreux, ils avaient loué la Forane depuis le mois de mai précédent.

— Allons! tante Cill, — poursuivait Gabrielle, — vous ne remarquez pas les événements graves... Julien Size! Non, non, non, non! Colette va me faire le plaisir de prendre un petit plumeau et de balayer cette amourette hors de son petit cœur. Voilà un garçon qui se moque bien d'elle. Quand on tient aux gens, on donne signe de vie. Rien! pas un mot, même pour la mort de papa! Vous admettez ça? Ses parents disent qu'il est à Milan, à faire de l'automobile; ouat! avec une cocotte, peut-être. Et vous croyez que je vais laisser Colette languir, se consumer?... car on ne se doute pas de ce qu'elle est romanesque, cette enfant-là!... Pour la guérir, je lui administre un bon mari, un jeune homme qu'elle connaît depuis très longtemps, qui l'aime, je le sais, et qui, en somme, ne lui déplaît pas. Son nom?... vous l'avez sur le bout des lèvres... Non, vraiment?

— Comment veux-tu?... — dit Cécile interloquée.

— Gas-ton Re-vel, — fit Gabrielle en appuyant sur chaque syllabe.

Cécile poussa une exclamation froide et désenchantée.

Se levant brusquement, Gabrielle prit sa tante Cill par le bras, se pencha sur elle, et la regarda dans le blanc des yeux.

— Vous savez quelque chose sur lui?... Non?... Bien sûr?... bien sûr?... Rien?... Vous me le jurez?... Parce que, vous savez, l'avenir de ma sœurette, je ne badine pas avec ça.

En son âme et conscience, Cécile n'avait rien à reprocher à Gaston. Elle éprouvait pour lui une vague antipathie, mais de cela elle ne devait rendre nul compte.

Gabrielle, ayant poussé un soupir de soulagement et s'étant rassise :

— Parbleu! — reprit-elle, — les garçons Revel ont fait leurs bêtises, je m'en doute; mais Gaston a eu ensuite l'exemple de son frère; un superbe mariage que celui de Paul, n'est-ce pas? Et, depuis ce moment-là, il se range tout à fait. J'ai mes renseignements, sûrs : Gaston est épousable. Du moment qu'on est tranquille de ce côté-là, on peut bien dire que ce mariage s'impose. Pour la fortune, l'âge, ça va, on ne peut

mieux; pour l'inclination, ça va déjà plus qu'à moitié, ça ira tout à fait. Et surtout, surtout, tante Cill... Voyons, vous ne flairez pas la raison principale, la raison qui me décide, qui vous déciderait, vous aussi?... Mais c'est l'union entre nous autres... Moins il y a de familles alliées, moins il y a d'occasion de discordes. Nous, nous avons cette chance que Ludovic et Aymard ont épousé chacun une Revel, et qu'il y a encore un fils Revel disponible pour Colette. Il ne faut pas le rater, ce Revel, à aucun prix!... Écoutez, tante Cill, je suis franche, je sais que vous m'accorderez cette qualité-là, eh bien! je vous le confie tout bas, je ne suis pas folle des Revel. Vous m'avez entendu souvent me disputer avec Germaine, n'est-ce pas? Tous des braves gens, oui; moi aussi, je suis une brave femme. Ça n'empêche pas qu'entre braves gens, on diffère souvent d'idées, de goûts, de tenue, de manies, de tout; on ne peut pas se sentir, quoi! C'est le cas entre les Revel et moi. Ça vous prouve que, si je marie Colette à Gaston, je ne le fais pas pour mon plaisir, mais dans l'intérêt de Colette et de ma famille.

Cécile approuva pleinement Gabrielle, et s'étonna de n'avoir pas songé plus tôt et d'elle-même à la troisième alliance Poultier Le Chemineur-Revel qui, on pouvait le dire, s'imposait. Comme on avait de la peine parfois à faire les découvertes les plus simples!

— L'œuf de Christophe Colomb! — reprit Gabrielle. — Bon! vous êtes sage, tante Cill. Je suis contente que mon idée vous plaise. Et maintenant, marchons! Il faut que Colette se marie l'été prochain. On fera la cérémonie à la Forane, encore invendue probablement, mais que les Américains auront quittée. Les jeunes gens ne se voient pas assez : à Paris, on se rencontre de loin en loin, ça traîne. Ils n'ont pas vécu ensemble à la campagne, l'été dernier : je tiens donc à les réunir pendant les vacances de Pâques; mais où ça? Pas à la Forane, toujours à cause des Américains. J'ai pensé au pays où vous allez, vous, Tontol et Robert. Vous êtes censée dire à votre sœur : « Pourquoi ne viendrais-tu pas auprès de moi avec ton mari et tes enfants?... » Vous êtes censée le dire, si vous y consentez, bien entendu : c'est là le service, le gros service, que je vous demande. Alors tout s'emmanche : ma belle-sœur Germaine suit ses parents et son frère; son mari,

Ludovic, la suit, et Colette et moi suivons notre frère Ludovic... Mais, j'y ai pensé, Colette va pleurer pour avoir son amie Stéphanie, qui ne viendra pas sans tante Clotilde, qui ne viendra pas sans l'oncle Étienne Auzailes...

Et Gabrielle éclata de rire en s'écriant :

— Quelle smala!

Quelle smala! en effet, d'autant que la famille s'était augmentée depuis le retour de Cécile en France : deux enfants aux Ludovic, un aux Bethencourt...

Gabrielle fit un geste gamin :

— Je me débrouillerai. Ça sera très bien. Sans que ça ait l'air préparé pour un sou, Gaston et Colette se verront pendant un mois, et davantage. Rien n'obligera leurs innombrables chaperons à déguerpir en masse à la fin des vacances de Pâques... Vos hommes, à vous, par exemple : Tontol est libre comme le vent... Mais Robert, à propos, qu'est-ce qu'il fait depuis qu'il a fini l'Ecole des Mines? Il n'a pas encore de place d'ingénieur, n'est-ce pas? Alors rien d'urgent ne le rappellerait à Paris.

— Il suit des cours, — répondit Cécile, — en attendant que Tontol lui trouve un emploi.

Elle avait prononcé ces mots d'une voix douloureuse, car elle ne savait rien des cours en question : des choses dont le nom se terminait en *logie*. Elle n'eût pu en expliquer davantage. N'avoir été pour rien dans la décision prise par Robert d'entreprendre ces études, c'était là, pour elle, un chagrin.

Une sorte de sifflement sortit entre les lèvres de Gabrielle.

— Des cours! répliqua-t-elle, drôle d'idée! A l'âge de Robert, on en fait ce que l'on veut : on en prend, on en laisse... Vous voyez donc bien que, vous aussi, vous resterez...

» Parmi les autres indispensables, il n'y a que tante Clotilde que nous ne garderons pas tout le temps avec nous. L'oncle Étienne est très pris par ses affaires, il ne voudra pas les abandonner longtemps, il ira les retrouver, et pas de danger que sa femme le laisse partir seul! Elle est amoureuse... une vraie chatte... à son âge! c'est honteux. Tante Clotilde, je m'en passerais bien, mais elle refuserait de se séparer de Stéphanie et de me la confier... Croyez-vous! Elle nous assassinerait de sa responsabilité. Responsable! De quoi? Elle n'a aucune

influence sur Stéphanie, excepté l'influence de l'ennuyeur sur l'ennuyé, et elle commence à s'en apercevoir : pas trop tôt! Et je tiens à Stéphanie pour Colette, j'y tiens beaucoup... Ça vous étonne! Je vais vous expliquer pourquoi.

» Dans toute cette affaire-là, je veux avant tout agir sur Colette piano, piano, en douceur. Parce que je l'aime, cette petite, et que je la connais. C'est une nature sensitive, délicate. Si j'avais l'air de la mettre nez à nez avec Gaston et de lui dire : « C'est l'épouseur », il deviendrait pour elle un suspect, elle se fermerait à lui, elle serait portée à le voir en vilain. Voilà comment, au lieu de villégiaturer avec les Revel tout seuls, ce qui serait beaucoup plus simple, je provoque une réunion de famille. Colette n'aura aucune raison pour se méfier...

» Et Colette est indécise, torturée par l'indécision, vraiment torturée. Vous jugez de son état quand se posera dans son esprit la grande question d'accepter Gaston ou de le rembarrer. Elle en sera complètement déprimée, elle aura besoin d'un remontant, et je n'en vois pas de meilleur que Stéphanie. »

— Je ne puis, — dit Cécile, — m'accoutumer à la pensée que cette Stéphanie soit considérée par vous autres comme l'emblème de la joie. Ce que j'en connais me représenterait bien plutôt le contraire. Je n'ai jamais rencontré sous son nom qu'une petite noiraude, dont il semble que le visage soit taillé dans du vieux buis, tant il demeure jaune et immobile.

— Oh, la, la! — répliqua Gabrielle, — Stéphanie en buis! Oh, la, la! quelle erreur! Hors de la vue de sa geôlière, c'est un bouquet de feu d'artifice qui n'arrête pas; et puis, dès que reparaît tante Clotilde, vlan! le noir, le silence, plus rien ne bouge. La Stéphanie vif argent s'est changée en Stéphanie pétrifiée. On dirait de la prestidigitation. Moi-même, je n'ai pu m'empêcher de rire aux éclats au nez de tante Clotilde, la première fois que j'ai vu ça. Et pourtant, c'était à un moment où je n'avais guère envie de rire : deux mois après la mort de mon pauvre papa! On nous amenait Stéphanie à la date, fixée d'avance, où elle pourrait commencer à se produire : une date fixée d'avance par tante Clotilde, ça ne tombe ni un jour plus tôt, ni un jour plus tard : Stéphanie entrait juste dans sa vingt et unième année... Elle a tant de gentillesse et de grâce, cette

petite, que sa gaîté, fusant au milieu de notre chagrin, ne nous a pas révoltés. On sentait si bien qu'elle voulait dire : « Je suis heureuse, parce que j'ai confiance en vous : je vous aime, et vous m'aimerez, moi dont on a mis le cœur en glacière pendant douze ans ».

» Que notre sympathie pour elle vous fasse l'effet d'une lubie de gens toqués, ça ne m'étonne pas. Vous n'avez jamais eu l'occasion de voir Stéphanie en liberté ; moi, je jouis de ce spectacle depuis un an à peine, et avant, je la jugeais comme vous. »

Il y eut un silence, pendant lequel Cécile hocha la tête pensivement. Soudain elle demanda :

— Et Tontol ?

— Quoi ?... Tontol ?... répéta Gabrielle.

Cécile s'expliqua :

— Je redoute, ma chère enfant, qu'il ne se mette en travers de ton dessein ; non point qu'il prenne le moindre intérêt pour ou contre le mariage de Colette, mais il trouvera fort mauvais le rassemblement de famille dans les Maures, si on prétend qu'il en fasse partie.

— Il venait bien à la Forane, où pourtant nous étions nombreux ! — riposta Gabrielle.

— Sans doute, — répartit Cécile, — mais il semble tenir à la bourgade de Bormes, où nous allons à chaque printemps : il assure y être mieux à portée qu'ailleurs des buts d'excursion qui l'intéressent. Or, le logement, à Bormes, de ce que tu appelles la smala, est impossible : il ne s'y trouve qu'un hôtel qui est petit et qui a ses habitués.

— Restez à Bormes, — dit Gabrielle. — Il y aura peut-être moyen de s'arranger tout de même. Cherchons dans le voisinage. Ce qu'il faut, c'est que madame Revel et vous ne soyez pas trop éloignées l'une de l'autre pour vous voir de temps en temps.

Cécile exposa ce qu'elle savait des ressources du pays : un seul moyen de communication permettrait des relations de voisinage entre elle et madame Revel : c'était la petite ligne du chemin de fer local d'Hyères à Saint-Raphaël qui desservait Bormes, puis le littoral. Le long de cette ligne, rien ne conviendrait à la smala, rien, sinon un grand hôtel isolé, proche

de la mer et qui s'élevait au-dessus du Cap Nègre; encore n'était-il pas entièrement achevé quand Cécile l'avait vu. Peut-être l'aurait-on inauguré depuis, et ferait-il l'affaire de Gabrielle. De Bormes, on pouvait aller passer son après-midi au Cap Nègre très commodément : un train — Cécile disait un « convoi » — partait de Bormes un peu avant une heure, un autre vous y ramenait pour dîner, et l'hôtel du Cap Nègre était à quelques pas d'une station.

De ces indications, Gabrielle conclut qu'on ne pouvait rien décider à distance, il fallait se renseigner sur place.

— J'irai moi-même, — dit-elle, — j'irai avec Colette. Il reste entendu, n'est-ce pas? que c'est vous qui faites signe à madame Revel. Le ménage Ludovic est tout prêt à se laisser attirer par elle. Restent les Auzailes... On verra... Je ferai le fourrier pour tout ce monde.

Gabrielle se leva, prenant congé. Elle se répandit en tendres effusions, sincères d'ailleurs, car elle aimait sa tante Cill comme une sorte de gentil bibelot ancien qu'elle eût pris plaisir à entourer de sa protection et de ses soins délicats.

Ah! on omettait quelque chose d'important : il ne fallait pas ébruiter le projet de mariage. Rien aux Auzailes, par exemple! — Mais Tontol? — Rien à Tontol, rien à Robert! déclara Cécile. Tontol était trop indifférent aux affaires de famille et trop original pour se froisser, un jour, d'avoir été tenu dans l'ignorance d'un secret que sa plus jeune sœur connaissait.

Mais Gabrielle s'aperçut encore d'un oubli :

— Quelle étourdie je fais! — s'écria-t-elle. — Je pars, comme ça, sans m'excuser de mon incorrection : j'ai coupé l'herbe sous le pied à madame Revel, qui vous parlera aussi du troisième trait d'union entre sa famille et la nôtre. Je n'aurais pas dû la devancer. Elle avait droit à la préséance. Mais moi, pan dans le protocole! C'est ma faute, c'est ma faute, c'est ma très grande faute! Quand je suis décidée, ma décision devient plus forte que moi : elle me pousse dehors en me laissant à peine le temps de mettre mon chapeau. Donnez-moi l'absolution. J'irai demander celle de votre sœur... Au revoir, tante Cill, au revoir!

Tante Cill eut des hochements de tête et de petits sourires

indulgents dont elle accompagna la dernière tirade de sa nièce.

Quinze jours après, Gabrielle revenait des Maures. Elle avait loué pour tout le mois d'avril la villa Malefigue, perchée sur la croupe du Cap Nègre, villa que tante Cill n'avait pas mentionnée, faute peut-être de s'en rappeler l'existence. Là dedans habiteraient les Bethencourt, Colette, les Ludovic Poultier Le Chemineur avec marmaille et bonnes. Quant aux Revel, ils logeraient à l'hôtel mentionné par tante Cill, au Grand Hôtel du Cap; leurs chambres étaient retenues, comme celles que Gabrielle destinait à la tante Clotilde, à Stéphanie et à l'oncle Étienne, mais ces dernières conditionnellement : — possibilité de dédit avant le premier mars. — Or les terrains de l'hôtel n'étaient séparés de ceux de la villa que par la tranchée de chemin de fer et la route. On voisinerait. C'était la perfection. Quelle chance que d'avoir trouvé cette villa vacante! Comme — surtout à cause des enfants — le séjour en serait plus commode que celui de l'hôtel, où pourtant il y avait assez de place!

La lettre rendant de provisoire définitive la location de chambres faite pour les Auzailes et leur pupille ne tarda pas. Tante Clotilde mit un empressement extrême à vouloir réunir Stéphanie à Colette, aussitôt qu'on lui parla de villégiature familiale dans les Maures. Gabrielle fut même surprise de cet empressement.

Vers cette époque, Étienne Auzailes rencontra son ami Tontol à une réunion d'affaires. — Il s'agissait de travaux qu'Étienne Auzailes devait exécuter pour une société minière dont Tontol était administrateur. — A l'issue de cette réunion, il lui dit :

— Viens donc arpenter les boulevards avec moi, que nous causions.

Et ils causèrent.

— Eh bien! — dit Auzailes, — nous allons nous voir un peu, enfin!

Depuis quatre ans, les rapports des deux amis s'espaçaient à la vérité, beaucoup : les brefs séjours des Auzailes à la Forane

n'avaient jamais plus coïncidé avec ceux de Tontol. Et, à Paris, celui-ci n'avait fait aucun effort pour fréquenter son ancien camarade.

— Nous allons dans les Maures, — poursuivit Auzailes, — pas loin de ton Bormes.

Cela, Tontol venait de l'apprendre déjà par Cécile, et il s'en déclara enchanté, comme il l'était en effet : car, du moment qu'il serait obligé par les convenances d'apparaître au Cap Nègre, il se félicitait de ce qu'il y eût là-bas quelqu'un de relativement intéressant pour lui.

— C'est la première fois que tu t'absentes à Pâques! — dit-il.

— En effet, — répondit Auzailes. — La besogne, pourtant, n'a pas diminué, mais je me suis arrangé... L'âge vient, mon pauvre vieux! je commence à me sentir fatigué... A ce propos, je cherche un jeune homme intelligent que je dresserais, qui me seconderait, et à qui je passerais le gouvernement de ma boutique. Si tu m'en trouves un... Mais fermons la parenthèse. Si je m'accorde un congé, ce n'est pas tant pour moi que pour Stéphanie.

Après un silence, il reprit brusquement :

— Nous songeons à la marier, cette petite... Ma femme l'aime. Il est possible que Clotilde se soit trompée dans sa manière de l'élever : je le crois, pour ma part. Je ne m'en mêlais pas, parce que j'estime qu'il faut appliquer la division du travail. A chacun son département : à Clotilde l'éducation, à moi les affaires. Mais Clotilde est très sincère dans l'intérêt qu'elle porte à Stéphanie. Elle veut son bonheur, elle veut pour elle un bon mariage qui lui assure un avenir tranquille et agréable.

— Vous voulez vous débarrasser d'elle, — grommela Tontol, — en la casant, comme on dit : richement ou noblement de préférence, pour vous faire honneur, à vous, mais n'importe comment, plutôt que pas du tout. Et elle, pour se débarrasser de vous, qui l'avez embêtée, elle acceptera le premier venu, qui la rendra malheureuse. Pauvre enfant! C'est pour son bien. Ha! ha! laisse-moi rire.

Et il rit, en effet; Auzailes fit chorus. Ils pouvaient être brutaux en paroles l'un pour l'autre, sans se fâcher. C'était là ce qu'ils trouvaient de plaisant dans leur amitié. Leur scepti-

cisme s'amusait de la vérité comme les gamins s'amusent des bonnes farces ou des coups de trique de Guignol.

— Sauvage! on ne te changera pas, — riposta Auzailes. — Tu ne comprendras jamais rien à la civilisation... Il ne t'entrera jamais dans la tête que l'homme cultivé pense, agit, sent, s'exprime en nuances, et qu'il n'est à aucun moment tout à fait égoïste ou tout à fait dévoué... Tu te mêles d'enseigner le désintéressement! Ça fait pitié. Est-ce vraiment pour le bien de Robert que tu t'es attaché à lui? Raconte cela aux autres, qui te donneront un petit pompon de vertu. Je devine bien, moi, que tu te ramollis, que tu n'as plus la force de vivre seul.

Les deux amis échangèrent encore un certain nombre d'aménités. Après quoi, Auzailes conclut :

— Soyons sérieux. Je ne t'ai pas demandé une interview pour le seul plaisir de jouer avec toi au psychologue. Je voulais te parler du mariage de Stéphanie.

— Ça ne me regarde pas, — répliqua Tontol.

— Pardon! Laisse-moi parler : tu vas voir. De toute manière, ma femme et moi eussions accepté l'invite que Gabrielle nous a faite d'aller au Cap Nègre. Il faut que Stéphanie connaisse du monde, se fasse des relations : nous commençons, comme c'est naturel, par nos familles. Voilà un point de vue général. En outre, nous avons une arrière-pensée particulière. Stéphanie rencontrera là-bas un jeune homme, et il est possible qu'une attraction mutuelle se produise. Ce jeune homme, c'est ton neveu.

Tontol ne put réprimer un tressaillement. Puis il s'écria, d'une voix sèche et méprisante :

— Inutile d'essayer! Robert n'a pas envie de se marier. Sa mère lui a proposé un parti superbe ; il l'a repoussé, mon cher, avec un entrain! Ce n'est pas pour courir après ta Stéphanie, ce petit laideron sans le sou.

Les pattes d'oie d'Auzailes se plissèrent malicieusement. Il reprit :

— Si j'avais fait allusion à Robert, j'aurais dit : « notre » neveu; mais « ton » neveu, c'est un neveu qui n'est pas du tout le mien, c'est Gaston Revel.

— Gaston Revel! — repartit Tontol, — oh! tant que tu

voudras. Je ne connais pas ses intentions. Si ça peut te rendre service, je parlerai à sa mère.

— Attends! attends un peu! — dit Auzailes. — Ces affaires-là s'engagent doucement et de loin. Je ne veux d'abord que tâter le terrain. Tout ce que je désirais savoir, c'était seulement si j'aurais ton appui, le cas échéant. Tu me le promets, je te remercie.

Et Auzailes prit son ami par le bras. Il se montra gentil, affectueux, comme on l'est envers un homme dont on a surpris la pensée sans avoir livré la sienne.

XV

— Tontol! — dit Robert un matin, — il faut absolument nous montrer au Cap Nègre. Ça fait dix jours que nos familles y sont, et que nous avons l'air de les éviter; on va nous trouver « mufles ».

C'était une observation juste, Tontol en convint.

Jusqu'ici, presque tous les jours, Cécile s'était fait descendre par l'omnibus de l'Hôtel des Aloès à la gare de Bormes, où elle prenait le train d'une heure. Elle demeurait toute l'après-midi auprès des Revel-Poultier Le Chemineur, et rentrait pour dîner. Elle faisait des reproches à « ses hommes ». Elle racontait qu'on s'était écrié là-bas : « Encore seule, tante Cill! » et qu'elle n'avait su comment les excuser. Ils répondaient : « Nous irons bientôt ». Deux fois même, la bande du Cap était venue déjeuner à Bormes; Cécile, prévenue, les attendait, mais Robert et Tontol, prévenus aussi, avaient filé. Scandale!

Ils passaient leur journée dehors, allant errer le long des calanques désertes de Brégançon et de Bénat, dans la forêt du Dom, dans les gorges rocheuses et fleuries où chantonnaient les ruisseaux qui vivaient encore des pluies hivernales, sur les crêtes et les plateaux où l'on ne rencontrait comme vestiges humains que les « ménages » en ruine, les aires à battre cachées sous les cistes, les plates-formes de charbonniers envahies par un gazon fin et vert tendre. C'était une vie déli-

cieuse, corps à corps avec la nature, et qu'ils répugnaient à interrompre.

Tout de même, quoi qu'il leur en coutât, ils durent enfin s'exécuter.

Ils accompagnèrent donc Cécile. Ils arrivèrent à la terrasse du Grand Hôtel du Cap en plein tumulte. On digérait cependant : des hommes fumaient, assis autour de petites tables d'où le café n'était pas encore desservi. Il y avait là tous les habitants de la villa Malefigue, car ils venaient prendre leurs repas à l'hôtel, ne faisant faire chez eux que la cuisine pour les cinq bébés de deux à six ans — deux aux Bethencourt et trois aux Ludovic — et les petits déjeuners du matin. L'hôtel était plein. Tout le monde fraternisait. C'était un monde de familles bourgeoises cossues : des messieurs décorés, des dames, pour la plupart, « d'âge moyen », des enfants, quelques adolescents, peu de jeunes gens et jeunes filles. Cette assemblée cependant était bruyante, surtout vers deux heures, alors que la jeunesse n'avait pas encore organisé ses expéditions. Des mamans criaient à la fois : « Tu vas étouffer!... Tu vas geler!... » Les enfants se disputaient entre eux et avec elles. Et les grandes personnes papotaient.

Robert se trouva en même temps à portée de vue et d'ouïe de cette assemblée, et, au milieu du brouhaha, il put reconnaître Jo, le second fils de Gabrielle, Jo, le philosophe endormi, que sa mère secouait par le bras pour l'envoyer jouer, tandis que Germaine rattrapait l'aîné des petits Ludovic et le rabrouait sèchement :

— Reste avec nous. Tu seras privé de dessert. T'ai-je assez dit que je ne voulais pas te voir courir je ne sais où avec Victor et les autres? Tu t'énerves, tu te mets en nage, tu attraperas du mal... Pas d'observations!

Des bras se levèrent. On apercevait les arrivants de Bormes. On s'écriait :

— Ah! ce n'est pas trop tôt!

La rumeur redoubla d'intensité : reproches, bienvenues, embrassades, présentations.

Quand Robert put s'y reconnaître, il remarqua l'air triste et concentré de tante Clotilde. Son deuil, très sévère, contrastait avec celui des autres femmes de la famille Poultier Le

Chemineur, qui en étaient à s'interdire seulement les couleurs gaies; elle portait du crêpe, car Auzailes venait de perdre un frère, colon en République Argentine. Or, elle ne pouvait regretter cet homme dont elle avait tout juste connu l'existence, qui avait quitté la France depuis trente ans, n'avait jamais écrit, et qu'Auzailes lui-même avait presque oublié. De quoi souffrait-elle donc? Robert pensa que c'était de ne pas régner : ici, encadrés par les Revel et par des étrangers, Les Poultier Le Chemineur ne la craignaient sans doute plus. Mais pourquoi s'était-elle exposée à cette déchéance?

Robert ne parvenait pas à se l'expliquer.

Il s'aperçut aussi de l'absence de Colette, de Gaston et de Stéphanie.

Mais Revel l'aborda et fit un large geste circulaire.

— Hein! mon cher, — dit-il, — est-ce beau? Quand on pense que nous allons souvent chercher si loin ce que nous trouverions dans notre admirable pays.

Abrité par un panama, le front de Jacques Revel luisait d'idéalisme.

On dominait les deux golfes arrondis que séparait le Cap Nègre. Dans celui de gauche, tels un manteau de velours agrafé à l'épaule de la montagne, trempaient les bois du Canadel et de Pramousquier. A droite, une pinède et une grève de sable formaient un ourlet double entre la mer et la plaine de Cavalière; la chaîne littorale se reculait, rayée ça et là par des cultures d'anthémis semblables aux lignes neigeuses qui sillonnent les escarpements alpins. Puis des promontoires inégaux se succédaient jusqu'au cap Bénat, que l'éloignement estompait de gris violacé. Plus vaporeuses encore étaient les îles du Levant et de Port-Cros, nuages posés sur l'arc de l'horizon, légers, immobiles, aux contours fins et précis.

L'échine du Cap Nègre, toute fourrée de pins d'Alep, s'élevait juste en face de l'hôtel. On distinguait les moindres détails d'architecture de la villa Malefigue qui émergeait des arbres. Elle était de ce style qu'on pourrait appeler style « côte d'Azur ». Ses murs, étincelants de blancheur, s'ornaient de protubérances ovoïdes simulant des turquoises pour géants. Une frise, peinte sous le rebord du toit, repré-

sentait des langoustes pointant leurs antennes vers des rascasses épineuses. Et il y avait un belvédère ; il était recouvert de tuiles rouges comme le reste du bâtiment ; on l'eût pris pour le sommet d'une tour carrée enchâssée dans la maçonnerie principale.

Jacques Revel continuait d'entretenir Robert. Le sachant épris de nature, il se faisait valoir comme poète, poète par inclination, qui cultivait un jardin secret de beauté derrière les affaires, ce potager. Mais s'il jouissait d'une certaine facilité verbale, il ne s'en servait que pour exprimer des lieux communs. Tout ce qu'il disait sur le pays, un Parisien qui n'eût jamais dépassé Versailles l'eût aussi bien dit : l'azur de la Méditerranée, le soleil, les fleurs..., pas un mot qui ne se fût appliqué aussi bien à l'Estérel, à Nice, Marseille, Rapallo, Alger ou Naples.

Robert ne l'écoutait pas. Il cherchait un prétexte honnête pour se débarrasser de lui et suivre seul, à distance, les gens qui allaient à la pointe du Cap Nègre. On s'ébranlait en effet. C'était une coutume à l'hôtel, presque un réflexe : quand, après le café, la question : « Que faisons-nous? » paraissait embarrassante, on ne manquait pas de la résoudre par un défilé sur les flancs du Baou, la falaise dont la couleur sombre donnait son nom au cap. Or, l'arrivée de Tontol et de Robert avait suggéré cette question. A des visiteurs il faut toujours faire « faire quelque chose ». Auzailes avait déterminé le mouvement en partant le premier avec Tontol. On imitait leur exemple, lentement, par petits paquets. On descendait directement de la terrasse à la route, le long d'un court sentier, parmi de jeunes plants liés à leurs tuteurs : mimosas finement découpés ou eucalyptus au feuillage bleuâtre. De l'autre côté de la route, on franchissait la tranchée du chemin de fer sur un petit pont, et l'on disparaissait aussitôt après derrière les arbres.

Ce fut Gabrielle qui délivra Robert. Elle passait à côté de lui en trombe et lui jeta en passant :

— Tous demain à la Chartreuse de la Verne! Tu nous rejoindras : on compte sur toi.

Robert courut après elle pour se faire donner un peu d'explications. Elle-même courait presque : elle voulait rattraper quelqu'un des pèlerins du Baou.

— Non! — reprit-elle, haletante; — ce qu'ils sont tous empotés! Il n'y en avait pas un seul qui voulût de cette expédition. Si on les laissait à eux-mêmes, ils se colleraient à l'hôtel, ils en deviendraient les pierres. Je les ai secoués, j'ai tout organisé. Ah! c'est bien par dévouement pour eux, car aller à la Chartreuse de la Verne ou ne pas y aller, moi, je m'en moque un peu.

» Tu connais le pays, n'est-ce pas? Eh bien, rendez-vous demain à la Mole à neuf heures et demie. Tontol et toi irez de Bormes à bicyclette. De la Mole à la Chartreuse, course à pied, retour par les Campeaux, où nous retrouverons nos voitures, chargées de vos machines... Chacun emporte son déjeuner... C'est compris, entendu?... Tontol a promis de venir... A tout à l'heure! »

Robert la laissa s'éloigner. Il était dans le bois, sur un chemin dont les sinuosités lui masquaient la vue des personnes qui le précédaient; il avançait doucement, et, de temps en temps, retournait la tête, craignant d'être suivi par Jacques Revel. Et il se disait : « Tontol a promis?... C'est ce qu'il faudra vérifier ».

Un sable mou, semé de paillettes brillantes, amortissait le bruit de ses pas. Malgré la sécheresse, le feuillage luisait sous le soleil comme s'il retenait les gouttelettes d'une ondée récente. Il y avait, parmi les jeunes chênes-lièges, des bruyères blanches arborescentes dont le pollen, sous la moindre bouffée de vent, s'envolait en petits nuages de fumée, et des arbousiers balançaient à bout de rameaux les pendeloques de leurs fruits encore verts. Mais la brousse devint plus clairsemée sous le couvert des pins d'Alep; leurs plumets légers les auréolaient d'un pastel estompé délicatement, et leurs pommes de pin, fixées à même sur les plus grosses branches, ressemblaient à des essaims de corneilles endormies.

Robert s'approcha d'une gorge creusée par les pluies hivernales. On y avait brûlé le sous-bois. Le sol noirci faisait paraître l'ombre plus épaisse; et, tout autour de la place ravagée par le feu, le smilax, aux feuilles épineuses, rampait afin de reconquérir le terrain perdu par la végétation, ou pendait en draperies du haut des arbres.

Un bruit de voix se fit entendre. Sans distinguer les paroles,

Robert devinait que c'étaient des objurgations pressantes, et, après le premier tournant, il découvrit Colette, Gaston et Stéphanie, assis côte à côte sur un banc. Tante Clotilde, debout devant eux, parlait à sa pupille qui, muette, figée, avait l'air d'une statue de l'Indifférence.

— Il faut ménager tes forces pour demain, — disait tante Clotilde : — cette excursion de la Verne est très fatigante. Tu n'es pas aussi forte qu'on le croit, malgré l'hygiène excellente que je t'ai imposée. Reste donc à te reposer sur ce banc avec ton amie Colette. A quoi bon maintenant cette promenade du Baou, dont tu dois être plus que rassasiée? A quoi bon? je te le demande un peu. Explique-le moi.

Stéphanie ne répondit pas. Alors tante Clotilde jeta de biais à Robert un coup d'œil navré. Elle semblait le prendre à témoin : « Vois comme cette petite me peine, après tout le mal que je me suis donné pour son éducation. » Elle s'éloigna, majestueuse toujours, sans doute, mais de la majesté d'une reine qu'on va détrôner. Et son départ produisit ce qui parut à Robert un miracle. Où était Stéphanie Méran, où était cette sauvagesse aux traits secs et inexpressifs qu'il n'avait pas vue souvent, à la vérité, et toujours auprès de tante Clotilde, en cérémonie, — visites du jour de l'an, enterrement de l'oncle Léon Poultier, — mais qu'il avait fort bien remarquée? Une métamorphose extraordinaire s'était accomplie : Robert avait maintenant devant lui une Dryade, une de ces jeunes déesses qui ramassent les taches de soleil au pied des yeuses pour s'en tresser une couronne. Il fut tout étourdi. L'air effaré, il faisait aller ses prunelles de gauche à droite, puis de droite à gauche; à la nouvelle Stéphanie, il comparait Gaston et Colette, objets permanents, dûment catalogués dans le monde réel, afin de vérifier qu'elle n'était pas une image hallucinatoire.

— Eh bien! Robert, — s'écria Colette, — c'est comme cela que tu nous dis bonjour?

Il revint à lui, il retrouva de l'aisance et de l'aplomb, surtout à cause de Gaston. Il ressentait une confuse humiliation à l'idée de paraître gauche et emprunté en sa présence. D'autant plus qu'il avait changé de sentiments pour lui au point de ne plus lui garder rancune. Son ancienne répulsion teintée de haine, s'était changée en mépris tranquille, non exempt

d'indulgence; au besoin même, il eût rendu service à Gaston : il le tenait pour un de ces êtres vulgaires qu'on honore trop en recevant d'eux une émotion quelconque.

Quand on eut échangé les amabilités nécessaires, Colette se plaignit de ce que Stéphanie fût debout et pareille à un poulain qui veut galoper.

— Assieds-toi, — lui disait-elle. — Toi aussi, Robert, assieds-toi. Il y a place pour quatre sur le banc. J'ai tant besoin de calme, de repos! et je ne vois autour de moi que des gens qui s'agitent. Figure-toi, Robert, que tout à l'heure Gabrielle voulait que je fasse une promenade pour le bien de mon estomac et pour m'entraîner à la grande excursion de demain. Heureusement qu'elle passait vite, très pressée, et qu'elle n'a pas insisté. Pendant ce temps-là, tante Clotilde était depuis quelques instants déjà en train de donner de bons conseils à Stéphanie qui ne les écoute pas. Elle a bien tort... Moi, on m'a toujours assassinée d'exercices et l'exercice m'a toujours rendue malade. Ah! ce que j'ai peur de cette excursion à la Chartreuse!... Je tomberai par terre, bien sûr; je ne me relèverai pas.

Gaston, penchant langoureusement la tête vers Colette, fit le geste de bercer dans ses bras un enfant et dit :

— Je vous porterai... tout le temps.

Colette eut un petit sourire pâle et satisfait.

Elle était gentille, molle, faite pour se pelotonner. Robert lui reprochait l'absence d'imagination; sans quoi, il n'eût pas manqué de sympathie pour elle. Il lui répliqua :

— Refuse d'aller à la Chartreuse; c'est tout simple.

— Bravo! très bien parlé! — s'écria Stéphanie en sautant sur la pointe des pieds. — Moi, même si tante Clotilde ne le voulait pas, je ferais l'excursion, parce que j'ai besoin de mouvement. Je suis un chat maigre, un chat de gouttière, tandis que Colette est un angora de luxe, toujours couché en rond dans une corbeille... Par exemple, je voudrais bien savoir pourquoi tante Clotilde m'emmène à la Chartreuse. Ça, c'est du nouveau. Jusqu'ici, du calme, du repos, du silence; j'ai mariné dans du bromure. Oui, qu'est-ce qui prend à tante Clotilde? Elle changera peut-être d'idée au dernier moment; mais je me méfie, et je lui glisse entre les doigts, vous verrez ça! Et puis, j'ai des complices : Gabrielle....

Stéphanie se mit vivement la main sur la bouche et se corrigea d'un ton contrit :

— Il faut dire : « Madame Bethencourt ».

Elle reprit cependant :

— Gabrielle m'aidera. Elle m'aime beaucoup. Toi, Colette, elle t'aime encore plus. Si tu veux, je lui demanderai de te laisser demain à la villa... Et puis, tu n'es plus une petite fille, tu commences à savoir te gouverner. Dis-lui toi-même : « Je ne pars pas », et tu ne partiras pas. Voyons! qu'est-ce qui peut t'arriver : on te privera de dessert, ou quoi?

— Ma chérie, — repartit Colette, — on ne vit pas seulement pour soi, on vit pour les autres. J'irai à la Verne parce que ça fait plaisir à Gabrielle.

— Oh! la morale, petite mère la morale! — s'écria Stéphanie en se jetant au cou de son amie.

— Pauvre Gabrielle! — fit Robert : — tu ne lui ménages pourtant pas beaucoup d'agréments si tu t'évanouis sur le chemin ou si tu rentres avec un accès de fièvre.

— Robert! ne m'énerve pas! — répliqua Colette. — Et toi, Stéphanie, reste avec nous. Au fond, tu n'as aucune envie de remuer. Si tante Clotilde ne t'avait pas appris en passant qu'on faisait pèlerinage au Baou et ne t'avait pas recommandé de t'en abstenir, tu ne bougerais pas. Tu cherches à la contrarier, pas autre chose. C'est de la pure méchanceté... Gaston! dites à Stéphanie de ne pas s'en aller : je le veux.

Gaston, plaisamment, se mit à genoux.

Stéphanie s'écria :

— On vient!... si on vous voyait!...

Gaston se releva, d'un coup brusque, et regarda autour de lui, tandis que Stéphanie se sauvait, légère comme une chèvre.

— Je vais la rattraper; je vous la ramène! — dit Robert en s'élançant.

Il ne vit d'abord que le petit tourbillon de paillettes diamantées soulevé par ses pas. Puis, derrière le premier tournant, il la rejoignit. Elle avait déjà cessé de courir, mais elle marchait vite. Elle ne parut nullement surprise de revoir Robert à côté d'elle. Et elle lui parla aussitôt, en prenant ce ton sans embarras sur lequel on poursuit une conversation entamée.

— Est-ce que vous me croyez méchante? — demanda-t-elle. — Vous en avez le droit, puisque vous ne me connaissez pas. Mais je n'ai pas envie de l'être, excepté...

Elle s'interrompit. Un fugitif reflet noir passa dans ses yeux, pareil à l'ombre, sur un lac ensoleillé, d'un corbeau qui vole à tire-d'aile.

— Non, je ne le suis pas, — reprit-elle, — Colette le sait bien. Mais ce qu'elle a de la peine à savoir, cette petite amie si gentille, c'est ce qu'elle veut. Ça lui plaît que Gaston Revel la courtise et, en même temps, ça lui déplaît. Voilà pourquoi elle me retenait, voilà pourquoi elle me reprochait de ne pas obéir. Quand je suis là, je la rassure. Il lui semble qu'elle n'a plus besoin de se demander ce qu'elle sent ou à quoi elle pense. Mais vous comprenez bien que je sacrifie beaucoup en me donnant une heure ou deux d'immobilité auprès d'elle après le déjeuner, d'autant plus que je m'en octroie encore une dose après le thé, avant le dîner et le matin. Vraiment, je ne peux pas en avaler plus... Et Colette prétend que ça me fait du bien. Du bien? c'est-à-dire que je vais beaucoup mieux depuis que je ne suis plus qu'à moitié une momie. Mais je raconte, je raconte... ces histoires ne vous intéressent pas...

Robert esquissa un geste de protestation. Le son de voix de Stéphanie l'enchantait. Pas intéressé? lui?

— Je voulais simplement vous dire, reprit Stéphanie, que, de toutes façons, j'aurais quitté Colette et Gaston pour bouger un peu : c'est mon habitude. J'ai pris un prétexte, un pur prétexte. Le Baou est beau. On y va en bande maintenant : je ne le trouverai pas embelli pour ça.

— Si vous continuez par ce chemin, — dit Robert, — vous allez tomber dans la gueule du loup, et bientôt, du train dont vous marchez : le loup c'est tante Clotilde. Prenez un sentier sur la droite. Il vous mènera au bord de la mer, et, là, vous pourrez suivre le rivage. Vous ne rencontrerez personne, parce qu'on n'aime pas à être obligé de remonter de là, comme on doit le faire, soit qu'on se dirige vers la falaise, soit qu'on revienne à la station.

— C'est mon intention, — répondit Stéphanie; — je vois que vous connaissez le Cap Nègre.

Robert le connaissait bien, en effet. Tous les ans, depuis

qu'il venait dans les Maures, il ne manquait pas de lui faire une visite, comme à une personne aimée. Et il chanta les louanges de cet endroit merveilleux. Mais il voulut en revenir à tante Clotilde, pour exprimer toute la sympathie attendrie que lui inspiraient les longues épreuves de Stéphanie : sa privation de liberté, les ennuis, les rancœurs, le secret désespoir qu'elle avait sans doute ressentis. Mais Stéphanie ne lui permit pas de poursuivre. Aussitôt, elle l'interrompit par ces mots :

— Il paraît que vous êtes un grand savant.

Et elle l'interrogea sur sa carrière future.

C'était vrai, Robert avait des projets. Il était en train de les oublier. En se les rappelant, il fut surpris de constater combien ils lui paraissaient dépourvus soudain de toute saveur. Il n'éprouvait pas pour eux plus d'enthousiasme que pour un avenir de bureaucrate, longue route sans courbes ni pentes, bordée de peupliers égaux, traversant sous un ciel gris des chaumes éternels et maigres. Toutefois, rien ne l'induisait encore à changer ses desseins : il les exposa brièvement :

— Comme vous avez de la chance ! — s'écria Stéphanie.

Pour se rendre intéressant, Robert ajouta.

— Je risquerai ma vie.

— Non ! non ! — répliqua Stéphanie, — vous reviendrez bien portant, solide ; voyez votre oncle Dracy !... C'est amusant de courir le monde...

Elle eût pu être attristée par le contraste entre cette existence de liberté et la sienne propre, elle dont l'enfance et l'adolescence avaient été un temps de prison, elle encore si entravée ! Mais elle demeurait radieuse ; ses félicitations étaient exemptes d'arrière-pensée ; elle aimait le bonheur hors d'elle aussi bien qu'en elle, et elle lui adressait un salut cordial partout où elle croyait le voir fleurir.

Robert songeait : « Elle me laissera partir sans qu'un regret l'effleure. Elle n'en perdra pas un petit rayon, pas plus que le soleil d'ici, quand les gens du Nord, qu'il a réchauffés, retournent au spleen de leurs brumes. »

Tous deux s'étaient enfoncés dans un sentier qu'ils avaient trouvé sur leur droite. Robert marchait le premier et se retournait souvent pour aider Stéphanie à détacher les lianes

de smilax qui s'accrochaient à elle. Et il sentait disparaître la mélancolie naissante, quand il rencontrait les regards de la jeune Dryade. Stéphanie était bien une de ces divinités : il semblait à la fois qu'elle fût un produit de la nature méditerranéenne, et que cette nature fût une émanation d'elle. Son charme était tout païen, mais d'un paganisme sain, pareil à celui des anciens Grecs, et qui avait le droit de se détourner de la douleur, parce qu'il demeurait simple et sobre dans la jouissance. Robert s'abandonna peu à peu à la joie de l'heure présente.

Ils parvinrent au bord de la mer. Ils escaladèrent des rochers, ils traversèrent de petites grèves au fond desquelles s'accumulaient des herbes marines desséchées, pareilles à de fins copeaux de bois grisâtre. Mais la végétation terrestre s'avançait, vivace, jusqu'à la limite où atteignait en hiver le sel des vagues. Stéphanie cueillait au passage des fleurs et des feuilles, et les portait à ses narines; parfois elle s'arrêtait, recueillie. C'était du myrte, du romarin, ou du ciste, ou l'épi noirâtre, couronné par quatre languettes lilas clair, d'une fausse lavande. Elle montrait pour le parfum un appétit joyeux, franc, mais sans gloutonnerie. Elle tendait à Robert le brin de plante dont elle avait humé l'arôme et demandait :

— Qu'est-ce que c'est?

Elle s'intéressait à tout, elle jouissait de tout. Et Robert incarnait en elle son Dieu panthéiste, l'âme des choses. Il confondait Stéphanie avec tout ce qu'il y avait alentour de charmant : Stéphanie était le réseau d'or qui tremblait entre la surface de l'eau et le sable, la brise qui apportait un son de clochette était Stéphanie. Qu'était-ce donc que ce bruit de clochette? Il annonçait, sans doute, la présence d'un troupeau. Mais non! Les deux jeunes gens eurent beau tout explorer au voisinage, ils ne découvrirent ni chèvre ni mouton. Et cependant le tintement ne cessait pas. Il devint tout proche, et Stéphanie, enchantée, appela :

— Lutin! lutin! montre-toi.

— C'est un lutin maritime, — dit Robert.

En prêtant l'oreille attentivement, il reconnaissait qu'il fallait le chercher sur mer, près du rivage.

— Ce n'est qu'une bouée, — reprit-il, — une bouée à clochette, qui marque la place d'un filet.

Cette explication, bien que naturelle, laissait le charme intact. Elle n'empêchait pas de songer à la sonnerie qu'eût fait retentir, pour une élévation sans fin, un enfant de chœur invisible. C'était la messe de toutes les menues divinités, naïades, oréades, nymphes, zéphyrs, faunes, sirènes et tritons, que l'antiquité avait laissées toujours vivantes, toujours jeunes, sur les bords de la Méditerranée, afin de tempérer par leur grâce les austérités du Christianisme.

Robert et Stéphanie demeurèrent longtemps sur ce rivage : ils avançaient, revenaient sur leurs pas, descendaient dans une crique après l'avoir contournée; là, ils étaient au fond d'un fiord minuscule; les vagues devenaient des ondulations si faibles que l'eau apparaissait comme un verre lisse, et que l'on tressaillait au soupir qu'elles poussaient en mourant. L'entrée du fiord, telle la porte d'un château en ruines, ne leur laissait apercevoir qu'une tranche lumineuse de l'espace, et ils se prenaient pour deux Robinsons isolés du monde.

Ils finirent tout de même par arriver à la pointe du cap, une presqu'île, et ce fut un amusement pour eux de l'atteindre en franchissant un isthme de gros blocs écroulés. De là, ils passèrent sur l'autre versant du cap; ils longèrent, en montant d'abord à travers bois, l'escarpement qui le terminait. Ils débouchèrent à l'endroit où commence la promenade proprement dite du Baou. Mais ils s'étaient si bien attardés dans leurs détours qu'ils ne pouvaient plus rencontrer personne de l'hôtel ou de la villa. Tacitement, ils s'étaient accordés pour faire le pèlerinage habituel.

Le chemin se rétrécit entre une paroi rocheuse et une balustrade formée de pierres plates. Il grimpa, s'accrochant aux flancs de la falaise. Parfois il était en encorbellement. Quand on baissait alors la tête, on apercevait le vide à travers les interstices du plancher de fer qui vous soutenait.

Le Baou tout entier était formé de grands feuillets de schiste micacé, sombres ou étincelants, suivant l'incidence sous laquelle on les regardait; leur surface était comme une étoffe à trame noire et à chaîne de cristal filé. Des cavernes se creusaient, pareilles aux excavations du feu dans la tranche

d'un livre gigantesque. Un pin, çà et là, surplombait l'abîme et semblait faire un effort douloureux pour se redresser. Dans les anfractuosités poussaient des espèces de grands trèfles vert cendré, aux minces et innombrables folioles, des cinéraires, des euphorbes. Il y avait dans ce paysage quelque chose d'étrange et d'exotique, et Robert, qui avait vu beaucoup d'estampes japonaises, s'attendait, malgré ses visites antérieures, à l'apparition d'un petit temple au toit retroussé.

Stéphanie avait cueilli une gerbe de grands trèfles, et riait beaucoup d'apprendre qu'ils s'appelaient en latin « barbe de Jupiter ». Elle s'amusait à les tenir serrés contre sa poitrine et à encadrer ses joues de leurs tiges. Sa figure, — une pêche ambrée de vigne, non une pêche de Montreuil, — éclairée à contre-jour par le soleil, était cernée par une ligne d'or qui contrastait avec leur duvet argenté. Elle parlait. Les murmures nombreux de la mer, de plus en plus confondus à mesure qu'on s'élevait, formaient à sa voix une basse continue.

Comme le temps passait vite! Voilà qu'on était déjà parvenu au point le plus haut de la falaise! Il y avait là un banc de pierre, à l'angle de deux petits murs qui l'abritaient à la fois du mistral et du vent d'est.

Robert voulut retenir Stéphanie en lui disant qu'elle devait être fatiguée. Mais elle se mit à rire et dit :

— Reposez-vous. Moi, je vais à la villa.

Il la suivit. Elle prit un sentier frayé à travers les pins et les chênes-lièges, sur la crête même de la colline du cap. Bientôt elle poussa un portillon qui interrompait une clôture en fils de fer. L'abri des arbres continua quelque temps ; puis, soudain, une clairière s'ouvrit, au milieu de laquelle il y avait un parterre de fleurs, des allées, quelques palmiers, le bâtiment de la villa Malefigue. Des gens causaient, debout, assis, ou vautrés sous les ombrages. C'était, à peu de personnes près, la même assemblée que sur la terrasse de l'hôtel. Cécile elle-même était venue. Sans doute, elle avait pris le chemin direct de l'hôtel à la villa, sans passer par le Baou, car elle n'aimait pas la marche.

L'arrivée de Robert et de Stéphanie demeura inaperçue, sauf de Gabrielle, de Cécile, et de tante Clotilde, qui étaient

réunies autour du dernier petit Bethencourt, un bébé de trois ans, né un peu plus d'un an avant la mort de Léon Poultier Le Chemineur.

— Dieu! dans quel état elle est, la malheureuse enfant! — s'écria tante Clotilde, du plus loin qu'elle vit sa pupille.

Robert assista à la réapparition de la Stéphanie dure et presque laide, la seule qu'il eût connue avant ce jour. Mais il n'eut pas le temps de la considérer à loisir dans cet avatar. Elle jeta par terre sa gerbe de trèfles et s'enfuit, cependant que Gabrielle mettait ses mains en porte-voix :

— Ohé! Stéphanie! ramène Colette à l'hôtel : on va prendre le thé.

Robert n'osa pas se mettre à la poursuite de la fugitive. Il prit un air indifférent et dégagé, autant qu'il put. Il remarqua chez sa mère des regards désapprobateurs, tandis que Gabrielle lui souriait avec bienveillance, et que tante Clotilde montrait à son intention une physionomie affectueuse, voilée toutefois de tristesse.

Et la journée s'acheva, plus grise. On prit le thé à l'hôtel, on traîna et, enfin, on se dit : « au revoir, à la Chartreuse de la Verne! ». Cécile cependant avait refusé obstinément d'être du voyage. « Vous ne marcherez pas, — lui avait-on expliqué, — vous resterez dans votre voiture et vous ne vous ennuierez pas : il y a une dame qui ne veut se mêler à nous que pendant la partie purement roulante de l'expédition, elle vous tiendra compagnie. » Suppliée par la dame en question elle-même, Cécile s'était obstinée dans son refus.

— Nous allons donc tous deux à cette Chartreuse? — dit Robert à Tontol, quand ils furent dans le petit train qui les ramenait à Bormes.

— J'y vais, oui, — répondit Tontol. — Pourquoi est-ce que j'y vais? je n'en sais rien au juste. Peut-être suis-je déterminé par la perspective de causer avec Auzailes. Il n'est pas désagréable, après tout, ce vieux camarade, et il faut avouer que je l'ai bien négligé, tous ces temps-ci. Et puis Gabrielle m'a relancé. Elle m'a affirmé que tu lui avais formellement promis de venir à la Chartreuse.

De peur de refroidir Tontol, qui n'avait pas déjà l'air bien chaud pour l'expédition du lendemain, Robert ne rapporta

pas que Gabrielle l'avait attiré, lui, Robert, en certifiant qu'elle avait déjà recruté Tontol.

Et il se mit à songer à Stéphanie. Qu'éprouvait-il pour elle? Elle-même, que valait-elle? Était-ce simplement un charmant petit animal humain, joyeux, bondissant lorsqu'il se sentait libre; l'étincelle divine qui avait illuminé son visage était-elle un reflet purement extérieur, ou venait-elle des profondeurs de l'âme? Robert agitait ces questions, et ne leur trouvait que des réponses contradictoires.

Il n'était certain que de sa hâte à revoir Stéphanie.

JULES SAGERET

(A suivre.)

UNE VILLE MORTE

DE MACÉDOINE

Je suis allé, l'été dernier, aux rives du Strymon.

On part de Cavalla, le matin, quand la mer apaisée, à peine agitée par un frisson de surface, clapote près des côtes avec un bruit de linge mouillé sous le vent. La barque, après trois heures, aborde au *tekké* russe de Tuzla, d'où le voyage commence. Il faut encore presque trois jours pour atteindre l'embouchure du fleuve, lorsqu'on s'attarde à retrouver au passage les ruines des colonies de Thasos, Oisumé, Galépsos, posées près des flots sur les collines vigilantes. On longe lentement la plage de Ptérie, dont la bordure sablonneuse, avec monotonie, festonne une mer déserte. Çà et là font saillie, jusque dans les flots, d'énormes éperons abrupts, hérissés de forêts denses et de fourrés d'épines. Entre ces pointes, des séries de vallées, au fond desquelles les pas crissent sur le lit de ruisseaux asséchés, ouvrent un accès vers l'intérieur du pays. Jadis, elles servirent de routes de transit pour amener à la mer les richesses du Pangée. Mais le dieu des minières est mort. La richesse, changeant de patrie, a délaissé ces chemins.

Vers le couchant, quand des grenouilles coassent près d'un marais de buées et de fièvre, on est averti qu'on arrive aux sources chaudes de Leftéré, qui furent connues des Romains. C'est le dernier gîte avant Karjani, pauvre village malsain et

d'une soumission maussade, où j'obtiens à grand'peine, par l'intercession du *souwari* de l'escorte, quelques vivres, un verre d'eau saumâtre, un guide. On nous regarde avec défiance, à cause de la protection que l'autorité turque nous accorde. La révolte est ici sourdement entretenue par les partis de Macédoine. De la misère, des silences contraints, une inertie pleine de périls.

On peut, de Karjani, atteindre le Strymon en un jour, après qu'on a vu les vestiges d'Eion, et Orfano, où, me dit-on, « il y a des ruines ».

*
* *

Les ruines d'Orfano sont inattendues.

Je voyageais sur la foi des cartes autrichiennes, qui n'ont point été depuis vingt ans revisées. Il arrive que les distances y soient faussement repérées, ou les noms de villages mal transcrits. Nous voyions chaque soir s'allonger les étapes, et les villages attendus nous fuir, comme s'ils se fussent dérobés au flanc des mouvantes collines. Ainsi se détournaient de nous les femmes turques rencontrées sur nos chemins, et qui restituaient, tendant de la main leur voiles pourpres, le geste antique des adorantes. A marcher au hasard, nous prévoyions en maugréant toutes les surprises. Pourtant aucune des déceptions que cette route nous ménagea ne devait égaler l'étonnement que me valut Orfano.

Orfano est le nom d'une ville qui fut riche et enviée parmi ses rivales macédoniennes. Par le transport des céréales, du bétail, elle avait acquis au siècle dernier une prospérité qui faillit surpasser celle de sa voisine du Nord, Serrès, dont elle était l'échelle. Elle eut le rang de Cavalla, de Pravista, de Drama. Les Grecs y affluaient par les chemins de l'Archipel. Le *kaïmakam* du *kasa* y fixa sa résidence. On y comptait plus de cinq mille habitants. Dans les livres nouveaux, sur les cartes qu'on réimprime, Orfano, qui donne toujours son nom au golfe où le Strymon s'épanche, garde le renom d'une ville privilégiée. Pour elle, les géographes érudits continuent à pressentir d'importantes destinées. Certains voient le Strymon

canalisé se charger à nouveau des barques lentes qui mèneraient à la mer le maïs et les cotons de Serrès. Et du moins, si le fleuve trop paresseux refuse sa tâche, le chemin de fer ne peut-il point, un jour, apporter à la côte, par Orfano encore, les blés de la vallée?

J'attendais impatiemment, au bord du Strymon, cette ville favorable. Je l'ai trouvée toute morte, si récemment morte que sa misère émouvait, et qu'elle était, sous le ciel immobile, comme un cadavre abandonné.

... De Karjani, le sentier, peu animé, traverse des champs de maïs et des pâturages gras. Les petits bœufs de Macédoine s'y arrêtent, veillés par de grands chiens hostiles. Des oiseaux d'eau, en troupes, s'assemblent près du bétail. Cette richesse de la terre procure au voyageur une impression favorable. Il s'assure de trouver dans la ville prochaine les revenus d'une fécondité qui s'annonce parmi les champs. Rien n'avertit ici de la désolation, ni de la ruine. C'est l'aspect reposé des grandes plaines, une santé débonnaire rappelant les pays de France. Et le guide, qui jamais, il est vrai, ne fit si long chemin, désigne avec confiance Orfano, masquée à nos vues par un bouquet de cyprès et de hauts platanes, Orfano, qui s'étagerait derrière la colline, puis dans la plaine aux sources jaillissantes, des deux côtés d'un torrent.

On approche, et le silence déconcerte. Je savais sans doute qu'en Orient, les ports seuls vivent par la rumeur d'un commerce cosmopolite. Ailleurs, la somnolence musulmane écarte tout vain tumulte dont le *kief* serait troublé. On aime en Turquie le plaisir des heures taciturnes. J'ai habité des villages intérieurs, où seule, la prière vespérale, retombée en appel morne du faîte d'un *chérifé*, était chaque soir comme un résumé mélancolique des jours toujours pareils, une imploration associée aux faibles bruits que la vie quotidienne exprime, et qui les répétait, les rassemblait, les dressait groupés vers le ciel. Pourtant, si averti que j'aie été à l'avance, je me souviens aujourd'hui d'avoir perçu, près d'Orfano trop muette, comme une impression spéciale, dont la raison, d'abord, ne s'expliquait point. Le silence est varié comme les bruits. Celui que j'observais au revers de la colline n'était pas de la vie apaisée, mais le silence de la mort.

Avant la ville, il faut qu'on se détourne. La route aborde de biais par le Nord, et l'on n'aperçoit rien, jusqu'au moment où les premières maisons sont très proches. On subit là comme une préparation, dont l'esprit s'avise à peine, mais qui décidera une déception plus subtile. Car les rues et les demeures surviennent ensuite toutes à la fois. Ainsi arrive à l'improviste, au détour des lacets de la montagne, une bizarre caravane d'émigrants, qui, par surprise, s'arrête devant un étranger et le salue. C'est de la sorte qu'Orfano se découvre, grande assemblée de maisons aux toits étagés. Vers le Sud domine, abandonnée, une enceinte, dont les créneaux découpent sur l'horizon une ligne étendue de dentelures. Les murs gris épousent les formes de la colline qu'ils gravissent, et sembleraient presque, sans leur fortification, un accident naturel. Une tour carrée veille sur ce refuge, où les habitants s'étaient préparé un asile. — A la seule vue de cette muraille, l'arrivant songe malgré lui aux attaques que la ville a dû craindre. Sur l'épaule de la colline, à l'abri des grands arbres, ramassée et comme dissimulée, elle a l'air d'un animal traqué, qui se protège au gîte. Ce sont les Turcs, il est sûr, qui lui choisirent sa position. Si Orfano fût née ville grecque, on la verrait plus proche de la mer, à portée des calanques où s'amarrent les caïques. Elle a redouté les surprises des pillards, des rapides *giaours* que les flots apportent et semblent emporter avec eux. Peut-être aussi fut-elle tentée par l'attrait d'un site apaisant, où le murmure égal des sources a l'air de répéter les conseils d'une sagesse fataliste.

J'ai pénétré, par une porte tourrelée qui s'effondrait, dans l'espace, tout vide, du château fort. Les grands chardons, si hérissés qu'ils semblent des ouvrages de fer forgé, les asphodèles, amies des ruines, y croissaient presque seuls sur le roc infertile. Immobile, un faucon, indifférent dans le ciel, paraissait au-dessus de la tour comme un signal inanimé. Parfois, mon pas faisait s'élever faiblement de terre un vol de petites huppes grises, et l'on eût dit alors que les pierres bougeaient. Un vent hardi, qui s'élançait sur cette solitude, tour à tour hurlant et assourdi, tantôt plaintif et tantôt exalté, était, sur le vaste champ de mort, la seule voix presque humaine.

Nous trouvâmes pourtant, à l'angle de la guette, un coin

où avaient été bâties quelques maisons. En cet endroit, les hautes plantes odoriférantes s'étaient installées sur un sol engraissé par les désastres. Partout butinaient les abeilles venues de Karjani. Je me souviens que leur envol m'enveloppa de bruissements irrités. Et, quand j'eus avancé jusqu'au mur, il se refermait derrière moi, il semblait à nouveau s'abattre, ainsi qu'une grêle active, sur l'épaisse verdure et les fleurs. Sous cet accompagnement, le silence plus vibrant était pareil à celui qui affecte dans les petits cimetières musulmans où les stèles sont déjà presque disparues sous les herbes. Il devenait gai comme une rumeur vivante.

*
* *

Avant qu'on parcoure les rues désertes où l'étonnement va naître, Orfano ne suscite nulle tristesse. Les maisons, qui se groupent, sont comme toutes neuves. Certaines, crépies, ont une propreté éclatante sous le soleil, et qui semble d'hier. Le soin de l'homme paraît dans le bon état des toitures de tuiles, et les petites cheminées courtes, attentives, ont l'air d'attendre l'heure du *kébab* pour fumer toutes à la fois. Si les volets des villas sont clos, l'on pense d'abord que le *bey* visite ses terres. Il faut, pour pénétrer dans les plus humbles demeures, pousser des portes basses qui résistent, et que parfois un loquet de bois, obstiné, ferme encore.

C'est pourtant la solitude. Mais les choses ont l'air d'être quittées depuis peu. Seuls, comme s'ils avaient conscience les premiers d'un départ durable, les arbres et les plantes se disposent à vivre pour eux-mêmes. Déjà l'herbe indiscrète envahit les demeures. Le lierre, escaladant les murs bas, regarde à l'intérieur des courettes, ainsi qu'une troupe d'enfants, que le silence rassure, hausserait la tête par-dessus le mur d'un parc en jachère. Les racines puissantes des platanes disjoignent les clôtures, qui font voir, par endroits, des éboulis de pierre rousses et comme incendiées...

... Un silence plus dense s'accumule dans les ruelles d'où l'ombre est chassée par midi. On visite les maisons une à une, comme s'il fallait douter qu'elles fussent toutes vides. Rien

ne subsiste nulle part. Un maigre chat abandonné, qui s'écarte lentement d'une porte, et qui m'observe, avec, semble-t-il, quelque éclair de haine dans ses pupilles prudentes, a l'air d'un pèlerin attristé qu'on dérange au voisinage d'une tombe. Dans le *haremlik* d'une demeure de riche, une mousseline historiée, semblable à quelque *iachmak* de femme turque, pend au côté d'un *moucharabi* disloqué. Je me suis approché de cette fenêtre, et, par le grillage en bois vermoulu, un instant, j'ai voulu connaître l'horizon que voyaient les yeux ouverts à cette place. Mais l'abandon d'Orfano est si récent que je m'écarte, comme si j'allais être indiscret.

Le quartier des citernes et des bains est un coin de ruines ordonnées, que des ronces enguirlandent. Les petites coupoles fragiles des *muchellas* se sont écroulées proprement, et laissent voir, en leurs intérieurs, de vives peintures encore fraîches, simulant des entrelacs de plante et des *stalactites*. Les pluies ont lavé par endroits les couleurs bariolées, qui redescendent au long des fresques, comme une chevelure de clématites pendrait à l'épaule d'un mur en ruines. La salle principale est surélevée d'un étage, que limite une balustrade éventrée. Une rotonde lambrissée reste cerclée de divans, où les jambes croisées des derniers oisifs ont marqué leurs formes.

L'eau d'une source coule près de là, par deux robinets de cuivre, dans le bassin d'une fontaine publique, avec un bruit intarissable, qui semble protester contre l'abandon du lieu. Et, sans doute pour que cette impression ne soit pas vaine, c'est aussi de ce côté que je découvre un enfant turc, aux pieds nus, qui garde trois chèvres noires. Il habite, me dit-il, un *tchiflik* de Nikisam, en amont sur le torrent. Nous obtenons de lui, ayant vaincu son silence apeuré, un pot de *yaourti* aigre, dont il faudra bien se contenter pour ce jour.

Encore quelques pas, et l'on entre dans le faubourg des raïas. Un vol de corneilles s'élève avec un cri uniforme d'un hangar dévasté. Dans une maison grecque, près d'une réclame de la *Foncière*, une grande feuille lithographiée assemble les portraits de tous les souverains de l'Europe. Là aussi, une gravure représente M. Vénizélos, avec, pour favorable légende, un rappel du « fameux Thémistocle », qui sauva la Grèce de

l'envahisseur, Orfano, fondée par les Turcs, fut conquise par les Hellènes. Les rues désertes où l'on s'avance laissent deviner peu à peu un combat où les Barbares reculèrent. Tout au pied de la colline, les petites maisons chrétiennes à terrasse, sans galerie, sans étage, se pressent en nombre et s'épaulent, comme pour refouler les demeures musulmanes, très reconnaissables à l'aspect. Celles-ci grimpent la pente en débandade, cernées encore parfois, jusqu'à l'abri des cyprès, par les petits *tchifliks* grecs, qui leur disputent âprement le terrain. Presque submergée déjà par la houle des maisons blanches, la mosquée, avec son seul minaret coiffé de vert, hausse et semble agiter désespérément, hors de la mêlée, l'étendard menacé du prophète. Et l'on devine ici l'hostilité lente qui mit aux prises, avec la ruse obstinée, chicanière, du Grec, l'inertie tantôt patiente, tantôt cruelle, du Turc osmanli.

Je suis allé vers la mosquée, et j'y retrouve, avec mon guide grec, — un jeune Thasien qui porte l'historique prénom de Polygnote, — le *souwari* de l'escorte, qui m'a précédé. Son cheval s'ébroue, à l'attache. La mosquée s'élève en encorbellement, au-dessus d'un hangar préparé pour les voyageurs. Un portique, soutenu par des piliers de bois, et sur les côtés duquel règnent des abreuvoirs de granit grisâtre, est tendu de nattes en roseaux qui servent d'abri à tout un petit peuple de parasites. J'ai préféré gravir l'escalier branlant qui donne accès à la mosquée même. De ce côté, tout le mur extérieur du lieu saint est peint de fresques qui rappellent celles des *muchellas* écroulés. Au-dessus de grands décors en cercle, des guirlandes — capucines, myosotis, fuchsias — s'agencent avec une coquetterie grêle qui fait songer au gai décor des indiennes fanées, aux faïences persanes, dressant des plantes arborescentes sur des fonds de couleur claire. Les mêmes motifs ornent l'intérieur du *djami*, où je pénètre en poussant la porte de bois entr'ouverte. Cette mosquée est toute simple, sans piliers, sans *mihrab* décoré. Elle dénonce la pauvreté des fidèles d'Allah, qui vinrent ici en vain, dans leurs prières résignées, appeler la protection du ciel sur l'avenir d'Orfano.

Un vitrage encrassé filtre de haut une lumière avare, qui éclaire pauvrement le plafond, et permet à peine de distinguer les niches de la muraille, les fontaines d'ablutions aux robi-

nets luisants. Dans un coin d'ombre totale, sur la *mastabah*, un paquet de hardes douteuses sert de couchette à deux *zaphtiehs* que mes pas, à la fin, éveillent. Ils sont ici, paraît-il, pour guetter des brigands signalés au voisinage. Déjà mon jeune compagnon grec assure à sa taille son pistolet infaillible, et, incriminant mon imprudence, il communie avec les soldats turcs dans ses défiantes pensées. Cette entente parfaite me donne le droit de réunir tout le monde autour de notre *yaourti*. Les trois musulmans, assis par terre, à l'avant de la mosquée, mangent silencieusement; ils puisent le lait aigre à tour de rôle, avec une unique cuiller en bois. Polygnote disserte pour tous. Il associe à ses vues politiques Saint-Savas et la Panaghia.

*
* *

C'est l'heure du jour la plus brûlante. Pendant que mes compagnons dorment, je redescends seul l'escalier du *djami*. La solitude d'Orfano m'invite.

Au dehors, une rumeur sourde m'accueille, stridente et comme brûlante, et qui s'exaspère chaque fois que le vent défaille. La bise, qui s'applique aux arbres, les secoue, puis s'arrête comme pour mieux entendre la chute des feuilles, passe seule, ainsi qu'une rémission, sur la face cuisante du jour. De la mosquée, par quelques rues aux pavés redoutables, je m'achemine dans la direction du château. L'église grecque barre la route, petite construction basse, d'une seule nef, écrasée un peu sous ses toits de tuiles moussues, qui, rabattus lourdement, semblent un béret tiré trop bas sur un front d'écolier. L'endroit sent le recueillement, les sauges, l'absinthe sauvage et le parfum de la cire brûlée. Je m'arrête avec curiosité devant ce petit coin dévolu aux prières. En pays turc, les églises grecques suscitent toute sympathie. Elles sont le cœur vivant des communautés militantes qui défendent, en terre conquise, l'hellénisme et les droits du passé. On s'intéresse à leur humilité, à leur architecture résignée aux moyens étroits. Elles exposent en leurs lignes une déférence un peu craintive envers le ciel, une absolue soumission, dont les prières des

l'envahisseur, Orfano, fondée par les Turcs, fut conquise par les Hellènes. Les rues désertes où l'on s'avance laissent deviner peu à peu un combat où les Barbares reculèrent. Tout au pied de la colline, les petites maisons chrétiennes à terrasse, sans galerie, sans étage, se pressent en nombre et s'épaulent, comme pour refouler les demeures musulmanes, très reconnaissables à l'aspect. Celles-ci grimpent la pente en débandade, cernées encore parfois, jusqu'à l'abri des cyprès, par les petits *tchifliks* grecs, qui leur disputent âprement le terrain. Presque submergée déjà par la houle des maisons blanches, la mosquée, avec son seul minaret coiffé de vert, hausse et semble agiter désespérément, hors de la mêlée, l'étendard menacé du prophète. Et l'on devine ici l'hostilité lente qui mit aux prises, avec la ruse obstinée, chicanière, du Grec, l'inertie tantôt patiente, tantôt cruelle, du Turc osmanli.

Je suis allé vers la mosquée, et j'y retrouve, avec mon guide grec, — un jeune Thasien qui porte l'historique prénom de Polygnote, — le *souwari* de l'escorte, qui m'a précédé. Son cheval s'ébroue, à l'attache. La mosquée s'élève en encorbellement, au-dessus d'un hangar préparé pour les voyageurs. Un portique, soutenu par des piliers de bois, et sur les côtés duquel règnent des abreuvoirs de granit grisâtre, est tendu de nattes en roseaux qui servent d'abri à tout un petit peuple de parasites. J'ai préféré gravir l'escalier branlant qui donne accès à la mosquée même. De ce côté, tout le mur extérieur du lieu saint est peint de fresques qui rappellent celles des *muchellas* écroulés. Au-dessus de grands décors en cercle, des guirlandes — capucines, myosotis, fuchsias — s'agencent avec une coquetterie grêle qui fait songer au gai décor des indiennes fanées, aux faïences persanes, dressant des plantes arborescentes sur des fonds de couleur claire. Les mêmes motifs ornent l'intérieur du *djami*, où je pénètre en poussant la porte de bois entr'ouverte. Cette mosquée est toute simple, sans piliers, sans *mihrab* décoré. Elle dénonce la pauvreté des fidèles d'Allah, qui vinrent ici en vain, dans leurs prières résignées, appeler la protection du ciel sur l'avenir d'Orfano.

Un vitrage encrassé filtre de haut une lumière avare, qui éclaire pauvrement le plafond, et permet à peine de distinguer les niches de la muraille, les fontaines d'ablutions aux robi-

nets luisants. Dans un coin d'ombre totale, sur la *mastabah*, un paquet de hardes douteuses sert de couchette à deux *zaphtiehs* que mes pas, à la fin, éveillent. Ils sont ici, paraît-il, pour guetter des brigands signalés au voisinage. Déjà mon jeune compagnon grec assure à sa taille son pistolet infaillible, et, incriminant mon imprudence, il communie avec les soldats turcs dans ses défiantes pensées. Cette entente parfaite me donne le droit de réunir tout le monde autour de notre *yaourti*. Les trois musulmans, assis par terre, à l'avant de la mosquée, mangent silencieusement; ils puisent le lait aigre à tour de rôle, avec une unique cuiller en bois. Polygnote disserte pour tous. Il associe à ses vues politiques Saint-Savas et la Panaghia.

*
* *

C'est l'heure du jour la plus brûlante. Pendant que mes compagnons dorment, je redescends seul l'escalier du *djami*. La solitude d'Orfano m'invite.

Au dehors, une rumeur sourde m'accueille, stridente et comme brûlante, et qui s'exaspère chaque fois que le vent défaille. La bise, qui s'applique aux arbres, les secoue, puis s'arrête comme pour mieux entendre la chute des feuilles, passe seule, ainsi qu'une rémission, sur la face cuisante du jour. De la mosquée, par quelques rues aux pavés redoutables, je m'achemine dans la direction du château. L'église grecque barre la route, petite construction basse, d'une seule nef, écrasée un peu sous ses toits de tuiles moussues, qui, rabattus lourdement, semblent un béret tiré trop bas sur un front d'écolier. L'endroit sent le recueillement, les sauges, l'absinthe sauvage et le parfum de la cire brûlée. Je m'arrête avec curiosité devant ce petit coin dévolu aux prières. En pays turc, les églises grecques suscitent toute sympathie. Elles sont le cœur vivant des communautés militantes qui défendent, en terre conquise, l'hellénisme et les droits du passé. On s'intéresse à leur humilité, à leur architecture résignée aux moyens étroits. Elles exposent en leurs lignes une déférence un peu craintive envers le ciel, une absolue soumission, dont les prières des

fidèles et la voix monotone de leurs prêtres font paraître une expression équivalente.

L'église d'Orfano est entourée d'une enceinte assez haute, où s'ouvre une porte, du côté du Nord. Un cadenas est resté à la fermeture, témoin du soin méticuleux du syllogue, qui entretenait ce temple en pays d'exil. Se peut-il qu'une église encore si bien défendue soit abandonnée à jamais?

Une de mes clés ouvre à propos le cadenas rouillé, et je pousse la porte à claire-voie, que des plantes insistantes entravent. C'est, par derrière, un petit jardin fou, d'aromates, de camomilles, et de sauges. Les ombelles des cigües, sur qui s'abattent les coccinelles rouges, s'inclinent avec une nonchalance caressante. Une poussière de pollen tombe des grandes renoncules. La nature poursuit ici son jeu pacifique, et triomphe avec luxuriance dans l'abandon du lieu saint. Les aconits, les hautes herbes folles atteignent presque à ma ceinture. Une ronce se hausse jusqu'à contourner la petite fenêtre qui s'ouvre au fond du « Saint des Saints ».

Où sont les tombes? Pas plus que dans la ville turque, je ne découvre, en ce coin de chrétienté, les cimetières. La ville morte n'a plus de morts. Sans doute, quand s'exilèrent les derniers habitants, on déplanta les croix, on répandit les pierres que la piété des passants accumulait à la mode de l'antique *herma*. Dans la nécropole musulmane, de petits ânes patients ont chargé les stèles, coiffées d'un turban et couvertes d'écritures jaunes ou vertes. Comme elles ne servaient plus, on les aura revendues dans quelque village.

Dans le jardin de l'église, le sol monte, monte avec cette rigueur qui chaque année l'exhausse dans les pays d'Orient. Déjà, il atteint la moitié du chevet. Près de la porte à demi-cachée, on cherche quelque escalier comme s'il fallait descendre en une cave. C'est la loi du sol. La nature incessamment travaille à enfouir ce qui est mort. Là où l'homme ne lui prête point office, elle fait elle-même besogne de fossoyeuse. Il semblerait qu'elle soit offusquée par tout ce qui s'attarde après la vie, cadavres d'animaux ou cadavres de villes.

Du moins ordonne-t-elle aux choses inanimées de belles funérailles. Auprès de l'église enlisée, une paix inimitable

m'isole. Je me surprends à méditer ici comme sur une tombe humaine. C'est partout la même impression devant les ruines qui sont proches de disparaître et que la nature reprend. Mais il arrive que ce sentiment soit pénétré de quelque amertume, si l'on contemple, dans les champs de mort de la nature, la déchéance des ruines qui semblaient le mieux défendues, le plus imprégnées de souvenir humain.

Ici du moins, près des murs bas que les fleurs vêtissent et enterrent, l'esprit reste affranchi de cette tristesse. Sur un humble passé, la nature a disposé ses verdures et ses grâces, ainsi qu'on eût apporté des bouquets dans une chambre funéraire...

... Les fleurs tomberont; les verdures mortes vont s'accumuler. La poussière que le vent propage fera litière avec les débris végétaux. La couche de terre envahisseuse, chaque jour, va réduire à plus d'oubli l'église abandonnée. Ceux qui sont familiers des ruines connaissent à la longue les lois constantes de cet enfouissement. En même temps que l'exhaussement se produit, suivant le rythme annuel des hivers où les plantes pâtissent, la destruction atteint les parties hautes des édifices menacés. Une corniche éclate, sous la poussée d'une racine de lierre qui s'est enfoncée comme un coin. Les toits cèdent et seront enterrés d'abord au plus creux. La pluie achève alors de ruiner les murs, où les sournoises lézardes ont rampé comme des espionnes. Les pierres qui tombent s'effritent. Leur poussière blanche se mélange à celle que le vent dépose. Bientôt, il ne reste plus au-dessus du sol que les fondations rases. La nature, un peu, les ménage; elle prend son temps pour les recouvrir, comme si elle était satisfaite des premiers, des plus difficiles triomphes. Cependant, la construction enterrée s'organise sous le limon nouveau avec une ordonnance tassée, mais régulière, qui reproduit, à l'inverse, l'étagement des édifices sous le ciel. De la même manière, un reflet ferait paraître, sur l'eau d'un lac tranquille, un paysage retourné.

Mais, en cet ensevelissement, les pierres n'obtiennent pas toutes une égale destinée. La nature a ses préférences, qu'elle manifeste comme une société humaine. Il y a des marbres importants, qui, ayant occupé des places en vue, continuent

sous la terre d'être privilégiés. Et il y a aussi, en toute ruine, de pauvres pierres vulgaires, qui, vite, perdront leurs formes, et qui, indistinctes, sont tombées comme à la fosse commune.

*
* *

Par la porte qui s'ouvre sur un des longs côtés, je descends dans l'église sombre. Toutes choses sont à leur place, comme si l'office allait commencer. Près du chandelier de cuivre, à gauche, un plateau rassemble les petits cierges de cire jaune, qui devaient matérialiser les dernières prières. A côté des piécettes s'entassent *paras* turcs, larges *métalliques*, menues piastres d'argent, monnaies infidèles que le Dieu des *raïas* semble avoir refusées pour ses messes. Mais quoi! Les épitropes étaient-ils donc si riches? Rien n'avertit mieux de la ruine définitive d'Orfano que cette quête abandonnée, dont nulle communauté n'a trouvé l'emploi. Et je pense au dernier service qui fut célébré ici : après quoi, le pappas congédia ses fidèles, les dispersant à d'autres églises, comme on éparpille d'un souffle au vent les graines des chardons. Y a-t-il encore, à certains jours, quelque fête dans la ville morte? Revient-on camper parfois dans le petit jardin, où les plantes se bousculent avec un désordre indiscret?

Le portrait de Saint Dimitri s'attarde sur l'*iconostase*, comme si, seul, le martyr devait désormais dénommer tous les jours. Dans le *diaconicon*, un coffre vermoulu enferme les vêtements sacrés, que la poussière poudre et que les insectes dépècent. Cafetans, longues chasubles, il y a là de quoi vêtir tout un clergé. Sous les étoffes, un calice bossué se dissimule. Le coffre n'est pas clos.

... Plein d'un sentiment indéfinissable, je sors de l'église abandonnée, où désormais nulle prière ne doit naître. Hors du jardin aux folles verdures, j'ai refermé avec une précaution délicate le cadenas de la porte. Une lassitude soudaine me fait désirer de quitter au plus vite toute cette solitude...

... Irai-je aussi, ce soir, où sont allés les habitants de la ville morte? — Je suis sûr qu'ils continuent quelque part leur existence renouvelée. Peut-être les retrouverait-on à l'Est, vers

Karjani, au Nord, vers Longuri, Lubovikia, Nikisam? Peut-être sont-ils remontés plus loin encore, vers Serrès, la ville marchande, vers Démir-Hissar, citadelle turque, qui garde l'étroite gorge par où le Strymon jaillit? En les interrogeant, on saurait sans doute encore ce que furent les derniers jours d'Orfano. Quel fut celui qui, après tous les autres, quitta sa maison natale, et s'étant retourné deux fois s'en alla plein de regret vers un gîte inconnu? A quelle fenêtre brûla la clarté attristée de la dernière lumière?

On aimerait à converser avec les témoins d'un passé qui ne doit pas renaître. C'est de la sorte qu'on fait parler des amis sur quelque parent disparu de qui la mémoire est chère. Les véritables tombes existent dans le souvenir. Ainsi, Orfano se survivrait et ne serait point tout à fait morte, aussi longtemps que des pensées humaines s'attarderaient à commémorer pourquoi l'existence y fut douce, au bruit bavard des sources, et comment l'on apercevait, de la tour, le soleil couchant qui régnait sur la mer.

Mais peut-être déjà Orfano est-elle de tous oubliée? En ce coin de Macédoine, où moururent tant de cités, la mémoire, paresseuse, a laissé choir à l'inconnu des passés bien plus glorieux. Il semble aujourd'hui que la vie soit là plus instable qu'ailleurs, et comme ingrate. Vingt ans, elle favorise un site, puis elle l'abandonne sans retour. Elle se reforme ailleurs, dans les réservoirs nouveaux des villes, ainsi qu'un lac contenu, dont on écarta les écluses, engorge dix lieues plus loin le creux d'une vallée. Pendant peu de temps, là où les hameaux s'élevèrent, un tas de tessons et de tuiles, des buttes de cendres et de bois décomposés, parfois un haut pignon de *kiosk* encore debout, quelque petit cimetière aux stèles brisées doivent marquer les places que l'existence humaine s'était choisies. Ensuite, la nature impitoyable rature même ces ruines; elle impose ses grandes formes impassibles aux lieux abandonnés. Sur la région dépréciée, quittée par les vivants, vient alors seul le silence, qui s'installe, et s'approfondit, et qui devient éternel.

Les choses transitoires émeuvent surtout. Cette préparation de la solitude soulève toute la compassion qu'exciterait un cadavre encore chaud.

*
* *

Cinq heures. — Le soir bientôt viendra s'appesantir sur Orfano déserte. Son silence terni descend déjà et progresse avec l'ombre moins étroite au long des rues. Et voici que la nuit est comme annoncée par quatre corneilles grises, dont les croassements, distribués sur les pignons de deux demeures, ont l'air de se donner aigrement les réponses, ou de répartir déjà, tel qu'une cendre, aux points de l'horizon, le prélude de la monotonie. L'heure, pourtant, est encore aux cigognes. Maîtresses des ruines, elles promènent leur ennui grave sur les rives du torrent. Quand un bruit attardé les force à prendre leur vol, on dirait qu'elles essayent de semer sur la ville morte des ombres vaines qui refusent de s'attacher à la terre.

On ne les entend point disperser ces cris qui signalaient à Virgile l'approche des vents du Sud. Mais tout l'air vide, où le soir fraîchi s'avance, clapote des claquements de leurs becs. Et ce bruit multiple prend un sens. Ne dirait-on pas qu'il imite ici le tapage disparu d'une grande exploitation industrielle?

Est-ce pour entretenir les souvenirs d'Orfano morte que les cigognes du Strymon simulent, sur les ruines, le bruit actif des battoirs, les grands coups vibrants des archets, qui, autrefois, ont débourré activement le coton des plaines?

CHARLES PICARD

LES ANCÊTRES

DE

BOUVARD ET PÉCUCHET

Quoiqu'il ait fait autrefois beaucoup pour y parvenir, le publiciste Maurice (Antoine-Barthélemy-Montdésir) n'entra jamais vivant dans la gloire. Il n'y entra pas davantage après sa mort. Vers 1840, sa plume alerte, spirituelle, souvent mordante, charmait les lecteurs du *Temps*, de l'*Époque*, du *Courrier Français*, du *Constitutionnel*, de la *Tribune* et de plusieurs grands journaux parisiens. Pendant quinze années il collabora fidèlement au *Patriote du Puy-de-Dôme*. Mais ceux que leurs travaux obligent aujourd'hui à parcourir les poudreuses collections de ces vieux périodiques ne s'arrêtent guère aux feuilletons ou aux articles que recommandent si peu ses modestes initiales; sa signature même n'évoque plus aucun souvenir. Il y a, comme on dit, tant de gens qui écrivent, et dont le nom seul, étrange ou sonore, appelle irrésistiblement l'attention. Celui de Maurice, banal, presque timide, semblait condamné d'avance à demeurer perdu dans la foule. Il décore cependant quelques volumes estimables, une *Histoire des prisons de la Seine*, qui est son meilleur ouvrage, un livre sur *Cartouche*, une étude sur *Vidocq, sa vie et ses aventures*; les huits tomes traduits de Miss Martineau, *Contes sur l'Économie politique*, complètent son petit bagage littéraire. Malgré tout,

l'historien, le moraliste et le vulgarisateur sont à peine moins ignorés que le journaliste. Sa vocation, du reste, ne le poussait ni vers l'érudition, ni vers la fantaisie du roman, ni vers les compilations anecdotiques. Il était né pour être philosophe et psychologue. Entré en 1820 à l'École Normale supérieure — il avait dix-neuf ans — il s'était préparé d'abord à l'enseignement en suivant les cours de Jouffroy, dont il goûtait fort l'éloquence sobre, précise, toute palpitante d'émotion contenue. Bientôt, l'indépendance de ses idées lui ferma les portes de l'Université. Il se retira à Guernesey et professa au collège Élisabeth. Après 1830, il revint en France, plus que jamais hostile aux pontifes de la philosophie officielle, que Cousin, « ayant changé de fièvre » et « tombé dans les bras des évêques », menait à la façon d'un régiment. En désespoir de cause, Maurice se fit alors journaliste; et, comme il se sentait beaucoup plus attiré par l'observation des caractères et des hommes que par la politique ou par les œuvres de pure imagination, il se mit à fréquenter le Palais de Justice, y trouvant, sans aller bien loin, un théâtre varié de l'éternelle comédie humaine. Il en fut, jusqu'à son dernier jour, le chroniqueur infatigable.

Peut-être aura-t-il dû cependant à l'un des récits qu'il y puisa l'honneur de voir son nom retenu par l'histoire littéraire; et l'ironie des choses veut qu'il faille le citer précisément à propos du maître écrivain du XIXe siècle, à propos de Gustave Flaubert. Il y a, en effet, un curieux rapprochement à établir entre une nouvelle de Maurice, intitulée *les Deux Greffiers*, et... *Bouvard et Pécuchet*, ce roman que Flaubert n'eut pas le temps d'achever, mais dont le dénouement, tel qu'il l'avait conçu, est indiqué par le plan conservé dans ses papiers. S'agit-il d'une simple coïncidence? Dans *Bouvard et Pécuchet*, l'intrigue reste en somme assez accessoire, et quant à l'idée directrice du livre, elle se rattacherait bien plutôt aux toutes premières manifestations du scepticisme de Flaubert, à ses mélancolies enfantines, à la contagion romantique que subit sa jeunesse. Mais, prise uniquement pour ce qu'elle vaut, cette coïncidence mériterait encore d'être signalée. Négligeons donc un moment le fond du roman et ne considérons que son cadre, que les péripéties de l'action. Voici, pour fixer la comparaison,

la nouvelle de Maurice, telle qu'elle fut d'abord publiée, le 14 avril 1841, dans la *Gazette des Tribunaux*[1].

*
* *

LES DEUX GREFFIERS

...Senes ut in otia tuta recedant.

Il y a des comédiens, des peintres, des militaires, des médecins et des avocats par amour de l'art ; les artisans même choisissent leur état : on ne se fait employé que pour manger du pain et se préparer une retraite. Parcourez tous les ministères, toutes les administrations, je vous défie d'y rencontrer un jeune commis qui fasse sa besogne avec plaisir ; les vieux ne l'aiment pas davantage, mais elle fait partie de leur manière d'être, elle est devenue un besoin de leur nature.

Au milieu de cette laborieuse oisiveté qu'on appelle la vie de bureau, si le commis, la plume derrière l'oreille, la tabatière ouverte, le mouchoir déployé ou la prise entre le pouce et l'index, s'arrête et se surprend à penser, soyez sûr qu'il pense à sa retraite, qu'il suppute le nombre d'années, de mois et de jours qui l'en séparent encore, qu'il arrange son avenir, qu'il dispose ses plans, et qu'il oublie de vivre aujourd'hui pour ne songer qu'à la manière dont il vivra quand il aura soixante ans d'âge et trente années de service. Qu'il arrive au terme désiré, vous verrez où résidera pour lui le bonheur ; peut-être dans un retour rétrograde vers le passé.

Il était une fois deux greffiers.... Quand je dis deux greffiers, distinguons, deux commis-greffiers ; la différence est grande. Un greffier proprement dit, capitaliste en robe noire, gagne, bon an mal an, de cinq à dix fois autant que le président ; les greffiers d'audience gagnent à Paris mille écus. Mais non pas d'emblée, s'il vous plaît ; il faut qu'ils aient auparavant travaillé cinq à six ans dans les bureaux, avec des appointements

1. Nous supprimons seulement tout au début, deux ou trois alinéas qui n'ont aucun rapport avec l'œuvre de Flaubert. Ainsi abrégée, la nouvelle de Maurice est exactement celle qu'a reproduite le *Journal des Journaux*, comme on le verra par la suite.

de 600 à 1 000 francs, puis qu'ils aient été cinq ou six autres ans greffiers d'instruction à 1 800 francs. Or, savez-vous quelle est la vie d'un greffier d'audience?

Le greffier d'audience, quand il s'est couché la veille, se lève, hiver comme été, à six heures; souvent il n'a pas fini sa besogne à minuit, encore n'en viendrait-il pas à bout s'il n'y consacrait tous ses jours de congé, et au moins une nuit par semaine. Pas une pensée qui soit à lui; il y a quelquefois vingt jugements à minuter chaque jour, avec les dires et interrogatoires, articles de lois et ordonnances compris, le tout sans blancs ni ratures. Il est vrai que, par compensation, il n'est pas tenu d'écouter, et que, pendant que l'on plaide, il règle tranquillement la taxe des témoins, dont le nombre peut s'élever à près de cent par audience. Que si, d'aventure, le commis-greffier se trouve un homme de mérite, — et nous en connaissons bon nombre dans ce cas, et qui ne seraient pas les moins bons juges, — presque personne n'en sait rien, encore que la responsabilité qui pèse sur eux soit considérable.

Il y avait donc deux greffiers d'audience : tous deux avaient trente-huit ans de service, l'un, Andréas***, au civil, et l'autre, Robert***, au correctionnel. Ceci n'est pas un conte fait à plaisir, c'est une histoire d'hier, et nous avons tous connu ces deux braves gens restés au Palais comme deux débris du vieux temps, au milieu des hommes jeunes, intelligents et actifs, appelés à partager leurs travaux.

Andréas avait écrit — et c'était sa plaisanterie quotidienne — trois fois autant que M. de Voltaire, et Robert quatre fois au moins. C'étaient tous deux de bien braves gens, sobres, économes, rangés, serviables, amis de la gaudriole. Chacun d'eux avait une vieille femme et pas d'enfants. Je n'ai pas besoin de vous dire que tous deux prenaient du tabac : sans la poudre de Nicot, est-ce qu'il y aurait moyen de passer trente-huit ans cloué sur un fauteuil en basane? Vous trouveriez plutôt un pré sans herbe qu'un greffier sans tabatière.

Andréas était enfant de la balle; son père, greffier en la Chambre criminelle du Châtelet, répondit un jour à Turgot, qui lui disait : « Cela vous devait causer bien de la peine, d'assister à la question et de suivre les patients jusque sur la

roue? — Oh! oui, monseigneur, bien de la peine : ces malheureux-là criaient si haut et parlaient si bas qu'on avait toutes les peines du monde à tenir son plumitif. »

Robert, lui, avait voyagé et porté le mousquet dans les premières années de la République; mais, après trente-huit ans de travail commun, vous ne l'eussiez pas distingué de son confrère.

C'étaient de bien braves gens; leur vie s'était écoulée uniforme et paisible comme l'eau du canal Saint-Martin. Leurs plaisirs peu coûteux s'étaient toujours bornés à une petite promenade le dimanche, interrompue par une bouteille de bière et terminée par une partie de dominos. Par état ils écrivaient trop pour avoir le temps de lire autre chose que la *Gazette des Tribunaux*. Quant au spectacle, ils y étaient allés peut-être trois fois en leur vie, et une circonstance les avait empêchés d'y prendre plaisir; c'est la manière plus que rapide dont les lettres s'écrivent au théâtre. « Vos comédies! s'écriait Andréas, ça n'a pas le sens commun; j'y ai vu l'autre jour un tout petit jeune homme qui prétendait avoir écrit trois rôles en une minute; est-ce que c'est vraisemblable? — Je ne connais, répliquait Robert, que M. W... pour écrire comme cela, aussi vite que la parole. — Et encore! encore! » reprenait Andréas, lequel avait vu la sténographie de trop près pour y croire entièrement.

La loi n'accorde pas de retraite aux commis-greffiers, mais l'usage, plus humain que la loi, leur permet de présenter leurs successeurs, lesquels leur font alors 1 200 francs de rentes pendant le reste de leur vie. Lors donc qu'Andréas et Robert virent qu'ils ne pouvaient plus aller, lorsqu'ils eurent pris toutes leurs dispositions pour se retirer à la fin de l'année judiciaire, ils passèrent les trois ou quatre mois les plus heureux et les plus occupés de leur existence. Depuis plus de dix ans, ils étaient convenus de finir leurs jours ensemble. En réunissant leurs pensions et leurs économies, ils pouvaient se faire 3 800 francs; c'était plus qu'il n'en fallait à quatre personnes âgées pour vivre à la campagne et se donner le luxe d'une bonne de cinquante écus. Andréas voulait un pays de chasse, se rappelant qu'il avait aimé cet exercice autrefois, et Robert les bords d'une rivière, se déclarant pas-

sionné pour la pêche. Tous deux s'accordaient à vouloir un pays vignoble, attendu qu'enfants de Paris, il leur semblait impossible qu'on pût boire autre chose à ses repas que du vin.

A peine arrivés, ils empruntaient chaque matin au parquet les *Petites Affiches*, journal sage par excellence et glorieux de n'avoir pas été une seule fois incriminé, et puis les voilà passant en revue toutes les petites maisons à louer : « C'est trop cher, — c'est trop au nord, — un pays de loup, — c'est trop près... c'est trop loin de Paris, etc. » Enfin, ils arrêtèrent leur choix sur une jolie petite maison sur la rive droite de la Loire, à mi-chemin entre Orléans et Blois. Dès ce moment, ils l'habitèrent par la pensée, et, je le dis à regret, le plumitif s'en ressentit. Au milieu de l'audience, Andréas laissait *couler* les témoins pour envoyer, par le garçon de salle, à Robert, un billet de cette importance : « Dis donc! à propos, nous verrons passer les bateaux à vapeur »; et Robert lui répondait par la même voie : « Nous serons abîmés de fumée. » Un quart d'heure après, nouvelle missive *très pressée* : « Dis donc! à propos, nous élèverons des lapins »; et Robert répondait : « Ça dévastera tout. »

Le grand jour arriva. Préparés une quinzaine à l'avance, le déménagement et le voyage se firent sans encombre; ils arrivèrent lestes, joyeux, mourants de faim, heureux à faire envie; ils touchaient au port, ils allaient vivre enfin!

La première journée passa comme une demi-heure à ranger des meubles, planter des clous, pendre des gravures; mes deux greffiers riaient, chantaient, sautaient, faisaient des calembours, tenaient des discours à faire rougir leurs femmes; ils étaient tout guillerets, ils n'avaient que vingt ans.

Le lendemain, dès cinq heures du matin, Andréas, armé du fusil à deux coups, des guêtres de peau, de la casquette de rigueur et d'une ample carnassière, partait pour la chasse, tandis que Robert, un panier sous le bras gauche, une ligne de la main droite, le pantalon retroussé jusqu'à l'extrême limite que prescrit la décence, s'avancait sur la grève sablonneuse.

Le soir, quand les deux amis rentrèrent en même temps, ils faisaient piteuse figure. Andréas n'avait tiré qu'un seul

coup de fusil, aussi n'avait-il tué que son chien. Il le rapportait piteusement dans sa gibecière.

— Pauvre bête! — s'écria sa femme.

— Ah bah! — fit Andréas, en essuyant une larme, — il avait quatorze ans.

De son côté, Robert n'avait guère été plus heureux, il n'avait que trois ablettes et une petite plie. Il ne tarda pas cependant à s'apercevoir qu'il avait attrapé deux choses de plus... un coup de soleil et un rhumatisme.

— On peut bien chasser sans chien, — dit Andréas le jour suivant.

A quelque temps de là, il cessa de prendre son utile carnassière; puis, comme son fusil lui semblait un peu lourd à promener toute une journée, il commença par le cacher des heures entières dans un buisson, et enfin par ne le plus emporter du tout, ce qui ne l'empêchait pas de dire chaque matin :

— Je m'en vais à la chasse!

De son côté, Robert s'était dit : « On peut bien pêcher sans se mouiller les jambes. » Le voilà donc assis gravement sur la berge; malheureusement il s'endormit, roula jusque dans l'eau, et s'aperçut que la Loire, au mois d'octobre, est d'une température de vingt degrés moins élevée que celle des bains Vigier. Un jour, s'avisant que le poisson devait être plus gros au milieu de la rivière que sur le bord, il monta dans un petit batelet, après avoir détaché la grosse pierre qui lui tenait lieu d'ancre. Quelques minutes après, le courant l'entraînait, et il arrivait à Nantes le soir même, si le passeur ne l'eût ramené au rivage; opération qui lui coûta un petit écu, tant pour le sauvetage de sa personne, de sa ligne et de son panier, que pour la location involontaire du batelet.

Tant et si bien que nos deux amis se rencontrèrent un beau matin dans leur modeste jardin, pris, chacun à l'insu de l'autre, d'une belle passion pour l'horticulture. La veille ils avaient lu en cachette, l'un le *Bon Jardinier*, l'autre l'*Almanach du Loiret* et celui de Mathieu Laensberg. Les voilà bêchant, émondant, déracinant, greffant à qui mieux mieux et qui plus vite, lorsque survint le jardinier dont ils louaient les services deux demi-journées par semaine, lequel leur déclara que, s'ils continuaient de ce train-là, ils n'auraient

plus besoin de lui l'année prochaine, attendu qu'ils feraient de leur jardin une petite Sologne, sauf à indemniser le propriétaire. A grand'peine leur voulut-il permettre de ramasser les fruits tombés, d'arroser à de certaines heures et de ratisser les allées.

Enfin arrivèrent la pluie et le froid, sur lesquels ne comptent jamais les Parisiens qui doivent se retirer à la campagne; il est dans les idées innées des Parisiens pur sang qu'il fait toujours beau à la campagne, comme aussi qu'il fait chaud toujours et partout en Amérique, fût-ce dans le Haut-Canada. Que faire alors, dans une petite maison isolée, à trente-quatre lieues de Paris? Que faire?... Du feu... — Sans doute, et puis?... — Jouer aux dominos, au piquet... Nos deux greffiers n'eurent garde d'y manquer; mais ces jeux qui avaient fait leurs délices une heure ou deux chaque jour pendant quarante ans, leur parurent bien moins attrayants alors qu'ils durent y consacrer des journées de quatorze heures.

Puis, je ne sais comment, ces deux natures si affectueuses et si bonnes s'aigrirent insensiblement; il y eut des mots piquants, blessants même, échangés; Andréas couchait avec le double blanc et Robert fouillait dans son écart. On en vint à se dire réciproquement que si l'on s'était mieux connu, on ne se serait jamais mis ensemble; on en vint à s'appeler hypocrite et méchant, alors qu'on n'était qu'ennuyé.

Habituées de longue main à vivre entre quatre murs, distraites d'ailleurs par les soins domestiques, mesdames Andréas et Robert n'éprouvèrent pas elles-mêmes le mal qui rongeait leurs époux. Toutefois, elles ne purent s'empêcher de remarquer le changement fâcheux de leur caractère, encore qu'elles fussent loin d'en deviner la cause : « C'est l'eau de la Loire, disait madame Andréas. — Non, répondait madame Robert, c'est le changement de climat. »

Le matin, en général, les choses allaient moins mal que le soir; le repos de la nuit avait calmé les esprits, assoupi les petites querelles; on se levait le plus tard possible, on déjeunait lentement; puis le facteur rural apportait le journal que nos ex-amis lisaient chacun son tour et plutôt deux fois qu'une.

Un jour que, les dames retirées, Robert, usant de son droit,

lisait le premier, les pieds sur les chenets, la bienheureuse *Gazette,* Andréas, séparé de lui par une table couverte d'un tapis et de quelques papiers, s'amusait à parcourir un volume dépareillé du *Journal des Huissiers* :

— Ne marmotte donc pas comme cela entre tes dents, — fit-il au bout d'un quart d'heure, — c'est insipide!

— Ce n'est pas ma faute, — répondit doucement Robert, — tu sais bien que c'est mon habitude.

Une pause de cinq minutes.

— C'est à n'y pas tenir! — s'écria Andréas brandissant ses lunettes vertes. — Nous nous séparerons à Pâques.

— Comme tu voudras; mais moi, quand je ne lis pas haut, je ne puis pas comprendre.

— Eh bien! alors, lis haut tout à fait, — répliqua Andréas en fermant son livre; — du moins j'entendrai.

— Bien volontiers, — répondit le pacifique Robert.

Et le voilà lisant, comme on lit au Palais, lentement les narrations, les plaidoiries et jusqu'aux considérants, allant au galop quand il rencontrait des articles du Code, ainsi qu'un écolier qui n'est pas fâché de montrer qu'il a déjà lu la leçon, qu'il la sait, et qu'au besoin, il pourrait se passer de son livre. Cela dura une grande demi-heure. Quand il fut à la dernière réclame, il s'arrêta et dit :

— Andréas, veux-tu aussi les annonces?

— Oui, mon cher ami, oui; les annonces, tout, va toujours, lis tout... tout!

Ces mots furent dits avec une chaleur et un accent de joie qui frappèrent Robert et lui firent tourner les yeux vers Andréas. Il le vit le corps penché sur la table, les deux mains appuyées sur un cahier de papier, que l'une cherchait à dissimuler, tandis que l'autre cachait en vain une plume coupée à la moitié.

— Qu'est-ce que tu fais donc là?

— Moi, rien, je... m'amuse.

— Tu écrivais?

— Non.

— Si fait.

— Eh bien! oui, j'écrivais; oui, mon ami, j'ai besoin d'entendre parler haut, d'entendre lire, d'écrire sous la dictée. Ne

va pas te moquer de ma faiblesse, mon cher ami... J'étais heureux!

— Moi, me moquer! — s'écria Robert; — crois-tu donc que je ne comprenne pas cela! Il y a plus d'un mois que je voulais te le proposer; je n'ai pas osé... tu étais si désagréable depuis quelque temps.

— Pardonne-moi, mon ami, cela ne m'arrivera plus; désormais, nous ne nous ennuierons plus, tu dicteras et j'écrirai.

— Chacun son tour, — dit Robert.

— C'est trop juste! — répondit Andréas.

Et les deux vieux greffiers se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, et, dès ce moment, la paix et le bonheur habitèrent la petite maison des bords de la Loire. Chaque jour, ils s'enfermaient après le déjeuner quatre ou cinq heures dans la petite pièce qu'ils appelaient, suivant l'occurence, le salon, la bibliothèque ou le cabinet. Quand, d'aventure, une de ces dames venait frapper à la porte, on lui répondait :

— On n'entre pas! nous sommes en affaires; cela ne regarde pas les femmes; nous écrivons... nos mémoires.

Ainsi ces deux vieillards s'amusèrent à écrire quatre ou cinq heures par jour, sous la dictée l'un de l'autre; ainsi leur dernier plaisir, leur vrai, leur seul plaisir, fut de reprendre fictivement cette aride besogne qui, pendant trente-huit ans, avait fait l'occupation et, peut-être à leur insu, le bonheur de leur vie.

(Gazette des Tribunaux.) B. MAURICE

***

Qu'il y ait une analogie singulière entre le thème de ce récit et les grandes lignes de celui qu'a développé Flaubert, on ne saurait le nier. Pour grossièrement dessinés qu'ils soient, Andréas et Robert n'en apparaissent pas moins comme les ancêtres directs de Bouvard et de Pécuchet. Leurs ancêtres, sans contredit, car en 1841 le romancier n'avait encore aucune idée, même lointaine, de ces *bonshommes* symboliques. Si, quatre ans plus tôt, il s'est amusé à écrire *Une leçon d'histoire naturelle*, appliquant déjà sa précoce clair-

voyance d'observation réaliste à la description du *Genre commis,* « depuis le commis de barrière jusqu'au commis d'enregistrement », toute sa vie cependant s'écoule entre ce timide essai et la mise en œuvre véritable de la pensée qu'on peut y deviner contenue. Ces *Physiologies* étaient d'ailleurs dans le goût de l'époque : rien d'étonnant par suite à ce que Flaubert et Maurice se soient rencontrés par hasard sur le même terrain. Mais, que cette donnée vague et générale les ait également conduits à un dédoublement pareil du personnage principal, à des scénarios bâtis à peu près de la même façon, aboutissant à des conclusions semblables, un tel parallélisme ne semble plus tout à fait accidentel.

Si l'on s'appuyait même sur certain passage d'une lettre à Louise Colet[1] pour reporter à 1852 environ la conception première d'un « roman à cadre large », qui serait devenu vingt-cinq ans plus tard *Bouvard et Pécuchet*, l'antériorité appartiendrait encore au journaliste dans l'invention du sujet : et en réalité, il faut attendre 1872 pour trouver dans la *Correspondance* de Flaubert l'indication nette d'un projet relatif aux deux copistes. Dès lors, une question se pose. A-t-il connu la nouvelle de Maurice? Ou, plutôt, quelles sont les circonstances qui nous laissent à penser qu'il ait pu, ou non, la connaître?

Si *les Deux Greffiers* n'avaient jamais été publiés que dans la *Gazette des Tribunaux*, le 14 avril 1841, on aurait d'assez bonnes raisons d'opter pour la négative.

Quelle vraisemblance, en effet, que ce recueil de jurisprudence, d'un intérêt très spécial, peu répandu en dehors du monde judiciaire, soit alors tombé entre les mains de Flaubert? Il sortait à peine du collège, et s'il lisait déjà beaucoup, ne s'éloignait guère des romantiques que pour retourner à quelques bons classiques, choisis avec un parti-pris farouche. Des drames de Hugo, de Shakespeare ou d'Alexandre Dumas, des poèmes de Byron ou de Th. Gautier, voire des *Essais* de Montaigne et du *Pantagruel* aux subtiles théories de la Cour de Cassation et aux arrêts du Conseil d'État, il y a un abîme que son instinctif mépris de toute réalité pratique ne l'encourageait certes pas à franchir. Quelques « variétés » comme

1. *Correspondance*, II, 185.

celle de Maurice, insérées parfois entre deux comptes rendus d'audience, ne pouvaient suffire à l'attirer vers une feuille d'aspect et de tendances aussi peu littéraires. Personne, dans sa famille, n'était de robe. Pourtant Alfred Le Poittevin avait prêté à Rouen le serment d'avocat, et travaillait comme attaché au Parquet du Procureur général du Roi. Aurait-il communiqué à son ami cette coupure de la *Gazette des Tribunaux*? Flaubert venait lui-même de commencer son droit. On sait le peu d'ardeur qu'il y montra, la répugnance qu'il éprouva tout de suite. Il parvenait à grand'peine à apprendre ses cours, bien loin qu'il s'efforçât de les compléter par des recherches ou des lectures appropriées.

Mais *les Deux Greffiers* furent reproduits, en mai 1841, dans le *Journal des Journaux*, et cette fois le caractère nettement littéraire du périodique fournit un motif déjà plus sérieux de supposer que Flaubert y ait pu découvrir, par hasard, le récit de Maurice.

Le *Journal des Journaux* portait en sous-titre : « revue générale de la presse non politique, offrant le résumé des meilleurs journaux et recueils périodiques de la France et de l'étranger ». Il rajeunissait, chaque mois, sous forme d'extraits, parfois avec un titre nouveau, des articles déjà publiés et glanés un peu partout; il imprimait aussi quelques œuvres originales. On y trouve un jour une nouvelle de Balzac, *Pierre Grassou*. Une autre fois un chapitre du *Voyage en Espagne* de Théophile Gautier; une autre fois encore un fragment de *Frédéric et Bernerette* et *les Deux maîtresses* de Musset. Alexandre Dumas y raconte tantôt *l'Exécution d'un régiment albanais à Malte*, tantôt les *Souvenirs de l'incendie de Moscou*. Arsène Houssaye, Eugène Süe, Jules Janin, y coudoient Michel Chevallier et Ballanche. Hugo enfin, ce Dieu de la jeune génération, y figure à deux reprises, en 1840, avec *la Tristesse d'Olympio* et l'*Ode sur le retour des cendres de Napoléon*. Voici d'ailleurs le sommaire du numéro de mai 1841 :

Une Larme d'Enfant, par Édouard Lemoine.
Une Lettre de Madame de Sévigné, par Marie Aycard.
Les Deux Greffiers, de Maurice.
L'Épave de la Tremblade, par Emmanuel Gonzalès.
Revue théâtrale; revue bibliographique.

On voit que le journal donnait un mélange de tous les genres : poésie, voyages, romans, beaux-arts, tribunaux, sciences, études de mœurs, critique, tout y était successivement représenté. Cette diversité même autoriserait à penser que Flaubert, qui s'ennuyait fort dans sa petite chambre d'étudiant, rue de l'Est, et cherchait tous les moyens de fuir le Code et les Institutes, lisait peut-être le *Journal des Journaux*. Est-ce ainsi que la nouvelle de Maurice serait tombée sous ses yeux? L'hypothèse est admissible, mais ce n'est là qu'une hypothèse. Nous ne prétendons nullement démontrer avec certitude que Flaubert ait eu jamais connaissance des *Deux Greffiers*. Nous voulons seulement, en raisonnant sur des faits acquis, supputer les occasions qu'il aurait eues de les découvrir.

L'une de ces occasions, qui mérite peut-être qu'on la mentionne au passage, se rattache encore au *Journal des Journaux*. Alphonse Karr y publiait régulièrement ses *Guêpes*; le numéro du 7 août 1840, en particulier, contient, sous ce titre : *Une tentative d'assassinat*, le récit de son aventure comico-tragique avec Louise Colet. On sait que la Muse, assez malmenée par l'humoriste et sensible à son aiguillon, s'arma un beau matin d'un couteau de cuisine, « long de 30 centimètres et large de deux doigts », attendit son ennemi à la porte de sa maison, et brusquement, par derrière, mais avec un beau geste théâtral qui atténua heureusement la violence du coup, lui planta l'arme entre les deux épaules. Alphonse Karr n'eut aucun mal; il accrocha « le poignard » dans sa panoplie, avec cette inscription : « Donné par madame C..., dans le dos! » et se vengea en répétant à tous que la poétesse était décidément bien mauvaise ménagère, puisqu'elle ne craignait pas de dépareiller ses douzaines de couteaux. Il eut aussitôt les rieurs de son côté. Louise Colet ne lui pardonna jamais cette spirituelle victoire. Les lettres inédites de Flaubert nous prouvent qu'à huit ou dix ans d'intervalle, ce sujet de conversation était toujours particulièrement désagréable à la Muse. Les *Guêpes* ont-elles donc amené Flaubert à feuilleter la collection du *Journal des Journaux*? Ici encore l'interrogation demeure sans réponse. On retiendra seulement que l'existence d'un second texte des *Deux Greffiers* augmentait les chances qu'il pouvait avoir de les rencontrer un jour sur sa route.

Nous arrivons enfin à une dernière hypothèse qui, pour ne pas offrir davantage la solution définitive du problème, présente au moins des bases plus solides. Sa vraisemblance repose sur tout un ensemble de faits précis qui se corroborent les uns les autres, et forment comme les anneaux inséparables d'une même chaîne. Il faut donc les examiner en détail.

En 1858, le 7 février, un autre journal, *l'Audience* reprit pour la troisième fois et inséra tout au long le récit de Maurice. Or, si les raisons manquaient à Flaubert de s'intéresser beaucoup à la littérature judiciaire en général, nous allons voir qu'il en avait au contraire d'excellentes pour ne pas ignorer *l'Audience*.

Créé le 2 août 1857 (il vécut jusqu'en mai 1859), ce périodique était par définition, comme la *Gazette des Tribunaux*, un recueil de jurisprudence relatant les procès célèbres, les jugements de principe, commentant les projets de lois, signalant les beaux crimes et les menus événements du Palais, bref très informé de tout ce qui touchait au droit théorique et à l'administration de la justice. Mais le comité de rédaction [1] qui présidait aux destinées de *l'Audience* avait, dès l'origine, entendu sa mission dans un sens large : avec un louable éclectisme, il y avait joint un feuilleton, moitié critique, moitié historique ou anecdotique ; et, dès le premier numéro, nous y retrouvons la signature de notre Maurice, au bas de son étude sur *Vidocq et ses aventures*. La publication de cet ouvrage dure jusqu'en décembre 1857 ; puis Maurice inaugure une suite de chroniques, sous ce titre : *Souvenirs de la sixième Chambre*; de temps à autre il donne aussi des nouvelles dont le sujet, emprunté à la tradition des tribunaux, relatif aux habitudes et aux incidents de la vie judiciaire, convenait encore à l'esprit du journal. C'est par exemple, le 14 février, *D'un procureur qui avait vendu à réméré son âme au diable*; le 24 février, *La Confession*; le 2 mai, *Procès du Collier de la reine*. — *Les Deux Greffiers*, tout naturellement, figurent dans cette série. A partir de juin 1858 le cadre du feuilleton semble encore s'élargir. Un collaborateur, qui se cache sous le pseudonyme de Fantasio, prend la rubrique : *Courrier de Paris*, et relate

1. Le secrétaire de la rédaction était alors un certain Dufresne.

deux fois par semaine, sans distinction de genre, les principaux événements contemporains. C'est ainsi que, le 25 juillet, observant, comme nous pourrions le faire aujourd'hui *mutatis mutandis*, l'envahissante aptitude des Normands à se glisser partout, à occuper toutes les situations, à s'insinuer dans toutes les affaires, à s'imposer dans toutes les formes d'activité, sociale ou intellectuelle, Fantasio citait Flaubert « l'auteur de *Madame Bovary* » et Louis Bouilhet, « le poète inspiré de *Melaenis* et de *Madame de Montarcy* ».

Accouplés pour la première fois dans *l'Audience*, les noms des deux amis vont désormais se répéter souvent, d'autant mieux que le journal complète peu après son évolution, étale en grosses lettres le véritable caractère de son feuilleton et le transforme, à dates régulières, en une *Revue littéraire* que signe alors Antony Méray[1]. Les écrivains en renom y voient signalée l'apparition de leurs volumes; parmi ceux qu'on honore d'un compte rendu, plusieurs sont déjà en relations avec Flaubert. C'est par exemple Tourguéneff avec les *Récits d'un Chasseur*; c'est Feydeau, avec une réédition de *Fanny*; c'est encore George Sand, avec *l'Homme de Neige*. Fantasio et Antony Méray ne manquent pas de relever, chemin faisant, les circonstances, les propos susceptibles de marquer les tendances actuelles du roman, du théâtre ou de la poésie. Sans doute leur critique reste ordinairement très sommaire : ils font, sans plus, métier de bons reporters. Ce *Courrier de Paris* et cette *Revue littéraire* n'en contiennent pas moins des indications précieuses, celle-ci par exemple : « 26 septembre 1858 : nous apprenons que l'auteur de *Madame de Montarcy*, Louis Bouilhet, vient de terminer une comédie en quatre actes et en prose ayant pour titre : *Sous peine de mort*. » Le renseignement était bien exact. Cependant, la plupart des biographes de Bouilhet ignorent, aujourd'hui encore, jusqu'au titre de cette pièce qui ne fut jamais ni jouée, ni même imprimée, que l'auteur tint toute sa vie secrètement enfouie dans ses cartons. Il apparaît donc que, pour avoir connu sur l'heure des détails aussi précis,

1. Antony Méray, bibliophile distingué et critique de talent, mais qui pêchait un peu par excès de métaphores. On lui doit cette phrase, sur les *Victimes d'amour*, d'Hector Malot : « M. Malot chatouille avec une plume d'or les narines de la réalité! »

les collaborateurs de *l'Audience* devaient être admis dans l'intimité du poète et suivre ses travaux avec une attention particulière.

Aussi bien ne manquaient-ils aucune occasion de lui marquer leur bienveillance. Le 7 novembre, le journal annonce en ces termes la prochaine représention d'*Hélène Peyron* : « Monsieur Bouilhet est né vraiment sous une heureuse étoile. Avec une seule pièce il a su conquérir des sympathies universelles; encore une victoire et il sera porté au Capitole. » Le 14 novembre, tout un feuilleton est consacré à l' « immense succès » que cette comédie vient de remporter sur la scène de l'Odéon; sacrifiée aux louanges de Bouilhet, la chronique judiciaire est même renvoyée ce jour-là au numéro suivant. Le 17 novembre enfin, Fantasio précise, en quelques mots toujours élogieux, les mérites d'*Hélène Peyron*. Tout cela n'est-il pas déjà significatif? Visiblement *l'Audience* avait institué Bouilhet son poète favori et lui faisait, si l'on peut dire, une forte « réclame ». La plupart des autres journaux, au contraire, demeuraient sur la réserve et n'appréciaient encore que timidement ce talent à son aurore. Quant à Flaubert, il en augurait trop bien, le tenait en trop haute estime, souhaitait trop impatiemment sa consécration pour ne pas applaudir à ces encouragements répétés. Sachant l'affection profonde qu'il portait à Bouilhet, la part qu'il prenait de ses triomphes ou de ses mécomptes, nous ne pouvons douter un instant qu'il n'ait accueilli ces approbations comme si elles lui eussent été personnellement adressées.

De fait, Bouilhet se trouvait en pays allié dans les bureaux de *l'Audience* et tout l'encens qu'on y brûlait à son intention trahissait surtout l'admiration volontairement fidèle de quelques camarades gagnés d'avance. Pas plus que Flaubert, il n'aurait été capable de tirer parti des circonstances favorables, de mettre en valeur ses qualités réelles, de s'imposer au public autrement que par la conscience apportée à l'exécution de ses œuvres et par la seule puissance intrinsèque de son art. Tous deux répugnaient également aux démarches, aux intrigues, aux petites habiletés qui, dans la vie de chaque jour, poussent au premier rang les plus médiocres à côté des plus illustres. Leur orgueil indomptable se refusait à imiter la souplesse des ambitions vulgaires. Flaubert avait beau répéter :

« A Paris, le char d'Apollon est un fiacre », jamais Bouilhet n'y fût monté de lui-même pour aller frapper à la porte d'un journal, si plusieurs amis n'étaient venus fort à propos le prendre par la main.

Mais Bouilhet avait deux amis sincères parmi les rédacteurs de *l'Audience* : Eugène Delattre et Agénor Bardoux.

Eugène Delattre, qui devint préfet de la Mayenne le 4 septembre 1870, puis conseiller municipal de la Seine en 1871, député de Saint-Denis en 1881, et mourut en 1889, était alors avocat près la Cour impériale de Paris. Il venait de publier dans *l'Audience* son premier ouvrage : *Tribulations des voyageurs et expéditions en chemins de fer*, travail considérable, bourré de faits, d'anecdotes plaisantes, de projets ingénieux, de critiques sérieuses et qui, avec une légère addition au titre, et quelques changements de détail, semblerait écrit d'hier. Sa profession, son intelligence, ses hautes capacités juridiques en avaient fait bientôt un des meilleurs collaborateurs du journal.

Comment Delattre avait-il rencontré Bouilhet? L'origine de leurs relations reste assez obscure. Elles prirent le caractère d'une intimité très vive. Pour Delattre, nuls vers ne valaient ceux des *Fossiles*. Un autre rédacteur de *l'Audience*, Agénor Bardoux, futur ministre de l'Instruction publique, alors petit avocat à Clermont-Ferrand, partageait cette conviction. Bardoux était lui-même poète à ses heures et signait : Agénor Brady. En 1857 il avait fait paraître une plaquette intitulée : *Loin du Monde*, dont une pièce est dédiée à Eugène Delattre, une autre, *Venise*, à Gustave Flaubert, une autre enfin, *l'Artiste*, à Bouilhet : cette dernière contenant un acte d'adhésion formelle au dogme de l'art impersonnel et impassible. De son côté, Bouilhet avait inscrit le nom d'Agénor Brady en tête de son poème *la Terre et les Étoiles*, comme celui de Delattre en tête du *Lion*. Échange de politesses littéraires.

Le petit groupe ainsi constitué, il arriva naturellement que Delattre et Bardoux, ayant à leur disposition les colonnes de *l'Audience*, où ils ne tardèrent pas à gagner beaucoup d'influence, en firent profiter Bouilhet. Flaubert, par contre-coup, vit rejaillir sur lui un peu des éloges prodigués au poète. Bardoux comprenait la valeur de *Madame Bovary*; Delattre au contraire goûtait peu la manière du romancier; mais, comme

ami de Bouilhet, il n'en était pas moins prêt à lui témoigner beaucoup d'indulgence. Leur protection s'étendit même bientôt aux compatriotes des deux écrivains. C'est ainsi que *l'Audience* dit un jour son mot en faveur des comédies du vicomte d'Osmoy (qui plus tard collabora au *Château des Cœurs*); consacre, le 6 février 1859, un article au naturaliste Georges Pouchet, à propos de son livre *De la Pluralité des races humaines*; un autre jour encore, le 2 février, informe ses lecteurs que la direction vient d'acquérir une nouvelle de Pascal Mulot intitulée *Un Empereur de la Chine*, — et l'on retrouvera ce Pascal Mulot dans la *Correspondance* de Flaubert, à propos du monument élevé à la mémoire de Bouilhet.

C'est alors que Fantasio aurait eu vraiment prétexte à signaler l'encombrante activité des Normands. Leurs noms, le titre de leurs œuvres, s'étalaient maintenant en lettres énormes à la quatrième page du journal, au milieu des insertions judiciaires, des ventes et des déclarations de faillite. Enfin, avec l'année 1859, un nouveau changement est annoncé dans la rédaction de *l'Audience*, et la part réservée à Bouilhet va devenir encore plus large. Le numéro du 1er avril déclarait en effet, qu'à partir du mois suivant le journal serait quotidien, politique et littéraire; Delattre se chargerait de la critique et de la bibliographie; Bouilhet et Antony Méray y donneraient tour à tour des études morales et historiques. La rubrique des Beaux-arts serait tenue par d'Osmoy. Ces belles promesses ne furent malheureusement jamais réalisées. *L'Audience* mourut le 29 avril, ou plutôt fut achetée par *l'Observateur* avec lequel elle fusionna, et ses anciens collaborateurs, trouvant la place prise, durent se retirer.

Toutefois, avant de disparaître, elle avait voulu contribuer, mieux encore que par ses éloges et sa publicité, à grandir la réputation de Louis Bouilhet. Du 26 janvier au 23 février 1859, elle avait publié *le Cœur à droite*, comédie en prose qui ne fut jamais réunie au théâtre complet du poète ni réimprimée ailleurs, et qu'aujourd'hui encore on ne peut lire que dans le feuilleton de *l'Audience*.

Or, le fait de cette publication est pour nous d'une importance extrême; c'est comme le dernier maillon de la chaîne qui nous ramène au point de départ. Nous savons de source

certaine que, désireux de posséder le texte du *Cœur à droite*, Flaubert avait découpé les numéros de *l'Audience* et conservait précieusement ces feuilletons[1].

M. Henry Céard a bien voulu nous conter, en effet, qu'un jour, dans l'appartement du faubourg Saint-Honoré, il avait vu l'écrivain saisir au fond d'un tiroir le paquet de ces coupures et lire d'une voix tonitruante, « avec de grands gestes à la Frédérick Lemaître », la pièce oubliée de son ami.

Établi par un témoignage aussi sûr et venant à l'appui de tout ce que nous venons d'exposer, ce dernier détail est, à lui seul, presque concluant. Que Flaubert ait connu *l'Audience*, qu'il ait eu maintes raisons de s'y intéresser, nous n'en pouvons plus douter à présent.

Est-ce à dire pourtant qu'il ait ainsi découvert *les Deux Greffiers* (auxquels il faut revenir après nous en être éloignés si longtemps)? La question est bien différente et, ici, nous demeurons dans l'incertitude. Tout au plus apparaît-il que la supposition n'est pas absurde, qu'il y a même de grandes chances pour que l'auteur de *Bouvard et Pécuchet* n'ait pas ignoré la nouvelle de Maurice. Mais on ne saurait aller plus loin et, pour ce qui est des analogies existant entre celle-ci et le roman, le champ demeure ouvert à toutes les hypothèses. Simple hasard ou inspiration directe? Pour répondre à cette question, il faudrait un document authentique qui nous manque. La *Correspondance*, si précieuse toutes les fois qu'il s'agit d'étudier l'origine des œuvres de Flaubert, ne fait aucune allusion à cette source possible de son dernier livre. Aucun de ses contemporains ne l'a mentionnée, ni Du Camp, souvent à l'affût des anecdotes capables de jeter une ombre sur la gloire de son ami, ni Goncourt, qui le jalousait peut-être un peu — comme il jalousait tout le monde — ni les autres. Nous savons cependant que Daudet connaissait *les Deux Greffiers*[2], et s'amusait de leur lointaine parenté avec les

1. Flaubert connaissait assurément *le Cœur à droite* bien avant sa publication dans *l'Audience*. Toutefois, il n'avait pas suivi la genèse de cette œuvre d'aussi près que pour les autres œuvres de son ami. Cf. *Corresp.* III, p. 64.

2. Nous devons précisément à l'extrême obligeance de madame Alphonse Daudet la révélation des *Deux Greffiers*. Qu'elle veuille bien accepter ici l'expression de notre respectueuse gratitude.

copistes de Flaubert. Mais peut-être n'avait-il fait lui-même ce rapprochement qu'après la mort du maître. Et, en tout cas, il aimait celui-ci d'une affection trop sincère, trop loyale, pour risquer de lui suggérer un tardif scrupule, en lui laissant soupçonner une ressemblance qu'il jugeait purement fortuite.

***

Si l'on croyait pouvoir retenir que Flaubert s'est souvenu des *Deux Greffiers* quand il a construit le scénario de *Bouvard et Pécuchet*, on conviendra du moins que la comparaison, loin de porter atteinte à son génie, en atteste au contraire la puissante et profonde originalité. Il en serait alors pour lui comme pour Victor Hugo, dont on nous a récemment appris qu'il transposait les travaux d'érudition d'un Achille Jubinal, ou les articles du dictionnaire de Moréri, dans les plus belles pages de sa *Légende des Siècles*. Nous paraît-il moins grand pour avoir changé en or le métal vulgaire, en diamants tous les cailloux trouvés sur sa route?

On ne peut contester qu'un parallélisme singulier se poursuive entre l'action des *Deux Greffiers* et l'action de *Bouvard et Pécuchet*. Comme leurs aînés, les bonshommes de Flaubert, se voyant riches un beau matin, veulent réaliser un rêve sur le tard de leur médiocre et laborieuse carrière. Comme eux, modifiant leur existence et leurs occupations ordinaires, ils se retirent à la campagne, et cherchent en vain ce qu'ils croient être le bonheur. Enfin, comme eux, n'ayant partout abouti qu'à un échec lamentable, désillusionnés, découragés, ils reviennent à leur ancien métier et se remettent à copier. Dans le détail même, on a pu noter, en lisant la nouvelle de Maurice, quelques similitudes avec le premier chapitre du roman : à peu de choses près, Andréas et Robert éprouvent les mêmes sentiments, forment les mêmes projets, ont les mêmes idées, les mêmes manies que Bouvard et Pécuchet. Mais quoi d'étonnant à cela, puisque le thème général est conçu de la même façon par les deux auteurs, et que le cadre, le milieu, la profession des personnages sont presque semblables? A ne considérer que cet aspect extérieur, et très superficiel, on est donc en droit de traiter la nouvelle comme une ébauche du roman.

Mais aussitôt se marque la différence essentielle qui les sépare. Là où Maurice crayonne à peine un fragment parfois assez délicatement observé de psychologie particulière, Flaubert sculpte et cisèle en relief un formidable monument philosophique. Au fond, la pensée du chroniqueur est à l'antipode de celle du romancier. Andréas et Robert tentent une expérience de la vie pratique, concrète, réelle, et leur déception évoque un peu celle du pigeon de La Fontaine; elle illustre, par un nouvel exemple approprié, cette vérité courante qu'il faut savoir discerner et garder son vrai bonheur quand on le possède, et qu'il est souvent dangereux d'aller le découvrir au pays des songes. Leur geste, alors, de reprendre la plume ou l'écritoire, n'est plus que la conséquence logique d'une habitude prise, d'une routine indispensable à leur santé physique et morale. Autrefois, ils ont abandonné, délaissé avec joie leur besogne quotidienne; ils s'aperçoivent en fin de compte que, s'ils ne l'aiment pas davantage, « elle fait partie de leur manière d'être, elle est devenue un besoin de leur nature ». Bien avant Maurice, Aristote avait quasiment dit, en trois mots, la même chose.

Au contraire, l'expérience de *Bouvard et de Pécuchet* (est-il besoin d'y insister?) est d'un tout autre genre. Ce n'est pas la vie agissante, les conditions et les possibilités extérieures du bonheur qu'elle condamne; mais elle dresse contre l'intelligence, contre la pensée même un réquisitoire terrible. Bouvard et Pécuchet sont moins des malheureux, des imbéciles, que des ignorants fourvoyés dans le labyrinthe des sciences, et dès l'origine victimes de leur audace qui les pousse à tout aborder de front, sans esprit critique ni méthode. L'avortement de leurs entreprises, les fautes qu'ils accumulent, les contradictions auxquelles ils se heurtent, prouvent que la raison humaine est bornée, relative, transitoire et trompeuse. Leur expérience ne proclame pas, comme on le croit souvent, la faillite radicale de la science; mais elle met en défiance contre les généralisations hâtives et les affirmations dogmatiques. Elle fait justice de l'orgueil humain en démontrant à l'homme sa faiblesse native. Elle invite à la prudence et à la modestie. Elle conseille aussi l'indulgence aux erreurs d'autrui. Relativement à Flaubert lui-même, elle exprime le tourment dont

il a souffert en personne et sa lutte de géant pour atteindre à la Beauté idéale et à la Vérité. De sorte qu'à la fin du livre, le geste de ses deux copistes — geste sur l'interprétation duquel il reste d'ailleurs à s'entendre — marque un scepticisme désabusé qui atteint une portée générale et se formule presque en doctrine; un scepticisme résigné, nécessaire, patient, vraiment philosophique. « Que savons-nous, qui donc connaît le fond des choses? » Le mot du poète pourrait figurer en épigraphe de *Bouvard et Pécuchet*. Serait-il à sa place en tête de la nouvelle? Quoique disciple de Jouffroy, Maurice, dans les *Deux Greffiers* du moins, n'a jamais vu si loin, ni voulu fouiller de son regard d'aussi vastes horizons. A s'en tenir d'ailleurs à la pensée maîtresse du livre, Flaubert pourrait encore revendiquer la priorité. Pour mieux dire, si l'on voulait ici parler de source, au sens ordinaire du terme, ce n'est pas au récit de Maurice qu'il faudrait l'appliquer; car, si jamais Flaubert a connu ce récit, la ressemblance n'existe en somme qu'en surface, et demeure aisément négligeable. La véritable source de *Bouvard et Pécuchet,* il faudrait la chercher dans ses premiers essais, à l'origine de sa formation intellectuelle, au début même de son existence, dans ses lettres à Ernest Chevalier et à Le Poittevin, dans les *Agonies* ou les *Mémoires d'un fou,* et en suivre la trace ininterrompue, le développement progressif, à travers ses autres œuvres qui en ont marqué les étapes, jusqu'à l'épanouissement définitif de sa pensée, jusqu'au dernier roman qui la résume.

RENÉ DESCHARMES
RENÉ DUMESNIL

LOUIS XIV A LA GUERRE[1]

Paris, le 18 mars 1672.

La Reine prétend d'accoucher au mois de juin; ce sera à Saint-Germain, le Roi laissera auprès d'elle MM. Le Tellier et Colbert, et il mènera avec lui M. de Pomponne, M. de Louvois, comme aussi MM. de Seignelay[2] et de Châteauneuf[3], secrétaires d'État, pour ce qui regardera leurs départements, M. de Seignelay s'attachant fort aux fonctions de sa charge, avec assiduité et travail, dont son père est très satisfait, et doit partir demain pour aller faire mettre à la mer les vaisseaux que M. le comte d'Estrées[4] doit commander.

Paris, le 23 mars 1672.

On dit que les dames sortiront de la Cour et qu'elles se sépareront; que madame de Montespan se retirera à Fontevrault auprès de l'abbesse, sa sœur, et madame de La Vallière aux religieuses de Chaillot, proche de cette ville. J'ai peine à

1. Cf. la *Revue* du 15 mars 1912. Nos lecteurs se rappellent que ces lettres sont adressées au duc de Savoie par le marquis de Saint-Maurice, son ambassadeur à la Cour de France.

2. Le marquis de Seignelay, fils aîné de Colbert, avait été reçu, dès le mois de février 1669, en survivance à la charge de secrétaire d'État de son père pour la marine, la Maison du Roi et le commerce maritime.

3. Balthazar Phélypeaux, marquis de Châteauneuf, d'abord conseiller au Parlement de Paris, avait reçu en 1669 la survivance de la charge de secrétaire d'Etat exercée par son père, M. de La Vrillière, et qui comprenait dans son département les affaires de la religion réformée.

4. Jean d'Estrées, maréchal de camp en 1649, lieutenant-général en 1655, avait été fait commandant d'escadre en 1666 et vice-amiral du Ponant en 1669.

le croire; si cela est, on veut se défaire de l'une des deux, ou on a quelque autre inclination; on dit néanmoins que le Roi ne veut plus de galanterie et qu'il effectuera ce qu'il a toujours dit, qu'à l'âge de trente-quatre ans il voulait quitter les femmes; ce serait un grand miracle et il y a presque de l'impossibilité; on se corrige rarement, quand une fois on est enrouillé dans de pareils engagements et surtout les grands.

Paris, le 8 avril 1672[1].

M. de Pomponne, à ce qu'on publie par la Cour, n'a pas répondu à l'attente qu'avait le Roi de son habileté; on dit qu'il ne se sait jamais déterminer, qu'il n'a nuls expédients dont feu M. de Lionne abondait en toutes sortes de rencontres et qu'enfin que s'il exécutait bien ce qu'on lui prescrivait, qu'il ne sait pas si bien ordonner aux autres ce qu'il faut faire pour le service du Roi.

Ne doutez pas, Monsieur, que l'on n'entreprenne la guerre avec beaucoup de bravoure et de résolution; et s'il y a quelque retenue en cette rencontre, elle est plus du côté des Espagnols que des Français. Vous en saurez bientôt des nouvelles.

Paris, le 18 avril 1672.

La première fois que je négocierai avec M. de Pomponne, je tâcherai de pénétrer l'effet qu'aura produit dans l'esprit du Roi et de MM. les ministres l'avis que je lui donnai que les gens de Genève avaient murmuré contre Sa Majesté sur les premiers bruits qui avaient couru de la guerre qu'elle va faire aux Hollandais et que, depuis ce temps-là, ils ne faisaient plus commémoration de sa personne dans leurs prières publiques, comme ils avaient accoutumé de le pratiquer auparavant[2]; mais ce ministre est si occupé et accablé que même il ne se souvient pas des affaires de considération dont on le charge. Lui, aussi bien que ses collègues, ne s'occupent qu'en la grande affaire qu'ils ont entreprise et toute leur application ne regarde que

1. Au marquis de Saint-Thomas.

2. En 1667, lors du différend du duc de Savoie avec Genève, le marquis de Saint-Maurice avait signalé l'aide fournie à cette ville par les Provinces-Unies.

leurs alliés et ceux qui peuvent prendre part à cette guerre ou pour ou contre eux et songent peu à l'Italie où ils n'ont maintenant aucun dessein.

Paris, le 22 avril 1672.

Le Roi, ayant faire dire par M. de Louvois aux maréchaux d'Humières et de Bellefonds que pour le bien de son service il serait obligé durant la campagne de faire joindre l'armée commandée par Monsieur le Prince à la sienne, et que comme M. de Turenne la commanderait, qu'il souhaitait qu'ils lui obéissent, à quoi lesdits maréchaux répondirent qu'ils étaient bien malheureux qu'étant les derniers de leur corps[1], on voulût les faire expliquer les premiers en une chose de cette importance aux maréchaux de France, qui sont généraux nés des armées du royaume, en faveur d'un homme qui était leur camarade et qu'ils ne pouvaient se résoudre, bien que M. de Turenne fût un des plus grands capitaines de l'Europe et pour lequel ils avaient grande vénération; que Sa Majesté était maîtresse de leurs biens et de leurs vies, qu'ils lui obéiraient éternellement et avec une soumission en toute autre rencontre, mais qu'ils ne le pouvaient en celle-ci et laisser à leur réputation une flétrissure de cette nature[2].

Sa Majesté, ayant su leur résolution, les fit appeler devant elle, croyant qu'elle leur persuaderait ses volontés elle-même avec plus de facilité; mais elle ne put pas les disposer à lui obéir, et, voyant leur obstination, elle leur commanda de sortir de son cabinet, et à M. de Louvois de leur ordonner de sortir de sa Cour, au maréchal d'Humières de se retirer dans sa maison de Mouchy, proche de Compiègne, en lui interdisant l'autorité de sa charge. Il déclara la même chose au maréchal de Bellefonds, lui enjoignant d'aller en exil à Tours, ce qu'ils ont exécuté sur-le-champ et ont été avoués de tous les autres

1. Le marquis de Bellefonds et le marquis d'Humières avaient été faits maréchaux de France en 1668.

2. Le refus des maréchaux d'Humières, de Bellefonds et de Créquy d'obéir à Turenne reposait sur une tradition d'après laquelle les maréchaux de France, considérés comme égaux entre eux, ne devaient obéir qu'aux princes du sang ou au connétable, quand il y en avait un. Malgré leurs prétentions, ils furent contraints de servir pendant quinze jours sous Turenne (Camille Rousset, *Histoire de Louvois*, I, 348-352).

maréchaux de France. On ajoute que Sa Majesté a ordonné au susdit marquis de Louvois de savoir du maréchal de Créquy s'il est dans le même sentiment que ses camarades, et, en ce cas là, de sortir aussi de la Cour. Sa Majesté, ayant voulu savoir le sentiment du maréchal du Plessis sur le refus de ses camarades, il lui a dit qu'il n'y avait pas d'exemple que jamais aucun maréchal de France eût commandé à un de ses camarades et que même c'était contre les constitutions du royaume; qu'il n'y avait pas un d'eux qui n'eût la dernière vénération pour le mérite de M. de Turenne et qui ne le regardât comme l'homme le plus glorieux qui vive; mais que si Sa Majesté voulait que tous eux lui obéissent, qu'il fallait qu'elle fît M. de Turenne connétable et qu'après il n'y aurait pas un d'eux qui ne lui obéît avec soumission et respect. A quoi Sa Majesté n'a répondu que par un signe de la tête qui a bien fait connaître qu'elle n'en voulait rien faire.

Voilà ce qu'un homme qui vient de la Cour m'est venu dire tout présentement et depuis cette lettre écrite. Cette affaire ne s'accommodera pas si tôt, le Roi ne désistera pas de ses volontés, ni les maréchaux exilés n'obéiront pas à M. de Turenne. On ne laissera pas de partir pour la campagne au jour prémédité et de faire fortement la guerre aux Hollandais. Je partirai de demain en huit jours parce que je viens d'avoir nouvelle qu'une partie de mon équipage, qui vient de Savoie, sera ici après-demain.

Le Roi partira enfin dans six jours, c'est-à-dire le jeudi de la semaine prochaine. On ne sait ce que les dames deviendront et bien des gens croient qu'il prendra le prétexte de l'accouchement de la Reine pour les venir voir, car il en est plus empressé que jamais.

Je parlais l'autre jour avec un des principaux officiers des armées et lui disais qu'on ferait des grandes conquêtes cette campagne; il me répliqua : « Oui, si le Roi a la patience d'y demeurer. » Pour moi, je crois qu'il le fera, car il aime la gloire; il y va de sa réputation, de son bien et de la sûreté de son royaume. Il porte avec lui 8 millions en comptant pour l'armée, 1 200 000 livres pour sa Maison et 800 000 dans l'armée de Monsieur le Prince. Cela a mis Paris en si grande disette d'argent qu'on n'en trouve pas à quelque prix que ce

soit, ce qui me met dans une extrême peine; car il faut que j'emprunte douze cents pistoles pour mon voyage. Je ne veux pas m'embarquer sans biscuit. J'engagerais plutôt ma vaisselle d'argent. J'ai déjà dépensé plus de 1 600 louis d'or pour mon équipage et choses nécessaires, bien qu'il m'en manque encore beaucoup. Ce sont des vérités que Votre Altesse Royale pourra savoir de qui elle voudra s'en informer; il m'a fallu plus de charrettes et de chevaux que je n'avais profité et j'ai déjà quarante-six chevaux et mulets. C'est le dernier coup de la ruine de ma maison si Votre Altesse Royale n'a pas pitié de moi et un petit secours ne me peut pas soulager.

Paris, le 27 avril 1672.

Je viens d'arriver de Saint-Germain. Comme le Roi avait résolu de partir seulement demain, j'y avais conduit M. le comte Cagnol[1] pour faire un peu de cour et nous attendions dans la cour du vieux château l'heure que Sa Majesté dut aller à la messe pour nous faire voir à elle. Tout d'un coup on a dit qu'elle allait partir sans que personne l'eût pénétré, car elle n'en avait rien dit à son lever; elle est soudain descendue à la chapelle pour entendre la messe, puis est montée seule dans une calèche à six chevaux, M. de Duras une autre, accompagnée de dix ou douze gardes et est partie à onze heures pour aller coucher à Nanteuil chez M. le duc d'Estrées et ira demain à Villers-Cotterets où Monsieur et tout ce qui ira joindre le Roi se rendra. Il n'a dit adieu qu'à la Reine et à Monsieur le Dauphin; ceux qui étaient les plus proches de lui lui ont fait la révérence, mais fort à la hâte. Jamais il n'y a eu de pareille surprise à la Cour; personne n'en a jamais pu pénétrer la véritable cause. On disait bien que ça a été pour éviter les tendresses qu'il aurait pu avoir en l'adieu des dames. Je ne le crois pas; en tout cas, si Votre Altesse Royale se le persuade, il sera bien de n'en pas parler. Madame de Montespan était sortie de bon matin de Saint-Germain. Je l'ai rencontrée dans la garenne dans une calèche à six chevaux. Je ne l'ai pas vue, car les rideaux étaient tirés; mais je me suis figuré que c'était

1. Félix, comte Cagnol, gentilhomme ordinaire du duc de Savoie, lieutenant des cuirassiers de Madame Royale, et ensuite gouverneur général des places de Montmélian, Charbonnières et Miolans.

elle, à voir derrière son carrosse les gardes qui ont accoutumé de la suivre, et, quand j'ai été à Saint-Germain, j'ai su que c'était bien elle et qu'assurément elle était venue en cette ville, bien que je me figurasse qu'elle allait attendre le Roi à Nanteuil[1]. C'est de quoi je m'éclaircirai entre ci et l'ordinaire d'après-demain.

Le maréchal de Créquy arriva hier matin à Saint-Germain pour représenter au Roi ses raisons pour ne pas obéir à M. de Turenne, ou au moins lui proposer des expédients pour le pouvoir faire avec réputation. Mais le Roi n'a rien voulu écouter à moins d'une obéissance aveugle, ce que les maréchaux de France ont cru ne pouvoir pas faire. Ainsi le maréchal de Créquy s'est retiré en une de ses maisons, le maréchal d'Humières à Mouchy, et M. de Bellefonds en l'abbaye de Marmoutiers, proche de Tours. On leur a suspendu leurs appointements et interdit l'autorité et fonctions de leurs charges; on croit que les premiers se raccommoderont; mais, pour M. de Bellefonds, c'est un homme perdu et ruiné, le Roi est aigri contre lui parce que c'est à lui seul qu'il a parlé et le pria d'obéir à M. de Turenne. Le maréchal lui voulut représenter ses raisons. Sa Majesté lui répliqua : « Il faut m'obéir ou ne me voir jamais. » Le maréchal lui fit la révérence et se retira à Paris, où on lui apporta l'ordre de son exil. Toute la Cour loue leur résolution ; et leur disgrâce, bien qu'elle les mette dans le dernier malheur, leur est avantageuse. Tout le corps des maréchaux de France a ressenti ce traitement, mais personne ne dira mot ni cette affaire ne produira aucune des suites fâcheuses qu'on aurait appréhendées autrefois, tellement on est soumis.

Paris, le 29 avril 1672.

On dit que le Roi et madame de Montespan passèrent toute la journée d'avant-hier en une maison particulière auprès de Saint-Denis; des autres qu'elle s'est retirée à Conflans, maison de la duchesse de Richelieu, proche de cette ville, où elle

1. Ainsi que M. de Saint-Maurice l'expose dans sa lettre du 2 mai, c'est au château de Génitoy, près de Lagny, appartenant à Claude Sanguin, son maître d'hôtel ordinaire, que le Roi fit ses adieux à la favorite. Madame de Montespan y accoucha, le 20 juin suivant, de Louis-César de Bourbon, comte de Vexin.

demeurera tout autant que le Roi sera en campagne et madame de La Vallière dans les filles de Sainte-Marie à Chaillot; si elles se séparent une fois, jamais plus elles ne se rejoindront.

J'ai su que Votre Altesse Royale avait souhaité d'avoir un portrait de madame de Montespan; bien que je sois fort misérable, j'ai voulu faire cette dépense pour la satisfaire. J'ai tant intrigué que je l'ai eu. Elle l'a su, elle en a eu une joie qui n'est pas concevable, elle l'a voulu voir par deux fois, sachant qu'il était pour Votre Altesse Royale, et le Roi aussi. Elle l'a fait retoucher sur elle par deux fois en présence du Roi qui a pris soin qu'il n'y manquât rien et y a fait travailler devant lui avec empressement. Il est de ce peintre Mignard; il est beau pour le charme de la personne et pour la peinture et ressemble parfaitement; M. Cagnol le portera à Votre Altesse Royale.

Compiègne, le 2 mai 1672.

J'ai voulu faire savoir à Votre Altesse Royale que je suis hors de Paris. J'en partis avant-hier, je dînerai aujourd'hui ici pour aller coucher à Noyon, demain à Saint-Quentin, mercredi au Quesnoy, le jeudi à Binche, pour arriver le lendemain au camp de Charleroi. J'ai pris une route différente que celle de l'armée et de Sa Majesté pour éviter l'embarras et la confusion; M. Cagnol et ses camarades me joignirent hier au soir. M. de Bonneuil, l'envoyé d'Angleterre, et le savant M. Pellisson[1] se sont joints à moi. Je n'ai d'équipage que le nécessaire; cependant il consiste en quarante chevaux et mulets, un carrosse, un chariot et deux charrettes et vingt valets de livrée, et à Paris on l'a trouvé beau, même le peuple; on en parle par toutes les rues.

J'ai su que le Roi, parlant des trois maréchaux de France exilés, a dit qu'ils avaient refusé différemment de lui obéir, le maréchal de Bellefonds avec tant de résolution qu'il pouvait dire que ç'avait été brutalement, le maréchal d'Humières niaisement et le maréchal de Créquy avec esprit.

1. Paul Pellisson-Fontanier, auteur d'une *Histoire de l'Académie française*, membre de l'Académie française, premier commis de Fouquet, avait été compris dans la disgrâce de ce dernier. Rentré en faveur et nommé historiographe du Roi en 1668, il était, depuis la mort du président de Périgny, officiellement chargé d'écrire la suite des Mémoires de Louis XIV.

Le Roi trouva, le jour qu'il partit, madame de Montespan proche de Saint-Denis; elle entra dans sa calèche, ils allèrent au Génitoy chez le sieur Sanguin, son maître d'hôtel ordinaire; elle y fera ses couches, car elle est enceinte, et le Roi la quitta sur le soir et alla coucher à Nanteuil.

Camp de Charleroi, le 10 mai 1672.

J'arrivai hier devant les tentes du Roi comme il dînait. Je lui fis la révérence comme il sortait de table. Il me dit à l'abord qu'il savait que je venais de Binche et me demanda si j'étais venu avec les troupes qui en avaient décampé le matin pour venir joindre l'armée, puis je lui présentai M. Cagnol et lui dis qu'il avait voulu venir voir son armée pour en porter des nouvelles à Votre Altesse Royale. Il se prit à rire et me dit qu'il allait monter à cheval pour voir le Royal Piémont, qui était très beau, à ce qu'on lui avait dit. Je lui répondis qu'après qu'il l'aurait vu, s'il le trouvait à son gré, que Votre Altesse Royale serait pleinement satisfaite. Il entra dans son cabinet, signa et cacheta quelques lettres, puis il monta à cheval et je le suivis toute la journée.

Comme M. de Turenne avait marché le matin avec son armée, Sa Majesté avait mandé toutes les troupes qui étaient dans de différents quartiers pour venir ici. A mesure qu'elles arrivaient, le chevalier de Lorraine, maréchal de camp de jour, les rangea en bataille sur une ligne le long de la rivière de Sambre. On vit premièrement deux mille cinq cents chevaux que commandait M. de Genlis; puis la brigade de Kœnigsmark, de mille deux cents maîtres. Comme celle de M. de Lucinge[1] n'était pas arrivée, on fit défiler les troupes qu'on avait vues; puis, comme l'on vit venir le Royal Piémont, le Roi alla à sa rencontre. M. de Lucinge se mit en bataille assez promptement; le corps faisait trois escadrons, le premier de quatre compagnies et les deux autres chacun de trois; M. de Lucinge était à la tête du premier; M. de Grimaldi à celle du

1. Prosper-Marie, baron de Ternier, premier marquis de Lucinge, qui venait d'être choisi comme colonel du régiment de Royal Piémont, avait déjà servi en France à plusieurs reprises et notamment comme lieutenant d'une compagnie de chevau-légers.

second et M. de Villi commande le troisième, car M. Cagnol [1] n'y était pas, étant demeuré malade à Paris. Le Roi dit plus de vingt fois à M. de Lucinge et à moi qu'il n'avait pas de plus belle cavalerie ; tous les officiers d'armée et toute la Cour furent du même sentiment et pour moi, Monseigneur, j'en fus pleinement satisfait. Sa Majesté fit caresse et parla longtemps à M. de Lucinge et lui accorda la grâce d'un maréchal de logis qui devait mourir, conformément aux ordonnances, pour avoir laissé faire des désordres et des violences à des cavaliers dans un fourrage qu'il commandait.

Le Roi vit après cela toute l'infanterie ; jamais il n'y en a eu de si belle en France et je ne sais si les légions romaines ont été pareilles. M. Cagnol en fera récit à Votre Altesse Royale ; il a tout vu et nous nous séparerons demain, car l'armée marchera, les bagages ont pris ce matin le devant. On a donné rang aux nôtres avec ceux des ministres. Nous l'avons demandé ainsi pour être des premiers, quoique les ambassadeurs ne se mettent jamais pour les logements et les marches avec la Cour.

Waremme, le 15 mai 1672.

Le Roi fait lui tout seul toutes choses sans empressement, sans dire un mot fâcheux à qui que ce soit ; il ordonne des marches, fait les campements, marque les endroits des gardes et les visite, et fait plus de fatigue qu'aucun autre officier. Il mange dans la marche de la viande et de ce qui se trouve dans les vivanderies du premier officier qui se trouve vis-à-vis de lui quand il a faim. Il est vrai qu'il dîna hier dans un pré à moitié chemin de Branchon ici. Il fut servi par ses officiers, il se mit à table et il me fit l'honneur de m'y faire appeler. L'armée marche dès l'aube du jour et arrive toujours au campement à midi. Nous n'avons encore fait que seize lieues.

Camp de Visé [2], le 21 mai 1672.

Le Roi est incessamment à cheval ; il prend grand soin que son armée vive et marche avec ordre ; il a l'œil à tout et sans

1. Félix Cagnol, frère du comte Cagnol dont M. de Saint-Maurice a parlé plus haut, d'abord capitaine au régiment de Royal Piémont, et ensuite major général de la gendarmerie de Savoie.

2. Petite ville sur la Meuse, entre Liége et Maëstricht.

empressement, et on ne dirait pas qu'il songe plus aux belles qu'il a laissées aux environs de Paris; il en agit en grand capitaine et assurément cette campagne il apprendra beaucoup dans le métier de faire la guerre; il a toujours la carte du pays à la main, parle à tous les officiers, écoute tout le monde et donne les ordres sans consulter personne. Monsieur s'est un peu empressé au commencement; il marchait à la tête de l'armée; mais, comme il ne sait pas encore les choses, le duc de La Feuillade les lui disait tout haut et l'instruisait, comme s'il avait été son précepteur, avec sa promptitude et liberté ordinaires. C'est là tout le défaut de ce dernier, car dans le fond c'est un bon officier et qui sait le métier.

M. de Turenne n'est pas content; il blâme tout ce que fait M. de Louvois, mais ce dernier n'ose pas braver comme à Paris.

L'armée de Monsieur le Prince arriva avant-hier à deux lieues d'ici. Il y vint voir le Roi et fut en grand conseil avec lui où intervinrent Monsieur et M. de Turenne; il s'en retourna le même jour en bonne santé et fort content de se voir à la tête d'une armée; elle séjourna hier et doit avoir marché aujourd'hui.

On ne sait pas encore quand nous marcherons; on veut donner temps à Monsieur le Prince de passer le Rhin; on n'entend pas dire que les Hollandais aient encore rien entrepris et fait des hostilités considérables; on dit ici que bientôt on les épouvantera et que l'on a projeté de les attaquer par des endroits où ils ne s'attendent pas et qui les incommoderont beaucoup. Je le crois, car les armées du Roi sont en état de tout entreprendre et de vaincre; elles sont nombreuses et jamais troupes n'ont eu tant d'envie de bien faire.

Camp de Visé, sur la Meuse, le 23 mai 1672.

Nous fûmes hier à la suite du Roi voir l'armée de Monsieur le Prince qui passe à deux lieues d'ici; les troupes qui la composent sont aussi belles que celles qui sont en cette armée. M. de Turenne m'en demanda mon sentiment. Je lui dis qu'encore qu'il y eût plus de trente ans qu'il commandait les principales armées, que je croyais qu'il n'en avait jamais vu de

si belles, de quoi il demeura d'accord; que j'admirais de savoir près de 90 000 hommes à dix lieues à la ronde et qu'ils vécussent dans la même régularité qu'une compagnie aux gardes à Paris; que jamais il n'y avait rien eu de si grand et que Charles-Quint, avec toute sa puissance, n'avait jamais rien eu d'égal. Nous nous entretînmes près de demi-heure ensemble et Monsieur le Prince, aussi bien que Monsieur le Duc, qui me firent beaucoup d'honnêtetés, quoiqu'ils eussent à faire à toute la Cour.

C'est une chose surprenante du concours du monde qu'il y a eu ici des villes voisines; on y a vu plus de quatre mille femmes de condition, bourgeoises ou paysannes, pour voir le Roi qui leur a fait donner à collation. Il n'y en a pas eu une qui ait eu sujet de se plaindre qu'on lui ait fait outrage, ni dit une parole déshonnête; ceux ou celles qui se plaignent qu'on leur a pris quelque chose, le Roi leur fait donner de l'argent et il a ordonné quarante mille écus pour les fourrages et les dégâts que son armée a faits en ce lieu [1].

Camp de Born, le 25 mai 1672.

Nous passâmes le 24 la rivière de Meuse sur le pont de bateaux que le Roi avait fait faire un peu au-dessous de Visé, et vînmes camper à deux lieues de là; nous y avons séjourné hier et aujourd'hui et marcherons demain pour nous acheminer au Rhin; après trois jours de marche, il y en aura un de repos. Je crois que nous passerons auprès d'Aix-la-Chapelle et de Juliers.

Le Roi dit hier en se couchant qu'il avait reçu ce jour-là deux bonnes nouvelles : une, que le 16 de ce mois le pape devait avoir déclaré M. de Laon cardinal [2], et l'autre que son armée avait joint celle d'Angleterre [3], ce que les Hollandais

1. Pellisson écrivait de son côté, en parlant de Louis XIV : « Il n'a pas passé en aucun lieu, ni dedans ni dehors le royaume, sans faire appeler le pasteur ou curé, entrer en connaissance du dommage qu'on pouvait avoir fait, tant aux maisons qu'aux champs pour le fourrage, et leur laisser de l'argent pour être distribué à ceux qui l'auraient souffert » (*Lettres historiques de M. Pellisson*, I, 69).

2. Il ne s'agit ici que de la déclaration publique. L'évêque de Laon avait été désigné *in petto* dès l'année précédente.

3. A la suite de la déclaration de guerre signifiée par le roi d'Angleterre

auraient empêché et peut-être pris le duc d'York si le vent ne leur avait été contraire, puisqu'il était entre les armées navales française et anglaise, mais on a vu en cela le bonheur qui suit les desseins du Roi.

Camp de Röer, le 30 mai 1672.

Nous sommes ici à une lieue au-dessous de Juliers, sur le bord de la rivière de Röer, à sept heures du Rhin, où le Roi se veut rendre demain sans bagages, avec une escorte de trois mille hommes de pied et de quatre mille chevaux ; tous les officiers d'armée le suivront, sauf le comte de Lorge qui conduira le reste de l'armée et nos bagages que nous trouvâmes hier ici. Le Roi passera après-demain le Rhin à Kaiserswerth où est le pont, et sera enfin en Allemagne où il y a des siècles que l'on n'a pas vu des rois de France. Monsieur le Prince le passa hier ; nous entendîmes le canon que l'évêque de Strasbourg [1] fit tirer pour en témoigner sa joie en donnant à dîner audit Prince qui doit avoir marché du côté de la rivière de Lippe pour investir ou Rheinberg ou Wesel, ou bien pour aller secourir M. de Münster [2] que l'on dit avoir été attaqué par le prince d'Orange avec quinze mille chevaux et vingt-cinq mille hommes de pied ; mais on tient les résolutions si secrètes que personne ne les peut pénétrer. M. de Turenne fut détaché il y a deux jours avec un grand corps de cavalerie, on assure qu'il a suivi Monsieur le Prince ; bientôt nous y verrons plus clair.

Camp proche de Neuss, le 31 mai 1672.

J'écrivis hier au soir à Votre Altesse Royale que le Roi devait partir aujourd'hui du camp de Röer sans chariots, ni

aux Provinces-Unies, la flotte française, commandée par le comte d'Estrées, et la flotte anglaise, commandée par le duc d'York, venaient d'opérer leur jonction dans les eaux de la Manche.

1. François Egon, prince de Fürstenberg, évêque de Strasbourg, conseiller et confident de Maximilien de Bavière, archevêque électeur de Cologne. Dans son mémoire sur la campagne de 1672, Louis XIV explique longuement comment il avait conclu un traité avec ce dernier pour se faire livrer ses places et pour pouvoir attaquer les Hollandais sans passer sur les terres d'Espagne.

2. Christophe-Bernard von Galen, évêque de Munster, qui avait déjà guerroyé en 1665 contre les Hollandais, avait également conclu un traité avec Louis XIV.

charrettes de bagages, avec seulement les mulets, chevaux de bât et dix mille hommes, tant de pied que de cheval, pour faire une grande marche; il l'a exécutée comme il l'avait prémédité, puisqu'il est parti immédiatement à deux heures après minuit, est arrivé en ce lieu environ une heure après midi; il est allé lentement à cause des troupes, particulièrement pour attendre l'infanterie qui est de 5 500 hommes, des meilleurs de toute son infanterie et mousquetaires seulement, et nous avons fait sept grandes lieues. Nous avons marché derrière lui; à six heures du matin, il a reçu une lettre de M. de Louvois; après l'avoir lue, il nous a dit que bientôt il y aurait quatre places des Hollandais assiégées tout à la fois sur le Rhin; que Monsieur le Prince attaquerait Wesel, M. de Turenne Büderich qui est vis-à-vis et au deça du Rhin du côté de Gueldres, que Monsieur commanderait au siège d'Orsoy et lui à celui de Rheinberg et que, dans tout le mois prochain, il espérait d'être maître de toutes lesdites places ; que du camp de Rheinberg où il serait, il entendrait le canon de tous les autres, et serait en deux heures à eux pour secourir ceux de ses généraux qui en auraient besoin[1].

Chacun a raisonné sur tous ces desseins, on les a loués et dit qu'il fallait qu'ils eussent été conçus dès Paris et même avant l'hiver. Sa Majesté a répliqué qu'il y avait trois ans qu'il avait formé le dessein de se venger de tous les mépris qu'ont eus pour lui les Hollandais, qu'il ne s'était jamais étonné de toutes les ligues qu'ils avaient formées contre lui; qu'heureusement il les a détruites et a gagné les couronnes qu'ils croyaient le plus dans leurs intérêts, qu'il s'était préparé pour les attaquer vivement et qu'il espérait que Dieu bénirait ses desseins; que les Français seuls les avaient combattus, que pas un de ceux qu'il avait consultés pour cela n'avait approuvé la résolution qu'il avait prise de venir lui-même commander ses armées, si éloignées de son royaume; mais qu'il s'y était déterminé de lui-même, sachant que les armées commandées

1. C'est presque dans les mêmes termes que le même jour Louis XIV annonçait ces opérations à Colbert : « J'ai estimé plus avantageux à mes desseins et moins commun pour la gloire d'attaquer tout à la fois quatre places sur le Rhin et de commander actuellement en personne à tous les quatre sièges. J'ai choisi pour cet effet Rheinberg, Wesel, Buderik et Orsoy » (*Œuvres de Louis XIV*, III, 183).

par des lieutenants généraux n'agissent jamais si bien et n'ont pas toutes les choses nécessaires comme quand les rois y sont en personne, qui y font abonder toutes choses et que chacun en fait mieux son devoir.

Camp d'Orsoy, le 4 juin 1672.

Le Roi, dans la marche qu'il fit le 31 mai, arrivant proche de Neuss, avait dit à ceux qui étaient à sa suite, qu'il ferait le siège de Rheinberg, Monsieur celui d'Orsoy, que Monsieur le Prince attaquerait Wesel et M. de Turenne Büderich. Les deux derniers avaient pris le devant pour cela et Monsieur le Prince avait passé le Rhin avec son armée dès le 29 dudit mois sur le pont de bateaux qui avait été dressé pour cela à Kaiserswerth.

Dès que Sa Majesté fut arrivée au camp proche de Neuss, l'évêque de Strasbourg y fut lui faire la révérence; elle lui fit grand accueil et le fit couvrir; le lendemain, elle marcha de bon matin avec les troupes qu'elle avait détachées de son armée, et, comme elle eut fait un quart de lieue, elle trouva l'Électeur de Cologne dans un beau carrosse qui était suivi de quantité de noblesse, de la compagnie de ses gardes et de bon nombre de chevaux de main[1]. Dès qu'il aperçut de loin Sa Majesté, il mit pied à terre, et, comme il en approcha, elle descendit de cheval et se baissa avec sa civilité ordinaire pour recevoir la révérence qu'il lui fit, ce que Monsieur fit aussi de très bonne grâce. Après quelques compliments, ils montèrent tous à cheval. Monsieur se mit à la droite du Roi, et l'Électeur à la gauche, qui voulut faire les honneurs dans ses États. Il marcha environ une heure avec le Roi, l'entretenant toujours, puis il se retira et ils mirent encore tous pied à terre.

L'évêque de Strasbourg suivit le Roi, dîna avec lui vis-à-vis de Kaiserswerth avec le prince Guillaume[2] et un de la maison

1. Ainsi que Louvois en informait Louis XIV dans une lettre du 24 mai, les détails de cette entrevue avaient été arrêtés entre le ministre et l'Électeur de Cologne, quelques jours auparavant, y compris « une manière de dîner sous une feuillée » au sujet duquel le Roi avait noté, dans sa réponse à Louvois : « Il faudrait seulement que le repas fût court » (*Œuvres de Louis XIV*, III, 154-156).

2. Guillaume Egon, prince de Fürstenberg, frère de l'évêque de Strasbourg.

de Hesse; on y fit des brindes[1], le Roi congédia tous lesdits princes et vint camper un peu au deçà d'Urdingen dans le comté de Mörs. Il fit partir la même nuit le duc de La Feuillade pour reconnaître Orsoy et fut le 2 du courant à la vue de ladite place à sept heures du matin; on lui tira le canon dessus, nonobstant quoi et que le duc de Roannés eut reconnu ladite place jusque sur la contrescarpe, Sa Majesté ne laissa pas de la reconnaître lui-même de fort près. Après quoi, il résolut de la faire attaquer dès la même nuit et que de plein saut on insulterait la contrescarpe; il ordonna quatre attaques pour cela, une des gardes et l'autre de Picardie. Le duc de La Feuillade[2] commandait la première et le chevalier de Lorraine la seconde. Les deux autres attaques ne devaient être que fausses et pour faire diversion; une, commandée par le marquis de Saint-Géran[3], et l'autre, par le marquis de Moucy[4].

La résolution en étant prise, durant que l'on se prépara à cette exécution, la cavalerie ayant eu ordre de faire des fascines et le grand maître[5] de mettre toutes les choses qui dépendent de sa charge en état, le Roi dîna et, soudain après, monta à cheval pour aller reconnaître comme il ferait la circonvallation de Rheinberg qui n'est qu'à demi-lieue d'Orsoy pour en former aussi le siège, dès que l'armée serait arrivée. Après qu'il eût soupé, il alla à une piste favorable pour voir les attaques. Il y fut salué de plusieurs volées de canon. Dès qu'il fut nuit, les attaques commencèrent; comme les assiégés ne s'attendaient pas qu'on les attaquât de si près, ils donnèrent dans le panneau et firent leur plus grand feu sur les fausses attaques, ce qui donna temps aux véritables de tracer leur

1. Des toasts : « Un coup qu'on boit à la santé de quelqu'un et que l'on porte à un autre » (*Dictionnaire de l'Académie*).

2. François d'Aubusson, duc de Roannés, puis de La Feuillade, maréchal de France en 1675. M. de Saint-Maurice le désigne indifféremment sous ces deux titres.

3. Bernard de La Guiche, comte de Saint-Géran, aide de camp des armées du Roi en 1667, colonel du régiment d'Anjou en 1671, blessé au siège de Besançon en 1674, maréchal de camp en 1676, lieutenant général en 1678.

4. Armand-François Le Bouteiller de Senlis, marquis de Moucy, colonel-lieutenant du régiment de la Reine en 1662, brigadier d'infanterie en 1673, tué à la bataille de Turckheim.

5. Henri de Daillon, comte puis duc du Lude, grand-maître de l'artillerie depuis 1669.

logement sur le glacis de la contrescarpe. Néanmoins le comte de Grancey y fut blessé d'un coup de mousquet au genou, tenant le cordeau avec le sieur de Vauban; le sieur de Valin[1] y fut aussi tué d'un coup de canon. Le sieur de Saint-Hilaire[2], lieutenant général de l'artillerie, y fut blessé dangereusement et il y eut aussi environ 60 officiers, soldats ou volontaires, tués ou blessés. Un coup de canon, bien qu'il fût nuit close, fut tiré où était le Roi, et, à huit pas de lui, blessa le chevalier d'Arquien, à la hanche, dont il est mort[3].

Là le Roi reçut une lettre de Monsieur le Prince qui lui mandait qu'il allait faire ouvrir la tranchée devant Wesel, qu'il avait fait reconnaître le fort de la Lippe qui était en bon état, que néanmoins il l'allait faire attaquer et hier matin on sut qu'il l'avait fait forcer et en était maître. M. de Turenne ouvrit aussi ce jour-là la tranchée devant Büderich; l'on fait grand feu en ces deux sièges-là et on en entend continuellement l'artillerie. Quant à Orsoy, le gouverneur fit hier sortir un tambour au nom de sa femme, à neuf heures du matin, pour demander permission de sortir de la place; on ne lui fit pas de réponse à sa demande, mais on lui dit de faire savoir au gouverneur que, s'il ne se rendait pas, il n'y aurait pas de quartier pour ses troupes et qu'on le ferait pendre. Le comte de Gramont le lui dit, quelques heures après, de dessus la contrescarpe, à quoi il ne répondit que par des résolutions de bravoure, néanmoins très honnêtes et très civiles. Il était maître de la rivière et avait deux grands bateaux armés. Il fit sortir sa femme par là avec des autres, et plusieurs meubles et hardes; on le canonna de la batterie du Roi, d'où l'on démâta un de ses bateaux. Il y avait de l'infanterie sur le bord de l'eau et au delà des petites chaloupes; deux soldats du régiment d'Orléans passèrent le Rhin à la nage et les allèrent prendre, sur lesquelles on mit des mousquetaires qui allèrent aux deux

1. Neveu du comte du Passage, maréchal de camp. Pellisson (*Lettres historiques*, I, 98-99) donne sur cette mort de nombreux détails.

2. Pierre de Mormés de Saint-Hilaire, maréchal de camp en 1677, avait déjà commandé l'artillerie pendant la campagne de Flandre en 1667. En 1675 il eut le bras emporté par le même boulet qui tua le maréchal de Turenne.

3. « Le chevalier d'Arquien fut blessé là d'un coup de canon, dont il est mort aujourd'hui, et ce fut à six pas du Roi sans exagération » (*Lettres historiques de M. Pellisson*, I, 97).

bateaux et s'en rendirent les maîtres, quoiqu'il y eût de là quelque cavalerie et un petit fort. Ils y trouvèrent encore tout le bagage qu'on sauvait de la place. Le gouverneur, croyant qu'on avait pris sa femme, voyant que l'artillerie ruinait ses défenses et faisait brèche, que l'on se préparait à combler le fossé durant la nuit, eut peur d'être forcé et fit faire sur les six heures après midi chamade pour capituler; il demanda à sortir avec armes et bagages, mais, comme on le lui refusa, il prit le parti de se rendre prisonnier de guerre avec toute sa garnison qui ne consistait qu'en huit cents hommes.

Quant à Rheinberg, le comte de Gramont les a sommés ce matin de se rendre et leur a déclaré que, s'ils obligeaient le Roi à leur tirer son canon, ils ne devaient plus attendre de capitulation. Le gouverneur a répondu que, quand on l'attaquerait, il aviserait à ce qu'il aurait à faire. Cependant, depuis peu, il a envoyé demander ledit comte de Gramont, ce qui fait croire qu'il a envie de capituler; on n'a jamais vu des gens savoir moins leur métier ni avoir moins de résolution.

Le Roi a assurément une grande satisfaction que Votre Altesse Royale ait voulu le portrait de madame de Montespan, et la dame aussi; mais je n'ai garde de dire à Sa Majesté ce que Votre Altesse Royale m'écrit sur ce sujet; personne n'oserait lui parler de cette dame et moins encore un étranger, mais je le dirai à des personnes de l'intrigue qui le lui feront savoir.

Le Roi prendra mouche, il s'expose trop et nous fera aussi recevoir taloche, car nous le suivons partout. J'étais entre lui et le chevalier d'Arquien quand ce dernier reçut un coup de canon. Le Roi travaille à toute chose et fait tout; Monsieur ne le quitte pas d'un pas; avant-hier, quand on fit le logement sur le glacis de la contrescarpe d'Orsoy, les soldats détachés pour travailler au logement ne voulaient pas y aller, il fallut que quatre volontaires prissent les fascines et leur en montrassent le chemin. Mon fou de chevalier[1] en fut un, il y alla à mon insu, car je le croyais au bivouac avec la cavalerie. Cela lui a acquis quelque estime, il a eu plus de trente personnes ou tuées ou blessées autour de lui, et il ne bougea pas

1. Emmanuel-Philibert Chabod, chevalier de Saint-Maurice, fils du marquis de Saint-Maurice.

du poste de vingt-quatre heures; il dit qu'il n'a jamais vu une telle crainte; les soldats ne voulaient travailler qu'à force de coups et se tenaient le ventre contre terre. Ce début ne vaut rien; si on trouvait une résistance vigoureuse, l'infanterie se rebuterait; l'artillerie n'a pas aussi été bien placée et n'a rien fait qui vaille et les lignes ou tranchées que l'on fit derrière soi pour sortir et aller au logement se trouvaient tout à fait enfilées; c'est le duc de La Feuillade qui les avait fait faire; Vauban en a fait sa proteste; peut-être qu'une autre fois on fera mieux, mais il y a jusques ici plus de bonheur que de savoir et de résolution. Je supplie Votre Altesse Royale que ceci ne soit que pour elle seule.

Au camp d'Orsoy, le 6 juin 1672.

J'ai écrit à Votre Altesse Royale tout ce qui s'est passé à la prise d'Orsoy, de Büderich, du fort de la Lippe et de Wesel, où Monsieur le Prince a fait toute la garnison prisonnière, sauf le gouverneur et huit officiers. Rheinberg n'a pas été attaqué; le Roi fit sommer le gouverneur et protester que s'il l'obligeait à ouvrir la tranchée et à tirer le canon, qu'il le ferait pendre et passer au fil de l'épée toute la garnison. Le gouverneur voulait sortir avec une bonne composition de guerre; on lui octroie la même capitulation qu'à Wesel, mais, considérant qu'il n'y avait pas de salut pour la ville, que les Hollandais ne pouvaient pas le secourir et qu'il serait forcé de capituler, il a demandé de se pouvoir jeter aux pieds du Roi pour recevoir la loi qu'il voudrait lui imposer et pour le supplier d'avoir soin de lui et de sa garnison. Sa Majesté, voyant cette soumission, a usé de sa générosité ordinaire et a permis audit gouverneur de se retirer à Maëstricht avec armes et bagages pour toute sa garnison, si bien qu'en trois jours la voilà maîtresse de quatre places bien fortifiées qui ont coûté quatre campagnes aux Hollandais.

A l'abord qu'une place est prise, le cardinal de Bouillon fait qénir les églises et dire messe; il y a cent ans qu'il ne s'en était pas dit dans Orsoy; il y a néanmoins quelques catholiques.

Camp de Rees, le 10 juin 1672.

Rees et Emmerich sont au Roi de la même manière que les autres places du Rhin et aux mêmes capitulations. Le Roi passa hier ce fleuve à Wesel; il demeura tout le jour sur le rivage de delà à faire faire le pont, et cependant toute l'infanterie passa au-dessus et au-dessous dudit pont sur le pont flottant et sur la redoute flottante dont j'ai fait la description à Votre Altesse Royale, et assurément il ne s'est jamais rien vu de si beau en matière de passage de rivière, car ces machines passaient chacune pour le moins 1 500 à la fois. Le pont fut fini à six heures du soir, la garde de cavalerie du camp passa la première, puis les caissons, ensuite la Maison du Roi pour la bouche, les carrosses et les mulets, puis Sa Majesté et tous nous, ensuite une partie de la cavalerie. Ce matin les gros bagages ont passé, après eux le canon et le reste de la cavalerie a fait l'arrière-garde. Le Roi est maître du Rhin jusques au fort de Schenck.

Camp de Rees, le 12 juin 1672.

Le régiment Royal de Piémont est toujours des plus beaux de l'armée, mais qui a bien de la peine à se réduire dans la discipline des autres troupes. Ils font difficulté d'obéir aux commandements des officiers, ils font toujours un bruit enragé; si on les menace, ils disent qu'ils déserteront et que si on les châtie, qu'ils tueraient leurs officiers; jamais il n'y a eu de soldats si libertins ni moins affectionnés au service. M. le comte de Soissons qui s'intéresse pour ledit corps en a dit son sentiment à M. de Lucinge et a résolu d'en parler fortement à tous les escadrons, la première fois qu'il se trouvera à la tête. M. de Lucinge est bon, il n'use pas assez de châtiment et espère de gagner ces esprits-là avec le temps; les subalternes se révoltent, parlent et écrivent insolemment à leurs capitaines et se moquent d'eux quand ils leur veulent faire réprimande, leur disant qu'ils ne les craignent pas et qu'ils ont été mis en charge par Votre Altesse Royale; à en dire la pure vérité, ce sont les Piémontais qui font le plus de désordre; leurs officiers de leur nation me l'ont dit, ils

s'écrient qu'on ne leur donne pas assez d'argent, bien qu'ils aient un sol plus que le reste de la cavalerie, et ils ne font du bruit que parce qu'ils ne veulent pas boire de la bière, et que le vin est extrêmement cher. Il sera nécessaire que Votre Altesse Royale écrive une lettre à M. de Lucinge et lui commande de la lire à la tête des escadrons, où elle lui commande fortement de casser les officiers qui ne feront pas leur devoir et qui n'auront pas l'obéissance nécessaire pour leurs supérieurs, comme aussi de faire châtier rigoureusement les soldats qui parleront, qui n'obéiront pas sur-le-champ et qui menaceront de quitter ou de quelque autre chose.

Le Roi agit toujours à miracle, il est infatigable et toujours à cheval, ou à travailler dans sa tente et dans les haltes. Jamais homme n'a été plus appliqué. Monsieur fait aussi très bien; mais il s'ajuste trop; il ne travaille pas tant et aime à rire avec ses amis. Le Roi, quand il n'a pas à faire dans les haltes du dîner, rit aussi avec tout le monde; il se dîne d'œufs durs comme les autres et me fait l'honneur de me souffrir et de me considérer un peu plus que l'ambassadeur de Venise[1]. Quand je dis quelque chose, il est toujours de mon sentiment et rit de celui de l'autre; le pauvre homme s'est brouillé mal à propos avec le sieur de Bonneuil et avec le sieur Rose, secrétaire du cabinet; le Roi, dès qu'il les voit et que l'autre n'y est pas, les met sur ce chapitre; ils lui en font des plaisants contes; il me regarde. J'excuse toujours ledit ambassadeur et raille les autres, de quoi Sa Majesté rit beaucoup; il me fait demander toutes les fois qu'il mange dans les haltes. Je ne m'y trouve pas assidûment. Je crois qu'il en faut user ainsi. J'ai mes chevaux de bât qui suivent, il faut être ici sans empressement et sans façon. Je ne quitte néanmoins jamais le Roi quand il monte à cheval, et si je ne l'ai pas suivi à la course qu'il est allé faire, c'est qu'il a témoigné le désirer. C'est le marquis de Cœuvres qui fit l'attaque du fort de la Lippe; il y entra l'épée à la main et tout ce qui était y fut tué; c'est l'action de la plus grande vigueur qui se soit encore faite.

1. François Michieli, ambassadeur de Venise en France de 1670 à 1674.

Du camp d'Emmerich, le 13 juin 1672.

J'attendais toujours que le sieur chevalier de Verjus[1] se rendît au camp, comme il me l'avait fait espérer, pour l'instruire de la manière que je prétendais être reçu de M. l'Électeur de Cologne dans le dessein que j'avais de le visiter, ainsi que Votre Altesse Royale me l'a ordonné. Mais je sus au campement d'Orsoy qu'il était malade à Neuss. Je voulais m'adresser pour le même sujet à M. le prince Guillaume de Fürstenberg; il se trouva qu'il était allé à Dorsten pour le service du Roi. Comme nous sommes dans des perpétuelles marches, on ne peut prendre que très difficilement des mesures pour ce qu'on a à faire, outre que M. l'Électeur de Cologne, lorsqu'il a été proche de l'armée, a logé dans les châteaux qui étaient aux environs, où l'on ne pouvait pas envoyer sans escorte, car les paysans assomment tout ce qu'ils rencontrent quand ils sont les plus forts. Ainsi il m'a été impossible de voir ledit Électeur chez lui. Il se trouva à Rheinberg le 7 au matin quand le Roi y alla faire chanter le *Te Deum*. J'entrai dans l'église un peu avant Sa Majesté et trouvai sur la porte M. de Turenne qui entretenait ledit Électeur et l'évêque de Strasbourg. M. de Turenne leur dit à l'abord qui j'étais; l'Électeur vint à moi. Je ne pus pas éviter de lui faire compliment, ce qui m'obligea, après lui avoir fait la révérence, de lui dire que j'avais ordre de Votre Altesse Royale de le visiter de sa part, que j'avais prié le sieur de Verjus, dès la première fois que je le rencontrai, de savoir quand je pourrais avoir cet honneur, que je n'en avais jamais eu de réponse, que Votre Altesse Royale m'avait commandé de l'assurer de l'estime qu'elle faisait de sa personne et de son amitié et de la forte passion qu'elle avait de la lui faire connaître en toutes sortes de rencontres. Je lui donnai de l'Altesse Électorale et du Monseigneur; quand je lui fis la révérence, il se baissa presque autant que moi et répliqua à ce que je lui avais dit les paroles suivantes : « J'ai appris avec joie de M. Verjus que Votre Excellence était à la suite du Roi. Je voudrais bien lui pouvoir témoigner combien

1. Louis de Verjus, comte de Crécy, avait été envoyé l'année précédente comme ambassadeur auprès de l'évêque de Munster et des Électeurs de Cologne et de Brandebourg.

je suis serviteur de Son Altesse Royale et combien j'estime l'honneur de son alliance et de son amitié ». Mais, le Roi ayant paru, il marcha pour le recevoir. M. l'évêque de Strasbourg, qui était présent à ce petit compliment, me fit aussi, d'abord que je parus, une assez grande révérence, et, en passant pour aller au Roi, il m'embrassa avec sa liberté germanique, en me disant qu'il était fort serviteur de Votre Altesse Royale et le mien.

Au sortir du *Te Deum*, ils allèrent dîner au camp avec le Roi, Monsieur à sa droite et l'Électeur à la gauche, comme étant dans ses États. Ils eurent tous deux un tabouret et point de cadenas[1]; on y fit la débauche et des brindes à l'allemande, ce qui les obligea à dormir le reste de l'après-dînée. Le duc de Roquelaure et le comte de Gramont s'enivrèrent, mais non pas l'Électeur; pour l'évêque de Strasbourg, cela lui arrive tous les jours. Mais, après avoir dormi une heure, il a l'esprit libre comme auparavant, négocie et écrit des vingt-quatre heures de suite et dicte à quatre secrétaires qu'il lasse à force de les faire travailler. On le voit ici de bon œil, car il sert avec habileté et passion et vit en grande liberté avec toute la Cour.

Le 8, au matin, le Roi marcha aussitôt qu'il fut jour; l'évêque de Strasbourg lui donna à dîner à un château qui se trouva sur son chemin; le repas et la manière de servir furent médiocres et grossiers, mais on ne regarde qu'à son cœur qui est tout pour le service et la gloire du Roi. J'étais à la table; on n'y fit pas la débauche, on y but seulement quelques santés; l'Électeur de Cologne, qui s'y trouva, commença celle du Roi et la porta à Monsieur qui me la porta en faisant raison à l'Électeur, et, comme il me nomma, ledit Électeur et l'évêque de Strasbourg prirent garde que j'étais là et me saluèrent; l'Électeur but à ma santé et l'autre prit soin de me servir de ce qui était sur la table; quand nous en sortîmes, nous nous embrassâmes encore fort ledit évêque et moi. Il jura qu'il était très humble serviteur de Votre Altesse Royale. Pour l'Électeur, il marcha quelque temps avec le Roi, puis il s'en retira sans dire mot pour s'en retourner à Neuss.

1. « Une espèce de coffret d'or ou de vermeil doré, où l'on met le couteau, la cuiller, la fourchette, etc... qu'on sert à la table du Roi, des Princes et des Ducs et Pairs » (*Dictionnaire de l'Académie française*, 2e édit., I, 138).

Du camp d'Emmerich, le 14 juin 1672.

J'écrivis hier fort au long à Votre Altesse Royale ce que j'avais appris du passage du Rhin[1], mais comme à l'abord on ne sait pas la vérité des choses, j'ai su du depuis qu'assurément le général Würtz[2] était au delà avec trois mille chevaux et deux mille fantassins pour en défendre le passage; il s'avança jusques dans l'eau avant que personne du côté des Français se fût mis en état de la passer et, comme les dragons du Roi faisaient grand feu, il fut blessé dans le ventre; on le porta en une maison proche, et, comme on lui représentait de se retirer parce que les troupes de Sa Majesté se mettaient en état de traverser la rivière, il s'en moqua, disant qu'il n'y avait pas de gué, que la rivière était grande, qu'il y avait un fort de son côté et des troupes et qu'enfin les Français ne savaient pas nager. On lui vint dire souvent, [pendant] qu'il était dans l'eau, que le péril pour lui était grand; il soutenait toujours qu'ils ne passeraient pas; mais enfin, quand il sut qu'ils avaient passé, il commanda qu'on l'emportât et dit en colère, parlant des Français, qu'il n'y avait que cette bougre de nation à laquelle on ne pouvait pas résister[3]. On a appris cette particularité d'un vieux major de ses troupes qui est prisonnier. Il avait dit la vérité du passage de la rivière, car effectivement il n'y avait pas de gué et tout ce qui passa nagea et le comte de Guiche ne passa pas le premier, mais quelques cuirassiers et beaucoup de volontaires.

1. Cette lettre relative au passage du Rhin n'a pas été conservée aux archives de Turin. Ainsi que M. de Saint-Maurice l'avait annoncé dans sa lettre du 10 juin, Louis XIV avait déjà passé une première fois le Rhin, le 9 juin, à la hauteur de Wesel. Il s'agit ici du célèbre passage du Rhin effectué le 12 juin, à la hauteur de Tolhuys, après que ce fleuve s'est divisé en trois bras, le Waal à gauche, le Rhin au milieu et l'Yssel à droite. Les Hollandais, persuadés que le Roi tenterait le passage de l'Yssel, avaient concentré de ce côté leurs principaux moyens de défense, ne laissant sur les bords du Rhin que quelques régiments sous les ordres de Montbas auxquels Würtz vint ensuite se joindre. Le marquis de Saint-Maurice, qui était à Rees le 12 juin, n'assista pas à ce passage et ne l'apprit que le lendemain.

2. Würtz, après avoir servi en Suède et en Danemark, avait été investi du commandement en chef des troupes hollandaises et le resta jusqu'au moment où le prince d'Orange fut nommé capitaine général.

3. Primi Visconti, dans cette circonstance, met la même phrase dans la bouche de Würtz (Primi Visconti, *Mémoires*, p. 37).

Le Roi ne marchera qu'après-demain; il va droit à l'Yssel; on prendra toutes les places qui sont sur cette rivière et sur le Waal et l'Yser que les Hollandais ne pourront pas inonder; Utrecht, Rotterdam, La Haye et même Amsterdam. On veut y aller sur la glace et l'évêque de Münster du côté de Frise. Monsieur le Prince dit qu'il marchera dans huit jours et il demande au Roi de passer l'hiver en ce pays ici.

Votre Altesse Royale verra, dans le feuillet de nouvelles que j'adresse à M. de Saint-Thomas, ce que nous avons appris du passage du Rhin depuis mes lettres écrites. Il est autant glorieux pour le Roi que la prochaine perte des Hollandais est assurée, si tant d'illustres personnes n'avaient pas été blessées ou tuées. Je suis dans une grande crainte pour Monsieur le Prince, et extrêmement affligé de la perte du duc de Longueville[1] : c'était un des plus braves princes et des mieux faits qui eût été depuis longtemps en France et qui me faisait l'honneur de me vouloir du bien; mais l'action a été d'enfantise toute pure, et, si on continue à faire de la sorte, tous les gens de qualité du royaume y demeureront. Monsieur le Prince a perdu la tramontane, voyant son fils exposé, et la mort du duc de Longueville a achevé de le mettre hors de lui.

Camp de Döesbourg, le 19 juin 1672.

Le Roi a reçu ce matin nouvelle que des députés des États avaient demandé passeport à M. de Turenne pour pouvoir avoir l'honneur de faire la révérence à Sa Majesté et lui faire des propositions qui la satisferont[2]; ils sont déjà à Utrecht et le sieur de Groot à la tête, qui a été ambassadeur en France. Le

1. Charles-Paris d'Orléans, comte de Saint-Pol et dernier duc de Longueville, avait été tué au passage du Rhin alors que, parvenu sur la rive ennemie, il s'était jeté l'épée à la main sur les troupes hollandaises prêtes à se rendre, avec une telle furie que celles-ci avaient cru ne pouvoir compter sur aucun quartier et avaient répondu par une décharge générale. Quelques instants plus tard, Condé avait eu le poignet fracassé d'un coup de pistolet.

2. Le 13 juin, les États Généraux des Provinces-Unies, sur l'initiative du grand pensionnaire Jean de Witt, avaient décidé d'envoyer vers le roi de France et le roi d'Angleterre des députés chargés de propositions de paix. Les trois députés envoyés auprès de Louis XIV étaient Pierre de Groot, le dernier ambassadeur des Provinces-Unies en France, Jean de Ghent, seigneur d'Oosterwede, et Odyk, premier noble de la province de Zélande et conseiller du prince d'Orange.

Roi, avant que de leur faire une réponse, a envoyé M. de Pomponne au sieur Godolphin[1] pour lui dire qu'il enverra passeport auxdits députés ; qu'il leur déclarera, quand ils seront arrivés, qu'il ne peut écouter aucunes propositions que conjointement avec Sa Majesté Britannique, qu'il faut qu'ils s'adressent à elle et que cependant ils ne doivent espérer ni suspension d'armes ni trêve ; qu'il veut pousser ses desseins autant qu'il pourra. Il a fait prier ledit Godolphin de dépêcher un courrier exprès, afin que le Roi, son maître, sache premièrement toutes ces circonstances de Sa Majesté, puisqu'elle ne veut rien faire qui lui puisse donner de l'ombrage. Voilà tout ce que j'en ai pu pénétrer et que je crois la pure vérité.

Camp de Döesbourg, le 20 juin 1672.

J'ai tâché de tenir Votre Altesse Royale exactement informée de tout ce qui s'est passé en cette armée jusques à présent et le Roi est ravi que l'on le fasse savoir dans les pays étrangers. M. de Louvois me demande souvent, quand il me rencontre, si j'écris bien toutes les nouvelles à Votre Altesse Royale et qu'elle sera bien surprise d'apprendre la rapidité du bonheur du Roi. Je lui réponds que je sais qu'il en est aussi étonné et qu'il est certain qu'il ne s'y attendait pas, car le Roi croyait que les premières quatre places qu'il a prises sur le Rhin l'occuperaient tout ce mois et que tous avaient toujours appréhendé les passages du Rhin et de l'Yssel, Monsieur le Prince ayant dit plusieurs fois qu'il le passerait, mais qu'il en coûterait dix mille hommes au Roi.

Il n'y a personne qui ne regarde avec étonnement toutes ces conquêtes, mais la plupart avec des yeux de crainte et d'envie. Il est étonnant que personne n'ose s'opposer à cette puissance et que tout l'Empire l'ait vue entrer en Allemagne sans oser dire mot, et que les Hollandais, que l'on croyait les seuls à pouvoir résister, s'y soient laissés opprimer tout en un coup ; car, enfin, ils sont dans une consternation et un désordre qui n'est pas concevable, et cela fait bien voir que quand on n'a

1. Sir William Godolphin, né en 1634, mort en 1696, envoyé extraordinaire d'Angleterre en Espagne en 1669 et ambassadeur ordinaire en ce même pays de 1671 à 1676.

pas de bons généraux, que l'on ne doit pas espérer de rien faire de considérable, ni faire aucun fondement sur des troupes nouvelles ni des paysans. Tous les prisonniers que l'on prend sont quasi du pays, et, quand on leur demande pourquoi ils se rendent sitôt et fuient à la campagne, ils disent naïvement que c'est de peur. Il n'y a pas un officier dans l'armée qui n'enrage de tous ces bons succès, parce que cette guerre sera bientôt finie, qu'ils seront réformés après s'être ruinés pour leurs équipages; ils souhaiteraient tous que l'on fût battu, qu'on reçut des échecs et que l'on trouvât quelque place qui se défendît bien et qui obligeât le Roi à en lever le siège.

Le Roi reçoit toutes les nouvelles de sa bonne fortune avec beaucoup de modération; il en rit le premier et ne peut tenir bonne contenance devant tous ces députés de villes et officiers de guerre qui viennent se prosterner à ses pieds; mais aussi on remarque bien qu'il a une grande joie intérieure et que, si ce n'était la considération des Anglais, qu'il traiterait bien promptement avec les Hollandais pour s'en retourner promptement à Paris et avoir la gloire de les avoir soumis en si peu de temps. Ce n'est pas que si les Hollandais avaient de la résolution et des bonnes troupes, qu'ils ne puissent encore résister des années; mais ce sont des bourgeois et des marchands qui ont peur de perdre leur bien, leur commerce et d'être incommodés chez eux. Nous verrons après le retour du courrier d'Angleterre à quoi les choses se détermineront.

Le Roi est infatigable; il est jour et nuit à cheval ou il travaille dans son cabinet avec ses ministres; il fait tout, il ordonne tout, reconnaît les places, fait le dessin sur du papier pour les attaques, et, depuis qu'il a fait Monsieur le Duc général de son armée[1], il l'instruit des heures entières de ce qu'il aura à faire, ce que ce prince exécute très bien et comme s'il y avait dix ans qu'il fît le métier. Le Roi ne confère quasi avec aucun des lieutenants généraux qu'avec M. le comte de Soissons, il a grande estime pour lui et alla avant-hier proche du pont où est son quartier à une lieue et demie d'ici, où il

1. A la suite de la blessure reçue par Condé lors du passage du Rhin, Turenne lui avait succédé dans le commandement de l'armée d'avant-garde et le duc d'Enghien avait pris la place de Turenne auprès du Roi.

le fit appeler; il l'entretint demi-heure seul, y résolut avec lui comme il faudrait attaquer cette place, puis il appela Monsieur le Duc et Vauban pour leur dire tout ce qu'ils avaient concerté. Il a si grande estime pour ledit comte, comme aussi toute l'armée, que, si la guerre continuait, il le mettrait bientôt à la tête d'une armée. Pour Vauban, il fait tout : il est surintendant des ingénieurs; il trace toutes les attaques et c'est un miracle comme il n'a pas encore reçu tape.

Je dois rétablir la réputation du comte de Guiche, car assurément il passa le Rhin le cinquième à la nage[1]. C'est ce passage qui a abattu le cœur aux Hollandais; ils ne se croient forts que par les eaux, et, quand ils ont vu qu'on les traversait à la nage, ils se sont crus perdus. On dit qu'il ne s'est jamais rien vu de si beau que de voir passer la gendarmerie; un rang passait aussi droit que si l'escadron eût été ferme, tous l'épée dans les dents, se tenant de la main droite aux crins de leurs chevaux, car l'eau les enlevait de leurs chevaux.

Du camp de Döesbourg, le 21 juin 1672.

On ouvrit la nuit du 18 au 19 la tranchée devant le fort de Schenk et le 19 le gouverneur capitula pour rendre la place, en sortir avec armes et bagages et se retirer en Frise. Après cela, il ne faut plus attendre de résistance en aucun endroit, car là il n'y avait que des troupes, au nombre de 1 300 hommes, et point de bourgeois. Ce poste est très bien fortifié[2]; l'on ne peut l'attaquer que par un côté, il y a trois tenailles[3] bien défendues à forcer avant que d'arriver au fossé et au bastion. Il est vrai que le gouverneur de cette place-ci tient toujours bonne mine; il ne veut pas répondre aux chamades; il fait tirer de dessus sa muraille canons et mousquets, mais non pas trop fréquemment. Il n'est pas de la maison de Dohna[4], comme

1. Suivant Primi, la conduite du comte de Guiche, lors du passage du Rhin, eut pour résultat de le rétablir complètement dans les bonnes grâces du Roi (Primi Visconti, *Mémoires*, pp. 36-37).

2. La ville de Döesbourg.

3. « Terme de fortification s'appliquant à toutes parties de forteresse ayant deux côtés unis à angles rentrants » (Général Bardin, *Dictionnaire de l'armée de terre*).

4. Christian-Albert, comte de Dohna, commandait alors dans l'armée des

l'on avait dit, mais il est Écossais, soldat de fortune; il pourrait bien se faire pendre et piller la ville. Le Roi l'attaque par les formes. Il y a deux jours qu'on a ouvert la tranchée; on est arrivé à deux cents pas de la contrescarpe, on n'en a jamais vu de si belle faite par les Français; elle n'est enfilée en aucuns endroits et est si spacieuse que quatre hommes y peuvent aller de front; elle est fort creuse avec deux banquettes. Il y a de temps en temps des places d'armes et des boyaux. Monsieur et Monsieur le Duc y vont souvent. Le Roi a passé ces deux nuits tout contre, à couvert d'un grand épaulement, pour voir ce qui s'y passait.

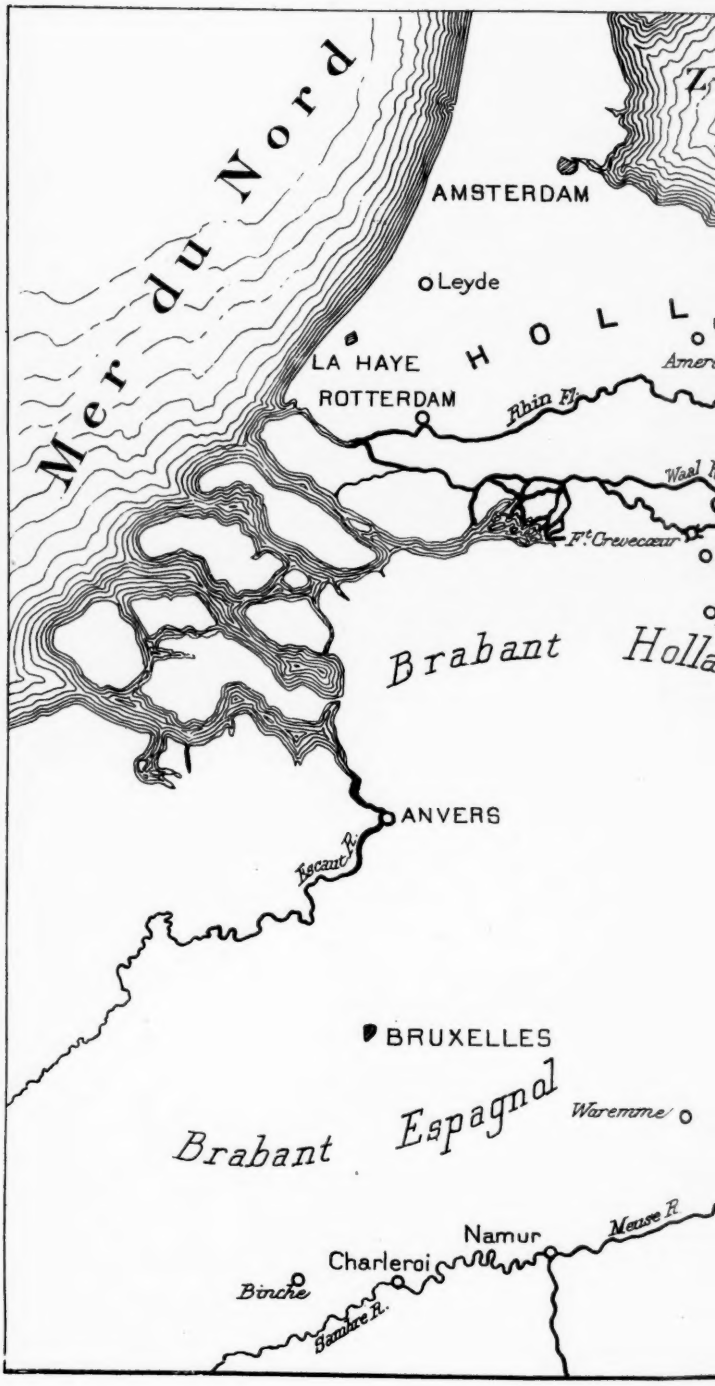
Quand on a demeuré quelque temps chez le Roi, on voit arriver d'heure en heure des courriers qui apportent des grandes et bonnes nouvelles. Il n'y a que le gouverneur de cette place ici qui fait son devoir. Il a fait aujourd'hui deux sorties vigoureuses, mais on les a repoussées de même. Cependant on a fait la nuit dernière un logement sur le glacis du chemin couvert. On se rendra maître de la contrescarpe; demain on comblera le fossé et on espère d'attacher le mineur. Ainsi on ne tardera pas à forcer cette place qui sera donnée en pillage aux soldats pour les mettre en curée. Cependant on perd toujours des gens de marque; Martinet [1], maréchal de camp, a été tué du canon du Roi, de la batterie qui est au delà de l'eau, pour s'être avancé imprudemment jusqu'à la palissade de l'épaulement pour en arracher, et Soury, brave capitaine des gardes suisses, a été blessé d'un coup de mousquet à la tête, dont il mourra.

MARQUIS DE SAINT-MAURICE

(A suivre.)

Provinces-Unies sous le prince d'Orange, en qualité de lieutenant général, pendant que son frère, Frédéric, était envoyé en Suisse auprès des cantons protestants pour y lever des troupes (A. Lefèvre-Pontalis, *Vingt années de république parlementaire au* XVIIe *siècle. Jean de Witt*, II, 362).

1. Jean de Martinet, lieutenant-colonel du régiment du Roi en 1663, brigadier d'infanterie en 1668, colonel du régiment du Roi en 1670, maréchal de camp en 1672, avait eu la plus grande part dans la réforme de l'infanterie.


Mer du Nord
AMSTERDAM
Leyde
LA HAYE
ROTTERDAM
Rhin Fl.
Ft. Crevecœur
Brabant
ANVERS
Escaut R.
BRUXELLES
Brabant Espagnol
Waremme
Namur
Meuse R.
Charleroi
Binche
Sambre R.

Zuider
Zee
Issel R.
Amersfoort
L L A N D E
UTRECHT
Amerongen
Arnhem
Doesbourg
Tolhuys
(Passage du Rhin 1672)
Schenck
Waal R.
Nimègue
Emmerich
Rees
Grave
Wesel
Lippe R.
Dorsten
Bois-le-Duc
Büderich
Boxtel
Rheinberg
Hollandais
Orsoy
Mörs
Meuse R.
Kaiserswerth
Neuss
Rhin Fl.
Maeseyck
Roer R.
Juliers
COLOGNE
Maëstricht
Visé
LIÈGE
Meuse R.
Echelle
10 5 0 10 20 30 40 50 60 70 80 90 100 Km.

LE PALAIS PALMACAMINI[1]

XIV

LES DERNIERS JOURS

Le temps passait. Pour la dernière de leurs promenades, ils allèrent au Forum. Le jour était clair. Ils entrèrent dans le champ fameux et, l'ayant parcouru lentement, arrivèrent non loin de l'endroit où les voûtes de la basilique de Constantin dilatent dans l'espace leurs trois bonds énormes; là, ils s'assirent par terre. Comme la robe de madame Allegranti, en remontant, laissait voir ses chevilles, elle les recouvrit posément, gardant toujours son air paisible. L'aspect du Forum était singulier. C'étaient des ruines sans tranquillité, tourmentées, réveillées, inquiétées par l'homme. On eût dit que cet espace avait été livré à des animaux fouisseurs. Partout le sol manquait et les derniers débris qui restaient debout gardaient au-dessous d'eux juste assez de terre pour les soutenir. Au loin les trois colonnes du temple de Castor et de Pollux se dressaient, heureuses, aériennes, pareilles aux trois Grâces. Au-dessus de ce forum déchiqueté, le Palatin reposait les yeux par ce que ses masses et ses arbres conservaient encore d'entier.

Après qu'Horace eût tout commenté pour la jeune femme,

1. Voir la *Revue* des 1er, 15 juillet et 1er août.

ils se turent un moment : auparavant le jeune homme, ayant assumé le soin de distraire sa compagne, avait une peur enfantine qu'elle s'ennuyât dès qu'il ne trouvait rien à dire. Maintenant ils laissaient parfois le silence s'établir entre eux.

— Enfin, — lui demanda-t-elle, — vous serez bientôt revenu chez vous, loin de tout cela?

— Oui, — répondit-il.

— Vous devez être content, à l'idée de revoir votre mère?

— Sûrement, — dit-il, et il sentit avec honte que ce n'était pas assez vrai. Sans doute il aurait à la retrouver une grande joie, mais dont il n'était pas assez avide.

— Et vous, — reprit-il, — Madame, vous serez contente aussi de retrouver vos enfants?

— Je crois bien, — répondit-elle.

Il se contraignit à ajouter :

— Et votre mari?

Elle fit signe que oui, parfaitement calme.

— Voilà, — conclut Horace, — nous serons contents tous les deux.

Ils se turent pendant un moment. Puis elle reprit, avec une curiosité timide :

— Là-bas, chez vous, comment est-ce?

— Chez moi? — dit-il.

Et alors, pour pouvoir en parler à cette étrangère, il revit du dehors cette Normandie où il avait vécu, et pour la première fois, il en considéra l'ensemble. Il revit les villages presque dépeuplés, riches d'argent et pauvres d'enfants, les petites maisons aux vitres verdâtres, il revit l'évêque, le notaire, le député, le marquis de Cellurier, vieux gentilhomme riche et raffiné, passionné pour la chasse à courre, et son cousin le comte de Cellurier, rustique, pauvre et grossier, qui, comme pour parodier en tout le marquis, chassait à grands cris le lièvre avec quelques chiens, et les Goupard de Puiseux, guindés et prétentieux, dont le grand-père était Goupard, mais dont le fils aîné avait déjà manqué un beau mariage; il revit les châteaux et les couvents et la campagne si régulièrement divisée que cela lui donnait un aspect urbain, si sage et si soumise qu'on s'étonnait que le Printemps y répandît encore un peu de son désordre éclatant; mais ce scandale était sup-

porté par les habitants comme une nécessité qu'il fallait souffrir pour avoir les fruits de l'été et de l'automne; enfin, en novembre, la plaine rase reparaissait avec ses divisions, comme un plan, et, sur tout cela, il n'y avait de grand que les nuages.

— Chez moi, — dit-il, — sans savoir expliquer son sentiment, — non, ce n'est pas beau, c'est plat. Les gens ne se soucient que d'argent. Il y a des alcooliques et des élections.

— Mais enfin, — reprit-elle, vous ne restez pas là toujours? Vous allez à Paris? Et, — poursuivit-elle en souriant, — c'est là que vous vous amusez?

Elle le regarda de cet air ambigu qu'ont toutes les femmes lorsqu'elles supposent, sans en rien savoir, ce qu'un homme peut se donner de plaisirs secrets.

Horace rougit.

— Oh! — murmura-t-il avec embarras. — Il sentait bien ce qu'elle avait voulu dire, et il avait honte en soi-même de ne pas pouvoir mieux justifier les soupçons de la jeune femme.

— Et puis, — reprit-elle plus gravement — vous ne demeurerez pas sans rien faire?

— Non, — répondit-il avec feu.

— Qu'est-ce que vous ferez?

— Je ne sais pas.

C'était vrai, et de là venait son malaise. Il se sentait plein de forces telles et entouré de tant de rêves, qu'il lui semblait trop triste de se réduire à n'être plus que l'homme d'une profession. Il aurait voulu soulager son cœur en faisant quelque chose de très beau, tout de suite. Aucun risque ne l'eût effrayé, mais il ne se sentait capable d'aucune persévérance.

— Je ne sais pas, — dit-il, — je voudrais... — et il s'étira un peu avec une grâce d'enfant. Elle le regardait en souriant. Alors il voulut essayer de lui avouer ce qu'il n'avait jamais tenté de dire à personne.

— Oui, — commença-t-il, — je ne sais pas. J'aurais voulu être officier, mais cela faisait trop de peine à ma mère, et puis, à quoi bon, puisqu'on ne se bat plus! Je ne voudrais pas tenir un emploi comme tout le monde, mais vraiment faire quelque chose, je ne sais quoi, seulement j'aimerais mieux que ce fût dangereux que difficile, parce que... parce que ce qui est difficile est ennuyeux et ce qui est dangereux est amusant, n'est-ce

pas? J'aurais peut-être dû être marin, mais ma mère l'aurait encore moins permis, et maintenant c'est déjà trop tard. Je ne voudrais pas commencer ma vie en lui faisant de la peine, et tout de même... peut-être il faudrait... Mon oncle dit que je dois être diplomate; je ne vois pas bien ce que c'est; et puis, ce qu'on fait, ce n'est pas le plus important, je le sens bien. L'important, ce serait... Vous comprenez, comme je suis jeune, tous les gens qui sont plus vieux que moi s'attribuent le droit de me donner des conseils, mais au fond, leurs conseils, c'est de tâcher de leur ressembler. Moi, je voudrais faire quelque chose de bien, mais pas comme ils l'entendent. Et puis je lis des romans, je lis des vers, et quand ils sont beaux, on dit qu'il ne faut pas les croire. Alors,...

Il tendit les bras, plein du trouble divin de l'adolescence. Bien des fois il avait éprouvé que tout ce qu'on lui disait n'atteignait pas ce qu'il y avait en lui de plus sincère, et comme il ne savait pas non plus l'exprimer, il en avait conclu que son âme véritable resterait à jamais captive. Mais, cette fois-ci, il eut vraiment envie de recevoir un conseil d'elle, de la croire, de lui obéir.

— Comment faut-il être? — lui demanda-t-il en la regardant.

Elle le regardait aussi, sans sourire, et elle se taisait. Au bout d'un instant, elle lui dit d'un ton sérieux :

— Il faut être sage et raisonnable.

— Ah! — fit-il désappointé. Il s'attendait à plus de sincérité et croyait y avoir droit.

Elle-même sentit qu'il était déçu et se trouva peut-être légèrement coupable envers lui, car elle voulut parler d'autre chose, et comme, entre les feuilles du guide que tenait le jeune homme, un journal était inséré, elle le toucha du doigt, en demandant à Horace s'il s'intéressait tant que cela aux nouvelles.

— Non, — répondit-il, — ce ne sont pas les nouvelles que j'y lis.

— Et quoi donc?

Il tourna les yeux vers elle, et piqué à la fin de cette espèce d'insensibilité qu'elle lui opposait, pour la première fois il lui en voulut presque, et eut envie de se venger.

— Non, — dit-il, — ce ne sont pas les nouvelles dont j'ai

souci. — Et il ajouta hardiment que c'était la petite correspondance qui l'amusait.

— Vraiment? — demanda-t-elle.

— Voulez-vous que je vous la lise? — dit-il en plaisantant.

— Si vous voulez.

« Ainsi, pensait-il, elle va tout de même être forcée d'entendre de moi ces mots que je n'ose pas lui dire et auxquels elle ne semble jamais songer. » Et dépliant le journal :

— Oh! — s'écria-t-il — quel plaisir! aujourd'hui il y en a beaucoup!

Il apercevait, séparés par des phrases plus courtes, les petits paragraphes denses où la passion se déclarait. Une note, placée en tête, avertissait qu'on n'imprimerait rien qui fût trop intime, mais à voir ce que le journal acceptait, on se demandait ce qu'il avait pu exclure. Horace négligea du regard les lignes encore cérémonieuses où un jeune homme annonçait à une jeune fille que, l'ayant admirée au cinématographe, il lui demandait une occasion de lui témoigner ses sentiments d'inexprimable respect. Il choisit un message plus long, mais, intimidé, au moment de lire, il hésita.

— Eh bien? — dit-elle.

Alors, d'une voix que dénaturait à peine une émotion presque imperceptible, il lut :

G. F. 24. Pense de temps en temps que je t'aime. Pense que j'ai pensé à toi dans les moments où tu m'oubliais. Je ne te demande pas de m'aimer, mais de vivre et de dormir un peu sur mon amour. Je me sens coupable de ne pas pouvoir te donner tout ce qu'il y a de beau dans le monde. Quand te verrai-je? R.

Il poursuivit :

Clorinde. 12. Chère, chère! Le destin des autres est piètre, mais nous marchons sur des roses. Gardons-nous l'ardent secret. Mais comment cela se fait-il que notre bonheur soit un tel soleil, et que tout le monde ne le voie pas?

Il avait cru qu'il plaisanterait en lisant, il en était maintenant bien incapable. « Tout de même, se disait-il, l'amour existe. Sur toutes les autres pages, s'étalent les ennuyeuses nouvelles que recherchent les gens raisonnables, mais ici l'amour se fait place, et, sur la dernière feuille du journal,

il jette ses emblèmes, ses colombes, ses carquois, ses roses; ceux qui échangent ces petits messages ne se soucient pas de ce qui arrive ailleurs par le monde, ils ont leurs triomphes et leurs désastres à eux. » Il regarda ces phrases imprimées en menus caractères. Là, en effet, dans cet espace étroit, tous les sentiments de l'amour étaient resserrés, galanterie, désir, volupté, dépit, haine.

Horace reprit sa lecture :

Sirène. 13. Oui, oui, parle encore. Tu me crois plus simple que je ne suis. Je t'ai aimée, maintenant je te connais. Adieu, vipère, je t'oublie.

— Mon Dieu, — dit-elle de sa voix grave, — comme c'est méchant!

— Ah oui, — dit Horace ingénument, — vipère!

— Non, — répondit-elle — : je t'oublie!

Elle regardait dans le vague et murmura :

— Voilà comment ça finit!

Alors il regretta d'avoir lu cela, il eût voulu protester contre ce qu'elle avait dit, il en vint au dernier message :

A. B. Vénus. Comme il a été long, ce siècle de huit jours sans te voir! Je traverse un désert quand je ne suis plus avec toi. Oh! viens. Tu te souviens de notre dernier bonheur, quand il nous a semblé que le monde s'abîmait sur nous et que nous étions lapidés par les étoiles? Tu es tout, je t'aime. Tu m'as tué pour tous les autres. Je ne vis que dans mon amour. Sois donc à moi tout entière, puisque tu m'as tout ôté!

Il avait lu cela d'une voix un peu rauque. Il se tut. On entendait, plus loin, des Anglaises qui gazouillaient comme des oiseaux, et de grossiers Allemands, plus bas, qui coassaient comme des grenouilles. Elle était un peu rouge. Il la regardait.

— Comme c'est bête! — dit-elle en haussant les épaules.

Alors, presque impoli, il jeta le journal et se leva brusquement. Il faut lui pardonner, il n'avait que dix-neuf ans.

Les jours suivants elle fut occupée par les affaires qu'elle avait à mettre en ordre et déjà par les préparatifs de son départ. Horace vint la voir chaque soir. Quant au prince Palmacamini, on avait appris un jour qu'il n'était plus là et qu'il s'était

retiré dans sa villa, près d'Ostie. Horace ne causait presque plus avec Candida : celle-ci, maintenant, lui paraissait puérile, avec ses histoires de chiens, de souris, de *lotto* ou de revenants. Les derniers jours qui lui cachaient encore le départ de la jeune femme tombaient l'un après l'autre et ce noir départ resplendissait presque sans voile. Un soir qu'il venait d'entrer dans le petit salon sous prétexte de rapporter un livre à sa voisine, il la trouva en train d'écrire et voulut se retirer, quoique ce fût ce qui pouvait le plus lui coûter.

— Non, — lui dit-elle, — restez, je vais avoir fini.

Il s'assit, ouvrit un livre sans y lire, et la regarda. On voyait, dans sa pose, le dessin de tout son beau corps, mais la lampe mettait sur son visage penché une clarté honnête et studieuse. « A qui écrit-elle, se demandait-il? Sans doute à son mari. Elle lui dit peut-être qu'elle l'aime. » — Et il pensa à l'homme qui pouvait s'approcher d'elle et disposer en maître de tant de beauté : elle, alors, que ressentait-elle? Il se dit une fois de plus qu'il avait connu toutes les qualités qu'elle lui avait montrées, mais qu'elle, il ne la connaissait en rien. Elle écrivait toujours. Enfin il entendit la plume grincer brusquement pour la signature, et il pensa à son petit nom : Carla.

— Là, — dit-elle, en se retournant, — comme c'est ennuyeux! Enfin c'est fini!

Et elle vit qu'il la regardait :

— Vous ne lisiez pas? — demanda-t-elle.

— Non, — dit-il.

— Qu'est-ce que vous faisiez?

Il ne sut que répondre et se tut. Elle était là, en face de lui, tout près, mais comme séparée par un gouffre étroit et profond, et il ne trouvait pas le mot d'amour sur lequel il eût traversé l'abîme.

— Donc, — dit-elle, — je pars après-demain!

— Après-demain! — répéta Horace, et tout ce qu'il sut ajouter, ce fut : — Le matin ou le soir?

— Le matin, — répondit-elle. — Et vous, quand partirez-vous?

— Moi, peu importe. Il faut que je sois revenu en France pour la Noël.

— Eh bien, — dit-elle, d'un ton enjoué, — demain, pour

le dernier soir que je passe à Rome, je veux dîner avec vous, au restaurant où vous allez.

Il devint tout rouge et dit stupidement, comme s'il s'était opposé au bonheur qu'elle lui offrait :

— Oh! vous voulez bien! Vous ne craignez pas?...

— Craindre quoi? — répondit-elle un peu agacée. — Je ne fais rien de mal...

Il la remercia encore, sans que les paroles qu'il prononçait eussent aucun rapport avec celles qu'il aurait voulu lui dire. Il passa toute la journée du lendemain à attendre ce dîner et la joie qu'il s'en promettait était si vive qu'elle lui masquait même le chagrin qu'il aurait aussitôt après, comme ces lumières qui empêchent de voir ce qui est derrière elles. Il fit longuement sa toilette, il aurait voulu être très beau. Enfin à sept heures et demie, il alla frapper à la porte du petit salon, et la voix de la jeune femme lui dit d'entrer. Ses malles étaient faites, la pièce était débarrassée de tout ce qui était à elle, et elle-même, debout, dans un costume gris qu'éclairait seul le jabot de sa chemisette blanche, avait quelque chose de net qui annonçait son départ.

— Ah, — dit-elle, — c'est vous!

Il fut déçu de la trouver distraite, irritable et presque étrangère; elle tenait une lettre à la main, qui était peut-être de son mari. Elle la mit dans son sac et ils sortirent. Il ne pleuvait pas; un petit vent fade et doux errait dans les rues; mais le ciel était obscur, on n'y voyait nulle étoile. — Allons à pied, dit-elle, et n'ayant échangé que quelques mots, ils arrivèrent à la *Concordia*. Il lui avait exprimé gauchement quelle peine il avait de la sentir mécontente, sans qu'elle parût prêter attention à sa phrase, et lui, en pensant qu'elle avait sans doute d'autres soucis, il avait senti cruellement combien il était peu important pour elle. Ils s'installèrent à l'une des tables du restaurant. Mais là, par une disgrâce imprévue, il se trouva que le vieux Checco, malade, était absent. Madame Allegranti semblait ne savoir que choisir pour son repas et quand on lui apporta enfin le plat qu'elle avait commandé, il était mal cuit. Horace multipliait en vain les mots de regret et les prévenances. Il s'excusait comme si c'eût été de sa faute.

— Cela ne fait rien, — dit-elle.

Alors il s'aperçut que toute la joie qu'il s'était promise manquait brusquement. Il ne savait plus que dire à la jeune femme, comme s'ils étaient déjà redevenus deux étrangers, un adolescent français, une dame lombarde qui s'était rencontrés par un absurde hasard, mais qui allaient bien vite retourner chacun dans sa destinée. On eût dit que leur séparation prochaine tuait déjà le présent, lui enlevait toute vigueur et toute existence. Le bruit qu'on faisait autour d'eux ne paraissait plus à Horace qu'un tapage vulgaire. Il y avait toujours, à la même place, le député aux moustaches prolongées qui mangeait avec une voracité d'ogre, en fixant des regards terribles sur la bouchée qu'il allait avaler, comme s'il eût voulu terrifier ses aliments. Une ménagerie venait d'arriver à Rome, amenant les fauves qu'on devait installer dans les jardins de la villa Borghèse, et les journaux du soir débordaient de cet événement, qui faisait le sujet de tous les propos. A une table voisine, dînait un jeune homme aux cheveux noirs plaqués par la pommade, un élégant vulgaire et splendide. On était contraint de remarquer les moindres détails de son vêtement, tant ils étaient indiscrets, depuis sa grande cravate, et la longue épingle d'or et d'émeraudes qui la transperçait, jusqu'à son mouchoir pendant hors de sa poche, jusqu'à ses manchettes et à leurs boutons, jusqu'aux breloques de sa chaîne sur son gilet de drap jaune : sous la table, et comme en réserve, ses pieds vernis jetaient des éclairs, et tout ce qu'il portait forçait à ce point l'attention, qu'il paraissait prodigieusement fourni et équipé, qu'il semblait avoir sur lui bien plus de choses que les autres. Il mangeait avec des mouvements excessifs qui ressemblaient à de la gymnastique. Mais Horace ayant cru s'apercevoir que la baronne Allegranti l'avait regardé : « Voilà sans doute, se dit-il, ce qui lui plaît, un homme : moi, je ne suis qu'un enfant ».

Alors, par impatience, il s'en prit au garçon qui les servait avec mollesse, pensant que précisément on le négligeait parce qu'il n'avait pas assez l'air viril : stimulé par Horace, l'autre s'agitait un instant, mimait le ballet du zèle et de la promptitude, puis retombait dans sa nonchalance. Horace ayant insisté : — Comme monsieur est pressé, — dit-il d'une voix traînante. d'un air étonné, et Horace

s'arrêta, rougit : en effet, il paraissait avoir hâte que ce dîner finît.

Ils revinrent. Elle disait qu'elle voulait se coucher tôt, devant voyager le lendemain toute la journée. Il avait plu un peu pendant le dîner, les pavés étaient luisants, un camelot criait ses journaux au coin d'une rue, tout paraissait mou et vague. Ce n'était plus l'auguste Rome, mais une ville quelconque, la nuit, avec ses reverbères clignotants. Il est ainsi des moments où la beauté des lieux les plus insignes semble faire naufrage, comme un vaisseau qui se disloque et se rompt et laisse fuir sa cargaison par toutes ses brèches. Ils arrivèrent à la petite place taciturne où la fontaine offrait son bruit modeste à la grosse façade du palais Palmacamini. Ils entrèrent et gravirent l'escalier. L'appartement de la baronne Allegranti avait sur le palier une porte particulière, mais, n'ayant pas emporté de clef, elle entra par l'autre avec Horace. Ils pénétrèrent dans le vestibule où la flamme d'une veilleuse palpitait comme d'habitude, entourée d'une danse d'ombres. Elle passa la première dans le corridor, et quand elle fut devant son salon, en ouvrit la porte : la lampe allumée qui l'attendait jeta sur elle une tranche d'or. Horace s'était arrêté devant sa chambre. Ainsi le moment de leur séparation était arrivé et il était piètre et mesquin. Le jeune homme restait immobile. Sa gêne l'empêchait de sentir son émotion.

— Madame, — dit-il seulement, — je vais donc vous dire adieu.

Elle lui tendit la main : il prit cette main sans même oser la baiser.

— Adieu, — lui dit-elle, — soyez heureux.

— J'espère que vous ferez un bon voyage, — répondit-il, — un bon voyage.

Il s'aperçut qu'il l'avait quittée et qu'il était chez lui, tandis qu'il entendait se refermer sur elle la porte du salon. Il fit deux pas violemment. Il vit autour de lui sa chambre calme; la fenêtre était ouverte; dans la ruelle ténébreuse une chaude voix d'homme chantait : cette chanson lui tordit le cœur. Ainsi c'était fait, il s'était séparé d'elle. Alors elle lui apparut brusquement tout entière, avec sa douceur, sa grâce, sa beauté. Cependant il ne lui avait rien dit de tous

les sentiments dont il étouffait, même pas une seule parole tendre. Il l'avait quittée en ingrat. « Elle pourra croire, pensa-t-il, que je l'ai perdue et que ça ne me fait pas une peine immense ». Ce fut cette idée qui le décida. Éperdu et ne se connaissant plus, il alla jusqu'à la porte qui séparait sa chambre du salon, en retira le verrou qui la fermait de son côté, et, de son premier geste d'homme, il la poussa avec force. Mais il pensait qu'il y avait peut-être de l'autre côté un meuble qu'il allait renverser, il s'attendait à un grand fracas, et la porte ayant cédé doucement, quand il se trouva dans le petit salon tranquille, ses traits étaient un peu contractés.

Elle avait à peine défait ses cheveux...

XV

AETATIS SUAE ANNO XIX

OU

LA SECONDE NAISSANCE

— Oh! — lui disait-il, tout près d'elle, tandis que la lumière du matin, laissant dans les rideaux ce qu'elle avait de splendide, ne répandait dans la chambre qu'une clarté neutre et grise, — oh! pourquoi est-ce arrivé si tard? Comme ç'aurait été beau, plus tôt! Nous aurions fait vraiment tout ce que nous avons eu l'air de faire, nous nous serions vraiment promenés ensemble partout. C'est ma faute. J'aurais dû parler! Si j'avais parlé, vous auriez voulu, n'est-ce pas, Carla, tu aurais voulu?

— Je ne sais pas, mon amour, — répondit-elle en le caressant.

— Dire, — reprit-il, — que nous ne nous connaissons qu'au moment de nous quitter! — Et se contredisant sans qu'il s'en aperçût : — Si vous saviez, comme tout de suite je vous ai trouvée belle! Chaque fois que je me taisais, c'était ce que je pensais! Tu sais, le jour où nous sommes allés aux Thermes, et puis le jour où nous étions au cimetière des Anglais, et l'autre jour, au Forum...

— Oui, — murmura-t-elle, — l'autre jour... — Et l'évocation de toutes ces heures devenait plus douce, grâce au présent qui les couronnait.

— Je te parlais n'importe comment — reprit-il, — mais j'aurais voulu te croire dans tout ce que tu disais; je t'admirais déjà tant!

Encore tout jeune, il n'existait en lui aucun des grossiers sentiments des hommes et même ainsi, enlacé à elle, il y avait une certaine familiarité qu'il n'avait pas, et elle sentait vivement, sans pouvoir le dire, cette nuance ravissante.

— Oui, belle — dit-il, — douce... et puis, pas seulement douce et belle.... toi!

— Écoute, — lui murmura-t-elle à l'oreille, — je veux te dire un secret.

— Quoi, — demanda-t-il?

— J'aurais dû partir samedi, hier. Je suis restée un jour de plus... pour toi.

— Carla! — dit le jeune homme éperdu.

A ce moment on frappa trois petits coups à la porte. Ils se turent furtivement et ils entendirent la voix chevrotante de Candida qui disait :

— Madame, il est sept heures. Bon réveil, madame.

— Merci, — répondit la jeune femme d'une voix lasse et comme si elle fût à peine sortie du sommeil.

Il la ressaisit.

— Oui, — dit-il, — pas seulement belle, mais si douce, si indulgente... oh! je voudrais t'apprendre tout ce que tu es!

— Et toi, — répondit-elle, — tu ne t'en doutes pas, tu es si charmant...

Ainsi, s'étant à peine connus et sur le point de se séparer, ils s'avertissaient l'un l'autre à la hâte de ce qu'ils étaient, ils se donnaient ce moment de faste et de gloire, avant de retomber dans leur vie ordinaire, où ceux qui les entouraient ne les connaissaient pas.

— Comme tu seras aimé! — ajouta-t-elle.

Il souffrait si sincèrement de la quitter que cette promesse ne lui fit pas de plaisir.

— Mais, — dit-il passionnément, — je voudrais être aimé de

vous, tout le reste m'est égal, je n'en ai pas envie... Et puis, — reprit-il soudain, impérieux, — je ne veux pas te quitter, je veux te suivre, te retrouver...

— Enfant, — murmura-t-elle.

Alors il s'aperçut que ce qu'il avait pris pour une volonté n'était qu'un caprice sans puissance, et c'était au moment où il éprouvait le sentiment le plus fort qu'il eût encore ressenti, qu'il connut aussi toute sa faiblesse. Humilié, il se tut.

— Pourtant, — reprit-il, plaintif, — si nous étions ensemble, ce serait si beau, ça ne le deviendrait jamais moins, nous serions heureux pour toujours.

Et comme elle ne disait rien :

— Tu ne le crois pas? — demanda-t-il. — Tu ne m'aimes pas?

Elle lui répondit :

— Je n'aime que toi, je t'adore.

Elle lui parlait bien ouvertement : l'idée qu'on va, dans une heure, quitter pour toujours l'être qu'on étreint est bien faite pour qu'on renonce aux ménagements, et tout le reste de son temps devant sans doute appartenir à la vertu, elle pouvait bien donner quelques minutes à la franchise. Pour la juger, il faudrait connaître la vie où elle allait retomber.

— Alors, — reprit-il, honteux de sentir qu'il se soumettait, — nous nous écrirons, nous saurons...

— Non, non — répliqua-t-elle d'une façon presque sauvage, — rien, plus jamais rien.

Il reconnut bien ce que cette séparation absolue avait de plus passionné.

— Mais pense, — dit-il pourtant, — que chacun de nous ne pourra même pas s'imaginer l'autre dans les endroits où il vit; pense que je ne sais pas...

Elle l'interrompit, et la même question qu'elle lui avait posée timidement quelques jours avant, elle la lui adressa cette fois-ci avec une curiosité ardente :

— Comment est-ce, — lui demanda-t-elle —, là où tu vis?

— Mais, — répondit-il, — ce n'est pas beau. D'abord vous n'y êtes pas. C'est un pays...

— Non, — reprit-elle impatiemment, — là où tu te plais, où tu vas pour être seul?

— C'est au bord du parc, — dit-il, — un endroit que mon père a fait planter de pins et qui est plus silencieux que les autres; de là on voit la plaine qui remonte vers l'horizon, et le soleil couchant. C'était là que j'allais pour ne penser à rien. Mais maintenant... Et vous?

Elle voulut parler, mais les lieux qu'elle allait évoquer n'étaient point vides comme ceux où vivait Horace. D'autres êtres les peuplaient dont elle ne pouvait pas parler : elle ne dit rien. Il reprit :

— Je t'en supplie, tu penseras que je pense à toi, surtout dans les moments où tu te croiras seule, tu en seras sûre, n'est-ce pas...?

Ils auraient voulu s'aider et leurs deux existences allaient se désunir pour toujours.

Alors il osa lui demander tout bas :

— Est-ce que vous êtes heureuse?

Elle voulut lui faire le seul cadeau qu'elle pouvait lui donner et toute appuyée à lui :

— Non, — avoua-t-elle.

Il en fut content, il en fut triste.

— Carla, — dit-il, — dire que je t'aime tant et que ça ne fait rien!

Puis, pour donner au moins quelque égalité à leurs deux destins :

— Moi aussi, tu sais, je ne suis pas heureux, je ne suis...

— Oh! toi, — dit-elle, — ce n'est pas la même chose, toi... — Et elle ramena son beau bras sur ses yeux, comme pour garder le secret de son chagrin.

— Enfin, — reprit-il gauchement, — si jamais tu veux que j'accoure, si tu le veux, tu n'auras qu'à m'écrire ici, où je laisserai mon adresse, et aussitôt...

On frappa derechef à la porte et ils entendirent la voix discrète :

— C'est le café.

— Un moment, je vous prie, — répondit la jeune femme. Alors ils virent qu'ils devaient se quitter et, si proche que ce moment leur eût paru depuis la veille, ils étaient pourtant étonnés de le voir enfin entré dans le présent, et debout devant eux comme un exécuteur.

— Au moins, — lui demanda-t-il avidement, — je vous accompagnerai à la gare?

Elle lui assura qu'elle le voulait. Le moindre instant passé ensemble leur devenait précieux.

Lorsque Candida vint apporter son premier déjeuner au jeune homme, elle eut la surprise de le trouver tout habillé et sans se soucier que son explication fut plausible, il lui dit qu'il avait voulu être prêt, afin de pouvoir aider madame Allegranti. Cependant il n'osait pas retourner chez elle, quoiqu'il entendit sa voix grave qui parlait à Adalgisa. Enfin il se décida; il entra dans le salon dont la porte était ouverte, et il la vit, correcte, habillée, étrangère, telle qu'il crut déjà l'avoir perdue. Alors, comme si elle avait deviné son sentiment, après avoir jeté un bref regard du côté des deux femmes qui bouclaient une malle, elle le regarda et lui dit en français :

— Je vous aime.

Elle avait commandé la veille, pour la mener à la gare, un des taxi-autos qui font station à la place Colonna. Adalgisa épiait sans cesse, plus encore par curiosité que par zèle, pour voir si l'auto venait et annonça enfin qu'elle était là. Damiano était monté avec un autre homme et chargeant sur leur dos les malles, ils faisaient ce remue-ménage sourd et brutal de ceux qui emportent des bagages, presque pareil à celui qu'on fait en emportant un cercueil. Sur tout cela Candida éparpillait ses petites paroles gentilles et vaines, souhaitant puérilement que la dame revînt et le jeune homme en même temps qu'elle. Après lui avoir fait ses adieux, la jeune femme descendit, suivie d'Horace; ils entrèrent tous deux dans l'auto encombrée, qui se mit en marche. C'était un dimanche matin et les gens commençaient à paraître dans les rues, fiers et empruntés dans leurs habits de parade. Un sergent de ville malingre se tenait au milieu d'un carrefour, et le vent troussait le maigre plumet de son bicorne. « Comme nous allons vite! » se disait Horace. Il aurait voulu qu'un événement quelconque, même un accident, vînt enrayer cette course. L'auto frôla des chevaux qui se dressèrent comme des vagues, le cocher cria, mais par malheur il n'était rien arrivé. Horace et Carla ne se parlaient pas. Ils avaient l'air de partir ensemble et ils se quittaient. Ils se tenaient la main et le jeune homme avait

tant de peine qu'il ne jouissait pas de cette familiarité avec une femme, si nouvelle cependant et si enivrante pour lui. Soudain il vit briller une boutique de fleuriste. Il heurta la glace qui le séparait du chauffeur, pour que l'auto s'arrêtât, descendit, et acheta follement un énorme bouquet de roses : elle le vit reparaître, avec son visage près des fleurs et aussi clair que leurs corolles.

— C'est trop, — dit-elle, pendant que la voiture repartait. — Je n'en veux qu'une. Donnez-la moi.

Involontairement, elle en avait choisi une du regard, et ce fut précisément celle-là qu'il lui offrit. Alors elle le saisit, et couvrant de baisers cette figure d'une fraîcheur et d'une fermeté encore presque enfantines, elle y chercha et y rejoignit la bouche de son amant.

L'auto s'arrêta, ils étaient arrivés. Comme elle fouillait dans son sac à main, et voulait payer la voiture, il lui dit qu'il la gardait. Ils entrèrent dans la gare, suivis par les portefaix qui transportaient les bagages, et pendant un instant ils furent occupés par ces détails médiocres qui ôtent leur belle netteté aux séparations et aux départs. Mais elle avait déjà son billet, de sorte que rien ne les retarda, et bientôt, étant passés sur le quai, ils avancèrent le long du train qui l'emporterait. Elle choisit un compartiment vide, et quand elle y eut disposé ses valises, elle apparut, dans le cadre de la portière, à Horace qui la regardait d'en bas.

— Vous voulez rester jusqu'à la fin? — lui demanda-t-elle avec un sourire, en essayant de plaisanter.

Il fit signe que oui, ne pouvant parler. Elle était là, telle qu'il l'avait vue avant leur amour. Il la contemplait éperdument. A un certain moment un voyageur arriva, qui fit mine de monter dans le compartiment où elle était et Horace en fut indigné comme d'une usurpation et d'une inconvenance, et détesta cet inconnu. C'était un de ces personnages vulgaires et encombrants qui semblent jetés dans le monde à titre de figurants, pour y peupler le décor de ce qui arrive à d'autres. Cependant il s'installa dans un compartiment voisin et, après beaucoup d'embarras, finit par concéder au portefaix qui l'avait servi un pourboire modique, que celui-ci fit avec dédain sonner dans sa main. Horace et elle se regardaient

toujours. Parfois un coup de sifflet leur faisait sauter le cœur, et cependant, si absurde que cela puisse paraître, le temps leur semblait long, comme il le paraît à ceux qui, attendant un coup qu'ils ne peuvent pas éviter, finissent par être impatients de le recevoir. Il la voyait encore devant lui, et il se disait qu'il avait reçu d'elle le dernier baiser, que jamais plus il ne toucherait ses lèvres qu'il contemplait encore. Il regardait la bouche de la jeune femme comme un royaume perdu. Elle, appuyant ses regards sur lui avec un mélange de tristesse, d'amour et de complaisance, lui répéta la même phrase qu'elle lui avait dite la veille, au moment où ils avaient déjà cru se quitter :

— Soyez heureux.

Soudain un coup de sifflet déchira l'air, le train s'ébranla. Alors il sauta sur le marchepied, tendit le visage vers elle pendant qu'elle se penchait vers lui, leurs lèvres s'effleurèrent et il retomba sur le quai.

— C'est dangereux, — grogna un employé qui passait.

Horace revint sans savoir ce qu'il faisait. Il était surpris de voir que tout continuait, qu'un autre train allait partir, que des gens débouchaient sur le quai, rouges, en retard. Il alla jusqu'à la salle des dépêches, et adressa un télégramme à sa mère, pour lui annoncer son retour. Il venait de se décider : il quitterait Rome le lendemain matin et les heures qu'il devait encore y passer lui parurent si longues qu'il ne sut comment il les occuperait. Il avait besoin de faire quelque chose de violent qui pût le distraire. Alors il pensa au vieux prince Palmacamini avec qui il s'était conduit si négligemment. Il pouvait aller lui dire adieu avant de partir. Il sortit de la gare. Le ciel était clair, le vent devenait plus fort. Horace retrouva son taxi-auto contre le trottoir et quand il le vit, il sentit qu'il voulait avant tout garder encore, et ne pas rendre si vite aux autres, cette voiture où elle venait d'être à côté de lui. Il s'approcha du chauffeur. Celui-ci avait cet air louche et cette élégance débraillée qui font ressembler certains mécaniciens à ce qu'étaient autrefois certains artistes.

— Je veux vous garder toute la journée, — dit-il. Cela se peut?

— Oui, — concéda l'autre, — mais ça dépend...

— Vous me mènerez à Ostie, près d'Ostie enfin, cet après-midi, et vous me ramènerez. Combien voulez-vous?

— C'est que, — dit l'homme avec un geste et des hochements de tête, — Ostie, c'est loin...

— Combien? — répéta Horace.

— Eh! soixante francs?

— Bon, — dit le jeune homme et le chauffeur regretta de n'avoir pas demandé plus :

— Sans le pourboire, naturellement, — ajouta-t-il, — ni mon déjeuner...

Horace remonta dans l'auto; il n'y restait que la gerbe éparse, jetée là comme une dépouille d'elle. Revenu au palais Palmacamini, il la ramassa et rapporta ces fleurs à Candida. Elle s'en émerveilla, mais sans cesser de laisser paraître sa mélancolie discrète. Cependant elle avait pris dans ses bras le grand bouquet voluptueux et charnel, et elle semblait ainsi encore plus fatiguée et plus usée, avec ses petits yeux rouges, ses rides ténues, comme si la splendeur des roses avait cruellement éclairé sa vieillesse. Alors Horace se rappela tout ce qu'elle lui avait raconté, ses histoires fabuleuses et domestiques, sa malice, sa naïveté, sa bonté. Il se sentait riche d'une tendresse qu'il eût voulu effeuiller au hasard sur les autres : il eût voulu donner un plaisir à la vieille femme, et pourtant, tout ce qu'il trouva à lui dire, ce fut de lui annoncer qu'il partait aussi.

Elle se récria d'abord, puis ne parut pas étonnée.

— Oui, — reconnut-elle, — c'est triste, maintenant que la dame n'y est plus.

— J'espère que vous louerez bien vite les chambres, — dit Horace.

Elle eut un geste de dédain :

— Oh! peu importe, je n'en aurai pas moins de regret.

Il fit ses malles pour tromper son impatience, et après qu'il eût déjeuné, l'auto l'emporta vers Ostie. Toute la campagne romaine était tourmentée par le vent qui soulevait çà et là d'immenses spectres de poussière. Le Tibre coulait boueux. Horace ne regardait pas. Rejeté dans le coin de cette voiture où elle avait été près de lui, il avait fermé les yeux, il s'enivrait d'amertume. Il songeait que, pendant qu'il était là, elle conti-

nuait à vivre, ailleurs, et qu'il y avait des gens qui la regardaient sans que ce fut pour eux un grand bonheur. L'idée qu'il l'aimait et qu'il ne la reverrait plus jamais, toutes ces grandes pensées de l'irrévocable et de l'impossible, qui foulent comme des géantes le destin des hommes, se présentaient à lui pour la première fois et il les rencontrait avec une souffrance toute pleine encore d'étonnement. Soudain l'auto s'arrêta. Il en descendit. C'était Ostie. Groupé autour de son château bas et comme enterré, le triste bourg respirait une pauvreté et un abandon indicibles. Devant l'évêché des arbres nus grinçaient avec un bruit de fer; un accordéon geignait dans la salle noire de l'auberge, et quelques villageois, s'étant groupés autour de l'auto, la regardaient avec une curiosité engourdie. Horace, après s'être avancé dans le village, revint vers eux. Il y avait dans le groupe une jeune fille assez brutalement belle, il la remarqua, et comme s'il avait eu un droit nouveau sur toutes les femmes, il fut surpris qu'elle ne l'eût pas regardé. C'était là qu'il aurait fallu demander quelle route on devait prendre pour arriver à la propriété du prince Palmacamini. Mais le jeune homme renonça à son projet. Tout ce qui lui était arrivé depuis qu'il n'avait revu le vieillard faisait que celui-ci lui paraissait maintenant lointain : Horace en oubliait tous les bons offices qu'il avait reçus de lui, et l'amour, sans qu'il y prît garde, le rendait déjà ingrat. Il sortit du bourg, marcha seul, et s'étant glissé entre les fils de fer d'une clôture, il entra dans les ruines de l'Ostie antique. Nul bruit humain n'y traversait les aigres querelles du vent. Sur une sorte de place, se dressait une Victoire de pierre qui venait d'être exhumée, et l'on s'étonnait que la tempête ne délivrât pas ses grandes ailes triomphales et ne les fît pas claquer dans l'azur. Le jeune homme avançait parmi les ruines. Après un long sommeil souterrain, elles étaient rendues au jour, mais le présent n'arrivait pas à les ressaisir. Mornes et lourdes, elles ressemblaient à des hommes qui dorment en plein soleil. Horace ignorait quels monuments elles représentaient, mais, dans leur masse carrée, subsistait encore la ténacité romaine. Il marchait sans savoir où il allait, penché en avant, disputant son manteau aux souffles de l'air et occupé par cette bataille.

Soudain, devant lui, comme une armée, comme un peuple, il vit la mer.

Il courut à elle, à travers le sable sec où l'on enfonce, jusqu'au sable mouillé qui résiste, et ne s'arrêta qu'insulté par l'écume. Derrière lui, il avait la vieille terre, passive et soumise, sous son harnais de chemins, mais il ne la voyait plus, il ne voyait que la mer jamais changée et toujours nouvelle, la mer salubre, libre et guerrière, l'antique adversaire d'Ulysse, la mer d'Aphrodite, la mer de Circé. De toutes parts ses vagues surgissaient et parfois une d'elles s'élevant au-dessus des autres, existait plus distinctement, devenait presque une créature aux bras ouverts, puis s'abîmait, mais toujours d'autres la remplaçaient, tandis que dans cette agitation incessante, l'horizon marin lui-même perdait sa tranquillité et, dérangé par toutes les pointes des flots, semblait soulevé par une forêt de lances.

Horace regardait, les nerfs vibrants, les yeux élargis. Le vent, sur la mer, s'exerçait en maître ; il la bouleversait toute et vannait au-dessus d'elle une blanche écume. Puis il arrivait sur la terre et lui arrachait encore d'immenses poussières dont il offusquait l'azur. Mais, au fond du paysage, il venait buter en vain aux montagnes inébranlables. Une tempête céleste, plus subtile et plus effarée que celle des vagues, remuait l'air. On entendait partout des querelles, des appels, le fracas d'une bataille et le long cri unique du coureur qui annonce la victoire, les délibérations d'un peuple et les voix d'une multitude, et, quand on regardait, on ne voyait que l'espace vide et le désert tumultueux des flots.

Horace de Chintreuil était là, svelte et fluet dans son grand manteau palpitant, debout sur la pâleur vibrante de l'air plein d'effluves. D'abord il s'était cru trop petit pour être la seule figure de ce paysage. Mais on l'avait aimé, il était capable et digne de tout. Il sentait encore resplendir sur lui, comme des décorations superbes et des plaques de diamants, tous les baisers dont il avait été couvert, et ces marques éblouissantes l'assuraient et le consacraient dans sa nouvelle dignité d'homme. Il enfermait tant de choses que bientôt le vent lui parut avoir à peine assez de voix pour pouvoir les traduire toutes. Immobile, il était plein de tourbillons. Il ne savait pas

s'il était triste ou joyeux, tant il était enivré. Son enfance n'existait plus; elle s'était consumée comme un bûcher qu'on enflamme, et les images de ses premiers ans ne devaient plus se représenter à lui que dans sa vieillesse, s'il lui était réservé de vieillir. Maintenant il n'avait plus d'autre passé que sa précédente nuit. Comme la vie était belle! Il pensa à tout ce qu'en avaient dit les poètes, et il lui parut qu'aucun n'avait poussé un cri aussi beau et aussi nu qu'elle le méritait. Mais la merveille de la vie était l'amour. Tout le reste était prescrit et prévu : l'amour était la seule liberté des hommes. Comment avait-on pu en médire? Horace était sûr qu'il suffisait de s'abandonner à son élan pour atteindre à un bonheur infini. Ceux qui se plaignaient de lui ne pouvaient avoir souffert que pour ne s'y être pas assez livrés. C'était par l'amour que le jeune homme se connaissait. Son âme avait été délivrée par des baisers : jusqu'alors il s'était cru timide, et il était hardi. Il s'était cru économe, et il se sentait prodigue. Il lui semblait que toutes les étroites qualités où on avait voulu l'enfermer éclataient pour laisser s'épanouir une corolle de défauts superbes. Il aurait voulu agir, rejoindre au moins ce cheval qu'affolaient là-bas les mèches invisibles du vent et se jeter, sur son dos, dans toutes les carrières de l'espace ouvert. Tous les héros vivaient dans son cœur, et comme il se rappelait certains d'entre eux, Achille, Alexandre, il lui sembla que ce n'était là, dans le passé, que des noms sublimes de lui.

Soudain il revit la vie où il allait rentrer, comme une cage ouverte devant lui. Il revit sa mère et sa tante. C'était presque les tromper que leur revenir si différent sous des apparences pareilles. Mais il sentit bien que s'il leur appartenait moins, il leur rapportait davantage : il se dit qu'elles-mêmes profiteraient de ce qu'il était devenu, et tout ce qui naissait en lui était si beau qu'il ne se doutait pas que, parmi ces flammes, c'était son égoïsme aussi qui s'éveillait. Il ne craignit pas de retrouver son existence d'avant, il se sentait plein d'une telle vie qu'il en enrichirait ceux qu'il connaissait. Il revit ses petites cousines de Barresège qui embellissaient timidement en grandissant et elles lui parurent plus mystérieuses. Il revit madame de Pierron d'Asce et elle lui parut moins secrète.

Pour la première fois les grosses moustaches de son mari ne l'intimidèrent point et il ne mit pas en doute qu'il deviendrait son amant. Il pensa qu'il agirait, qu'il fouillerait parmi tous les projets médiocres qu'on lui présentait, jusqu'à ce qu'il y trouvât ce qu'il lui fallait, comme une épée dans de la ferraille. Peut-être partirait-il. Peut-être il s'engagerait. Il fallait courir un grand risque, il fallait saisir un grand bonheur. Comme un visionnaire, dans le ciel qui semble vide, voit tout un Paradis lui apparaître, ainsi, fasciné, il aperçut dans l'avenir béant tout ce qui lui était réservé de plaisirs, de joies, d'émois inconnus. Il ne savait pas ce qu'il ferait, mais il se sentait plein d'une vigueur telle qu'il lui parut impossible que son destin trompât son avidité. Alors, brusquement, il pensa à cet oncle auquel il ressemblait et qui était mort à vingt-neuf ans, à son ancêtre guillotiné au même âge. Eux aussi, sans doute, avaient nourri les mêmes ardeurs et pourtant ils avaient été abattus avant d'avoir rien atteint Horace se demanda s'il périrait comme eux ou s'il vivrait pour les venger de leur destinée. C'était tout ce qu'il contenait qui lui faisait craindre la mort, et pourtant il eût mieux aimé mourir que de n'avoir pas tout de la vie.

Les vagues s'écrasaient à ses pieds. Au-dessus des flots, des mouettes se laissaient glisser dans l'air agité avec une coquetterie nonchalante, tandis qu'au-dessus de la plaine de grandes buses, pacifiant le vent dans leur envergure, s'élevaient tranquillement, sur leurs ailes rigides, jusqu'aux suprêmes hauteurs de l'azur. Par moments tout le fracas de la bourrasque manquait brusquement et l'on n'entendait plus que ces vibrations suraiguës, telles qu'elles résonnent aussi sur les hauteurs. Puis recommençaient des chants éperdus, des cris stridents, et dans ce tumulte aérien passaient parfois des rires légers et pâmés, comme si cette bacchanale des vents furieux avait aussi entraîné les brises de l'été, les zéphirs les plus suaves. Tandis que toutes ces voix l'assaillaient, Horace mêlait en lui tous les sentiments : il serait violent, il serait voluptueux, il serait audacieux, il serait tendre. Comme on voit toutes les couleurs dans la flamme, il sentait toutes les passions dans son cœur.

— Oui, — se dit-il, — je vivrai.

Il était debout, tout droit, et, de la mer aux monts lointains, les trompettes du vent ayant retenti plus folles et plus stridentes, il crut que ces fanfares l'avaient salué.

Soudain il se retrouva là, étonné de n'avoir rien fait. Il quitta la mer, qui poussait toujours ses flots vers les plages. Il revint, il foula de nouveau le sol inégal, parmi les ruines. A certains endroits s'ouvraient de grandes cavités qui, au-dessous des troubles de l'air, étaient chaudes, tranquilles et silencieuses. Horace remontait la pente de l'une d'elles quand deux coups de fusil éclatèrent, des alouettes s'envolèrent comme des feuilles roulées par le vent et des grains de plomb vinrent pleuvoir autour de lui.

— Holà! — cria-t-il en se retournant, et il aperçut les deux chasseurs, dont l'un n'était autre que Tito Bischiutti, accompagné du père de Romualdo Rossi.

Tito, lui aussi, reconnut Horace et accourant, organisa aussitôt une scène dramatique, s'épouvantant de ce que c'eût été s'ils avaient atteint le jeune homme.

Horace le regardait en souriant.

— Eh bien, — dit-il d'un ton cavalier, — c'est cela qui aurait fait une belle fin à mon voyage!

ABEL BONNARD

LES JEUX OLYMPIQUES

DE STOCKHOLM[1]

II

Aussitôt le Stade inauguré commence la série des épreuves proprement athlétiques : semaine centrale et passionnante de l'Olympiade. Nous allons vivre quelques jours de spectacle sportif sans répit. Il n'est pas jusqu'à la Tour de la presse, réservée dans cet *oppidum* du muscle aux reporters et aux chroniqueurs des Jeux, qui ne nous incite, tout comme les athlètes eux-mêmes, à une sorte d'assiduité scolaire.

A chacun des quatre étages de ce donjon, dans des salles blanchies à la chaux, d'une rusticité voulue, presque féodale, les Suédois, ces maîtres décorateurs, ont cependant fait de l'art. Des tables massives, mais vernies et engageantes, des fauteuils et des escabeaux en simple bois, et cependant harmonieux et confortables, du style jusque dans les cabines téléphoniques, jusque dans l'espèce de bar derrière lequel d'avenantes télégraphistes reçoivent les feuilles bleues, griffonnées au crayon dans tous les idiomes du monde : voici la juste officine du reportage sportif, littérature, sobre, émaillée de chiffres, ponctuée de centimètres ou de cinquièmes de secondes, et qui exige, semble-t-il, pour être pratiquée congrûment, un décor de laboratoire. Une de ces salles communique de plain-

1. Voir la *Revue* du 1er août.

pied avec la tribune de la presse où les journalistes trouveront encore, outre leur place nettement désignée et des pupitres commodes, une grande abondance de téléphones. Il suffira d'ailleurs de jeter les yeux autour de soi pour découvrir de suite, dans les tribunes, dans les couloirs et d'ailleurs dans toutes les rues de la ville, un de ces petits *scout-boys* costumés à l'américaine, feutre à jugulaire et foulard jaune, noué à la mexicaine, dont Stockholm est rempli, grooms volontaires, aussi débrouillards qu'obligeants, ingénieux produits de la pédagogie suédoise.

Ce n'est pas un spectacle, mais cinq ou six spectacles qui se déroulent constamment sous nos yeux, chacun à sa place, sans se mêler et sans se faire tort les uns aux autres : ainsi, j'imagine, dans les Mystères du moyen âge, les trois drames étagés du Ciel, de la Terre et de l'Enfer se poursuivaient parallèlement. A un bout de la pelouse, sur deux estrades matelassées, les lutteurs finlandais, russes, suédois se succèdent sans relâche. A l'autre bout, les champions du saut en hauteur, en longueur, avec ou sans élan, bondissent sans trêve : de loin, leurs sauts semblent chétifs, bonds de menues sauterelles dans une vaste prairie. Plus théâtral, on voit de temps en temps un sauteur à la perche s'élancer, le long bambou en bataille, comme s'il allait à l'assaut, puis le ficher en terre, s'envoler lui-même, petite chose blanche, souple et flottante qui plane un cinquième de seconde et se détache soudain de la perche comme une fleur de sa tige. Ailleurs, sur un vaste espace libre, des virtuoses suédois font vibrer dans l'air le javelot de bois clair dont le point de chute est aussitôt repéré par les arbitres, tandis que des géants américains, avec des contorsions giratoires et des détentes de catapultes, lancent le disque qui tournoie comme un caillou à ricochets, ou le poids de quinze livres, ou encore cette boule attachée en pierre de fronde à un fil de fer et qu'on appelle le « marteau ». Chacun de ces sports a ses fanatiques et, de temps en temps sur une performance jugée exceptionnelle, de loin, à l'œil, partent de différents points des gradins des applaudissements en paquets de mitraille.

Seule, la course à pied parvient à fixer tous les regards, à

retenir toutes les haleines : la course, ancêtre et, aujourd'hui encore, reine de tous les sports par l'ensemble de qualités physiques et tactiques qu'elle exige, et dont le goût est si profondément chevillé dans les muscles de l'humanité qu'elle reprend une place d'honneur au moment même où la vitesse mécanique, patiemment conquise, semblait devoir la rejeter dans le lointain de la barbarie...

Et d'abord, la course de pure vitesse : ce 100 mètres et ce 800 mètres du *Stadion* de Stockholm qui resteront historiques pour qui les a vu courir. Toutes les grandes vedettes américaines sont là. Nous savons par les journaux d'outre-Atlantique que, le mois dernier, à l'entraînement, elles ont battu leurs propres records, qui étaient déjà des records du monde; nous attendons on ne sait quoi de sensationnel, peut-être la révélation et la mise au point d'un bluff sportif, peut-être la merveille — pour celui qui « sait » — de voir ces athlètes rogner encore de quelques menues fractions de seconde des « temps » incroyables. Tout ici se prête à la mensuration exacte, définitive des forces vives de la machine humaine : l'atmosphère est calme et sèche, la piste parfaite. Un progrès a été réalisé dans ce qu'on pourrait appeler l'observation astronomique de la course : plus d' « équation personnelle » entre le coup de pistolet du *starter* et le doigt du chronométreur sur sa montre : c'est le coup de pistolet lui-même qui, par l'intermédiaire d'un fil électrique, met en marche l'aiguille d'un grand chronomètre de précision. Au bout du fil d'arrivée, six arbitres, en file indienne, assurent un classement indiscutable. Le passage d'une planète au-dessus de l'horizon n'est pas vérifié plus strictement.

Sous les peignoirs qui les drapent, sous les bandes qui, jusqu'au dernier moment, chez les raffinés, tiennent les jarrets chauds et souples, les coureurs piétinent, piaffent, autant par impétuosité naturelle de pur sang que par habileté raisonnée. Ce ne sont point de ces frêles et pitoyables anatomies, telles que nous en vîmes trop en France, il y a quelques années, au temps où l'on s'imaginait que le coureur idéal devait être fluet et où ne s'entraînaient guère à ce sport que des adolescents aux poitrines étroites et cylindriques, aux mollets et aux bras filiformes. Chez la plupart des coureurs américains les épaules

sont larges, les pectoraux bien modelés; la jambe est sèche comme celle d'une bête de vitesse, mais tous les muscles y sont indiqués; on sent que les bras et les épaules ont pratiqué d'autres exercices que de servir, par leur balancement méthodique, à augmenter la rapidité de l'homme et à régulariser sa foulée. Nous avons sous les yeux quelques athlètes complets qui ne se sont spécialisés dans la course qu'après avoir développé leur corps tout entier : ainsi les statues grecques de la belle époque nous révèlent-elles des pédestrians aux deltoïdes de pugilistes, aux bras de discoboles.

En maillots numérotés et en larges culottes, les voici accroupis sur la ligne initiale, en face des longues parallèles de corde blanche qui marquent à chacun son allée. Il ne faut pas moins de sept ou huit coups de pistolet avant de réunir dans un départ correct ces athlètes déjà enfiévrés par la lutte. Mais c'est enfin, dans le 100 mètres, la course en flèche, d'une seule haleine, de l'Américain Craig, si rapide, pour un cinquième de seconde gagné sur les 11 secondes des meilleurs Français, que notre homme à nous a l'air, au milieu de la course, de rester sur place puis, sur les derniers mètres, de reculer... Dans le 800 mètres, course plus longue et qui, malgré sa vitesse, laisse place à la réflexion, nous pouvons saisir au vol la tactique savante des Américains, surveillant les concurrents étrangers, s'aidant les uns les autres, gardant en pleine vitesse assez de présence d'esprit et d'astuce pour encadrer le champion allemand qu'ils redoutent, pour le gêner imperceptiblement et enfin, par une pointe finale foudroyante, l'éliminer de la course.

A la fin de chaque épreuve, le porte-voix clame les résultats aux quatre points cardinaux; de diligents *scout-boys* les accrochent encore, en chiffres énormes, sur un tableau noir tandis qu'au sommet du mur de fond, le long de trois hampes restées nues, montent lentement les pavillons des trois nations victorieuses, une hampe plus élevée indiquant celle qui possède le premier de la course. Si souvent nous avons vu monter ainsi le drapeau étoilé et rayé!... Et, à chaque fois, c'est le même rite de joie délirante, presque sauvage. Tous les Américains présents à Stockholm se sont réunis en un point des gradins, toujours le même : l'un d'eux, que nous avons fini par appeler

le chef d'orchestre, se lève, sérieux, imperturbable, et, avec son chapeau en guise de baguette, leur bat la mesure d'un de ces « cris » d'équipe, si fort à la mode là-bas : notamment celui qui magnifie en l'épelant le nom même de la triomphante Amérique :

U. S. A!...
A. M. E. R. I. C. A!...
Hurrah! rah! rah! rah!...

A quoi, vainqueurs magnanimes, ils ajoutent un autre « cri » pour la nation qui les suit dans le classement. Celle-ci leur rend la politesse, et pendant quelques minutes le Stade retentit de ces clameurs qui, à la fin, nous deviennent familières, étrange liturgie de la vie athlétique.

Plus passionnante encore cette course de demi-fond, ce 5 000 mètres dont la finale se réduira à un duel entre notre Provençal Jean Bouin, Marseillais aux épaules larges, aux jambes nerveuses, — une anatomie de légionnaire romain, entraîné à marcher et à courir chargé, — et le Finlandais Hans Kolehmainen, plus étroit et moins robuste d'apparence, mais d'une race plus jeune, d'un muscle plus sec et plus léger, avec un front cubique et des pommettes anguleuses qui disent l'invincible entêtement dans l'effort.

Déjà, deux jours avant, Kolehmainen a gagné le 10 000 mètres. Bouin, notre dernier espoir aux Jeux Olympiques, depuis qu'une Française, Mlle Broquedis, nous a gagné la gracieuse et légère couronne du lawn-tennis — la seule que nous emporterons de Stockholm — Bouin s'est adroitement réservé pour le 5 000. Ce Méridional a d'ailleurs la méthode et les prudences minutieuses d'un champion américain : grand ténor de la troupe, il ne partage pas le dortoir commun et se loge à ses frais dans une chambre de pension; pas une fois depuis son arrivée nous ne l'avons surpris avec une cigarette ni même devant une tasse de café, et je viens de le voir dans le vestiaire, étendu sur la table de massage, tellement calme, souple, les membres luisants de santé et, comme on dit, « fin prêt », que nous espérons tous, cette fois, assister à l'ascension du drapeau tricolore sur la crête du *Stadion*.

Très courageusement, en effet, c'est le Marseillais qui, dès le début, prend la tête et mène la course, selon son ordinaire tactique, à peine inquiété un instant par le Finlandais qui se résigne à rester dans son sillon. Nous pouvons admirer à loisir le style des deux athlètes, Bouin marchant à foulées plus menues, mais parfaitement élastiques et égales, ses épaules puissantes et ses bras paraissant l'entraîner par leur ballant autant que les jambes elles-mêmes; l'autre, un peu moins uni, obligé par instant d'allonger sa foulée et de donner un supplément d'effort, bref, mais visible. Les tours de piste se font à une telle vitesse que tout d'abord nous nous regardons stupéfaits, n'en croyant pas nos chronomètres. Et quand, trois fois, quatre fois de suite, la montre nous a fait la même réponse, nous commençons à frémir d'une anxiété spéciale, supérieure à celle que donne la lutte entre deux hommes : à ce train-là, les records eux-mêmes — ces témoignages d'une vigueur passée qui survivent à l'homme, fixés dans les annales de l'athlétisme par un simple chiffre — les records vont être battus; des « temps » fameux remontent à la mémoire des érudits sportifs, des noms aussi, entre tous celui de l'Anglais Shrubb qui, disparu des pistes, reste encore, sur certaines distances, un rival imbattu.

Le dernier tour enfin, et la ligne d'arrivée. Depuis quelques minutes nous ne vivons plus, empoignés, nous aussi, par ce chauvinisme sportif qui, devant les compétitions mondiales, saisit les plus sceptiques. Et nous poussons, à la mode américaine, des onomatopées barbares, appelant notre homme par son nom, hurlant et nasalisant à dessein nos : « Bouing!... Bouing!... » forcenés, comme pour donner au Méridional un peu de l'atmosphère de son pays et pour qu'il s'imagine, sur les derniers mètres, que c'est Marseille même qui l'acclame... Mais, hélas! le Finlandais a gardé pour la pointe finale de mystérieuses ressources : quatre mètres avant le fil, il arrive à la hauteur de Bouin; l'athlète français, redevenu pour un cinquième de seconde le Provençal au découragement facile, abaisse d'un rien ses bras, bielles agissantes. Et c'en est assez pour que Kolehmainen, mains tendues, torse jeté en avant comme pour une course à l'abîme, touche le premier, d'une poitrine à peine, le fil blanc de la victoire.

Nous avons vécu là un des quarts de minute les plus remplis et les plus frémissants qui soient, ces secondes pendant lesquelles il semble que le plaisir des yeux, la sympathie plus obscure mais plus profonde encore du sens musculaire ne fassent qu'un avec notre imagination et notre intelligence, avec les idées de beauté plastique, de rythme esthétique et même d'héroïsme moral qu'évoque ce spectacle. Et j'admire, à la réflexion, que des philosophes qui parlent du sport *in abstracto*, s'obstinent à y voir un retour à la brutalité antique, aux gladiateurs romains, que sais-je encore?... alors que la course à pied, résurrection de l'athlétisme grec, honneur de l'athlétisme moderne, permet à deux hommes de se mesurer ainsi entre eux, avec une exactitude algébrique, sans choc physique, sans même cette apparence d'antagonisme et de haine qui est celle de la boxe; alors qu'une foule de cent mille personnes, de tous les âges et de tous les rangs, en arrive très vite à vibrer devant ces estocades sans effusion de sang ni même le moindre contact entre les rivaux. Compétition faite d'efforts parallèles, lutte physique idéalisée jusqu'à la perfection, si les Romains brutaux n'en goûtèrent point la beauté épurée, presque intellectuelle, il faut se rappeler que les Grecs de la grande époque lui donnèrent le premier rang dans leurs préférences.

Après de telles épreuves, et d'autres encore qui se sont déroulées sous nos yeux et dont nous avons pu observer le détail, j'avoue que le Marathon est un souvenir pittoresque plutôt que sportif. Cette course de 40 kilomètres, dont nous verrons tout juste le départ et l'arrivée, — la route de Stockholm à Sollentuna étant gardée par la troupe et ouverte aux seules automobiles des arbitres, — c'est, sans doute, dans le cirque plus rempli que jamais, un long moment d'angoisse sportive, mais dénuée de stimulant immédiat, de fil directeur.

Ayant vu sortir du Stade ces coureurs en peloton compact, les crânes recouverts de mouchoirs noués, à cause du soleil torride, ce que nous attendrons pendant deux heures et demie, c'est l'homme exceptionnel, le spécialiste de l'endurance qui rentrera le premier, probablement seul, sous la porte ogivale par laquelle ils sont sortis soixante. Nous l'attendrons à vide, pour ainsi dire, comme le mot d'un rébus dont nous n'avons

pas la clef. J'avoue encore que la couronne de laurier, vaste comme une couronne funéraire, dont on alourdira, sur les cent derniers mètres, les épaules du vainqueur, détonne un peu, comme un maladroit essai de reconstitution antique; et j'en veux au public des incompétents, qui est là au complet, d'escompter inconsciemment, en conformité avec la légende, l'arrivée d'un homme fourbu, tombant à moitié mort sur la ligne d'arrivée. Il faut, pour rendre à cette épreuve son caractère sportif, que ces endiablés Américains — qui d'ailleurs n'ont pas les deux premières places — fassent leur tour final avec de telles réserves de force, un style encore si dispos, des foulées si allongées et si élastiques, qu'ils ont l'air, à peine, d'achever un 5 000 mètres.

Mais quel pittoresque Stockholm nous aura valu ce Marathon, attraction à grande publicité — depuis l'arrivée de Dorando, à Londres — « fontaines lumineuses » de ces nouvelles Expositions universelles!... Le Stade est bondé, outre les visiteurs du monde entier, de toute la Suède traditionnelle, de toute la Suède moderne : paysannes dalécarliennes, aux bonnets multiformes et multicolores comme les fleurs d'un parterre, aux tabliers si vivement rayés de bleu vif et d'écarlate que, sous le soleil torride, elles évoquent le golfe de Naples plutôt que le lac Mälar; Suédoises parisianisées qui portent, bruyamment orchestrés sur leurs chapeaux et cependant sans ridicule, sans les lourdes dissonnances de la *fashion* allemande, tous ces tons insolents, ces verts électriques, ces jaunes canari, ces « coq de roches » qui disparaissent peu à peu de notre élégance française; nombreux officiers aussi, sanglés dans des tissus de couleurs féminines, des aubergines, des verts bouteille, des rouges groseille; jusqu'aux agents de police qui pullulent aujourd'hui aux alentours du *Stadion* et qui, plus que jamais, ont l'air de sujets décoratifs, avec leurs petits casques luisants, leurs sabres de mameluks, un peu courts, joujoux d'enfants qui auraient grandi trop vite.

*
* *

Dans toutes ces épreuves d'effort rapide et violent ou de longue résistance, les Suédois nous ont montré des athlètes de

valeur, et leur drapeau a fait plus d'une fois l'ascension d'une des trois hampes triomphales. Mais où nous les attendions surtout, c'est aux concours de mouvements d'ensemble, en vue desquels ils ont engagé, ainsi que les Danois et les Russes, un véritable régiment de gymnastes. Je voulais avoir le cœur net de ces procédés d'assouplissement, à mains libres, qu'on appelle communément en Europe la gymnastique suédoise, grâce auxquels on nous affirme que Ling a régénéré son pays et que nombre d'éducateurs français préconisent depuis quelques années avec un respect superstitieux.

Tellement superstitieux et exclusif que la gymnastique suédoise, plus ou moins bien comprise et surtout plus ou moins consciencieusement pratiquée. a été substituée, jusque dans nos régiments, en tant que système éducatif, aux anciens régimes d'acrobatie et d'effort. En vain tel dissident, comme le lieutenant Georges Hébert, a plaidé la cause des sports *naturels* et *utiles* : la course, la natation, le saut, etc... comme le meilleur moyen d'éduquer (et sans ennui, chose importante!...) les corps de nos soldats : il paraît avéré aujourd'hui que, dans la cour de la caserne, Pitou sera condamné aux élongations lentes, à mains libres, fades et ennuyeuses pour lui, aussi longtemps qu'il le fut au trapèze et aux anneaux, et avec le même insuccès sans doute, ou pis encore; car, du moins, la gymnastique d'agrès faisait, sur la quantité, quelques « débrouillards ». On le voit, un examen sur place, dans le pays même, des résultats de la « suédoise » était chose digne d'intérêt.

Le dirai-je tout de go : je connais peu de spectacles d'un caractère aussi étrange, j'allais dire aussi inquiétant, que celui de ces gymnastes du Nord. Beaux types certes, à première vue, grands, les jambes longues, plus longues souvent que ne l'exige le canon antique; ce visage mince, noble et cependant poupin que l'on rencontre à satiété chez les sergents de ville de Stockholm; des épaules assez développées et des pectoraux accusés; mais une excessive cambrure des reins, qui n'est rien moins qu'un signe de force et qui confine presque à la féminité. Tels quels, avec leur démarche de revue, parfaitement isochrone, souple, élégante et silencieuse, ils me font, je ne sais pourquoi, l'effet de très particuliers modèles d'humanité,

ou plutôt d'échantillons d'élevage très spéciaux, de mannequins, au sens où les couturiers entendent ce mot et s'il y avait des mannequins masculins. C'est bien là le type accompli du gymnaste de parade, aux muscles artificiellement développés, trop neufs et, dirait-on, inutilisés, qui est à l'athlète proprement dit ce que la beauté couturière, conventionnelle et glacée, est à l'aisance d'un costume local, logique, vivant.

Voir manœuvrer ces hommes est une sensation fort étrange en effet : nos Français en ont souri plus d'une fois. Hypnotisés par ce précepte essentiel, par cette idée fixe de la gymnastique dite respiratoire, qu'il faut développer sans cesse la capacité thoracique, siège et foyer de la vie, ils n'exécutent aucun mouvement que le torse n'y demeure rigide, cambré, la tête rejetée en arrière. Même lorsqu'ils sautent (à de faibles hauteurs, il est vrai), trois par trois, par-dessus la barre ou le cheval de bois, même à la seconde de la chute, ils conservent imperturbablement cette station droite de l'épine dorsale; et rien n'est comique comme de les voir tomber dans le sable et ployer les jambes sous le choc tout en bombant des torses immobiles et gourmés d'officiers prussiens.

Est-ce donc là la gymnastique idéale, comme essaient de nous le persuader un groupe d'éducateurs, médecins et officiers, depuis que certaine mission, envoyée en Suède, a cru en rapporter la parole sainte, la panacée définitive?.. Est-ce même une gymnastique, pour nos Français ardents, cette série de mouvements extrêmement lents, où les bras ne portent aucun poids, ne rencontrent aucune résistance, où l'exercice de chaque muscle et, par conséquent, sa nutrition doit être obtenu par la contraction du muscle antagoniste : contraction réfléchie, voulue et, selon le terme technique, exercitation volontaire?.. Il faut avoir vu, dans nos cours de casernes, en quelles molles et tristes pantomimes dégénère la fameuse « exercitation volontaire » pour sentir que cette gymnastique d'attitudes et, disons le mot, d'ennui, sans poids à soulever, sans détentes vives, ne sera jamais le fait de nos hommes à nous, qui veulent faire effort, se voir agir, avec un but, avec une apparence au moins d'utilité.

J'entends bien que Ling, grâce à ce Coran de la méthode suédoise, a refait un peuple qui, dit-on, était en pleine

décadence physique. Je me demande cependant si, dans son œuvre de régénération, cette gymnastique calme et sans effort n'a pas joué seulement — ou surtout — le rôle d'une discipline purement formelle, d'un rythme et d'un rite tout extérieurs, et si le meilleur de l'apostolat de Ling n'a pas été de préparer en Suède l'avènement de l'hygiène scolaire et l'extinction de l'alcoolisme démocratique. A moins de supposer, ce qui est vraisemblable et ce qui arrangerait tout, que chaque race doit avoir sa gymnastique éducative à elle, comme elle a ses nourritures et ses boissons : il se peut que la « suédoise » convienne aux Suédois, sans ennui ni dégoût, comme leur conviennent leurs éternelles pommes de terre à l'eau, et qu'elle soit un tonique suffisant pour ces muscles longs et ces nerfs flegmatiques. Aussi bien, il y a, plus au Nord, des peuples pour lesquels, paraît-il, la mélancolique huile de foie de morue est une boisson nécessaire et même un joyeux cordial...

Combien j'ai mieux aimé les Suédois, virtuoses de la natation, hors de l'arène, dans le panorama du bassin de water-polo et de plongeons, ce Djurgardsbrunnsviken qui, tout au bout du Strandvägen, est la plus lointaine des annexes du *Stadion*. Quel spectacle passionnant que la natation lorsqu'il est décemment présenté, et comme on sent qu'il suffirait, chez nous, d'une ou deux piscines à la fois confortables et populaires pour le lancer définitivement!.. Ici, sur la rive d'un de ces bras d'eau qui sinuent autour des îles de Stockholm, c'est un exquis décor pour ce sport de nudité presque complète, de muscles vigoureux, mais ronds et comme fondus les uns dans les autres, de grâce onduleuse, mouillée et luisante.

C'est le soir, après dîner. L'intarissable lumière du ciel scandinave est devenue, au coucher du soleil, d'une subtilité et d'une tendresse infinies. De la tribune qui baigne dans l'eau, en bas d'un parc aux bosquets épais, nous avons sous les yeux un délicieux paysage suburbain, arrangé en tableau de genre, comme ces coins de la Tamise qui servent d'embarcadères aux *barges* du samedi. Des garages coquets, peints en blancs et filetés d'outremer, font le premier plan sportif, avec le bassin de water-polo lui-même, rectangulaire, limpide, et

l'échafaudage aux plongeons qui dresse dans l'air sa silhouette géométrique de théorème très compliqué. Sur l'autre rive, un public de promeneurs, en couleurs claires, s'égaille dans d'autres bosquets, d'un vert profond : on dirait un de ces paysages de kermesse du XVIIe siècle où les personnages sont innombrables. Au dernier plan, sur la crête de l'île de Skansen, des monuments bizarres — le Musée du Nord, dentelé comme un palais de rêves, les villas composites du pays, toits et giraldas mauresques sur des seuils de temples attiques — ont dans le soir les pointillements d'or des *Venises* de Ziem.

Ah! les belles heures, calmes et roses, pour admirer ce sport aussi antique que la course, mais que, depuis quelques années, nous avons perfectionné à plaisir : plongeons variés, en cent attitudes, et dont la perfection consiste, pour les artistes du genre, à piquer sans bruit, sans faire jaillir d'eau; nages de vitesse, imitées de celles des Australiens, et par lesquelles la machine humaine devient presque une mécanique; l'*over arm stroke*, où le bras du nageur imite l'hélice, le *crawl* qui réalise les battements clapotants du bateau à aubes; enfin le water-polo, football aquatique où de grands corps, la tête encapuchonnée de bonnets qui leur font de bonnes têtes vernies de phoques, se poursuivent, plongent, luttent avec l'aisance des Tritons de la fable. Et, par-dessus tout, le souvenir inoubliable de cet indigène de Hawaï qui battit tous les records de vitesse, ayant retrouvé, de ses mains, de ses pieds, le frémissement électrique, la vibration même de la nageoire.

J'ai voulu aussi voir de près les véritables triomphateurs de cette Olympiade (encore que les Suédois les aient vaincus dans le classement final grâce à un programme et à des règlements très conventionnels, grâce à des épreuves qui n'avaient rien d'athlétique), ces Américains qui viennent de reculer la plupart des records du muscle. Un matin, j'ai pris avec quelques-uns d'entre eux le canot sur lequel leurs managers les ramènent au *Finland* aussitôt leurs épreuves achevées, pour les arracher aux dangers de la ville, aux fatigues inutiles, aux alcools redoutables.

Sur ce bateau spécial, loué pour eux à grands frais par un

gouvernement sportif, j'ai pu admirer des détails d'organisation qui feront légende dans les annales de l'athlétisme et qui leur ont permis de continuer leur entraînement jusque pendant la traversée : la piste de liège qui fait le tour du navire, le sautoir, la piscine obtenue avec des bâches, les triples rideaux destinés, durant les nuits scandinaves, à leur donner l'obscurité et à leur assurer le sommeil parfait, cette nourriture essentielle d'un corps de champion. On me parle de raffinements incroyables : les trente masseurs passant, chaque matin, dans la cabine des *recordmen* et soulevant d'heure en heure un des trois rideaux pour leur ménager le réveil progressif auquel ils sont accoutumés à New-York...

Sur le pont, les ténors du *team* américain, les Sheppard, les Meredith, ont chacun leur chaise longue dont ils ne bougent guère, ménageant leurs forces, parlant à peine entre eux, par monosyllabes. C'est d'ailleurs dans cette attitude de sanatorium que des autos les conduiront chaque jour du quai au *Stadion*, afin d'éviter que les jambes se congestionnent.

Je déjeune à la table des lanceurs de disque et de poids, les géants qui, le jour du défilé, commandaient les files américaines. Une demi-douzaine d'énormes gaillards, d'origines très diverses (il y a là un *policeman*, un procureur de la République...) dont trois ou quatre malheureusement se sont laissés envahir par la graisse et ne pratiquent plus qu'une spécialité athlétique. Prodigieux garçons dont le plus petit a 1 mètre 85, auxquels il ne manque ni un cheveu ni une dent et qui donnent l'impression de la santé absolue, animale : il me faut remonter jusqu'au souvenir de certains vieux toucheurs de bœufs charollais ou de certains Normands d'avant l'alcoolisme pour retrouver à un tel degré le prestige qu'exerce sur nous la puissance, l'intégrité physique de ces corps et leur calme de ruminants. En vain on essaie de les mépriser, de se sentir supérieur à eux par les nerfs, par la sensibilité : on en revient, malgré soi, à jalouser ces torses de héros de l'*Iliade*, avec l'idée qu'ils doivent porter des passions plus fortes, des imaginations plus belles que les nôtres.

Ceux-là d'ailleurs ne me semblent occupés qu'à bien faire ce qu'ils font, pour l'instant, à manger : ils broient sous leurs dents carrées des tranches de bœuf paradoxales, qu'ils

arrosent d'eau pure — de l'eau américaine, stérilisée, qu'ils ont apportée aussi d'Amérique, dans des magnums cachetés, en même temps que leur piste et leurs entraîneurs. Car rien n'est laissé à l'aventure dans cet entraînement méthodique qui finit par n'être plus de l'athlétisme, qui devient une science, une branche de la chimie biologique.

Mâchant avec lenteur, copieusement, mais sans la fringale des nerveux que nous sommes, s'arrêtant net au milieu d'une assiettée, à la façon de l'animal qui mange avec son estomac, non avec une imagination et des habitudes de civilisé, vrais sauvages, en effet, sous leur linge fin et leurs bagues endiamantées, les Américains devisent, à petites phrases courtes, de ce qui leur tient au cœur pour l'instant, de leurs triomphes olympiques : on sent le puissant, le formidable désir qu'ils ont d'affirmer le corps du citoyen américain comme le meilleur *in the world*. Si amoureux cependant de la science du muscle et de ce que l'on pourrait appeler l'élevage humain qu'ils parlent de décider un de nos athlètes, en qui ils ont deviné de belles possibilités, à venir passer quelques mois aux États-Unis, voulant l'éduquer à leur école, en faire leur élève, peut-être leur égal.

***

Tant d'autres souvenirs encore de cette vie olympique, existence inédite dans des décors nouveaux!... Une épidémie de fêtes de toute sorte autour de l'exhibition centrale : *garden-party* royale, galas à l'Opéra, banquets internationaux d'athlètes, un cinématographe presque sans solution de continuité, les nuits, si brèves, ne séparant les jours qu'à la façon de joyeux réveillons.

La ville de Stockholm nous a tout livré d'elle-même : ses danses nationales, ses longs défilés de chanteurs en casquettes blanches et leurs chœurs graves ou sauvages, ses orchestres conduits par des chefs rutilants d'or, sanglés, souriants, remontés comme des automates pour d'interminables révérences, lorsqu'on les applaudit.

Le Club des Publicistes nous a offert aussi, sous prétexte de banquet, la classique excursion de Saltsjöbaden, cette

traversée qu'on fait au soir tombant et qu'on refait à trois heures du matin, au jour nouveau, voyage de féerie à travers les îles sombres, qui tantôt s'écartent pour laisser l'eau s'étaler en lacs, tantôt se rapprochent jusqu'à nous enserrer dans des goulets presque infranchissables.

Notre bateau, annoncé par les journaux, signalé par l'orchestre de cuivres qu'il a emmené sur son avant, est un grand événement dans la vie des îles, le plus considérable depuis que le président de la République française a suivi le même chemin pour entrer à Stockholm. De toutes les maisonnettes de campagne, disséminées dans les sapins, les familles de bourgeois suédois accourent sur la rive, jusqu'à ces embarcadères dont quelques-uns ont la forme de petits temples grecs, en bois ripoliné. Des oriflammes, des pétards, des feux de Bengale, des coups de revolver; mais surtout — obsession charmante — d'un bout à l'autre du trajet, le même groupe, mille fois répété, de jeunes filles toutes en blanc, toutes sœurs dirait-on, qui ont quitté leur souper pour venir nous saluer. Et toutes, pareillement, agitent sans mot dire des écharpes de gaze, des mouchoirs, des serviettes de table : avec quelque raideur septentrionale sans doute, avec ces gestes cassés, anguleux, un peu maladroits, qui nous font songer à ceux des garde-barrières de chez nous et sourire parfois. Mais les silhouettes sont si belles, laiteuses sur le fond noir, les tailles si élancées, les cheveux si blonds, les regards tellement confiants et innocents, si dénués de notre coquetterie parisienne!... Nous emportons à jamais la mémoire de ces centaines de petites flammes claires agitées par des jeunes filles blanches, nobles, simples et harmonieuses — au moins de loin — comme leurs sœurs des Panathénées...

Je n'oublierai pas non plus ce banquet de trois ou quatre mille couverts, donné sur la pelouse même du Stade, le soir du Marathon, et qui termina la grande semaine athlétique. Le dernier souvenir qui nous en reste est héroï-comique : après les chorals majestueux, après l'hymne national accompagné en faux-bourdon par les trente mille personnes qui sont revenues, sur les gradins, pour nous voir manger, après des discours officiels et des invocations retentissantes au dieu du sport, voici que, tout à coup, une équipe d'athlètes, la

nôtre peut-être, s'aperçoit que les pains suédois, les *krackerbröd* servis en piles sur les tables, ronds et percés d'un trou au centre, ont exactement la forme de disques, voire de disques de gramophone. Et soudain — association d'images, suprême bataille olympique — un, deux, cent, mille *krackebröd* volent à travers l'espace, en paraboles entrecroisées, terminant le banquet par un joyeux désarroi...

Comme d'ordinaire à la fin des voyages lointains, c'est au moment où l'on pense en avoir assez et où l'on suppute les joies du retour que naissent les petites mélancolies, les regrets inavoués. J'oublie ce qu'on m'a dit de la vie de Stockholm, assez guindée et banale dans son tran-tran ordinaire; j'oublie même les reproches sportifs que nous pouvons adresser aux Suédois : l'acharnement qu'ils ont mis à être malgré tout les premiers du classement olympique, et leur enthousiasme excessif à l'égard de leurs champions nationaux et parfois leur indifférence blessante à l'égard des autres. Les peuples neufs au sport n'échappent guère à cette période de chauvinisme athlétique, à cette manie de vouloir être les premiers, quand même, contre toute logique, fût-ce en apparence seulement et, comme disent ironiquement les sportsmen, sur le papier.

Je ne songe plus qu'à cette ville si nette, si élégante, où la propreté des rues et l'hygiène scolaire sont des dogmes, où la gymnastique est une religion d'État. Je songe que, grâce à la culture physique dont le souci, là-bas, est si fortement officiel, je n'ai guère vu dans les rues d'alcooliques et de dégénérés; que les gens y sont calmes, souriants pour la plupart, et qu'enfin la Suède peut attacher des couteaux à cran d'arrêt à la ceinture de ses *scout-boys* sans craindre que ceux-ci, à quinze ans, ne s'en servent contre les passants.

Peut-être est-ce l'image obstinée de ces dortoirs d'athlètes, installés dans la plus aseptique des écoles, ou bien le souvenir de ces vestiaires du *Stadion*, blanchis à la chaux, éclairés par des ogives, véritables cellules athlétiques : j'emporte encore de Stockholm un rêve étrange. Je rêve de villes qui, pour l'exemple, pour l'entraînement de tout un pays, seraient organisées, de parti pris, en écoles d'hygiène et de sport, de

même que d'autres sont des cités d'art, d'étude ou d'industrie. Des hommes choisis et qui deviendraient ensuite des modèles de belle humanité y mèneraient pendant quelques mois une vie de couvent, y pratiqueraient délibérément cet ascétisme d'un nouveau genre qu'on appelle l'entraînement.

Ascétisme qui aurait pour but, non d'humilier le corps humain, mais de le glorifier ou, tout au moins, de le régénérer, et qui aboutirait en réalité à un humanisme en action, plus large et plus sincère que l'humanisme purement littéraire dont nous nous contentons trop souvent. Ces bénédictins du *pentathlon* pourraient être, comme les champions des *Varsity* américaines, des étudiants ou des jeunes gens de condition libérale; ils seraient soumis comme eux à une rude discipline, mais jouiraient, de la part de tous, d'une considération spéciale. Ils donneraient au peuple l'exemple de ces vertus sociales — l'hygiène, la tempérance au moins relative, le respect du corps humain et le sens de sa dignité — qu'on n'ose plus guère, chez nous, ordonner au nom d'une religion ou d'une morale philosophique. Ces « briseurs de records » seraient, sans le savoir, des éducateurs.

En vérité, il ne serait peut-être pas inutile, en France, à l'heure qu'il est, de songer le plus sérieusement du monde à fonder quelques-uns de ces monastères d'athlétisme.

GEORGES ROZET

BOURMONT ET FOUCHÉ[1]

Bonaparte, aussitôt après son avènement au souverain pouvoir, se préoccupa de pacifier l'ouest de la France, théâtre principal des insurrections royalistes. Cernés par des forces imposantes et réduits à poser les armes, les principaux chefs vendéens et chouans vinrent, plus ou moins volontairement, à Paris attester leur soumission à son gouvernement. Au milieu d'eux se montra, un des derniers, celui qu'on regardait non sans raison comme « l'ennemi le plus dangereux », Bourmont.

Un des policiers chargés alors de le surveiller l'a dépeint en ces termes :

Il est petit, remarquablement joli garçon, très spirituel, très intelligent et très brave, d'un sang-froid imperturbable au feu, discret, dissimulé, capable même de fourberie, doux, affable,

1. Les principales sources de cette étude sont les suivantes :

Manuscrits : aux Archives Nationales, le dossier Bourmont, composé de près de 800 pièces (F^7, 6232^a et 6232^b) ; aux Archives administratives de la guerre, le dossier personnel de Bourmont, également considérable ; aux Archives du Doubs, les pièces relatives à sa captivité (K. 115 et M. 340). — M. Amédée de Bourmont, dans une copieuse brochure (Rennes, 1890, 99 p., non mise dans le commerce), a cité ou analysé une partie de la correspondance de madame de Bourmont avec son mari conservée aux Arch. Nat.

Imprimés : les livres du comte de Martel, si abondants en documents originaux extraits des Archives britanniques, les *Pacifications de l'Ouest*, *la Machine infernale* ; la *Notice pour servir à la biographie de M. le maréchal comte de Bourmont*, par le comte Ch. de Bourmont, son fils (Caen, 1846) ; les mémoires de Tercier, Hyde de Neuville, d'Andigné, Thiébault ; l'*Avènement de Bonaparte*, par Albert Vandal ; *Fouché*, par M. Madelin.

bienveillant par nature, un peu irrésolu, d'une ambition sans bornes et de plus essentiellement homme de plaisir. Dans son parti on le regarde comme aussi habile diplomate que bon militaire. Les seuls reproches qu'on puisse lui faire, c'est de subir l'influence de son entourage et d'être souvent indécis...

D'Haussez, son collègue au ministère en 1830, constatera plus tard « son ton cauteleux, son air fin et même rusé, ses manières insinuantes, une sorte d'hésitation dans ses démarches, l'absence apparente de toute prétention de dominer, quelque chose de caressant dans les manières ». A cette peinture extérieure de l'homme, Chateaubriand a fourni le trait dominant : « beaux yeux doux de couleuvre », qui suffirait à caractériser l'homme et sa vie.

Son indécision naturelle pesa de bonne heure sur son existence militaire et politique. Enseigne aux gardes françaises au début de la Révolution, ce gentilhomme du Maine n'avait point pris part à la révolte de son régiment en juillet 1789; il avait suivi ses parents à l'étranger, tout en se disant qu'on ne pourrait combattre avec succès les ennemis du roi qu'en France. Depuis, on le voit errer, flotter entre la Vendée et l'émigration. En 1793, il sert dans la cavalerie noble de Condé; en 1795, il est revenu dans l'Ouest, où il se fait charger de missions en Angleterre et va recevoir à Édimbourg la croix de Saint-Louis des mains du comte d'Artois; en 1796, rentré en Vendée et déporté par Hoche en Suisse lors de la pacification, il proteste auprès de son compatriote le Directeur La Révellière-Lépeaux contre son exil et le séquestre de ses biens, et lui demande sa protection[1]; en 1797, il se cache dans Paris pour participer à la contre-révolution qu'il croit prochaine. La guerre civile rallumée en 1799 fait de lui un chef d'armée, redouté des républicains et néanmoins antipathique ou suspect à plusieurs de ses collègues et de ses subordonnés.

On comprend dès lors qu'avec ces idées et ce passé Bourmont ne se soit pas rendu à l'appel impérieux de Bonaparte dans les mêmes dispositions que ses compagnons d'armes. Parmi ceux-ci, les uns, son oncle Laroche-Saint-André, Châtillon, s'étaient résignés à plus ou moins longue échéance aux évènements; les autres, d'Andigné et Georges Cadoudal,

1. Arch. Nat., F[7], 7179, n° 8973.

n'avaient désarmé qu'avec la pensée de perpétrer à Paris le « coup essentiel », c'est-à-dire l'enlèvement, suivi de meurtre, du chef de l'État. Comme les premiers, Bourmont ne se souciait pas de reprendre les hostilités. Comme les seconds, il n'avait pas renoncé à l'offensive contre le pouvoir. Il se disait que les royalistes, impuissants depuis dix ans devant « Troie », devaient recourir au cheval de bois de la légende, se glisser par surprise dans l'invincible citadelle afin d'en abattre aisément les défenseurs. Tâche difficile, presque surhumaine, car, dans le développement de son intrigue, Bourmont devait ménager et endormir à la fois ses amis et ses ennemis. En le voyant alors suivre à la nage le vaisseau qui porte le nouveau César, on se demande si c'est pour y attacher un brûlot et le couler bas, ou si c'est pour s'y réfugier et prendre rang ouvertement dans l'équipage.

Pour son malheur, il trouva en face de lui, parmi ses adversaires, deux hommes dont la réunion le réduisit à l'impuissance : Bonaparte qui, par sa parole tombée de haut, le contraignit à une stricte défensive; Fouché qui, par ses manèges dépourvus de scrupules, le mit à sa merci. Le Premier Consul, dans une audience où il le convoqua presque aussitôt, lui fit connaître ses immuables résolutions. Il parut d'abord saluer en Bourmont la principale force de son parti : « Si vous aviez réussi, vous obteniez la seconde place de l'État, l'épée de connétable... Je serai charmé de vous avoir et compterai sur votre attachement plus que sur celui de ceux qui m'environnent. » Cela dit, il lui notifia qu'en refusant de se rallier au régime consulaire, l'ancien chouan se condamnait ou à vivre à Paris sous une étroite surveillance, ou à rejoindre les Bourbons à l'étranger.

Bourmont n'entendait accepter ni l'une ni l'autre de ces conditions. Il affirma, ce qui était vrai pour l'instant, ne vouloir plus se mêler de rien. Il se livrait alors tout entier à un projet de mariage arrêté par lui depuis quelque temps. Il fit en effet bénir, pendant la semaine sainte, au grand scandale de ses amis, son union avec sa cousine Juliette de Becdelièvre. Un mois ne s'était pas écoulé qu'il se reprenait à la tentation de travailler par des moyens nouveaux, souterrains et obliques, au triomphe de son parti.

Au cours de ses visites de noces, il se trouva en effet chez un ci-devant, mari comme lui d'une Becdelièvre, qui lui eût été sous l'ancien régime un puissant protecteur, Anne-Christian de Montmorency-Luxembourg. Ce personnage de grand nom et de piètre caractère paraît avoir été un de ces hommes à deux faces, tels que Carency et Lauraguais, qui jouèrent parmi les royalistes le même jeu que Fouché parmi les tenants de la Révolution. L'un des quatre capitaines des gardes de Louis XVI en 1789, il n'en avait pas moins adhéré aux idées constitutionnelles. Émigré en Angleterre, il y avait vécu à l'écart, justement suspect à ses compagnons d'exil. Sous le Directoire, on le trouve à Hambourg, à Rastatt, dans le Valais, mêlé à de louches intrigues qui trahissent ses rapports de prédilection avec les agents de la république à l'étranger. A Milan, il est arrêté et emprisonné par ordre du général Brune (1799). Fouché, alors ministre de France dans le pays, lui fait rendre la liberté au bout de six mois et l'enrôle à son service. Revenu à Paris sous la garantie d'une radiation provisoire, le « citoyen Luxembourg » rentre dans son hôtel du faubourg Saint-Germain et là, muni d'une radiation définitive, continue avec le ministre de la police des relations qui ne sont pas seulement de bon voisinage. Il ne se doute pas que son concierge, plus fidèle que lui à la bonne cause, héberge et cache les émigrés rentrés sans permission à Paris. Quant à lui, il se charge, en retour d'avantages qu'on ne saurait préciser, de rallier au gouvernement les hommes de son monde, las de leur dévouement ou à bout de sacrifices [1].

Profitant de son alliance récente avec Bourmont, Luxembourg lui fit des visites fréquentes, lui prodigua les protestations d'amitié et les offres de services, puis, venant au-devant de ses désirs, le mit en tête-à-tête avec Fouché. Ce ministre excellait, on le sait, à se créer des auxiliaires dans les rangs où il faisait des dupes, parfois des victimes. Toutes les coteries du monde politique d'alors songeaient à saisir le pouvoir, au cas où disparaîtrait Bonaparte, rejeté durant le printemps de 1800 au milieu des hasards de la guerre. Dans ce pêle-mêle, Fouché se préoccupait d'assurer sa situation personnelle, quel

1. Arch. Nat., F[7], 5 648. Cf. Hyde de Neuville, *Mémoires*, I, 359.

que fût l'avenir, et gardait des arrière-pensées qui le tenaient à égale distance du gouvernement et de ses ennemis. Breton de naissance, il n'oubliait pas plus ses anciens compatriotes que ses anciens confrères de l'Oratoire; parmi ceux envers lesquels il se reconnaissait des obligations, figurait certain président de Becdelièvre dont il entendait prononcer de nouveau le nom autour de lui. Comme Bonaparte, il parla au nouvel allié de cette famille en faisant alterner les bonnes promesses et les insinuations menaçantes. Il lui fit espérer des radiations pour ses amis et de l'argent pour régler les comptes de son armée dissoute. Il ajouta : « Vous avez juré fidélité à la république. Je sais vos anciennes relations avec les princes; peu m'importe. Formez des vœux pour eux, mais rien de plus. Si vous conspirez, vous serez arrêté et fusillé dans les vingt-quatre heures. Vous receviez un traitement de l'Angleterre; je vous en assure un égal, avec moitié en sus. Vous viendrez jeudi prochain à mon cercle. Je serai bien aise de vous y voir, tel que vous avez promis d'être. »

Il fallait donc, en attendant mieux, donner des gages, servir. Bourmont dépêcha Sourdat, son aide-de-camp de confiance, à Boulogne vers Hyde et Georges, réfractaires à tout accommodement, pour hâter leur sortie de France. Quelques semaines après, Georges ayant reparu en Bretagne, Bourmont partait lui-même afin de s'opposer sur place à la reprise des hostilités. Dans la Mayenne et la Sarthe, il prévint quelques rassemblements. Il put ainsi mander à Fouché, par le canal de Luxembourg, que la tranquillité ne serait troublée qu'au cas de nouvelles persécutions ou de la présence d'un Bourbon. Il assura que, si les Anglais débarquaient, les royalistes seraient les premiers à les combattre; mais il se garda bien d'ajouter qu'il avait reçu de Georges une lettre datée du 15 mai, où celui-ci préjugeait son concours. Il cacha surtout qu'il avait accepté 15 000 livres sterling venues de Londres et les avait distribuées sous divers prétextes, pour payer, affirmait-il, des dettes urgentes, pour préparer la revanche de son parti, au dire des fonctionnaires qui observaient sa conduite.

Quand il rentra à Paris, revenant de Marengo, Bonaparte était décidé à mettre le pied sur toutes les oppositions, même impuissantes. Il manda de nouveau Bourmont, lui reprocha

d'avoir fait dans l'Ouest œuvre militante plutôt que conciliatrice, de continuer à servir les Bourbons cachés derrière l'Angleterre, au lieu de substituer à sa propre influence celle du gouvernement. Bourmont protesta et accusa à son tour les ministres d'avoir éludé les promesses des négociateurs de la paix. — « Vous êtes habile; vous avez réponse à tout, répliqua Bonaparte, mais Fouché n'est pas votre dupe... Si dans quinze jours votre influence se fait encore sentir, vous recevrez un ordre de départ dans un délai fixé; passé ce délai, vous serez arrêté, fusillé. — Comment vous satisfaire? — Je ne le sais pas moi-même; il faut que je sois content. Cherchez... » Bourmont sortit de cette entrevue persuadé que Fouché l'avait desservi et demanda à celui-ci des explications. Il lui fut répondu, d'un ton dégagé qui fermait la discussion ; « C'est une bêtise de Bonaparte; il a été prévenu contre vous par d'autres et a mal compris ce que je lui ai écrit à votre endroit. »

De part et d'autre on continua donc à s'observer et à dissimuler, car Bourmont pouvait se croire encore utile à son parti, comme Fouché s'estimer indispensable au Premier Consul. Vainqueur de ses ennemis, le nouveau maître de la France demeurait à l'intérieur en face de deux groupes irréconciliables avec le gouvernement comme entre eux, les survivants de la chouannerie et du jacobinisme. Fouché, resté l'homme de la Révolution, pensait à attirer et à enchaîner les premiers le jour où, en tête à tête avec Bourmont, il risqua ces paroles : « Soyez le chef de tous les royalistes... Je conserve une grande influence sur les républicains prononcés. Si vous vous liez à moi, nous pouvons disposer du sort de l'État. » Celui auquel il s'adressait n'avait rien à attendre d'un semblable compromis. Il voulait agir en sens inverse, faire disparaître peu à peu de la vie publique les révolutionnaires, à commencer par le ministre de la police, et servir à leur place le représentant légal de l'autorité jusqu'à ce qu'on pût rappeler le représentant légitime. Il laissa donc tomber l'ouverture de Fouché, se maintint en contact avec ses amis restés à l'écart, leur disant qu'il les garantissait contre les rigueurs du gouvernement et disant au ministre qu'il allait les entraîner à sa suite.

Il s'était ménagé un accès également favorable auprès des deux chefs de la maison de Bourbon. Muni des pouvoirs du

comte d'Artois, il restait en rapports suivis avec le comte de Provence par l'entremise d'Henriette Danjou, une Normande établie à Paris sous un faux nom, pour y travailler à venger Frotté. Ces précautions prises, comme s'il fût devenu le plénipotentiaire de l'ancienne dynastie, il reçut beaucoup de monde et tint table ouverte dans son appartement de la rue des Petites-Écuries. Il voyait les Jacobins s'agiter et le complot d'Aréna exciter contre eux les défiances du gouvernement. En patientant, sauf à acheter le moins cher possible la confiance de Fouché, il se croyait sûr d'arriver au but. Le ministre, qui l'avait pénétré, s'empressa de lui arracher des gages.

Au mois de septembre, on apprit que le sénateur Clément de Ris avait disparu de son château de Touraine, enlevé par une bande mystérieuse. Il s'agissait ici d'un guet-apens vulgaire destiné à procurer, par une rançon extorquée à une famille, quelques fonds à la caisse royaliste. Fouché ne s'y trompa point : « Vos amis ont fait le coup, dit-il en substance à Bourmont. Employez-vous à réparer leurs fautes. Le gouvernement vous en saura gré et verra là une preuve de votre loyauté. » Bourmont dépêcha sur place Sourdat, son homme de confiance. L'un et l'autre savaient à quoi s'en tenir sur l'événement; car Sourdat alla droit à Blois et s'y aboucha, dans la maison d'un royaliste notoire, Salaberry, avec le chouan Charles Gondé, le principal auteur de l'attentat. Il les décida tous deux à venir avec lui à Paris et là, dans le jardin de l'hôtel du ministre, en présence de Bourmont et du citoyen Luxembourg, on imagina la comédie d'un contre-enlèvement en pleine forêt, qui s'accomplit et réussit : « Il importe, avait dit le ministre, que l'affaire soit embrouillée de manière à ce qu'on ne sache pas la vérité. » Il ajouta : « Jamais personne ne sera poursuivi pour ce que vous avez fait; la terre serait bouleversée[1]. »

Une fois engagé dans ces combinaisons policières, Bourmont essaya de s'y dérober, tout en ayant l'air de les seconder; il offrit d'organiser des corps francs formés d'anciens chouans et commandés par des émigrés rayés, propres tant à la guerre

1. P. Gaffarel, L'affaire Clément de Ris (d'après les papiers de Sourdat), dans la revue *La Révolution française*, t. XII. — H. Chardon, *Un chef de chouans dans le Saosnois*, p. 69-71 (Le Mans, 1904).

extérieure qu'à la surveillance du pays. La proposition était dangereuse quant à son caractère et chimérique quant à son exécution; il importait de ne mettre que des *bleus* en face des *blancs*. En effet, parmi ces derniers, le « coup essentiel » restait en perspective. Beaucoup de royalistes avérés, Saint-Hilaire, Bruslart, Hingant-Saint-Maur, Saint-Réjant, Limoëlan s'étaient glissés dans Paris pour l'accomplir. On ne doutait pas autour de Fouché que Bourmont ne fût en relations avec eux, mais ces relations impliquaient-elles sa participation à un complot? On ne savait. Était-il questionné? Il répondait par des assertions dont plusieurs furent plus tard reconnues fausses. Selon lui, Limoëlan n'était venu dans la capitale que pour obtenir sa radiation. Il déclarait sans reproche Suzannet, qu'il savait pourtant avoir reçu à son exemple de l'or anglais. Il affirmait qu'Hingant-Saint-Maur n'avait point quitté Paris, alors que ce dernier était allé agiter la Normandie, d'où il allait être ramené prisonnier. D'autre part il n'ignorait pas que les irréconciliables de l'Ouest, Georges en tête, le disaient lui-même « prêt à faire la courbette », et il s'appliquait à tenir la balance entre ses compagnons de la veille et ses maîtres du jour.

C'est dans cette disposition d'esprit qu'il se laissa persuader par Fouché de lui amener un certain chevalier de Margadel, caché à Saint-Germain sous le nom de Joubert et regardé comme la cheville ouvrière du complot en préparation. On lui persuada qu'il s'agissait d'une négociation pacifique alors qu'on songeait uniquement à saisir un homme réputé dangereux et à le livrer, pour l'exemple, au peloton d'exécution. Bourmont attira Margadel chez lui, puis le conduisit au ministre; averti quelques jours après qu'il avait été arrêté, il s'étonna, affirma l'innocence de l'homme qu'il venait de livrer malgré lui. On lui répondit : « Voleur de diligences en Normandie, en Champagne. Le Premier Consul veut une victime, c'est à vous de choisir entre Margadel et vos amis Suzannet et d'Andigné, devenus suspects... » Deux heures après avoir reçu cet avertissement, Bourmont apprenait que Margadel, jugé sommairement par une commission militaire, avait été fusillé. Le lendemain, il vint se plaindre : « Je vous avais prévenu, lui dit Fouché, qu'il fallait du sang; vous n'avez pas désigné de victime et j'ai cru vous faire plaisir en sacrifiant Margadel afin de

sauver Suzannet. Je vous montrerai l'ordre de Bonaparte. » Suzannet et d'Andigné n'en furent pas moins arrêtés dans leurs provinces où ils s'étaient retirés (3 et 4 décembre) ainsi que Henriette Danjou à Paris (novembre). Si Bruslart, qui se cachait chez Bourmont, ne subit pas le même sort, c'est que Fouché consentit à le laisser dans son refuge sous la responsabilité de son hôte.

Pendant les semaines qui précédèrent l'explosion de la Machine infernale, Bourmont mena une existence fort agitée. Savait-il que l'attentat de Carbon et Saint-Réjant se préparait? Il a protesté depuis n'en avoir pas été informé ; mais au moins pensait-il qu'une tentative semblable, si elle était attribuée aux « exagérés », pourrait rejeter le gouvernement du côté des royalistes. Les 10 et 25 novembre, il fut reçu en audience par Bonaparte et, le lendemain de la seconde entrevue, il adressait signée à Luxembourg une pièce dont celui-ci lui avait fourni le modèle et où on lit :

Je m'engage à combattre en France de tout mon pouvoir la guerre civile et les intrigues étrangères..., à respecter et à défendre la vie du Premier Consul, persuadé que sa mort nous livrerait à l'anarchie... Je m'engage à être soumis au gouvernement actuel tant que le Premier Consul en sera le chef avec l'assentiment des Français...

A d'autres il déclarait « honorer Bonaparte de son estime » ; c'était dire qu'il consentait à le servir, mais en tout état de cause à distance, en réservant l'avenir.

Le 24 décembre, l'attentat machiné dans la rue Saint-Nicaise se produisit. Une heure après, Bonaparte vit arriver dans sa loge à l'Opéra Bourmont lui dénonçant les Jacobins comme les auteurs du coup. Sous l'impression des rapports du préfet de police Dubois, toujours enclin à pencher à droite parce que son chef penchait à gauche, Bonaparte crut ce qu'on lui disait et, rentré aux Tuileries, il développa en termes véhéments l'accusation qu'il venait d'entendre. Fouché, plus clairvoyant et mieux informé, s'efforça les jours suivants de prouver la culpabilité des royalistes. Dès le lendemain, il fait écrire à Bourmont par Luxembourg : « Vous passez pour vous être arrêté à temps, ce qui fait qu'on se félicite de vous voir, sinon jouer double, au moins attendre les événements. Faute de vous être

déclaré franchement, vous compromettez tous vos amis ». Le 27, il mande Bourmont dans son cabinet, pour le contraindre à une volte-face qui le compromettra vis-à-vis de tout le monde : « Ce sont des agents de Georges qui ont fait le coup, lui dit-il; j'en suis sûr... Rendez-moi le service de dire ou d'écrire au Premier Consul que les premiers auteurs de la Machine infernale sont Georges et les Anglais. Je mets cent mille francs à votre disposition et des radiations pour ceux de vos amis auxquels vous vous intéressez. » Le chouan vit le piège tendu; il refusa l'argent et ne s'engagea à parler qu'autant qu'il aurait acquis par lui-même la preuve de la culpabilité de ses amis.

Le 31 décembre, Luxembourg reprend la plume à son adresse : « Il est certain que ce sont des chouans. Il est encore temps pour vous de contribuer à les découvrir... Vous m'avez témoigné de l'horreur contre cet attentat; je souhaite qu'elle soit assez sincère pour ne vous permettre aucun ménagement ». Puis, précisant son désir, il l'adjure de désigner Limoëlan parmi les assassins : « Promettez-lui l'impunité s'il consent à me déclarer que Saint-Réjant est le principal auteur. » Limoëlan savait depuis la mort de Margadel ce que valaient de semblables assurances; il rédigea sous l'inspiration de Bourmont (3 janvier 1801) une lettre où il avouait son peu de confiance dans le gourvernement et protestait de son innocence; mais il demeura caché, en attendant qu'il se mît hors d'atteinte. Bourmont de son côté continuait à pousser vers les Tuileries sa pointe aventureuse. Qu'il parvînt à rejeter sur les Jacobins la responsabilité de l'attentat, à discréditer Fouché de façon à précipiter sa chute et à occuper sa place, et la contre-révolution devenait, sinon prochaine, au moins possible. Le ministère de la police lui devenait une étape sur la route où il devait frapper le « coup essentiel » en douceur et ramasser cette épée de connétable dont Bonaparte lui avait parlé à leur première entrevue. A ce plan chimérique il en avait déjà joint un autre à longue échéance où le Premier Consul déchu, par suite du rétablissement des Bourbons, recevait en Italie la souveraineté des États réunis de Gênes, Parme et Modène.

En face de lui, Fouché veillait et agissait. Il avait accepté des mains de Bonaparte la liste de proscription jacobine, mais

à simple titre de document et il suivait exclusivement la piste de ceux dont Bourmont lui taisait obstinément les noms. Lorsque celui-ci vint lui offrir encore une fois le concours des anciens combattants de l'Ouest, il se borna à sourire. Il lui fit passer une récente proclamation de Georges accusant sa perfidie et peut-être aussi une lettre du même où on lisait : « Méfiez-vous de Bourmont et de ses officiers, ils sont tous Bonaparte. » Luxembourg, chargé de cette mission, s'avisa de prendre rendez-vous chez son parent avec un jeune homme qu'il était chargé d'interroger et, comme il s'entendait reprocher de transformer ainsi un domicile privé en bureau de police, l'affidé de Fouché se contenta de répondre : « Dans huit jours, M. de Bourmont me remerciera de ce qui l'a blessé aujourd'hui. » Puis il le provoqua en duel, à neuf jours de distance, au bois de Boulogne. Six jours après (16 janvier), Bourmont, enfermé au Temple, était mis hors d'état de se présenter au rendez-vous.

Que s'était-il passé? A cette dernière date, le rival de Fouché avait joué son va-tout en tête-à-tête avec le Premier Consul. Dans cette entrevue, il répudia de nouveau, tant pour son entourage que pour lui, tout sentiment d'hostilité contre le gouvernement, toute tentative de crime contre son chef; surtout il prit à partie le ministre de la police, au point, — il le crut du moins, — d'ébranler son interlocuteur. On en était là, quand l'accusé absent se présenta. « Qu'il attende! » s'écria Bonaparte. Fouché sut quel était l'homme qui le faisait attendre et, sans perdre de temps, lança contre lui un mandat d'arrêt. Bourmont fut saisi par la police, selon les uns à la porte des Tuileries, selon les autres au sortir d'un bal à l'ambassade de Turquie. On saisit tous ses papiers; Fouché s'empressa de les parcourir et, s'il n'y découvrit pas les preuves de la complicité du prisonnier dans l'attentat récent, il supprima toutes les pièces qu'il y trouva écrites ou signées de sa main. Le Premier Consul l'ayant appelé pour lui demander compte du traitement infligé à Bourmont, il promit des explications à brève échéance et on l'entendit murmurer au sortir de l'audience : « Rira bien qui rira le dernier ». En effet, les jours suivants, il mit la main sur les vrais coupables, Carbon et Saint-Réjant, puis, par surcroît de précautions, sur plus de quatre-vingts

royalistes ou chefs de chouans présents à Paris. Il avait d'un seul coup consolidé son pouvoir et réduit pour quelque temps le parti de la contre-révolution à une complète impuissance.

***

Une fois Bourmont derrière les murs du Temple, Fouché l'accusa, sans le nommer, d'être de ceux qui « épaississaient les ténèbres »; il lui dépêcha à deux reprises Luxembourg, chargé de l'amener à résipiscence et de lui faire acheter la liberté au prix d'une soumission absolue non point tant au régime qu'à ses propres instructions. Bourmont refusa de recevoir son parent; il n'avait plus qu'une pensée, celle de se venger de lui à l'occasion, ainsi que du ministre qui venait de lui fermer les avenues du pouvoir. Il se voyait traité en prisonnier d'État, c'est-à-dire ni en condamné ni même en prévenu, mais en suspect astreint à une réclusion sans cause connue et sans terme déterminé, certain de voir la porte de sa prison s'ouvrir le jour où on le jugerait incapable de nuire. Les circonstances pouvaient changer d'un jour à l'autre; dès lors il comptait dans sa famille et son parti des personnes autorisées à plaider sa cause en haut lieu, qui firent aussitôt campagne pour sa délivrance.

En première ligne apparaît sa jeune femme, devenue à partir de ce moment une véritable héroïne de l'amour conjugal. Elle s'efforce d'obtenir des communications régulières avec son mari; elle fait agir parmi ses connaissances quiconque peut inspirer confiance au gouvernement; elle se glisse elle-même dans les antichambres ministérielles et les salons du monde consulaire pour y arracher une menue faveur ou au moins y recueillir une espérance. Une Vendéenne mariée avec un Lorrain de la cour d'Autriche, la baronne du Montet, l'a rencontrée alors ainsi que sa sœur madame de Vesins « charmante de figure et de tournure... Madame de Bourmont, maigre, très brune, n'avait pas le charme de sa sœur, mais elle avait de la distinction. Ces deux jeunes femmes étaient sans cesse en sollicitation chez les ministres influents; elles étaient parfaitement reçues par eux, extrêmement élégantes, très

sages et ne paraissant pas s'ennuyer de la nécessité où elles se trouvaient d'être continuellement obligées d'aller pour l'intérêt de leurs maris chez les hommes et les femmes célèbres de l'époque; [mais] elles étaient toujours empressées de s'en aller... »

Pour couper court à ces démarches, Fouché donna l'ordre d'éloigner de Paris les complices présumés de Carbon et Saint-Réjant. Au bout de six mois, le 7 juillet, Bourmont et Hingant-Saint-Maur, d'Andigné et Suzannet partirent en voiture, sous escorte, dans la direction du Jura. A Dijon, les deux derniers gagnèrent le fort de Joux près de la frontière suisse, les deux autres furent acheminés directement sur Besançon.

Bourmont vécut là pendant plus de trois ans, dans une demi-captivité, avec la citadelle comme domicile légal. Le bien garder, mais le bien traiter, telle est la consigne donnée par Fouché. Aussi l'existence du prisonnier n'a rien de monotone; elle est variée au moins par l'alternative de faveurs directes et de rigueurs intermittentes dont il est l'objet. Il est officiellement privé de toute communication avec le dehors. Il y a tels moments où la promenade sur les remparts lui est interdite; dans d'autres, on accueille ses prétextes pour introduire auprès de lui tantôt un médecin, tantôt un prêtre, tantôt un homme d'affaires. Sa correspondance est examinée au passage, mais plus d'une lettre lui arrive par des voies détournées sans avoir été ouverte. Invité chez le commandant de la citadelle, il paraît dans un bal masqué sous un déguisement féminin et y joue à souhait son rôle jusqu'à ce qu'il lui plaise de se laisser reconnaître. Toujours sous ce costume, il se risque la nuit à travers les rues de la ville jusqu'à une maison amie, celle de madame de Piépape, située vis-à-vis de la préfecture, et y fait sa partie de bouillotte ou de reversi, ne fût-ce que pour se donner le plaisir d'annoncer « le roi » à son partner. Enfin il vient un moment où le bataillon de garde à la citadelle se compose de recrues de l'Ouest et où les soldats, quand ils savent n'être pas entendus, lui disent : Mon général et, quand ils ne sont pas vus, lui présentent les armes.

Bourmont eût supporté sans trop de peine cette réclusion mitigée, si elle n'eût été arbitraire et en principe perpétuelle; elle lui devint tolérable lorsque sa jeune famille put vivre

dans son voisinage ou même à ses côtés. Madame de Bourmont suivit de près son mari à Besançon; de juillet 1801 à juin 1804, elle y fit trois séjours, tantôt enfermée à la citadelle par ordre supérieur, tantôt au contraire n'y pouvant pénétrer qu'à certains jours et obligée d'habiter en ville avec ses jeunes enfants [1]. Durant ses moments de séparation forcée, elle se partagea habilement entre le monde officiel et le monde royaliste. Sans perdre le contact du côté de la préfecture, où elle était expressément recommandée par l'ex-législateur Théodore de Lameth, par le troisième consul Lebrun, par Fouché lui-même, elle fréquentait chez les émigrés sortis de prison ou revenus d'exil. Grâce à ses changements de domicile et à ses relations variées, elle maintint une communication à peu près permanente entre le prisonnier et ses amis du dehors. La porte de la citadelle ne resta jamais ni ouverte ni fermée. Autour de madame de Bourmont circulent certains émissaires venus de Paris, son frère, puis une Vendéenne devenue comtoise par son mariage, madame de Jouffroy née de Scepeaux, dont on saisit seulement la trace et qui tiennent en haleine la police. D'autres s'offrent sur place; tel l'ex-prêtre Dormoy, terroriste pénitent, devenu le mari légitime de la fille d'un ex-conseiller au Parlement, qui cherche à faire oublier son passé par son zèle pour les anciennes victimes de ses dénonciations et de ses outrages. Tout ce monde s'agite dans l'ombre pour faciliter l'évasion du prisonnier, si la libération se fait trop attendre.

Pendant trois ans, les vicissitudes de la politique extérieure ou intérieure tantôt parurent faire pressentir et tantôt ajournèrent la délivrance de Bourmont. A deux reprises, sa femme regagna Paris pour plaider sa cause. Ni son dévouement ni sa tendresse ne défaillirent un instant; ils s'étalent dans sa correspondance, où elle multiplie d'abondance de cœur les formules, même les plus vives, de la phraséologie amoureuse de l'époque. Lors d'un premier voyage (novembre 1801-février 1802), elle

1. Madame de Bourmont mit au monde, à la citadelle, le 21 germinal an X (11 avril 1802) une fille, plus tard qualifiée par les siens du surnom expressif de *Cita*. Le père figura à l'acte de naissance, comme *propriétaire, étant à Besançon*. Le commandant de la citadelle et le médecin appelé pour la circonstance comparurent comme témoins.

ne recueillit que de vagues promesses. La mesure de clémence qu'elle sollicitait, lui répondit-on, doit coïncider avec le retour de la paix générale. Cette paix, résultant de la réconciliation avec les Anglais, survint bientôt, mais ne dura guère. Le projet conçu d'employer les chouans déportés en Franche-Comté à la réoccupation de nos établissements dans l'Inde ne put aboutir. Le 16 septembre 1802, Regnier remplaça Fouché à la police. Bourmont s'empressa de féliciter le nouveau ministre et lui demanda de venir à Paris présenter sa justification. Il avait sous les yeux l'exemple de Suzannet et de d'Andigné sortis clandestinement du fort de Joux dans la nuit du 15 août précédent et depuis autorisés à vivre à l'écart, sous surveillance.

Madame de Bourmont repartit pour Paris (novembre) afin d'appuyer cette requête et n'y demeura pas moins de huit mois. Les circonstances redevenaient défavorables. Au début d'une nouvelle guerre avec les Anglais, tout chouan était réputé d'avance complice de l'ennemi. De cette longue et stérile négociation relevons seulement deux pièces qui en caractérisent les phases : une déclaration de Bourmont (30 janvier 1803) par laquelle il offre sa parole d'honneur de ne pas quitter Besançon ou tel autre endroit qu'on lui désignera et de n'entretenir aucune relation ni dans l'Ouest ni à l'étranger; puis une lettre de Bonaparte à Regnier (25 mai) : « Donnez ordre au préfet du Doubs de surveiller Bourmont : dans les circonstances actuelles il peut devenir très dangereux. » Madame de Bourmont revint à Besançon sans avoir rien obtenu (fin d'août).

Pour contraindre Regnier à l'indulgence, Bourmont prit le parti de présenter par écrit, avec tous les développements nécessaires, son apologie. Il rédigea un copieux mémoire où il exposait à son avantage ses récentes relations avec le gouvernement et énumérait les services rendus par lui. Non content de décliner toute participation à des complots, il accusait sans ménagements « le citoyen Luxembourg » d'avoir préparé son assassinat avec des fonds qu'il n'avait pu recevoir que de Fouché, ce qui était mettre en cause l'ancien ministre lui-même; il suppliait en terminant Regnier de soumettre sa défense au juge sans appel, le Premier Consul. Son mémoire,

arrêté dans les bureaux, donna lieu à un rapport signé de l'homme en qui se perpétuait l'esprit du lieu, Desmarets. Ce rapport, sans imputer au chef chouan des intentions criminelles, dénonçait son ignorance, son insouciance, le caractère équivoque de sa soumission; il déclarait sa conduite suffisamment expiée par vingt-six mois de captivité et concluait à sa libération, suivie d'une mise en surveillance dans une petite ville de Lorraine[1].

Les évènements du printemps de 1804 rendirent lettre morte cette proposition. Après la découverte de la conspiration de Georges, la police maintint sévèrement sous les verrous ses complices présumés. Non seulement Bourmont ne sortit pas de sa prison, mais il y vit rentrer auprès de lui l'évadé de Joux, d'Andigné (5 avril). Autour d'eux on semblait faire bonne garde; néanmoins la facilité de leurs relations avec le dehors subsistait, leurs moyens de s'échapper se multipliaient. Après avoir fait violemment disparaître les principaux auteurs de la conspiration de Georges, le gouvernement se sentait assez fort pour tolérer, par inertie calculée, la fuite des suspects restés en prison, envers lesquels l'indulgence publique ne lui semblait point permise. Madame de Bourmont, rentrée à Besançon en novembre 1803, en repartit en juin 1804, comme une femme qui voit venir derrière elle, à brève échéance, son mari délivré. Presque aussitôt après, dans la nuit du 1er au 3 juillet, d'Audigné, renouvelant son exploit du fort de Joux, descendait à l'aide d'une corde le long des remparts et, recueilli, protégé par des amis avertis de son passage, se dérobait à toute poursuite. Bourmont l'eût probablement suivi de près, sans un incident inattendu.

Le 11 juillet, Fouché reparut au ministère de la police. Il pouvait aussi bien faire échouer que précipiter cette seconde évasion. Connut-il l'acte d'accusation contre lui adressé l'année précédente à son prédécesseur? Jugea-t-il opportun de fermer les yeux sur ce qui allait se passer et de traiter Bourmont comme il avait déjà traité d'Andigné, en homme qu'on n'ose pas condamner et qu'on ne veut pas absoudre? Tout est obscur dans cette histoire de fin de captivité. Les geôliers ne s'entendent

1. Ce rapport a été publié dans la revue *Le Curieux* (t. II, p. 365).

pas ou ne se comprennent qu'à demi; les polices (il y en a plusieurs) s'ignorent entre elles ou se contrecarrent. Ce n'est plus Bourmont, c'est Fouché qui, de propos délibéré, « épaissit les ténèbres ». Il apprit certainement que le captif était en mesure de s'évader quand il le voudrait. Transmit-il ce renseignement avec un secret désir de le voir arriver trop tard? Bourmont crut-il de son côté qu'il fallait mettre aussitôt que possible le ministre en face du fait accompli? Quand l'appel d'en haut à la vigilance parvint à Besançon, le prisonnier, depuis la nuit du 2 au 3 août, était hors d'atteinte.

A cette nouvelle, toutes les mesures d'usage furent prises : visite de la prison, saisie des papiers, mise en mouvement de la gendarmerie, envoi du signalement du fugitif dans les départements voisins et jusque dans les régions de l'Ouest. Les rapports reçus parlèrent de passants en qui l'on pouvait reconnaître Bourmont, mais on n'avait suivi ni bien loin, ni bien attentivement leurs traces. A Besançon, on se chuchotait à l'oreille que, sur la brune, il était sorti de la citadelle, ayant en mains le légendaire anneau de Gygès, c'est-à-dire devant des sentinelles et des gardiens disposés à le croire invisibles; qu'à l'aube il avait franchi, en simple promeneur, les portes de la ville et trouvé sur sa route des gîtes d'étape tout préparés, jusqu'à un refuge qui l'attendait aux environs de Lyon. Quand il revint à Besançon dix ans plus tard, d'anciens amis voulurent lui rappeler et surtout lui faire dire dans quelles conditions il s'était échappé. Il éluda toute explication et se borna à répondre à un récit hypothétique hasardé en sa présence par l'adage italien : *Se non e vero, e bene trovato.*

Aussitôt sa fuite connue, Fouché se préoccupa de masquer les défaillances volontaires de la police et de sauvegarder l'honneur du gouvernement en cette affaire. Il fit mettre le séquestre sur les biens de Bourmont et désigna nominativement les suspects de complicité à poursuivre. Le commandant de la citadelle et vingt-deux soldats de la garnison furent traduits en conseil de guerre, mais absous, faute de preuves, à l'unanimité. Le commandant, relevé de ses fonctions, devait être nanti deux ans après d'une place que des « Vendéens distingués », assure un témoin bien informé, avaient contribué à lui faire obtenir.

Tandis qu'on donnait ainsi le change à l'opinion publique, Bourmont, prudemment confiné dans sa retraite et représenté par sa femme, négociait avec le gouvernement les conditions de son existence à venir. Il fut convenu qu'il se retirerait aux États-Unis et s'embarquerait en Portugal. Aussitôt après son établissement dans le Nouveau-Monde, ses biens devaient lui être restitués. Il gagna seul, directement, la frontière espagnole et, après avoir traversé Barcelone et Madrid, arriva à Lisbonne le 8 février 1805.

*
* *

Désormais libre, mais proscrit, Bourmont dut croire que tout avenir lui était fermé en France et toute carrière interdite. Il se sentait poussé par Fouché dans cette Amérique où Bonaparte venait de reléguer Moreau. Déjà, pour éviter cet exil dans l'exil, il avait, en passant à Madrid, inutilement tenté de faire agréer ses services à l'Espagne. Un peu plus tard, il songea à les offrir à la Russie. Au pis-aller, ne pouvait-il attendre en Portugal l'occasion de rentrer dans la vie publique? Par sa femme il fit valoir à Paris les motifs qui retardaient son départ pour les États-Unis, notamment le manque de fonds, puis comprendre que, si on le laissait tranquille là où il était, on n'entendrait plus jamais parler de lui. Fouché batailla et rusa pendant trois mois afin de lui enlever le droit et les moyens de rester en Europe. En désespoir de cause, madame de Bourmont fit appel au Consul devenu empereur : « J'ai demandé en vain cette justice qui m'était promise, lui écrivait-elle le 20 juillet 1805; c'est à Votre Majesté que j'ose m'adresser pour l'obtenir; si elle daigne me l'accorder, je la recevrai comme une grâce. » Le séquestre fut enfin levé, la plus grande partie des papiers rendue (fin de septembre) et toute la famille se trouva bientôt réunie à Lisbonne. L'évadé de Besançon ne pouvait espérer de rentrer en France comme Suzannet, qui y reparut dès 1806 avec l'autorisation de Fouché; il ne voulait pas non plus passer pour un irréconciliable comme d'Andigné, qui s'établit et s'isola en Autriche jusqu'en 1814. Il s'appliqua à mériter

son retour, fût-ce en vivant, même en combattant à l'occasion, comme fidèle sujet de l'empereur des Français.

Cependant Fouché ne cessa point de le faire surveiller à distance par les ministres de France à Lisbonne, Junot et Rayneval. Tous deux transmirent sur son compte des informations rassurantes : « Je ne puis, écrivait le second le 4 décembre 1806, que rendre un témoignage satisfaisant à la conduite qu'il tient. Depuis l'arrivée de sa femme et de ses enfants, il s'est établi dans une campagne très voisine de la ville où il voit fort peu de monde. Les seules sociétés qu'il fréquente sont des sociétés françaises. Pendant le séjour que la flotte de lord Saint-Vincent a fait ici, il a évité toute espèce de rapports avec les officiers anglais. Il vient me voir de temps en temps. Il m'a toujours exprimé les sentiments de la plus parfaite soumission au gouvernement actuel. Je sais qu'il tient partout le même langage et qu'il professe ouvertement la plus grande admiration pour le génie et les talents de l'Empereur... »

En 1807, l'invasion du Portugal par les Français le mit en contact avec une armée que commandait précisément Junot, son surveillant de la veille. Quand il vit ses compatriotes cernés par les Anglais et menacés d'être faits prisonniers dans leur conquête, l'ancien chouan se présenta à leur quartier général et demanda une place au milieu d'eux. Nommé officier d'ordonnance du général en chef, puis mis à la tête de l'état-major de la division Loison, il servit vaillamment, brillamment, au cours d'une lutte brève et désespérée où il ne pouvait être question que de sauver l'honneur des armes. Il fut compris dans la capitulation de Cintra et ramené par mer en France avec ses nouveaux camarades.

Là son ennemi intime l'attendait. Fouché n'avait point pardonné à son rival de 1801 et estimait toujours coupables des prétentions sur sa succession qu'il assimilait à une entreprise contre la sûreté de l'État. En débarquant à Nantes, Bourmont se vit arrêté (30 octobre 1808) et incarcéré au château du Bouffay, comme déporté en rupture de ban. Il demeura sous clé pendant plusieurs mois, malgré Junot, malgré l'Empereur lui-même. Dans une lettre qu'il avait fait parvenir aux Tuileries par le chambellan de service, on lit :

« Mgr le duc d'Abrantès m'autorisa à suivre en France l'armée de Votre Majesté. Il eut l'honneur de lui rendre compte des motifs qui l'y avaient déterminé lors de son passage à Angoulême. Alors, Sire, vous daignâtes dire que je pouvais rentrer en France, que Votre Majesté venait d'ordonner ma mise en liberté. Cet ordre, Sire, est demeuré sans exécution. Je supplie Votre Majesté de le réitérer, ou qu'il plaise ordonner que je rejoigne ses armées. » Il fut enfin élargi en février 1809.

Son désir eût été de prendre rang dans la cavalerie et de reparaître en Portugal, pays dont il possédait à fond la langue et qu'il avait appris à connaître au cours de ses chasses, durant ses loisirs d'exilé. Malgré les recommandations de ses derniers compagnons d'armes, les généraux Junot, Loyson, Thiébault, ses services ne furent agréés qu'au printemps de 1810 ; encore Napoléon ne consentit à l'employer que comme officier sans troupes et hors du territoire de l'Empire, selon l'usage adopté pour les anciens émigrés ; il l'envoya à Naples (24 avril) avec le grade d'adjudant-commandant, grade intermédiaire entre ceux de colonel et de général de brigade. Bourmont passa l'été suivant à guerroyer en Calabre, sous un climat qui altéra sa santé. L'automne venu, il obtint un congé qu'il vint passer dans le nord de l'Italie ; il en sollicita ensuite le prolongement afin d'aller revoir les siens à Paris, mais il se vit éconduit. L'Empereur entendait tenir éloigné de France un homme dont il n'avait pas éprouvé suffisamment la fidélité.

C'est alors que Madame de Bourmont reparaît comme l'avocat d'office de son mari retenu au loin. Après s'être dévouée à sa délivrance, elle travaille, non seulement à sa rentrée en grâce, mais à son avancement. On a deux lettres d'elle au ministre de la guerre, des 4 octobre et 24 novembre 1811. Dans la première elle supplie Clarke d'accorder à son mari le congé qu'il désire, en invoquant de nouveaux motifs. Diverses affaires de famille et surtout les mesures à prendre pour l'éducation de ses enfants l'appellent à Paris. Au cours d'une audience qui suit de près cette lettre, elle s'ouvre davantage au ministre et insinue que Bourmont doit à des causes inavouées la continuation de sa longue disgrâce ; Clarke n'ayant pas paru comprendre, le lendemain elle reprend la plume et, comme son mari en 1803, accuse à

mots couverts Fouché, tombé lui-même en disgrâce l'année précédente : « Oui, Monseigneur, nous devons huit années de souffrance et de malheur à la crainte que l'on avait que M. de Bourmont ne vît l'Empereur. On craignait qu'il ne lui parlât, on craignait qu'il ne le vît et qu'il ne l'éclairât! Il se serait facilement justifié. Aussi pour rien au monde dans ce temps-là on n'a voulu le laisser approcher de Paris ni faire entendre sa voix. Hélas! c'est tout ce qu'il demandait, de faire connaître son innocence! Il fallait donc des prétextes pour le tenir éloigné et cela était facile à un homme puissant... Convenait-il à M. de Bourmont, à son devoir, à son caractère, de trahir ceux avec lesquels il avait servi et qu'il avait eu l'honneur de commander? Lui convenait-il de tremper dans des actions viles et basses? Peut-être alors exigeait-on plus de lui! Mais non, Monseigneur; il a préféré la perte de sa liberté; il eût préféré la mort, fort de son innocence. Il a supporté avec courage sa longue captivité. Cette conviction a soutenu son existence et la mienne, car ma vie et celle de mes six enfants est une sorte de miracle. Ils sont tous nés dans le malheur... Combien après tant de souffrances nous avons besoin, Monseigneur, de votre protection, de vos bontés et de celles de l'Empereur!... »

En même temps Bourmont précisait lui-même la faveur qu'il sollicitait, en se faisant donner par le général Montchoisy, chef de la 28e division militaire, une délégation provisoire dans le commandement du département des Apennins. Napoléon, toujours défiant, refusa de confirmer sa nomination. Il le désigna quelques mois après comme chef d'état-major de la division Partouneaux, au corps d'observation d'Italie. A cette nouvelle, madame de Bourmont essaya vainement d'obtenir davantage, c'est-à-dire le grade de général de brigade : « Le 29 juin (1811)[1], écrivait-elle directement à l'Empereur le 20 février 1812, il a été mis au nombre de vos plus braves officiers. Daignez le mettre à même de faire plus en lui accordant le grade de général qu'il est à même de remplir et l'honneur de se battre sous les yeux de Votre Majesté, en cas qu'elle vînt à commander l'armée. Il brûle de

1. Allusion à l'affaire de Bagnara, en Calabre, où Bourmont s'était distingué.

lui donner des preuves de son courage et de son plus entier dévouement. Croyez, Sire, qu'il en coûte au cœur d'une femme de vous prier d'exposer les jours d'un époux qu'elle chérit. Un seul motif peut l'engager à cette démarche. J'espère que Votre Majesté saura l'apprécier... »

Au cours du printemps il fut question d'appeler Bourmont au grand quartier général. Une troisième fois l'empereur interposa son veto. Au pis-aller il eût accepté Bourmont aux côtés de Junot son ancien protecteur, tout désigné pour redevenir son surveillant[1]. Bourmont fit donc la campagne de Russie au 4e corps (italien) de la Grande Armée, avec son grade d'adjudant-commandant. Il obtint, au cours des opérations, de conduire une brigade mixte de troupes étrangères, composée du régiment espagnol Joseph-Napoléon et de deux régiments de chevau-légers bavarois. A Borodino, il fut chargé de garder la grande redoute conquise, puis tout le champ de bataille. Pendant la retraite, à Wiasma, il fut blessé d'un coup de biscayen. Trois fois déjà, lui avait dit le prince Eugène, l'Empereur a écarté ma proposition en votre faveur, tant pour l'avancement que pour la Légion. Castellane, alors officier d'ordonnance de Napoléon, le rencontra deux fois et le cite avec éloges dans son *Journal*. Non seulement il le trouve fort aimable, mais il apprécie son mérite et s'étonne qu'on ne l'ait pas mieux reconnu.

Quelques jours après, Bourmont, perdu en Prusse au milieu des débris de l'armée, se retrouve essentiellement « homme de plaisir », comme disait le policier de l'an VIII et cherche dans de faciles consolations l'oubli des malheurs de la retraite[2]. Puis la maladie le terrasse et le retient sans connaissance, prisonnier de l'ennemi, à Marienwerder. Dès qu'il a repris ses sens, soutenu par un bras étranger, il regagne sur une charrette de paysan, après quelques aventures plus ou moins dangereuses, le quartier général du vice-roi d'Italie. Il attestait ainsi, comme il l'a écrit, son « désir de servir encore Sa Majesté dans une nouvelle campagne ».

Lors de la reconstitution de la Grande Armée, on le retrouve

1. *Correspondance de Napoléon*, Lettre du 4 avril 1812 (XXIII, 958).

2. Général Griois, *Mémoires*, II, 203-204.

à Metz, où il a été appelé comme sous-chef d'état major du 11e corps en formation (Maréchal Macdonald). Les hostilités ouvertes, il fut mis à la tête d'une brigade, toujours sans changer de grade. A l'affaire de Flossgraben, sa conduite fut telle que le lendemain, Macdonald demanda pour lui l'étoile de la Légion à l'empereur. Napoléon hésitait ; le maréchal ajouta : « Pour le bien du service, je souhaiterais à Votre Majesté beaucoup d'officiers comme celui-là ». La décoration fut accordée et le nouveau chevalier justifia cette faveur tardive par sa conduite à la Katzbach, puis à Rottnosita, où il reçut deux coups de lance et sept coups de sabre ; ce qui lui valut le brevet tant attendu de général de brigade (28 septembre 1813). A peine guéri, il reprit son poste de combat à Leipzig et à Hanau.

Pendant la campagne de 1814, il n'apparaît qu'une fois, à l'extrême droite de la ligne française d'opérations, à Nogent-sur-Seine. Le jour même où Napoléon remportait la victoire de Montmirail (11 février), il soutint, avec une poignée de soldats (1 200 hommes), au pied de retranchements improvisés, pendant toute une journée, l'effort deux fois réitéré de 8 000 ennemis. Atteint d'une nouvelle blessure dans cette affaire, il reçut à quatre jours de distance le grade de général de division et un congé de convalescence de deux mois. Tels étaient cependant encore les soupçons entretenus par le souvenir de son passé qu'il demanda lui-même s'il pouvait se retirer dans sa famille et son pays d'origine. Des bureaux de la police on répondit : « Point d'inconvénient ni du côté du pays, qui est tranquille, ni du côté de M. le général de Bourmont, qui a donné des gages. C'est plutôt lui qui serait embarrassé s'il survenait quelque agitation dans le pays. » Le gouvernement impérial jugeait cette fois sa fidélité égale à son courage.

*
* *

Le héros de Nogent arrivait au terme de son congé, quand il apprit la chute de l'Empire, l'abdication de l'Empereur et la proclamation de Louis XVIII. Alors que la presque unanimité

de l'armée adhérait au nouveau régime, il eût été étonnant que l'ancien chouan ne saluât pas avec joie le retour des Bourbons. Il accourut à Paris offrir ses services au comte d'Artois et écrivit au roi : « Tout ce que j'ai fait depuis plusieurs années, l'expérience que j'ai acquise à la guerre et les connaissances que j'ai dans l'armée me mettront, je l'espère, en état de mieux servir Votre Majesté que je n'aurais pu le faire si j'étais demeuré oisif. » Le 18 avril, il demanda expressément un commandement en rapport avec son nouveau grade. On le mit à la tête de la 6e division militaire à Besançon, là même où il avait vécu en prisonnier pendant trois ans.

Ainsi placé en évidence, Bourmont ne se montra point, comme tant d'autres, oublieux de son récent passé. En distribuant aux troupes leurs drapeaux, il eut soin de leur montrer, inscrits entre les lis, les noms d'Austerlitz, d'Eylau, de Friedland. On crut même remarquer qu'au milieu des royalistes, dont l'enthousiasme continuait à se manifester sans mesure, il n'était pas monté au même ton qu'eux, comme s'il se jugeait insuffisamment récompensé de ses anciens services. Le gouvernement royal, qui ne pouvait ignorer ses avances à l' « usurpateur », pouvait de son côté ne pas le croire digne de toute confiance. En tout cas on lui refusa la croix de commandeur de Saint-Louis qu'il sollicitait pour prix de sa part brillante aux guerres de l'Ouest, alors qu'on venait d'appeler à la pairie et de nommer lieutenant-général honoraire l'homme qui l'avait espionné au nom de Fouché, le citoyen Luxembourg, redevenu duc de Beaumont. C'était l'exposer à de nouvelles tentations, auxquelles il succomba bientôt.

Les Cent Jours survinrent, qui firent de l'année 1815 celle par excellence des défections inattendues, avec récidive. L'esprit militaire comme l'esprit public se trouva démoralisé au milieu de la double crise produite par deux invasions suivies de deux révolutions. Ces mots : infidélité, loyalisme, devinrent synonymes ou purent être employés l'un pour l'autre, selon la bouche qui les prononçait. Chaque Français fut mis deux fois aux prises avec son propre passé. L'homme qui avait pris le Mans au nom du roi et défendu Nogent au nom de l'empereur se laissa surprendre et, si l'on peut dire, submerger par les événements qui lui imposèrent, en trois

mois, les résolutions les plus contradictoires. Pour comble de malchance, il retrouva sur son chemin Fouché, cette fois comme allié et non plus comme adversaire.

A l'approche de Napoléon revenant de l'île d'Elbe, il fut chargé avec Lecourbe, un général passé sans transition de la république à la royauté, de commander, sous le prince de la Moskowa, les forces opposées à l'Empereur. Sous l'influence de ses récents mécontentements, il fit entendre qu'il avait reçu de Paris, au sujet des mesures à prendre, des ordres qui avaient excité son indignation. A la proclamation ardente du préfet il en opposa une autre relativement modérée, de nature, suivant les royalistes purs, à amener sa destitution. Pendant la nuit qui précéda son départ pour Lons-le-Saunier, où il devait rejoindre Ney, il serait allé trouver l'archevêque Lecoz, un ci-devant constitutionnel qui n'avait guère à se louer des Bourbons et lui aurait parlé de son dévouement pour l'empereur[1]. Il se trouvait à côté de son chef avec Lecourbe, lorsqu'arrivèrent les proclamations de Napoléon au peuple et à l'armée. Ney en les lisant fut saisi au vif, bouleversé. Ses lieutenants ne firent rien pour le raffermir dans sa ferveur royaliste de la veille; ils le suivirent, ce qui était l'approuver, sur le terrain de la revue où se produisit la défection du maréchal, presque unanimement acclamée par les troupes. Bourmont assista au banquet qui suivit, but à la santé du grand homme; il se serait même moqué du comte de Grivel qui seul avait protesté en brisant son épée en présence des troupes. Quelques heures après, comme revenant d'un étourdissement passager, il se déroba à son commandement et gagna Paris; il y obtint une audience du roi (19 mars) et lui parla en sujet fidèle, prêt à concourir à tous les essais de résistance. Il se convainquit alors que la partie était momentanément perdue en France et envoya sa démission au ministre de la guerre.

C'est à cet instant qu'il rencontra ou alla trouver Fouché. Son ennemi d'autrefois, devenu duc d'Otrante et redevenu

1. Lecoz écrivit à Fouché (27 mars) pour lui recommander ce « militaire distingué » en qui il avait toujours trouvé « de la loyauté et de l'attachement à notre empereur ». Fouché répondit (8 avril) qu'il avait fait usage de la lettre, mais que déjà l'empereur avait jugé convenable d'employer Bourmont utilement.

ministre de l'Empereur, se trahissait tel qu'en 1800, républicain de la veille, bonapartiste du jour, royaliste du lendemain selon l'heure et l'interlocuteur. Il crut trouver dans le général démissionnaire un instrument propre à la nouvelle intrigue qu'il préparait et s'ouvrit à lui : « Napoléon est fou ; nous ne le laisserons pas jeter de nouveau la France dans l'abîme. L'enthousiasme ne saurait désarmer le patriotisme des bons citoyens ; un dénouement pacifique et libérateur de cette crise est possible avant que l'Europe ait pu intervenir. » Le ministre appuya cette affirmation de noms propres, de faits précis, bref il invita et décida Bourmont à rapprocher, cette fois dans une parfaite communauté de sentiments, leurs forces contre le tyran ressuscité[1].

Les relations ainsi renouées se continuèrent. Le général Berthézène a écrit dans ses Mémoires : « Le baron von Eckstein, directeur de la police à Gand... m'a affirmé que les rapports de Fouché avec le général de Bourmont étaient fréquents. » Ces rapports, aucun document n'en a jusqu'à présent révélé le détail ; Bourmont les a implicitement confessés plus tard en disant qu'il avait cru pouvoir s'associer, en rentrant dans l'armée, à un mouvement ayant pour but de restaurer le roi par des mains françaises, avant toute intervention étrangère. En conséquence, il reprit sa démission et redemanda du service. Parmi ses amis figuraient les plus chauds partisans de Napoléon, Ney, Labédoyère, Gérard ; ils répondirent de lui au maître et le ministre de la guerre (Davout), qui eût voulu le laisser à l'écart, forcé de céder, lui écrivit sèchement (1er avril) que « l'intention de l'empereur était qu'il prît le commandement de la 3e division du corps (Gérard) en formation sur la Moselle. » Bourmont se présenta aux Tuileries : « Vous avez eu de la peine à vous décider, lui dit l'Empereur avec un sourire qui trahissait plutôt la méfiance que la satisfaction. — Moi, Sire? Je suis dévoué à Votre Majesté et non moins ambitieux de lui prouver ma fidélité que reconnaissant de ce que je lui dois déjà[2] ». Il écrivait en même temps à sa femme

1. Récit de Bourmont à Falloux (dans les *Mémoires d'un royaliste*, II, 357).

2. Thiébault, qui rapporte ces paroles de lui (*Mémoires*, V, 331), ajoute : « J'ai parfaitement entendu ce que je vais rapporter littéralement ». — Bour-

ces mots énigmatiques : « Le parti que j'ai pris m'a paru le plus convenable... Je n'en changerai point. »

Les choix qu'il fit, quand il dut constituer son état-major, pouvaient faire connaître un peu plus clairement ses sentiments. Le colonel Clouet, officier du génie, avait commandé les troupes de son arme dans la garde du roi Joseph, depuis il s'était distingué comme premier aide de camp de Ney en 1813 ; ajoutons qu'il était beau-père du général de Reiset qui avait suivi le roi à Gand. Le commandant Sourdat avait fait aux côtés de Bourmont les campagnes de la chouannerie, y compris celle de Paris sous le Consulat ; il venait de rentrer de Naples où il avait gagné son dernier grade au service de Joseph et de Murat. Le chef d'escadrons Villoutreys, bien qu'ayant appartenu à la maison impériale, avait été destitué en 1809 pour faits se rapportant à la capitulation de Baylen. Le capitaine d'Andigné et le sous-lieutenant de Trélan, l'un de vieille noblesse bretonne, l'autre né à Maëstricht de parents émigrés, étaient de jeunes officiers attachés successivement à Bourmont comme aides de camp en 1813 et 1814.

Pendant le mois de mai, les espérances qu'on eût dû fonder sur un mouvement royaliste à l'intérieur disparurent. Les perspectives de la guerre civile s'effacèrent devant celles de la guerre étrangère. Les alliés réunissaient une armée anglo-prussienne en Belgique et déclaraient vouloir combattre Napoléon et non les Français. Louis XVIII se mettait publiquement sous leur protection et envoyait des commissaires aux quartiers généraux de Wellington et de Blücher. C'est alors que l'ancien chef d'état-major de Bourmont dans l'Ouest, Malartic, est chargé par Fouché de négocier avec les Vendéens l'ajournement de leur prise d'armes, sous prétexte que tout se décidera dans le Nord, et bientôt.

Ainsi s'était transformée la situation politique et militaire, quand le nouveau lieutenant de Gérard s'en alla au bout de six semaines, prendre possession de son commandement. Il se voyait condamné à coopérer à l'invasion de la Belgique, peut-être à la capture de son roi. Le duc d'Otrante dans son cabinet

mont fut entrevu par un de ses subordonnés de Besançon peu de jours après aux côtés de Ney, à une revue sur le Carrousel, « pâle sous sa cocarde tricolore ».

pouvait intriguer à son aise ; un soldat, sous le joug de l'obéissance et de la discipline militaires, se sentait beaucoup moins libre de ses mouvements.

Comme en 1800, on entendait le compromettre d'une façon irrémédiable avec son parti ; on l'acculait à l'alternative d'abandonner son poste ou de combattre les alliés officiels de Louis XVIII. Pourquoi n'alla-t-il pas au-devant d'un nouveau mandat d'arrêt signé Fouché ou ne donna-t-il pas sa démission ? Peut-être recula-t-il devant ces résolutions extrêmes, qui l'une et l'autre l'eussent rendu impuissant à servir son parti. Du moins, lors du plébiscite sur l'Acte additionnel, il vota non, ne fût-ce que pour protester contre l'article qui bannissait à perpétuité les Bourbons.

Arrivé sur la frontière, Bourmont se trouva, comme le disait plus tard Charles X, placé en face de son roi et les armes lui tombèrent des mains. Le 15 juin, lendemain de l'ouverture des hostilités, il gagna dès le matin le front de ses lignes, accompagné de son état-major particulier et d'un peloton de chasseurs ; là il congédia cette petite escorte, qu'il chargea de deux lettres, l'une de Clouet, l'autre de lui-même, pour le général Gérard ; puis il piqua des deux avec ses officiers qui, à son exemple, avaient jeté leurs cocardes tricolores, et disparut dans la direction des avant-postes prussiens. La lettre de Bourmont à Gérard contenait un essai de justification. Il craignait, disait-il, de participer à une victoire qui serait désastreuse pour la France ; il ajoutait : « On ne me verra point dans les rangs des étrangers. Ils n'auront de moi aucun renseignement capable de nuire à l'armée française. » Ainsi son intrigue compliquée le faisait aboutir à un acte que les lois militaires punissent de mort et auquel l'opinion populaire ne pardonne pas. Ce qui aggrave son cas, c'est que, fidèle à ses habitudes de dissimulation et de mystère, il disparut de son poste à la dérobée, avant le grand soleil, comme un fuyard qui se rend compte du caractère équivoque de son acte.

Une fois arrivé dans les lignes ennemies, Bourmont demanda à être amené auprès de Blücher ; était-ce pour parler de lui-même ou de ceux qu'il venait de quitter ? L'ex-officier suédois qui commandait l'armée prussienne refusa de le voir et qualifia sa conduite en quelques paroles brutales et dédaigneuses.

Auprès des Anglais, même tentative, même accueil[1]. Le même soir, Bourmont, qui ne se croyait sans doute pas tenu au silence vis-à-vis de son roi par sa lettre de la veille, écrivit de Namur au duc de Feltre quelques mots annonçant son départ pour Gand et donnant les nouvelles suivantes, qui ressemblent bien à des « renseignements » : « J'ai laissé le 4e corps sous les ordres du général Gérard à Philippeville ; il aura probablement marché aujourd'hui sur Charleroy. Le reste de l'armée, c'est-à-dire trois corps et la garde, était massé vers Beaumont. Il est vraisemblable que les Anglais ou les Prussiens seront attaqués demain. » Bourmont ne s'arrêta point au milieu du rassemblement, composé d'un millier d'hommes et qualifié d'armée royale, qui campait à Alost. Il poussa droit à Gand, où il fut reçu en audience par Louis XVIII.

Le 18 juin, c'est-à-dire le jour de Waterloo, le *Moniteur* annonçait à Paris sa défection d'après une lettre de Gérard et sa mise en jugement était décidée. Le 21, il était nommé commissaire extraordinaire du roi dans la 16e division militaire (Lille). Il y constitua, à l'aide des paysans, une milice qui lui servit à faire arborer le drapeau blanc sur un certain nombre de places fortes et à soustraire ainsi aux envahisseurs un important matériel de guerre. Le *Moniteur* d'alors donna à plusieurs reprises des détails sur cette campagne d'un nouveau genre. Bourmont lui-même l'a racontée dans des lettres adressées au prince de Croy-Solre, chambellan du roi des Pays-Bas, c'est-à-dire du souverain de la Belgique, dont l'assistance lui semblait indispensable au succès de son entreprise. Il réclama en effet cette assistance, ainsi que celle d'un détachement de troupes anglaises ; il se montra à Arras ayant à ses côtés Sydney Smith, l'ancien prisonnier du Temple. En somme il opérait à côté des envahisseurs une diversion qui secondait indirectement l'action de Fouché pour placer aussi tôt que possible Louis XVIII en face des vainqueurs de Waterloo ; mais comment comparer ce qu'il a fait au milieu d'une escouade

1. « Je commandais l'avant-garde. C'est vers moi que se rendit le général Bourmont. Son action me révolta, je l'avoue. Je ne voulus pas entendre ses confidences ; je lui dis que ce n'était pas mon office et je le fis conduire au quartier général du duc de Wellington » (Récit du général Frédéric Adam, dans Cussy, *Souvenirs*, II, 114). Les témoignages allemands ont été rapportés par H. Houssaye, dans son *Waterloo* (p. 112-113).

d'officiers attachés à sa fortune, dans un coin de pays, avec ce qu'a osé le duc d'Otrante à Paris, à côté d'un Parlement infatué de cette idée qu'il pouvait en imposer à la fois à l'Europe et à la France?

La révolution achevée, on sait ce qui arriva. Le 17 septembre suivant, Fouché sortit malgré lui des conseils du roi et passa quelques jours après la frontière, confiné dans un poste diplomatique qui n'était qu'un poste d'attente pour l'exil. Presque en même temps (8 septembre), Bourmont était appelé au commandement d'une division d'infanterie de la garde royale. En arrivant à Paris (octobre), il se trouva dispensé de revoir son allié de la veille. Depuis, il demeura en faveur tant que dura le régime. En entrant à la Chambre des pairs (1823), il eut également la bonne fortune de n'y plus rencontrer le « citoyen Luxembourg ». Celui-ci était mort le 14 mars 1821 et un de ses parents, chargé de l'éloge funèbre, l'avait présenté en dix lignes, ne mentionnant du défunt que ce qu'il avait été en 1789 et en 1814. Entre ces deux dates, il n'avait voulu le voir que « retiré dans sa famille ».

Employé à l'armée d'Espagne, devenu même son chef, mais à un moment où il n'eut pas à déployer ses talents militaires, Bourmont voulut à tout prix faire tomber par un coup d'éclat les accusations élevées contre lui depuis 1815. Étant ministre de la Guerre en 1830, il se fit nommer commandant de l'armée destinée à conquérir Alger. Il venait d'annoncer sa conquête à Paris, de recevoir enfin le bâton de maréchal, quand il apprit les Journées de juillet et l'abdication de Charles X. « Conformément aux ordres de Mgr le lieutenant-général du royaume », il annonça la reprise des trois couleurs à ses soldats, puis au nouveau ministre de la Guerre, celui-là même auquel il avait notifié en 1815 son abjuration du drapeau de 1789. Enfin, par Clausel, son successeur désigné, il envoya à la Chambre des pairs son serment au nouveau régime.

Cependant sa qualité de membre du cabinet Polignac lui rendait momentanément le séjour en France impossible. Il quitta Alger sur un petit bâtiment sous pavillon étranger et alla d'abord se mettre à l'abri en terre anglaise, à Gibraltar. Il n'en cherchait pas moins à sauvegarder sa situation militaire en France. Sa femme, devenue la « maréchale comtesse de

Bourmont », redevint son intercesseur auprès des puissants du jour; elle écrivit à Gérard, comme elle avait écrit vingt ans auparavant à Clarke, pour réclamer au nom de son mari un congé illimité sous prétexte qu'il avait besoin de voyager quelque temps.

Cette situation indécise dura pour Bourmont jusqu'à l'insurrection vendéenne de 1832. Reprenant alors pour la dernière fois la cocarde blanche, il vint dans les départements de l'Ouest à la suite de la duchesse de Berry, fit partie de son conseil et, au moment décisif, se prononça contre une prise d'armes qu'il jugeait par avance malheureuse. Cet avis lui aurait valu, s'il fallait en croire la trop maligne Madame de Boigne, de la part de la « Régente » une virulente et outrageante apostrophe. En tout cas le seul fait d'avoir été mêlé à cette tentative de restauration armée le fit déclarer démissionnaire comme maréchal, puis condamner par coutumace devant les assises de la Loire-Inférieure.

Rejeté en exil, dans son ancienne condition d'émigré, il essaya de reprendre sa vie d'autrefois, celle de serviteur errant de la légitimité. On le vit en 1833 en Portugal, à la tête d'un petit corps de royalistes français venus pour soutenir la cause de Don Miguel contre celle de sa nièce Dona Maria. Après une courte et infructueuse campagne, il disparut de la scène politique, rentra en France à la suite de l'amnistie générale de 1840 et y mourut retiré sur ses terres, dans le Maine, en 1846. Fouché moins heureux n'a pu revenir que mort et après plus de cinquante ans dans sa paroisse natale, alors qu'il n'y avait plus ni Bourbons ni Napoléons à la tête de la France.

Ainsi ces deux hommes si rapprochés l'un de l'autre par les lieux de leur naissance, mais si différents par le fond de leurs opinions et les milieux où ils ont vécu, durent à la fin de leur vie méditer avec la même tristesse sur les extrémités auxquelles les révolutions et les passions de parti peuvent conduire les hommes publics. Somme toute, il n'était pas un régime que Fouché n'eût compromis ou trahi en le servant. Sa conscience était une table rase où ces divers noms, république, empire, royauté, avaient été inscrits, raturés ou rétablis avec la même indifférence, le même sans-gêne. Bourmont au contraire avait vécu dans une foi politique invariable, sauf à la dissimuler dans

un intérêt momentané et croire la servir, plus efficacement que par les armes, par des sacrifices contraints aux idoles dressées inopinément sur sa route. Il reste au plus haut point tel qu'on l'avait considéré en 1800, un obstiné doublé d'un indécis, n'ayant de courage, selon le mot de Fouché, que l'épée à la main. Aussi, après avoir été sous le Consulat un opportuniste trop habile, comme on dirait aujourd'hui, il se retrouve au point culminant de sa carrière dans la même attitude, comme pris entre deux feux sur les deux champs de bataille où il a arboré successivement deux cocardes, à Ligny et à Alger.

Fouché et Bourmont payèrent en bloc, l'un après l'autre, dans l'exil ou dans une retraite forcée, leur manque de fermeté et de franchise dans le caractère et de logique dans la conduite. Ils éprouvèrent de leur vivant les rigueurs d'une opinion toujours indulgente aux audacieux et aux violents, implacable au contraire envers les compromissions politiques et les défections militaires. Aujourd'hui encore l'observateur désintéressé des événements éprouve un sursaut involontaire, quand, à travers les mêlées obscures du dernier siècle, il les voit passer.

LÉONCE PINGAUD

LA RÉSISTANCE DU SLESVIG

A LA GERMANISATION

Les Slesvigois du Nord, ceux qui parlent danois, que la Prusse s'est annexés en 1866, avec les autres Slesvigois et les Holsteinois, sont des Scandinaves. En eux, nous retrouvons le caractère de la nation à laquelle ils ont été arrachés, mais il s'y ajoute certains traits particuliers, nés de la résistance qu'ils opposent aux maîtres dont ils refusent d'adopter les mœurs. Si ailleurs des Scandinaves subissent l'influence de l'Allemagne, en Slesvig culture germanique et culture scandinave manifestent leur antagonisme. Et ce phénomène est intéressant à observer, mais ce qui nous intéresse surtout, c'est la résistance, toute semblable à celle de l'Alsace-Lorraine, des Slesvigois du Nord à la germanisation. L'Allemagne ne s'est assimilé aucune des trois nationalités, Polonaise, Danoise, Alsacienne-Lorraine, qu'elle a prétendu absorber. Les Slesvigois, mieux organisés peut-être que les Polonais et que les Alsaciens-Lorrains, sont moins nombreux et moins forts; ils occupent seulement la partie du Slesvig qui s'étend entre la Kongeaa, marquant la frontière danoise au Nord, Flensborg et Tönder au Sud. Mais ils ont puisé dans le sentiment de leurs origines, énergiquement entretenu, la force de sauver leur langue et leur culture. Cette lutte même a développé chez eux un des côtés du caractère danois qui, au Danemark, apparaît peu, une opiniâtre ténacité.

***

Lorsqu'on vient des îles danoises et que l'on arrive en Jutland, on retrouve, dans la population, la même bonne grâce, la même cordialité que dans les îles, mais, dès qu'on passe en Slesvig, on aperçoit du changement. La Prusse se reconnaît dans l'organisation des chemins de fer. La réglementation, l'ordre remplacent soudain le laisser aller, la bousculade des gares, des embarquements et des buffets. Il n'y a plus ni hampes ni drapeaux devant les maisons. Quant à l'aspect des gens, on ne remarque point de différence, si ce n'est, mêlés aux Danois, en petite proportion, des Allemands plus corpulents, de teint moins clair et chez les Danois eux-mêmes quelque chose de plus réfléchi, de plus réservé dans les manières.

L'expression de ces figures me frappa davantage quand je pus voir des Slesvigois réunis en nombre. Il y a en dehors d'Aabenraa, à l'amorce d'une de ces larges routes plantées d'arbres qui sont la beauté de ses environs, une grande construction qui n'est ni un palais ni un restaurant, mais un *hjem*, un foyer pour le peuple. C'est une des cinquante *maisons d'assemblées* que les Slesvigois du Nord se sont bâties pour se rencontrer en parlant danois. Quand j'y entrai un dimanche de juillet dans l'après-midi, le jardin était rempli de jeunes gens et de jeunes filles qui jouaient aux quilles ou à d'autres jeux, les pièces du rez-de-chaussée, de familles qui prenaient le café. Au premier une vaste salle est disposée pour les conférences, les concerts et les fêtes, avec un théâtre et une galerie vis-à-vis; peinte en blanc, une bande rouge aux fenêtres et aux portes, elle est claire et gaie. Le goût et l'aspect de bien-être, voilà ce que l'on trouve partout dans les maisons danoises; ici nous sommes en Danemark.

Autour de trois grandes tables rangées dans le sens de la longueur étaient assises, ce jour-là, environ quatre cents personnes, jeunes hommes et jeunes femmes, qui portaient à la boutonnière une fleur blanche et un ruban rouge, les couleurs du Danebrog, le drapeau danois. Sur les nappes, ornées de fleurs, étaient servis le café et les gâteaux. Un des membres de la réunion se leva et, se plaçant à l'extrémité de la salle, devant

le théâtre, il se mit à parler d'un ton très simple. La voix était calme, les paroles fortes. « Vous êtes une heureuse jeunesse, commença-t-il. En réalité, je le dis. Et cependant vous supportez le fardeau d'une domination étrangère et vous pouvez, devant vos maîtres, proférer cette plainte : à nous, vous avez refusé la langue maternelle à l'école, vous avez banni nos pères et nos frères, vous tournez en dérision nos souvenirs et vous nous traitez en étrangers dans notre propre pays. Je répète pourtant que votre jeunesse est une heureuse jeunesse parce que vous prenez part à une lutte grande par son objet. Vous êtes de mon avis en ce jour de fête, mais non dans la peine et dans l'effort de l'existence quotidienne, car alors vous avez le sentiment que beaucoup de choses sont détruites autour de vous. Cependant, je répète que vous êtes une heureuse jeunesse. »

D'autres orateurs d'âge différent les entretinrent tour à tour de leur devoir en les prévenant contre l'abattement. « Soyez une jeunesse gaie, disaient-ils, et malgré la tâche que le sort vous prépare, ne soyez pas de soucieux piliers de la société. Vous n'en aurez que plus de force pour résister à ceux qui veulent briser la chaîne de vos souvenirs. » Tel était en gros le sens de leurs discours. Entre ces harangues, l'assemblée chantait en chœur quelqu'une des chansons qui sont contenues dans un petit volume, *le Livre bleu*. Ils tiennent du cantique et de l'hymne national, ces chants qui ont si souvent fortifié le courage des Slesvigois. Parfois les assistants soulignaient de trois hourras ce qu'ils entendaient. Mais ils ne manifestaient pas bruyamment. Il y avait là des jeunes gens de conditions diverses ; la plupart étaient des cultivateurs. « Nous sommes des paysans », me disaient quelques-uns d'entr'eux en sortant. Chez le paysan, ici comme partout, l'expression des sentiments est lente, sans vivacité. Sur les visages attentifs, scandinaves par les yeux bleus, danois par la douceur des traits, on lisait l'énergie et non le défi, la confiance et non la colère, l'assurance que rien au monde ne ferait varier leur foi.

Quelques instants après je visitais ce qu'on peut appeler le cœur du *Folkehjem*, la bibliothèque. Sur les rayons sont rangés et disposés commodément des livres danois, histoire, poésie et romans, mêlés à des traductions étrangères. Je remarque, à nombreux exemplaires, les œuvres de Selma Lagerlöf et

d'Alexandre Dumas père. On m'apprend que c'est là que se fournissent les cent cinquante-cinq bibliothèques populaires du Slesvig septentrional. Celle-ci met en circulation plus de cent mille volumes. Mes guides pouvaient me montrer leurs livres avec fierté. Ils savent ce qu'il leur en a coûté de les acquérir, de les conserver et les difficultés qu'il leur a fallu vaincre pour avoir le droit de les prêter.

Peu de jours après je parcourais Flensborg, vieille cité maritime aux anciens clochers, ville industrielle aussi où il semble au premier abord que tout le monde parle allemand. Des soldats et des matelots remplissent les rues, on croise des officiers de marine et des cadets, coiffés de casquettes blanches, portant au côté un petit poignard doré et guilloché; leur école, l'école de la marine étend ses bâtiments lourds et pompeux non loin de la ville. La statue de l'empereur Guillaume II, en tenue d'amiral, se dresse devant l'école, dominant l'escalier qui monte de la rive, hommage au fondateur de la marine allemande.

Tout ici paraît allemand. Mais suivez la rue populaire de Harrisleer, tournez dans la Norder Allee et à droite, dans un étroit chemin bordé de pauvres logis, vous apercevez une petite maison entourée d'un jardin où poussent des roses danoises; il n'y a qu'en Danenark que l'on en voie d'aussi grandes et d'aussi éclatantes. Cette humble demeure produit l'effet d'une oasis de paix. La bibliothèque où je pénètre n'est pas grande, le parquet reluit, la mousseline des fenêtres laisse entrer un jour adouci; sur les tables, placés comme dans un salon ou un parloir, des bouquets de fleurs répandent leur parfum et jettent une note claire sur le fond sombre des livres qui tapissent la chambre. Beaucoup de ces volumes sont vieux, non pas très anciens, mais âgés d'un siècle ou d'un demi-siècle; leurs reliures grises, vert-bouteille, marron ou fauve sont relevées parfois d'un fil d'or qui a subsisté. Cette bibliothèque, plus savante et plus historique que celle d'Aabenraa, et dont la destination est un peu différente, a été fondée par l'historien A.-D. Jörgensen. Elle est confiée à la veuve du député danois du Slesvig, Gustave Johannsen, celui que l'on appelait le roi de Flensborg, et à sa fille, une belle jeune femme grande et forte qui, malgré son tablier, garde un air de tranquille et souriante dignité. C'est là tout le Slesvig danois et les armes dont il se

sert pour résister et se maintenir : des sociétés, des chants, des bibliothèques.

*
* *

Les cent quarante mille Danois du Slesvig septentrional ou du « Jutland méridional », pour se servir d'un nom qu'il leur est interdit de s'appliquer, sont des paysans, c'est-à-dire de plus ou moins petits propriétaires. Paysans plus éveillés, plus décidés, moins routiniers que les nôtres, ils font valoir leurs terres avec intelligence, ayant adopté les modes d'exploitation des « Danois du royaume », systèmes de culture et d'élève du bétail qui ont fait de ceux-ci les maîtres de l'Europe pour l'agriculture. Leur disposition à s'unir leur a rendu facile la pratique des laiteries coopératives inaugurées en Danemark. On comprend la place que tiennent les travaux des champs dans la vie de cette population rien qu'en lisant ses journaux. Ils sont remplis du prix des denrées sur les marchés, du progrès ou de la diminution des épizooties, de l'état de la température. Il y a des Slesvigois armateurs et marins, industriels et commerçants, mais en petit nombre; il n'y en a point qui soient châtelains ou hobereaux. Quelques-uns de leurs fils s'expatrient; d'aucuns deviennent des artistes, des directeurs de musée, des chefs d'usine ou des banquiers, soit à Copenhague soit dans d'autres villes du Danemark. Ils ont les habitudes de la bourgeoisie. Ils sont, comme presque tous les paysans, conservateurs, très attachés à leurs vieux usages. La Prusse ne leur a pas enlevé leurs divisions administratives, les formes dans lesquelles ils étaient accoutumés de recevoir la justice sans les blesser profondément. Ils étaient très dévoués à l'église d'État; nul plus qu'eux n'éprouvait de répugnance pour les exagérations auxquelles peuvent conduire le piétisme et le grundtvigianisme. Ce n'est que lorsque les services qu'ils entendaient dans les églises furent célébrés complètement en allemand qu'ils fondèrent des communautés libres où rien dans la croyance ni dans le rituel qu'ils pratiquaient auparavant n'a été modifié. Ils sont pieux; la religion joue chez eux un grand rôle.

On trouve le sentiment chrétien avec la fidélité au devoir dans les lettres d'officiers et de soldats slesvigois qui ont pris part à la guerre de 1864, publiées par M. Karl Larsen[1]. Le romancier s'est fait là historien ou, du moins, fournisseur de précieux documents historiques. Son volume contient des lettres dont les auteurs appartiennent à toutes les provinces danoises et il a eu soin de toujours spécifier leur lieu d'origine. Les réflexions que font les Jutlandais méridionaux en s'adressant à leurs parents ne révèlent pas l'amour de la guerre ; elle est pour eux un fléau. Ils plaignent l'argent qu'ils dépensent, les champs abîmés, les récoltes perdues. Mais ils ne savent pas reculer; ils défendent leur terre. Un paysan, s'adressant à son fils, lui fait cette recommandation : « Là où l'on te placera, reste. » Un combattant écrit : « Et j'espère que Dieu me donnera la force et le courage d'accomplir mon devoir et ce à quoi je serai appelé, de façon que je puisse traverser avec honneur ce que m'offrira la destinée. » Un soldat, n'ayant pas assisté à la bataille, par suite d'une circonstance fortuite, s'en fécilite. « Chère femme, dit-il, j'ai été heureux d'avoir été à l'hôpital le jour où cela a été si dur à Dybböl... oui, je remercie Dieu maintes fois de n'avoir pas été là et il ne faut pas que tu oublies de prier Dieu parce que ton mari a échappé au feu ce jour là. » Cet homme fut plus tard décoré du Danoebrog pour sa bravoure. On sent qu'il a fait et fera quand il le faudra, bonne figure en face du danger. De son côté sa femme, en lui apprenant qu'elle attend un enfant, dit : « Je puis t'annoncer que moi et nos petits enfants, nous sommes en assez bonne santé, mais le temps viendra vite où j'aurai besoin que tu me donnes du courage, cher père. Mais je pense bien qu'il y a un autre père qui m'entendra alors. Je ne puis en écrire davantage à ce sujet parce que mes larmes coulent très fort... J'ai beaucoup de saluts empressés à t'envoyer de beaucoup d'amis. Ils viennent me consoler. Le maître d'école est venu un soir et il m'a demandé de lui montrer ton portrait et une lettre de toi et j'en ai été bien contente. Quand il eut vu ton portrait, il dit : Il est bien beau, mais en lisant la lettre, il s'est mis à gémir. Mais il m'a donné du courage et

1. Karl Larsen, *Under vor sidste Krig, Samtidige Dagbogsoptegnelser og Breve*, Copenhague, 1897.

m'a dit que si seulement tu pouvais supporter tout cela, il ne croyait pas que la guerre durerait. Il a donné à notre petit garçon deux marks quand il lui a dit adieu.

Un salut empressé, cher mari, de ta vraie femme. »

*
* *

Mille choses rappellent l'Alsace au Français qui visite et étudie le Slesvig danois. S'il a vu un peu l'Alsace actuelle, il lui est impossible de ne pas faire beaucoup de comparaisons. Il est bien facile d'apercevoir les ressemblances dans la situation morale des deux pays. Ils ont passé par les mêmes phases dans leur attitude et dans leur résistance au vainqueur depuis la conquête et l'annexion.

Leur histoire antérieure n'est pas la même. L'Alsace, liée à l'Allemagne pendant des siècles, avait déjà, quand elle fut devenue française de son gré, trouvé dans les libertés accordées par la France monarchique la satisfaction de son amour pour l'indépendance et l'égalité. La Révolution devait en favoriser le plein épanouissement. Les guerres de la Révolution et de l'Empire, qui offrirent un vaste champ aux instincts militaires de l'Alsace, où elle prit une part si grande à la gloire de la France en versant pour elle tant de sang, cimentèrent l'union. La finesse supérieure de la culture acheva de la conquérir. Française par les mœurs et par les sentiments, l'Alsace conservait dans la vie familière son dialecte germanique, grâce à la tolérance heureuse d'une administration, à son égard douce dans ses procédés, bien que forte et centralisée.

Le Slesvig septentrional était au contraire un pays essentiellement danois, un pays scandinave qui, tandis qu'il appartenait au royaume de Danemark, fut en partie germanisé par ses prêtres. L'influence de la mode, le prestige des universités allemandes apportèrent la langue germanique. Les souverains, par une imprévoyance et une négligence qui ne s'explique guère, n'ont mis nul obstacle à son extension. Quand les hommes cultivés voulurent faire prévaloir en Slesvig l'usage du danois, ils s'opposèrent à leur tentative ; pour qu'elle réussît

il fallut user de ruse. Il s'agit là des classes élevées. Quant au peuple, il a toujours résisté à l'introduction de l'allemand.

Cette résistance était toute spontanée et bien contraire à l'intérêt des individus qui l'opposaient à leurs prêtres, à leurs administrateurs, à leurs pédagogues. Néanmoins, la longue pression qu'ils subirent fit céder peu à peu leur énergique inertie. La ligne qui sépare le pays de langue danoise monta insensiblement. Une description du Slesvig écrite au XVIIIe siècle montre que le bas-allemand envahissait déjà à cette époque l'Anglie et les villages situés entre Husum et Slesvig. Au XIXe siècle, les quarante-cinq mille Angles ne parlaient plus que l'allemand; Flensborg fut perdu pour le danois et aujourd'hui la limite de la langue danoise passe un peu au-dessus de Flensborg, Als et la presqu'île de Sandeved restant en deçà, s'incline vers le sud plus bas que Hjoldelund et aboutit à la mer du Nord, sous Tönder et Höjer[1].

On a dit que la guerre des duchés avait duré jusqu'à 1870. On peut assurer qu'elle dure encore. Les déclarations du gouvernement danois qui affirme accepter loyalement la situation que lui a faite le sort des armes sont évidemment très sincères, mais ne signifient pas grand chose à côté des réalités morales. La Prusse n'a pas conquis les Slesvigois. S'incarnant dans des fonctionnaires maladroits, tracassiers, que l'on change sans cesse, elle avait affaire à une race très sensible au ridicule, à qui la force seule, sans autre prestige, n'impose pas de respect. Un enfant à qui l'on dictait cette phrase, entre la prise du Dannevirke et la paix de Vienne : « Le Slesvig-Holstein est ma patrie », s'arrêta d'écrire en disant : « Ce n'est pas encore décidé. » Une telle population ne se manie pas facilement; on n'en vient point à bout.

La résistance a, tout d'abord, manqué d'organisation; des forces furent perdues parce que l'espoir d'un prochain retour au Danemark était entretenu par un article du traité de Prague.

1. Pour tous les renseignements précis, on peut consulter le *Manuel historique de la question du Slesvig*, 1906, publié en français, à Copenhague, sous la direction de M. Franz de Jessen. Un autre ouvrage, celui-ci en danois, *Nordslesvig 1864-1909*, par M. Mackeprang, Copenhague, 1911, est du plus haut intérêt et donne des informations détaillées sur la situation actuelle et sur l'histoire du Slesvig depuis la guerre des duchés. Ce livre vient d'être traduit en allemand.

Le paragraphe 5 spécifiait que les habitants des districts septentrionaux du Slesvig seraient réunis à leur ancienne patrie, s'ils le demandaient par un vote librement émis. Pendant des années, jusqu'au mois d'octobre 1878 où, par un accord avec la Prusse, l'Autriche renonça à l'exécution de cette clause[1], la politique ou, pour employer un terme plus exact, la conduite des Slesvigois s'inspira de la promesse qu'elle contenait. Ils se croyaient dans une situation temporaire. Ils montrèrent peu d'empressement à prendre part aux élections lorsqu'en 1867, après leur annexion à la Prusse, ils furent invités à envoyer des députés à la Diète, car ils craignaient que le fait de voter ne fût regardé comme un consentement à leur séparation d'avec le Danemark. Néanmoins ils comprirent à temps qu'ils avaient intérêt à être représentés et ils élirent deux députés avec quatre-vingt-deux pour 100 de voix danoises, ce qui montrait l'inexactitude de l'affirmation allemande d'après laquelle les nationalités auraient été si mélangées qu'il était impossible de tirer une ligne de démarcation entre la langue allemande et la langue danoise.

Au Landtag prussien les députés slesvigois refusèrent le serment de fidélité qui était exigé. Ils furent réélus deux fois de suite. Ils n'y siégèrent qu'à partir de 1882. Les prêtres, les maîtres d'école, les soldats ne voulaient pas non plus jurer. Cette tactique, employée par les Polonais en 1848, avait dû être abandonnée. On renonçait par là à une masse d'emplois qui étaient alors laissés aux Allemands. Cinquante instituteurs, vingt-sept vieux prêtres furent destitués de leurs fonctions, quelques-uns sans recevoir de retraite. Le nombre peut n'en paraître pas très élevé, mais il faut songer que ceux qui avaient semblé animés des sentiments danois les plus ardents avaient été privés de leurs fonctions dès 1864. On doit reconnaître aussi que la première génération qui grandit après la guerre, élevée par des maîtres d'école qu'une conception différente de leur devoir ou la crainte de perdre leur gagne-pain avait poussé à reconnaître l'autorité du roi de Prusse, fut formée dans la langue et dans les sentiments danois.

Quand le service militaire fut exigé pour la première fois,

1. F. de Jessen, Mackeprang, ouvrages cités.

ceux qui étaient atteints par la conscription s'enfuirent en masse. Les Slesvigois du nord passèrent la frontière, les Slesvigois du sud qui n'éprouvaient ni une chaleureuse affection pour le Danemark, ni le moindre attachement pour la Prusse et qui ne souhaitaient nullement devenir soldats prussiens s'embarquèrent pour l'Amérique. La circonscription d'Haderslev qui comptait soixante-dix mille habitants ne donna qu'une soixantaine de recrues. Lorsque les hommes plus âgés qui, de 1852 à 1864, avaient servi dans l'armée danoise furent inscrits dans la réserve et reçurent l'ordre de prêter le serment, un dixième d'entr'eux seulement obéit. Les jeunes gens avaient déjà émigré; ce furent alors des pères de famille qui laissèrent derrière eux femmes, enfants, maisons; les trains se dirigeant vers le nord étaient pleins. On estime que la population a diminué alors de cinq à huit mille hommes. La misère fut grande pendant l'été qui suivit; on manquait surtout de domestiques dans les fermes. L'année 1870 marqua un nouvel exode, car on ne voulait pas se battre contre la France. Elle marqua aussi une immense déception. Les Slesvigois avaient toujours cru que l'empereur ferait exécuter le paragraphe 5 dont il était l'auteur. Le gouvernement prussien mit le Slesvig septentrional en état de siège jusqu'au 2 septembre et le député Krüger fit trois mois de forteresse à Lötzen, près de la frontière russe, avec quatre orateurs de la foire de Visby. Les journaux danois furent interdits, leurs rédacteurs arrêtés. Dix prêtres refusèrent de prier pour le succès des armées allemandes dans « la guerre de justice qu'elles soutenaient contre la France ». La nouvelle de nos défaites répandait la consternation.

Le traité de 1878 acheva de désiller les yeux et fit comprendre aux Slesvigois de quelles illusions ils s'étaient nourris. Ils purent calculer ce que leur avait coûté leur foi robuste dans une feuille de papier : l'abandon du pays par soixante mille habitants, une perte de quatre vingt-dix millions de couronnes emportées par les émigrés, tandis que s'accomplissait la germanisation de l'école, de l'église et de l'administration. Ils virent qu'ils ne pouvaient défendre leur conscience nationale qu'en se resserrant et en usant de toutes leurs armes. Il y eut alors, parmi eux qui se trouvaient à beaucoup d'égards dans

une situation différente, le même revirement que chez les Alsaciens-Lorrains quand ils renoncèrent à la politique de protestation pour revendiquer leur droit à être traités comme les autres citoyens dans un *Reich* où ils ont été incorporés malgré eux.

*
* *

L'être que le malheur frappe recule, se cabre et se tord sous les coups qui le surprennent; pour y échapper, il en appelle à toutes les puissances extérieures. Puis, soudain, revenu sur lui-même, il considère avec calme ce que le sort lui a laissé; vaincu, mais prêt à vaincre, il se carre dans la position où il est acculé et, se rendant compte qu'il ne peut se fier qu'à lui seul, mesurant froidement ses démarches, il se redresse et se défend. Ainsi en est-il arrivé pour les Slesvigois. La réaction s'est faite chez eux un peu plus tôt que chez les Alsaciens. L'attitude des Alsaciens nous inspire une certaine émotion : celle des Danois peut nous intéresser.

Ils ont fini par penser qu'ils faisaient le jeu de leurs adversaires lorsqu'ils partaient. Ce qui pouvait les éclairer sur ce point plus que toute autre chose, ce sont les expulsions dont se sont servis avec excès certains présidents-supérieurs, à des moments critiques comme celui des élections où il importait de diminuer le nombre des voix danoises. M. H.-P. Hanssen, actuellement député au Reichstag, a formulé le programme qu'allaient suivre les Slesvigois. Nous rejetons énergiquement, a-t-il déclaré, l'accusation de faire des efforts pour nous séparer de la Prusse. Il ne nous appartient pas d'en faire... Nous nourrissons cependant le désir d'être de nouveau unis au Danemark, mais nous nous appuyons entièrement sur la constitution prussienne, sur les lois existantes. Nous ne boycotterons pas les Allemands; nous remplirons consciencieusement nos devoirs vis-à-vis de l'État prussien et vis-à-vis de l'empire allemand, mais nous demandons aussi que nos droits de citoyens prussiens soient respectés; d'ailleurs nous continuerons à défendre et à maintenir, comme nous l'avons fait jusqu'à présent, notre langue danoise et notre culture scan-

dinave. « Il faut que les garçons restent et que pas un pouce de terrain ne tombe aux mains des Allemands. » Tel est le mot d'ordre. En effet les Slesvigois parlent danois, prennent part aux élections et gardent le sol. Pour être plus à même de lutter, il leur faut, disent leurs chefs, développer leur valeur. Les jeunes gens qui, aujourd'hui, ont fréquenté les écoles allemandes et qui ont fait leur service militaire sont déjà bien mieux armés pour le combat que n'étaient leurs devanciers.

Il n'est pas à craindre que le conscrit, pour avoir servi dans l'armée allemande, perde sa nationalité, ni que l'enfant, pour s'être assis sur les bancs de l'école, oublie sa langue. On n'a pas besoin de les avertir qu'ils ne sont pas de la même race que leurs maîtres; ceux-ci prennent soin de le leur apprendre en les traitant comme des parias, comme des citoyens d'une classe inférieure. Les paysans slesvigois disent couramment : « Si Dieu avait voulu que nous fussions Allemands, il les aurait faits plus intelligents. » Les Allemands n'ont pas compris qu'ils se trouvaient en face de gens attachés par leurs entrailles mêmes à la nation dont ils avaient été membres. Les fonctionnaires croyaient ou feignaient de croire que leur résistance était de l'agitation et ils proclamaient à tout venant que lorsque l'agitation serait finie ils laisseraient les Danois jouir de leurs droits. Ils s'imaginent que les « Danois du Royaume » comme on dit là-bas, entretiennent cette « effervescence » et, dans un petit « catéchisme pangermaniste[1] », trésor de brutale naïveté qu'il faut lire tout entier pour connaître certains courants qui entraînent aujourd'hui l'Allemagne, on prétend que l'or danois n'est pas étranger à l'inconcevable entêtement de cette poignée de Danois. On néglige d'y expliquer comment ce pactole peut sortir d'un pays peuplé seulement « de quatre millions d'habitants » : on n'explique pas non plus comment c'est un devoir pour les Allemands de l'Empire de soutenir de leurs deniers les Allemands d'Autriche et comment ce serait un crime pour les Danois d'aider les Jutlandais.

La culture germanique commence par se montrer à l'enfant

1. *Alldeutscher Katechismus*, von Heinrich Calmbach, Verlag der Vermögensverwaltung des Alldeutschen Verbandes, Mayence, 1911.

comme une marâtre. Elle l'amène à l'école où un maître lui parle une langue qu'il ne comprend pas. L'instituteur a, il est vrai, une recette pour vaincre les difficultés qui en résultent; on lui a dit : « Employez la langue des sourds-muets ». On a du reste excité son zèle à faire pénétrer la science allemande dans les cerveaux de ses élèves en augmentant ses appointements proportionnellement aux progrès qu'il fait faire à la germanisation. Lui-même se sert de moyens analogues. Il condamne à des amendes les enfants qui, même en dehors de l'école, parlent danois. Il les oblige à lui donner leurs livres danois et maintes fois, emporté par la colère, il lui est arrivé de les brûler dans le poële. Il force ses élèves à chanter des chansons détestées : *Schleswig-Holstein Meerumschlungen* ou *Ich bin ein Preusse*. En réponse ceux-ci, la nuit, scient la hampe blanche et noire qui se dresse à la porte de l'école ou bien ils y suspendent le Danebrog. Les parents refusent d'acheter les livres prescrits et, en quelques endroits, il a fallu les faire saisir pour couvrir les frais de cette dépense.

De son côté l'administration prussienne a inventé la guerre aux morts. Je n'entends point par là l'interdiction de mettre des couronnes ornées de rubans aux couleurs danoises sur les tombes des soldats danois tombés en 1864; ils peuvent dormir en paix, sans couronnes, à l'ombre des grands arbres et sous le vêtement de feuilles dont l'automne recouvre la terre qui les garde; je veux parler de l'interdiction de célébrer des enterrements solennels dans les cimetières pour les défunts appartenant à des communautés libres. On devine quels sentiments de piété intime et tendre on blesse chez ceux qui rendent à leurs parents les derniers devoirs. Les fonctionnaires ont trouvé là certainement une des manières les plus cruelles de faire souffrir les Slesvigois.

Mais où ils se sont montrés inlassables et peut-être plus odieux, c'est dans la pratique des expulsions, très nombreuses à l'époque où M. de Köller administrait les duchés, et dans la persécution exercée contre les *Hjemlöse*. Sous « la période Köller », qui a duré de 1898 à 1903, on a expulsé mille sujets danois, dont six cents les deux premières années, pour des causes futiles comme d'avoir caché un Danebrog dans un grenier, d'avoir chanté des chansons danoises, d'avoir assisté

à des réunions de ligues danoises. Aux sujets allemands qui avaient le goût de ces chansons subversives, on réservait les amendes ou la prison, selon le cas.

Le mot de « Hjemlöse » désigne les personnes sans foyer, sans patrie, qui ne souhaitent que d'en avoir une, mais à qui l'administration refuse la naturalisation. Fils d'optants, habitant le Slesvig, ils ne sont pas Danois puisque d'après la loi danoise (antérieure à 1898) les fils de Danois ne l'étaient pas lorsqu'ils étaient nés à l'étranger, et pas Allemands puisque d'après la loi allemande, on a la nationalité de son père. Une clause de la paix de Vienne spécifiait que l'option des parents entraînerait la qualité de Danois pour les enfants vivants au moment de l'option, mais on n'y parlait pas de la nationalité des enfants devant naître après. Parmi les trois mille sans patrie qu'il y a aujourd'hui en Slesvig, beaucoup le sont de ce chef; mais il s'y joint les fils d'ouvriers et de domestiques danois venus au moment de la plus forte émigration où la main-d'œuvre avait fait si grandement défaut. Leurs enfants se sont attachés au pays, ils s'y sont mariés parfois et ils voudraient s'y établir, sans être exposés comme ils le sont présentement à se voir expulser du jour au lendemain. Les fonctionnaires ne leur accordent pas la naturalisation parce qu'ils supposent qu'ils grossiraient le nombre des voix danoises dans les élections. Il faut pour l'obtenir, disent-ils, être Allemand de cœur et d'âme. Les autorités sont tellement ingénieuses lorsqu'il s'agit de se débarrasser de personnes à tendances danoises qu'elles sont parvenues à trouver qu'un propriétaire, député depuis six ans à la diète du district, était Danois. On devine sa stupéfaction quand il reçut l'avis d'avoir à quitter le pays. On a vu des hommes qui avaient fait leur service militaire ou qui même s'étaient battus en 1870 dans les rangs allemands ne point parvenir à être naturalisés. Ils ne peuvent alors ni se marier, ni acheter de propriété, ni fonder, ni acquérir de commerce. N'étant autorisés à habiter nulle part, ils sont traqués, poursuivis par les amendes et toutes sortes de condamnations.

La plupart de ces malheureux résistent jusqu'à la prison, jusqu'à la ruine, jusqu'au bureau de bienfaisance à la charge duquel tombe parfois leur famille, comme ce Mads Egholm

dont les tribulations remplissent les journaux en ce moment et dont la courageuse ténacité inspire l'estime et la pitié.

Les procédés de l'administration ont soulevé l'indignation même en Allemagne. Un radical, le Dr Barth, a fait, le 15 janvier 1899, une interpellation au Landtag en ces termes : « Le président-supérieur de la province de Slesvig-Holstein a déclaré à plusieurs reprises qu'il avait expulsé du Slesvig septentrional des sujets danois, non parce qu'ils étaient coupables de quelque contravention, mais exclusivement dans le but d'exercer une pression sur leurs patrons dont les tendances étaient danoises. Est-il vrai que le président-supérieur von Köller ait inauguré de telles manières de faire et le gouvernement prend-t-il la responsabilité de ses actes? »

Lorsque, non content de menacer d'expulsion en masse les parents danois qui envoyaient leurs enfants, après la confirmation, dans les écoles supérieures danoises, on voulut déclarer indignes ceux qui, sujets allemands, élevaient les leurs dans des sentiments anti-germaniques, un membre du centre, M. Lieber dit, en plein Reichstag, que ce serait une injustice révoltante commise contre les parents allemands, « car ce qui arrive aujourd'hui à des Prussiens parlant danois dans le Slesvig septentrional peut arriver à n'importe qui d'entre nous qui envoie ses enfants dans une école qui ne convient pas au juge du district ». Cette année même, quand on a discuté au Reichstag la proposition de loi sur le droit de citoyen et au Landtag le crédit de cent millions qui doivent être consacrés à la germanisation de la Pologne, de la Silésie et du Slesvig au moyen d'achats de terre et de prêts aux colons, des membres appartenant à différents partis ont exprimé leur indignation du traitement qu'on faisait subir aux « Hjemlöse ».

Des Allemands, MM. Delbrück, Paulsen, Kaftan, inspirés par leur conscience de savant, sont arrivés, comme au sujet des Alsaciens le professeur Verner Wittich et quelques autres, à une opinion différente de celle que soutiennent l'immense majorité de leurs compatriotes. M. Hœnel, professeur à l'Université de Kiel, a affirmé que le Slesvig fut terre allemande pour la première fois en 1864 ou plutôt en 1867. Voyant de près les manœuvres des administrateurs prussiens, il les a avertis qu'ils tournaient le dos au but qu'ils voulaient atteindre.

Il a flétri l'*Association allemande du Slesvig septentrional* qui, avec un zèle infatigable, poursuit l'œuvre de germanisation et prêche ce qu'elle-même appelle « la guerre au couteau » contre les Slesvigois. « Faire de l'agitation, boycotter, corrompre, dénoncer, voilà l'ABC de l'Association », a-t-il écrit et il trouvait singulier qu'on autorisât les fonctionnaires à en faire partie.

***

Cette ligue a été fondée en 1890 en réponse à l'*Association des Electeurs du Slesvig septentrional*, créée par les habitants de langue danoise. Les Jutlandais méridionaux se sont servis de l'association sous toutes les formes, depuis l'union de conférences et la société de sports qui existent dans le moindre village, jusqu'à cette grande union politique qui, par la concentration des forces qu'elle a opérée, leur a permis de contrebalancer les pertes causées par l'émigration et par les expulsions. Elle date de 1888; six mois après sa fondation, elle comptait 2 000 membres; elle en a aujourd'hui 5 451. Les femmes en font partie depuis la loi d'empire de 1898 sur les associations qui a favorisé son développement. L'Union choisit les candidats pour les élections politiques, communales et ecclésiastiques; elle incite les Slesvigois à user de leurs droits politiques et, en même temps, elle sert d'appui aux députés qui la consultent dans les occasions importantes; mais ils la dirigent aussi, avec l'aide des vingt-cinq représentants des bailliages du Slesvig septentrional. Toujours sur la brèche, faisant taire les divergences prêtes à se produire parmi les Slesvigois, elle peut considérer comme son œuvre l'augmentation de voix danoises qui se manifeste à l'heure présente. La population danoise ayant, comme je l'ai dit, considérablement diminué, par suite de l'émigration, le nombre des Danois votant tombait de 27 488 en 1867, à 19 856 en 1874, à 11 976 en 1887. Le socialisme, qui apparaît vers 1870 à Flensborg, a pris des voix qui auraient dû s'y adjoindre, sinon de celles qu'il possédait. Pendant ce temps les Allemands avaient beaucoup augmenté par suite de la masse d'émigrants, fonctionnaires, ouvriers ou cultivateurs qui avaient envahi le pays. En 1878,

les voix allemandes avaient doublé, mais leur nombre est resté stationnaire pendant les vingt années qui ont suivi. Les Danois ont recommencé à croître en 1890. D'après les statistiques administratives, ils se seraient augmentés de 2 000 individus de 1890 à 1905. En 1907 ils sont revenus au chiffre de 15 472 voix qu'ils avaient en 1878 et le 12 janvier dernier ils arrivaient à 17 000. Ils s'étaient crus assez forts pour présenter aux élections du Reichstag trois candidats dont un seul a été élu, il est vrai, mais qui leur ont permis de se mieux compter.

Si le nombre des Danois diminuait, les propriétés devaient fatalement passer à des mains allemandes. Néanmoins les pertes qu'ils ont faites en ce genre n'ont pas absolument coïncidé avec le grand courant de l'émigration. C'est en 1893 que quelques fermes, vingt et une, furent achetées par des Allemands. A partir de cette année-là, quinze et même jusqu'à trente pour 100 des domaines changèrent de propriétaires. Des Prussiens et des Holsteinois n'acquirent pas moins de cinquante et une fermes et de quarante petites propriétés dans le bailliage occidental. Cette invasion répondait à un plan arrêté ; on voulait constituer une enclave d'immigrés allemands à l'ouest. Les fonctionnaires avaient fondé en 1891 une *Association pour la Colonisation du nord Slesvig occidental* dont la tâche fut favorisée par la quantité de petites propriétés, deux cents à la fois, qu'on vendit alors dans cette partie du Slesvig. Ils battirent le rappel dans les journaux de tous les coins de l'empire pour y attirer les cultivateurs. L'association était soutenue par la banque créée en 1889. L'État acheta les propriétés les plus étendues. En 1909 fut instituée, toujours par les mêmes personnes, une *Société Slesvig-Holsteinoise de colonisation* qui avait pour objet de procurer des terres aux ouvriers, de dresser les baux entre propriétaires et fermiers, et de régler leurs différends quand il s'en élèverait. Les Slesvigois-danois, prévoyant le danger que présentait pour eux cette société si elle réussissait, fondèrent cinq mois après une union de crédit au capital de 830 000 marks. Ils avaient déjà une banque populaire à Aabenraa, une autre à Haderslev et plusieurs caisses d'épargne. Ce qui leur permet de parer aussi rapidement aux coups de l'adversaire, c'est l'habitude qu'ils ont de discuter leurs intérêts économiques dans de

grandes assemblées d'affaires dont la première s'est tenue en 1880 à Sönderborg, la seconde à Flensborg en 1885 et qui ont lieu ainsi régulièrement de cinq ans en cinq ans.

Les deux autres associations slesvigoises regardent l'école et la langue. Ici nous touchons au point le plus douloureux de la situation des Jutlandais méridionaux. Vouloir garder sa langue et sa culture danoises et n'être qu'un paysan sans instruction, ne possédant pas de livres, vouloir que ses enfants conservent cette langue, cette culture et se voir obligé de les envoyer dans une école où ils entendent parler et parlent allemand, où ils lisent les poètes allemands, où ils n'apprennent rien de l'histoire de leurs ancêtres, voilà qui semble tout d'abord passer ce que l'énergie humaine peut accomplir. Les écoles primaires et primaires supérieures danoises fondées, grâce à d'énormes sacrifices, dans les années qui suivirent la guerre de 1864, furent fermées entre 1870 et 1885. On interdit également l'enseignement à la maison, donné par des personnes dévouées qui, pour prix de leur peine, demandaient seulement le logement et la nourriture dans les fermes où elles se transportaient, puis demeuraient pendant trois semaines environ pour instruire les enfants de la maison. L'école fut complètement germanisée en 1888.

L'Association scolaire, qui existe depuis 1892, a pour but d'informer les Danois des moyens dont ils disposent pour assurer à leurs enfants la connaissance du danois. Ils n'ont, comme ressource, que celle d'obliger les autorités à maintenir les quatre heures par semaine d'enseignement religieux en danois accordées par les lois. Ils peuvent aussi mettre leurs fils et leurs filles, après qu'ils ont fréquenté l'école primaire durant le temps obligatoire, dans les écoles primaires supérieures ou dans les écoles secondaires du Danemark. L'Association scolaire permet aux parents peu fortunés de le faire lorsqu'ils en ont le désir. Du 1er novembre 1893 au 1er novembre 1894, elle a envoyé 2 425 enfants en Danemark et, dans les dernières années, environ 600 par an. Elle compte 7 080 membres et dispose annuellement d'une somme de 15 à 20 000 marks; en cas de besoin, elle peut puiser dans le Fonds de fer, caisse qui constitue le capital de réserve des trois sociétés. A côté de l'Association scolaire existe, depuis 1880, *la Ligue*

pour la Défense de la Langue qui a organisé ces admirables bibliothèques dont je visitais la principale à Aabenraa et qui trouvent toujours leur place dans les « Maisons d'Assemblées », foyer de la vie danoise et centre de l'activité intellectuelle dans le Slesvig septentrional. On y fait des conférences, des « amateurs » y jouent la comédie; les Slesvigois y viennent chercher cette culture danoise si douce et si modérée dans ses expressions, d'un goût si fin, dont l'attrait est tel qu'aujourd'hui un grand nombre d'enfants d'immigrés allemands, un tiers, dit-on, parlent danois.

Un des hommes qui dirigent la *Ligue de la Langue*, M. Andresen, autrefois a corrigé les centaines de compositions danoises écrites par des écoliers, puis, devant l'impossibilité de suffire à cette tâche, pour soutenir d'une façon encore plus efficace la bonne volonté des petits Danois, on a fondé un *Journal des Enfants* qui offre des histoires à leur portée et leur donne des sujets de concours, pour le style ou pour l'histoire, dont les prix sont chaudement disputés. Pendant les dix premières années, les rédacteurs ont reçu 5 734 devoirs. Cette publication est distribuée tous les dimanches par les journaux danois du Slesvig qui se tirent, à les prendre tous ensemble, à vingt mille exemplaires. Ce sont le *Flensborg Avis*, autrefois rédigé en allemand, le *Dybböl-Posten*, le *Hejmdal* et le *Modersmaalet* qui longtemps ont dû vivre sur les nouvelles de l'étranger pour subsister et à qui il n'en a pas moins fallu faire, en la personne de leurs rédacteurs, de fréquents séjours en prison. Avec infiniment de tact, de prudence, ils réalisent le but qu'ils se sont donné, celui d'entretenir des relations intellectuelles continues et permanentes avec le « Royaume ».

L'Almanach de la Ligue a répandu la lecture du danois dans les maisons les plus humbles, car il n'est guère de pauvre cultivateur qui ne trouve soixante-quinze centimes pour se le procurer; les *Vingt-trois Histoires* de A.-D. Jörgensen ont appris aux enfants et aux grandes personnes l'histoire du Danemark, mais on peut dire du *Livre bleu de Chansons*, publié par la Ligue, qu'il a fait passer l'âme des pères dans celle des fils.

Ce petit volume, cartonné de bleu qui ressemble aux livres des cantiques dont on se sert dans nos catéchismes, suffirait à

faire connaître à un étranger qui l'ignorerait l'histoire du Slesvig et du Danemark. En le feuilletant on rencontre parfois une page blanche qui néanmoins porte un titre sous lequel on lit : « Le texte a été déclaré trop excitant par le tribunal supérieur de Flensborg, le 18 décembre 1905 (ou n'importe quelle autre date) et, par suite, en raison d'une ordonnance de police du 28 août 1866, ne peut être répandu en Slesvig. Le jugement a été confirmé par la cour des aides de Berlin le 1er mars 1906. » Il ne faudrait pas croire pour cela que les chants qui sont restés doivent être regardés tous comme bons. A la fin on trouve cet avertissement : « Quoique la présente édition du Livre bleu de chansons ne contienne, de l'avis de l'éditeur, aucune chanson à laquelle puisse être appliquée l'ordonnance de police de 1866, nos autorités pourraient en juger autrement. Et comme le but du livre de chansons n'est pas d'attirer les conflits ni de remplir la caisse de l'Etat du produit des amendes et des frais de justice, je conseille d'éviter de chanter les chansons portant les numéros suivants. De plus, il est recommandé aux directeurs, surtout dans les réunions publiques, de décider eux-mêmes quels chants l'assemblée devra chanter. » Ceci est particulièrement important pour les réunions électorales où les discours alternent avec les chants que les personnes présentes entonnent toutes ensembles.

Voilà certes un livre bien dangereux. Ce qu'il contient, ce sont des mélodies populaires ou des poésies d'écrivains danois, suédois et norvégiens, mais surtout danois qui se lisent aussi bien qu'elles se chantent. Elles rendent avec les accents propres au caractère danois toutes les dispositions que traverse l'humeur d'un peuple, tous les accords de sentiments mélancoliques, confiants, hardis, qui unissent des hommes souffrant d'une même peine, luttant côte à côte, ayant des souvenirs communs; mais leur inspiration est tellement intime et pénétrante, elle est tellement mêlée à la vie familière et quotidienne, elle est si près du cœur que ce petit recueil pourrait aussi servir à l'individu solitaire de livre d'élévation morale où l'amour du foyer, l'amour de la patrie, l'amour de Dieu trouveraient des aliments pour s'exalter et se fortifier.

Il faut répéter à son sujet les paroles dites à propos de l'oiseau qu'on va entendre dans les bois, dans les « salles de

verdure » : « il chante tout ce qu'on a plaisir à entendre, surtout ce qui touche profondément le cœur; il chante comme aucun oiseau ne chante, car il chante dans la langue maternelle; il chante comme si mon cœur parlait; il chante toute ma joie et toute ma douleur, et en l'entendant, ceux à qui leur mère est chère pensent qu'il fait bon être en Danemark. »

Leur langue bien aimée, les poètes lui donnent tous les noms tendres, la parent de toutes les qualités que peut imaginer leur amour. « Elle est charmante, s'écrie Lambke, sa résonance est si douce... A quoi la pourrais-je comparer et comment la pourrais-je louer? à une fille bien née, à une noble fiancée royale qu'on enchaîne; elle est si jeune et si gracieuse... » « Elle est aimée, dit un autre poète, parce qu'on l'a entendue sur les lèvres de son père et de sa mère, et que la douceur s'en confond avec la douceur de la voix maternelle. »

Combien de fois ces chansons ne reviennent-elles pas sur l'affection qui attache à la terre danoise ses enfants? Elles l'expriment sans lyrisme et sans fracas, comme il convient à un peuple chez qui l'ironie et la moquerie sont toujours prêtes à se réveiller, où les expressions de chagrin et de douleur n'ont pas besoin d'être fortement accentuées pour se faire entendre. « Il vient de pleuvoir et les arbres dégouttent encore. — Le vent cinglant, l'épine pointue t'ont blessée, — ont déchiré ton manteau. — Malgré la pluie et malgré le vent — malgré l'orage du nord-ouest, — je reste tout le temps près de toi.

» Je vois à tes yeux si clairs que tu viens de pleurer. — Pluie sur la joue, peine à l'âme, épine aiguë — dans ton cœur si lumineux et si léger,... chère mère, me permets-tu d'être ton fils fidèle? »

Une autre chanson contient cette jolie apostrophe : « O Danemark! sous ton manteau bleu, tu portes une robe verte comme les bois et sur ton sein, des roses rouges! — Pourtant ton cœur bat si pesamment; — comment aussi t'habilles-tu d'une manière si jeune, notre vieille, chère mère? — Car tu es vieille, chère mère... O Danemark! ne cache pas ta splendeur — et tes roses rouges, mais pare-toi de ton vêtement d'été. »

Si l'on cherche d'où provient la séduction de ces vers, on découvre que ce qui en fait le charme, c'est qu'ils contiennent l'essence même de la poésie populaire et, à dire vrai, de toute

poésie ; il y a comme un espace laissé entre l'image sensible et son application idéale, intervalle que nous remplissons de nos rêves, de ce que nous apporte notre mémoire et de ces sentiments vagues, imprécis, inexprimables qui flottent en nous comme de légers brouillards.

*
* *

On trouve dans le *Livre bleu* ces mots adressés à la femme :

« Tu garderas les traditions et la délicieuse chanson — que nous ont léguées nos pères. — Tu fermeras ton cœur à la servitude et à la contrainte, — et ta porte aux coutumes étrangères. »

Ici encore nous nous rappelons l'Alsace. Comme l'Alsacienne, la femme du pays Slesvigois a bien fermé sa porte. Elle est la meilleure gardienne de l'héritage et des traditions. Grâce à elle l'Allemand n'a pas pénétré dans les maisons ; l'esprit allemand n'a pas franchi le seuil des âmes. Le cœur des Jutlandais méridionaux est resté fidèle à lui-même.

Que serait-il devenu d'eux s'ils n'avaient conservé cet héritage de leurs pères ? Un peuple peut-il s'approprier à volonté le patrimoine d'un autre peuple ? Dans son effort pour le faire, il verrait se dissoudre son âme intime, insaisissable. Pour conserver leur intégrité morale, les Slesvigois du nord soutiennent une lutte qui est un des plus beaux spectacles que l'on puisse voir. C'est la lutte de l'individualisme contre la masse ; or cet individualisme est celui de la personne que forme un peuple.

L'énergie, la prudence, la maîtrise de soi-même, nécessaires dans cette résistance élèvent au plus haut degré la valeur de chacun de ceux qui opposent leur patiente ténacité à la pression étrangère. Ils apportent à la nation danoise, dont ils sont séparés matériellement et administrativement, dont ils font partie moralement, un élément de vigueur qui accroît sa force. Elle peut, en les considérant, se dire que la défaite et même la perte d'un de ses membres lui ont élevé un glacis extérieur de volontés humaines plus solide que n'importe quel rempart.

JACQUES DE COUSSANGE

L'administrateur-gérant : H. CASSARD.

TABLE DU QUATRIÈME VOLUME

Juillet-Août

LIVRAISON DU 1er JUILLET

		Pages.
ALFRED DE VIGNY	Daphné (2e *partie*)	5
A. MESSIMY	Le Réseau mondial français de T. S. F.	34
JACQUES-É. BLANCHE	Gustave Ricard	45
ABEL BONNARD	Le Palais Palmacamini (1re *partie*)	61
★ ★ ★	Le Transport du 19e Corps en Cas de Guerre	104
Bnne ANTOINE DE BRIMONT	Poésies	130
LOUIS LATZARUS	La Police parisienne	137
ERNEST SEILLIÈRE	L'Aventure de Madame de Saint-Germier	161
FRANÇOIS MANGE	Le Canal de Panama et le Tonnage maritime	179
GEORGES LACHAPELLE	Les Élections législatives en Belgique	202

LIVRAISON DU 15 JUILLET

ABEL BONNARD	Le Palais Palmacamini (2e *partie*)	225
PAUL GAULTIER	L'Adolescence	256
Pr PIERRE DELBET	Neurasthénie et Chirurgie	287
MARQUIS DE CIRCELLO	Les Journées de Juillet et d'Octobre 1789. — I.	315
ALFRED DE VIGNY	Daphné (*fin*)	339
ÉMILE NOLLY	Gens de Guerre au Maroc. — IV	373
MARGUERITE GLOTZ	Les Parias dans l'Inde d'Aujourd'hui	401
CHARLES LOISEAU	Hongrie et Croatie	429

LIVRAISON DU 1er AOUT

		Pages.
THÉODORE REINACH	Un Drame inédit de Sophocle	449
SOPHOCLE	Les Traqueurs	455
GEORGES ROZET	Les Jeux Olympiques de Stockholm. — I	468
JULES SAGERET	L'Amour menteur (*1re partie*)	483
MARTINE RÉMUSAT	Un Sans-Culotte à la Cour de Danemark	538
ABEL BONNARD	Le Palais Palmacamini (*3e partie*)	579
ÉMILE BOREL	Le Hasard et la Vérité scientifique	605
MARQUIS DE CIRCELLO	Les Journées de Juillet et d'Octobre 1789. — II	617
ÉMILE NOLLY	Gens de Guerre au Maroc. — V	633
JEAN LEUNE	Les Iles de la Mer Égée	654

LIVRAISON DU 15 AOUT

JULES SAGERET	L'Amour menteur (*2e partie*)	673
CHARLES PICARD	Une Ville morte de Macédoine	738
RENÉ DESCHARMES RENÉ DUMESNIL	Les Ancêtres de Bouvard et Pécuchet	751
MARQUIS DE St-MAURICE	Louis XIV à la Guerre. — I	773
ABEL BONNARD	Le Palais Palmacamini (*fin*)	801
GEORGES ROZET	Les Jeux Olympiques de Stockholm (*fin*)	824
LÉONCE PINGAUD	Bourmont et Fouché	841
JACQUES DE COUSSANGE	La Résistance du Sleswig à la Germanisation	873

19e Année. N° 16. 15 Août 1912.

LA REVUE DE PARIS

GENERAL LIBRARY
AUG 29 1912
UNIV. OF MICH.

SOMMAIRE

		Pages.
Jules Sageret	*L'Amour menteur* (2e partie)	673
Charles Picard	*Une Ville morte de Macédoine*	738
René Descharmes René Dumesnil	*Les Ancêtres de Bouvard et Pécuchet*	751
Marquis de St-Maurice	*Louis XIV à la Guerre.* — I	773
Abel Bonnard	*Le Palais Palmacamini* (fin)	801
Georges Rozet	*Les Jeux Olympiques de Stockholm* (fin)	824
Léonce Pingaud	*Bourmont et Fouché*	841
Jacques de Coussange	*La Résistance du Sleswig à la Germanisation*	873

Copyright 1912, by *Revue de Paris*.

PRIX DE LA LIVRAISON : 2 fr. 50

PARIS

85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1912

LIVRES NOUVEAUX

LE TRIBUN,

par **Paul Bourget**.

On a justement reproché au théâtre « à thèse » de ne rien prouver du tout. Si différent qu'il tâche d'en être, le « théâtre d'idées » tombe sous le coup de la même critique : il ne prouve en somme que le plus ou moins de talent dramatique de son auteur. M. Paul Bourget l'a si bien compris qu'en publiant sa pièce il a jugé nécessaire de la faire précéder par une longue préface, chargée d'en préciser la tendance philosophique. Félicitons-nous-en, car cette préface est remarquable. La vigoureuse dialectique de M. Bourget s'y est donné pleine carrière avec une franchise et une ferveur de conviction qui forcent à l'admiration ceux mêmes qu'elles ne savent pas persuader.

LA CRISE FRANÇAISE,

par **André Chéradame**.

Quelle est la situation actuelle de la France au point de vue politique, social, moral, militaire? Quelles sont les causes de la crise que de multiples faits révèlent? Quels remèdes apporter à ces divers maux? Voilà les questions que se pose M. André Chéradame, en Français ayant voyagé longtemps à l'étranger. Il y a profit à lire ce livre amer, même si l'on n'accepte pas le pessimisme avec lequel l'auteur envisage l'état présent de la France, même si l'on repousse plusieurs des solutions conseillées par lui.

LA RONDE,

par **Arthur Schnitzler**.

C'est un recueil de dix nouvelles, empreintes de la force dramatique, de la saveur âpre et originale qui sont caractéristiques du vigoureux talent d'Arthur Schnitzler. La *Ronde* est d'une rare intensité, plus sensible encore à cause de la forme succincte où la pensée de l'auteur s'enferme et se condense. Certaines audaces du livre ont, paraît-il, ému la critique allemande, qui d'ordinaire réserve ses sévérités pour les œuvres françaises.

FANTOMES D'IRLANDE,

par **Louis-Frédéric Sauvage**.

M. Louis-Frédéric Sauvage choisit, avec un louable souci d'artiste, les sujets de ses contes en dehors des intrigues banales dont se contentent un trop grand nombre d'écrivains. Il sait allier aux raffinements de l'imagination et du style un sens très délicat et très sûr de la réalité humaine, étudiée chez les plus humbles héros. Issus des brouillards de l'Irlande, ses personnages sont à la fois des fantômes poétiques et des êtres très vivants, d'une vie intense et pittoresque. On sera tout particulièrement frappé par la poignante nouvelle intitulée : *Sanglots dans la Brume*.

HISTOIRE DU PEUPLE ANGLAIS AU XIXe SIÈCLE,

par **Élie Halévy**.

Le dédain des grandes synthèses historiques est injustifié : elles servent à éprouver les travaux des spécialistes, à rectifier leurs conclusions exclusives et leurs explications simplistes. Une histoire générale du peuple anglais au XIXe siècle, bien qu'elle ait à épuiser une documentation plus abondante, à embrasser des études de détail plus nombreuses qu'aucune autre, aura encore cet avantage de provoquer de nouvelles recherches, mieux dirigées et plus fécondes, en mettant en évidence les lacunes de notre connaissance et en opérant une division rationnelle des tâches. Les savants seront donc redevables à M. Élie Halévy d'avoir entrepris cette œuvre d'ensemble; mais tous les hommes cultivés lui sauront gré d'y avoir employé la riche variété de ses connaissances et l'ampleur de son coup d'œil.

L'OR DISPOSE,

par **Louis Létang**.

C'est un roman abondant et touffu, qui évoque à la fois le monde des affaires, le monde de la police et du crime, celui du travail et celui du cosmopolitisme. On le lit avec l'intérêt un peu anxieux qu'inspirent les feuilletons habilement composés. Le dénouement, qui est d'un fantastique très original, laisse le lecteur fortement ému.

UN CULTE DYNASTIQUE CHEZ LES SAKALAVES DE MADAGASCAR,

par **Henry Rusillon**.

Ce recueil d'observations directes faites par l'auteur, au cours d'un long séjour à Madagascar, sur les bizarres cérémonies religieuses des Sakalaves, est une utile contribution à l'histoire et à la sociologie des religions. Dans l'Introduction de cet ouvrage, M. Raoul Allier développe l'idée que, s'il faut éviter de proscrire ces cultes primitifs, il faut laisser tout aussi libre la propagande des diverses missions chrétiennes; et il réclame pour les Malgaches une absolue liberté de conscience avec tous les droits qui en découlent.

FILS DE GUEUX,

par **Émile Moselly**.

Évitant, avec un souci d'historien et d'artiste, jusqu'à l'apparence de la « littérature », et se gardant en même temps des brutalités du réalisme, M. Emile Moselly nous a donné un livre très vigoureux et que l'on sent vrai. Sous sa forme nue, dans son émouvante simplicité, *Fils de Gueux*, qu'il n'est pas nécessaire de présenter aux lecteurs de cette Revue, atteint, par l'intensité et la sobriété des effets, à une poésie très humaine. Il est, à sa façon, une épopée de la misère, dans cette terre lorraine chère à l'auteur.

LIVRES NOUVEAUX

LE ROMAN D'UN GRAND CHANTEUR,

par **Judith Gautier**.

Il n'est guère de figure plus brillante ni plus romanesque, dans le monde théâtral, que celle de Mario, duc de Candia, prince exilé pour l'excès de son patriotisme, ténor incomparable, le plus beau cavalier de son temps, et enfin époux de la non moins belle Giulia Grisi, — ce qui d'ailleurs ne l'empêcha pas d'être le bourreau des cœurs les plus illustres. Mme Judith Gautier, dont la mère était la cousine germaine de la Grisi, nous conte avec tout l'agrément possible le roman vécu de Mario, d'après les souvenirs de Mme Pearse, fille du chanteur.

LE SALON BLEU D'ARTHÉNICE,

par **son Ombre**.

L'incomparable Arthénice, la mère d'une autre incomparable, Julie d'Angennes, et la créatrice de l'hôtel de Rambouillet, n'avait pas fait parler d'elle depuis deux siècles et demi. On lira avec grand intérêt le livre que publie *son Ombre*, une spirituelle Parisienne d'aujourd'hui. Ce sont des portraits littéraires d'une touche très juste et très délicate, suivis d'extraits bien choisis dans l'œuvre des prosateurs contemporains. Une préface en forme de conte, et fort galamment tournée, présente le livre d'heureuse façon.

LES DÉMOCRATIES LATINES DE L'AMÉRIQUE,

par **F. Garcia-Calderon**.

Ce livre distingué regarde le passé et l'avenir. Il trace l'histoire de l'Amérique du Sud, depuis la conquête espagnole jusqu'à l'essor économique d'aujourd'hui : l'épopée ancienne et l'épopée moderne, liées par l'épopée de la libération. Nous sentons quelle masse d'énergie recèlent ces républiques nouvelles, et quelles difficultés elles ont à vaincre pour remplir leur destinée. Leur noble sympathie pour la France nous entraîne à partager leur foi en l'avenir des peuples latins.

VAINCUE,

par **Raymonde Lordereau**.

L'auteur nous conte l'aventure mélancolique d'une jeune femme qui, après une douloureuse expérience, revient à son mari, qui la repousse. Leur fils tombe malade, peut-être vont-ils se réconcilier dans leur alarme commune. Mais l'enfant meurt, et cette mort provoque le suicide de la « vaincue », qui n'a plus d'espérance. Il y a dans ces pages de la tendresse et de la pitié.

GIRARD DE VIENNE,

par **Gaston Armelin**.

On ne saurait trop louer le soin consciencieux avec lequel le traducteur de cette chanson de geste s'est appliqué à conserver les principales beautés du texte de Bertrand de Bar, en supprimant les longueurs inopportunes. La versification de M. Armelin est souple et colorée.

LA MAITRESSE ET L'AMIE,

par **Jean-Louis Vaudoyer**.

Les lecteurs de cette *Revue* savent depuis longtemps de quelle intelligence de l'âme féminine, de quelle curiosité des choses sentimentales, de quel subtil instinct des secrets du cœur est composé le talent de M. J.-L. Vaudoyer. Délicat poète autant qu'exact analyste, l'auteur de *La Maîtresse et l'Amie* nous charme une fois de plus en ornant finement un récit très ému de ces raretés de l'art et du paysage qu'il excelle à définir. On lira son nouveau roman avec un nouvel attrait. On en aimera l'habile intrigue, on en goûtera l'atmosphère d'élégance, on se plaira aux grâces de son style, à la fois sinueux et insinuant. On n'en oubliera pas la touchante héroïne, figure étrange, compliquée, songeuse, anxieuse et finalement tragique.

L'ENFANT QUI PRIT PEUR,

par **Gilbert de Voisins**.

C'est l'affreuse histoire d'un enfant que ses parents ne savent pas aimer. Leur mésentente conjugale prive le malheureux petit de cette atmosphère de tendresse si nécessaire au jeune âge. Aussi ignore-t-il la gaieté, la confiance, l'insouciance et observe-t-il trop tôt la vie, qui se révèle confusément à lui par ses aspects les plus brutaux. Il en prend une peur maladive qui l'amène à se suicider en se jetant du haut d'une falaise. Beau livre, si intense et si direct qu'il en devient cruel.

NAPLES ET SON GOLFE,

par **Ernest Lémonon**.

M. Ernest Lémonon a consacré un précédent ouvrage aux problèmes historiques, économiques et sociaux qui se posent à Naples. Maintenant il décrit Naples comme *Ville d'art* Il ne méconnaît point le charme de son site et des paysages qui l'environnent; mais il s'attache particulièrement aux trésors artistiques que renferment ses églises et ses palais, trop inconnus ou méconnus. Son livre sera un compagnon précieux pour les touristes désireux de visiter intelligemment le sud de l'Italie.

LES ORIGINES ARGENTINES,

par **Robert Levillier**.

De quels éléments, ethniques et psychiques, s'est formé ce peuple, l'un de ceux qui attirent le plus l'attention du monde? Tel est le sujet de ce livre aussi agréable qu'instructif. Quel chemin parcouru depuis les anciennes colonies espagnoles, si rigoureusement tenues en tutelle, jusqu'à la jeune République promise à toutes les prospérités! Ces histoires sont déjà écrites au Livre d'or des races latines.

LA REVUE DE PARIS

85 bis, faubourg Saint-Honoré

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS	48 »	24 »	12 »
SEINE ET SEINE-ET-OISE	51 »	25 50	12 75
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES	54 »	27 »	13 50
ÉTRANGER (UNION POSTALE)	60 »	30 »	15 »

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré (téléphone 516-20), dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de Poste de France et de l'Étranger.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La première Table Décennale *(1894-1903) est mise en vente au prix de* 2 *fr.* 50 c

---

PAUL BRODARD, imprimeur de la *Revue de Paris*, 85bis, Faubourg Saint-Honoré, Paris.